



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06728048 1




George Bancroft









BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

TS — VAT.



DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N^o. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur Œdipe.)

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.



A PARIS,
CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1827.

1827.



LENOX TOWN HALL
NEW YORK

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME.

MM.

A. B—T. BEUCHOT.
A—G—S. DE ANGELIS.
A. R—T. ABEL-REMUSAT.
A—T. H. AUDIFFRET.
B—HI. BIANCHI.
B—P. DE BEAUCHAMP.
B—U. BEAULIEU.
C—AU. CATTEAU-CALLEVILLE.
C—N. CASTELLAN.
D—C. DELLAG.
D—IS. DUPLESSIS.
D—N—U. DAUNOU.
D—R—R. DUROZOIR.
D—S. DESPORTES-BOSCHERON.
D—X. DECROIX.
D—Z—S. DEZOS DE LA ROQUETTE.
E—C—D—D. EMÉRIC-DAVID.
E—K—D. ECKARD.
E—S. EYRIÈS.
F. P—T. FABIEN PILLET.
F—T. FOISSET aîné.
G—G—Y. DE GREGORY.
G—N—T. GUIGNIAUT.
G—AD. GUÉRARD.
G—Y. GLEY.
H—Q—N. HENNEQUIN.
J—B. JACOB.
L. LEFÈVRE-CAUCHY.
L—B—E. LABOUDERIE.
L—C. J.-V. LECLERC.

MM.

L—P—R. HIPPOLYTE DE LA PORTE.
L—Y. LÉCUY.
M—B—N. MALTE-BRUN.
M—D j. MICHAUD jeune.
M—C—R. MICER.
M—N—D. MONNOD.
M—ON. MARRON.
M—R—U. MORREAU DE MONTALIN.
M—S—N. DE MAUSSION.
N—H. NAUCHE.
OZ—M. OZANAM.
P—C—T. PICOT.
P—OT. PARISOT.
P—RT. PHILBERT.
P—S. PÉRIÈS.
Q. Q. QUATREMÈRE DE QUINCY.
S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACY.
SI—D. SICARD.
S. S—i. SIMONDE-SISMONDI.
ST—B. STASSART.
T—D. TABARAUD.
T. F. B. THIÉBAUT DE BERNEAUD.
U—I. UGONI.
U—L. USTÉRI.
V—G—R. VIGUIER.
V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
V—VE. VILLENAVE.
W—R. WALCKENAER.
W—S. WEISS.
Z! Anonyme.

ROY W. WILSON
1918
YIABRU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

T

SAI-YU, prince chinois de la famille des *Ming*, florissait dans le dixième siècle de notre ère. Porté par son goût à la culture des arts, et l'aide des plus habiles lettrés de son temps, il puisa dans les livres classiques et dans les mémoires des deux premières dynasties le vrai thème de la musique chinoise, et développa dans un ouvrage intitulé *Liu-liu-tsing-y*, c'est-à-dire exposition claire sur ce qui concerne les notes ou tons musicaux. L'auteur le termina, en 1596, à l'empereur Ching-ly. C'est dans cet ouvrage sur lequel le P. Amiot a puisé, pour composer son *Traité de la musique chinoise*, tant anciens que modernes, inséré dans le sixième volume des *Mémoires sur la Chine* (V. W—s).

AB-EL-NAHOUI. Voyez

TSCHARNER (BERNARD), membre du conseil souverain de Berne, né à cette ville en 1778, a publié plusieurs volumes, une *Histoire de Berne* (allemand), assez estimée, qui n'a pu soutenir la comparaison avec celle de Muller. Ses ouvrages ont aussi été traduits en français par Haller, et a rédigé

presque tous les articles du *Dictionnaire de la Suisse*. — Tscharnier (Nicolas - Émanuel), frère du précédent né à Berne, en 1727, occupa avec distinction les premiers emplois dans l'administration du canton. En 1781, il fut envoyé à Genève pour travailler à ramener la paix dans cette petite république, divisée par deux factions opposées. Il mourut le 9 mai 1794, et il eut ainsi le bonheur de ne pas être témoin des calamités qui tombèrent bientôt après sur sa patrie. Ses goûts et ses fonctions portaient ses études vers les objets de l'administration. Il composa plusieurs petits ouvrages qui, par la simplicité du style, étant à la portée de toutes les classes de lecteurs, se recommandent par leur utilité. On les trouve dans les *Mémoires de la société économique de Berne*, dans les *Ephémérides d'Iselin*, et dans le *Muséum de Fuessli*. On remarque entre autres la *Description physico-économique du bailliage de Schenkenberg*, qu'il avait administré pendant six ans; elle se trouve dans les *Mémoires* de l'an 1771. On a aussi de lui quelques pièces en vers; Burkli les a insérées dans le *Recueil de poésies helvétiques*.

ques, qu'il a publié. — TSCHARNER (Beat-Rodolphe), frère des deux précédents, a publié, en deux volumes et en allemand, une *Histoire de Berne*. G—Y.

TSCHERBATOFF. V. TCHERBATOFF, au Supplément.

TSCHERNING (ANDRÉ), poète allemand, né, le 18 novembre 1611, à Bunzlau en Silésie, fit ses premières études dans cette ville, à Görnitz et à Breslau, puis à l'université de Rostock, où il apprit l'arabe, et fut nommé professeur, en 1644. Il remplit ces fonctions, pendant quinze ans, avec zèle, et mourut le 27 sept. 1659. Tscherning appartient à l'école d'Opitz, qu'il imite souvent. Cependant son style est énergique, vigoureux. Il trouvait un riche fonds de pensées dans la force de ses études et dans les connaissances positives qu'il avait acquises. Ses premiers essais ayant été imprimés séparément, pendant son séjour à Breslau, il les réunit sous ce titre : *Printemps des poésies allemandes*, Breslau, 1642, in-8°; seconde édition, 1646. Plus tard, il donna une seconde collection de ses Poésies, intitulée : *Pièces qui précèdent l'Été de mes Poésies*, Rostock, 1655. Dans cette collection, on remarque une Complainte de Rachel, qui pleure ses enfants immolés par Hérode. Après avoir publié le *Printemps* et l'*Avant-Coureur de l'Été*, il fut surpris par la mort; et il n'a fait paraître, comme il se le proposait, ni l'*Été*, ni l'*Automne*, ni l'*Hiver*. En 1642, il donna, en latin et en allemand, les cent Proverbes d'Ali, que Golius avait publiés, en 1629, en arabe. Il les ajouta aussi au *Printemps* de ses Poésies, sous ce titre : *Centuria Proverbiorum Alis, imperatoris Muslimici, distichis lati-*

no-germanicis expressa ab Andrea Tscherningio, cum notis brevioribus. Vers le milieu du dix-septième siècle, la langue allemande étant très-peu cultivée, Tscherning seconda les efforts des savants qui cherchaient à lui donner des formes plus régulières. C'est dans ce dessein qu'il fit paraître en allemand : *Observations sur les fautes que l'on commet en écrivant et en parlant notre langue, avec des morceaux choisis dans les meilleurs poètes allemands, comme Opitz et Flemming*, Lubeck, 1659, in-12. Gottsched ayant donné un extrait de cet ouvrage, dit : « Quand, en considérant l'époque où Tscherning a vécu, on lit attentivement ses ouvrages, on voit qu'il connaissait parfaitement la grammaire et la prosodie allemande. Il doit être mis au nombre de ceux qui, par leurs efforts et leurs travaux, ont efficacement contribué à donner à notre langue des règles et des formes régulières. » Eschenbourg dit : « Après Opitz, Flemming mérite la seconde place, et Tscherning la troisième. » Dans ses *Caractères des poètes allemands*, Kuttner s'exprime ainsi : « La muse de Tscherning nous charme, quand il présente des tableaux tirés de l'histoire naturelle ou de la morale. Ses vers coulent facilement et avec élégance; ses images ont une fraîcheur qui sourit; ses expressions sont pures, nobles : mais quand il veut s'élever, on remarque des mouvements forcés; on sent que la nature ne lui avait donné ni la profondeur ni le génie qui font le grand poète. » G—Y.

TSCHIRNHAUSEN (ERENFRIED WALTHER DE), physicien et géomètre, seigneur de Kieslingswald et de Stolzenberg dans la Haute-Lusace naquit, le 13 avril

1651, dans le chef-lieu du riche domaine que ses ancêtres, originaires de la Moravie et de la Bohême, possédaient depuis plus de quatre siècles. Élevé avec soin, il montra de bonne heure une grande ardeur pour la géométrie, et passa rapidement aux autres parties des mathématiques. A l'âge de dix-sept ans, son père l'envoya à l'université de Leyde, pour y achever ses études. La guerre ayant éclaté entre la France et la Hollande, le baron de Niewland, avec lequel il était étroitement lié, l'engagea à entrer, comme volontaire, dans le régiment dont il était colonel; ce que Tschirnhausen fit d'autant plus volontiers qu'ainsi la guerre ne devait point le séparer de l'ami de ses études. Après avoir servi pendant dix-huit mois, il fut rappelé par son père, qui le fit voyager. Il visita l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, l'île de Malte et l'Allemagne, s'attachant partout à connaître les savants et à observer ce qui pouvait tenir à l'histoire naturelle, aux manufactures et aux productions des arts. Ayant passé quelque temps à la cour de l'empereur Léopold, il revint à Kieslingswald, pour mettre en ordre les notes qu'il avait recueillies; et dans l'année 1682, il retourna, pour la troisième fois, à Paris, afin de présenter ses découvertes à l'académie des sciences. Il communiqua d'abord, sur la manière de faire le phosphore, un Mémoire (1), qui ayant vivement excité l'attention donna lieu à des recherches plus approfondies sur le même sujet. Il avait à proposer une découverte plus importante: c'étaient les fameuses *Caustiques*, qui ayant retenu le

nom de l'inventeur sont appelées ordinairement les *Caustiques de Tschirnhausen*. Quoiqu'il n'eût alors que trente-un ans, Louis XIV, par une distinction honorable, le mit au nombre des associés de l'académie; et lorsque l'académie des sciences reçut une organisation définitive, en 1699, Tschirnhausen en fut un des membres. En 1682, l'académie avait chargé Cassini, Mariotte et La Hire d'examiner les *Caustiques de Tschirnhausen*. La Hire contesta à l'auteur une génération ou description qu'il donnait de la caustique par la réflexion du quart de cercle. Les commissaires firent un Rapport qui fut inséré parmi les Mémoires de l'an 1699 (2). « Les effets de ces verres brûlants, dit le Rapport, sont au-dessus de tout ce que l'on avait encore vu. Le bois, quelque dur ou quelque vert qu'il soit, même mouillé dans l'eau, s'enflamme en un moment. Dans un petit vase, l'eau entre aussitôt en ébullition. Les morceaux de métal, d'une grosseur proportionnée, se fondent quand ils ont atteint un certain degré de chaleur. Le fer mis en plaques minces, rougit dans l'instant, et se fond. Les tuiles, les ardoises, la faïence, rougissent dans le moment, et se vitrifient. On peut faire avec ces verres des représentations curieuses d'optique, et l'on en ferait des lunettes et des microscopes incomparablement meilleurs que tout ce que l'on a vu jusqu'à présent. » Étant à Kieslingswald, Tschirnhausen travaillait à l'exécution d'un autre dessein qu'il méditait depuis long-temps. Persuadé que nos progrès en physique resteraient au point où ils étaient alors, tant que l'on n'aurait

(1) *Histoire de l'académie royale des sciences de Paris*, 1666 à 1698, tome 1, p. 274.

(2) *Ibid.*, année 1699, p. 120.

pas perfectionné nos instruments d'optique ; convaincu que pour mieux connaître la nature il faut la voir de plus près, dans les formes qui cherchent à se cacher à nos yeux, il tourna toute son attention vers l'exécution des instruments dont il avait formé le plan. Après avoir inventé les caustiques, il vit que des verres convexes plus grands, faits avec plus de soin, seraient, quand on les exposerait au soleil, des fourneaux ardents et des agents chimiques d'une activité puissante. Mais la Saxe n'ayant point de verreries propres à une pareille opération, il obtint de l'électeur la permission d'y en établir ; et ce commencement ayant réussi, il en fit élever trois en différents endroits. C'est là qu'il construisit un nouveau verre de lunette, au sujet duquel l'académie des sciences adopta un rapport où il est dit (3) : « M. Tschirnhausen, qui a de grandes vues pour la perfection de la dioptrique, et qui en a déjà donné un bel essai par ses Caustiques, a appris aux savants les effets d'un nouveau verre qu'il a construit. Ce verre, convexe des deux côtés, ayant trente-deux pieds de foyer, est extraordinaire par la grandeur de son diamètre. Les plus grands verres du même foyer, employés jusqu'ici, n'ayant que quatre à cinq pouces de diamètre, celui-là a plus d'un pied ; il avait même deux pieds au commencement : mais il a été endommagé par un accident. De là on peut juger quelle doit être la machine inventée par M. Tschirnhausen pour pouvoir tailler de si grands verres. Toute la dioptrique paraît être renversée par les effets qu'il produit. L'espace que l'on peut voir à-la-fois avec ce verre est d'une grandeur incroyable. M.

(3) *Ibid.*, année 1700, p. 178.

Tschirnhausen assure que sans tuyau ni oculaire il avait vu très-distinctement une ville entière à la distance d'un mille et demi d'Allemagne. Tant de singularités annoncent de grandes et d'heureuses nouveautés dans la dioptrique, dans cette science qui ne fait, pour ainsi dire, que de naître. » Dans l'Éloge de Tschirnhausen, qui fut prononcé à l'académie des sciences, après sa mort, on lit, sur ce verre si remarquable (4) : « Le miroir, convexe des deux côtés, est une portion de deux sphères, dont chacune a douze pieds de rayon. Il a trois pieds de diamètre, et pèse cent soixante livres ; ce qui est une grandeur énorme par rapport au plus grand verre convexe qui ait jamais été fait. Les bords en sont aussi parfaitement travaillés que le milieu ; ce qui le marque bien, c'est que son foyer est exactement rond. Ce verre est une énigme pour les gens de l'art. A-t-il été travaillé dans des bassins, comme les verres ordinaires, ou a-t-il été jeté en moule ? Chaque manière a de grandes difficultés ; ce qui relève d'autant mieux la mécanique dont M. Tschirnhausen s'est servi. Il a dit qu'il l'avait taillé dans des bassins, et que la masse de verre dont il l'avait tiré pesait sept quintaux ; ce qui serait toujours une grande merveille dans la verrerie. Il avait fait un autre miroir de quatre pieds de diamètre, mais il fut endommagé par un accident. » Le duc d'Orléans acheta celui que l'auteur avait apporté à Paris, et le donna à l'académie des sciences. Tschirnhausen en présenta un pareil à l'empereur Léopold, qui voulut le créer baron de l'empire ; mais il refusa et ne voulut accepter que le portrait de ce prince

(4) *Ibid.*, année 1709, t. p. 143.

avec une chaîne d'or. Il refusa également le titre de conseiller-intime-d'état, que le roi de Pologne, électeur de Saxe, voulait lui conférer. En 1701, il retourna, pour la quatrième fois, à Paris, afin de prendre part aux travaux de l'académie. A la séance du 23 décembre, il présenta une *Méthode pour trouver les rayons des développées, les tangentes, les quadratures et les rectifications de plusieurs courbes, sans y supposer aucune grandeur infiniment petite* (5). Étant persuadé que les véritables méthodes sont faciles, que les plus ingénieuses ne sont pas les vraies dès qu'elles sont trop composées, il voulait rapprocher la géométrie, disait-il, de la nature, qui est simple dans sa marche. Il croyait que la méthode des infiniment petits n'était point nécessaire à la science, et qu'on pouvait facilement y suppléer par des procédés beaucoup moins compliqués. Dans la séance du 10 janvier 1702, il lut un second Mémoire (6), où, développant sa pensée, il exposait la *Méthode pour trouver les touchantes des courbes mécaniques, sans supposer aucune grandeur infiniment petite*. Il concluait que, par sa méthode, on pouvait trouver les touchantes, non-seulement des cycloïdes, mais encore celles de toutes les courbes imaginables. Ces assertions, qui ne paraissaient point solidement établies, excitèrent, dans le sein de l'académie, une curiosité inquiète. Bernoulli, le marquis de l'Hôpital, Carré et d'autres académiciens examinèrent avec attention la Méthode de Tschirnhausen, en lui donnant les développements les plus

étendus. Jacques Bernoulli communiqua ses réflexions aux Transactions de Leipzig. D'autres Mémoires sur le même sujet ont été insérés dans l'Histoire de l'académie des sciences (7). Pendant son séjour à Paris, Tschirnhausen communiqua à l'un de ses confrères un secret qu'il avait découvert, celui de faire de la porcelaine parfaitement semblable à celle de la Chine. Jusque-là on avait cru que la terre avec laquelle les Chinois font la leur ne se trouvait que dans leur empire. Tschirnhausen découvrit qu'elle est un mélange de quelques terres qui se trouvent facilement partout, mais qu'il faut savoir combiner dans une juste proportion. Il donna à son confrère de sa porcelaine, en échange de quelques autres secrets chimiques, et lui fit promettre qu'il n'en ferait usage qu'après la mort de l'inventeur. Étant retourné en Saxe, il y éprouva des chagrins domestiques, qui abrégèrent ses jours. Il mourut le 11 octobre 1708. Ses restes mortels furent portés avec pompe à une de ses terres; et le roi Auguste voulut lui-même faire les frais de ses funérailles. Tschirnhausen avait composé, sur la philosophie, deux ouvrages, que ses amis firent paraître sous ces titres : I. *Medicina corporis, seu cogitationes admodum probabiles de conservanda sanitate*, Amsterdam, 1686, in-4°. L'auteur y indique douze règles générales, qu'il convient de garder pour conserver la tranquillité, la gaieté de l'esprit et la santé du corps. II. *Medicina mentis, seu tentamen genuinae logicæ, in qua disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, Amsterdam, 1687, in-4°. L'auteur s'appuie sur

(5) *Ibid.*, année 1701, p. 394.

(6) *Ibid.*, année 1702, 11^e p., p. 1.

(7) *Ibid.*, année 1703, 1^{re} p., p. 89 et 238; — An. 1704, p. 94.

les quatre principes suivants, qu'il regarde comme incontestables et hors de toute discussion : 1°. *J'ai la conscience, je sens intérieurement que certaines choses se passent en moi* ; 2°. *je sens que les unes me sont agréables, qu'elles m'affectent d'une manière qui me fait plaisir, et que les autres me causent des sensations pénibles* ; 3°. *que certaines choses sont à ma portée, et que d'autres passent les bornes de mon intelligence* ; 4°. *que par le moyen de mes sens et de mes organes, je perçois les choses qui sont hors de moi*. La *Medicina mentis* est divisée en trois parties. Dans la première, les quatre principes ci-dessus sont développés très-succinctement. Dans la seconde, qui est la plus longue, ils sont appliqués aux vérités fondamentales et aux grands problèmes de la géométrie. Condillac a suivi la même marche dans sa logique. La troisième partie de la *Medicina mentis* traite en peu de mots de la morale. L'auteur s'étant occupé presque exclusivement des sciences mathématiques, on voit, et par le plan de son ouvrage et par la tendance de ses études, qu'il s'était seulement proposé de faire un cours de logique élémentaire pour les jeunes gens qui se destinent à l'étude de la géométrie. La *Medicina mentis* est une logique-pratique pour les géomètres. Ce traité étant beaucoup plus important que la *Medicina corporis*, il est toujours placé le premier, quoiqu'il ait été imprimé une année plus tard. Ils ont été tous les deux réimprimés, avec les corrections de l'auteur, à Leipzig, 1695, in-4°. Chr. Thomasius attaqua vivement le système de Tschirnhausen (8) ; et des

discussions très-animées s'élevèrent entre les deux savants. Cependant Thomasius avoue, dans la préface de sa *Logique-pratique*, que la *Medicina mentis* lui a été très-utile, et que souvent il y a puisé, dans ses études philosophiques. G—Y.

TSCHUDI (GILLES), d'une famille très-ancienne du canton de Glaris, et dont le père se distingua dans le militaire ainsi que dans la magistrature, naquit à Glaris en 1505, et mourut en 1572. Dès sa jeunesse, il s'appliqua aux sciences et à la connaissance des langues, de l'histoire et des antiquités. Zwingle fut son précepteur ; il étudia ensuite à Bâle, sous Glareanus, qu'il suivit à Paris, où il sut obtenir la bienveillance particulière de Jacques Lefebvre d'Étapes. De retour dans sa patrie, il fut employé dans les affaires les plus difficiles que la réforme avait fait naître, et depuis 1530, il occupa successivement différents emplois de magistrature. Il n'avait point embrassé la réforme : mais en homme d'état, il l'avait jugée ; et fidèle au culte de ses pères, il employa son autorité et son crédit à modérer les esprits, à soutenir ou à rétablir la paix publique, et à calmer les dissensions : aussi sut-il, par sa sagesse et par son impartialité, s'acquérir la confiance des deux partis. Au milieu de sa carrière, il entra pour quelque temps au service de France, sans devenir infidèle aux muses, ni dans les camps, ni à la cour. Après huit ans de service, il reprit ses emplois de magistrature, en 1549 ; et il fut nommé en 1558 landamman de son canton. L'année suivante, il se trouva parmi les députés suisses à la diète d'Augsbourg, pour recevoir de l'empereur la sanction des privilèges de la confédération. Ferdinand

(8) In *Analogia mensuris*, an. 1688, mois de mars.

1^{er}. confirma en même temps les anciens titres de noblesse de la famille Tschudi ; mais ce furent surtout ses travaux historiques qui rendirent immortel Gilles Tschudi, et qui lui méritèrent le nom de père de l'histoire suisse. De ses nombreux ouvrages, rien n'a été publié par lui-même ; mais durant sa vie, et à son insu, parurent : I. *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiæ cum alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560. II. *Cartes de la Suisse*, 1560 et 1595. Longtemps après sa mort fut publié son grand ouvrage : la *Chronique de la Suisse* (en allemand ; Bâle, par les soins de J. B. Dselin, 1734, 2 vol. in-fol.), la première et la seule histoire diplomatique de l'Helvétie, depuis 1000 jusqu'à 1470. La suite, jusqu'à l'année 1564, et qui aurait dû former le troisième volume, est restée en manuscrit. En 1758, fut imprimé (à Constance, par les soins de Jacques Gallati) son ouvrage classique : *Description de l'ancienne Gallia comata*. La collection des *Scriptores rerum basil.* renferme sa *Delineatio veteris Rauracæ* ; et les *Scriptores rer. german. Siskardü*, son Mémoire *De Lentiensium, Germanorum, Aug. Vindellic., Octodori Verugrorum, equestris coloniæ, nomine et situ*. Ce qui est resté en manuscrit de ses ouvrages est beaucoup plus considérable : en voici quelques détails. Outre la suite de la grande *Chronique suisse*, il a laissé : 1^o. *Historia chronographica rerum in Helvetiâ et alibi gestarum*, contenant le neuvième siècle ; 2^o. *Histoire des guerres des Cimbres, Teutons, Tigurins, Tugiens, Ambrons*, etc., contre les Romains ; 3^o. *Chronicon Helvetiæ*, depuis 563 jusqu'à 952 ; 4^o. *Histoire de l'Al-*

lemagne et de la Suisse, depuis 900 jusqu'en 1200 ; 5^o. *Description de la guerre intestine de l'ap-pel*, 1531 ; 6^o. *Histoire de la Rhé-tie et des antiquités de Suisse* ; 7^o. des *Chroniques* plus ou moins étendues des évêchés et des abbayes de la Suisse, surtout de *Notre-Dame des Hermites, de Saint-Gall, de Rheinau, de Muri et de Pseffers* ; 8^o. Un *Armorial* des familles suisses, de plus de quatre mille armes, et une quantité prodigieuse de *généalogies des comtes et de la noblesse établie en Suisse* ; 9^o. *Topographia historica omnium Galliarum* ; 10^o. Enfin plusieurs *Chroniques générales* ; *Traité de l'invocation des saints* ; *Geographia Galliæ antiquæ, Germaniæ, Hispaniæ, Italiæ, Pannoniæ, Norici, Britanniæ, Africæ*, et d'autres ouvrages moins importants. Ils sont dispersés dans les bibliothèques de Zurich, Saint-Gall, Glaris, etc. (*Mémoires sur la vie et les écrits de Gilles Tschudi*, par Ildephonse Fuchs, 2 vol., Saint-Gall, 1805, in-8^o, en allemand.)—TSCHUDI (Dominique), né à Baden en 1596, y mourut en 1654. Il étudia à Dillingen et à Ingolstadt ; élu abbé de Muri, il fut un des restaurateurs de ce monastère. Il a publié *Origo et genealogia gloriosissimorum comitum de Hapsburg, monast. Murensis ord. S. Bened. in Helvetiâ fundatorum, et antiquis et authenticis ejusdem cœnobii monumentis, à Guntramo divite, usque ad Albertum Cæsarem demonstrata* ; Constance, 1651, in-8^o, ouvrage curieux et réimprimé plusieurs fois. On conserve de lui en manuscrit : *Constitutiones et acta congregationis monasticæ Helveto-Benedictinæ* ; *Origines fundationis Murensis* ; *Vitæ sanctorum*

ordinis Benedictini in Helvetia, etc.
 — TSCHUDI (Jean-Henri), né à Glaris en 1670, et mort en 1729, fit ses études à Zurich et à Bâle, devint curé de Schwanden, et publia un nombre considérable d'écrits, qui sont, pour la plupart, relatifs à l'histoire de sa patrie; savoir: 1°. *Histoire du canton de Glaris*, 1714; 2°. *Conversation du mois*, journal curieux, en 12 vol., qui parurent de 1714 à 1726; 3°. *l'Histoire des Jésuites*, 1716; 4°. Plusieurs petites pièces sur la *Guerre du Toggenburg*, de 1712; 5°. *l'Histoire du comté de Werdenberg*, 1726, publiée sous le nom de Jean-Pierre Tschudi. Il a laissé en manuscrit: *Gallus Hiberno-Helvetus*, ou *Chronique de l'abbaye de Saint-Gall*. U—1.

TSCHUDI (VALENTIN) fut, à Glaris, un des premiers partisans de la réformation, et peut être regardé comme le type des théologiens latitudinaires. Curé de Glaris, il souffrait de voir ses paroissiens partagés en deux factions ennemies. Un jour il monte en chaire, et leur dit: « Vos querelles au sujet d'une religion dont l'essence est la charité, m'affligent: tenez-vous en à l'essentiel, et ne vous tourmentez plus pour les différends qui vous divisent. Gardez-vous d'abandonner votre pasteur: vous savez qu'il vous porte tous également dans son cœur: jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de dissiper vos doutes, le matin, je dirai la messe pour ceux qui veulent la messe; le soir je prêcherai pour ceux qui préfèrent le sermon, et la diversité de nos opinions ne nous empêchera pas de nous aimer. » Valentin, ayant définitivement renoncé au catholicisme, se maria et fut l'ami de Zwingle. Après la bataille de Cappel, si fu-

reste au parti réformé, les autels ayant été rétablis à Glaris, il disait aux catholiques qu'ils ne devaient pas se faire de la peine de l'avoir pour pasteur; qu'il irait à la messe, quoiqu'étant marié il ne pût pas la dire, et qu'il s'abstiendrait, dans ses sermons, d'attaquer leur croyance. La plupart agréèrent ses services, et il leur tint parole. Il fit fonder, à Glaris, un hôpital, où les malades des deux communions étaient soignés avec le même zèle. Voyez *Histoire de la Réformation de la Suisse*, par Ruchat, tome 4, page 182, et *Vie de Zwingle*, par Hess, page 301. Gérard Brandt, dans son *Histoire de la Réformation des Pays-Bas*, nous offre un exemple de tolérance absolument pareil, dans un curé d'Utrecht, nommé Hubert Duifhuis. V. la traduction française de cet ouvrage, tome 1, page 269 et suiv. Valentin Tschudi mourut en 1555. Il a laissé une *Histoire de la réformation du canton de Glaris*, qui se conserve en manuscrit à Glaris et à Zurich. M—ON.

TSCHUDI (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-THÉODORE, baron DE), de la même famille que les précédents, dont une branche était établie à Metz depuis plus de cent cinquante ans, fut bailli de cette ville, puis ministre du prince de Liège. Les *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, rapportent « qu'il s'était comporté noblement dans le temps des tracasseries avec le corps diplomatique concernant les jeux publics, et, quoique peu riche, s'était refusé aux profits considérables que lui avaient offerts les banquiers. » Tschudi est mort à Paris, le 7 mars 1784. Il s'était occupé d'agriculture et de poésie. On a de lui: I. *Traité des arbres résineux conifères, extrait et traduit de l'anglais, de*

, avec des notes, 1768, II. *De la transplantation, naturalisation et du perfectionnement des végétaux*, 1778, II. *Écho et Narcisse*, pas-n trois actes, donnée sur le de l'opéra, le 24 septembre et avec un Prologue, le 8 août la musique est de Gluck. La t imprimée. IV. Les *Danaï-* agédie lyrique en cinq actes, e 24 avril 1784, imprimée a musique est de Gluck et de Tschudi étant mort avant la ntation, les paroles furent re- corrigées par le bailli Durol- *Vénus dans la vallée de* s, 1773, in-8°. VI. *Lettre à* uquesnoy, chanoine régulier congrégation de Notre-Sau- 1774, in-8°. VII. Les *Vœux* itoyen, ode au roi, avec un au de poésie champêtre, in-8°. VIII. *La Nature sauva-* nature cultivée, 1777, in-8°. es articles de botanique dans *clopédie* d'Yverdun. A. B.-T. HUDI (Le baron DE), cou- précédent, était fils d'un ler chevalier d'honneur au ent de Metz, et y fut lui- conseiller. Pendant un voyage t en Italie, il publia une apo- les francs-maçons contre une lu pape qui les condamnait, ssuya quelques désagréments. ie, il alla en Russie, où il fut , pour vivre, à entrer dans la des comédiens de l'impéra- lisabeth. Le comte Ivan Schou- , avec lequel il fit connais- le prit pour son secrétaire lier, et il devint en même celui de l'académie de Mos- un autre protecteur le fit nom- uverneur des pages. Ces fa- t sa qualité de français lui sus-

citèrent des ennemis, Tschudi revint en France; et à son arrivée, il fut mis à la Bastille. Lorsque la liberté lui eut été rendue, il s'occupa beaucoup de franc-maçonnerie, et mourut le 28 mai 1769, âgé de plus de 40 ans. On a de lui : I. *Le Vatican vengé, apologie ironique pour servir de pendant à l'Étrenne au pape, ou Lettre d'un père à son fils, à l'occasion de la bulle de Benoît XIV, avec les notes et commentaires, par le chevalier de L. . .*, la Haye, Van Cleef, 1752, in-8°. Quoiqu'il n'ait pas même mis les initiales de son nom à cet ouvrage, Tschudi en fut bientôt reconnu pour l'auteur; et il quitta l'Italie. II. *Le Philosophe au Parnasse français, ou le Moraliste enjoué; Lettres du chevalier de L. et de M. de M., dédiées au comte Chevaloff* (Schouwalow). Barbier (*Supplément à Grimm*, pag. 382) dit que ce journal, imprimé à Amsterdam, 1754, in-8°, en douze numéros, contenait treize Lettres, et que c'est probablement de cet ouvrage que Duclos a voulu parler dans ses *Mémoires*, en le désignant sous le titre de *Parnasse français*. III. *Le Caméléon littéraire*, autre journal français, imprimé à Saint-Petersbourg en 1755. IV. *L'Étoile flamboyante, ou la société des francs-maçons, considérée sous tous les rapports*, 1766, 2 vol. in-8°. V. *L'Écossais de Saint-André d'Écosse, contenant le développement total de l'art royal de la franche-maçonnerie*, 1780, in-12. L'auteur avait légué le manuscrit aux archives du conseil des chevaliers de l'Orient; mais à condition de ne pas le faire imprimer. Le conseil ne tint aucun compte de la condition. On croit que Tschudi est auteur de quelques romans; le seul que l'on nom-

me est *Thérèse philosophe*, ouvrage très-obscène.

A. B—T.

TSE-TIEN-HOUNG-HEOU, la Sémiramis des Chinois, était fille du gouverneur de la ville de King-Tcheou dans le Hou-Koang, et fut appelée Ou-chè, du nom de son père. Douée de beaucoup d'esprit et d'une vaste mémoire, elle montra, dès son enfance des talents si supérieurs à son âge, qu'elle passait pour un prodige. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de l'empereur Tay-tsong. Ce prince voulut la voir, et, charmé de sa conversation à-la-fois agréable et instructive, il l'admit au nombre de ses femmes de second ordre. Ou-chè, qui reçut alors le nom d'*Ou-mei*, ne négligea rien pour plaire à son nouveau maître; mais elle s'appliqua surtout à gagner l'affection de ses compagnes par son empressement à leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. Après la mort de Tay-tsong, Ou-chè s'enferma dans le monastère de Kan-yé-see, avec les autres dames du palais, pour y pleurer la mort de l'empereur; mais son dessein n'était pas d'y finir sa vie dans les larmes. Elle ne songeait qu'aux moyens d'entrer à la nouvelle cour. La troisième année de deuil étant expirée, l'empereur Kao-tsong vint, suivant l'usage, à Kan-yé-see, brûler des parfums devant l'image de son père. Pendant la cérémonie, Ou-chè fit éclater une douleur si vive qu'elle attira l'attention du prince. Kao-tsong se souvint de l'avoir vue dans les appartements de son père; il rougit en la reconnaissant. L'impératrice s'aperçut de son trouble, et, voulant prévenir ses vœux, lui demanda la permission d'emmener Ou-chè, et de l'attacher à sa personne. Dans les entretiens fréquents qu'elle avait avec l'empereur, Ou-chè

parvint aisément à l'enflammer; mais plus ambitieuse que tendre, elle refusa de satisfaire sa passion, à moins qu'il ne lui donnât le titre d'épouse, et ayant réussi à le convaincre qu'elle n'avait jamais été la femme de son père, elle fut élevée, du consentement de l'impératrice, à la dignité de reine. Ou-chè se servit de son ascendant sur l'esprit de Kao-tsong pour éloigner de la cour les grands qui lui déplaisaient, et elle fit donner leurs emplois à ses parents et à ses créatures. Elle aspirait elle-même à remplacer l'impératrice, et elle attendait avec impatience une occasion favorable d'exécuter ce projet. Étant accouchée d'une fille, elle reçut une visite de l'impératrice qui demanda l'enfant, le prit dans ses bras, et le caressa comme le sien propre. Dès que cette princesse se fut retirée, Ou-chè, se trouvant seule, étrangla son enfant, et n'hésita pas à faire planer sur l'impératrice le soupçon de ce crime odieux. Ayant persuadé à Kao-tsong qu'il devait se reposer sur elle d'une partie des soins du gouvernement, elle obtint d'assister au conseil secret, d'abord derrière un voile; et voyant qu'aucun mandarin n'avait réclamé contre sa présence, elle cessa de se contraindre, et présida, placée sur un trône, les assemblées des ministres. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir fut de provoquer la dégradation de l'impératrice. En vain quelques voix courageuses osèrent prendre la défense de cette malheureuse princesse, elle fut déposée, et Ou-chè prit sa place sans obstacle. Ce n'était pas assez pour elle d'avoir chassé sa bienfaitrice; elle la fit enfermer dans une étroite prison, avec une de ses rivales. Ayant su que Kao-tsong les avait visitées, et craignant de la

part de ce prince, un retour de tendresse, elle donna l'ordre à l'un de ses eunuques de couper les pieds et les mains aux deux captives, et fit jeter leurs membres mutilés dans du vin, pour en faire, disait-elle, un ragoût à celui qui aurait pu se laisser encore séduire par leurs appas. L'impératrice étant morte, Ou-chè fit substituer l'un de ses fils au prince héritier, et, pour lui assurer la succession au trône, fit périr dans l'exil ou dans les supplices tous les généraux et les ministres qu'elle soupçonna de conserver quelque attachement à l'héritier légitime. Son ambition satisfaite, elle s'occupa de gagner l'affection du peuple par de sages mesures dont elle confia l'exécution à des hommes également instruits et dévoués; elle protégea les lettres et les arts, fit fleurir le commerce et l'agriculture, et donna tous les emplois au mérite. Elle recula les frontières de l'empire, bâtit des villes et des forts pour maintenir sa domination dans les provinces nouvellement conquises, et accorda des récompenses magnifiques à tous ceux qui avaient fait preuve de dévouement à sa personne. Parvenue au faite des grandeurs, Ou-chè n'était pas heureuse. Souvent, elle croyait voir l'ombre sanglante de l'ancienne impératrice, et entendre ses reproches. Croyant étouffer ses remords en s'éloignant du théâtre de ses crimes, elle transporta la cour dans le palais de Lo-yang, et le fit rebâtir entièrement, afin que rien ne pût lui rappeler le souvenir de celle dont elle tenait la place. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle chercha dans les opérations de la magie un secret pour apaiser sa conscience. Elle fit venir à la cour un bonze étranger, qui passait pour un habile magicien,

lui donna sa confiance, et l'admit dans l'intérieur de son appartement où, contre toutes les bienséances, elle restait des jours entiers enfermée seule avec lui. Malgré sa faiblesse pour Ou-chè, Kao-tsong, averti de sa conduite, en fut indigné, et laissa voir le dessein de la déposer. La crainte de perdre un pouvoir qu'elle avait acquis par tant de crimes lui rendit toute sa fureur. Tous ceux qu'elle soupçonna d'avoir pu conseiller à l'empereur de la renvoyer furent exilés ou périrent dans les supplices; et les princes de la famille impériale ne furent point à l'abri de sa vengeance. La facilité qu'elle trouvait à se faire obéir accrut encore son ambition; et voulant préparer les Chinois à la voir régner seule quand le temps en serait venu, elle usurpa les fonctions du sacerdoce, et offrit, avec l'empereur, des sacrifices au ciel, à la terre, aux esprits du premier ordre et aux ancêtres. Craignant que les lettrés ne lui reprochassent cette usurpation impie, elle voulut se les rendre favorables, affecta le plus grand respect pour Confucius, et répandit tant de grâces, que l'année qui commençait en reçut le nom de *king-foung*, c'est-à-dire, des bienfaits insignes. Cependant elle ne tarda pas de reprendre, avec ses soupçons, le cours de ses cruautés; et cette fois, ce fut sur ses proches qu'elle signala sa fureur. Ses deux frères, qu'elle avait élevés aux premiers emplois, furent proscrits, et avec eux tous leurs amis et leurs serviteurs. Ses généraux ayant achevé, dans le même temps, la conquête du royaume de Corée, elle profita des fêtes publiques célébrées à cette occasion, pour faire décerner à son père et à sa mère des titres honorables; et elle prit pour elle celui d'*impé-*

ratrice céleste. Les talents et les vertus qu'annonçaient ses fils lui faisant craindre que s'ils parvenaient au trône ils ne l'éloignassent des affaires, elle les fit successivement dégrader et bannir de la cour, sous les prétextes les plus frivoles. Après la mort de l'empereur Kao-tsoung (683), elle ne put empêcher Tchoung-tsoung, déclaré prince héritier, d'être reconnu son légitime successeur; mais elle saisit adroitement une circonstance favorable pour le faire déposer, comme incapable de régner, et le reléqua dans une province frontière. Restée seule maîtresse de l'empire, elle résolut d'éloigner du trône tous les princes de la dynastie régnante (celle des *Tsoung*). Ces princes, s'étant révoltés, furent entièrement défaits. Les uns périrent en combattant; et les autres se donnèrent la mort pour éviter les supplices. Une seconde guerre civile fut étouffée également dans des torrents de sang. Ou-chè, sous le prétexte de découvrir les abus qui pouvaient exister dans le gouvernement, encouragea la délation. Les magistrats dénoncés comme prévaricateurs furent mis à mort; et elle fit ensuite périr leurs accusateurs, comme ayant porté de faux témoignages. Les bonzes de la secte de Fo, pour se rendre l'impératrice favorable, publièrent un écrit dans lequel ils assurèrent qu'Ou-chè descendait de leur fondateur, et qu'elle était destinée par son père à devenir la tige d'une dynastie puissante; mais c'est en vain qu'elle fit parler le ciel dans les intérêts de son ambition: le peuple réclamait les *Tsoung*, comme ses légitimes souverains. L'âge n'avait point affaibli la fermeté de cette princesse. Les nouvelles guerres qu'elle entreprit ne furent pas tou-

tes heureuses; mais elle eut le talent de faire servir les revers mêmes de ses généraux à cimenter sa domination, et à l'étendre sur les nations étrangères. Forcée de partager le pouvoir, pour ne pas le compromettre, elle rappela son fils Tchoung-tsoung, lui rendit le titre de prince héréditaire, et bientôt après le déclara généralissime de l'armée qu'elle envoyait contre les Tartares. Ou-chè se repentit de l'avoir rendu si puissant; mais le temps où elle créait ou défaisait à son gré les princes était passé sans retour. Une conspiration, ourdie par ses ministres eux-mêmes, rétablit Tchoung-tsoung dans tous ses droits. Ou-chè, précipitée du trône, fut renfermée dans ses appartements, et ne survécut que peu de mois à ce changement de fortune. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Cette princesse avait toutes les qualités d'un grand prince; mais elle les souilla par son ambition et sa cruauté, que les historiens chinois sont soupçonnés cependant d'avoir exagérées. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* d'Ou-chè, dans les *Mémoires sur les Chinois*, par Amiot, v, 255-330; elle est précédée de son portrait.

W—s.

TSEU-SSE, dont le véritable nom était *Youan-hian*, mais qui n'est guère connu que par le surnom qu'il portait dans l'école de Confucius, était petit-fils de ce célèbre philosophe, et il est compté au nombre de ses principaux disciples. Confucius, marié, à l'âge de dix-neuf ans, à la fille d'un magistrat du royaume de Soung, en eut, l'année suivante, un fils qui reçut les noms de Li et de Pe-iu. Celui-ci vécut cinquante ans, et mourut avant son père, qui lui survécut trois années. Il avait eu de bonne heure un fils, qui porta, dans

son enfance, le nom de Khi, et fut depuis surnommé Tseu-sse. On varie sur le lieu de la naissance de cet enfant : les uns disent qu'il vit le jour dans le royaume de Lou (maintenant la province de Chan-toung), patrie de son aïeul; les autres le font naître dans le royaume de Soung (partie de la province actuelle de Ho-nan). Dès sa plus tendre enfance, il montra beaucoup de curiosité et d'aptitude à l'instruction. Il marquait de l'étonnement à la vue d'objets que le commun des hommes a coutume de contempler avec indifférence : « D'où vient, disait-il, cette diversité qu'on remarque entre les quadrupèdes? Pourquoi tous les oiseaux ne se ressemblent-ils pas? Pourquoi les astres ne restent-ils pas toujours à la même place? » Confucius, qui s'attachait surtout à faire descendre la philosophie sur la terre, vint aisément à bout de réprimer ce que cette curiosité enfantine paraissait avoir d'excessif et d'irrégulier, et il réussit à la diriger sur les vérités morales qui étaient le but unique de son enseignement. Tseu-sse avait atteint l'âge de trente-sept ans, lorsqu'il perdit son illustre aïeul, et ne jugeant pas lui-même qu'il eût acquis le degré d'instruction auquel il désirait parvenir, il se fit le disciple de Tsheng-tseu (*Voyez ce nom*), qui avait hérité d'une partie de la réputation de Confucius, leur maître commun. Mais, par la suite, peu curieux des honneurs que quelques autres philosophes de la même école avaient recherchés, il se réfugia dans un lieu peu fréquenté, s'établit dans une chaumière, et s'y revêtit des habits les plus grossiers. Tseu-koung, un de ses anciens condisciples, qui exerçait les fonctions de ministre dans le royaume de Wei, vint à traverser le bourg

qu'habitait Tseu-sse, dans un char attelé de quatre chevaux. Il éprouva quelque confusion à la vue de l'extérieur par trop négligé avec lequel Tseu-sse vint à sa rencontre : « Êtes-vous dans la détresse? lui demanda-t-il. — J'ai appris, répondit Tseu-sse, que l'homme privé de richesse est pauvre, et que celui qui s'adonne à l'étude de la vertu, sans parvenir à la pratiquer, est seul malheureux. Je suis pauvre, il est vrai, mais je ne suis point dans la détresse. » Tseu-koung, confus de sa méprise, se retira, et toute sa vie il regretta la parole indiscreète qui lui était échappée. On rapporte de Tseu-sse plusieurs beaux discours qu'il eut occasion de tenir sur des sujets de philosophie et de morale, avec des princes et des ministres ses contemporains. Mais son plus grand titre à la gloire est la composition de l'ouvrage intitulé : *Tchoung-young*, ou l'*Invariable milieu*, dans lequel il traite, en trente-trois chapitres, du *Milieu*, sorte d'état moral qu'il considère, non pas comme l'état habituel, mais comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vœux de la nature, la voix de la raison, les leçons de la sagesse, et la pratique de la vertu. Cette abstraction, à laquelle on peut certainement blâmer l'auteur d'avoir mis trop d'importance, et accordé trop d'espace dans son livre, l'a entraîné, en plusieurs endroits, dans des subtilités d'une métaphysique ardue, et parfois inintelligible. Il semble qu'il ait été, en quelques circonstances, trompé par son langage même, et qu'il ait donné de la réalité à de simples vœux de l'esprit. Ce défaut,

qui jette de l'obscurité dans plusieurs chapitres de l'*Invariable milieu*, n'empêche pas que cet ouvrage ne renferme de très-belles définitions, des aperçus profonds et des maximes d'une morale très-pure et très-relèvee. La doctrine de Confucius, qui y est enseignée, le plus souvent, par la citation des paroles mêmes de ce philosophe, se rapproche, au fond, de celle qui fut, vers cette époque, enseignée en Grèce par Platon, en ce qu'elle reconnaît pour but de la sagesse le beau moral, et pour principe de la vertu l'amour de l'ordre et la conformité à la marche éternelle de la nature soumise aux ordres du ciel. On y trouve même un passage très-singulier sur l'avènement d'un saint qui doit se montrer supérieur à tous les autres hommes, égal au ciel et à la terre, et maître de la nature: ce passage, qui a beaucoup occupé nos missionnaires, est à l'abri de tout soupçon d'interpolation. Le Tchoung-young est le second des quatre livres moraux qui passent sous le nom de Confucius, et mériterait d'être le premier, si l'auteur avait su partout concilier la profondeur et la clarté. On ne saurait compter le nombre des auteurs chinois qui l'ont commenté, soit séparément, soit en commun avec les trois autres livres (*Voy. TSEN-TSEU et MENG-TSEU*). Il a pareillement été traduit en mandchou. La version latine qu'en a rédigée le P. Intorcetta a été imprimée partie à Kian-tchhang-fou, partie à Goa, avec le texte, et forme un volume de la plus grande rareté. La version, séparée du texte, a reparu dans la collection de Thévenot, dans les *Analecta Vindobonensia*, dans le *Confucius Sinarum philosophus*. Le P. Noël en a donné une autre traduction latine dans ses *Sinensis im-*

perii libri classici sex, et le P. Gibot, une paraphrase en français, qui a été insérée dans le tome deuxième des Mémoires des missionnaires de Peking. L'auteur de cet article a fait du Tchoung-young l'objet d'un travail approfondi, et en a donné une édition critique dans le tome x des *Notices et extraits des manuscrits*. Cette édition, renfermant le premier texte chinois complet qu'on ait publié en Europe, offre en outre la version mandchoue, et une double traduction entièrement nouvelle, en français et en latin. Cette dernière est littérale, et destinée à remplacer une version interlinéaire. On en a tiré quelques exemplaires séparément pour l'usage des étudiants. Depuis qu'elle a paru, M. de Schilling a donné, à Pétersbourg, une nouvelle édition lithographiée du texte chinois: on doit lui accorder les mêmes éloges qu'à celle du Tai-hio. Tsen-tse eut encore part à la rédaction du Lik-i. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, vingt-six ans après Confucius, par conséquent vers 453 av. J.-C. Un tombeau lui fut érigé au midi, et en face de celui de son aïeul; il laissa un fils nommé Pe et surnommé Tsenchang: c'est par lui que s'est continuée cette ligne unique de descendance, la plus ancienne et la mieux constatée qui soit dans l'univers, on pourrait dire la plus illustre, puisqu'elle se rattache à travers vingt-trois siècles et soixante-quatorze générations à l'un des sages qui ont le plus honoré l'humanité. A. R.—r.

TUAIRE (FRANÇOIS), peintre, né à Aix-en-Provence le 29 juillet 1794, montra dès l'âge le plus tendre autant d'éloignement pour les jeux bruyants de l'enfance que de goût et de dispositions pour l'étude. Ses progrès au collège furent rapides

stants. Il eût été un savant, un peintre distingué, si la nature ne l'eût appelé à être peintre. Le génie que lui laissaient ses études, il consacrait uniquement au dessin. Ses parents, loin de contrarier son talent, lui permirent de s'y livrer, et ses progrès furent tels, que dès l'âge de quatorze ans ils l'envoyèrent à Paris pour s'y perfectionner. Prudent à qui on l'avait recommandé d'apprécier ses talents naissants et l'admit dans son atelier, il prit la résolution qu'il avait prise de ne plus faire d'élèves. Tuairis se trouvait en état de composer des tableaux dignes d'estime. Afin de procurer plus d'aisance, il se donna à lui-même des leçons, et consacra à ce travail les heures des autres au sommeil. Cette privation de repos altéra sa constitution, et il ne dut la conservation de sa frêle existence, à la régularité de ses mœurs. A la mort de l'impératrice Joséphine, qui régnait sous le nom de *Vénus et les Amours*, elle fut chargée de l'ouvrage, elle voulut que le jeune peintre, le combla d'éloges, et lui fit compter le double du prix convenu, et l'admit dans sa belle collection de tableaux. Cet encouragement développa le génie du jeune peintre, et il vint à sa fortune. En 1821, un tableau d'une assez grande dimension fut commandé pour le château de Fontainebleau. Le sujet était : *Un prisonnier, condamné à mort, se livre à la culture des grains de blé, et secourt un jeune homme de l'Amour*. Ce tableau, plein de vérité, d'une bonne couleur et d'un dessin sévère, fut distingué par l'Académie en la position de 1822. M. de Forbin, directeur du Musée lui donna la médaille d'or, pour le dédommager de la modicité du prix qui avait été fixé d'avance. Tuairis acheva

de ruiner sa santé par son excessive ardeur pour le travail. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 28 janvier 1823. Peu de temps auparavant, il avait composé un dessin au lavis représentant deux Guerriers qui visitent des ruines. Cette production prouve que, malgré l'affaiblissement de ses facultés physiques, son génie n'avait rien perdu de sa vigueur. A-T.

TUBALCAÏN ou TUBAL-CAÏN, fils de Lamech et de Sella, l'une de ses femmes, né vers l'an 2075 avant J.-C. est regardé comme l'inventeur de l'art de travailler les métaux. « Il se servit du marteau, dit l'Écriture, et fabriqua toutes sortes d'objets en fer et en airain » (*Genèse*, 1v, 22). Il forgea des armes pour faire la guerre, et employa aussi dans ses travaux l'or, l'argent, etc., dont on fit ensuite des idoles pour les adorer, selon le témoignage de Philon, et du livre apocryphe d'Énoch, cité par Tertullien (*Lib. de idolat.*) On croit que c'est de Tubal-Caïn que les païens ont pris l'idée de leur Vulcain. La désinence du nom et les travaux auxquels s'adonna Tubal-Caïn rendent cette conjecture assez probable. P—RT.

TUBERO (*QUINTUS - ÆLIUS - PÆTUS*), Romain, petit-fils de Paul-Émile et neveu du dernier Scipion l'Africain, était d'une famille aussi illustre que pauvre, et qui, composée dans un temps de dix-sept individus, n'avait qu'une seule habitation de ville et de campagne et une seule place au cirque. Quintus était lui-même si dépourvu des choses les plus nécessaires que, dans un festin de cérémonie, il ne put asseoir ses convives que sur des couchettes de bois, couvertes de peaux de chèvre, et qu'il ne les fit servir qu'en vaisselle de terre grossière. Le peuple, qui admire

plus qu'il n'aime cette simplicité, ne lui accorda pas ses suffrages pour la préture. Tubero, vrai stoicien, se consola de cette disgrâce en se retirant dans son cabinet, où il donna des consultations qui eurent une grande influence sur les décisions des juges. — TUBEBO (*Quintus - Ælius*), jurisconsulte, de la même famille, était disciple d'Ofilius, et fut d'abord orateur; mais l'éloquence de Cicéron lui fit quitter le barreau. Il n'avait pas craint de se porter accusateur dans l'affaire de Ligarius. Sans doute, Ligarius était coupable; mais défendu par Cicéron il fut déclaré innocent. Le jeune Ælius, qui avait cru pouvoir rivaliser de talent avec le prince des orateurs, regarda ce jugement comme une mortification d'autant plus grande, que son éloquence était appuyée de la justice de sa cause. Malgré son application à approfondir les lois, ce jurisconsulte est peu estimé. Ses ouvrages, tant sur le droit public que sur le droit particulier, sont cités quelquefois dans les Institutes; mais les expressions anciennes et inusitées dont il se sert les rendent peu agréables à la lecture. Le style a dû faire beaucoup de tort à la réputation de Tubero, qui vivait dans le siècle où la langue latine avait acquis toute sa pureté.—Un historien du même nom fut contemporain de Cicéron. Ses écrits sont souvent cités par les anciens; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Z.

TUBÉRON (LOUIS), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie, dans le seizième siècle, a écrit des *Commentaires* ou *Recueils d'événements contemporains*, de 1490 à 1522, qui furent publiés à Francfort, en 1603, et ensuite à Vienne, en 1746, dans les *Scriptores rerum hungaricarum*,

tome II, pag. 107 à 308, sous ce titre : *Ludovici Tuberonis, Dalmatæ abbatitis, Commentariorum de rebus suo tempore, nimirum ab anno Christi 1490 usque ad annum 1522, in Pannoniâ et finitimis regionibus gestis, libri XI*. Dans l'exorde, l'auteur annonce qu'il s'est proposé d'écrire ce qui s'est passé de son temps en Hongrie depuis la mort du roi Mathias Corvin. Son style est clair, pur, quelquefois élégant. Il n'a point les défauts d'affection que l'on reproche à Thurocz et à Bonfini. L'édition de Francfort est pleine de fautes; on les a corrigées dans celle de Vienne, qui a été soignée par Bélius père et fils. Quelques biographes avaient insinué que Tubéron pouvait bien n'être qu'un nom supposé sous lequel se serait caché le véritable auteur, afin de pouvoir écrire avec plus de liberté. Pray a réfuté cette opinion d'une manière incontestable, en s'appuyant sur deux documents manuscrits, qu'il avait découverts dans la bibliothèque des Jésuites de Presbourg. Le premier est une Lettre autographe de Tubéron, qui, vers l'an 1523, adressant son ouvrage à l'archevêque de Kolocza, le recommande à la protection de ce prélat. Le titre de sa lettre porte : *Ludovicus Tubero, Dalmata abbas, Gregorio Frangepani Colocencium pontifici*. Le second document est le manuscrit autographe de Tubéron, qui se trouvait, en 1570, à Raguse, entre les mains de Benessa, agent du roi Jean Zapolya II, qui en prit une copie, et l'envoya à son maître, avec une lettre intéressante par les détails qu'elle contient. G—Y.

TUBI (JEAN-BAPTISTE), dit le Romain, né à Rome, vers 1630, fut membre de l'académie de peinture et de sculpture de Paris, et mourut

cette ville, en 1700. Cet habile sculpteur avait un talent admirable : travailler d'après l'antique : sa statue du *Laocoon*, placée dans le jardin de Versailles, en est une preuve. Ses compositions originales ne se font pas moins remarquer : telles sont, à Versailles, la *Fontaine de Flore*, les figures de l'*Amour*, de *Galathée*, le *Poème lyrique*, et un *Vase de bronze* dont les bas-reliefs représentent les conquêtes de Louis XIV en Italie. Les ouvrages de cet artiste, Paris, sont la figure de l'*Immortalité*, qui ornaît le tombeau de Lambré, médecin du roi, et celle de la *Religion*, au tombeau de Colbert, l'un et l'autre dans l'église de Saint-Eustache. Ce dernier monument, enlevé pendant la révolution, fut redressé et retabli cette année (1826). On voit à Paris, dans le bronze, le mausolée de Turenne, orné de figures de la *Sagesse* et de la *Valeur*, qui sont de Marsy. Ce buste, qu'on voyait dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis, fut découvert, mais conservé, lors de la destruction de 1793 ; il a été transporté en 1800 dans l'église des Invalides (V. TURENNE). P—RT.

TUCCARO (ARCHANGE), fameux saltimbanque, né à Aquila, dans les Abruzzes, vers l'année 1535, était au service de l'empereur Maximilien II, que l'on conclut le mariage de la duchesse Isabelle avec Charles IX. Il suivit la nouvelle reine, et eut l'honneur de sauter devant la cour de France, à Mézières, en 1570. Le jeune prince en fut émerveillé, que desirant le garder près de lui il le nomma *Saltarini* roi, et il lui ordonna de l'accompagner dans le voyage qu'il se proposait de faire en Touraine. Les gentilshommes de cette province s'é-

taient portés en foule à Château-du-Bois, pour rendre hommage à leur souverain. Tuccaro, qui logeait dans la même maison que le roi, y fit la rencontre de quelques amis, avec lesquels il eut des entretiens très-savants sur la gymnastique. Il a eu soin de nous faire connaître ses principaux interlocuteurs : c'étaient « le sieur Côme Roger, natif de Florence, issu d'un noble sang ; le sieur Ferrand, gentilhomme italien, très-docte et très-avisé ; et Charles Tetti, napolitain, faisant partie de la suite de la reine. » Ils discutèrent d'abord sur le nom à donner à Tuccaro. Quelques-uns auraient désiré qu'ils s'appelât *Palæstrita*, d'autres *Gymnastiarcha* ; mais on s'arrêta à celui de *Gymnasta*. On ne manqua pas de faire l'éloge de l'art de sauter en l'air, et de montrer le peu d'analogie qu'il avait avec la danse. Autant le premier leur parut noble, autant l'autre fut déclaré méprisable. « Ce sont les bateleurs, les bouffons, les parasites et autre ordure du peuple, qui s'en servent pour satisfaire au désir insatiable qu'ils ont d'amasser de l'argent ou de remplir leur ventre à l'épicurienne. » En effet, Tibère, dit l'un des interlocuteurs, banni de Rome les maîtres de danse, et ne persécuta point les sauteurs, « dont les mouvements virils ne sont point indignes de la majesté de l'homme. » Aristote, reprend un autre, a parlé vulgairement de ce noble exercice : « Ne vaut-il pas mieux sauter que perdre son temps, sa santé, son argent, et peut-être son honneur, au jeu ? » Tuccaro était le plus grand admirateur de Charles IX, « de ce magnifique roi qui ne sera jamais assez loué, et qui était desiré au

» possible de s'exercer à ces sauts
 » périlleux, esquels j'avais l'hon-
 » neur de lui servir de maistre. » Ce
 passage nous révèle un talent particu-
 lier de ce *magnanime* prince, et
 dont aucun historien ne nous paraît
 avoir fait mention. Ce fut peut-être
 pour l'instruction de son royal élève
 que Tuccaro composa un livre sur
 l'*Art de sauter*. Ce Traité, dont il
 avait confié le manuscrit à un de ses
 amis, s'égarra pendant le siège de Pa-
 ris, au temps de la Ligue; et l'au-
 teur, qui s'était cloigné de cette ca-
 pitale, avant la journée des barrica-
 des (12 mai 1588), fut obligé de
 recommencer son travail. Attaché à
 la maison du roi, il avait suivi par-
 tout Henri III; et il ne quitta pas
 son auguste successeur, Henri
 IV, auquel l'ouvrage est dédié. Il
 est intitulé : *Trois Dialogues de
 l'exercice de sauter et voltiger
 en l'air, avec les figures qui ser-
 vent à la parfaite démonstration
 et intelligence dudit art*, Paris,
 1599, in-4°. Il en existe une réim-
 pression (Tours, 1616, in-4°), due
 à un certain George Griveau, qui,
 dans sa dédicace à Louis XIII, dit
 » qu'il a tiré ce trésor des ténèbres,
 » pour lui faire voir le jour, et du
 » tombeau, pour lui redonner la vie.
 On ignore la date de la mort de Tuc-
 caro : elle eut probablement lieu peu
 après la publication d'un petit poë-
 me qui a pour titre : *La presa e
 il giudizio d'amore, in rima*, Paris,
 1602, in-12. Cette fois il s'appelle
Tucquaro, et non pas *Tuccaro*,
 comme dans le premier ouvrage. Cet
 auteur est resté inconnu aux histo-
 riens de la littérature italienne, à la-
 quelle il appartient par sa naissance.

A—G—S.

TUCKER (ABRAHAM), littérateur
 anglais, naquit, le 2 septembre 1705,

à Londres, où son père exerçait la
 profession de marchand. Devenu or-
 phelin à l'âge de deux ans, il fut
 confié aux soins de sir Isaac Tillard,
 son oncle maternel. Après avoir ter-
 miné ses études à l'université d'Ox-
 ford, où il s'était appliqué surtout à la
 métaphysique et aux mathématiques,
 il apprit les langues italienne et fran-
 çaise et la musique, qu'il aimait pas-
 sionnément. Il voyagea ensuite en
 France, et se maria en 1736. Ayant
 perdu sa femme en 1754, il fit im-
 primer, sous le titre de *Peinture
 d'un amour sans art*, toutes les Let-
 tres qu'elle lui avait écrites pendant
 ses fréquentes absences dans les dif-
 férentes parties de l'Angleterre et de
 l'Écosse. Il fit paraître, quelque temps
 après, son *Avis d'un gentilhomme
 campagnard à son fils*, etc., et
 commença son grand ouvrage inti-
 tulé : *The light of nature pursued*,
 7 vol. in-8°. Les trois premiers fu-
 rent publiés, en 1768, sous le nom
 supposé d'Édouard Search; et les
 quatre autres ne parurent qu'après
 la mort de l'auteur. C'est une suite
 de recherches et d'observations sur
 les points obscurs et les théories con-
 cernant la métaphysique, la politi-
 que, la théologie, etc. On y trouve des
 pensées fortes et hardies, mais rendues
 dans un mauvais style. Tandis que
 les uns l'accusent d'être trop servile-
 ment asservi aux doctrines de l'É-
 glise anglicane, d'autres lui font un
 reproche contraire, puisqu'ils pré-
 tendent qu'il se montre partisan du
 système des Unitaires. Le travail ex-
 cessif auquel se livrait Tucker lui fit
 perdre la vue. Il supporta cette in-
 firmité avec courage, et mourut le
 20 novembre 1774. D—z—s.

TUCKER (JOSIAS), écrivain po-
 litique anglais, né, en 1711, dans
 un village du pays de Galles, étu-

dia à l'université d'Oxford. Nommé en 1739 vicaire de l'église de Tous-saints, à Bristol, et l'un des chanoines mineurs de la cathédrale, il commença à se faire connaître par quelques écrits contre les méthodistes. D'après le desir du docteur Boulter, primat de l'Irlande, il composa une Histoire des principes du méthodisme, qui fut imprimée en 1742. Sa résidence dans une ville commerçante telle que Bristol tourna ensuite son attention sur d'autres objets. Il publia plusieurs Traités sur la science du commerce, ce qui lui attira les sarcasmes du docteur Warburton. Quelqu'un demandant à ce dernier quelle espèce d'hommes étaient le docteur Squire et le docteur Tucker, Warburton répondit que l'un faisait de la religion son commerce, et que l'autre faisait du commerce sa religion; mot que Tucker ne lui pardonna jamais, malgré les avances de l'évêque de Gloucester pour se réconcilier avec lui. Cependant ces travaux, étrangers à sa profession, ne lui firent jamais négliger les devoirs de son état; et il se justifia de ce reproche dans la préface d'un de ses ouvrages. On a regardé, dit-il ailleurs, comme une chose excusable dans un ecclésiastique, d'écrire sur des sujets d'amusement, ou sur des points intéressants de la science; on ne peut donc pas trouver étrange qu'il traite des sujets qui ont pour but d'accroître la richesse et la prospérité nationale et tous les avantages extérieurs de la vie. Le docteur Tucker fut élu en 1749, recteur de Saint-Étienne de Bristol, et en 1752, prébendier de Saint-David. En 1751, un bill ayant été proposé à l'effet de naturaliser en Angleterre les protestants étrangers, Tucker se montra, dans

sa conversation, comme, dans ses écrits, très-favorable à cette mesure libérale. L'appui qu'il donna, en 1753, à un autre bill, qui avait pour but la naturalisation des Juifs, excita contre lui beaucoup d'animosité, et de son jardin il put se voir brûler en effigie par la populace. Il fut nommé, en 1755, prébendier de Bristol, et, plus tard, doyen de Gloucester. Après avoir publié quelques écrits de controverse religieuse, il mit au jour, en 1774, quatre discours (four tracts) sur des sujets politiques et commerciaux. On y remarque particulièrement ceux qui sont relatifs à la lutte alors ouverte entre la Grande-Bretagne et ses colonies en Amérique. L'auteur, tout en soutenant la juridiction du parlement anglais sur les colonies, conseillait, néanmoins, pour éviter les dépenses et les dangers d'hostilités prolongées, d'accorder aux Américains l'indépendance qu'ils demandaient. Il s'était formé, du caractère de ces derniers, l'opinion la plus défavorable, et on lui reprocha de passer quelquefois, à leur égard, les bornes de la modération, surtout à l'égard du docteur Franklin. En 1781, il publia un *Traité concernant le gouvernement civil*, où il combat les principes de Locke et de ses partisans touchant l'origine, l'étendue et la fin des institutions civiles. Cet ouvrage lui attira quelques traits amers de la part des ardents amis de la liberté: mais il en fut consolé par les éloges de lord Mansfield dans la chambre des pairs. L'année suivante vit paraître un pamphlet du doyen: « *Cui bono?* ou Considérations sur les avantages que les Anglais ou les Américains, les Français, les Espagnols ou les Hollandais peuvent recueillir des plus grands succès et des victoires les plus signa-

lées dans la guerre actuelle. » Cette brochure, adressée à M. Necker, avait pour but de démontrer qu'aucune nation ne gagnerait vraisemblablement à la continuation des hostilités. Ce pamphlet eut plusieurs éditions; la troisième est augmentée d'une préface où l'écrivain s'attache à réfuter l'opinion qui réclamait une représentation égale. On cite encore du docteur Tucker plusieurs écrits, un entre autres où il se déclare pour la liberté entière du commerce. Il avait publié, en 1772, un volume de sermons; on dit qu'il en avait composé près de trois cents. Ces travaux multipliés et l'exacte observation de ses devoirs ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'atteindre un âge très-avancé : il mourut, en 1799, à quatre-vingt-huit ans. On lui a généralement reconnu beaucoup de savoir et de lumières, et une sagacité qui fut rarement mise en défaut. Un de ses écrits politiques a été traduit par Turgot. (*Voy.* ce nom). L.

TUCKEY (JACQUES-KINGSTON), navigateur anglais, né, en août 1776, à Greenhill en Irlande, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les voyages lointains. En 1791, il s'embarqua pour les Antilles, et bientôt après pour la baie de Honduras. La guerre ayant éclaté deux ans après, il servit avec distinction dans les mers des Indes et des Moluques, puis dans le golfe Arabique, dont la chaleur excessive produisit un effet si préjudiciable à sa santé, qu'il fut obligé de retourner dans sa patrie. Nommé, en 1802, premier lieutenant du *Calcutta*, qui devait aller former une nouvelle colonie dans le New-South-Wales, il reconnut avec beaucoup d'exactitude le Port-Philip, ainsi que la côte voisine sur le détroit de Bass; et il revint

en Europe avec les certificats les plus honorables. En 1805, il était sur le même vaisseau, qui fut pris par les Français. Conduit prisonnier à Verdun, Tuckey y épousa la fille d'un capitaine de la compagnie des Indes. Les personnes qui s'intéressaient à lui firent inutilement des demandes répétées pour qu'il pût être échangé. Ce ne fut qu'en 1814, qu'il revit son pays : on n'y avait pas oublié ses services, il fut avancé en grade. Le gouvernement britannique ayant, en 1815, résolu d'envoyer à la côte de Congo une expédition pour explorer le cours du Zaïre, Tuckey s'empressa, malgré le délabrement de sa santé, de demander à être chargé de cette mission, dont l'objet répondait si bien à ses études constantes. Plusieurs officiers de mérite et des savants s'embarquèrent avec lui; il partit le 19 mars 1816, ayant sous ses ordres le *Congo* et la *Dorothee*, qui était un bâtiment de transport. On mouilla le 30 juin près de Malembe, sur la côte de Congo par 4°. 39' de latitude sud. Le douanier du roi nègre fut très-scandalisé d'apprendre que l'on ne venait pas pour acheter des esclaves, et vomit un torrent d'imprécations contre les rois de l'Europe, qui le ruinaient. Le 18 juillet, Tuckey entra dans le Zaïre et le remonta avec le *Congo*; le 5 août, il s'embarqua avec une partie de son monde dans des chaloupes et des canots, parce que la hauteur des rives du fleuve ne permettait plus d'avancer à la voile; le 10, la rapidité du courant et la quantité des rochers qui remplissaient le fond du fleuve lui firent penser qu'il conviendrait mieux de continuer le voyage tantôt par terre et tantôt par eau. Le 20, on trouva le cours interrompu

par une grande cataracte ; alors on prit définitivement la route de terre : les difficultés croissaient à chaque instant ; les nègres refusaient de porter les fardeaux ; Tuckey avait laissé en arrière une partie de ses gens malades : enfin, parvenu à 280 milles de la mer, il se vit obligé de revenir sur ses pas ; et le 16 septembre, il fut de retour à bord du *Congo*. Mais la saison des pluies était commencée ; chaque jour le nombre des malades augmentait, la plupart succombèrent, entre autres, le lieutenant. Tuckey lui-même, profondément affligé de tant de pertes, fut conduit dans un état complet d'épuisement à bord de la *Dorothée*, et il y mourut le 4 octobre 1816. On a de lui : I. *Relation d'un voyage fait pour établir une colonie au Port-Philip dans le détroit de Bass, sur la côte méridionale du New-South-Wales*, 1802 à 1804, Londres, 1805, in-8°. II. *Géographie et statistique maritime*, ibid., 1815, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, que Tuckey entreprit pour charmer les ennuis de la captivité, contient un tableau des divers phénomènes de l'Océan ; la description de ses côtes et de ses îles ; des caps et des fleuves les plus remarquables ; des notices sur la navigation intérieure qui aboutit à la mer ; enfin l'histoire du commerce, des pêches, et des colonies. L'auteur, qui avait beaucoup navigué, a augmenté de ses propres observations les matériaux qu'il a tirés d'autres auteurs ; mais son livre laisse beaucoup à désirer, même pour l'époque à laquelle il fut composé. III. *Relation d'une expédition entreprise, en 1816, pour explorer le fleuve Zaïre, ordinairement appelé le Congo dans l'Afrique méridionale*, Londres, 1818, in-4°, carte et figures. Cette expé-

tion avait pour but de reconnaître, en remontant le Zaïre, si, comme le prétendaient quelques géographes, ce fleuve n'était que la continuation du Niger, dont l'embouchure est encore le sujet de tant d'hypothèses. Tuckey tint un journal exact de ses opérations jusqu'au moment où les forces lui manquèrent. Le livre est terminé par un Supplément contenant le journal du botaniste Smith ; des observations générales sur le pays et ses habitants, et sur l'histoire naturelle. Les planches sont exactes et bien dessinées. On a une traduction française de ce Voyage, Paris, 1818, 2 vol. in-8°, et atlas. Elle est peu fidèle. E—s.

TUDELA (BENJAMIN DE). *Voy. BENJAMIN.*

TUDESCHI (NICOLAS). *Voy. TEDESCHI.*

TUDOR (OWEN-MEREDITH), d'une famille obscure du pays de Galles, suivant quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons le président Hénault, et que Hume fait descendre des anciens princes gallois, n'occupe une place dans la Biographie que parce qu'il est la souche de la maison de Tudor, qui a donné plusieurs rois à l'Angleterre. Nous ignorons l'époque de sa naissance. Il parvint à se faire aimer de Catherine, fille de Charles VI, roi de France et veuve de Henri V, roi d'Angleterre ; et il l'épousa secrètement. Dans les longues querelles entre la maison d'York et la maison de Lancastre, il embrassa le parti de cette dernière, et se trouva à la bataille de *Mortimer's Cross* (1461), où il combattit avec Jasper Tudor, comte de Pembroke, son second fils. Celui-ci, plus heureux que son père, parvint à se sauver ; mais Owen Tudor fut fait prisonnier et décapité

sur-le-champ, par ordre du duc d'York, qui monta sur le trône, sous le nom d'Édouard IV. Owen Tudor avait eu, de son mariage avec Catherine de France, outre le fils dont nous avons déjà parlé. Edmond Tudor, créé comte de Richmond par le roi Henri VI, son frère utérin, et qui fut le père du roi d'Angleterre Henri VII.

D—z—s.

TUET (JEAN - CHARLES - FRANÇOIS), chanoine de Sens, naquit à Ham le 5 août 1742. Un curé de Tugny, près de Ham, qui le prit en amitié et qu'il appelait son oncle, eut soin de son enfance, lui donna les premiers principes du latin, jusqu'en 1755, puis l'envoya achever ses études au collège des Grassins à Paris. Tuet obtint plusieurs prix, et, après avoir terminé ses études, ce fut en qualité de maître qu'il continua d'habiter les Grassins. En 1764, lors de l'expulsion des Jésuites, le cardinal de Luynes, archevêque de Sens, demanda au recteur de l'université un sujet pour diriger le collège de sa métropole : Tuet, qui n'avait que vingt-deux ans, fut désigné, mais n'osa, à cause de sa jeunesse, accepter l'emploi de principal, et se contenta de professer la troisième et la quatrième, ce qu'il fit jusqu'en 1782. Deux ans auparavant, il avait été nommé chanoine de la cathédrale de Sens. La révolution de 1789 le priva de ce bénéfice. La misère à laquelle il se trouva réduit, et les persécutions auxquelles il fut exposé abrégèrent ses jours ; et il mourut à Sens, le 26 déc. 1797. Il avait toujours aimé la retraite, et ses amis disaient en riant que l'on aurait pu écrire sur la porte de son cabinet : *Sicut nycticorax in domicilio*. On a de lui : I. *Éléments de poésie latine*, Sens, 1778, 1783, 1787, in-12 ;

plusieurs éditions ont depuis été publiées à Paris, soit séparément, soit avec l'ouvrage suivant. II. *Le Guide des humanistes, ou principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poètes latins et français*, Sens, Tarbé, 1780, in-12 ; l'ouvrage a été réimprimé à Paris. III. *Matinées senonaises, ou proverbes français*, suivis de leur origine, de leur rapport avec les langues anciennes et modernes, etc., Sens, Tarbé, 1789, in-8^o, et avec un nouveau frontispice, portant seulement *Proverbes français*, etc., an troisième. Pendant long-temps on n'a rien eu de meilleur sur les proverbes. Le *Dictionnaire*, par M. de La Mésangère, publié en 1821, et dont la troisième édition est de 1823, a fait oublier l'ouvrage de Tuet, dont Th. P. Bertin avait donné un abrégé incomplet, sous ce titre : *Histoire des proverbes*, 1803, in-12. Tuet, dans le *Postscriptum* de ses *Matinées senonaises*, promettait une suite. « Les matières, disait-il, » ont été distribuées de manière que » le lecteur ne puisse dire qu'on lui » a fait manger son pain blanc le » premier ; mais avant de risquer » une nouvelle fournée (qu'on me » pardonne la bassesse de l'allégorie), il est bon que je sache ce » que deviendra celle-ci. » C'était subordonner la publication de la seconde partie au succès de la première. Les événements politiques ont été tels que les suites n'ont pas été publiées. Le manuscrit en existe dans la bibliothèque de M. T. Tarbé, à Sens, en deux volumes, l'un de 274 pages, l'autre de 157. IV. *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*, Paris (Mellun) 1790, in-8^o. de 32 pages. C'e-

à moment de la suppression
 uents, etc., etc. Tuet propo-
 ne pas en vendre les livres,
 l'en former ou d'en enrichir
 bliothèques publiques. Outre la
 le ses *Matinées senonaises*,
 laissé en manuscrit 1°. *Mor-*
et traits analogues tirés de
érature et de l'histoire, en
 ages; la seconde partie, con-
 aux traits historiques, rap-
 es *Gemelles* de P. de Saint-Ju-
 V. SAINT-JULIEN, XXXIX,
 2°. *Essai sur le langage des*
 , en 210 pages, in-8°. , qui
 le aussi le volumineux ouvra-
 Costadau (*Voy. ce nom*, X,
 3°. *Notes pour servir à l'his-*
le Sens, in-8°. de 240 pages;
 3. *Cinq siècles de la poésie*
aise, contenant un extrait des
les poétiques depuis le berceau
tre poésie jusqu'à l'année
 en 2 vol. in-4°, formant 737
 Tuet y cite beaucoup d'auteurs
 dans les *Annales poétiques*
 . MARSY, XXVII, 270); 5°.
niana, ou extraits des mor-
les plus piquantes de l'Année
ire de Fréron, in-4°. de 45
 6°. *Dictionnaire néologique*
cueil raisonné d'expressions
termes produits par la révo-
 , in-8°. de 266 pages. Ces di-
 manuscrits sont aussi conservés
 a bibliothèque de M. T. Tar-
 . Sens. — Tuet (Esprit-Clau-
 frère puiné et consanguin de
 Charles-François, écrivait ce-
 ut son nom autrement, et s'obs-
 toujours à signer *Thuet*. Il
 né vers 1745, fut prêtre du
 e de Noyon, puis premier vi-
 de Saint-Médard, à Paris, où
 rut vers 1787. On a de lui :
 yens d'arriver à la perfec-
 chrétienne, 1778, in-12. II.

Moyens convenables aux personnes
chrétiennes pour passer facilement
le temps de l'Avent, 1780, in-12.
 III. *Oraison funèbre de M. de*
Beaumont, archevêque de Paris,
 1782, in-8°. IV. *Manuel propre à*
MM. les curés, vicaires et ecclé-
siastiques chargés de la partie des
mariages, 1785, in-8°.; seconde édi-
 tion, augmentée des *Empêchements*
dirimants, 1786, in-8°. A. B.—T.

TUFO (JEAN-BAPTISTE DEL),
 historien, né vers l'année 1546 à
 Averse, prit l'habit des Théatins,
 et prononça ses vœux dans le cou-
 vent de Saint-Paul, à Naples. En
 1587, le pape Sixte-Quint lui conféra
 l'évêché d'Acerra, dans le même
 royaume. Philippe III, voulant ren-
 dre hommage à ses vertus, le dési-
 gna pour le siège archiepiscopal de
 Matère ou d'Otrante. Mais Tufo,
 aussi modeste que pieux, refusa cet
 honneur, et pria le pape de lui per-
 mettre d'aller terminer ses jours dans
 la retraite. Il quitta son diocèse, en
 1603, et il mourut à Naples le 13
 juin 1622. On a de lui : *Istoria della*
religione de' padri Clerici regolari,
 avec un supplément, Rome, 1609,
 1616, 2 vol. in-fol. C'est l'histoire
 des Théatins, depuis leur fondation
 jusqu'à l'année 1609 : le supplément
 est destiné plutôt à remplir les lacu-
 nes de l'ouvrage qu'à le continuer.
 Les confrères de Tufo se montrèrent
 peu satisfaits de son travail : ils lui
 reprochaient, entre autres, d'avoir
 donné trop de place aux couvents de
 Naples : ils auraient aussi désiré
 que cet auteur l'eût rédigé en latin ;
 ce que fit plus tard Joseph Silos,
 appelé à écrire les *Annales* de l'ordre.

A—G—S.

TULL (JERBO), agriculteur, né
 dans le comté d'York, vers l'an
 1680, d'une famille noble, reçut

une éducation soignée; conduit par un goût décidé pour l'agriculture, il alla visiter toutes les contrées de l'Europe, pour en observer le sol, la culture et les différentes productions. Revenu dans sa patrie, il s'établit dans un domaine qui lui appartenait, près d'Oxford, se proposant d'y tenter les méthodes qui lui paraissaient les plus convenables. Sa santé l'obligea d'aller passer trois années en France et en Italie, où il continua ses observations. De retour en Angleterre, il renouvela ses essais dans un autre de ses domaines. Les propriétaires de son voisinage l'ayant engagé à faire connaître le résultat de ses expériences, il publia son *Specimen*, 1731; et en 1733 son *Essai sur l'Economie domestique*, qui a été traduit en français par Duhamel. Il inventa une méthode nouvelle de semer le blé par planches, qui a été suivie long-temps dans quelques pays, et ensuite abandonnée. Voltaire, qui l'avait adoptée dans sa terre de Ferney, fut aussi obligé d'y renoncer. Tull continua de publier ses expériences et de répondre aux objections élevées contre ses méthodes, jusqu'à sa mort, arrivée au mois de janvier 1740. G-Y.

TULLIA, l'aînée et la plus perverse des filles de Servius Tullius, roi des Romains, fut mariée au meilleur des Tarquins, Aruns, l'aîné de fils de Tarquin l'Ancien; tandis que sa sœur, aussi douce que sage, épousa le plus violent et le plus ambitieux, celui que l'histoire a nommé Tarquin-le-Superbe. Il résulta bientôt, de deux unions si mal assorties, que les deux époux du caractère le plus odieux formèrent une liaison criminelle, et firent périr, l'un son frère et l'autre sa sœur, pour pouvoir s'unir ensuite. Cette seconde

union fut à peine formée, que Tullia, impatiente de voir régner son nouveau mari, l'excita par les plus violents discours, à renverser du trône Servius Tullius (*Voy.* ce nom.); et lorsque ce malheureux prince eut été tué dans la rue par ordre de Tarquin, cette fille dénaturée, accourant pour proclamer roi l'assassin de son père, fit passer son char sur le cadavre sanglant de celui-ci. Les Romains, indignés, donnèrent le nom de *Scélératé* à la rue dans laquelle avait été commis cet horrible crime; et Tullia fut chassée de Rome peu de temps après, ainsi que son époux. (*Voyez* TARQUIN). Quelques historiens ont pensé que c'était par les ordres de cette femme que Servius, son père, avait été tué. M—D j.

TULLIA, fille de Cicéron, naquit à Rome l'an 677 de la fondation de cette ville, 77 ans avant J.-C., le 5 du mois d'août. elle était le premier enfant de Terentia (*Voy.* ce nom, XLV, 160), qui avait épousé Cicéron vers la fin de l'année précédente. Celui-ci, âgé de trente-un ans, venait d'obtenir la questure, à l'unanimité des suffrages, dans les comices par tribus : cette charge, qui donnait alors le droit d'entrer au sénat, était le premier degré des honneurs, et il alla l'exercer, l'année d'après, à Lilybée en Sicile. On voit, par ses lettres, qu'au milieu des soins et des inquiétudes de la vie publique, dans son édilité, dans sa préture, les grâces et l'esprit de sa fille, quoique bien jeune encore, faisaient son bonheur et sa joie. Dès l'âge de dix ans, elle fut promise à C. Pison Frugi, dont Cicéron parle toujours avec une profonde estime; et le mariage se fit trois ans après, en 689, vers l'époque même où Terentia venait de donner un fils à son

époux, désigné consul (*Voy. Cicéron le fils*, VIII, 551). Tullia, veuve en 696, pendant l'exil de son père, vint le trouver à Brindes, lorsqu'il revit sa patrie après une absence de dix-sept mois. Fiancée, le 4 avril de l'année suivante, à Furius Crassipès, le même peut-être qui fut questeur en Bithynie, elle se sépara de lui par le divorce, on ne sait pour quel motif: il paraît du moins que Cicéron conserva toujours avec Crassipès des liaisons d'amitié. En 703, nous voyons Tullia prendre un troisième époux, P. Cornelius Dolabella, dont le nom fut depuis tristement célèbre par les intrigues, les combats et les cruautés des guerres civiles. Il s'était présenté pour elle des partis plus avantageux et plus honorables, entre autres Tib. Claudius Néron, qui épousa ensuite la fameuse Livie, et dont le fils devint, après Auguste, le maître du monde. Mais pendant qu'il écrivait en Asie, pour demander l'aveu de Cicéron, chargé alors d'un gouvernement proconsulaire, l'adresse et les prévenances de Dolabella (*Voy. ce nom*, XI, 482), déterminèrent Tullia et sa mère à le préférer. Cicéron, qui connaissait l'humeur prodigieuse et le caractère violent de ce jeune patricien, qu'il avait défendu deux fois, n'apprit point ce mariage sans quelque douloureux pressentiment. En effet, Tullia cessa bientôt, du moins pour quelque temps, de vivre avec Dolabella, dont les emportements et les infidélités lui avaient fait trouver beaucoup d'amertume dans cette union. Cependant on n'alla pas d'abord jusqu'au divorce, à cause de la situation politique de Cicéron, qui avait besoin de son gendre, tout-puissant auprès de César, pour le protéger contre les défiances du dictateur.

Les Lettres où Cicéron nous apprend que Tullia vint une seconde fois à Brindes, le 12 juin 706, consoler son père après la défaite de Pharsale, comme autrefois après son exil, ne s'expriment pas d'une manière positive sur la séparation des deux époux. Quoiqu'elle paraisse avoir eu lieu sans retour l'année suivante, il est certain qu'elle n'amena point de rupture entre le beau-père et le gendre, et qu'ils se rendirent réciproquement des services, jusqu'au moment où Dolabella, souillé du sang de Trebonius, qu'il avait fait égorger à Smyrne, fut déclaré, par Cicéron lui-même, ennemi de la patrie. Un texte assez douteux de Plutarque, justifié cependant par une note d'Asconius Pedianus sur le Discours contre Pison, ferait croire que ce fut dans la maison même de son mari que Tullia, au commencement de 708, mit au monde le fils dont la naissance lui coûta la vie; mais en lisant avec attention les Lettres de Cicéron à Atticus (XI, 45, 46, etc.), on trouvera plus vraisemblable de supposer que Tullia mourut après sa séparation, à Rome, ou peut-être même à Tusculum, dans la maison de son père. Beaucoup d'erreurs se sont mêlées à cette partie de l'histoire de Tullia. Sans parler de Plutarque, dont les renseignements sont incomplets, et qui ne lui donne que deux maris, quelques savants ont confondu la naissance de ce dernier fils avec celle d'un autre fils qu'elle avait eu plusieurs années auparavant, au mois de mai 704. Bayle s'est trompé aussi (art. *Tullie*, Rem. K), en reprochant fort durement à Asconius, comme Paul Manuce l'avait fait avant lui, d'avoir donné P. Lentulus pour dernier mari à Tullia: ils savaient pourtant l'un

et l'autre que Dolabella s'appelait *P. Cornelius Lentulus*, et que Cicéron lui-même (*ad Att.*, XI, 28, 30) se sert du nom de Lentulus, en parlant de son petit-fils. Ce qui n'est point douteux, c'est la douleur, le désespoir même, dont ce grand homme fut frappé et comme abattu, à la mort de sa fille. Elle n'avait pas trente-deux ans; elle joignait à un cœur reconnaissant et généreux, à un esprit aimable, tous les fruits de l'expérience et de l'instruction, lorsqu'il la perdit à une époque où il avait besoin plus que jamais d'une consolation si douce : la liberté romaine était alors enchaînée par César, et le vieux consulaire n'avait plus les triomphes du sénat et du Forum pour le distraire de ses infortunes domestiques; sa douleur l'absorbait tout entier. On l'accusa même de ne pleurer sa fille avec tant d'abandon que pour avoir le droit de pleurer plus librement sa patrie. Retiré d'abord, loin de toute société, dans la maison d'Atticus, il alla bientôt chercher dans sa terre d'Astura, près d'Antium, l'asile le plus propre à nourrir sa mélancolie. « Je ne vois » personne, écrivait-il à son ami » (*ad Att.*, XI, 15); dès le point » du jour, je m'enfonce dans l'épais- » seur des bois, et j'y reste jusqu'au » soir. Après vous, rien ne m'est si » cher que ma solitude. Je ne m'en- » tretiens qu'avec mes livres; je ne » les quitte que pour verser des lar- » mes. » En vain les philosophes grecs essayèrent de calmer sa douleur; en vain les premiers hommes de son siècle, Brutus, César, lui écrivirent des lettres de consolation. Nous avons encore l'une des deux lettres de Luceius, et cette lettre affectueuse et touchante qui doit faire vivement regretter les autres ouvra-

ges de Sulpicius. Préoccupé de ses tristes idées, Cicéron voulut voir enfin s'il pourrait, en combattant lui-même sa douleur, remporter une victoire qu'il refusait à d'autres; et il écrivit son traité de la *Consolation*. Cet ouvrage est aujourd'hui perdu; celui qu'on publia sous ce titre au seizième siècle, est une composition moderne (*Voyez SIGONIO*, XLII, 335). Dans les fragments authentiques conservés par Lactance, Cicéron parle ainsi de sa fille : « Si ja- » mais un être d'une nature mortelle » fut digne des honneurs divins, ô » Tullia, ce fut toi! Si les enfants » de Cadmus, d'Amphitryon, de » Tyndare, ont mérité que la voix » des peuples leur décernât cette cé- » leste récompense, la même faveur » t'est due, et je veux te la décerner. » Oui, plein d'admiration pour tes » vertus et ton génie, sûr de l'ap- » probation des dieux immortels, je » veux te consacrer, te placer par- » mi eux, et te rendre à jamais vé- » nétable dans l'opinion de la posté- » rité. » Ce vœu ne fut pas une inspiration passagère de la douleur et de l'enthousiasme : long-temps Cicéron voulut l'exécuter. Il s'occupe sans cesse avec Atticus du *sanctum* qu'il destine à sa fille; il le consulte sur le lieu qu'il doit choisir pour ce sanctuaire, sur le plan, sur les marbres, sur les dépenses. On ne peut douter que ce malheureux père n'ait entretenu pendant plus d'une année cette singulière illusion. Ainsi, le philosophe qui écrivit si éloquemment contre la douleur dans les *Tusculanes* nous révèle à tout moment ses chagrins et ses pleurs; ainsi, l'ennemi de la superstition et de l'idolâtrie, l'auteur de tant de réflexions graves et sévères sur la *Nature des dieux* et sur la *Divination*, voulut, égaré

tendresse paternelle, cousa-
sa fille un culte religieux. Mal-
rdeur qu'il montre pour ce
dans plusieurs de ses lettres,
le soin qu'il prend de mettre
rve une partie de ses revenus,
e marché pour des colonnes
o, et d'engager l'architecte
s, il n'est pas probable qu'il
ais rempli son vœu; et aucun
ne paraît avoir vu de monu-
acré en l'honneur de Tullia;
trouve même aucune trace de
ibeau. Célius Rhodiginus n'en
pas moins (*Lectiones antiq.*,
) que, du temps de Sixte IV,
ouvrit, dans une tombe de la
opia, un corps de femme dont
veux étaient enveloppés d'un
d'or; qu'il avait été si bien
né qu'il était encore intact
uinze cents ans; mais qu'au
trois jours il se réduisit en
re. Cet auteur parle de Pin-
n, et il ne la cite pas; il dit
te découverte fut faite vis-à-
tombeau de Cicéron, et l'on
ais appris que Cicéron eût un
r sur la voie Appia. Un au-
nt raconte aussi que, sous le
ul III, vers l'an 1540, on
it sur la même voie une tom-
ette inscription : *Tulliolaræ*
æ, et que la lampe sépul-
qui brûlait encore, s'éteignit

Il faut ranger ces contes
prétendues découvertes du
de Platon, de celui d'Ovide,
on lui-même, et avec tant
fables qui amusaient, au
le leurs longs travaux, les
u seizième siècle. Tullia re-
doute de son père quelques
es funèbres, dignes d'une
te et d'une telle douleur;
este de la vie de Cicéron fut
r de si grands intérêts pu-

blics, il prit tant de part à la lutte
qui recommença bientôt entre le rè-
gne des lois et le despotisme des ar-
mes, que le temps lui manqua pour
ajouter au paganisme une nouvelle
apothéose, et que cette illusion s'ef-
faça peut-être de son esprit. Le trai-
té de la *Consolation* aurait pu être
un monument plus durable: la barba-
rie et les siècles l'ont détruit; et c'est
surtout par quelques lettres, aux-
quelles Cicéron devait attacher peu
de prix, que nous connaissons au-
jourd'hui sa tendresse et son admi-
ration pour sa fille. On peut consul-
ter sur Tullia, outre ces lettres et les
autres textes anciens, tous les histo-
riens modernes de Cicéron: Léonard
d'Arezzo, Seb. Corrado, P. Ramus,
Fr. Fabricius, Vallambert, Macé,
Middleton, Morabin, etc.; une Dis-
sertation spéciale de Gasp. Sagitta-
rius, Léna, 1669; une autre, par
un anonyme, Paris, 1681; le *Dict.*
de Bayle, art. *Tullie*; les *Remar-*
ques de Mongault sur le *Fanum* de
Tullia, *Mém. de l'acad. des ins-*
cript., tom. II, pag. 473; éd. in-12,
tom. I, pag. 488; l'*Histoire de*
Tullie, fille de Cicéron, par une
dame illustre (la marquise de Las-
say), Paris, 1726, etc. *Tullie* est
un des personnages du *Catilina* et
du *Triumvirat* de Crébillon (1). L'au-
teur du présent article l'a extrait en
partie de ses différents travaux sur
les *OEuvres complètes de Cicéron*,
dont il a publié deux éditions, lat.
et franç., de 1821 à 1826. L—C.

TULLIN (CHRÉTIEN BRAUNMAN),
poète danois, né, le 6 septembre
1728, à Christiania en Norvège, fit
d'excellentes études en théologie et
en droit, et s'appliqua d'abord à la

(1) Tullie est aussi au nombre des personnages
dans le *Catilina* de Pellegrin, et dans la *Trévis*
de François Tronchou. A. B.—T.

prédication dans l'Église réformée, à laquelle il appartenait. Il entra ensuite dans la carrière judiciaire, fut nommé conseiller et président du tribunal à Christiania, et cultiva toujours, dans ses loisirs, avec beaucoup de zèle, les lettres et la poésie. Jusqu'à lui les Danois avaient écrit en vers, mais sans s'assujétir à la sévérité des règles. Il donna à ses vers des formes régulières; et il est considéré comme le premier poète classique danois. Il réunit l'élevation des idées à la pureté du style, et l'harmonie à la tournure élégante de la versification. Ses ouvrages, quoique peu nombreux, forment une époque dans la poésie danoise. La société royale des belles-lettres, fondée, en 1760, par Frédéric V, plaça en tête de ses Mémoires le poème de Tullin sur la *Navigation* (1), et, en 1764, elle lui accorda le prix d'honneur, fondé par le roi. Après la mort de ce poète, qui arriva en 1765, sa veuve publia ses Œuvres, 3 vol. in-8°, Copenhague, 1770. Le premier comprend les pièces suivantes : I. *Premier jour de mai*, ou Description du printemps, dans laquelle l'auteur relève la bonté, la sagesse et la toute-puissance du Créateur. II. *Chants pour la musique d'église*. III. *Odes*. IV. *Fables*. V. *Découverte de la navigation*, poème couronné. VI. *Poème sur la création et sur l'ordre qui règne dans les choses créées*, ouvrage également couronné par la société royale. VII. *Élégies*, dont la première est intitulée : *Pouvoir de la mort sur la vertu*. L'auteur demande pourquoi l'homme vertueux est si souvent malheureux. La question est très-difficile sans la religion : tout se résout faci-

lement par le secours des lumières qu'elle nous fournit. VIII. *Inscriptions sépulcrales*. Le second et le troisième volume contiennent le recueil des *Pensées* de Tullin, en prose; elles sont placées par ordre alphabétique. La Vie de l'auteur se trouve dans la préface du troisième volume. G—Y.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, était petit-fils de cet Hostus Hostilius qui, sous le règne de Romulus, avait combattu vaillamment les Sabins au pied du Capitole. Il fut élu roi par le peuple, après la mort de Numa Pompilius, l'an de Rome 83. Le sénat ratifia l'élection. Les historiens le représentent comme non moins belliqueux que Romulus, et cherchant de toutes parts des prétextes de guerre. Celle qu'il fit aux Albains, pour quelque butin enlevé par des villageois sur le territoire romain, est devenue célèbre par le combat des Horaces et des Curiaces, qui donna à Rome la victoire et l'empire. Les historiens; assez d'accord sur les détails de ce combat, ne savaient cependant pas positivement si les Horaces étaient les champions des Romains, ou ceux des Albains. Mais Tite-Live, d'après la tradition générale, penche pour la première opinion. Quoi qu'il en soit, il existait des monuments incontestables de ce combat; c'était le poteau Sororique, *Sororium tigillum*, sous lequel le jeune Horace fut contraint de passer en punition du meurtre de sa sœur. Ce poteau, toujours réparé quand le temps menaçait de le détruire, subsistait encore au siècle d'Auguste. On voyait aussi les tombeaux des deux Horaces, ceux des trois Curiaces, et celui d'Horatia. De tels monuments qui manquent absolument pour les règnes de Romulus

(1) *Mémoires de la société des belles-lettres*, Copenhague, 1765, in-12, 1^{er} vol.

et de Numa, prouvent du moins l'authenticité de celui de Tullus Hostilius. Il faut encore remarquer que le procès du jeune Horace donna lieu au premier exemple de l'appel au peuple d'une sentence royale, droit dont les tribuns surent si bien abuser dans la suite contre les consuls et le sénat. La soumission des Albains fut suivie de l'attaque des Fidénates et des Veïens, qui donna lieu au supplice de Metius Suffetius (*Voy.* ce nom) non moins célèbre que le combat des Horaces. C'est dans cette occasion que Tullus Hostilius, joignant l'ironie à la cruauté prononça ce mot atroce : *De même que ton cœur s'est partagé entre tes alliés et nos ennemis, de même ton corps se partagera en mille lambeaux.* Ce supplice se fait d'autant plus remarquer dans les annales de Rome, que jamais peuple ne fut plus avare d'exécutions que les Romains (1). Aussitôt après, Tullus, fit raser la ville d'Albe, et transporter tous les habitans dans Rome, dont il doubla ainsi la population. Ils s'établirent sur le mont Cœlien, où Tullus fit construire un palais. Il augmenta le nombre des sénateurs et celui des chevaliers, en y faisant entrer les chefs des principales familles albaines. Se voyant à la tête d'un puissant état, il déclara la guerre aux Sabins, l'une des plus florissantes nations de l'Italie, entra sur leur territoire, et leur livra un combat sanglant, près de la forêt *Maliciosa*, où il remporta une victoire qui accrut encore beaucoup la prépondérance des Romains. Mais ils furent peu de temps après affligés par une contagion cruelle, dont Tullus Hos-

(1) « C'est le premier et le dernier exemple d'un supplice où l'on ait reconnu les lois de l'humanité : du reste, nulle nation ne peut se vanter d'avoir établi des peines plus douces. » (Tite-Live, liv. 1^{er}, ch. 28.)

tilius fut atteint lui-même. La maladie de ce prince ayant dégénéré en langueur, ses forces et son courage s'abattirent ; il se livra aux plus minutieuses pratiques de la religion, et remplit tout son peuple de scrupules et de superstitions. Ce fut dans cet état de dégradation morale qu'il mourut au fond de son palais, sans que l'on ait pu savoir précisément de quelle manière. (ande R. 114). Tite-Live rapporte qu'il fut frappé de la foudre : c'est aussi l'opinion de Denys d'Halicarnasse, qui raconte toutefois que plusieurs auteurs attribuaient la mort de ce prince à l'ambition de son successeur Ancus-Martius (*V.* ce nom). Mais après avoir rapporté en détail le prétendu assassinat de Tullus par Ancus, il déclare n'ajouter aucune foi à cette histoire. Des critiques ont conclu de certaines circonstances rapportées par Tite-Live, au sujet de la mort de ce prince, frappé, dit-il, par *Jupiter Elicius*, que les expériences d'électricité n'étaient pas inconnues aux anciens. En effet, Plin le naturaliste confirme cette tradition sur Tullus, et rapporte que Numa et le roi d'Étrurie Porsenna (*Voy.* ce nom et *SCÆVOLA* (Mutius), étaient habiles dans l'art de faire tomber la foudre du ciel. (Plin. liv. 11, ch. 53 ; liv. xxviii, ch. 2). D'après la chronologie ordinaire, ce prince régna trente-deux ans : Newton réduit considérablement ce temps. Florus vante Tullus Hostilius, comme ayant posé dans Rome toutes les bases de la discipline militaire. « Rome, dit encore Bossuet, en étendant ses conquêtes, réglait sa milice ; et ce fut sous Tullus Hostilius qu'elle commença à apprendre cette belle discipline qui la rendit dans la suite la maîtresse de l'univers. » D—R—R.

TULP (NICOLAS), médecin et magistrat d'Amsterdam, naquit en cette ville le 11 oct. 1594. Il adopta le nom de *Tulp*, à raison d'une *tulipe* sculptée sur le frontispice de la maison paternelle. Il commença par exercer la chirurgie, puis la médecine, et il honora ces professions par ses connaissances non moins que par ses qualités personnelles. Il a fondé à Amsterdam le collège de Médecine, et il y donna, pendant long-temps des leçons d'anatomie. En 1622, l'estime et la confiance de ses concitoyens le firent nommer conseiller-échevin, et il célébra, en 1672, par un repas solennel, la cinquantenaire de sa magistrature, pendant laquelle il avait été élu quatre fois bourguemestre. Cette circonstance a été transmise à la postérité par une médaille que l'on peut voir dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, tome III, p. 64, et dans les *Récréations numismatiques* de J. D. Koehler, 13^e partie, page 309. La magistrature de Tulp coïncida avec des conjonctures difficiles, suscitées, soit par l'ambition stathouderienne, soit par la guerre qu'en 1672 Louis XIV déclara à la Hollande. Tulp montra de la dextérité comme négociateur dans la première crise (1650) : il se signala par une mâle énergie dans la seconde. La légende de sa médaille y a trait :

Vires ultra sortemque senectæ.

(La vieillesse chez lui n'éteint pas la vigueur).

Il mourut le 12 septembre 1674 (1). On a de lui *Observationes medicæ*, in-12, avec fig. Elles parurent simultanément en langue hollandaise, et elles ont eu cinq éditions, dont la première est de 1641, et la dernière

de 1716. A. S. Van der Voort a enrichi celle-ci d'une Notice biographique. Les premières éditions de ces *Observationes* ne contenaient que trois livres. Celle de 1672, in-8^o, est enrichie d'un quatrième livre, ainsi que celle de 1752, imprimée chez les Elzevirs, qui offre de nouvelles augmentations. A la suite des *Observations*, qui sont au nombre de deux cent vingt-huit, se trouvent soixante-dix *Monita medica*, dans le goût des Aphorismes d'Hippocrate. Ce volume, peu considérable, eût suffi, par son mérite, pour immortaliser son auteur. Il avait adopté pour emblème, une chandelle allumée, avec cette devise : *Aliis inserviendò consumor*. Louis Wolzogen a célébré la mémoire de Tulp, par une Oraison funèbre. Parmi ses portraits, il faut distinguer un tableau de Rembrandt, conservé au *Theatrum anatomicum* de la ville d'Amsterdam. Il y est représenté donnant une leçon d'anatomie, et entouré de sept personnages notables de son temps ; M. de Frey l'a gravé à l'eau-forte en 1798. M—on.

TUNELD (ÉRIC), géographe et historien suédois, mourut vers la fin du dix-huitième siècle. Sa *Géographie de la Suède* est un ouvrage classique dans le pays. Elle a eu six éditions, dont la dernière, en trois volumes, est revue et augmentée considérablement par J. Biaerkegrin, bibliothécaire du roi. L'ouvrage de Tuneld est encore indispensable quoiqu'il ait paru depuis une autre Géographie de Suède très-détaillée, par Dan Diurbeg. Tuneld est aussi auteur d'une *Histoire d'Engelbrecht Engelbrechtson*, administrateur de Suède au quinzième siècle, et l'un des hommes les plus remarquables de ce pays (V. ENGELBRECHT). C—AU.

(1) C'est par erreur que Van Loon place la mort de Tulp en 1679.

TUNSTALL (JAMES), critique, né vers 1710, étudia dans l'université de Cambridge, au collège de Peterhouse, dont il devint un des assistants et des instituteurs. En 1741, il fut nommé orateur public de cette université : il était dès 1730 recteur de la paroisse de Lambeth, dans le comté d'Essex. En 1742, l'évêque de Canterbury Poteridge l'admit au nombre de ses prédicateurs, et lui donna un rectoire dont le revenu se trouva insuffisant pour faire subsister sa famille. En 1743, de soucis domestiques, il fut démissionnaire, en 1772, laissant sa veuve et six filles dans l'indigence. La simplicité et la modestie relevaient en lui le mérite du savoir et de la piété. Aussi, peu de temps après sa mort, il quitta le palais archiépiscopal de Lambeth, on disait que : « d'un état humble dans la vie, il est parvenu, à titre de chapelain ; mais jamais aucun n'en était sorti de la chapelle, excepté le docteur Tunstall. » L'usage par lequel il commença à se faire connaître fut une attaque contre l'authenticité des lettres entre Brutus et Brutus, dont Middleton avait un grand usage en composition. *Vie de l'orateur romain* ; il a écrit : *Epistola ad virum cruciosum Conyers Middleton, Vita Ciceronis scriptorem*, Cambridge, 1741, in-8°. L'auteur attaqué, préféra, dit-on, voir mettre en doute l'authenticité des quatre Évangiles, et essaya de réfuter l'opinion de Middleton, dans la préface d'une édition des Lettres de Cicéron et de Brutus, lui-ci répliqua, en 1744, par ses *Observations sur le Recueil des lettres entre Cicéron et Brutus*, qui signale différents indices de fausseté dans ces lettres, avec le détail exposé de plusieurs parties importantes de la Vie et des

écrits de Cicéron. Il suffit à l'éloge de ce livre de dire que le savant critique Markland était convaincu qu'on ne pourrait jamais y répondre. On a de Tunstall quelques autres écrits : *Justification du droit qu'a l'état de prohiber les mariages clandestins, sous peine de nullité absolue*, particulièrement les mariages des mineurs, faits sans le consentement de leurs parents et tuteurs, 1755, in-8°. *Le Mariage dans l'état de Société*, avec des considérations sur le gouvernement, etc., 1755, in-8°. *Academica* : la première partie contient des discours sur la certitude, la distinction et la connexion de la religion naturelle et révélée, 1759, in-8°. Il ne vécut pas assez pour en publier la suite ; mais on suppose qu'elle fait partie de ses *Leçons sur la Religion naturelle et révélée*, lues dans la chapelle du collège Saint-Jean de Cambridge, et qui ont été imprimées in-4°, par les soins de Dosworth, trésorier de Salisbury, et son beau-frère. Parmi les manuscrits du docteur Birch, déposés au Musée britannique, on trouve une collection de lettres écrites par Tunstall au comte d'Oxford, de 1738 à 1739, sur les *Lettres athéiques (atheistical)*, de Duckel, etc. L.

TUNSTALL (GUTHBERT). Voy. TONSTALL.

TUPAC - AYMARU ou **TUPAMARU** (JOSEPH-CASIMIR-BONIFACE), cacique péruvien, né, en 1743, dans le district de Tintaï, qui fait partie de la vice-royauté de Lima, descendait de la famille royale des incas, que les Espagnols avaient privés du trône du Pérou depuis plus de deux siècles (V. ATAHUALPA et PIZARRE). Élevé dans la religion catholique, il avait fait ses études au collège de Cusco ; mais ni l'instruc-

tion qu'il y avait reçue, ni la morale du christianisme n'avaient pu éteindre sa haine et ses desirs de vengeance contre les tyrans de son pays, bourreaux de ses aïeux. Dès qu'une occasion de manifester ses sentiments se présenta, il la saisit avec ardeur. Don Antonio Arriaga, corregidor de Tintai, ayant fait arrêter un curé qu'il avait averti en vain de renoncer à sa vie scandaleuse, fut excommunié par l'évêque de Cusco; mais le métropolitain de Lima leva l'excommunication. Deux partis se formèrent alors; et ce fut dans ces circonstances que les tentatives du ministère espagnol pour établir au Pérou le monopole du tabac achevèrent d'exaspérer les esprits. Une sédition éclata dans la ville d'Arequipa. Les mutins détruisirent la douane, et pillèrent la maison du directeur. Le corregidor Arriaga se disposait, suivant les ordres de la cour, à dresser le rôle des habitants de son district, lorsque le premier cacique, Tupac-Aymaru, l'ayant invité à dîner, le fit saisir et conduire en prison, ordonna d'instruire son procès, et le força de signer des circulaires qui mandaient à tous les caciques de la province de se rendre à Tintai, pour y assister à une exécution commandée par le roi. Le 4 novembre 1780, jour de la fête de Charles III, le malheureux corregidor, après avoir entendu sa sentence et reçu les secours de la religion, fut conduit au supplice à travers une foule immense, par un détachement d'Indiens, à la tête desquels marchait Tupac, monté sur un cheval blanc, et suivi des autres caciques. Un mulâtre, esclave d'Arriaga, fut chargé de pendre son maître; et comme il s'en acquitta mal, la corde cassa, et ils tombèrent ensemble. Le barbare Tu-

pac, sourd à toutes les représentations, à toutes les prières, fit recommencer l'exécution; et après avoir laissé le cadavre exposé trois jours entiers, il lui rendit les honneurs funèbres. Au premier bruit de cet attentat, le corregidor de Cusco envoya treize cents hommes pour arrêter le cacique rebelle; mais celui-ci avait rassemblé des troupes. Il surprit les Espagnols endormis dans un village indien, qui leur avait paru abandonné, y égorga les uns, et brûla les autres dans l'église. Enflé de ce succès, il prit le titre d'inca, arbora l'étendard de ses ancêtres, ordonna aux caciques des provinces de se saisir des corregidores, de lever des troupes; et il se vit bientôt à la tête de vingt-cinq mille hommes armés et disciplinés. Il porta ses premiers ravages dans la province d'Azangaro, où la lettre qu'il avait envoyée à son cousin, remise par ce cacique fidèle au corregidor, avait valu au messager d'être pendu. Tupac se vengea en mettant le pays à feu et à sang. Cependant l'évêque de Cusco, les corregidores de cette province, de Gampa, de Montevideo et jusqu'au vicaire de Buénos-Ayres, firent des levées considérables, pour opposer une prompte et vigoureuse résistance aux progrès de la révolte. On ignore les détails des affaires qui durent avoir lieu entre les deux partis, le gouvernement espagnol n'ayant rien publié d'officiel sur des événements que sa politique mystérieuse voulait tenir secrets. On sait seulement que Tupac-Aymaru, faisant la guerre eu barbare, commit tant de dévastations, et exerça tant de cruautés dans le Pérou, sans distinction d'amis ou d'ennemis, qu'un grand nombre de naturels se joignirent aux Espagnols, et marchèrent contre lui.

Il fut pris et écartelé vers le milieu de l'année 1781, et plusieurs de ses complices furent exécutés dans diverses provinces du Pérou. Tupac, avec des talents, du courage, une illustre naissance et une fortune considérable, aurait pu opérer une grande révolution dans l'Amérique méridionale, s'il eût été moins aveuglé dans sa haine et plus modéré dans sa vengeance — DIEGO TUPAC-AYMARU, contenu d'abord par la terreur qu'avait inspirée le supplice de son frère et de ses partisans, se cacha, et la révolte parut quelque temps assoupie; mais elle recommença en 1782. Diégo se déclara alors le successeur et le vengeur de son frère. Quoiqu'il passât pour être plus fier et plus audacieux, il se contenta d'abord de faire massacrer tous les Espagnols qui tombaient entre ses mains, et d'exciter à la révolte toutes les peuplades indiennes du Pérou. Bientôt il parut en armes, et s'étant joint à un autre cacique, son neveu, nommé Cutari, ils commirent d'horribles dévastations. Après avoir exterminé les blancs dans plusieurs provinces riches en mines d'or, ces deux chefs vinrent bloquer la ville de la Paz, où la disette fit monter les chiens et les chats à trente piastres. La ville était à moitié brûlée et saccagée, et quinze mille habitants y avaient péri, lorsqu'un corps de troupes espagnoles accourut de Lima, et força les Indiens de lever le siège. Le gouvernement espagnol, voyant que les mesures de rigueur n'avaient produit qu'un mauvais effet, eut recours à la douceur. On publia une amnistie. Diégo et son neveu vinrent au camp espagnol, à la fin de 1782, et y furent bien accueillis. Ainsi fut apaisée une révolte qui suivant le voyageur Townsend avait coûté la vie à plus

de deux cent mille hommes. Les Mémoires que nous avons consultés ne disent pas ce que devint Diégo Tupac; si sa soumission et son pardon furent sincères. Il est probable qu'il mourut dans les fers.—Son frère Jean TUPAC-AYMARU, dernier rejeton de cette famille des Incas, arrêté, en 1783, par ordre du vice-roi du Pérou, et envoyé en Espagne avec tous ses parents, fut enfermé au fort Saint-Sébastien, à Cadix; et après trente-sept ans de détention, recouvra sa liberté, en janvier 1821. A-T.

TUPPO (FRANÇOIS), jurisconsulte napolitain, né vers l'année 1445, étudia le droit, et fut reçu docteur à l'université de Naples. Il occupait une place à la chancellerie du roi (V. FERDINAND 1^{er}, XIV, 338), lorsque Sixte Riessinger alla, en 1471, fonder dans cette ville le premier établissement typographique. Le jeune avocat entra en relation avec cet imprimeur, dont il devint bientôt l'ami et l'associé. Ayant à sa disposition un grand nombre d'ouvrages inédits, il ne songea plus qu'à les publier. Malheureusement ces manuscrits étaient tels, qu'un homme de loi devait en avoir: des commentaires sur le Code, des gloses sur le droit coutumier, tous ces lourds et inutiles travaux qui composaient le fonds de l'ancienne jurisprudence. Tупpo y attachait un grand prix comme avocat; et il ne les dédaignait pas comme éditeur. Une classe nombreuse de lecteurs était intéressée à connaître les opinions de Luc de Penna, de Barthélemi de Capoue, d'André d'Isernia, de *Napodano*, de ces intarissables écrivains, jadis si célèbres, et maintenant complètement oubliés. Après le départ de Riessinger, en 1479, Tупpo resta seul à la tête de l'imprimerie, qui ne produi-

sit plus rien de marquant, si ce n'est une traduction d'Ésope, exécutée par le même Tупpo, et publiée en 1485, quelques années après celle de Zucco (V. ce nom). Le traducteur napolitain enrichit son recueil d'allégories, d'analogies et d'exemples, tirés de l'histoire contemporaine. Il y joignit aussi la vie du fabuliste, traduite de celle de Planude, et non pas écrite par lui-même, comme l'a supposé Giustiniani (1). On ne saurait indiquer avec précision la date de la mort de Tупpo : il a dû cesser de vivre vers la fin du quinzième siècle. C'est aussi une erreur de Giustiniani (2) de croire que cet écrivain ait eu beaucoup de part à la publication des œuvres de Bartole, Lyon, 1518, 10 vol. in-fol. (3). Tупpo ne surveilla que l'édition des Commentaires de ce jurisconsulte sur le Code de Justinien, Naples, 1471, deux parties in-fol. On a de lui : *Favole di Esopo*, Naples, 1485, Aquila, 1493, in-fol.; Venise, 1492, et 1495, in-4°; ib., 1553, in-8°. Les quatre premières éditions sont très-rares. Ce volume contient soixante-six apologues trad. en mauvaise prose italienne, précédés de la vie d'Ésope, en latin et en italien; le tout orné de quatre-vingt-sept gravures en bois. Argelati (*Biblioteca de' volgarizzatori*, v, 483) a rapporté, d'après la *Biblioth. Colbertine*, une édition de Naples, de 1482, qui n'a jamais existé. Giustiniani (*loc. cit.*, pag. 71), qui reproche à Chioccarelli d'avoir fait sortir ce livre des

presses de Riessinger, l'avait affirmé lui-même dans l'ouvrage que nous venons de citer, pag. 220. A-G-2.

TURA (CÔME), appelé aussi par Vasari *Cosme*, peintre, né à Ferrare, en 1406, fut élève du Squarcione. Borso d'Este, seigneur de Ferrare, l'attacha à sa cour, en qualité de peintre; et Tito Strozzi, son contemporain, a célébré plusieurs fois son talent, dans ses vers. Son style est sec et sans élévation; mais il faut attribuer ces défauts à son siècle, où l'on était encore éloigné de la véritable morbidesse et du véritable grandiose. Les figures sont drapées sur le faire de Mantegna; les muscles sont très-prononcés, les lignes de l'architecture tirées avec la plus scrupuleuse exactitude; et les bas-reliefs, ainsi que tous les autres ornements, sont exécutés avec un soin qui va jusqu'à la minutie, et une vérité poussée aussi loin que possible. Ces qualités se font surtout remarquer dans les miniatures dont il a orné les livres de plain-chant de l'église du Dôme et des Chartreux de Ferrare, et que l'on fait voir aux étrangers comme des objets extrêmement rares et précieux. Il conserva le même caractère dans sa peinture à l'huile, comme le prouvent le tableau de la *Crèche*, que l'on voit dans la sacristie de la cathédrale; les *Actes de la vie de saint Eustache*, dans le couvent de Saint-Guillaume; et la *Vierge entourée de saints*, qui décore l'église de Saint-Jean. Ses figures de grande dimension sont moins estimées. Cependant on fait un grand éloge des fresques qu'il a exécutées dans le palais de Schivanoja, par ordre de son protecteur Borso d'Este. La composition, qui remplit une vaste salle, est distribuée en douze compartiments; et l'on peut l'appeler un petit poème, dont Borso est le héros.

(1) *Saggio sulla tipografia del regno di Napoli*, Naples, in-4°, pag. 70.

(2) *Memorie storiche degli scrittori legali del regno di Napoli*, III, 220.

(3) Cette édition n'existe pas. Le premier recueil des Œuvres de Bartole fut donné, en 1538, par Arelstan, à Lyon, chez Jean Crespin, surnommé du Quatre.

Dans chacun des tableaux, est représenté un des mois de l'année, désigné scientifiquement par les signes astronomiques et par une figure de divinité. Borso reparait ensuite chaque mois, dans l'exercice auquel ce prince était accoutumé de se livrer pendant ce mois, tels que justice, chasse, spectacles. Chaque sujet est rempli de variété et de poésie; et les mêmes qualités se font distinguer dans l'exécution. Cet habile artiste mourut en 1469. P—s.

TURAMINI (ALEXANDRE), jurisconsulte, né à Sienne vers l'année 1558, apprit le droit à l'école de son compatriote Jérôme Benvenuto, et fréquenta quelque temps le barreau. En 1585, il fut appelé à Rome, pour y occuper une chaire de jurisprudence. Sa santé ne lui permit pas de s'y établir : confirmé professeur à Sienne, il y partagea son temps entre l'enseignement et la composition de ses ouvrages. Sa réputation ne fit qu'augmenter : le grand-duc Ferdinand 1^{er}. le fit venir à Florence, pour le charger des fonctions d'*Uditore della rota fiorentina*. C'était le premier Siennois qu'on voyait parvenir à cet emploi. Turamini n'y resta pas longtemps : il aima mieux former des magistrats que l'être lui-même. Il revint à Sienne, où il reçut, en 1594, l'offre de la première chaire de droit, à l'université de Naples. Il y chercha quelques distractions dans les travaux littéraires : il composa des poésies, donna quelques pièces au théâtre, et prononça plusieurs discours à l'académie des *Inforcati*, dont il avait été un des fondateurs. Sa santé, s'affaiblissant de plus en plus loin de sa patrie, l'obligea de quitter Naples. En passant par Rome, il accepta la proposition que Clément VIII lui fit

d'une chaire à l'université de Ferrare : il ouvrit une espèce de cercle pour y exercer les jeunes avocats aux assauts de la tribune, et se livra à la composition de divers écrits, entre autres, d'un *Traité sur le change*, qui, s'il était achevé, lui donnerait une place parmi les économistes italiens. Son plus grand travail est un commentaire sur un livre du Digeste (*de Legibus*), et dans lequel, au travers des distinctions scolastiques, on remarque des idées saines et judicieuses sur l'origine et l'application des lois. Il avait cru d'abord, comme il l'avoue lui-même, que le meilleur magistrat était celui qui citait le plus d'autorités sur un cas particulier : mais il demeura convaincu qu'on ne mérite le nom de jurisconsulte que lorsqu'on sait tirer de plusieurs lois particulières, un principe général. Dans ce même traité, on trouve le germe de l'ouvrage de Grotius sur le droit de la guerre : ce grand publiciste qui n'ignorait pas les écrits d'un autre italien (Alberic Gentili), aurait bien pu avoir connaissance de ceux de Turamini. Bargagli (*Veglie Sanesi*, pag. 76) a donné ce nom à un de ses dialogues (*il Turamino*), dans lequel un des interlocuteurs est *Virginus*, et non pas Alexandre Turamini, comme on l'a supposé. Ce dernier a été oublié par Traboschi. Ses Ouvrages ont été réimprimés à Sienne, 1769, in-fol.; et à Leipzig, 1772, in-fol., d'après les manuscrits autographes, et par les soins de l'abbé Mehus, qui y a joint une Notice sur l'auteur. Ce recueil, qui ne se compose que des traités de droit, devait être suivi d'un second volume contenant les essais littéraires qu'on n'a pas encore rassemblés. Nous citerons entre autres : 1. *Sileno, favola boschereccia*, 3..

Naples, 1599, in-8°. II. *Orazione in morte di Filippo II, re di Spagna*, ibid., 1599, in-4°. V. Borsieri, *Discorsi sulla vita e gli scritti di Alessandro Turanini*, Milan, 1818, in-8°. A-G-S.

TURBILLY (LOUIS-FRANÇOIS-HENRI DE MENON, marquis DE), agriculteur et militaire, était né, en 1717, d'une famille distinguée d'Anjou. La mort de son père l'ayant laissé, en 1737, maître de terres considérables, il y entreprit dès lors de grandes améliorations, et y commença des défrichements. La guerre de 1741 le rappela à son régiment; « il quittait tour-à-tour, dit M. Musset Pathay, les armes pour reprendre la charrue, et la charrue pour les armes. » Pendant son absence, il confia ses affaires à un domestique intelligent. Rentré dans ses foyers à la paix, il reprit ses défrichements; quelques années après, il imagina de distribuer deux prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans le canton. Ces prix consistaient en une somme d'argent et une médaille. C'est le premier encouragement de ce genre donné en France. C'est encore à Turbilly que l'on doit l'idée de l'établissement de sociétés d'Agriculture. La fondation de ces utiles sociétés est postérieure à l'écrit de Turbilly qui les demande. Une autre idée généreuse qu'il eut, fut de détruire la mendicité; et il y parvint dans ses terres. C'est encore le premier essai de ce genre fait en France. Doué d'une grande constance dans ses projets, cet auteur l'était aussi malheureusement d'une trop vive imagination. Il trouva dans ses propriétés une terre propre à la porcelaine; et il en établit une manufacture; il forma ensuite une fabrique de savon. De si grandes entreprises de-

mandaient des capitaux immenses. Ceux de Turbilly, malgré sa surveillance, étaient quelquefois dilapidés. Toutes ses opérations ne réussissaient pas dès la première année. Quelques procès achevèrent sa ruine. Cependant ses créanciers, tout en saisissant son bien, lui en laissèrent l'administration jusqu'à sa mort, arrivée en 1776. Il n'avait point d'enfants. La terre de Turbilly fut vendue par les créanciers; et en changeant de mains, elle déperit. L'utile gentilhomme fut bientôt oublié; et lorsque Arthur Young vint en France, en 1787, ce ne fut qu'après beaucoup de peines qu'il obtint l'indication précise des lieux qu'il avait habités et défrichés. L'agriculteur anglais trouva des restes plutôt que des traces des améliorations faites pendant près de quarante ans, et il en a rendu un compte intéressant au tome 1^{er}. de ses *Voyages* (Voy. A. YOUNG). Turbilly avait attiré sur lui l'attention des agriculteurs par son *Mémoire sur les défrichements*, 1760, in-12. La première partie contient la pratique du défrichement en général; dans la seconde, l'auteur donne l'historique de ceux qu'il a faits, et les moyens pour engager les propriétaires et fermiers à défricher les terres incultes. C'est donc la première partie seulement qui a été réimprimée sous le titre de: *Pratique des défrichements, seconde édition, revue et corrigée*, 1760, in-12, dont l'existence a été niée, mais dont j'ai un exemplaire sous les yeux. Une quatrième édition de la *Pratique*, publiée en 1811, in-8°, est divisée en chapitres et sommaires, et augmentée (sur la seconde) de quelques articles qui se trouvent sans doute dans la troisième. Ce qui n'est que dans la quatrième, ce sont quelques notes extraites

des *Mémoires de la société de Berne*, où l'on avait réimprimé l'ouvrage de Turbilly. C'est peut-être, au reste, la réimpression dans les *Mémoires de Berne*, que les éditeurs de 1811 ont comptée pour troisième. Voltaire a immortalisé Turbilly, par un vers de son *Épître à Madame Denis, sur l'agriculture*:

Turbilly dans l'Anjou t'imita et t'aplaudit.

Cependant Voltaire n'est nommé, ni désigné, dans le *Mémoire sur les défrichements*. A. B—T.

TURCHI (ALEXANDRE), peintre, naquit, à Vérone, en 1580, d'un pauvre aveugle, que, dans son enfance, il conduisait dans les rues, en mendiant, ce qui lui fit donner le surnom de l'*Orbetto, petit aveugle*. Cependant le Passeri prétend que ce surnom lui vient de ce qu'il louchait; et en effet ce défaut s'aperçoit à son œil gauche, dans le portrait de ce peintre, que possède la famille Vianelli de Vérone. Quoiqu'il en soit, le Brusasorci, frappé des rares dispositions que le jeune Turchi montrait pour la peinture, le prit chez lui, lui prodigua ses soins, et en fit, au bout de quelques années, un émule plutôt qu'un élève. Alors il quitta Vérone, et se rendit à Venise, où il entra dans l'école de Charles Caliari. De là il vint à Rome, où il se forma un style qui lui appartenait, et qui se fait particulièrement remarquer par la grâce et la noblesse, quoique cependant il ne soit pas dépourvu de vigueur. Turchi s'établit à Rome, où, en concurrence avec les élèves des Carraches, François Sacchi, et Pierre de Cortone, il peignit, dans l'église de la Conception : il exécuta quelques autres tableaux dans la même ville; mais celle qui renferme le plus de ses ouvrages publics et particuliers, c'est, sans con-

tre dit, la ville de Vérone. La seule famille du marquis Gerardini, qui le protégeait et qui le maintint à Rome, en possède un assez grand nombre pour pouvoir en enrichir plusieurs cabinets. C'est là que l'on peut voir ses progrès, et comment il passa de l'incorrect au correct, et d'un style un peu pauvre à un style riche et orné. Quelques auteurs n'ont pas craint de le mettre en parallèle avec Annibal Carrache: mais cet excès de louange, qui se conçoit parmi des contemporains, serait ridicule aujourd'hui; et le temps en a fait justice en remettant ces deux artistes à leur place. Annibal est au premier rang des plus grands peintres de tous les siècles et de toutes les contrées; et lorsque le Turchi a tenté de s'élever à la hauteur de son dessin, comme dans le *Sisara* du palais Colonna et dans quelques autres compositions, il n'a pas toujours réussi. En général, ses nus, partie dans laquelle Annibal a presque atteint les Grecs antiques, sont loin d'avoir le mérite de ses figures drapées. Du reste, cet artiste a des qualités attrayantes, qui font qu'il plaît, quel que soit le sujet qu'il traite. On dirait qu'il cherchait à faire un mélange de différentes écoles; mais il y ajoutait un je ne sais quoi d'original dans la manière d'ennoblir les portraits qu'il introduisait dans ses compositions, et auxquels il savait donner le coloris le plus brillant et la plus grande morbidesse. C'est surtout dans la distribution des couleurs qu'il se montre supérieur. Il avait adopté une teinte d'un rouge doré, qui égala sa toile, et qui est un des signes auxquels on le reconnaît. On dit qu'il apportait un soin extrême au choix de ses couleurs, et qu'il possédait le secret de leur conserver ce brillant et cette fraîcheur que la pos-

térité lui envie. Il les préparait et les nettoyait lui-même et consultait les chimistes. Il a peint, dans l'église de Saint-Étienne de Vérone, le *Supplice des xz Martyrs*. Cet ouvrage tient beaucoup, par l'empatement du coloris et la science des raccourcis, de l'école lombarde; par le dessin et l'expression, de l'école romaine; et par l'éclat, de l'école vénitienne. C'est un des plus étudiés, des plus finis, des plus brillants qu'il ait faits. Le choix des têtes rappelle le Guide. Il a su en distribuer la composition avec tant d'art, que l'on voit sans peine sur les derniers plans tous les développements de son sujet, qui semble remplir un champ d'une immense étendue. Les figures y sont variées et dégradées d'une manière admirable. Cependant il n'est pas de ces artistes qui multiplient inutilement les acteurs pour encombrer leurs compositions historiques de figures. La *Mère de douleur*, qu'il a peinte dans l'église de la Miséricorde à Vérone, n'a que trois personnages : le Christ mort, la Vierge et Nicodème; mais le dessin, la composition, l'agencement, le coloris, tout en est si parfait, que ce tableau est regardé comme son chef-d'œuvre et comme un des plus beaux qui se trouvent à Vérone. L'*Épiphanie*, que l'on voit dans la collection du marquis de Gerardini, et dont l'ébauche se trouve à Bologne, n'abonde pas non plus en figures; mais il a déployé une telle magnificence dans les vêtements des mages, qu'il rappelle les belles productions des Titien et des Bassans. On cite encore comme deux beaux ouvrages : la *Fuite en Égypte*, que l'on voit à Rome, dans l'église de Saint-Romuald, et le *Saint Félix capucin*, qu'il peignit à la Con-

ception, pour la famille Barberini, qui avait employé les plus habiles artistes pour orner cette église. Le Musée du Louvre possède cinq tableaux de ce maître : I. *Le Déluge*. II. *Samson endormi, livré aux Philistins par Dalila*. III. *La Femme adultère amenée devant Jésus-Christ*. IV. *Le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*. V. *La Mort de Marc-Antoine*. Parmi les élèves sortis de son école, deux surtout se sont fait un nom. L'un est Jean Caschini, et l'autre Jean-Baptiste Rossi, surnommé le *Gobbino*. Le Turchi mourut à Rome, en 1650. P—s.

TURCHI (CHARLES), évêque de Parme, né dans cette ville le 4 août 1724, fit ses études chez les Jésuites, et prit, à dix-sept ans, l'habit de saint François, chez les Capucins. C'est alors qu'il changea son nom de baptême pour celui d'Adéodat, sous lequel il fut long-temps connu. Après les sept années qui, suivant les règles de l'ordre, sont consacrées au noviciat et aux études, il fut reçu docteur en théologie, et nommé aussitôt professeur de cette science. Élu deux fois gardien du convent de Parme, il orna cette maison de tableaux et d'une bibliothèque qu'il bâtit en entier, et qu'il remplit de bons livres. Devenu définitif, puis provincial, il unissait le zèle et la vigilance avec la prudence et la douceur. Ces emplois ne l'empêchaient point de s'appliquer à l'étude; et les faux principes qu'il voyait prévaloir dans quelques écoles, excitaient encore sa sollicitude. Il s'adonna surtout à la prédication : Pise, Rome, Gênes, Bologne, Modène, Parme, Plaisance, Lucques et d'autres grandes villes, l'entendirent avec intérêt. Turchi prêcha entre au-

tres devant la cour de Naples et celle de Parme; et dans cette dernière résidence, le duc Ferdinand le nomma son prédicateur. Le même prince lui donna une marque signalée de confiance, en le chargeant de l'éducation de ses enfants. Turchi sentait toute l'importance d'une telle tâche; il donna tous ses soins à ses élèves, et il les formait à-la-fois aux connaissances et aux vertus qui convenaient à leur rang. Aussi les enfants du duc montrèrent-ils leur reconnaissance pour leur maître. La princesse Marie-Thérèse, qui se maria en Saxe, fut un modèle de vertu jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. Ses sœurs, Marie-Antoinette et Marie-Caroline, embrassèrent la vie religieuse, et leur frère Louis, devenu roi d'Etrurie, témoigna toujours beaucoup d'attachement à son précepteur, et eût pu faire plus de bien, si une maladie grave ne l'avait empêché de bonne heure de vaquer aux soins du gouvernement. Nommé à l'évêché de Parme, en 1788, Turchi bâtit une partie de son séminaire, en augmenta les revenus, visita les parties les plus éloignées de son diocèse, et se fit un devoir de prêcher souvent. La perte inattendue de l'infant don Ferdinand, et celle de don Louis lui-même, le pénétrèrent de douleur; il fut pris de la fièvre, et mourut le 25 août 1803. Son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Scutellari. Andra, littérateur de Turin, composa un court éloge du prélat: c'est le même qui publia une apologie des homélies de l'évêque contre les critiques d'un anonyme; mais on a consulté principalement, pour cet article, une Notice rédigée par Antoine Gerati, ami de l'évêque, et imprimée à la tête des Sermons du prélat. La collection des ouvrages de Turchi est assez con-

sidérable. On imprima de lui, de son vivant, une Traduction italienne des Méditations de l'infante Isabelle de Bourbon, archiduchesse d'Autriche; ses Homélies, un Discours sur le secret politique, prononcé à Lucques, devant les chefs de la république, et trois Oraisons funèbres: celle de l'infant don Philippe, celle d'Élisabeth Farnèse, sa mère, et celle de l'impératrice Marie-Thérèse. Turchi avait laissé ses manuscrits à un de ses confrères, le P. Fortuné de Modène, qui avait été son secrétaire, puis son confesseur. Ces manuscrits contenaient un assez grand nombre d'Homélies, plus de cent Sermons pour la cour, plusieurs Panégyriques et un Carême entier. Il parut à Parme, après la mort du prélat, une édition magnifique de ses *OEuvres inédites*; elle sortait des presses de Bodoni, et formait trois vol. in-fol. Il y en eut aussi une édition in-8°; et les mêmes *OEuvres inédites* ont été imprimées à Venise, chez Remondini, et depuis dans d'autres villes d'Italie. Nous avons sous les yeux une édition faite à Modène, de 1818 à 1821, et qui est en dix vol. in-8°. La première des Homélies de ce recueil devait être prêchée à Parme, le jour de la Pentecôte de 1796; mais l'arrivée des Français empêcha Turchi de prononcer ce discours. On a, en outre, un recueil de Mandements, Lettres pastorales et Homélies épiscopales de Turchi, en quatre vol. On voit, par ce recueil, que le prélat était dans l'usage de prêcher aux grandes fêtes. Dans plusieurs de ses Discours, il s'élève, tantôt contre les maximes de l'incrédulité, tantôt contre l'esprit de troubles et de nouveautés. Il se prononce contre un parti qui cherchait à s'accréditer en Italie; et il fit sa profession de foi à cet égard, dans

sa première Homélie à son troupeau, en 1788. Cette Homélie fut imprimée à Livourne, avec une préface et des notes assez malignes. On y supposait que Turchi avait été obligé de faire une rétractation pour être promu à l'épiscopat; et on lui prêtait des opinions qui n'étaient pas les siennes. L'évêque ne crut pas devoir garder le silence sur ces imputations; et on trouve à la suite de son Homélie sur saint Bernard une réfutation de l'écrit précédent. Il y déclare qu'il n'a point eu de rétractation à faire, et qu'il n'a jamais varié dans ses sentiments. C'est contre ce recueil d'Homélies qu'est dirigé un ouvrage italien, en deux vol. in-8°, sous le titre de *Réflexions sur les Homélies de Turchi, évêque de Parme*, à Bielle et à Casal, sans date. L'auteur était le P. Victor de Sainte-Marie, carme déchaussé du couvent de Parme, qui sortit de son monastère, fut connu sous le nom de Sopranzi, et publia plusieurs écrits sur les contestations de l'Église. Ses *Réflexions* contre Turchi sont pleines d'aigreur et de partialité. L'auteur se déclare pour l'Église de Hollande et pour l'Église constitutionnelle de France. En revanche, il fait le procès aux Jésuites et à la cour de Rome, et montre, dans ses jugements, aussi peu de critique que de modération et d'équité. C'est à cet écrit que répondit Andra de Turin. Turchi joignait aux qualités épiscopales des avantages extérieurs qui contribuèrent à sa réputation comme orateur. Une physionomie agréable, des yeux vifs, une voix sonore, un débit aisé, relevaient le mérite de sa composition. Il resta toujours attaché à l'infant Ferdinand, au milieu des traverses qu'éprouva ce prince; et dans son Mandement pour le carême de 1801, il par-

le encore du duc et de sa famille en des termes qui honorent son dévouement et son courage. Le duché de Parme était alors occupé par les Français; et Ferdinand fut enfin obligé d'abdiquer le gouvernement, en échange de la Toscane, que l'on donnait à son fils, avec le titre de royaume; arrangement qui d'ailleurs ne dura que fort peu. P—C—T.

TURENNE (HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de), le plus grand capitaine des temps modernes, né à Sédan le 16 sept. 1611, était le second fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon (*Voy. BOUILLON*, V, 315), et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume 1^{er}, prince d'Orange. Issu d'une famille toute zélée calviniste, et qui avait pris beaucoup de part aux dissensions du seizième siècle, Turenne semblait destiné à vivre dans les mêmes agitations; mais le caractère froid et réservé, la supériorité de raison, qui le distinguèrent dès l'enfance, devaient le garantir de tous les genres d'excès; et les malheurs des siens furent aussi des leçons qu'il n'oublia jamais. Ses facultés intellectuelles ne se montrèrent pas d'abord fort extraordinaires; et il reçut assez péniblement dans la maison paternelle le peu d'instruction que l'on donnait alors aux jeunes gentilshommes. Il n'avait de goût que pour les récits de guerres et de combats: César et Quinte-Curce étaient ses auteurs de prédilection; et l'on raconte qu'à l'âge de dix ans, il proposa sérieusement un cartel à un vieil officier qui lui disait que l'historien d'Alexandre n'était qu'un faiseur de romans. Cependant sa constitution était si faible, que son père ne le destinait pas à la carrière militaire. Alligé d'une

telle résolution , et voulant prouver qu'il était capable de supporter les fatigues de la guerre , il passa une nuit d'hiver tout entière sur les remparts de Sedan ; et le lendemain , après l'avoir cherché long-temps , son gouverneur le trouva endormi sur l'affût d'un canon. Turenne avait à peine douze ans , lorsqu'il perdit son père. Dès l'année suivante , sa mère , cédant à ses instances , le fit passer en Hollande , où déjà elle avait envoyé son fils aîné , pour qu'il y apprît le métier des armes sous Maurice de Nassau , son oncle. Ce prince reçut avec bonté son jeune neveu , et il consentit à lui servir de guide ; mais il voulut le voir commencer au dernier rang de l'armée , et ce fut comme simple soldat que Turenne fit ses premières armes en 1625 , sous les yeux de ce grand capitaine. Il supporta toutes les fatigues , et se soumit à toutes les privations ; mais il eut bientôt le malheur de perdre son excellent maître. Le prince Henri , qui prit alors le commandement de l'armée hollandaise , était aussi l'oncle de Turenne ; et il n'eut pas pour lui moins d'égards et de bonté. Dès l'année suivante , il lui fit obtenir une compagnie , que le jeune officier commanda aux sièges de Klundert , de Groll , de Bois-le-Duc , et dans plusieurs expéditions contre le fameux Spinola. Il montra , dans toutes ces occasions , beaucoup de zèle à s'instruire , et surtout un courage que , tout en l'admirant , son oncle et son gouverneur furent souvent obligés de retenir. Cet apprentissage de la guerre , que Turenne fit en Hollande , dura cinq ans ; et si , pendant cette période , il ne fut pas témoin d'événements bien importants , s'il ne vit pas en mouvement de grandes masses de soldats ,

il vit du moins pratiquer , par des hommes très-habiles , les meilleurs principes de la stratégie , et surtout il apprit , dans le pays où elle avait reçu le plus de perfection , la science des sièges , alors si utile et d'un usage si fréquent. Mais déjà ce pays ne lui présentait plus rien de nouveau à connaître ; déjà il s'y trouvait à l'étroit , et brûlait de paraître sur un plus grand théâtre , lorsque les arrangements que sa mère fit avec le cardinal de Richelieu pour la principauté de Sedan lui fournirent une occasion de se rendre à Paris , où il fut parfaitement accueilli. Nommé , peu de temps après son arrivée , colonel d'un régiment d'infanterie , il alla le commander sous le maréchal de La Force , en Lorraine , et débuta par une action d'éclat qui assura la prise du fort de la Motte , et lui valut un brevet de maréchal-de-camp. Il suivit , en cette qualité , le cardinal de La Valette , qui marchait au secours de Mayence ; mais bientôt le manque de vivres les obligea de retourner sur leurs pas ; et ils firent , au travers de la province des Trois-Évêchés , une retraite difficile et célèbre. Ne pouvant , dans ce désastre , se faire remarquer par sa valeur , Turenne fit du moins éclater cette bienfaisance , cette humanité , qui le rendirent dans tous les temps l'idole des soldats. Voyant un homme que la faim et la fatigue avaient fait tomber au pied d'un arbre , où il ne pouvait manquer d'être égorgé par un ennemi impitoyable , il le mit sur son cheval , et marcha jusqu'à ce qu'il eût joint un de ses chariots sur lequel il fit monter le malheureux qu'il venait de sauver. Dans cette même retraite , qui dura treize jours , il abandonna sur la route

tous ses équipages , afin que ses fourgons n'eussent à transporter que des malades et des blessés. L'année suivante, La Valette et lui prirent leur revanche à Saverne , qu'ils emportèrent par un assaut meurtrier , où Turenne fut blessé si grièvement au bras que l'avis des chirurgiens était de faire l'amputation. Il guérit cependant en peu de jours , sans recourir à cette dure extrémité , et il marcha aussitôt contre un corps ennemi , qu'il battit à Jussey , et qu'il força de repasser le Rhin. Il suivit , plus tard , le cardinal de La Valette en Flandre , où il concourut à la prise de Landrecies , à celle de Maubeuge , et s'empara du château de Solre. Ce fut dans cette place que les soldats lui ayant amené , comme la plus précieuse portion du butin , une femme d'une rare beauté , il renouvela le trait mémorable de Scipion , en la remettant à son époux. Comme le héros de Rome , il était alors dans toute l'effervescence de la jeunesse , mais pour l'un et pour l'autre la première passion fut toujours celle de la gloire. La Valette étant allé prendre , à cette époque , le commandement de l'armée d'Italie , témoigna le désir d'avoir encore une fois Turenne pour son lieutenant ; mais Richelieu avait promis de l'envoyer au duc de Weymar ; et le vicomte , obligé de conduire à celui-ci un renfort de troupes , concourut à la prise de Brisach. Aussitôt après la mort de Weymar , il se rendit en Piémont , et il y vit mourir La Valette , son appui auprès de Richelieu ; mais déjà il ne pouvait plus avoir de meilleure protection que sa valeur et ses exploits. Le duc d'Harcourt , qui vint remplacer La Valette , n'eut rien de mieux à faire que de suivre

ses avis , et de le charger des opérations les plus importantes. Ainsi ce fut Turenne qui dirigea , près de Quiers , en 1639 , cette retraite , où avec deux mille hommes il soutint , pendant plusieurs jours , les efforts de neuf mille Espagnols ; et ce fut encore lui qui enleva , devant Casal , des lignes que le comte de Praslin avait en vain attaquées à trois reprises. Le succès de toutes ces opérations , qui furent couronnées par la reddition de Turin , ajouta beaucoup à sa réputation ; il fut créé lieutenant-général , commanda quelque-temps l'armée en l'absence du duc d'Harcourt , et fut appelé sur la frontière d'Espagne , où il fit la campagne du Roussillon , en 1642 , sous les yeux de Louis XIII. Revenu à Paris avec ce marquis , il y fut très-bien accueilli par Richelieu , qui lui demanda son amitié , et lui proposa la main de sa nièce. Le vicomte s'excusa avec politesse sur la différence de religion , et malgré ce refus , malgré les liaisons de son frère , le duc de Bouillon , avec Cinq-Mars et de Thou (*V. ces noms*) , le cardinal lui témoigna toujours beaucoup d'estime. Ce ne fut pas néanmoins sous son ministère que Turenne eut le bâton de maréchal ; il ne l'obtint qu'après la mort du cardinal et celle de Louis XIII , lorsque la reine-mère et le nouveau ministre voulurent , par cette faveur , l'attacher davantage à la cause du jeune roi. Il avait alors trente-deux ans ; et c'était le moment où son frère , mécontent de la cour , et brouillé avec Mazarin , comme il l'avait été avec Richelieu , se rendait à Rome pour commander les troupes du Pape. Turenne se conduisit , dans cette circonstance délicate , avec sa prudence accoutumée : il resta l'ami de son frère ; s'abstint de toute sollicitation pour

son propre compte, jusqu'à ce qu'on eût satisfait aux promesses faites à sa famille, et refusa positivement le titre de duc de Château-Thierry, dans la crainte que cette faveur ne fit tort au duc de Bouillon, à qui l'on avait promis le même duché. D'un autre côté, voulant écarter jusqu'au moindre soupçon, il écrivait à sa sœur, qui avait toute sa confiance : « Je n'aurai avec mon frère ni com- » merce de lettres, ni aucune intelli- » gence, tant qu'il sera hors du » royaume et que je serai dans une » charge comme celle-ci ; étant des » choses si chatouilleuses, qu'il ne » faut donner nul prétexte du moi- » dre soupçon. » Malgré ces précautions, Mazarin conçut quelque défiance, et craignant de laisser le nouveau maréchal en Italie, si près d'un frère mécontent, il l'envoya en Allemagne pour y recueillir les débris de l'armée, échappés au désastre de Duttlingen. Ce changement ressemblait beaucoup à une disgrâce ; Turenne n'en parut point offensé, et il ne vit dans les difficultés de son nouvel emploi qu'une occasion d'acquiescer plus de gloire. Arrivé en Alsace, dans le mois de décembre 1643, il donna tous ses soins à la réorganisation des troupes, leur fit prendre de bons quartiers, pressa le recrutement, et, ne recevant point d'argent, emprunta, sur son crédit, des sommes considérables ; enfin, il fit si bien, que, dès le mois de mai, le comte de Mercy s'étant approché de Fribourg pour en faire le siège, l'armée française, composée de dix mille hommes bien armés et bien équipés, fut en état de marcher au secours de cette place. Turenne était près d'attaquer l'armée impériale, lorsque le duc d'Enghien vint se réunir à lui avec de nouvelles troupes,

et prendre le commandement général. C'était la première fois que ces deux grands capitaines se trouvaient sur le même terrain ; tous deux s'y montrèrent tels qu'ils devaient être dans toute leur glorieuse carrière ; le vainqueur de Rocroy, brillant, impétueux, et suivant l'expression de Bossuet, voulant tout emporter de haute lutte ; Turenne, calme, impassible, voyant et calculant tout de sang-froid, réglant ses mouvements suivant le temps, les hommes et les lieux, en un mot ne donnant rien au hasard. Dans le conseil qui précéda la bataille de Fribourg, il fut d'avis qu'on tournât la position du comte de Mercy, trop forte pour être attaquée de front ; mais cet avis ne pouvait convenir à l'impétuosité du jeune prince. Turenne, forcé d'obéir, se chargea de diriger un faible corps sur les derrières de l'ennemi, et d'y opérer une fausse attaque, qu'il aurait bien voulu rendre réelle et décisive, mais dans laquelle il ne put faire que de vaines démonstrations, tandis que le duc d'Enghien répandait des flots de sang en conduisant ses bataillons contre des retranchements inexpugnables. Ces inutiles efforts durèrent deux jours ; et ce ne fut qu'au troisième que le prince, reconnaissant enfin son erreur, prit le parti d'attaquer le comte de Mercy par la vallée de Blotenthal qui menait sur ses derrières. Dès que ce général vit les Français se mettre en mouvement dans cette direction, il comprit leur but, et commença une retraite à laquelle, dès le premier jour, il eût pu être forcé sans combat. Après cet événement, le duc d'Enghien alla faire le siège de quelques places sur le Rhin, et Turenne entra dans la Franconie, où il se trouva encore en

présence de Mercy et des Bava­rois , n'ayant à leur opposer que des troupes fatiguées et qui manquaient de tout. La cavalerie était sans fourrage , et il fallut la disperser dans des cantonne­ments éloignés , pour qu'elle pût y subsister. Le vicomte ne consentit à cette dispersion qu'avec beaucoup de répugnance ; et il eut à peine cédé aux prières de ses officiers , qu'il conçut les plus vives inquiétudes , qu'il visita sans cesse ses cantonnements , et fit de continuelles découvertes. Le jour même où Mercy s'avança contre lui avec toutes ses forces , il s'était porté jusqu'à trois lieues en avant de Mariendal , et il avait envoyé plus loin encore un de ses officiers. Ce ne fut que par cette vigilance qu'il échappa , dans cette occasion , à une surprise et à une défaite absolue. Prévenu de l'approche de l'ennemi , il eut le temps de réunir la plus grande partie de son armée , et , après avoir fait bonne contenance , il exécuta sa retraite avec ordre , et surtout avec le calme et le sang-froid qu'il savait conserver dans de pareilles circonstances. C'était le premier échec qu'il éprouvait ; et il y fut très-sensible. « Si , » après un malheur qui m'est arrivé » par compassion pour les troupes , » écrivait-il à sa sœur , on se peut » consoler en quelque chose , ce se­rait que les ennemis n'ont profité » en rien de leur victoire. » En effet , après l'échec de Mariendal , Turenne resta sans obstacle en Franconie ; et bientôt , avec les secours du comte de Kœnigsmarck , et ceux de la Landgrave de Hesse , il se disposait à marcher contre les Bava­rois , lorsqu'il reçut ordre de ne rien entreprendre avant l'arrivée du prince de Condé. Cet ordre était encore évi­demment un effet des mauvaises intentions de Mazarin , qui , après lui

avoir long-temps refusé des ren­forts , voulut , lorsqu'il le vit en état de s'en passer , le priver d'une occasion d'effacer sa défaite. Tou­jours soumis et modeste , Turenne marcha sans se plaindre sous les ordres d'un prince qui devait l'éclipser partout où ils se trouve­raient réunis ; et , ne voyant que le succès des armes françaises , il cou­courut de tous ses moyens à l'as­surer. A la bataille de Nordlinghen , qui fut encore livrée contre son avis , ce fut lui qui remporta réellement la victoire , avec l'aile gauche qu'il commandait , et qui , après avoir culbuté la droite de l'ennemi , prenant en flanc le reste de son armée , la mit dans une déroute complète , lorsque déjà elle avait repoussé le centre et la droite des Français. Condé le félicita et le remercia sur le champ de bataille , avec autant de franchise que de générosité ; et le lendemain , il écrivit à la reine que c'était au vicomte que l'on devait le succès de la journée. Ce prince , se rendit ensuite à la cour , laissant le commandement à Turenne , qui obtint encore quelques avantages , et s'empara de Trèves , où il rétablit l'électeur , que les ennemis de la France avaient expulsé depuis dix ans. Après cette opération , il se rendit aussi à la cour ; et Mazarin lui fit beaucoup d'accueil. Toujours occupé des succès de son armée , même dans le peu de temps qu'il était obligé de s'en éloigner , Turenne profita des bonnes dispositions du cardinal pour faire adopter le plan de jonction avec les Suédois , qu'il méditait depuis long-temps. Les avantages que les Impériaux et les Bava­rois avaient su tirer , dans les campagnes précédentes , de leur position centrale , n'avaient pu échapper à son esprit

observateur ; et il les avait toujours vas réunir leurs forces pour opérer sur un seul point, tandis que les Suédois et les Français n'avaient fait que des attaques successives et séparées. Le seul moyen d'ôter cet avantage aux ennemis, était de joindre l'armée française à celle des Suédois. Mazarin parut comprendre assez bien cette idée ; mais au moment fixé pour l'exécution, il suspendit tout, par suite d'une déception dans laquelle le rusé duc de Bavière venait de le faire tomber. Turenne, qui connaissait la mauvaise foi de ce prince, persista dans son projet. Ne pouvant passer le Rhin au-dessous de Mayence, il traversa l'électorat de Cologne, franchit le fleuve à Wesel, parcourut la Westphalie, et joignit dans la Hesse le suédois Wrangel, au moment où ce général, pressé par les forces combinées des impériaux et des Bavaois, était près de succomber. Dès que les alliés eurent connaissance de l'arrivée de Turenne, ils se retirèrent dans un camp retranché, et laissèrent parcourir sans obstacle la Franconie, la Souabe et la Bavière, par l'armée gallo-suédoise, qui s'empara de toutes les places, de tous les magasins, et força le duc de Bavière à demander la paix. Ainsi, par une marche aussi hardie que savante, et dans laquelle il ne fit pas moins de cent-cinquante lieues en quinze jours, Turenne, sans combattre, changea entièrement la face des affaires. Mais le cardinal Mazarin, trompé de nouveau par les protestations du duc de Bavière, ordonna au maréchal de se séparer des Suédois, et de revenir en-deçà du Rhin. Cette retraite était à peine terminée, que les Bavaois reprirent les armes, et forcèrent Turenne à retourner au secours des Suédois. Cette nouvelle cam-

pagne ne fut ni moins prompte ni moins glorieuse que la précédente : la Bavière fut envahie tout entière ; et le vieux duc, fuyant devant le vainqueur, se réfugia dans les états autrichiens. Déjà Vienne était menacée lorsque les plénipotentiaires réunis depuis plus de cinq ans à Munster y signèrent enfin la paix (24 oct. 1648). Personne ne douta en Europe que ce fameux traité de Westphalie, si avantageux et si long-temps attendu, ne fût principalement dû aux exploits de Turenne : il en reçut de toutes parts des félicitations ; et pour consacrer le souvenir de sa dernière expédition on frappa une médaille, avec cette légende, qui indiquait à-la-fois ses victoires et le manque de foi du duc de Bavière : *Victoria fractæ fidei ultrix*. Après vingt-cinq ans de travaux non interrompus, la paix semblait devoir enfin lui laisser quelque loisir ; mais le repos n'était alors ni dans ses goûts ni dans sa destinée ; et il n'était pas non plus dans celle de la France. La guerre extérieure fut à peine terminée, que des dissensions intestines vinrent agiter le royaume d'une manière encore plus funeste. La ruine des finances, le pouvoir d'un ministre étranger, et, plus que tout cela, les incertitudes et la faiblesse qui accompagnaient la minorité des rois, avaient fait naître dans l'état une foule de prétentions et de partis opposés. Les princes et le parlement, les grands et le peuple, tout était en révolte contre la cour (*Voy. MAZARIN*) ; et le duc de Bouillon, devenu l'un des chefs de cette faction de la Fronde, qui fut si près de détruire à son berceau la monarchie de Louis XIV, rendait la position de Turenne extrêmement embarrassante. Ce général était encore en Alle-

magne, occupé de faire exécuter les conditions du traité de Westphalie, lorsque la rébellion éclata dans Paris, par la journée de barricades. Dès les premiers symptômes de ces dissensions, chaque parti avait cherché à l'attirer à lui; et tandis que Mazarin lui envoyait sa nomination au gouvernement de l'Alsace, et lui offrait, pour la seconde fois, la main de sa nièce, tandis que la reine-mère lui écrivait de la manière la plus affectueuse, le duc de Bouillon, sa femme et la duchesse de Longueville le pressaient de se réunir aux Frondeurs. Toujours froid et réservé, il ne fit d'abord rien connaître de ses intentions; ramena ses troupes en France, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de la cour, et écrivit à Mazarin, *qu'il éprouvait un déplaisir extrême de voir son frère se mêler de ces désordres; qu'il ne ferait jamais rien contre la fidélité qu'il devait au roi; mais que le blocus de Paris lui semblait une démarche bien hardie dans un temps de minorité; et que si le cardinal continuait à traiter le peuple avec tant de sévérité, il ne devait plus compter sur son amitié.* Il s'expliqua ensuite encore plus clairement dans une espèce de manifeste à son armée. La cour, ne pouvant plus avoir aucun doute à son égard, envoya aux troupes l'ordre de ne plus le reconnaître pour chef; elle fit en même temps répandre de l'argent parmi les soldats, et bientôt la moitié des régiments se sépara de lui. Voyant hésiter ceux qui lui restaient, Turenne les mit lui-même sous les ordres du général que la cour avait nommé pour le remplacer; et il se retira en Hollande, où il resta jusqu'à la convention de Ruel. La cour ayant consenti que les intérêts de la maison de Bouillon fus-

sent une des premières clauses de convention, Turenne, qui en avait le principal motif de sa défection, n'eut plus aucune raison de se tenir dans un parti où d'ailleurs voyait pour lui aucun avantage. Mais cette paix de Ruel ne pouvaient durer; elle n'avait satisfait aucun parti; et toutes les prétentions mentaient de jour en jour. La reine, qui avait beaucoup promis, avait ni l'intention ni le pouvoir de tenir ses promesses. Le duc de Condé se montrait de plus en plus exigeant; il annonçait hautement l'intention de présider la régence, et traitait le cardinal avec une exorbitante hauteur. Mazarin vit tous les dangers de sa position; et, fort étonné de l'ascendant sur l'esprit de la reine qu'il avait conçu et exécuté presque en un temps un coup d'état aussi audacieux qu'imprévu; ce fut de faire arrêter et conduire à-la-fois dans la prison de Vincennes les princes de Conti et de Conti, et le duc de Longueville leur beau-frère. Un acte de violence aussi inattendu mit toute la France en rumeur: la Fronde reprit son activité, et Turenne se sépara de la cour la seconde fois. Ce fut vain que la reine-mère et le cardinal lui écrivirent les choses les plus flatteuses. Entraîné, comme il l'était par toutes les passions et les prétentions de sa famille, par les conseils de M^{me}. de Longueville, et peut-être encore par d'autres motifs, il ne put le retenir. Il se rendit à Sedan pour s'y réunir aux chefs de la nouvelle ligue, et surtout à la duchesse. Tous les Mémoires de ce temps ont parlé de l'amour que Turenne fut alors épris pour

ville ; mais tous s'accablèrent qu'elle ne le traita si bien que l'auteur des et que la politique fut et sur lequel ils s'entendirent. LONGUEVILLE, XXV, comte vendit son argent et sa richesse ses diamants, et eux signèrent un traité avec le roi d'Espagne. Ils refusèrent les subsides, levèrent des troupes. Turenne fut bientôt à la tête de l'armée. Ses premiers exploits furent cette guerre déplorable de la Fronde, de la bataille de Rhetel ; il s'avança ensuite vers Paris, et voulait pénétrer dans la capitale, ou du moins à Vincennes pour délivrer les princes ; les Espagnols refusèrent de le lui permettre, et il fut obligé de se diriger vers d'autres points, sans espoir de succès de considérable. Son armée composée de toutes sortes de troupes était entièrement dispersée. Le duc du roi s'avança sous le commandement de Praslin, pour combattre Rhetel. A cette nouvelle, le duc se hâta de réunir tous les troupes, les Lorrains et les Français, et il en forma une armée de huit mille hommes, et se dirigea vers Rhetel, pour en faire le siège : mais déjà cette place était tombée au pouvoir du gouverneur ; et le duc se trouva en présence de l'armée royale, qui ne comptait que de vingt mille combattants. Turenne lui prescrivait de se retirer, mais cette opération était difficile dans un pays découvert et devenus si nombreux. Le duc refusa de suivre tous ses mouvements, et se força bientôt de s'arrêter. Turenne se mit à la tête de ses escadrons ; il les reprit et reprit la cava-

lerie française, se jette, l'épée à la main, au plus fort de la mêlée ; et, deux fois entouré de cavaliers ennemis, ne leur échappe que par sa présence d'esprit et son courage. Enfin cette défaite de Rhetel, où il perdit la moitié de son armée, et qui porta une grande atteinte au parti de la Fronde, ne fit qu'ajouter à sa gloire, en même temps qu'elle contribua beaucoup à lui ouvrir les yeux, et qu'elle lui fit voir clairement le peu de fond qu'il fallait faire sur les Espagnols, sur les femmes et sur les jeunes seigneurs dont se composait le parti dans lequel il s'était si imprudemment jeté. La cour ayant fait dans ce moment auprès de lui quelques tentatives, il se montra fort disposé à se rapprocher d'elle, et refusa des subsides que lui envoyaient les Espagnols, et lorsque le jeune roi lui eut écrit d'une manière très-flatteuse, lorsque son frère eut obtenu tout ce qu'il avait demandé, il se hâta de revenir à Paris, où il reçut le meilleur accueil. Le grand Condé surtout le rechercha avec un empressement dont il comprit aisément les motifs. Ce prince semblait alors beaucoup moins occupé de servir le roi, que d'augmenter son propre parti ; et tout annonçait que sa réconciliation avec la cour ne serait pas de longue durée ; mais Turenne était trop sage, il connaissait trop les hommes, pour se placer volontairement sous les ordres d'un chef exigeant, emporté, et sans ménagements pour ses amis comme pour ses ennemis. La régence au contraire, dans les mains d'une femme et d'un prélat, lui offrait toutes sortes d'avantages. On ne pouvait s'y dispenser d'avoir recours à lui dans les circonstances les plus importantes ; et si la guerre éclatait de

nouveau, le plus beau rôle lui était évidemment réservé. On ne peut pas douter que Turenne n'ait fort bien vu tout cela, et que ces motifs n'aient été pour beaucoup dans sa résolution. D'ailleurs il n'avait réellement plus aucune raison d'abandonner la cause du jeune roi, et ce fut avec l'intention bien sincère de le servir qu'il accompagna ce prince à Saumur. Ce fut aussi avec beaucoup d'empressement et de zèle qu'il reprit les armes pour sa défense, lorsqu'il le vit dans un extrême péril; et qu'il accepta le commandement qu'on lui offrit, bien que ce ne fût que celui d'une partie de l'armée, et qu'il fût plus ancien que le maréchal d'Hocquincourt, qui devait le partager avec lui. Dès le premier jour, il obtint à Gergeau un succès tellement décisif, que la reine le remercia avec raison d'avoir *sauvé l'état*; mais sa modestie ordinaire n'y vit, pour nous servir de ses expressions, *qu'un avantage de peu de considération*. Ce succès, qui venait d'arrêter les troupes du prince de Condé, prêtes à enlever la cour à Gien, n'avait pas mis, il est vrai, le roi hors de tout danger; et le lendemain on voulut le faire partir pour Bourges; mais Turenne s'y opposa avec force, disant hautement qu'il était toujours dangereux de fuir devant des rebelles, qu'il répondait de tout. C'était prendre une grande responsabilité; et certes il ne se faisait aucune illusion sur l'imminence du péril. Voici comment il a peint lui-même, dans sa correspondance, l'effrayante position où il se trouva : « Jamais il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avait pas longtemps que j'étais raccommodé

avec la cour, et qu'on m'avait donné le commandement de l'armée qui en devait faire la sureté. Pour peu qu'on ait de considération, on a des ennemis et des envieux : j'en avais qui disaient partout que j'avais conservé une liaison secrète avec M. le prince. M. le cardinal ne le croyait pas; mais au premier malheur qui me fût arrivé, peut-être aurait-il eu le même soupçon. De plus, je connaissais M. d'Hocquincourt, qui ne manquerait pas de dire que je l'avais exposé et ne l'avais point secouru (1). Toutes ces pensées étaient affligeantes; et le plus grand mal, c'est que M. le prince venait à moi, le plus fort et victorieux. C'était après avoir battu et dispersé le corps d'Hocquincourt que Condé marchait ainsi avec quatorze mille hommes contre Turenne, qui n'en avait que quatre mille pour lui résister. Dans un aussi grand danger, celui-ci dit froidement à son capitaine des gardes, qui lui faisait part de toutes les clameurs, de tous les projets de retraite : *C'est ici qu'il faut périr*. Il venait de choisir la place où il voulait combattre; et déjà, feignant de se retirer épouvanté, il y avait attiré son imprudent rival. Dès qu'il le voit engagé dans le défilé il fait volte face, foudroie avec son artillerie une colonne qui ne peut se déployer, lui fait subir une grande perte, l'oblige à la retraite, et reprend paisiblement la route de Gien, où il va rassurer la cour, prête encore une fois à prendre la fuite.

(1) Le maréchal d'Hocquincourt ayant laissé enlever ses postes, dispersés malgré l'avis de Turenne, Mazarin voulut faire mention de cet avis dans une relation qu'il fit publier; mais le vicomte en exigea la suppression; et comme on lui rapporta que, loin de reconnaître sa faute, d'Hocquincourt la lui imputait hautement, il dit qu'un homme aussi affligé que l'était ce maréchal devait avoir au moins la liberté de se plaindre.

ne fut souvent aussi habile, aussi tacticien que dans cette occasion ; jamais il ne déploya tant de vaillance ; jamais il ne se montra aussi vaillamment grand, aussi supérieur à ces événements. Le service qu'il fit à Louis XIV était immense ; et avec la plus rigoureuse exactitude, dans le premier moment d'enthousiasme, la reine-mère s'écria, voyant : *Vous venez une seconde fois de mettre la couronne sur la tête de mon fils.* Le lendemain, il rejoignit par les débris du corps de Guincourt ; et Condé, qui vit ses projets renversés, se rendit à Paris, pour y rassurer son peuple alarmé par des événements si extraordinaires. Turenne fit encore subir un échec aux troupes de ce prince, sous les murs d'Étampes : Condé, obligé de marcher contre le duc de Lorraine, qui venait au secours des Frondeurs, il ne put s'emparer de cette place. Après avoir vaincu les Lorrains, par la seule habileté de ses manœuvres, à retourner dans leur pays, il serra de si près Condé et les princes, qu'il la força de combattre dans un faubourg de Paris, et que le grand Condé n'échappa dans cette occasion à une blessure complète, que parce que les habitants de la capitale, qui d'abord lui avaient fermé leurs portes de peur de se compromettre avec la cour, les lui ouvrirent ensuite, quand il s'agit de le sauver. Ce fut dans ce moment que Madeleine de Montpensier, XXX, fit tirer le canon de la Bastille contre l'armée royale, lorsque cette ville, poursuivant celle des princes, pouvait l'anéantir et mettre fin à la guerre. Dans ce fameux combat du faubourg Saint-Antoine, qui dura tout un jour, on vit long-temps

au plus fort de la mêlée les deux chefs rivaux, l'épée à la main, couverts de sueur et de sang, prendre part à toutes les charges, et se jeter dans tous les périls. Lorsque, par le secours des Parisiens, l'armée Condéenne se fut tirée du danger le plus imminent, elle traversa paisiblement la ville, pour aller camper au faubourg Saint-Victor. Les Espagnols lui envoyèrent des renforts ; et peu de temps après, Turenne, entouré par des forces supérieures, se vit réduit, dans son camp de Corbeil, à une extrémité qui donna de vives inquiétudes à la cour. Déjà l'on y voulait encore recourir à la fuite ; et tous les avis étaient de se rendre à Lyon : mais le vicomte s'y opposa fortement, et bientôt il sortit presque sans combattre de la mauvaise position où il se trouvait, ramena la cour à Paris, et força le prince de Condé à sortir de France. Cette campagne de 1652 ne dura pas six mois ; et, dans ce court intervalle, Turenne déploya tous les genres d'habileté et de valeur : il sauva plusieurs fois la monarchie ; et ce beau règne de Louis XIV, qui commençait, fut assuré à la France par ses victoires. Alors son crédit n'eut plus de bornes, et le commandement des armées lui fut dévolu sans partage. C'était le seul objet dont il se montrât jaloux ; et c'était sur ce point-là seulement qu'on pouvait le taxer de quelque ambition. Certes, il est bien permis de dire que ce sentiment n'était en lui que la conscience d'une grande capacité. Il faisait peu de cas des richesses ; et souvent la plus grande partie de ses traitements et des bienfaits du roi, fut employée pour le service de l'état et pour le soulagement des troupes. Au siège de Saint-Venant, on le vit couper sa vais-

selle d'argent et la distribuer aux soldats, qui ne recevaient point de solde. Plus tard, il avança des sommes considérables aux Stuarts, dont il avait embrassé la cause avec beaucoup de chaleur ; et cet argent ne lui a jamais été rendu. Cependant ses charges et ses emplois étaient toute sa fortune ; car il n'avait rien eu de sa maison ; et il était incapable de s'enrichir par les voies qu'employaient tant d'autres généraux. Un officier lui ayant indiqué un moyen de gagner quatre cent mille francs sans que personne en sût rien, il lui répondit froidement : « Je vous suis fort obligé ; mais » ayant eu souvent de pareilles occasions sans en profiter, je ne changerai pas à l'âge où je suis. » Une autre fois les habitants d'une ville étant venus lui offrir trois cent mille francs, pour que son armée ne passât pas sur leur territoire, il répondit avec le même calme : « Je vous prie de garder » votre argent : votre ville n'est pas » sur le chemin que je dois suivre. » Ce ne fut certainement pas pour s'enrichir qu'il épousa, en 1653, la fille du duc de La Force, riche héritière ; ce fut pour acquitter envers le père une dette d'estime et de reconnaissance. Ce mariage le mit cependant en état de mieux suivre ses goûts de bienfaisance et de générosité ; mais lorsqu'il perdit sa femme, après quelques années d'une union fort heureuse, il voulut rendre la dot à son beau-père qui la refusait ; et dans ce combat de générosité, le vieux duc se vit obligé de céder. Cette union avait à peine duré quelques mois, lorsque Turenne fut envoyé de nouveau contre les Espagnols, dont Condé était resté l'auxiliaire. Dans cette campagne de 1654, il s'empara de Rethel, puis de Mouson et de Sainte-Menehould ; il

exécuta ensuite, devant un ennemi toujours supérieur par le nombre, des marches si bien combinées, qu'on les a comparées à celles de Fabius devant Annibal ; enfin il termina ces belles opérations par la levée du siège d'Arras, que les Espagnols avaient entouré d'une double circonvallation, où leur armée semblait à l'abri de toute approche. Mais l'expérience a suffisamment prouvé qu'en pareil cas, l'initiative du mouvement et le choix du point d'attaque donnent aux assaillants un grand avantage. Le vulgaire, ébloui par des retranchements en apparence inexpugnables, a considéré long-temps ces entreprises comme impossibles ; mais Turenne ne pouvait commettre une telle erreur. Malgré l'avis des maréchaux de La Ferté et d'Hocquincourt, il fit décider que les lignes espagnoles seraient emportées, et il dirigea lui-même la principale attaque, où il réussit dès le premier choc. Ce fut en vain que le prince de Condé marcha à lui pour l'arrêter : tous les points furent successivement enfoncés ; et l'ennemi se retira en désordre sur Cambrai. Voici avec quelle admirable simplicité Turenne écrivit sur cette victoire le lendemain : « On a trouvé aujourd'hui beau- » coup plus de prisonniers que l'on » ne pensait, et la défaite bien » plus grande. M. l'archiduc s'est » sauvé avec deux cents chevaux. » M. le prince a fait sa retraite » avec plus d'ordre, mais n'a » emmené ni canon, ni bagage, et » trouvé le désordre si grand, qu'il » n'a pu y remédier. Il n'est pas » imaginable comme tout ce que l'on » a concerté a réussi ; et il a fallu » que presque toutes les mesures » n'aient point manqué, pour y » avoir un succès aussi heureux. J'ai

» rendu grâce à Dieu de ce qu'une
 » affaire qui me tenait tant à cœur
 » m'a si bien réussi. Voilà bien des
 » fois réussir. » Il semblait, par ces
 dernières expressions, que Turenne
 eût le pressentiment de ce qui de-
 vait arriver un peu plus tard à Va-
 lenciennes, où, par une fatalité
 qui serait inexplicable, si tous les
 historiens n'étaient d'accord pour
 l'attribuer à l'ignorance et à l'entê-
 tement du maréchal de La Ferté, les
 Français tombèrent précisément dans
 la faute qui avait perdu leurs enne-
 mis devant Arras. Comme eux, ils
 s'établirent dans de vastes lignes de
 circonvallation, obligés d'observer
 en même temps leur front et leurs
 derrières, et comme eux, forcés de
 garder également tous les points. Ce
 fut vers La Ferté, dont ils connais-
 saient l'impétuosité et la folle sécurité,
 que les ennemis dirigèrent leur prin-
 cipale attaque : ils surprirent sa trou-
 pe, la défirent complètement, et
 l'emmenèrent lui-même prisonnier.
 Obligé de se retirer devant un ennemi
 victorieux, Turenne, avec le calme
 qui le distinguait si éminemment dans
 de pareilles occasions, fit une très-
 belle retraite sur le Quesnoy, où de
 nouvelles forces vinrent le joindre et
 le mirent en état de tenir la campa-
 gne. Depuis l'échec de Valenciennes,
 tout se passa en sièges de peu d'im-
 portance, et en marches et contre-
 marches, qui prouvèrent l'habi-
 lité des chefs, sans offrir de
 grands résultats. Ce fut dans ce temps-
 là que les deux héros du siècle, ces
 rivaux de gloire et de célébrité, qui
 s'étaient jusqu'alors traités avec tant
 de politesse, même en se combattant,
 se piquèrent assez vivement par suite
 d'une dépêche qui fut interceptée, et
 dans laquelle Turenne blâmait, sans
 déguisement, les manœuvres du prince

de Condé. Celui-ci, vivement offensé,
 envoya, par un trompette, une lettre
 fort dure au vicomte, qui se contenta
 de dire : « Si l'on se permet encore
 » de m'apporter de pareils écrits, je
 » ferai punir celui qui les apportera. »
 Depuis ce moment ces deux généraux
 ne mirent plus les mêmes égards dans
 leurs rapports, et ils ne parurent ré-
 conciliés qu'après la paix des Pyréné-
 es. Turenne se rendit, à cette
 époque, chez le prince, et il en fut
 très bien accueilli. Voici comment il
 a raconté cette entrevue dans une
 lettre à sa femme : « Je fus hier à
 » Saint-Maur, où je vis M. le Prince.
 » Cela se passa, de son côté, le plus
 » honnêtement qu'il est possible. Il y
 » avait beaucoup de monde. Je fus
 » quelque temps avec lui ; et il se
 » parla de tout le passé, même des
 » lettres écrites auprès de Condé
 (c'était la correspondance interceptée).
 » Je fus fort aise de le voir, et
 » on ne peut s'attendre à aucune ci-
 » vilité qu'il ne me fit. » Malgré
 toutes ces assertions, il est bien
 sûr que cette entrevue, après dix
 ans de combats et d'opposition, fut
 embarrassante pour tous les deux :
 mais Condé était trop poli, et Tu-
 renne trop sage et trop réservé pour
 en rien laisser paraître. Plus tard, la
 cour ajouta encore aux motifs d'éloi-
 gnement, par la confiance exclusive
 qu'elle sembla donner à Turenne ; et
 l'on peut dire en toute vérité que
 ces deux grands hommes ne furent
 jamais sincèrement unis. Cette paix
 des Pyrénées avait encore été déter-
 minée par les victoires du vicomte,
 et surtout par celle des Dunes auprès
 de Dunkerque, où, se trouvant dans
 la même position qu'à Valenciennes,
 et s'y voyant attaqué de la même
 manière, loin de tomber dans la mê-
 me faute, il sortit de ses lignes pour

aller au devant des Espagnols, et les battit complètement. Ainsi, dans trois événements considérables et fort rapprochés, ceux d'Arras, de Valenciennes et de Dunkerque, l'inutilité et même le danger des lignes de circonvallation pour une armée assiégeante fut parfaitement démontré (2). Après la bataille des Dunes, dans laquelle Turenne avait eu à combattre le grand Condé et les meilleures troupes espagnoles, il n'écrivit que ces mots à sa femme : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus. » Dieu en soit loué. J'ai un peu fatigué toute la journée; je vous donne le bon soir, et je vais me coucher. » Ainsi, quand il s'agissait d'une victoire, il disait : *Vous l'avez remportée*; et quand il parlait d'une défaite : *J'ai été battu*. Mais qu'à tant de modestie et d'abnégation de lui-même, on ne croie pas qu'il ne connaît fort bien toute l'importance et le prix de ses exploits, ni qu'il eût souffert que quelqu'un osât s'en faire honneur. À cette époque, Mazarin, frappé de l'éclat qu'avait répandu la victoire des Dunes, conçut l'idée bizarre de se l'attribuer; et il fit prier sérieusement le vicomte de déclarer, dans un de ses rapports, que c'était du cardinal qu'il avait reçu tous les plans et instructions d'après lesquels il avait agi, lui donnant à entendre que la plus haute faveur serait le prix de cette complaisance. Le maréchal repoussa cette proposition de telle manière que Mazarin n'osa plus y revenir. Cependant ils continuèrent à se traiter avec beaucoup de politesse.

(2) Ce n'est cependant que beaucoup plus tard qu'on y a tout-à-fait renoncé. Pres d'un demi-siècle après ces événements, les Français perdirent encore, par les mêmes causes, une grande bataille sous les murs de Turin (voy. EUGÈNE, III, 30), et Orléans, XXIII, 166).

La paix de 1659 donna à Turenne un repos qu'il ne cessait pas. Depuis trente ans, il avait fait la guerre, sans avoir séjourné plus de deux mois dans les mêmes lieux. Les travaux si soutenus, une activité si constante n'avaient fait que fortifier sa santé; et même temps qu'ils lui avaient valu tant de gloire. Sa considération pour l'état n'était pas moins grande que sa réputation militaire. Dans une situation importante une seule décision de sa part auprès des chefs de l'armée même ramena cette compagnie vue de la cour. Une autre fois, par l'ascendant de son nom et de sa sagesse, il fit rentrer dans l'obéissance le maréchal d'Hocquincourt qui voulait joindre aux rebelles. Ainsi l'on peut dire sans exagération que Turenne jouait alors en France le rôle le plus honorable. Non seulement général de la cavalerie en 1657, il fut fait maréchal des armées, en 1660, à l'époque du mariage de Louis XIV; et ce fut lui qui dit en recevant son serment cette dernière charge : « Il ne faut qu'à vous que ce soit davan- tage. C'était évidemment du titre de vicomte que le roi voulait parler; ce titre ne pouvait pas être donné à un protestant; ainsi c'était une concession qu'on lui demandait; mais Turenne était trop sage, il avait trop de convenances, pour faire à la cour un vertement une espèce de messe; sa foi religieuse. On voit, par ces passages de sa correspondance, que dès-lors il cherchait à se livrer à la lecture des Livres saints et à des conversations avec les ministres de différents cultes, à s'instruire sur les matières de religion. On ne peut aussi que de près long-temps qu'il avait guait peu à-peu des principes de jacobinisme, et qu'il combattait

tre sa femme, qui les défendit opiniâtrément. On a fait honneurs à plusieurs ecclésiastiques du genre qui s'opéra dans sa vie; mais les plus grandes honneurs se réunissent pour Bossuet, qui composa, dans cette occasion, son *Exposition de la foi*, il faut avouer qu'un tel réquisitoire était bien digne d'un aussi grand génie. Cependant ce ne fut pas la mort de sa femme (3), mais elle abjura solennellement les mains de l'archevêque de Paris, le 23 octobre 1668. Il fut aussitôt des félicitations sortant de Rome et de celle de Bermain; et ce fut, sous tous rapports, un grand triomphe pour le catholicisme. D'un autre côté, les Protestants sentirent vivement que qu'ils avaient faite; et, dépit avec violence contre celui qu'alors ils avaient comblé de faveurs, ils prétendirent que Turénne n'avait été conduit à un pareil engagement que par des vues de politique et de politique (4). Ces prétentions au roi se bornèrent alors à demander que le chapeau de cardinal obtenu par son neveu depuis dix mois, fût publiquement an-

noncé; et Louis XIV s'y refusa positivement, disant que, la conversion du maréchal étant trop récente, les Huguenots ne manqueraient pas de dire que cette faveur en était la récompense. « Je suis trop connu pour craindre de pareils discours, dit Turénne; et d'ailleurs je me suis converti dans un temps non suspect. — Il est vrai, répondit le roi, que si vous aviez voulu le faire en 1660, vous auriez pu espérer autre chose qu'un chapeau rouge. » Après sa conversion Turénne s'occupa beaucoup des devoirs de sa nouvelle religion. Vivant dans un cercle d'amis très-étroit, il se rendait rarement à la cour, bien qu'on lui témoignât toujours beaucoup d'estime et que le roi lui demandât son avis sur les affaires les plus importantes. Il eut surtout, dans ce temps-là, une grande part aux relations avec la Suède, l'Angleterre et le Portugal. Les Mémoires et les Instructions diplomatiques qu'il rédigea ont été imprimés dans la Collection de Grimoard; et l'on y remarque des vues sages, profondes, et une grande connaissance des rapports politiques de l'Europe. Aucun diplomate de cette époque ne comprit mieux que lui les intérêts de la France relativement au Portugal; ce fut d'après ses avis et ses instructions que le maréchal de Schomberg alla défendre la maison de Bragance contre les prétentions de l'Espagne, alors si près de l'accabler (L. SCUOMBURG, XII, 325); et, ce qui est assez remarquable aujourd'hui, c'est que l'Angleterre, d'accord avec la France, contribua très-efficacement, dans ce temps-là, à l'indépendance du Portugal. Tous ces travaux politiques auxquels le maréchal se livra pendant la paix, au grand déplai-

Comtesse de Turénne mourut, en 1695, en d'enfants.

4. Un libelle publié sous le titre de *Motif de conversion de M. le maréchal de Turénne*, tant prétendit qu'il avait été le premier à nommer roi de Pologne, qu'il avait obtenu la duchesse de Longueville, et qu'il aspirait à se faire chef d'une religion publique, de tous les protestants de France, et avait abjuré leur croyance, que parce qu'ils refusèrent à le secourir. Ces assertions, de toute vaine assemblée, tombèrent promptement l'oubli; mais les Protestants n'en furent pas moins que Turénne n'avait changé de vue dans des vues de fortune. Voltaire a cette opinion dans son *Niclé de Louis XIV*; et Benault essaya vainement de lui enlever la fausseté, et l'a laissé subsister dans ses éditions.

sir des ministres, ne furent jamais qu'une suite de l'extrême confiance que le roi avait en lui. Ce prince lui communiquait les secrets de l'état les plus importants; et il lui pardonna même d'avoir commis, sur ce point, une assez grave indiscretion. Les plus grands hommes ont eu des faiblesses; celle de Turenne fut un penchant assez décidé pour les femmes, qu'il conserva jusque dans ses dernières années. Son zèle pour la cause des Stuarts l'avait fait remarquer de la duchesse d'Orléans; et il allait souvent chez cette princesse, où il vit une jeune dame (M^{me}. de Coëtquen), (5) qui le séduisit autant par sa beauté que par son esprit; et lui arracha le secret du voyage de Madame en Angleterre, dont Louis XIV ne s'était ouvert qu'à lui et à Louvois. Ce prince, voyant son secret divulgué, n'hésita pas à en accuser Louvois; mais le maréchal s'empressa d'avouer sa faute et de justifier le ministre, duquel cependant il était loin d'avoir à se louer. Turenne ne pensa jamais à cette faute qu'avec de très-grands regrets; et long-temps après, le chevalier de Lorraine voulant lui en parler, il disait: *Auparavant étignons les bougies*. C'était en 1661 que Mazarin mourant avait fait place à Louvois; et dès le premier instant, celui-ci, montrant une extrême jalousie de la confiance du roi pour Turenne, n'avait laissé échapper aucune occasion de lui nuire; mais ce qui devrait suffire pour honorer à jamais le caractère de Louis XIV, c'est qu'en donnant au maréchal des preuves multipliées de son estime et

de sa confiance, il ne crut dans aucune occasion devoir se priver des services de Louvois, qu'il jugeait utiles, et que ce fut ainsi que ce monarque judicieux sut toujours tenir à leur place tous ceux qui le servirent, et tirer en même temps parti des opinions et des caractères les plus opposés. Turenne était d'ailleurs bien loin d'exiger aucun sacrifice; soumis à tout ce qui lui était ordonné de la part du souverain, jamais on ne le vit, depuis la guerre de la Fronde, mettre ses passions à la place de ses devoirs. Quand il recevait du ministre des instructions contraires à ses plans, il se contentait d'écrire au roi que M. de Louvois *ne connaissait pas assez la guerre*; et il recevait aussitôt l'autorisation d'agir comme il lui plairait. Dans ses dernières campagnes, il eut presque toujours carte blanche; et quand elle ne lui fut pas donnée, il fit à-peu-près comme s'il l'avait reçue. Ce fut certainement le seul général à qui Louis XIV laissa une pareille liberté. Ce prince était persuadé qu'en fait de guerre, Turenne ne devait recevoir des avis et des ordres de personne; et il voulait que tout le monde lui fût soumis. Dans la campagne de 1672, il lui donna la direction du corps d'armée que lui-même commandait, ordonnant à tous les autres maréchaux de lui obéir; et il en exila plusieurs qui, s'obstinant à le regarder comme leur égal, refusaient de recevoir ses ordres. On sait assez les détails de cette campagne de Hollande, où Louis XIV voulut commander en personne. Les historiens, les poètes et les flatteurs de toute espèce ont assez longuement raconté la prise de tant de villes qui se rendirent sans combattre, et le

(5) Marguerite de Rohan-Chabot, seconde fille de Henri, duc de Rohan, et de Marguerite, duchesse de Rohan. Elle avait épousé, en 1662, Malo, marquis de Coëtquen.

ge du fleuve, qui s'effectua
orieusement, sans obstacle et
danger. Dans cette guerre d'ap-
; on pense bien qu'il n'y eut
de remarquable pour Turen-
mais lorsque les affaires eu-
changé de face, lorsque le
nt quitté l'armée et qu'il l'eût
ré généralissime, alors seu-
t le maréchal-général se trou-
ans une position digne de lui.
ollandais venaient de pren-
sous la conduite du prince d'O-
(*Voy. GUILLAUME III, XIX*,
, une nouvelle attitude; et,
armée, réunie à celles de l'em-
et de l'électeur de Brande-
; , avait forcé les Français d'a-
onner leurs conquêtes. Obligé de
face, en Westphalie, à cette
reuse coalition, Turenne se
a, pour la première fois, en
nce du comte de Montecucculi,
fameux tacticien, dont il a suffi,
faire le plus grand cloge, de
qu'il fut digne de lui être oppo-
général, que la cour de Vienne
t de mettre à la tête de ses ar-
fit alors d'inutiles efforts pour
le Rhin. Turenne, avec des
de beaucoup inférieures aux
s, réussit à l'en empêcher;
ès de longues et insignifiantes
es, les armées impériales se
rent sans avoir osé risquer
bataille. Cette timidité parut
nante de la part d'un hom-
que Montecucculi, qu'on n'a
n excuser qu'en disant qu'il
reçu de sa cour des ordres
s. Turenne força ensuite l'é-
r de Brandebourg à rentrer
ses états, et à signer la paix.
surtout pendant ces pénibles
lanes expéditions, que, con-
t son armée dans les plus ri-
contrées, et s'emparant d'un

grand nombre de places et de maga-
sins, il fit éclater cette générosité, ce
désintéressement qui le distinguaient
si éminemment. Comme il s'était
avancé dans le cœur de l'Allemagne
beaucoup plus que ses instructions ne
le portaient, et que l'on n'avait point
de ses nouvelles à la cour, ses envieux
ou ses ennemis, qui ne laissaient pas
d'y être en grand nombre, profitè-
rent de cette inquiétude, pour in-
sinuer contre lui quelques accusa-
tions, et déjà ils avaient réussi à
persuader les hommes crédules,
lorsque le maréchal parut triom-
phant. Le roi le combla de nou-
veaux témoignages d'estime, et le
renvoya bientôt à l'armée, où sa
présence était devenue plus que ja-
mais nécessaire. Cette armée, forcée
de se retirer en Alsace, avait
laissé toute l'Allemagne au pou-
voir de ses ennemis; une puissante
ligue s'était formée de nouveau
contre la France; et l'électeur de
Brandebourg, oubliant ses promes-
ses, s'y montrait au premier rang.
Louis XIV ne pouvait pas opposer
plus de dix mille hommes à des en-
nemis si nombreux; mais en y en-
voyant Turenne, il n'avait besoin
de compter ni leurs soldats, ni les
siens. Arrivé en Alsace, le maréchal,
qui vit les alliés divisés en deux corps,
conçut le projet d'attaquer le duc de
Lorraine avant que ce prince eût
réuni ses troupes à celles du comte
de Bournonville. Ce fut dans cette
intention qu'il passa le Rhin brusque-
ment, qu'il fit faire à son armée
quarante lieues en quatre jours, et
qu'il l'amena devant Sintzheim, ha-
rassée de fatigue, mais avide de gloi-
re, et pleine de confiance dans son di-
gne chef. Jamais les Allemands n'a-
vaient choisi une position plus formi-
dable; leurs ailes étaient appuyées

sur des montagnes et des forts inaccessibles, leur front couvert par une rivière et une ville fortifiée; enfin l'on ne pouvait arriver devant eux que par un étroit défilé. C'était, il faut le dire, une véritable témérité que d'attaquer un tel poste. Turenne ne put se le dissimuler; mais il commandait aux meilleures troupes, et jamais la France n'avait eu plus besoin d'une victoire; d'ailleurs, comme il l'a dit lui-même, ses longs succès lui donnaient une confiance, une audace que, plus jeune, il n'aurait pas eue. Enfin, la victoire, qui justifie tout, couronna bientôt son entreprise: toutes les positions de l'ennemi furent enlevées l'épée à la main. Turenne se montra partout, reçut une légère blessure, et eut un cheval tué sous lui au plus fort de la mêlée. Après l'événement, il dit à ses officiers, qui s'étaient réunis autour de lui pour le féliciter: « Avec des gens » comme vous, Messieurs, on doit » attaquer hardiment, parce qu'on » est sûr de vaincre. » Les alliés se réfugièrent derrière le Necker, et se réunirent à l'armée de Bournonville. Malgré cette jonction, qui porta leurs forces bien au-dessus de celles de l'armée française, ils n'osèrent plus l'attendre, et se retirèrent encore derrière le Mein. Se voyant ainsi maître de tout le Palatinat, avec une armée qui avait beaucoup souffert par de longues marches et des privations de tous les genres, Turenne voulut donner quelque repos à ses troupes, et il les répartit dans quatre arrondissements, où elles vécurent à discrétion chez les habitants. Cette mesure, alors inusitée, surtout dans un pays neutre, fut sans doute autorisée par le roi et par Louvois; mais il résulte de la correspondance de Turenne, que ce général, loin de s'y

opposer, la provoqua lui-même par ses avis, et qu'il alla plus loin encore en écrivant au ministre, *qu'il regardait comme fort utile à la place de Philisbourg que le pays entre Heidelberg et Manheim fût mangé*. On voit, par la même correspondance, que si l'on peut attribuer à quelqu'un dans le Conseil le mérite d'avoir hésité sur l'ordre d'une telle dévastation, ce n'est qu'au roi qu'il faut rendre une pareille justice. Écrivant au ministre sur le même sujet, Turenne lui dit encore: *Je crois que le roi voit bien l'importance que tout le Palatinat soit ruiné* (6). Il est vrai que l'ordre de ruiner et de manger un pays n'est pas tout-à-fait celui de le réduire en cendres; mais, pour les soldats, la permission de dévaster et de piller entraîne toujours d'autres excès; ces excès provoquent des représailles, et bientôt le meurtre et l'incendie en sont les cruelles conséquences. Ce fut ainsi que trente villages périrent alors par les flammes, en présence de l'électeur palatin (7). Ce prince, voyant de son palais de Manheim cet horrible spectacle, ne put contenir son indignation. Il écrivit à Turenne, qui était son oncle, une lettre fort vive, et qu'il termina par la proposition

(6) Ces citations textuelles de la Correspondance de Turenne ne doivent laisser aucun doute sur les causes et les auteurs de ce malheureux événement. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que Grimoard, qui a publié cette correspondance, a élevé lui-même des doutes sur l'exactitude des faits dans le texte de son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne*, qu'il fit imprimer dans le même temps que la Correspondance (1784). C'est ainsi que tant d'éditeurs, lisant à peine ce qu'ils publient, se mettent en contradiction avec leurs auteurs et souvent avec eux-mêmes.

(7) Quelques années plus tard, en 1688, et surtout de nos jours, ces malheureuses contrées ont été dévastées d'une manière plus cruelle encore. L'auteur de cet article a été témoin des derniers ravages, et il peut attester que rien n'est comparable à ce qui se fit en 1688, par ordre du comte de salut public, qui avait résolu de mettre un *sept* entre les Français et leurs ennemis.

combat singulier. Le maréchal, dit avec beaucoup de politesse une proposition bizarre : « Je puis servir votre altesse électoral, que qui a été mis dans quelques-uns de ses villages l'a été sans aucun danger, et que les soldats, qui ont tué leurs camarades tués d'une étrange façon (8), l'ont fait en quelques heures qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne doute pas que votre altesse ne me continue l'honneur de vos bonnes grâces, n'ayant rien fait qui m'en éloigne. » On prétend que cette modération fit rougir de son côté le prince palatin ; mais il avoua que dans cette affaire il n'avait pas lui qui devait rougir. Il eut grand soin de ne pas la laisser aller, et il envoya au roi la lettre de son neveu, désirant, dit-il, *assez l'affaire à cause de Madame la sœur de l'électeur*. L'armée française eut mangé et le Palatinat sur la rive droite du Rhin, elle vint sur la rive gauche en intention sans doute de s'y rendre de la même manière ; mais les Français, qui s'étaient prodigieusement renforcés par la réunion des Suédois, des Saxons et de toutes les troupes de l'empire, ne tardèrent pas à le suivre ; et devant un si grand nombre d'ennemis, il ne parut plus possible de tenir la campagne. Louvois voulut que Turenne se hâtât en diligence sur la Lorraine ; le maréchal, après avoir fait ses adieux à ses inconvénients de fuir ainsi précipitamment, écrivit avec confiance de supériorité et d'assurance qu'il pouvait être permis qu'à lui-même. Je connais la force des troupes impériales, les généraux qui

« les commandent, le pays où je suis ; je prends tout sur moi, et je me charge de tous les événements. » C'était à la tête d'une armée de vingt mille hommes qui en avait soixante mille à combattre, que Turenne parlait avec tant d'assurance ; et ce fut avec des forces si inégales qu'il fit sa campagne la plus savante, la plus admirée des tacticiens, celle de 1674. Comme Louvois, sans doute, il voyait la nécessité de se retirer devant des forces si imposantes ; mais il sentait mieux que lui tous les dangers d'une retraite qui aurait eu l'air d'une fuite. Après quelques mouvements aussi hardis que bien combinés, il attira l'ennemi sur un terrain favorable, le battit à Insheim, et se retira alors dans le meilleur ordre sur la Lorraine, abandonnant aux alliés les plaines de l'Alsace, et ne doutant pas qu'ils ne se hâtassent d'y répandre leurs troupes, et d'y prendre des quartiers d'hiver. Il avait écrit à Louvois deux mois auparavant : « Je les attaquerai par un endroit où ils ne me soupçonneront pas, et je les forcerai à repasser le Rhin. » Tout se fit précisément comme il l'avait prévu. Dès qu'il eut reçu quelques renforts, et que les nombreuses troupes des alliés se furent dispersées en Alsace, il fit défilé les siennes derrière les Vosges, vint très-secrètement par divers chemins surprendre l'ennemi près de Colmar, le battit à Mulhausen, puis à Turckheim, et le força de repasser le Rhin. Après ces admirables opérations, Louis XIV l'invita de la manière la plus flatteuse à se rendre à la cour ; et l'arrivée en France du maréchal-général fut une sorte de marche triomphale. Partout on se pressait sur son passage, partout on vou-

habitués, et avaient perdus et accrochés.

lait voir le libérateur du royaume. A la cour l'empressement ne fut pas moins vif; le roi en donna l'exemple, tous les courtisans à l'envi vinrent féliciter le héros; et l'orgueilleux Louvois lui-même fut contraint de s'humilier devant tant de valeur et de gloire. Aussi calme, aussi impassible dans le triomphe et les honneurs qu'il l'avait été dans les moments de difficultés et de périls, Turenne ne s'abandonna pas à un seul mouvement de vanité. On dit même que ce fut dans ce temps-là qu'il forma sérieusement le projet de passer le reste de ses jours dans la retraite, chez les Pères de l'Oratoire, et que l'arrangement qu'il fit pour cela est resté aux archives de la maison Saint-Honoré de cet ordre, jusqu'à sa suppression, en 1792. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fallut que le roi le pressât beaucoup, et qu'il lui exposât tous les dangers où se trouvait la France, pour le décider à reprendre le commandement de l'armée. Dans sa campagne de 1675, qui devait être la dernière, Turenne eut encore une fois devant lui le comte de Montecuculi; et ces deux grands capitaines furent en présence pendant deux mois, calculant tous leurs mouvements, ne voulant rien donner au hasard, et déployant, sans combattre, tout ce que l'art et l'expérience la plus consommée de la stratégie peuvent offrir de ressources. Enfin Turenne avait amené son ennemi sur un terrain favorable, et déjà il s'écriait: *Je les tiens; ils ne pourront plus m'échapper*, lorsqu'un boulet, tiré au hasard, vint le frapper au milieu de l'estomac (27 juillet 1675). Le même coup emporta le bras de Saint-Hilaire, qui avait conduit le maréchal sur ce terrain funeste, pour lui faire reconnaître une batterie; et

le fils de ce brave général fondait en larmes. « Ce n'est pas moi qu'il faut » pleurer, dit celui-ci, en montrant » le corps de Turenne; c'est ce grand » homme. » Mot sublime, disent tous les historiens, et qui est digne de la plus belle antiquité, comme celui qui en fut l'objet doit être mis à côté de tout ce qu'elle offre de plus merveilleux. Après sa mort, les lieutenants-généraux qui prirent le commandement, ne purent pas suivre ses plans, et, n'inspirant point de confiance aux troupes, ils se trouvèrent dans un grand embarras. Les soldats, voyant leur hésitation, s'écriaient: *Lâchez la Pie* (c'étaient ainsi qu'ils appelaient le cheval de Turenne), *elle nous conduira*. La fin de ces irrésolutions fut, pour les Français, la nécessité de repasser le Rhin, dont naguère leurs ennemis étaient forcés de s'éloigner. Tristes résultats de la mort d'un seul homme! — La taille de Turenne était moyenne et ses épaules très-larges: ses sourcils gros et rassemblés lui donnaient un air dur. Modeste et simple dans ses habits, il l'était aussi dans ses discours, quoique l'amour-propre et surtout la vanité de sa haute naissance y perçassent quelquefois. Par une bizarrerie assez ordinaire, il semblait mettre plus de prix à l'illustration de sa race qu'à la sienne propre; et il tenait surtout beaucoup à l'honneur d'être issu d'une maison souveraine. Après la mort de son frère on le vit dans toutes les occasions céder le pas à l'aîné de ses neveux encore enfant, mais devenu le chef de la famille. Sa première éducation n'avait pas été fort soignée, sous le rapport des lettres et des arts; mais lorsqu'il fut entré dans la carrière militaire, il sentit le besoin de plus d'instruction, au moins de celle qui se rapporte à

e , et il finit par savoir assez histoire, la géographie et tout ent à la science des sièges. it aussi l'allemand et le flalu reste, il écrivait médioen français ; et c'est avec e Voltaire a dit, après avoir émoires, que notre héros ne 1 Xénophon, ni un César. it peu, et comme le dit nal de Retz, *il a toujours out, comme en son par-certaines obscurités, qui ont développées que dans sions, mais qui ne s'y eloppées qu'à sa gloire.* » un grand sens et d'une extré-esse d'esprit, il n'eut jamais ans du génie, de ces subites ions qui étonnent, et qui : la face des événements, souvent entraînent dans des nestes. Conservant, dans les omme dans les succès, ce ique., ce sang-froid imper-qui sert si bien à réparer t à compléter les autres, il e plus qu'aucun de nos grands aux héros de l'antiquité. t toujours à son but du mê-ne s'emportant jamais, et nt, par son calme et sa froide s folles prétentions et mêmes ; il eût répondu comme le hé-ènes aux emportements d'un *rappe, mais écoute.* Et cet able avantage qui lui fut si le champ de bataille, il le t dans toutes les circons-us les rapports les plus or-e la vie privée. Tout le mon-t cet admirable mot à un de stiques qui, lui ayant app-ir méprise, un grand coup ses, lui demandait pardon, disant qu'il l'avait pris orge, son camarade. —

« Quand c'eût été George, dit tran- quille le maréchal, en se frottant le derrière, il ne fallait pas frapper si fort. » Et cette réponse aux gens qui, venant lui annoncer que La Ferté refusait de lui prêter des outils de siège dont il avait le plus pressant besoin, rapportèrent les injures dont le maréchal avait accompagné son refus : « Puisqu'il ne veut pas absolument nous en donner, il faudra bien nous en passer, et faire comme si nous en avions. » Ce même maréchal de La Ferté était si emporté, si jaloux des succès de Turenne, que dans toutes les occasions il se répandait contre lui en violentes invectives. Un jour, n'osant pas s'attaquer à lui-même, il frappa si rudement un de ses gens, qu'il le mit tout en sang. Ce malheureux étant venu dans cet état se plaindre à son maître; celui-ci le renvoya sur-le-champ à La Ferté avec une lettre d'excuse, où il le priait de le corriger plus sévèrement encore : « Car, dit-il, il » faut que ce valet ait eu envers vous » un tort bien grave, pour que vous » vous soyez porté à une telle vio- » lence. » La Ferté dit, en lisant la lettre : *Cet homme sera-t-il donc toujours sage et moi toujours fou ?* Ce fut lentement et par une longue suite d'expériences, que Turenne parvint à un si haut degré d'habileté militaire, qu'à la fin de sa vie, cette science était pour lui réduite à des principes à-peu-près fixes. Il a dit qu'une armée de plus de cinquante mille hommes était incommode pour le général et pour les soldats ; mais cet aveu ne peut guère être compris aujourd'hui que la manière de faire la guerre est si différente ! Ce n'était pas assurément de faire mouvoir et de mettre

en action de grandes masses, que Turenne eût été embarrassé ; mais ou n'avait pas imaginé de son temps qu'il fût possible de mettre en campagne une armée de cinq cent mille hommes, sans approvisionnements et sans magasins. L'immensité des équipages, des transports et des convois qu'eût exigé un pareil rassemblement ; les difficultés qui en seraient résultées pour la marche et tous les mouvements, l'effrayaient avec raison ; et il est bien sûr que dans l'ancien système de telles agglomérations d'hommes étaient impossibles. Dans les plans de Turenne, tout était prévu et préparé de longue main, selon les lieux, les ressources qu'ils pouvaient offrir, et surtout d'après la nature des troupes ennemies, et le caractère de leurs généraux. On le vit dans ses dernières campagnes, plus hardi et plus entreprenant à mesure qu'il devint plus habile et plus expérimenté, bien différent du grand Condé, qui avait paru si ardent et si audacieux à son début, et qui plus tard se montra prudent et presque timide. Ainsi ce n'est que par des contrastes et des moyens tout-à-fait divers, que brillèrent en même temps et dans la même carrière deux hommes que l'on a tant de fois comparés. Les meilleurs juges hésitent encore sur le rang qui doit leur être donné ; mais la question serait facile à résoudre s'il ne s'agissait que de décider lequel des deux fut le plus utile à sa patrie et à son souverain. Dans une autre position et dans d'autres circonstances, Condé eût été, sans doute, un de ces conquérants qui ravagent la terre et renversent les empires ; Turenne ne pouvait être qu'un de ces guerriers modestes et soumis, qui les défendent et les soutiennent. Louis XIV lui dut évitem-

ment la couronne dans son en et plus tard on fut persuadé tout le royaume, qu'il l'avait de funestes invasions. Toute la le pleura, et le roi plus que t autres. Voulant honorer sa tr d'une manière tout-à-fait ext naire, ce monarque ordonna restes fussent inhumés à l'abbé Saint-Denis, dans la chapelle tinée à la sépulture des rois cercueil de Turenne traversa vances au milieu des pleurs deuil de tous les habitants. C lustré déposé est restée le dernier asile des grandeurs lu jusqu'à ce que la faux des tions soit venue le détruire. l la poussière de tant de rois ; persée, en 1793, on épargna Turenne ; mais que l'on ne e que ce fût à ses exploits n grand nom qu'on accorda e tinction ; les barbares, qui vaient guère plus d'un siècle lui, le connaissaient à peine u savant, qui, par zèle de ce, réclama pour le *Cabinet nal d'histoire naturelle*, u qui lui parut mieux conservé autres, et qu'il se hâta de met les yeux du public, parmi les pèdes et les cétacées. En 1799 puté Dumolard, indigné e profanation, la dévoua au législatif ; et le corps de Tur transporté au *Musée des ments*, où il resta encore plusieurs années exposé aux des antiquaires, à-peu-près e l'avait été long-temps à ceu turalistes. Ce ne fut que le 1800, que le consul Buonap rivé par les armes au pouvo nie, sentit que la première g litaire de la France ne de rester dans cet avilissement

transporter solennellement les restes du grand Turenne dans l'église des Invalides. C'est là qu'ils reposent honorablement. Son cœur, qui avait été donné par le cardinal de Bouillon à l'abbaye de Cluny, y resta aussi jusqu'à la révolution. Ayant alors disparu par les mêmes causes qui arrachèrent le corps des tombes de Saint-Denis, il fut retrouvé plus tard, et remis à la famille, qui conserve religieusement ce dépôt. Un officier nommé Deschamps, qui avait servi sous Turenne, publia, en 1678, des *Mémoires* de ses deux dernières campagnes. Cet ouvrage estimé, qui avait été revu par le maréchal de Loges, eut, en 1756, une seconde édition à laquelle on ajouta la fin de la campagne de 1675. Une *Vie du maréchal de Turenne* fut ensuite publiée par Coultiz (V. ce nom). Celle de Ragnenet parut beaucoup plus tard (V. RAGNET). Ramsay en a aussi fait une plus étendue, mais ce n'est souvent qu'une copie de Ragnenet qu'il avait eu en manuscrit (Voy. RAMSAY). On y trouve les *Mémoires du vicomte*, écrits par lui-même, et d'autres pièces importantes. Grimoard a publié, en 1782 : *Collection des Mémoires du maréchal de Turenne*, 2 gros vol. in-fol.; et dans la même année, sous le nom de Beauvain, *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne*. Beaucoup d'orateurs firent l'Éloge de ce grand homme, à l'époque de sa mort, entre autres le président de Lamignon, dans un discours de rentrée du parlement. M^{me}. de Sévigné écrivit des choses fort touchantes sur ses derniers moments. Mascarou et Fléchier prononcèrent son oraison funèbre; et ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs;

ce qui prouve au moins que ce beau sujet était, plus qu'aucun autre, fait pour inspirer l'éloquence. Cependant, par une bizarrerie qu'il serait difficile d'expliquer, l'Éloge de Turenne, si éminemment national, n'a été composé ni donné au concours dans aucune académie. Les étrangers ont peut-être montré plus de respect pour sa mémoire. Montécucculi dit, en apprenant sa mort, que la France *avait perdu un homme qui faisait honneur à l'homme*. Les habitants de la Souabe laissèrent en friche pendant plusieurs années la place où il avait péri, et ils ne voulurent pas détruire l'arbre sous lequel il s'était assis un instant auparavant. Comme le murier de Shakspeare, le pommier de Newton, et le peuplier de Pope, cet arbre fut long-temps l'objet de la vénération publique, et il n'a cessé de l'être, que parce que les braves de toutes les nations sont venus à l'envi, en arracher les derniers débris. Le cardinal de Rohan fit élever, en 1781, à Saltzbach, sur la place où Turenne avait reçu le coup mortel, un monument que le général Moreau rétablit en 1801, et devant lequel vont encore se prosterner tous les guerriers qui passent dans ces contrées M—D j.

TURGOT (SAINT), né en Écosse vers l'an 1645, était d'une famille si ancienne, qu'il comptait parmi ses aïeux Togut, roi danois, dont le règne remonte à une époque antérieure de mille ans à l'ère chrétienne. S. Turgot, à-la-fois religieux et homme d'état, était abbé du monastère de Dunelm, et premier ministre du roi Malcolm III (Voy. ce nom, XXVI, 335). Les historiens louent sa capacité, sa modestie, son courage et son élo-

quence. Hector Boëce l'appelle *Vir sanctissimus eruditissimusque*. Il a laissé, entre autres ouvrages, deux livres estimés: l'un est une *Vie du roi Malcolm et de la reine Marguerite*, en langue vulgaire: *linguâ maternâ*, dit Pitseus, *sed eloquentiâ quâdam Demosthenianâ*; l'autre, en latin, est une *Histoire du monastère de Dunelm*, dans laquelle S. Turgot a fait entrer une partie des annales d'Écosse. Il est mort évêque de Saint-André, en 1115, et a été canonisé. Sa fête se trouve dans les calendriers anglais, le 14, et dans les calendriers écossais, le 22 septembre. D—R—R.

TURGOT (MICHEL-ÉTIENNE), prévôt des marchands sous Louis XV, de la même famille que le précédent, dont une branche passa d'Écosse en Normandie au temps des croisades, naquit à Paris le 9 juin 1690. Dès l'an 1272, le nom de Turgot figure dans le rôle des gentilshommes de cette province. Vers la même époque on voit un Turgot parmi les gentilshommes qui formaient la compagnie du vicomte de Roban. En 1281, un des ancêtres de celui dont il est parlé dans cet article fonda l'hôpital de Condé sur Noireau: Jacques Turgot de Saint-Clair, son bisaïeul, orateur et guerrier, fut un des présidents de la noblesse aux états-généraux, convoqués en 1614, sous Louis XIII; il eut une grande part aux remontrances énergiques qui furent faites par ces états. Il mourut à Paris, et fut inhumé aux Incurables, où son épitaphe faisait allusion à sa présidence de l'ordre de la noblesse: *Nobilibus patriæ bis deno lectus in anno*. Claude Turgot des Tourrailles, cousin-germain de ce dernier, éteignit, en s'armant avec ses vassaux, en 1621, le feu de

la guerre civile que Vatteville était près d'allumer en Normandie. Tous les membres de cette famille avaient suivi le parti des armes, lorsque le père de Michel-Étienne Turgot embrassa la carrière de la magistrature, ce qui, dans les idées d'alors, était une sorte de dérogação à la noblesse d'épée. Il acquit la réputation d'un magistrat intègre et courageux, et fut successivement intendant de la généralité de Metz et de celle de Tours. Michel-Étienne, son fils, était président en la seconde chambre des requêtes du palais, lorsqu'en 1729 il fut nommé prévôt des marchands. Ce digne magistrat s'occupa sans relâche de l'assainissement et de l'embellissement de la capitale. C'est lui qui fit construire cet immense égout qui embrasse tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine; ouvrage comparable à ceux des Romains. Par ses soins le quai de l'Horloge, auparavant étroit et dangereux, fut rendu plus large et plus commode, prolongé jusqu'à l'extrémité de l'île du Palais, et joint au reste de la ville par un beau pont de pierre (1731). La belle fontaine bâtie rue de Grenelle, faubourg St.-Germain, sous la direction et d'après les dessins de Bouchardon, est encore un monument de l'administration de Turgot. Chez lui l'ordre et l'économie se joignaient à la grandeur des entreprises, à la noblesse des vues. Ses soins pour la santé, pour les intérêts du peuple, son zèle pour faire régner l'abondance dans la capitale durant les années de disette, le courage avec lequel il se jeta au milieu des gardes françaises et des gardes suisses qui s'entregorgeaient sur le quai de l'École, désarmant un des plus furieux, les contenant, les arrêtant tous, et faisant seul cesser

ge : tels furent les titres qui ont été attribués à Louis XV à la cour, par le conseil des marchands plus qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Après avoir exercé les fonctions de contrôleur-général pendant onze ans, il fut nommé conseiller-d'état, puis président du conseil en 1741, et mourut en 1748, à la retraite, le 1^{er} février 1748. Voltaire a fait l'éloge de ce roi dans le *Temple du Goût*, et dans le *Siècle de Louis XV* : il eut trois fils, dont l'aîné, Louis XVI, fut d'une des chambres du parlement de Paris, mourut sans postérité le 28 sept. 1773, à l'âge de 35 ans. Voyez les articles suivants. D—R—R.

GOT (ANNE-ROBERT-JACQUES), baron de l'Aulne, contrôleur-général des finances, était le plus jeune des trois fils du précédent ; il mourut à Paris, le 10 mai 1727. Dès l'enfance, il annonça ces qualités de l'esprit qui firent de lui, sous le règne de Louis XV, un grand ministre, du moins un des hommes les plus estimables de son temps. Ses progrès dans les lettres et les études, au collège de Louis-le-Grand, sa famille s'aperçut avec plaisir, et l'argent qu'il recueillait était presque aussitôt dépensé, on voulut savoir quel en était l'usage, et l'on découvrit qu'il le consacrait à de pauvres écoliers, qu'ils achetassent des livres. Lorsque il passa toute son enfance presque rebuté, non pas de la vie, qui était un homme de bien, mais de sa mère « qui le trouva sans éducation », dit l'abbé Morellet dans ses *Mémoires*, parce qu'il ne faisait pas la révérence de bonne heure, et qu'il était sauvage et indiscipliné. Il fuyait la compagnie de sa mère et se ca-

chait quelquefois sous un canapé ou derrière un paravent, où il restait pendant toute la durée d'une visite, et d'où l'on était obligé de le tirer pour le produire. Ces détails sont minutieux, sans doute ; mais comme, dans ses relations administratives, Turgot, devenu ministre, conserva cette gaucherie maussade qui avait si mal fait augurer de l'écolier, ils ne paraîtront pas superflus. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique : son goût pour l'étude et la simplicité de ses manières semblaient indiquer chez lui cette vocation ; mais dès qu'il eut atteint l'âge où l'on commence à réfléchir, il se sentit un éloignement invincible pour le sacerdoce. Toutefois, par obéissance, il se livra avec zèle à l'étude de la théologie, et fut élu prieur de Sorbonne, au mois de décembre 1749. Cette espèce de dignité le mit dans l'obligation de prononcer deux discours d'apparat durant l'année 1750. Dans le premier, qui a pour sujet *les avantages que le christianisme a procurés au genre humain*, il soutenait avec éclat des vérités sur lesquelles on l'a depuis accusé d'avoir eu plus que des doutes. Le second, où il traitait *des progrès successifs de l'esprit humain*, est remarquable en ce que le jeune prieur de Sorbonne osa prédire, ce que ministre d'état il commença de voir s'effectuer : la séparation des colonies américaines d'avec leurs métropoles (1). Il avait alors vingt-trois ans, et déployait une instruction, une profondeur, une élévation d'idées vraiment remarquables. Doué d'une mé-

(1) « Les colonies sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité : devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit depuis Carthage, ce que fera un jour l'Amérique. »

moire étonnante, il retenait jusqu'à deux cents vers français, après les avoir entendu lire une ou deux fois. « Il était en même temps, » dit encore l'abbé Morellet, d'une simplicité d'enfant, qui se conciliait en lui avec une sorte de dignité, respectée de ses camarades, et même de ses confrères les plus âgés. Sa modestie et sa réserve eussent fait honneur à une jeune fille. Il était impossible de ha-sarder la moindre équivoque sur un certain sujet, sans le faire rougir jusqu'aux yeux et le mettre dans un extrême embarras. Cette réserve ne l'empêchait pas d'avoir la gaité franche d'un enfant, et de rire aux éclats d'une plaisanterie, d'une pointe, d'une folie. » Dans la maison de Sorbonne, il se lia particulièrement avec les abbés de Cicé, de Brienne, de Véry, Bon et Morellet; et si ce commerce intime avec deux jeunes gens qui devinrent tous des hommes distingués, mais dont quelques-uns méritèrent d'être taxés d'incrédulité, eut pour Turgot l'avantage d'étendre ses idées, et de fortifier ses connaissances, il y trouva des motifs de s'affermir dans son scepticisme religieux. On voit, d'après les Mémoires de Dupont de Nemours, et surtout d'après ceux de l'abbé Morellet, que, destinés la plupart, par leur naissance, à l'épiscopat, ces condisciples de Turgot n'avaient pas d'autre vocation que l'espoir des riches dignités de l'Eglise. Quant à lui, d'une probité trop délicate pour consentir à être un mauvais prêtre, il résolut de quitter l'habit ecclésiastique au commencement de l'année 1751. En vain ses amis, moins scrupuleux, le supplièrent de ne pas faire une démarche si contraire à ses intérêts, lui remontrant que,

par le crédit de sa famille, il ne pouvait manquer d'obtenir bientôt un évêché et d'excellentes abbayes. Turgot répondit à l'abbé de Cicé, qui lui tenait ce langage, au nom et en présence de leurs amis communs: « Il y a beaucoup de vrai dans vos observations. Prenez pour vous le conseil que vous me donnez, si vous pouvez le suivre. Quoique je vous aime, je ne conçois pas entièrement comment vous êtes faits. Quant à moi, il m'est impossible de me vouer à porter toute ma vie un masque sur le visage (2). » Décidé, pour ainsi dire, depuis son entrée à la Sorbonne, à partager son temps entre les lettres, les sciences et les devoirs de la magistrature, il ne s'était pas borné à des études théologiques. Il s'était appliqué au droit, à la morale, aux mathématiques, à l'astronomie, à la physique, etc. Le détail de ses travaux depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à vingt-trois, est vraiment prodigieux. Il possédait le grec, le latin; et ses Discours prononcés en Sorbonne avaient prouvé qu'il s'exprimait en cette dernière langue aussi bien qu'il est possible aux modernes. Il étudiait l'hébreu, l'anglais, l'italien. Il s'était tracé la liste d'un grand nombre d'ouvrages qu'il voulait exécuter. Des poèmes, des tragédies, des romans philosophiques, des traductions, des traités sur la physique, la politique, la métaphysique et les langues, entraient dans cette liste singulière. Il ne put accomplir ces grands projets; mais au moins,

(2) Cette conversation curieuse est rapportée en détail dans les *Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de M. Turgot*, par M. Dupont de Nemours; mais seulement dans l'édition de ces Mémoires, publiées en 1811, en tête des Œuvres de Turgot, 9 vol. (Foy. t. 1^{er}, p. 28).

ces ouvrages qu'il se pro-
 vingt ans, il en a fait ou
 cé quinze, et composé beau-
 autres, auxquels il ne pen-
 alors. Voici ce qu'il a écrit,
 core sur les bancs de la
 e : à dix-huit ans, un *Traité*
ence de Dieu, dont il reste
 ments; une *Lettre à Buffon*,
 des erreurs sur la *Théorie de*
 que Turgot, à peine âgé de
 ans, avait découvertes dans
ectus del' Histoire naturelle
 par ce grand écrivain; un
 aire des étymologies de la
 atine, dont il avait déjà re-
 a nombre considérable, quand
 ompit ce travail; un *Traité*
éographie politique, et une
 Discours sur l'*Histoire na-*
 On possède des morceaux
 dus de ces deux dernières
 itions. A vingt-deux ans, il
 à l'abbé de Cicé, sur l'illu-
 les inconvénients du papier-
 e, une *Dissertation* qui offre
 is principes de la matière.
 suivante, dans deux *Lettres*
 istence des corps, il réfuta
 ix paradoxes du métaphy-
 Berkeley, dont il traduisit
 ie l'ouvrage (*Voy.* BER-
 V, 226). Il entreprit, à
 e époque, la réfutation des
 ions philosophiques de Mau-
 , sur l'origine des langues et
 ification des mots. (*Voy.*
 ERTUIS, XXVII, 536).
 émie de Soissons ayant mis
 ours cette question : *Quelles*
t être, dans tous les temps,
ises de la décadence du goût
es arts, et des lumières dans
nces? Turgot traita ce sujet
 tendue; mais apprenant que
 Bon, son ami, avait entrepris
 courir, il eut la générosité de

lui abandonner son travail. Le mo-
 ment vint de déclarer à son père qu'il
 ne voulait point être ecclésiastique.
 Il lui annonça cette résolution dans
 une lettre motivée : il obtint son con-
 sentement; et sa famille s'occupa de
 lui procurer une des charges parle-
 mentaires, par lesquelles il fallait
 passer pour devenir maître des re-
 quêtes. Il fut successivement pourvu
 de celle de conseiller - substitut du
 procureur-général, le 5 janvier 1752,
 et de conseiller au parlement, le 30
 décembre 1752. Sa destinée fut de
 se singulariser de bonne heure : dans
 cette compagnie, les jeunes magis-
 trats cherchaient à se faire remarquer
 par la violence de leur opposition aux
 intérêts et aux vues de la cour : Tur-
 got, au contraire, persuadé que l'au-
 torité entière réside dans le roi, té-
 moignait sa soumission à tout ce qui
 émanait de la couronne : un arrêt
 du conseil était à ses yeux une chose
 sacrée, et il opinait toujours en faveur
 de l'enregistrement. Cette conduite
 ne nuisit point à son avancement; il
 fut fait maître des requêtes dès le 28
 mars 1753. Choqué de l'animosité
 réciproquement injuste qui s'était ma-
 nifestée entre le parlement et l'ar-
 chevêque de Paris Beaumont, au su-
 jet du refus des sacrements par les
 prêtres molinistes, aux dévots jansé-
 nistes, il publia, pour ramener les
 esprits à des sentiments de paix et de
 charité, deux brochures qui eurent
 un grand succès. L'une se composait
 de deux *Lettres sur la tolérance*;
 l'autre avait pour titre le *Concilia-*
teur. On a prétendu que ce dernier
 écrit ne fut pas sans influence sur les
 déterminations du roi et du ministè-
 re, dont la sage modération apaisa
 ces querelles (3). Durant ces déplo-

(3) L'abbé Morellet attribue à tort le *Concilia-*
teur à Lomenie de Brienne.

rables débats, le parlement avait été exilé, (mai 1753) et remplacé par une chambre royale, composée de conseillers-d'état et de maîtres des requêtes. Turgot en fit partie, et on le vit avec défaveur siéger dans ce tribunal, pour ainsi dire à la place de son frère, le président Turgot, qui n'était pas légalement vacante. Cette circonstance le rendit odieux au parlement, en sorte qu'après le rappel de cette compagnie, il ne put obtenir l'agrément de la charge de président à mortier, que ce même frère avait le projet de lui céder. Il est plus doux de suivre Turgot dans sa vie littéraire : c'est là, selon nous, son véritable titre à l'estime de la postérité ; car, comme philosophe spéculatif, on ne peut nier le mérite et l'utilité de ses travaux. Ses fonctions de maître des requêtes ne suffisant pas à l'activité de son esprit, il remplit ses loisirs par une grande variété d'études : il s'appliquait à la chimie sous le célèbre Rouelle ; perfectionnait ses connaissances en histoire naturelle, en géométrie transcendante, en astronomie ; et se délassait de ses méditations philosophiques par des traductions en prose ou en vers. En prose, il traduisit de l'hébreu le Cantique des Cantiques : du grec, le commencement de l'Iliade ; du latin une multitude de fragments de Cicéron, de César, de Tacite, de Sénèque et d'Ovide ; de l'anglais, des morceaux de Shakspeare, de Pope, de Johnson, d'Addison, et presque tout le premier volume des *Stuarts*, de David Hume ; de l'italien, plusieurs scènes du *Pastor fido*. Ses traductions en vers s'appliquèrent à quelques odes d'Horace ; à la première élégie de Tibulle, à la belle prière de Cléanthe, à plusieurs morceaux

de Pope, enfin à la plus grande partie des Géorgiques de Virgile. Ce n'étaient là que les exercices d'un homme de goût ; mais Turgot rendit un vrai service à la littérature, en faisant, le premier, connaître à la France, par une version fidèle, les Pastorales et les Idylles de Gesner ; la *Messiaë* de Klopstock ; enfin, plusieurs morceaux des poésies erses attribuées à Ossian, et traduites en anglais par Macpherson (4). Il contribua aussi aux progrès des sciences politique et économique, en reproduisant dans notre langue les dissertations de Hume sur les jalousies de commerce, sur la réunion des partis, sur la liberté de la presse ; et les considérations de Josias Tucker sur les guerres entreprises pour favoriser, étendre ou assurer le commerce. La traduction littérale lui paraissait l'unique moyen de bien faire connaître un auteur : il disait quelquefois : « Si je veux vous montrer comment on s'habille en Turquie, il ne faut pas envoyer le doliman à mon tailleur pour m'en faire un habit à la française : vous n'en connaissiez que l'étoffe. Il faut que je mette le doliman sur mes épaules, et que je marche devant vous. » Il commença dès-lors à jouir d'une réputation littéraire d'autant plus flatteuse, qu'il n'y prétendait aucunement. Ses amis le consultaient sur tous leurs ouvrages, malgré la sévérité de ses jugements ; et lui-même ne s'offensait jamais de leurs critiques sur ses propres écrits. » Nous faisons assaut de sévérité, dit-il à Saint-Lambert ; mais

(4) Ces fragments d'Ossian, traduits par Turgot, ont été publiés d'abord dans le *Journal étranger*, puis réimprimés dans les *Variétés littéraires*, avec un discours sur la poésie des peuples sauvages. (Voy. Suard).

» sans nous aimer moins. « Souvent il suspendait ses études et ses travaux les plus intéressants, pour revoir les ouvrages de ses amis, et il n'a guère employé moins de temps à leurs écrits qu'aux siens propres. Le talent assez remarquable qu'il avait pour la poésie ne fut pendant sa vie qu'un secret révélé à quelques confidants intimes; « et ce mystère, dit » Sénac de Meilhan, fait l'éloge du » caractère de M. Turgot, qui a su » résister aux tentations de l'amour- » propre, toujours si avide de jouis- » sances, même aux dépens du repos. » Ce fut seulement après sa mort qu'on sut qu'il était l'auteur d'une pièce de vers sur le traité de Versailles, et de plusieurs autres qui méritèrent dans le temps d'être attribuées à Voltaire (5). Turgot ambitionnait des succès d'un genre plus élevé : il visait à la gloire de réformer l'administration de l'état; et c'était pour mettre en pratique ses brillantes utopies, qu'il aspirait aux grandes places. Bien qu'il fût lié avec Diderot, d'Alembert, Raynal, et qu'il fréquentât les

sociétés du baron d'Holbach, d'Helvétius, de M^{me}. du Dessant, etc., il sut garder assez de réserve dans ces relations, pour ne point se compromettre aux yeux du gouvernement. Personne dans le parti philosophique n'était, selon l'expression de Voltaire, *plus habile à lancer la flèche, sans montrer la main*. Cette habileté de conduite, qui se conciliait chez lui avec une austère probité et un véritable désintéressement, lui mérita la considération générale. On citait d'ailleurs de lui des traits infiniment honorables. Il avait été chargé d'examiner l'affaire d'un employé des fermes, poursuivi pour un crime par la justice, et qui avait trouvé moyen de s'y soustraire. Turgot, persuadé que cet homme était coupable, et que le devoir qu'il aurait à remplir envers lui serait un devoir de rigueur, ne se pressa pas de s'en occuper. Cependant, après de longs retards, il examina l'affaire, et trouva que l'accusé était innocent. Alors il se crut obligé de réparer le tort que ces délais avaient pu causer à cet employé, et il l'indemnisait des appointements dont ce malheureux avait été privé pendant la durée du procès, « ayant soin, dit » Condorcet, de n'y mettre que de » la justice, et non de la générosité. » Si Turgot se montrait l'ami fort circonspect des philosophes qui attaquaient de front la religion et les pouvoirs de la société, il fut toujours le plus fervent adepte de la secte des économistes, qui avaient entrepris de réformer l'administration. Ceux-ci se partageaient en deux écoles : l'une, ayant pour chef Quesnay (Foy. ce nom), plaçait dans les produits agricoles la source de toutes les richesses, et bornait la science du gouvernement à favoriser l'agriculture; l'autre attachée aux principes du conseil-

(5) Dans une de ces pièces qui prouvent chez Turgot beaucoup de penchant surtout pour la satire, on lisait ces vers devenus fameux, sur le conseiller Puaquier (F. XXXIII, 94), rapporteur dans l'affaire de Lally :

Ces yeux où la férocité
Prête de l'âme à la stupidité.

On connaît l'épigramme qu'il fit pour le portrait de Franklin :

Eripuit celo fulmen scripturique tyrannis.

Les vers suivants, moins connus, sont peut-être ce qu'on a dit de plus piquant et de plus vrai sur Frédéric-le-Grand.

Hier du dieu d'amour, cher au dieu des combats,
O inonda de sang l'Europe et sa patrie.
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
Et pas un n'en reçut la vie.

On peut voir des vers de Turgot, cités dans le *Mercur français*, du 11 et du 25 février 1792, p. 49 et 107.

Enfin, on a encore rapporté une épigramme de Turgot contre le cardinal de Bernis, dans l'art. FRÉDÉRIC II (XV, 575).

ler-d'état Vincent de Gournay, voyait dans le travail manufacturier la seule richesse véritable de l'état, et insistait pour que le gouvernement demeurât spectateur passif de l'industrie et du commerce : sa maxime était *laissez faire, laissez passer*. Turgot était lié avec Quesnay, et l'ami intime de Gournay : il entreprit de concilier ces deux systèmes, dont les respectables auteurs, tendant au même but par des routes opposées, étaient parfaitement d'accord sur les moyens de faire prospérer l'agriculture et le commerce ; mais les nombreux disciples de ces deux écoles, et Turgot tout le premier, allèrent plus loin que leurs maîtres, dont ils n'imitèrent point la sage réserve ; ils ne tinrent compte, dans l'application de leurs théories, ni des obstacles, ni des intérêts qu'il fallait ménager, ni des habitudes qu'il est toujours si dangereux de rompre. De là la défaveur dont la secte des économistes demeura frappée en France, jusqu'à ce que les travaux judicieux des Adam Smith et des Garnier, soient venus donner à la science de l'économie politique une direction véritablement utile. Depuis 1755 jusqu'en 1759, Turgot étudia l'administration sous M. de Gournay, alors intendant du commerce ; en 1755 et 1756, il l'accompagna dans sa visite des principales places de commerce à l'est et au midi de la France. Après la mort de ce respectable ami, il en traça l'éloge historique, pour consoler sa douleur (6). Vers la même époque il fit un voyage en Suisse, recueillant partout des observations, soit comme naturaliste, sur la forme et la nature des montagnes et des vallons ; soit

comme économiste, sur l'agriculture, les fabriques et le commerce. Il alla rendre une visite au patriarche de Ferney. Voici le jugement que d'Alembert et Voltaire portaient dès lors sur Turgot. Le premier écrivait le 8 octobre 1760 : « M. Turgot m'écrit » qu'il compte être à Genève vers la fin » de ce mois ; vous en serez sûrement » très-content. C'est un homme d'es- » prit très-instruit et très-vertueux, » en un mot, un très-honnête *cacouac*, » mais qui a de bonnes raisons pour » ne le pas trop paraître ; car je suis » payé pour savoir que la *cacouac-querie* ne mène pas à la fortune, » et il mérite de faire la sienne. » Voltaire fut, en effet, très-content de Turgot, et dans son enthousiasme, il répondit à d'Alembert : « Je suis » encore tout plein de M. Turgot. Je » ne savais pas qu'il eût fait l'article » *Existence* ; il vaut encore mieux » que son article. Je n'ai guère vu » d'homme plus aimable ni plus ins- » truit ; et, ce qui est assez rare chez » nos métaphysiciens, il a le goût le » plus fin et le plus sûr. Si vous avez » plusieurs sages de cette espèce dans » votre secte, je tremble pour l'*infâme*. Elle est perdue dans la bonne » compagnie. » Turgot fut appelé le 8 août 1761, à l'intendance de la généralité de Limoges. Alors il commença à réaliser des innovations fondées sur les maximes des économistes. Il supprima les corvées, mesure juste et louable, en ce qu'il fit retomber sur les propriétaires des terres la charge de la construction et de l'entretien des chemins, qui portait entièrement sur la classe ouvrière. Cependant la manière dont il procéda à cette opération, était peu régulière et même peu équitable, en ce qu'il employa au rachat de la corvée des fonds destinés à des dégrèvements

(6) Voy. tom. III des Œuvres de Turgot.

en faveur des contribuables qui avaient éprouvé des pertes dans leurs récoltes. Cette irrégularité et cette injustice ne furent point aperçues, ou furent excusées par l'enthousiasme qu'avait excité la seule idée de supprimer une charge si onéreuse. Il fit, d'ailleurs, beaucoup de bien dans son intendance. Il ouvrit un grand nombre de nouvelles routes, et des canaux pour le transport des grains et d'autres denrées. Il réduisit à des proportions convenables, la largeur des chemins qui existaient déjà, rendant ainsi un terrain précieux à l'agriculture: les nouvelles routes pratiquées par ses ordres ont passé pour un modèle de construction (7). Pendant une longue et cruelle disette, il répandit des aumônes abondantes. Il apprit au paysan à se passer de bled, en y substituant les pommes de terre, alors peu connues. Le peuple Limousin dédaigna d'abord ce précieux légume, et ne consentit à l'adopter, qu'après que l'intendant en eut fait servir sur sa table. Turgot fit instruire, dans des cours publics, les sages-femmes des campagnes; il assura au peuple, en cas d'épidémie, les soins de médecins éclairés; il fit distribuer des semences et des instruments aratoires; il encouragea par des gratifications pécuniaires les agriculteurs qui s'écartaient de la routine pour perfectionner quelque branche de culture, etc. Une société d'agriculture existait à Limoges: Turgot lui donna une grande activité, et en dirigea les travaux vers le but le plus utile. Sous sa présidence elle se rendit célèbre par l'intérêt des questions qu'elle proposa; des hommes d'une grande réputation ne dédaignèrent

(7) Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Chemin*, les compare aux voies romaines.

pas de disputer les prix. Le sujet le plus important qu'elle ait mis au concours, portait sur *les effets des impôts indirects sur le revenu des propriétaires de biens fonds*. Le mémoire couronné avait pour auteur Saint-Péray (*V.* ce nom, XL, 39). Une autre année, l'abbé Rozier, physicien célèbre, obtint le prix du sujet proposé sur la fabrication des eaux-de-vie (*Voy.* ROZIER, XXXIX, 208). Turgot établit dans le Limousin les premiers ateliers de charité. Il fit imprimer à ses frais l'écrit de Guillaume-François Letrosne (*V.* ce nom, XXIV, 348), sur le commerce libre des grains. Lui-même voulut appliquer ce système dans sa généralité; et soit qu'il y eût de sa part imprudence à rompre brusquement les habitudes d'une population peu éclairée, soit que ses innovations, contrariées par la persévérance des intendants voisins, à suivre le système de prohibition, donnassent lieu à des froissements et à des conflits plus funestes que les anciens abus, on peut dire, sans prétendre trancher la question de principe en matière de commerce de grains, que ce ne fut pas là la partie brillante de l'administration du Turgot. Les mesures inusitées, qu'il crut devoir prendre donnèrent lieu à de fréquentes révoltes, dans lesquelles il déploya, sans doute, beaucoup de sang-froid et de fermeté; mais il eût mieux valu s'épargner les occasions de mettre ces vertus en pratique. Aveuglé par son enthousiasme pour les théories économiques, il ne savait pas faire la part des obstacles; il ignorait surtout qu'en administration, il est certains abus de détail qu'il est plus dangereux de réformer que de tolérer. On ne peut que rendre justice à la pureté d'intention avec

laquelle il s'attacha à corriger ceux qui s'étaient introduits dans la perception des impôts, et dans la levée de la milice. On doit le louer d'avoir commencé à faire cadastrer les terres de sa généralité sur des bases équitables ; mais pour n'obtenir en définitive que des réformes imparfaites et passagères, trop souvent il s'écarta des lois établies sur la matière, et méconnut des droits acquis ; en un mot, comme l'a dit un écrivain moderne : « Le droit naturel fut son premier guide lorsqu'il fut appelé » à l'administration : dans le cours du droit naturel des peuples » et du droit positif établi en France, » les droits de la nature furent sans » cesse préférés par lui au droit d'institution. C'était un grand achèvement vers l'invention de la déclaration des droits de l'homme » (8). » Aussi le conseiller d'état Guignard de Saint-Priest, intendant de Languedoc (9), administrateur connu par sa longue expérience des affaires, dit un jour, que si Turgot « faisait précéder ses rapports de préambules sublimes dans l'esprit de Puffendorf ou de Grotius, ses conclusions étaient, la plupart du temps, injustes. Dans une monarchie florissante, et qui jouit du repos, la désobéissance d'un magistrat à des lois précises, en faveur d'un droit plus sacré, est un crime ; et de tous les abus d'un grand état, le plus grand est de vouloir, sans mission, les réformer. » C'était en général la manière de penser des intendants sur Turgot et sur sa théorie : mais celui-ci répondait à

leurs censures par le mépris ; et qualifiant ses confrères d'hommes à routine, dédaignant le rôle passif de ces administrateurs vulgaires, il s'écartait de plus en plus des routes frayées, pour marcher droit à son but. L'abbé Terray, contrôleur-général, avait résolu, au mois d'octobre 1770, de révoquer l'édit de 1764, qui, avec des restrictions assez sévères, permettait l'exportation des grains de province à province. Bien que ce ministre fût d'un caractère fort impérieux, il ne haïssait pas la contradiction. Il fit part de son projet aux intendants du royaume, en leur demandant leurs observations. Turgot lui écrivit, à ce sujet, sept Lettres qui renfermaient toute la doctrine des économistes, et dans lesquelles il envisageait la question sous toutes ses faces. « M. l'abbé Terray lut ces lettres, dit l'auteur des *Mémoires sur Turgot*, les admira, loua les lumières, le talent et le courage de l'auteur avec vivacité ; les indiqua à d'autres intendants comme un modèle : mais son parti était pris ; et il détruisit la liberté du commerce des grains (10). » Les diverses lettres et instructions que Turgot adressa à ses subdélégués, aux commissaires des tailles, aux officiers municipaux, aux officiers de police et aux curés de sa généralité, ont été imprimées dans ses *Œuvres*. Il mit toujours un grand intérêt à les conserver manuscrites, et appelait cette collection ses *Œuvres limousines*. Au milieu de vues fort sages, inspirées par une belle âme, on y trouve la préoccupation d'un homme trop prévenu de la supériorité de son esprit, et quelquefois une emphase

(8) Soulavie, *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, tom. II, p. 277 et 78.

(9) Il le fut jusqu'en 1764, qu'il fut remplacé par G. de Saint-Priest, son fils. Il sont tous deux de la même famille que les Saint-Priest dont on peut lire l'article, t. XL, p. 86.

(10) *Mémoires sur la vie, etc. de Turgot*, tom. 1^{er}, de l'édition de ses œuvres, p. 99, et tom. V, p. 290.

dioule pou exprimer des idées es. On peut dire que c'est à le l'intendance de Turgot en an, que l'administration, en , est devenue *écrivassière*. e, il donna encore plus comnt dans ce travers; cette mul-écrits administratifs semble-pposer dans Turgot une granité d'écrire. On se tromperait unt; car il composait lentement peine. « L'esprit de M. Turgot dans une activité continuelle, Morellet; mais lorsqu'il se it au travail, lorsqu'il s'a-t d'écrire et de faire, il était et *musard*. Lent, parce qu'il it donner à tout un degré de ction tel qu'il le concevait, naement difficile jusqu'à la mi; et parce qu'il ne pouvait r de personne, n'étant jamais nt de ce qu'il n'avait pas fait ème. Il *musait* aussi beau-, perdant le temps à arranger ureau, à tailler ses plumes, as qu'il ne pensât profondé-en se laissant aller à ces niai; mais à penser seulement, avail n'avancait pas. » De-aze ans, il était intendant de s: subordonné, dans cette à des réglemens qui lui dé-nt, et aux idées variables des urs-généraux, qui se succé-fréquemment, il désirait se ur un plus grand théâtre, où onner l'essor à ses opinions; tait le caractère de cet hom-se trompa si souvent, mais ne saurait accuser les inten-ne recherchait la puissance, s la conviction qu'il était né-xercer au profit de l'espèce . Jouissant d'une fortune e, il ne songeait pas à iter. Il n'acceptait le re-

venu attaché aux grandes places que pour le consacrer à la re-présentation qu'elles exigent, à des actes de bienfaisance, ou à des en-couragemens pour les progrès des sciences. Son désintéressement était tel que, même dans ses grands pro-jets pour le bonheur de ses sembla-bles, il bornait ses vœux à la réalité du succès, sans que la gloire de l'a-voir opéré fût pour lui une récom-pense nécessaire (11). Il s'attachait tellement au bien qu'il méditait, qu'a-fin de ne pas abandonner ses travaux commencés pour la prospérité du Li-mousin, il refusa les intendances plus importantes et beaucoup plus lucra-tives de Rouen, de Lyon et de Bordeaux. Cependant, accoutumé à vivre dans la capitale avec des sa-vants et de beaux esprits, il se dé-plaisait à Limoges, où il ne pouvait trouver le même avantage. La né-cessité de traiter verbalement avec les ministres d'importantes affaires, l'attira quelquefois à Paris. Il s'y trouvait, lorsque les maîtres des re-quête, jugeant au souverain, réha-bilitèrent la mémoire de l'infortuné Calas (*Voyez GALAS*, VI, 503). Turgot fut un des juges; et dans cette occasion, il parla en faveur de cette victime avec une véhémence qui ne lui était pas ordinaire. Enfin, en 1774, lorsque, long-temps com-primé par l'administration vigou-reuse de Maupeou et de Terray, le parti philosophique se sentit re-naître à l'avènement de Louis XVI, et retrouva de puissants appuis à la cour, dans le gouvernement et même parmi le clergé, il appela de tous ses vœux Turgot au ministère. D'Alen-lembert, Condorcet, Marmontel,

(11) Particularités et observations sur les ministres des finances, par M. de Montyon (p. 178).

Bailly, Thomas, Laharpe, Condillac, Morellet, en un mot tous les hommes de lettres en possession de diriger l'opinion publique, proclamèrent l'intendant de Limoges comme le seul homme qui pût soutenir la monarchie ébranlée et opérer les réformes qu'exigeaient les lumières du siècle. Le premier ministre Maurepas craignait ces réformes : il n'était pas partisan des économistes ; mais il ne dédaignait point le suffrage des philosophes ; il voulait d'ailleurs venturer le trône que d'hommes vertueux. Ce double but fut atteint par la nomination de Turgot au ministère. Maurepas le plaça à la marine (20 juillet 1774), parce qu'il espérait que dans ce département le nouveau ministre ne pourrait appliquer ses principes que d'une manière indirecte. Turgot n'avait ni attrait ni disposition ni connaissances acquises pour cette partie de l'administration (12). Il accepta cependant. « Au moins, » dit-il, en apprenant sa nomination, « je ne retournerai pas à Limoges. » Pendant ce ministère, qui ne dura qu'un mois, Turgot s'honora par deux actes universellement applaudis : il fit payer aux ouvriers de Brest une année et demie des arrérages qui leur étaient dus ; il proposa au roi d'accorder à l'illustre Euler une gratification d'environ cinq mille livres, pour le récompenser de son excellent ouvrage sur la construction et la manœuvre des vaisseaux (13). Cependant il saisissait habilement toutes les occasions d'énoncer devant le roi ses projets pour le bonheur public. Louis XVI, qui crut entrevoir le moyen de mériter l'amour des Français, saisit avec empressement l'occasion de

(12) « Je ne te crois pas plus marin que moi, » écrivait Voltaire à M^{me}. du Defant. »

(13) M. de Montyon : même ouvrage, p. 283.

nommer Turgot au contrôle-général. Ce fut le 24 août 1774, que ce dernier passa du ministère de la marine à ce nouveau poste. Cette promotion excita un enthousiasme universel dans le parti encyclopédique (14). Les hommes religieux, les amis de l'antique constitution de la monarchie étaient consternés. Ils voyaient avec peine l'opposition philosophique entrer dans le ministère ; et leurs alarmes étaient d'autant plus vives, que personne n'était tenté de refuser au nouveau contrôleur-général des connaissances profondes, beaucoup d'activité, et l'influence que donnent toujours les vertus personnelles (15). En acceptant la direction des finances d'un royaume obéré, Turgot adressa au roi une lettre devenue fameuse, et qui contenait l'aperçu de ses projets : *Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôt, point d'emprunts* ; telle était la base de tout son système. « Pour remplir » ces trois points, il n'y a, disait-il, » qu'un moyen ; c'est de réduire la » dépense au-dessous de la recette, » et assez au-dessous pour pouvoir » économiser, chaque année, une » vingtaine de millions, pour rem-

(14) La correspondance de Voltaire offre des détails curieux à cet égard. « M. Turgot est né sage » et juste, écrivait-il au mois de septembre 1774, » à M^{me}. du Defant ; il est laborieux et applique ; si quelqu'un peut rétablir les finances, c'est » lui. » Voltaire écrivait aussi à d'Argental : « Je » suis comme tout le monde, j'attends beaucoup » de M. Turgot. Jamais homme n'est venu au ministère mieux annoncé par la voix publique. Il » est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son » intendance. *Qui supra paucos fuisse fidels, supra » multo te constituam.* » (23 septembre.)

(15) Ces alarmes du clergé étaient plus que justifiées par la joie du parti philosophique : on peut en juger par ce passage d'une lettre de Voltaire au roi de Prusse, du 3 août 1775 : « Nous perdrons » le goût, mais nous acquerrons la pensée ; il y a sur- » tout un M. Turgot qui serait digne de parler » avec Votre Majesté. Les prêtres sont au déses- » poir. Voilà le commencement d'une grande ré- » volution. Cependant on n'ose pas encore se de- » clarer ouvertement. On mine en secret le vieux » palais de l'imposture, fondé depuis 1775 années.

» boursier les dettes anciennes. Sans
 » cela, le premier coup de canon for-
 » cerait l'état à la banqueroute. On
 » demande sur quoi retrancher ; et
 » chaque ordonnateur, dans sa partie,
 » soutiendra que presque toutes
 » les dépenses particulières sont in-
 » dispensables. Ils peuvent dire de
 » fort bonnes raisons ; mais comme il
 » n'y a en point pour faire ce qui est
 » impossible, il faut que toutes ces
 » raisons cèdent à la nécessité abso-
 » lue de l'économie. Il est donc de
 » nécessité absolue que Votre Ma-
 » jesté exige des ordonnateurs de
 » toutes les parties qu'ils se con-
 » certent avec le ministre des finan-
 » ces, etc. » Turgot demandait sur-
 » tout que le roi lui prêtât son appui
 » dans les réductions qu'il méditait :
 » « J'ai prévu, continuait-il, que je
 » serais seul à combattre contre les
 » abus de tous genres, contre les ef-
 » forts de ceux qui gagnent à ces
 » abus, contre la foule des préjugés
 » qui s'opposent à toute réforme, et
 » qui sont un moyen si puissant dans
 » la main des gens intéressés à éter-
 » niser les désordres. J'aurai à lut-
 » ter même contre la bonté naturelle
 » de Votre Majesté et des personnes
 » qui lui sont les plus chères. . . . Ce
 » peuple auquel je me serai sacrifié,
 » est si aisé à tromper, que peut-être
 » j'encourrai sa haine par les mesu-
 » res mêmes que j'emploierai pour
 » le défendre contre les vexations....
 » Votre Majesté se souviendra que
 » c'est sur la foi de ses promesses,
 » que je me charge d'un fardeau
 » peut-être au-dessus de mes forces ;
 » que c'est à elle personnellement, à
 » l'honnête homme, à l'homme juste
 » et bon, plutôt qu'au roi, que je me
 » confie. . . » Faire ainsi des condi-
 » tions à un monarque qui l'honorait
 » de sa confiance, donner l'exemple

dangereux, surtout en matière de
 gouvernement, de distinguer dans le
 roi deux personnes, le prince et
 l'homme privé, dénotait de la part
 de Turgot beaucoup de présomption,
 et l'oubli complet du principe fon-
 damental de la monarchie. Une pa-
 reille lettre adressée à Louis XIV
 ou même à Louis XV, eut été suivie
 d'une prompte révocation ; Louis
 XVI en parut satisfait. Des écrivains
 ont vanté outre mesure le ministère
 de Turgot ; d'autres l'ont étrangement
 déprécié. Les faits prouvent qu'il y
 a eu, dans les actes de cet homme
 d'état, mélange de bien et de mal.
 Le bien lui appartient tout entier :
 le mal a été fait contre ses intentions.
 Turgot avait conçu ses plans dans
 un vaste ensemble : il en avait d'a-
 vance prévu, combiné l'exécution
 avec l'autorité entière du roi, pour
 soutenir ses innovations : les parle-
 ments ayant été rappelés quelques
 mois après son avènement au minis-
 tère, il fut privé de cet appui ; et les
 parlementaires, irrités contre Turgot
 qui, seul dans le conseil avec le ma-
 réchal du Muy, s'était opposé à leur
 rétablissement, s'unirent aux cour-
 tisans, aux financiers, au clergé, en
 un mot, à tous les ennemis du contrô-
 leur-général. Louis XVI, voyant que
 tout ce qui l'entourait était contre son
 ministre, finit par hésiter dans la
 voie des réformes philosophiques,
 proposées par celui-ci. Maurepas, qui
 ne les approuvait pas, et qui était
 jaloux de la popularité de Turgot,
 ne cessait, appuyé du garde-des-
 sceaux, Hue de Miromesnil, de faire
 dans le conseil, contre les projets du
 contrôleur-général, des objections
 dans l'intérêt des classes privilé-
 giées : il dirigeait, sous main, l'op-
 position des parlements et de la cour.
 Seul contre tant d'ennemis, connais-

sant mieux les livres que les hommes, incapable de fléchir sur des détails indifférents, pour assurer le succès d'une mesure ; étranger à l'art si facile aux hommes en place de gagner leurs adversaires par des prévenances, Turgot devait succomber à la fin, et sortir du ministère avec la déplorable réputation d'avoir *su faire aussi mal le bien que Terray, son prédécesseur, faisait bien le mal* (16). Voici les grands projets médités par Turgot : l'abolition des corvées par tout le royaume ; la suppression des abus les plus tyranniques de la féodalité ; les deux vingtièmes des tailles convertis en un impôt territorial sur la noblesse et le clergé ; l'égalité répartition de l'impôt assurée par le cadastre ; la liberté de conscience ; le rappel des protestants ; la suppression de la plupart des monastères ; le rachat des rentes féodales, combiné avec les droits de la propriété ; un seul code civil pour tout le royaume ; l'unité des poids et mesures ; la suppression des jurandes et maîtrises ; des administrations provinciales pour défendre les intérêts municipaux ; le sort des curés et des vicaires amélioré ; les philosophes et les gens de lettres appelés à fournir au gouvernement le tribut de leurs lumières ; la pensée aussi libre que l'industrie ; un nouveau système d'instruction publique ; l'autorité civile indépendante de l'autorité ecclésiastique, etc. L'imagination s'effraie de l'étendue de ces conceptions, quand on se reporte au temps où Turgot osa les annoncer ; elle s'épouvante en songeant à quel prix la révolution nous a fait acheter celles de ces réformes qui étaient réellement des améliorations

(16) L'économiste Baudouin, disait de Turgot, après sa disgrâce, que c'était un bon outil sans manche.

desirables. Au reste, il donna à ce ministre d'accomplir l'un de ses vastes projets : les faits qu'il obtint se réduisent à quelques mesures partielles ; et recueilli, après tant de travail que le ridicule d'avoir promis trop pour faire peu. Il débuta par payer les pensions de quatre francs et au-dessous, arriérées depuis plusieurs années : il réduisit différents droits qui portaient sur la consommation et l'industrie de la classe ouvrière ; il adoucit la perception de l'impôt ; il s'honora en faisant le pot-de-vin de trois cent livres, que les contrôleurs-généraux par un usage établi, recevaient au renouvellement du bail des fermes ; il abolit la contrainte solidaire des contribuables des communes ; aucun ministre ne favorisa avec plus de zèle les savants et les gens de lettres, et, sous ce rapport, on n'aurait rien de reproche à lui faire, s'il ne s'était montré beaucoup trop prodigue de bienfaits du roi envers des écrivains qui n'avaient d'autre titre que de appartenir à la secte des économistes. Occupé du grand projet d'un canal général de navigation intérieure, il nomma pour arrêter les bases de cette opération, d'Alembert, de Condorcet et Bossut, en faveur duquel il établit une chaire d'hydrodynamique. Il institua la société royale de médecine, pour s'occuper exclusivement de la géographie médicale et des causes des maladies endémiques ; il acheta le secret du remède contre la peste solitaire, et le publia. Il favorisa Parmentier, qui améliorait le blé du soldat ; l'abbé Morellet, qui composait un Dictionnaire du commerce et l'abbé Roubeau, qui écrivait l'histoire des finances de France. Les fermiers inceptes du bail des pou-

stitua Le Faucheur, homme
 e, et lui adjoignit le célèbre
 sier, qui perfectionna la fa-
 tion de la poudre. Il envoya
 r en Corse, pour y établir
 cole d'agriculture. De tels ac-
 ui seuls eussent suffi pour il-
 r un grand ministre, disparaiss-
 n quelque sorte devant les fau-
 mbreuses qui, sous Turgot, si-
 rent la marche générale de
 nistration. « Il agissait, dit
 uc de Meilhan, comme un
 rurgien qui opère sur les car-
 res, et il ne songeait pas qu'il
 trait sur des êtres sensibles :
 e voyait que les choses et ne
 occupait pas assez des personnes.
 te apparente dureté avait pour
 ncipe la pureté de son ame, qui
 peignait les hommes comme
 mes d'un égal desir du bien
 blic, ou comme des fripons
 ne méritaient aucun ménage-
 nt. » Durant le carême de 1775,
 disposa le clergé, en faisant
 iser les bouchers de Paris à
 re de la viande comme dans
 les autres temps. Jusqu'alors
 el-Dieu avait seul le privilège de
 er cette denrée pendant cette
 ue de l'année. Le parti philoso-
 ue vanta cette innovation comme
 t l'avantage de détruire une
 usurpation de la puissance ec-
 astique (17). Le clergé accusa
 ot de vouloir détruire la reli-
 Il encourut le même reproche,
 formant les voitures publiques,
 remplaça par d'autres appelées,
 on nom *Turgotines*. « Les en-
 preneurs des anciens établisse-
 nts, dit un auteur religieux (18),
 ient tenus de procurer aux voya-

Condorcet, *Vie de Turgot*.
 L'abbé Proyart, *Louis XVI et ses vertus aux
 vue la perversité de son siècle*.

» geurs la faculté d'entendre la messe
 » les jours où il est de précepte d'y
 » assister : la réforme des voitures
 » entraîna celle des chapelains ; et
 » les voyageurs en Turgotines ap-
 » prirent à se passer de messe, com-
 » me s'en passait Turgot. » Sous
 d'autres rapports, ces nouvelles mes-
 sageries transportant les voyageurs
 à peu de frais et avec célérité, of-
 fraient au commerce des facilités jus-
 qu'alors inconnues ; mais le public
 n'en fit pas moins chorus avec les pro-
 priétaires et les fermiers des anciennes
 voitures, qui se trouvaient lésés par
 cette innovation (19). A l'époque du
 sacre du roi, Turgot proposa de faire
 la cérémonie à Paris, d'abord par
 économie, ensuite pour détruire (du
 moins on l'en accusa) l'influence
 des souvenirs religieux que rappellé
 la ville où fut baptisé Clovis (20). Il
 essaya aussi de changer la formule
 du serment du sacre, qu'il trouvait
 trop favorable au clergé : il désap-
 prouvait, avec raison, le serment
 d'exterminer les hérétiques, que Louis
 XIII et Louis XIV avaient déjà mo-
 difié. Il adressa, à ce sujet, à Louis
 XVI, un Mémoire *sur la tolérance*,
 dont la première partie se trouve
 dans le septième volume de ses
 OEuvres. Louis XVI s'abstint de
 rien innover dans une matière si grave.
 De tout le ministère de Turgot, l'évé-
 nement qui a laissé le plus de souve-
 nirs, est la fameuse révolte des blés,
 au mois de mai 1775, prélude ef-
 frayant des scènes de 1789. Le mo-

(19) Entre autres épigrammes faites à cette occa-
 sion, nous citerons la suivante :

Ministre ivre d'orgueil, tranchant du souverain,
 Toi, qui sans t'émouvoir, fais tant de misérables,
 Puisse la peste absurde aller un si grand traip,
 Qu'elle te mène à tous les diables.

(20) Bourgoing, dans les *Mémoires historiques
 et philosophiques sur Pie VI*, a même dit que Tur-
 got voulut s'opposer à ce que le sacre eût lieu ;
 cette imputation paraît fautive.

ment qu'il choisit pour accorder la libre circulation des grains dans l'intérieur, parut peu favorable, attendu la médiocrité de la récolte. Son tort surtout fut d'avoir avancé, dans les préambules des édits sur cette matière, des propositions dures, et faites pour effrayer les citoyens qu'il se proposait d'éclairer. Telle était celle où alors que les angoisses du besoin se faisaient le plus sentir, il réclamait pour le commerçant en grains, un droit de propriété si absolu sur sa denrée, qu'il pût à son gré l'enlever à la circulation et même la laisser perdre et avarier. Dans d'autres arrêts du conseil, Turgot déclarait que le blé était cher, et qu'il devait toujours rester à haut prix (21). « La nation, dit un auteur » contemporain, était fatiguée depuis » long-temps de l'administration dé- » sastreuse de Louis XV : elle l'avait » supportée, en se flattant d'en être » bientôt débarrassée; mais le moyen » de souffrir patiemment sous un prin- » ce dont la carrière ne faisait que » commencer, et dont le joug, à en » juger par le début, deviendrait into- » lérable, si on laissait s'ancre dans » le ministère le chef d'une secte fa- » natique, causant la famine à force » de parler de blé, et tourmentant » toujours le pauvre peuple par ses » expériences fatales, sous prétexte » de s'occuper de son bonheur (22)? » Ces mécontentements étaient habilement fomentés par les ennemis que Turgot s'était faits 1°. dans le clergé, qui le croyait un athée, et qui ne pouvait lui pardonner de vouloir le comprendre dans la classe de

ceux qui devaient contribuer cuncta à la corvée dans les gens de finance compte desquels le contrôle royal s'était expliqué si ouvertement que d'un instant à l'autre ils daient à leur ruine totale; 3 dans le parlement de Paris détestait depuis long-temps ces adversaires si puissants et breux, il faut joindre les partisans le duc de Choiseul et même Terray conservaient encore. Une révolte éclata non-seulement dans Paris mais encore à Dijon, à Amiens, et dans plusieurs autres villes de province. Partout il fallait employer l'appareil militaire pour disperser les mutins. De Pontivy fut le foyer de l'émeute par où les brigands se portèrent sur Paris : on n'eut que le temps de fermer les grilles du château. Le duc se présenta au balcon : il vit la multitude, et ne fut pas étonné. Croyant voir le peuple affaibli par cette canaille effrontée, il baissa le prix du pain, et le fit à deux sous la livre. Cette mesure rétablit la tranquillité dans Paris mais les mutins, fiers de leur succès se dirigèrent la nuit même sur Paris où ils entrèrent à sept heures du soir : on remarqua dans ce mouvement une sorte de combinaison : un homme qui semblait indiquer qu'un mouvement visible dirigeait secrètement. Ce qui confirma ces soupçons fut que les brigands mêlaient dans leur ivresse aux cris de la faim qu'ils pillassent toutes les boutiques de boulangers, ils avaient le soin de pain, que la plupart tribuaient au peuple qui commença l'émeute avec une curiosité. Le régiment des gardes-nationales était alors sur pied dans la

(21) Quelquefois on y trouvait des vérités si simples, qu'elles en étaient triviales : entre autres dans l'édit concernant la libre exportation, il disait que le blé ne vaut qu'autant qu'il est semé.

(22) Anecdotes du règne de Louis XVI (par No ugret), tom. V, p. 96.

mousquetaires noirs et gris occu-
rent aussi une partie des pos-
Quelques coups de fusil au-
dissipé l'attroupement ; mais
, par humanité, avait ordonné
pas tirer sur son peuple. Ce-
nt, à onze heures, tout fut fi-
es pillards se lassèrent plutôt
ne furent réprimés. A midi, le
chal de Biron s'empara des cars-
s et de divers postes. Les pa-
s, pour qui tout est spectacle,
ent à une heure de leurs mai-
en disant avec légèreté, *allons*
'émeute (23). Le soir, le pre-
ministre Maurepas, se montra
péra. Cependant Turgot et le
chal Du Muy étaient enfin par-
à décider le roi à sévir contre
mas de brigands. Le premier,
déjà rétabli le pain au prix
nt ; il obtint du monarque
gnature en blanc, qui mettait à
sposition toutes les troupes.
alors qu'il traça un vaste plan
mpagne, comme s'il se fût agi
pousser une armée ennemie,
que quelques précautions mi-
s étaient plus que suffisan-
sur réprimer des séditieux qui
nt montré si peu d'acharne-
Le 3, en quittant le roi à
heures après minuit, il alla
me, muni de son blanc-seing à
des cheveu-légers de Versail-
ù il frappa à coups redoublés.
sse n'ouvrit que sur les ordres
s de Turgot, qui s'annonçait
part du roi ; mais n'aperçut
au lieu d'un officier d'ordon-
, qu'un gros homme en habit
et en cheveux longs, ébouriffés
vent, il crut avoir affaire à un

fou. La vue du blanc-seing du roi ter-
mina enfin ce burlesque débat entre le
suisse en chemise, et le contrôleur-gé-
néral. Turgot fit partir sur-le-champ
les cheveu-légers pour Pontoise ; et
dès le lendemain, il organisa avec le
maréchal de Biron, des campements
pour prévenir de nouvelles émeutes,
et protéger l'arrivage des grains. Les
mousquetaires noirs furent placés sur
la rive droite de la Marne, les gris
sur la basse Seine, les gendarmes et
cheveu-légers sur la haute Seine. Les
gardes-françaises, les suisses et les
invalides gardèrent les faubourgs et
les boutiques de boulangers. Il fut
défendu de s'attrouper, et d'exiger
le pain au-dessous du prix courant,
sous peine d'essuyer le feu des trou-
pes royales, et d'être jugé prévôta-
lement. Louis XVI n'avait pas le
genre d'esprit convenable pour sai-
sir le ridicule de toutes ces mesu-
res ; mais cet appareil de forces mi-
litaires au milieu de sa capitale, rép-
ugnait à la bonté de son cœur, et
il répéta plusieurs fois à son minis-
tre : « N'avons-nous rien à nous re-
» procher dans ces dispositions ? »
La cour et le peuple de Paris, ne vi-
rent que le côté plaisant de ces dispo-
sitions stratégiques, qu'on appela *la*
guerre des farines. Le maréchal de
Biron, qui prenait les ordres de Tur-
got, avait sous lui quatre lieutenants-
généraux, un état-major, des aides-
de-camp de tous les corps : le quartier-
général était à son hôtel, et l'armée
était de vingt-cinq mille hommes.
Les appointements des officiers supé-
rieurs étaient payés sur le pied de
guerre. Le maréchal avait vingt mille
livres par mois, outre une somme
de quarante mille livres par an pour
sa table. Au gaspillage momentané
qu'avait occasionné l'émeute, on
substitua le mal réel et plus dura-

es marchandes de modes imaginèrent de
rti de l'insurrection. Elles changèrent la
mode, et toutes les élégantes de Paris
t des bonnets à la révolte.

ble, d'un armement militaire qui coûta près d'un million à l'état. On ne manqua pas de chausonner le maréchal de Biron, sur son généralat ; et la puéride importance qu'il y mettait, lui attira ce couplet :

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des halles.
De rue en rue au petit trot,
Tu chasses la famine ;
Général digne de Turgot,
Tu n'es qu'un Jean Farine.

Des intrigues parlementaires se mêlèrent alors aux embarras du gouvernement ; le parlement prit part à l'émeute, autant qu'il était en lui, et choisit le moment d'une pareille crise, pour rendre un arrêt violent dirigé contre le système des économistes et contre la liberté du commerce des grains. Il promettait en outre que le pain serait diminué. L'arrêt fut imprimé et affiché. Turgot, appuyé de son collègue et ami Lamoignon de Malesherbes, récemment élevé au ministère, ôta au parlement la connaissance de tout ce qui pouvait avoir rapport aux subsistances. Cette décision, sans signature d'aucun ministre d'état, fut placardée, par voie purement militaire, sur les affiches du parlement. Cette cour fut mandée pour le 5 mai à Versailles, afin d'y subir un lit de justice. Turgot aurait voulu le maintien de toutes les dispositions affichées le jour précédent contre l'autorité du parlement ; mais d'après le conseil de Maurepas, la déclaration faite dans le lit de justice se borna à attribuer à la juridiction prévôtale la connaissance des délits commis par ceux qui avaient été arrêtés le 3 mai. Le parlement fut satisfait de cette disposition, qui lui ôtait l'odieux de la punition des coupables. Au moment de l'émeute, le lieutenant de police Lenoir avait

été révoqué, à la demande de Turgot, dont il ne partageait pas les principes. L'économiste Alméidas fut mis à la place de cet habile administrateur : c'était sans doute un homme probe, studieux, d'un caractère sûr ; mais personne n'avait moins fait pour diriger la police que ce continuateur obscur de l'*Art de veiller les dates*, il n'avait jamais vécu avec ses livres. Le 17 mai, la commission prévôtale fit pendre, au-dessus du plus grand appareil militaire, un gazier et un perruquier, à une poutre de quarante pieds de haut. Ils furent pendus en criant au peuple qu'ils mouraient pour sa cause. Le lendemain le roi signa une amnistie : car ce gazier, qui dans toute cette affaire n'avait plus de sang-froid et de réserve que son ministre, n'avait consenti à la pendre que de quarante pieds, qu'à la condition de l'amnistie subséquente. L'opinion publique se prononça dès lors très-fortement que jamais contre les économistes ; on disait que les membres de cette secte, ne pouvant persuader ni convaincre, avaient voulu effrayer. Ce qu'il y eut de plus effrayant pour la considération personnelle du contrôleur-général, ce fut pendant qu'on scellait ainsi d'un sceau humain la loi de la liberté du commerce, Turgot fut obligé de se rendre dans les provinces des ordres destructifs de cette liberté. Il avait à approvisionner extraordinairement et à prix forcé, la Lorraine, la Champagne, les blés de la Champagne. A Reims, proche du sacre, les amis de Turgot lui firent craindre la révolte : il se décida à faire pendre de la Lorraine ces mêmes blés qui avaient été exportés à Paris. Sans cette précaution, il eût été possible que la cérémonie fût troublée par les violences d'un

« Jamais, selon du temps, la loi de iprouva plus d'entrao- que où on la prônait d'enthousiasme. » En la conduite de Turgot, subsistances, ne fut ment de fautes et de . Il avait fait arrêter it s'était servi l'abbé approvisionnement des t éclat, il ne put trou- en faute, soit qu'ils nts, soit qu'il n'eût nesures assez promp- xérir des preuves de s menées. « Impru- a sévérité, dit M. de i l'a été encore dans s et dans sa bienfai- oris pour ses coopéra- llumés dont les idées ches, et l'expérience re part, pour se faire is le Limousin, il ac- e province une dimi- ionnant de ses tailles, rtie en augmentation vinces voisines, sans reuve qu'elles fussent aus une proportion que le Limousin. » Il bolir la contrainte par ère commerciale. S'il l, il aurait détruit le n amour pour la classe endait injuste envers ses de la société, de- coisie jusqu'aux pre- : l'état : c'est dans cet nna une préférence dé- îôts directs sur les im- genre de contribution is doute abusé depuis, li sur des bases modé- tant moins onéreux le, qu'il paie l'impôt

presque sans s'en apercevoir; d'ail- leurs c'est le seul moyen pour que l'ou- vrier acquitte sa part des charges pu- bliques, dont aucun citoyen ne doit être exempt. Turgot prétendit aussi abolir l'assujétissement au service mi- litaire, détruire la milice, et pourvoir à la sureté de la patrie par des en- gagements volontaires. Cette propo- sition fut unanimement rejetée dans le conseil, comme pouvant compromet- tre le salut de l'état. Chaque jour il voyait croître le nombre de ses enne- mis : il trouva moyen d'indisposer contre lui le vertueux duc de Pen- thièvre. Chargé pour Mesdames, de traiter avec ce prince de l'achat du beau domaine de Sceaux, il en of- frit un prix bien éloigné de sa va- leur. Le duc de Penthièvre lui dit : « Monsieur le contrôleur-général, je » savais bien que vous prêchiez la » liberté; mais je ne vous croyais pas » homme à en prendre tant (24). » Il ne manquait plus à Turgot que de voir les philosophes se déclarer contre lui : c'est ce que firent quelques-uns d'entre eux (25), lorsque Necker, qui aspirait au ministère, eut publié son fameux écrit sur le commerce des grains, dans lequel il attaquait Turgot sur des fautes qu'il n'avait pas commises. En effet, ainsi qu'on

(24) Voy. la Correspondance de Grimm, où l'on trouve une juste appréciation des Mémoires de Dupont de Nemours et de Condorcet, sur Tur- got. On y apprend aussi que cette expression pa- triotisme d'antichambre, pour exprimer des idées populaires rebatues, a été pour la première fois employée par ce ministre.

(25) Les tabletiers de Paris avaient imaginé, pour les amateurs, de nouvelles boîtes fort plates, qu'ils nommèrent pour cette raison des *platitudes*. La duchesse de Bourbon alla un jour à l'hôtel Ja- bach, fameux magasin de bijoux, et demanda des *Turgotines*. Le marchand parut ignorer ce qu'elle voulait dire : « Oui, ajouta-t-elle, des ta- » blières comme celles-là, » en montrant la forme à la mode. — « Madame, ce sont des *platitudes*, » répliqua-t-il. — Oui, oui, reprit la princesse. » c'est la même chose. » Le nom leur en resta, et tout le monde en province, comme à Paris, vou- lut avoir sa *Turgotine*.

peut s'en convaincre par la lecture des divers édits provoqués par ce ministre, jamais il n'avait cherché qu'à établir la liberté intérieure du commerce, tandis que son adversaire le combattait comme s'il eût établi l'exportation des grains hors du royaume. De là naquit entre les partisans de Turgot, et ceux de Necker une guerre de pamphlets, de caricatures, de médisances et de calomnies. Dans cette lutte, Condorcet se distingua par son zèle pour Turgot, son ami; mais ses brochures produisirent peu d'effet, et prouvèrent qu'un habile géomètre peut n'être qu'un publiciste fort médiocre. Du côté de Necker, on vit se signaler le marquis de Pezay, personnage équivoque, dont l'alliance n'était rien moins qu'honorable, et qui ne cessait de poursuivre ouvertement le contrôleur-général par ses petits vers et ses sarcasmes. Il ne craignit pas d'attaquer les mœurs de Turgot, qui furent toujours irréprochables; et dans ses odieuses calomnies, il mêlait les noms des femmes les plus respectables (26). Comme homme privé, Turgot pouvait répondre à toutes les imputations par la profonde estime des hommes vertueux. Le prince de Beauvau, le duc de la Rochefoucauld, Trudaine, et surtout Lamoignon de Malesherbes, voilà les amis dont le suffrage vengeait la personne de Turgot des outrages d'un Pezay. Cependant Voltaire, dont l'opinion était une puissance, ne cessait de lui prodiguer les hommages d'une

(26) Parmi les caricatures de cette époque, on peut citer celle qui parut immédiatement après la publication d'une brochure de Condorcet. On représentait Turgot en cabriolet, avec la duchesse d'Euville, Dupont de Nemours, Devaïanes et les abbés Beaudesou et Roubeau, ses économistes, traînaient la voiture en foulant des tas de blés. La voiture verse, et M^{me}. d'Euville montre, d'une manière très-libre, ces mots écrits en grosses lettres : *Liberté, liberté, liberté toute entière.*

admiration fervente. Dans vingt-droits de sa correspondance, signale comme un *nouveau* (27). Lors de la révolte des b écrivait à M. de La Tour-du « Il est digne des Welches de » poser aux grands desseins « Turgot. » Il se prononça ment contre la brochure de Ne dans une lettre adressée à D nes, ami du contrôleur-général « Nous n'avons point à G » le fatras du genevois D » contre le meilleur ministre « France ait jamais eu. Necker » donnera bien de garde de » voyer sa petite drôlerie. I » bien que je ne suis pas de soi » Il y a dix-sept ans que j'eus l » heur de posséder pendant q » temps M. Turgot dans ma » ne. J'aimai son cœur, et j'ai » son esprit. Je vois qu'il a » toutes mes vues et toutes me » rances. L'édit du 13 septem » paraît un chef-d'œuvre de la » table sagesse et de la vérité » quence. Si Necker pense m » écrit mieux, je crois dès ce m » Necker le premier homme d' » de; mais jusqu'à présent je » comme vous. » Turgot avait la reconnaissance de Voltaire | dit bienfaisant qui avait affranchi le petit pays de Gex de toute imp

(27) « Je bénis en m'éveillant et en m'endormant M. le duc de Sully-Turgot (Lettre du 1775). Je ne sais ce qu'on lui permet de dire; mais je fais plus de cas de son esprit que celui de Jean-Nicolas Coibert, et de M. de Rosny. Je ne crains pour lui que de mauvaises, les finances et la goutte. Ce sont de terribles sortes d'ennemis; il n'y a que lui qui soient plus dangereux. » (19 av. lettre à M^{me}. du Desfant). Mais Voltaire lequel on trouve presque toujours le mot contraire, a aussi rime sur Turgot et il qui a l'air d'une épigramme :

Je crois en Turgot fermement.
Je ne sais pas ce qu'il veut faire;
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

acte. Voltaire ne mit aucune borne à sa reconnaissance. Il fit frapper, par le roi, une médaille à l'effigie de Turgot, couronnée d'olivier, avec la légende : *Regni tutamen*. Il fit même l'engager à faire à l'académie de Colmar la même honneur que Colmar, mais on ne sait pourquoi ce n'est pas lui, qui devint, quelques mois après, membre de celle des sciences, belles-lettres, où il fut élu (1776) au duc de Saint-Aignan, se refusa à prendre place dans les quarante. Depuis vingt ans, Turgot exerçait le ministère ; son crédit baissait de jour en jour.

En vain le roi, dans une circonstance récente, lui avait-il donné un témoignage signalé de prédilection lui écrivant : « Il n'y a que moi et moi qui aimions le peuple », et Turgot ne devait pas se soutenir longtemps contre le vœu du premier ministre. Maurepas se garda bien de querir : il le laissa marcher de son élan à sa perte par la témérité de ses dispositions. Tout préoccupé de son nouveau plan de réorganisation, Turgot négligeait tout de pourvoir aux besoins pressants de l'état ; et cependant il pouvait lui reprocher de tirer à lui des choses qu'il voulait partager. « Tandis qu'il proscrivait le magasin de blé pour le compte du gouvernement, le peuple de Paris était nourri avec les blés emmanés par l'abbé Terray. Tandis qu'il censurait les moyens de finances employés par son prédécesseur, il pourvut à l'acquit de la dette avec l'argent obtenu par ces moyens (28). » Ces contradictions blessoient toutes les classes, tous les partis, on peut dire toute la nation.

M. de Montyon, ouvrage déjà cité.

tion. Le roi lui-même, fatigué de tant de contradictions, ébranlé surtout par la démission de Malesherbes (29), commençait à perdre quelque chose de sa confiance dans Turgot. Maurepas, de son côté, ne négligeait aucune occasion de lui présenter sous le point de vue ridicule les projets romanesques du contrôleur-général. C'est au milieu de telles difficultés que ce dernier, en annonçant pour un avenir peu éloigné des plans de réforme et de nombreuses suppressions de charges dans la maison du roi et des princes, publia à-la-fois six édits, dont les deux premiers surtout pouvaient être regardés comme devant amener une révolution dans toute l'administration. L'un portait la suppression des corvées dans tout le royaume, et la création d'un impôt pour en tenir la place ; l'autre, la suppression des jurandes et maîtrises (30). Depuis plus de six mois ces édits étaient connus, annoncés, et l'opposition avait pu concerter d'avance ses moyens de les combattre : en un mot, on les attendait comme le signal de la chute du ministre qui voulait ainsi révolutionner l'état, sous prétexte de le réformer (31). De tous ces édits, le parlement n'enregistra que celui qui concernait

(29) On disait alors : M. de Malesherbes doute de tout, M. Turgot ne doute de rien, M. de Maurepas rit de tout (Lettres de M^{me}. du Defant).

(30) Les quatre autres, d'une importance moins marquée, mais qui touchaient cependant à beaucoup d'intérêts, avaient pour objet la suppression 1^o. de la caisse de Poissy, 2^o. des droits sur les grains à la Halle, 3^o. des charges sur les ports ; le quatrième tendait à la diminution des droits sur les saufs.

(31) « Ce que je dis, qu'il n'était jamais content, » dit l'abbé Morellet, dans ses Mémoires, et que cette difficulté pour soi-même lui faisait perdre un temps précieux, a été bien marqué dans tout le cours de son ministère, et a vraisemblablement contribué à sa retraite. Il avait demandé des préambules pour les édits qu'il préparait sur les blés, sur les vins, sur les jurandes, sur les corvées, ses quatre principales opérations, à M. de Fourqueux, à M. Trudaine, à M. Abelard, à Dupont et à moi. Je me souviens qu'il m'a-

la suppression de la caisse de Poissy : il envoya les cinq autres à l'examen d'une commission. Le clergé, la noblesse et les parlements, indignés d'être assujétis à l'impôt qui remplaçait la corvée, s'élevèrent avec acharnement contre cet acte de bienfaisance éclairée. On jugera de la faiblesse de leurs objections, par celle-ci qui parut la plus spécieuse : elle était fondée sur la crainte que des ministres n'employassent un jour cette contribution à d'autres dépenses que celles de l'entretien des routes. Les justes objections qu'on avait pu faire à Turgot qui, simple intendant, prétendait pour sa province changer la loi générale du royaume concernant les corvées, ne pouvaient lui être opposées comme ministre exerçant l'autorité législative au nom du roi dans la plénitude de sa puissance. Ce qu'on peut reprocher à Turgot, c'est d'avoir négligé tous les moyens qu'il pouvait avoir de désarmer l'opposition du parlement. Après la signature de l'édit sur les corvées, on le fit trouver à dîner avec le premier président et quelques-uns des principaux membres, afin qu'il pût les disposer favorablement pour l'enregistrement de l'édit. Turgot dit quelques paroles d'un air froid et sententieux. Un de ses amis, voulant, à plusieurs reprises, l'engager à faire quelques avances, lui dit : « C'est le moyen de faire passer votre édit. — *Si le parlement veut le bien*, répondit Turgot, *il enregist-*

« vait remis trois de ces préambules sur les bûches, »
 « en m'en demandant mon avis. Je les lui rendis »
 « au bout de quelques jours, sans en faire moi- »
 « même un nouveau, parce que je les trouvais tous »
 « bons. Il insista pour que je lui disse quel était »
 « celui que je trouvais le meilleur. Je lui répon- »
 « dis : *Celui que vous donnerez le premier*. Il y »
 « avait deux mois qu'on attendait ce malheureux »
 « édit; il le fit attendre encore deux mois, et je ne »
 « me trompe pas en disant qu'il a consumé à ré- »
 « diger ce préambule plus de deux mois entiers »
 « du peu de temps que le tourbillon des affaires »
 « lui laissait pour la méditation. »

trera l'édit ; » et il conserva ses nières réservées et même dédaignées. Le roi, nonobstant les instances de ce corps, fit enregistrer cinq édits dans un lit de justice c'était le dernier triomphe qu'il avait obtenu le ministre. Louis commença dès lors à lui témoigner une froideur qui aurait pu lui pressentir son renvoi, s'il avait plus de tact, plus de connaissance des hommes et de la cour. Enfin reçut sa démission deux heures avant un travail dans lequel le roi avait écouté avec humeur la lecture qu'il lui avait faite d'un long mémoire sur les principes de son nouvel édit. Turgot sortit du ministère au mois de mai 1776, remplacé par Clugny (V. ce mot). On a assigné à sa chute, outre la position concertée de Maurepas au parlement, divers motifs qui ont dû y contribuer : d'abord les infirmités de son premier commis Lacroix, lequel il accordait une confiance excessive; en second lieu, le mécontentement qu'avait conçu le roi en apprenant qu'aux barrières de Paris on avait, en vertu d'une simple lettre de Turgot, certains droits supprimés, un édit que ce ministre lui-même avait provoqué; enfin le mécontentement du baron d'Ogny, intendant des postes, qui, feignant d'abus du secret des lettres, mit sous les yeux du roi une foule de missives supprimées, où l'on exagérait les torts de Turgot. Quoi qu'il en soit, il sut ta sa disgrâce avec dignité; et même ceux mêmes qui avaient demandé sa chute comme ministre, lui rendaient justice comme homme privé : « On ne peut voir qu'avec regret, dit un contemporain

(32) M. de Montyon, ouvrage déjà cité.

» que les intentions les plus pures,
 » une passion vraie pour le bon-
 » heur de l'humanité, des vues
 » étendues et élevées, tant de con-
 » naissances, de méditations, d'ef-
 » forts, de vertus, n'aient produit que
 » des institutions qui n'ont pas sub-
 » sisté et qui n'ont pas dû subsister,
 » et ont commencé la désorganisation
 » de l'état (33). » Dans la retraite,
 Turgot conserva de nombreux par-
 tisans parmi les gens de lettres :
 Voltaire (34), d'Alembert, Condor-
 cet, Dupont de Nemours, Roucher,
 Morellet, Marmontel, Devaïssnes, etc.
 Des ouvrages lui furent dédiés quoi-
 qu'il ne fût plus ministre (35); en un
 mot, tous ses amis lui demeurèrent
 fidèles, et c'est faire l'éloge des uns et
 des autres. La haute société se parta-
 gea sur la question de son renvoi. Dans
 un cercle où se trouvait la marquise de
 Fleury, d'Alembert s'étendait sur le
 bien qu'avait fait Turgot, et s'adres-
 sant aux contradicteurs : « Au moins
 » on ne peut nier qu'il n'ait fait un
 » furieux abattis dans la forêt des
 » préjugés. — C'est donc pour cela,
 » répondit la marquise, qu'il nous a
 » donné tant de fagots. » Un des
 amis de ce ministre lui reprochait
 d'avoir mis trop de précipitation
 dans ses opérations : « Comment pou-
 » vez-vous me faire ce reproche,
 » répondit-il ? vous connaissez les

(33) Ce jugement est celui que Malsherbes a
 porté de Turgot, son ami, et de lui-même : « M.
 Turgot et moi nous étions de fort honnêtes gens,
 très-instruits, passionnés pour le bien. Qui n'eût
 pensé qu'on ne pouvait mieux faire que de nous
 choisir ? Cependant ne connaissant les hommes
 que dans les livres, manquant d'habileté pour
 les affaires, nous avons mal administré.... Sans
 le vouloir, sans le savoir, nous avons contribué
 à la révolution. »

(34) Voltaire lui adressa l'Épître à un homme,
 qui commence par ces deux vers :

Philosophe indulgent, ministre citoyen,
 Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien.

(35) Entre autres, la première traduction de Ster-
 ne qui ait paru en français, par Fresnois.

» besoins du peuple, et vous savez
 » que dans ma famille on meurt de la
 » goutte à cinquante ans. » On peut
 dire au reste en faveur de Turgot,
 que la postérité ne l'a jugé inférieur
 en talents administratifs à aucun des
 contrôleurs-généraux qui lui ont
 succédé, et que nul n'a montré des
 intentions plus pures ni des vertus plus
 réelles. Loin que la triste expé-
 rience de son administration l'eût éclai-
 ré, il redoubla d'enthousiasme
 pour les principes des économis-
 tes; mais chez lui du moins les idées
 philanthropiques n'étaient pas des
 abstractions vaines; il porta son
 ardeur pour l'humanité au point
 de vouloir que ses domestiques fus-
 sent aussi bien logés que lui; et fit,
 dans son hôtel, des dépenses con-
 sidérables pour cet objet. Il s'occu-
 pa beaucoup des sciences mathé-
 matiques : dans sa jeunesse (en
 1760), il avait le premier averti
 l'abbé de Lacaille, fameux astro-
 nome, de l'apparition d'une comète
 près du genou oriental d'Orion (36);
 il entreprit alors avec l'abbé Rochon
 de perfectionner les thermomètres.
 Il voulait déterminer un point fixe,
 le même dans tous les temps et dans
 tous les lieux, d'après lequel on
 pût graduer le tube; mais bien que
 la chose fût évidemment impossi-
 ble, il s'obstinait dans cette vaine
 tentative : « Vous voilà, lui dit l'ab-
 » bé Morellet, faisant en physique
 » comme en administration, combat-
 » tant avec la nature, qui est plus
 » forte que vous et qui ne veut pas
 » que l'homme ait la mesure précise
 » de rien. » Son amour des réfor-
 mes s'étendait à tout : il voulait l'in-
 troduire dans la poésie française :

(36) Voy. les Mémoires de l'Académie des scien-
 ces, année 1760, p. 101.

et il prétendait substituer les vers métriques aux vers rimés. Il traduisit de la sorte le quatrième livre de l'Énéide et les Églogues de Virgile. Turgot mourut d'une attaque de goutte, le 20 mars 1781, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son éloge fut prononcé, au nom de l'académie des inscriptions et belles-lettres, par Dupuy, secrétaire perpétuel (37). Dupont de Nemours publia, en 1782, sur la vie et les ouvrages de Turgot, des Mémoires fort prolixes, et qu'il a encore alongés en les faisant réimprimer à la tête de la collection des *OEuvres de Turgot*, qui a paru de 1808 à 1811, 9 vol. in-8°. On a encore une *Vie de Turgot* par Condorcet, Londres, 1786, in-8°; mais tous ces ouvrages sont des apologies, et jamais ce ministre n'a été mieux apprécié que par M. de Montyon et par l'abbé Morellet. L'esquisse rapide et bienveillante du ministère de Turgot, est un des morceaux les plus attachants de l'*Histoire du dix-huitième siècle*, par M. Lacretelle. D—R—R.

TURGOT (Le chevalier ÉTIENNE-FRANÇOIS), marquis de Consmont, frère du précédent, né à Paris le 16 juin 1721, associé libre de l'académie des sciences, était très-savant en histoire naturelle, en chirurgie et en médecine. Il n'était pas moins versé dans l'agriculture, et, à l'exemple de son frère, il fut un économiste zélé. Destiné par sa famille à l'état militaire, il alla faire ses caravanes à Malte, dont il commandait une galère. Après avoir fait ses preuves comme officier, il se signala dans cette île comme administrateur. Il s'occupa de perfectionner l'éducation des habitants, d'établir une biblio-

thèque, de former un jardin botanique, d'attirer des chirurgiens habiles, des pharmaciens instruits, enfin de faire fleurir l'agriculture et le commerce. De retour en France, en 1764, il fut élevé au grade de brigadier des armées du roi. Il proposa au duc de Choiseul, de régénérer la colonie de Caïenne, et d'établir, sous le nom de *France équinoxiale*, dans le continent de la Guyane, une colonie nouvelle, qui fût capable de résister, sans aucun secours de la métropole, aux attaques étrangères, et de prêter son appui aux autres colonies à sucre. Cet établissement, s'il eût pu réussir, aurait compensé la perte récente du Canada. Mais ceux qui l'avaient conçu n'avaient pas tenu compte des obstacles provenant de l'insalubrité du climat. Le savant et modeste Turgot fut tout étonné, dans cette circonstance, de se voir appuyé auprès du duc de Choiseul par un intrigant nommé Beudet, qui avait le plus grand crédit sur l'esprit de ce ministre; mais on en verra bientôt les motifs. L'homme d'état adopta donc avec enthousiasme le projet du militaire philosophe : la difficulté était de le faire nommer gouverneur-général de la Guyane française, par Louis XV, qui n'aimait pas qu'on lui proposât des sujets qui lui fussent inconnus. En effet, depuis la mort du prévôt des marchands, le nom de Turgot était oublié à la cour. Son fils aîné le président à mortier, goutteux et podagre, ne se montrait qu'au Palais. L'intendant de Limoges quittait peu sa province, et lorsqu'il venait à Paris, il ne voyait que les savants et les encyclopédistes. Quant au chevalier Turgot, après avoir passé l'été dans ses terres, parmi ses vassaux dont il faisait le bonheur en

(37) *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. XLV, p. 121.

istribuant les trois quarts de
 :venu, il vivait à Paris dans la
 é des Rouelle, des Macquer, des
 u, des Poivre, ne fréquentant ni
 mmes en crédit, ni les femmes
 isaient les ministres. Heureuse-
 Turgot avait quelques rapports,
 le botaniste, avec le jardinier
 d'Ayen, capitaine des gardes
 rce : ce subalterne, très-versé
 a connaissance des plantes, pos-
 la confiance de son maître, qui
 passionné pour cette science. Le
 Ayen ne connaissait nullement
 valier Turgot ; mais dès que le
 tre Choiseul lui eut appris les
 ons qui existaient entre ce gen-
 me et son jardinier, il se char-
 e recommander au roi le gou-
 ur futur de la Guyane. Tur-
 ut donc présenté à Louis XV,
 it en le voyant : *Ah ! voilà le
 lier Turgot : du génie, des
 des idées neuves !* — Sire, dit le
 e Choiseul, *c'est le gouverneur
 France équinoxiale.* Le monar-
 ourit et entre dans son cabinet,
 le ministre, pour signer la
 ation. Le chevalier, se con-
 en remerciements auprès du duc
 n, et paraît surtout flatté de ce
 : roi l'a reconnu. — *Oui, ré-
 le duc, je lui ai dit que vous
 borgne ;* puis, il ajouta : « Je
 is, la semaine dernière, l'occa-
 de parler de vous à S. M. :
 ait à Choisy, pendant le sou-
 : on servit un faisán à la tar-
 : que le roi trouva excellent :
 ée me venant alors de parler
 vous, je lui dis que j'en avais
 gé accommodé à la turque : et
 c'était le chevalier Turgot qui
 avait donné la recette à mon
 linier. *J'en veux avoir, ré-
 dit le roi : d'après cela je ne
 point du tout étonné que le roi*

» vous ait bien reçu. » Le chevalier
 Turgot eut, quelques jours après,
 ses provisions de gouverneur-général.
 Cependant si ses vues et celles du duc
 de Choiseul pour une colonisation
 nouvelle étaient bonnes en principe,
 le local était mal choisi. Les mesures
 d'exécution furent plus mal prises en-
 core : on fit à grands frais venir des
 familles alsaciennes, dont quelques-
 unes pensèrent mourir de faim en
 France avant leur embarquement.
 Douze mille hommes furent débar-
 qués à-la-fois après une longue na-
 vigation sur les plages désertes et
 inondées de la Guyane. Le gou-
 vernement devait les loger, les
 nourrir. Dans les commencements,
 un mauvais hangar fut le seul asile
 qu'on leur fournit ; les vivres altérés
 par la chaleur, l'humidité et le trans-
 port, causèrent une épidémie, et les
 inondations firent périr une partie
 des colons qu'avait épargnés la conta-
 gion. L'intendant Chauvallon n'avait
 été envoyé en Amérique que pour faire
 sa fortune : car Beudet, son ami, avait
 espéré que tandis que le philosophe
 Turgot s'occuperait de simples, il
 laisserait cet administrateur *tailler et
 rogner* à sa volonté. Cette espérance
 fut trompée. Turgot, qui était de-
 meuré dix mois à Paris, sous pré-
 texte d'aider le ministère de ses con-
 seils, partit enfin pour remédier à
 tant de désordres. Sur les plaintes
 générales des colons, il fit arrêter
 et conduire en France Chauvallon,
 pour être jugé. Après quatre mois
 de séjour dans la colonie, sur les-
 quels il fut malade pendant trois,
 Turgot lui-même revint à Paris
 rendre compte de l'expédition, et
 il confirma, par son témoignage, ce
 que répandait déjà la rumeur publi-
 que, l'impossibilité de suivre des pro-
 jets trop légèrement adoptés. Il eut ré-

sulta entre Turgot et Chauvallon un différend qui se traita dans le cabinet des ministres. Une lettre de cachet priva Turgot de sa liberté; Chauvallon l'accusait d'abus de pouvoir. Après sa détention, Turgot se renferma dans son cabinet, uniquement occupé de ses études; et il ne sortit pas de cette retraite philosophique, même quand son frère fut élevé au ministère. Cependant au commencement de 1776, lorsqu'un parti puissant se déchaîna contre ce dernier, ses ennemis voulurent revenir sur le procès de son frère avec Chauvallon, dans l'intention de décréter le contrôleur-général comme fauteur des prétendues vexations du gouverneur de la Guyane. On trouve des détails sur cette affaire dans la lettre qu'Anne-Robert Turgot écrivit à Louis XVI quelques semaines avant sa disgrâce. Le chevalier Turgot fut, en 1760, un des fondateurs de la société d'agriculture, pour laquelle il a rédigé plusieurs Mémoires importants. Dans le Recueil de l'académie des sciences, où il avait été reçu associé libre en 1762, on a de lui; entre autres Mémoires intéressants, des *Observations sur l'espèce de résine élastique de l'île de France, à peu près semblable à celle de Cayenne* (1769). Il a fourni à Soulavie, pour l'histoire du ministère de son frère, quelques matériaux insérés textuellement dans les *Mémoires historiques sur le règne de Louis XVI*. Il mourut le 21 octobre 1789, d'une attaque de goutte, maladie qui avait emporté son père et ses deux frères.

D—R—R.

TURGY LOUIS-FRANÇOIS), né à Paris le 18 juillet 1763, entra dans la maison du roi, en 1784. Son dévouement à Louis XVI lui suggéra l'idée de s'introduire au Temple, le

jour même où ce prince y fut co avec sa famille; et il a raconté, ses *Fragments historiques*, de moyens il s'était servi pour s'y être. Quoiqu'il fût l'objet de la surveillance particulière des municipaux cause des relations que son se exigeait au dehors, il ne cess correspondre avec la reine et M^{me}. Elisabeth, et de les instr soit par écrit, soit par des sig de ce qui se passait d'importan Convention, dans Paris et au: mées. Il s'acquitta également commissions données par le roi, tant de prudence et d'adresse, ne fut jamais soupçonné. Des l nombreux des princesses son témoignages non équivoques qu un de leurs plus utiles servi pendant leur captivité. Enfin, l XVI, le jour même de sa n remit pour lui à Cléry ce bille norable: « Je vous charge de d » Turgy combien j'ai été conte » son fidèle attachement pour » et du zèle avec lequel il a re » son service; je lui donne ma » diction et le prie de continu » soins avec le même attache » à ma famille, à qui je le re » mande. » Après le 21 jan Turgy parvint à se maintenir au de Louis XVII, et à suivre la n correspondance avec la reine et l Elisabeth. Ainsi, il fut en qu sorte, et surtout dans les q mois qui précédèrent son renve seul point de communication q famille royale eût conservé av reste du monde. Contraint de s du Temple, le 13 octobre 179 suivit la fille de Louis XVI à Vi puis dans les différents lieux où princesse alla résider. A Mit Louis XVIII lui exprima, dar diplôme écrit de sa main, con

t satisfait de la fidélité, du et de l'intelligence qu'il avait au Temple. » Ces faveurs ont l'envie, et Turgy aurait dû à ses efforts, si l'abbé de ne se fût pas déclaré son En 1814, il devint prelet de chambre et huissier net de MADAME. Le roi lui des lettres de noblesse, et le officier de la Légion-d'Honmourut à Paris, le 4 juin Ses *Fragments historiques Temple*, insérés dans la édition des Mémoires sur KVII, ont été rédigés par de cet article. E—K—D. HEIM (ULRICH DE), un des èbres troubadours ou minne-allemands du treizième siècle, i de Wolfram d'Eschenbach : nom) et de Rodolphe de rt. Sur les instances de Con-Wintersteten, il continua le que Gottfried de Strasbourg ommencé sous le nom de 1, et que Muller a publié dans ueil, d'après un manuscrit d-duc de Florence. *Tristan*, continuation faite par Turse trouve, sous le n°. 154, es manuscrits qui furent transle Heidelberg à la bibliothè-Vatican. Turheim est aussi du petit poème qu'il intitula : *res d'Élies*, (V. les *Miscel-e Docen*, II, pag. 154, 300 et Parmi les manuscrits du Va trouve, sous les n°. 4 et 325, ie que Rodolphe de Montfort a sous le titre de *Wilhelm rlienz* ou *Guillaume d'Or-*L'auteur y parle des poésies ami Turheim, auquel il at-entre autres productions le connu sous le nom du *roi Ar-Arthur*, ou *la Table ronde*.

Le Vatican possède six manuscrits (n°. 316, 370, 371, 374, 391 et 397), du roi Artus, qui dans le 1^{er}. n°. a 114 feuillets in-8°. Le Catalogue de la bibliothèque l'attribue aussi à Turheim. C'est dans ce poème, un des plus célèbres de cette époque si brillante et si fertile pour la poésie allemande, qu'ont puisé les troubadours qui ont succédé à Turheim, à Eschenbach et à Rodolphe. Turheim et Eschenbach travaillèrent ensemble à un poème épique qu'ils intitulèrent : *Wilhelm der Heilige of Orange*, ou le *Saint Guillaume, margrave d'Orange*. Ils en avaient pris les faits et les aventures dans un troubadour français. Turheim en composa la première partie, qu'il intitula le *Margrave d'Orange*; et la troisième, à laquelle il donna le titre du *Vaillant Rennevert*, ou le *Fort Raynouard*. La seconde partie, qui est d'Eschenbach, est intitulée : le *Comte de Narbonne*. Ce poème se trouve au Vatican, sous les n°. 395 et 404. Casparson en a publié les deux premières parties, Cassel, 1781, in-4°, d'après un manuscrit de Hesse-Cassel. Il avait promis de publier la troisième, ou le *Vaillant Raynouard*, avec un glossaire; mais il n'a pas tenu parole. La bibliothèque de Wolfenbittel avait un manuscrit du *Vaillant Raynouard*, lequel, selon Eschenburg, doit avoir été transporté à la bibliothèque royale de Paris. Nous ne l'y avons pas trouvé. Celle de Munich en possède un. G—Y.

TURNÈBE (ADRIEN), l'un des professeurs auxquels la France doit le bienfait de la renaissance des lettres, naquit, en 1512, à Andely en Normandie, de parents nobles, mais peu fortunés. On dit que son père, gentilhomme écossais,

s'appelait *Turnbull* ; que ce nom fut remplacé en français par celui de *Tourneboeuf* et *Tournebou* qui devint *Turnebus* en latin ; dont on fit enfin *Turnèbe*, qui est le plus généralement connu. On l'amena, dès l'âge de onze ans, à Paris pour faire ses études : il annonça, dans un âge si tendre, les plus heureuses dispositions, et ses progrès furent très-rapides. Bientôt ses maîtres, Toussain, Legros, Guillaume Duchesne, malgré leur science, n'eurent plus rien à lui enseigner. Infatigable au travail, doué de la mémoire la plus fidèle, d'une pénétration vive et du sens le plus droit, les écrits des anciens ne lui présentèrent presque plus aucune difficulté qu'il ne pût résoudre. C'était vers ces écrits qu'à cette époque se dirigeaient principalement les études : on sent combien les travaux d'un critique si éclairé devinrent utiles. Bientôt les diverses contrées de l'Europe où les lettres étaient en honneur se le disputèrent ; sa patrie obtint la préférence. Le cardinal de Châtillon, qui le protégeait, le fit nommer professeur d'humanités à Toulouse, et déjà il s'y était fait une grande réputation, lorsqu'en 1547, il fut appelé à Paris, pour remplacer au collège royal Toussain, qui venait de mourir. Il y remplit d'abord la chaire de grec, et ensuite celle de philosophie grecque et latine : ses leçons attirèrent un grand concours d'auditeurs, et il forma les élèves les plus distingués ; nous ne citerons qu'Henri Estienne et Gênebrard. En 1552, son amour pour les lettres lui fit accepter encore la direction de l'imprimerie royale, pour les livres grecs. On lui doit les premières éditions grecques de Philon, de Synésius, des Scolies de Démétrius sur Sophocle, etc., qu'il a enrichies de

Préfaces ou d'Épîtres dédicatoires savantes. Mais en 1556, il abandonna cette direction à Guillaume Morel, qu'il s'était associé. Une maladie violente l'enleva, le 12 juin 1565, dans un âge peu avancé. Il fut inhumé sans pompe, comme il l'avait prescrit par son testament. Cet ordre fournit aux Protestants un prétexte pour prétendre qu'il avait embrassé leurs sentiments. On vit paraître et afficher dans Paris des vers latins, où cette disposition du testament était malicieusement paraphrasée. Un nommé Gabriel Goniard de Soissons y répondit par d'autres vers latins : les uns et les autres ont été réimprimés par J.-H. de Seelen, dans la Dissertation sur la religion de Turnèbe, qu'on trouve dans ses *Selecta litteraria* (Lubeck, 1726, in-8°). Mais ce qu'il ya de certain sur ce point, c'est que Leger Duchesne et Gênebrard, amis particuliers de Turnèbe, attestent qu'il mourut dans la religion catholique qu'il avait professée toute sa vie. Leur témoignage est confirmé par quelques jésuites, quoique Turnèbe, peu avant sa mort, eût publié contre leur société une pièce de vers, qui a pour titre : *Ad Sotericum gratis docentem*. Sa mort excita une douleur générale, et les hommes de lettres les plus distingués s'empresèrent de payer un tribut d'éloges à sa mémoire. Il leur était cher par la douceur de son caractère, qui se peignait dans ses traits, et par une modestie qui donnait un nouvel éclat à ses talents. Ses mœurs furent toujours irréprochables ; cette rectitude d'esprit qui l'a élevé au rang des critiques les plus habiles, il l'étendait aux sujets qui lui étaient les moins familiers. « C'était, dit Montaigne, l'ame la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mou es-

« cient jeté sur propos éloignés de son usage. Il y voyait si clair, « d'une appréhension si prompte, « d'un jugement si sain, qu'il sem- blait qu'il n'eût jamais fait autre « métier que la guerre et les affaires « d'état. » Tant de qualités précieuses lui méritèrent d'illustres amis : outre Montaigne, que nous venons de citer, il faut placer dans ce nombre le chancelier de l'Hôpital, Henri de Mesmes, Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, auxquels sont dédiées les trois parties de ses *Adversaria*; Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, à qui il adressa son Commentaire sur la préface de Pline, etc. On doit reconnaître qu'il a rendu un double service aux lettres, en formant de nombreux disciples par ses leçons, et en aplanissant, par ses Commentaires et par ses traductions, les difficultés que présente l'étude des auteurs de l'antiquité. Les premiers ont pour objet principalement Cicéron (1), Varron, Horace et la préface de l'Histoire naturelle de Pline. Il a traduit du grec en latin, un Traité d'Aristote, plusieurs opuscules de Théophraste, nombre d'écrits de Plutarque, la Vie de Moïse, par Philon, le Périple d'Arrien, le poème de la Chasse par Oppien. Ses traductions sont excellentes. Huet les place au rang des meilleures, parce que, dit-il, à une connaissance profonde des deux langues Turnèbe joint beaucoup d'é-

légance et de précision. Ces ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été recueillis sous ce titre : *V. Cl. Adr. Turnebi regii quondam Lutetie professoris opera nunc primum ex bibliotheca Steph. Adr. F. Turnebi senatoris regii in unum collecta, aucta et tributa in tomos III*, Strasbourg, 1600, in-fol. Cette collection ne forme qu'un volume. Les Commentaires et les traductions remplissent les deux premières divisions; la troisième renferme les écrits originaux de Turnèbe, savoir: quelques Discours qu'il prononça comme professeur, les Préfaces ou Épîtres dédicatoires, qu'il avait mises en tête des éditions grecques qu'il avait publiées, et ses poésies. Un autre ouvrage considérable, dont il est aussi l'auteur, obtint encore beaucoup de succès; c'est celui qu'il a intitulé : *Adversaria*. Il est divisé en trois parties, dont il publia les deux premières; la troisième n'a paru qu'après sa mort, par les soins d'Adrien son fils. Turnèbe nous apprend lui-même, que détourné, par la douleur dont l'accablaient les malheurs publics, de tout travail suivi, il parcourait sans ordre les auteurs anciens, et écrivait les remarques que lui suggérait cette lecture. C'est ainsi que se forma ce grand ouvrage, composé d'observations détachées sur les passages les plus difficiles de ces auteurs. Il a été imprimé plusieurs fois. L'édition de Paris, de 1580, est la première qui réunisse les trois parties. Turnèbe eut une famille nombreuse. — Odet, son fils aîné, avait été pourvu de la charge de premier président à la cour des monnaies; mais il mourut en 1561, avant d'avoir été installé. On lui doit la publication de quelques ouvrages de son

1. Les écrits de Cicéron furent l'objet d'une dispute très-vive entre Ramus (109, ce nom, XXXVII, 63-64) et Turnèbe. Ce dernier attaqua Ramus, qui ne parlait pas sans admiration pour l'orateur romain. Ramus publia une réponse sous le nom d'Ones Talon (109, ce nom, XLIV, 67). Son ami, à laquelle Turnèbe répliqua par un ouvrage sous le pseudonyme de Léger Duchesne, professeur au collège royal. Les écrits de Turnèbe, à ce sujet, sont en latin, et se trouvent dans le tom. 1^{er} de ses Œuvres. V. aussi les *Mémoires de Nicéron*, XXXIX, 342-43.

père. On trouve aussi des vers de lui dans le Recueil des pièces sur la puce de M^{lle}. des Roches.—Étienne-Adrien fut conseiller au parlement de Paris, et il fournit les corrections et augmentations de l'édition complète des Œuvres de Turnèbe.—Adrien, un autre de ses fils, mort en 1594, a donné au public la troisième partie des *Adversaria*, et quelques pièces de vers français et latins. S1—D.

TURNER (GUILLAUME), naturaliste anglais, naquit, à Morpeth, dans le commencement du seizième siècle. Il s'attacha au célèbre réformateur Ridley, et quitta l'université de Cambridge, où il achevait ses études, pour aller, comme missionnaire réformé, prêcher les principes de son ami. Il donna dans de tels écarts qu'il fut arrêté. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Ferrare, où il se fit recevoir docteur en médecine. De là il parcourut l'Allemagne jusqu'à la mort de Henri VIII. Alors il retourna en Angleterre, où, le duc de Somerset l'ayant nommé son médecin, il se fit une clientèle nombreuse par le moyen de laquelle il fut promu à de riches bénéfices, dans l'Église anglicane. Marie ayant succédé à son frère, Édouard VI, Turner quitta de nouveau le royaume, pour voyager en Allemagne et en Suisse. De retour en Angleterre, après la mort de la reine, il fut rétabli dans ses bénéfices ecclésiastiques. Il mourut le 7 juillet 1568. Dans ses voyages, il avait fait des observations sur les bains et les eaux minérales des contrées qu'il visitait. Il a publié ses *Notes* sur ce sujet, ainsi que sur les vins dont on fait usage en Angleterre. Il est le premier qui ait publié un *Herbier* en anglais (*New herbal*). La première partie de son ouvrage parut à Londres, en 1551 ;

la seconde à Cologne, en 1562 ; et il y en ajouta une troisième, lorsqu'il en publia une édition plus complète, à Cologne, en 1568. Cet ouvrage est remarquable pour le temps où il parut. L'auteur y montre une connaissance très-variée des plantes qu'il s'était procurées dans ses voyages. Les gravures furent soignées, en grande partie, par Fuchs. Comme zoologiste, Turner a publié : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem mentio fit, brevis et succincta historia*, Cologne, 1554, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec élégance et exactitude, a été très-loué par Gesner, ami de l'auteur, lequel a inséré dans le troisième volume de son *Historia animalium*, une Lettre de Turner sur les *Différentes espèces de poissons que l'on trouve en Angleterre*. Cet auteur a aussi publié plusieurs ouvrages, qui ont rapport à la réforme en Angleterre. G—Y.

TURNER (ROBERT), né, à Barnstaple dans le Devonshire, d'une famille originaire d'Écosse, fit ses premières études dans l'université d'Oxford, d'où il passa au collège anglais de Douai. Il y fut ordonné prêtre, en 1574, et professa la rhétorique avec beaucoup de succès. Il alla à Rome, en 1576, pour y enseigner les belles-lettres, dans le collège des Allemands. Appelé, en 1586, à Ingolstadt, il y prit le degré de docteur en théologie, et fut nommé recteur de cette université. Guillaume, duc de Bavière, l'admit dans son conseil privé ; ce qui lui attira beaucoup de jaloux. Pour les débarrasser de sa présence, il se retira à Paris, d'où étant revenu en Allemagne, il obtint un canonicat de Breslaw et la place de secrétaire de Ferdinand de Gratz, pour les lettres latines. Turner mourut à Gratz.

le 24 novembre 1599, avec la réputation d'un grand orateur et d'un excellent latiniste. On a de lui : I. *Commentaria in quædam sacre Scripturæ loca*. II. *Vita et martyrium Mariæ, reginæ Scotiæ*. in-8°. IV. *Oratio et epistola de vitâ et morte D. Martini à Schomberg, episcopi Eustad.*, Ingolstadt, 1590. V. *Oratio funebris in principem Estensem*, Anvers, 1598. VI. *Orationes* xvii, Ingolstadt, 1602, in-8°. VII. *Tractatus* vii, ibid., in-8°. VIII. *Epistolarum centuriæ duæ*, ibid., in-8°. T—D.

TURNER (WILLIAM), théologien anglais, né dans le Flinshire, étudia à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître-ès-arts en 1675. Devenu vicaire de Wallerton, il publia, en 1695, une *Histoire de toutes les religions*, Londres, in-8°; et deux ans après, *Histoire complète des pressentiments les plus remarquables, etc., suivi de tout ce qu'il y a de curieux dans les ouvrages de la nature et de l'art*, 1697, in-fol. — TURNER (Daniel), théologien anglais, né en 1701, dirigea un établissement d'éducation, et prêcha avec succès parmi les *Baptistes*. Il fut, en 1748, élu pasteur d'une congrégation de cette secte à Abingdon, et il y exerça son ministère jusqu'à sa mort, arrivée le 5 sept. 1798. Nous citerons parmi les écrits qu'il a publiés : I. *Introduction à la psalmodie*, 1737, II. *Introduction à la rhétorique*, 1771. III. *Défense de la poésie sacrée contre le docteur Johnson*, 1785. IV. *Essais sur des sujets importants*, 1791, 2 vol. V. *Pensées détachées (free thoughts) sur l'esprit de libre examen en matière de religion*, 1792. VI. *Lettres*

religieuses et morales, adressées aux jeunes personnes, 1793, deuxième édition. Z.

TURNER (DANIEL), médecin et chirurgien anglais, de la société royale de Londres, a publié : I. *Traité des maladies de la peau* (en anglais), Londres, 4^e éd., 1731, in-8°; trad. en français par Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 vol. in-12. II. *Des maladies honteuses* (angl.), Londres, 1732, 2 vol. in-8°; trad. en français, par Lassus, sous le titre de *Dissertation sur les maladies vénériennes*, Paris, 1777, 2 vol. in-12. III. *Art de la chirurgie* (angl.), Londres, 1729, 3^e éd.; 5^e éd., 1736, 2 vol. in-8°. IV. *Opuscula medica et medico-philologica*, Francfort, 1766, in-4°. — TURNER (Dawson), botaniste anglais, a publié, au commencement de ce siècle, sur la *Mousse*, ses genres et ses espèces, un ouvrage savant, sous ce titre : *Muscologie Hibernicæ spicilegium, auctore Dawson Turner, A. M. soc. reg. ant. et Linn. Lond. imp. ac. nat. cur. phys. Gaët. necnon lit. nov. cast. socio.*, Yarmouth et Londres, 1804, in-12, avec 16 planches, qui sont, ainsi que l'impression de l'ouvrage, exécutées avec le plus grand soin. L'auteur garda tous les exemplaires pour en faire présent. Dans sa préface, il expose les découvertes que Dillen, Linné, Haller, Necker, Schmidel, Hudson, Hedwige et quelques autres botanistes avaient faites sur ces petites plantes que nous appelons mousses. « Hedwige, dit-il, a le premier soulevé le voile sous lequel la nature cherche à cacher à nos yeux cette portion si méprisée du règne végétal. En observant avec une constance si attentive la structure délicate des mousses, il a découvert leurs diffi-

reçues sexuelles. Sur cela il a pu établir un nouveau système, assigner d'autres genres, et leur donner de nouveaux noms, qui, reçus depuis plusieurs années chez les peuples voisins, ne sont presque point connus en Angleterre. » L'auteur, qui avait parcouru l'Irlande, assure qu'il y a rencontré toutes les espèces de mousses, dont les unes croissent sur les rochers, les autres dans les lieux bas et fangeux. Il les distribue en vingt-deux genres, dont chacun a ses espèces et ses différences. Sa grande division place ainsi les mousses en trois classes, d'après la forme des capsules : 1. *Capsulæ ore nullo*. II. *Capsulæ ore nudo*. III. *Capsulæ ore aucto peristomio*. Cet auteur est mort en 1818.

G—Y.

TURNER (SAMUEL), voyageur anglais, né, vers 1749, dans le comté de Gloucester, prit du service dans l'armée de la compagnie des Indes, et se distingua d'une manière qui fixa l'attention du célèbre Hastings. Ce gouverneur-général des possessions britanniques avait, en 1774, envoyé en ambassade au tchou-lama, George Bogle, qui fut très-bien accueilli par ce pontife du Tibet, alors tuteur du dalaï-lama. Le tchou-lama mourut en 1780, à Péking, où l'empereur de la Chiue l'avait invité à venir. Bogle termina ses jours vers la même époque. Quelque temps après le bruit se répandit que le tchou-lama venait de s'incarner de nouveau dans le corps d'un enfant. Hastings pensa qu'il convenait d'envoyer une seconde ambassade au Tibet, pour féliciter le tchou-lama de sa réapparition, et proposa de confier cette mission à Turner. Celui-ci partit de Calcutta vers le milieu de janvier 1783, traversa les montagnes situées entre le Bengale

et le Boutan, et arriva le 1^{er}. juin à Tassi-Soudon, ville capitale de ce pays, et résidence du deb-radjah, qui est le souverain. Après trois mois d'attente, pendant lesquels il fut comblé de marques d'attention par le deb-radjah, Turner reçut du régent de Tchou - Loumbo la permission d'entrer dans le Tibet, mais à condition qu'il n'amènerait qu'un seul anglais avec lui. Le 8 septembre, il sortit de Tassi-Soudon, franchit bientôt le mont Soumounang, qui forme la limite entre le Boutan et le Tibet, et après un voyage très-pénible dans une contrée couverte de montagnes extrêmement hautes, il entra, le 19 dans le monastère de Tchou-Loumbo, qui est au sud de la ville de Jikadzé. Dès le lendemain il eut son audience du régent. Il aurait bien voulu assister à la cérémonie de la reconnaissance solennelle du lama, qui devait avoir lieu quelques jours après; mais il ne put l'obtenir, parce que les délégués chinois, qui devaient y être présents, auraient trouvé mauvais qu'on y admît des étrangers. Le 30 novembre, Turner reçut son audience de congé du régent, qui lui remit ses dépêches pour Hastings, et protesta de sa sincère amitié pour les Anglais. Le 2 décembre, Turner reprit la route du Bengale; le lendemain, il alla au couvent de Terpalting, où le jeune tchou-lama résidait avec ses parents; le 4, il lui rendit ses hommages, et lui offrit des présents. Le 6, il lui fut présenté pour la dernière fois. Il rentra ensuite dans les états du deb-radjah, ayant fait toute la diligence possible pour se rapprocher d'un climat plus tempéré que celui du Tibet. « Nous le » trouvâmes, dit-il, à Panouka, résidence d'hiver du deb-radjah. » Le 30 décembre, il obtint son au-

dience de congé de ce prince; au commencement de mars 1784, il fut de retour auprès d'Hastings, qui était alors à Patna, dans la province de Bahar. En 1792, dans la guerre contre Tippou-Sultan, Turner se signala au siège de Seringapatnam. Plus tard, il fut nommé ambassadeur près de ce monarque, et s'acquitta si bien de sa mission que la compagnie lui accorda cinq cents livres sterling, en témoignage de son approbation et de son estime. Turner, qui avait acquis une grande fortune dans l'Inde, revint en jouir en Europe; ce ne fut pas pour long-temps. Le 21 déc. 1801, passant le soir dans une rue écartée à Londres, il fut frappé d'une attaque de paralysie. Transporté au corps-de-garde, puis à la maison de travail, car on ne trouva sur lui aucun papier qui pût le faire reconnaître, ce ne fut qu'en ôtant ses bottes que l'on vit son nom écrit dans l'intérieur. Un imprimeur qui était là par hasard se souvint qu'une personne de ce nom avait fait imprimer un livre deux ans auparavant, et indiqua son domicile. Cependant des secours lui avaient été prodigués. Ses amis avertis écrivirent à ses parents, qui demeuraient hors de la capitale. Ce ne fut que le 30 qu'il recouvra la parole. Les médecins pensèrent que l'on ne pouvait sans danger le faire changer de place: il mourut le 2 janvier 1802. On a de lui : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4°, fig. Ce voyage dans des pays si peu fréquentés des Eu-

ropéens, et dont les institutions civiles et religieuses offrent tant de singularités, est d'autant plus intéressant, que l'auteur était un homme instruit et un observateur judicieux. Jamais il n'entre dans des digressions étrangères à son sujet; mais il ne néglige rien de ce qui est important. On doit regretter qu'il n'ait pas séjourné aussi long-temps que d'Andrada, Desideri et Horace della Penna (*Voy.* leurs articles), dans des contrées si curieuses. Les figures représentent diverses vues remarquables. On y voit un pont en chaînes de fer, suspendu, que l'on a imité en Europe en le perfectionnant. La carte ne contient que la route de Turner. Cette relation, traduite dans la plupart des langues modernes, l'a été en français par Castera, Paris, 1802, 2 vol. in-8°, avec atlas. E-s.

TUROCZI. *Voy.* THUROCZ.

TURPIN, TULPIN ou TILPIN, à qui l'on donne quelquefois le prénom de JEAN, n'est fameux que par le roman qui lui a été long-temps attribué. La date de sa naissance n'est pas connue; on n'a point de renseignements sur sa patrie ni sur sa famille: mais on sait qu'il avait été moine de Saint-Denis, avant d'être archevêque de Reims. Son nom est le vingt-neuvième dans le tableau chronologique des prélats de cette église, entre Abel et Wlfar. Certains auteurs font vivre Abel jusqu'en 760; quelques-uns même ne lui donnent un successeur qu'en 773: nous croyons, avec les bénédictins, qu'il était mort en 752 ou 751, peut-être dès 748 ou 747. Seulement on doit observer que l'élection de son successeur légitime fut retardée par les manœuvres d'un intrus, nommé Milon, dont il fallut auparavant se débarrasser, en sorte qu'il est possible que l'épisco-

pat de Turpin n'ait commencé qu'en 753 : c'est l'opinion de dom Rivet (*Hist. littér. de la France*, tome IV, p. 205), et nous la suivrons comme la plus probable. En 769, Turpin assista, avec onze autres prélats français, au concile de Rome, où Étienne III fit condamner l'anti-pape Constantin. La correspondance épistolaire de notre archevêque avec ce pontife et avec Adrien I^{er}. ne subsiste plus, à l'exception d'une Lettre que lui adressait Adrien, vers 775, et qui se lit au tome V du *Recueil des historiens de France* (p. 593-595). Le pape rétablit, confirme les anciens droits de la métropole de Reims, accorde au prélat le pallium, et le charge de prendre des informations sur Lullus, évêque de Mayence. Turpin était révééré comme un saint personnage : entre autres bonnes œuvres, il enrichissait la bibliothèque de son église, et faisait copier des livres. Il a obtenu de Charlemagne quelques privilèges : Trithème et d'autres écrivains ajoutent qu'il était le secrétaire de ce prince, son ami, son compagnon d'armes; mais là commencent des détails fabuleux, indignes de l'histoire. On raconte, par exemple, que l'archevêque voyant que Charles restait éperdument amoureux d'une femme morte, saisit un moment favorable pour visiter le cadavre de la défunte, y trouva un anneau sous la langue, s'en empara, et devint ainsi lui-même l'objet de la passion du monarque, jusqu'à ce que, l'anneau ayant été jeté dans un lac, Charlemagne, épris des charmes de ce lieu, y fit bâtir un palais, un monastère et un tombeau où il voulait être enterré. L'année où mourut Turpin n'est pas très-facile à déterminer : les conjectures varient entre 788, 794, 800, 811, 830, etc. En sup-

posant, comme nous l'avons fait, que son installation sur le siège de Reims est de 753, et en observant qu'il a été archevêque quarante ans et plus, selon Hincmar; quarante-sept ans, selon Flodoard, on peut conclure, avec les auteurs de la nouvelle *Gallia Christiana* (tome IX, pag. 28-30) qu'il est mort en 794, ou bien avec dom Rivet qu'il a vécu jusqu'en 800 : nous préférons cette dernière date, mais en ne la donnant que pour approximative. Turpin fut inhumé dans son église; Hincmar lui fit une épitaphe en dix vers latins. L'archevêché de Reims resta vacant pendant les premières années du neuvième siècle; Charlemagne le retenait sous sa puissance, ce qui suffirait pour réfuter l'opinion de ceux qui prolongent la carrière de Turpin jusque sous Louis-le-Debonnaire. En 808, au plus tard, Charles permit d'installer Wlfar, successeur de Turpin, et prédécesseur d'Ébbon qui fut déposé et que remplaça Hincmar (*V. XX*, 394). Il nous reste à parler du livre qui porte le nom de Turpin; mais dont ce prélat n'est certainement pas l'auteur. La chevalerie s'y montre avec des formes et des caractères qu'elle était loin d'avoir de son temps. Le mot *Lotaringia* qui s'y lit n'existait point avant 901; plusieurs noms de terres seigneuriales s'y rencontrent, qui n'ont été inventés que bien après Charlemagne; on y remarque des expressions empruntées de l'office de Saint Martin, rédigé en 930; il y est fait mention du chant musical écrit sur quatre lignes, pratique qui ne remonte qu'au douzième siècle (*V. GUIDO d'AREZZO*, XIX, 88). Enfin aucun des auteurs qui ont écrit de l'an 800 à 1000 n'a eu connaissance de cette chronique, devenue depuis si célèbre. Elle n'est

point, quoi qu'en ait pensé de
 a, antérieure à la millième an-
 : notre ère; à plus forte raison
 rejeter l'idée de Papire Mas-
 si la croyait composée peu après
 ne de Charles-le-Chauve: elle
 la fin du onzième siècle ou du
 commencement du douzième; et s'il
 it lieu de lui assigner une date
 e, celle de 1092, proposée
 quelques auteurs, conviendrait
 mt mieux que c'est l'époque des
 ers projets de croisades. On a
 elle n'avait été fabriquée que
 le pontificat de Calixte II
 3-1124); Cas. Oudin a préten-
 me que ce pontife en était le ré-
 ir: il est vrai seulement que Ca-
 a déclarée authentique en 1122;
 du moins ce qu'assure Role-
 dans le *Fasciculus tempo-*
 et si cette assertion, bien tar-
 prouve quelque chose, c'est
 : roman s'était répandu dès le
 encement du douzième siècle,
 sait dès-lors pour l'ouvrage de
 n. Il en existe des manuscrits
 siècle, quelques-uns peut-être
 cèdent, plusieurs du treizième
 : deux suivants. Vers 1160,
 , archevêque de Tolède, en
 un dans l'abbaye de Saint-
 ; peu d'années après, Geoffroi,
 du Vigeois, en recevait un
 déjà fort vieux, envoyé d'Es-
 . La bibliothèque Laurentiane
 sède un très-ancien: Gatel qua-
 e même ceux qui se conser-
 de son temps en Languedoc.
 as en cite de Cambridge et
 sterdam: Lambecius indique les
 tes de ceux qui sont à Vien-
 Autriche; Sainte-Palaye, au
 du dernier siècle, en comptait
 à Paris, à la bibliothèque du
 L'âge de cette chronique peut
 clure des mentions qui en ont

été faites par divers auteurs: le pre-
 mier qui en parle est Rodolphe de
 Tortaire, moine de Fleuri, qui écri-
 vait de 1096 à 1145: elle a été
 connue de Godefroi de Viterbe, au
 douzième siècle; de Vincent de Beau-
 vais, au treizième, puis du Dante et
 d'un très-grand nombre de roman-
 ciers et de poètes, soit italiens, soit
 français. Les traces s'en retrouvent
 dans beaucoup de livres, et jusque sur
 les productions des arts: elle a fourni,
 par exemple, les sujets des bas-reliefs
 de deux sflacons d'or donnés à l'em-
 pereur Charles IV, par le roi de
 France Charles V, et décrits par
 Christine de Pisan. La question la
 plus difficile serait de savoir quel en
 est le véritable auteur. Nous avons
 écarté l'archevêque Turpin et le pape
 Calixte II: Lebeuf et Rivet propo-
 sent un chanoine de Barcelone, ou
 quelque autre espagnol, et se fondent
 sur ce que ce livre tend à recommander
 la dévotion à Saint-Jacques de Com-
 postelle; ils observent d'ailleurs que
 l'Espagne est le berceau de plusieurs
 ouvrages supposés, particulièrement
 des fausses décrétales. Ces raisons ne
 sont pas péremptoires; car les dé-
 crétales d'Isidore ont précédé au
 moins de trois siècles la chronique
 dite de Turpin; et il s'en faut que
 celle-ci ait pour unique but de sou-
 tenir les intérêts de l'église de Saint-
 Jacques. Nous trouverions plus plau-
 sible la conjecture de Gui Alard, qui
 la croit faite, vers 1092, par un
 moine de Saint-André à Vienne en
 Dauphiné; mais on manque de ren-
 seignements positifs sur ce point.
 L'ouvrage a été traduit du latin en
 français, dès 1206 et 1207, par un
 clerc nommé Jehans, attaché à Ren-
 naud, comte de Boulogne, et par Mi-
 chel ou Mikieu de Harnes, qui néan-
 moins n'a fait peut-être que donner

ordre d'entreprendre ce travail. Une version, moins ancienne, due à Robert Gaguin (XVI, 269), a été imprimée à Paris, in-4°, sans date; dans la même ville, en 1527, in-4°; et à Lyon, in-8°, en 1583. Le texte latin n'a vu le jour qu'en 1566, dans un Recueil in-fol., publié par Schard (XL, 83, 84), à Francfort-sur-le-Mein : il a reparu dans une collection donnée par Reuber, in-fol., Francfort, 1584; Hanau, 1619. M. Ciampi en a fait paraître à Florence, en 1822, une édition in-8°, précédée d'une dissertation qui tend à présenter ce livre, non comme authentique, ni comme très-ancien, mais comme un tableau fidèle des mœurs du neuvième siècle : nous ne pourrions y reconnaître que celles du onzième et du douzième, qui en différeraient beaucoup. Ce roman se rattache à celui du voyage de Charlemagne dans la Terre-Sainte, fabriqué aussi vers la fin du onzième siècle, probablement par un moine de Saint-Denis, dans l'intention d'accréditer des reliques transportées d'Aix-la-Chapelle dans cette abbaye, et d'exciter à une expédition en Palestine. Le livre du prétendu Turpin n'a pour sujet que les exploits de Charles et de son neveu Roland ou Roltand en Espagne. Là du moins tout n'est pas pure fiction, puisqu'en effet Charlemagne (Voy. VIII, 96) a passé les Pyrénées et fait la guerre en Espagne, en 778; mais ce fond historique est presque méconnaissable au milieu des détails imaginaires qui le surchargent : la plupart sont de l'invention de l'auteur; peut-être en tirait-il quelques-uns de ce qu'avaient écrit de plus merveilleux certains chroniqueurs du neuvième siècle tels que Solcon, Hancon et Occon, petit-fils de Solcon. Pris dans son ensemble ce roman ressemble fort

à celui de l'expédition de Charle la Terre-Sainte : ils sont, l'un et l'autre, dans le goût de la vie de l'enchanteur, écrite, au douzième siècle, par Galfrid (V. XVI, 295) Geoffroi de Monmouth; et tous se placent à la tête de l'une de classes des romans de chevalerie, savoir de celle qui distingue les romans de Charlemagne. Le livre attribué à Turpin est intitulé assez inexactement *De vita Caroli Magni et de Turpin*. Après une dédicace fictive à l'empereur Charlemagne, le roman est divisé en trente-deux ou trente-trois chapitres, pleins de contes peu vraisemblables et d'aventures chimériques; mais il y a beaucoup de morceaux qui se distinguent des plus anciens manuscrits et qui n'ont pas été connus dans les suivants : tels sont un chapitre sur les exploits de Roland, la description des arts libéraux, le récit de la mort de Charlemagne, la relation de celle de Turpin même, qui est supposé, très-anciennement comme nous l'avons dit, avoir survécu au monarque. M. Ciampi, qui en est le dernier éditeur, a de plus, en 1823, à Florence, une nouvelle édition du livre qui porte le nom de Philomena et est intitulée *Gesta Caroli Magni a Turpino et Narbona* : cette édition se lie à celle du faux Turpin, mais elle paraît n'être que de la fin du douzième siècle ou du commencement du treizième; et il se peut qu'elle ait été originairement en langue romane (V. *Journal de Turpin*, nov. 1824, p. 668-7) peut-être sur Turpin et son voyage qui a pris son nom, les *des Romans*, juillet 1777; les *langes tirés d'une grande bibliothèque*, tome F; et les auteurs cités au cours de cet article. D—1

TURPIN (FRANÇOIS-HENRI) orien, né en 1709 à Caen, ancien, dès sa première jeunesse, un très-vif pour les lettres. En 1731, il remporta le prix de poésie avec une Ode en l'honneur de l'immaculée conception (1). Pourvu d'une bourse à l'université de sa ville natale, il résigna pour s'établir à Paris, et se flattait de tirer un parti plus avantageux de ses talents. L'abbé de La Harpe le chargea de continuer les *Des hommes illustres de France*. PÉRAU, XXXIII, 334; mais Turpin, n'ayant pu se procurer les secours dont il avait besoin, ne la pas d'abandonner ce travail. Il voit, par les dédicaces de ses ouvrages, qu'il ne négligeait rien pour assurer la protection des dispensaires des grâces et de la fortune. Il eut à M. de Boynes (2), devenu ministre de la marine : « Je suis dans l'habitude de chérir et de respecter les ministres qui vous ont précédé ; mais ma reconnaissance, qui les suit peu dans leur retraite, en justifie ce qu'ils ont fait pour moi, me rend plus digne de vos bienfaits (3). » Turpin fut attaché, quelque temps, au prince Kourakin, qu'il s'était chargé d'instruire dans la connaissance des richesses littéraires (4). La nécessité de se créer des ressources le força de se mettre aux gages des libraires et de prêter sa plume à ces hommes qui, nés avec plus de force que de talent, aspirent à la gloire littéraire, quoique la nature leur ait refusé les moyens d'en ac-

quérir (Voy. les *Trois Siècles de la littérature*, art. Turpin). Après avoir publié, presque sans succès, des abrégés, des extraits et des compilations, il lui revint enfin à l'idée de compléter la galerie des hommes illustres de la France, et il en donna plusieurs volumes sous le titre de *Plutarque français*. La vie de Duguay-Trouin, lui valut des lettres de citoyen de la ville de Saint-Malo. Les nombreux travaux de Turpin ne l'avaient point mis à l'abri du besoin. Il fut compris pour trois mille livres dans les secours accordés, en 1795, aux gens de lettres, et mourut dans l'indigence, à Paris, au mois de septembre 1799, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Les critiques ne s'accordent pas dans leurs jugements sur cet écrivain. Suivant Sabatier, aucun biographe n'a porté plus loin le talent de traiter ce genre d'histoire, et de répandre de l'intérêt sur les plus petits détails.... Les notices des plus grands hommes acquièrent sous sa plume un nouveau degré d'intérêt. Laharpe ne voit au contraire dans Turpin qu'un *phrasier*. Il lui reproche de s'intituler le Plutarque français, en récréant les vies des grands hommes de la France, écrites par Pérau, et dit qu'il n'est ni Plutarque, ni français (*Corresp. russe*, lettre 146). Mais Laharpe est beaucoup trop sévère : Turpin a de l'imagination, de la chaleur, de l'abondance ; et s'il n'eût pas été forcé d'écrire vite et beaucoup, on ne peut douter qu'il ne se fût fait une réputation durable comme historien. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les Vies de Louis II de Bourbon, prince de Condé* ; de Charles et de César de Choiseul, maréchaux de France. Elles forment les tomes XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la*

1) Cette pièce est imprimée dans le *Mercur de France*, juillet 1733.

2) M. de Boynes avait été premier président du parlement et intendant de Franche-Comté. *Notices* de TALBERT, tom. XLIV.

3) Dédicace de l'*Histoire de Siam*.

4) Préface de la tragédie de *Cyrus*.

France, commencés par d'Auvigny, et continués par l'abbé Pérau. II. *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, où l'on découvre les causes de leur élévation et de leur dépérissement, Paris, 1769, in-12; trad. en allemand, Mittau, 1770, in-8°. III. *Histoire universelle*, imitée de celle des Anglais, ibid., 1770-78, 5 vol. in-12. C'est un extrait de l'*Histoire universelle* publiée en Angleterre par une société de gens de lettres (V. PSALMANASAR). Quelques critiques regrettent que Turpin n'ait pas terminé cet ouvrage. IV. *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, et des révolutions qui ont bouleversé cet empire, jusqu'en 1770, ibid., 1771, 2 vol. in-12. Il composa cet ouvrage sur les Mémoires de l'évêque de Tabraca, vicaire apostolique à Siam; mais ce prélat, ayant trouvé que Turpin s'était trop écarté de ses idées, obtint un arrêt du conseil qui supprima l'ouvrage comme renfermant des assertions hasardées et des maximes dangereuses (V. le *Dict. des Livres condamnés*, par M. Peignot, II, 165). V. *Cyrus*, tragédie en cinq actes, ibid., 1773, in-8°. Cette pièce n'a point été représentée. L'auteur l'a fait précéder d'une longue dissertation en forme de Lettre au prince Kourakin. VI. *La Vie de Mahomet*, législateur de l'Arabie, ibid., 1773, 2 vol. in-12; nouv. édit. augmentée, ibid., 1780, 3 vol. in-12; trad. en allem., Halle, 1781, gr. in-8°. Cet ouvrage, dit Sabatier, paraît avoir été écrit trop à la hâte. Les faits n'y sont pas assez bien présentés, les observations y sont confuses et mal digérées. On y remarque cependant, en plusieurs endroits, la touche du peintre du *Grand Condé*. VII. *Histoire de l'Alcoran*, où l'on décou-

vre le système politique du faux prophète, et les sources où il a puisé sa législation, ibid., 1775, 2 vol. in-12. VIII. *La France illustre, ou le Plutarque français*, contenant l'Histoire des généraux, des ministres et des magistrats, ibid., 1775-85, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage qu'on trouve rarement complet, se compose de cinquante-deux cahiers, avec quarante-huit portraits; mais cette collection n'est point estimée (1). IX. *Histoire des révolutions d'Angleterre de 1688 à 1747*; ibid., 1786, 2 vol. in-12. C'est la continuation de l'ouvrage du P. d'Orléans (Voy. ce nom). X. *Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers*, ibid., 1789, in-8°. XI. *Histoire des hommes publics tirés du tiers-état*, avec un Discours sur les avantages et les abus de la noblesse, ibid., 1789, 2 vol. in-8°. Les Notices publiées sur Turpin dans les journaux sont inexactes et incomplètes.

W—s.

TURPIN DE CRISSÉ (LANCELOT, comte), célèbre tacticien, naquit, vers 1715, dans la Beauce (1), d'une famille noble. Ayant embrassé, fort jeune, la profession des armes, il obtint, en 1734, une compagnie, et, dix ans après, un régiment de hus-sards, à la tête duquel il signala sa

(1) Il existe aussi une édition in-12 du *Plutarque français*, brochée ordinairement en 13 volumes, avec des frontispices, ayant tous la date de 1780; je ne sais si ce qui a paru depuis est imprimé dans le même format. Turpin était venu à Paris, sous les auspices d'Helvétius, dont la générosité le fit jouir d'une honnête médiocrité. C'est Turpin qui est auteur de la *Lettre à M., avec une ode sur le départ de Voltaire (pour la Prusse)*, 1760, in-12 de 12 pages. Il avait composé des *Instructions républicaines*, dont il se faisait un titre pour obtenir quelques secours de la Convention nationale, et qui n'ont point été imprimées (Voy. le *Décade philosophique*, etc., I, 377). A. B.—r.

(1) A Herrouville, suivant la *France littéraire* d'Ersch; mais ce nom ne se trouve pas dans le *Dictionnaire des villages de France*, peut-être doit-on lire Hatonville ou Bouville.

valeur dans les guerres d'Italie et d'Allemagne. Tout-à-coup il quitta brusquement son corps, et se retira à l'abbaye de la Trappe, pour y mener une vie pénitente; mais, effrayé des austérités dont il était le témoin, il ne tarda pas à se repentir de cette démarche, et reprit son grade de colonel (2). Peu de temps après, il épousa la fille du célèbre maréchal de Lowendhal (3). Ayant fait d'excellentes études, il profita de ses loisirs pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. En 1754, il publia, de concert avec Castilhon (V. ce nom, VII, 334), les *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*. Il fit précéder ce volume d'une Épître à J.-J. Rousseau, dans laquelle il lui conseillait de se mettre en garde contre sa misanthropie. Rousseau lui répondit pour justifier sa conduite, et crut sans doute l'encourager à cultiver son talent pour les lettres, en lui disant : « Votre recueil n'est pas assez mauvais pour pouvoir vous rebuter du travail, ni assez bon pour vous ôter l'espoir d'en faire un meilleur. » La guerre de 1757 rappela sous les drapeaux Turpin de Crissé, déjà connu pour un habile tacticien; et l'on peut croire que ses conseils ne furent pas inutiles aux généraux sous lesquels il se trouva placé. Nommé maréchal-de-camp, en 1761, il fut fait, en 1771, com-

mandeur de l'ordre de Saint-Louis. Quarante ans de services et dix-sept campagnes lui valurent enfin le grade de lieutenant-général, en 1780; et l'année suivante, il obtint la place de gouverneur du fort de Scarpe, à Douai. Son nom figure, en 1792, sur la liste des lieutenants-généraux; il émigra et mourut en Allemagne; mais on n'a pu découvrir à quelle époque. Il était membre des académies de Berlin, de Nanci et de Marseille. C'est avec peine qu'on en fait la remarque : il ne s'est encore trouvé personne, depuis trente ans, qui, par un éloge, une notice, ait essayé d'acquitter la dette de la reconnaissance publique envers un général habile et un grand tacticien, dont toute la vie fut consacrée à son pays (4). Turpin de Crissé avait fait une étude approfondie de tous les ouvrages anciens et modernes sur l'art militaire; mais, plus modeste encore qu'il n'était savant, il évita toujours de se citer lui-même, quoique l'occasion s'en présentât souvent. On retrouve, dans tous ses ouvrages, un homme attaché sincèrement à son pays, un ami de l'humanité, et enfin, pour nous servir de l'expression de l'abbé Mercier de Saint-Léger, un vrai *preux*, qui dit toute vérité avec cette liberté franche et courageuse, l'apanage ordinaire des ames fortes et grandes (Voy. l'*Année littéraire*, 1785, VII, 98). Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a de Turpin de Crissé : I. *Essai sur l'art de*

(2) C'est Grizem qui nous apprend ces particularités sur Turpin de Crissé (*Correspond.* VI, 246; mais il ne dit pas les motifs qui firent déterminer son entrée à la Trappe, parce que chacun les connaissait alors. Toutes les recherches que nous avons faites pour les découvrir ont été inutiles.

(3) Madame la comtesse Turpin de Crissé joignait aux charmes de la figure, toutes les qualités du bon sens, et beaucoup d'esprit. Elle aimait les lettres et les cultivait avec succès. C'est à cette dame qu'on doit l'édition des *Œuvres* de l'abbé de Voisenon; V. ce nom) son ami. Elle mourut en 1785. De Sancy lui fit une épitaphe, qu'on trouve dans l'*Année littéraire*, 1785, tom. VII, p. 212.

(4) Le nom de Turpin de Crissé ne se trouve pas dans les tables du *Moniteur*. Il n'est cité dans aucun des journaux littéraires publiés depuis 1789. Il n'a point d'article dans le *Dictionnaire universel* ni dans la volumineuse *Biographie des Contemporains*. Les auteurs de ces indigestes compilations ont sans doute regretté que nous ne l'eussions pas fait avant eux, afin de nous le prouver suivant leur usage, et de nous dire ensuite de grossières injures.

La guerre, Paris, 1754, 2 vol. gr. in-4°, avec 25 pl. Il est divisé en cinq livres. Le premier embrasse toutes les opérations d'une campagne, à l'exception des sièges, partie que l'auteur se réservait de traiter ailleurs. Le second traite de l'attaque; le troisième, des cantonnements; le quatrième, des précautions à prendre pour attaquer l'ennemi dans ses cantonnements; et le cinquième, de la petite guerre et de l'utilité des troupes légères. Tous les principes avancés par l'auteur sont appuyés d'exemples tirés de la vie des plus habiles capitaines anciens et modernes. Cet ouvrage fut traduit en allemand, par ordre du grand Frédéric, en anglais et en russe. II. *Commentaires sur les Mémoires de Montécuculi*, ib., 1769, 3 vol. in-4°, fig.; Amsterdam, 1770, 3 vol. pet. in-8°, fig. Les Mémoires de Montécuculi sont divisés en trois livres. Dans les deux premiers, il a renfermé tous les principes militaires, en commençant par les éléments les plus simples, et s'élevant par degrés jusqu'aux idées les plus sublimes. Le troisième contient ses réflexions sur les guerres de Hongrie, depuis 1660 jusqu'en 1664, que Montécuculi (N. ce nom) gagna sur les Turcs la bataille mémorable de Saint-Gothard. Turpin de Crissé s'est borné le plus souvent à expliquer son auteur; mais, quoique pénétré de respect pour les talents de ce grand général, il ne se croit pas obligé d'être toujours de son avis, et il le réfute dans ce qu'il avance d'inexact ou d'erroné. III. *Commentaire sur les Institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. gr. in-4°, avec 20 pl. L'ouvrage de Végèce est divisé en cinq livres; mais Turpin de Crissé ne donne que les trois premiers. Le quatrième, ayant pour objet

le système de fortification des anciens, ne pouvait présenter aucun intérêt. L'auteur renvoie d'ailleurs à l'ouvrage précédent, dans lequel il a traité cette partie en détail. Le cinquième concerne leur marine; et il avoue qu'il n'a pas les connaissances nécessaires pour éclaircir tout ce que Végèce dit d'obscur à cet égard. L'examen des trois premiers livres lui fournit l'occasion d'entrer dans de grands détails sur toutes les parties de l'art de la guerre. Il signale les abus qui résultaient de la vénalité des charges, du système de recrutement, du mode adopté pour l'avancement, de la mauvaise administration des hôpitaux, etc. Il indique des changements à faire dans l'habillement du soldat, dans son armure, dans sa nourriture. Plusieurs idées qui lui appartiennent ont été adoptées depuis, sans qu'on ait songé à lui en faire honneur. IV. *Les Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires*, Montargis, 1785, 3 vol. in-8°, gr. form., avec 43 pl.; Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8°. Le texte adopté pour cette édition est celui de l'édition de Londres, 1712, in-fol., publiée par Clarke (*Voy. ce nom*, VIII, 618). En regard est la traduction française de Wailly, mais corrigée par Turpin toutes les fois qu'il l'a jugée défectueuse. Les notes sont également savantes et instructives. Tous les ouvrages de Turpin qu'on vient de citer sont très-estimés, malgré les changements que l'art militaire a éprouvés. W—s.

TURQUET. *Voy. MAYERNE.*

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Le baron LOUIS-MARIE), lieutenant-général, naquit, en 1756, à Évreux, fit d'assez bonnes études; entra jeune dans la carrière des armes; et alla combattre en Amérique,

dans un grade subalterne, pour l'indépendance des États-Unis. De retour en France, il continua de servir, et il était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata; il en embrassa les principes, et fut employé, en 1792, sous le général Beurnonville, à l'armée de la Moselle. Il était adjudant-général, et chef de brigade lorsqu'il passa dans la Vendée, et fut attaché à la division de Tours, commandée par Labarolière. Ce général venait d'entrer dans le pays vendéen par le Pont-de-Cé. Le 15 juillet 1793, son avant-garde fut attaquée et rompue par les royalistes aux environs de Martigné-Briaut. « C'est, dit le général Turreau, dans » ses Mémoires, la première affaire » où je me suis trouvé dans la Ven- » dée; j'étais arrivé la veille de l'ar- » mée de la Moselle. » Toutefois son corps d'armée, s'étant porté en avant, vint camper à Vihers : là il fut attaqué le lendemain par l'armée royale; et la journée finit par la plus affreuse déroute. « Les représentants Bour- » botte et Tallien, ajoute Turreau, » et le commissaire du département » de Paris, Lachevardière, peuvent » se rappeler que j'ai prédit la dé- » faite de l'armée, si l'on gardait la » position de Vihers. » Il fut ensuite attaché, en qualité de général de brigade, au corps d'armée dont Sauterter prit le commandement, et qui fut défait à Coron. La brigade Turreau eut le plus à souffrir. « L'affaire » ne dura pas plus d'une heure, dit- » il; pendant l'action, mon cheval » se renversa et roula sur moi; on » m'emporta; et il n'y avait pas dix » minutes que j'avais quitté la ligne; » lorsque le désordre se manifesta de » toutes parts. » Il quitta l'armée de la Vendée, le 21 sept., peu de jours après la défaite de Coron, et partit,

quoique blessé, pour aller prendre le commandement de l'armée des Pyrénées Orientales, ayant reçu les provisions de général en chef, avec son brevet de général divisionnaire. On croit qu'il fut redevable de cet avancement rapide au conventionnel Turreau, son cousin, qui exerçait alors une assez grande influence (Voyez l'article suivant). Succédant au général Dagobert, il sembla d'abord vouloir en suivre les plans, les vues et les projets. Il profita de l'ardeur que la prise de Campredon avait inspirée aux troupes françaises, resserra ses forces, et poursuivit les Espagnols, commandés par Ricardos. Ce général, ayant reçu des renforts, occupa la position de Boulou. Turreau entreprit de terminer la campagne par un coup décisif, et fit toutes ses dispositions pour une attaque générale. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, il mit son armée en mouvement; il s'approcha du camp de Boulou, l'assailit sur six colonnes, et remporta d'abord l'avantage sur presque tous les points. Le village de Montesquiou était désigné comme le point central de l'attaque : sa manœuvre était habilement conçue; mais elle fut devinée par le général espagnol, qui renforça aussitôt le centre de son armée. Turreau s'apercevant que son plan était découvert, alla en personne vers la gauche de l'ennemi, et fit attaquer ses batteries placées sur le plateau appelé *el Pla del rey*, qui est d'un accès très-difficile. Sept fois il fit monter ses bataillons au pas de charge, et sept fois il fut repoussé. Le carnage fut horrible sur le plateau, pris un moment et abandonné sous les yeux mêmes de Turreau, qui ordonna la retraite. Le 18 octobre et les jours suivants, il fit canonner le

camp ennemi, mais sans succès. Les commissaires de la Convention voulaient qu'il tentât une expédition sur Roses, et le 28 octobre, ses colonnes se mirent en mouvement. Tous les postes avancés des Espagnols furent enlevés le 5 novembre; mais le 9, Turreau ayant formé l'attaque du camp d'Espolla ne put réussir à l'entamer, et l'expédition de Roses se trouvant manquée, l'armée des Pyrénées Orientales se concentra sur les hauteurs depuis Céret jusqu'à Ville-Longue. Dès lors Turreau, malgré son activité et son zèle, n'éprouva que des revers (1). Remplacé, vers la fin de novembre, par Doppet, sa destitution ou du moins sa disgrâce semblait inévitable, lorsqu'il reçut du comité de salut public l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée de l'Ouest. C'était à l'époque où la grande armée vendéenne ayant été détruite au Mans et à Savenay, la Convention nationale et son comité de salut public s'attendaient à l'extinction prochaine de cette guerre civile: Charette seul restait encore à la tête d'un parti. Turreau, qui avait été témoin,

peu de mois auparavant, des prodigieux succès des royalistes, les avait attribués, dans des Mémoires adressés au comité de salut public, à la mollesse des agents du gouvernement et des administrations; il s'était surtout élevé contre l'emploi de ce qu'il appelait des demi-mesures et des palliatifs. Il n'en fallut pas davantage pour appeler sur lui l'attention du comité, embarrassé alors sur le choix d'un général en chef capable de terminer une telle guerre. Voulant signaler son arrivée par une action d'éclat, Turreau chargea le général Carpentier d'observer Charette, et ordonna l'attaque immédiate de l'île de Noirmoutiers. Cette dernière opération réussit. Noirmoutiers, qui servait de place d'armes à Charette, lui fut enlevé. Parmi vingt-deux officiers royalistes faits prisonniers, on remarquait d'Elbée, généralissime des Vendéens: il était couvert de blessures, mourant et accablé sous le poids de la douleur. Turreau, tout en lui témoignant les égards dus au malheur, s'efforça de lui arracher quelques aveux sur la situation des royalistes et sur leurs projets. La noblesse des réponses de d'Elbée, et un examen réfléchi font regarder comme de pure invention le discours que lui a prêté Turreau, ainsi que les commissaires de la Convention, qui avaient ordonné le supplice de ce général royaliste (V. ELBÉE). Cependant malgré la prise de Noirmoutiers, Charette se maintenait, et de nouveaux rassemblements se formaient dans la Vendée, qui semblait renaître de ses cendres. L'alarme se répandit dans l'armée républicaine; les officiers témoignèrent au général en chef leurs inquiétudes. Turreau, connaissant les intentions du comité de salut public, se hâta d'exé-

(1) Depuis la destitution de Desfers, qui périt plus tard sur l'échafaud révolutionnaire, et celle de Puget-Barbentane, qui lui avait succédé dans le commandement en chef, l'armée des Pyrénées-Orientales était livrée à l'anarchie et au brigandage. Dacoust, qui la commandait provisoirement, n'était pas aimé des députés conventionnels. Casagnies et Fabre de l'Hérault. Ils le remplacèrent par Dagobert qui, à la tête d'un corps séparé qu'on nommait *armée centrale*, venait de conquérir la Cerdagne espagnole. La bataille qu'il perdit le 22 septembre contre le général Ricardou l'obligea de retourner dans la Cerdagne; mais quoique cet échec eût été attribué à la jalousie, au peu d'union des généraux, et que Dagobert eût essayé de le réparer par la prise et le sac de Canpedon, où il ne put se maintenir, il n'en fut pas moins destitué. Ce fut dans ces circonstances que Turreau arriva. La mésintelligence des chefs, l'indiscipline des soldats, les vices de l'administration, l'ignorance des commissaires de la Convention, et leur empêtement sur l'autorité militaire, avaient forcé ce général à demander son changement ou sa démission dès le 24 octobre.

cuter le plan funeste puisé dans les décrets de la Convention et dans les arrêtés du comité. Ce plan consistait à tout mettre à feu et à sang ; enfin à dépeupler la Vendée. Le 20 janvier 1794, Turreau donna le signal de l'irruption sur douze colonnes, formées par quinze mille hommes d'élite, et qui devaient, dans leur marche combinée, dévaster en tous sens le territoire vendéen. Les généraux chargés de les conduire reçurent l'ordre dont voici la substance : « Passer tous les royalistes au fil » de la baïonnette ; livrer aux flammes les villages, métairies, bois, genets, et généralement tout ce qui pourra être brûlé ; faire précéder chaque colonne par quarante à cinquante pionniers ou travailleurs chargés d'abattre les bois et forêts pour propager l'incendie ; prendre enfin toutes les mesures secondaires commandées par les circonstances. » Les douze colonnes incendiaires, en partant de différents points de la conférence, eurent d'abord quelques succès ; le quart de la population vendéenne tomba sous le fer des soldats de Turreau ; mais cent mille hommes, femmes, vieillards et enfants abandonnèrent leurs chaumières en feu pour se jeter dans les forêts. Alors tous les Vendéens en état de porter les armes se réunirent aux nouveaux rassemblements formés par Larochejaquelein et par Stofflet. Larochejaquelein, ayant rassemblé à Jalais mille Vendéens d'élite, passa entre deux colonnes, et tomba sur Chemillé, qu'il emporta l'épée à la main. Cet échec ne changea rien d'abord aux dispositions de Turreau, qui avait porté son quartier-général à Chollet, d'où il dirigeait tous les mouvements. De là il se porta sur Tiffanges avec deux colonnes du

centre. Peu de temps après, Stofflet rentra triomphant dans Chollet, et la ville de Mortagne fut aussi enlevée par les royalistes. D'un autre côté, Charette était poursuivi sans succès, quoique avec beaucoup d'acharnement. Le système d'incendie et d'extermination ne réussissant point, le Comité de salut public en rejeta le blâme sur les généraux. Ce fut alors seulement que Turreau mit fin aux égorgements et à l'incendie, et qu'il adopta un nouveau plan, celui des camps retranchés : mais la guerre de l'Ouest, quoiqu'elle ne fût plus, des deux côtés, que la dégénération de cette Vendée qui avait étonné l'Europe, semblait interminable. Turreau reçut une injonction menaçante des commissaires de la Convention, Gareaux et Hentz, conçue en ces termes : « Quatre-vingt mille hommes sont » sous tes ordres, dont plus de quarante mille en état de combattre ; » et la Vendée existe toujours ; Charette et Stofflet ne sont pas poursuivis. Que fait donc notre armée ? » Nantes est-il pour ton état-major la Capoue de la Vendée ? Point de sommeil, point de repos tant qu'il existera un rassemblement de royalistes. Cette malheureuse guerre aurait dû ne durer que quinze jours : » ta réponse doit nous apprendre que » Charette et Stofflet n'ont plus d'armée. Tout, hormis la victoire, » t'expose à une responsabilité dont » tu dois craindre le danger. » Turreau ne se laissa point intimider par ce ton de menaces ; il y était accoutumé. « Le Comité de salut public, » dit-il dans ses Mémoires, donnait » des plans à tous les généraux en chef ; je n'ai jamais reçu de lui que » des menaces de m'envoyer à l'échafaud. » Telle était alors la position critique de tous les généraux

qui servaient la nouvelle république. C'était le règne de la terreur et du despotisme le plus violent et le plus cruel qui ait jamais pesé sur aucun peuple; mais Turreau avait à la Convention des amis qui le tenaient sur ses gardes. Il fit continuer les opérations, qui ne furent plus qu'un mélange de succès et de revers sans résultats décisifs, et il finit par renfermer entièrement son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites du pays vendéen. Pour colorer la honte d'un système purement défensif, il alléguait que les paysans royalistes échouaient presque toujours devant les postes fortifiés : « Les camps retranchés, ajoutait-il, » produiront encore l'avantage d'accélérer dans l'armée le retour de l'ordre et de la discipline; mais le plus puissant de tous les motifs, c'est de conserver à la république sinon la totalité, du moins la plus grande partie des riches productions que promet déjà la récolte. En garantissant sûreté et protection aux cultivateurs paisibles, les camps retranchés, mobiles, pourront, dans leur marche progressive et combinée vers le centre de la Vendée, resserrer le cercle de l'insurrection, et ramener enfin le calme. » Ce plan fut adopté; mais le Comité de salut public ôta le commandement à Turreau. Les commissaires l'avaient dénoncé comme un homme orgueilleux, sans capacité, n'ayant pas des conceptions assez étendues pour une grande armée. Suspendu de ses fonctions le 23 avril 1794, il suivait la route de Nantes à Orléans, pour se conformer à la loi concernant les officiers généraux destitués, quand il fut sur le point d'être arrêté à Saumur par les autorités locales; mais il reçut heureusement l'ordre, dans

ce moment même, d'aller prendre le commandement de Belle-île en mer. Après le supplice de Robespierre (juillet 1794), il fut dénoncé par Merlin de Thionville, pour ses cruautés dans l'Ouest. Le député Alquier ayant produit contre lui, le 28 septembre, un ordre de massacres, expédié au général Moulin, le décret d'arrestation fut rendu, et ce général se vit transférer dans la capitale et mis en prison au Plessis. Ce fut là qu'après avoir publié une justification, qu'il appuyait sur les ordres du gouvernement, il composa ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*. Cet ouvrage est le premier écrit qui ait jeté quelque jour sur cette guerre, et qui ait mérité d'être consulté par les historiens. On voit avec une sorte d'étonnement que les Vendéens y sont traités avec quelques égards. Le témoignage de Turreau est d'autant moins suspect, que ce général a été témoin de plus de vingt combats dans cette contrée: il décrit avec exactitude les deux grandes déroutes de Vihiers et de Coron dans lesquelles il fut entraîné lui-même. Turreau assure qu'il fut le premier, dès le mois de décembre 1793, qui proposa aux comités une amnistie en faveur des Vendéens, ce qui serait tout-à-fait en contradiction avec les mesures terribles qu'il exécuta plus tard, et dont il se montre le partisan, même dans ses *Mémoires*. « J'observerai, dit-il, que sans ces mesures prises par les représentants en mission, pour couper toutes communications des rebelles avec leurs complices disséminés dans la Vendée et villes voisines, je ne voyais pas de bornes à la contagion, ni de terme à la guerre. » Dans un autre passage, il avoue qu'une ceinture de feu enveloppait le pays révolté; que l'incen-

erreur et la mort précédaient
 nmes.... « L'exécution de ces
 ces terribles, et peut-être né-
 res, ajoute-t-il, ordonnées
 : Convention nationale, cloi-
 les Vendéens tous ceux qui
 aient secrètement favorisés....
 ployant la vengeance natio-
 ur la perfide Vendée, on ef-
 tous les malveillants dissémi-
 ans les pays limitrophes; on
 ida les incertains et les timi-
 i faveur du gouvernement ré-
 cain. » Et pourtant l'apolo-
 : ces mesures atroces préten-
 on n'avait porté contre lui que
 isations vagues, que des dé-
 ions dénuées de preuves, éle-
 ir les seules haines person-
 qu'en un mot, il n'avait fait
 uler les instructions et les
 u gouvernement. D'un caract-
 me et tenace, Turreau ne
 ntit point dans les fers. La
 du 4 octobre 1795, connue
 nom de 13 vendémiaire,
 té l'occasion d'une amnistie,
 us les généraux arrêtés pour
 ses semblables s'empressèrent
 siter, il persista seul à de-
 des juges. Les officiers qui
 servi sous ses ordres, de-
 fibres, le pressaient de sor-
 prison. Il s'y refusa. « C'est
 vos sottises que je suis ici,
 lit-il, je n'en sortirai que par
 gement, ou je laisserai ma-
 ur un échafaud : j'ai fait le
 ice de ma vie. » Mais sa vie
 ors en sureté par le tour même
 aient de prendre les affaires.
 sant de réclamer sa mise en
 et, il fut d'abord traduit de-
 directeur du jury de Tours.
 de Thionville demanda qu'il
 é par un conseil de guerre,
 ement installé. Le Directoire

exécutif ayant pris un arrêté con-
 forme à cette proposition, Turreau
 fut mis en jugement devant un con-
 seil de guerre, et acquitté après une
 longue détention. Il ne fut employé
 que vers la fin de 1796. Après le
 supplice du démagogue Babœuf,
 il adopta un des enfants de ce con-
 damné, et se chargea même, dit-on,
 de sa femme et de ses autres enfants,
 à l'époque où il eut un commande-
 ment en Suisse. Les bons Helvétiens,
 écrasés alors par nos troupes, se
 plaignaient d'être forcés d'alimenter
 la famille d'un homme justement
 condamné dans son pays, parce qu'il
 plaisait à un général français d'être
 généreux à leurs dépens : ce fut par-
 ticulièrement à Wintherthur que ces
 murmures éclatèrent. A l'ouverture
 de la campagne de 1799, la division
 française qui était sous les ordres de
 Turreau, occupait les montagnes des
 Alpes, depuis le lac de Zurich jus-
 qu'au Valais. S'étant concentré dans
 le Haut-Valais, le général se mit en
 mouvement pour seconder les opéra-
 tions de Lecourbe; il se rendit maî-
 tre de toute la vallée du Rhône et du
 mont Furca, rejetant l'ennemi au-
 delà du Simplon. Par ce mouvement
 à la suite duquel il occupa le Furca
 et le cours du Simplon, il assura la
 communication entre le corps du
 Valais et l'aile droite de l'armée de
 Masséna. Pénétrant ensuite par le
 Simplon en Italie, ses avant-postes
 s'étendirent jusqu'au lac Majeur; il
 avait devant lui quelques troupes au-
 trichiennes, et il gardait tout le
 Haut-Valais quand le maréchal
 Souwarow fit sa trouée en Suisse,
 par la vallée de la Reuss. Au même
 moment, Turreau, qui s'était avancé
 en personne jusqu'au lac Majeur, fut
 attaqué par Laudon, et d'abord forcé
 de céder du terrain : mais n'ayant

pas été poussé avec la vigueur que semblait annoncer la première agression, il réussit à reprendre ses premières positions. Nos revers, en Piémont, à la fin de cette campagne, ayant forcé nos troupes de prendre leurs quartiers d'hiver en-deçà des Alpes, Turreau alla commander à Briançon, où il reçut bientôt les instructions du premier consul Buonaparte, pour opérer une diversion en faveur de son irruption en Italie, par le Saint-Bernard. Turreau devait déboucher en Piémont avec quatre à cinq mille hommes formant l'extrême droite de l'armée de réserve. Il fut d'abord arrêté dans sa marche par un détachement de troupes autrichiennes, au-dessus du Pas de Suse; mais les retranchements ennemis furent attaqués et emportés; il enleva ensuite le fort de Saint-François qui commandait le village de Clavière, et enveloppa sur le plateau de la Brunette quinze cents hommes, qu'il força de capituler. Maître de Suse, il prit position sur les hauteurs de Bossolino, se tenant préparé soit à opérer sa jonction avec la grande armée, soit à se porter sur les derrières de l'ennemi. S'étant avancé sur Turin, il y tint en échec la garnison autrichienne. La journée de Marengo ayant mis toute l'Italie au pouvoir des Français, Buonaparte confia d'abord à Turreau un commandement en Piémont. Il le chargea ensuite d'organiser le Valais, et de diriger les travaux de la route du Simplon. Enfin, après l'avoir nommé, en 1804, baron et grand-officier de la Légion d'Honneur, il l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, aux États-Unis d'Amérique. A son arrivée, Turreau s'attacha spécialement à étudier le gouvernement fédéral et les mœurs des Américains. Il séjourna

successivement à Philadelphie, Baltimore et à New-York. Il conçut une très-mauvaise opinion de ce pays et de son gouvernement, se plaignant souvent de la prédilection des Américains pour les Anglais, de leur ingratitude pour la France. « La reconnaissance, dit-il, à ce pays, est une vertu usée, et ma sagesse n'a jamais été celle de nos gouvernements publics. » Lors de l'envahissement des Florides sans déclaration de guerre préalable, il donna un conseil énergique, mais qui n'eut aucun succès. Quand, par suite du système continental, les îles Britanniques furent mises en état de blocus, le ministre de France s'efforça de modifier le gouvernement de Washington dans son système. Il n'eut pas plus heureux : un acte de violence, du 1^{er} mai 1810, à l'entrée des ports américains de vaisseaux de guerre français, glais. Turreau demanda aussitôt un rappel, et revint en France, en ayant avec le projet d'y faire imprimer *Aperçu sur la situation politique des États-Unis*; des raisons s'y opposèrent : il n'a publié ce ouvrage curieux qu'en 1815. C'est une critique raisonnée et très-amicable du gouvernement fédéral, gouvernement, dit Turreau, dans sa phrase, que l'auteur a étudié pendant plusieurs ans sans pouvoir y rien comprendre. Il pose en principe qu'il est insensé qu'un état à-la-fois démocratique et marchand ait une longue existence politique. Turreau fut employé dans l'armée. Il eut successivement les vingt-unième division militaire, et fit en Allemagne, par ses infirmités, la campagne de 1813. A l'époque de la restauration, il mandait encore dans le duché de Wurtemberg, et réunit, le

1814, les officiers-généraux bava-
rois, pour célébrer la paix et le rap-
pel de Louis XVIII, qui le nomma
chevalier de Saint-Louis. Au retour
de Buonaparte et pendant les cent
jours, il fit réimprimer ses Mémoires
sur la Vendée. Il y avait ajouté des
notes et un avertissement, où il par-
lait du séjour momentané des Bour-
bons en France, espèce de prophétie
dictée par l'Esprit de parti, et que
l'événement ne tarda pas à démentir.
Après la bataille de Waterloo, Tur-
reau fut chargé par la commission
de gouvernement, composée de Car-
not, Fouché, etc., de défendre la ri-
ve gauche de la Seine; fut nom-
mé, le 2 juillet, commissaire de l'ar-
mée pour l'exécution de la con-
vention conclue le 3 du même
mois, et suivit ensuite, derrière la
Loire, les débris de l'armée de Bu-
onaparte. Devenu, depuis cette épo-
que, tout-à-fait étranger aux affaires,
il se retira dans une terre qu'il pos-
sédait à Conches, département de
l'Eure; et il y mourut à l'âge de soix-
ante ans, le 15 décembre 1816. Ses
Mémoires sur les guerres de la Ven-
dée ont été traduits en plusieurs lan-
gues.

B—r.

TURREAU DE LINIÈRES
(Louis), cousin-germain du précé-
dent, naquit, à Orbec en Normandie,
vers 1760. Son père, fils d'un huis-
sier de Ravières dans l'ancienne
diocèse de Tonnerre, exerçait à Or-
bec les fonctions de receveur des
consignations et des domaines. On
prétend que Turreau, très-jeune
encore, s'enfuit de la maison pa-
ternelle, emportant une partie de la
caisse; mais ne voulant laisser pe-
ser aucun soupçon sur le caissier,
il s'accusa de cette soustraction
dans une lettre à son père. Cet
argent fut bientôt dissipé, et le

jeune Turreau se vit forcé d'entrer
dans un régiment, d'où une de ses
tantes le tira en achetant son congé.
N'osant se représenter chez son père,
il demanda un asile à cette tante
qui habitait Ravières, et s'y trouvait
encore lorsque la révolution éclata.
La mère de Davoust (depuis maré-
chal prince d'Eckmühl), déjà veuve
de son premier mari, tué à la chasse
par accident, habitait aussi ce villa-
ge avec ses quatre enfants, et quoi-
qu'elle vécut dans la médiocrité elle
était dans l'aisance, par comparai-
son avec Turreau, qui n'avait rien.
Il chercha à inspirer de l'affection à
M^{me}. Davoust, et parvint à l'épou-
ser, le 31 août 1789. On conçoit
qu'il dut embrasser avec ardeur les
principes de la révolution. Nommé,
en 1790, administrateur du départe-
ment de l'Yonne, il fut chargé d'al-
ler à Dijon, pour établir la distinc-
tion des divers intérêts qui, précé-
demment communs à tout le duché de
Bourgogne, devenaient propres à cha-
cun des départements formés de cette
province. De retour à Auxerre, en
septembre 1791, il fut nommé dé-
puté suppléant à l'assemblée législa-
tive; mais il n'y fut point appelé. Il
siégea au directoire du département,
dont la présidence avait été déferée
à Lepelletier de Saint-Fargeau, qui
sortait de l'assemblée constituante.
Turreau se lia bientôt intimement
avec le président, ainsi qu'avec le
peintre Gautherot, l'un des familiers
et commensaux de Saint-Fargeau, et
comme lui l'un des membres les plus
chauds de la société des Jacobins.
Cette liaison contribua beaucoup à
le faire nommer député à la Conven-
tion avec Lepelletier, Maure, Bour-
botte, etc., etc. Dès le 28 nov.
1792, il se prononça contre les Gi-
rondins. Le ministre de l'intérieur

Roland, ayant en vue le *parti de la Montagne*, avait signalé, dans une lettre à la Convention, les agitateurs de Paris. Turreau demanda qu'il fût tenu de les nommer; et comme le ministre ajoutait qu'on avait eu le projet de tirer le canon d'alarme: « *Le canon d'alarme*, dit Turreau, *c'est la lettre de Roland.* » Il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, et lors de la délibération sur la question de l'appel au peuple, il apostropha Louvet et Buzot, et désignant toujours le parti Girardin, il s'écria: « *Je déclare que nous sommes ici sous une majorité oppressive.* » Il s'opposa, le 19 janvier 1793, à ce que la Convention acceptât la démission de Manuel. Le général Stengel, né sujet de l'électeur Palatin, avait demandé à ne pas être employé en présence des troupes de ce prince; Turreau proposa à la Convention de le destituer, alléguant qu'elle ne devait pas laisser plus long-temps un homme qui se qualifiait de *sujet* commander à des hommes libres. On prétend que frappé de l'assassinat de Lepelletier, et craignant peut-être le même sort, ce fut lui qui demanda, vers cette époque, une mission dans le département de l'Yonne. Il y fut envoyé avec Garnier (de l'Aube). Il parut avec un faste proconsulaire à Noyers, Tonnerre et Ravières; affecta d'y prêcher l'athéisme et les doctrines les plus anarchiques; chercha à soulever l'opinion de la multitude contre les nobles, les prêtres et les riches, et remplaça par les Jacobins les plus vils et les plus ignorants ce qu'il y avait encore d'hommes sages et modérés dans les autorités. De retour à Paris, à la fin de mai, il se plaça au milieu des *Montagnards* les plus frénétiques du côté gauche, les Ma-

rat, Danton, Bentabole, etc. une des luttes orageuses qui précèdent la fameuse journée du 31; il se plaignit de ce qu'on refusait parole à Robespierre, et mena hautement la Gironde, en disant: *Il faut résister à l'oppression; résisterons à l'oppression!* Le 1^{er} juin 1793, Lanjuinais reprocha à la Convention de se laisser dominer par la commune de Paris et par le comité directorial, Turreau lui adressa ces paroles: « *Tu as donc pu perdre la république par tes déclamations et par tes calomnies?* » La fin de ce mois, envoyé en mission auprès de l'armée de l'Ouest ou Vendée, il y partagea, pendant près d'un an, les opérations de Lavoisier, de Carrier, de Heutz, de Prieur de la Marne, etc., et fut particulièrement un des auteurs du système de dévastation de ces malheureux pays, dont il fit, selon ses rapports à la Convention, un *Ses rapports à la Convention sentent pour donner une idée de son caractère à-la-fois lâche et féroce* peut lire spécialement ceux auxquels il rend compte des affaires de Saumur, du Mans, de la prière Noirmontiers. Le général Daniell dont il fut à la vérité le dénonciateur, rapporte dans ses Mémoires, qu'il fit brûler un faubourg de Saumur sans aucune nécessité, l'armée découragée étant alors à plus de dix lieues et il assure en outre avoir conçu un ordre, signé de la main de ce consul, de tuer les malades dans leurs lits, à Laval. Les masses de Noirmontiers, où il avait fait terminer non-seulement les troupes vendéennes qui demandaient quartier, mais encore la presque totalité des habitants, firent pousser contre Turreau et Bourbotte des cris accusa-

l'au sein de la Convention. Ils furent défendus par Carrier ; et la Convention, sur ses instances, leur accorda congé pour se remettre de leurs blessures. Turreau alla passer ce temps à Ravières, portant en écharpe son droit, qu'il avait, disait-il, la force de sabrer les royalistes. Ce fut vers la même époque que, s'étant épris de la fille du chirurgien de Versailles, il fit prononcer le divorce entre M^{me}. Danton et lui, sans toutefois se brouiller avec elle ; car, il lui présenta cette même femme dans un autre voyage de retour à la Convention, dans le mois de juin 1794, Turreau, remarquable que certains tribunaux criminels des départements ne se formaient pas aussi promptement que le tribunal révolutionnaire et la même absence de formes, ne réussit pas à protéger les aristocrates et persécutant les patriotes. Nommé secrétaire, en 1794, après la chute de Robespierre, il se prononça contre les terroristes, et eut le sang qu'il avait fait couler, à dire à Joseph Lebon, qui venait de se justifier en peignant les crimes de ses collègues : *Peins-toi-même, scélérat !* Le 2 août, opposant à la motion de Fréron, la mise en accusation de Fouquier-Tainville, il fit décréter son arrestation et sa traduction immédiate au tribunal révolutionnaire. Par un décret du 6 août, la Convention avait ordonné de mettre en jugement devant ce tribunal six membres du comité révolutionnaire de Paris. Turreau fit rapporter ce décret, en alléguant qu'ils avaient été victimes de l'aristocratie cachée et royale. Le 11 août, il fit prononcer, en qualité de juge, dans la composition du nouveau tribunal ré-

volutionnaire, le chirurgien Forestier, de Ravières, qui l'avait servi dans les assemblées électorales, pour le faire arriver à l'administration du département et à la Convention. Peu de temps après, la société populaire d'Auxerre ayant envoyé à la Convention une adresse dans laquelle elle s'élevait contre les attributions de police des agents nationaux de districts, Turreau traita ces agents de premiers ministres de *Capet-Robespierre* ; et il ajouta que ce « *Théocrate ambitieux*, en n'appelant dans l'arrêté qui les avait institués aucune surveillance sur les prêtres, avait signalé de cette manière sa tendre complaisance pour ces derniers. » Il parla encore dans la discussion sur la nouvelle organisation des comités révolutionnaires, et se plaignit de ce qu'elle attaquait les principes de l'égalité. En septembre 1794, il fut nommé commissaire près l'armée d'Italie, et y fit célébrer, le 21 janvier 1795, l'anniversaire de la mort du roi. Du reste, il s'y conduisit d'après les principes de cette époque, et écrivit même à la Convention, pour se disculper de sa complicité dans les actes révolutionnaires de son cousin le général Turreau (de Garambouville). Rentré dans cette assemblée, il s'opposa avec véhémence, le 3 septembre 1795, au rappel du général Montesquiou, disant que bientôt il n'y aurait pas un émigré qui ne demandât à rentrer en France, en alléguant le prétexte de s'y faire juger, et il mit dans son opposition une telle violence, qu'un député s'écria : « *Turreau tient ici la place de Marat ; il faut lui imposer silence.* » Cette terrible apostrophe le força de descendre de la tribune. Quelques jours après, il fit insérer dans le Mo-

niteur une lettre explicative de sa résistance, et dans laquelle il cherchait même à se justifier de toute participation aux proscriptions du 31 mai 1793. A cette occasion, il déclara que pour ne pas se voir attribuer les actions d'un homonyme, il ajouterait à son nom de famille le surnom de *De Linières*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 9 thermidor n'avait apporté aucun changement dans ses opinions. Tourmenté, comme beaucoup de ses collègues, par le souvenir de ses crimes, il craignit sans doute que la réaction de 1795 ne lui en fit subir le châtement; mais il demeura toujours intimement uni au parti de la Montagne. Aussi fut-il un des auteurs du mouvement du 13 vendémiaire an iv (5 octobre 1795). Il fut employé par les conventionnels chargés de la direction de la force armée contre les sections de Paris, et envoyé près de celle du faubourg Montmartre, qui avait offert ses services à la Convention. Si l'on en croit les Mémoires de Las Cases, il fut un de ceux qui firent déférer, dans cette journée, le commandement militaire à Buonaparte. N'ayant point été réélu aux conseils législatifs à la fin de la session, Turreau devint garde-magasin à l'armée d'Italie. Il s'y rendit avec sa femme, et il s'ensuivit, dit-on, des chagrins domestiques, qui le tourmentèrent beaucoup, et ne furent pas étrangers à la mort qu'il trouva peu de temps après dans ce pays. On lit le passage suivant dans M. de Las Cases (tome 1^{er}, pages 199 et 200) : « Représentant » du peuple à l'armée de Nice, assez » insignifiant. Sa femme, extrême- » ment jolie, fort aimable, parta- » geait et parfois dirigeait sa mission. » Le ménage faisait le plus grand

» cas du général d'artillerie (» léon); il s'en était tout-à-fait » goué et le traitait au mieux » tous les rapports, ce qui » avantage immense; car, » cas de l'absence des lois ou » improvisation, un représentant » peuple était une véritable p » ce. » Ce n'en était pas un homme sans talents, de l'imagination la plus profonde, avec cela d'ambition, et sans moyens de justifier.

G-
TURRECREMATA. Voyez QUEMADA.

TURREL (PIERRE), en latin *rellus*, naquit à Autun vers le quatorzième siècle, et fut reçu collègue de Dijon, alors très-fleurissant. Il s'y était acquis une grande réputation comme professeur de philosophie et de mathématiques. Sa science pour l'astrologie judiciaire se traduisait en justice comme celle de sortilège; mais Pierre du Turrel son ancien disciple, depuis évêque de Mâcon, plaida sa cause avec une éloquence, qu'il le fit remettre en liberté. Turrel mourut vers 1547. On lui a écrit : I. *Fatale précision des astres et disposition d'icelle la région de Jupiter, mais appelée Bourgoigne, pour l'année 1529*, etc. C'est principalement un livre que Turrel dut ses malheurs; il paraît qu'il s'y attendait, puisqu'il n'y avait mis ni son nom, ni son nom d'imprimeur. Il l'avait d'abord composé en latin, et il en fit ensuite la traduction française. II. *Triode, c'est-à-dire la fin du monde contenant la disposition des terres par la vertu et l'assistance de des corps célestes*, Lyon 1603. III. *Histoire de Bourgogne*. IV. *Table chronologique du pays*, qui se conservaient en

crit dans la bibliothèque de Philibert de la Mare (*Voy. ce nom*, XXVII, 1). IV. *Alkabitius astronomiæ judiciorum principia tractans etc., cum tractatulo de cognoscendis infirmitatibus*, Lyon, in-4°, goth. P. Galand a donné, dans la vie de du Châtel, le plaidoyer qu'il prononça pour Turrel. Il ne faut pas le confondre avec un autre Pierre TURAZL, champenois, avocat au parlement de Paris, qui publia, en 1576, contre le *Franco-Gallia de Hotman*, un ouvrage dans lequel il se déclare contre l'élection des rois, et soutient la réalité de la loi salique. T—D.

TURRETTINI (BÉNÉDICT) était de l'une de ces familles qui sortirent d'Italie, au seizième siècle, pour proposer la réformation, et dont plusieurs vinrent à Genève. Celle des Turretini est originaire de Lucques. On trouve ce nom dans la noblesse lucquoise du treizième siècle, et deux Turretini sont indiqués comme ayant travaillé au recueil des *statuts et lois* de cette république, imprimé en 1528. François Turretini se rendit d'abord à Anvers, puis à Zurich, et de là à Genève, où il mourut, en 1628, à l'âge de cinquante-un ans.—Son fils, BÉNÉDICT, né à Zurich, en 1588, fit ses études à Genève, y fut nommé pasteur et professeur de théologie, en 1612. Il fut député au Synode d'Alais, en 1620, et l'année suivante, chargé d'aller solliciter, auprès des États-Généraux et des villes anséatiques, des secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense : mission qu'il remplit avec un plein succès. Il mourut en 1631, à quarante-trois ans; et à cet âge peu avancé, il avait publié un grand nombre de dissertations théologiques, des ser-

mons, et des écrits religieux estimés dont on peut voir le détail dans Senebier, *Histoire littér. de Genève*. Il avait composé une *Histoire* de la réformation de Genève, restée manuscrite. M—N—D.

TURRETTINI (FRANÇOIS), fils du précédent, né en 1623, suivit la carrière de son père. Après avoir étudié la théologie sous de savants professeurs, Fréd. Spanheim, Morus, Diodati, il vint à Paris, pour entendre les leçons de Gassendi, et fit servir ses études philosophiques à mieux approfondir la souveraine sagesse qui a dicté les livres saints, sur lesquels toute théologie s'appuie. Aussi fut-il compté, comme théologien, comme professeur et comme pasteur, parmi les hommes les plus distingués de l'église de Genève, au dix-septième siècle. Le nôtre lui reproche peut-être la sévérité, non de ses opinions dogmatiques, mais du zèle avec lequel il aurait voulu les imposer aux autres, et faire prévaloir les décisions du Synode de Dordrecht. Ce tort était celui de son temps. Fr. Turretini enseigna la théologie depuis 1653 jusqu'en 1687, époque de sa mort. En 1661, il remplit, auprès des Hollandais, une mission semblable à celle de son père, et en rapporta une somme considérable, qui servit à construire le bastion qu'on a appelé bastion de Hollande. L'église de la Haye, l'université de Leyde, s'efforcèrent de le reteuir : les États-Généraux le demandèrent au Conseil de Genève; mais il préféra rester au service de sa patrie. On a de lui un volume de Sermons, plusieurs opuscules de théologie et de controverse, mais surtout un cours de théologie encore consulté : *Institutiones theologiæ clencticæ*, Genève, 1679-1685, 3 vol in-4°.

Voy. Senebier, *Hist. litt. de Genève*.
M—N—D.

TURRETTINI (JEAN-ALPHONSE), fils du précédent, le plus célèbre de tous les membres de cette famille, naquit en 1671, et se fit remarquer de bonne heure par ses heureuses dispositions. Le docteur Burnet, depuis évêque de Salisbury, passait l'hiver de 1685 à Genève, prit à ce jeune homme un intérêt qui devint ensuite une amitié précieuse à tous deux. Ayant terminé, fort jeune encore, ses études théologiques, en 1691, Turretini voyagea pour les perfectionner. Partout il fut accueilli comme un homme déjà recommandé par son savoir, ses talents, les agréments de sa société; et il forma des liaisons avec quelques-uns des hommes les plus célèbres dans les pays qu'il visita: Bayle, Leclerc, Basnage, Spanheim, en Hollande; en Angleterre, Newton, Tillotson; à Paris, Fontenelle, Huet, Bossuet, Mallebranche, Longuerue, etc. Il prit part à une dispute publique à la Sorbonne, où l'on admira également sa facilité à parler latin, la force de ses raisonnements et la politesse avec laquelle il les proposait. Revenu dans sa patrie, il fut consacré au ministère évangélique, en 1694; agrégé au corps des pasteurs, en 1695. En 1697, on créa une chaire d'histoire ecclésiastique, dont il fut le premier professeur. Il y joignit celle de théologie, en 1705; et il exerça cette double fonction jusqu'à sa mort, arrivée en 1737. Avec une santé faible et souvent dérangée, Turretini remplit sa carrière de travaux nombreux et utiles. Non-seulement il se livra à de profondes recherches sur les sciences qu'il enseigna, et recueillit, pour son propre usage, d'immenses matériaux, mais

il prit part à tout ce qui se fit temps, dans sa patrie, pour la gloire et les lettres. Il entretenait des relations dans toute l'Église protestante, dont il était une des pales lumières. Il soutint une correspondance fort étendue avec ses amis qu'il avait dans toutes les nations, tels que, dans l'Église romaine, les cardinaux Quirini, Sioneri, le bibliothécaire de Florence Magliabecchi, etc. Il publia des ouvrages, tous marqués par l'un de ses savoirs, du jugement et du génie ne peut mieux le peindre que les mots du registre où la compagnie des pasteurs de Genève exprima ses regrets sur sa mort: « Quelque-
» dues que fussent ses con-
» qui lui donnent un rang di-
» parmi les savants, on admi-
» core plus en lui un juge-
» quis, qui paraît dans l'or-
» cellent qu'il savait donner
» pensées, et dans la netteté
» précision avec laquelle il les
» mait. Plein de charité et de
» rance, il a prêché toute-
» et par son exemple, et c'est
» voix, et par ses écrits, il
» et la concorde dans l'Église
» il a eu la consolation de
» que Dieu bénissait ses travaux.
En effet, sa pensée constante
plus vif desir fut celui de vaincre
gner la paix entre les Chrétiens.
Il s'occupa, avec l'archevêque
Cantorbery Wake et quelques
logiens allemands, de projeter
dant à réunir les diverses
ches de l'Église réformée, en
dant que l'on pût porter ses
ces plus loin. Ces projets étaient
couragés par le roi de Prusse
déric I^{er}; et s'ils avaient pu
être réalisés, comme ils l'ont
partie de nos jours, Turretin

ment secondé par deux théologiens, ses amis, et animés d'un esprit que lui, Werenfels et Osterwald de Neufchatel. l'opinion de son système de pacification était qu'il fallait s'attacher à maintenir aux croyances fondées sur lesquelles les Chrétiens ont aisément d'accord; et à quelques points moins esquivés de quelques questions obscures, épineuses, tolérer une diversité d'opinions qui est inévitable. Il eut beaucoup de part à la paix que prit, en 1706, la ville des pasteurs de Genève plus exiger de ceux qu'on avait au saint ministère la signature du *consensus*, formulaire introduit au temps des disputes sur la prédestination et la grâce, et dont il avait été le zélé défenseur. Il eut de sagesse et de modération à une profonde conviction des vérités fondamentales du christianisme, avait été inspiré à Turretin son prédécesseur et son maître Tronchin. Il s'est retrouvé plusieurs de leurs successeurs; on peut dire que ces deux hommes ont exercé une longue et heureuse influence sur le clergé de Genève. On a de Turretini : I. Quelques sermons détachés. II. Un grand nombre de Discours académiques, Mémoires et de Thèses, en latin, ont été recueillis en 3 vol. Genève, 1737. On y distingue particulièrement une série de Discours sur la religion naturelle et une autre sur les preuves de la divinité du christianisme. Ces dernières ont été recueillies dans le *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par J. Vermeil, 10 vol. in-8°. (Voy. VERMEIL). III. *De ludis secularibus et de quæstionibus*, Genève,

1701, in-8°. IV. *Nubes testium pro moderato et pacifico in rebus theologis judicio...* *Premissa est disquisitio de articulis fundamentalibus*, ibid., 1719, in-4°. V. *Historiæ ecclesiasticæ compendium*, à Christo nato usque ad annum 1700, ibid., 1734, in-8°. VI. *Commentarius theoretico-practicus in Epistolas ad Thessalonicenses*, Bâle, 1739, in-8°. VII. *Commentarius theoretico-practicus in Epistolam ad Romanos*, Genève, 1741, in-4°. VIII. *De S. Scripturæ interpretatione tractatus restitutus et auctus per Guil. Teller*, Berlin, 1766, in-12, rédigé sur une copie manuscrite des leçons de l'auteur, que lui-même n'avait pas voulu faire imprimer. On a réuni tous ces ouvrages sous ce titre : *Turretini (J.-A.) opera omnia*, Lenwarderode, 1775, 3 vol. in-4°. Voyez *Bibliothèque raisonnée*, tome xx; Senebier, *Hist. littér. de Genève*; *Dictionnaire* de Chauffepié. M—N—D.

TURRETTINI (MICHEL), de la même famille que les précédents, né en 1646, mort en 1721, fut pasteur et professeur des langues orientales à Genève. Il s'était occupé d'une nouvelle version de la Bible; mais il n'a laissé qu'un *Catéchisme familier pour les commençants*, et quelques Sermons. — TURRETTINI (SAMUEL), son fils, né en 1688, remplaça son père dans la chaire des langues orientales, en 1718, et l'année suivante fut nommé professeur de théologie. Il mourut en 1727, après avoir publié des Thèses *De iis qui ultimis seculis divinas revelationes jactarunt*, 1722, in-4°, traduit en français par Jacq.-Théod. Leclerc, depuis professeur à Genève, et publié, avec un Supplément, par l'auteur, sous ce titre :

Préservatif contre le fanatisme, ou réfutation des prétendus inspirés des derniers siècles, Genève, 1723, in-8°. M—N—D.

TURRIEN (FRANÇOIS TORRÈS, plus connu sous le nom de), en latin *Turrianus*, naquit, vers 1504, à Herrera, diocèse de Valence en Espagne. Barthelemi Torrès, son oncle, évêque des Canaries, prit soin de son éducation. Il étudia le grec, l'hébreu, la théologie et les antiquités ecclésiastiques. Étant allé à Rome, il s'attacha d'abord aux cardinaux Jean Salviati et Jérôme Scripandi. Le pape Pie IV, dont il gagna la confiance, l'envoya au concile de Trente, en 1562. Lorsqu'il fut question de permettre la communion sous les deux espèces, Turrien s'y opposa fortement. A son retour, il entra dans la compagnie de Jésus, et en prit l'habit le jour de Noël 1566. Il voyagea ensuite en Allemagne revint à Rome, et y mourut le 21 novembre 1584. Il avait fouillé dans les bibliothèques les plus célèbres d'Espagne et d'Italie, pour consulter les anciens manuscrits. On l'accusa souvent d'en avoir cité d'imaginaires : mais ce reproche était injuste, car après sa mort, de savants bibliographes, entre autres Colomiès, ont reconnu l'existence de ces manuscrits prétendus supposés. Au reste, Turrien n'était pas un habile critique : il soutenait l'authenticité des fausses *Décrétales*, assertion qui a été facilement réfutée par David Blondel (*V. ce nom*, IV, 591). On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques et de traductions d'auteurs ecclésiastiques. Nous nous bornerons à indiquer : I. *In monachos apostatas*, Rome, 1549, in-4°. C'est le premier ouvrage de Turrien, qui depuis l'augmenta beaucoup, et

le fit reparaitre sous ce titre *voliti monasticis liber 1; De labili religione votorum liber 11*, Rome, 1566, in-4°. II. *De residentiarum*, Florence, 1551, in-8°. Ce titre enseigne que la résidence des évêques dans leurs diocèses est de droit divin; mais au concile de Trente il abandonna cette opinion. III. *De summi pontificis supremæ auctoritate*, ibid., 1559, in-4°. IV. *Pro cælestibus pontificum apostolorum, et pro epistolarum Defensio adversus Cæres Magdeburgenses*, ibid. Paris, 1573; Cologne, 1577. C'est cet ouvrage qui a été réimprimé par Blondel. Voy. les *Mémoires de Turceron*, XXI, 129-42, où se trouve la liste de tous les écrits de Turrien.

TURSELIN (HORACE). *SELLINO*.

TUSCO. *Voy. Toschi*.
TUSSER (THOMAS), agriculteur surnommé le *Varron anglais*, né en 1515 en Essex, s'appliqua à la musique, et fut enfant de chœur de la cathédrale de Saint-Paul à Londres. Lord Paget, qui le protégea, lui procura ensuite de l'emploi à la cour. Après avoir passé dix ans dans cette situation, il se retira à la campagne, se maria, et s'établit une ferme, au comté de Suffolk. Il fut là qu'il écrivit sur l'agriculture un ouvrage intitulé : *Cinq ans de bons succès de la culture (A hundred point of good husbandry)*. On trouva des connaissances et des vues sages; mais tandis qu'il annonçait un habile fermier, il dépérissait chaque jour. Le déclin de ses affaires réduisit à accepter une place de ch:

cathédrale de Norwich. Dominé par son penchant, il reprit une autre ferme, n'y fut pas plus heureux, et mourut à Londres vers 1580. Benjamin Stillingfleet (*Voy.* ce nom) le compare à Hésiode : « Tous deux, dit-il, écrivirent dans l'enfance de l'agriculture; tous deux ont donné de bons préceptes généraux, sans entrer dans des détails, quoique Tusser s'étende plus qu'Hésiode; tous deux paraissent jaloux d'améliorer les mœurs de leurs lecteurs, aussi bien que leurs fermes, en recommandant l'industrie et l'économie, et, ce qui sera considéré peut-être comme le premier point de ressemblance, tous deux ont écrit en vers, probablement dans le même but, celui de répandre plus efficacement leurs doctrines. » Tusser publia son ouvrage en 1557. Il reçut du public un accueil si favorable, que douze éditions parurent dans l'espace de cinquante années, et furent suivies de plusieurs autres. Les meilleures sont celles de 1580 et 1585, mais elles sont très-rares. Le docteur W. Mavor en a donné une nouvelle en 1812, précédée d'une Notice biographique, et accompagnée de notes et d'un glossaire. L.

TUTCHIN (JEAN), écrivain anglais sous le règne de Jacques II, devint la terreur du gouvernement par la virulence de ses pamphlets. A l'époque de la rébellion de Montmouth, il publia un libelle pour lequel il fut condamné par Jefferies à être fouetté dans les principaux marchés des provinces de l'Ouest. Afin d'éviter un châtement aussi honnible, il adressa au roi une pétition dans laquelle il demandait à être pendu. A la mort du malheureux roi, il écrivit contre sa mémoire avec tant de violence, qu'il

s'attira le mépris de tous les partis. Il est auteur de l'*Observateur*, qu'il commença le 1^{er} avril 1702. Outre ses ouvrages politiques et ses poésies, on lui doit un drame intitulé : *Le malheureux berger*, 1685, in-8^o, qui a été imprimé dans la collection de ses poèmes. Vers la fin de sa vie, Tutchin, qui est appelé dans des vers faits en son honneur *le capitaine Tutchin*, tomba dans la plus affreuse misère. Il mourut le 23 septembre 1707. On trouve quelques détails sur cet écrivain dans la *Biographie dramatique*, dans les Oeuvres de Swift, et dans l'édition des Oeuvres de Pope par Bowles. D—z—s.

TUTILON, bénédictin du convent de Saint-Gall, né de parents nobles, fut peintre, statuaire, poète et musicien. Il florissait en 880; l'époque de sa naissance est inconnue, il mourut vers l'an 908. Passionné pour les arts, il ne se contenta pas de l'instruction qu'il pouvait acquérir à cet égard dans le monastère de Saint-Gall, quoique cette maison eût la réputation de renfermer les plus habiles artistes de son temps, et qu'elle fût gouvernée par le savant Notker, dit *Balbulus*, qui ne négligeait rien pour y faire fleurir les études propres à l'embellissement des temples. Il voyagea dans tous les pays où il espéra pouvoir acquérir des connaissances, *multas propter artificia peragraverat terras*. Ses voyages le perfectionnèrent dans la théorie et la pratique des arts, mais partout aussi, dit naïvement le religieux qui a écrit son histoire, on admira en lui une telle habileté, que personne ne doutait qu'il ne fût moine de Saint-Gall. De retour à son monastère, il exécuta divers ouvrages, tant pour cette maison que pour les pays voisins, et acquit beaucoup de célébrité. Ou

citait de lui entre autres une table d'ivoire, ornée de bas-reliefs, qui couvrait un des côtés d'un manuscrit de l'Évangile, tracé et orné de miniatures, par Sintramne, religieux du même monastère, et contemporain de Tutilon. La couverture placée sur l'autre face était pareillement une table d'ivoire, sculptée en bas-relief. Un des ouvrages de cet artiste parut si beau qu'il fut regardé comme miraculeux. Voici la manière dont on rapporte la chose. Comme Tutilon sculptait, dans la ville de Metz, une image de la Vierge, tout-à-coup des traits de feu parurent sortir de ses mains ; un clerc en fut témoin. Deux anges, sous les dehors de deux pèlerins, abordèrent en ce moment l'artiste, et lui demandèrent si Marie était sa sœur ou sa parente pour qu'il pût la représenter si bien. Le lendemain, dans le fond doré qui environnait la statue se trouvèrent des abeilles en relief, et dorées. On jugea que c'était la Vierge qui avait elle-même ajouté cet ornement en signe d'approbation. La figure, qui était assise et qui paraissait vivante, et quasi viva, devenue fameuse par ces récits, demeura exposée aux yeux des habitants de Metz, et fut l'objet de la vénération publique. Une inscription placée au-dessous rappelait le miracle. Doué d'une belle voix, Tutilon ne fut pas employé seulement à peindre et à sculpter ; ses supérieurs le nommèrent maître de musique des élèves de l'abbaye. Pendant longtemps on chanta dans l'église de ce monastère des hymnes qui passaient pour être aussi son ouvrage. A sa mort, une épitaphe fut placée sur son tombeau ; on y lisait ces mots : *Pietor egregius, Tutilo, cœlaturâ elegans, pietate potens*, etc. Quel

que puisse avoir été le degré de beauté de la Vierge de Metz, on voit toujours que Tutilon avait été richement doté par la nature : il paraît ne lui avoir manqué que de naître dans un meilleur temps (1). Ec—Dn.

TUTINI (CAMILLE), historien, né à Naples vers 1600, entra dans les ordres, et s'occupa d'éclaircir l'histoire de sa patrie. Il rassembla un grand nombre de documents dans les archives de la capitale, et dans les monastères. Né dans un siècle où l'histoire d'un peuple n'était guère que la généalogie de quelques familles, il négligea trop souvent les travaux utiles pour satisfaire la vanité des grands. Cependant au milieu de beaucoup de détails insignifiants, on trouve dans son ouvrage des faits importants, et quelques idées hardies. Cette innovation le compromit gravement auprès des hommes puissants de ce temps-là. Il fut obligé de s'expatrier, et se rendit à Rome, où il continua ses travaux sous la protection du connétable Colonne, et du cardinal Fr. Marie Brancaccio. Il mourut dans cette ville, en 1667, laissant un grand nombre de manuscrits au cardinal Brancaccio, qui les réunit à sa bibliothèque, et en disposa en faveur de la ville de Naples. Les ouvrages de Tutini, sont : I. *Memorie della vita, miracoli, e culto di S. Gennaro*, Naples, 1633, in-4° ; et 1710, in-8°. II. *Notizie della vita e miracoli di due santi Gaudioso*, ibid., 1634, in-4°. III. *Narrazione della vita e miracoli di S. Biagio*, ibid., 1637, in-4°. IV. *Istoria della famiglia Blanc*, ibid., 1641, in-4°, réimprimée avec

(1) Voy Canisius, *Antiq. lect.*, tom. II, part. III, pag. 215, 230 ; tom. III, part. II, pag. 567. — Mabillon, *Annal. ord. S. Bened.*, tom. III, pag. 339, 340, etc.

us par de Lellis, *ibid.*, t. V. *Supplimento all' le' tre Seggi illustri di Termino* (V. ce nom, 7), *ibid.*, 1643, in-4°. *varietà della fortuna*, 43, in-4°. C'est une traduction de Tristan Cantinolo : *De Varietate VII. Dell' origine e font' Seggi di Napoli, del ui furono istituiti, della e de nobili dal popolo*, 1644, in-4°. VIII. *Prosodie ordinis Carthusiani*, 1660, in-8°. IX. *sette officj, ovvero de' li del regno di Napoli*, 1660, in-4°. Soria, *Storici*, pag. 608. A—G—S. **OWSKI** (SAMUEL), polonais, fut un des poètes célèbres de sa nation. Il vécut au dix-septième siècle. On le trouve dans : I. *Poème sur Uladislav II. Daphnis changée en chèvre*, 1688 et 1702. III. *La Guerre des Cosaques, les Tartares, les Suédois, les Français*, etc., 1666. Ce poème, intitulé : *Guerre domestique*, prend tout ce qui s'est passé pendant douze ans de guerres diverses, 1681. V. *la belle Pasqueline*, l'espagnol, 1701. Zaluski n'a pas trouvé cette production dans la Bibliothèque de Nicola Antonio Landucci, et de Twardowski lui-même. Des *Odes*, dont plusieurs traductions de Sarbiewski, et de Twardowski. *Discours des savants*, il en est aussi question dans *la eruditorum Lipsiens.*,

tome II. Voy. encore *Bibliot. poët. polonor. de Zaluski*. C—AU.

TWARTKO I^{er}, roi de Bosnie, était fils d'Étienne Cotromanowich, et beau-frère de Louis, roi de Hongrie, qui, en 1353, épousa la princesse Élisabeth, sa sœur. Il fut, à cette occasion, nommé duc de Croatie, de Dalmatie et de Slavonie. Son père étant mort en 1359, il lui succéda dans le duché de Bosnie. En 1376, vivement appuyé par Louis, il fut proclamé roi de Bosnie, de Rascie et de Pomorie. Le roi de Hongrie, croyant pouvoir compter sur la reconnaissance et la bravoure de Twartko, le plaça comme en avant-garde contre les Musulmans, dont la puissance se déployait d'une manière effrayante pour la Hongrie. En 1383, Twartko, profitant lâchement des troubles qui, après la mort du roi Louis, divisèrent la Hongrie et la Pologne, entra dans la Dalmatie, prit Clissa, Scardona et Cattaro. En 1385, il se réconcilia avec la reine Élisabeth, veuve de Louis, promettant avec serment qu'il honorerait les filles du roi, Marie et Hedwige, qu'il les chérirait et les protégerait comme ses propres sœurs ; mais dès l'année suivante il oublia ses promesses. La reine Élisabeth et sa fille Marie, ayant été arrêtées par Horvathi, duc de Croatie, et traînées de prison en prison, la première fut décapitée sous les yeux de sa fille, et celle-ci ne fut délivrée qu'après une longue captivité, sans que Twartko, son oncle, eût fait aucune démarche en sa faveur. Il s'entendit au contraire avec le duc de Serbie, qui s'était révolté contre la Hongrie, donna asile aux meurtriers de la reine, et s'empara d'Ostrowicza et de Cattaro, où il fit armer une flotte pour attaquer Spalatro, Sebenigo,

et soumettre toute la Dalmatie. Enfin, en 1388, Sigismond marcha contre ce prince félon, qu'il força de se soumettre; mais à peine était-il retiré, que Twartko entra dans la Dalmatie; Spalatro et Trau allaient se rendre, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Amurath I^{er}. menaçait la Bosnie. Il se hâta de réunir ses troupes à celles de Lazare, prince de Servie, et le 15 juin 1389 fut livrée la sanglante bataille de Cossowo ou Cassovie, dans laquelle Amurath et Lazare perdirent la vie (*Voy. AMURATH I^{er}.*) Le fils de Lazare, ayant fait sa paix avec Bajazet, se reconnut vassal de la Porte Ottomane, et Twartko conclut aussi un traité ignominieux, d'après lequel il reçut du sultan un corps de troupes auxiliaires qui devait l'aider à enlever toute la Dalmatie et la Hongrie. Le 30 septembre 1389, ce prince, traître à la cause des Chrétiens, vint à la tête de ses Turcs et de ses Bosniaques mettre le feu aux faubourgs de Zara. En 1390, il s'empara de Spalatro, de Trau, de Sebenigo, de Brazza et de Lezina: dans toute la Dalmatie. Jadra fut la seule place qui resta fidèle à la Hongrie. Twartko, qui mourut le 23 mars 1392, eut pour successeur son fils, dont l'article suit. — **TWARTKO II**, dit *Scurus*, continua les projets de son père, pour rendre la Bosnie indépendante. En 1398, et en 1402, Sigismond entra dans cette contrée; mais cette expédition n'eut point de succès. Twartko affermit sa domination en Dalmatie, et y ayant établi un duc, il fit avec Wladislas, roi de Naples, une ligue offensive et défensive contre Sigismond. Celui-ci s'avança contre Twartko, qui assiégeait Srebrenik. La place fut dégagée, et en 1408, Sigismond, poussant

ses avantages, enleva Dobor, capitale de la Bosnie: cent soixante-deux rebelles, auxquels Twartko donnait protection furent arrêtés et décapités. Le royaume de Bosnie et de Rascie fut partagé et de nouveau rendu tributaire de la Hongrie; mais, en 1416, pendant que Sigismond était occupé au concile de Constance, les Turcs s'en emparèrent. Sigismond les ayant défaits le 4 octobre 1419, entre Nissa et Nicopolis, Twartko, qui sans doute s'était reconcilié avec lui, rétablit sa domination dans la Bosnie septentrionale. Le 2 sept. 1427, voyant qu'il n'avait point d'héritier, il donna, par testament, ses états à la famille des Gilley, à laquelle il tenait par les femmes. G—Y.

TWEDDEL (JOHN), littérateur et voyageur anglais, né, en 1769, à Threepwood près d'Hexham en Nortumberland, fut enlevé aux lettres lorsqu'il avait à peine atteint sa trentième année. Il mourut de la fièvre dans le cours de ses voyages, à Athènes, le 25 juillet 1799. Ses restes mortels furent déposés dans le Theseum, et indiqués par une inscription en langue grecque. Élève du collège de la Trinité, à Cambridge, il y fut souvent couronné pour des compositions, que des littérateurs du plus grand mérite l'encouragèrent à mettre au jour. Elles parurent en 1793, un vol. in-8°. intitulé: *Proclusiones juveniles, præmiis academicis dignatæ*. Ce recueil se compose de poèmes grecs et latins, d'Essais et de Discours en anglais, notamment sur la politique de Henri VII, et sur le caractère de Guillaume III. Dans une de ses compositions en prose latine, l'auteur s'attache à prouver qu'un gouverneur libre et juste peut subsister dans un grand empire. Dans ces di-

ceaux, ou admettre la non-
 la maturité de la pensée,
 é et l'élégance du style.
 s sévères y ont seulement
 : la recherche dans le tour
 ase et dans les expressions.
 e professeur Heyne de Goet-
 ndit hommage à un talent
 ionçait avec tant d'éclat,
 usiones ont été reproduites
 avec des fragments d'autres
 de la même plume : *Re-*
c., Restes de J. Twed del,
 de Lettres écrites de di-
 rties du continent, précis
 al de l'auteur, détail sur ses
 is mss., ses dessins, etc.,
 de Mémoires biographiques,
 eur, le Rev. Robert Twed-
 dres, in-4°, avec figures.
 lire, au sujet de cette publi-
 es articles intéressants dans
hly Review, sept. et oc-
 16. J. Tweddel était mem-
 son collègue et de la société
 l'emple à Londres. L.
 NGER. *V.* KOENIGSHOVEN.
 VING (THOMAS), savant
 né vers 1734, était fils d'un
 d de thé. Il étudia à l'uni-
 le Cambridge, où il diri-
 : concerts qui se donnaient
 rs des exercices académi-
 était également versé dans
 ie et dans la pratique de
 ue. Il joignait à la con-
 e des langues classiques celle
 ais et de l'italien. Entré dans
 ere ecclésiastique, il y eut
 rancement malgré son mé-
 avait été nommé recteur
 e-Notley au comté d'Essex,
 ; l'évêque de Londres lui
 en 1770, la cure de Sainte-
 Colchester, et là s'arrêta sa
 Il mourut, le 6 août 1804,
 xixante-dix ans. On lui doit

une traduction anglaise de la *Poé-
 tique d'Aristote*, avec des notes et
 deux Dissertations sur l'imitation poé-
 tique et musicale, 1789, in-4°.;
 ouvrage qui l'a fait avantageuse-
 ment connaître comme helléniste et
 comme critique. On a aussi de lui :
*Précis historique sur les Phari-
 siens, avec un parallèle entre les anciens
 et les modernes*, 1798, in-8°.

L.

TWISS (RICHARD), voyageur
 anglais, mourut, au mois d'avril
 1821, dans un âge très-avancé. Pos-
 sesseur d'une fortune qui lui permet-
 tait de satisfaire son goût pour les
 voyages, il voulut d'abord connaître
 sa patrie, alla ensuite en Écosse,
 puis sur le continent, et parcourut
 successivement la Hollande, la Bel-
 gique, la France, la Suisse, l'Italie,
 l'Allemagne et la Bohême. Toutes
 ces courses étaient terminées, en
 1770, et Twiss y avait employé
 plusieurs années. Le désir d'exami-
 ner des objets nouveaux lui fit en-
 treprendre, en 1772, le voyage de
 Portugal et d'Espagne. Enfin, en
 1775, il visita l'Irlande. Il revint
 en France à l'époque de la révolu-
 tion, et retourna dans son pays où
 il jouissait de beaucoup de réputation
 parmi les hommes qui s'occupaient
 de littérature et de musique. On a de
 Twiss : I. *Voyage en Espagne et
 en Portugal, fait en 1772 et 1773*,
 Londres, 1775, in-4°, cart. et fig.,
 traduit en français, Berne; 1776,
 in-8°.; en allemand, par Ébeling;
 Leipzig, 1776, in-8°. Cette rela-
 tion fit assez de bruit à l'époque de
 sa publication, quoiqu'elle ne con-
 tienne pas beaucoup de choses neu-
 ves, ni des observations bien pro-
 fondes. Du reste, son ton est plein de
 modération. II. *Voyage en Irlande,*
fait en 1775; avec la vue du saut

des Saumons à Ballyshannon, Londres, 1776, in-8°, fig., trad. en allemand, avec des remarques, Leipzig, 1777, in-8°; en français, par Millon, an 7, in-8°, avec cart. et fig. Twiss fit rapidement le tour de l'île. Comme il s'était exprimé avec peu de ménagement sur le caractère des Irlandais, ceux-ci se vengèrent en plaçant son portrait au fond d'un pot de chambre, et le vase a conservé, en Irlande, le nom de Twiss.

III. *Anecdotes du jeu des Échecs.*
 IV. *Voyage à Paris pendant la révolution*, et quelques autres ouvrages. Twiss était membre de la société royale. E—s.

TYCHÔ. Voy. BRAHÉ et CURTZ.

TYCHSEN (OLAUS, ou plutôt OLOUF GERHARD), professeur de langues orientales en l'université de Rostock, était né, le 14 décembre 1734, à Tondern, ville du duché de Sleswick. Son père était natif du canton de Drontheim en Norwège, et peu fortuné. Tychsen n'était point de nom de cette famille : le père et le grand-père d'Olaus Gerhard avaient pour nom de famille *Tuka* ou *Tukascn*, d'après l'usage où étaient les habitants du duché de Sleswick d'ajouter à leur nom propre la syllabe finale *sen*. Le jeune Olaus Gerhard imagina de changer son nom *Tuka*, en y substituant le mot grec *τύχη*, *fortune*, ce qui lui semblait être de bon augure, et il en forma le nom de *Tychsen*, qui lui est resté. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il fréquenta d'abord l'école allemande, puis l'école latine de sa ville natale. Les heureuses dispositions qu'il annonçait, et les succès qu'il avait eus dans ses premières études, lui firent trouver un protecteur, à la recommandation duquel il obtint une bourse au gymnase d'Altona, où il arri-

va le 3 avril 1752. Ce gymnase comptait un grand nombre d'élèves, et l'enseignement y était confié à des hommes d'un mérite distingué, dont le jeune Tychsen gagna l'affection et obtint des soins tout particuliers, par sa bonne conduite et son ardeur pour l'étude. Non-seulement il y acquit une connaissance solide des écrivains classiques de la Grèce et de Rome et des antiquités grecques et latines; il s'y livra aussi à l'étude de la langue hébraïque, et particulièrement à celle du Talmud et de la littérature rabbinique, sous la direction du principal rabbin de cette ville, Jonathan Eydeschutz; et à celle de la langue arabe, telle qu'on la parle dans l'empire de Maroc, par la fréquentation d'un négociant d'Altona, qui avait passé plus de vingt ans à Alger, Tétouan et Maroc. Au mois d'avril 1756, il se rendit à Halle, pour s'y consacrer à l'étude de la théologie et des langues orientales. Ses connaissances variées et son zèle lui procurèrent bientôt l'emploi de répétiteur dans la maison des orphelins, et il y obtint un avancement rapide dans l'enseignement, surtout dans celui de la langue hébraïque. Profitant de toutes les occasions d'augmenter ses connaissances, il apprit, du célèbre Benjamin Schulz, qui avait exercé les fonctions de missionnaire vingt-quatre ans dans l'Inde, l'anglais, en même temps que l'hindoustani et le tamoul, tandis qu'il était initié à l'étude de la langue éthiopienne, par le professeur de langues orientales J. H. Michaëlis, qui avait eu pour maître celui de tous les Européens qui a le mieux connu cet idiome, le célèbre Ludolf. Parmi tant d'études variées, et dont quelques-unes sans doute furent un peu superficielles, celle qui l'occupa

de préférence, et dans lequel il parvint au plus haut degré d'érudition, ce fut incontestablement l'étude de l'hébreu rabbinique et du dialecte juif-allemand. Sa supériorité dans l'un et l'autre langage, et son zèle avec lequel il les parlait et écrivait, firent souvent l'admiration des rabbins les plus instruits, et lui méritèrent en grande réputation parmi les Juifs. Ce même talent, et ses connaissances solides en philosophie et à un zèle sincère pour la science et la piété, le fit choisir, en 1759, par le docteur J. H. Callenberg, comme l'instrument le plus propre au succès de l'institution qu'il avait créée dès 1729, à Halle, pour servir à la conversion des Juifs Mahométans. Une des parties essentielles de cette institution était d'employer des missionnaires, et de choisir parmi les Juifs des différentes contrées de l'Europe. Callenberg mourut en 1760, eut pour successeur dans la direction de cette institution un ecclésiastique de Halle, nommé Étienne Schultz, qui, depuis vingt ans, avait travaillé continuellement avec le fondateur de cet établissement. Quant à Tychsen, nommé par Callenberg à prendre part, en qualité de missionnaire, à l'œuvre de la conversion des Juifs, il accepta courageusement ce nouvel emploi; et, dans le cours des années 1759 et 1760, il parcourut diverses contrées du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemark et de la Saxe, distribuant, parmi les Juifs, des livres traduits et imprimés pour leur instruction, et prêchant dans leurs synagogues, sans que le plus léger succès récompensât son zèle et le dédommageât des peines et des sacrifices que lui imposait une

semblable mission. Peu s'en fallut même que le tumulte excité à Altona par une de ses prédications, dans son premier voyage, ne lui coûtât la vie. De retour de son second voyage, à Halle, il quitta cette ville au bout de quelques semaines, pour se rendre à Butzow, où il était appelé par le duc Frédéric de Mecklembourg, qui venait de fonder une université dans cette ville. Il n'y eut d'abord que le titre d'agrégé (*magister legendus*), avec un très-moque traitement, qu'il avait lui-même fixé, sans y avoir assez réfléchi. Il prit possession de ce nouvel emploi, qui déterminait tout le reste de sa carrière, le 1^{er} octobre 1760. En 1762, il fit un voyage en Angleterre, pour se soustraire à des recherches dont il croyait être l'objet, et qui pouvaient avoir leur source dans une lettre qui lui avait été adressée par un Juif portugais, employé auprès de l'armée prussienne qui occupait alors le duché de Mecklembourg. Quand on réfléchit sur le caractère connu de Tychsen, qui chercha toujours, par toute sorte de moyens, à se donner de l'importance et à fixer sur lui l'attention du public, on est tenté de penser qu'il feignit d'avoir conçu de grandes inquiétudes de cette lettre, où il affectait de voir la menace d'attenter à ses jours. Tychsen, mécontent de n'obtenir à Butzow ni le titre de professeur, ni aucune augmentation de traitement, songea plus d'une fois à quitter cette université; et peut-être l'eût-il fait, si le gouvernement ne lui eût enfin accordé, vers la fin de 1763, le titre de professeur ordinaire des langues orientales, avec un traitement de trois cents rixdales, qui, en 1767, fut porté à cinq cents. Son mariage avec Madeleine-Sophie de Tornow, d'une an-

cienne famille noble, contribua à l'amélioration de son sort. Un seul enfant, né de ce mariage, n'a vécu que seize mois. Devenu veuf en 1806, il ressentit vivement la perte d'une épouse qui ne s'était attachée à lui que par l'estime qu'elle avait conçue pour ses talents et ses vertus, et qui, plus âgée que lui de dix ans, s'était entièrement consacrée à son bonheur. L'université formée à Butzow comptait à peine trente années d'une existence précaire, lorsqu'elle fut, en 1789, supprimée et réunie à celle de Rostock. Sa bibliothèque, qui était l'ouvrage de Tychsen, et dont il avait été nommé gardien ou conservateur, en 1770, fut en conséquence transportée à Rostock, et elle fut toujours confiée à ses soins jusqu'à sa mort. La formation et l'augmentation de cette bibliothèque et de quelques collections de curiosités naturelles, de médailles, etc., est un des services les plus essentiels que Tychsen ait rendus à la patrie qui l'avait en quelque sorte adopté. Quant à l'enseignement qu'il donnait dans les cours publics, il se réduisait à peu de chose, ce qui devait être ainsi, et parce que l'université de Butzow, et même celle de Rostock, étaient en général fréquentées par des jeunes gens qui ne désiraient acquérir dans les langues orientales que les notions élémentaires dont ils avaient absolument besoin pour prendre leurs grades, et aussi parce que Tychsen était naturellement opposé à tous les travaux qui avaient pour objet la critique du texte hébreu, et qu'il ne s'écartait guère de la méthode suivie par les Juifs et adoptée par les premiers hébraïsants de la confession d'Augsbourg. Toutefois, comme il se prêtait avec plaisir à donner des leçons particulières aux

jeunes étudiants qui voulaient avoir une connaissance plus approfondie des langues de l'Orient, et qu'il les mettait à même de faire usage de sa bibliothèque et de toutes ses collections, il est sorti de son école des hommes d'un grand mérite, tels que MM. Adler, Frahn, Erdmann et quelques autres, qui occupent aujourd'hui des rangs distingués dans la littérature. Tychsen obtint successivement de son souverain, le duc de Mecklembourg, les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, et d'autres témoignages d'une estime particulière; loin d'être insensible à ces honorables distinctions, il les désira toujours vivement, et n'omit rien pour en relever le prix aux yeux des savants avec lesquels il était en correspondance. Il fut nommé, en 1791, membre de la société royale d'Upsal. L'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Stockholm lui déféra, en 1793, le titre de membre : il fut aussi agrégé, en 1796, à l'académie royale de Padoue, comme membre honoraire, et reçut le même titre de la société royale des sciences de Copenhague, en 1798, de l'académie royale des sciences de Berlin, en 1803, et de celle de Munich, en 1813. L'université de Casan le nomma enfin, en 1815, membre honoraire et correspondant de la classe de philologie. Tychsen est mort à Rostock, le 30 décembre 1815. Il n'est presque aucune branche de ce qu'on nomme littérature orientale sur laquelle il n'ait publié quelques ouvrages, et il a pris part à toutes les découvertes, à toutes les questions importantes de philologie ou de critique relatives à l'Orient, qui ont été agitées pendant le cours de sa longue carrière. Mais, soit que l'érudition

tât chez lui sur le jugement, le desir de se distinguer et d'acquiescer à une sensation qui flattait son amour-propre l'égarât et le porta à embrasser de préférence les thèses les plus paradoxales, il a toujours soutenu des thèses d'une même critique ne saurait adopter la majeure partie de ses écrits, destinés à la postérité, ne serviraient à rien de nouvelles preuves de ce que l'on peut faire de l'érudition quand on n'est pas guidé dans son jugement que l'on en fait par un jugement sain et un amour désintéressé de la vérité. C'est ainsi que dans la circonstance occasionnée par l'entreprise de Kennicott, Tychsen, entraîné par ses jugés rabbiniques peu favorables à toute critique réelle du texte, et par sa haute estime pour les travaux des Massorètes, ne se contenta point de réduire à leur juste valeur les promesses pompeuses de Kennicott, et les espérances qu'il avait conçues de son entreprise, mais mit en avant l'hypothèse, purement gratuite des originaux hébreux écrits en lettres grecques, sur lesquels, si on l'en croit, ont été faites les versions grecques de l'Ancien Testament, et une autre assertion tout aussi fondée, qui consiste à attribuer aux Chrétiens un grand nombre de copies du texte hébreu. Le principal ouvrage de Tychsen, sur cette matière, est intitulé : *Tentamen variis codicum hebraicorum Testamenti manuscriptorum*, Rostock, 1772, dix ans après, il publia en allemand une défense de cet ouvrage, et des critiques nombreuses dont fut l'objet (*Befreytes Tentamen von den Einwürfen*, etc.), et sacra encore plusieurs opus-

cules à la propagation et au développement de ces hypothèses, dont il faut croire, pour son honneur, qu'il était effectivement convaincu, mais qui excitèrent une réclamation presque générale. Tous ses efforts ne lui ont, sans doute, obtenu l'assentiment réfléchi d'aucun bon esprit, quoique son érudition et son adresse à déguiser la faiblesse de ses arguments lui aient valu d'abord quelques applaudissements de la part des adversaires de Kennicott. L'édition critique de celui-ci n'eut pas le succès qu'on s'en était trop légèrement promis, et quand elle parut elle justifia plusieurs des préjugés défavorables du professeur allemand. Tychsen en triompha, mais avec peu de raison ; car ses hypothèses favorites n'en restèrent pas moins des paradoxes insoutenables. Il ne donna pas des preuves d'une meilleure critique ni d'un jugement plus solide dans ses divers opuscules sur les médailles samaritaines et les inscriptions cunéiformes, dans la défense qu'il prit des impostures du fameux abbé Vella, etc. Quant aux médailles samaritaines, partant de la supposition que les Juifs n'ont jamais frappé de monnaie avant la captivité de Babylone, et qu'ils n'en ont pas frappé davantage sous le gouvernement de Simon, il soutient que toutes les médailles samaritaines sont fausses, et il compte pour rien, sous un prétexte frivole, le témoignage de l'auteur du premier livre des Macchabées. C'est le sujet d'un ouvrage allemand publié à Rostock, en 1779, in-8°. : *Die Unächtheit der jüdischen Münzen, mit hebr. und samarit. Buchstaben* (La fausseté des monnaies juives, avec légendes en caractères hébreux ou samaritains, démontrée). François

Perez Bayer ayant réfuté les assertions de Tychsen, dans l'ouvrage intitulé : *De numis hebræo-samaritanis*, Valence, 1781, in-4°. Tychsen répondit à ce savant, par un écrit espagnol, qui parut en 1786, sous ce titre : *Refutacion de los argumentos que el Sr. D. Fr. Perez Bayer ha alegado nuevamente en favor de las monedas samaritanas*. Cette discussion, qui dégénéra en une vraie dispute, produisit encore, de la part de Tychsen, trois écrits intitulés : *Vindicatio Refutationis hispanicæ scriptæ, ab anonymi hispani, objectionibus*, Butzow, 1787, in-8°. *De numis hebraicis diatribe, quæ simul ad nuperas Ill. Fr. P. Bayerii objectiones respondetur*, Rostock, 1791, in-8°. *Assertio epistolaris de peregrinâ numorum hasmonæorum origine, cum tabulâ æneâ*, Rostock, 1794. Ce que Tychsen a publié sur les inscriptions cunéiformes de Persépolis se réduit à une petite brochure intitulée : *De cuneatis inscriptionibus Persepolitânis lucubratio*, Rostock, 1798, in-8°. et n'a jeté aucune lumière sur ce sujet. Nous avons déjà dit que c'était principalement dans la littérature rabbinique que Tychsen était profondément instruit. Il a publié soit séparément, soit dans des recueils allemands, un grand nombre d'opuscules relatifs aux Juifs, à leur histoire, à leurs usages, à leurs dogmes, à leur jurisprudence, en un mot à tout ce qui se rattache à leur existence civile, politique et religieuse ; plusieurs fois aussi il a été consulté dans des contestations qui devaient être décidées d'après les lois qui régissent les corporations juives. Dans une de ces occasions, où il s'agissait de l'exécution du testament d'un juif mort à Berlin en 1776,

et où il était important de fixer le sens de l'expression *ne pas percer dans la religion juive*, et décider si elle pouvait s'appliquer à deux filles du testateur, qui avaient embrassé la religion chrétienne, Tychsen entraîné, à ce qu'il paraît par le désir de faire parler d'elle, ou par un penchant irrésistible pour les paradoxes, et sacrifiant sa conscience et sa conscience à des indignes d'un homme auquel le public accordait une honorable confiance, ne craignit point de s'engager à soutenir, par les misérables arguments, que les filles du testateur, quoiqu'elles eussent embrassé le christianisme, n'avaient pas cessé pour cela de persister dans la profession de la religion juive. Tychsen trouva des courtisans parmi les Juifs et même parmi les Chrétiens, et quoiqu'il convînt à soutenir son opinion, et qu'il s'avouât pas vaincu, il dut rejeter le faux parti qu'il avait pris dans cette circonstance. Il est deux recueils de la littérature orientale auxquelles il a rendu d'importants services, nous voulons parler de la traduction de plusieurs inscriptions arabes écrites en caractères arabes, et des monnaies musulmanes. Quant au premier objet, les inscriptions données par Tychsen se trouvent pour la plupart dans divers recueils, tels que le *Journal pour servir à l'histoire de la littérature et des arts*, de Murr; les *Morceaux pour la littérature arabe* (*Beiträge zur arabischen Litteratur*); la *Description des ornemens impériaux et des curiosités de la ville de Nuremberg* du même auteur; l'*Elementalecum*, dont nous parlerons plus loin etc. Quelques-uns ont été publiés

En voici les titres : *Interpretationis cuficæ in marmoreâ patriarchalis S. Petri cathedræ S. Apostolus Petrus scriveretur*, Rostock, 1787, in-8°. On croyait à Venise que cette inscription avait servi à l'apôtre S. Pierre, église d'Antioche. L'inscription avait été mal lue par d'autres : Tychsen, plus heureux, y prit un texte de l'Alcoran. Il ne put pas de faire beaucoup de découverte, qui avait pour lui un double mérite, et fut élu au patriarcat de Venise ; en diminua lui-même le mérite en l'adoptant, selon son usage, et se contenta de conjecturer peu vraisemblable et fait dénué de preuves, sur la destination de ce monument. Sa conjecture qui fut solidement par l'abbé Simon Assemani, se joindrait à cet écrit un supplément. Tychsen publia à Rostock, 1800, sous ce titre : *Appendix ad descriptionem cuficam Venetiis in archæ templi patriarchalis conspicuæ interpretationem*. Un autre écrit du même genre est intitulé : *Explicatio cuficæ inscripturæ quæ in columnâ lapideâ societatis antiquariorum Messanensis conspicitur. Adjecta numismata Messanensis interpretationem*. Rostock, 1789, in-4°. Quant aux monnaies arabes, qui ont été jusqu'à présent un des objets favoris de Tychsen, nous nous contenterons de citer son *Introductio in rem numismaticam Muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-8°, et un supplément à ce traité, intitulé : *Introductio in rem numismaticam Muhammedanorum additamentum I*, Rostock, 1796, in-8°. Ce titre semblait annoncer un second supplément, mais n'en a point paru d'autre

que celui-ci. Quoique cette introduction, même après les nombreuses corrections contenues dans le supplément, ne soit pas exempte de fautes, elle devra être considérée comme l'ouvrage vraiment classique de la numismatique musulmane, jusqu'à ce qu'une main habile, profitant des nombreux travaux dont cette science a été l'objet depuis quelques années, et y appliquant une connaissance plus approfondie des langues arabe et persane, et une critique plus éclairée, remplace cette ébauche par un traité complet et méthodique. Tychsen, dans les premiers temps où il s'occupait de cette étude, semble avoir été entraîné par le désir de se signaler dans cette carrière au moyen de succès extraordinaires, à supposer des médailles qui n'existaient pas, pour se faire honneur de leur explication. On peut consulter à ce sujet une dissertation de M. Fræhn, insérée dans le Journal asiatique, cahiers de mars et avril 1825. La littérature syriaque doit à Tychsen la publication d'un petit ouvrage sur les animaux dont les noms se trouvent dans l'Écriture-Sainte. Voici le titre de cet ouvrage : *Physiologus Syrus, sive historia animalium xxxii in S. S. memoratorum, syriacè*, Rostock, 1795, in-8°. Précédemment il avait publié : *Elementale syriacum sistens grammaticam, chrestomathiam et glossarium, subjunctis novem tabulis ære expressis*, Rostock, 1793, in-8°. Un ouvrage du même genre que celui-ci, mais destiné à l'étude de la langue arabe, était sorti de ses mains une année auparavant. Il est intitulé : *Elementale arabicum, sistens linguæ arabicæ elementa et catalecta, maximam partem anecdotæ et glossarium*, Rostock, 1792, in-8°. Dans

ce volume, la partie grammaticale est absolument nulle; et d'ailleurs Tychsen semblait peu propre à apprécier l'importance des connaissances grammaticales, sans lesquelles cependant l'étude des langues savantes n'est qu'une sorte de divination plus ou moins heureuse. Mais le plus grand service rendu par Tychsen à la littérature arabe consiste dans la publication de deux traités de Makrizi, l'un sur l'histoire des monnaies musulmanes, l'autre sur les poids et les mesures légales des Musulmans. Le premier a paru à Rostock, en 1797, in-4°, sous ce titre : *Al-Makrizi historia monetæ arabicæ e codice Escorialensi cum variis duorum codicum Leidensium lectionibus et excerptis anecdotis, nunc primum edita, versa et illustrata ab O. G. Tychsen*; le second intitulé : *Takieddin Al-Makrizi tractatus de legalibus Arabum ponderibus et mensuris, ex codice academix Lugduno-Batavæ, additis excerptis e scriptoribus arabicis, nec non variantibus lectionibus ad editam Makrizi historiam monetæ arabicæ spectantibus, edidit O. G. Tychsen*, a été publié dans la même ville, en 1800, in-8°. La traduction du premier de ces deux ouvrages de Makrizi était fréquemment inexacte, et le texte peu correct. L'auteur de cet article en a publié, dans le *Magasin encyclopédique*, une traduction française, accompagnée de notes critiques et philologiques, et a rétabli la vraie leçon des passages où le texte paraissait altéré. Cette traduction a été tirée à part, et a paru en l'an v (1797). Le second ouvrage avait d'abord été traduit en français par le même auteur, et sa traduction avait paru en l'an vii (1799). Tychsen, qui lui avait communiqué le texte,

le fit imprimer l'année suivante. Il a écrit, en allemand, deux autres ouvrages: dont le premier, intitulé *Beurtheilung der Jahrzahlen in den hebräisch-biblischen Handschriften*, et publié en 1786, à Rostock, in-8°, a pour objet les règles que la critique doit observer pour bien juger de l'âge des manuscrits hébreux de la Bible, et le second, intitulé *Abhandlung von den Heuschrecken, etc.* (*Traité des sauterelles et des moyens de les détruire*), est une traduction d'un livre espagnol de D. Ignace de Asso y del Rio, et contient en outre, par forme de supplément, des recherches sur les sauterelles dont il est fait mention dans la Bible. De 1766 à 1769, Tychsen avait publié à Butzow un recueil en six parties, intitulé *Butzowische Nebenstunden (Loisirs de Butzow)*, qui se compose principalement de morceaux relatifs aux Juifs. Il a gravé lui-même toutes les planches qui accompagnent plusieurs de ses ouvrages. Si l'on veut connaître à fond tous les travaux de ce célèbre orientaliste, et en même temps se faire une idée juste des matières sur lesquelles il a exercé ses talents, et du parti qu'il a embrassé dans toutes les questions de philologie sur lesquelles il a écrit, il faut lire l'ouvrage publié à Brême, de 1818 à 1820, par M. A. Th. Hautmann, professeur de théologie à Rostock, sous ce titre : *Oluf Gerhard Tychsen, oder Wanderungen durch die mannigfaltigsten Gebiete der biblisch-asiatischen Litteratur*, in-8°. Cet ouvrage se compose de 4 vol., auxquels il en faut joindre un 5^e., intitulé : *Merckwürdige Beylagen zu dem O. G. Tychsen's Verdiensten gewidmeten litterarisch-biographischen Werke*, Brême, 1818. S. D. S.—v.

DEMAN (MINARD), savant néerlandais, né à Zwolle, en Overijssel, le 20 mars 1741, reçut dans sa patrie les premiers éléments de ses études, continua ses études à Delft et à Utrecht, et fut créé docteur en droit dans la dernière de ces villes, en 1762. Il publia une traduction de *L. Ulpii Marcelli, consulti, vitâ et scriptis*; remarquée, comme elle méritait de l'être, dans le premier volume du *Theatrum novus dissertationum, in provinciis Belgicis habitantium*, par G. Rich. L'année suivante, Tydeman fut nommé recteur et gymnasiarque à Leuwarden, et, en 1765, professeur d'éloquence et de grec à Groningue. En 1766, il passa à l'académie d'Utrecht, comme professeur de droit naturel et public, et il eut de ses élèves extrêmement distingués. Ses principes politiques, peu conformes avec ceux qui, en 1786, s'accréditèrent spécialement aux Pays-Bas, l'engagèrent à accepter la chaire de jurisprudence à Harlem; mais, dès 1788, il alla rejoindre à Utrecht ses anciennes fonctions. Une nouvelle carrière ne tarda pas à s'ouvrir pour lui. En 1790, il fut nommé greffier des États de la province d'Over-Yssel, et remplit les fonctions de cette place de la manière la plus distinguée, jusqu'au 18 brumaire de choses, que l'année suivante il quitta en Hollande. Retiré à Groningue, il s'y occupa d'éducatons domestiques jusqu'en 1801, où il quitta son domicile à Leyde. Un poste analogue à ses goûts lui fut confié dans cette ville classique, la confection du catalogue et de la célèbre bibliothèque de son université. Limité d'abord d'un certain nombre d'années, cet emploi fut successivement prolongé,

et étendu des livres imprimés aux manuscrits. Jamais fonctions ne furent mieux ni plus consciencieusement remplies. En 1813, Tydeman fut reçu parmi les professeurs de cette université; puis, en 1815, déclaré émérite, comme septuagénaire, avec conservation de son rang et de ses émoluments. Il se chargea volontairement d'un cours d'antiquités romaines. Le 1^{er} février 1825 mit fin à son honorable et utile carrière. On doit à Tydeman : I. Plusieurs Harangues académiques remarquables. II. Plusieurs Thèses ou dissertations publiées sous le nom de ses disciples, et auxquelles il eut au moins une notable part; telles que *De usu juris Romani in Trans-Isalania* (sous le nom de J. Westenberg); *De Burggravatu Leidensi* (G. Musketier Vergenst); *De nexu feudali Imperii Romano-Germanici et dioceseos Trajectinæ* (Is. Vander Does); *Animadversiones ad diplomata quædam Belgica inedita* (J. Vander Dussen); *De antiquissimo urbis Delphensis privilegio* (C. Van Overgaauw Pennis). III. Un *Mémoire sur l'origine du langage, et sur le Cratyle de Platon*, dans le Recueil de la société philologique hollandaise de Leyde; société dont les séances étaient fréquemment enrichies de ses lectures, comme l'avaient été antérieurement les séances et le Recueil d'une autre société, sous la rubrique *Dulces antè omnia Musæ*. IV. *Syntagma dissertationum ad philosophiam moralem pertinentium*. V. Un Discours préliminaire et de savantes observations, ajoutés à la traduction hollandaise des *Voyages de Shaw*. VI. Une nouvelle édition du *Traité De jure belli et pacis*, de Grotius. VII. *Enchiridion studiosi jurisprudentiæ na-*

turalis. VIII. *M. Theses et aphorismi ex jurisprudentia naturali*. Tydeman était un grand amateur de la langue et de la littérature hollandaises : il fut un des fondateurs de la société de Leyde, spécialement consacrée à cet objet. Sous le rapport social et religieux, peu d'hommes furent plus respectables que lui.

M—ON.

TYERS (THOMAS), écrivain anglais, né vers 1726, était un des fils de Jonathan Tyers, à qui les jardins du Vauxhall durent leurs premiers embellissements. Destiné à la carrière du barreau, il demeura long-temps au Temple à Londres; mais dominé par son goût pour la poésie, il ne s'occupait qu'à regret de l'étude des lois. La possession d'une fortune considérable lui permit enfin de suivre son penchant : Dès-lors il partagea sa résidence entre la capitale et sa maison de campagne à Ashted, près d'Epsom en Surrey. Lisant tout ce qui s'imprimait en littérature et en politique, et n'oubliant presque rien de ses lectures, il se trouva muni d'un fonds d'instruction qu'il accrut encore dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit : plusieurs productions étaient déjà sorties de son porte-feuille, mais sans le nom de l'auteur, lorsqu'il fit paraître un volume intitulé : *Conférences politiques entre plusieurs grands hommes du siècle précédent et du siècle actuel*, avec des notes par l'éditeur, 1781, deuxième édition. D'autres écrits suivirent cette publication, mais la plupart imprimés à un petit nombre d'exemplaires réservés à des amis. On y trouve généralement de l'esprit, du savoir, de la sensibilité, mais peu de profondeur et d'originalité, résultat sans doute de l'im-

mente lecture à laquelle il s'adonna ainsi que des habitudes de lecture très-dissipée. Le docteur Johnson qui l'estimait, et qui ne cessait d'avoir toujours appris dans son entretien quelque chose de nouveau, regretta seulement qu'il ne s'occupât trop souvent de ses propres idées. Tyers, ne voulant rester à aucun genre d'instruction, se jeta dans l'étude de la poésie et cette demi-connaissance lui fut funeste : il tomba dans une maladie que qu'aggrava encore le choc de quelques pertes cruelles, et il mourut à sa campagne le 1^{er}. février 1781, âgé de soixante-un ans, et pour la douceur de son caractère. On comptait parmi ses amis lord Hardwicke, et Lowth. Voici les titres de ses écrits I. *Rapsodies sur la poésie*, 1781; deuxième édit., 1783. II. *Essai historique sur Addison*, 1783. III. *Conversations familières*, 1784. IV. *Biographies sur le docteur Johnson* (dans le *Gentleman's Magazine*, 1784), écrite avec intérêt et avec chaleur. V. *Discussions et de petites pièces de vers*, tre exécutées au Vauxhall, il était un des propriétaires qui s'était tracé une sorte de conduite, qui se trouve imprimée sous le titre de *Résolutions* dans les *Anecdotes littéraires* de Nichols. On y remarque de maximes excellentes et dont plusieurs paraissent être des miniscences de l'écrivain. On en avons reconnu quelques-unes qui sont empruntées au docteur Johnson.

TYMOUR. Voy. TAMBOUR.
TYMOUR-CHAH, sultan véritable de la monarchie persane.

ageurs, les géographes ont donné les divers noms *Abdallis*, de *pays d'Abdallah*, de *royaume de Kaboul*, et enfin *Tymour* (1), naquit en décembre, dans le temps où l'empire n'était encore que de la garde Afghane de *Perse Nadir-Chah*. L'année suivante, *Alison* fils à *Candahar*, proclamer roi. *Tymour*, de son père, le suivit dans ses expéditions. Il résida, pendant plusieurs années, dans le pays lorsqu'il eut atteint il fut chargé du gouvernement de *Hérat*, principalement des Persans : aussi, quoiqu'il n'était à la nation des Afghans, jamais leur caractère, ni leurs mœurs grossières, prétend même que leur empire n'avait jamais bien familiarisé la dernière maladie il partit pour *Candahar* et les ordres suprêmes le ramenèrent à *Hérat*. Ces états, dictés par le *vezir*, qui se fit sur le trône son gendre, l'un des frères de *Tymour*, le roi fut mort (juin 1795), malgré l'opposition dans le *divan*, donna le trône à *Soliman* ; mais il ne put lui former un parti solide, pour accourir avec des secours, triompha, sans perdre qu'il fit mettre le trône à *Soliman* à la résidence paisible possesseur de son père. Ces états, plus

vastes que la France, et formés aux dépens de la Perse, de l'Indoustan et de la Tartarie Ouzbeke, avaient plus de deux cent cinquante lieues du nord au sud, depuis le fleuve *Djehoun* ou *Amou* (l'*Oxus*) jusqu'au *Belouchistan*, et plus de trois cent cinquante de l'est à l'ouest, depuis le *Kaschemyr* jusqu'à *Hérat*. *Tymour* n'avait pas l'humeur belliqueuse et conquérante de son père : loin de chercher à étendre les bornes de sa puissance, il ne s'obstina même point à garder la province de *Pendj-ab* ou de *Lahor*, sujet de continuelles hostilités entre le feu roi et les *Seiks*, et il finit par l'abandonner à ces dangereux voisins. Il mit tous ses soins à maintenir la tranquillité intérieure, à rendre ses sujets heureux, et il ne fit la guerre que pour leur défense. Le gouvernement des Afghans était féodal ; les charges étaient héréditaires dans les principales familles, surtout dans celles de la tribu des *Douranis* (2), à laquelle appartenait la maison régnante. *Tymour*, se défiant du caractère remuant et ambitieux de cette tribu, débuta par changer le siège du gouvernement, qu'il transféra de *Candahar*, centre du pays des *Douranis*, à *Kaboul*, ville habitée par les *Tadjiks*, les plus paisibles et les plus soumis des sujets de la monarchie Afghane. Il suivit le même système dans le choix de ses ministres, qu'il conserva durant tout son règne. Sans priver les chefs *douranis* de leurs charges et de leurs dignités, il affaiblit réellement leur crédit et leur considération extérieu-

(1) L'usage de ce nom pendant des changements de souverains, désigne mieux le berceau de ce royaume, et le lieu de la principale population.

(2) Le nom primitif des Afghans de cette tribu est celui d'*Abdallis*, sous lequel ils figurent dans les révolutions de la Perse, au commencement du dernier siècle. Le nom de *Douranis*, qu'ils ont pris plus tard, vient de ce qu'ils portèrent une perle à l'oreille, probablement depuis le règne d'*Ahmed-chah*, et sans doute comme une distinction due à la tribu qui avait donné un roi à la nation.

re , en créant de nouveaux emplois , dont les titulaires lui furent entièrement dévoués. Il confia le gouvernement des provinces à des hommes nouveaux et sans influence , et sut par ce moyen se mettre à l'abri des révoltes et assurer le recouvrement des impôts. Ses finances furent réglées avec tant d'économie qu'il eut toujours un trésor disponible pour les circonstances imprévues , sans avoir besoin , pour faire face aux dépenses de son gouvernement , de recourir aux avanies et aux expéditions militaires , si en usage chez les nations à demi civilisées. Il retint les chefs douranis à sa cour ; mais pour qu'ils n'eussent aucun moyen de troubler l'état , il n'admettait point de soldats de leur tribu dans la capitale. Quoiqu'il pût mettre deux cent mille hommes sur pied , ses troupes réglées ne consistaient qu'en un corps de trente mille cavaliers , composé de Persans et de Tadjiks , qui formaient sa garde et portaient le nom de *Gholam - chah* (esclaves du roi). Ces troupes (sorte de mamlouks) , bien payées , et jouissant de beaucoup de privilèges , furent assez puissantes pour maintenir dans le devoir les provinces voisines de la capitale. Quelques troubles éclatèrent à Balkh , dans le Khorasân , dans le Seïstan , à Kaschemyr , à Moultan : Tymour-Chah les déjoua par sa vigilance , ou les réprima par ses trésors ou par ses armes. La seule révolte qui compromit la sûreté de l'état et la vie du roi fut celle qui eut pour but , en 1779 , de lui donner pour successeur Iskander , un de ses frères : elle fut machinée par un derviche qui s'était fait une grande réputation de sainteté , et l'exécution en fut confiée à Feyz-Ullah khan , chef d'une puissante tribu. Ce général , chargé d'aller attaquer

les Seïks dans le Pendj-ab , m Peïschour , sous prétexte d' ses troupes devant le roi , d'abord cette place , après égorger la garde de l'une de Tymour n'eut que le temps d' gagner l'étage le plus élevé de lais. Ses fidèles gholam - cl livrèrent bientôt , et firent un horrible des troupes de Fez qui , pour la plupart , ignoraient les projets de leur chef. Ce roi fut mis à mort ; mais le prince de Caboul et un pable derviche furent seuls carcérés. En 1781 , Tymour-Chah en personne recouvra le pays que le gouverneur avait laissé aux Seïks. Ceux-ci furent mis en prison près de Moultan , et la ville fut reprise après un siège de quelques jours. Vers la même époque , les Tadjiks s'étant révoltés , chassèrent le gouverneur du Sind , tribunaire du roi d'Afghanistan. L'arrivée d'une armée afghane obligea les rebelles à se retirer dans les déserts , et les habitants du pays à s'enfuir sur les montagnes. Les seigneurs de Tymour-Chah mirent le pays à feu et à sang , et firent le nabab dans son poste : aussitôt qu'elles se furent éloignées , les Talpoures reparurent , et de 1786 , un général afghan obtint cet avantage , ils eurent de nouvelles négociations , et moyennant qu'ils s'obligèrent de payer un tribut à Kaboul , ils demeurèrent dans le pays , et obtinrent un de leurs fils pour nabab. Tymour-Chah mourut de son père , prit que son fils aux affaires de la Perse orientale ritier de sa reconnaissance et de ses descendants de Nadir - Chah , et fit téger le vieux et aveugle Clément contre les usurpations de ses voisins et les agressions de ses voisins maintint dans la souve-

d et d'une partie du Khoes Tartares Ouzbeks ne se fit pas, suivant leur antique infester par leurs incursionselles et leurs ravages les frontières de la Perse et de l'Afghanistan. Ce fut par le fameux Chah Mourad, qui ne produisit aucun effet: temps de 1789, il marcha indou à la tête de cent mille hommes, mais à petites journées, afin de ne pas fatiguer le temps au souverain des Indes de faire des propositions. Quelques hostilités peu nombreuses eurent lieu près d'Akhal, elles se terminèrent par une victoire du rusé Chah Mourad, qui retint tout le profit, et laissa tous les biens au confiant et généreux Chah. L'un garda toutes ses terres; l'autre perdit beaucoup de monde par le froid et la neige, en marchant dans le Caucase indien pour aller rétablir sa capitale. Le chagrin manqua le but de cette expédition; sans doute, le caractère du roi de Kaboul, et provoqua un acte d'injustice et de cruauté dont l'histoire a le droit de lui reprocher. Pendant sa dernière absence, un républicain, après avoir causé beaucoup de mal dans la province de Peïschour, se rendit, et fut volutairement au prince qui était gouverneur. Tymour ne réussit pas de livrer ce malheureux à la merci d'un ennemi implacable. C'est un fait fâcheux qu'on n'a pu composer pour l'histoire moderne de l'Asie, des voyageurs et les compilateurs

anglais, dont les ouvrages sont presque tous, plus ou moins, pleins d'erreurs, d'inexactitudes, d'omissions et de contradictions. Ce n'est pas ici le lieu de signaler les fautes qu'ils ont commises à cet égard: qu'il suffise de remarquer que Forster, Taylor, Elphinston, Pottinger et Malcolm, qui ont parlé de Tymour-Chah, méritent le même reproche: ils ne s'accordent que sur un point, et c'est pour l'accuser d'indolence, d'avarice et de lâcheté. On sait que les auteurs anglais ont coutume de traiter de barbares, de tyrans, les princes de l'Orient qui peuvent causer de l'inquiétude à la puissance britannique, ou qui osent résister à sa despotique ambition. (V. HYDER, SINDIAH et TIPPOU). Il paraît qu'ils ne ménagent pas même les princes humains et pacifiques. Aussi n'est-ce point dans leurs écrits, mais dans notre correspondance diplomatique, que nous avons trouvé un trait qui suffit pour placer Tymour-Chah au rang des meilleurs rois: il est extrait d'un Mémoire persan, envoyé de Bagdad. Deux années de sécheresse ayant occasionné une extrême disette dans les beaux pays de Badakschan et de Kaschemyr, le roi de Kaboul, touché du malheur des peuples de cette dernière province, marcha à leur secours, au commencement de 1785, avec toute sa cour, emmenant des convois immenses de provisions de toute espèce, et plusieurs milliers de bœufs, qui, employés au transport des comestibles, devaient ensuite servir à la nourriture des Musulmans. Son camp ressemblait à une foire. Des distributions de vivres s'y faisaient aux malheureux affamés, qui accouraient en foule de toutes parts; mais la peste, suite ordinaire de la famine, exerça bientôt les plus cruels ravages parmi cette multitude de gens

rassemblés sur un même point. Les soins bienfaisants et les précautions que prit Tymour-Chah ne purent empêcher la mort d'un très-grand nombre d'individus. Les chaleurs de l'été firent ensui cesser le fléau : des pluies abondantes viurent féconder les campagnes. Alors Tymour, après avoir fait reconduire dans leurs foyers les habitants échappés à l'épidémie, et leur avoir accordé tous les moyens d'indemnités et d'encouragements dont ils avaient besoin, partit comblé des bénédictions de ses sujets. Ce monarque bienfaisant mourut le 20 mai 1793, et eut pour successeur le fougueux et imprudent Zeman-Chah, l'un de ses fils. A—T.

TYMPE (JEAN GOTTFRIED), professeur de théologie et des langues orientales à l'université de Iéna, naquit le 26 octobre 1699, à Biedritz, dans le duché de Magdebourg. Il fit des progrès si rapides dans la langue hébraïque, qu'étant encore sur les bancs il lisait et expliquait la Bible dans cette langue à l'ouverture du livre. Après avoir, pendant plusieurs années, donné des leçons particulières d'hébreu, il fut nommé par l'université professeur de la langue sacrée et des langues orientales. D'autres universités cherchant à le gagner par des propositions flatteuses, celle de Iéna, afin de le fixer dans son sein, lui donna encore la chaire des Antiquités sacrées ; en 1737, elle y ajouta celle de la langue grecque. En 1761, elle le nomma professeur de théologie. Il mourut à Iéna, en 1768, âgé de soixante-neuf ans, et considéré comme un des premiers orientalistes de l'Allemagne. Ses principaux écrits. sont : *I. Schediasma, quo iterandæ concordantiarum, pronominum tam separatorum, quàm connexorum,*

nec non nominum propriorum Scripturæ sacræ Vet. Test. originalis rationes exponuntur, Iéna, 1723. II. *Prima quinque Geneseos capita et pars sexti hebraicè ; recensuit et singularum vocum rationem grammaticam secundum principia Danziana exposuit in usum auditorum*, Iéna, 1727, in-8°. III. *Chr. Noldii concordantiæ particularum hebraico-chaldaicarum, in quibus partium indeclinabilium, quæ occurrunt in fontibus, et hactenus non expositæ sunt in Lexicis aut concordantiis, natura et sensuum varietas ostenditur. Digeruntur eâ methodo, ut Lexici et concordantiarum loco simul esse possint. Subjunxit Lexicaparticularum hebraic.*, Iéna, 1734. Les notes grammaticales n'étant pas aussi complètes que Tympe se l'était proposé, il avait promis de les publier dans un supplément faisant suite à l'ouvrage précédent ; ses occupations littéraires ne lui permirent pas de tenir sa parole. IV. *Joh. Andr. Danzii Interpres hebraico-chaldaicus, omnes utriusque lingue idiotismos explicans, ad genuinum scripturæ sacræ sensum ritè indagandum accommodatus. Editionem hanc novam recensuit, emendavit multisque accessibus ad mentem auctoris locupletavit*, Iéna, 1754, in-4°. G—Y.

TYNDAL. Voy. TINDAL.

TYPOTIUS (JACQUES TYPOEST, plus connu sous le nom latinisé de) historien, était né, vers le milieu du seizième siècle, à Bruges, d'une famille honorable : son père, savant jurisconsulte, le destinait à remplir une place dans la magistrature ; mais il ne se sentait aucune inclination pour cette carrière. Il fit cependant son cours de droit à Louvain, et suivant

l'usage de son temps, il se rendit ensuite en Italie, pour se perfectionner par les leçons des grands-maîtres; mais c'est sans aucun fondement qu'on a dit qu'il avait professé quelque temps la jurisprudence dans une université. La création de l'académie de Wurtzbourg l'attira dans cette ville, dont l'évêque accueillait les savants avec une rare bienveillance. Le roi de Suède, Jean III, l'appela bientôt à sa cour, et l'honora de toute sa confiance. Les distinctions dont il était l'objet ne pouvaient manquer d'exciter l'envie; et les courtisans se ligèrent pour le perdre. Son penchant à la satire leur en fournit l'occasion. Convaincu d'avoir, dans un de ses ouvrages (1), attaqué la réputation de plusieurs personnes considérables, et entre autres du comte de La Gardie (V. ce nom), qu'il avait accompagné à Rome, il fut mis en prison, et on instruisit son procès (1582). Le roi de Danemark, à la prière du frère de Typotius, son médecin, voulut bien s'intéresser pour le coupable. On lui fit grâce de la vie; mais il fut enfermé dans la forteresse d'Abo (2), d'où il ne sortit qu'à l'avènement de Sigismond III au trône de Suède (1594). Le nouveau roi témoignait le désir de dédommager Typotius de sa longue captivité; mais celui-ci, prévoyant les troubles qui menaçaient la Suède, se retira près de l'empereur Rodolphe II, qui le nomma son historiographe. Il mourut à

Prague, à la fin de l'année 1601, ou dans les premiers mois de 1602, dans un âge peu avancé. Outre plusieurs Discours prononcés dans des cérémonies publiques, et qui ne peuvent offrir aucun intérêt, on a de lui : I. *De salute reipublicæ libri duo*, Francfort, 1505, in-12. II. *De famâ libri duo*, ibid., 1595, in-12. III. *De justo, qui est finis omnis divini et humani juris, sive de legibus, libri tres*, ibid., 1595, in-12. IV. *De fortunâ libri duo*, ibid., 1595, in-12. Tous ces ouvrages étaient des fruits de sa captivité. V. *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum et regum*, Prague, 1601, 1602, 1603, in-fol., 3 parties. Typotius n'a publié que les deux premières; la troisième l'a été par Anselme de Boodt. Ce volume est orné de belles estampes de Gilles Sadeler, qui le font rechercher des curieux; mais on estime peu les explications dont Typotius a jugé convenable de les accompagner. VI. *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis, non regis Sigismundi tantum et principis Caroli, sed et majorum*, Francfort, 1605, in-8°. très-rare. Typotius a laissé plusieurs ouvrages manuscrits (3), dont on trouvera les titres dans les Mémoires de Paquet pour servir à l'Hist. littéraire des Pays-Bas, II, 376, édit. in-fol. La meilleure Notice qu'on ait sur cet écrivain est celle que Bayle a donnée dans son Dictionnaire. W—s.

TYPOU. Voy. TIPPOU.

TYR. Voy. CONBAD.

TYRCONNEL (RICHARD TALBOT duc DE), fils de Pierre Talbot, gen-

(1) Cet ouvrage circulait en manuscrit, on l'édition en a été supprimée avec tant de soin qu'on n'en connaît pas un seul exemplaire. Suivant Paquet, cet écrit serait le même que celui que nous avons indiqué sous le n°. VI. C'est ce qu'il ne nous a pas été possible de vérifier.

(2) On trouve dans les *Acta litter. Sueciæ*, année 1722, p. 286, une Lettre de Typotius à Eric Sparre, datée de la forteresse d'Abo, le 30 avril 1584.

(3) Il faut compter dans le nombre l'*Histoire des Goths*, quoique le Dictionnaire universel l'indique format in-8°.

libhomme irlandais, fut accusé, en 1677, d'avoir trempé, avec son père, dans une conspiration qui aurait été, dit-on, formée par les catholiques d'Angleterre, d'accord avec les puissances étrangères, pour assassiner le roi Charles II, massacrer les Protestants, et rétablir le culte romain. Mais ce n'était qu'une fable inventée par les Protestants, et J. Gordon, auteur d'une *Histoire d'Irlande*, quoique peu favorable aux catholiques, avoue lui-même qu'elle ne prit quelque consistance que parce qu'elle coïncidait avec les vues de certains personnages et avec les notions populaires. Quoi qu'il en soit, Richard Talbot fut arrêté; mais comme on ne trouva rien de suspect dans sa conduite, on lui permit, après avoir donné caution, de sortir du royaume. Il rentra bientôt en faveur à la cour, par la protection que lui accordait le duc d'York, depuis Jacques II, et fut promu au grade de lieutenant-général. La même influence lui fit donner, en 1684, le commandement absolu du département militaire de l'Irlande. Il n'était pas encore arrivé à son poste, dont il n'aurait peut-être jamais exercé les fonctions, parce que Charles II paraissait disposé à changer de mesures et de conseillers, lorsque ce souverain mourut, le 6 février 1685. A son avènement au trône, Jacques II créa Talbot comte de Tyrconnel, et l'envoya, l'année suivante, en Irlande pour commander l'armée, avec un pouvoir indépendant du lord lieutenant. Il avait des instructions particulières pour l'admission des catholiques aux franchises des corporations, aux offices de shérifs et de juges de paix, et il était autorisé à admettre indistinctement dans les troupes tous les sujets du roi, quelle

que fût leur religion; mais il paraît que, par ses ordres, on n'y admit que des catholiques. Le zèle que Tyrconnel mettait à servir les projets de Jacques II fut récompensé par le titre de vice-roi et de lord député d'Irlande. Gordon, dont le témoignage ne doit cependant être admis qu'avec beaucoup de défiance, affirme qu'il se montra « précipité dans ses desseins, furieux et implacable dans ses ressentiments, insolent à l'égard de ses supérieurs et despote envers ses inférieurs. » Accusé par le parlement, il se rendit à Chester auprès du roi, et n'eut pas de peine à se justifier. Il lui fut plus difficile de résister à la cabale formée contre lui par le P. Peters, confesseur de Jacques II, qui voulait faire nommer à sa place le comte de Castlemain. Soutenu avec chaleur par les ministres de France, Tyrconnel voulut convaincre son souverain de son habileté et de son zèle en renversant tout l'établissement des Protestants d'Irlande. Quoique les mesures qu'il avait prises à ce sujet parussent devoir faire réussir son projet, Jacques II fut forcé d'y renoncer en voyant combien il excitait la désapprobation générale. Tyrconnel, instruit des menées du prince d'Orange, en informa son maître; mais celui-ci, plongé dans une imprudente sécurité, refusa d'y croire et ne prit aucune mesure. Lorsque les préparatifs du prince ne furent plus contestés, Tyrconnel résolut de tenter quelques efforts pour soutenir son légitime souverain: il ordonna des levées nombreuses, fit sortir de Dublin la garnison qui était composée de protestants, et y envoya le régiment du comte d'Antrim, formé entièrement de catholiques romains, de montagnards irlandais et d'Écossais au nombre de

ents. Mais la crainte qu'on inspire aux habitants, en fit le bruit qu'on allait faire sacrer général des Protestants, mina à se soulever et à s'opposer à l'entrée de ces troupes ; et lorsqu'après une vive résistance, consentirent à ce que la nouvelle armée fût composée au moins pour moitié de protestants. Apprenant le roi l'état désespéré des affaires, Jacques II, Tyrconnel témoignant le désir de résigner son emploi ; mais il se décida bientôt à continuer de servir son maître le souverain, à cette époque en France. Lorsque ce prince vint en Irlande, avec les secours que le roi XIV lui avait accordés, Tyrconnel, qui venait d'être créé duc de Corke, et l'accompagna lorsqu'il fit son entrée à Dublin. Jacques II eut d'abord quelque succès ; mais il fut bientôt forcé d'abandonner l'Irlande. Tyrconnel voulut soutenir ses intérêts ; pour solliciter des secours en France, il n'en rapporta que des offres et environ huit mille livres sterling, somme bien insuffisante pour apaiser le mécontentement des Irlandais. Malgré l'injustice qui avait été faite à son égard, puisque Jacques II lui avait ôté l'administration des affaires civiles, il n'en continua pas moins de servir sa cause avec ses moyens ; mais après les secours obtenus par le général Ginnett, il proposa de se soumettre au roi le souverain de l'Angleterre, et fut bientôt après abreuvé de sa coupe, sous le poids du mépris et de la haine dont il avait partagé les infortuns, et qui affectaient de le regarder comme un traître.

D—z—s.

RON. V. TIRON.

TYRRELL (JACQUES), historien et écrivain politique, né à Londres en 1642, fit ses études à Oxford, et consacra tous ses moments à l'étude de l'histoire et de la politique. Nommé à un emploi dans la magistrature du comté de Buckingham, il fut destitué par le roi Jacques II, parce qu'il refusa de se prêter aux vues de son gouvernement. Ayant concouru de toutes ses forces à la révolution qui éloigna ce prince, il écrivit pour la justifier, et pour établir les droits de Guillaume III à la couronne. C'est dans ce but qu'il publia les *Quatorze Dialogues politiques* (anglais), de 1692 à 1695. Il recueillit ces Dialogues en un seul volume in-fol., sous ce titre : *Bibliothèque politique, ou Recherches sur l'ancienne constitution du gouvernement anglais, considéré d'après la juste balance du pouvoir royal avec les droits et les libertés des sujets, avec des considérations impartiales sur les principaux arguments pour et contre la révolution*. Il publia aussi : *Courtes Réflexions sur la loi naturelle, d'après les principes et la méthode du traité latin, composé sur ce sujet par l'évêque de Cumberland, avec la réfutation des principes avancés par Hobbes et de sa méthode*, 1692, in-8°, et seconde édition, 1701. Le principal écrit de Tyrrell, celui auquel il consacra la plus grande partie de ses veilles, est l'*Histoire générale, ecclésiastique et civile d'Angleterre depuis les temps les plus anciens*, publiée de 1700 à 1704, 5 vol. in-fol. L'auteur s'était proposé de pousser son travail jusqu'au règne de Guillaume III ; mais il s'est arrêté à celui de Richard II. Le principal mérite de cet ouvrage consiste en de nombreuses traductions d'anciens historiens anglais et dans leur

classement méthodique, de manière à présenter au lecteur la comparaison de leurs différents récits. Un autre plan aurait pu rendre plus facile et plus agréable la lecture de cet ouvrage : cependant il est très-utile à ceux qui veulent étudier l'histoire et les antiquités de la Grande-Bretagne. L'auteur n'a pas toujours été exact dans ses traductions ; et on lui reproche d'avoir prétendu que la conquête par les Normands n'avait point altéré la constitution anglaise. Tyrrell paraît, dans cette histoire, s'être particulièrement proposé de réfuter la doctrine de ceux qui soutiennent que les libertés et privilèges de la nation anglaise sont des concessions de ses rois, et que la part que les communes ont aujourd'hui au pouvoir législatif et au parlement ne remonte qu'à la quarante-neuvième année du règne de Henri III. Ces points sont encore aujourd'hui un sujet de controverse entre les deux partis qui divisent l'Angleterre. Afin de pouvoir plus facilement consulter les bibliothèques d'Oxford, Tyrrell, pendant qu'il composait cet ouvrage, s'était établi à Shotover, près d'Oxford, où il mourut, en 1718. G—r.

TYRTÉE, Grec célèbre par ses poésies guerrières. Platon et Lycurgue l'orateur disent qu'il était Athénien, et s'honorent de le compter parmi leurs concitoyens. Cette opinion ne peut que l'emporter sur celle de quelques écrivains plus modernes qui, divisés entre eux, lui assignent d'autres lieux pour patrie. Les sentiments sont aussi partagés sur l'époque où il a vécu. Il est constant qu'il florissait pendant la seconde guerre de Messénie ; mais Justin, Eusèbe et Suidas placent le commencement de cette guerre à la fin de la trente-cin-

quième olympiade ; Pausanias traire, suivi par les meilleurs historiens et spécialement par Barthélemy, le fixe à la quatorzième année de la vingt-troisième olympiade, qui répond à l'an 684 avant J. C. Les Messéniens avaient repris possession de leur patrie sous le règne de Cléon, et les Lacédémoniens sous celui de Cléon. Les Lacédémoniens, dans les premières rencontres, éprouvèrent une résistance invincible. Ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur conseilla de demander conseil à un homme qui pût leur donner de bons conseils. Ceux-ci, volontiers disposés pour la guerre, leur envoyèrent Tyrte, une sorte de dérision. Fils d'Alcandre, il était boiteux, louche, borgne, et maître d'école obscur. On ajoute même que sa raison n'était pas bien saine. Cependant Platon lui donna le titre de sage, et lui attribua à ses avis les succès des Lacédémoniens. Peut-être que cette imputation de folie, il ne l'entendit que son exaltation pour la guerre. A son arrivée, Tyrte récita ses poésies aux magistrats des Élégiens et à ses concitoyens. Ses compositions pleines d'énergie et de véhémence, qui firent une vive impression sur un peuple que sa condition dirigeait entièrement par la guerre. On marcha à l'encontre de Tyrte. Tyrte fut chargé de relever le courage de ceux qui mouraient de quelque crainte. Il eut d'abord un grand succès, et les Lacédémoniens furent d'une défaite sanglante du *Monument du sanglier*. Tyrte redoubla d'efforts, parvint à relever les esprits abattus, et donna conseil d'armer les Ilotes. La guerre fut vivement disputée dans les actions ; mais enfin les Messéniens furent contraints par la trahison d'un aristocrate, roi des Arcadiens

se renfermer dans Ira. Le
 te place fut long et péni-
 acédémoniens allaient se
 orsque les chants de Tyr-
 rentrer dans le devoir.
 Ira et la fuite d'Aristo-
 nt fin à cette guerre, qui
 dix-huit ans. Les Lacédé-
 i attribuèrent le succès à
 en reconnaissance de ses
 ni donnèrent le titre de
 nneur qu'ils n'accordaient
 rement : une loi ordonna
 à l'avenir les généraux
 er ses poésies à l'armée
 autour de leur tente. Tyr-
 le ces honneurs, fixa sa
 Sparte. L'histoire se tait
 de sa vie et sur sa mort. Il
 au talent de la poésie, il
 comme beaucoup d'autres
 antiquité, celui de la mu-
 lui a même attribué l'in-
 la flûte ; mais il est re-
 cet instrument était en
 t lui. Suidas dit qu'il avait
 a Traité du gouvernement,
 acédémoniens (Πολιτεία),
 , qui reçurent aussi le nom
 , et cinq livres de chants
 πολεμικά μελῆ. Mais il pa-
 t écrivain a mal-à-propos
 es deux premiers de ces
 et que les élégies ne sont
 ntes de ce qu'il lui a plu
 n traité du gouvernement.
 ont joui, dans toute l'an-
 la plus haute renommée.
 lace Tyrtée à côté d'Ho-

*Post hos insignis Homerus
 maris animos in martia bella
 acuit.*

itures vives et aimées,
 ur du Voyage d'Anachar-
 40), brillent successive-
 x yeux des guerriers. L'i-

» mage d'un héros qui vient de
 » repousser l'ennemi, ce mélange
 » confus de cris de joie et d'atten-
 » drissement qui honorent son triom-
 » phe, ce respect qu'inspire à jamais
 » sa présence, ce repos honorable
 » dont il jouit dans sa vieillesse,
 » l'image plus touchante d'un jeune
 » guerrier expirant dans le champ
 » de la gloire, les cérémonies augus-
 » tes qui accompagnent ses funérail-
 » les, les regrets et les gémissements
 » d'un peuple entier à l'aspect de
 » son cercueil. . . . Tant d'objets et
 » de sentiments divers, retracés avec
 » une éloquence impétueuse et dans
 » un mouvement rapide, embrasent
 » les soldats d'une ardeur jusqu'alors
 » inconnue. . . . » Mais nous avons
 à regretter la perte presque entière
 de ces nobles compositions ; il ne
 nous en reste que trois fragments
 d'une certaine étendue ; ils nous ont
 été conservés, le premier par Lycur-
 gue l'orateur, et les deux autres par
 Stobée. Dans ses chants de guerre,
 le poète avait adopté le vers ana-
 pestique, qui n'admettait que l'ana-
 peste et le spondée. Ces chants, ap-
 pelés aussi ἑμβατήριαι, s'exécutaient
 au son de la flûte, et comme l'indi-
 que ce nom, au moment où l'on
 marchait à l'ennemi. On lui attribue
 encore les chants qui accompagnaient
 la danse à trois chœurs, dont Plu-
 tarque nous a transmis un fragment
 dans sa Vie de Lycurgue. Les restes
 épars et bien peu nombreux de ces
 belles poésies ont été recueillis avec
 soin par divers auteurs. On les trouve
 à la suite du recueil qu'a donné
 Fulvius Ursinus des poésies de quel-
 ques femmes grecques (1568). On
 les voit encore dans les *Analectes* de
 Brunck (tome 1). Klotz en a donné
 une édition séparée, avec un Com-
 mentaire auquel on ne peut reprocher

qu'une trop grande prolixité (Altenbourg, 1764-1767, in-8°). Lambert en publia une traduction italienne à Paris (1801, in-4°). Enfin M. Firmin Didot vient de les livrer encore à l'impression, avec une traduction en vers français (Paris, 1826, in-8°.) Elles paraissaient en même temps, traduites en prose, par M. Hautome, Paris, 1826, in-12. Les traits de Tyrtée sont reproduits dans l'Iconographie grecque de M. Visconti (tome 1). Son nom se lit sur la pierre gravée où il est figuré; la forme antique de ces lettres, leur position de droite à gauche, prouvent qu'elle appartient à un siècle très-reculé. Il y est représenté armé de la pique et du bouclier; il est nu; seulement une petite chlamydelui couvre une partie du dos. Il est sans barbe. Ses jambes, lourdes et incorrectes, portent le savant antiquaire à penser que l'artiste a voulu rappeler peut-être aussi le défaut naturel attribué au poète guerrier.

ST—D.

TYRWHITT (ТЮМАС), philologue, né à Londres en 1730. Son père, chanoine du chapitre de Windsor, ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions, et l'envoya, en 1747, continuer ses études à l'université d'Oxford, où il prit ses degrés, et fut agrégé au collège de Merton. Il apprit presque toutes les langues de l'Europe. Dans sa jeunesse il cultiva la poésie avec succès; mais nommé, en 1756, sous-secrétaire au département de la guerre, il sut sacrifier quelque temps son goût aux devoirs de cette place. Lorsqu'il l'eut résignée, il consacra ses loisirs à une étude approfondie des langues anciennes. Il acquit, par une lecture assidue des auteurs grecs, une érudition

et un esprit de critique qui rent bientôt connaître d'une manière avantageuse. En 1766 élu secrétaire de la chambre communes; mais il se démit de six ans, d'un emploi qui tournait de ses travaux littéraires fut, en 1784, chargé, conjointement avec M. Cracherod, de la garde du musée britannique, le 15 août 1786, dans la même année, avec la réputation d'un habile critique que l'Angleterre produit au dix-huitième siècle; puis long-temps, la société de Londres et celle des antiquaires comptaient au nombre de ses membres. Il légua au musée, par testament, une partie de sa bibliothèque, riche particulière d'auteurs classiques. On lui a écrit l'*Épître à Florio* (M. Ellis à Londres, 1749, in-4°). II. *Épîtres en vers*, Londres, 1785. On distingue dans ce recueil la traduction en vers latins du *Pape* et du *Brillant Shillings* (V. ce nom). III. *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare*, ibid. in-8°. IV. *Explication de quelques inscriptions grecques, dans la chæologia Britannica*, ibid. in-4°. V. Une excellente édition des *Contes de Canterbury* de Chaucer, avec des notes Glossaire, ibid., 1772-78, 2 vol. in-8°; reproduit avec 1798, Oxford, 2 vol. in-4°. édition de deux fragments *tarque*, ibid., 1773, in-4°. *Dissertatio de Babrio, falsæ scripturæ scriptore*, ibid. in-8°; nouv. édit., par Th. Erslang, 1785, in-8°. Il y a réuni quelques fables de Babrius, tirées d'un manus-

thèque Bodléienne (V. BA-III, 160). VIII. *Poèmes qu'on se avoir été écrits à Bristol, h. Rowley, et d'autres au quinzième siècle*; la plupart s'actuellement, pour la première fois, d'après les copies les authentiques, avec un specimen de l'un des manuscrits; accompagnés d'une préface, d'une introduction historique et d'un glossaire, in-8°, réimprimé deux fois en 1778, avec un *Appendix contedes observations sur le langage de ces poèmes*, tendant à prouver qu'ils ont été composés, par un ancien auteur, mais par un autre seul. Ce fut le sujet d'une controverse très-vive, où Tyrwhitt fut secondé par Malone (Voy. MA- au Supplément) et par Th.arton. Elle fut terminée par la publication d'une *Défense* (Vindication) de cet *Appendix*, 1782, in-V. CHATTERTON). IX. *Appendix exercitationem J. Musgraviuripidem*, Oxford, 1778. X. édition du poème attribué à *Orde de Lapidibus* (grec et latin), des notes, Londres, 1781, in-8°. Tyrwhitt reporte la composition de ce livre, sur les pierres, au temps de la dévotion. Rubenken en rendit un compte avantageux dans la *Bibliotheca*, VIII, 85. XI. *Conjecturæ trabonem*, ibid., 1783; nouv. édition, par Ch. Harles, Erlang, 1788, in-8°. XII. Une excellente édition de *Poétique* d'Aristote, avec une introduction nouvelle et des notes, in-8°, 1794, in-4°. Tyrwhitt a laissé le manuscrit, qui fut communiqué par les professeurs d'Oxford. Le savant était d'un naturel général; l'habitude de la critique n'exerça point en lui l'aménité et l'élégance de manières. Lié d'amitié avec

le docteur Musgrave, il lui resta constamment attaché dans le malheur, malgré la différence de leurs opinions politiques; et quand la mort lui eut enlevé cet ami, il ouvrit sa bourse à sa veuve indigente, et se chargea de publier à son profit quelques opuscules de son mari. L.

TYSSSENS (PIERRE), né à Anvers en 1625, obtint, comme peintre d'histoire, une si grande réputation, qu'on le mettait presque au même rang que Rubens. L'amour du gain lui fit abandonner ce genre auquel il devait sa célébrité, pour se consacrer au portrait; et toutes les personnes un peu considérables de la Flandre voulurent avoir le leur de sa main. Sa vogue excita l'envie, et ses ennemis dénigrèrent quelques-uns de ses portraits avec un si grand acharnement, qu'il crut devoir revenir au genre historique. Il s'y appliqua avec une nouvelle ardeur, et les ouvrages qu'il produisit purent faire considérer comme un bonheur pour lui, les attaques de ses envieux. Le tableau de l'Assomption, qu'il fit pour l'autel de la Vierge dans l'église de Saint-Jacques d'Anvers, enleva tous les suffrages, et le mit au premier rang des plus habiles peintres de son pays. Il peignit, pour l'église des Carmes, quelques tableaux qui n'eurent pas moins de succès. Celui du maître-autel des religieux de Lillie-dael, à Malines, représentant plusieurs saints et saintes de leur ordre, qui adorent la sainte Trinité et révèrent la Vierge, placée dans une gloire au haut du tableau; le martyr de sainte Catherine, dans la collégiale de Saint-Martin, à Alost; saint Guillaume en extase, chez les Guillemites, et plusieurs autres ouvrages qu'il serait trop long de citer, soutinrent sa grande réputation. Peu de peintres de

son pays ont eu un aussi grand goût du dessin ; sa composition pleine de feu et d'enthousiasme est encore rehaussée par un pinceau sûr et hardi, et une couleur franche et vigoureuse. Il n'est pas moins supérieur par la manière dont il traite le fond de ses tableaux : il s'y montre savant en architecture et en perspective. En 1661, il était directeur de l'académie de peinture d'Anvers. Il mourut en 1692. — TYSSENS, peintre, naquit à Anvers en 1660. On croit qu'il était fils du précédent. Après avoir appris son art en Flandre, il se rendit, jeune encore, en Italie, et séjourna long-temps à Rome. Il avait un talent particulier pour peindre des trophées composés de vieilles armures, de mousquets, de damas, de tambours, etc. Il disposait ces différents objets avec beaucoup d'adresse, et les faisait valoir par l'éclat d'une bonne couleur. Arrivé à Rome, un marchand de tableaux l'employa long-temps et sut tirer un parti avantageux de ses ouvrages, dont les artistes faisaient le plus grand cas. De Rome il se rendit à Naples et à Venise, où il étudia le secret de la couleur, et où il vit les artistes rechercher également ses tableaux. Il voulut alors rentrer dans son pays, où le genre de son talent réussit peu. Il se rendit à Dusseldorf, au moment où l'électeur Palatin formait son cabinet : ce prince le chargea d'acheter pour lui les plus beaux tableaux de la Flandre et de la Hollande. Tyssens mit tant d'activité dans cette commission, qu'il eut formé en peu de temps la plus riche collection. Il se maria à Anvers, et résolut de reprendre la peinture ; mais voyant que son genre ne réussissait pas, il se mit à peindre des fleurs et des oiseaux. Ses fleurs eurent

peu de succès ; mais ses oiseaux furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondelcoeter. Il passa alors en Angleterre, où il vit ses ouvrages très-estimés, et il y mourut. — Augustin TYSSENS, peintre d'Anvers, frère du précédent, et né vers l'an 1659, cultiva le paysage avec un talent réel. Ses tableaux représentent ordinairement des troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux, etc., dans le goût de Berghem ; et les devants sont enrichis de plantes, de ronces, peintes d'après nature : ses figures sont dessinées avec esprit et peintes avec finesse ; sa couleur est excellente, et l'ensemble de sa composition est agréable. Il fut directeur de l'académie d'Anvers, en 1691. P—1.

TYTLER (WILLIAM), littérateur anglais, né à Edimbourg en 1711, termina son éducation classique à l'université de cette ville. Fils d'un *attorney* (procureur), il passa lui-même sa vie dans un genre d'occupation qui semble peu compatible avec la culture des lettres et des beaux arts ; mais il n'en trouva pas moins des heures pour satisfaire son penchant favori : il cultiva en même temps la poésie, la musique et la peinture, sans négliger les études philosophiques, et vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et leurs talents ; avec Beattie, les lords Monboddo et Kames, J. Gregory, Reid. La première production sortie de sa plume le fit connaître avec avantage : *Recherche historique et critique sur les témoignages portés contre Marie, reine d'Ecosse, et Examen des Histoires du docteur Robertson et de M. Hume, relativement à ces témoignages*, 1759, in-8°. Cet ouvrage fut souvent réimprimé, et fut, en 1790, porté à 2

auteur y montre une
 ité, mais surtout une
 are sur un point qui n'a
 is été discuté assez froi-
 er mit au jour, en 1783,
étiques de Jacques I^{er}.
 , précédés d'une disser-
 vie et ses écrits. L'édi-
 e la reconnaissance pour
 à l'oubli des ouvrages
 n génie poétique remar-
 e à travers l'obscurité
 gage. Le premier de ces
 e *King's Kair*, en six
 té apprécié par un élé-
 de nos jours, M. Was-
 ng, qui dans son *Sketch-*
Livre d'esquisses de
rayon, 2 vol. in-12,
 , se plaît à rendre hom-
 reux naturel comme aux
 prince qui sut charmer,
 s de son imagination,
 l'une longue captivité
 s I^{er}.). William Tytler
 bre, et ensuite vice-pré-
 société des antiquaires
 il inséra, dans les *Tran-*
ette académie, une *Dis-*
er le mariage de la rei-
le comte de Bothwell;
s sur le poème de la Vi-
amusements à la mode
rg, durant le dernier
 aussi de lui une *Disser-*
la musique écossaise,
 ans l'*Histoire d'Édim-*
 Arnot. Cet auteur mou-
 ot. 1792.—Il fut le père
 Fraser TYTLER, lord
 lee, un des juges de la
 ion et de la haute cour
 Écosse, qui s'est acquis
 tion par plusieurs ou-
 s et ingénieux, surtout
Essai sur les principes
action, imprimé pour la

troisième fois en 1813, in-8°. *Élé-*
ments de l'histoire générale, an-
cienne et moderne, avec un tableau
 comparé de la géographie ancienne
 et moderne, sixième édition, Lon-
 dres, 1817, 2 vol. in-8°. La *Vie de*
lord Kames. Lord Woodhouselee
 a cessé de vivre, à Édimbourg, le
 15 janvier 1813. L.

TYTLER (HENRI - WILLIAM),
 médecin anglais, mort à Édim-
 bourg, le 24 août 1808, âgé de
 cinquante-six ans, a donné au pu-
 blic plusieurs traductions en vers de
 poètes anciens, très-estimées pour
 leur fidélité. 1°. Les Hymnes et les
 Épigrammes, du grec de *Callima-*
que; 2°. la *Chevelure de Bérénice*,
 du latin de Catulle, avec le texte
 original et des notes, 1793, in-4°.
 3°. *Pædotrophia*, ou l'art de nour-
 rir et d'élever les enfants, traduit de
 Scévole de Sainte-Marthe, avec des
 notes médicales et historiques, la
 Vie de l'auteur, etc., 1797. 4°. La
Guerre punique de Silius Italicus,
 avec un commentaire. On ne dit pas
 si cette traduction, l'ouvrage le
 plus étendu de ce genre qui ait
 été entrepris en Angleterre depuis
 l'Homère de Pope, a été imprimée.
 Tytler est aussi l'auteur d'un *Voyage*
du Cap de Bonne-Espérance en
Angleterre (Voyage home from the
Cap of Good Hope), et de plusieurs
 articles insérés dans les écrits péri-
 odiques. L.

TZETZÈS (JEAN), poète et gram-
 mairien, était né vers 1120, à Con-
 stantinople, suivant les conjectures
 les plus vraisemblables. Son père se
 nommait Michel, et sa mère Eudo-
 cie (1). Son aïeul paternel, quoique

(1) Tzetzés a donné lui-même sa généalogie
 (*Chilad.*, V, 583); on y voit que son aïeul ma-
 ternel était Grec, et son aïeul paternel Abage ou
 Iberien.

privé d'instruction, aimait les savants, et les favorisait par ses richesses. Il apprit de son père à mépriser la fortune et les honneurs, et à ne faire cas que du savoir et de la vertu. Il se flattait d'avoir mis ses leçons en pratique, puisqu'il dit (*Chiliad.*, III, 170) (2) : « Si quelqu'un veut connaître Caton et savoir ce qu'il a été, » qu'il me regarde. » A quinze ans, il fut placé dans les mains d'habiles maîtres, sous lesquels il fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il y joignait une vaste mémoire; et, possédant toutes les langues, même le syriaque et l'hébreu, il acquérait sans cesse de nouvelles connaissances. Ayant présenté un de ses écrits (3) à l'impératrice Irène (4), cette princesse en fut si satisfaite, qu'elle ordonna à son trésorier de compter successivement à l'auteur douze écus d'or pour cent vers. Les courtisans, auxquels il offrit ensuite ses ouvrages, ne se piquèrent pas d'imiter la générosité de l'impératrice. Tout en vantant son désintéressement, qu'il compare à celui d'Épaminondas et de Caton (*Chil.*, XI, 21), il se plaint amèrement de ce que ses talents restent sans récompense. Réduit à faire le métier de copiste, il se décida bientôt à quitter Constantinople; on n'a pas les documents nécessaires pour le suivre dans ses voyages. En approchant de Trajanopolis, il fut atteint de la foudre à l'épaule droite. Il se crut mort; mais, revenu de son premier effroi, il reconnut qu'il n'avait point de mal (*Chil.*, XI, 755). Il demeura quelque temps chez son

frère Isaac, qui remplit les premières places à Berrh de Macédoine; sa belle ayant fait des avances il refusa de répondre, ce qui fut une artificeuse l'obligea de s'être il n'eut pas même la liberté de ses propres chevaux (*Homericæ*, v. 284, 620) et ignore les autres particularités de Tzetzes. Si, comme il est l'auteur d'un petit Poème mort de l'empereur Alexis (*Voy.* I, 542), il a vécu en 1183; on ne doit pas le confondre avec Chaupepié (*L'Épique* Tzetzes), qu'il a poussé jusqu'à plus de quatre-vingt ans, puisque rien n'oblige à croire qu'on a cru devoir assigner sa naissance. On ne peut évaluer Tzetzes du talent ou du nombre de facilité pour écrire, et de la vanité. Sans cesse dans ses ouvrages, sur son lecture et sur son insigne se flatte d'être en état de sur-le-champ à toutes les questions qu'on pourrait lui adresser, parle qu'avec un mépris à ses auteurs contemporains. Critiquer, dit M. La Porte que Tzetzes n'ait pas eu toute l'érudition dont il se cite, comme les ayant sonnés une foule d'auteurs que nous ne sédons plus, tels que les géographes, etc.; mais on ne les citait que d'après des traits et des compilations sorte d'écrits qui se multiplient à l'infini dans le moyen âge et tacher à ses ouvrages le nom que Tzetzes y mettait lui-même ne doit cependant pas

(2) Il l'a répété, *Chiliad.*, IV, 565.

(3) On ne sait pas le titre de cet ouvrage. Ceux qui ont dit que c'était la paraphrase d'Homère se sont trompés, puisqu'elle est en prose.

(4) C'était la femme de Manuel Comnène, laquelle a régné de 1143 à 1158.

rouve, dit l'excellent cité, relativement à l'histoire, à la foule de particularités que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, il en reste un plus dont on peut encore tirer l'éclaircissement des vers chez les auteurs antiques (Scolies sur *Hésiode*, XX, 322) et sur la *Cassandre* de Lyx (nom, XXV, 513), imprimés de Jean Tzetzelques Pièces de *Vers* l'archevêque de Monte des *Præclara dicta* (V. ARSENIUS, II, *iliades XIII, sive variorum liber, versibus conscriptus*). C'est un genre des *ana*, où l'on trouve des anecdotes sur les personnages de l'histoire remontant jusqu'aux temps antiques, entremêlées de traits historiques, de détails sur les personnages, ont fait preuve d'intelligence sur les personnages, a été publié, pour la première fois, avec une version latine de Vérone, et une traduction de Gerbelius, Bâle, à la suite de l'*Alexandre* de Théophraste. Cette édition est la première à reproduire cet ouvrage. *Poetæ græci veteres*, t. IV, p. 11, 274. Enfin M. Morel en a fait paraître une nouvelle édition de deux manuscrits de la bibliothèque de la ville de Paris, 1826, in-8°. Le premier y a joint de courtes notices, l'un des choses, les citations, et le troisième est cité. V. la *Revue* de la littérature, août 1826, page

417. III. *De filiorum educatione*; *carmen iambicum*, imprimé à la suite du précédent, avec la version latine de Lacisio. IV. *Allegoria mythologica, physica, morales, carmen iambicum*, Paris, 1616, in-8°, publié par Frédéric Morel (V. ce nom), avec une version latine. V. *Carmina iliaca* (5), *cum ipsius Tzetze Scholii græcis et notis Fred. - Nath. Mori, nunc primum à Codice Augustano editis* Gottlob. Schirach, Halle, 1770, in-8°. Ce poème a été confondu par les meilleurs critiques avec la Paraphrase en prose d'Homère (*Metaphrasis Homerica*), et avec les *Allegoria Homerica*, deux autres ouvrages de Tzetzel, encore inédits. Il est divisé en trois parties : la première, de quatre cent six vers hexamètres, traite des événements qui ont précédé l'époque à laquelle commencent les récits d'Homère ; la seconde, des faits qui se sont passés dans le temps auquel se borne l'Iliade : elle est composée de quatre cent quatre-vingt-cinq vers. Enfin la troisième, de sept cent quatre-vingt-sept vers, contient la suite des événements, depuis les funérailles d'Hector jusqu'au départ des Grecs, après la prise de Troie. Plusieurs savants, entre autres Huet, évêque d'Avranches (V. le *Recueil* de Tilladet, II, 244), et le célèbre Heyne, avaient formé le projet de publier ce poème. Les matériaux recueillis par Heyne ayant été remis à M. Schirach, il le fit enfin paraître ; mais le seul manuscrit qu'il ait eu à sa disposition était incomplet ; et d'ailleurs cette édition est exécutée avec

(5) Frédéric Morel a publié vers 1616 *Carmen Iliacum, incerto auctore* (V. l'art. MOREL) ; mais on n'a pu vérifier si ce poème a quelque rapport avec celui de Tzetzel.

peu de soin. M. Jacobs en a donné une nouvelle, plus complète et enrichie d'un excellent commentaire, sous le titre : *Ante-Homerica, Homericæ, et Post-Homerica*, Leipzig, 1793, in-8°. ; on en trouvera l'analyse raisonnée, par La Porte du Theil, dans le *Magasin Encyclopédique*, année 1801, VI, 27-48. Les rédacteurs du *Catalogue de la Bibliothèque du Roi* (Belles-lettres, tome I, n°. 285) attribuent à Tzetzés : *De Idiomatibus linguarum tractatus tres*, imprim. à la suite de la *Grammaire* de Lascaris, Venise, Alde, 1512, in-4°. ; mais à la tête de l'ouvrage, l'auteur n'est désigné que par les noms de Jean le Grammairien (*Joannes Grammaticus*), et puisqu'on ne le trouve pas cité dans la liste des ouvrages de Tzetzés, peut-être doit-on le donner à Jean Philopon, également surnommé Jean le Grammairien (6). Les ouvrages de Tzetzés restés inédits sont : Des *Scolies* sur l'*Halicuticon*, ou *Traité de la pêche d'Oppien*, et sur l'*Abrégé des Canons de Ptolémée*; un *Traité des Urines*; un *Livre* en vers iambiques sur les différents genres de poésie et les diverses espèces de poèmes; un *Traité des Verbes* qui ont un subjonctif, et de ceux qui n'en ont pas; des *Lettres* (7); un *Poème* sur la comédie et sur les poètes dramatiques; un *Poème*, en vers politiques, *De Imperatore occiso*; l'*Exposition*, en vers politiques, du *Livre des cinq mots*, par Porphyre (V. ce nom, XXXV, 427); l'*Abrégé de la Rhétorique* d'Hermogène; un *Traité de Logique*; et enfin la Pa-

raphrase d'*Homère*, et les *Ali ries homériques*, dont on a p Fabricius a donné dans la *Bibl græca*, x, 245-54, avec une notice sur Tzetzés, la liste des ouvrages et l'index ou table des auteurs cités dans les *Chiliades*. On encore consulter le *Dictionnaire* *Chaufepié*; l'*Histoire de la littérature grecque*, par M. Schoell, — TZETZÈS (*Isaac*), frère du cédent, partagea son éducation son goût pour les lettres et les sciences. Il fut pourvu d'une des principales dignités de la ville de Berr près du lac de Bebois, dans la cédoine. On a vu, ci-dessus, sa femme était galante et artificieuse. On lui a long-temps attribué, sans foi de quelques copistes, le *Commentaire sur l'Alexandra* de Iphron; mais le savant Potter l'attribue à Jean Tzetzés, qui s'en dé l'auteur dans ses *Chiliades* (486), et dans une *Lettre* publiée par Fabricius, sur une copie Kuster lui avait envoyée, da *Bibliothèque grecque*, II, 4

W—

TZETZI ou DETZI (JEAN ROVIUS), en latin DECIUS, littérateur, né, vers le milieu du seizième siècle, à Tolna dans la Transylvanie, suivit les leçons des plus habiles maîtres de Tolna, Debrecin et Clabourg, et se rendit savant dans les langues anciennes, la philosophie, la jurisprudence. Passionné pour les voyages, il trouva le moyen de satisfaire son goût, en se chargeant l'éducation de quelques jeunes gens, avec lesquels il visita la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse et une partie de l'Allemagne. Il était à Wittemberg, en 1580, on sait qu'il se rendit ensuite à Clabourg, où il s'arrêta quelque

(6) V. sur JEAN PHILOPON, tom. XLII, pag. 403 note 1.

(7) On en trouve 107 à la bibl. du roi; et le même manuscrit contient le *Monodion de Imperatore occiso*.

sa mort est incertaine. : I. *Hodoiporicun itywanici*, *Moldavici*, nberg, 1587, in - 4°. on poétique de ses voya- *gia latino-hungarica*, ce Recueil est si rare, liographe n'en a pu don- ption. III. *Syntagma iuris imperialis Hun-*

garici, quatuor perspicuis quæstionum ac responsionum libris comprehensum, Clausenbourg, 1593 (1), in - 4°. , rare. Ludwig faisait beaucoup de cas de cet ouvrage, et désirait que quelque savant juriconsulte voulût en donner une nouvelle édition. Voy. *Memor. Hungarorum* de Horauyi, 1, 486. W-s.

U

I (ROGER DE'), archevê- est célèbre pour avoir e comte Ugolin. Il était e illustre et gibeline de mmediate du Mugello, nins, où, possédant un e de châteaux, elle con- indépendance jusqu'au cle. Roger de' Ubaldini archevêché de Pise, en ée même où le comte Gherardesca, qui s'était elfes et aux ennemis de tint, a la pointe de l'é- appelé à Pise. Roger, jamais varié dans son s-lors considéré comme des Gibelins, tandis qui n'avait d'autre but : élévation, passait sans Gibelins aux Guelfes : illié à Roger, il lui man- e, et l'outragea même ce. En 1288, Ugolin devoir Roger pour as- seigneurie, quoique ce ité la condition de leur il fût sanctionné par le pple. Bientôt après, il n un neveu de l'archevê- dressait quelques repro- p de liberté. Roger de' audit le moment favora-

ble pour appeler les Gibelins à la ven- geance; quand il l'euttrouvé, il donna lui-même le signal à son parti de pren- dre les armes et fit sonner le tocsin. Après avoir arrêté Ugolin, il le fit enfermer avec s. enfants dans une tour, dont il jeta les clefs dans l'Arno (Voy. Ugolin de la GHERARDESCA). Le Dante a représenté Ugolin exer- çant dans l'enfer une éternelle ven- geance sur le crâne de l'archevêque Roger. La maison des Ubaldini a produit quelques généraux distingués dans le quatorzième et le quinzième siècle. Azzo et Jean d'Azzo de' Ubal dini furent formés à l'école d'Alberic de Barbiano. Magimardo de Susi- nana acquit quelque réputation au milieu du quatorzième siècle. Enfin, Berardino de la Carda de' Ubaldini, qui servait avec distinction dans l'é- tat de l'Église, passait pour être père de Frédéric II de Montefeltro, celui qui, en protégeant les lettres et les arts, donna tant de lustre au duché d'Urbain. S. S—1.

UBALDINI (PETRUCCIO). his- torien, né à Florence vers l'année 1524, descendait d'une ancienne fa- mille à laquelle on donnait pour

(1) Vogt dit 1539; mais c'est une faute d'im- pression; elle a été copiée par Bauer. *Bibl. histor. libror.*, et peut être encore par d'autres catalo- graphes.

origine un Sicambre (1). On ignore les motifs qui l'amènèrent en Angleterre. Il fut probablement obligé de quitter l'Italie à cause de ses opinions religieuses ; car il entra au service d'Édouard VI, ennemi déclaré de la cour de Rome. Après la mort de ce prince, en 1553, il se rendit à Venise, où il s'occupa de la traduction de Cébès, qu'il adressa au grand-duc Cosme I^{er}. Cet ouvrage n'a pas été publié. L'autographe est resté à la bibliothèque *Laurentienne* à Florence. Montfaucon en a fait mention dans sa *Bibl. manuscript.*, pag. 393. Ubaldini s'en alla de nouveau en Angleterre, où il mourut à la fin du seizième siècle. On a de lui : I. *La vita di Carlo Magno*, Londres, 1581, in-4°. L'auteur assure que c'est le premier ouvrage italien imprimé à Londres. II. *Descrizione del regno di Scozia e delle isole sue adjacenti*, Anvers, 1588, in-fol. III. *Le vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4°.

A—G—S.

UBALDIS (BALDE DE). *V.* BALDE.

UBALDO (GUIDO). *Voy.* GUID'UBALDO.

UBERFELD (JEAN-GUILLAUME). *Voy.* GICHTEL.

UBERT. *V.* HUMBERT, XXI, 48.

UBERTI (FARINATA DES), chef de la faction gibeline à Florence, au milieu du treizième siècle, avait été chassé de sa patrie avec tout son parti, le 20 octobre 1250. Dès que Manfred se fut affermi sur le trône de Naples, Farinata des Uberti se rendit auprès de lui. Il lui fit sentir de quelle importance il était pour le roi de l'Italie méridionale d'occu-

per en Toscane une partie mée, et d'assurer son in le seul pays par lequel pussent parvenir jusqu'à tint cependant qu'avec renforts insuffisants ; mais pressa pas moins de les combat, pour engager par point d'honneur, à l de nouvelles troupes. Par rité de son esprit et de se re, il sut diriger en mém conseils des Guelfes de Fl ennemis, dont il nourris somption, pour les faire t le piège ; ceux des Gibelin qui, tout en le suivant, éta de son autorité ; ceux enfi liés, le roi de Naples et l que de Sienne, qui ne le qu'avec mollesse, et n'écr avis qu'avec défiance. Florentins et les Siennois le 4 septembre 1260, à grande bataille de l'Arbi gibelin dut la victoire à l Farinata des Uberti. Il lu re l'avantage que les Gibe tirèrent ; Farinata pour nemi avec rapidité, sou les villes de la Toscane dans Florence même, qu par les Gibelins, le 2 bre ; mais peu s'en fallut nata ne vit alors s'écl ses mains tous les fruits toire. La patrie qu'il ven conquérir était généraleme au parti gibelin. On savait ple de Florence était at Guelfes, et qu'il profiterai mière occasion favorable tourner à son ancien parti diète tenne par les vainque résolu d'une voix unanim Florence jusqu'à ses f Farinata seul, dans cette

(1) *Voy.* J.-B. Ubaldini, *Historia della casa degli Ubaldini*, Florence, 1588, in-4°.

turbulente, osa prendre une patrie qu'il venait et de vaincre. Il plaida : d'un guerrier qui ne de crainte, avec l'éclat d'une grande ame. assemblée au milieu de lait; il fit rougir ceux rs avaient écouté l'étrétois calculs; il fit taitrembler l'envie, et il r les Gibelins la conserapitale du pays guelfe. ourrut avant le 11 nov. à les Gibelins furent de sés de Florence. Il doit dont le Dante le pré-mfer (ch. x, v. 22) sa célébrité. S. S.—1. (BONIFACE, ou *Fazio* -fils du précédent, fut ice enveloppé dans les pesèrent sur sa famille. roscrit, il se flatta de oire du Dante, et don-ription poétique de la près comme le chantravait rendu compte de ystérieux voyage. Son élé : *Dittamondo* (les le), est divisé en six subdivisent en un nom-chapitres. L'auteur s'é-de parcourir les trois terre, connues de son prévenu par la mort, il eurer son sujet, et ne aperçu sur l'Italie, la ie. Il crut rehausser le ouvrage, en le parse-ions tirées de Pline, de Paul Orose, d'Entro-, de l'Écriture sainte, it, voyageant et s'éga-le Dante, il rencontre l il fait le plus d'em-i remplit dans son poè-

me le même rôle que Virgile joue dans la *divine comédie*. Mais tant de précautions pour se rapprocher d'un grand modèle, ne produisirent qu'une mauvaise copie. Si l'on devait en chercher la cause ailleurs que dans l'esprit servile des imitateurs, on dirait que le Dante flétrissait les tyrans, loin de les flatter comme son émule, et qu'abandonné aux libres inspirations de son génie, il chargeait sa palette de ces couleurs sombres et terribles, dont l'usage devenait embarrassant pour un talent médiocre. Les deux premières éditions du *Dittamondo* fourmillent de fautes qu'on n'a point évitées dans le *Parnasse italien*, où ce poème a été inséré. Biscioni, Bottari, Caterino-Zeno, travaillèrent en vain à les faire disparaître. Perticari, dans son enthousiasme pour les écrivains italiens du quatorzième siècle, osa braver l'ennui de cette tâche, et ses variantes ont été publiées par Monti, dans le dernier volume de sa *Proposta* (Appendix, iv, pag. ccix). Ces corrections, dont on a déjà profité pour une nouvelle édition du *Dittamondo* (Milan, 1826, in-12), remplissent trente-sept grandes pages in-8°, qui n'ont passull pour épurer le texte, et Monti croit impossible qu'on parvienne à le rétablir. Perticari en était convenu lui-même, et il avait fini par avouer que ce poème ne méritait pas les honneurs de la réimpression. Monti, en renchérissant sur le jugement de son genre, ajoute: « que le *Dittamondo*, devenu célèbre par les suffrages des académiciens de la *Crusca*, n'est qu'une pitoyable rapsodie de noms, de faits et de contes ridicules, présentés sans grace et sans art, bien au-dessous de sa réputation comme poème, et ne rachetant point ses défauts de style,

par l'importance de ses renseignements historiques et géographiques. » Uberti passa ses dernières années dans la plus grande détresse. Dans une de ses *Chansons*, il se livre à des plaintes amères sur sa destinée. « En sortant du sein de ma mère, dit-il, la pauvreté vint s'asseoir auprès de moi, et me prédit qu'elle ne me quitterait plus. Cette prédiction ne s'est que trop accomplie. » Il mourut à Vérone, peu après l'année 1357. Quelques-unes de ses poésies furent recueillies par Allacci, d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1595, in-12, et dans un recueil de poésies toscanes, publié par Ph. Giunta, Florence, 1527, in-8°. Voy. Villani, *Vite d'illustri fiorentini* et Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. A—G—S.

UCELLO (PAOLO), peintre florentin, né, en 1389. Jusqu'à lui la perspective était restée dans l'enfance; Philippe Brunelleschi et ses élèves Benoit de Majano et Masaccio l'avaient poussée un peu plus loin que Giotto et son école; mais Paolo Ucello, guidé par les conseils de Jean Manetti, célèbre mathématicien, s'adonna à cette partie de l'art avec tant de zèle, que s'il ne posséda pas à un degré bien éminent les autres parties, il excella du moins dans celle-ci, qui était le but de toutes ses études; on l'entendait répéter souvent: « C'est cependant une belle chose que la perspective. » Il n'exécuta aucun ouvrage où il ne fit faire des progrès à cet art, et n'ajoutâ à ses lumières, soit en peignant des *édifices* ou des *colonnades*, qui représentent, dans un cadre resserré, des espaces immenses; soit en composant des figures qui offrent des mouvements et des raccourcis inconnus à l'école de Giot-

to. Dans le cloître de Ste-Marcelle, on voit encore quelques-uns de l'*Histoire d'Adam* et d'autres remplis d'une foule d'images tout-à-fait neuves en ce genre. On remarque en outre des paysages d'arbres et d'animaux, peints tant de perfection et de vérité que peut l'appeler le Bassan de ce pays. Un de ses plaisirs était de peindre chez lui une grande quantité d'espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner; et c'est de lui que vient le surnom d'*Ucello* lequel il est connu. Dans l'église du Dôme, il a exécuté, en terre verte, un portrait équestre et d'une proportion colossale de *Jean Aguto* ou *Kwood*, condottière anglais au service de la république de Florence. C'est la première fois que la peinture en terre verte parut point tre. Il en donna quelques autres à Padoue, en y peignant notamment en terre verte, dans le chœur des Vitali, plusieurs figures de saints. Cependant il s'adonna plus spécialement à orner les meubles de peintures. Les *Triumphes de David*, que l'on voit peints sur quelques petites armoires de la galerie de Florence, sont attribués à Paolo Ucello par quelques connaisseurs. Il mourut en 1472. F

UCHANSKI (JACQUES), évêque de Gnesne et primat de Pologne, se fit connaître à la cour de Sigismond Auguste, qui, à la recommandation de la reine Boleslava, le nomma référendaire du roi. Ayant rempli cette place pendant douze ans, il fut, d'après les instances du roi, nommé évêque de Culm, où il se fit remarquer par son zèle perfide pour les nouvelles doctrines. Il augmenta le scandale par la manière dont il souscrivit les c

national assemblé à Lenz-
 la présidence d'un légat
 e (1556). De Culm, le roi
 ra au siège de Cujavie,
 upa pendant quatre ans
 approuvé par Paul IV, et
 presse volonté de ce pape,
 spendit et l'excommunia.
 Pie IV, cédant à la re-
 tion de Sigismond Au-
 transféré à l'église métro-
 le Gnesne (1562), où il
 es nouvelles doctrines par
 ts qu'il avait avec leurs
 fut plus d'une fois sévère-
 is par son chapitre métro-
 et dans une diète, un séna-
 stant dit hautement que le
 résident du sénat, pensait
 i sur la foi. Uchanski s'en
 isant la profession de foi
 V avait exigée de lui avant
 dre de l'excommunication.
 t épousé en troisièmes noces
 , fille de l'empereur Ferdi-
 veuve du duc de Mantoue.
 époux ayant vécu pendant
 nées dans la plus parfaite
 discorde se mit entre eux
 oint que l'empereur Maxi-
 nda à sa sœur de revenir
 he. Uchanski conjura le
 donna des avis salutaires ;
 fut inutile : l'exaspération
 a comble, et la reine re-
 Autriche. Sigismond étant
 hanski, comme primat et
 du sénat, remplissait les
 royales, pendant l'inter-
 ais le grand maréchal du
 qui avait en main l'auto-
 rité, s'étant mis à la tête
 ents ou de ceux qui, en
 avaient abandonné la re-
 olique, le prélat était peu
 Karmkowski qui lui avait
 Cujavie et qui lui succéda

dans la suite à Gnesne, l'aidait de
 ses conseils, et le soutenait par
 son influence. Le primat convoquait
 des diétines dans les différents pala-
 tinats ; les dissidents en faisaient con-
 voquer en d'autres lieux. Cependant
 le primat, aidé par son collègue, réus-
 sit à rassembler la diète dans les
 champs de *Kaskos*, vis-à-vis de Var-
 sovie. Il assigna, selon l'usage, la
 place que chaque palatinat devait
 occuper. Les principaux prétendants
 étaient : le prince Ernest, fils de
 l'empereur Maximilien ; Henri, duc
 d'Anjou, frère de Charles IX, et
 Jean III, roi de Suède. Le primat
 ayant fait éloigner les orateurs des
 prétendants, leur nomma des pa-
 trons ou défenseurs parmi les séna-
 teurs polonais. Le parti qui por-
 tait Henri à la couronne, obtint
 une grande majorité, les dissidents
 s'y étant joints, quoique avec peine,
 cause de l'impression que la fatale
 journée de la Saint-Barthélemi avait
 produite en Pologne. Le primat, qui,
 à ce qu'il paraît, n'était point fran-
 chement pour Henri, hésitait de le
 proclamer roi. Enfin, il s'avança
 sur la tribune, et la foule demandant
 unanimement Henri, il le proclama
 roi de Pologne. Quelques jours après,
 il fit venir Montluc et les autres ora-
 teurs de la France, et lorsqu'il eurent
 juré que le nouveau roi observerait
 les conditions qui lui étaient imposées,
 Henri fut de nouveau proclamé
 roi de Pologne. Le prince arriva à
 Cracovie ; Uchanski, assisté par les
 évêques du royaume, et en présence
 de la noblesse, reçut le serment du
 nouveau roi. Les dissidents deman-
 daient à grands cris qu'il jurât de
 protéger leur acte de confédération ;
 les évêques s'y opposant, le roi at-
 tendit long-temps sur son prie-dieu.
 Enfin on apaisa les dissidents ; l'ar-

chevêque couronna le monarque , et lui donna l'onction sacrée (V. SULLIKOW). Il paraît que la fuite de Henri fut agréable à Uchanski ; il rassembla aussitôt les états de Pologne , qui fixèrent à ce prince un terme péremptoire jusqu'au 12 mai 1575 , après lequel , s'il ne revenait point , ils devaient procéder à l'élection de son successeur. Le primat , que l'empereur Maximilien avait gagné , indiqua la diète pour l'élection , et , sans attendre plus long-temps , il fit déclarer dans tout le royaume qu'il y avait interrègne , Henri ayant abandonné le trône ; les partisans du prince témoignèrent vivement au primat leur mécontentement. Sur ces entrefaites , les Tartares s'étant jetés sur la Podolie et la Wolhynie , on imputa ces malheurs à la précipitation d'Uchanski. La diète d'élection s'assembla ; le primat , entouré par le parti de l'empereur , proclama ce prince roi de Pologne , et se rendit aussitôt à Varsovie , où il entonna le *Te Deum*. La noblesse , indignée de ce qu'on ne l'avait point consultée , élut et proclama reine la princesse Anne , fille du roi Sigismond Auguste , et lui désigna pour mari Étienne Bathory , palatin de la Transylvanie , qui fut aussi nommé roi. Cette dernière élection ayant pour elle l'observation des formes et la grande majorité , on tâcha d'y ramener le primat : mais il fut sourd à toutes les représentations ; et le parti de Bathory ayant envoyé des députés vers ce prince , Uchanski leur adjoignit son neveu pour veiller aux intérêts de Maximilien. Ce prélat , avancé en âge , profita de l'interrègne , et nomma pour son coadjuteur un évêque de son parti. Il convoqua , à Lowicz , où il résidait , une diète

pour l'opposer à une assemblée nombreuse , qui avait confirmé l'élection de Bathory. Karnkowski , évêque de Cujavie , fut le seul prélat qui se rendit à Lowicz : il y alla dans le dessein d'empêcher le primat de faire autant de mal qu'il en avait le desir. Bathory ayant fait son entrée à Cracovie , le primat refusa d'y venir pour le couronner. La cérémonie fut faite par l'évêque de Cujavie. Cependant informé , quelques mois après , que le roi voulait envoyer à Lowicz un détachement de troupes , le primat vint trouver le prince et fit sa paix. Son neveu , Paul Uchanski , fut moins heureux : entré dans Varsovie en grande pompe , escorté par les nombreux clients de son oncle , il affecta , pendant plusieurs jours , de ne pas aller voir le roi. Les gens de sa suite ayant été arrêtés , pour leurs excès , il se présenta enfin chez le roi , qui lui fit un accueil très-sévère. Le primat mourut le 5 avril 1581. Ce prélat avait causé beaucoup de scandale et fait peu de bien. Quelques années avant sa mort , afin de regagner la confiance de la Pologne catholique , il avait mis au jour un petit ouvrage sur le saint sacrifice de la messe , sous ce titre : *Brevis augustissimi ac summè venerandi sacrosanctæ missæ sacrificii , ex sanctis patribus contra impium Francisci Stancari mantuaniscriptum assertio , jussu et auctoritate reverendissimi Jacobi Uchanski*, Cologne , 1577 , in-8°. Ce traité , rédigé avec sagesse , peut être utilement consulté : il paraît que l'auteur avait assisté au concile de Trente. Le mandement que le primat mit en tête de l'ouvrage est véhément : on y reconnaît le prélat qui , dans les matières de la religion , ne gardait pas plus de mesure que dans la po-

se laissant entraîner dans tous sens, et ne pouvant détruire précédents avec lesquels il se en contradiction. G—Y.

ORÉUS, nom grecisé, donné dore de Sicile à l'un des plus Pharaons ou rois d'Égypte, it été, suivant cet historien, me successeur du fameux dyas, et aurait précédé My- éris de douze générations, ris de dix-neuf (conférez les *OSYMANDIAS*, XXXII, 222, is, XLII, 151, et *THOUT-* (LV, 522). Or, Mœris étant ris des listes royales de Ma-

et le *Thoutmosis II* des nts, cinquième Pharaon de la itième dynastie, lequel rés la seconde moitié du dix- : siècle avant notre ère, il ue l'*Uchoréus* de Diodore, d'environ quatre cents ans, ir appartenu à la seconde u vingt-deuxième siècle, et zième dynastie égyptienne, diospolitaines ou thébaines. est, à la vérité, mentionné n autre historien, à moins ueille le reconnaître dans us de la liste réduite du Syn- ais ce n'est point une raison oquer en doute son existence. lyas, qui le précéda d'un ou des, se trouve précisément uême cas; et l'on n'en a pas lon toute apparence, décou- éritable légende royale, soit plus anciennes constructions de Karnac à Thèbes, soit colosses qui représentent cet haraon, dont l'un se voit au- à Turin, et l'autre à Rome- être en sera-t-il de même

un jour d'*Uchoréus*. Ce monarque, ainsi nommé d'après son père, suivant Diodore, fut le fondateur de Mem- phis, la plus belle ville de toute l'É- gypte. Située à la pointe du Delta formé par le Nil, dans la position la plus avantageuse, elle devait être la clef du pays, et commander la navi- gation du fleuve. *Uchoréus* lui donna cent cinquante stades, c'est-à-dire ou six, ou plus vraisemblablement trois lieues de tour. En cherchant à la ga- rantir contre les inondations périodi- ques du Nil, par de hautes levées, et des lacs ou fossés larges et profonds, il pourvut en même-temps à la défen- se extérieure, et mit sa nouvelle ca- pitale à l'abri d'un coup de main. Il en fit un séjour à-la-fois si sûr et si séduisant, que presque tous les Pha- raons ses successeurs, abandonnant Thèbes, ancienne capitale du pays, transportèrent à Memphis leur cour et leur demeure royale. Tel est le ré- cit de Diodore, qui, en plusieurs points importants, ne s'accorde ni avec Hérodote, ni avec Manéthon. Le père de l'histoire, d'après la tradi- tion intéressée des prêtres de Mem- phis, lui donne pour fondateur *Mé- nès*, le premier roi, et aussi le pre- mier homme d'Égypte, personnage, comme nous l'avons dit ailleurs (XLII, 151 et 187, note), plus mythologique qu'historique. A l'é- poque où toute la Basse-Égypte ne formait encore qu'un golfe ou un vaste marais, *Ménès*, détournant le cours du Nil, qui allait se perdre à l'oc- cident, et le forçant à suivre une direction constante au centre de la vallée, aurait bâti Memphis sur l'emplacement même de son ancien lit, ouvrage, en effet, digne d'un

deuxième Lettre à M. le duc de Blacas, monuments historiques de l'Égypte, par M. de S. Julien le jeune, Paris, 1826, pag. 11

et suiv. — Conférez *Religions de l'antiquité*, etc., par J.-D. Guigniaut, tom. 2^e, Paris, 1855, part. 2, notes et éclaircissements, p. 912 et suiv.

dieu descendu sur la terre. D'autres auteurs attribuaient la fondation de cette ville à Épaphus ou à Apis, fils de Phoronée, fables demi-grecques, demi-égyptiennes, que Diodore lui-même a reçues en partie, lorsque, mêlant la mythologie à l'histoire, il rapporte les amours de *Memphis*, la fille d'*Uchoreus*, patronne de sa capitale nouvelle, avec le Nil sous la figure d'un taureau, c'est-à-dire, avec Épaphus ou Apis, divinité tutélaire de la cité de Memphis. De ces amours du Nil avec Memphis serait né un héros, *Égyptus*, qui aurait succédé à son aïeul, suivant ces légendes poétiques, mais qui n'est peut-être en réalité qu'un pendant de Ménès, enfant des dieux comme lui, et comme lui symbole de la prospérité de l'Égypte. Pour revenir à l'histoire, toutes les probabilités tendent à établir que Memphis, ainsi reportée vaguement aux âges mythologiques, ne fut cependant bâtie que plusieurs siècles après Thèbes; et en ce sens nous avons eu raison de dire que la tradition positive, suivie par Diodore, est la plus vraisemblable des deux (article *Thoutmosis*). Il se pourrait toutefois que le Pharaon *Uchoreus*, supposé l'un des rois de la seizième dynastie égyptienne, n'eût été véritablement que le second fondateur de Memphis, et que cette ville eût commencé d'exister longtemps avant lui. En effet, suivant les listes de Manéthon, la plus sûre de nos autorités, cinq des dynasties antérieures à la seizième auraient été composées de rois Memphites, c'est-à-dire originaires de Memphis, et peut-être même y faisant leur résidence. Ce qui semblerait le prouver, c'est l'existence des grandes sépultures royales, appelées pyramides, dans le voisinage de cette ville : pyrami-

des dont la principale, la grande pyramide par excellence, aurait eu pour fondateur, d'après Manéthon, l'un de ces Pharaons memphites, *Souphis* 1^{er}, de la quatrième dynastie; et une autre, la troisième en grandeur comme en ancienneté, serait l'ouvrage de la célèbre *Nitocris*, reine qui appartient à la sixième dynastie. Cette opinion sur les auteurs des pyramides s'écarte beaucoup, il est vrai, de l'opinion généralement adoptée, d'après la double autorité d'Hérodote et de Diodore, et qui attribue les trois principales aux trois rois, *Chéops*, *Chéphren* et *Mycérinus*, vers le douzième ou le treizième siècle avant notre ère. Mais, selon toute apparence, ces trois rois ne sont eux-mêmes que les deux *Souphis* et le *Menchères* de Manéthon, connus également d'Ératosthène, parmi les premiers souverains de l'Égypte, et déplacés par une erreur chronologique. Déjà nous avons émis nos doutes sur l'époque réelle de la construction des pyramides, et nous aimons à entendre aujourd'hui le savant qui a surtout droit de prononcer sur de telles questions, proclamer ces monuments gigantesques comme les plus anciens que nous connaissons jusqu'ici (2). G—N—T.

UDALRICH (ULRIC), duc de Bohême, troisième fils de Boleslas II, succéda à Boleslas III et à Jaromir, ses deux frères aînés. Boleslas III, sachant que, par sa cruauté et ses vices, il s'était rendu odieux à la nation, fit honteusement mutiler Jaromir, et donna ordre d'égorger Udalrich; ce prince eut le bonheur de se sauver. Boleslas furieux,

(2) Champollion le jeune, *ubi supra*, p. 103 et suiv. Couler., éclaircissements sur les Relig. de l'antiq., tom. 1^{er}, p. 763 et 786.

larmes de sa mère
 ila, ainsi que son se-
 omir (1002) ; il fut
 nême , et les Bohé-
 nt pour leur duc Wla-
 du roi de Pologne, qui
 n an. Jaromir et Udal-
 aient réfugiés à la cour
 empereur d'Allema-
 :appelés. Udalrich eut
 : Melnick et y fixa sa
 : sa mère. En 1012, il
 a Bohême , et en chas-
 Jaromir, qui se réfugia
 pereur ; celui-ci , au
 ourir contre son frère,
 prison. Udalrich, inté-
 le chef de l'empire, lui
 reçut de lui l'investitu-
 sant qu'il tenait la Bo-
 ief de l'empire. Il chas-
 polonaises restées en
 quelques places du du-
 ra de la Moravie. Le
 , ayant fait des efforts
 prendre cette provin-
 Bohême chargé de bu-
 t que bientôt la guerre
 : la Pologne et l'empereur
 envoya vers Udalrich
 yslas, pour lui repré-
 t proches parents et
 êmes intérêts il l'enga-
 er avec lui contre l'en-
 les Slaves, l'empereur
 Udalrich fit arrêter le
 ainsi que les seigneurs
 et il fut très-content
 ses mains un pareil
 es entreprises de Bo-
 mis à mort la plupart
 olonais, il livra à l'em-
 du roi de Pologne. Ce-
 vers l'Oder, à la tête
 inds que le jeune Miec-
 nperceur avait renvoyé
 trait dans la Bohême

et la ravageait, sans éprouver de ré-
 sistance. Cependant Udalrich pénétra
 en Silésie, et alla assiéger Nimptsch,
 entre Breslau et Glatz. Étant monté
 à l'assaut, il fut repoussé avec perte.
 En 1018, la paix se fit entre les
 trois princes. En 1025, Udalrich en-
 voya son fils Brzétyslas en Moravie,
 et lorsqu'il s'en fut emparé, il en
 confia le gouvernement à ce jeune
 prince. L'empereur, irrité, lui ordon-
 na de se présenter à sa cour; et
 ce ne fut qu'avec peine qu'il se laissa
 fléchir. Udalrich, humilié, revint à
 Prague, où il mourut en 1037. Le
 malheureux Jaromir, qu'il avait fait
 enfermer à Lissa, après l'avoir privé
 de la vue, sortit de prison et vint
 à Prague, dans le moment où l'on
 conduisait le corps de son frère à
 l'église de Saint-George; il arrêta le
 cercueil et lui adressa ces paroles : «
 » La mort vient de t'arracher le du-
 » ché que tu m'avais enlevé; re-
 » poussant la tendresse fraternelle
 » que j'avais pour toi, tu m'as fait
 » cruellement arracher les yeux. A
 » présent tu me rendrais bien la vue,
 » si tu pouvais. Va, je te pardonne
 » de tout mon cœur. » Après les fu-
 nérailles, Jaromir prit son ne-
 veu, Brzétyslas par la main, et le fit
 asseoir sur le trône de Bohême, en
 présence des grands du royaume,
 en leur disant : « Voilà votre duc ! »
 et s'adressant au jeune prince : « Mon
 » fils, dit-il, conduis-toi autrement
 » que ton père; prends l'avis de ces
 » hommes sages et mets ta confiance
 » en eux. » G—Y.

UDINE (JEAN D'), peintre, na-
 quit en 1489, fut élève du Giorgion,
 puis de Raphaël. On croit que son
 nom de famille était Ricamatore. Quel-
 ques historiens l'ont appelé Nanni,
 sans faire attention que ce nom n'est
 qu'une abréviation de celui de Gio-

vanni, en usage dans plusieurs contrées d'Italie. Morto da Feltro s'étant acquis une grande réputation par ses peintures de grotesques, Jean d'Udine porta ce genre à sa perfection, et y ajouta les stucs. Raphaël l'appela à Rome, et lui confia l'exécution des peintures de ce genre qui ornent les loges du Vatican, la grande salle des Pontifes, et plusieurs autres pièces. C'est pendant qu'il s'occupait de ces travaux, que furent découverts les Thermes de Titus, et qu'il puisa dans les peintures qui les décorent le goût exquis qu'il a déployé dans ses ouvrages. On l'a même accusé d'avoir détruit ces peintures antiques pour cacher les heureuses inspirations qu'il y avait prises ; mais ce même reproche, adressé également à Raphaël, ne paraît pas mieux fondé pour l'un que pour l'autre. Ses *chars*, ses *treilles*, ses *colombiers*, ses *voilières*, peints dans le Vatican, et dans beaucoup d'endroits d'Italie, trompent l'œil par la vérité de l'imitation ; et dans la représentation des animaux et des oiseaux, il passe pour avoir atteint le plus haut terme de la perfection. Il réussit également à contrefaire, avec une vérité étonnante, tous les objets de nature morte ; et l'on raconte qu'ayant peint quelques tapis dans la loge de Raphaël, un valet cherchant en toute hâte un tapis dont on avait besoin pour l'étendre dans un endroit où le pape devait passer, courut pour prendre un de ceux que Jean avait peints, et s'aperçut seulement alors que ses yeux l'avaient trompé. Après le sac de Rome, il parcourut l'Italie, recouru partout pour le maître le plus habile et le plus gracieux dans le genre de l'ornement. Il décora le palais Grimani, pour le patriarche d'Aquilée, son Méocène,

d'ornements qui excitèrent une vénération générale. Il s'y montre, comme unique dans l'art de donner vie aux animaux, aux oiseaux, peindre des fleurs et des fruits. A Venise, il fut chargé par les Médicis d'ornez de peintures le palais Pitti et la chapelle de Saint-Laurent. Vasari fait mention de plusieurs étendards peints par Jean, dont un destiné pour la confrérie de Castelletto et qui représente, dans des proportions assez grandes, la Vierge et l'Enfant Jésus auquel un ange rend hommage du plan de Castello, encore à Udine, quoique très-entamé par le temps ; il s'en trouve une copie dans la chapelle, faite en 1653, par le Pini. Dans le palais archiepiscopal, on voit encore une chambre où, parmi les ornements se trouvent deux sujets tirés de l'évangile, les figures de demi-nues. Ils n'ont peut-être pas la perfection des ornements, mais ils sont extrêmement précieux par leur rareté. Ce ne sont pas les seules peintures à l'huile qu'il ait exécutées ; mais il est difficile d'en rencontrer, et celles qu'on trouve généralement sont incertaines. On peut-être ne sut-il pas peindre plus grand que les petits satyres, les faunes et les nymphes dont il embellissait les petits paysages ou les roulements de ses grotesques. Le P. Sebastien del Piombo fut invité à la charge de sceller les brefs, assigné à Jean, sur les émoluments de cette place, une pension de trois mille écus. Le P. Federici remarque que le premier fut appelé Frà Sebastiano mais que l'autre ne prit jamais le nom de frère Jean, d'où il voit conclure que Sebastiano avait d'abord été frère de saint Dominus sous le titre de frère Marc. Puis qu'il fut ensuite sécularisé et

pape, et investi de la charge de scelleur, et qu'il retint le frà, comme un reste de son premier état; mais ces diverses conjectures ne sont appuyées d'aucune preuve. Quant à Jean d'Udine, sur les dernières années de sa vie il revint à Rome, où il mourut en 1562. P—s.

UFFENBACH (PIERRE), médecin allemand, fit ses études en Italie, et revint s'établir à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, où il mourut le 22 oct. 1635. Éditeur et traducteur de plusieurs ouvrages de médecine, de chirurgie, d'art vétérinaire et de botanique, il publia entre autres: *Practica medicinalis*, de Léonelle Victorius; les œuvres de Sassonia, médecin de Padoue, sous ce titre: *Pantheon medicince selectum*, Francfort, 1603, in-fol.; celles de Montagnana, ibid., 1604, in-fol.; et donna, en 1619, une édition de l'*Hortus sanitatis*, de Cuba (Voy. ce nom et EHRHART (Baltazar), XII, 590). Il traduisit de l'italien en allemand l'*Herbier* de Castor Durante, Francfort, 1609, in-fol., et en latin la Chirurgie de Gabriel Ferrara: *Sylva chirurgiæ*, ibid., 1625, 1629, 1644, in-8°. On a de lui: I. *Dissertatio de generatione et interitu*, Strasbourg, 1591, in-4°. II. *Dissertatio de venenis ac morbificis medicinis in genere*, Bâle, 1597, in-4°. III. *Thesaurus chirurgicus*, Francfort, 1610, in-fol. IV. *Dispensatorium galenochymicum*, ibid., 1631, in-4°. Z.

UFFENBACH (ZACHARIE-CONRAD D'), célèbre bibliophile, était né le 22 février 1683, à Francfort, d'une famille patricienne. Dès sa première jeunesse, il montra d'heureuses dispositions, et son père ne négligea rien pour en hâter le développement. Son ardeur pour l'étude de-

vint si grande, qu'on fut obligé de prendre des précautions pour l'empêcher de lire la nuit. Placé d'abord au gymnase de Rudelstadt, il en sortit au bout de deux ans, malade d'une chute dont il se ressentit longtemps. Ayant obtenu la permission d'aller continuer ses cours à l'académie de Strasbourg, il s'y perfectionna dans les langues anciennes, et fit en même temps de rapides progrès dans la jurisprudence. La perte de son père et de sa mère, morts à trois jours d'intervalle (mars 1700), lui causa la douleur la plus vive; mais l'étude lui procura des consolations, et avant la fin de l'année, il se rendit à l'académie de Halle, où il acheva son cours de droit, et reçut le grade de docteur. Il revint alors dans sa ville natale, rapportant les livres qu'il avait recueillis en assez grand nombre, et qui devinrent le fondement de sa bibliothèque, l'une des plus belles qu'ait jamais possédée un particulier. Le desir d'accroître ses collections lui fit entreprendre plusieurs voyages: de 1703 à 1711, il visita toute l'Allemagne, la Prusse, les Pays-Bas et l'Angleterre, recherchant partout l'amitié des savants, et ne laissant passer aucune occasion d'augmenter ses richesses. Il prolongea son séjour à Oxford pour jouir de l'entretien des professeurs de cette université célèbre, et fit plusieurs herborisations avec le professeur de botanique (Haller, *Bibl. botan.*, II, 105). La guerre ne lui ayant pas permis de parcourir la France et l'Italie, comme il en avait formé le dessein, il revint à Francfort y rapportant une foule d'éditions rares et précieuses et de manuscrits. Peu de temps après, il épousa la veuve de J. - Nicol. Scheider, l'un de ses intimes amis. Le classement de

ses livres et la correspondance qu'il entretenait avec les savants de toute l'Europe l'occupèrent exclusivement pendant plusieurs années. En 1720, il publia le *Catalogue* de ses manuscrits (1), précédé d'un avertissement dans lequel il offrait aux savants de leur adresser des copies de tous ceux qui leur seraient utiles pour leurs travaux. Admis, l'année suivante, au sénat, et ensuite au conseil privé de Francfort, d'Uffenbach se vit forcé de négliger la culture des lettres pour remplir les devoirs que lui imposait cette double charge. Bientôt l'affaiblissement de sa santé ne lui permit plus de donner les mêmes soins à sa bibliothèque : ne voulant pas qu'une collection si précieuse fût inutile entre ses mains, il résolut de la vendre et en publia le *Catalogue* (2). Il céda, dans le même temps, son cabinet de médailles et d'antiquités à J.-B. Others, conservateur de la bibliothèque de Zurich. Une fièvre lente conduisit d'Uffenbach au tombeau, le 6 janvier 1734, à l'âge de cinquante-un ans. Il fut enterré, comme il l'avait désiré, dans le cimetière public, avec une modeste épitaphe. D'Uffenbach avait des connaissances extrêmement variées. Bon, affable, obligeant, généreux, il employa son temps et sa fortune à l'avancement des sciences. Francfort dut à sa générosité un amphithéâtre d'anatomie. Il fut le bienfaiteur de plusieurs savants, en-

tre autres de Schelhorn auquel il permit de puiser dans sa riche collection de Lettres inédites et la plupart autographes (3), pour enrichir ses *Amœnitates litterariæ*; il lui légua, par son testament, une belle suite d'éditions aldines (*Amœnitat. litter.*, x, 1172), et la relation de ses voyages littéraires. Schelhorn l'a publiée sous ce titre : *Voyage dans la Basse-Saxe, la Hollande et l'Angleterre* (en Allemand), Francfort, 1753-54, trois parties, in-8°, fig., précédé de la *Vie d'Uffenbach*, par J. Ger. Hermann. Il est intéressant par les détails qu'il contient sur les principales bibliothèques de l'Allemagne. C'est encore à Schelhorn qu'on doit la publication d'un choix de la correspondance d'Uffenbach avec les savants, sous ce titre : *Commerciiepistolaris Uffenbachiani selecta, variis observationibus illustrata*, Ulm, 1753-56, 5 vol. in-8°, avec une nouvelle *Vie d'Uffenbach* par le savant éditeur. Ce Recueil est rare en France, et recherché par les amateurs de l'Histoire littéraire. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter pour des détails : *Lettre de Schelhorn* à J.-J. Breitinger, dans laquelle il lui rend compte de son projet d'écrire la *Vie* et de publier le commerce littéraire d'Uffenbach, dans le *Musæum Helvetic.*, vi, 551-84; et la *Nouvelle biblioth. germaniq.*, xiv, 192. W—s.

UFFENBACH (JEAN-FRÉDÉRIC n°), frère du précédent et membre du sénat de Francfort, naquit le 10 mai 1687. Ayant accompagné son frère dans ses voyages, il fut, comme lui, constamment occupé à enrichir une bibliothèque et un ca-

(1) *Bibliotheca Uffenbachiana manuscrita, seu Catalogus et recensio Ms. Codd. qui in Bibliotheca Zach. Conr. ab Uffenbach, Tractati ad Monumenta observantur et in varias classes distinguuntur, quarum priores Joh. Henr. Maius recensuit, reliquos possessor ipse digessit*, Halle, 1720, in-fol.

(2) *Bibliotheca Uffenbachiana universalis, sive Catalogus librorum tant typis, quam manu scriptorum quos summo studio collegit Zach. Conr. ab Uffenbach*, Francfort, 1719-31, 4 vol. in-8°. Il y a des exemplaires avec un frontispice renouvelé, daté de 1735. On en trouve l'analyse dans les *Acta eruditiorum Lipsiæ*, 1731, 270-76.

(3) Il possédait un Recueil immense de lettres autographes des savants de l'Allemagne, lequel après sa mort fut acquis par J.-Chr. Wolf.

esquels on peut lire la : *de la ville de Franc-ée* par Muller, en 1747. avant, on trouvait dans que d'Uffenbach les li-; rares sur les mathéma-l'architecture; son cabi-e en tableaux et gravures; t aussi une collection instruments de physique, atiques, de musique, aits au tour, etc. Par son il donna sa bibliothèque et à l'académie des scien-tingue, qui, en 1751, n de ses membres pour mathématiques; il mou-). Cultivant avec succès rique allemande, il com-aême la musique qui de-pagner son texte. On a de *cession de Jésus-Christ*, el, 1726. C'est un Re-nt d'église, en musique, l'année. II. *Recueil de* ambourg, 1733, in-8°. face, il réfute ce que Gott-: avancé contre l'opéra. nier qui ait rendu en vers a fameuse *Table de Cé-* on trouve dans son Re-ésies. Schellhorn lui a dé-*mœnitates litterariæ et* æ. G—Y.

LI (FERDINAND), né à 21 mars 1595, eut di-s honorables dans l'ordre ens, devint abbé de Trois-t Rome, puis procureur uce, et consultant de la ndel'*Index*. Aussi renom-es vastes connaissances s vertus, ce savant mou-ai 1670. Il avait refusé vèchés; mais il accepta s d'Alexandre VII et de , qui l'honorèrent de leur

estime et de leur constante protection. On a de lui un ouvrage important et plein de recherches, intitulé: *Italia sacra, sive de episcopis Italiæ, opus*. Rome, 1644, et ann. suiv., 9 vol. in-fol., dans lequel il a exécuté sur les évêques d'Italie, le même travail qu'avait fait Sainte-Marthe sur les Églises de France. Cet ouvrage, réimprimé à Venise, de 1717 à 1733, 10 vol. in-fol., offre un grand nombre d'augmentations; mais cette édition est moins correcte que la première. (Voy. COLETI). M—G—R.

UGOLIN (Le comte). Voy. GHE-BARDESCA.

UGONIUS (MATTHIAS), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du seizième siècle. Nous avons de ce savant prélat : I. *Tractatus de dignitate patriarchali*, Bresse, 1507, in-fol. Cet ouvrage est en forme de dialogue. II. *Synodia Ugonia.... de conciliis*, Bresse, 1532, in-fol., fort rare. On trouve au commencement de ce volume quatre feuillets séparés, qui renferment le titre, au verso duquel il y a une dédicace à cinq cardinaux, datée de 1531, et ensuite une préface et une table. Le corps de l'ouvrage est composé de cent quarante-cinq feuillets à double colonne. La lecture en est difficile, à cause du caractère gothique et des nombreuses abréviations. On prétend qu'il y a des exemplaires qui portent la date de Venise, 1534, 1565 et 1568; mais il est constant qu'il n'existe qu'une seule édition. C'est un des ouvrages les plus vigoureux en faveur des maximes de la primitive Église. Il n'est point étonnant que, malgré l'approbation de Paul III, du 16 déc. 1553, la cour de Rome l'ait fait disparaître avec le plus grand soin. On se-rait bien plus étonné qu'il ne soit cité

par aucun écrivain gallican des derniers temps, si son excessive rareté, autant que la difficulté de le lire, ne l'avait fait négliger. La préface est intéressante par la bonne-foi qui y règne. Après avoir gémi sur les maux de tout genre qui désolaient l'Église, l'auteur se demande quelle pouvait être la cause du mépris qui s'attachait à la personne et à l'autorité des ecclésiastiques; et il n'hésite point à déclarer qu'elle était tout entière dans le débordement de leurs mœurs. « Nous avons profané » le sanctuaire du Seigneur, s'écrie-t-il, et nous l'avons rendu désert. » Nous nous sommes précipités dans l'abîme des vices; et quant à ceux qui osent les dévoiler, ou qui tentent de les réformer, nous ne trouvons point d'expressions assez fortes pour les outrager, ni de supplices assez cruels pour les punir: » *Hunc nebulonem, ardelionem, sicophantam, idiotam, supplantorem, superstitiosum, hypocritam, execrandum, irridendum, exsibilandum, ac omninò explodendum existimamus.* Quoi donc! ajoute-t-il, pouvons-nous espérer autre chose que le déshonneur et la honte, de la dépravation dans laquelle nous sommes plongés? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: Vous êtes le sel de la terre; que si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes. » Le *Traité De conciliis* se divise en quatre parties: *præludia, dispositio, potestas, dissolutio.* Elles renferment toutes des choses fort curieuses; mais la troisième est celle qui en renferme davantage. Ugonius y traite les points les plus importants de la hiérarchie avec autant de savoir que

de modération. Quelle est la cause immédiate de la juridiction du concile œcuménique? Le pape est-dessus du concile, ou le concile est-dessus du pape? Dans le cas de ce sentiment, doit-on s'attacher à la décision du concile de préférence du pape? etc. Le docte prépondère à ces questions d'une manière claire et si précise, que notre mortel Bossuet ne l'eût pas voulu.

L—B—

UHLICH (GOTTFRIED), philosophe ou religieux des écoles-pies, né en 1743, à Saint-Poelten en Autriche fut professeur d'éloquence à Vienne puis de numismatique et de diplomatique à Lemberg en Gallicie, est mort le 13 janvier 1794. Ses écrits historiques sont estimés; les principaux: I. *Histoire universelle en abrégé*, Vienne, 1780, in-8°. II. *Histoire de la guerre la succession de Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien Joseph*, Prague, 1779, in-8°. III. *Naissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle*, Vienne, 1780, in-8°. IV. *Vie de Marie-Thérèse*, Prague, 1782, in-8°. V. *Sièges qu'a soutenus la place de Belgrade, depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Prague, 1791, in-8°. Ces cinq ouvrages ont paru en allemand, et les suivants en latin: VI. *Prælectiones diplomaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1785, in-8°. VII. *lectiones numismaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1785, in-8°.

G—

UILKENS (JACQUES-ALBERT), théologien et naturaliste hollandais né à Wierum, village voisin de Groningue, le 1^{er} mai 1772, a mérité bien mérité de l'histoire naturelle et de la religion, en les pu-

ins le remarquable rapport ut entre elles. Dès son en- manifesta un esprit obser- . l'âge de huit ans, conduit que , il y commença ses hu- et , à dix-sept ans , il y t études académiques , qu'il avec distinction. Il acquit de connaissances , aux- plupart des théologiens de- assez ordinairement étran- vait pris , en 1795 , le de- droit-ès-arts , et celui de doc- philosophie , en soutenant une nt le sujet était la *nature nosphère et son influence ègne végétal*. Le goût de te s'unissait chez Uilkens e l'observation , et ses pre- ures rurales lui permirent se livrer à l'un et à l'autre ; ua à prêcher de méditation, ience improvisée lui devint lière. En 1796 , une société ayant proposé pour sujet de *Traité élémentaire de phy-* fut couronné , bien qu'il connaissance du concours jours avant la clôture. Ce levint d'un usage popu- il a été souvent réimpri- *Discours sur les perfec- Créateur considérées dans ture* , 4 vol. in - 8°. , ne pas moins d'honneur. Le s-Bas ayant créé à l'aca- Groningue une chaire d'é- rurale , Uilkens y fut appe- remplit avec distinction. Sa e inaugurale , prononcée le . 1815 , traitait de l'*Inde de l'économie rurale sur le e de la société*. En 1819 , il n *Manuel d'économie ru-* refusa , en 1822 , de passer ersité de Leyde. L'année it un terme à son utile et

honorable carrière. L'Institut royal de Hollande , et plusieurs autres sociétés savantes s'étaient associé Uilkens. Son talent pour la parole et sa dextérité dans les expériences donnaient à ses cours une vogue peu commune. On l'appelait à toutes les commissions qui avaient pour objet le bien public. Les principales publications d'Uilkens , outre celles que nous avons mentionnées , sont une *Description du thermomètre* ; un *Tableau figuratif des principales hauteurs du globe* ; *Remarquables phénomènes de la nature* , où il est spécialement question du magnétisme animal , devenu à Groningue le sujet de nouvelles discussions et de nouvelles recherches ; un *Mémoire couronné , sur l'utilité des insectes* ; un *Manuel de technologie*. Uilkens s'est encore rendu utile par un *Abrégé du catéchisme de la nature* , de Martinet. Enfin , on lui doit un *bon almanach ou annuaire* qui a paru en petit format depuis 1813 jusqu'à 1824. M—ON.

UITENBOGAARD (JEAN) , théologien hollandais , de la communion dite des *Remonstrants* , naquit à Utrecht le 11 février 1557. Destiné d'abord au barreau , il gagna si bien la confiance du procureur chez lequel on l'avait placé , que celui-ci ayant eu un voyage à faire à Malines , lui confia sa maison pendant son absence. La peste se déclara à Utrecht , et elle fit de grands ravages dans la maison du procureur : Uitenbogaard demeura à son poste , et il prodigua les plus tendres soins aux victimes du fléau , qui du moins épargna ses jours. Peu de temps après , le greffier de la cour provinciale d'Utrecht jeta les yeux sur lui pour la place de premier clerc ; mais ayant appris qu'il montrait de

la propension pour la réforme, et qu'il allait au prêché du curé Duifhuis (Voy. Tschudi (Valentin), il voulut faire de sa fidélité à l'église catholique une condition de cette faveur. Uitenbogaard la refusa à ce prix. Bientôt entièrement décidé à embrasser la réforme, et même à se vouer au ministère sacré, il prit le parti d'aller faire à Genève de nouvelles études. Il y suivit, pendant quatre ans, les leçons de Bèze, de La Faye, de Perrot, se lia avec Bertram, avec Goulart, et, en 1524, revint à Utrecht. L'Église réformée de cette ville le nomma pasteur dans son sein : elle était partagée en deux sections, dont l'une, plus attachée à la doctrine calvinienne de la prédestination et à la sévérité de la discipline genevoise, s'appellait le *Consistoire* ; l'autre, moins rigoriste, l'*Église de Saint Jacques*. Uitenbogaard s'attacha à cette dernière. Les circonstances ayant occasionné quelque interruption dans son ministère le stadhouder Maurice le requit pour l'église de la Haye. Il ne put cependant avoir un congé absolu de celle d'Utrecht, qui ne le céda à la Haye que pour deux ans. Les troubles de l'Arminianisme commençaient à prendre couleur : la soi-disante orthodoxie remuait contre lui ciel et terre. Plusieurs fois, dans ces fâcheuses conjonctures, Uitenbogaard fut employé comme pacificateur : on reconnaissait ses principes, mais on rendait justice à sa droiture, à sa modération. Maurice alors lui portait de l'affection, et il n'assistait plus à d'autres sermons qu'aux siens. Uitenbogaard fut nommé chapelain de la cour, et il donna aussi des soins à l'éducation du prince Frédéric-Henri. En 1599, le sort le désigna pour les fonctions de chapelain à l'armée. C'était une

corvée de deux mois, mais le retint pendant six. Tel qu'on le vit, lors de la peste d'Utrecht, le danger et méprisant tel il se moutra à l'armée, et trant des consolations et dis du linge dans les rangs des u et des blessés. Un jour qu'il adossé à un arbre, un coup c en abattit la partie supérieure couvrit du branchage : on le et, de tous les assistants, il se le moins effrayé. De reto Haye, il semblait pour affranchi de ces périlleuses tions ; Maurice les rendit nentes, et Uitenbogaard détacher de son église de l. L'horizon religieux de la de se rembrunissait ; les q d'Arminius et de Gomarus nimaient. Arminius et Uiten s'étaient trouvés ensemble à t et ils s'y étaient liés d'une étro tié ; toutefois le sentiment de té pouvait seul faire embras dernier la cause de son ami. vint une colonne du parti des trants, toujours prêt à le defe son crédit et de sa plume. B fut question de la conyocatio synode national : Uitenbog donnait la main, mais sous c clauses, repoussées par les z de l'orthodoxie. La lutte fut et acharnée, les querelles de se compliquaient avec les q politiques ; et l'ambitieux l ayant été gagné par les ce montrants, sa bienveillance Uitenbogaard ne fut plus la. En 1610, les états-généra voyèrent en France une am extraordinaire, dont celui-ci mônier. Henri IV, à la v la funeste catastrophe qui terminer ses jours, lui témoi

tion particulière. Cette mission aussi en rapport avec Casaubon, qu'il fut bien lauréat sur ce qui se passait en Hollande. En 1609, Artorius Gomarus, accompagné de quatre théologiens, avaient devant les États de Hollande une conférence, où l'on vit que Uitenbogaard joua un rôle important. Cependant son parti fut de plus en plus dénigré : il les remontrants de par l'Espagne et des jésuites ; enseignait à la haine du peuple toutes sortes de moyens sinistres pressentiments agités : grand-pensionnaire Barthelemy Dans une visite qu'Uitenbogaard fit, le 29 août 1618, il le dans sa bibliothèque, non selon sa coutume, occupé à lire et à écrire, mais dans une attitude d'abattement remarquable, Uitenbogaard l'exhorta, le consolait mieux ; il lui serra la main et le quitta profondément ému. Le 27 juin fut le dernier ; l'arrestation du grand-pensionnaire eut lieu le 13 mai suivant, sur l'échafaud. Uitenbogaard fut en proie à l'oppression et à l'injustice à la Haye ; il partit pour Anvers où il reçut l'accueil le plus désagréable. Si Spinola et d'autres lui firent de bonnes propositions dans l'intérêt de la cause, on pense bien que ni la science ni l'honneur d'Uitenbogaard ne furent compromis. Il se le 11 mai de mai suivant, comparut contumace à un bannissement perpétuel, avec confiscation de ses biens. En 1621, la trêve avec l'Espagne étant expirée, aucune solution, aucune promesse ne put être obtenue dans la Belgique ; il partit

pour Paris, où les premiers hommes de l'état, Jeannin, Sillery, et même de notables prélats le comblèrent de marques d'intérêt. Il se rendit ensuite à Rouen, où il eut à se louer de l'accueil que lui fit l'archevêque. Ce prélat semblait vouloir préparer un rapprochement dans l'Église ; mais Uitenbogaard n'entra pas dans ses vues. Il désirait retourner dans sa patrie, où l'aigreur des partis se calmait. Ce n'était plus le violent Maurice, c'était le sage Frédéric-Henri qui était à la tête des affaires. La femme d'Uitenbogaard, inséparable compagne de ses infortunes, le précéda de sept mois en Hollande. Au mois de décembre 1626, il partit lui-même de Rouen. Arrivé à la Haye, il y consulta quelques jurisconsultes sur la question de savoir s'il lui convenait de s'adresser à la justice pour demander à purger son ban. On fut unanimement de cet avis. Alors il informa de son retour le prince d'Orange, et présenta aux États une requête qui ne fut pas accueillie comme il l'avait espéré ; ce qui le réduisit à voyager de nouveau d'une ville à une autre, n'osant s'arrêter nulle part. En 1629, sa femme obtint la restitution de la maison qu'on lui avait confisquée ; et peu de temps après, il put l'habiter ouvertement. Le 15 déc. 1632, jour de solennelles actions de grâces pour les victoires qui venaient de couronner les armes de la république, il risqua de reparaitre en chaire ; et les plaintes portées à ce sujet demeurèrent sans effet ; mais elles recommencèrent en 1637. Deux pasteurs de la Haye se présentèrent devant les États, soutenant que la foi était en péril, si l'on ne réprimait cette licence. De vifs débats eurent lieu ; et il fut décidé enfin, à une majorité

douteuse, qu'Uitenbogaard ne prêcherait plus. Il se conforma à cette injonction, vivant à la Haye chez lui, et fréquentant les assemblées religieuses de sa communion. Episcopus, son compagnon d'exil, étant mort en 1643, Uitenbogaard, malgré ses quatre-vingt-sept ans, fit le voyage d'Amsterdam, pour lui rendre les derniers honneurs. S'étant approché du cercueil, et ayant touché le front de son ami, il s'écria : « O tête » chérie, combien tu cachais de » sagesse ! » Il finit sa carrière le 4 septembre 1650. Sa Vie a été écrite en latin par Gérard Brandt (un vol. in-8°, Amsterdam, 1720). Il en avait écrit une lui-même en langue hollandaise, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle a été publiée en 1639, 2^e éd., 1646, in-4°. Les nombreux écrits d'Uitenbogaard sont presque tous du genre polémique et en langue hollandaise. On en peut voir le catalogue dans le *Trajectum eruditum* de G. Burmann, p. 435-445. Nous ne citerons que : I. *Traité des fonctions et de l'autorité du magistrat chrétien dans les affaires ecclésiastiques* (ce que les publicistes appellent *jus majestatis circa sacra*), la Haye, 1610, in-4°. II. *Histoire ecclésiastique, offrant les plus notables événements de la chrétienté depuis 400 jusqu'à 1609, surtout en ce qui concerne les Provinces-Unies*, 1646 et 1647, in-fol. III. Douze Sermons, 1644.

M—ON.

VLADISLAS. V. VLADISLAS.

ULASTA. V. VLASTA.

ULEFELD (CORNIFIX, ou CORFITO (comte d'), sixième fils du grand-chancelier de Danemark, et issu d'une des premières et des plus anciennes maisons du royaume, devint le favori de Christiern IV, qui

le nomma grand-maitre de ses vice-roi de Norwège, et le choisit son gendre, en lui faisant épouser sa fille Éléonore qu'il avait eue de sa première femme, la comtesse de Monch, laquelle ce prince avait épousée de la main gauche après la mort de la reine sa femme. Il l'envoya ensuite comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France, en 1647, et continua de servir son maître jusqu'à la mort qu'il vécut, à le combler de ses grâces et de ses honneurs ; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, ne le pas aussi bien : l'esprit et la cour du comte d'Ulefeld lui déplurent, et il lui trouva trop d'ambition et de fierté. Profitant de cette disgrâce, les ennemis du comte se réunirent pour le perdre. Une femme, connue par ses galanteries, l'accusa d'avoir voulu empoisonner le roi. Ulefeld était éloquent : indigné de la calomnie de son accusatrice, il le défendit, et la fit condamner à la tête tranchée. Mais le danger avait couru lui faisant voir ce qu'il devait attendre de ses ennemis, et il sortit secrètement de Danemark pour se retirer en Suède, où la reine Christine l'accueillit avec distinction. Il servit avec beaucoup de zèle pour le service de la Suède ; mais il ternit sa réputation en aidant de ses conseils les ennemis de sa patrie. Il fut l'un des commissaires de la Suède au traité de Brinnö, en 1658 ; mais il ne put aller à celui de Copenhague, en 1659. Tombé enfin dans la disgrâce de son maître, il fut mis en prison en Suède, et revint en Danemark s'étant échappé, avant d'avoir obtenu le pardon de sa conduite. Frédéric III le révoqua de son service, et l'envoya avec sa femme dans l'île de Bornholm. Cependant peu de temps après, Frédéric III permit de demeurer dans l'île

nsuite de voyager hors du Ulefeld alla aux eaux de à Paris, et à Bruges. La sa femme, qui avait pas-ement en Angleterre, fut

Douvres, et ramenée à ue, où elle fut mise en n prétendit, à Copenha-il avait tramé une hor-nspiration pour détrôner Danemarck et faire passer ne sur la tête de l'électeur ebourg. On le condamna à mme criminel de lèse-ma-24 juillet 1663, et l'arrêt é en effigie sur une statue Le comte reçut cette terrible en Flandre, et il se retira i Bâle, où il demeura envi-mois sans se faire connaître. int ouï dire qu'on le cherchait mparer de lui, il se mit la ; une petite barque afin de brisach. A peine eut-il fait es que le froid le saisit; ie il était déjà malade, il au mois de février 1664, à ans, laissant trois fils et une

Z.

LAS. Voy. ULPHILAS.

IUS (JEAN). Voy. VLI-

IA (ALPHONSE DE), hist-t fécond traducteur, était t un capitaine espagnol qui arles-Quint dans son expé-'Afrique. Étant venu jeune , il y cultiva son goût pour s, et, dirigé par les conseils ; maîtres, fit de rapides pro-les langues anciennes. A e de ses ancêtres, il em-a profession des armes, et elque temps sous les ordres and de Gonzague, qu'il es- is tard de disculper des re- qui pèsent sur sa mémoire

(V. GONZAGUE, XVIII, 101). Il s'établit ensuite à Venise, et s'y lia, bientôt, avec les littérateurs les plus distingués, tels que Louis Dolce, Jérôme Ruscelli, etc. Ulloa possédait l'italien comme sa langue maternelle, et l'écrivait avec la même élégance et la même facilité. Il a traduit une foule d'ouvrages de l'espagnol et du portugais en italien; mais on doit se borner à citer ici les principaux : les *Dialogues*, les *Leçons* et les *Vies des empereurs*, par P. Mexia; l'*Histoire des Turcs*, par Tauro; les deux premières décades de l'*Asie portugaise*, par Jean de Barros; l'*Histoire* de la découverte et de la conquête du Pérou, par August. de Zarate; le *Dialogue de la dignité de l'homme*, par Oliva; le *Dialogue sur le véritable honneur militaire*, par Jérôme de Urrea; la *Vie de Christophe Colomb*, par Ferdin. Colomb, son fils (V. IX, 301)(1); l'*Histoire des Indes*, par Lopez Castañeda; les *Lettres* de Guevara, etc. Il mourut vers 1580 à Venise, et fut inhumé dans l'église de Saint-Luc, auprès de Louis Dolce, de Jérôme Ruscelli, et de Denis Astanasio, dans un tombeau qui existe encore (V. Ghilini, *Teatro d'uomini letterati*, 1, 9). Quelques bibliographes lui attribuent avec raison, d'après Fontanini (*Bibliot. d'eloquenza*, 11, 282), l'édition des *Nouvelles* de Bandello, revue et corrigée, Venise, 1566, 3 vol. in-4°; c'est une édition purgée des obscénités

(1) L'ouvrage original de Ferd. Colomb ayant été perdu ou n'ayant pu être retrouvé, un anonyme a traduit en espagnol la traduction italienne de Ulloa, qui se trouve être aujourd'hui la seule qu'on puisse consulter avec une pleine confiance. La traduction française de Cotolendi est fort inexacte et le traducteur s'est d'ailleurs permis de faire beaucoup de suppressions.

du prélat italien. (Voy. *Notizia de' Novellieri italiani*). Les principaux ouvrages d'Alph. de Ulloa, comme historien, sont : I. *Vita del' imperator Carlo V*, Venise, 1560, in-4°. Parmi les nombreuses réimpressions de cette histoire de Charles-Quint, on distingue celles de Venise, 1566, et ibid. *Alde*, 1575, toutes deux in-4°. II. *Vita di Ferdinando I, imperatore*, ibid., 1565, in-4°. III. *Vita del gran capitano D. Ferrante Gonzaga*, ibid., 1563, in-4°. On y trouve des détails intéressants ; mais elle n'est rien moins qu'impartiale. IV. *Le guerre d'Italia e d'altri paesi, dall' anno 1525, dove il Guicciardino finisce le sue istorie, sin all' anno 1557*. Cet ouvrage est ordinairement réuni à la Vie de Gonzague. V. *Istoria dell' impresa di Tripoli di Barberia, della presa del Peñon di Veles della Gonnara in Africa, e del successo sopra l'isola di Malta l'anno 1565*, ibid., 1566, 1569, in-4°. VI. (en espagnol), *Comentarios de la guerra de Flandes*, ibid., 1568, in-4°. L'auteur traduisit lui-même cet ouvrage d'espagnol en italien ; et il a été traduit d'italien en français, par Belleforest. VII. *Le Storie di Europa dall' anno 1564, sin al 1566*, ibid., 1570, in-4°. On peut consulter la *Bibl. hispana* de D. Nic. Antonio, et le *Dict.* de Moreri, édit. de 1759.

W—s.

ULLIOA Y PEREYRA (LOUIS DE), poète espagnol, était né, vers la fin du seizième siècle, à Toro, petite ville sur le Duero, entre Tordesillas et Zamora. Indépendamment de son mérite poétique, il était très-bon humaniste et versé dans l'étude des langues. Ses talents le firent distinguer dans

la foule des poètes qui parurent en Espagne sous le règne de Ph IV. Le duc d'Olivarez se déclara son protecteur, et lui fit obtenir l'emploi de corrégidor de la ville de Madrid. Il se démit de cette charge, ses dernières années dans la retraite, et mourut en 1660. Les *Œuvres en prose et en vers* de Ulloa ont été recueillies, par son fils aîné, en un volume, Madrid, 1659 et 1660, in-4°. Outre des Sonnets, des Epigrammes et des Satires, on y trouve un poème en 76 octaves, intitulé *Raquel* ou les Amours d'Alphonse VIII, que Millin a traduit en français, dans le second volume de son *Mélanges de littérature étrangère*. Le sujet de cette intéressante narration poétique, empruntée à l'histoire espagnole du douzième siècle, est la mort d'une belle jeune fille, après avoir captivé pendant sept ans le roi Alphonse VII protégé auprès de ce prince tout par sa nation, ainsi qu'une autre jeune fille, fut impitoyablement égorgée par une troupe de conjurés, à la suite de la chasse dans les montagnes. Une singulière fidélité dans la versification, et une foule de détails spirituels rendent très-agréable la lecture de ce petit poème sans être d'un goût constamment irréprochable est fort estimé en Espagne. Il a été reproduit dans le premier volume du *Parnaso español* de M. de Góngora. Le septième volume du recueil contient aussi deux morceaux très-remarquables de Louis de Ulloa adressés à son protecteur le duc d'Olivarez. Dans l'un, par un contre-pied d'un texte très-répété chez les poètes espagnols, il se livre à la vie de cour, et la préfère à la vie de campagne. C'est une épître en italien dans le genre du *Capitolo* it

re, parmi d'excellents découp de traits entortillés de l'école gongoriste à laquelle appartient pas le poème de l'autre pièce est du genre *Romance*, en petits quatrains *assonantes* : l'auteur du comte-duc d'être séparé de ses fils auxquels le ministre a dédaigné des emplois lucratifs en Espagne et il le remercie en même temps d'une manière très-délicate. L'abbé de Louvois, Louis de Ulloa appartenait à une classe assez nombreuse d'Espagnols qui, doués d'un grand talent, ont été gâtés par le style *culto*, à laquelle l'abbé de Louvois a donné son nom (DRA). V-G-R et W-s.

ANTONIO DE ULLOA, fut un des hommes qui honorèrent le plus l'Espagne au dix-huitième siècle, par ses services et utiles services comme marin, administrateur, et savant dans les sciences naturelles et mathématiques. Il naquit le 12 janvier 1716. Sa famille est distinguée dans la marine et il se distingua de bonne heure à la fin de sa carrière par les études qu'il fit dans les sciences exactes ; il entra au service de la marine, en 1733 ; et ses talents et ses heureuses dispositions lui firent concevoir. La première expédition dont il fut chargé fut une expédition concertée entre les ministères de France et d'Espagne pour prendre la mesure du méridien à l'équateur, sollicitée par l'académie des sciences de Paris, afin de déterminer la figure de la terre, et dont le succès fut confié à plusieurs savants de cette compagnie (Voy. V, 302, LA CONDAMINE, et GODIN, XVII, 563). La première fut à Quito, au Pérou, ayant pa-

ru offrir la station équatoriale la plus favorable à cette entreprise, qui devait être longue et pénible, il avait fallu amener le ministère de Philippe V. et le conseil des Indes espagnoles, à permettre que des savants étrangers allassent faire une curieuse investigation de ces riches contrées. L'amitié qui unissait alors les deux cours, et une généreuse émulation en faveur de la science l'emportèrent sur toute autre considération ; il fut décidé que deux officiers de la marine royale, capables de seconder les académiciens français dans leurs travaux, seraient envoyés avec eux pour les protéger auprès des autorités du pays, et pour partager, au nom de leur patrie, l'honneur de cette importante opération. Le choix des deux officiers fut remis aux chefs du corps et académie des Cavaliers royaux gardes-marines, et le jeune Antonio de Ulloa, à peine âgé de dix-neuf ans, fut proposé, avec un autre officier du même corps, D. George Juan, déjà renommé pour ses talents comme mathématicien. L'un et l'autre s'acquittèrent dignement de leur commission : ils surent concourir leurs efforts pour le plus grand succès de l'entreprise, et toujours exempts des fâcheuses mésintelligence qui survinrent parmi les savants français, ils publièrent à leur retour, treize ans après leur départ, et un an avant les académiciens de Paris, les résultats de ce grand voyage. George Juan, s'étant réservé plus spécialement la rédaction des observations géométriques, physiques et astronomiques faites soit en commun, soit par chacun d'eux séparément, publia, en 1748, aux frais du gouvernement espagnol, son volume d'*Observaciones*, etc., Madrid, in-4° ; et peu de mois après, Ulloa publia,

également aux frais du roi d'Espagne, la *Relation historique du voyage fait à l'Amérique méridionale, par ordre du roi, pour mesurer quelques degrés du méridien et connaître la véritable figure et grandeur de la terre, avec diverses observations astronomiques et physiques*, etc. Madrid, 1748, quatre parties en 2 tomes in-4°, fig. et cartes. Partis, en 1735, avec le grade de lieutenants de vaisseau, sur deux bâtiments de guerre, qui transportaient à Carthagène le nouveau vice-roi du Pérou, ils attendirent dans cette ville pendant cinq mois l'arrivée de la corvette française, qui amena enfin Bouguer, La Condamine, et Godin. Ce long séjour leur permit de se livrer à de nombreuses observations d'histoire naturelle, de mœurs et de statistique, dont s'enrichit la Relation d'Ant. de Ulloa, où l'on remarque partout un esprit attentif, exact et judicieux. La compagnie, enfin rassemblée, partit avec un riche équipage d'instruments géométriques, et se rendit à Quito, par la route de Portobello, Panama et Guayaquil. Depuis le commencement des travaux trigonométriques, en juin 1736, Ulloa ne cessa d'y contribuer avec un zèle dont ses collègues eurent beaucoup à se louer; il participa à toutes les opérations de Bouguer et de La Condamine, tandis que G. Juan et Godin formaient de leur côté une autre série de triangles et de calculs. Les mesures géométriques ne furent terminées qu'après plus de quatre années, pendant lesquelles on fut exposé à des fatigues, à des dangers sans nombre, soit par un séjour presque continu sur des montagnes couvertes de neige, et au milieu des précipices, soit par le passage subit de ces régions

glacées à la température brûlante de la plaine, soit enfin par l'ignorance et des préventions des habitants, qui faillirent être funestes à l'expédition en août 1733 Cuença. Ulloa décrit avec beaucoup d'intérêt et de simplicité toutes les souffrances qu'il eut à endurer avec ses compagnons; d'ailleurs occupé de lui-même, il omet que une grave maladie dont il fut heureusement dans un chalet des montagnes : mais on ne pouvait attendre ni d'un écrivain espagnol d'un narrateur officiel, des éloges qui eussent compromis plusieurs autorités du Pérou, et en général l'amour-propre de ses compatriotes. Il ne laisse pas de faire connaître les préjugés des naturels du pays, diverses anecdotes, entre autres celle de cet indien qui vint à genoux devant les savants européens, et qui voulait révéler pour des magiciens, ce qu'il avait vu de l'autre côté de la montagne qu'on lui avait pris. Vers la fin de septembre 1740, comme on se livrait aux observations astronomiques à l'une des extrémités de l'arc du méridien qui avait été mesuré par l'ordre du vice-roi obligea subitement les deux officiers espagnols de retourner à Lima. La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne venait de commencer. L'expédition du vice-roi menaçait les côtes des possessions espagnoles; Ulloa et Juan rent chargés de mettre en état de défense les parages voisins de Lima de Callao. Dès que ces dispositions furent terminées, ils obtinrent de retourner à Quito reprendre leurs travaux scientifiques. Mais à leur arrivée, on les appela à Guayaquil le sac de Payta, par l'escadre anglaise, avait répandu au loin l'effroi. Pour se faire une idée de

gues de ces allées et venues, il faut songer à la difficulté des voyages à travers les montagnes du Pérou. Quand toutes les mesures furent prises pour la sûreté de Guayaquil, on ne consentit à laisser repartir que l'un des deux officiers ; ce fut Ulloa qui s'empressa de reprendre, dans la saison la plus défavorable, la route de Quito. En entrant dans cette ville, on lui apprit qu'il était rappelé en toute hâte à Lima, et il s'y rendit de nouveau avec G. Juan. Là ils prirent le commandement de deux frégates, avec ordre de croiser devant les côtes du Chili et les îles de Juan Fernandès. L'arrivée de quelques renforts espagnols à Lima leur permit d'aller encore une fois reprendre l'objet de leur mission scientifique, à Quito, où ils ne trouvèrent plus les académiciens français, à l'exception de Godin, avec lequel ils observèrent la comète de 1744. Enfin, impatients de rapporter en Europe le fruit de leurs travaux, ils allèrent s'embarquer à Callao, sur deux navires français qui devaient doubler le cap de Horn, et se rendre à Brest : mais des tempêtes les séparèrent ; celui où se trouvait Ulloa ayant rejoint deux autres bâtiments français, échappa difficilement à un combat très-vif contre des corsaires anglais, supérieurs en force, qui s'emparèrent de ces deux bâtiments chargés de trois millions de piastres fortes. Il fallut changer de route pour éviter de nouveaux dangers : on se dirigea vers le nord de l'Amérique. En entrant dans le port de Louisbourg, au cap Breton, l'équipage se félicitait d'avoir échappé à tant de périls, lorsqu'on fut obligé de se rendre aux Anglais qui venaient de prendre cette ville, y avaient à dessein laissé flotter les

bannières françaises. Ulloa, fait prisonnier, fut transporté en Angleterre, et traité avec égards. Il ne tarda pas à recouvrer sa liberté et ses papiers, par le crédit de plusieurs personnages distingués qui s'intéressèrent vivement en sa faveur auprès de l'amirauté, entre autres le célèbre président de la société royale de Londres, Martin Folkes. Ce savant s'empressa de le présenter à ses collègues, et le fit nommer membre de la société. Bientôt Ulloa s'embarqua pour Lisbonne, et arriva à Madrid, en 1746, au commencement du règne de Ferdinand VI. Il reçut à la cour l'accueil le plus flatteur, fut nommé capitaine de frégate, et commandeur de l'ordre de St-Jacques. A la relation de son voyage, dont il s'occupa pendant les deux années suivantes, et qui eut un grand succès, il joignit un *Résumé historique* sur les souverains du Pérou depuis Manco Capac, le premier Inca, jusqu'aux derniers rois d'Espagne. Il y fait beaucoup d'emprunts à l'historien Garcilaso. Ce travail, peu remarquable en lui-même, a peut-être aussi le défaut de figurer comme un étalage fastueux de la puissance espagnole, plutôt que comme le complément d'un voyage écrit avec candeur, et rempli d'observations utiles ou savantes. Ulloa parcourut ensuite une partie de l'Europe, par ordre du roi, et les connaissances qu'il recueillit dans ce voyage furent heureusement appliquées au service de l'état et à l'utilité de la nation. Pendant la suite d'une carrière très-active, Ulloa s'efforça de concilier son goût pour l'étude des sciences avec les nombreuses commissions dont il fut chargé par son gouvernement pour le service maritime, et plus tard pour l'amélioration de l'industrie intérieure. La surintendance

lucrative de la mine de mercure de Guancavelica, au Pérou, fut la récompense de son zèle; mais les produits de cette mine diminuèrent par l'avarice et la mauvaise administration des entrepreneurs, et Ulloa ne put les rétablir, parce qu'il osa dénoncer les malversations de quelques hommes alors en pouvoir. Sous le règne de Charles III, un ministère qui savait apprécier les talents nécessaires à l'Espagne l'éleva au grade de chef d'escadre, et lui confia le commandement de la flotte des Indes. Lorsque la paix de 1762 eut fait passer la Louisiane sous la domination de l'Espagne, Ulloa fut envoyé pour en prendre possession, la gouverner, et pour y organiser les diverses branches de l'administration espagnole. Il y arriva en 1766; mais la résistance qu'il éprouva de la part des colons, qui avaient encore le cœur et l'esprit français, le força de se rembarquer. Avec plus d'audace et moins de scrupules sur le choix des moyens, O-Reilly, son successeur, réussit à soumettre la Louisiane au nouveau souverain que des conventions politiques lui avaient donné. (V. O-REILLY). Le voyage de Ulloa ne fut cependant pas inutile à sa réputation et à sa patrie : il parcourut les deux Amériques, et y recueillit des matériaux précieux, qui lui servirent à composer un nouvel ouvrage. Dans l'intervalle de ses campagnes, il correspondait avec les savants étrangers, et il fut nommé associé des académies de Stockholm et de Berlin. Dès 1748, il était devenu correspondant de l'académie des sciences de Paris. En 1772, il publia à Madrid, en 1 vol. in-4°, un recueil d'observations sous ce titre : *Noticias Americanas, Entretenimientos physico-histori-*

cos sobre la America Meridional, y la septentrional-oriental (1); dans cet ouvrage il se livre à des dissertations d'une lecture facile (c'est ce que signifie ici le mot *Entretenimientos*) sur le climat, les productions végétales, animales et minérales de ces vastes contrées; sur les pétrifications marines; sur les Indiens, leurs mœurs, leurs usages, leurs antiquités, leurs langues, et enfin sur l'origine probable de la population de l'Amérique. A l'égard de cette dernière question, l'auteur admettant sur des autorités fort suspectes, qu'à la suite du déluge les hommes construisirent de petites arches à l'imitation de celle de Noé, suppose qu'une de ces arches dut être entraînée par les vents jusqu'en Amérique. Ce n'est point sur des hypothèses aussi hasardées qu'il faut juger cet esprit sage et sincère. Son livre fut bientôt suivi d'un autre : *La Marine ou Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, présenté au ministère espagnol en 1773. Ulloa fit paraître à Cadix, en 1778, une *Observation, faite en mer, de l'éclipse de soleil*, qui avait eu lieu cette année. Ce petit ouvrage fut traduit en français par Darquier, Toulouse, 1780, in-8°, et se retrouve dans le *Journal de Physique*, d'avril 1780. On y remarque un fait singulier qui occupa quelque temps les astronomes. L'auteur assure avoir vu pendant plus d'une minute, durant l'éclipse, et fait voir à plusieurs personnes un point brillant sur la lune, et il le regarde comme un véritable trou au travers de cette planète. « Suivant mon

(1) Un exemplaire de cet ouvrage donné par l'auteur à La Condamine, suivant une note écrite et signée de lui, a été venu à Paris, le 9 décembre 1822, à la vente de la librairie espagnole de Rodriguez.

t Lalande (*Bibliographie
ique*, page 573), ce trou
quinze lieues de distance
lace, et il aurait cent neuf
longueur; mais on ne
regarder que comme un

Suivant le même La-
d., page 778), Ant.
un des plus grands pro-
l'astronomie en Espa-
bua beaucoup à la cons-
l'Observatoire de Ca-
est surtout comme sa-
a laissé un nom hono-
iqu'il possédât, au de-
éminent, toutes les con-
hégoriques de la naviga-
t forcé de convenir que
atique de la marine mili-
s'éleva pas au-dessus de
té. Il commanda diverses
mais sans éclat. Il était
arvenu au grade de lieu-
al des armées navales,
chargé, en 1779, d'une
x îles Açores, afin de s'y
huit vaisseaux de la com-
laise, qui revenaient de
de se rendre ensuite à la
ù il devait trouver des
considérables, pour atta-
rides. Ulloa, l'esprit trop
l'expériences et d'obser-
blia de décaçheter la let-
enait les instructions mi-
et il revint au bout de deux
une croisière inutile. On
voir laissé passer les huit
lais sans les poursuivre,
sé prendre, à sa vue, une
ignole et un vaisseau de
fut arrêté et traduit, en
d'après sa demande, de-
seil de guerre. Soit que
ne fût pas prouvée,
mérite supérieur de Ul-
services qu'il avait rendus

eussent disposé ses juges à l'indul-
gence pour une faute occasionnée par
sa seule distraction, il fut acquitté
honorablement, et conserva son gra-
de et ses titres; mais il cessa de figu-
rer dans l'armée active, il comman-
da des départements maritimes, et
sur la fin de sa vie, il fut directeur-
général par *interim* des armées na-
vales, et comme tel chargé d'exa-
miner les élèves de l'école d'artillerie
de marine à Cadix. Ulloa était aussi
ministre de la junte générale du com-
merce et des monnaies. Il mourut
dans l'île de Léon, le 3 juillet 1795,
dans la quatre-vingtième année de
son âge. Un voyageur anglais (Town-
send), qui l'avait visité à Cadix huit
ans auparavant, a fait ainsi son por-
trait : « L'Espagnol dont la conver-
» sation m'intéressait le plus était
» don Antonio de Ulloa;..... je trou-
» vai en lui un véritable philosophe,
» spirituel et instruit, vif dans sa
» conversation, libre et aisé dans ses
» manières.... Il est d'une petite sta-
» ture, extrêmement maigre et voûté
» par les années : il était habillé com-
» me un paysan, et entouré de ses
» nombreux enfants, dont le plus
» jeune, âgé de deux ans, jouait sur
» ses genoux. Dans la chambre où il
» recevait ses visites, on voyait con-
» fusément dispersés des chaises,
» des tables, des malles, des caisses,
» des livres, des papiers, un lit, une
» presse, des parasols, des habits,
» des outils de charpentier, des ins-
» truments de mathématiques, un
» baromètre, une pendule, des ar-
» mes, des tableaux, des miroirs,
» des fossiles, des minéraux, des co-
» quilles, une chaudière, des bas-
» sins, des cruches cassées, des anti-
» quités américaines, de l'argent et
» une curieuse momie des îles Cana-
» ries.... » Ce n'est point seulement

par ses services rendus à l'état et par ses connaissances supérieures dans les hautes sciences que don Ant. de Ulloa a laissé de justes regrets dans sa patrie. L'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle, et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés; la première idée du canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille, commencé sous Charles III, et abandonné sous ses successeurs; la connaissance du platine et de ses propriétés; de l'électricité et du magnétisme artificiel. C'est lui qui perfectionna l'art de la gravure et celui de l'imprimerie, en Espagne; qui dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de la Péninsule, et qui fit connaître l'utilité des laines *chur-las*, très-semblables à celles de Canterbury, en Angleterre, et le secret de fabriquer des draps fins par le mélange de ces laines avec celle des mérinos. Afin de démontrer l'avantage de sa découverte, il établit à Ségovie, pour le compte et avec l'autorisation du roi, une fabrique d'où sortirent des draps comparables, pour la finesse, à ceux qui provenaient des manufactures étrangères. Enfin, c'est d'après les sollicitations d'Ulloa, que des jeunes gens furent envoyés dans divers états de l'Europe pour s'instruire dans les arts mécaniques et libéraux, et propager ces connaissances dans leur patrie. Son principal ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, etc., par de Mauvillon, 2 vol. in-4°, 1752. Le travail de Juan y est compris.

A—T et V—G—R.

ULLOA (MARTIN DE), savant critique espagnol, neveu du précédent, naquit à Séville, en 1730.

Après avoir terminé ses études, il entra dans la carrière de la littérature, et fut pourvu de la charge de président de l'audience royale de Séville. Au milieu des occupations de cette place importante, il trouva le loisir de satisfaire son goût pour les lettres et pour les recherches littéraires. Il fut l'un des fondateurs d'une société patriotique qui se forma dans sa ville natale, pour éclairer l'opinion sur les mesures les plus convenables pour ranimer l'industrie et le commerce en Andalousie. La société des bonnes lettres de Séville, les académies de la langue et de l'histoire de Madrid, le comptèrent au nombre de leurs membres les plus distingués. Il mourut à Cordoue, en 1801, à l'âge de soixante-dix ans, laissant plusieurs ouvrages très-estimés par l'étendue et la profondeur des recherches, mais peu connus dans les Pyrénées. Les principaux sont : I. *Mémoire sur l'origine et le développement de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 part. in-4°. On y trouve beaucoup d'érudition. II. *Dissertation sur l'origine des Goths*, Madrid, 1781, in-8°. III. *Recherches sur les premiers habitants de l'Espagne*, ibid., 1789, in-8°. IV. *Dissertation sur les duels*, ibid., 1789, in-4°. V. *Mémoire sur la chronologie des différents royaumes de l'Espagne*, ibid., 1789, 2 tom., in-4°. VI. *Histoire des académiciens de Séville*, Madrid, 1789, 4 vol. in-4°. Ce travail est un ouvrage qui contient beaucoup de faits intéressants; mais l'auteur y prodigue trop d'éloges à des écrivains médiocres. VII. *Cadastrage de Séville et de son territoire*, Madrid, 1797, in-4°. Ce travail était commencé par le gouvernement. — B. de ULLOA, gentilhomme de la chambre du roi, a publié *Rétablissements*

actures et du commerce, traduit en français, 1 Amsterdam et Paris, nom de traducteur. W-s. ASou WULFILAS, était, ieu du quatrième siècle, Goths qui habitaient la Thrace : depuis que l'empereur leur eut permis de s'établir dans la Mœsie, sur la rive du Danube, on les appela Wisigoths, Occidentaux, Wisigoths. C'est pour cette raison qu'Ulphilas traduisit les livres saints, dont les restes sont encore en usage pour la science sacrée, et les antiquités septentrionales ont immortalisé son nom. Les témoignages de Philostorge, évêque de Cappadoce, avaient été acceptés par les Goths, lorsque ces peuples se jetèrent sur la Phrygie, la Troade et ce, et devenus esclaves, se répandit, parmi ces barbares, les lumières de la religion, les premiers rayons de la civilisation. Ils furent ainsi une certaine morale sur leurs vaincus : furent introduits dans les pays, puis admis aux plaques de l'instruction ayant été choisis pour assister au concile que les Goths convoquèrent, en 380, à Nicée. Saint Hilaire qui fut présent, défendit devant l'empereur l'orthodoxie la foi catholique avec sa fermeté ordinaire. Les Goths furent renvoyés dans leur pays, et ce faux concile adopta une constitution contraire à la foi catholique après la défaite des Goths en 451, vers la fin du qua-

trième siècle, plusieurs de leurs hordes se réfugièrent dans les forêts de la Sarmatie ; ceux qui étaient restés en Orient députèrent leur évêque Ulphilas à Constantinople, en 377, pour prier l'empereur Valens de leur assigner une province de l'empire, dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Ils promettaient qu'en récompense ils serviraient fidèlement dans les armées romaines. Ulphilas se trouvant dans la capitale de l'empire, occupé de sa mission, et apprenant que les chefs des Ariens étaient puissants à la cour, il les rechercha, et eut des conférences avec eux. Ils lui représentèrent que les Catholiques et les Ariens n'étaient divisés que par des disputes de mots, qu'au fond leur doctrine était la même, et qu'en faisant des concessions à Valens il réussirait beaucoup plus facilement. On prétend qu'Ulphilas se laissa entraîner, qu'à sa persuasion les Goths embrassèrent l'arianisme, et qu'ils le portèrent avec eux en Italie et en Espagne. Jusque-là ces peuples avaient suivi fidèlement la doctrine des apôtres, et d'après des témoignages authentiques, la défection parmi eux fut loin d'être générale. Quoi qu'il en soit, Ulphilas réussit parfaitement dans sa mission, et Valens permit aux Goths de s'établir sur la rive droite du Danube, dans la Mœsie et dans la Thrace. Mais les ordres de ce prince furent mal exécutés. Reçus en apparence comme amis, les Goths furent traités avec la plus grande dureté par les généraux grecs. Poussés au désespoir, ils se concertèrent, et se jetèrent sur la Thrace pour la piller. Valens accourut de l'Asie, et s'étant avancé jusqu'à Andrinople, Fritigaire, roi des Goths, lui envoya de nouveau Ulphilas, avec une lettre dans la-

quelle il lui déclarait, en termes très-soumis, que ses sujets ne demandaient qu'à être traités humainement; il pria qu'il leur fût permis d'habiter en paix les provinces qui leur avaient été assignées, et d'y cultiver les troupeaux qui faisaient toutes leurs richesses. Ces demandes modérées furent rejetées avec hauteur, et le 6 août 378, on en vint aux mains. Après un combat sanglant, Valens complètement défait, fut brûlé dans une cabane où il s'était retiré (V. VALENS). Il est probable qu'après sa mort les Goths quittèrent les erreurs d'Arius. Ce qui est bien certain, c'est que saint Ambroise, saint Jérôme et saint Jean-Chrysostôme, donnent de grands éloges à la pureté de leur croyance, et que l'Évangile d'Ulphilas ne porte aucune trace d'arianisme. Ce prelat ne paraît pas avoir survécu aux grands événements de l'an 378; car sous l'empereur Théodose, depuis l'an 379 jusqu'en 395, nous voyons que Théomime, qui sans doute lui avait succédé, était évêque des Goths. D'après le témoignage unanime de l'antiquité, Ulphilas avait traduit en langue gothique les saintes Écritures, l'Ancien et le Nouveau-Testament. Philostorge assure qu'il avait omis dans sa traduction les livres des Rois, craignant que cette partie de nos livres saints, consacrée au récit d'événements militaires, n'enflammât encore davantage l'ardeur d'un peuple guerrier, motif qui paraît bien léger; aussi cette assertion est regardée comme extrêmement hasardée. Le même écrivain attribue à Ulphilas la gloire d'avoir inventé les lettres gothiques; ce qui n'a aucune apparence de vérité. Car s'il avait introduit des caractères étrangers, et jusque-là inconnus aux Goths, comment ceux-ci auraient-ils

pu le lire, le comprendre? L'utilité aurait été pour eux nulle, à moins qu'il n'eût pu leur apprendre à lire à l'aide de cette écriture? Ulphilas avait donc inventé l'alphabet des Goths, lequel ne tenait à celui de tous les peuples septentrionaux; il ne fit que modifier les formes, les figures de l'alphabet ne pouvaient assez bien exprimer. Versé dans la langue grecque, le savant traduisit et donna à la langue gothique une régularité; il lui a sans doute communiqué un mouvement qu'elle n'avait eu; il en a rendu l'étude plus facile aux Grecs; mais il n'en a inventé ni lettres, ni l'alphabet. Junger, Schall, Stiernhielm, Fulda, Zahn et les autres savants qui ont examiné sa version, assurent qu'il a traduit le texte grec, que l'on appelle *byzantin moderne*; il suit le grec mot-à-mot, il copie littéralement la construction grecque tant que cela peut se faire sans gêner les règles de la grammaire gothique, et à cette imitation servile il sacrifie quelquefois la clarté. Il décrit avec une exactitude religieuse chaque mot plutôt que de le traduire; si quelquefois il a pointé jusqu'à l'expression, c'est parce que son manuscrit était vicieux, ou que, malgré ses efforts, il n'avait pu traduire la langue gothique à l'aide de la phrase grecque. La version d'Ulphilas est, pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, un objet tant plus précieux, que plus elle présente le plus ancien document dans une des langues septentrionales; elle leur montre le point où il faut commencer les recherches dans les anciens idiomes

1, bas-allemand, frison, danois, suève, islandais et norvégien, on n'a encore rien découvert qui appartienne au quatrième siècle. Les savants du Nord prétendent qu'il est vrai, que quelques Edda sont du deuxième ou troisième siècle : mais cette haute antiquité est contestée; et Reinwald, qui a des connaissances si profondes dans les langues septentrionales, assure que ces chants ne peuvent être antérieurs au sixième siècle. La loi salique est en langue francique; mais elle n'est que le commencement dans le commencement du septième siècle, et l'original est perdu; nous n'en avons plus que quelques phrases dans la version latine nous a conservée. Cette antique loi de nos ancêtres est un des plus anciens documents que nous possédons dans les langues septentrionales; elle est la traduction d'un ancien code de lois de Séville, faite par un moine, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de la ville de Paris, sous le n^o. 2326; mais il est plus du sixième siècle. Les premières traductions de la Bible en langue francique n'ont été faites sous les princes Carlovingiens; ce qui reste de la traduchilans nous est parvenu en manuscrits, dont l'un, appelé *Welfengaus*, est à présent dans la bibliothèque de l'université de Suède; l'autre, nommé

Codex Carolinus, appartient à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbüttel. Le *Code d'argent*, qui a été copié en Italie, dans le cinquième siècle, pendant que les Wisigoths y dominaient, se trouvait, vers le milieu du seizième siècle, dans la bibliothèque de l'abbaye de Werden, en Westphalie. Ce *Codex* mérite d'être appelé *d'argent*, à raison des caractères et à cause de la reliure, qui est en argent massif. Le manuscrit original avait trois cent vingt feuillets ou six cent quarante pages in-4^o. Malheureusement il n'a plus aujourd'hui que cent quatre-vingt-huit feuillets, qui renferment les quatre évangélistes, défigurés par de grandes lacunes. Dans notre *Codex*, comme dans le *Codex Brixianus* de Blanchini, les évangélistes sont placés dans l'ordre suivant : S. Matthieu, S. Jean, S. Luc et S. Marc. Le premier verset de chaque chapitre est toujours écrit en lettres d'or. Le verset ix du 6^e. chapitre de S. Matthieu, qui est le commencement du *Pater*, est aussi en caractères d'or. Il existe plusieurs copies de ce *Codex*. La première et la plus importante avait été faite à Werden. Le copiste y avait suivi pas à pas l'original, transcrivant les lettres gothiques, les lignes et les pages, dans l'ordre où elles se trouvent. Le comte de La Gardie, s'étant procuré cette copie, en fit don à l'université d'Upsal. Rudbeck l'avait empruntée : elle périt, en 1702, dans l'incendie qui consuma la bibliothèque de ce savant. Il en avait aussi tiré une copie, laquelle orne à présent une bibliothèque particulière, à Francfort-sur-l'Oder. Dans celle-ci, on trouve, en regard du texte gothique, la version qu'en avait faite l'archevêque d'Upsal Erich Benzel,

Langue et littérature des anciens Français, Paris, 1814, in-8^o, pag. 88 et 89. On donne, pag. 164, des détails sur le *Codex* que les Anglais appellent *Welfengaus*. Il fut découvert, en 1794, au *Codex* qu'on croyait être l'*unique*. Le roi fit mettre dans sa bibliothèque à Paris, comme celui de Londres, du huitième siècle. M. Gley en prit, dans le mois de mai, une copie qui représente l'original mot par mot, et l'a fait déposer à la bibliothèque de l'université de Paris, avec la version littérale et les variantes.

avec les notes d'Ihre. Jusqu'à présent, il a paru cinq éditions de ce Codex : I. *Quatuor D. N. Jesu-Christi evangeliorum versiones per antiquæ duæ, gothica et anglo-saxonica, quarum illam è celeberrimo Codice argenteo nunc primum depromsit Fr. Junius; hanc autem è codicibus manuscriptis collatis emendatiùs recudi curavit Thomas Mareschallus Anglus, cujus etiam observationes in utramque versionem subnectuntur. Accessit et Glossarium gothicum... opera ejusdem F. Junii*, Dordrecht, 1665, 2 vol. in - 4°. Pour exécuter cette grande entreprise, Junius, aidé, à ce qu'il paraît, par le comte de La Gardie, avait fait fondre les caractères de l'alphabet gothique, que l'on appelle *ulphilaniens*. II. Le même texte gothique, avec la version anglo-saxonne, le tout imprimé avec les mêmes caractères, à Amsterdam, 1684, même format. III. *D. N. Jesu-Christi SS. Evangelia ab Ulfilâ Gothorum in Mœsia episcopo, circâ annum à nato Christo 360 è græco gothicè translata, nunc cum parallelis versionibus sveo-gothicâ, norrœnâ seu islandicâ, et vulgatâ latinâ edita*, Stockholm, 1671, in - 4°. Geor. Stierhielm, qui a publié cette édition, a, comme les savants de son temps, parlé de l'origine des langues, et en particulier de la langue gothique. Ses hypothèses sont plus curieuses que solides. Il donne le texte d'Ulphilas, avec les lettres latines, le texte islandais et suédois et un Glossaire pour les mots employés par Ulphilas. IV. *Sacrorum Evangeliorum versio gothica, è codice argenteo emendata atque suppleta, cum interpretatione latinâ et annotationibus Erici Benzeli, non itâ pridem archiepiscopi Upsaliensis,*

edidit, observationes suas adjecat et Grammaticam gothicam præmisit Edwardus Lye, Oxford, 1750, in-fol. Le manuscrit de l'archevêque Benzel était achevé en 1707, et prêt à être envoyé à l'imprimeur. L'éditeur mourut sans avoir vu paraître son travail, que Lye a fidèlement publié. Le texte, pris dans le *Codex argenteus*, fut imprimé avec les caractères gothiques ou *ulphilaniens*, que Mareschall avait fait venir de Hollande à Oxford, après la mort de Junius. Ces caractères ont aussi servi à publier le Dictionnaire gothique de Lye. Au bas de la page, on trouve la version latine littérale de Benzel, avec les notes et la Grammaire gothique de Lye. V. *Versio gothique d'Ulphilas, le plus ancien document en langue germanique, d'après le texte d'Ihre, avec une version interlinéaire littérale en latin, une Grammaire et un Glossaire, par F.-C. Fulda, F.-H. Reinwald, J.-C. Zahn (alem.) Weissenfels*, 1805, in - 4°. Cette édition, dédiée au roi Gustave-Adolphe IV, peut remplacer les précédentes. Dans l'introduction, on trouve tout ce que l'on peut désirer sur les Goths, sur leur langue, sur Ulphilas, sur sa traduction, sur le texte d'après lequel il l'a faite, sur la langue dont il s'est servi, sur le *Codex argenteus* et le *Carolinus*, sur les grammaires, les glossaires, les auteurs que l'on peut consulter quand on veut bien comprendre le texte d'Ulphilas. En 1733, Stuss avait annoncé la publication prochaine d'Ulphilas, avec le texte grec et la version allemande. L'année suivante, Heyne donna le Programme d'une édition qui comprendrait Ulphilas avec les versions anglo-saxonne, haut-allemande, bas-allemande, hollandaise, suédoise, is-

et le texte francique des
 , par Otfried et Tatién. Ces
 nts n'ont publié que leur
 et leur édition n'a point
 . Ihre avait aussi préparé
 on du *Codex argenteus* ;
 e de Stirnhelm ayant pa-
 contenta de publier son
lustratus. Le *Codex Caro-*
découvert, en 1756, par
 dans la bibliothèque de
 ttel, et publié, en 1762, à
 k, avec les mêmes caractères
 le *Codex argenteus*. Il est,
 s les rapports, beaucoup
 écieux. Voici les cinq édi-
 n ont paru : I. *Ulphilæ ver-*
thicam nonnullorum capi-
tolæ Pauli ad Romanos,
um antiquitatis monumen-
amisso omninò atque adeò
per multa secula ad hunc
in habitum, è littera codicis
manuscripti rescripti, qui
à apud Guelpherbytanos
à adservatur, unà cum
riæ litteraturæ monumen-
sque ineditis, eruit, com-
est datque foras F. A.
 Dans cette superbe édition,
 gothique est imprimé avec
 ères que l'on appelle *Ulphi-*
 Sous chaque mot, le texte
 en caractères latins, et au-
 e ce second texte, Knittel
 i traduction allemande. De
 té on trouve l'ancienne tra-
 ntine avec le texte de la Vul-
 texte grec. II. *Fragmenta*
Ulphilanæ, continentia
is aliquot Epistolæ Pauli
nos. haud pridem è codice
bibliothecæ Guelpherby-
ta à F. A. Knittel, ar-
io, edita nunc cum aliquot
onibus, typis reddita, à
 Ihre. *Accedunt duæ dis-*

sertationes ad philologiam mæso-
gothicam spectantes, Upsal, 1763,
 in-4°. L'éditeur donne fidèlement le
 texte de Knittel, mais avec des ca-
 ractères latins ; il y joint sa version
 latine avec des notes et deux disser-
 tations. Une troisième édition du
Codex Carolinus a paru dans la col-
 lection que Busching a publiée en
 allemand sous ce titre : *Sammlung*
der ihrisch-ulphilanischen Schriften
 (*Collection des écrits ihre-ulphila-*
niens). Une quatrième se trouve dans
 le *Dictionnaire de Lye*, par *Man-*
ning, avec les caractères ulphilaniens,
 Londres, 1772 ; et enfin une cinquième
 dans les *Taelkundigen menge-*
lingen, par *Steenwinkel*, avec des
 caractères *ulphilaniens*, fondus par
 l'éditeur, et avec la traduction hol-
 landaise en regard, Leyde, 1781
 à 1785. On doit admirer le mouve-
 ment vraiment extraordinaire qu'a
 pu imprimer chez toutes les nations
 éclairées un parchemin échappé, il
 y a cent cinquante ans, à une des-
 truction qui semblait devoir être
 éternelle ; cette série d'éditions qui
 se sont succédées en différentes con-
 trées, sous des formes si variées,
 annonce un phénomène du plus
 haut intérêt pour les Lettres et la
 science ; elles ont donné matière à
 une infinité d'écrits et de disserta-
 tions ; elles ont provoqué des recher-
 ches profondes sur les langues du
 Nord, de l'Asie, et sur leur origine.
 Avec le texte d'Ulphilas, on a pu
 dire ce qu'est la langue gothique, on
 a pu déterminer d'une manière pré-
 cise les formes de son alphabet, de
 sa syntaxe, et la comparer avec les
 autres anciens idiomes du Nord ; on
 a pu l'expliquer par des glossaires et
 des dictionnaires. Il serait à désirer
 que l'on fit une pareille découverte
 pour le celtique, le punique, et pour

tant d'autres langues dont il ne reste que des vestiges inintelligibles.

G—Y et M. B—N.

ULPIEN (DOMITIUS ULPIANUS), fameux jurisconsulte de l'ancienne Rome, était originaire de Tyr, ville de la Syrie Phénicienne habitée par des colons romains qui avaient conservé les mœurs, les institutions et la langue de leur métropole. Il vivait vers l'an 209 de J.-C. Après avoir enseigné quelque temps à Rome la jurisprudence, il fut, avec le jurisconsulte Paul, un des assesseurs de Papinien, dans la préfecture du prétoire, sous les empereurs Alexandre et Caracalla. Parvenu lui-même à cette dignité, sous Héliogabale, il y fut maintenu par Alexandre Sévère. Ulprien remplit encore sous ce dernier prince plusieurs fonctions honorables, entre autres celles de secrétaire-d'état, *magister scrinii*, et de préfet des approvisionnements, *praefectus annonæ*. L'empereur Sévère l'aimait et l'estimait tant, qu'il le prit pour tuteur, d'abord contre le gré, puis avec l'approbation de Mammée, sa mère. Quoique jeune encore, ce prince, d'un cœur droit et d'un esprit cultivé, ne pouvait se passer d'Ulprien, dont le savant entretien et la prudence le charmaient également. Ce jurisconsulte n'était d'ailleurs pas moins recommandable par sa science que par sa probité. Aussi l'infâme Héliogabale, en chassant tous les sénateurs et tous les honnêtes gens de Rome, avait compris Ulprien dans cette proscription, parce qu'il était homme de bien. (*Spartian.*). Enfin, suivant Lampride, Alexandre ne fut un grand empereur que parce qu'il gouverna l'état par les conseils d'Ulprien. Ce jurisconsulte avait en effet tenu lui-même, pour ainsi dire, les rênes de l'empire

pendant les premières années de ce prince. C'est sans doute la sagesse ainsi qu'à l'habileté d'Ulprien, qu'il faut attribuer la durée et l'équité de ce même règne. (Cependant on lui a fait quelques reproches. Les deux principaux sont le mort de Chrestus et de Flavien fets du prétoire, et sa haine contre les chrétiens. La première accusation n'est pas plus fondée que la seconde. Ces deux préfets, à la mort desquels furent condamnés à mort par le prince, qu'Ulprien dirigeait le conseil d'Alexandre; mais rien ne prouve qu'il fut ce jurisconsulte lui-même, comme le prétend Xiphilin. L'assertion, au moins hasardée, qu'Ulprien fut cet écrivain grec, est d'autant plus suspecte que les auteurs latins ne mentionnent pas sur ce fait un professeur de jurisprudence, et que Zozyme lui-même raconte fort longuement d'une manière toute différente. Quant à la haine qu'il portait aux chrétiens, quoique le martyrologe romain ne mentionne d'un grand nombre de saints martyrs qui expirèrent sous les supplices et les tourments de ce règne d'Alexandre Sévère, et la préfecture d'Ulprien, cette accusation était moins l'effet de la politique que de la partialité. Ce jurisconsulte était païen; en informant le prince des sectes il remplissait un devoir de sa charge. Il est d'ailleurs tout à fait faux qu'il ait recueilli les institutions des autres empereurs, pour les appliquer aux chrétiens, pour aggraver le sort d'Alexandre, qui les eût punis (*Voy. Alexandre Sévère*). Quant à son ouvrage, que dans ses livres intitulés *de officio proconsulis*, où sont réunies les mêmes constitutions, se trouve

lois que les empereurs avaient portées contre le crime. On sait que le christianisme était réprouvé parmi les crimes d'état. Ulpien a laissé, sur le droit, un grand nombre d'ouvrages, tous écrits, et qui ont obtenu les éloges de plusieurs empereurs. Dionysius, et surtout Justinien, ont appelé le *très-prudent*, et *très-fécond jurisconsulte*. (Ulpianus, *de quæst.*). Ulpien est connu aujourd'hui pour nous, et par un rapport, le plus important, anciens jurisconsultes. On paraissait même avoir reçu une révision sous le règne de Trajan. Celui qu'il a commenté a été amplement mis en usage dans les Pandectes. Ulpien était probablement un grand jurisconsulte sur les *Digesta* de Justinien, du moins dans les provinces de l'Orient, le guide ordinaire des jurisconsultes. Les extraits des écrits d'Ulpien des Pandectes, forment une grande masse aussi considérable que ceux qui ont été empruntés à d'autres jurisconsultes réunis dans le *recueil de lois de Justinien* et de Rome, en renferme un grand nombre de fragments. On trouve en outre d'Ulpien un grand nombre de fragments, qui, jusqu'en 1817, ont été en ce genre. Cet ouvrage aperçu du droit romain, nous fait connaître la doctrine contenue dans les passages des écrits insérés dans les Pandectes intitulé : *Liber singularis regularum*. C'est évidemment un ouvrage utilitaire du droit romain. L'état dans lequel se trouve ce livre de la matière relative

aux *Personnes*, on voit que le manuscrit a beaucoup souffert en cet endroit, de même que dans le commencement de ce traité. Il y manque aussi tout ce qui a rapport aux *obligations* et aux *actions*. Cet ouvrage a eu le sort de la plupart de ceux des anciens qui sont parvenus jusqu'à nous. Il n'en existe plus qu'un seul manuscrit qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque du Vatican; encore est-il incomplet. Le *Liber singularis regularum* n'a été publié que fort tard, en 1549, par Tilius; et c'est d'après le nom de cet éditeur qu'Antoine Augustin lui a donné le titre de *Fragmentum Ulpianum*. D'autres l'ont appelé *Ulpiani institutiones*, jusqu'à ce qu'enfin l'usage ait consacré la désignation de *Fragments d'Ulpien*. Quant au manuscrit connu sous le nom de *Ulpianus de Edendo*, il tire sa dénomination de ce que le premier fragment qui s'y trouve inséré est d'Ulpien, et qu'il a été puisé dans le titre des Pandectes de *Edendo*. Du reste le style de ce jurisconsulte est facile, tempéré, mais toujours grave et concis. L'auteur est admirable pour le choix des termes; il est même si scrupuleux à cet égard, que Théodore Cybulque, dans Athénée, trouve son exactitude et sa subtilité rebutantes. Aussi l'appelait-on l'amatour d'épaves, *spinarum collector*. Ulpien fut à-la-fois homme d'état et habile jurisconsulte; mais autant il était chéri de l'empereur, autant il était haï des soldats, parce qu'il avait fait abolir plusieurs privilèges qu'Héliogabale leur avait accordés. Alexandre l'avait plus d'une fois sauvé de leur fureur, en le couvrant de sa pourpre (1); mais il ne put l'éu

(1) La pourpre impériale était si respectée des Romains, qu'il n'était permis à personne de la

préservé long - temps. La haine l'emporta enfin sur la faveur du prince. Quelques soldats de la garde prétorienne entrèrent chez lui de vive force pendant la nuit, et le massacrèrent presque dans les bras d'Alexandre, vers l'an 230 de J.-C.

M—R—U.

ULRIC (Comte DE GILLEY), l'ennemi du grand Huniade, eut, dans le quinzième siècle, sur les affaires de la Hongrie, une influence funeste. Neveu de Barbe Gilley, épouse de l'empereur Sigismond, il fut nommé, en 1437, gouverneur de la Bohême, par Albert d'Autriche; mais ce prince l'éloigna quand il apprit que, de concert avec l'impératrice veuve, il intriguait pour se faire nommer roi. Après la mort d'Albert, Ulric s'insinua dans la confiance d'Élisabeth sa veuve, et d'après ses avis, cette princesse suspendit les pouvoirs qu'elle avait donnés pour aller offrir le trône de Hongrie et sa main à Vladislas, roi de Pologne. Ulric avait fait considérer l'état où se trouvait la princesse; et en effet, trois mois après la mort de son époux, elle accoucha d'un prince qui fut depuis Vladislas V, roi de Hongrie. Il y avait dans le royaume un parti puissant opposé aux Gilley; sur ses instances et malgré les nouveaux ordres d'Élisabeth, le roi de Pologne accepta, avec la main de la princesse, la couronne de Hongrie (1440). Ulric arrêta les ambassadeurs qui venaient apporter cette résolution à Élisabeth et s'empara des présents qu'ils devaient offrir. Le roi de Pologne s'étant mis en marche pour venger cet affront, Ulric conduisit la reine et le jeune prince, qui n'avait que trois mois, à Stuhl - Weissen-

toucher, à moins qu'on ne fût revêtu d'une haute dignité.

bourg, et après avoir couvé l'enfant, il l'envoya à Presb sa mère. Le grand Huniade des Gilley, s'étant déclaré Vladislas, les partisans d'Élisabeth virent cet exemple. Ulric, dans Raab, ayant été pris, fut fidèle à Vladislas, qui, après avoir fait donner en otage vingt-cinq nobles qui suivaient ce fier prince, renvoya vers Élisabeth pour qu'elle se rendit à rendre la *sainte couronne* d'après l'avis d'Ulric, elle fut portée avec elle. Au lieu de Ulric s'enfuit avec elle à d'où il s'avança à la tête de ses partisans contre Vladislas. En présence; des amis communs présentèrent combien il se différait de ceux que des frères communs ont contre des frères, pendant que le brave Huniade couvrait par ses armes les frontières du royaume contre les Turcs. Ulric négocia, pour l'égal à égal, avec le souverain de deux puissants royaumes; seulement de rester neutre. Après la malheureuse bataille de Warnau (1444), la diète envoya, à Vienne, prier l'empereur Frédéric de rendre la couronne de Hongrie et le jeune prince Vladislas qu'il faisait élever à sa cour. D'après l'avis d'Ulric qui se tenait pour le jeune prince, Frédéric imputa d'autres conditions, que Vladislas à son arrivée en Hongrie, ne pouvait point couronner, et que le prince n'était déclaré légitime. Le roi de Hongrie refusa d'accepter, et s'avança vers la Hongrie, et sans s'emparer de la Couronne, le Huniade accourut, laissant Vladislas pour un moment; non taine-général du royaume, et Ulric et le force à renouveler

mission (1446). Après la mort de Louis XI, le 18 oct. 1448, Huniade, qui tomba entre les mains des Français, fut remis entre les mains des parents d'Ulric, George, duc de Transylvanie, et Jean, qui l'aurait peut-être remis à Louis XI, si celui-ci n'avait refusé les propositions, et si Louis XI de Hongrie n'était intervenu. Huniade fit aux circonstances du royaume un grand service en mariant son fils aîné Vladislav à la fille d'Ulric, et en faisant de celui-ci duc de Slavonie et archevêque d'Agram. Ulric, qui paraissait agir d'accord avec Huniade, défit un jour Huniade et lui enleva ses places. Huniade, comme duc du royaume, prit possession du royaume de Vladislav. Huniade était toujours détesté par l'empereur Frédéric, sous plus vains prétextes, et l'empereur le prit même en allant à Rome. Ulric, devenu le plus puissant en Autriche, en Hongrie et en Bohême, se fit reconnaître par l'empereur, qui le traita comme un ennemi, et le menaçant que l'on ne le traiterait ainsi, fit excommunier les membres de cette famille, et les déclara rebelles. Huniade aux armes et au pape, et Frédéric fut forcé de se rendre au jeune roi entre les mains de Vladislav (1452), qui l'amena à Vienne. Il n'avait pu Huniade à agir avec lui, ce que l'empereur pensait qu'il fallait empêcher, dont la coopération des Turcs était si imminente, il prévoyait, avec Ulric ne montrait tant de sollicitude pour le roi qu'afin de le servir en son nom. Cependant

il envoya à Vienne son fils aîné Vladislav, avec une escorte de deux mille hommes et de riches présents. Le jeune prince étant aussi roi de Bohême, les états de ce royaume réclamaient pour la Bohême l'honneur de la première visite. D'après l'avis d'Ulric, devenu tout-puissant, Vladislav se décida pour la Hongrie, en invitant Huniade à venir lui-même à la tête du conseil-d'état pour le prendre à Vienne. Le roi Vladislav, conduit en Hongrie, fut généralement reconnu, et on ne lui parla plus d'un second couronnement pour ne point offenser Ulric, qui, afin de se faire un nouvel appui, fit conclure le mariage de la princesse Elisabeth, sœur du roi, avec Casimir, roi de Pologne (1453). Malheureusement pour la Hongrie, Vladislav Huniade perdit sa jeune épouse, fille d'Ulric. Cette mort rompa le faible lien qui unissait les deux grandes familles, et depuis elles ne connurent plus de modération. Pendant que Huniade délivrait Semendria, assiégé par Mahomet II, Ulric était tombé sur la Croatie, dont il avait pris plusieurs places. A cette nouvelle, Huniade fut forcé de suspendre la poursuite des Turcs. Ulric, qui pendant quelque temps avait perdu la faveur du roi, rentra à la cour comme en triomphe (1455), et d'après ses insinuations, Huniade reçut ordre de se rendre auprès du roi, qui alors avait atteint sa quinzième année. Huniade vint, mais avec une escorte de deux mille chevaux, au milieu desquels il campa devant le palais où se trouvait le roi : invité à venir le trouver, il répondit qu'il n'avait point l'usage d'entrer dans une place à moins qu'il n'y eût mis lui-même garnison. Le roi lui promit des lettres de sûreté : et son entrée étant concertée, Ulric

alla au-devant de lui comme pour lui faire honneur : « Où est la lettre du roi, dit Huniade ! — Je l'ai oubliée, répondit Ulruc. — Lâche, reprit Huniade, je devrais te faire hacher en pièces; je donne ta vie non à toi, mais au roi. » A ces mots, il lui tourna le dos, et s'éloigna. Peu de temps après, le pape, effrayé, envoya en Hongrie un légat, qui opéra une espèce de réconciliation. Huniade conserva le commandement de l'armée et la direction suprême du ministère de la guerre; mais il dut céder au roi les places-fortes qu'il occupait, et envoyer à la cour son second fils Mathias (V. CORVIN), que le roi nomma son chambellan. Ulruc fut créé duc de Dalmatie, de Croatie et de Slavonie. Mahomet étant entré en Bulgarie (1456), Vladislas devait se mettre à la tête d'une armée puissante, et aller joindre Huniade. Ulruc, au lieu de conduire le jeune prince au chemin de l'honneur, l'emmena à Vienne, laissant à Huniade le soin de protéger la Hongrie. Ce héros ne manqua point à ses devoirs : dans les journées glorieuses des 14, 21 et 22 juillet 1456, il délivra Belgrade, et repoussa Mahomet jusque dans la Romélie. Il conjurait Vladislas, ou plutôt Ulruc d'arriver, l'assurant que la terreur parmi les Turcs était telle, que dix mille Hongrois en feraient fuir trente mille; mais il mourut, n'ayant joui de ses dernières victoires que pendant quinze jours. A cette nouvelle, le roi et Ulruc marchèrent vers la Hongrie, et la diète déclara celui-ci capitaine-général du royaume, à la place de Huniade. Une réconciliation apparente ayant été négociée entre les Cilley et les Huniade, le roi déclara qu'il irait à Belgrade, alors entre les mains de

ces derniers. Vladislas Huniade, qui s'y était rendu, afin de tout préparer pour recevoir le monarque, surprit une lettre d'Ulric qui annonçait à un de ses amis l'espoir d'en finir bientôt avec ceux qu'il appelait une *race de chiens*. La famille se rassembla et la mort d'Ulric fut résolue. Le roi arriva à la tête de l'armée, avec Ulruc. Quatre-vingts personnes étaient à peine entrées dans Belgrade, que les portes se fermèrent, et Vladislas leur fit poser les armes. Le lendemain ayant fait prier Ulruc de passer chez lui, il lui montra la lettre que l'on venait d'intercepter; le traître voulut alors résister, et Vladislas fut blessé à la tête et à la main; mais ses gardes se jetèrent sur Ulruc et lui coupèrent la tête (V. HUNIADÉ ET VLADISLAS). G—Y.

ULRIC (PHILIPPE-ADAM), professeur de droit, naquit, en 1692, à Louda dans l'évêché de Wurtemberg, et voyagea en France, en Italie et en Espagne. De retour dans sa patrie, il s'occupa d'y répandre les connaissances utiles par la traduction de plusieurs ouvrages étrangers. Il encouragea en Franconie la culture du trèfle, des pommes de terre et des mûriers. Pour se livrer sans réserve à l'agriculture, il quitta sa chaire de droit, en 1739, prit des fermes, acheta des terres et acquit des richesses considérables en cultivant le trèfle. Il fit imprimer, à ses dépens, des Mémoires économiques, qu'il distribuait gratuitement. Il chercha aussi à introduire de nouvelles machines, à réformer les écoles du peuple, à lui inspirer des sentiments purs de religion, en répandant de bons livres de piété; enfin il nourrissait une infinité de pauvres, et il fonda des missions pour la propagation de la foi, un mont-de-piété, un hôpital,

teur Oberthor a donné et homme de bien , à in-8°. , 1783. T—D. *oy.* UDALRIC.

(JEAN-JACQUES), né à 569, y mourut en 1638. fait ses études dans sa dlbourg , Leipzig. Wit- ubingen, il occupa en- tes chaires de théologie à il publia un nombre d'écrits, dont on ne ci- plus remarquables : I. *v Bibliorum translata- ina contra Gretzerum, e religione ecclesiarum um, tum vetere, tum 621.* III. *De religione atholica, S. Felicis et proto-martyrum Tiguc.*, 1628. IV. *Oratio de Helvetica et Augusta*—ULRICH (Jean - Jac- à Zurich en 1683 , y 731. Après avoir étudié ie, à Bremen, à Frane- de, il occupa les chai- le et de droit naturel à re des Sermons et des es sur la sainte Écriture, I. *Historia Jesu Nazari blasphemie corrupta, notis illustrata*, Ley- n - 8°. II. *Gentilis ob- ive de calumniis genti- eos commentatio*, 1744, *Miscellanea Tigurina*, 3 , 1722 à 1724. Dans la e de Brême se trouve de Rodolphe Gualter.— in-Gaspar), né en 1705, rich en 1768. Il fit ses sa ville natale, à Utrecht 1; et il voyagea ensuite nague et dans les Pays- retour dans sa patrie, il érents emplois ecclésiast-

tiques. Il s'était appliqué particuliè- rement à l'étude des langues orientâ- les, et surtout à celle des rabbins. Outre un grand nombre de Sermons, d'ouvrages de piété et de Disserta- tions, il a donné une nouvelle édi- tion de la *Sainte Écriture*, 1755, et l'*Histoire des Juifs en Helvétie*, 1765, ouvrage très-curieux. On trou- ve de ses Mémoires dans la *Tempe helvetica* et dans la *Saiura disser- tationum*, qui se publièrent à Zu- rich. — ULRICH (Jean - Rodolphe), né à Zurich en 1728, y mourut en 1795. Il fut professeur de droit naturel et de morale au gymnase de sa ville natale depuis 1763, et de- vint premier pasteur en 1769. Ec- clésiastique recommandable par la sagesse de ses vues, par sa modéra- tion, par un esprit cultivé et par son érudition classique, il a bien mérité de sa patrie par le zèle avec lequel il contribua à des réformes de l'Église et des écoles, ainsi qu'à l'établisse- ment de différentes institutions bien- faisantes. Il a publié des Sermons et des écrits ascétiques, qui ont été fort goûtés (Sal. Hirzel, *Souvenir de mon frère S.-G. Hirzel, et de mes amis Ulrich et Schinz*, à Zurich, 1804, in-8°, en allemand). U—1.

ULRIQUE - ÉLÉONORE, reine de Suède, femme de Charles XI et mère de Charles XII, était née, en 1656, de Frédéric III, roi de Dane- mark, et de Sophie-Amélie de Brun- swick-Lunebourg. Son mariage avec Charles XI facilita le rétablissement de la paix entre la Suède et le Dane- mark, en 1679. Charles, captivé par sa mère Hedwige - Éléonora de Holstein, ne témoigna jamais une grande tendresse à Ulrique-Éléonore (V. CHARLES XI); mais cette prin- cesse se conduisit toujours avec beau- coup de prudence, et se fit aimer de

la nation en tempérant par ses bienfaits les mesures rigoureuses que prenait quelquefois son mari. Elle se distingua aussi par ses connaissances et son goût pour les lettres. Jean Paschius, dans son *Gynæceum doctum*, dit en parlant de cette princesse qu'elle savait le latin, le français, l'italien, le danois, le suédois, l'allemand, et qu'elle était capable de répondre à des ambassadeurs de diverses nations, et de lire des livres, des dédicaces et des placets en plusieurs langues : *Studiis atque eruditione egregia regina, latinè, gallicè, italicè, danicè, suecicè, germanicè adeò, ut cujusvis nationis atque idiomatis legatos, libros librorumque dedicationes atque libellos supplices faciliè intelligat*. Cette princesse mourut, en 1693, quelques années avant son mari, qui, pendant sa maladie, se rapprocha d'elle, et qui, à sa mort, rendit publiquement justice à ses vertus.

C—AU.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Charles XI et d'Ulrique - Éléonore de Danemark, naquit en 1688. Pendant que Charles XII, son frère, était en Turquie, les états, qui se trouvaient assemblés, engagèrent cette princesse à prendre séance au sénat; mais le roi désapprouva cette mesure. En 1715, Charles, étant de retour dans son pays, engagea sa sœur à épouser le prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui devint en même temps généralissime au service de Suède. Ulrique-Éléonore, qui n'avait point revu son frère depuis le commencement de la guerre, en 1699, eut une entrevue avec lui à Christinehamn, pendant qu'il s'occupait de son expédition en Norwège. Quand Charles eut péri devant Frédéricshall, il se forma deux par-

tis pour décider de la succession au trône. L'un travaillait pour le duc de Holstein, fils de la sœur aînée du roi; l'autre pour Ulrique-Éléonore et son époux. Les états ayant été assemblés en 1719, il fut décrété que, selon les lois et les conventions, ni la princesse Ulrique ni le prince de Holstein n'avaient des droits à la couronne, et qu'il fallait procéder à une élection. Cependant la résolution était déjà prise de nommer Ulrique-Éléonore, qui, pour en être plus sûre encore, promit de renoncer au pouvoir absolu, introduit par Charles XI, et de laisser aux états le choix d'une forme de gouvernement. Elle fut proclamée le 21 février 1719, et couronnée, le 17 mars, à Upsal. On introduisit une constitution qui partageait le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Le duc de Holstein fut abandonné; et son principal appui, le baron de Goërtz, eut la tête tranchée. Cependant la guerre continuait; et les Russes ravageaient les frontières suédoises : ils menacèrent même la capitale, dont ils approchèrent avec des galères et des frégates. La reine assembla les états, au commencement de l'année 1720, et leur fit la proposition de donner les rênes du gouvernement à Frédéric de Hesse-Cassel, son époux. Elle avait pour ce prince un attachement sans réserve, et sentait qu'elle allait succomber aux difficultés de l'administration. Les états acceptèrent la proposition de la reine; et Frédéric devint roi de Suède. Ulrique-Éléonore, depuis ce moment, ne prit plus de part au gouvernement. Elle vécut dans la retraite, se livrant à la lecture, applaudissant aux succès de son mari, et lui pardonnant ses fréquentes infidélités. Pendant un voyage qu'il fit à Cassel, elle reparut, pour quelque

la tête de l'administration. Cette avante plusieurs qualifiables, mais ne brillait point d'esprit supérieur. La nature fut destinée à l'obscurité : privée qu'à l'éclat des et aux soins du trône. ia sans peine l'ambition à se conjugale. Elle mourut et avec elle s'éteignit la de Deux-Ponts, qui avait le trône de Suède depuis , successeur de Christian, être ce prince, avait donné ois Charles XI et Charles

C—AU.

JOE de Prusse. V. LOU-

BEY. Voy. OULOUGH.

LZALI, LOUCHALI ou

LI. Voy. ALI-PACHA, I,

U (JEAN), professeur en université de Poitiers, na- cette ville, en 1598, de Umeau, mort l'année sui- ven de la faculté de méde- onnu par deux ouvrages in- un : *Discours des signes, réservation et guérison du* 1575, l'autre : *Traité te*, en latin, Paris, 1578, crit avec netteté et préci- n Umeau, après s'être dis- as le barreau de la capitale, 1657, occuper la chaire tes dans sa patrie. La pra- valais le mit en état de join- it français au droit romain eçons. Cette méthode utile es oppositions de la part de res, mais il ne la conti- noins avec succès. Il mou- 1682. L'assiduité à son : l'empêcha pas de donner ouvrages au public : 1. *Otia* et *Autumnalia subsisiva*,

recueils de diverses pièces de littéra- ture et de jurisprudence, imprimées à différentes époques. II. *De jure emphiteutico*, Paris, 1679. La ma- tière y est mieux traitée que dans tout ce qui avait été fait jusqu'alors sur ce sujet. III. Des *Vers* latins meilleurs que ceux qu'il a faits en fran- çais. IV. Des *Discours*, une savante Dissertation sur les *Translations des évêques*, en latin. V. Les *Con- ventus juridici Parnassi*, dont Gue- ret (V. ce nom) a su profiter, et qui, avec le traité du *Double lien*, sont ce que Umeau a fait de mieux. On voit qu'il connaissait à fond le droit ro- main et le droit français. Il écrivait bien en latin. Le style de son poème sur les poètes burlesques est vif, va- rié, soutenu. — Son oncle, Pierre Umeau, avocat à Poitiers, était un furieux ligueur, connu par deux Discours fanatiques, imprimés en 1590 ; et son neveu, François Umeau, mort en 1683, doyen de la faculté de médecine de Poi- tiers, est auteur d'un petit traité latin contre le système d'Hervey sur la circulation du sang, où il com- bat, aussi bien qu'il est possible, une vérité généralement reconnue aujour- d'hui. Cet ouvrage porte pour titre : *In circulationem sanguinis Hervea- nam exercitatio anatomica*. Poitiers, 1659, in-8°. T—D.

UNFROI, troisième fils de Tan- crède de Hauteville, succéda, en 1051, à Drogon, son frère, dans le com- mandement des aventuriers normands qui conquièrent la Pouille et fondè- rent le royaume de Naples. Ce fut lui qui remporta, le 18 juin 1053, la grande victoire de Civitella sur le pape Léon IX, et qui obtint de ce pontife, qu'il avait fait prisonnier, l'investiture des mêmes provinces d'où le Saint-Père avait voulu, peu

de jours auparavant, chasser les Normands par une croisade. Unfroi avait déjà pour lieutenant, dans cette bataille, son frère Robert Guiscard, à qui tout l'honneur de cette guerre est demeuré. Unfroi, jaloux des talents supérieurs de ce frère, lui donna ensuite un commandement en Calabre, et chercha de plusieurs manières à traverser ses succès; mais Unfroi mourut, en 1057, et Robert lui succéda.

S. S.—1.

UNGER (JEAN-FRÉDÉRIC), secrétaire intime du duc de Brunswick, né en 1716, a publié : I. *De mathesi forensi*, Goettingue, 1744, in-4°. II. *De la nature du fluide électrique*, petit traité qui, en 1745, fut couronné par l'académie des sciences de Berlin. III. *Du prix des blés, de sa marche, de ses variations et de l'influence qu'il a sur les affaires les plus importantes de la vie humaine*, Goettingue, 1752. Ce traité pratique mérite les éloges qui lui furent donnés dans le temps. L'auteur y discute avec exactitude les faits nombreux qu'il y a rassemblés. En 1749, il avait inventé une machine qui d'elle-même met en notes tout ce que l'on joue sur un clavecin. Un artiste de Berlin exécuta cette pièce singulière, dont on trouve la description dans les Mémoires de l'académie de Berlin, de 1771. Unger donna lui-même à Brunswick, en 1774, in-4°, la *Description circonstanciée de son invention, et de la manière dont il y était parvenu*. Il mourut à Brunswick, en 1781.

G—Y.

UNION (DON LOUIS-FIRMIN DE CARVAJAL Y VARGAS, comte de LA), général espagnol, fils puîné du duc de Sau-Carlos, chef de l'ancienne famille de Carvajal, issue des rois de Léon (F. CARVAJAL), naquit, à Lima, au

mois d'août 1752. A l'âge de sept ans son père l'envoya en Espagne, y être élevé au collège des nobles fondé à Madrid par Philippe V. Il entra, en 1765, dans le régiment des gardes espagnoles, en qualité de cadet, et passa ensuite dans le régiment de Majorque - infanterie. Ce corps fit partie de l'armée co-espagnole qui forma le blocus de Gibraltar, en 1779, puis de celle qui conquit Minorque en 1781. Le comte de La Union fut fait lieutenant-colonel de ce régiment revint devant Gibraltar. Il se distinguua dans cette guerre, où il commanda la colonne de grenadiers dans le service d'éclaireurs, et il servit sur les batteries flottantes de la baie de d'Arçon. Nommé colonel à la paix de 1783, brigadier en 1784 et maréchal-de-camp en fév. 1785, il fut envoyé, peu de mois après, sur la côte d'Afrique, avec l'expédition destinée à soutenir Oran. Il fut remarqué, pendant cette campagne, par sa valeur et surtout par sa présence d'esprit qui, dans un officier dans le cas de prévoir des circonstances imprévues, termine souvent le succès d'une opération. Le trait suivant mérite d'être cité. Les Marocains attaquaient, avec des forces considérables, la tour *del Nacimiento*, important, en ce qu'il renfermait la source des eaux qui abreuvent la ville. Ils obtenaient des avantages; succès leur semblait assuré. Le comte de La Union, qui commandait encore la colonne de grenadiers, vit le danger que court le blocus sans suivre d'autre impulsion que celle de la nécessité, sans perdre temps à aller rendre compte au général et prendre ses ordres, il s

été de trois cents hommes point attaqué, franchit pénètre dans le fort, et vint à l'improvise, sans être attendu, aide la garnison à se retirer, et la réduisit aux abois, à l'exception de quelques Maures. On lui dut le succès de cette opération, dont la perte fut considérable, et qui entraîna celle d'Orreaga. L'année suivante, en 1793, premier gouvernement de San-Fernando de Castille, lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, en fut nommé général en chef de La Union, commandant l'armée de Catalogne, sous le commandement de Ricardos, mérita, par sa conduite, qu'il fût nommé général en chef de l'armée, dès le commencement de la campagne. Il eut alors le commandement d'une division; et il fut employé à occuper dans ce nouveau gouvernement à la reprise de Ceret, de Barcelonne, et à la prise de Gironne, où il sauva l'armée espagnole, Ricardos étant mort le 13 mai 1793, et ayant été remplacé par le comte O'Reilly, qui fut nommé général en chef de l'armée de Catalogne; La Union fut alors choisi pour commander l'armée de Catalogne, et nommé général en chef de l'armée, et président de l'assemblée de cette province; ce qui lui valut d'autant plus de gloire, qu'il était le plus jeune des généraux promus à cette époque. Cette confiance blessa l'orgueil des généraux qui se trouvaient sous ses ordres. Ils témoignèrent de la jalouse, et même de la mauvaise volonté; ce qui fut la cause de plusieurs parties, des échecs que les

Espagnols éprouvèrent. Le comte de Las Amarillas avait eu, par son ancienneté de grade, le commandement *interim* de l'armée qui sous Ricardos avait obtenu des succès. Les Français, reprenant alors l'avantage, avaient forcé les Espagnols à évacuer presque entièrement le Roussillon, et à se concentrer au pied des Pyrénées, dans les positions de Ceret et du Boulou, où ils menaçaient de les attaquer. Le comte de La Union, qui avait passé l'hiver à Figueras, sans pouvoir rétablir sa santé délabrée depuis le siège d'Orreaga, fut reçu avec enthousiasme par les soldats. Il fit une reconnaissance générale sur toute la ligne, le 30 avril; et il se prépara à enlever aux républicains la position avantageuse de Notre-Dame-du-Villar, d'où ils dominaient les batteries de Montesquieu et de la Trompette, qui couvraient la position du Boulou. Les troupes chargées de cette mesure conservatrice échouèrent; et l'armée française attaqua, le 30, les Espagnols sur tous les points. L'effort principal de Dugommier se dirigea vers le centre, afin de couper aux Espagnols la retraite directe du Boulou sur Bellegarde. Le prince de Montforte fut chargé de s'opposer à cette tentative. Un renfort de onze mille hommes lui fut envoyé pour soutenir ce point, le salut de l'armée espagnole, puisqu'elle ne pouvait effectuer une retraite régulière que par la route de Bellegarde. Le comte de La Union se porta en personne vers Ceret, afin de chercher à déborder l'aile droite des Français. Il se jeta dans le fort de la mêlée, et eut un cheval tué sous lui. Pendant qu'il faisait ainsi à sa gauche des prodiges de valeur, le prince de Montforte laissait forcer le centre; et par

une fausse disposition des troupes qu'il avait sous ses ordres, une partie d'entre elles ne fut point engagée. Le désordre se met dans les colonnes : elles abandonnent le grand chemin de Bellegarde, et se jettent sur leur droite, pour gagner Ceret et le col de Porteil. Deux régiments sont coupés. La terreur gagne les Espagnols ; ils repassent les Pyrénées, abandonnant toutes leurs positions sur le Tech, où ils auraient pu arrêter les Français. Le comte de La Union, forcé lui-même d'évacuer Ceret, ne put rallier les fuyards que devant Figueras. Cette défaite, laissant isolés les troupes espagnoles qui occupaient encore en Roussillon les places de Collioure, Saint-Elme, Port-Vendre, et Bellegarde, amena l'armée française sur le territoire espagnol. Elle prit position en avant de La Jonquière. La Union s'occupa des moyens de réorganiser la sienne, d'y établir la discipline, d'y ramener la confiance, et de la renforcer par des levées de *Somatenes* (sorte de guérillas). Mais il commit une faute grave, qui, achevant de décourager et de mécontenter les troupes espagnoles, fut une des principales causes de ses derniers revers. Le général Navarro, qu'il laissait sans secours, ayant rendu les places de Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme aux Français, le 27 mai, fut renvoyé en Espagne avec sept à huit mille hommes qui en composaient les garnisons, après avoir juré qu'elles ne serviraient point contre la France jusqu'à ce qu'elles eussent été échangées. La Union refusa de ratifier la capitulation, incorpora ces troupes dans son armée, et par cette imprudence donna lieu au fameux décret de la Convention nationale, qui défendit

de faire des prisonniers Dugommier, profitant de la position morale de la position morale espagnole, chercha à s'en rapprocher de Figueras, et les ennemis de la position qu'ils occupaient dans le Tech, position reconnue par Vauban pour un point central de l'Espagne. Des tentatives furent faites sur des points de la ligne espagnole avec de faibles détachements. Le comte de Belpin, croyant pouvoir compter sur les troupes, disposa une attaque générale, pour dégager Bellegarde et forcer les Français à se retirer des Pyrénées. Cette attaque eut lieu le 18 août ; mais elle fut inutile. Bellegarde se rendit le 18 et sa garnison fut échappée de mort que parce qu'elle avait été entièrement ravagée par les Français. Le général espagnol ne put se défendre : il fit manquer son point, afin de couvrir sur le point qu'il voulait et il se jeta inopinément sur un point central de la position française. Ce poste fut enlevé le 21 sept., puis aussitôt suite d'une terreur panique : les troupes se dispersèrent, et prirent le désordre le plus complet. Le général Dugommier infligea des peines très-sévères à ceux qui avaient fui. Les Français, profitant de cet échec, se rapprochèrent de la position de Figueras. Dugommier commença un mouvement général. Il fit occuper la droite des Espagnols, et le 17 novembre donna lieu à une véritable bataille de Figueras. Contenu

sistance qu'il éprouva, il fut tué sur la montagne noire, d'où il dirigeait l'attaque contre une batterie du centre. Pérignon prit le commandement; et, renforçant sa droite, il culbuta la gauche des Espagnols, et occupa les approches de Figueras. La Union, au lieu de se replier sur sa seconde ligne, s'opiniâtra à défendre celle qu'il ne pouvait plus conserver. Dans la nuit du 19 au 20, les forces françaises s'avancèrent vers le centre des Espagnols. Le comte de La Union s'étant porté sur l'ermitage du Roure, pour reconnaître la position de l'ennemi et animer, par son exemple et ses discours, les soldats qui défendaient la principale redoute près du Pont des Moulins, y fut frappé mortellement d'une balle dans la poitrine, à l'âge de quarante-deux ans. Les Espagnols se replièrent sur la Fluvia, abandonnant le Lampourdan aux Français. Le comte de La Union avait pris le commandement d'une armée découragée par un grand revers; il eut à la réorganiser moralement et matériellement sous le feu de l'ennemi victorieux. Il eut à lutter contre la jalousie des généraux qui étaient sous ses ordres. En sévissant avec toute la sévérité des lois militaires contre les officiers qui manquaient à leurs devoirs, il crut rétablir l'ordre et ne fit que des mécontents. Général divisionnaire, il fut toujours vainqueur; général en chef, il manqua de prudence et ne fut pas heureux: mais toujours plein de valeur, il eut la gloire de mourir sur le champ de bataille. La Union était grand-croix de l'ordre de Charles III, et commandeur des ordres de Saint-Jacques et d'Alcantara. Charles IV honora sa mémoire par un service funèbre qu'il fit célébrer à l'Escurial

où se trouvait la cour. Il est utile pour l'histoire de faire connaître qu'en recevant le commandement de l'armée, en 1794, il fut chargé de négocier la paix avec la république française. Le commissaire français pour l'échange des prisonniers était agent du comité de salut public. Pour mieux cacher cette négociation, qui du reste n'eut pas de résultat, le comte de La Union, d'accord avec le commissaire, le fit arrêter et conduire au château de Figueras; ce qui facilitait les communications diplomatiques. A—T.

UNROCH (HENRI OU ÉRICH), duc de Frioul, qui fut l'allié de Charlemagne, fit avec gloire les campagnes de Pannonie, et contribua puissamment à la soumission des Huns. Ces peuples barbares, qui, sous Attila, s'étaient établis sur les bords du Danube, dans cette partie de la Pannonie qui depuis a pris le nom de Hongrie, étaient entrés dans la ligue que les ducs de Bavière et de Bénévent avaient formée avec les Grecs contre Charlemagne. Ce prince, après avoir triomphé d'autres ennemis, voulut aussi se venger des Huns, et descendit le Danube, en 791, avec deux corps d'armée, dont l'un était parti de la Bohême, et l'autre de la Bavière, pendant que le duc de Frioul s'avancait sur la droite, à la tête des troupes de l'Italie. Celui-ci fut le seul qui vit l'ennemi; il jeta une telle épouvante parmi les Huns, qu'ils se dispersèrent dans leurs montagnes, laissant les forteresses sans garnisons, et le pays sans défense. Charlemagne, à la tête des deux autres corps, vint jusqu'aux bords de la Raab; la saison avancée l'obligea de se retirer sans résultat important. Il se proposait de retomber sur la Pan-

nonie au printemps suivant ; mais les Saxons s'étant soulevés à l'instigation de Huns, il ne put reprendre son projet qu'en 795. Occupé ailleurs, il confia le commandement de l'armée à Unroch, qui pénétra dans la Pannonie sans trouver de résistance ; prit d'assaut la principale forteresse des Huns, et enleva leur trésor. Enrichis par les dépoilles que ces barbares, sous la conduite d'Attila, avaient enlevées aux provinces de l'empire, les soldats, dit Éginhard, revinrent de cette expédition chargés d'or et d'argent. Theudon, l'un des petits rois ou chefs des Huns qui partageaient la Pannonie, s'étant soumis, vint à Aix-la-Chapelle, et rendit hommage à Charlemagne. L'année suivante (796), ce prince confia le commandement de l'armée à Pepin, son second fils, et lui donna le duc de Frioul pour lieutenant. Les Huns, qui avaient fait de grands préparatifs, opposèrent une vive résistance. Ayant été vaincus, et leur capitale prise de nouveau, ils furent poussés jusqu'à la Theisse, et tout le pays fut livré au pillage. Il y eut une quatrième campagne, en 797 : les Huns, défaits et domptés, envoyèrent des ambassadeurs à Charlemagne pour se soumettre. La Pannonie fut tranquille pendant l'année 798 ; mais l'année suivante, Theudon s'échappa et appela les Huns aux armes ; alors Unroch entra dans la Pannonie, et défit complètement Theudon, qui fut fait prisonnier ; mais le brave lieutenant de Charlemagne tomba dans une embuscade, et périt malheureusement, pleuré de son prince, qui regretta une victoire achetée par la mort d'un de ses plus vaillants généraux. Theudon eut la tête tranchée, et avec lui tomba la puissante république ou

mouarchie des Huns, ce reste de la gloire d'Attila. G—Y.

UNTERBERGER (IGNACE), peintre, né, en 1744, à Karales dans le Tirol, d'une famille qui a produit plusieurs artistes, travailla jusqu'à l'âge de vingt ans dans l'atelier de son père, d'où il fut envoyé à Rome, auprès de son frère aîné, sous la direction duquel il fit de grands progrès. Après avoir étudié les antiquités grecques et romaines, il composa quelques bons tableaux d'histoire. L'impératrice de Russie ayant demandé alors qu'on lui copiât les *Loges de Raphaël* au Vatican, Unterberger fut un des artistes qui exécutèrent ce travail. Il vint à Vienne, en 1776, et l'académie des beaux-arts ayant engagé les artistes de cette ville à exposer leurs ouvrages, il organisa cette exposition par quelques tableaux historiques, et surtout par des arabesques et des camées d'un genre nouveau, qui attirèrent l'admiration de la cour. Depuis ce moment, Unterberger devint le *peintre favori* du ministre Kaunitz ; et de toutes parts on lui demandait des tableaux. Son premier chef-d'œuvre fut *Bacchus* qui entre dans son temple. Le travail est si parfait que le tout paraît être d'ivoire : l'illusion est complète. Ensuite vint sa *Minerve* dans le même genre : de loin on croit voir une statue exécutée en marbre. Bientôt après parut une jeune Grecque, puis des tableaux commandés pour des églises, parmi lesquels on remarqua la *Descente du Saint-Esprit*, qu'il fit pour l'église principale de Koenigsgratz. Le plus important de ses tableaux est son *Hébé*, qui présente l'ambrosie à Jupiter, sous la forme d'un aigle. Dans ce chef-d'œuvre la lumière est distribuée avec un art qu'il semble impossible d'imiter. L'empereur

III acheta dix mille florins, placer dans sa chambre à . Le pendant d'*Hébé représentée*; c'est une riante allégorie de la Paix et l'Amour, sous le voile d'une jeune fille qui caresse un agneau. Ces quatre pièces furent gravées par Unterberger parmi les plus belles gravures de son époque. Ses compositions, dessinées à la manière de Raphaël; ses groupes, les masses de figures, les draperies et le coloris, le valent l'admiration. L'exécution dans ses figures est parfaite et les visages sont vivants. Comme il a écrit toutes les parties de l'art, il enrichit ses tableaux historiques de figures antiques; des paysages, des morceaux détachés d'architecture, des animaux, des fleurs ou des objets de la nature ou des arts. Il a laissé quelques tableaux à finir, entre autres deux de même grandeur, pour lesquels il avait déjà offert trente mille florins. Son génie s'était aussi porté sur la mécanique, et il inventa pour une société qui faisait un canal en Hongrie, un pont suspendu dont l'utilité pour transporter promptement les terres et le blé fut tellement prouvée par l'usage, que le gouvernement accorda, avec une récompense honorable, un privilège pour plusieurs années. Il inventa d'autres machines pour polir les planches de bois. Il mourut le 4 décembre 1797.

G—Y.
UNZ (JEAN-AUGUSTE), médecin et littérateur allemand, naquit à Halle le 1727, à Halle dans le duché de Magdebourg. Après avoir étudié la médecine dans sa ville natale, il s'établit à Altona où il eut une vogue extraordinaire. Il mourut le 2 avril 1799.

Kuttner, dans ses *Caractères des poètes et littérateurs allemands*, dit de lui : « Unzer réunissait des connaissances profondes dans la médecine à l'expérience. Il a été l'écrivain de la nation et de l'humanité. Comme le *Spectateur anglais*, il savait plaire, attacher, et faire une impression profonde, en traitant les matières les plus arides, les plus abstraites. Dans ses écrits, il s'était proposé de fixer notre attention sur notre santé, et de nous prévenir contre les dangers du charlatanisme. Il a atteint son but. » Unzer a publié, en allemand : I. *Nouvelle doctrine sur les mouvements de notre âme et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8°. C'est un petit traité de physiologie, dans lequel l'auteur cherche à établir l'influence que la structure et la tension des nerfs ont sur nos inclinations et sur nos passions, lesquelles, selon lui, sont une dépendance du système nerveux. Cette doctrine trouva beaucoup d'adversaires. II. *Pensées sur le sommeil et les songes*, Halle, 1746, in-8°. L'auteur s'attache à prouver que ce qui se passe en nous pendant le sommeil n'est que le fantôme, et souvent sans qu'aucune représentation ait lieu dans l'âme. A ce petit traité il joignit une Lettre qui a pour titre : *On peut sentir sans tête*. Il y a beaucoup de gaieté dans cette production, dont la pensée dominante est qu'il se passe en notre âme une infinité de choses dont elle n'a point la conscience, et dont elle ne conserve point le souvenir. III. *Pensées sur l'influence de l'âme sur le corps*, Halle, 1746, in-8°. IV. *Traité sur les soupirs*, Halle, 1747, in-8°. V. *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, Halle, 1750, in-8°. L'auteur cherche à établir que non-seulement les

sensations ou les opérations, mais aussi les autres actions de l'ame, l'imagination, la prévision, l'intelligence et la volonté produisent toujours dans notre corps des mouvements qui sont en harmonie parfaite avec ce qui se passe en elle. VI. *Le Médecin*, ou *Journal de médecine*, Hambourg, 1759 à 1764, in-8°; dernière édition, en 6 vol., Hambourg, 1769, in-8°. Ce Journal, qui eut si promptement un grand nombre d'éditions, a été traduit en suédois, en danois et en hollandais. Un critique allemand a dit : « Unzer a répandu de vives lumières sur la médecine, par son Journal, qui, écrit à la manière du *Spectateur* d'Addison, plein d'érudition, de vues philosophiques et de gaieté, est riche en faits et en expériences. » On reproche à l'auteur d'en avoir trop dit pour les novices en médecine, et d'avoir trop cherché à les initier dans l'art de guérir. VII. *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui a eu en Allemagne plusieurs éditions, a été traduit en hollandais. VIII. *Sur les facultés sensibles des corps animés*, Lunebourg, 1768, in-8°. IX. *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8°. Dans le premier volume, l'auteur traite particulièrement des enfants, de leur éducation et de leurs maladies. Dans le second, il indique les moyens que l'on peut employer pour sauver les personnes en danger de périr par accident. Il parle des circonstances qui peuvent exposer notre santé et notre vie. Cet ouvrage, qui, comme les précédents, a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en danois et en hollandais. X. *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants*,

Leipzig, 1771, in-8°. XI. *ches physiologiques, relatives critiques adressées à la phy d'Unzer*, Leipzig, 1773. Dans ces deux ouvrages, dit tique que nous avons déjà c zer a développé la physiologie nature animale avec tant fondeur, avec une telle philosophie et un talent lant, que nous n'avons en aucune production qui puisse comparée. Il s'était proposé nétrer jusque dans les systèmes nerveux, pour dev influence, et pour calculer tion occulte qui se dérober tement à nos yeux. Il est : but, autant qu'il peut être l'homme de l'atteindre. » *les maladies contagieuses, ticulier sur la petite-vérol zig*, 1778, in-8°. XIII. *I tion à une pathologie générale maladies contagieuses*, 1782, in-8°. XIV. *Défens jectons dirigées contre la de Hofmann sur la petite-Leipzig*, 1783. Ces trois écrits ont été publiés en ab Pichler, dans son *Mémoire maladies contagieuses*, Str 1786, in-8°. Unzer fut un t borateurs du *Magasin de Ha* et l'éditeur des *Contes de* Hambourg, 1752 et 1753 in-8°, ainsi que du *Patrio cin et économique*, Ha 1756 à 1758, 3 vol. in-4°. (JEANNE CHARLOTTE), ép précédent, fut membre hon l'académie de Londres, de Goettingue, de Helmstadt, des poésies, qui, en 1753, le prix décerné par l'aca Helmstadt. Elle mourut le 2 1782. Ses écrits sont : I.

gais, Halle, 1751, in-8°. réimprimé trois fois en quelques années. II. *Poésies morales*, Birteln, 1766, in-8°, seconde édition, Halle, 1766. III. *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, Halle, 1754, in-8°, seconde édition, 1767. — UNZER (LOUIS-AUGUSTE), né, en 1748, à Wernigerode, y mourut le 14 janvier 1775, laissant de vifs regrets sur sa mort prématurée. Il a publié: I. *Petites poésies*, Halberstadt, 1772, in-8°. II. *Traits naïfs et bons mots*, Göttingue, 1773, 2 vol. in-8°. III. *Sur les jardins chinois*, Lemgo, 1773, in-8°. IV. *Chants sacrés*, Leipzig, 1773. V. *Sur les plus anciens poètes érotiques italiens*, Hanovre, 1774, in-8°. VI. *Correspondance*, Leipzig, 1771 et 1772, 2 vol. in-8°. Il travaillait à la *Biblioth. de la littérat. allem.*, qui paraît à Lemgo. G-Y.

URBAIN (SAINT), né au commencement du quatrième siècle, au village de Colmiers près Grancez-le-Château, de parents nobles et très-riches, consacra sa jeunesse à l'exercice de toutes les vertus, et acquit une telle réputation de piété, qu'après la mort d'Honoré, cinquième évêque de Langres, il fut élu pour lui succéder, avec l'applaudissement de tous les fidèles. Il remplit constamment les devoirs d'un saint pasteur, rétablit les églises ruinées, pourvut à leur décoration, et fit revivre la splendeur du culte; ensorte qu'il mérita d'être appelé plutôt le fondateur que le restaurateur de l'église de Langres. Urbain assista au concile de Valence, en 375, et mourut l'année suivante. Son corps fut déposé à Dijon, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait fait élever à ses frais. Sa fête se célèbre le 23 janvier. M-G-A.

URBAIN I^{er}. (SAINT), pape, successeur de saint Calixte I^{er}, Romain de naissance, fut élu le 13 octobre 222. Il gouverna l'Église pendant les jours de paix dont elle jouit sous l'empereur Alexandre-Sévère. Cependant quelques magistrats subalternes exercèrent des persécutions. On croit que ce pape en fut une des victimes, et qu'il subit le martyre, le 23 mai 230. Il eut pour successeur saint Pontien. D—s.

URBAIN II, élu pape, le 12 mars 1088, succéda à Victor III, qui l'avait désigné, en mourant, pour le remplacer. Il était Français, et portait le nom d'Eudes ou Odon, fils du seigneur de Lagny, près Châtillon-sur-Marne, ce qui l'a fait quelquefois désigner sous le nom d'Eudes de Chastillon. Il avait fait ses études à Reims, sous saint Bruno, et il devint chanoine de la cathédrale, puis archidiaire de la même ville. Retiré ensuite à Clugny, il y fut nommé prieur par saint Hugues, qui en était abbé et qui l'envoya à Grégoire VII. Ce pape, frappé du mérite et des talents d'Odon, le nomma évêque d'Ostie, et lui donna toute sa confiance. Quoique sincèrement attaché à Grégoire, Odon soutint fermement même à Didier, en présence de Henri, que le consentement de l'empereur était nécessaire pour l'installation du pape. Cette dissidence d'opinion ne brouilla point, ainsi qu'on a pu le remarquer, l'évêque d'Ostie avec Didier, puisque celui-ci contribua puissamment à l'élévation d'Odon. Dès le lendemain de sa nomination, le nouveau pape, qui avait pris le nom d'Urbain II, en fit part à tous les catholiques, et leur déclara par écrit qu'il suivrait en tout les traces de Grégoire VII. Cependant l'anti-pape (V. GUIBERT) était toujours dans

Rome. Urbain ayant manifesté de l'indulgence pour ses partisans, les Romains se réunirent pour chasser honteusement Guibert, auquel ils firent promettre par serment qu'il n'usurperait plus le Saint-Siège. mais il conservait toujours celui de Ravenne. La disposition des esprits ne tarda pas à changer. La prise de Mantoue par Henri rehaussa le courage des schismatiques, c'est-à-dire de ses partisans et de ceux de l'antipape, qu'ils rappelèrent alors dans les mêmes murs d'où ils venaient de l'expulser. Ces mouvements si fréquents, en sens contraires, se firent encore sentir plusieurs fois pendant le pontificat d'Urbain II, et ne finirent que sous Pascal, son successeur, par la mort de l'auteur de ces troubles déplorables. La France attira bientôt l'attention d'Urbain. Le roi Philippe I^{er}. venait de répudier sa femme Berthe, pour épouser Bertrade, femme de Foulques, comte d'Anjou, et encore vivant. Ce divorce doublement criminel excita l'animadversion d'Urbain contre l'évêque de Senlis, qui avait donné la bénédiction nuptiale. Urbain écrivit à ce sujet une lettre très-sévère à l'archevêque de Reims, pour lui intimier de faire réparer le scandale donné par son suffrage, de remonter au roi la faute qu'il avait commise, et la nécessité de l'effacer. Philippe fut excommunié dans le concile d'Autun et dans celui de Clermont, mais avec des formes moins sévères que celles qui avaient été employées contre Robert, son aïeul. On sait, au surplus, que Philippe fut enfin absous, après avoir promis de quitter Bertrade. En 1095, un projet plus vaste appela Urbain II dans cette même France, où déjà avait éclaté le dessein de la première croisade.

L'éloquence d'Urbain au concile de Clermont, ce que les écrivains de Pierre l'Ermi si glorieusement commencés se crurent appelés par le nom du ciel à des succès illustres lorsque le chef suprême de l'église eut promis l'absolution de son serment et béni les armes de tous ceux qui combattraient dans cette sainte cause : leurs espérances furent point trompées. Mais ces tableaux historiques sortent de nos premiers corps littéraires. Qu'il nous suffise de remarquer que ce fut un pape français, dans sa patrie donner le mouvement à cette révolution morale où le triomphe de la religion chrétienne amenait de si grands changements prodigieux dans les mœurs et dans la politique de tous les peuples civilisés, et préparait, par des succès inespérés, l'affermissement de la liberté des peuples. Urbain II revint en Italie pour le concile de Bari, où les évêques se trouvèrent, et où il discutèrent la procession du Saint-Esprit avec la supériorité de talent qu'il avait déjà donné tant de fois. Urbain vécut assez pour voir les premiers succès des Croisades s'étaient rendus maîtres de Jérusalem le 3 juin 1098 ; Jérusalem encore de son vivant, le 10 juillet 1099 : il mourut à Rome après onze ans quatre mois et huit jours de pontificat.

(1) Voy. *l'Influence des Croisades*, de M. de Choiseul, de l'Académie des Inscriptions, et *l'Histoire des Croisades*, de M. de Choiseul, de l'Académie française.

l lettres d'Urbain II
il des conciles du P.
ie, écrite en latin par
ne manière très-inté-
insérée dans les *OEU-*
tes de dom Mabillon.
our successeur Pascal

D—s.

III (HUBERT PRIVELLI
pape, sous le nom d')
ovembre 1185, et suc-
I. Il avait été archidia-
es, et ensuite de Milan,
Le pape Lucé l'avait fait
de cette même ville, puis
1182. Sept mois après,
son bienfaiteur sur le
al. Sa nouvelle dignité
en contradiction avec
Frédéric Barberousse. Il
s'usurpations de Frédé-
ait emparé des biens
esse Mathilde (*Voy.*
vait laissés au Saint-
ait la dépouille des
s en sorte que leurs suc-
nt réduits à faire des
ur vivre, et supprimait
es de filles, afin d'en con-
venus, sous prétexte de
des abbesses. L'empe-
côté, ne pardonnait pas
avoir fait cardinal Vol-
le Rodolphe, qu'il pro-
nar avait été élu arche-
rence; Frédéric fit saisir
et l'attribua à son com-
olphe. Le pape menaça
l'excommunication, et
rmer tous les chemins
our empêcher qui que
à Rome; ce qui obligea
ibler, pour son légat en
Philippe, archevêque de
is le plus grand chagrin
Urbain et qui avança ses
la nouvelle de la reprise

LVII.

de Jérusalem par les infidèles, après
que cette ville eut été pendant qua-
tre-vingt-huit ans au pouvoir des
chrétiens. Urbain, déjà très-âgé,
succomba à sa douleur, et mourut à
Ferrare, le 19 octobre 1187, après
un an et près d'onze mois de ponti-
ficat. Il eut pour successeur Grégoire
VIII.

D—s.

URBAIN IV (JACQUES PANTA-
LÉON, pape, sous le nom d'), suc-
céda à Alexandre IV. Il était de
Troyes en Champagne, et d'une
naissance obscure. Mais son mérite
l'avait fait élever à plusieurs places
dont il avait été trouvé digne. D'a-
bord archidiacre de Laon, ensuite
évêque de Verdun, il était patriar-
che de Jérusalem, et se trouvait à
Viterbe, où l'avait appelé une affaire
de son église, au moment de la mort
d'Alexandre IV. Huit cardinaux seu-
lement étaient réunis à Viterbe pour
donner un successeur à Alexandre.
Ne pouvant s'accorder sur le choix
de l'un d'entre eux, ils jetèrent les
yeux sur Jacques Pantaléon, qui fut
élu le 29 août 1261. Le premier
soin d'Urbain IV fut d'augmenter le
nombre des cardinaux. Il en nomma
quatorze, dont deux lui succédèrent
par la suite. Urbain s'occupa ensui-
te, mais inutilement, de concilier
le différend entre Alfonso, roi de
Castille, et Richard, comte de Cor-
nouailles, tous deux prétendant à
l'empire d'Allemagne vacant depuis
douze ans. La couronne de Sicile fut
ensuite l'objet de sa sollicitude. Il
l'offrit à saint Louis pour un de ses
enfants. Le saint roi la refusa malgré
les instances réitérées du pontife. On
sait que Charles d'Anjou l'accepta
ensuite malgré les droits de Conrad,
que saint Louis n'avait pas voulu
violier. Ce fut Urbain IV qui insti-
tua la fête du St.-Sacrement, qu'il

13

fixa au jeudi après l'octave de la Pentecôte. Le pape demeurait à Orviette depuis deux ans, lorsque les habitants se déclarèrent contre lui, et prirent un des forts appartenant à l'église. Cet événement détermina Urbain à se faire porter en litière à Pérouse, où il mourut le 2 octobre 1268, après deux ans, trois mois et quatre jours de pontificat. Sa modération et sa facilité à pardonner les injures ont honoré sa mémoire. On cite surtout la douceur dont il usa envers trois gentilshommes du pays de Trèves, qui l'avaient autrefois pris et dépouillé pendant qu'il était légat d'Innocent IV en Allemagne. Ces malfaiteurs sollicitèrent son indulgence et lui offrirent des restitutions convenables, depuis qu'il fut pape. Non-seulement il leur pardonna ; il refusa même les restitutions, et se contenta de leur écrire pour les exhorter à ne plus commettre de pareils crimes. On a de ce pape une Paraphrase du *Miserere* dans la *Bibliothèque des Pères*, et soixante-une lettres dans le *Trésor des anecdotes* du P. Martenne. On trouve aussi des lettres d'Urbain IV, dans les conciles du P. Labbe, et dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Grosley a inséré la vie de ce pontife dans les *Éphémérides troyennes* de 1761. Urbain IV eut pour successeur Clément IV.

D—s.

URBAIN V, élu pape à Avignon, vers la fin d'octobre 1362, succédait à Innocent VI. Il s'appelait Guillaume Grimand ou Grimoard, fils d'un chevalier de ce nom, seigneur de Grisac en Gavaudan au diocèse de Mende. Après avoir étudié avec succès le droit civil et canonique, qu'il enseigna lui-même ensuite tant à Montpellier qu'à Avignon, il avait été pour

vu de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, puis de celle de Saint-Victor de Marseille, qu'il possédait lorsqu'il fut élu. Les cardinaux ne nommèrent point l'un d'entre eux, parce qu'ils furent long-temps à s'accorder, et préférèrent choisir un étranger. Urbain V donna un évêque à l'église d'Avignon, qui n'en avait pas eu sous les deux derniers papes, Clément et Innocent. Ils en touchaient les revenus et les faisaient administrer par des grands vicaires. Urbain y nomma son frère, qui était chanoine régulier de Saint-Pierre de Die. Le roi de France, Jean, vint visiter le pape dans Avignon, et y attendre le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, que ses exploits contre les infidèles avaient rendu fameux. Ces deux princes projetèrent une nouvelle croisade, à laquelle Urbain donna son consentement, et qu'il favorisa de tous ses vœux ; mais elle n'eut point lieu (*Voy. TALLEYRAND, XLIV, 434*). Les Romains sollicitaient vivement Urbain de revenir à Rome pour faire cesser les maux causés en Italie par la longue absence des papes. L'empereur Charles IV l'en pressait également. Le roi Jean tâchait au contraire de le retenir à Avignon. Urbain crut que son devoir le rappelait à Rome ; et en conséquence il partit de Marseille le 19 mars 1367, avec une flotte de vingt-trois galères, et d'autres bâtiments que la reine de Naples et les Vénitiens lui avaient fournis. Il arriva à Rome le 16 octobre, et y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Après avoir été installé dans la chaire pontificale, il passa au Vatican, qu'il fit rétablir avec magnificence. Il n'en déploya pas moins dans le nouveau reliquaire qu'il fit exécuter pour enchâsser les

s deux saints apôtres Pierre
 l. Saint Pierre y est re-
 f en pape avec une thia-
 gée de trois couronnes. Ce
 ent, très-riche pour la ma-
 ais d'un mauvais goût d'or-
 fut déposé à Saint-Jean-de-
 sur un grand tabernacle sou-
 quatre colonnes de marbre,
 is du grand autel. L'empe-
 arles IV vint en Italie, en
 la prière du pape, avec une
 se armée pour soumettre les
 urs des terres de l'Église.
 paravant il avait confirmé,
 bulle d'or, tous les privilè-
 onations accordés aux papes
 empereurs. Le dénombre-
 s domaines et des droits de
 de Rome y était fait avec
 de, parce que la longue ab-
 s papes et des empereurs y
 porté une grande confusion,
 donné lieu à plusieurs usur-
 L'empereur trouva le pape
 e, et alla l'attendre à son
 n mille de Rome, où Urbain
 entrée à cheval; l'empereur
 nte de Savoie marchaient à
 tenaient la bride, chacun de
 é. L'impératrice s'y rendit
 s jours après, et le pape la
 a, le jour de la Toussaint,
 se. L'empereur y remplissait
 tion de diacre, mais il ne
 t l'évangile, ce qu'il ne pou-
 re que le jour de Noël. L'em-
 d'Orient, Jean Paléologue,
 ssi visiter Urbain à Rome,
 mander des secours aux prin-
 ccident contre les Turcs. Il
 bien accueilli du pape; mais
 tira point d'autre fruit de
 arche. En 1370, Urbain
 le dessein où il était de
 er à Avignon pour rétablir la
 tre la France et l'Angleterre.

Il écrivit aux Romains pour les ras-
 surer sur son absence. Sainte Brigitte
 de Suède fit de vains efforts pour le
 reteuir, l'assurant qu'il mourrait
 bientôt s'il retournait à Avignon.
 Urbain partit le 26 août et arriva le
 24 septembre. On le reçut avec une
 grande joie. Mais, peu de temps
 après, il tomba dangereusement ma-
 lade, et mourut le 19 déc., après un
 pontificat de huit ans et deux mois.
 Urbain V exerça son zèle contre les
 clercs déréglés, simoniaques, et con-
 tre les usuriers. Il réforma, autant
 qu'il put, la pluralité des bénéfices.
 Pendant son pontificat, il entretenit
 cent étudiants en différentes univer-
 sités; il fonda à Montpellier un col-
 lège pour douze élèves en médecine,
 et donna, en plusieurs occasions, des
 marques de sa tendre affection pour
 les pauvres. Il fit bâtir plusieurs
 églises et fonda plusieurs chapitres
 de chanoines. Le palais d'Avignon
 fut construit par ses soins. On a re-
 marqué qu'il avait un goût singulier
 pour les bâtiments. Il aimait à ex-
 pédier les affaires et à réprimer la
 chicane des avocats et des procu-
 reurs. Il ne se laissa point dominer
 par l'affection naturelle pour ses pa-
 rents. On a de lui quelques lettres
 peu importantes. Urbain V eut pour
 successeur Grégoire X. D—s.

URBAIN VI, élu pape le 8 avril
 1378, était né à Naples, et s'appelait
 Barthelemi de Prignano. Son père
 était Pisan, et sa mère Napolitaine.
 Docteur fameux en droit canon,
 humble, pieux, désintéressé, grand
 ennemi de la simonie, zélé pour la
 chasteté et pour la justice, mais se
 fiant trop sur sa prudence et trop
 disposé à prêter l'oreille aux flatter-
 ies, tel est le caractère moral que
 l'historien ecclésiastique remarque
 en lui; et comme aucun trait de cet

homme singulier ne doit échapper à l'histoire, en faisant la peinture de sa personne il ajoute qu'il était de petite taille, épais, le teint basané, et âgé d'environ soixante ans, lorsqu'il fut élu pape. Il avait exercé successivement, à Avignon et à Rome, des emplois distingués, et était parvenu d'abord à l'archevêché d'Auronte ou Auruntia, puis à celui de Bari, en 1376. Il disait tous les jours la messe, portait un cilice jour et nuit, jeûnait même outre les jours d'obligation, et tous les soirs se faisait lire la Bible, jusqu'à ce qu'il s'endormit. Son élection fut orageuse : elle est remarquable, parce qu'il fut le premier à qui l'on donna un compétiteur dans la personne de Clément VII. (V. GENÈVE, Robert DE), et que ce fut à cette époque qu'éclata le schisme d'occident. Urbain succéda à Grégoire XI, qui avait enfin rétabli la résidence du pape à Rome. Pour la maintenir, le peuple voulait un pape romain : il le demandait avec tumulte autour du conclave, composé en ce moment de seize cardinaux, dont quatre seulement étaient Italiens. Ils prirent à la hâte un Napolitain, afin de ne pas paraître céder tout-à-fait aux clameurs populaires ; mais ils l'intronisèrent avec toutes les formes accoutumées ; ils écrivirent même aux six cardinaux restés à Avignon, et qui ratifièrent l'élection. Urbain ne fut pas plutôt en possession du souverain pontificat, qu'il voulut user avec une sévérité excessive de son droit de réforme et de réprimande. Il blâma publiquement les évêques qui résidaient en ce moment à Rome, et les traita de parjures. Il reprocha, dans un sermon très-violent, aux cardinaux et aux prélats, leurs mœurs scandaleuses.

Cette conduite le rendit odieux : les cardinaux mécontents sortirent de Rome, et se retirèrent à Anagni, où ils appelèrent des troupes pour leur sûreté. Urbain sentit, mais trop tard, le tort qu'il avait eu d'aliéner ainsi les esprits. Il fit de vaines démarches pour rappeler à Rome ces fugitifs. Ceux-ci prétendirent bientôt que l'élection d'Urbain était nulle, comme ayant été forcée ; et ce fut sur ce prétexte qu'ils se déterminèrent à élire Clément VII, ainsi qu'il a été dit à son article. Il est inutile de reproduire le tableau affligeant des dissensions qui naquirent de cet état de choses. Les puissances se partagèrent entre les deux pontifes, varièrent dans leur attachement, et plusieurs finirent par adopter la neutralité. Il faut se borner ici à ce qui regarde Urbain. Il créa vingt-six cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, et se vit obligé de prendre des mesures de défense plus énergiques. Il appela de Hongrie Charles de Duras, pour le couronner roi de Naples, et l'opposer à Louis d'Anjou, que la reine Jeanne avait fait donataire de ses états ; mais Urbain ne tarda pas à se brouiller avec son protecteur, dont il trouvait les opérations trop lentes. L'impatience d'agir ne lui permit pas de l'attendre, et il se mit en chemin pour Naples, malgré les représentations de la plupart de ses cardinaux, qui refusaient de l'accompagner, et qu'il menaça de dépouiller de leurs dignités, s'ils ne venaient le joindre. Charles l'atteignit près d'Aversa, et l'accompagna à Naples, où, sous le prétexte de le traiter avec honneur, il le fit environner d'une garde nombreuse, qui le retenait en effet prisonnier. Urbain se plaignit, et Charles lui demanda

ent pardon avec larmes. Il profita de sa liberté pour se rendre à Nocera; et cet acte de dévouement de le brouiller avec les cardinaux, craignant les suites de cette division, ne voulut pas l'aborder de le suivre. Ils formèrent ensuite un autre projet; et Urbain, de s'emparer d'une personne, et de lui donner le pape. Le pape, furieux en apparence, fit insister les prévenus, et les fit saisir de François de Sforza son neveu, qui en fit répondre à la question *des circonstances* l'aveu du complot. Il fut dégradé, et procéda à l'excommunication de Charles de Anagnin sa femme, de Pierre de Clément, et de tous leurs partisans adhérents. Le pape prévoyant d'une tour très-élevée; l'excommunication fut prononcée sur eux et les cierges qu'on éteignait et qu'on jeta sur les assises Charles irrité des censures portées contre lui, vint assiéger le château dont il s'empara bientôt; mais le siège pendant sept mois n'ayant tous les jours à sa fenêtre une clochette et un flambeau rouge, excommunié l'asségeant. Les six cardinaux assiégés souffrirent une seconde fois la cruauté encore que la personne Urbain reçut enfin un seigneur allemand du nom de Sforza, au moyen duquel il s'échappa et gagna la Saxe. Urbain menait avec lui sa cour, ses cardinaux et l'évêque d'Aquila, qu'il voulait arrêter également, et qu'il voulait en route, parce qu'il retar-

dait sa fuite. Urbain s'embarqua à Salerne, et après avoir touché en Sicile, où il était reconnu, parvint à Gênes, le 23 septembre 1385. Là il s'occupa de créer de nouveaux cardinaux. Une conspiration formée pour s'emparer de sa personne n'eut point de succès. Il en fut de même d'un projet conçu pour l'empoisonner. On accusa deux cardinaux, Pierre de Pratz et Galiot de Tarlat de Pietramala, d'avoir ourdi ces complots, et leur fuite les rendit suspects. Quant aux prisonniers, cinq disparurent dans une nuit : on racontait diversement leur mort. On crut que quelques-uns avaient été jetés à la mer, d'autres égorgés et enterrés dans une écurie. Il n'y eut d'épargné que le cardinal de Sainte-Cécile, à la prière de Richard, roi d'Angleterre. Cependant, Charles de Duras ou de la Paix était mort en retournant en Hongrie. Sa veuve avait fait proclamer le jeune Ladislas, son fils, âgé de dix ans. Urbain ne voulut point le reconnaître à cause des censures portées à Nocera, et se mit en chemin pour s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété. Il quitta Gênes, et s'établit à Pérouse, d'où il partit avec une armée pour accomplir son projet; mais à peine était-il à dix milles de la ville, que sa mule tomba rudement par terre, et le blessa dangereusement. Il se fit transporter à Tivoli, et de là revint à Rome, qui le reçut avec indifférence : il y mourut, le 15 octobre 1389, après onze ans, six mois et huit jours de pontificat. Il avait réduit le jubilé à l'espace de trente-trois ans, en mémoire de la vie de J.-C.; institué la fête de la Visitation de la Sainte-Vierge; ordonné qu'on pourrait célébrer la fête du Saint-Sacrement malgré l'interdit,

et accordé cent jours d'indulgence à tous ceux qui accompagneraient le saint viatique depuis l'église chez un malade, et de chez un malade à l'église. S'il n'est pas permis de révoquer en doute le témoignage des historiens qui ont rapporté tous ces traits odieux de la conduite d'Urbain VI, il doit l'être du moins d'attribuer une partie de ses actions à cette aliénation d'esprit qui n'est pas sans exemple dans une tête exaltée par des idées mystiques et des pratiques trop rigides. Cet accident est attaché à la condition humaine. Tel était l'avis des cardinaux de ce temps-là, qui disaient que *le fatte des honneurs avait ébranlé le cerveau du pontife* (V. l'*Hist. de l'Égl. gallic.*, l. 41), et c'est la seule manière, non pas de justifier, mais d'expliquer cet étrange amalgame des vertus les plus respectables et des plus révoltantes cruautés. Urbain VI eut pour successeur Boniface IX. D—s.

URBAIN VII (JEAN-BAPTISTE CASTAGNA, pape, sous le nom d'), élu le 15 septembre 1590, succéda à Sixte-Quint. Il avait été d'abord professeur de droit civil et de droit canon. Son mérite l'avait fait distinguer de bonne heure, et l'avait fait nommer nonce en Allemagne et en Espagne. Il avait, dans cette dernière légation, obtenu l'affection de Philippe II, et tenu sous les fonts de baptême une des filles de ce monarque. Il avait été enfin élevé à la pourpre, et créé cardinal du titre de Saint-Marcel. Le nom d'Urbain, qu'il choisit au moment de son élection, ne convint jamais mieux à personne, par la douceur de son caractère et par la modestie de sa conduite. En se revêtant de la chape blanche, il disait que, « quoique légère, elle lui paraissait pesante et bien au-dessus de

» ses forces. » Son expérience dans les affaires, l'intégrité, l'esprit de justice, qui animaient toutes ses actions, le firent recevoir avec acclamation des Romains, fatigués, pour la plupart, de l'administration violente, mais peut-être nécessaire, de son prédécesseur. Urbain avait éloigné sa famille de toute la faveur qu'elle se promettait de son exaltation. « Je ne veux pas, disait-il, donner les charges vacantes à mes parents, afin de me réserver le droit de punir en liberté ceux qui se conduiraient mal dans l'exercice de leurs fonctions. » Jamais peut-être Rome n'avait pu se promettre un tel bonheur sous un tel prince : malheureusement ces espérances furent trop tôt déçues : Urbain VII fut, dès le lendemain de son élection, attaqué d'une fièvre maligne à laquelle il succomba, le 26 septembre, après treize jours seulement de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire XIV. D—s.

URBAIN VIII (MAFFEO BARBERINI, pape, sous le nom d'), succéda à Grégoire XV, et fut élu le 6 août 1623. Il était d'une famille noble et ancienne de Florence, où elle avait occupé des places considérables. Dès son plus jeune âge, Barberini s'était distingué par ses heureuses dispositions. A l'âge de dix-neuf ans, il fut fait prélat. Sixte-Quint l'avait nommé référendaire ; Clément VIII lui avait donné le gouvernement de Fano, à l'âge de vingt-quatre ans ; ensuite la charge de protonotaire apostolique, et depuis l'archevêché de Nazareth : enfin, Paul V l'avait élevé à la pourpre. Il avait dressé l'acte de possession de Ferrare, et signé le contrat de mariage de Philippe III avec la reine Marguerite. Barberini, envoyé nonce en France, y était venu pour com-

Henri IV sur la naissance de son fils, depuis Louis XIII. Urbain VIII fut généralement louée, à cause de l'intérêt qu'il avait pour les mœurs et de l'habileté avec laquelle il s'était acquitté de ses devoirs (1). Son zèle pour la religion confirma les espérances que son élévation avait fait concevoir. Il s'attacha à la conversion des hérétiques et à l'extinction des schismatiques d'Orient. Il réussit à l'égard de quel-ques évêques à les exhorta à se séparer des femmes qui paraissaient à l'église d'une manière indigne et à la modestie. Ce qui l'occupait le plus, ce fut la béatification et la canonisation de quelques saints célèbres par la piété de leur vie, tels que André Avelin de Thienne, Felix de François de Borgia, Élisabeth de Portugal, Ignace de Loyola et Vincent de Lérins. Ces actes solennels de sa pontificat, de ces clefs lui paraissaient si importants à confirmer de plus en plus, dans une manière irrévocable, ce qu'il avait fait un sujet de sa doctrine dans les premiers siècles, que l'église s'attribuait particulièrement ce pouvoir (V. le Pr. Hé-rodote 998). Urbain VIII, à la fin de quelques-uns de ses pontificats, défendit de rendre honneur à ceux qui étaient morts sans l'odeur de sainteté, avant qu'ils n'eussent été béatifiés ou canonisés à la cour de Rome. Ce pape réforma plusieurs nouvelles églises, et en

répara beaucoup d'anciennes. Il conféra, le premier, le titre d'*Éminence* aux cardinaux, et leur donna ainsi le rang de princes de l'Église. Il renouvela plusieurs fois la fameuse bulle *In œnâ Domini*, proscrite en France, et depuis abolie par Clément XIV. Il supprima, en 1630, l'ordre des jésuitesses, qui s'était multiplié en Italie et dans les Pays-Bas, comme étant contraire aux saines doctrines et aux bonnes mœurs. La vie politique d'Urbain VIII mérite aussi d'être remarquée par des événements et des actes d'une grande importance. Pendant la guerre de la Valteline, sous le ministère du cardinal de Richelieu, il imposa un tribut à tout le clergé d'Italie, qui était sous la domination espagnole; il fit fortifier le château Saint-Ange, et plusieurs endroits de Rome; il réussit à réunir au domaine du Saint-Siège le duché d'Urbin, les comtés de Montefeltro et de Gubio, la seigneurie de Pesaro, et le vicariat de Sinigaglia. En 1639, Urbain VIII déclara la guerre au duc de Parme, et lui enleva Castro, dont il voulait réunir le duché au Saint-Siège, faute par le duc de rembourser les sommes qu'il devait au mont-de-piété de Rome, et pour lesquelles il avait engagé son duché. Ce fut une guerre de chicane, prolongée par des négociations infructueuses, et qui ne fut terminée qu'en 1644. La France, les Vénitiens, le grand-duc de Toscane et le vice-roi de Naples furent les médiateurs de la paix; et le duc de Parme rentra dans la possession de Castro. Ce fut Urbain VIII qui condamna le livre de Jansenius, par sa bulle de 1642. On sait trop ce qu'il en résulta de troubles et de dissensions jusqu'à la fin de ce siècle, et dans tout le cours du suivant,

Illes qu'il portait dans ses armoiries, et que son exaltation fit naître, dont le quatrain suivant, où l'on fait parler un Français, un Espagnol et le pape

*abunt. Hispanis spicula figent,
gant emorientur apes.
suntis, nullis sua spicula figent.
princeps figere vescit opium.*

pour que nous ayions à nous appesantir davantage sur ce sujet. Ces querelles déplorables sont à peu près tombées dans l'oubli, et il serait au moins inutile de les en tirer. Ce pontife entendait si bien le grec qu'on l'appelait l'*Abeille attique* (2). Il eut de grands succès dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Église. Ses vers latins ont été imprimés à Paris, au Louvre, 1642, in-fol., avec beaucoup d'élégance, sous ce titre : *Maffei Barberini poemata*. Les pièces les plus considérables sont : I. Des paraphrases sur quelques Psaumes et Cantiques de l'Ancien Testament. II. Des Hymnes et des Odes sur les fêtes de N.-S., de la Sainte Vierge et de plusieurs Saints. Ses Odes surtout sont très-estimées : Vittorio Rossi dit qu'elles sont très-pures, très-élégantes, et remplies de grâces poétiques. III. Des Épigrammes sur divers hommes illustres. On a de lui des Poésies italiennes, Rome, 1640, in-12., et on les a réimprimées à la suite des poésies latines, dans l'édition du Louvre (pag. 227-318) : elles se composent de soixante-dix Sonnets, deux Hymnes et une Ode. Urbain détestait les écrivains médiocres. Un d'eux, nommé *Rusticus*, lui avait adressé un gros ouvrage, qui l'avait fort ennuyé. Le pontife lui appliqua très-spirituellement ce vers, parodie d'Horace :

Despicit Urbanus quæ Rusticus edit ineptæ.

Urbain VIII mourut, le 29 juillet 1644, après avoir gouverné l'Église pendant vingt-un ans et vingt-deux jours. Il avait élevé quelques-

uns de ses parents aux dignités de l'Église et de l'état, sans avoir cependant porté le népotisme jusqu'aux excès reprochés à ses prédécesseurs. Sa douceur et sa facilité à pardonner les injures ont fait chérir sa mémoire. Il avait eu à se plaindre vivement du cardinal Deti, qui l'avait fort maltraité avant son pontificat. Non-seulement il oublia ses ressentiments; il lui procura même le décanat, par reconnaissance pour Clément VIII, qui avait été son bienfaiteur et celui de ce cardinal. Urbain VIII eut pour successeur Innocent X.

D—s.

URBAIN (FERDINAND DE SAINT-), célèbre artiste, naquit, en 1654, à Nancy, d'une famille à laquelle les ducs de Lorraine avaient accordé des lettres de noblesse. Entraîné par un goût particulier pour les arts, il apprit sans maître le dessin et la peinture. Mais voyant que sa patrie, désolée par une longue suite de guerres, ne présentait aucune ressource, il se rendit, en 1671, à Munich près d'un de ses oncles; de là, il visita les plus célèbres académies d'Allemagne et d'Italie, cherchant à se perfectionner non-seulement dans le dessin et la peinture, mais aussi dans l'architecture et la gravure. Arrivé à Bologne, il fut reçu membre de l'académie de cette ville, et le conseil municipal, en lui confiant la direction de son cabinet de médailles, le nomma son premier graveur et son premier architecte. Il avait rempli, pendant dix années, ces fonctions honorables, lorsque le pape Innocent XI l'appela à Rome, et le nomma aussi son premier architecte, en lui confiant la direction de son cabinet de médailles. Saint-Urbain occupa ces divers emplois sous les papes Innocent XI, Alexandre VIII,

(2) Ce surnom fait une allusion visible aux mémoires des Barberini, de même que le titre d'*Abeille* sur une dombe, par Leo Allatius, à la Bibliographie des écrivains qui florissaient à Rome de son temps (Foy. ALLACCI).

II ; et pendant vingt ans il a fait un grand nombre de médailles d'une rare beauté. Il a gravé des monnaies courantes et des médailles ou jetons pour terminer ses jours à la suite de son souverain, Léopold de Lorraine, prit la peine de rappeler dans ses états qu'il n'y avait rien qui ne lui faisait tant d'honneur. Après les plus vives sollicitations, ayant enfin obtenu du pape la démission de son évêché, il le reçut avec les honneurs de la plus haute distinction. Il obtint le traitement que cet évêché rapportait à Rome, lui assigna un logement à l'hôtel de Lorraine, à Nancy, et lui confia les fonctions qu'il avait exercées à Rome. Saint-Étienne de Lorraine et François de Lorraine, Léopold et François de Lorraine, ces trente-cinq années il a enrichi son art par de nombreuses réductions. On a de lui un grand nombre de médailles ou monnaies. Il a gravé la suite des papes, et a point achevée ; il fut appelé pour celle des ducs de Lorraine à laquelle il a donné la suite. Il exécuta aussi quelques médailles pour les maisons d'Esclapart, pour l'électeur palatin, pour les princes italiens, des médailles pour les prélats, des monnaies pour les matrices qui sont gravées sur le burin ont été transmises à la France, où on les montre avec les médailles de l'empire. On a frappé en Lorraine, pour immortaliser ses mérites remarquables, des médailles ou monnaies gravées. En 1735, le pape Clément XII lui envoya les in-

signes de l'ordre du Christ. Saint-Urbain mourut à Nancy, le 11 janvier 1738, âgé de 85 ans. Il avait épousé à Rome, en 1699, la fille d'un célèbre sculpteur du roi d'Espagne et du pape ; elle mourut à Nancy, en 1743.

G—Y.
URBANUS (HENRI). *Voy.* CORDUS.
URBIN (Ducs d'). *Voy.* MONTEFELTRO et ROVÈRE.

URCEUS CODRUS (ANTOINE), littérateur, naquit le 14 août (1) 1446 à Rubiera (2), ville située entre Modène et Reggio, mais dépendante de cette dernière ville. Sa famille tirait son origine des *Orzini-Nuovi* dans le territoire de Brescia ; et elle en avait pris le nom d'*Orcei*. Le père d'Antoine, quoique assez peu favorisé de la fortune, ne négligea rien pour lui procurer les avantages d'une instruction solide. Ayant fait ses premières études à Modène, il vint à Ferrare suivre les leçons de Bapt. Guarino (*Voy.* ce nom), et de Luc Ripa, deux très-habiles maîtres ; et fit, sous leur direction, des progrès si rapides dans les langues et la littérature anciennes, qu'il fut bientôt surpassé tous ses condisciples. En 1469, il fut appelé à Forli pour y enseigner les humanités ; et quoiqu'il fût très-jeune encore, on lui assigna un traitement plus considérable que celui de son prédécesseur. Ses talents lui valurent la protection de Pino Degli Adelfi (*Voy.* ce nom), seigneur de cette ville, qui le combla de témoignages d'amitié, le nomma précepteur de son fils, et lui donna sa table avec un logement dans son palais. Un jour le prince lui dit, en l'abordant, *messer Antonio, mi vi raccomando* (3) : Urceus lui ré-

(1) *Postidie idnum Augusti natus sum. Sermo IV.*

(2) En latin *Herbarin*.

(3) Formule de politesse encore usitée en Italie.

pliqua sur-le-champ : *Dunque Giove a Codro si raccomanda*. Cette répartie fit fortune , et le nom de Codrus lui resta. Comme il était très-laborieux , il étudiait le matin à la lumière d'une lampe. Un jour qu'il était sorti sans l'éteindre , le feu prit à des papiers qu'il avait laissés sur sa table , et se communiqua rapidement à sa bibliothèque. Averti de cet accident , Codrus accourut aussitôt ; mais voyant qu'il était impossible de sauver des flammes un ouvrage (4) auquel il venait de mettre la dernière main , il tomba dans le désespoir le plus affreux. Après avoir exhalé sa colère dans un torrent d'injures adressées à la Vierge et aux saints , il défendit à ses amis de le suivre , et sortant de la ville , s'enfonça dans un bois où il passa toute la journée , dans un continuel délire. Quand il voulut rentrer , les portes étaient fermées , et il fut obligé de coucher sur un fumier. Le matin , il alla demander un asile à un pauvre menuisier , chez lequel il demeura six mois sans livres , et ne voulut voir personne. Enfin , cédant aux prières du prince de Forli , Codrus consentit à reprendre son appartement qu'on avait réparé. La mort de Pino Degli Adelaffi , suivie , quelques mois après , de celle de son fils , laissait Forli en proie aux factions et aux troubles civils. Codrus vint à Bologne , en 1480 , et , par la protection des Bentivogli , fut pourvu sur-le-champ de la double chaire d'éloquence et de langue grecque , qu'il remplit avec une réputation toujours croissante. Quoique sévère et sujet à de fréquents accès d'humeur , il avait le talent de se faire aimer de ses élèves , qui le regardaient comme un

père. Son peu de fortune et sa vaine santé l'avaient toujours empêché de songer au mariage ; mais la fin de sa vie , il regretta de n'avoir pas pris une compagne dont les soins auraient adouci sa situation. Ses mœurs n'avaient pas toujours été pures ; et le cynisme avec lequel il s'exprimait avait jeté des doutes sur sa croyance ; mais dans sa dernière maladie , il témoigna un grand repentir de sa conduite , et manda lui-même les sacrements reçut d'une manière édifiante. Il cessa de protester de son attachement à la religion. Il mourut à Bologne , en 1500 , à l'âge de cinquante ans. Son corps fut porté par ses amis au monastère de Saint-Sauveur , où il avait choisi sa sépulture. Il légua par son testament , à ce monastère , outre une somme de vingt livres , un superbe manuscrit des *Œuvres* de saint Basile , apporté de Constantinople , et que l'on voit encore dans la bibliothèque. On mit sur son tombeau cette courte épitaphe : *Quisquam hic est Codrus ?* *Non est hic Codrus* . C'était un homme simple , sans grands goûts , ennemi du faste et de la représentation ; quoique dans sa jeunesse , il n'avait point de goût pour le servir. Si l'on en croit Mantouan (*Sylvæ*) , Codrus , pendant qu'il était à Bologne , avait écrit l'*Iliade* sur ses genoux , et d'une main il écumait son cheval , et de l'autre il tournait la manivelle. Malgré son humeur bizarre et sa vanité , ce savant avait beaucoup de mérite. Les plus connus sont Alde Manuce : le premier choisit pour revoir ses *Épigrammes grecques* ; et le second lui donna son *Recueil de Lettres grecques* , imprimé en 1499. Les *Œuvres* de Codrus ont été publiées par Phil. F. Bolognese , en 1502 , in-fol. , avec

(4) Cet ouvrage avait pour titre *Pastor* ; mais on ne le connaît ni le genre , ni le sujet.

acteur, par Barth. Bian-
 n disciple. Cette première
 t très-rare et fort recher-
 curieux. On en trouve la
 n dans la *Biblioth. de*
 ément, tome VII, art. Co-
 lans le *Manuel du libraire*
 met. Elles ont été réimpri-
 mise, 1506, in-fol.; Paris,
 -4°; et Bâle, 1540 (5),
 rmat. Ce Recueil contient
 discours (*Sermones*) (6);
 es; deux livres de *Sylves*,
 res, une *Églogue* et des
 mes. Les Discours sont la
 plus intéressante des ouvra-
 drus; mais le quatrième,
 me et le douzième sont rem-
 cémentés telles qu'on est sur-
 aient pu jamais être pro-
 public. Saint-Hyacinthe a
 extrait fort étendu des
 de Codrus, d'après l'édit.
 dans les *Mémoires litté-*
 715; reproduit en 1740,
 tre de *Matanasiana*. Cet
 t précédé d'un portrait de
 d'une laideur si plaisante
 difficile de le croire ressem-
 suivi de sa Vie, d'après
 bianchini, mais augmentée
 ses traits tirés de ses ou-

chi prétend qu'au lieu de MDXL, il
 . XI; (*Bibl. modenese*, VI, 208); ainsi
 , aurait précédé celle de Paris, de
 mais c'est une erreur: l'éd. de Bâle
 t de 1540. Voy. la *Bibl. de David*

e, dans son *Appel à toutes les nations*
 i depuis a été refondu), avait, sur
 le duc de la Vallière, cité un passa-
 rmones de Codrus qu'il appelaît Co-
 de La Vallière avait traduit *Sermo-*
 ons, et Voltaire s'en était rapporté
 fut l'occasion de quelques reproches
 losophe de Ferney. La Vallière en
 ruit, s'empessa d'adresser à Voltaire
 19 avril 1761, qui fut imprimée dans
 aus laquelle il se recommandait la cause de
 et ce bon procédé qui donna lieu à la
 ttre de *M. de l'oltaire* à *M. le duc*
 , que les éditeurs de Kehl ont placée
 XLIX, in-8°, parmi les *Mélanges*
 A. B.—T.

vrages. On doit encore à Codrus le
 cinquième acte en partie de l'*Aulu-*
laria de Plaute (*V.* ce nom, XXXV,
 55), inséré dans plusieurs éditions
 du théâtre de Plaute, entre autres
 dans celle qu'on doit à Taubmann.
 Il existe des éditions séparées de
 cette pièce avec la conclusion de Co-
 drus, Cologne, 1510, in-4°; De-
 venter, 1512, même format; et
 Leipzig, 1513, in-fol. Enfin il a
 fourni quelques Notes sur les *Rei-*
rustica scriptores, insérées dans l'éd.
 de Paris, 1533, in-fol. Les autres ou-
 vrages de Codrus sont perdus. Outre
 les auteurs déjà cités, on peut con-
 sultier, sur cet écrivain, les *Mé-*
moires de Nicéron, tome IV; la *Vie*
 de Codrus par Righetti, dans le tome
 III des *Annali letterar. d'Italia*;
 une autre par B. Corniani dans la
Nuova raccolta calogerana, tome
 XXI; la *Bibliot. modenese* et la *Sto-*
ria della letterat. ital. de Tira-
 boschi, etc. W—s.

URFÉ (ANNE D'), poète, moins
 connu maintenant par ses ouvrages
 que par la bizarrerie de sa destinée,
 naquit en 1555, dans le Forez, d'une
 ancienne et illustre famille originaire
 de la Souabe, et alliée aux maisons
 de Lascaris et de Savoie (1). Il an-
 nonça, dès sa plus tendre jeunesse,
 un goût très-vif pour les lettres; et
 on a reproché justement à Baillet de
 l'avoir oublié dans sa liste des *En-*
fants célèbres. « C'est, dit Duver-

» dier, une chose admirable en ce
 » seigneur, que la muse ait commencé
 » de lui inspirer la fureur poétique
 » ayant à peine atteint l'âge de quinze
 » ans, depuis lequel temps il n'a
 » cessé et ne cesse, parmi autres no-

(1) V. le *Dict. de Moreri*, et la *Lettre de Huet*
 à *Mademoiselle Scudéry*, touchant Honoré d'Ur-
 fé, dans les *Dissert. sur différents sujets*, recueils
 lies et publiées par Tilladet, II, 68, éd. de 1720.

bles et sérieux exercices, de faire des vers, mais tels et si gaillards, que Pierre de Ronsard, qui en a vu, en prise grandement la façon et l'ouvrier (*Biblioth. française*). La lecture des poètes, en exaltant son imagination, devait le rendre plus sensible aux charmes de l'amour. Il adressa ses vœux à la belle Diane de Château-Morand, la plus riche héritière du Forez, et il eut le bonheur de les lui faire agréer. L'âge des deux amants était le seul obstacle à leur union. Le père de d'Urfé le fit voyager en Italie, en attendant le moment fixé pour son mariage. Étant à Marignan (1573) il composa plusieurs Sonnets à la louange de sa maîtresse. Duverdier les trouvait si beaux qu'il n'hésite pas d'en placer l'auteur parmi les meilleurs poètes de la France. Peu de temps après son retour, il épousa Diane; selon toute apparence en 1575, mais au plus tard en 1577. Il succéda, cette dernière année, à son père dans la place de bailli du Forez. Huet dit qu'il fut député de cette province aux états de la Ligue (2); mais il a confondu le bailli du Forez avec un autre personnage de sa famille. Anne d'Urfé ne cessa pas un instant de défendre avec zèle les droits d'Henri IV au trône. Ce prince le récompensa de sa fidélité par la charge de lieutenant-général du Forez, et il le nomma, peu après, membre de ses conseils d'état et privé. Cependant son mariage avec Diane n'était rien moins qu'heureux. Il fut annulé, sur la demande des deux époux, par sentence de l'officialité de Lyon, du 7 janvier 1598 (3). On dit qu'Henri IV voulut le comprendre, la même année, dans

la nouvelle promotion des ch du Saint-Esprit, mais que d'Urfé remercia le roi de cette faveur. L'attention étant d'embrasser l'état ecclésiastique : il prit en effet les ordres en 1599. Il fut pourvu presque aussitôt d'un canonicat du chapitre de Lyon, et il obtint, dans la suite, le prieuré de Montverdun et le prieuré de Montbrison, dont il se démit en 1611. Anne d'Urfé mourut à l'âge de soixante-six ans, laissant une réputation d'un homme de lettres et d'un savant distingué. On cite de lui : 1. La *Diane*; c'est le plus célèbre de cent cinquante sonnets qu'il composa à Marignan : il est en manuscrit; mais Duverdier en a publié cinq dans sa *Bibliothèque de Lyon*. 2. *Vingt sonnets posthumes*, publiés par Duverdier. 3. *Discours en vers*, et une *Imitation de la Bible*, en français, avec des arguments et des réflexions, etc. Tous ces ouvrages terminés en 1583, puisque Huet les a cités dans sa *Bibliothèque de Lyon*. 4. *Deux dialogues*, l'Honneur et la Vertue, Lyon, 1592, in-8°. 5. *Le Premier livre des hymnes*, Lyon, 1608, petit in-4°. de 224 pages. Duverdier lui a dédié ses *Diverses poésies*; et Papon le cite avec éloges dans la Préface de son *Notaire Recueil de poésies*, cité dans *Catal. de La Vallière*, t. 1, p. 101.

URFÉ (HONORÉ D'), fils de d'Urfé, est le héros du roman de l'*Astrée*. C'est pendant longtemps qu'il avait dédié cet ouvrage ses propres noms sous le voile de l'allégorie. La date de sa naissance, sur laquelle il est d'accord, suffit pour le placer au pays des fictionnaires avec Diane de Château-M

(2) Lettre de Huet, p. 76.

(3) Manuscrits de la Bibl. de Lyon, III, 176.

eur. Honoré naquit à Mar-
e 11 février 1567. Il eut
rrain le comte de Tende, sé-
le Provence, son oncle ma-
qui se chargea de veiller sur
ière éducation. Il acheva ses
u collège de Tournon, et l'on
'il s'y trouvait encore en
1), puisqu'il y fit représen-
te année, par ses camarades,
èce de drame de sa composi-
l'honneur de Mme. de Tour-
'auteur y joua lui-même le
Apollon, vêtu d'une grande
: taffetas cramoisi et orange,
e entourée d'un soleil rayon-
). Ayant embrassé la profes-
s armes, il obtint une com-
de cinquante hommes et si-
a valeur dans les guerres de la
b), ainsi que son habileté dans
ociations dont il fut chargé
oie et à Venise. Il fut fait pri-
deux fois par les partis qui
ent la France. Suivant Huet
rété par un détachement des
de la reine Marguerite (*V.*
1, 23), il fut conduit au châ-
Assas, en Auvergne, où cette
se s'était retirée; mais loin
traité avec rigueur, l'amour
in d'adoucir sa captivité. Cette
te ne paraît mériter aucune
ice. La vie tumultueuse que
Honoré n'avait point ralenti

son ardeur pour la culture des lettres.
On sait qu'il composa dans sa prison
des *Épîtres morales*, et qu'il faisait
des vers. Malherbe, à qui d'Urfé
communica ses essais, tâcha de le
détourner de la poésie, « en lui re-
» présentant qu'il n'avait pas assez
» de talent pour cela, et qu'un gentil-
» homme comme lui devait éviter le
» blâme de passer pour un mauvais
» poète (*Segraisiana*) ». Diane de
Château-Morand ayant obtenu,
comme on l'a vu dans l'article pré-
cédent, la dissolution de son mariage,
Honoré l'épousa, non par amour,
ainsi qu'il le disait lui-même, mais
pour ne pas laisser sortir de sa mai-
son les grands biens qu'elle y avait
apportés. Cette nouvelle union ne
fut pas plus heureuse que la pre-
mière. La mal-propreté de Diane,
toujours environnée de grands chiens
qui entretenaient dans sa chambre et
presque dans son lit une saleté in-
supportable, finit par rebuter son
mari. Elle passait l'âge d'avoir des
enfants. Honoré prit le parti de se
séparer de sa femme, pour aller ha-
biter une terre qu'il possédait dans
les environs de Nice. Ce fut dans
cette retraite qu'il composa le roman
d'*Astrée*, dont la première partie
fut publiée en 1610. Encouragé par
le succès extraordinaire de cet ou-
vrage, il employa ses loisirs à le
continuer; mais il ne l'avait pas en-
tièrement achevé quand il mourut
d'une maladie de poitrine, à Ville-
franche, en 1625, à l'âge de cin-
quante-huit ans. Ceux qui s'étonnent
aujourd'hui du succès immense de
l'*Astrée* oublient que ce roman
était une création nouvelle dans notre
littérature, et qu'il parut à une épo-
que où les esprits, fatigués du spec-
tacle continu des troubles civils,
aspiraient après le repos. La des-

conséquent plus de six ans après le ma-
son frère avec Diane de Château-Morand.
ement alors la jalousie d'Honoré et la pré-
je Diane lui donnait sur son frère ?

l'analyse de cette pièce dans la *Biblioth.*
des Français (attrib. au duc de la Val-
1, 251.

et. Patru et ceux qui les ont suivis, pré-
Honoré fut forcé d'entrer dans l'ordre
, par son père, qui voyait avec peine son
our sa belle-sœur; mais le père d'Honoré
t dès 1577, six ans avant qu'il sortit du

ttre à *Mademoiselle de Seuléry touchant*
l'Urfé et Diane de Château-Morand, dans
il de dissert. publ. par Tilladet, II, 79.

cription des mœurs pastorales et des agréments de la campagne devait avoir un prix infini pour des lecteurs que commençaient à lasser les romans de chevalerie. Aussi les bergers du Lignon devinrent-ils bientôt aussi célèbres que ceux de l'Arcadie ; et malgré les justes reproches que Sorel (V. ce nom) et d'autres critiques faisaient à l'*Astrée*, ce roman a joui long-temps de la plus grande vogue. Pellisson en nomme l'auteur (*Hist. de l'Acad. franç.*) l'un des plus rares et des plus merveilleux esprits que la France ait jamais portés. LaFontaine, qui a essayé, sans succès, d'en tirer un opéra, n'estimait rien tant que ce roman après les ouvrages de Marot et de Rabelais ; enfin Ségrais, sur la fin de sa vie, disait qu'il trouvait ce roman si beau, qu'il le lirait encore avec plaisir (*Segraisiana*). Pendant cinquante à soixante ans, il a fourni des sujets au théâtre, à la peinture et à la gravure : il est maintenant tombé dans l'oubli. Laharpe a déclaré, publiquement, qu'il n'en avait jamais pu terminer la lecture (*Cours de littérat.*) ; et peu de personnes aujourd'hui seraient d'humeur à l'entreprendre. La première partie de l'*Astrée* parut, comme on l'a dit, en 1610 ; la première et la seconde, Paris, 1612, in-4^o. ; les quatre premières, ibid., 1618, 4 vol. in-8^o. Baro, secrétaire de d'Urfé, depuis membre de l'acad. franç., termina l'*Astrée* sur les manuscrits de son maître ; mais cela n'empêcha pas Pierre Boistel (5) ou Boitel (V. ce nom, V, 34) d'en donner une nouvelle

continuation, Paris, 1626, 2 vol. in-8^o. Les meilleures éditions de l'*Astrée* sont celles de Paris, 1637, ou 1647 5 vol., petit in-8^o, 6 fig. de Michel Lazue. On fait cas de l'édit. publ. par l'abbé Chay, Paris, 1733, 5 vol. in-8^o, 6 fig., quoique l'éditeur en ait ché le style et retranché les fautes. On trouve une *Analyse de l'Astrée* dans la *Biblioth. de Mans*, juillet, 1775, tome suivie des *Éclaircissements* par Patru (V. ce nom) *sur l'histoire de l'Astrée* (6). Huet n'a fait que répéter les conjectures de Patru dans sa *Lettre à M. de Scudéry, touchant l'histoire de l'Astrée* (7) ; mais l'abbé d'Arnaud démontre, dans sa réplique, l'origine des Amours de Diane et d'Honoré imaginaires (*Mémoires de littérature*, t. V, 1). Les autres ouvrages de d'Urfé sont : I. La *Syreine*, 1611, in-8^o. ; et avec d'autres poèmes du même auteur, 1618, in-8^o. format. Les amateurs de ces romans veulent qu'il ait décrit ce poème ses amours avec Diane. II. *Épîtres morales*, Lyon, 1598, in-8^o. ; ibid., 1603 ; ibid., avec un traité de l'Amour, 1620. III. La *Sylvane* ou *la Morte vive*, fable bocagère, Paris, 1625, in-8^o. Cette pièce est précédée d'une dissertation dans laquelle l'auteur se justifie de l'avoir écrit en vers non rimés, par l'exemple des meilleurs poètes italiens ; dit-il, ont ôté la rime de leurs romans dramatiques pour conser-

(5) Le nom de Boistel s'est glissé par une erreur typographique dans la *Bibl. des romans*, par Lenglet-Dufrenoy, II, 43 ; et cette faute a été copiée par tous les biographes ou bibliographes même les plus récents, tels que Barbier, etc.

(6) *La nouvelle Astrée*, Paris, 1713, un bon abrégé de l'*Astrée* de d'Urfé. On trouve aussi dans le tome V de la *Bibliothèque de France*, Genève, 1749, 18 vol. in-12, d'Orville l'attribue à l'abbé de Choisy. *Dict. des anonymes* de Barbier, 17654.

(7) Voy. ci-dessus, note 4.

blance. IV. La *Savoy*-oème, que l'auteur n'eut r de terminer, est resté De Rosset ayant eu l'oc- voir une copie en fit un extrait qu'il publia dans *de la Poésie française* XXXIX, 40), avec dou- e d'Urfé, restés également . Perrault a publié l'É- ré d'Urfé, dans ses *Hom- s de France*, II, 39; et n lui a consacré une No- es *Mémoires*, VI, 217; exact et le plus judicieux hes de l'auteur de l'As- s contredit l'abbé d'Ar- portrait a été gravé in-fol.

W—s.

ÉÉN (*feu du Seigneur*), i de Bethsabée. Quand appris que Bethsabée 1, il manda Urie, qui présence. Ce prince lui z - vous - en chez vous, vous les pieds. » Urie alais, et le roi lui en- ets de sa table. Il passa uite avec les autres offi- : la porte du palais, et en sa maison. David en t dit à Urie: « D'où vient d'un voyage vous n'allez vous ? » « L'arche de et Juda, répondit Urie, ous des tentes; Joab et s de mon seigneur cou- terre, et moi j'irais en manger et boire, et dor- t femme? Je jure par la salut de mon roi que je jamais. » David retint salem, ce jour et le leu- e fit manger et boire à sa l'enivra; mais Urie, au alais, passa la nuit avec de garde, et n'alla point

chez lui. Alors David adressa par Urie même, à Joab, qui assiégeait Rabba, une lettre conçue en ces termes: « Engagez Urie dans une action, à l'endroit où le combat sera le plus rude, et qu'on l'y abandonne afin qu'il périsse. » Joab exécuta ponctuellement les ordres de son maître. Il exposa Urie dans le lieu le plus dangereux: les assiégés firent une sortie, et le tuèrent sur la place (*Deuxième Livre des rois, Chap. XI*).—URIE, souverain pontife, fut successeur de Sadoc II. Achaz, roi de Juda, étant allé à Damas, au devant de Théglathphalasar, roi des Assyriens, et ayant vu un autel dont la forme lui plut, il en envoya à Urie un modèle qui représentait exactement tout l'ouvrage. Le pontife en éleva un tout semblable, sur lequel le roi, à son retour, immola des holocaustes, et fit des sacrifices. Le pontife poussa la complaisance plus loin: après avoir transféré l'*autel d'airain* à côté de celui qu'il avait élevé, il le négligea entièrement, et n'immola plus dessus l'holocauste du soir et du matin. Il n'offrit plus les sacrifices et les oblations que sur le nouveau, au mépris des lois du Seigneur, et au grand scandale d'Israël (*Quatrième livre des rois, Chap. XVI*).—URIE, fils de Séméi de Cariathiarim, contemporain de Jérémie, prophétisait les mêmes choses que ce prophète devant le roi Joakim, les princes et les plus puissants de sa cour. Le roi voulut le faire mourir; Urie le sut, il eut peur, il s'enfuit, et se retira en Égypte. Le roi envoya Elnathan et des hommes avec lui pour le prendre. Ils s'emparèrent d'Urie, et l'amènèrent à Joakim, qui le fit mourir par l'épée, et voulut que son corps fût enseveli sans honneur dans

les sépulcres des derniers du peuple (*Jérémie*, Chap. XXVI). L—D—E.

URQUIJO (MARIANNO LOUIS, chevalier DE), ministre espagnol, naquit, dans la Vieille Castille, en 1768, et reçut une éducation soignée. Il voyagea très-jeune et avec fruit, et passa quelques années en Angleterre, où il reçut les premières idées de philosophie et d'indépendance, qui devinrent pour lui un goût de prédilection. De retour dans sa patrie, il se fit connaître par une Traduction de la *Mort de César*, tragédie de Voltaire, précédée d'un *Discours préliminaire sur l'origine et la situation présente du théâtre espagnol et sa réformation indispensable*. Cette production, où il avait mêlé beaucoup d'idées nouvelles, fut réfutée par un anonyme, et attira les regards du Saint-Office : Urquijo aurait été emprisonné si le comte d'Aranda, premier secrétaire-d'état, ayant remarqué son nom sur la liste des jeunes gentilshommes que le comte de Florida-Blanca, son prédécesseur, destinait à la diplomatie, n'eût persuadé à Charles IV de le nommer officier de la première secrétairerie - d'état. Cette circonstance détermina les inquisiteurs à user de ménagement. Le décret d'emprisonnement fut converti en un décret d'*audience des charges*, qui obligeait Urquijo à comparaître devant le tribunal de l'inquisition de la cour à chaque citation. La sentence se réduisit à le déclarer *légèrement suspect* de partager les erreurs des philosophes modernes, et à lui imposer quelques pénitences spirituelles. Il fut absous des censures, sous caution; et son ouvrage fut prohibé : mais pour ne pas le signaler à la multitude, mal disposée, en général, contre les hommes dont l'inquisi-

tion a supprimé les écrits, on nomma, dans le décret, ni l'auteur ni comme traducteur. U était parvenu, sous le ministère Godoy, alors duc de la Alcazar, à la place de premier commis de la première secrétairerie - d'état des dépêches, lorsque le porte-feu en fut confié provisoirement, le 15 août 1798, après la démission de Saavedra, qui occupa celui des finances; mais bien infirmités de ce ministre l'ayant empêché de demander sa retraite, U le remplaça définitivement au ministère des affaires étrangères, sous la protection de la reine. Les principes de son administration arrêtèrent le système qu'il voulait ériger en loi : le rappel d'Olavide, persécuté par le Saint-Office (*V. OLAVIDE*); l'abolition de la *Lettre de Grégoire* que de Blois, au grand-inquisiteur par Yregui, devenu membre du tribunal, après y avoir été comme accusé; l'ordonnance qui enjoignit, en mars 1799, aux prêtres et moines étrangers du clergé de Madrid, de retourner dans leurs diocèses, et d'y reprendre leurs fonctions. Élève du comte de Aranda, et d'un caractère ferme, d'une physionomie imposante, Urquijo mit tous ses soins à réformer les abus, à encourager l'industrie et les arts. Il conçut, ou du moins réalisa, le premier en Europe le projet de l'esclavage. Dans un traité de paix et de commerce qu'il conclut le 31 mars 1799, avec l'empereur de Maroc, et qui s'exécute, il consacra le principe de l'abolition des prisonniers de guerre Maures. Le monde savant lui est redevable de l'estimable ouvrage de Humboldt. Bravant les préjugés de l'Espa-

l'Amérique à cet illustre voyage l'y entoura de tout l'appui premier ministre passionné pour les sciences et les lettres. Il seconda le duc de Mazarredo, son ami, pour la marine. Il donna des encouragements aux propagateurs de la vaccine, qu'il se proposait d'introduire en Espagne. A l'occasion de la mort de Pie VI, il fit signer au pape le 5 septembre, un décret qui s'adressait aux archevêques et évêques pour qu'ils exercent toute la plénitude de leurs droits, conformément à l'antique discipline de l'Église, pour les causes matrimoniales, etc. Ce décret défrochait l'Espagne, à certains égards, de la dépendance du pape, et lui épargnait les sommes considérables qu'elle envoyait tous les ans à la cour de Rome. Un éclat considérable fut fait par les commissaires nommés pour la conquête de l'Albanie, à l'acquisition à Alicante et à Barcelonne, après le décès et dans le domaine du consul de Hollande et de France, donna lieu à Urquijo de signer au roi, le 11 octobre, une ordonnance sur la liberté et l'indépendance de tous les livres, et les effets des consuls étrangers dans les ports et villes d'Espagne. Ce fut le chevalier d'Urquijo qui fut nommé, avec le général Berthier, à la présidence du conseil, en septembre 1800, le décret par lequel il fut convenu que le duc de Parme, gendre de l'empereur Napoléon, serait mis en possession de la Toscane, érigée en royaume de Toscane. Jouissant alors du plus grand crédit, il crut pouvoir se vanter de l'inquisition, et ne visa à rien d'autre qu'à faire supprimer ce tribut et à en appliquer les biens à des établissements utiles. Il en prépara le décret à la signature du roi, et si ce grand œuvre ne fut pas accompli alors, le ministre ob-

tint du moins que le Saint-Office ne pourrait plus faire arrêter personne sans l'autorisation du roi; que les prisonniers, après leur audition judiciaire, ne seraient plus au secret; qu'on leur communiquerait les pièces de leur procédure; qu'ils connaîtraient leurs accusateurs, etc. Ce coup d'autorité souleva contre le jeune ministre la plus grande partie du clergé. Soutenu par l'amitié du roi, il aurait conjuré cet orage, si cette amitié même et les témoignages qu'il en avait reçus n'eussent excités la jalousie d'un rival puissant, sur lequel Urquijo s'était permis quelques plaisanteries. Le favori Godoy ne négligea rien pour perdre un homme qui ne lui paraissait que trop capable de le supplanter, même dans le cœur de la reine. Urquijo fut disgracié à la fin de l'année 1800, et bientôt conduit à Pampelune et renfermé dans les cachots de la citadelle. Il y languit plusieurs années, privé de papier, d'encre, de livres, de lumière, et tenu au secret le plus rigoureux. Ferdinand VII, à son avènement au trône, en 1808, déclara injustes les persécutions dirigées contre Urquijo. Celui-ci, devenu libre, se trouvait à Vittoria lorsque ce prince y passa, se rendant à Bayonne. Il mit tout en œuvre pour le détourner de ce funeste voyage. Ses Lettres à son ami le général La Cuesta, des 13 avril, 5 mai et 8 juin, insérées dans le tome II des *Mémoires de Llorente sur la révolution d'Espagne*, monument de sa pénétration et de ses vucs, prophétisent les malheurs qui depuis ont accablé l'Espagne, et indiquent les moyens qui auraient pu les prévenir. A ces sages avis, Ferdinand VII préféra les conseils de la perfidie ou de l'inexpérience. Malgré les ordres

trois fois réitérés de Buonaparte, Urquijo ne se rendit à Baïonne qu'après les actes d'abdication et de renonciation de Charles IV, de Ferdinand VII et des infants, et lorsque tous ces princes eurent quitté cette ville. N'ayant pu dissuader Napoléon de ses projets sur l'Espagne, il accepta les fonctions de secrétaire de la junta des notables espagnols réunis à Baïonne, et aussitôt après celles de ministre d'état. S'il ne put pas alors réaliser ses intentions, il eut du moins la satisfaction de voir le tribunal de l'inquisition supprimé en 1808, par Buonaparte, et, en 1813, par les cortès. Après les revers des Français en Espagne, il fut obligé de suivre le roi Joseph Buonaparte, et fixa sa résidence à Paris, en 1814. Charles IV envoya de Rome un témoignage de son affection au ministre qu'il n'avait pas su conserver ni protéger. Le chevalier d'Urquijo survécut peu à cette consolante marque de souvenir. Une maladie de six jours l'enleva à ses amis, le 3 mai 1817. Son courage et sa tranquillité ne l'abandonnèrent pas jusqu'à son dernier moment. « Attends, dit-il à son domestique, tu vas voir comment un homme meurt; » et à l'instant il cessa de vivre. Son corps fut porté, le lendemain, au cimetière du Père Lachaise, où on lui a élevé un monument en marbre blanc, sous la forme d'un temple en ronde, orné de huit colonnes : au milieu est un cénotaphe sur lequel on a gravé son épitaphe en espagnol et en français.

A—T.

URRAQUE ou URRACA, reine de Castille, fille et héritière d'Alphonse VI, épousa d'abord Raymond de Bourgogne, qui mourut en 1100, et se remaria six années après avec Alphonse-le-Batailleur, roi d'A-

ragon et de Navarre. Par cette union, les trois couronnes de l'Espagne chrétienne se trouvèrent fixées sur la même tête; mais la haine et l'antipathie éclatèrent bientôt entre le roi et la reine. Aussi ambitieuse que galante, Urrique voulut exclure son époux de son trône et de son lit, et par ses intrigues elle détermina les grands à refuser à Alphonse le titre de roi de Castille. Ce prince, non moins ambitieux, entra dans ce royaume à la tête d'une armée nombreuse, et après avoir vaincu les partisans de la reine, il força les états assemblés à le reconnaître en qualité de roi. Urrique, pour se venger, chassa les seigneurs qui s'étaient trouvés aux états, et se maintint par la force en possession de la Castille. Aussi voluptueuse que belle, cette princesse se livra au penchant de son cœur, oubliant ses devoirs dans les bras de don Pedro de Lara et du comte de Gauderpirce : jamais on n'avait vu sur le trône de Castille des amours si publics et si scandaleux. Tous les historiens espagnols, à l'exception de Sandoval, prétendent qu'elle eut du comte de Lara un fils appelé *Hurtado*, qui fut la tige de l'illustre maison de Hurtado de Mendoza. Alphonse, indigné, apprenant d'ailleurs que la reine se disposait à faire casser son mariage et à le chasser à main armée, la fit arrêter et enfermer dans le château de Castellan. Cette violence aigrit la noblesse soulevée bientôt par Lara. Les Castillans prirent les armes et délivrèrent la reine. A peine fut-elle en liberté, qu'elle demanda à être séparée d'Alphonse. L'évêque de Compostelle, nommé par la cour de Rome pour juger ce différend, déclara le mariage nul. Alphonse répudia Urrique; mais en abandonnant une épouse qu'il

il voulait garder une riche dot, et remplis- de ses soldats. Urra- i ses partisans à Saha- répara à la guerre. On e bataille, en 1111, lveda. Les deux amants commandaient son ar- ix fut tué; et Alphonse, vra la Castille au pil- ne, sans ressource, se ice. Les partisans d'Al- mèrent une conjuration er la princesse fugitive; piration ayant été dé- lissipée, Urraque ras- ouvelle armée et mar- ille. A son approche, e le siège d'Astorga, et arrior; la reine l'y as- ontraint de demander la tient à condition d'éva- lle. Urraque régna seule jusqu'en 1117, que les ndignés de son excessive ir don Pédro de Lara, trône à son fils Alphonse qu'elle avait eu de son ix. La reine régna dés- tement avec son fils; nauvaise mère que mau- , elle lui fit bientôt la régner seule en Galice et e telle reine ne pouvait le ses sujets; aussi eut- e tout son courage pour : séditions dont elle fail- ne. Retirée à Léon, elle lonner à son fils le gou- tandis qu'elle cherchait à recouvrer son an- rité. Le roi, voulant er les projets de sa 'assiéger dans le château ne lui donna la liberté elle eut renoncé à la : Castille. Mais la fière

Urraque trouva encore le moyen de se remettre à la tête du gouvernement et de régner à Léon d'une manière absolue. Elle déclara la guerre à Thérèse sa sœur, comtesse de Portugal, qui pendant les troubles s'était emparée de plusieurs places de la Galice. Les deux sœurs en vinrent aux mains, en 1121, sur les bords du Minho : la victoire demeura à Urraque, dont l'armée entra en Portugal et mit tout à feu et à sang. Cette princesse mourut en 1126, d'une couche laborieuse, selon les uns, et selon d'autres, d'une mort subite en sortant de piller le trésor de l'église de Saint-Isidore de Léon. Tel est le résumé des événements extraordinaires dont se compose la vie agitée de la princesse Urraque. Presque tous les historiens l'ont jugée sévèrement à cause de ses mœurs scandaleuses, et n'ont pas rendu justice aux talents et à l'énergie qu'elle déploya dans plus d'une crise. Pendant son règne, la Castille fut continuellement déchirée par des guerres civiles, et l'on ne peut douter que, placée dans des circonstances plus heureuses, Urraque n'eût égalé, par la vigueur de son administration, les reines les plus célèbres.

B—P.

URREA (JÉRÔME DE), écrivain espagnol, né, vers l'année 1515, à Épila en Aragon, fils naturel d'un seigneur de l'illustre maison d'Aranda, s'engagea de bonne heure dans le service militaire, et se distingua dans plusieurs campagnes pendant la seconde moitié du règne de Charles-Quint, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes attachés à ce prince, il se délassait des fatigues militaires par la culture des lettres et de la poésie. Nicolas Antonio s'est sans doute trompé en lui attri-

buant un ouvrage qui appartient à l'un de ses compagnons d'armes, Ferd. de Acuña, poète comme lui. C'est la traduction du vieux poème allégorique français intitulé : *Le Chevalier délibéré*, par Messire Olivier de la Marche, chevalier bourguignon, Auvers, 1555. Ce qui est certain, c'est que la traduction de Ferd. de Acuña, dédiée à Charles-Quint, parut à Auvers, en 1555 (*Voyez* ACUÑA, I, 171). La concurrence de deux publications pareilles est peu probable. Antonio donne la traduction de Urrea pour être en *tercets* : celle de Acuña est en stances de cinq vers sur deux rimes, l'une pour deux vers, l'autre pour trois. D'autres inadvertances échappées au savant auteur de la *Bibliotheca Hispana*, dans le même article, fortifient à cet égard le soupçon d'inexactitude. La plus estimée des productions de Jér. de Urrea est un *Dialogue*, en prose, sur le véritable honneur militaire, et les moyens de concilier l'honneur avec la conscience, Venise, 1566, in-4°; Madrid, 1575, in-8°. Cet ouvrage, où l'abus des duels est vivement censuré, fut traduit en italien, par Alph. de Ulloa (*Voy.* ce nom), Venise, 1569. Un des descendants de l'auteur en donna deux éditions, accompagnées de son éloge, à Saragosse, 1642 et 1661, in-4°. Il composa aussi une traduction du *Roland furieux* de l'Arioste, et la fit imprimer à Lyon, 1556; puis à Auvers, 1558, in-4°, à deux colonnes, du même format que la continuation de l'Arioste, *Segunda parte de el Orlando furioso*, etc., terminée à la bataille de Roncevaux, par Nicolas Espinosa, ibid., 1557. Ces deux ouvrages, assez rares, se trouvent quelque-

fois réunis. La traduction de Urrea est généralement faible, mais exacte, excepté dans quelques passages où l'amour-propre national lui a fait substituer des chevaliers espagnols à plusieurs des héros français célébrés par son auteur; quelques omissions la réduisent à quarante-cinq chants au lieu de quarante-six. Elle fut réimprimée en 1583, Bilbao, in-4°; et trois ans après à Tolède, 1586, in-4°. Ce succès n'a pas suffi pour plaire Urrea parmi les bons traducteurs que l'Espagne se glorifie de posséder en plus grand nombre qu'aucune autre nation. Ce dut être en 1529 qu'il publia un écrit que Nic. Antonio lui attribue: *Défi de l'Empereur et du roi François, et jugemens de ce défi selon les lois du duel*, Venise, in-4°. Mais cette date, un peu trop reculée, nous ferait soupçonner que l'ouvrage en question n'est pas de cet auteur. On a plusieurs fois fait mention d'un poème épique composé par lui en l'honneur de Charles-Quint : *El Carlos victorioso*. Ce serait la cinquième ou sixième épopée contemporaine sur le même sujet. Mais, ainsi que beaucoup d'autres compositions d'écrivains espagnols plus éminents que celui-ci, cet ouvrage est resté inédit dans une bibliothèque de couvent. On retrouverait de même, à Épila, ville natale de l'auteur, un petit poème en l'honneur de cette ville : *La famosa Epila*; une traduction de l'*Arcadie* de Sannazar, et un roman chevaleresque en trois volumes : *Don Clarissel de las Flores*.

V—G—A.

URRUTIA (JOSEPH DE), général espagnol, né, en Biscaye, vers l'an 1728, entra de bonne heure dans la carrière militaire, s'éleva par son seul mérite, et par

vint successivement au grade de brigadier : il servit en cette qualité, en 1791, et se distingua à la défense de Genta, assiégée par le roi de Maroc. Lorsque la guerre entre la France et l'Espagne éclata, Urrutia fit la campagne de 1793, à l'armée de Catalogne, avec le titre de maréchal-de-camp, sous le général Ricardos, dont il commanda l'avant-garde, et il prit plusieurs places en Roussillon. A la fin de cette année, il passa, avec le grade de lieutenant-général, à l'armée de Navarre et Guipuzcoa, qu'il commanda par *interim*, en février et mars 1794, tandis que le général en chef Caro avait été appelé à la cour. Il fut ensuite chargé du commandement de l'aile droite de cette armée, et contribua à la belle défense de la vallée de Baztan et de la Navarre. La défaite et la mort du général comte de La Union, ayant affaibli et désorganisé l'armée de Catalogne, Urrutia fut appelé au commandement de cette armée, en déc. 1794, et en même temps nommé capitaine-général de la Catalogne, et président de l'audience royale de cette province. Dans l'état des choses, on ne pouvait faire un meilleur choix. A peine arrivé à Girone, Urrutia fit cesser l'espèce d'anarchie qui divisait les chefs, rétablit la discipline et s'occupa sans relâche à recruter, à réorganiser l'armée et à s'opposer aux progrès des Français : maîtres de Figuéras et du fort San-Fernando qui leur avait été livré par trahison ou par lâcheté, ils assiégèrent la place de Rosas et le fort la Trinité ou le Bouton. Si Urrutia ne put empêcher la prise de ces deux places, il contribua du moins à en retarder la réduction, et à diminuer les avantages que les vainqueurs espéraient retirer de ces deux conquêtes, dont les garnisons

furent sauvées et embarquées sur la flotte de Gravina. Il eut surtout l'honneur de borner les succès de l'armée républicaine, qu'il arrêta sur les bords de la Fluvia, et de la combattre avec des succès balancés. Lorsque Schérer eut remplacé Pérignon dans le commandement de l'armée française, Urrutia obtint une supériorité plus marquée ; et la bataille qu'il soutint près de Pontos, le 14 juin 1795, fut comptée, avec quelque raison, par les Espagnols, pour une victoire. Il reprit alors l'offensive ; et sans la paix qui fut signée à Bâle, le 22 juillet, il eût peut-être reporté le théâtre de la guerre dans le Roussillon ; car, le 26 et le 27, les maréchaux-de-camp sous ses ordres, La Guesta et Oquendo, avaient forcé Puycerda et Belver, reconquis la Cerdagne espagnole, dont les Français étaient maîtres depuis deux ans, et fait prisonniers deux mille cinq cents hommes qui en formaient les garnisons. Urrutia quitta bientôt le gouvernement de la Catalogne, et fut nommé au grade supérieur de capitaine-général, qui équivalait à celui de maréchal de France. Au printemps de 1796, il fut appelé à Aranjuez pour y faire partie d'un conseil de vingt-deux généraux, chargés de rédiger de nouveaux plans et réglemens militaires. Il fut ensuite commandant-général de l'artillerie et du génie. Loin de faire sa cour au favori Godoy, prince de la Paix, Urrutia refusa de commander sous lui l'armée destinée contre le Portugal, et mourut à Madrid, sur la fin de l'année 1800, dans une sorte de disgrâce.

A—T.

URSATUS (SERTORIUS). *Voy.*

ORSATO.

URSIN (JEAN - HENRI), savant antiquaire, était surintendant à Ra-

tisbonne, où il mourut le 14 mai 1667. Il est particulièrement connu par les deux ouvrages qui suivent : I. *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniathone*, Nuremberg, 1661, in-8°. II. *Compendium historiae de ecclesiarum germanicarum origine et progressu, ab ascensione Christi usque ad Carolum Magnum*, Nuremberg, 1664, in-8°. — URSIN (George-Henri), fils du précédent, né en 1647, enseigna les belles-lettres à Ratisbonne, où il mourut le 10 septembre 1707. Les ouvrages qu'il a publiés annoncent qu'il avait hérité de l'érudition de son père. Voici les principaux : I. *Onomasticon Germanico-græcum*, Ratisbonne, 1690, in-4°. II. *Grammatica græca et selecta græca ex optimis linguæ auctoribus excerpta*, Nuremberg, 1691, et réimprimé en 1714, in-8°. III. *Institutiones latinæ linguæ*, Ratisbonne, 1700, in-8°. G—Y.

URSIN (JEAN-FRÉDÉRIC), né, en 1735, à Meissen en Saxe, mourut le 9 janvier 1796 à Boritz, où il était ministre protestant. Il est particulièrement connu par la *Chronique de Dithmar*, qu'il a publiée en allemand, avec la Vie de l'auteur, Dresde, 1790. Cette traduction est d'autant plus importante que, parmi les historiens du moyen âge, Dithmar est incontestablement un des plus difficiles à expliquer. Ursin avait préparé une édition latine du même auteur, avec des Notes; la mort le prévint : mais on a profité de son travail pour l'édition suivante : *Dithmari, episcopi merseburgensis, Chronicon ad fidem codicis qui in tabulario regio Dresdæ servatur, denuò recensuit, J. F. Ursini, J. F. A. Kinderlingii et A. C. Wedekindii (nec non A. de Vignoles) passim et*

suas adjecit notas Johan. Augustin. Wagner, etc., Nuremberg, 1807, in-4°. Ursin a publié sur les antiquités de la Saxe plusieurs ouvrages appuyés sur les chartes et documents qu'il avait découverts dans les archives du pays; on peut en voir la liste dans les bibliographes allemands. Ses manuscrits sur l'histoire de Saxe ont été transportés à la bibliothèque royale de Dresde. G—Y.

URSIN ou URSICIN, anti-pape. V. DAMASE (St.), pape.

URSINS (JEAN JOUVENEL ou JUVENAL DES), l'un des plus grands magistrats dont la France puisse s'honorer, ne descendait pas, comme on l'a prétendu, des *Orsini* (V. ce nom); mais tirait son origine d'une famille anglaise, établie en Champagne, à la suite des guerres (1). Né vers 1360 à Troyes, il signala de bonne heure ses talents au barreau de Paris. Sa capacité le fit choisir, en 1388, pour remplir la charge de prévôt des marchands, supprimée après la sédition des *Maillotins* (Voy. DESMARETS, XI, 201), mais qu'il était urgent de rétablir. Il s'occupa d'abord d'assurer la libre navigation de la Seine et de la Marne, gênée par les moulins que les seigneurs avaient multipliés sur ces deux rivières. Ayant obtenu du parlement l'autorisation de les faire détruire, en indemnisant les propriétaires (2), il prit si bien ses mesures, que toutes les digues furent coupées dans une seule nuit. Le zèle du prévôt des marchands pour le bien pu-

(1) Voy. l'*Hist. généalogique* du P. Anselme, VI, 403; et Grosley, *Mémoires pour servir à l'histoire de Troyes*, I, 308 et suiv. On croit que Juvenal prit le nom de *Des Ursins* de l'hôtel qui lui fut donné par la ville de Paris, en reconnaissance de ses services.

(2) L'indemnité fut fixée par l'arrêt à dix fois le revenu de l'usine.

mérita la confiance de Charles, la maladie de ce prince ayant mis le gouvernement dans les mains des ducs de Berry et de Bourgogne (Philippe-le-Hardi), tous les vœux du roi se trouvèrent exposés aux vicissitudes des grands. Malade, et dans des dangers qu'il devait courir, Juvenal n'hésita pas à se charger de la défense de Noviant, dont le mariage avec sa sœur fut compromis par son mariage avec elle. Il parvint à lui sauver la vie, et le duc de Bourgogne, irrité de ce succès, suborna trente témoins qui osèrent l'avoir entendu tenir des propos séditieux. L'affaire fut jugée par des commissaires du roi, et Juvenal, cité devant eux, déclara qu'il résidait alors à Vincennes. Le bruit s'étant répandu à Paris, que le prévôt des marchands était menacé, trois à quatre cents des plus notables habitants se réunirent pour l'escorter. Juvenal lut ses accusateurs; et le roi, au lieu de cette scandaleuse sentence : *Je vous dis que les marchands est prudhomme, ceux qui ont fait proposer lui sont mauvaises gens.* sans ensuite à Juvenal et à ceux qui l'avaient accompagné, il leur dit : *Allez-vous-en, mon ami, vous êtes tous bons bourgeois.* Vers le 15 de Pâques, les faux témoins furent obligés, pour obtenir l'absolution, de se soumettre à une enquête publique. Ils vinrent donc à Paris, de ville, nus, n'ayant qu'un bâton pour couverture. Juvenal demanda leurs noms, et comme ils hésitaient, il les nomma lui-même, et leur accorda le pardon implorent, en versant sur eux les larmes d'attendrissement. Le duc de Lorraine auquel il venait d'échapper ne put point son courage. Au mi-

lieu des factions qui désolaient la France, il resta seul inébranlable dans son attachement au roi, reprochant avec la même franchise, au duc d'Orléans et au duc de Bourgogne, les malheurs dont ils étaient la cause, et cherchant à réconcilier ces deux princes. En 1400, Juvenal fut pourvu de la charge d'avocat-général au parlement. Cette place importante lui fournit de nouvelles occasions de faire éclater son amour pour le bien public. Il défendit avec une noble fermeté les prérogatives de la couronne contre les prétentions du Saint-Siège; et soutint que le roi a le droit d'assembler son clergé, de le présider, de lui proposer toutes les mesures qu'il croit utiles à son peuple, et d'en assurer l'exécution. Après l'assassinat du duc d'Orléans (1407), Juvenal fit décider que la régence appartiendrait à la reine pendant la maladie du roi. C'était le seul moyen d'apaiser les troubles résultant des prétentions des princes à gouverner l'état. Le duc de Lorraine ayant fait abattre les armes de France, placées à Neufchâteau, ville relevant de la couronne, le parlement condamna ce prince par contumace au bannissement et à la confiscation de ses biens (3). Cependant le duc, protégé par Jean-Sans-Peur, osa venir à Paris. Aussitôt le parlement députa Juvenal au roi, pour lui remontrer la nécessité de maintenir son arrêt. Il arrive au pied du trône, dans le moment que le duc de Bourgogne présentait au roi le duc de Lorraine, et sans se laisser inti-

(3) Arrêt du parlement de Paris, rendu à la requête du procureur-général du roi Charles VI, contre Charles, II, duc de Lorraine, du 1^{er} août 1412; avec une commission de la cour pour l'exécution dudit arrêt, et la remarque qu'y a faite Jean Juvenal des Ursins (l'archevêque de Reims, dont l'art. suit), Paris, 1634, in-8^o.

mider par la présence de Jean-Sans-Peur, il expose avec force le sujet de sa commission. Le duc de Bourgogne indigné lui dit : *Juvenal, ce n'est pas la manière de faire.* — Si, Monseigneur, reprit le courageux magistrat, *il faut faire ce que la cour ordonne* ; puis il ajouta : « Que tous ceux qui sont bons et loyaux viennent avec moi, et que les autres restent avec M. de Lorraine. » Confondu par cette apostrophe, le duc de Bourgogne lui-même quitta le duc de Lorraine, qu'il *tenzit par la manche*, et vint se placer à côté de Juvenal. Le duc de Lorraine, se voyant seul, recourut à la clémence du roi, qui lui pardonna (1412). Jean-Sans-Peur, maître de Paris, abandonna sans scrupule à la rage de ses partisans, les *Armagnacs* qui n'avaient pu s'échapper. Juvenal taxé par les *Cabochiens* à deux mille écus, fut mis en prison jusqu'à ce qu'il eût complété le paiement de cette somme. Certain d'être secondé par tous les bons citoyens, il osa concevoir le projet de délivrer la famille royale des mains des Bourguignons, et il exécuta cette étonnante résolution, seul, et sans qu'il en coûtât la vie à personne. Peu de jours après, il sauva le roi, que le duc de Bourgogne avait fait sortir de Paris, sous prétexte de la chasse, et qu'il se proposait de conduire à Meaux. Le Dauphin, Louis, ayant pris les rênes du gouvernement, récompensa la fidélité de Juvenal en le nommant son chancelier. Lorsque la guerre fut déclarée au duc de Bourgogne, Juvenal accompagna le Dauphin au siège d'Arras, et lui fit accepter les propositions de paix offertes par Jean-sans-Peur (1414). Ce fut le dernier service qu'il rendit à la France. Ayant voulu s'opposer aux dilapida-

tions des courtisans, il fut renvoyé dans la charge de chancelier et ministre plus complaisant et désintéressé. A la mort de C. VI, ses domaines furent conquis par les Anglais ; mais il y resta de temps après, et fut nommé président au parlement qui siégeait à Poitiers. Ce grand homme mourut le 1^{er} avril 1431, et fut inhumé dans une chapelle de Notre-Dame de Paris, où l'on voyait un tableau le représentant à genoux, avec sa femme et ses enfants. Le P. de Faucon a publié ce précieux monument dans les *Antiquités de la monarchie française*, III, planche

W.

URSINS (JEAN JUVENAL), historien, fils du précédent, à Paris en 1388, et suivit d'une carrière que son père avait parcourue d'une manière si brillante. Clerc et maître des requêtes, il fut ensuite pourvu de la charge d'avocat-général au parlement qui siégeait alors à Poitiers, et dans ces différents emplois, par son coup de talents et d'intégrité, embrassé depuis l'état ecclésiastique, il fut élu successivement, en 1444, évêque de Beauvais ; en 1444, évêque de Laon (1) ; et en 1449, évêque de Reims, sur la résignation de son frère cadet. Député en 1455, avec le brave Duc de Normandie (ce nom), à Rouen, il contribua au coup de préparer l'expulsion des Anglais de la Normandie. Il fut élu en 1455, un concile métropolitain à Soissons. L'année suivante, il fut chargé de représenter les évêques chargés de représenter le procès de Jeanne d'Arc, et fit des absurdes imputations dont

(1) C'est par une erreur typographique de l'édition de 1790, dans le *Moyen* de 1790.

glais avaient essayé de flétrir la mémoire de cette héroïne. Ce fut Juvenal qui sacra Louis XI, en qualité d'archevêque de Reims. Ce monarque avait promis à son sacre de ne point augmenter les impôts; mais il ne tarda pas de violer son serment (V. XXV, 131). Les habitants de Reims furent les premiers à se révolter contre le monarque parjure. Juvenal ne négligea rien pour les ramener à l'obéissance; mais il saisit cette circonstance pour faire entendre au roi de dures vérités: « On m'a rapporté, » lui dit-il, qu'il y a en votre con- » seil un, qui, en votre présence, » dit, à propos de lever argent sur » le peuple duquel on alléguait la » pauvreté: que ce peuple tous » jours crie et se plaint, et toujours » paye; qui fut mal dit, en votre » présence; car c'est plus parole qui » se doit dire en présence d'un ty- » ran inhumain, non ayant pitié et » compassion du peuple, que de » vous, qui êtes roi très-chrétien. » Quelque chose qu'aucuns disent de » votre puissance ordinaire, vous ne » pouvez pas prendre le mien: ce » qui est mien n'est point vôtre. » En la justice, vous êtes souverain » et va le ressort à vous: vous avez » votre domaine et chacun particu- » lier le sien. » (*Opuscules de Loysel* avec les notes de Joly, 490). Juvenal assista, en 1468, aux états de Tours; et il y parla vivement sur la nécessité de ne point démembrer de la couronne la Normandie, que Louis XI avait été forcé de promettre à son frère par le traité de Conflans (Voy. XXV, 135). Cet illustre prélat mourut à Reims, le 14 juillet 1473, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut inhumé dans son église cathédrale. On a de Juvenal: l'*Histoire de Charles VI et*

des choses mémorables advenues pendant quarante-deux années de son règne (de 1380 à 1422). Théodore Godefroy l'a publiée, Paris, 1614, in-4°. ; mais Denis, son fils, en a donné une nouvelle édition, ib., imprimerie royale, 1653, in-fol., enrichie de plusieurs pièces importantes. Cette histoire est écrite avec beaucoup de naïveté. On y trouve des détails précieux sur les événements dont Juvenal avait été le témoin et qu'il tenait de son père. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir cherché, par une vanité puérile, à prouver que sa famille était une branche de celle des *Orsini* (V. la note 1^{re}. de l'article précédent).

W—s.

URSINS (GUILLAUME JUVENAL DES), chancelier de France, frère du précédent, naquit à Paris le 15 mars 1400. Doué d'un esprit pénétrant, il y joignait beaucoup de bravoure, et se distingua dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Le roi Charles VII, qui l'avait nommé conseiller au parlement en 1423, le fit chevalier lors de son sacre à Reims (1429), et lui donna une compagnie de gens d'armes, à la tête de laquelle il se signala dans les guerres contre les Anglais. Il devint ensuite lieutenant du Dauphiné, bailli de Sens, et fut enfin nommé chancelier en 1445. Cette dignité ne l'empêcha pas d'aller au siège de Caen en 1449. Il instruisit lui-même le procès de Jean II, duc d'Alençon (V. 1, 489), et, l'ayant convaincu du crime de lèse-majesté, le fit condamner et lui lut sa sentence. A son avènement au trône, Louis XI écarta des emplois tous les ministres de son père. (Voy. XXV, 131). Guillaume fut remplacé par Jean de Morvilliers, évêque d'Or-

léans; mais il fut réintégré dans sa charge en 1465. Il ouvrit les états de Tours (1468) par un éloge du roi et de la nation, loua la fidélité des peuples, la confiance des princes, et l'amour réciproque des sujets et du souverain, et parla fortement contre les cabales (V. *Histoire de France* par Villaret). On sait que les états accordèrent toutes les demandes du chancelier, et prononcèrent la nullité du traité de Conflans, par lequel Louis XI avait promis au duc de Berri, son frère, de lui donner la Normandie en apanage. Guillaume fut un des commissaires chargés de travailler au procès du cardinal de la Balue (V. ce nom). Il mourut à Paris le 23 juin 1472, avec la réputation d'un homme propre à tous les emplois, et d'un ministre intègre. Ses restes furent ensevelis à Notre-Dame, dans la chapelle de sa famille. On a son portrait dans le *Recueil* d'Odieuvre, et dans l'édition des *Mémoires* de Commynes par Lenglet-Dufresnoy. W—s.

URSINS (ANNE-MARIE DE LA TREMOILLE, princesse des), était fille de Louis de La Tremoille, duc de Noir-Moutier, qui joua un rôle dans les troubles de la Fronde. En 1659, elle avait épousé Adrien Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, qui fut contraint de quitter la France dans l'année 1663, à cause de son duel fameux contre les sieurs de La Frette, le chevalier de Saint-Aignan et le marquis d'Argenlieu (1). Elle le suivit dans son exil, d'abord en Espagne, puis en Italie, où il mourut bientôt. Il laissait sa veuve loin de sa patrie, sans enfants et sans

(1) Le prince de Chalais avait pour seconds Noir-Moutier, son beau-frère, d'Autin et Flamarion. Louis XIV ne voulut jamais pardonner à aucun des combattants, quelque alecti ou qu'il éprouvât pour les familles de plusieurs d'entre eux.

fortune; les cardinaux de Bouillon et d'Estrées la prirent sous leur protection : un sentiment tendre, a-t-on prétendu, excitait leur zèle et leur intérêt; ils la servirent puissamment; enfin, en 1675, ils pensèrent à lui faire épouser le duc de Bracciano, prince romain et du Saint-Empire, chef de la puissante famille Orsini (des Ursins), déjà vieux et possesseur d'une grande fortune : c'est de cette époque que date l'existence politique de la princesse des Ursins. Son luxe, le charme de son esprit et la grâce de ses manières attirèrent au tour d'elle tout ce que la capitale du monde chrétien renfermait de noble et de distingué. A cette époque, Rome, déchuée déjà depuis long-temps du premier rang dans l'Europe, cherchait à maintenir son influence par les efforts d'une adroite politique : on regardait encore la cour papale comme la meilleure école pour les hommes d'état. La duchesse de Bracciano nourrissait une de ces ambitions vastes, fort au-dessus de son sexe et de l'ambition ordinaire des hommes (2). Pleine du désir de se livrer aux affaires, les entendant et les conduisant à merveille, tour-à-tour haute et adroite, prudente et hardie, fière et bienveillante, selon les hommes et les circonstances, elle ne tarda pas à entrer fort avant dans les intrigues. Elle ne demeura pas constamment à Rome. Son union n'était point exempte de nuages. Elle vint en France, et y résida long-temps, à diverses époques. Le duc de Bracciano mourut; sa veuve quitta son nom en vendant le duché, et adopta celui que depuis elle a rendu célèbre. La princesse des Ursins jouissait paisiblement de sa

(2) *Mémoires* de Saint-Simon, tom. II.

t de son influence à Rome, Philippe V dut épouser la de Savoie (1701). Il fallait une *camarera-major* de la importance de l'emploi ren-voix difficile : les uns vou-espagnole, près d'une rei-ère; les égards dus à la tillane semblaient l'exiger; V, consulté, partageait cette Le cardinal Porto Carrero, al auteur du testament de l, qui conservait, sous son r, tout l'empire qu'il avait ans l'état, pensait autre-il craignait qu'un choix : nè renouvelât dans l'inté-palais les intrigues dont il désolé si souvent, et dont nement avait senti les effets (3). Une française ne convenir; on crut trouver nilieu en indiquant la prin-Ursins : née en France, elle ée dans une famille étran-lait à Rome, avait parcou-gne, le Portugal, l'Italie et , y était connue et estimée. que le cardinal d'Estrées, it lié autrefois avec la prin-ait ouvert cet avis, et que r des rapports étroits qui xisté entre M^{me}. des Ur-orto-Carrero le fit préva-la princesse fut proposée et elle connaissait tous les du nouveau poste qui lui t: ils flattèrent son ambi-ependant elle hésitait à cuper. Vivant à Rome , , heureuse et considérée, tait un emploi difficile dans ne qu'embrasait une guerre soutenue par la moitié de

l'Europe. Les instances et les ordres de Louis XIV la décidèrent. La princesse partit pour aller joindre, à Nice, la nouvelle reine d'Espagne. Elle avait le don de plaire et de séduire, un charme indéfinissable dans les manières, une éloquence naturelle, et par cela même irrésistible, une rare discrétion, un tact exquis et la connaissance la plus parfaite des convenances; avec tant de moyens de succès, elle eut bientôt capté l'esprit d'une reine jeune, confiante, qui ne manquait pas d'ambition, mais dépourvue de toute expérience. Dès leur première entrevue, elle avait assuré cet empire que la participation aux affaires ne fit qu'augmenter, et que la mort seule devait détruire. M^{me}. des Ursins ne contribua pas peu, par ses conseils et par ses soins, à procurer et à conserver à la reine, sur son royal époux, cet ascendant que rien ne diminua jamais. La reine, reconnaissante, lui prêta tout l'appui d'une autorité qu'elle lui devait en partie: aussi les vicissitudes qu'éprouva M^{me}. des Ursins dans sa carrière politique ne lui vinrent jamais de ce côté. Délivrée de toute crainte à cet égard, elle entra dans les voies d'une politique quelquefois franche, plus souvent cachée, sans système arrêté, que d'ailleurs la difficulté des temps devait modifier souvent, et qui la jeta dans un dédale d'intrigues, dont son habileté put seule la tirer, mais non sans beaucoup de fautes. La France évitait toute apparence d'influence sur les affaires d'Espagne, bien qu'elle les voulût diriger réellement. M^{me}. des Ursins s'était engagée à seconder ces vues, peut-être en connut-elle bientôt le danger. La hauteur et la jalousie de la nation espagnole, son attachement à son nouveau roi, les

es du marquis de Saint-Philippe.
es de Saint-Simon.

sacrifices qu'elle avait déjà faits pour le soutenir, demandait plus de ménagements. D'un autre côté, secouer le joug de Versailles pouvait flatter l'ambition de la princesse, et cependant les liens du sang et des traités, le besoin d'une assistance armée, maintenaient des égards et souvent l'obéissance : aussi l'on vit M^{me}. des Ursins, peu de temps après son arrivée, se répandre en éloges sur le caractère, les mœurs des Espagnols, le climat, le sol, la langue, les lois du pays ; bientôt elle alla plus loin, elle fit rappeler les grands dans les affaires, les avança même autant qu'elle le put, releva leur ancien crédit, tandis qu'elle entretenait des rapports directs avec la cour de France. Elle lui avait demandé des hommes pour mettre à la tête de l'administration, et paraissait réclamer l'examen de tous ses actes ; elle poursuivait néanmoins l'exécution de son plan, dont elle ne dévoilait qu'une partie ; mais ce n'était pas sans une vive opposition du côté des Espagnols eux-mêmes, qu'elle cherchait à relever de leur abaissement, et que la vanité, la jalousie, les intrigues éloignaient de l'étrangère, devenue presque entièrement l'arbitre des destinées de leur pays. Les obstacles les plus grands venaient des agents de la France, qui, convaincus quelquefois du danger du système suivi par la princesse, le combattaient encore plus souvent, parce qu'ils y voyaient l'anéantissement de leur crédit. Philippe V s'était rendu dans ses états d'Italie ; pendant son absence, la reine avait gouverné, ou plutôt M^{me}. des Ursins sous son nom : elle avait consolidé son pouvoir. Le cardinal d'Estrées accompagnait Philippe à son retour, en qualité d'ambassadeur de France ; et ce prince de l'Église,

comptant sur l'élevation de son rang, l'autorité de son âge et de ses éminents services, sur ses anciennes liaisons avec la princesse, espérait la plus grande part dans l'administration. M^{me}. des Ursins le craignait et le combattit. La lutte fut longue ; enfin la princesse, ayant mis dans ses intérêts jusqu'aux proches du cardinal, réussit à le faire rappeler (1703). L'abbé d'Estrées, dont M^{me}. des Ursins s'était servie pour abattre le cardinal, reçut le prix de ses complaisances : il remplaça son oncle ; alors, il voulut changer sa marche, se soustraire à l'empire de la princesse, et la desservir à son tour à la cour de France ; il était fortement secondé par le cardinal, qui, de son côté, ne ménageait pas la favorite, et faisait sentir à Louis XIV tout le danger de sa politique. L'abbé d'Estrées alla jusqu'à dévoiler les détails de la conduite privée de la princesse ; elle devina bientôt sa désertion, et craignit ses menées : ils avaient pu s'apprécier l'un l'autre dans la carrière des intrigues. Elle fit un jour arrêter un des courriers du ministre de France, ouvrit des dépêches adressées au roi, et y trouva une violente dénonciation ; on appuyait surtout sur ses rapports avec un nommé d'Aubigny (5), intendant de la princesse, auquel son crédit faisait supposer des liaisons intimes avec elle, au point que d'Estrées avançait qu'on les croyait mariés. La princesse, blessée au vif, per-

(5) Boutron d'Aubigny, fils d'un procureur au parlement de Paris, devint secrétaire, puis intendant, puis écuyer de la princesse, son confident, son agent le plus sûr. Il avait acquis un crédit et une fortune considérables ; la princesse le chargea de diverses missions, notamment de la négociation de la souveraineté. Ce fut lui qui fit bâtir Chanteloup. L'affaire ayant manqué, ce château lui resta, et passa à sa fille unique, marie au marquis de Coullans-Armentières.

acc; elle écrivit en éche ces mots : pour justification qui devoit le reste ; et ne renvoyer, dans cette affaire, à Louis XIV. Ce ne fut pas le blesser profondément par ces préventions qu'entre eux d'Estrees. Cette femme avait rompu avec l'abbé ; elle parvint à un rappel, à la veille même d'un traitement de Louis XIV, sans en exposer les motifs à son petit-fils à M^{me}. des Ursins d'Espagne, et de se retirer en France (1704). La princesse ne put abattre par un tel échec, qui entraînait le déshonneur et tant de jalousies et de mécontentement, elle en connaissait tout à-la-fois son refroidissement point com- plet, elle en connaissait ; Louis XIV avait le savoir aussi toute la cour n'eût pas cru à son crédit sur la reine, et la princesse sur Philippe V n'avait des appuis à Venise et à Madrid qui ne conduisent les affaires trop peu connues aux yeux du roi ne peuvent pas redevenir négligées ; elle attendait tout, elle attendait tout, elle emporta avec lui les années, et du résultat de ces combinaisons, dans lesquelles elle avait su faire entrer les préventions et bien des intérêts redoutait cependant l'éloignement de l'Espagne ; elle n'eut pas la permission d'aller à Madrid pour sa justification : elle ne réussit pas, elle obtint au contraire de rester en France, et s'établit. Elle attendit là avec

patience, et dans une inaction au moins apparente, des temps meilleurs. Les affaires d'Espagne empiraient ; celles de France, qui y étaient étroitement liées, se gâtaient tous les jours. Une intime union entre les deux couronnes devenait plus nécessaire que jamais ; et le mécontentement de la jeune reine rendait cette harmonie difficile. M^{me}. des Ursins agissait dans l'ombre ; elle avait réussi à gagner M^{me}. de Maintenon, qui, outre l'intérêt général, voyait, dans le rappel de la princesse, un moyen, sinon de diriger les affaires d'Espagne, elle ne le voulait pas, quoiqu'on ait prétendu le contraire (6), au moins la certitude d'en être parfaitement instruite, ce qu'elle désirait vivement. On persuada à Louis XIV d'accorder à la princesse ce qu'elle sollicitait depuis près d'un an, la permission de venir se justifier. La reine d'Espagne se bornait à demander la même grâce. Les courtisans habiles virent bientôt dans cette faveur le prélude d'un retour entier au pouvoir. M^{me}. des Ursins arriva à Paris le 4 janv. 1705. Elle eut lieu d'être satisfaite de la réception qui l'attendait. Elle garda néanmoins avec prudence l'attitude qui convenait à une justification ; mais quand elle vit les attentions dont elle était l'objet, les préventions favorables du roi, l'appui décidé de M^{me}. de Maintenon, elle changea de rôle ; et, comme on l'a dit, *de répondante qu'elle se proposait d'être, elle crut pouvoir devenir accusatrice* (7). Elle fut comblée d'égards par Louis XIV, et à l'envi par toute la cour. Enfin son retour en Espagne fut décidé. Elle

(6) Mémoires de Saint-Simon. La Correspondance de M^{me}. de Maintenon dément formellement cette assertion.

(7) Mémoires de Saint-Simon.

jugea sa position si favorable, que, dans de longs entretiens avec le roi, elle demanda et s'assura l'obtention de toutes les grâces et de toutes les surtés qu'elle pouvait souhaiter pour son nouveau règne qui allait commencer. En retour, elle s'engageait à maintenir l'influence de la France, dont elle promettait de seconder les vues et les intérêts. Elle promettait aussi à M^{me}. de Maintenon, l'un des principaux auteurs de son rétablissement, une confiance, une déférence dont elle s'éloigna rarement. Constante à son plan, elle ne mit point trop de précipitation dans son départ. Un illustre écrivain (8), toujours sévère, mais surtout pour M^{me}. des Ursins, a prétendu qu'elle conçut l'idée de rester à Versailles, et, fondant des espérances sur l'âge de M^{me}. de Maintenon, de la remplacer auprès de Louis XIV. Rien n'appuie cette singulière assertion, que repousse au contraire la connaissance de la politique plus habile de la princesse. Elle était trop sûre de son crédit à Madrid et trop peu à Versailles; D'ailleurs son âge, rapproché de celui de M^{me}. de Maintenon, ne lui permettait pas d'attendre beaucoup d'un avenir si peu certain. Enfin elle partit au mois de juillet. Elle fut reçue à la cour d'Espagne avec des démonstrations extraordinaires de joie. Le roi et la reine allèrent au-devant d'elle, et la comblèrent de caresses. Ses places, dont on avait disposé, lui furent rendues; et plus forte que jamais, par une disgrâce réparée avec éclat et par l'appui de Louis XIV, elle reprit la direction des affai-

(8) Mémoires de Saint-Simon. Les vifs démêlés de M^{me}. des Ursins avec le duc d'Orléans, depuis régent, pendant le séjour de ce dernier en Espagne, avaient inspiré au duc de Saint-Simon, libelle partisan du prince, une grande antipathie pour la princesse.

res. Elle avait emmené avec comme ambassadeur de France Amelot, habile diplomate qu'honnête homme, et que sa désintéressement et son dévouement aux deux rois avaient seuls pu décider à accepter une mission pleine de difficultés, et qui ne promettait que peu de gloire. La princesse prit dès-lors un plan différent de celui qu'elle avait antérieurement adopté. L'autorité de Philippe V avouée; de nombreuses déférences annonçaient d'autres encore. Les Ursins crut voir dans les gens plus de vanité que de véritable attachement pour leur nouveau roi. Elle les abandonna, les desservit, et s'éloigna. Elle y mit peu de peine et l'on vit bientôt Philippe, de la perte de ses places, détaché de tout, obligé d'abandonner sa cour, amené enfin à deux doigts de la perte. Cette conduite ne fut point approuvée à Versailles que dévouement que cherchaient à servir la princesse. Le maréchal de Saxe, nommé, en 1706, pour commander les troupes françaises envoyées en Espagne, se plaignit malgré la victoire d'Almanza d'être rappelé l'année suivante. Le duc de Léans le remplaça. Sa présence na d'autres difficultés. Choqué par le pouvoir de la princesse, avide même d'en exercer un sans égard pour son rang, de véritables services dus établirent entre eux une rivalité violente. Il attaqua vivement la princesse et son administration, qu'il fit plus d'une fois avec fondement; mais elle couvrit bientôt que l'intérêt personnel le guidait. Il n'est pas douteux qu'il conçut le projet, lorsque les événements réduisirent Philippe à ses dernières extrémités, de se faire transmettre tous les droits de

titre pour lui-même, et couronne sur sa tête. Les Ursins connut ses combats de tous ses causes était belle; elle armes puissantes dans évouement à son roi, noble fermeté de son milieu des plus grands le courage et la géné- rousse de la reine. Le duc d'Orléans quitta Orléans, XXXII, mêlés trop fréquents édit de la princesse à la re. Des malheurs inouis de puissance : l'Espa- n partie causés. On vit reur dans les rapports es deux puissances. La ce de M^{me}. de Mainte- des Ursins (9) en est irrecusable. La Fran- it se défendre à peine bandonna l'Espagne à rces. Elle ne lui donna , dont elle ne se servait auva la monarchie es- de Villa-Viciosa, 10 0). Dans la crise ter- rouva l'Espagne pen- rois années, M^{me}. des a un courage qui ne peu à soutenir celui et de leurs sujets. On administration; mais l'on se trouvait ne per- ns ni améliorations. La on était d'exister. Plus e éprouva de grandes amers dégoûts. Elle à une retraite qu'autre- connue douce et paissi-

ble : on l'en détourna ; elle céda et l'on doit bien croire, en considé- rant sa position, son âge, que ce n'était point une feinte propre à ang- menter encore un crédit qui n'avait pas de bornes. A la fin de 1709, la princesse manifesta surtout son des- sir, elle se retira pour un temps des af- faires, projeta de se rendre en France; elle en référa à Louis XIV, qui crut à propos de l'engager à rester auprès de son petit-fils. Enfin les temps devin- rent meilleurs; M^{me}. des Ursins persis- ta dans son système: elle éloigna les Es- pagnols, quelque bienveillance que méritât le dévouement que tant d'en- tre eux avaient montré au prix de leur fortune et de leur vie. La cour de France adressa d'inutiles repré- sentations à ce sujet. Une autre source de discord fut l'ambition que témoi- gna la princesse, lorsque des change- ments survenus dans la politique de l'Europe amenèrent les prélimina- res d'une paix générale, de se faire donner pour elle une souveraineté dans les Pays-Bas. Le roi d'Espagne l'avait accordée (10) par un acte formel du 18 septembre 1711. La France n'y mit d'abord aucun obs- tacle; mais bientôt, comme l'aban- don des possessions de l'Espagne dans les Pays-Bas devint une des conditions de la paix, les prétentions de la princesse furent regardées comme inadmissibles : elle ne se rebuta point; elle fit soutenir ses droits, mais sans succès. Louis XIV manifesta son mécontentement, surtout lorsqu'a- près avoir signé lui-même la paix, il

(10) C'était les villes et canton de la Roche en Ardenne, que la princesse avait l'intention d'é- changer contre une certaine étendue de terre en Touraine, qu'elle aurait conservés sa vie durant, au même titre, et qui aurait, après sa mort, fait re- version à la couronne. Le château de Chanteloup près Amboise, nouvellement détruit, avait été bâti pour la résidence de la princesse.

vit que les lenteurs et les refus de son petit-fils, dont il s'était rendu garant, n'avaient pas d'autre cause : il parla avec autorité, et l'affaire fut rompue : on en parla long-temps encore cependant, et jusqu'à l'époque de sa chute M^{me}. des Ursins se flatta de la reprendre ; elle y attachait assez d'importance, pour se promettre d'obtenir un jour, par ses négociations et ses instances, un succès vivement désiré. L'Espagne n'était point paisible : l'empereur, compétiteur de Philippe, continuait la guerre ; des provinces lui demeuraient attachées, et les difficultés qu'éprouvait M^{me}. des Ursins ne s'aplanissaient pas. Les finances étaient épuisées, l'industrie anéantie, le commerce détruit ; le désordre régna dans toutes les branches du service public ; rien n'était moins propre à une heureuse administration. La princesse réussit néanmoins à corriger les plus grands vices de cet état de choses, dans le très-peu de temps que la nouvelle dynastie d'Espagne n'eut pas à combattre pour son existence ; elle jouissait, sinon en paix, du moins sans partage de sa toute-puissance, lorsque la reine mourut (février 1714). C'était le premier coup, et le plus violent, porté à son autorité : elle était l'objet de toutes les attentions de cette princesse, vive et persévérante à-la-fois dans ses sentiments, et à l'existence de laquelle elle était devenue nécessaire. Philippe lui conserva toute sa confiance, et M^{me}. des Ursins ne négligea rien pour se l'assurer. Elle devait surmonter de grands obstacles. Le roi, jeune encore, d'un tempérament ardent, ne pouvait rester long-temps sans la compagnie d'une femme ; ses principes solides, l'intérêt de sa famille

et de son royaume, lui imposaient l'obligation de contracter une seconde union. M^{me}. des Ursins le sentit et ne chercha point à combattre cette résolution ; mais jusqu'à ce qu'un choix fût arrêté, elle crut prudent d'isoler, autant qu'il lui fut possible, le roi de ses sujets. Ce prince, d'un caractère mélancolique et bizarre, plongé dans une douleur profonde, et captivé par l'habileté de la princesse, se prêta à cette précaution au-delà de ses desirs ; on en murmura. On a été jusqu'à dire et à répéter (11) que M^{me}. des Ursins avait conçu l'espoir de monter sur le trône ; en paraissant ajouter quelque foi à ce propos, on ne s'est pas souvenu qu'à cette époque, M^{me}. des Ursins, plus que septuagénaire, ne pouvait, quelque vif que pût être en elle et chez les autres le souvenir des attraits de sa jeunesse, quelles que fussent les ressources de son esprit, concevoir l'idée de séduire un roi de trente ans ; il était plus sage de chercher à maintenir son crédit par le choix d'une princesse disposée à supporter le joug imposé à la reine défunte. Elle crut la trouver dans Elisabeth Farnèse, l'une des princesses proposées à Philippe, nièce et héritière du duc de Parme, élevée dans une cour vertueuse et modeste, qu'on croyait simple et timide, et dont une alliance semblable devait surpasser toutes les espérances. La reconnaissance de ce service paraissait à M^{me}. des Ursins le gage assuré de sa tranquillité future ; mais un habile intrigant, qui n'avait pas peu contribué à faire agréer la princesse, Albéroni, Parmesan, résidant en Espagne avec

(11) Mémoires de Saint-Simon ; Mémoires de Duclos, etc. Voy. l'art. Philippe V, tom. XXXIV.

ubalterne, conçut dès-lors un astes plans qu'enfantait sans n fertile génie , et qui l'au-it mettre au rang des grands si le succès les eût tous éga-ouronnés. Il déguisa le véri-ractère de la princesse de qui d'ailleurs ne pouvait pas nue telle qu'elle se montra Le mariage fut arrêté , la reine se rendit en Espa-M^{me}. des Ursins alla au del-le à Xadraque, petite ville es lieues de Madrid. La prin-ivait eu que le temps de se r à sa nouvelle souveraine, nait, après les premiers com-s, sur l'étiquette de la cour où vait , un avis naturel , auto-les prérogatives de sa char-que la reine s'emportant sur ger motif, maltraita la prin-a chassa de sa présence, et 'ordre formel qu'elle fût en-conduite hors du royaume. au mois de décembre (1714) n froid rigoureux (12). M^{me}. ins, en habit de cour, sans , sans suite, sans vêtements, ovisions, fut jetée dans un e escorté de gardes, et con-insi, sans repos, jusqu'à la e. Cet étrange événement, si u, si inconcevable, attéra l la princesse. Depuis quelque néanmoins, elle n'était pas puiétude sur la conservation éredit et de son autorité; de elles difficultés avec la cour de les, où elle avait de nombreux s qui correspondaient avec les s plus nombreux encore qui aient à Madrid, l'affaire de eraineté, l'isolement où l'on Philippe, le mariage de ce

prince, arrêté et presque conclu sans l'aveu de son grand-père, tout cela avait gravement indisposé Louis XIV. La princesse éprouvait du dé-goût, des craintes (13); mais elle ne pouvait prévoir un traitement igno-minieux, venant de ce côté. Bientôt cependant son courage ordinaire reprit le dessus; elle espérait d'ailleurs et de sa justification et du roi d'Es-pagne, dont elle croyait la confiance inébranlable, un retour, difficile néanmoins après un semblable éclat. La reine ne répondit point à ses let-tres; le roi lui annonça qu'il n'avait pu refuser le maintien de la mesure prise, aux instances de la reine, et lui assura ses pensions. Arrivée à Saint-Jean-de-Luz, M^{me}. des Ursins écri-vit à Versailles; peu après elle y en-voya un de ses neveux. Louis XIV devait s'en rapporter à la décision de son petit-fils; M^{me}. de Maintenon répondit par des compliments éva-sifs; alors la princesse put voir que tout était fini pour elle; elle avança en France et arriva enfin à Paris. Le roi la reçut froidement; son sé-jour en France ne se prolongeait pas sans difficulté; en outre, elle pré-voyait la fin de Louis XIV et la régence du duc d'Orléans. Leurs an-ciens démêlés, la haine ouverte qui existait depuis entre eux lui causant des inquiétudes, elle résolut de quit-ter la France; elle voulait aller dans les Pays-Bas, elle ne le put pas; elle passa en Savoie, à Gènes, et enfin retourna à Rome où elle se fixa de nouveau. Son existence y était assu-rée, Philippe V tenait sa promesse,

(13) Lettres de M^{me}. des Ursins, tom. iv, 480, 485 et 522, etc. On y entrevoit aussi quelque inquiétude en ce qui touche la reine, et il était difficile que la princesse n'arrivât pas à découvrir quelque chose du véritable caractère d'Élisabeth l'aruese. Duclos rapporte seul un fait qui, s'il était plus constant, leverait tous les doutes à cet égard.

et lui faisait exactement payer ses pensions. Habitée au mouvement des cours et des affaires, elle ne put se condamner, malgré son grand âge, à un repos absolu. Le prince Jacques Stuart, dit le prétendant, s'était retiré à Rome; M^{me} des Ursins s'attacha à lui et à sa fortune; elle faisait les honneurs de sa maison; il en fut ainsi jusqu'à la mort de la princesse arrivée le 5 décembre 1722, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. On a cherché à deviner les véritables auteurs de la disgrâce de la princesse des Ursins; car on n'a pas jugé sans raison qu'il était peu vraisemblable qu'elle n'eût d'autres causes qu'un mouvement d'emportement et de colère trop mal justifié de la part de la reine, pour la porter à faire exécuter une résolution qui causait une véritable révolution politique. On a réuni divers indices, et l'on a voulu en conclure que ce parti avait été suggéré par Louis XIV, approuvé passivement par Philippe V, et l'accomplissement, dont ce prince n'était pas capable, confié à une femme douée d'un caractère énergique, qui n'était ni sans ambition, ni soumise encore à un empire qu'elle redoutait. Cette opinion n'est pas sans vraisemblance (14); mais d'un autre côté il n'existe aucune preuve de la préparation d'une mesure aussi grave, exécutée avec une précision, et surtout avec un secret bien rare, on doit le dire, dans l'accomplissement des actes de la plus haute politique. Les lettres de M^{me} de Maintenon sembleraient combattre l'idée de la participation du roi (15), mais elles ne portent pas toujours le cachet

d'une grande franchise, et l'on y voit plutôt le langage de la circonspection, de l'humilité et de la charité chrétienne, que des éclaircissements positifs sur les faits et sur leurs causes. Pendant douze années, la princesse des Ursins exerça un pouvoir presque absolu. Si l'on cherche les traces bienfaisantes de son influence et de sa domination, on ne trouve rien; sans doute, après tant de secousses et de révolutions éprouvées depuis par l'Espagne, ce pays en aurait perdu tous les avantages; mais du moins la postérité en eût conservé le souvenir. On ne doit cependant pas accuser trop sévèrement M^{me} des Ursins; il eût fallu un de ces vigoureux génies, qui apparaissent trop rarement parmi les hommes, pour soutenir et relever la monarchie espagnole au milieu de circonstances aussi difficiles. Après une guerre civile et étrangère, qui avait mis Philippe sur le bord du précipice, il réduisait sous son obéissance la dernière ville de son royaume, peu de jours avant la chute de M^{me} des Ursins; c'était alors que commençait une domination paisible qui eût permis de songer à d'utiles réformes et à d'heureuses améliorations. La princesse, souvent accusée et peut-être méconnue, avait un esprit étendu, fin, cultivé, une rare aptitude pour les affaires, une force de caractère peu commune dans les personnes de son sexe. Vive dans ses affections, elle l'était naturellement dans ses haines; elle se montra trop accessible à d'injustes préventions, comme aussi on la vit chercher, encourager le mérite. On lui a reproché ses intrigues; les mêmes armes dont on se servait contre elle, elle les employait contre ses ennemis, et le nombre en fut grand. Que de ja-

(14) Mémoires de Saint-Simon.

(15) Tome III, page 167.

rait pas exciter la position qui, n'étant placée sur le trône, dominait ses ministres, créait et dirigeait les généraux et les officiers! Un vif attachement pour les princes, des services rendus à eux et à la patrie, une capacité, une grande confiance, une rare fermeté inébranlable dans les situations les plus difficiles, les plus malheureuses, les plus critiques, ce qu'on ne pourrait attribuer à la princesse et ce qui consacrera la valeur de ses travaux et de son caractère, ont été oubliés dans les lettres de M^{me}. de Maintenon. Le maréchal de Villars, son inaltérable ami, lui a écrit de nombreux ouvrages au milieu des camps, que l'un et l'autre ont appréciés également. Un ouvrage plus précieux et récent (16) est celui de la vie de M^{me}. de Maintenon, des Ursins, et de celle de sa première et quelques autres figures illustres de France; il commence en 1705, et va jusqu'à l'époque où chaque jour deux femmes célèbres se disputaient la scène du monde, à l'instar de l'une de l'autre. Cette œuvre ne répond pas entièrement à ce qu'on aurait pu attendre de son auteur; les lettres de M^{me}. de Maintenon sont courtes, et les détails plus remplis de détails intéressants de la cour, et surtout de faits lamentables sur le règne de Louis XIV, que de faits intéressants qu'elle n'osait confier au public.

éditées de M^{me}. de Maintenon et de M^{me}. des Ursins, 1826, 4 volumes

sont plus ouvertes, plus pleines de choses; on le comprend facilement, elle avait promis d'instruire de tout, et demandait des conseils qui lui étaient rarement donnés. Les unes et les autres sont écrites avec la régularité d'un journal, mais aussi avec sa négligence et son incorrection. M. A. Duval a fait représenter une pièce sous le titre de la *Princesse des Ursins* (17). Il a pu chercher à rappeler quelques traits du caractère de son personnage principal, et de quelques autres groupés autour; mais il a suivi l'histoire de si loin, que cet ouvrage ne doit être examiné que sous le rapport dramatique. D-19.

URSINS (DES) V. BENOIT XIII, MONTMORENCI (tom. xxx, p. 19), et ORSINI.

URSPERG. V. CONRAD DE LICHTENAU, IX, 434.

URSULE (SAINTES) Vierge et martyre. Il est impossible de faire un pas plus avant au sujet de cette sainte, sans se livrer à des conjectures plus ou moins hasardées. On croit généralement qu'elle était fille d'un prince de la Grande-Bretagne; le P. Crumbach, qui a publié un gros vol. in-f^o, intitulé: *Ursula vindicta*, Cologne, 1647, va jusqu'à donner sa généalogie, page 523, et même sa histoire, racontée par elle-même, page 742. On croit aussi généralement qu'Ursule fut martyrisée à Cologne, ou près de Cologne. Ce sentiment, accrédité par d'anciens martyrologes et par les légendes, est appuyé par la découverte de son tombeau dans cette ville. L'époque du martyre de sainte Ursule est un

(17) Elle est imprimée en cinq actes dans les Œuvres de cet auteur; et c'est ainsi qu'elle fut représentée le 25 décembre 1825; mais l'auteur la réduisit depuis en trois actes, et après avoir été représentée le 25 janvier 1826, cette pièce a été imprimée séparément dans sa nouvelle forme.

grand sujet de controverse. Geoffroi de Monmouth, auteur d'une Histoire d'Angleterre imprimée plusieurs fois, le place vers 384; mais cet auteur, quoiqu'en dise Baroni-
 nus, est peu digne de foi. La chronique de Sigebert le met en 453; c'est l'opinion d'Othon de Frisingen et d'Usserius. Le nombre des compagnes de sainte Ursule s'étend depuis onze jusqu'à onze mille. La Chronique de saint Tron, *Spicileg.*, t. VII, p. 475, fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles près de Cologne, mise à mort avec onze de ses compagnes, par les barbares. Wandelbert, moine de Prüm, dans son Martyrologe en vers, qu'il compila en 850, les fait monter à mille; mais il n'a écrit que d'après de faux actes. Sigebert, auteur d'une Chronique au commencement du douzième siècle, en compte onze mille. Le peuple a adopté ce nombre, et appelle ces saintes les *Onze mille Vierges*. Il paraît que ce calcul de Sigebert est fondé sur le nom d'une des compagnes de sainte Ursule, qui est appelée *Undecimilla* par les légendaires, et même par un ancien Missel qui appartenait à la Sorbonne; mais Valois croit que cette *Undecimilla* est une pure fiction. Si l'on s'en rapporte aux tombeaux découverts à Cologne, la sainte communauté devait être fort nombreuse. Toutefois le Martyrologe romain se contente de nommer sainte Ursule et ses compagnes, sans déterminer leur nombre, qu'il est impossible de constater. Outre l'histoire de sainte Ursule par le P. Crumbach, où la crédulité est portée à son comble, nous en avons une par Surius, une par Ribadeneira, et une autre par Canisius, qui ne sont pas plus raisonnables. Il est fâcheux que les Bollandistes ne

soient pas allés jusque-là. Ils auraient peut-être débrouillé ce chaos. La Sorbonne vénère sainte Ursule comme sa patronne, et elle en fait l'office le 21 octobre; un ordre de religieuses destinées à l'éducation de la jeunesse porte son nom. L-B-E.

USHER (JACQUES), archevêque d'Armagh, plus connu sous son nom latin d'*Usserius*, fut l'un des plus savants hommes du seizième siècle; il naquit à Dublin, le 4 janvier 1580, de l'ancienne famille de NEVIL, en Angleterre. On remarque comme une chose assez singulière qu'il apprit à lire de deux de ses tantes qui étaient aveugles. Étant tombé, à l'âge de quatorze ans, sur l'ouvrage de Sleidan, *De quatuor monarchiis*, il y prit un tel goût pour l'étude de l'histoire, qu'il s'y livra sans réserve, faisant des extraits, et plaçant dès-lors les faits dans le même ordre chronologique, qu'il leur donna depuis dans son grand ouvrage sur cette partie. Après la mort de son père, qui était greffier de la chancellerie d'Irlande, il céda à son frère le droit qu'il avait à cet emploi lucratif, pour s'attacher entièrement à l'étude de la théologie; et dès l'âge de dix-huit ans, il entra publiquement en lice avec le jésuite Fitz-Simmons, qu'il étonna par une érudition au dessus de son âge. La lecture des ouvrages de controverse de Stapleton l'engagea, pendant dix-huit ans, dans l'étude des Pères et des scolastiques. Son but avait été d'abord de vérifier les citations du docteur catholique, mais ce travail le conduisit à composer une *Bibliothèque théologique*, qui n'a jamais été finie ni publiée: son manuscrit, en 2 vol. in-fol., est conservé dans la bibliothèque bodléienne, à Oxford. Dès 1601, il s'adonna à la

ion, et dirigea principalement ses sermons contre les catholiques ; il ne put empêcher sa rentrée et de mourir dans la religion romaine. Ayant été chargé de former la bibliothèque de Dublin, il alla à Oxford, à Cambridge, pour des livres et des manuscrits ; naissant avec les savants de la capitale et des universités, se familiarisa avec Bodley, Walton, Allen, Camden, Selden et autres. Ses talents et la faveur qu'il eut de Jacques I^{er}. lui valurent successivement une chaire de théologie à l'université de Dublin, en 1607, la place de chancelier de l'église de Saint-Patrick ; l'évêché de Meath, en 1615 ; la place de membre du conseil privé d'Irlande, en 1623 ; l'année suivante, l'archevêché de Dublin. Dans ces deux dernières années Usher déploya le plus grand zèle contre les Catholiques, et s'opposa à ce qu'on passât un acte en leur faveur. Il voulait en acceptant les contributions offraient pour obtenir cet acte suspendre la rigueur des lois ; mais il ne voulait pas que la pension se fit par un acte légal. Sa plume féconde produisit un grand nombre d'ouvrages et autres : *De Ecclesiarum successionem et statu*, 1613, pour répondre à la question que les Catholiques posaient continuellement contre les protestants : *Où était votre église avant Jésus-Christ ?* L'évêque Jewel avait à prouver que les dogmes protestants étaient les mêmes que ceux qui ont été professés dans l'Église primitive pendant les six premiers siècles. Usher s'efforce de continuer la tradition jusqu'en 1240 : il de-

vait, dans une autre partie, remonter jusqu'à la réformation. Le libraire qui a donné la dernière édition de l'ouvrage en 1687 a même mis en tête : *Opus integrum ab auctore auctum et recognitum* ; mais c'est exactement la même que celle de 1613. L'auteur traita encore cette question dans un ouvrage anglais, ayant pour titre : *De la Religion des anciens Irlandais et Bretons*, Londres, 1622, 1631, in-4^o. , où il prétend montrer que la croyance des premiers Chrétiens sur les points contestés entre les Protestants et les Romains est la même que celle des Réformés. Usher n'était guère plus favorable aux Arminiens qu'aux Catholiques. Il publia contre eux, en 1631, à Dublin : *Goteschalchi et prædestinationis controversiæ ab eo motæ historia*. C'est le premier ouvrage latin imprimé en Irlande. Dès 1615, il avait imaginé et publié une profession de foi irlandaise en cent quatre articles, absolument conformes à la doctrine de Calvin sur la prédestination et la réprobation absolue ; ce qui le fit accuser de puritanisme. Le lord-lieutenant Wentworth, plus connu sous le nom de comte de Strafford, ami intime de Laud, archevêque de Cantorbéry, qui penchait pour l'arminianisme, vint à bout, dans l'assemblée du clergé d'Irlande, en 1635, de lui faire abandonner ces articles, et d'y faire substituer les trente-neuf articles de l'église anglicane. Usher s'y prêta, à condition que sa profession de foi ne serait point expressément condamnée, que les articles anglicans ne seraient pas adoptés collectivement en forme de Code, et qu'on y laisserait introduire quelques-uns des siens. Au moyen de cet arrangement, il reconnut la primatie du siège de Cantorbéry sur

l'Irlande. Usher, tout archevêque et primat qu'il était, avait des idées assez singulières sur l'origine et la nature de ces dignités. Il ne croyait pas que l'épiscopat fût un ordre distinct de celui de la prêtrise, du moins quant à leur divine institution. La prééminence de l'un sur l'autre ne lui paraissait être que de discipline. Il pensait aussi que la juridiction des métropolitains remontait aux apôtres. Cette question produisit, de sa part, divers écrits, entre autres, le *Jugement du docteur Reynold, touchant l'origine de l'épiscopat, défendu*, 1642. — *L'origine des évêques, ou Recherches chorographiques et historiques sur l'Asie Lydienne ou proconsulaire*. Il prouve, dans ce dernier, que l'évêque d'Éphèse était non-seulement métropolitain de l'Asie proconsulaire, mais encore primat de toutes les églises comprises dans le diocèse d'Asie. Lors des grandes disputes élevées sous le long parlement, il avait composé un traité de *la Réduction de l'épiscopat à la forme du gouvernement synodal*: dans cet ouvrage, qui n'a été donné au public qu'en 1658, par le docteur Bernard, chapelain du primat, l'auteur propose un moyen terme pour accommoder l'épiscopat avec le presbytérianisme. Il laisse aux évêques le droit d'imposer les mains et l'honneur de présider aux synodes diocésains; mais il donne au clergé inférieur le droit de gouverner l'Église dans les assemblées synodales, où l'évêque n'a pas plus de prépondérance qu'un simple prêtre. Les ennemis d'Usher avaient profité de bonne heure du prétexte que leur fournissaient ses idées sur l'épiscopat, pour lui nuire dans l'esprit de Jacques I^{er}. Mais comme il soute-

nait fortement la suprématie royale et le gouvernement épiscopal, ils n'eurent aucun succès. Aussi resta-t-il constamment attaché à la cause de son souverain. Il fit son possible pour détourner Charles I^{er}. de signer le bill de condamnation du comte de Strafford, et assista cette illustre victime dans sa prison et au supplice. Il composa, par ordre de ce prince, un ouvrage sur le *Pouvoir du souverain et l'Obéissance des sujets*, où il établit par l'Écriture, les Pères, les philosophes et la raison, qu'il n'est jamais permis de prendre les armes contre son prince légitime. Cet ouvrage n'a vu le jour qu'en 1661, avec une Préface curieuse de l'évêque Saunderson. En voyant Charles sur l'échafaud, Usher s'évanouit entre les bras de ses domestiques, et consacra sa douleur par une fête funèbre, qu'il célébrait chaque année le jour de l'anniversaire de la mort de ce malheureux prince. Après ce triste événement, il se vit dépouillé des revenus de son archevêché, par la révolte des Catholiques d'Irlande, et privé de sa bibliothèque par le parlement d'Angleterre, pour avoir prêché contre l'assemblée des théologiens de Westminster, dont il avait refusé d'être membre. Sa bibliothèque lui fut rendue par des amis qui la rachetèrent; mais elle éprouva bien des pertes dans les divers transports qu'il fut obligé d'en faire pendant la guerre civile. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait fait présent de son portrait sur une médaille d'or, lui proposa une retraite en France, la liberté de conscience, et une pension considérable. Lorsque, forcé de fuir, de se cacher pour se soustraire aux parlementaires, il voulut passer sur le continent, Moulton, qui commandait

, le fit menacer de l'enlever et traduire au parlement. Il n'eut plus d'autre ressource que de fuir à Londres chez la comtesse de Peterborough. Il mourut dans une maison de campagne de Westminster, à Ryegate, au comté de Sussex, le 10 mars 1656, à l'âge de 72 ans. Cromwell, qui lui avait été très agréable, fut gué beaucoup d'égards pour sa vie, sans néanmoins le lui rendre de ses pertes, voulut seulement être enterré à Westminster; mais le directeur laissa tous les frais de la funéraire cérémonie à sa charge. Il n'était guère en état de mourir, car le prélat était naturellement affable, généreux, sans affectation, et parlant jamais mal de personne. Il laissa pour tout héritage à ses enfants une bibliothèque de mille vol., imprimés ou manuscrits. Le roi de Danemark et de Richelieu en offrirent un grand nombre; mais on n'osa la faire passer en Danemark, dans la crainte de Cromwell. Elle a passé dans la bibliothèque de Dublin, selon l'intention d'Usher. Ses ouvrages, outre ceux dénommés, sont : I. *Veter. epistol. hibernicæ*, Londres, 1632, in-4°, 1665, in-4°. C'est un recueil de Lettres tirées d'anciens manuscrits, écrites par des Irlandais, ou qui leur sont attribuées depuis 592 jusqu'en 1180, originaires d'Irlande. II. *Briefve ecclesiar. antiquitates*, 1629, in-4°; corrigé et augmenté en 1687, Londres, 1707, une histoire des prélatres d'Angleterre, depuis le huitième siècle de notre ère, où l'auteur place sa prédication dans les îles Britanniques, jusqu'à la fin du

septième siècle. Lloyd, Stillingfleet, Thoresby et autres ont beaucoup profité de ses recherches. III. *Poly-carpi et Ignatii epistolæ*, 1644, avec une dissertation sur ces Epîtres, sur les constitutions apostoliques et sur les canons des apôtres, réimprimé avec des augmentations, en 1650, in-4°. IV. *Annales veteris et novi Testamenti*, Londres, 1650-54, Paris, 1673. La plus ample édition est celle de Genève, 1722, dans laquelle on a inséré du même auteur : *Dissertatio de Macedonum et Asianorum anno solaris*; *De Græcâ Sept. interpret. versione syntagma*; *Chronologia sacra*; *de Romana ecclesiæ symbolo*, et autres pièces de littérature sacrée, avec la vie de l'auteur, par Th. Smith. Usher laissa une nombreuse famille. Une de ses petites-filles épousa Robert Edgeworth, et fut mère de l'abbé de Firmont, confesseur de Louis XVI (V. FIRMONT et MOYLAN). On a une vie d'Usher par Nic. Bernard; et une autre, avec le recueil de ses lettres, au nombre de trois cents, par Rich. Parr., Londres, 1686, in-fol. Ces deux auteurs avaient été chapelains de l'archevêque. M. Aikin a publié récemment les Vies de Selden et d'Usher, en 1 vol. in-8°. T—D.

USHER (JAMES), écrivain anglais, de la même famille que le précédent, mais né de parents catholiques romains, vint au monde en 1720. Il exploita d'abord une ferme, à l'exemple de son père; mais non avec la même aptitude. Après une coûteuse expérience, il essaya du commerce des draps, et s'établit à Dublin: mais il n'y fut pas plus heureux; et se trouvant alors veuf, chargé de quatre enfants, et ruiné, il prit les ordres dans l'Église ro-

maine. A l'aide d'un legs de trois cents livres sterling que lui fit un gentilhomme irlandais, il ouvrit, à Kensington Gravel-Pits, conjointement avec John Walker, auteur d'un *Dictionnaire de la Prononciation* et de plusieurs autres ouvrages estimés sur la construction et l'élégance de la langue anglaise, une école, que cet associé lui abandonna peu de temps après. Usher la dirigea avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Il est auteur de quelques productions ingénieuses. I. *Nouveau système de philosophie*, où il censure Locke comme inclinant au naturalisme, doctrine qu'il considère comme la mort de tout ce qui est sublime, élégant et noble. II. Des *Lettres* insérées dans le *Public Ledger* (le Grand Livre public) et signées *un libre penseur*, où il démontre l'inconséquence et l'impolitique des persécutions exercées alors contre les catholiques romains. III. *Élio*, ou *Discours sur le goût, adressé à une jeune dame*, dans lequel il s'attache à prouver qu'il est à plusieurs égards, dans l'ame humaine, un type universel de goût, qui peut être dépravé ou corrompu par l'éducation ou par l'habitude, mais ne peut jamais être totalement déraciné. A cet essai, écrit avec élégance et où l'on reconnaît le talent de l'observation, mais peut-être trop de subtilité, l'auteur ajouta une *Introduction à la théorie de l'esprit humain*, dont l'objet est de réfuter les déistes, qui attaquent la religion révélée sous l'apparence d'un appel à la philosophie.

Z.

USSERIUS. Voy. USHER.

USSERMANN (ÉMILIEN), savant bénédictin et bibliothécaire au monastère de Saint-Blaise, né le 30 octobre 1737 à Saint Ulrich dans la

Forêt-Noire, mourut dans son couvent en 1798. Il fut le disciple, l'ami et le collaborateur de son abbé, le célèbre D. Gerbert; il a eu part à ses travaux, et les ouvrages qu'il a publiés l'ont fait connaître d'une manière avantageuse, comme littérateur et comme historien. Les plus importants sont: I. *Monumenta res Allemanicas illustrantia*, des presses de l'abbaye de Saint-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°. II. *Episcopatus Wirceburgensis sub metropoli Mogunticâ, chronologicè et diplomaticè illustratus*, Saint-Blaise, 1794, in-4°. C'était le premier volume de la *Germania sacra*, dont Gerbert avait indiqué le plan en 1784. Elle devait comprendre l'histoire de tous les évêchés en Allemagne. Ussermann a aussi publié une édition de la Chronique de *Hermanus contractus*.

G—Y.

USSIEUX (LOUIS D'), romancier et agronome, né, en 1747, à Angoulême, s'établit de bonne heure à Paris, où il devait trouver, avec la facilité de cultiver son goût pour les lettres, les moyens d'acquiescer de la célébrité. Le premier ouvrage qui fixa sur lui l'attention fut: le *Siège de Saint-Jean-de-Lône* (V. GALLAS, XVI, 355). Cette pièce, imprimée en 1773, fut représentée, en 1780, au Théâtre Français, mais avec très-peu de succès, malgré le brillant spectacle qu'offrait le dernier acte; et elle n'a jamais été reprise. Dès 1777, d'Ussieux était devenu l'un des principaux rédacteurs du *Journal de Paris*; et il s'associa depuis à la plupart des entreprises littéraires de l'époque, telles que la traduction de l'*Histoire universelle* des Anglais (V. PSALMANASAR); la *Collection universelle des Mémoires relatifs à l'histoire de*

(V. PETITOT au Supplément); dite *Bibliothèque des dames*, est un résumé de toutes les sciences indépendamment de la part plus active qu'il prit à ces différends, il publiait des traductions de l'allemand et de l'italien, paraître, chaque mois, des romans historiques, genre mis à la mode par Arnaut de Baculard, mais qui fut bientôt abandonné. Cette malheureuse fécondité valut à d'Ussieux le surnom de l'auteur du *Pennanach des grands hommes*: « un génie, dit Rivarol, s'annule par un débordement. » Dans les premières années de la révolution, d'Ussieux, prévoyant les malheurs qui devaient attirer sur la France, se consacra à un domaine près de Paris, où il eut le bonheur de se retirer. Il partageait son temps entre l'étude, les soins qu'il donnait à l'éducation d'un troupeau de vaches, et des essais d'agriculture, qui réussirent pas toujours. « Il était très-attaché à la morale, mais de bonne foi; il ne se fit des dupes, il commença par lui-même » (*Bibliographie*, t. I, p. 317). Les qualités de son caractère, son esprit doux et conciliant, méritèrent l'estime de ses compatriotes. En 1795, d'Ussieux fut élu, par le département de la Loire, au Conseil des anciens, et se fit remarquer que par la simplicité de ses vues et la droiture de son caractère. A l'expiration de son mandat, il se hâta de retourner à ses occupations agricoles. Il fut élu, en 1801, au conseil général de son département, et il mourut près de Paris, le 21 août 1805, à l'âge de 67 ans, après un long malade de quatre-vingt ans. Il était membre de l'Académie de Montauban et de la Société d'agriculture de Paris. Son collaborateur

au Journal de Paris, a fait insérer son éloge dans le *Magasin encyclopédique*, même année, V, 404. D'Ussieux a eu part, avec Bastide l'aîné, à l'*Histoire de la littérature française*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; avec Imbert, à *Gabrielle de Passy*, parodie très-gaie d'un des drames les plus révoltants de de Belloy (V. ce nom). Il a fourni des articles importants, entre autres celui de la *Vigne*, à la continuation du *Cours d'agriculture* par l'abbé Rozier (V. ce nom). On trouve, de lui, des notes dans la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres (V. ce nom) et dans le *Traité sur l'art de faire le vin*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, ainsi que plusieurs Mémoires dans les *Recueils de la Société d'agriculture*. Ses autres ouvrages sont : I. *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, Paris, 1772, 2 vol. in-12. II. Des imitations du *Nouveau Don Quichotte*, de l'*Endymion* et du prince des *Gaules* de Wieland (V. ce nom). III. *Les Héros français*, ou le siège de Saint-Jean-de-Lône, drame héroïque en prose, suivi d'un précis historique de cet événement, ibid. 1773, in-8°. IV. *Le Décameron français* (1), Paris, 1774, 2 vol. in-8°, fig. V. *Nouvelles françaises*, ibid., 1775, 3 vol. in-8°. Chaque volume en contient cinq. Ces deux Recueils, ornés d'estampes et de vignettes très-bien exécutées, sont encore recherchés par les amateurs de belles impressions. VI. Une traduction de *Roland furieux*, ibid., 1775-83, 4 vol. in-8°. Jugée, par Ginguené, faible et sans couleur (Voy. ARIOSTE, II, 432),

(1) La plupart des bibliographes, trompés par le titre de cet ouvrage, attribuent à d'Ussieux une trad. du *Décaméron* de Boccace.

mais qu'on achète encore pour les gravures. W—s.

USTARIZ (JÉRÔME), le premier Espagnol qui se soit distingué par ses connaissances en économie politique, naquit dans la Navarre vers la fin du dix-septième siècle, et mourut vers le milieu du dix-huitième. Il est principalement connu par son ouvrage intitulé : *Théorie et Pratique du Commerce et de la Marine*, in-4°, 1724, Madrid, in-fol., 1742, et qui a eu plusieurs autres éditions. Rien ne prouve mieux l'importance et le mérite de cet ouvrage que l'honneur qu'il a obtenu d'être traduit dans la langue des deux nations les plus éclairées et les plus commerçantes. La version anglaise fut publiée à Londres, 1751, 2 vol. in-8°, et celle que Forbonnais donna en français parut en 1753, Paris, in-4°. (Voy. l'article de FORBONNAIS, où l'on trouve une courte analyse de cet ouvrage).—Le marquis d'USTARIZ, probablement de la même famille que le précédent, fut assistant de l'audience de Séville, intendant de l'Andalousie, et, en 1795, ministre surnuméraire du conseil suprême de la guerre; mais ces titres ne lui mériteraient aucune place dans la *Biographie universelle* si ce n'était peut-être lui qui mourut vers l'année 1800, et non pas Jérôme Ustariz, comme le dit le *Dictionnaire historique* (1). — Gabriel USTARIZ, né vers l'an 1772, à Caracas, dans l'Amérique espagnole, et de la même famille que les

précédents, servit dans sa jeunesse, et fut lieutenant d'infanterie. Ayant quitté la carrière militaire, il jouit des douceurs de l'hymen et de la vie privée, au milieu de ses propriétés, jusqu'en 1810, époque de la révolution de Caracas. Il la favorisa de ses conseils et de ses facultés, fut élu membre du congrès législatif de la république de Venezuela, puis appelé à d'autres fonctions. Lors des premiers succès que le général royaliste Monteverde obtint à son arrivée, en 1812, Ustariz fut jeté dans un cachot, et accablé d'outrages. Rendu à la liberté, après que Bolivar eut triomphé de Monteverde, il continua de servir avec zèle la cause qu'il avait embrassée; mais le parti royaliste ayant encore prévalu sous le général Morales, en 1814, Ustariz, qui s'était retiré à Mathurin, y fut tué à coups de lance avec son fils, lorsque cette ville tomba au pouvoir de Morales.

A—T.

USTÉRI (LÉONARD), naquit à Zurich en 1741, et y mourut en 1789. Après avoir fait d'excellentes études dans sa ville natale, il embrassa l'état ecclésiastique, fit un séjour à Genève, et voyagea en Italie et en France. Il mérita l'estime et l'amitié des savants les plus distingués. Winkelmann et J. - J. Rousseau eurent avec lui un commerce épistolaire; et l'on trouve dans les collections de leurs Lettres celles qu'ils lui ont adressées. De retour dans sa patrie, il devint professeur à Zurich, et chanoine peu de temps avant sa mort. Les réformes des écoles et du gymnase, opérées en 1773, lui sont dues en grande partie. Il a publié les détails de leur *Nouvelle organisation*, un volume in-8°, Zurich, 1773. Après avoir achevé ce travail, ses regards se tournèrent vers l'instruc-

(1) Le petit article consacré à Ustariz, dans ce Dictionnaire, renferme d'autres fautes. On y a tronqué le titre de son ouvrage; on y a donné la date de 1781 à la traduction qui en a été faite par Forbonnais; on y a traduit par *Hilaire* son prénom *Hieronimus*. Ce prénom *Gerónimo* en espagnol est écrit par erreur *Gregorio*, page 8 du *Catologue des livres espagnols*, etc., de Rodriguez, vendus en 1822.

gligée du sexe; et il fonda une école spéciale, destinée à son usage, eut bientôt le modèle d'un établissement considérable d'établissements pareils en Helvétie et en Allemagne. Ce fut pour les besoins des artistes et des classes peu élevées de la société que le plan de l'établissement avait été dressé; bientôt les familles aisées s'empressèrent d'en profiter. Les dons que l'estime dont jouissait l'auteur lui fit obtenir bientôt le succès de son école. Il a donné cinq différents Rapports au public, de 1777 à 1789, bibliothécaire de la ville et membre de la société physique, il a rendu des services importants à l'une et à l'autre. Il a soigné l'édition des volumes de son *Catalogue de la Bibliothèque*; et il prit une part essentielle aux encouragements de l'agriculture. Ses *Instructions*, publiées au profit de la société, celles sur la *Culture des forêts*, sur la *Plantation des arbres*, etc., ont été rédigées par la jeunesse académique et lui furent décernées une médaille à sa mémoire, avec l'épigramme : *Auctoritas junctis studiis*, et l'exergue : *Usterio detiss. pietas juv. acad. Turic.*, Z.

GRZYCKI (ANDRÉ-VINCENT), poète de Przemysl, a vécu vers la fin du dix-septième siècle, et s'est fait connaître par des traductions de l'italien et du français. On cite de sa Traduction en vers du *de Proserpine* de Claudien, *Achilleide* de Stace. Il a aussi traduit en polonais les *Épithèques* de S. Utenhoff, sur Henri IV, roi de France, imprimées à Paris, par Estienne. On a également d'André Grzycki des Poésies, qui jouissent de quelque ré-

putation, du moins dans son pays. Voy. *Biblioth. poetarum Polon.* de Zaluski.

C—AU.

USUARD, compilateur du *Martyrologe* qui porte son nom, florissait dans le neuvième siècle. On sait qu'il embrassa la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et qu'il fut honoré du sacerdoce. Ayant reçu de l'abbé Hilduin la mission d'aller en Espagne, pour chercher le corps de saint Vincent dans les ruines de la ville de Valence (*F. CHILDEBERT Ier.*, VIII, 387), il partit, en 858, muni d'un sauf-conduit du roi Charles-le-Chauve. Tous les passages étaient si bien gardés par l'armée des Sarrasins, qu'il ne put pénétrer à Valence. Il se rendit alors à Cordoue; et ayant obtenu les corps des saints martyrs George, Aurèle et Natalie, il revint en France avec son pieux trésor. Il arriva, dans le mois d'octobre, à Emant, diocèse de Sens, où ses confrères avaient été forcés de se retirer, pour échapper à la fureur des Normands. Après la retraite des barbares, il transféra les saintes reliques à Paris. Charles-le-Chauve félicita beaucoup Usuard sur le succès de son voyage. Ce prince, sachant que ce religieux était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, le chargea de composer un nouveau Martyrologe. Usuard accepta cette commission, dédia son travail au roi, et mourut en 876 ou 877, le 13 janvier. Il s'est beaucoup aidé des Martyrologues de saint Jérôme, du V. Bède, mais surtout de ceux de Flore, diacre de Lyon, et d'Adon, évêque de Vienne (*F. I.*, 238), quoiqu'il ne nomme point ce prélat; mais il a surpassé tous ses devanciers. Le *Martyrologe* d'Usuard fut adopté par la plupart des églises de France, d'Allemagne et d'Italie; et il a servi de

base au Martyrologe romain. On l'imprima, pour la première fois, à Lubeck, en 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum novitiorum* (Voy. le *Diction.* de La Serna, III, 318). Cette rare édition est citée par les hollandistes, sous le titre de *Maxima Lubecana*, parce qu'il en existe d'autres de cette ville, format in-4°. Toutes les éditions d'Usuard publiées dans le quinzième siècle sont défectueuses. Cependant les curieux recherchent celle de Florence, 1486, in-4°, regardée comme l'originale, attendu que l'ouvrage d'Usuard n'avait paru jusqu'alors que dans des recueils. Parmi les éditions postérieures, on estime celle de Molanus (Voy. XXIX, 280); mais la meilleure est celle d'Anvers, 1714, in-fol., que l'on doit au P. Sollier (Voy. XXIII, 503 et XLMI, 49). La préface et les éclaircissements dont le savant éditeur l'a enrichie assurent la préférence à cette édition sur celle que le P. Bouillart a donnée, en 1718, d'après le manuscrit autographe d'Usuard, que l'on conservait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On trouve une Notice détaillée sur Usuard et son ouvrage dans l'*Histoire littéraire de la France*, par D. Rivet, v, 436-45. (Voy. aussi JOLY, XXI, 602). W—s.

USUN-CASSAN. Voy. OUZOUN-HAÇAN-BEYG.

UTEN BOGAERT. Voy. UITEN-BOGAARD.

UTENHOVE ou UYTENHOVE (CHARLES), né à Gand, vers 1536, d'une famille distinguée par ses emplois, sacrifia tout à son goût pour les lettres et pour l'indépendance, et passa une partie de sa vie à Paris, dans d'honorables loisirs littéraires, fréquentant les Turnèbe, les Lambin, les Dorat; il alla en-

suite à Cologne, où il se maria, où il mourut sans enfants, le 1^{er} 1600. Il cultivait les muses latines et grecques. Ses productions poétiques ne sont guère que des vers de circonstance. On a de lui : I. *Epistolæ centuria*, Cologne, 1597, i. II. *Mythologia Esopica*, en élégiaques, Steinfurt, 1607, i. III. Des pièces éparses dans divers ouvrages. On en a recueillies quelques-unes dans les *Deliciae rerum Belgicarum*, tome v. Son Nicolas Utenhove, président du seil provincial de Flandre, le 11 février 1527, était un des correspondants d'Érasme, qui lui envoie une épitaphe. M—

UVA (BENOÎT DELL'), moine bénédictin, de la congrégation du Cassin, né à Capoue vers 1500, n'est plus connu aujourd'hui que par ses poésies italiennes en l'honneur de la religion; encore les critiques s'en sont-ils trop peu occupés. Le boschi se contente de nommer l'auteur en tête de quelques autres de la même époque; ce n'est pas sans doute qu'il n'eût rien à en dire de honorable, mais plutôt parce que fermé toute sa vie dans de pénibles occupations, étranger aux occupations littéraires de son temps, le bon ne prit aucun rôle qui le marquât personnellement. On induit à l'aide du petit recueil de ses poésies qu'il passa quelque temps dans divers couvents de la Sicile, particulièrement à Catane et à Cusa. Mais il habita Naples pendant la plus grande partie de sa vie; fut assez longue. On voit qu'il consacra à la poésie que qu'il consacra à de longs intervalles que s'il chercha à plaire dans ces ouvrages, ce fut surtout à édifier. Son recueil a été plu-

né, entre autres à Venise
2, sous ce titre : *Le Ver-
ti, con tutte le altre ri-
Benedetto dell' Uva,*
ssinense. Cinq petits poë-
mes composent son prin-
cipe des *Vièrges pieuses* :
e le martyre de sainte
de sainte Lucie, que Ca-
racuse célèbrent encore
ée par des fêtes brillan-
e le martyre de sainte
ome, celui de sainte Jus-
oue; enfin celui de sainte
d'Alexandrie. Ces sujets
urément point dénués de
étique. Le style de l'au-
te clair, n'appartient point
ette école napolitaine qui
raire au bon goût. Con-
lu Tasse, auquel il adres-
e très-remarquable dans
sonnets, dell' Uva rap-
le nombreuses imitations
s anciens poètes toscans,
Dante et Pétrarque, mais
out de la manière de l'A-
la couleur générale de sa
n et de ses récits. Les
opulaires, intéressantes
lui fournissent quelquefois
x assez bizarres, comme
miracle par lequel sainte
l'on veut conduire dans
me, ne peut être entraî-
e sa place par les efforts
attelage d'hommes et de
autre petit poème du gen-
re est intitulé : *Il pen-
morte*. Vient ensuite *Il*
où un sage vieillard dé-
ses erreurs un jeune hom-
u désespoir d'un amour
; enfin des *Sonnets* mè-
ques *Canzoni*. Ces diffé-
ges, composés d'après le
usieurs personnages d'un

rang élevé, leur sont dédiés par deux
hommes de lettres, compatriotes de
l'auteur, les historiens Scipion Am-
mirato et Camille Pellegrini. Cette
preuve de son humilité s'accorde as-
sez bien avec le ton de candeur et le
zèle religieux qui dominent dans ses
compositions, sauf un petit nombre
de Sonnets consacrés à la louange
de diverses personnes. Huit de ces
Sonnets forment une *couronne* citée
en exemple par Crescimbeni (*Com-
ment. intorno alla sua ist.*, etc.);
l'enchaînement des rimes d'un son-
net à l'autre, et la répétition du der-
nier vers du précédent au commence-
ment du suivant, font l'artifice
de cette couronne offerte à Jeanne
Castriotta, duchesse de Nocera.

V—G—N.

UXELLES (1) (NICOLAS DE BLÉ,
marquis d'), maréchal de France,
descendait d'une maison de Bourgo-
gne, connue dès le treizième siècle
(2), et qui a fourni plusieurs officiers
distingués. Il naquit à Châlons le 24
janvier 1652. Destiné par ses parents
à l'état ecclésiastique, il fut pourvu,
dès son enfance, d'une riche abbaye;
mais son frère aîné ayant été tué dans
l'expédition de Candie (1669), il lui
succéda dans le gouvernement de la
ville et citadelle de Châlons, héri-
taire depuis plus d'un siècle dans sa
famille. Il fit ses premières armes,
en 1674, au siège de Besançon; et la
même année, le roi lui donna le régi-
ment Dauphin, infanterie, vacant
par la mort du marquis de Berin-
ghen, son cousin. Il dut à la protec-
tion du ministre Louvois un avance-

(1) M^{me}. de Sévigné, Saint-Simon, M^{me}. de
Lafayette, Ducloux, etc., écrivent ce nom *Huxelles*;
mais l'orthographe que nous avons adoptée a pré-
valu.

(2) Voy. la *Généalogie* de la maison De Blé,
dans l'*Histoire des grands officiers de la couronne*,
par le P. Anselme, ou dans le *Diet. de Moréri*.

ment assez rapide. Nommé brigadier, et ensuite maréchal-de-camp, il fit toutes les campagnes de Flandre, et servit aux sièges de Valenciennes et de Cambrai, de Gand, d'Ypres et de Luxembourg, mais sans trouver l'occasion de se signaler. En 1688, il fut employé, comme lieutenant-général, sous les ordres du dauphin, au siège de Philisbourg, et il y fut blessé légèrement d'un coup de mousquet entre les épaules(3). A la fin de la campagne, il fut fait chevalier des ordres du roi; et se montrant peu touché de cette haute faveur, « il ne remercia que M. » de Louvois, et recommanda au « courrier de lui dire en même temps » que si l'ordre de Saint-Louis l'em- » pêchait d'aller au cabaret et tels » autres lieux, il le lui renverrait » (*Mém. de Mme. de Lafayette*). » L'armée française ayant été obligée d'évacuer l'Allemagne, d'Uxelles resta chargé de défendre Maïence contre toutes les forces de l'empire. Il montra beaucoup de sagesse et de prévoyance dans ses dispositions; soutint sept semaines de tranchée ouverte, fit vingt-une sorties, et tua plus de cinq mille hommes à l'ennemi; mais n'étant pas secouru, et manquant de poudre, il fut obligé de capituler (8 septembre 1689). Cette belle défense fut mal jugée à Paris : on le soupçonna d'avoir rendu Maïence pour retarder la paix, qui devait amener la chute du crédit de Louvois (*Voy. XXV, 293*). La haine qu'on portait au ministre rejaillit sur un général qu'on savait être sa créature. D'Uxelles fut hué par le public en plein

spectacle. Quand il parut, suivant l'usage, sur le théâtre, on lui cria des loges : *Maïence!* Il fut, dit Voltaire, obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, et dont cependant on ambitionne les louanges (*Siècle de Louis XIV, chap. 16*). L'accueil qu'il reçut de Louis XIV dut le consoler de l'injustice des Parisiens. Ce prince lui dit : « Vous vous êtes défendu en homme de cœur, et vous avez capitulé en homme d'esprit. » D'Uxelles eut, pendant tout le reste de la campagne, le commandement des troupes stationnées en Alsace; mais, suivant Saint-Simon, il se conduisit, dans cette province, moins en gouverneur qu'en souverain. Il fut compris, en 1703, dans la nombreuse création de maréchaux que fit Louis XIV. Le roi le choisit, en 1710, pour aller, avec le cardinal de Polignac, négocier la paix à Gertruydenberg; mais elle ne fut signée qu'en 1713, à Utrecht (*Voy. POLIGNAC, XXXV, 185*). D'Uxelles n'avait pas fait preuve, dans cette circonstance, d'une grande habileté comme négociateur. Cependant, après la mort de Louis XIV, il fut nommé président du conseil des affaires étrangères, et admis au conseil de régence. Il refusa d'abord de signer le traité de la quadruple alliance, négocié par Dubois (*Voy. XII, 73*), et parla même de donner sa démission; mais le régent lui ayant envoyé le traité avec ordre de le signer à l'instant ou de quitter sa place, il signa (*Mémoires de Duclos, liv. III*). Cet acte de faiblesse lui fit, dans l'opinion, un tort irréparable. Il mourut à Paris, le 10 avril 1730, à soixante-dix-neuf ans. En lui s'éteignit la maison d'Uxelles, dont les biens pas-

(3) Mme. de Sévigné en parle dans une lettre à sa fille : « La marquise d'Uxelles est assez insensible à la joie d'une légère blessure que son fils a reçue. » *Lettre du 26 oct. 1688.*

is celle de Beringhen. Il nais voulu se marier. Quel- en ayant demandé le motif, qu'il répondit : « C'est que nais trouvé un homme tel désiré d'être son père. » énéral, il avait de la sa- e l'esprit de conduite; mais tit pas prévoir les événe- t il manquait de ce coup- sait embrasser et décider e. Aussi le maréchal de Vil- il : « J'ai toujours enten- ue d'Uxelles était une bon- e; mais personne n'a jamais que ce fût une bonne tête *bid.* » Il était de la société le Lafayette, qui parle de e d'un honnête homme; et le Sévigné, avec laquelle il t une correspondance. Sans ontrer frondeur, il affectait ine indépendance dans sa t dans ses opinions. Pares- ome de table et de plaisir, délicat dans ses choix; n attaquant ce défaut dans ; avec l'apparence de la e, courtisan fin et délié; ionneurs en paraissant les : telle est l'idée que Saint- l'abbé de Saint-Pierre don- naréchal d'Uxelles. Saint- laissé de lui ce portrait : n grand et assez bel homme, ine venue, et qui marchait nt et comme se trainant; nd visage couperosé, mais gréable, quoique de physio- e-frognée par de gros sour- us lesquels deux petits yeux laissaient rien échapper à regards. » Ou a le portrait hal d'Uxelles à cheval, gra- illy, in-fol. W—s.
EAN-PIERRE), poète alle- acquit à Anspach en Fran-

conie le 3 octobre 1720. Pendant qu'il étudiait la jurisprudence à Hal- le, Horace et Anacréon étaient constamment sur sa table, à côté des Pandectes. Uni par les mêmes goûts à Gleim et à Goetz, les trois élèves traduisirent en allemand les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Ce premier travail inspira au jeune Uz la pensée d'imiter la prosodie et la versification des anciens, et de transporter le système des quantités syllabiques dans la poésie allemande. Il fit son es- sai dans l'ode intitulée *le Printemps*, qui est composée de vers alexandrins mêlés de petits vers dactyliques. Cette composition, qui lui avait coûté beaucoup de peine, ne le satisfit point; mais dès ce moment il prit la résolution de ne plus écrire qu'en vers rimés. Il était revenu à Anspach depuis trois ans, lorsque l'on fit paraître, à son insu, ses Odes d'Anacréon, en vers libres, Leipzig, 1746, in-8°. (On préfère la seconde édition, qui parut vingt-quatre ans plus tard, sous ce titre : *Poésies d'Anacréon, et Odes de Sapho*, traduites du grec, Carlsruhe, 1760, in-8°.). Jusque-là on n'avait traduit aucun auteur classique grec avec autant de goût et d'une manière aussi parfaite. Uz aimait le genre lyrique, et à mesure qu'une pièce était finie il l'envoyait à Gleim, qui s'était établi à Berlin, et qui y fit paraître, en 1749, le *Recueil de poésies lyriques* de notre auteur. Uz composa ensuite ses *Lettres*, ses *Odes* et ses *Chansons*. Depuis 1748, il occupait une place dans la magistrature d'Anspach. En 1763, le margrave l'ayant nommé à un emploi très-élevé, il eut moins de loisir à donner aux Muses. Cependant il publia, en 1768, un nouveau *Recueil*, dans lequel il fit entrer un

grand nombre de pièces qui n'avaient pas encore paru. Quoiqu'il eût déclaré ne vouloir plus vivre que pour la magistrature, il prit cependant une part active à la *Traduction d'Horace* imprimée en 1773. Le roi de Prusse ayant pris possession du margraviat, le nomma premier juge du tribunal d'Anspach; mais il mourut le 12 mai 1796, quelques heures après avoir reçu sa nomination. Ses poésies ont paru dans les recueils suivants : I. *Poésies lyriques*, Berlin, 1749, in-8°. L'éditeur, Gleim, annonça dans la préface qu'Uz, en permettant cette publication de ses poésies légères, avait voulu pressentir ses compatriotes, et leur demander, pour ainsi dire, s'ils jugeaient sa Muse assez forte et assez exercée pour pouvoir s'élever jusqu'à l'ode et à la poésie sérieuse. Son premier chant, le *Printemps*, réimprimé dans ce recueil, eut un succès général, et depuis cette époque, plusieurs poètes allemands suivirent cette versification qu'Uz avait empruntée aux anciens. II. *Poésies lyriques, et de différents autres genres*, Anspach, 1755, in-8°. On trouve dans ce recueil quatre Lettres philosophiques en vers, dont la dernière a rapport à la grande dispute qui divisait alors les savants allemands, les uns ne voulant que des vers rimés, les autres, que l'on appelait *Miltoniens* ou *Anglomans*, repoussant la rime, qui selon eux n'avait été inventée que pour mettre le génie dans les fers. En commençant cette Lettre, le poète se place en songe dans le *Temple du Goût*, où l'on voit les bustes des anciens poètes et ceux de quelques autres choisis parmi les modernes. La statue de Milton est en marbre noir. Uz voit la foule qui se presse autour d'elle pour lui prodiguer son encens : « Ils pourront bien,

» dit-il, avec leur fumée épaisse » couvrir à nos yeux les statues des » anciens, mais ils ne les souilleront » point. » Après avoir montré les statues d'Opitz, de Canitz, de Haller, de Hagedorn, de Schlegel, de Gellert et de Gleim, le poète se moque de ces savants allemands qui, atteints de la fureur de l'*anglomanie*, méprisaient la rime, ne connaissaient dans leurs descriptions ni bornes ni mesure, et qui, voulant mettre le goût dépravé des Anglais à la place des modèles classiques pris dans l'antiquité, ne couraient qu'après l'enflure et le désordre des figures et des expressions. Cette lettre excita contre Uz toute la fureur des Miltoniens, qui attaquèrent vivement notre poète. Il y répondit par de nouvelles *Lettres*, que l'on trouve dans la même édition d'Anspach, réimprimée à Leipzig, en 1756 et 1765. III. *Recueil complet des œuvres poétiques de J.-P. Uz*, Leipzig, 1768, 2 vol. in-8°. Le second volume commence par un poème didactique : *l'Art d'être toujours joyeux*, en quatre Lettres. Ce poème, écrit en vers alexandrins rimés, mérite une des premières places parmi les productions de ce genre. Le sujet est sagement choisi. L'auteur, parlant à ceux qui veulent mener une vie heureuse, leur recommande la modération dans les desirs, les joies durables que nous offrent le spectacle de la nature et l'étude des sciences, la patience et la confiance dans les vus de la providence, et la foi dans une autre vie. Dans les Lettres où il se défend contre ses adversaires, il se montre avec toute la modération de son caractère; il finit par les désarmer et par leur faire avouer qu'ils ont eu tort de l'attaquer. Cette

de 1768, ayant été exécutée
 tes les recherches du luxe
 oblique, on en fit paraître
 même temps une moins coût-
 il fut réimprimée aussi à
 et à Vienne, en 1772. IV.
 de J.-P. Uz, d'après les
 ms faites de sa main, Vien-
 4, 2 vol., in-8°, édition
 sur papier vélin. *L'Art de
 ujours joyeux*, avec quel-
 s, Chansons et Lettres d'Uz,
 a français, dans le *Choix de
 allemandes*, Paris, 1766,
 on, 1770, in-8°. G—Y.
 (ALDEBERT D'), né, au com-
 ent du douzième siècle, dans
 dont il porta le nom, fut élu
 le Nîmes, en 1141, et sacré
 par le pape Innocent II. Il
 illustre maison d'Uzès,
 es plus puissantes de son
 dans le Bas-Languedoc. Trois
 res devinrent évêques comme
 comme c'était l'usage alors,
 t appelés, par le choix des
 à gouverner leurs églises, on
 ire qu'ils avaient un grand
 un grand crédit. Leur sœur
 Alphonse-Jourdain, comte
 ouse. La terre de Peccais,
 du lieu où depuis a été bâ-
 le d'Aigues-Mortes, apparte-
 tte famille, qui y établit, en
 es belles salines qui subsistent
 Aldebert jouit de beaucoup
 idération dans l'Église et de
 uprès du roi Louis-le-Jeune.
 Alexandre III le chargea de
 ier le comte de Toulouse,
 l V, avec Constance sa
 sœur du roi de France, que
 ix avait répudiée. Malgré les
 que ce prélat avait données
 talent pour les négociations
 , il échoua dans celle-ci : le
 it inflexible. Pour compren-

dre comment un pontife de Rome put
 souffrir, au douzième siècle, que sa
 médiation restât impuissante, et des-
 cendre aux voies de la conciliation,
 au lieu de commander avec autorité,
 il faut se rappeler qu'à cette époque
 deux papes se disputaient la thière,
 et qu'il pouvait être dangereux de
 s'aliéner un prince aussi puissant
 que le comte de Toulouse. Le fils de
 Raimond V fut traité avec moins de
 douceur. On sait à quelles persécu-
 tions l'exposèrent sa justice et son
 humanité envers les Albigeois. L'é-
 vêque de Nîmes fut un des pères du
 concile de Lombers (1165), qui
 condamna leur doctrine, et les déclara
 hérétiques. Aldebert contribua ainsi
 à préparer les longs malheurs dont
 son pays fut bientôt accablé, et aux-
 quels l'établissement de l'inquisition
 mit le comble. Aldebert mourut en
 1180.

V. S. L.

UZZANO (NICOLAS D'), homme
 d'état florentin, attaché au parti des
 Albizzi, était lié par une étroite ami-
 tié avec Thomas Albizzi, qui fut
 chef de la république Florentine,
 de 1382 à 1417. Nicolas d'Uzza-
 no, à la mort de son ami, succé-
 da au crédit que celui-ci avait exer-
 cé si long-temps. Attaché comme
 lui au parti Guelfe et à l'aristocra-
 tie, il se montra cependant plus
 modéré que les Albizzi : il s'effor-
 çait d'étouffer les anciennes haines,
 d'assoupir les vengeances, et de
 maintenir la paix intérieure, per-
 suadé que tout le crédit de son parti
 tenait à la terreur qu'avaient inspirée
 les commotions populaires, et que
 cette terreur s'affaiblissant avec le
 souvenir de la dernière révolution,
 le nombre des gens qui désiraient un
 changement allait croissant. Audehors
 l'administration de Nicolas d'Uzzano
 fut également pacifique ; il ouvrit à

Florence un asile au pape Martin V, et assura à sa patrie l'alliance de Braccio de Montone, le premier général de son siècle ; il fit, en 1419, la paix avec le duc de Milan, et il engagea les Génois à lui vendre Livourne. La guerre que Philippe-Marie Visconti déclara aux Florentins, en 1423, fut terminée le 18 avril 1428, par une paix glorieuse pour la république. Uzzano voulait l'observer fidèlement ; mais Renaud, fils de Thomas Albizzi, jaloux du crédit que l'ami de son père avait acquis dans la république, entraîna les Florentins, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à des mesures plus violentes, et fit

déclarer la guerre aux Lucquois, le 14 décembre 1429. Cette guerre, qui devint bientôt générale, ne répondit point aux espérances du jeune ambitieux qui l'avait provoquée : elle affaiblit le parti du gouvernement, et donna du courage aux Médicis, qui songeaient à saisir le timon des affaires. Uzzano, par sa sagesse et sa modération, empêcha, tant qu'il vécut, un choc entre les deux partis, qu'il prévoyait devoir être funeste aux Albizzi ; mais Uzzano mourut en 1432, peu après la paix de Lombardie. Deux ans après sa mort, tout le parti sur lequel il avait exercé une longue influence fut exilé. S. S—1.

V

VACA DE GUZMAN (JOSEPH-MARIE), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade vers l'an 1745, fut avocat et recteur perpétuel du collège Saint-Jacques des Mauriques à Alcalá de Henarès. Il est auteur d'un poème intitulé : *La Destruction des vaisseaux de Cortès*, couronné par l'académie royale espagnole, le 13 août 1778. Ce poème, traduit en français par Mollien, avocat de Paris, se trouve analysé avec éloge dans le *Journal de littérature* de cette capitale ; mais malgré ces titres de recommandation, l'éditeur du poème de Nicolas Fernandez Moratin, sur le même sujet, donna la préférence à celui-ci, ce qui obligea Vaca de Guzman à publier des *Réflexions* sur le poème des Vaisseaux de Cortès. Cet avocat a composé un autre poème, la *Reddition de Grenade*, en stances et en vers endécasyllabes, couronné aussi

par l'académie espagnole, en 1779 ; *El columbano* (le Colombier), élogue imprimée sous le nom de don Miguel Cobo Mogollon, Madrid, 1784 ; *Deux autres Églogues* lues à la société économique de Grenade. Il a aussi publié *Quatre Lettres* contre les détracteurs de ses poésies, trois sous le même pseudonyme de Mogollon, et la quatrième, sous celui de don Jos. Rodriguez Zerezo. Vaca de Guzman est mort vers l'an 1805. — Don Gutierre Joachim VACA DE GUZMAN Y MANRIQUE, frère du précédent, avocat, et ensuite auditeur à la chancellerie royale de Grenade, a traduit de l'italien en espagnol les *Voyages de Henri Wanton aux terres inconnues australes, et aux pays des singes*, où sont décrits les usages, les mœurs, les sciences et la police de ces peuples extraordinaires, Madrid, 1778. Ce n'est pas seulement une traduc-

an philosophique du man (*Voy.* ce nom). n n'en avait mis au : volumes, des ordres yant arrêté dans cette atirique, où des sénas et d'autres grands e trouvaient attaqués. obtint la traduction es deux volumes engazman à compléter ce jouta les tomes 3 et 4, *Supplément*, se conforie possible, au style de satirisa quelques coutagne, en évitant toutefois ités, écueil où avait ir primitif. Cette contiifférente de celle qu'un ait imprimer à Berne, mant aussi deux volusquels il s'était totaledu plan de Seriman, et rté le lieu de la scène *Cénophales* ou têtes de raducteur espagnol a c premiers volumes une ; noms, don Joachim en indiquant les autres iales. Dans l'avertisseux derniers tomes, il les noms de *Rireguet*), sont les anagrammes es noms, l'un en espaierre, l'autre en grec, de a (1). A l'occasion des s de terre qui épouvande, en 1770, le peuple lé qu'on ouvrit plusieurs

puits afin d'éloigner le danger qui menaçait la ville, les magistrats consultèrent la société économique. Elle chargea don Gutierre Vaca, qui en était alors censeur, de lui faire un *Rapport*, qui fut imprimé, en 1779, in-4°. L'auteur s'y prononça sur l'inutilité et le danger d'élargir ces excavations; et son opinion servit de règle aux magistrats, sans aucune réclamation. Don Gutierre Vaca de Guzman est mort vers le commencement du dix-neuvième siècle. A-T.

VACCA (FLAMINIO), sculpteur romain du seizième siècle, est moins connu comme statuaire, quoique plusieurs de ses ouvrages orient les églises, les places et fontaines de Rome, que comme restaurateur de statues. Il travaillait dans cette capitale sous Sixte-Quint, et fut aussi appelé en Toscane. Il acheva, en 1594, un recueil de *Memorie di varie antichità di Roma*, mémoires qu'il laissa inédits, et qu'Ottavio Falconieri publia à Rome, en 1704. Montfaucon les a traduits en latin, et insérés dans son *Iter italicum*. Flaminio Vacca doit à cet ouvrage l'honneur d'être souvent cité par les antiquaires. E. Q. Visconti trouvait du charme à son ton de vérité et de bonhomie. Ses *Mémoires* sont pleins de détails curieux sur les fouilles qu'on faisait à Rome à cette époque. *Voy.* les *Vite de' pittori*, par Baglioni. UG.—1.

VACCA-BERLINGHIERI (FRANÇOIS), médecin, né en 1732 à Ponsacco près de Pise, commença ses études au séminaire, et les acheva à l'université de cette ville, où il remplit ensuite, avec distinction, une chaire de chirurgie, qui lui fut donnée lorsque, ne voulant pas quitter son père, octogénaire, il refusa la place de médecin du roi de Polo-

sois ont beaucoup de goût pour et les pseudonymes. Outre les nous venons de parler, nous pour- exemple le père Isla, qui a publié io sous le nom de Fr. Lobou de aduction de Gilblas sous le nom *Fédéric Isalps*; Thomas Yriarte, sefois celui de *Tirso Ymaveta*, et e nom retourné (*Nellerto*) est eu *ires sur la révolution d'Espagne*.

gne, que lui avait fait offrir le marquis Niccolini de Florence. Vaccà-Berlinghieri ne se borna pas à donner des leçons publiques, il enseignait encore chez lui, se livrait à une pratique très-active et publiait des ouvrages qui le placèrent au rang des premiers médecins de l'Italie. Dans ses discours, comme dans ses écrits, il mit toujours beaucoup de soin à distinguer ce qu'il y a de vrai dans la science de ce qui n'est que systématique ou hypothétique. Dès que la nouvelle théorie de Brown commença à prévaloir en Italie, il en publia une réfutation (*V. BROWN* au Supplément). Peu de temps après, le gouvernement de la Lombardie lui fit proposer (décembre 1796) la chaire de clinique médicale à l'université de Pavie, vacante par le départ de J.-P. Franck, qui fut appelé à Vienne, en qualité de premier médecin de l'empereur. Son attachement pour son pays et ses amis le détermina à refuser cette offre. Marié depuis 1765, il vécut heureux au sein de sa famille. Il eut trois fils : les deux premiers firent leurs études scientifiques à Paris ; l'aîné se distingua dans la physique, et le second dans la chirurgie ; son troisième fils étudia le droit à Rome. Deux moururent avant lui ; il termina lui-même sa carrière le 6 octobre 1812. Ses principaux ouvrages sont : I. *Considerazioni intorno alle malattie dette volgarmente putride*, Lucques, 1781, in-8°. L'auteur s'y déclarait contre une théorie des maladies appelées vulgairement putrides, théorie alors généralement reçue. Plusieurs écrivains qui avaient soutenu la doctrine dont Vaccà démontrait l'erreur publièrent que les nouvelles idées de ce professeur appartenaient à Milman, médecin anglais ; accusa-

tion injuste, puisque l'ouvrage : *On scurvy and putrid fevers*, by Milman, in-8°, avait été publié en 1782, tandis que les *Considerazioni* de Berlinghieri parurent en 1781. II. *Saggio intorno alle principali e più frequenti malattie del corpo umano*, etc., Pise, in-8°, seconde édition, 1799. III. *Lettere fisicomediche*, ibid., 1790, in-4°. IV. *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell'uomo la sanità e la robustezza*, ibid., 1792, in-4°. Il en parut une seconde édition à Venise, 1801, in-8°. V. *Codice elementare di medicina pratica*, etc., Pise, 1794, 2 vol., in-8°. VI. *Meditazioni sull'uomo malato e sulla nuova dottrina di Brown*, Pise, 1795, in-8°. VII. *Filosofia della medicina*, Lucques, 1801, in-8°. VIII. *Di un nuovo potere della missione di sangue*, etc., Pise, 1804, in-8°. Cet écrivain a publié quelques ouvrages moins importants (*Voy. Elogio del Prof. Francesco Vaccà-Berlinghieri scritto dal dott. Franc. Tartini*, Pise, 1815, in-8°). — André VACCA-BERLINGHIERI, seul fils du précédent qui lui ait survécu, est mort, le 6 sept. 1826, à Pise, où il était professeur de chirurgie et de médecine : c'était un des plus habiles chirurgiens de nos jours ; et il a été vivement regretté. UG—1.

VACCARO (ANDRÉ), peintre, né à Naples en 1598, fut élève de Girolamo Imperato, contemporain et élève de Massimo Stanzioni, mais en même temps son admirateur et son ami. Il paraissait né pour l'imitation : dès le principe, il suivit la manière du Caravage, et l'on voit encore de lui, à Naples, quelques tableaux qu'il a peints dans ce style, ainsi que des peintures d'appartenance lesquelles en ont imposé à de

aiment éclairés, qui les ont vus dans les productions originales du premier peintre. Au bout de quelque temps, Vaccaro s'enthousiasma pour la manière du Guide : il obtint lui-même les commandes du public, quoiqu'il n'était que le disciple de son ami. C'est dans ce genre qu'il exécuta ses productions recommandables, de la cathédrale de Théatins, et du Palazzo de Naples, sans parler de plusieurs tableaux de galerie, qu'il ne peut être rencontré. Après la mort de Stanzioni, il prit le premier rang parmi ses compatriotes. Il osa le lui disputer un jour, lorsque, revenu jeune à Rome, il rapporta le tableau qu'il avait puisé dans le cabinet de Pietre de Cortone. Tous les artistes concoururent pour l'exécution de ce tableau principal de l'église de Sainte-Marie del Pianto. On venait tout récemment de le consacrer en l'honneur de la Vierge, et délivré la ville du fléau de la peste, et c'était là le sujet du tableau. André et Lucas firent chacun leur avis ; Pierre de Cortone, le premier juge, prononça contre le premier école en faveur de l'autre, disant que ce dernier l'emportait par le dessin et par la vérité du coloris. Il ne s'adonna à la peinture que vers la fin de sa vie, et pour ne point le céder à ses rivaux ; mais il ne fit que confirmer le proverbe, que ce n'est que la vieillesse qu'il faut pour apprendre. Le Musée de Rome possède de ce peintre un tableau qui représente *Vénus au déclin de sa vie, le corps expirant d'Amour*. Parmi ses élèves, celui qui

montra le plus de talent et qui se rapprocha le mieux de sa manière fut Jacques Farelli. Vaccaro mourut à Naples en 1670. — François Vaccaro, peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Bologne vers 1636. Élève de l'Albane, il fut chargé, sous la surveillance de son maître, de l'exécution de plusieurs grands travaux, dont il décora les églises et les palais de sa ville natale. On cite les fresques dont il orna une des chapelles de l'église de Saint-Vital de Bologne. Il composa un *Traité de perspective*, dont il grava lui-même les planches, et qu'il dédia à Beccatelli. On connaît encore de lui, comme graveur à l'eau-forte, douze pièces représentant des *Vues en perspective de ruines, de fontaines et d'édifices d'Italie*. Vers 1670, il abandonna sa patrie, sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu.

P—s.

VACCHIERY (CHARLES - ALBERT DE), né en 1745 à Dachau en Bavière, fut reçu, en 1779, à l'académie des sciences de Munich, laquelle le nomma, en 1801, directeur de la classe d'histoire. En 1781, il avait été nommé membre du conseil administratif de l'université, et depuis il fut curateur en chef des écoles et de l'instruction dans le royaume de Bavière ; il était en même temps conseiller intime du roi, et chancelier de la cour suprême. On lui doit, entre autres fondations utiles, une pension pour les veuves des avocats. Il a inséré dans les Mémoires de l'académie un grand nombre de Dissertations relatives à l'histoire de Bavière, et on a de lui en manuscrit : I. *Histoire diplomatique de l'église principale de Munich*, 2 volumes in-fol. II. *Bararia subterranea seu Epitaphia boica*

collecta, etc., 5 vol. in-fol. Les *Épithèses* qu'il avait recueillies avec tant de soin sont discutées, comparées avec d'autres sources historiques, et presque toutes servent à éclaircir quelques points obscurs de l'histoire. III. *Histoire de Bavière*, 2 vol. in-fol. L'auteur étant mort à Munich le 12 novembre 1807, l'académie des sciences, qui connaissait tout le prix de ses manuscrits, n'obtint que par les sacrifices pécuniaires les plus pénibles qu'ils lui fussent cédés par ses héritiers et transportés dans ses archives, où ils se trouvent aujourd'hui. G—Y.

VACE (ROBERT). *Voy.* WACE.

VACHER. *Voy.* LEVACHER.

VACHET (JEAN-ANTOINE LE), instituteur des sœurs de l'*Union chrétienne*, naquit à Romans en Dauphiné, et fit ses premières études à Grenoble. Afin de se soustraire aux sollicitations de sa famille, qui le pressait de se marier, il voyagea en Italie, et alla jusqu'à Rome, en demandant l'aumône. De retour en France, il entra au collège des Jésuites à Dijon, pour étudier la théologie. Après la mort de ses parents, il se dépouilla de la plus grande partie de son patrimoine en faveur des indigents, et vint à Paris où il reçut les ordres sacrés. Dès-lors il se dévoua au service des pauvres et des malades, et fit des missions dans les campagnes, dans les prisons, dans les hôpitaux. En 1672, Anne de Croze ayant fondé un établissement sous le titre d'*Union chrétienne*, pour l'éducation des nouvelles catholiques et des jeunes orphelins, Le Vachet en dressa les réglemens. Il fut honoré de l'estime de saint Vincent de Paul et du baron de Reuti (*Voy.* ce nom), qui le fit entrer chez les dames hospitalières de

Saint Gervais, dont il devint le directeur. Il mourut dans leur maison, le 6 février 1681, à l'âge de soixante-dix-huit ans. L'humilité et la charité furent ses vertus caractéristiques. On a de lui, entre autres livres de piété : I. *L'Artisan chrétien*, ou la Vie du bon Henri (*Voy.* BUCHE), Paris, 1670, in-12. II. *Règlemens et pratiques chrétiennes en forme de constitution, pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne*. L'abbé Richard a donné la Vie de Le Vachet, avec l'analyse de ses ouvrages, Paris 1692, in-12. — VACRET (Bénigne), né à Dijon en 1641, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra aux missions étrangères. Après avoir prêché dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, il revint en France, et mourut à Paris le 19 janvier 1720, laissant en manuscrit la relation de ses voyages. On trouve une *Description de l'île de Bourbon*, par Vachet, dans la *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine*, etc., Paris, 1674, in-12. — VACRET (Pierre-Joseph du), né à Beaune, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint curé de Saint-Martin de Sablon, dans le Bordelais. Il mourut vers 1655. On a de lui un Recueil de poésies latines, publié après sa mort, Saumur, 1664, in-8°. P—RT.

VACQUERIE (JEAN DE LA), premier président du parlement de Paris, dans le quinzième siècle, était un des principaux habitants d'Arras, lorsque Louis XI voulut s'emparer, en 1476, de cette place, qui appartenait à Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire. Il répondit avec beaucoup de fermeté aux députés que ce monarque envoya pour déterminer

les habitants à la soumission : mais il fallut céder à la force ; et alors , contre toute attente , le monarque le fit venir à Paris , et lui accorda sa protection au point de lui donner , en 1481 , l'emploi de premier président du parlement. Dans cette place importante , La Vacquerie ne montra pas moins de fermeté. Louis XI ayant envoyé au parlement , pour y être vérifiés , des édits onéreux , et ayant accompagné cet envoi , selon sa coutume , de cruelles menaces en cas de résistance , le premier président se rendit au palais à la tête de sa cour en robes rouges , et dit au monarque : *Sire , nous venons remettre nos charges entre vos mains , et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences.* Il fallait être animé d'un grand courage et d'un entier dévouement pour faire une telle démarche devant un pareil roi. Cependant , au grand étonnement de tout le monde , elle eut le plus heureux résultat. Louis révoqua ses édits en présence des intrépides magistrats , dit qu'il ne leur en adresserait plus de semblables , et les renvoya en les priant de continuer à bien rendre la justice. Après la mort de Louis XI , La Vacquerie fit encore des protestations très-énergiques sur la régence. Il mourut en 1497. Le chancelier de L'hôpital a dit , dans un de ses Discours , que La Vacquerie avait été beaucoup plus recommandable par sa pauvreté que Rollin , chancelier du duc de Bourgogne , par ses richesses. M—D j.

VADDÈRE (JEAN-BAPTISTE), historien , né , vers 1640 , à Bruxelles , ayant embrassé l'état ecclésiastique , fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Anderlecht , en 1671 , et partagea le reste de sa vie entre la pratique de ses devoirs et l'étude de

l'histoire. Il mourut le 3 février 1691 , et fut inhumé dans l'église à laquelle il était attaché depuis vingt ans , avec une épitaphe rapportée par Foppens (*Bibl. belg.* , 574) , et plus fidèlement par Paquot (*Hist. littér. des Pays-Bas* , II , 96 , édit. in-fol.). On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant* , et de ses charges palatines héréditaires ; avec une *Réponse aux vindictes de Ferrand sur les fleurs de lis* , Bruxelles , 1672 , in-4°. Cette histoire des ducs de Brabant est pleine de recherches intéressantes. Dans la *Réponse à Ferrand* (1) , Vaddère soutient avec J.-J. Chifflet , son ami , mort depuis peu (2) , que les rois de France de la première race avaient pour armes des abeilles. Cet ouvrage était devenu si rare , même en Flandre , que Paquot ne l'avait pas encore vu quand il publia son *Histoire littéraire des Pays-Bas* ; l'ayant découvert quelque temps après , il le fit réimprimer , Bruxelles , 1784 , 2 vol. petit in-8°. (*Voy.* PAQUOT , XXXII , 540). Vaddère a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit ; les principaux sont : l'*Histoire* de la Chartreuse de Bruxelles , depuis sa fondation jusqu'à sa ruine pendant les troubles de Flandre ; l'*Histoire* du chapitre d'Anderlecht ; la *Vie* de sainte Widine , etc. W—s.

VADÉ (JEAN-JOSEPH) , né en janvier 1720 à Ham en Picardie , était fils d'un honnête marchand , qui fit

(1) Le P. Ferrand , jésuite , avait publié contre le sentiment de Chifflet : *Epinicion pro lilis seu pro aureis Francia lilis* , etc. , Lyon , 1663 , in-4°. ; *Epinicion secundum pro lilis aureis Francia* , ibid. , 1671 , in-4°. C'est à ces deux ouvrages que Vaddère répond.

(2) On a dit , d'après Foppens (*Bibl. Belg.* , 610) , et d'après le P. Nicéron (XXV , 256) , que J.-J. CHIFFLET était mort en 1660 , à l'âge de 72 ans ; mais c'est une erreur que nous n'avons pas encore trouvée l'occasion de rectifier. J.-J. Chifflet est mort , en 1670 , à l'âge de 82 ans.

de vains efforts pour lui inspirer le goût des études classiques. Amené de bonne heure à Paris, Vadé s'y livra tellement à son penchant pour la dissipation, qu'il ne put apprendre les premiers principes du latin. Un peu plus tard, néanmoins, il trouva moyen d'orner son esprit par la lecture des auteurs français, et par la fréquentation des spectacles. Les autres détails de sa vie privée n'ont que peu d'intérêt. Il importe médiocrement de savoir qu'il remplissait à Soissons, en 1739, une place de contrôleur des vingtièmes; qu'il revint à Paris, en 1743, pour s'attacher au duc d'Aginois, en qualité de secrétaire; et qu'en 1745, un emploi au bureau du vingtième le fixa dans cette capitale. Disons seulement que, dès l'année 1752, la burlesque originalité de ses ouvrages lui avait valu une sorte de célébrité, et qu'il eut même quelque temps l'honneur d'être le poète à la mode. Malheureusement sa santé, altérée par les excès auxquels il s'était livré dans sa première jeunesse, ne lui permit pas de fournir une longue carrière. Il mourut à Paris, le 4 juillet 1757, des suites d'une opération à la vessie. Il avait à peine trente-sept ans. Ce poète, qui suppléait à son défaut absolu d'instruction par de la gaîté et de l'esprit naturel, dut en grande partie sa réputation à des circonstances qui n'existent plus, et dont la classe inférieure de la société ne conserve très-heureusement qu'une faible tradition. Les femmes de la Halle avaient autrefois le singulier privilège d'injurier (1) impunément tous les acheteurs, et même les passants, dans ce qu'on appelait l'idiome *poissard*, langage grossier,

mais énergique, dont le peuple et certains amateurs faisaient par plaisir une étude. C'était, pour quelques observateurs des mœurs publiques, un objet de curiosité que l'extrême volubilité avec laquelle ces femmes déployaient dans leurs disputes toutes les richesses de leur *sottisier*. Notre poète se plut à fréquenter les guinguettes et les marchés de Paris, pour y étudier ce genre d'éloquence; et, comme il s'avisait le premier d'en faire usage dans des pièces de vers, il fut proclamé justement l'inventeur de la littérature poissarde. Voici ce que Dorat en a dit dans son poème de la Déclamation :

Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
 Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;
 De ce costume agreste ingénu partisan,
 Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
 Jaloux de la saisir sans masque et sans pature
 Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
 Était-il au village? il en traçait les mœurs,
 Trinquait, pour mieux les peindre, avec des
 rinceaux,
 Et changeait chaque jour de ton et de palette.
 Crayonnait sur un port Jérôme et Fançonnette.

La vérité est qu'il s'était parfaitement pénétré de l'esprit de ses personnages, et qu'habitué à jouer lui-même dans des salons les scènes dont il avait été si souvent témoin à la place Maubert, il était devenu par ce moyen un plaisant de profession, dont les gens riches payaient les facéties par de bons dîners. Ses chansons, ses bouquets, et quelques-uns de ses opéras sont assurément les chefs-d'œuvres de la poésie des halles; on y trouve des expressions vives et originales, des images plaisantes et une grande vérité d'observation. Quant à ses nombreux imitateurs, si quelques-uns d'eux sont parvenus à l'égaliser, on n'y a fait que peu d'attention, leurs imitations étant venues trop tard pour participer à la vogue du mauvais genre qu'il avait facilement épuisé. On par-

(1). Le véritable mot étoit *engueuler*.

acoup moins des ouvrages que composa dans un style plus re-
 Quelques-uns pourtant, entre
 le *Suffisant*, et le *Trompeur*
 é, opéras-comiques, ne sont
 ns mérite; et l'on trouve dans
 œux plusieurs poésies où cet
 avait su mettre de la délica-
 On cite encore ses chansons :
un ombrage frais; Vous bou-
sous gardez.... Une fille qui
rs sautille, et surtout la sui-
 , qui était dans toutes les
 es :

mais un Narcisse nouveau,
 Qui s'aime et qui s'admire;
 au dans le vin et non dans l'eau,
 Sans cesse je me mire;
 y voyant le coloris
 Qu'il donne à mon visage,
 l'Amour de moi-même epris,
 J'avalé mon image.

dans ce genre, avoué par le
 il avait un trop grand nombre
 aux habiles pour pouvoir pré-
 à la première place, tandis
 tait à-peu-près sûr de régner
 partage dans le dernier genre
 poésie triviale. Du reste, tous
 temporains font l'éloge de son
 et de son caractère. Il était
 poli, jovial, obligeant; et ce
 pas uniquement comme *plai-*
le société qu'il était recher-
 ns le monde. Ses œuvres ont
 ueillies d'abord en 4 vol. in-
 hez M^{me}. Duchesne, ensuite
 ol. in-12 (lesquels fourmillent
 tes, et paraissent être une con-
 on). Ses pièces de théâtre sont
 nbre de 20, savoir : la *Fileu-*
arodie d'Omphale, 8 mars
 — le *Poirier*, opéra-comique,
 : 1752; — le *Bouquet du roi*,
 -comique, 24 août 1752;
suffisant, opéra-comique, 12
 1753; — le *Rien*, parodie,
 ril 1753; — les *Troqueurs*,
 -comique, 30 juillet 1753

(*V. GALLET*, XVI, 360); —
 le *Trompeur trompé*, opéra-comi-
 que, 18 février 1754; — *Il était*
temps, parodie, 28 juin 1754; —
 la *Nouvelle Bastienne*, opéra-comi-
 que, 17 septembre 1754; — la *Font-*
aine de Jouvence, grand ballet de
 Noverre, entremêlé de chants, 16
 septembre 1754; — les *Troyennes*
en Champagne, opéra-comique,
 1^{er}. février 1755; — *Jérôme et*
Fanchonnette, pastorale, 18 février
 1755; — le *Confident heureux*,
 opéra-comique, 31 juillet 1755; —
Folette ou l'Enfant gâté, parodie,
 6 septembre 1755; — *Nicaise*, opé-
 ra-comique, 7 février 1756; — les
Racoleurs, opéra-comique, 11 mars
 1756; — *l'Impromptu du cœur*,
 opéra-comique, 8 février 1757; —
 le *Mauvais plaisant* ou le *Drôle de*
corps, opéra-comique, 17 août
 1757; — la *Veuve indécise*, paro-
 die de la *Mère coquette* (ouvrage
 posthume), 24 septembre 1759; —
 la *Canadienne*, comédie en un acte
 et en vers (ouvrage posthume). Ses
 autres productions sont la *Pipe cas-*
sée, poème épi-tragi-poissardi-héroï-
 comique; des *Bouquets poissards*;
 les *Lettres de la Grenouillère*, des
Épîtres en vers, des *Madrigaux*, des
Fables, des *Chansons* et des *Amphi-*
gouris. Ce poète a été lui-même le
 sujet de deux petites pièces, qui fu-
 rent jouées avec succès, il y a plus
 de vingt ans, l'une au théâtre Fa-
 vart, sous le titre de *Vadé chez lui*,
 l'autre, au théâtre des Troubadours,
 sous le titre de *Vadé à la Grenouil-*
lère. La première était de feu De-
 mautort, la seconde est de MM. Ar-
 mand-Gouffé et Georges Duval. Va-
 dé avait laissé son nom à une fille
 naturelle, qui débuta dans la tragé-
 die au Théâtre-Français, en 1776,
 et qui mourut, en 1780, d'une fluxion

de poitrine. Voltaire a publié un certain nombre de pamphlets facétieux sous les noms supposés de *Guillaume* et de *Jérôme Vadé*. Personne n'a été dupe de cette ruse, dont le patriarche de Ferney faisait sans scrupule un fréquent usage (2). F. P.-T.

VADIANUS (JOACHIM), proprement DE WATT, né à Saint-Gall en 1484, y mourut en 1551. Fils d'un négociant lettré, il se voua lui-même aux lettres avec autant de zèle que de succès. Il étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Vienne, où l'ardeur de son tempérament lui suscita de fréquentes querelles. Il revint bientôt de ces désordres, et après avoir voyagé en Hongrie, en Pologne, en Allemagne et en Italie, il obtint la chaire des arts libéraux à Vienne, et fut nommé recteur de l'université. Maximilien I^{er}. lui conféra, en 1514, le laurier de poète. Outre les belles-lettres, il avait étudié le droit et la médecine, qu'il exerça ensuite. De retour dans sa patrie, en 1519, il occupa différentes places de magistrature, depuis 1526 celle de bourguemestre de Saint-Gall, et il fut employé dans des affaires difficiles de la confédération. La réforme l'occupait beaucoup; il embrassa la doctrine de Zwingle, et ce fut principalement par son zèle qu'elle s'établit à Saint-Gall et dans une partie de l'Appenzell. Il assista à différentes

conférences et disputes de religion tenues à Zurich, à Berne et à Zug; mais ses talents lui attirèrent la haine particulière des adversaires de Zwingle, et il dut se sauver, par la fuite, des dangors qui le menaçaient à Zug. A Saint-Gall, il avait à combattre la secte des Anabaptistes; il y établit les nouvelles ordonnances ecclésiastiques. Savant laborieux, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la partie relative à l'histoire de sa patrie n'existe qu'avec les manuscrits, qu'il a légués, ainsi que sa bibliothèque, à sa ville natale. Ce sont deux *Chroniques de Saint-Gall*; l'une, moins étendue, ne va que jusqu'à l'abbé *Diethelm Blaurer*, élu en 1530; l'autre, plus considérable, comprend les siècles treize, quatorze et quinze. Il y a mêlé une partie de l'histoire de la Suisse: dans un troisième ouvrage, il a traité de la Turgovie, de l'origine des Moines, de l'histoire de Saint-Gall, et il a donné une description de la partie supérieure du lac de Constance. Ses principaux ouvrages sont: I. *Ægloga cui titulus Faustus; de insignibus familie Vadianorum elegia*, Vienne, 1517, in-4°. Dans sa lettre adressée à un ami, et insérée dans ce Recueil, Vadianus explique les raisons qui l'ont engagé à changer son nom: « *Cum barbara illa cognomina à nitor: latinæ linguæ longè absint, sive carmen quis scribit, sive prosam, prope me necessitas quædam impulit ut cognomentum usurparem, linguæ quæ tot annis exerceor consonum, quod in prosâ lenè est, in versu verò facile. Tantùm igitur abest ut me consiliū pæniteat mei, ut vos omnes ob hanc vel unicam causam idem probaturus esse sperem, præsertim cùm quoties ver-*

(2) Le succès des *Contes* du pseudonyme Guillaume Vadé fut très-grand. Le libraire qui vendait alors les *OEuvres* de Jean-Joseph imagina de mettre à des exemplaires du quatrième volume ce titre: *Contes de Jean-Joseph Vadé pour servir de tome second à ceux de Guillaume Vadé*, 1765, in-8°. Les trois premières pièces sont une historiette en prose et deux contes en vers; le reste du volume, à partir de la page 33, contient des épîtres, des fables, des chansons, le *Cantique si connu de saint Roch*, le *Cantique de saint Hubert*, des *Amphigouris*, etc., etc. L'*Innée littéraire*, 1767, IV, 320-325 contient un Éloge de Vadé par Vertron, qui déclare avoir été lié avec lui. A. B.—T.

quicquid scribo, totum Fadianum, sed, quod cito, Joachimum von vere soleo. » II. *Componium Melam*, peuvent réimprimés. III. *Plinii historiam naturalem*. IV. *Epitome Asiæ, Europæ, præsertim locotionem continens quolista et apostoli memi-*. V. *Consilium contra* 46. VI. *Farrago an-Alemannicarum*, et ces insérées dans la *Col-Goldast. Senkenberg, Goldastum*, a donné dianus. U—1.

3. Voy. VEEN.

RD. Voyez ANGE DE ALIE.

LE-GRAND, prince de Arménie, de la race des is, fils de Hmaïeag, et rtan-le-Grand, se révolta ersans, tandis que leur tait embarrassé dans ses re les Huns : il chassa t, fit proclamer marz- ce bagratide Sahag, en clut une alliance avec le Vakhtang et avec les l'assurer l'indépendance le conquérir. Pendant un avec avantage aux trou- s contre l'Arménie par se ; mais, en 483, trahi d'Ibérie, il perdit une ille qui coûta la vie au iag, et il fut contraint de ans des montagnes inac- les frontières de la Col- z ayant péri, la même : une expédition contre halites (V. FIROUZ), et ayant évacué l'Ibérie et pour voler à la défense

de la monarchie, Vahan sortit de son asile, rassembla des troupes, et rétablit l'indépendance de sa patrie sur les débris des armées persannes. Balasch, fils et successeur de Firouz, après avoir repoussé les Barbares, conclut la paix avec Vahan, et accorda aux Arméniens le libre exercice de leur religion. L'an 485, Vahan se rendit à la cour de Perse, y fut reçu avec les plus grands honneurs, et en revint avec le titre de marzban. Pendant une administration pacifique de vingt-six ans, il ne s'occupa qu'à réparer les maux que la guerre avait causés à l'Arménie, et à faire relever les églises ; mais il ne put empêcher les erreurs d'Eutychés de se répandre dans le pays, où elles furent adoptées par la plupart des membres du clergé. Vahan mourut l'an 511. Il eut pour successeur son frère Vart, qui ayant été accusé d'avoir voulu se révolter contre Kobad, roi de Perse, fut mandé à Ctésiphon, l'an 515, et y mourut de chagrin bientôt après.

A—T.

VAHL (MARTIN), né le 10 octobre 1749 à Bergen, en Norwége, fit ses premières études dans sa ville natale, et vint à Copenhague pour apprendre l'histoire naturelle, sous le docteur Stroem ; de là il se rendit à Upsal, où il suivit, pendant cinq ans, les cours de Linné, dont il est devenu un des plus illustres élèves. Revenu à Copenhague, en 1779, il fut nommé lecteur au jardin botanique, et visita, aux frais du roi, la Hollande, la France, l'Espagne, les côtes de la Barbarie, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre et la Laponie. Nommé professeur à Copenhague, en 1785, il fit un second voyage sur les côtes et les montagnes de la Norwége, afin de recueillir de nouveaux matériaux pour la *Flore danoise*,

dont la continuation lui avait été confiée. Il en avait déjà paru à Copenhague, depuis 1761 jusqu'à 1782, sept cahiers in-fol. Vahl et Hornemann publièrent les cahiers huit à vingt-quatre, Copenhague, 1787 à 1810, avec planches. En 1799 et 1800, Vahl fut, aux frais du gouvernement, un troisième voyage en Hollande et à Paris, où il fut reçu avec la considération qu'il méritait par tant de services rendus à la science. Étant de retour à Copenhague, il fut nommé professeur de botanique à l'université, place à laquelle on joignit l'inspection du jardin botanique. Ce savant mourut le 24 décembre 1804. Ses principaux ouvrages sont : I. *Symbolæ botanicæ, sive plantarum, tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskael, quàm aliarum recenter detectarum exactiores descriptiones*, Copenhague, 1790 à 1794, trois cahiers in-fol., avec soixante-quinze planches. II. *Eclogæ Americane, seu descriptiones plantarum, præsertim Americæ meridionalis, nondùm cognitarum*, Copenhague, 1796 à 1807, en trois cahiers in-fol., avec trente planches. III. *Icones illustrationi plantarum Americanarum in Eclogis descriptarum inservientes*, Copenhague, 1798, in-fol., avec trente planches. Cette publication avait été commencée par Ascanius. IV. *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Copenhague, 1805 et 1807, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage posthume se continue. Quoique Vahl s'appliquât plus particulièrement à la botanique, il n'a pas négligé les autres parties de l'histoire naturelle. Il prit part à la publication de la *Zoologie danoise*; il a

communiqué des Mémoires au savant Cuvier pour l'histoire des animaux carnassiers, et à Fabricius pour celle des insectes. Il avait acquis des connaissances variées et profondes dans la bibliographie et la littérature, et il a laissé, dans son cabinet, un herbier extraordinairement riche. G—r.

VAIDJAN ou VIDJAN⁽¹⁾ (ABOU-SAHL MORAMMED), ben Vasten ou Waschan, géomètre et astronome, qui a joui de la plus grande célébrité chez les Arabes, naquit à Koufah ou dans le Koubestan⁽²⁾, vers le milieu du dixième siècle de l'ère chrétienne. Il florissait à Baghdad, sous les règnes des princes bowaïdes Adbad-ed-daulah et de ses fils (*Voy.* ce nom et SAMSAN-ED-DAULAR), qui gouvernèrent le khalifat, sous le titre d'*émir al-omrah* (*V.* RADY). L'un d'eux, Scheref-ed-daulah, après avoir dépouillé et emprisonné son frère Samsan-ed-daulah, voulut, à l'exemple du khalife Al-Mamoun (*Voy.* MAMOUN, XXVI, 433), illustrer son règne par des observations astronomiques. Un observatoire fut construit à Baghdad, à l'extrémité du jardin de son palais, sous la direction de Vaidjan, et cet astronome fut chargé d'observer le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, l'an 378 de l'hég. (988 de J.-C.) La première expérience eut lieu le 27 safar (16 juin), jour où le soleil entre dans le signe de l'Écrevisse, et la seconde, le 3 djoumadi 11^e. (18 septembre), jour de son entrée dans le signe de la Balance. Les procès-verbaux de ces observations, dont Casiri a donné le

(1) C'est la traduction de *Figianus* de Casiri. Poccoek le nomme Waijan ou Waihi.

(2) Ce doute vient de ce que les uns lui donnent le surnom latin de *Cufensis* et les autres celui de *Cuhensis*.

traduction (3), sont signés
és par deux cadhis et deux
oins, l'un samaritain, l'au-
ol, et par quatre savants
t secondé Vaïdjan, savoir:
mes Abou Ishak Ibrahim
, et le chrétien Abou Sad
de Chyrax, l'arithméli-
l Wafa Mohammed, et le
Ahmed ben Mohammed
Vaïdjan a composé divers
I. *Du centre de la terre.*
entaires sur les Éléments
. III. *De la perfection du*
V. *Description des deux*
portionnelles. V. *De la*
on et de l'usage de l'As-
sur les observations. VI.
au second livre d' Archi-
. De l'extraction du côté
aire dans le cercle, etc.

A—T.

ANT DE GUELLE (GER-
à Orléans au commence-
seizième siècle, était fils
eiller au grand conseil. Il
dans la maison des Coli-
tequit, par son goût pour
la protection de François
l'admit au nombre des
dont il aimait à s'en-
fut conseiller au parle-
Paris, abbé de Paim-
vêque d'Orléans, en 1586.

L'année suivante à Me-
sire. Nous avons de lui un
aire sur Virgile, Anvers,
imé dans le temps pour
ion, mais difficile à lire
t style qui est trop concis.
a, à l'âge de soixante-dix
ième latin, qui se trouve
sliciæ poetarum gallorum;
quel il prédit l'assassinat

. arab.-hisp. Escur., t. 1, p. 441

commis, quelques années après, sur
Henri III, et les désordres qui suivi-
rent ce forfait. Plusieurs de ses écrits
pérent pendant les guerres civiles.
Scévole de Sainte-Marthe a fait
son éloge. — Dom Guillaume-Hu-
gues VAILLANT, bénédictin, mort
professeur de rhétorique à Pont-Le-
Voi, en 1678, âgé de cinquante-neuf
ans, était aussi d'Orléans, mais on
ignore s'il était de la même famille.
On a, de ce dernier, diverses pièces de
poésie latine, *Poèmes, Odes, Hym-*
nes, etc., entre autres un Recueil
d'épigrammes à la louange des Saints
de toute l'année, sous le titre de
Fasti sacri, Paris, 1674, 2 vol.
in-8°.

T—D.

VAILLANT (JEAN-FOI), célèbre
numismate, naquit à Beauvais le 24
mai 1632. Il perdit son père à l'âge de
trois ans: un de ses oncles maternels
se chargea de son éducation, et en
prit le plus grand soin. Cet oncle, qui
lui destinait sa place dans la magis-
trature, mourut lui laissant, avec son
nom, une partie de sa fortune. Libré
alors de suivre ses goûts, Vaillant
quitta l'étude de la jurisprudence
pour celle de la médecine, et se fit
recevoir docteur. Il exerçait son état
à Beauvais, quand le hasard vint lui
révéler des dispositions qu'il était
loin de se soupçonner pour l'étude
des médailles. Un fermier des envi-
rons ayant découvert, en labourant,
un assez grand nombre de pièces
antiques, les lui remit. Vaillant les
examina d'abord superficiellement;
mais étonné de voir qu'elles se rap-
portaient à des événements oubliés
ou mal racontés par les historiens,
il les revit avec plus d'attention; et
bientôt il parvint à les expliquer avec
une facilité qui n'est d'ordinaire le
fruit que d'une longue expérience.
Dans un voyage qu'il eut l'occasion

de faire à Paris, il vit Seguin, habile numismate, et l'étonna par sa prodigieuse érudition. Seguin s'empressa de le produire auprès des savants qui s'occupaient de médailles. Informé de sa capacité, le ministre Colbert lui proposa de voyager pour enrichir le cabinet du roi. Vaillant accepta l'occasion qui se présentait de perfectionner ses connaissances et d'en acquérir de nouvelles; il visita l'Italie, la Sicile et la Grèce, et recueillit, dans cette expédition, un si grand nombre de médailles rares, que le Cabinet du roi fut dès-lors le premier de l'Europe. S'étant embarqué, peu de temps après (1674), pour retourner à Rome, il fut pris par un corsaire d'Alger, et retenu dans cette ville, pendant quatre mois et demi, malgré les réclamations du consul français. On lui permit enfin de retourner en France, et on lui rendit une vingtaine de médailles d'or. Deux jours après son départ, le patron de la barque aperçut un corsaire de Salé qui s'avancait à force de voiles. Vaillant redoutant, avec les misères d'un nouvel esclavage, la perte des médailles qu'on lui avait rendues, prit le parti fort imprudent de les avaler. Un coup de vent éloigna le corsaire, et, après avoir failli d'échouer sur la côte de Catalogne, Vaillant entra dans le port de Marseille. Les médailles qu'il avait avalées, et qui pesaient cinq à six onces l'incommodaient beaucoup. Il consulta, sur ce qu'il avait à faire, deux médecins qui ne purent pas s'accorder sur le remède. Heureusement la nature vint à son secours, et il avait recouvré plus de la moitié de son trésor quand il arriva à Lyon. Il alla revoir, dans cette ville, un curieux de ses amis (V. DUFOUR, XII, 149), à qui il conta ses aventures, et n'oublia pas l'article

des médailles. Il lui montra celles qui lui étaient déjà revenues, et lui décrivit celles qu'il attendait encore. Parmi ces dernières, était un Othon qui fit tant d'envie à son ami, qu'il lui proposa de l'en accommoder. Vaillant y consentit pour la rareté du fait, et heureusement il se trouva le jour même en état de tenir son marché. Cet infatigable explorateur repartit bientôt avec de nouvelles instructions, et ayant pénétré, cette fois, jusque dans l'Égypte et la Perse, il en rapporta des médailles et des antiquités qui vinrent accroître les richesses du cabinet royal. Outre les deux courses lointaines dont on vient de parler, Vaillant avait visité douze fois Rome et l'Italie, et deux fois l'Angleterre et la Hollande. Dans l'intervalle de ses voyages il avait publié divers écrits qui l'avaient placé parmi les premiers numismates. A l'organisation de l'académie des inscriptions (1701), il y fut admis comme associé; et il succéda bientôt à Charpentier (V. ce nom), dans la classe des pensionnaires. Cet illustre savant mourut d'apoplexie, le 23 oct. 1706, à l'âge de soixante-quinze ans, et fut inhumé dans l'église Saint-Benoît, où sa fille lui fit élever un monument, décoré d'une épitaphe (1). Vaillant avait épousé successivement les deux sœurs par une dispoûse qu'il ne put obtenir, dit le P. Nicéron, qu'en travaillant quelque temps comme un simple manouvrier à l'église Saint-Pierre de Rome. Ce savant s'était rendu si habile à déchiffrer les vieux monuments, qu'on disait de lui, qu'il lisait aussi facilement la légende des anciennes médailles, qu'un Man-

(1) Elle est rapportée par Éloy, dans le *Dict. de médecine*, art. *Vaillant*.

un exploit. • Par ses im-
avaux, dit le rapport de
2), Vaillant n'avait laissé
rtie de la science sans lui
a commencement de cul-
la lui reproche néanmoins
roduit beaucoup de bar-
dans le langage des an-

Outre l'explication du
médaillons en gros bronze
t de l'abbé de Camps (V.
, on a de lui : I. *Epistola*
Europæ antiquarios,
urea Eumenio Pacato
da ? Paris, 1662, in-
une critique du P. Har-
oy. ce nom). II. *Nu-*
imperatorum Romanorum
ora, à *Julio Cæsare ad*
um et Tyrannos, ib., 1674,
1694, 2 vol. in-4°. Cette édi-
gmentée de toutes les mé-
il avait rapportées de ses
ou examinées dans les ca-
curieux. Elle fut contre-
fois en Hollande. Cepen-
rage était devenu si rare,
Baldini (V. III, 274),
vœu des numismates, en
e nouvelle édition, Rome,
ol., gr. in-4°, augmentée
illes découvertes depuis la
Vaillant, et d'une continua-
à Constantin. On doit join-
édition un *Supplément* du
(3). III. *Seleucidarum im-*
sive historia regum Syriæ
umismatum accomodata,
81, in-4°; la Haye, 1732,
seconde édition est la plus
e. Cet ouvrage a jeté beau-

coup de jour sur l'histoire des rois
de Syrie. (Voy. FROELICH, XVI,
97.) IV. *Numismata ærea im-*
peratorum, Augustorum et Cæsa-
rum in coloniis, municipiis et urbi-
bis jure latino donatis, ex omni mo-
dulo percussa, Paris, 1688, ou
1697, in-fol. V. *Numismata impe-*
peratorum, Augustorum et Cæsarem
à populis romanæ dictionis græcè
loquentibus ex omni modulo per-
cussa, ibid., 1695, in-4°, Amsterd.,
1700, in-fol. Cette édition est aug-
mentée de plus de sept cents mé-
dailles et de l'explication des lettres
grecques et de leur valeur numérale.
Les planches en sont fort nombreuses,
et très-bien gravées; mais la pré-
cipitation de l'auteur pour prévenir
le Trésor de Morell fut cause d'un
grand nombre de fautes (Voyez
GRANELLI, XVIII, 305, et MO-
RELL, XXX, 114). Un exemplai-
re de cet ouvrage, enrichi, par Mo-
rell, de beaucoup de dessins et de des-
criptions de médailles omises et inéd-
dites, afin d'en donner une nouvelle
édition qui n'a pas eu lieu, a passé
dans la bibliothèque de M. le baron
de Tielland à la Haye. VI. *Historia*
Ptolemæorum Ægypti regum, ad
fidem numismatum accomodata,
Amsterdam, 1701, in-fol. VII.
Nummi antiqui familiarum Roma-
narum, perpetuis interpretationi-
bis illustrati, ibid., 1703, 2 part.
in-fol. On trouve dans cet ouvrage
plusieurs médailles suspectes; et l'é-
dition est d'ailleurs défigurée par un
grand nombre de fautes (V. PATIN
(Charles), XXIII, 126). VIII. *Arsa-*
cidarum imperium sive regum Par-
thorum historia ad fidem numisma-
tum accomodata; Achæmenida-
rum imperium sive regum Ponti,
Bosphori et Bithyniæ historia ad
fidem numismatum, Paris, 1725,

l'histoire sur les progrès de l'his-
littérature ancienne, rédigé par M.
s, 1810, in-4°, pag. 61.
ell ad numismata imperatorum roma-
lantio edita supplementum, Vienne,
, 8g.

2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut publié par un des confrères de Vaillant à l'académie des inscriptions (Charles de Valois, *Voy.* ce nom). Il s'y trouve, dans l'arrangement des médailles des rois parthes, beaucoup d'erreurs qui proviennent du défaut de monuments, et de ce que l'auteur n'a pu lui-même achever son histoire des Arsacides. IX. On trouve de lui, dans les *Mémoires* de cette académie, tome III, des *Dissertations* sur l'année de la naissance de J.-C., découverte par les médailles antiques (3); sur le titre de *Neocore*, dans les médailles grecques frappées sous les empereurs romains; sur la médaille de la reine Zénobie, trouvée dans les ruines de Palmyre; et enfin, sur les médailles de Vabalatus. On doit encore à Vaillant une édition du *Choix des médailles antiques* du cabinet de Pierre Séguin, avec des explications, Paris, 1684, in-4°. Il avait entrepris, sur les *congrues* marqués sur les médailles des empereurs romains, un ouvrage dont il communiqua plusieurs morceaux à l'académie, dans les années 1705 et 1706; mais il n'eut pas le loisir de le terminer, non plus que l'*Histoire* qu'il annonçait (4) de tous les princes dont on a des médailles. L'*Éloge* de Vaillant, par de Boze, est imprimé dans le tome premier des *Mémoires* de l'académie. On peut encore consulter les *Mémoires* de Nicéron, tome III; le *Dictionnaire* de Chauffepié; et une *Vie* de Vaillant, en latin, par Cl. de La Feuille, bibliothécaire du cardinal Passionei, Venise, 1745, in-12, et insérée dans la *Raccolta Calogerana*, XXXI, 275-

(3) L'explication donnée par Vaillant n'est point exacte.

(4) A la fin de la préface de son *Histoire des Ptolémées*.

99. Son portrait est gravé in-fol. Si—D et W—s.

VAILLANT (JEAN-FRANÇOIS-FOI), fils du précédent, naquit, à Rome, le 17 février 1665. Ramené par sa mère en France, à l'âge de quatre ans, il fit ses premières études à Beauvais, et rejoignit ensuite son père à Paris, où il acheva son cours de philosophie, et reçut le grade de maître ès-arts. Son père, l'ayant initié de bonne heure dans les secrets de la numismatique, se l'associa pour la rédaction du Catalogue des médailles du cabinet du roi, et le conduisit en Angleterre, où il se rendait dans le but d'acquérir de quelques amateurs diverses pièces rares. A son retour de ce voyage, le jeune Vaillant suivit les cours de la faculté de médecine, et prit, en 1691, le bonnet de docteur. Il fut admis, en 1702, à l'académie des inscriptions, en qualité d'élève de son père, et y lut quatre Dissertations; mais il ne resta des extraits que des deux premières. Une maladie, occasionnée par un accès à la tête, après l'avoir fait languir plusieurs années, l'enleva, le 17 novembre 1708, à l'âge de quarante-quatre ans. Il fut inhumé dans le tombeau de son père, avec une épitaphe (*V.* l'art. précédent). On cite de lui: *Dissertation sur une médaille qui représente Acheus, roi de Syrie*, dans les *Mém. de Trévoux*, janv., 1703; *Dissert. sur une médaille de Septime Sévère*, ibid., février 1705. Les deux autres Dissertations de Vaillant, l'une contenant l'explication des mots *conob* et *comob*, qu'on lit fréquemment dans l'exergue des médailles d'or du Bas-Empire, et l'autre sur les *Dieux Cabinets*, seraient entièrement inconnues, si de Boze n'en eût pas fait mention dans son *Éloge* de cet antiquaire. On

qu'elles se trouvaient par-
 piers que l'auteur fit brûler
 dernière maladie. Vaillant
 aposé, dès sa première jeu-
 a *Traité sur la nature et*
du café. Il en confia l'uni-
 à un de ses amis, pour en
 le style : mais celui-ci l'é-
 on ignore ce qu'il est deve-
 e son *Éloge*, par de Boze,
 ome 1 du *Recueil* de l'aca-
 n peut consulter les *Mémoi-*
Niceron, tome XXII, et le
naire de Chauffepié. W-9.
 J. L. A. N. T. (WALLERANT),
 naquit à Lille, en Flandre,
 . Tout jeune encore, il se
 Anvers, et entra dans l'école
 e Quellinus. Il ne tarda pas
 trer habile dessinateur et
 coloriste ; mais, craignant
 ses vues trop haut, il se
 peindre le portrait, genre
 el il obtint des succès méri-
 époque du couronnement de
 ar Léopold, son maître et
 lui conseillèrent de se rendre
 ort, dans l'idée qu'il pour-
 er un grand parti de ses ta-
 eut, en effet, l'honneur de
 empereur. Ce portrait, extrê-
 ressemblant et parfaitement
 mit en crédit ; et la plupart
 personnages qui assistèrent
 émonie du couronnement
 t se faire peindre également
 Le maréchal de Grammont
 affection, et l'engagea à
 France, où il le présenta à
 qui lui fit faire son portrait,
 a reine-mère et celui du duc
 . Il ne réussit pas moins bien
 Francfort ; et toute la cour
 dre par lui. C'est au milieu
 ux multipliés qu'il passa en
 atre années, après lesquelles
 e fixer à Amsterdam, com-

blé de richesses. Il est le premier qui
 ait gravé en manière noire. Le prince
 Robert, qui avait trouvé le secret de
 ce genre de gravure, le lui enseigna à
 condition qu'il ne le communiquera-
 it à personne. Vaillant garda religieusement sa promesse ; mais un
 pauvre vieillard qui lui préparait ses
 planches l'engagea à prendre chez
 lui son fils, en qualité de domesti-
 que. Celui-ci, qui voyait son père cac-
 cher jusqu'aux outils dont il se ser-
 vait, et auquel on avait fait des offres
 avantageuses s'il faisait connaître ce
 secret, menaça son père de s'enfuir
 s'il ne le lui découvrait. Craignant
 de voir son fils se livrer à la débau-
 che s'il le laissait s'éloigner de lui,
 le vieillard lui montra ses outils et la
 manière de s'en servir. Le fils ne se
 fit pas scrupule de vendre son secret
 à qui le voulut : il gagna de la sorte
 beaucoup d'argent ; mais son incon-
 duite le réduisit à la dernière misère.
 Cette gravure ayant passé ainsi entre
 les mains d'artistes médiocres tomba
 dans le mépris, et ne se releva que lors-
 que l'anglais Smith lui rendit tout son
 crédit en la portant à sa perfection.
 Vaillant a gravé aussi quatre por-
 traits au burin de la plus grande ra-
 reté : ce sont ceux de l'empereur
 Léopold, de Jean-Philippe, arche-
 vêque et électeur de Mayence, de
 Charles-Louis, comte palatin, et de
 son épouse Sophie. Les autres pièces
 et portraits de sa composition qu'il
 a gravés en manière noire sont au
 nombre de dix-sept, et celles qu'il a
 gravées de la même manière, d'a-
 près différents maîtres, s'élèvent à
 vingt-une. Il mourut à Amsterdam
 en 1677. — Jean VAILLANT, son
 frère et son élève, naquit à Lille
 en 1624. Il cultivait la peinture avec
 succès, et ses rares dispositions lui
 auraient acquis beaucoup de réputa-

tion ; mais ayant épousé une jeune personne de Francfort très-riche , il se livra exclusivement au commerce. — Bernard VAILLANT second frère de Wallerant et son élève, naquit à Lille en 1625. Tendrement uni à son frère aîné, il le suivit dans tous ses voyages ; mais il abandonna le pinceau pour le crayon, et acquit une grande réputation comme dessinateur de portraits, qu'il faisait très-ressemblants, avec une touche et un travail singuliers. Pendant le couronnement de l'empereur Léopold, il dessina le portrait de ce prince, tandis que son frère le peignait. Après avoir cessé de voyager, il alla s'établir à Rotterdam, où son attachement à sa religion et ses bonnes mœurs lui méritèrent la place de diacre de l'église Walonne, et de nombreux travaux. Ayant entrepris un voyage à Leyde, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui l'enleva subitement. Blocteleng, Gole, et autres habiles artistes, ont gravé d'après ses dessins ; lui-même a gravé quelques pièces en manière noire, marquées ordinairement B. V. F. Ces sont six portraits, parmi lesquels se trouve celui du peintre Jean Lingelbach. — Jacques VAILLANT, quatrième frère de Wallerant, et son élève, parcourut l'Italie pour se perfectionner. Il demeura à Rome pendant deux ans, livré aux études les plus assidues. Il fut reçu dans la bande académique sous le nom de l'*Alouette*. Ses talents le firent appeler à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le chargea de plusieurs grands tableaux d'histoire, dont il se tira d'une manière si distinguée, que l'électeur l'envoya à la cour de Vienne, avec la commission de peindre pour lui le portrait de l'empereur. Il y réussit parfaitement, et l'empereur lui fit présent d'un collier

en or. De retour à Berlin, il présenta le portrait qu'il venait d'exécuter ; et l'électeur n'en fut pas moins satisfait. Il aurait sans doute mis le sceau à la réputation qu'il avait déjà acquise d'habile peintre d'histoire et de portraits, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'art qu'il cultivait avec tant de succès. — André, le plus jeune des cinq frères VAILLANT, naquit à Lille en 1629, et fut aussi l'élève de Wallerant. Mais il préféra le burin au pinceau, et se rendit à Paris pour y étudier la gravure sous un habile maître. Après deux années d'étude, il vint à Berlin auprès de son frère Jacques, qui était établi dans cette ville, et grava d'après lui deux portraits : l'un d'Aloisius Bevilacqua, patriarche d'Alexandrie, l'autre de Jean Ernest Schroeder, inspecteur du gymnase de Berlin. Ces deux ouvrages de son burin, les seuls que l'on connaisse, annoncent un graveur distingué ; mais il mourut quelque temps après son arrivée en Prusse. P—s.

VAILLANT (SÉBASTIEN), membre de l'académie des sciences et démonstrateur des plantes au jardin royal à Paris, naquit le 26 mai 1669 à Vigny près de Pontoise. Il annonça, dès l'âge de cinq ans, une inclination décidée pour la botanique. Il ramassait toutes les plantes qui lui paraisaient les plus belles, les transportait et les cultivait dans le jardin de son père. Celui-ci, craignant à la fin qu'il ne remplît son jardin de plantes sauvages, le relégua dans un coin, où il pouvait à son aise se livrer à son goût. Le jeune Vaillant, afin d'avoir le temps de satisfaire son maître d'étude, et de suivre en même temps son penchant favori, mettait, tous les soirs, sous sa tête une planche garnie d'un clou relevé

se, pour se réveiller plus mais ce clou le blessa et il lui la nuque une loupe qu'il toute sa vie. Son père, qui pas riche, et qui ne voyait la passion d'herboriser pour-muivre son fils, chercha à lui : un état, et lui fit apprendre ique. Ses progrès dans cet art si rapides, que son maître étant il lui succéda, à l'âge de ns, dans la place d'organiste s bénédictins de Pontoise. De issa à l'église des religieuses ème ville. Dans ses heures de il allait à l'hôpital pour assis- pansement des malades. Il vec les chirurgiens de la mai- : procura des livres d'anato- de chirurgie; et enfin, d'or- ; Vaillant devint aide-chirur- : cet hôpital. Il alla, en 1688 e la chirurgie à Évreux; puis née, et se trouva à la ba- le Fleurus. Il vint en 1691, ; où les leçons de Tournefort rent son goût pour la botani- out son temps fut partagé en- rofession de son état, le jar- roi, l'amphithéâtre, les éco- chimie et d'anatomie. Tourne- listingua bientôt parmi ses au- liers, et sut l'employer uti- pour son *Histoire des plan- environs de Paris*. Fagon, r médecin de Louis XIV, frap- ordre et de la propreté avec ; Vaillant disposait les mousses n herbier, le prit pour secré- t lui ouvrit un libre accès dans jardins du roi. Il lui donna de- direction du jardin royal, que veau directeur enrichit d'un nd nombre de plantes curien- ni résigna ensuite ses emplois esseur et de sous-démonstra- plantes de ce jardin: Tourne-

fort avait demandé cette place avec instance. Vaillant, qui eut la préféren- ce sur son maître, justifia cette con- fiance par les soins qu'il donnait à l'instruction de ses élèves. Louis XIV ayant ordonné que l'on construisit un amphithéâtre et un cabinet de pharmacie au jardin royal, Vaillant fut chargé d'acheter les substances, dans les trois règnes, et de les dis- poser dans l'ordre où on les voit en- core aujourd'hui. La conservation de ce cabinet lui fut confiée; et il eut occasion de le montrer à Pierre - le- Grand, à d'autres personnages dis- tingués et aux savants qui venaient le visiter. Ce fut sur ses représenta- tions et sur les instances de Fagon que le roi fit construire, en 1714, une serre avec des poêles, pour y élever les plantes des pays chauds. Ce premier établissement étant in- suffisant, sur de nouvelles prières, on établit, en 1717, une seconde ser- re, dont Fagon fit les avances. En 1716, Vaillant était entré à l'acadé- mie des sciences, sans avoir sollicité cette distinction, que ses amis eurent peine à lui faire accepter. Les leçons de botanique qu'il donnait au jardin royal étaient suivies par un concours extraordinaire d'élèves. Du Verney, le premier anatomiste de son siècle, des botanistes et des savants du premier rang y assistaient. Malgré ses occupa- tions, Vaillant avait trouvé des mo- ments pour aller plusieurs fois visi- ter les côtes de la Normandie et de la Bretagne, afin d'y recueillir des plantes, des fossiles et autres objets relatifs à l'histoire naturelle. Par une distinction honorable, il avait la permission de visiter les endroits les plus écartés des jardins du roi, dans lesquels aucun botaniste n'a- vait accès. Fagon l'avait chargé de la correspondance avec les différen-

tes contrées de la terre, desquelles il trait des semences et des productions naturelles pour le jardin royal. Ayant approfondi la science des plantes, il crut qu'il était temps de travailler à la publication de sa méthode. Celle de Tournefort ne le satisfaisait plus : selon lui, elle n'indiquait point avec précision les signes distinctifs des classes, des genres et des espèces. Avant deviné le système que Linné a depuis si heureusement développé, il donna quelques exemples de sa méthode, dans le discours qu'il prononça le 10 juin 1717, et dans les Mémoires lus à différentes séances de l'académie, desquels nous parlerons plus bas. Il avait aussi jeté les fondements de sa nouvelle doctrine dans ses Observations sur les *Institutiones* de Tournefort ; mais la mort vint l'arrêter dans ses glorieux projets. L'honneur de développer un système qui a fait faire de si grands progrès à la botanique était réservé à un savant étranger. La santé de Vaillant, si forte, s'était affaiblie par les excès du travail. Sentant approcher sa fin, il s'affligeait en voyant qu'il ne pourrait point donner la dernière main à ce *Botanicon Parisiense* auquel il travaillait depuis trente-six ans. Le 15 mai 1721, il fit écrire à Boerhaave, pour le prier de vouloir bien avoir soin de son manuscrit ; ce qui fut facilement accordé. Le savant hollandais apprit qu'Aubriet, peintre du cabinet du roi, avait, sous les yeux de Vaillant, dessiné trois cents figures appartenant à l'ouvrage, et qu'elles se trouvaient encore entre les mains du dessinateur, Vaillant n'ayant pu en acquitter le prix ; Boerhaave les acheta. Les dessins et les manuscrits lui furent remis ; alors Vaillant, tranquilisé sur ces objets de ses affections terrestres, défendit

qu'on lui parlât de botanique, et ne voulut plus s'occuper que de Dieu et de son ame. A sa mort, arrivée le 22 mai 1722, il laissa un herbier, le plus beau et le plus parfait qu'il y eût alors, celui de Fagon lui ayant été joint. Louis XV fit acheter de sa veuve son cabinet d'histoire naturelle, lequel est encore aujourd'hui un des ornements du jardin royal. Vaillant mourut pauvre, ayant méprisé les richesses, et n'ayant vécu que pour la science. Fagon, son protecteur, qui avait subi l'opération de la taille dans un âge avancé, voulut témoigner à Vaillant sa reconnaissance pour les soins qu'il lui avait prodigués pendant sa maladie, en lui cédant les droits que, comme premier médecin du roi, il avait sur les eaux minérales du royaume. Vaillant refusa ce don, que les plus vives instances ne purent lui faire accepter. Nous avons de ce savant : I. *Discours prononcé, le 10 juin 1717, à l'ouverture du jardin royal des Plantes, sur la structure des fleurs, leurs différences et l'usage de leurs parties*. Ce Discours fut réimprimé en latin, avec le français en regard, sous ce titre : *Sermo de structurâ florum, horum differentiâ usuque partium eos constituentium et constitutio trium novorum generum plantarum : Araliastri, Sherardice, Boerhaavie*, Leyde, 1718 et 1728, in-4°. II. *Nouveau genre de plante, nommé Araliastrum, duquel le fameux Ninzin ou Gin-seng des Chinois est une espèce. Ce petit ouvrage, in-4°, qui a paru sans date et sans indication de lieu, fut publié, en 1718, à Hanovre, par le médecin de l'électeur, sur les notes que Vaillant lui avait communiquées*. III. *Établissement des nouveaux caractères de trois familles ou classes*

leurs composées, sarocéphales, des *Cochloracées*. Dans ce Vaillant lut, le 2 à la séance de l'académie, l'auteur, critiquant les de Tournefort, in- leur sexe, les caractères de ces trois familles, de Linné, qu'il de caractères de quatorze untes, dénombrement es, descriptions et fit lut ce Mémoire à la anvier 1719. V. Suite ment de nouveaux calantes à fleurs com- : 11 des *Corymbifères*, la séance du 19 juillet ite des *Corymbifères*, nde classe des plantes osées, Mémoire lu par séance du 27 janvier uite de l'Établissement caractères de plantes osées, classe 111 des u *Chicoracées*. Ce Mé- le 15 janvier 1721. de l'Établissement de ractères, classe des Mémoire lu le 10 dé- . IX. Remarques sur le M. Tournefort, Mé- séance du 17 décembre pt Mémoires sont insé- de l'académie des scien- : années où ils ont été fait voir ce qu'il appelle l'insuffisance de la mé- urnefort avait adoptée, rement qu'il faut recou- tères *sexuels* pour bien lantes. Il y a autant que d'injustice dans la Vaillant, puisque l'on er à son maître d'avoir itable route de la scien-

ce, et d'offrir dans l'ensemble de sa méthode, unie à celle de Linné, les éléments les plus simples et les plus clairs, ceux qui doivent hâter la marche de l'élève vers la botanique perfectionnée. X. *Botanicon parisiense, operis majoris prodromus*, Paris, 1723, in-8°. , et Leyde, 1745, in-12. Dans ses courses pour herboriser, Vaillant portait ordinairement avec lui ce *Botanicon* manuscrit, qui ne fut imprimé que cinq ans après sa mort. XI. *Botanicon parisiense, ou Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris, avec plusieurs descriptions des plantes, leurs synonymes, le temps de fleurir et de grainer, et une critique des auteurs de botanique*, Leyde et Amsterdam, 1727, in-fol., avec plus de 300 figures. Ce bel ouvrage, que son exactitude et le fini de ses planches rendent précieux, fut publié par Boerhaave, dédié par lui à J.-P. Bignon, bibliothécaire du roi, et précédé de la vie de Vaillant. Boerhaave, qui avait acquis tous les manuscrits et dessins de ce savant jaloux et passionné, les fit déposer à la bibliothèque de l'université de Leyde, où ils existent encore aujourd'hui. Tournefort sut s'élever au-dessus des critiques et des intrigues de son élève, et pour rendre hommage au savoir réel de Vaillant, il donna le nom de *Valantia* à un genre de plantes. Vaillant le changea; mais Linné l'a rétabli et les botanistes modernes l'ont respecté. G—Y et T. D. B.

VAILLANT (FRANÇOIS LE), célèbre voyageur, était né en 1753 à Paramaribo dans la Guiane hollandaise, où son père, riche négociant, originaire de Metz, exerçait les fonctions de consul. Le Vail-

lant nous apprend lui-même que ce fut sous les yeux et par l'exemple de ses parents que se développa son goût pour les courses lointaines, la chasse et l'histoire naturelle. Amené en Hollande, en 1763, il suivit bientôt après sa famille en France, passa deux ans en Allemagne, puis sept en Lorraine et dans les Vosges. La chasse faisait son principal amusement. Il étudiait les mœurs des oiseaux, et s'habitua à bien empailler ceux qu'il avait abattus. Une circonstance favorable le conduisit à Paris, en 1777. Quand il y eut bien examiné tous les cabinets d'histoire naturelle, il éprouva un désir irrésistible d'aller observer dans leur pays natal les êtres dont il avait considéré les dépouilles. L'Afrique, encore moins connue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, fut celle des parties du monde où il jugea qu'il pouvait acquérir le plus de notions nouvelles, et rectifier les idées anciennes sur l'objet qui l'intéressait. La France et l'Angleterre étaient en guerre; il s'embarqua au Texel, le 19 décembre 1780, et arriva au Cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781. Afin de voir plus de choses entièrement neuves, il passa sur un des vaisseaux de la compagnie, qui se retirèrent dans la baie de Saldanha. Tandis qu'il chassait dans les environs, cette flotte fut attaquée par une escadre anglaise. Le bâtiment qui portait tous ses effets sauta en l'air. « N'ayant, » dit-il, pour toute ressource que » mon fusil, dix ducats dans ma » bourse, et le mince habit que je » portais, quel parti me restait-il à » prendre? qu'allais-je devenir? » Heureusement le colon Slaber lui donna l'hospitalité; Boers, fiscal de la colonie, prit à lui le plus vif intérêt et devint son bienfaiteur. Après

avoir passé près de trois mois au Cap ou dans les environs, Le Vaillant en partit pour voyager dans l'est. En général, il s'éloigna peu de la côte, et pénétra dans la Cafrerie, au-delà du vingt-huitième degré de longitude à l'est de Paris, et bien près du vingt-neuvième degré de latitude sud. Les hostilités déclarées entre les colons et les Cafres l'empêchèrent d'aller plus avant dans le pays de ces derniers, quoiqu'il eût été bien accueilli par ceux qu'il avait rencontrés. Il revint par une route plus septentrionale, traversa les monts Sneeuwe, le Cambedou, et revint au Cap, après seize mois d'absence. Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les cantons peu éloignés du Cap, et enfin reprit son projet de traverser toute l'Afrique. Le 15 juin 1783, il se remit en route et se dirigea vers le nord. Ce second voyage fut beaucoup plus pénible que le premier: la plupart de ses attelages de bœufs périrent par suite de l'excessive aridité des pays qu'il traversait; il fut obligé de laisser une partie de son train sur la rive gauche ou méridionale de la rivière d'Orange; puis, avec un petit nombre de Hottentots dévoués qui le suivaient depuis le commencement, il s'aventura dans des régions inconnues, prenant successivement des guides dans les hordes sauvages chez lesquelles il passait, et dont, par ses manières pleines de franchise, il réussissait à gagner la bienveillance. Mais plus il avançait, plus il acquérait la conviction que son dessein primitif était inexécutable. Enfin, il arriva chez les Houswanas ou Boschismans, dont le nom répandait la terreur chez leurs voisins, qu'ils pillaient sans

put aussi se concilier l'amitié des hommes sauvages. Leur hardi lui fit penser que par un il pourrait effectuer le méditait depuis long-temps. Il lut renoncer à cette illusion après avoir fait plusieurs voyages avec les Houswanas, jusqu'au tropique du Capricorn, l'ouest du quatorzième méridien. Le Vaillant repartit pour son camp. Il reprit en route du Cap, faillit à l'une esquinancie, dont un médecin le guérit; et enfin, échappant à de nombreux dangers, il revint à l'endroit où il était parti depuis seize mois. Il s'embarqua le 14 juillet pour l'Europe, débarqua à Paris, et en janvier 1785 rentra à Paris. Son unique occupation alors de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les notes de ses voyages, ainsi que les observations particulières qu'il avait recueillies sur les oiseaux. Quelque simple et simple que fût son caractère, il ne put échapper aux caprices de la révolution; emprisonné en 1793, comme suspect, il ne survécut qu'à la chute de Robespierre. Une petite propriété qu'il possédait à La Noue, près de Sete, fut dans ses dernières années son refuge le plus habituel. Lorsque la persécution de ses ouvrages ne lui laissait pas, son goût inné pour la culture le portait sans cesse à ses champs. Il vécut ainsi pendant trente ans, et mourut le 22 mai 1824 dans cette retraite, ne sortant fort rarement pour venir à Paris la publication de ses ouvrages, qui sont : I. *dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1790, 1 volume

in-4°. ou 2 volumes in-8°, figures. II. *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance*, pendant les années 1783, 84 et 85, Paris, 1796, 2 vol. in-4°. ou 3 vol. in-8°, figures et carte. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris (an xi), 1803, 3 vol. in-4°. ; 5 vol. in-8°, fig. et cartes. On a souvent dit et même imprimé que la rédaction des Voyages de Le Vaillant appartenait à Casimir Varon (*Voy.* ce nom). Voici ce qui a donné lieu à cette fausse assertion : Le Vaillant, qui avait passé son enfance dans les forêts de la Guiane, et sa jeunesse en Afrique, n'écrivait pas toujours le français correctement, quoiqu'il le parlât bien. Lorsqu'il s'agit de livrer ses manuscrits à l'impression, il fallut bien qu'il eût recours à une plume étrangère pour corriger les épreuves, et ce fut pour cela seulement qu'il emprunta celle de Varon. Long-temps après la mort de celui-ci, Le Vaillant publia d'autres ouvrages d'histoire naturelle, où l'on retrouve, ainsi que dans les lettres qu'il écrivit à ses amis, vers les dernières années de sa vie, le même style que dans ses voyages. Peu de relations se lisent avec plus de plaisir. Le Vaillant ne s'appesantit pas sur des détails de route, qui n'auraient pu qu'être fort ennuyeux, puisqu'il n'a parcouru que des déserts; mais il sait joindre à ses récits une foule de particularités qui intéressent. Ce qu'il raconte de son singe Kees n'a pas besoin des excuses qu'il répète à ce sujet. Des critiques ont reproché à ce voyageur de se mettre trop souvent en scène et d'attacher trop d'importance au résultat de ses chasses. On lui pardonne bien ces défauts, ainsi que ses élans d'amour-propre et ses exclamations.

mations d'enthousiasme, quand il a été assez heureux pour abattre un oiseau ou un quadrupède rare. On rit volontiers de ses boutades contre les sociétés civilisées. Toujours il se montre humain, affectueux, reconnaissant. Il ne tarit pas dans ses expressions de gratitude pour tous les hommes, sans distinction de couleur, qui lui ont rendu service, entre autres, pour le hottentot Klaas. Des voyageurs qui ont visité les mêmes contrées après lui, entre autres M. Barrow et M. Lichtenstein, ont mis en doute quelques-uns de ses récits. Le premier l'a même accusé d'avoir inventé des noms de peuplades qui n'existaient pas; mais ne s'est-il pas écoulé un temps suffisant, de 1782 à 1797, pour que la horde des Gonaquois, à laquelle appartenait cette Narina que LeVaillant a rendue si célèbre, ait pu être dispersée? Combien n'a-t-on pas d'exemples d'événements semblables! Du reste, les deux voyageurs détracteurs de Le Vaillant sont d'accord avec lui sur la conduite atroce et odieuse des colons envers les indigènes; conduite qui a provoqué, de la part du gouvernement anglais, les mesures les plus sévères. Le missionnaire Campbell, qui a voyagé deux fois dans l'Afrique australe, raconte qu'il vit, près des monts Kamis, une femme qui se souvenait parfaitement du séjour de Le Vaillant dans sa maison. Ce voyageur, ajoute Campbell, mêle trop de romanesque à ses récits; mais c'est lui qui a décrit avec le plus d'exactitude les mœurs et les usages des Hottentots. Le Vaillant a le premier fait connaître en France la giraffe, dont on ne possédait que des descriptions imparfaites. Il a rapporté d'Afrique celle que l'on voit au cabinet du roi. On lui doit la découverte d'un grand

nombre de mammifères, d'insectes, et surtout d'oiseaux nouveaux. Le premier il a signalé, chez les Houswanas, l'existence de cette difformité au bas des reins, dont a vu récemment un exemple à Paris, dans une Africaine. Les Voyages de Le Vaillant ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. On a encore de lui : 1°. *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1796-1812, 6 vol. in-fol. ou in-4°, fig. Le Vaillant a laissé deux volumes en manuscrit, qui compléteront l'ouvrage. 2°. *Histoire naturelle des perroquets*, ibid., 1801-1805, 2 vol. in-fol. ou in-4°, fig. 3°. *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, ib., 1801-1806, in-fol. et in-4°; 4°. *Histoire naturelle des cotingas et des todiers*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°; 5°. *Histoire naturelle des Calaos*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°. Le Vaillant avait vu, dans leur pays natal, presque tous les oiseaux qu'il a décrits. Les figures qui accompagnent ses ouvrages sont de la plus grande vérité. Elles furent dessinées sous ses yeux, par Barraband. Les observations sur les mœurs des animaux sont extrêmement curieuses et toujours intéressantes. Le Vaillant était ennemi des systèmes; mais il reconnaissait l'existence des familles naturelles, et l'on ne peut nier qu'il n'ait rendu de grands services à la science. Ses ouvrages sur les oiseaux sont placés au premier rang. E—s.

VAIRASSE. V. ALLAIS et VARRASSE.

VAISSETTE (Dom JOSEPH), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1685 à Gaillac, diocèse d'Alby, d'une famille honorable. Après avoir terminé ses études à l'académie de Toulouse, il se fit recevoir avocat, et

rva de la charge de procureur
 Passionné pour les recherches
 ire, il ne goûtait de plaisir qu'au
 de ses livres ; et bientôt il ré-
 l'embrasser la vie religieuse
 e soustraire aux embarras et
 ns qui le détournaient de son
 ur l'étude. Ayant fait profes-
 a 1711, au monastère de la
 le, il fut appelé, deux ans
 à l'abbaye de Saint-Germain-
 s, si justement célèbre, et où
 it trouver tous les genres de
 dont il aurait besoin pour ses
 t. Il avait déjà formé le projet
 : l'histoire du Languedoc ; et
 ans un de ses confrères, dom
 (*Voy.* ce nom), un utile
 teur. Cet ouvrage immense
 a sans relâche pendant plus
 t-cinq ans. Épuisé de fatigues,
 et jamais ni renoncer à l'étu-
 recouvrer ses forces ; et après
 ngui quelques années il mour-
 aris, le 10 avril 1756, à l'âge
 ante-onze ans. Son caractère
 e heureux mélange de bonho-
 l'une simplicité spirituelle. On
 i : I. *Dissertation sur l'ori-*
s Français, où l'on examine
 scendent des Tectosages ou
 Gaulois établis dans la Ger-
 Paris, 1722, in-12. L'auteur
 pour la négative. (*Voyez*
 NEMINE). II. *Histoire gé-*
du Languedoc, avec des
 et des pièces justificatives,
 ée sur les auteurs et les titres
 ux, et enrichie de divers mo-
 s, *ibid.*, 1730-45, in-fol.,
 fig. Cet ouvrage est savant,
 ix, exact et bien écrit. Le
 r volume commence à l'an de
 163, et contient l'histoire des
 tes expéditions des Tectosages
 France méridionale ; l'éta-
 ent et la ruine du royaume

des Visigoths, et enfin la fondation
 du royaume d'Aquitaine par Char-
 lemagne, et son démembrement après
 la mort de Charles-le-Chauve. Le
 second renferme l'histoire des comtes
 de Toulouse et des autres grands vas-
 saux du Languedoc, depuis 877 jus-
 qu'à la condamnation des Albigeois,
 en 1165 ; le troisième, l'histoire de
 la guerre des Albigeois, appuyée sur
 des documents authentiques, et la
 suite des événements jusqu'à la réunion
 du comté de Toulouse à la couronne,
 en 1271 ; le quatrième finit à la
 création définitive du parlement de
 Toulouse, en 1447 ; et le cinquième,
 à la mort du roi Louis XIII, en
 1643. A la fin de chaque volume,
 l'auteur a rassemblé les inscriptions
 antiques, les diplômes, les chartes
 et autres monuments qui servent de
 preuves à ses récits ; ainsi que de nom-
 breuses dissertations sur les points
 historiques les plus importants (1).
 L'histoire du Languedoc étant restée
 incomplète, dom Bourotte (*Voy.* V,
 390) fut chargé de la terminer, et
 en rédigea le sixième volume ; mais
 il n'eut pas le temps de le publier.
 III. *Abrégé de l'histoire générale*
du Languedoc, *ibid.*, 1749, 6 vol.
 in-12. IV. *Lettre à Fontenelle sur*
Romieu de Villeneuve, ministre de
 Raimond-Bérenger, comte de Proven-
 ce, dans le *Mercur*, mars 1751 ; il y
 réfute l'article publié par Fontenelle
 sur ce ministre, dans le *Mercur* de
 janvier. V. *Géographie historique*,
ecclésiastique et civile, ou descrip-
 tion de toutes les parties du globe
 terrestre, enrichie de cartes géogra-
 phiques, *ibid.*, 1755, 4 vol. in-4^e,
 ou 12 vol. in-12. Il y a des recher-
 ches, et elle peut encore être con-

(1) La liste des dissertations dont l'histoire de
 Languedoc est enrichie contient neuf colonnes dans
 la *Biblioth. historique de la France*, III, p. 522.

sultée utilement surtout pour la partie ecclésiastique, traitée avec soin et exactitude. On trouve une Notice sur D. Vaissete dans *l'Histoire de la congrégation de Saint-Maur* (par D. Tassin), 724-29. W—s.

VAKHTANG V, roi de Géorgie (ou plutôt du K'harthel, qui en est la principale partie), de la race des Bagratides, était fils du roi Livon ou Léon, et petit-fils de Vakhtang IV. Il régna, l'an 1703, après son oncle Kai Khosrou, fils et successeur de George XII, par le choix de son suzerain, le roi de Perse, Chah Houcein : mais ayant refusé d'embrasser l'islamisme, il fut remplacé, en 1711, par son frère Iesseï. On voit, par plusieurs lettres de missionnaires, qu'il résista long-temps aux sollicitations, aux menaces même qui lui furent faites pour le déterminer à abandonner le christianisme; enfin il feignit de céder, en 1719, se fit musulman en apparence, et fut réintégré dans sa dignité. Ce qui le décida à cette démarche, pour laquelle il avait montré tant de répugnance, ce fut l'état précaire de la Perse, livrée aux factions et aux troubles, et menacée des plus grands malheurs par la révolte des Afghans de Candahar, qui avait coûté la vie aux deux derniers prédécesseurs de Vakhtang (*V. GEORGE XII, et MIR-MAHMOUD*). En effet, ce prince ne tarda pas à abjurer sa nouvelle religion. Les Lezghis et autres peuples tartares du Caucase ayant commis, depuis quelques années, de grands dégâts en Géorgie, Vakhtang entra sur leurs terres, y exerça de cruelles représailles, remporta plusieurs avantages signalés sur ces brigands, et les aurait peut-être détruits, si l'interposition du roi de Perse n'eût arrêté le cours de ses vengeances. Ce monarque,

à l'instigation de son premier ministre, qui était de la nation des I ordonna à Vakhtang de lui peuples en repos. Le prince qu obéit, en frémissant de rage ayant mandé l'ambassadeur, il remit son sabre dans le four et jura de ne plus le tirer en défense de la Perse : il tint ment. Son abjuration et son départ pour marcher à la tête des troupes Chah - Thahmasp voulait aller au secours d'Ispahan, où le Chah Houcein était assiégé par les Afghans (*Voy. THAHMASP* lui attirèrent de fâcheuses rencontres avec les Persans. Chah-Thahmasp en 1722, donna la couronne de Perse à Constantin III, roi de Perse, qui professait le mahométisme, qui avait pris le nom de Moh Kouli-Kan. Vakhtang se mit à solliciter la protection des Turcs, qui, à cause des troubles de la Perse, étaient emparés de l'Arménie. Ils chassèrent Constantin du pays de Kartli (Carduel ou Carthelin), mais Vakhtang y rétablit le roi légitime, et ils furent les maîtres de la Géorgie. Vakhtang, trompé par ces alliés, prit le parti, en 1724, de se retirer en Russie avec sa famille, et mourut à Astrakhan. Il fut le dernier des Bagratides à régner en Géorgie. Lorsque le prince NADIR CHAH eut reconquis les provinces conquises par les Persans, il donna le trône de Perse à Teymouras, prince du Khorasan, frère de Constantin III, et père de Nadir II, qui, ayant reconquis l'indépendance, à la faveur de l'indivision des luttes qui suivirent la mort de Chah, se rendit dans la Géorgie, et se fit vassal de Catherine II, et son petit-fils David a cédé tous :

Russie, dans la première année dix-neuvième siècle (V. HÉRASSII, au Supplément). Vakhtang auteur d'une Chronique universelle de Géorgie, composée d'après des manuscrits qui, de son temps, ont été conservés au monastère de Imiti, dans le royaume d'Imit, et dans celui de Mokhetha, de Teflis. Il s'en trouvait un exemplaire à Rome, et il doit en avoir eu plusieurs en Russie. De Guignes, dans son *Histoire des Huns*, a cité, d'après cette Chronique, le nom de tous les souverains de la Géorgie. On en trouve de courtes notices dans les relations allemandes et les voyages de Guldenstadt, de M. Roth, etc. Vakhtang a composé une *Description géographique* de tous les pays caucasiens : M. Roth en a inséré quelques fragments dans ses voyages. A—T.

AKEDI (ABOU ABDALLAH).
WAKEDI.

ALA ou WALA, célèbre abbé de Corbie, était proche parent de Charlemagne ; il fut élevé par le prince de ce prince, et revêtu de la charge importante d'intendant du palais, dans laquelle il montra beaucoup de capacité. Peu touché, du moins en apparence, de l'éclat des honneurs, il quitta brusquement la cour, pour embrasser la vie monastique, et fut élu abbé de Corbie, par son frère Adalhard. Du fond de son cloître, il continua cependant d'exercer une grande influence, par son mérite et son estime que lui avaient mérités ses talents et ses vertus. A la mort de Charlemagne, on craignait que la paix publique ne fût troublée par les prétentions des seigneurs ; toutes les inquiétudes cessèrent lorsque l'abbé de Corbie eut prêté le serment d'obéissance au nouvel em-

pereur. Louis le Débonnaire était plein de vénération pour Vala. Chargé de veiller sur l'éducation du jeune Lothaire, il accompagna ce prince dans son royaume d'Italie, pour l'aider dans les soins du gouvernement. L'attachement qu'il devait à Louis ne put lui faire excuser ses faiblesses, ni calmer les élans d'un zèle indiscret. On ne disconvient pas qu'il n'y eût du courage à signaler au monarque les abus que les ministres faisaient de son autorité ; mais on ne peut se dissimuler non plus que Vala n'ait contribué, de cette manière, à diminuer le respect de Lothaire pour son père, et qu'il n'ait excité, sinon favorisé, l'ambition criminelle de ce prince. Il eut encore la principale part à l'intrigue du camp de Rothfeld, où, de concert avec Radbert, il fit signer au pape Grégoire IV une réponse aux évêques, dans laquelle se trouve le premier indice de la prétention de suprématie sur la puissance temporelle. L'abbé de Corbie, trop prompt à croire le duc de Septimanie coupable de tous les crimes que ses ennemis lui imputaient (V. BERNARD, IV, 275), pour renverser le ministre, avilit l'autorité royale. Louis, ayant ressaisi sa couronne, offrit à Vala son pardon, s'il voulait avouer ses torts. Il rejeta cette grâce, et fut envoyé prisonnier dans une forteresse au bord du lac Léman, ou, selon d'autres auteurs, aux îles d'Hières, ou bien encore à Corbie, dépouillé de son titre d'abbé. Quoi qu'il en soit, cette punition ne l'empêcha pas d'agir dans les nouveaux troubles qui ne tardèrent pas d'éclater. Il prit une part active aux délibérations de la diète de Compiègne (833), qui prononça la déposition de l'empereur. Louis ayant encore repris l'autorité, Vala jugea prudent de

chercher un asile près de Lothaire ; mais il se retira, bientôt après, à l'abbaye de Bobio, où il mourut d'une maladie contagieuse, dans les derniers jours du mois d'août 836. Il fut inhumé auprès de saint Colomban. Paschase Radbert a écrit la *Vie* de Vala, son ami, dans deux Dialogues, et en changeant les noms des personnages. On y trouve peu de faits ; et c'est d'ailleurs moins la vie que l'apologie de Vala, dont la conduite était généralement blâmée. Cet ouvrage a été publié par Mabillon, dans les *Acta sanctorum ordin. S. Benedicti*, v, 458. M. Guizot en promettait une traduction franç. ; il paraît y avoir renoncé. L'abbé Valart s'était rangé parmi les apologistes de Vala ; mais l'ouvrage qu'il avait composé dans le but de le venger des reproches de Velly et des autres historiens n'a point été publié. *V. le Magas. encyclopéd.*, 1812, iv, 134. W—s.

VALADA, ou VALADATA, ou mieux encore WALIDA, princesse musulmane, non moins célèbre, au onzième siècle, par sa beauté que par son esprit et par son goût pour la littérature, était native de Cordoue et fille du roi Mohammed III al Mostacfi-billah, l'un des derniers rois d'Espagne de la dynastie des Ommeyyades ou Merwanides. Elle s'adonna tout entière à la rhétorique et à la poésie, cultiva l'amitié des poètes les plus célèbres de son temps, et se plaisait dans leurs fréquents entretiens. Ses écrits avaient beaucoup de finesse et de sel, si l'on en juge par des vers qu'elle avait adressés à ses confrères les académiciens de Cordoue, et dont Casiri nous a conservé une traduction, par Jean Yriarte, bibliothécaire de Madrid, en quatre vers latins, dont voici le sens :

« Mes regards pénétrèrent vos cœurs ;
 » les vôtres s'imprimèrent sur mes
 » joues. C'est blessure pour blessure ; et tout serait égal entre
 » nous, si la rougeur de mon teint
 » ne durait pas plus long-temps que
 » le mal que mes yeux vous ont
 » fait. » Un noble Cordouan, nommé Abd-Ousi, s'étant épris d'amour pour cette princesse, chargea une matrone de lui déclarer ses feux, et de l'intéresser en sa faveur. Un procédé si inconvenant irrita le poète Ibn-Zaid, qui exhala sa colère et sa jalousie dans une Épître adressée à l'amoureux, au nom de la princesse. Cette pièce, pleine d'esprit, mais très-mordante, est mise au rang des satires par les Arabes. Valada, célébrée par les auteurs ses contemporains, auxquels elle avait souvent enlevé la palme de l'érudition et de l'éloquence, mourut dans un âge très-avancé, le 2 safar 484 (26 mars 1091 de J.-C.), puisqu'elle survécut cinquante-sept ans à la chute de l'empire des Ommeyyades en Espagne, et soixante-neuf ans à son père. Plusieurs autres femmes, avant et après elle, se distinguèrent dans les lettres, parmi les Maures d'Espagne. Casiri en a cité quelques-unes. A-T.

VALADON (le P. ZACHARIE), religieux capucin, naquit, vers 1680, à Auxonne, où son père occupait une charge de notaire. Ayant embrassé la règle de saint François, il résolut de se consacrer aux missions étrangères ; et en 1717, il fut chargé par ses supérieurs de visiter les établissements que l'ordre possédait dans l'Asie Mineure. Le bâtiment sur lequel il s'en revenait entra dans le port de Marseille, à l'époque où la peste exerçait en cette ville ses plus grands ravages (*Voy. BELAUNCE*, IV, 137). Ne consultant

zèle, il se dévoua tout entier ce des malades, et il eut le d'en sauver un grand nombre fois il fut lui-même atteint de ce fléau ; mais à peine guéri qu'il s'empressait de se débattre contre les nouveaux dangers. La controverse du P. Zacharie fut le duc d'Orléans, alors régent du royaume ; et ce prince le fit de sa protection : mais il ne vit que pour obtenir des secours abondants pour les malades échappés à la contagion. Au bout de quelques années, le P. Zacharie retourna dans l'Orient, et le cours de ses travaux achevé. En 1736, il était dans l'île de Chypre ; et le 16 juillet, il s'embarqua sur un bâtiment destiné pour Constantinople (Tarabolos), d'où il se rendit à Jérusalem. Après avoir satisfait sa dévotion, il visita les solitudes du Liban et du Mont Liban, et parcourut dans tous les pays de Syrie et la Palestine, analysant les vérités de l'Évangile. Mais il fut jeté dans d'obscurités et tourmenté cruellement ; mais sa douceur et sa résignation désarmèrent ses ennemis. De fatigué, il retourna dans son pays de Chypre, et revint bientôt en France. A son passage à Paris, il fut comblé par les hautes témoignages d'estime et de reconnaissance dus à son noble caractère. Il se retira dans le couvent de Dijon, où il passa ses dernières années de sa vie, dans de souffrances continuelles, et mourut le 27 janvier 1746. Le P. Zacharie a composé la *Relation des voyages en Orient* ; mais elle n'est que manuscrite. M. Amanton en a tiré copie, dans son cabinet, à Dijon ; c'est une copie qu'il croit autogra-

phe. Cet ouvrage, nous écrit-il, est fort curieux ; le style en est simple et naïf ; la franchise de l'auteur et les détails dans lesquels il entre sur les contrées qu'il a parcourues en rendent la lecture très-attachante. W-s.

VALARESSO (ZACCARIA), poète italien, naquit à Venise, vers l'an 1700, d'une famille patricienne, et mourut le 23 mars 1769. Il doit sa célébrité à un essai piquant dans un genre de littérature aussi peu cultivé en Italie qu'il l'est beaucoup en France. L'abbé Lazzarini ayant publié, en 1719, son *Ulysse il giovane*, tragédie froide et ennuyeuse, eut pour lui les littérateurs jaloux de l'immense supériorité du marquis Maffei, qui était alors en butte aux attaques de toutes les médiocrités de sa nation. Une cabale se forma pour opposer l'*Ulysse il giovane* à la *Méropé*. Le sénateur Valaresso, homme du monde, gai et spirituel, voulut se moquer à-la-fois de Lazzarini et de Maffei. Leurs tragédies, quoique différentes quant au mérite, avaient un défaut qui leur était commun : c'était une imitation servile des tragédies grecques. Valaresso publia sa parodie sous ce titre : *Il Rutzvanscad il giovane, arcisopratragedichissima tragedia di Cattufflo Panchiano*, 1724. Elle fut réimprimée avec l'*Ulysse il giovane* dans les *Observations sur la comédie*, Paris, 1736 ; dans le *Nuovo teatro italiano*, Venise, 1743 ; dans le *Parnasso italiano*, Venise, 1791, tom. I, pag. 209. Cette composition, pleine de gaieté et de verve satirique, eut un grand succès. On en a souvent cité le dénouement, qui est en effet assez remarquable. Comme la scène reste vide, le souffleur sort de son trou, et, tenant le cahier d'une main et un rat-de-cave de l'au-

tre, il débite les vers suivants :

Uditori, m'accorgo ch' aspettate
Che nuove della pugna alcun vi porti,
Ma l'aspettate in van : son tutti morti.

Une troupe de comédiens, voulant rendre la catastrophe encore plus complète, fit tomber la toile sur la tête du souffleur, et l'assomma. UG-1

VALARSACE ou VAGHARS-CHAG, premier roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, était frère de Mithridate I^{er}. ou Arsace-le-Grand, roi des Parthes. Les Arméniens, las d'obéir à des princes amovibles nommés par les Séleucides, et mécontents de la conduite molle et efféminée de leur roi Artavazde, fils et successeur d'Artaxias, qui s'était rendu souverain indépendant de l'Arménie, députèrent à Mithridate, alors le plus puissant monarque de l'Orient (*Voyez* MITHRIDATE I^{er}, XXIX, 177), et lui demandèrent son frère pour les gouverner. Mithridate accueillit leur demande, et entra, peu de temps après, dans leur pays, avec Valarsace, à la tête d'une armée. A l'approche des deux princes Arsacides, Artavazde s'arracha des bras de ses concubines, pour défendre sa couronne; mais, insulté par ses sujets, trompé par ses ministres et ses courtisans, il rentra dans son palais, et s'endormit dans une fausse sécurité. Les Parthes ayant pénétré sans résistance dans Artaxate, le roi, abandonné de tout le monde, évita une mort ignominieuse en se perçant de son épée, et en se précipitant dans l'Araxe, vers l'an 150 avant J.-C. Valarsace, placé sur le trône d'Arménie par son frère, qui lui avait laissé un corps de troupes et cédé la Médie Atropatène, suivit ses conseils, et chercha à inspirer aux Arméniens l'ardeur militaire et le desir des conquê-

tes. Doux, affable, accessible, il y réussit sans peine; l'enthousiasme, et la confiance qu'il excita furent si grands, que presque la moitié de l'Arménie, disent les historiens, se fit gloire de marcher sous ses étendards. Il rassembla et exerça ses troupes dans la plaine d'Armavir, près de l'Araxe; les divisa en divers corps, et envahit l'Asie-Mineure sur plusieurs points. Il gagna deux batailles sur Mithrobarzane, roi de la Petite Arménie (1), qui périt dans la seconde; et il fit prisonnier le gouverneur de Sophène, Artaxès, frère de ce prince. Valarsace soumit les habitants des frontières de la Cappadoce, du Pont, les Lazes et tous les peuples barbares et pillards du mont Caucase: mais loin de dévaster leur pays, il y favorisa l'agriculture, et y entre tint l'abondance, l'industrie, la sûreté, en faisant creuser des canaux, dessécher des marais, construire des digues, pratiquer et réparer des routes, élaguer les forêts qui servaient d'asiles aux voleurs. Il fit construire, dans le pays des Lazes, une maison de plaisance, établir des haras et des rendez-vous de chasse, planter des jardins et des vignes. Il le repeupla en y envoyant les prisonniers qu'il avait amenés du Caucase. Il s'appliqua à civiliser ces peuples, en les engageant à se livrer à des métiers utiles, et à se rendre capables de remplir des fonctions honorables. De retour à Nisibe, dont il avait fait sa capitale, parce que la température y était moins froide que celle d'Artaxate, il ne s'occupa plus que de donner des lois à ses sujets, à régler l'administration intérieure de son royaume et de sa cour; à assu-

(1) Ou sur Moryphilog, suivant M. Saint-Martin, qui, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, ne dit point où régna ce prince.

et le sort des nobles, des
des laboureurs; à mainte-
-line militaire; à créer de
arges, qu'il rendit hérédi-
-ourvoir à la sureté de son
garantir ses états de toute
rangère, en formant une
breuse pour sa personne,
nt sur six points différents
tières des armées perma-
-nes le commandement de
abiles. Il ordonna de ras-
-monuments historiques,
ème du roi des Parthes,
la permission de fouiller
chives de Niuve, où l'on
manuscrits qui avaient été
l'Arménie lorsqu'elle fut
r Alexandre-le-Grand. Va-
fit former un corps d'his-
-n'existe plus, mais dont
horen s'est servi pour la
n de son Histoire d'Armé-
-Moïse, XXIX, 263). Ce
agea les succès que les Ar-
-inent sur les rois de Sy-
-rius Nicator et Antiochus
- ces noms), qui osèrent
Arménie et l'empire des
après avoir fait le bon-
-sujets, pendant un règne
: vingt-deux ans, par sa
-valeur, ses talents et ses
-rsace, que les écrivains
-omblent d'éloges, comme
-t législateur, comme le
-r de la monarchie et de la
-rménienne, mourut, l'an
-rsellement regretté, et eut
-seur son fils Arsace ou
-a dynastie se maintint plu-
-s sur le trône d'Arménie
-NE II et TIRIDATE). A-T.
-T (JOSEPH), grammai-
-que, naquit, au hameau
-rés de Hesdin (1), diocèse

irs de la France littéraire avaient

d'Amiens, le 25 décembre 1698 (2),
de parents réduits à l'indigence. Il
servait régulièrement la messe dès sa
plus tendre enfance à l'abbaye de
Carcamp, voisine de la chaumière
qu'habitait sa famille; un religieux,
qui lui trouvait de la capacité, se
chargea de lui apprendre le peu qu'il
savait lui-même; l'élève répondit
parfaitement à ses soins, et ses pro-
grès lui valurent le patronage de
quelques personnes charitables qui
envoyèrent le jeune Valart au collège
d'Amiens. Après avoir réalisé, sous
ses nouveaux maîtres, les espéran-
ces qu'il avait données, ce jeune
homme embrassa l'état ecclésiasti-
que et ouvrit à Amiens une école que
ses talents firent prospérer rapide-
ment. Il fit paraître alors une suite
de livres élémentaires qui attestaient
son zèle pour la simplification des
études. Tels furent ses *Particules*
françaises et latines; son *Sylla-*
baire français; son *Dictionnaire*
latin, approuvé par Rollin et d'O-
livet, Paris, 1735 et 1742, in-8°;
son *Introduction à la Géographie*,
refondue depuis; *Selecta à Cicéron*
et variis auctoribus loca, extrait
méthodique où se présente d'abord
le texte disposé sans inversions, avec
la traduction interlinéaire, etc., etc.
Un caractère insouciant et fantas-
que lui fit refuser la direction du col-
lège d'Abbeville, et les offres que lui
faisait d'Olivet pour l'attirer à Pa-
ris. Le grand nombre de ses élèves

d'abord placé sa naissance à Hesdin; mais ils se
rectifièrent dans le troisième volume, en la fixant
à Frévent. Desessarts (*Siccl. littér.*) fait naître
Valart dans le diocèse d'Amiens, à Sertel, nom
qu'on ne trouve pas dans le Dict. général de la
France; c'est sans doute Fortel qu'on a voulu dire.

(2) Dans la réponse au P. Desbillons, qui l'appe-
lait *Vieux grammairien*, Valart nous a donné la
date de sa naissance: le R. P. a raison, dit-il, je
suis vieux, puisque j'ai 68 ans; mais le moyen de
me corriger.

suffisait à ses besoins comme à son ambition. Cependant le temps que mettait Valart à la composition de ses ouvrages, la mort d'un oncle dont il recevait des secours, et plus que tout cela, une incurie sans exemple amenèrent ses affaires à un désordre absolu. Il était sur le point de former un établissement d'éducation à Lille, lorsqu'il y renonça tout-à-coup par un de ces mouvements de bizarrerie qui lui étaient ordinaires. Réduit quelque temps à une existence embarrassée, desservi auprès de l'évêque, aux oreilles duquel on fit retentir l'accusation banale de jansénisme, il trouva enfin un asile dans la maison de M. de Brunville fermier-général à Guise, qui le choisit pour précepteur de son fils. Son humeur inquiète et les dégoûts que lui inspira la médiocrité de son élève, le rendirent insensible aux soins délicats dont il était l'objet, et lui firent demander sa retraite, tandis qu'avec un peu plus de patience il aurait assuré l'indépendance du reste de sa carrière. De retour à Amiens, et y subsistant avec peine, en partie des secours de l'amitié, il travailla sans beaucoup de profit aux Bréviaires d'Amiens, de Noyon et de Laon. Il put enfin habiter la capitale, grâce à son ami Philippe de Prétot, qui lui ménagea un appartement au collège des Cholets. A cette époque, un arrière-neveu du savant Ducange, Dufresne d'Aubigny, qui présidait à l'éducation des élèves de l'école militaire, y fit entrer Valart en qualité de professeur et de préfet d'études. Il profita de ses loisirs pour collationner les manuscrits de la bibliothèque du roi, et préparer, par la révision attentive du texte, des éditions plus correctes des meilleurs auteurs latins. Il s'attira plusieurs

critiques par la hardiesse de ses corrections, et se trouva fréquemment engagé dans des controverses littéraires. De toutes les querelles qu'il eut à soutenir, la plus fameuse est celle que lui suscita son *Examen de la latinité du P. Jouvençy*, placé par ses confrères au premier rang des écrivains de leur société. Valart releva quatre-vingt-dix fautes dans l'*Appendix de Diis*, le plus petit des ouvrages de Jouvençy, et s'efforça de prouver que l'auteur n'avait que des connaissances superficielles en géographie et en mythologie. Jouvençy fut défendu par Fréron (3), Mercier de Saint-Léger (4), Querlon (5), et le P. Debillons (*Voy.* ce nom). Ni le nombre, ni les talents de ses adversaires n'effrayèrent Valart : il répondit à chacun d'eux séparément ; et dans sa réplique au P. Debillons, il fit une nouvelle revue de l'*Appendix*, où, cette fois, il signala jusqu'à cent soixante-dix fautes, au lieu de quatre-vingt-dix. Il est bien vrai que Valart est trop pointilleux dans sa critique, et même quelquefois injuste ; mais on doit convenir aussi qu'il y montre une rare connaissance des finesses de la langue latine. Par suite de son inconstance, il abandonna sa chaire, avec la promesse d'une pension de 600 livres que Gribeauval, lieutenant-général d'artillerie, son élève, fit augmenter de 200 livres. En sortant de l'école militaire, précédé d'une voiture chargée de sa bibliothèque, on l'entendit dire : *Grâce à Dieu je ne laisse point ici de latin*. En 1772, Valart partit à pied de sa province pour revenir dans la capitale embrasser encore

(3) *Ann. littéraire*, mars 1766.

(4) *Mémoires de Trévoux*, juin 1766.

(5) *Affiches de province*, 21 et 28 janvier 1767.

de ceux qu'il affectionnait l'abbé Goujet, trop ses inimitiés contre les et que cette liaison laissait la possibilité d'obtenir un bénéfice. Il mourut dans sa naissance le 2 février 1701. Il était membre de l'académie. Son humeur essentiellement variable, et qui ne se pliait pas aux convenances de la société, désordonné et son penché vers l'usticité, qu'il satisfaisait en se livrant à l'éloignement tout-à-fait à la fortune à laquelle ses travaux étaient destinés. Ses écrits sur l'art de la guerre sont plus remarquables par leur justesse et la clarté que par les détails qui lui soient propres. On a de lui une notice sur le comte de Valart de plégat : c'est un homme très-insensible qui ne se faisait aucun scrupule de se servir de ses devanciers sans en rien dire. L'édition de Quinte-Curce porte son nom ne contient que des notes de Heuzet; et celle de l'imitation d'Horace offre plusieurs tirées d'une lettre de M. de (Voy. *Exam. critiq.* t. I, p. 444). On doit à ses éditions suivantes : 1. *Kempis de Imitatione Christi IV*, Paris, Barbou, 1712; reproduite en 1764. On préfère l'édition publiée par Barbou (Voy. ce nom). Il paraît d'avoir corrigé dans son édition plus de six cents fautes, et la confrontation de huit manuscrits y joignit un petit Dictionnaire imprimé chez Lottin en 1712. Le titre de *Dictionarium uersus latinarum uel aliud unum quàm apud auctores*

classicos, et une *Dissertation française*, dans laquelle il cherche à prouver que l'abbé Gersen est le véritable auteur de l'imitation. Elle a été réfutée par les PP. Gery, Ghesquière et Desbillons; loin de se rendre aux raisons de ses adversaires, Valart avait préparé des répliques véhémentes, que ses amis Fonce-magne et d'Olivet le dissuadèrent de mettre au jour. — 2. *M. T. Ciceronis Cato Major*, ibid., 1758, in-32. Lottin a publié de cette édition une critique très-piquante (V. LOTTIN, XXXV, 85); — 3. *Ouidii opera*, ibid. 1762, 3 vol. in-12; — 4. *Horatii opera*, ibid., 1763, in-12. On préfère à cette édition celle de 1775, soignée par Lallemand; — 5. *Vegetii Institutiones rei militaris*, ibid., Didot, 1762, petit in-12; — 6. *Frontini Stratagemata*, ibid., 1763, in-12; — 7. *Horatii opera*, ibid., 1770, in-8°. — 8. *A. Celsi de re medicâ*, ibidem, 1772, in-12. Il a traduit en français : *l'Imitation de J.-C.*, Paris, Barbou, 1759, in-12; réimprimée jusqu'à douze fois. — *Cornélius Nepos*, avec le texte en regard et des Notes, 1759, in-12; cette version est inférieure à celle que l'abbé Paul (Voy. ce nom) a donnée du même auteur. — *Le Nouveau-Testament*, 1760, in-24. — *La Conquête de la Gaule*, extraite des Commentaires de César, 1761, in-12. Les autres ouvrages de Valart sont : I. *Abrégé de la grammaire latine*, Paris, 1736, in-12, corrigé et augmenté dans les éditions suivantes, par l'auteur, qui le reproduisit en 1749, sous le titre de *Rudiment de la langue latine*. L'édition de 1758 est la huitième. On peut y réunir : *Analogie des genres*, des préterits et des supins, 1759, in-12; et *Lettre de*

(loc. cit.) fixe la mort de Valart à

l'abbé Valart au P. Gillot, au sujet de la huitième édition de sa Grammaire, 1759, in-12. II. *Parabolæ evangelicæ mysteria*, ib., 1742, in-8°. III. *Prosodie* ou versification latine, ib., 1742, in-12. IV. *Grammaire française*, ibid., 1742 et 1744, in-12. À travers une exposition diffuse, et parmi des principes aujourd'hui surannés, on distingue des recherches estimables, pour rendre raison de la classification des noms en masculins et en féminins; Lenglet-Dufresnoy fit insérer dans le tome III des *Jugemens sur les écrits modernes* une critique de cette grammaire qu'il devait à Restaut. Valart publia l'abrégé de son livre, en 1749, V. *L'Art d'apprendre à lire en très-peu de temps*, en français et en latin, en donnant aux lettres la dénomination la plus naturelle, ibid., 1743, in-8°. VI. *Géographie abrégée*, ibid., 1743, 2 vol. in-12, composée d'après les cartes de Delisle; les variantes d'orthographe de ce livre élémentaire en rendent la lecture fatigante. Lenglet-Dufresnoy, qui se trouvait un peu maltraité dans la préface, se joignit aux journalistes de Trévoux et de Verdun qui harcelaient Valart; celui-ci s'en vengea par l'ouvrage suivant. VII. *Lettre critique* à l'abbé Lenglet-Dufresnoy, auteur des *Tablettes chronologiques* (1744), in-8°. de vingt-quatre pages. Il y relève quatre-vingts fautes dans deux pages du premier volume; elles furent corrigées dans l'édition suivante des *Tablettes*; mais Lenglet n'en garda pas moins rancune à son censeur. VIII. *Prosodie française*, Paris, 1749, in-12. IX. *Dictionnaire des mots latins les plus communs*, où les mots tant dérivés que composés se trouvent après les simples, Paris, 1756, in-8°. X.

Méthode pour la traduction française en latin, ibid., in-8°. XI. *Dialogi selecti a scholæ regio - militaris*, 1761, in-12. XII. *Exa la latinité du P. Jouvency* in-12 de 24 p. — *Réponse à 37 p.* — A Mercier de Saint 42 p. — *Réponse aux diè res apologies de la lat P. Jouvency*, l'une par Querlon, et l'autre par le billons, jés.; avec l'examen sieurs fables latines de ce et une, entre autres, de v vers, où l'on montre jusqu'à vingt-trois fautes, 1767, 252 p. La *Réponse à Querlon* une partie séparée de 12 p. cueil de ces différents opus se trouve que bien rarement XIII. *Supplément à la générale de Beauzée*; sur les ismes, les latinismes, l'ellipse, le supin, etc., Paris in-8°. de 48 pages. C'est un se solide à Beauzée, qui le avec mépris comme gram XIV. *Lettres de Cicéron m portée des enfants*, ibid., in-12. Quelques années a mort, cet infatigable human mettait des éditions corrig les meilleurs manuscrits, luste, de Juvénal et Persnelius Népos, Phèdre, Po Mela, un petit Traité latin thologie, l'Analogie de la latine, et un nouveau naire latin, qui lui avait de quarante ans de travail, les essais en ce genre, qu' publiés, n'étaient que de ments; mais il paraît qu abandonna sur l'observati ami qui pensait que le cadre teurs auxquels il empruntait

trop resserré, et que la matière était poussée à l'excès et peu naturelle. Vainement ses recherches à ce sujet ; il s'était assidument

Vocabulaire étendu de termes, auquel se rapportait l'ouvrage, inséra dans le *Mercurius Gallicus* de 1737, touchant les étymologies de la langue celtique. On ne s'est pas contenté de se servir de son dictionnaire ; on en croit Sabatier de Castillon qui a corrigé les épreuves de Barbou, 1774, en partie, en outre, à l'édition donnée par Capperonier, et c'est à lui qu'appartient la critique du Suetone de Valart insérée dans le premier volume de la *Littérature*. On trouve une notice sur le P. Daire, dans l'*Encyclopédie*, t. IV, 99-156 ; elle offre de faits curieux ; mais elle est chargée de verbiage et de répétitions. F—T et W—s.

VALZÉ (CHARLES-ÉLÉONORE) naquit à Alençon le 1751. Après une éducation soignée, et malgré des succès plus studieux que ceux de son père, il embrassa la carrière des armes et fut nommé, en 1774, capitaine au régiment provincial de la Mayenne. Rentré chez lui bien plus tard, il se livra à l'agriculture, qu'il rendait à la fertilité de ses terres par des travaux incessants d'un terrain depuis longtemps abandonné, il méditait de réformer les *Lois pénales* qu'il ne trouva pas en 1783. Cet ouvrage fut imprimé en 1784, un vol. in-8°, et fut accueilli avec un grand éloge par les journaux de l'époque. On y trouve des vues nouvelles, même après les ouvrages de Montesquieu, de Gravina, de Morris et de M. Pas-

toret. Mallet-Dupan, qui en rendit compte, s'exprimait ainsi : « C'est » assurément une grande idée que » celle de dresser la nomenclature et » de déterminer les degrés de la moralité des actions humaines, considérées comme devoirs et vertus, » comme vices et crimes.... L'esprit » de méthode caractérise l'ouvrage » entier. Le chapitre sur la peine de mort est un effort de logique, de raison et d'humanité..... Par son importance, par la philosophie, » c'est-à-dire, par l'esprit de réflexion et par les vues absolument » neuves, cet ouvrage sera placé » dans le petit nombre des écrits » vraiment utiles, etc. » Coqueley de Chaussepierre, qui en parla dans le *Journal des savants*, n'en fit pas un moindre éloge. Valzé a laissé dans ses manuscrits une suite à cet ouvrage, sous le titre de *Cri de l'humanité*, et une autre pour lui servir de complément, intitulée : *Plan d'administration pour les maisons de correction*. Il avait antérieurement adressé à l'académie des sciences un *Mémoire sur les causes de l'élevation des vapeurs de l'atmosphère, suivi d'une explication des tuyaux capillaires*. Suivant le rapport des commissaires de l'académie, ce Mémoire, qui n'a point été imprimé, renfermait des idées ingénieuses. Il fait, comme les précédents manuscrits, partie du petit nombre d'écrits que M^{me}. de Valzé parvint à sauver lors de la mort de son mari. On n'a retrouvé dans ces manuscrits ni l'Éloge de Séguier, ni l'Histoire de la législation civile, dont on a parlé sans nul fondement dans un avis mis à la suite d'un titre destiné à faire croire à une nouvelle édition des *Lois pénales*, en 1802. Valzé donna dans

la Bibliothèque des Romans (1783) un conte philosophique intitulé : *Le Réve*, et publia, en 1785, un opuscule moral, intitulé : *A mon fils*, un vol. in-8°. Ce sont des conseils adressés à un enfant qui est devenu général de brigade dans l'arme du génie. Mais ce n'était pas comme écrivain que Valazé devait acquérir le plus de célébrité. La révolution lui ouvrit une autre carrière en 1789, et il s'y jeta avec beaucoup d'ardeur. Nommé maire de la petite ville d'Erray, voisine d'Alençon, le nouveau magistrat se mit à parcourir les campagnes, expliquant aux paysans les avantages des changements qui s'opéraient. En 1792, il fut député à la Convention par le département de l'Orne, se lia d'amitié avec Vergniaux, et défendit les Girondins avec moins d'éclat que lui, mais avec autant de courage et de dévouement. Marat, qu'il attaquait sans cesse, l'appelait *le chef des hommes d'état*. Dès l'ouverture de la session, il s'éleva avec beaucoup de force contre la commune de Paris, qui déjà exerçait la plus déplorable influence. Cependant, malgré tout ce qu'il fit pour être remarqué, ce conventionnel serait resté confondu dans les rangs subalternes, si le procès de Louis XVI, dont il fut le rapporteur, ne lui eût fait une célébrité funeste. Le 6 novembre 1792, il développa à la tribune, avec une impudence incroyable ce qu'il appelait les preuves de la conspiration de Louis XVI. Nous ne citerons que deux passages de son rapport; ils suffiront pour juger du reste. Le sucre, le café et le blé étaient alors très-chers; M. de Septeuil avait à sa disposition cent cinquante mille francs appartenant au roi, et ce prince l'avait autorisé à placer

cette somme dans une maison de commerce qui achetait chez l'étranger du café et du sucre, pour le revendre en France. Valazé dénonça ces achats comme un accaparement dont le but était d'affamer le peuple. « De quoi n'est-il pas coupable le monstre (le roi), s'écriait-il ! Vous allez le voir aux prises avec la race humaine tout entière ! Je vous le dénonce comme un accapareur de sucre et de café. Était-ce pour cet horrible usage que la nation française avait comblé le perfide de richesses ? Il n'y a que le cœur d'un roi qui soit capable d'une telle ingratitude. » Valazé appartenait au parti modéré de la Convention ! Voici quel fut l'autre crime qu'il dénonça peu de temps avant sa proscription : le ministre des affaires étrangères De Lessart avait chargé un sieur Gilles, que le rédacteur de cet article a connu, de la publication d'un journal (le *Postillon de la guerre*), dont la liste civile devait faire les premiers fonds. Le but de cette feuille était de combattre, toujours dans des termes et par des moyens constitutionnels, ceux qui avaient résolu de détruire ce qui restait de la royauté. Pour remplir sa mission, Gilles, après s'être assuré de trois ou quatre rédacteurs qui, à ce que nous croyons, existent encore (1), chargea un certain nombre de personnes de parcourir les divers quartiers de Paris, de pénétrer dans les groupes de Jacobins, dans les faubourgs surtout, et d'apporter au bureau du journal des notes de ce qu'ils auraient entendu. Si l'on s'en rapporte à une quittance de douze mille francs, signée par Gilles, et trouvée aux Tuileries, le nombre de ces personnes devait être

(1) L'un d'eux, Esmerail, est mort en 1812.

te. Valazé les appela une troupe d'assassins, recrutée par le roi pour assassiner son père. Le 11 décembre, ce prince fut conduit à la barre de la Convention. Valazé fut chargé de lui présenter les pièces qui avaient servi à son jugement. Ce fut un tableau frappant que le député rapprenant successivement les pièces à l'accusé. Il les avait posées sur une petite table placée à l'avant de la barre, et sur laquelle se tenaient deux flambeaux allumés. Le roi XVI était debout et derrière la barre, vêtu d'une robe grise, entre deux hommes qui paraissaient chargés de le surveiller, ayant à sa gauche Vanhès et à sa droite Barrère, qui présidait, était assis sur un fauteuil, auquel on arrivait par des gradins, et vis-à-vis duquel le député interrogeait avec une insolence. Valazé, chargé d'indiquer au roi le monarque, ne fixa pas son regard sur lui une seule fois : il se contenta de pointer du doigt les pièces sur la table, de la droite à la gauche, et les lui présentait par-dessus l'épaule, en disant : *Reconnaissez cela*. Le roi, qui avait les yeux baissés, les parcourait en les regardant de très-près, sans dire *oui* ou *non*, et les reprenait par-dessus l'épaule, sans jamais quitter le prince : il était à six heures du soir. La salle de la Convention était éclairée par des lustres ; les tribunes pu- bles à droite et à gauche, étaient remplies d'hommes farouches armés et d'une ceinture de pistolets ; affectaient de montrer à l'accusé. Dans une tribune particulière, au-dessus du fauteuil du roi, on apercevait quelques

personnes privilégiées extrêmement connues. Dans le fond de la barre étaient placés trois ou quatre municipaux bardés d'écharpes tricolores, qui, le cou tendu et l'oreille attentive, écoutaient avec avidité. La peinture a retracé les grandes scènes rappelées par l'histoire : il semble que celle-là ne serait pas indigne d'être transmise par elle à la postérité. L'auteur de cet article l'a vue, et elle a fait sur lui une si vive impression, que toutes les circonstances en sont encore présentes à sa pensée. Dans le procès, Valazé vota pour l'appel au peuple, pour la mort et pour le sursis ; du reste il n'eut point de mission dans les départements, et ne se fit plus remarquer dans la Convention que par sa courageuse résistance à la tyrannie de Robespierre et de la commune de Paris, et par ses protestations contre les violences du 31 mai : tout cela fut inutile ; vainement il demanda l'arrestation d'Henriot : arrêté lui-même, le 2 juin, avec les autres chefs de son parti, Valazé refusa de s'évader lorsqu'il le pouvait encore, fut décrété d'accusation le 28 juillet, et condamné à mort le 30 oct. suivant. Lorsqu'on prononçait son arrêt, il s'enfonçait dans le sein un poignard qu'il avait caché sous ses vêtements. Son voisin le voyant frissonner et pâlir, lui dit : *Tu trembles, Valazé ! Non*, répondit-il, *je meurs* ; il tomba mort, sur les gradins, et fut porté en cet état aux pieds de l'échafaud, où périrent les autres chefs de la Gironde. On a retrouvé, depuis sa mort, sa défense, qu'il avait commencée pour être prononcée devant le tribunal révolutionnaire. Son collègue Penicres la publia en l'an III (1795), in-8°, sous ce titre : *Défense de Charles-Éléonore Dufriche-Valazé, imprimée d'après son ma-*

manuscrit trouvé dans la fente du mur de son cachot. Voici les dernières lignes de ce plaidoyer : « Je n'ai pas » le loisir d'en copier davantage. Je » vais être jugé dans le jour, ou » plutôt je vais être assassiné. Le dé- » cret d'hier m'interdit de me défendre : citoyens, je me tairai par » respect pour la loi ; mais voici une » partie de ce que j'allais dire. Le » 30 octobre. Signé, Dufriche-Valazé. J'embrasse toute ma chère famille. » M. Louis Du Bois fit imprimer, en 1802, in-8°, une Notice historique sur Valazé. B—U.

VALBONNAIS. V. BOURCHENU.

VALCARCEL (JOSEPH-ANTOINE), agronome espagnol, naquit à Valence vers 1720. Depuis qu'Alfonse de Herrera (V. ce nom) avait publié son livre sur l'économie rurale, personne ne s'était occupé, en Espagne, de cette science ; et la superstition, qui obscurcit les idées et étouffe l'industrie, dirigeait les travaux des laboureurs suivant l'influence des astres et les lunaisons. Valcarcel rendit un service signalé à son pays en l'initiant aux découvertes des auteurs étrangers sur cette branche importante de l'administration publique, et en y joignant les résultats de ses propres observations. Tel fut le but du grand ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Agricultura general, y gobierno de la casa del campo*, etc., Valence, 7 vol. in-4°, ornés de gravures, dont les deux premiers parurent en 1765, le troisième, en 1767, le quatrième et le cinquième, en 1770, le sixième et le septième, en 1785 et 1786. L'auteur, dans le discours préliminaire, rend compte des faibles progrès de l'agriculture en Espagne. Dans les deux premiers livres, il expose les moyens d'encourager et d'améliorer ces pro-

grès. Il indique les différentes sortes de terres et les procédés pour les bonifier. Dans les troisième et quatrième livres, il parle de l'utilité et de la forme des clôtures des propriétés, du labourage et des divers instruments aratoires. Le cinquième et le sixième livre traitent des semailles et de la culture de toutes les plantes céréales et racines, et des prairies artificielles. Les deux livres suivants font connaître l'utilité des arbres, leurs diverses espèces, leur culture, leurs maladies, les insectes, les herbes, les températures, qui leur sont nuisibles. Dans les neuvième et dixième, il s'agit de la maison rustique, de l'éducation des chevaux, ânes, mulets, bêtes à cornes, cochons, lapins, et des diverses volailles, de leurs maladies, et des moyens d'utiliser leurs produits, lait, beurre, fromage, laine, etc. Le livre onzième traite des vers à soie, de la culture des mûriers, et de la filature de la soie. Enfin, le douzième, des abeilles, de leurs produits, et de la manne, production indigène et très-abondante en Espagne. Pour tenir tout ce que promettait le titre de son ouvrage, Valcarcel avait encore à parler de la vigne, des oliviers et des jardins ; il est probable que son âge déjà avancé, et la mort l'auront empêché de le terminer. Le Journal économique de Paris, du mois de juin 1770, avait donné des éloges aux premiers volumes. Valcarcel confesse avoir fait principalement usage du *Gentilhomme cultivateur*, traduit de l'anglais par Dupuy-Demportes (V. ce nom). On a de l'auteur espagnol deux autres ouvrages : *Instruction sur la culture du Riz*, dédiée au comte d'Aranda, Valence, 1768. Il entreprend de démontrer qu'on peut le cultiver comme les autres grains, en l'arrosant

liquement et en renouçant aux
itions stagnantes, si funestes à
té. *Instruction sur la culture*
n, et sur sa préparation pour
r, Valence, 1781. La société
mique de Valence, voulant
ger la culture du lin, en avait
l'étranger une certaine quanti-
elle avait distribuée à plusieurs
eurs. Valcarcel vivait encore
1789, et mourut peu d'années

A—T.

LCARCEL (DON ANTOINE).
LUMIAREZ.

LCARENGHI (PAUL), médecin,
rémone vers le commencement
t-huitième siècle, fut profes-
l'université de Pavie et aux
palatines de Milan, membre
sieurs sociétés savantes d'Ita-
t agrégé au collège des méde-
e Crémone, de Ferrare et de
a. Il jouit, pendant sa vie, d'u-
né réputation, et mourut en
Ses ouvrages sont : I. *De aor-*
eurismate observationibus linæ
nimadversionibus, Crémone,
II. *Ad claris. virum Francis-*
om. Roncallum Parolinum,
liatriba epist. Cette Disserta-
trouve dans l'*Europa medi-*
s de Roncalli, pag. 314, Bres-
747. III. *Dell' uso e dell'*
del rabarbaro unito alla chi-
na dissertaz. epist., Crémo-
48 IV. *Riflessioni medico-pra-*
sopra la lettera familiare del
gnazio Pedattri, etc., intor-
l' uso ed all' abuso del ra-
ro unito alla china-china,
me, 1749. V. *De potentia vel*
entia ad generandum ob viru-
n gonorrhæam in Titu cir-
antiis considerandam, Mi-
749. VI. *Dissertatio medica*
laris de virgine Cremonensi,
per plures annos maleficiata

fuit, Crémone, 1746. Cette jeune fille
rendait des cailloux, des aiguilles,
etc. Valcarengi donna une explica-
tion naturelle de ces phénomènes,
qu'André Fromond et le prêtre Ca-
donici attribuaient à l'œuvre du dé-
mon. VII. *In Ebenbitar tractatum*
de malis limoniis commentaria, etc.
Crémone, 1758. Dans cet ouvrage,
le texte d'Ebenbitar (*V. ABEN - BI-*
TAR) est enrichi de variantes tirées
de trois éditions différentes : celle de
Crémone, par Martino Ghisi, en
1557 ; celle de Venise, de 1583, et
celle de Paris, de 1602. Les Commen-
taires de Valcarengi, divisés en dou-
ze chapitres, traitent des citrons,
des différentes manières de les presser
et de leurs propriétés. VIII. *Discorsi*
due epistolari sopra una terra sali-
na purgante, di fresco nel Piamon-
te scoperta, Turin, 1757. Voy. le
Diction. de méd., par Éloy, tome
VII, pag. 385, édit. de Naples,
1762.

UG—1.

VALCKENAER (LOUIS-GAS-
PAR), l'un des philologues moder-
nes les plus illustres, naquit en 1715
à Leeuwarden, en Frise ; il étudia les
langues savantes de l'Orient et de l'Oc-
cident aux académies de Franeker
et de Leyde, et débuta dans la car-
rière de l'enseignement par l'emploi
de co-recteur au gymnase de Cam-
pen. Il avait déjà fait preuve d'une
érudition peu commune, par trois pu-
blications remarquables dont il sera
parlé plus loin. En 1741, il fut ap-
pelé à la chaire de grec qu'Hems-
terhuis, son maître, venait de lais-
ser vacante à Franeker, et il y réu-
nit, en 1755, celle des antiquités
grecques. En 1766, il passa à l'uni-
versité de Leyde, où il joignit à la
chaire de langue et d'antiquités grec-
ques celle de l'histoire de la patrie.
C'est dans ces fonctions qu'il a fourni

la carrière la plus honorable et la plus honorée, formant d'excellents élèves, mais dont un trop grand nombre a été moissonné par une mort précoce, tels que Pierson, Koen, d'Arnaud, Higt. Aussi distingué par la gravité et l'aménité de son caractère, parfois cependant un peu caustique, que par les talents oratoires qu'il déployait à la tribune académique; il fut enlevé aux lettres et à la société, le 15 mars 1785, avant d'avoir accompli sa soixantième année. Ses ouvrages imprimés sont : I. *De ritibus injurando à veteribus Hebræis maxime ac Græcis observatis*, Francker, 1755, in-4°. II. *Specimina academica*, ibid., 1737, in-4°. III. Quelques savants articles dans le *Recueil en jurando à veteribus Hebræis maxime ac Græcis observatis*, Francker, 1755, in-4°. IV. *Ammonius de adfinium vocabulorum differentiâ*. Il y a réuni quelques opuscules inédits d'anciens-grammairiens grecs, suivis de trois livres d'*Animadversiones ad Ammonium*, et d'un *Specimen scholiorum ad Homerum ineditorum*, Leyde, 1731, in-4°. V. Une réimpression du *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, de Fulvius Ursinus, avec quelques additions importantes, Leeuward, 1747, in-8°. VI. *Euripidis Phœnissæ*, avec des collations de manuscrits, des scolies, des observations critiques, et la traduction en vers latins de Grotius, Francker, 1755, in-4°. VII. *Euripidis Hippolytus, et Diatribe in deperditas Euripidis tragædias*, Leyde, 1768, in-4°; la *Diatribe* est un travail parfait dans son genre. VIII. *Theocriti decem Idyllia, cum notis; ejusdemque Adoniasusæ, uberioribus adnotationibus instructæ*, ib., 1773, in-8°. IX. *Theocriti, Bionis et Moschi carmina, cum emenda-*

tionibus, variis lectionibus, etc., ibid., 1779, in-8°. X. Il avait enrichi de notes l'édition d'*Aristénète*, par Abresch, Zwolle, 1749, in-8°. XI. Et celle de *Thucydide*, par Wesseling, Amsterdam, 1763, in-folio. XII. Plusieurs Harangues académiques sur des sujets intéressants. Trois de ces Harangues, accompagnées de deux Discours de saint Jean-Chrysostôme, et d'un *Specimen adnotationum criticarum in loca quedam novi sæderis*, forment son *Orationum Trias*, Leyde, 1782, in-8°. Au nombre des publications posthumes dues à son gendre et à son successeur, Jean Luzac, sont : XIII. *Callimachi Elegiarum fragmenta, cum Elegiæ Catulli Callimacheæ*, Leyde, 1799, in-8°. XIV. *Diatribe de Aristobulo Judæo, philosopho peripatetico Alexandrino*, ibid., 1806, in-4°. (Voyez J. Luzac : *Exercitationes academice, specimen tertium*, p. 132 et suiv., Leyde, 1793, in-8°.) Sans la catastrophe fatale qui termina les jours de cet éditeur, il eût publié sans doute d'autres ouvrages posthumes de Valckenaer; car celui-ci, dont la lecture était immense, avait toujours lu la plume à la main; et il a laissé un inappréciable trésor de manuscrits, que nous croyons appartenir aujourd'hui à M. Louis-Gaspar Luzac (frère puiné de Jean), avocat à Leyde, et auteur d'une savante Dissertation : *De Hortensio, Ciceronis æmulo*. Jean Otto Sluiter, prématurément enlevé aux lettres, a accompagné ses *Lectiones Andocidæ* d'observations inédites de Valckenaer sur cet auteur grec, et elles ajoutent beaucoup au prix de cet ouvrage. Wytttenbach en a cependant rendu un compte peu obligeant dans sa *Biblioth. crit.*, tome III, p. 3, p.

il avertit, à la pag. 97, qu'il faudrait apporter à nos posthumes, que n'eût avouées celui dont elles sont. V. Everard Scheidius a écrit, en 1790, in-8°. , *Observationes academias via munitur ad orias investigandas, lexi-defectus resarciendos, Prælectiones academias*. Van Lennep : *De anae græcæ*. Rien n'est plus ces *Observations* de pour la connaissance anatomologique de la langue les avait dictées à ses 'était la route ouverte Juste Scaliger, dans ses *uæ latine*. Hemsterhuis e pour le grec, et Albert our l'hébreu. Elle est cé- être avec un peu trop sme par Jean Luzac, dans : des *Callimachi Frag- tionnés plus haut, qui est avius Voorda, p. 12-40. aru à Leipzig, en 1809, 3°. : L.-C. Valckenarii ilologica, critica et ora- ic primum conjunctim*. I. Jean-Auguste-Henri a publié à Leipzig, en l. in-8°. : *Davidis Ruhn- C. Valckenarii et alio- . Aug. Ernesti epistolæ.). Ruhnkenii observatio- imachum et L.-C. Valc- notationes ad Thomam*, avec une dédicace re- de l'éditeur à J.-D. Hey- . *Hymnus in Apollin- n emendationibus ine- de, 1787, in-8°.* — a laissé un fils, Jean ER, dont l'éducation let- cialement dirigée vers

la jurisprudence. Il débuta par une chaire de droit à Franeker. Vers 1787, il embrassa avec beaucoup de chaleur la cause patriotique contre la maison d'Orange, et il fut nommé professeur de droit à Utrecht, à la place de Tydeman, qui était attaché au stadhoudérat. Obligé de quitter la Hollande, après le rétablissement du prince d'Orange, il se réfugia en France; et le 6 février 1793, parut à la barre de la Convention nationale, pour invoquer en faveur de ses compatriotes l'appui de l'assemblée. Après l'invasion des Français, en 1795, J. Valckenaer publia une feuille périodique, intitulée *l'Avocat de la liberté batave*. Il fut nommé professeur de droit à Leyde, en remplacement de F.-G. Pestel; et il signala son début dans ces nouvelles fonctions par un Discours *De officio civis batavi in republicâ turbatâ*. Il eut une mission à Berlin, pour négocier, avec le gouvernement prussien, le remboursement d'un emprunt fait en Hollande. Cette mission manqua de succès; et Valckenaer, revenu dans sa patrie, y fut élu membre du corps législatif de la nouvelle république, puis envoyé, par le directoire batave, comme ambassadeur en Espagne. Les curateurs de l'université de Leyde lui assurèrent, pour son retour, le droit de reprendre sa place dans le sénat académique. Il revint d'Espagne en 1799, et y fut renvoyé la même année, comme ministre plénipotentiaire. De retour en 1801, il reprit sa place au sénat, entra dans l'administration de la Rhinlande, dans laquelle il eut beaucoup de part à la construction des magnifiques écluses de Catwick. L'institut de Hollande l'agrégea au nombre de ses membres. Lorsqu'en 1810, Bu-

naparte eut résolu d'incorporer dans son empire le royaume de Hollande, créé en faveur de son frère, Valckenaer fut envoyé à Paris, pour tenter de le détourner de ce projet; mais il ne put y parvenir. Revenu dans sa patrie, le négociateur y demeura sans une part ostensible aux affaires publiques, et il vécut avec ses livres et un petit cercle d'amis, dans une charmante campagne aux environs de Harlem, jusqu'à ce que la mort vint le frapper, le 19 janvier 1820, à l'âge de soixante-deux ans. Le roi de Prusse lui avait donné la grande décoration de l'Aigle-Rouge; il a laissé de savantes dissertations de droit, quelques notables avis sur des affaires de litige politique, comme sur celle du grand pensionnaire Vander-Spiegel; cette pièce porte le cachet d'une sage modération; et *Avis juridique dans la cause du stadhouder Guillaume V*, pièce non moins remarquable, rédigée concurremment avec le professeur Bavius Voorda, et publiée en 1796. On assure que pendant son séjour en Espagne il exerça une grande influence sur les affaires de ce royaume.

— VALKENAER (Isaac), oncle de Louis-Gaspar, s'est aussi fait connaître comme bon humaniste, par sa publication de *Ciceronis epistolæ selectæ*, Leeuwarde, 1716, in-8°. Il a été successivement recteur de l'école latine à Leeuwarde et à la Haye.

M—ON.

VALDEMAR 1^{er}., surnommé le Grand, roi de Danemark, était fils de saint Canut, roi des Obotrites et duc de Sleswig, assassiné par Magnus son cousin. Il naquit le 15 janv. 1131, huit jours après la mort de son père. Pour le soustraire aux périls qui le menaçaient, Ingeburge sa mère l'enmena en Moscovie, où il

passa les premières années de sa vie. Revenu dans ses états, il fut trop jeune, à la mort d'Éric I^{er} en 1137, pour occuper le trône; sa naissance lui donnait des concurrents. Il les fit valoir de nouveau, en 1154, lorsqu'il fut question de donner un successeur à Éric III. Suéno et Canut V, ses concurrents, prirent à l'exclure. Lorsqu'il eut l'âge de porter les armes, il prit naturellement le parti de Suéno contre Canut, qui était fils de Magnus et qui lui retenait le duché de Slesvig. Le secours de Valdemar fut très utile à Suéno; Canut, dont les vassaux n'éprouvaient que des défaites, fut obligé d'aller chercher un asile dans le Danemark. Quand les prétentions des deux compétiteurs furent soumises à la décision de l'empereur Frédéric 1^{er}., Valdemar accompagna Suéno, se rendit à Copenhague, et prit des engagements qu'il prit à leur retour en Danemark, à les lui faire tenir. Mais la cession de Suéno lui ayant ensuite été pirée une juste défiance, il se rapprocha de Canut, en 1154, et épousa Sophie sa sœur utérine, fille de Magnus, roi de Suède, et obtint une partie des domaines qu'il avait réclamés de Suéno, alarmé de cette alliance résolue de prévenir, par une paix, le danger qu'il redoutait. La guerre éclata (Voy. CANUT V, tom. II, pag. 50). Lorsque la paix fut conclue par la médiation de Valdemar, elle fut célébrée par des noces en 1157. Canut, quoiqu'il se fût opposé aux intentions de Suéno, fut dans la salle du festin. Pendant qu'il s'égorgeait, Valdemar, plus jeune et plus agile, se défendit avec intrépidité, éteignit les lumières qui éclairaient cette scène sanglante, et se sauva au milieu de ses meurtriers.

faveur de l'obscurité, sans avoir reçu aucune blessure dangereuse. Il se sauva en Jutland, où il fut poursuivi par Suénon, qui périt le 23 octobre à la suite d'une bataille (V. SUÉNON, XLIV, 146). Après la victoire de Valdemar, ses droits et les vœux du peuple lui assuraient également la possession du trône, et il s'en montra digne. Il pardonna d'abord à tous ses ennemis, à la réserve de ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Canut, et il s'occupa de châtier les Vendes, qui ne cessaient de faire des incursions en Jutland et dans les îles danoises. Il avait investi de sa confiance Absalon, guerrier qui lui était attaché depuis long-temps. Celui-ci, bien que nommé évêque de Roskilde, n'en continua pas moins à commander les armées, et contribua beaucoup aux victoires que les armées danoises remportèrent sur les Vendes (V. ABSALON, I, 3). Valdemar ne put engager qu'à force de promesses et d'argent Henri-le-Lion, duc de Saxe, à joindre ses armes aux siennes contre les Vendes qui étaient pour lui des ennemis non moins dangereux que pour le Danemark; enfin il y réussit. Le prince des Vendes périt, et ils demandèrent la paix: mais bientôt ils en violèrent les conditions; et après des alternatives de succès et de revers, ils furent défaits, embrassèrent la religion chrétienne, et reconnurent la domination danoise. Enfin, en 1175, la prise de Julin en Poméranie délivra le Danemark de tous ses ennemis sur la côte méridionale de la Baltique. Durant ces guerres extérieures, Eskild, archevêque de Lund, avait essayé de troubler la paix de l'intérieur: il fut réduit à demander grâce; et Valdemar profita de cette occasion pour faire rendre à

la couronne une partie des biens dont ses prédécesseurs avaient été prodigues envers l'Église. Un schisme, à cette époque, désolait la chrétienté. Frédéric Barberousse, sous prétexte de convoquer un concile, auquel assisteraient les princes les plus illustres, invita Valdemar à venir le trouver à Lons-le-Saulnier; il le flatta même de la cession de quelques provinces en Italie, avec la souveraineté de toute la Vandalie. Valdemar, excité par le désir de servir la religion, résolut, malgré l'avis d'Absalon et de ses autres ministres, de se rendre auprès de l'empereur. Dès la première entrevue, Frédéric parla d'un ton menaçant de l'hommage qu'il prétendait lui être dû pour le royaume de Danemark. Absalon alléguait en vain les promesses faites auparavant. Valdemar surveillé ne put s'échapper en France: mais il opposa une vive résistance aux projets de Frédéric, qui finit par ne demander hommage que pour les provinces à conquérir sur les Vendes, et fit même prêter serment aux princes de l'empire d'aider Valdemar dans son entreprise. Le monarque danois ayant ainsi atténué par sa fermeté les funestes effets de son imprudence, refusa de prendre part à la querelle des compétiteurs de la chaire de saint Pierre, et retourna dans ses états. Son premier soin fut de faire revêtir d'une forte muraille le Danerвик, retranchement élevé jadis au sud de Sleswig, dans la partie la plus étroite de l'isthme, pour garantir le Jutland d'une invasion étrangère. Bientôt les troubles qui agitaient la Norvège attirèrent son attention, et il donna tant d'inquiétudes à Erling, roi de ce pays, pour lui faire tenir ses engagements, qu'il le contraignit à conclure, en 1169, une paix honorable

pour le Danemark. En 1181, l'empereur sut déterminer Valdemar à lui fournir des forces navales dont il avait besoin pour réduire les habitants de Lubeck. Valdemar mena une flotte magnifique à l'embouchure de la Trave. Une révolte en Scanie et en Halland menaçait de devenir sérieuse : elle fut apaisée. Valdemar se disposait à marcher contre les Vendes qui faisaient de nouvelles excursions, lorsqu'une maladie le força de s'arrêter à Vordindborg, petite ville située sur le détroit qui sépare l'île de Seeland de celle de Falster. Il fut ramené à Ringsted dans l'intérieur. Un certain abbé, Jean de Scanie, qui se vantait de posséder de grands secrets dans l'art de guérir, lui donna un breuvage pour le faire transpirer. Le lendemain, 12 mai 1181, Valdemar fut trouvé mort dans son lit. Son tombeau se voit à Ringsted. Ce prince réunissait les principales qualités qui font chérir les rois : il était brave et bienfaisant; il rétablit l'ordre et fit régner l'abondance dans ses états; au dehors il leur rendit la considération que les désastres des règnes précédents leur avaient fait perdre. Il fit rédiger les codes appelés la *loi de Scanie* et la *loi de Seeland*, qui sont encore en vigueur, et se font remarquer par leur sagesse et leur clarté. Il était de très-grande taille et se distinguait par son air majestueux. A son entrevue à Lubeck avec l'empereur, les Allemands se pressèrent tellement sur son passage pour le voir, que la tente de Frédéric en fut renversée; les soldats, montant sur les épaules les uns des autres, s'écriaient que c'était là un prince véritablement digne de porter la couronne de l'empire. Valdemar eut deux fils : Canut VI et Valdemar II, qui régnerent

successivement. De ses six filles, qui presque toutes furent mariées à des princes, nous ne nommerons qu'Ingeburge, qui épousa Philippe-Auguste, roi de France, dont elle ne put se faire aimer. E—s.

VALDEMAR II, dit le *Victorieux*, né en 1170, fut fait chevalier en 1186, et créé duc de Sleswig, sous le règne de Canut VI, son frère aîné; mais il n'obtint ce duché que pour le temps de sa vie, et à condition d'en faire hommage au roi. Il ne tarda pas à se signaler par sa bravoure : en 1200, il prit le commandement de l'armée danoise envoyée dans le Holstein; défit les troupes du comte à Stilnow, et emporta toutes les places-fortes; il entra en triomphe dans Hambourg, et toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. N'ayant pu s'emparer de Lauenbourg, il releva un fort voisin pour tenir la garnison en respect, soumit Lubeck, et retourna en Danemark. A la mort de son frère, en 1203, les droits de sa naissance et ses grandes actions firent sur lui le choix des états. Il fut couronné le jour de Noël. Aussitôt après, il s'embarqua pour Lubeck, où il fut reconnu roi des Slaves, et seigneur de Nordalbingie : c'était presque tout le Holstein actuel. Il fit ensuite marcher son armée contre Lauenbourg, dont il ne se rendit maître qu'avec beaucoup de peine. Adolphe, comte de Holstein, détenu sous le règne précédent, fut mis en liberté, sous la condition de renoncer à tout ce qu'il possédait au nord de l'Elbe; il donna des otages, et alla finir ses jours en paix. En 1204, Valdemar envoya des secours à Erling, roi de Norwège, qui l'emporta sur Guthorn, son compétiteur, et s'engagea de payer un tribut annuel au Danemark. L'année

les sollicitations de l'évêque de Livonie, et les indulgences accordées à quiconque combattait les païens, entraînèrent Valdemar dans ce pays : mais il fut obligé de brûler un fort qu'il avait sur l'île d'Oesel, parce que le roi ne voulut s'exposer à y passer ; et laissant là quelques troupes, il revint dans ses états. L'évêque Valdemar, caractère turbulent avait causé de nombreux troubles sous le règne de Canut, et fut tiré de sa prison en 1206, par citation du pape et de la reine, promises, par serment, de ne jamais envahir en Danemark, ni aucun lieu où il pût causer de la gêne au roi. Mais bientôt, quittant la logne, qu'on lui avait fixé pour jour, il essaya de se faire reconnaître archevêque de Brême ; l'empereur Philippe de Suabe, ennemi de Danemark, favorisa cette entreprise, que le pape désapprouva. Le roi conduisit son armée à Brême, et donna des troupes au duc, le successeur de l'évêque factieux. Le duc de Brême était presque tout dévoué, lorsque la mort de Philippe le Jeune, et l'accession d'Othon, ami de Valdemar, ruinèrent complètement les espérances de l'évêque, ennemi juré du monarque. Les armes du roi de Danemark ne furent pas moins heureuses dans la Poméranie Orientale, où l'empereur lui le royaume de Prusse : le roi reçut l'hommage du duc, et acquit Dantzick, bâti par son père, mais perdu peu de temps après. La conclusion de la paix qui suivit ces succès, pour former ou achever de grands établissements utiles, publia de nombreuses ordonnances, qui se trouvent dans le *Code de Scanie* ; Rebeck ruiné par un incendie, et Stralsund. En 1212, Othon

s'étant allié contre Valdemar, avec Albert, margrave de Brandebourg, qui cherchait sans cesse à s'agrandir aux dépens du Danemark, du côté de la Vandale, Valdemar prit le parti de Frédéric II, antagoniste d'Othon ; il obtint de ce prince la cession absolue de toutes les provinces qu'il possédait en Allemagne, de sorte qu'elles furent ainsi unies au Danemark, et démembrées de l'empire. Les lettres-patentes datées de Metz servent de fondement au titre de roi des Veudes, que conservent encore les rois de Danemark. Othon, irrité, fit une irruption en Holstein, prit Hambourg, et soutint l'évêque Valdemar. A la nouvelle de l'approche du roi de Danemark, il repassa précipitamment l'Elbe. Bientôt Hambourg se rendit ; et l'évêque Valdemar alla pour toujours s'ensevelir dans un cloître. Ayant assuré ses frontières du côté de l'Allemagne, Valdemar, à la tête de la flotte la plus considérable que l'on eût encore vue dans la Baltique, alla débarquer en Estonie, en 1218. Les Estoniens demandent la paix et le baptême, et sont renvoyés comblés de présents ; mais trois jours après, il fondent à l'improviste sur les Danois, qui ne purent les vaincre qu'après avoir été rejoints par leurs auxiliaires, les Slaves et les Allemands. Suivant une tradition long-temps en vogue, les Danois, ayant perdu leur bannière au fort de la mêlée, commençaient à plier, lorsqu'il leur en tomba du ciel une autre de couleur rouge, avec une croix blanche au milieu. Ranimés à la vue de ce prodige, ils obtinrent la victoire. C'est cet étendard, nommé *Dannebrog*, qui figure encore au milieu des armoiries du Danemark, qu'il partage en quatre, et qui a dou-

né lieu à l'ordre de Dannebrog. Après cette victoire éclatante, l'Estonie fut soumise; et les vainqueurs achevèrent la forteresse de Revel. Valdemar y laissa une forte garnison, et regagna le Danemark. L'année suivante, il revint en Estonie, pour pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les évêques de Revel et de Riga, fit un partage équitable des territoires, et se réserva l'Estonie et l'île d'Oesel. Ce prince avait ainsi porté la monarchie danoise au plus haut degré de puissance; et son règne avait été jusque-là constamment heureux. Le reste ne fut qu'une suite de malheurs. Henri, comte de Schwerin, contraint de faire hommage de ses états à Valdemar, qui ensuite, pour le punir d'un manque de parole, lui en avait enlevé une partie, nourrissait contre lui une haine implacable. Quelques auteurs attribuent la cause de son ressentiment à une injure faite à son honneur. Habile à feindre, il vint à la cour de Valdemar, et par ses démonstrations d'attachement parvint à regagner sa confiance. En 1223, un jour qu'ils avaient chassé dans une petite île au sud de la Fionie, ils soupèrent ensemble. Le roi, qui s'était abandonné aux plaisirs de la table, dormait profondément. Des hommes apostés se saisissent de lui et de son fils aîné, les garrottent, et les transportent sur un navire qui aussitôt fait voile pour le Mecklenbourg. Henri mena d'abord ses prisonniers au château du comte de Danneberg, son allié, puis dans celui de Schwerin. La nouvelle de cet attentat causa une grande consternation dans le Danemark, et remit les armes à la main à tous ceux que la crainte seule tenait dans l'obéissance. Le sénat danois pria Frédéric II de s'intéresser à Valdemar; mais

cet empereur voyait avec une satisfaction la captivité de ce roi. Honoré III, qui occupait la chaire de saint Pierre, fit s'efforcer Henri de le remettre en liberté. L'audacieux Henri y mit un prix considérable. Cependant le légat parvint à faire assembler un congrès de princes d'Allemagne à Northausen, suite à Bordewick. Les ennemis de Valdemar dominant dans ces assemblées, on exigea de lui des conditions si dures, qu'il refusa d'acquiescer. Le comte d'Orlamund, qui se leva des troupes pour marcher à son secours; mais, battu par Møllen, il fut pris et envoyé en même prison. Le sénat de Danemark, ne voulant plus tenter des armes, renoua des négociations et les appuya par des présents répandus dans l'empire. La ligue conclue contre Valdemar se désunissant, Henri conclut pour lui et pour quelques-uns de ses alliés une convention séparée; et le roi sortit de sa captivité, s'engageant à payer une rançon énorme, et à céder la partie de la Fionie, ainsi que d'autres territoires. Le traité fut signé le 25 novembre 1225. Henri n'en exécuta pas les conditions. En 1227, Valdemar partit en campagne, et conquit la partie orientale du Holstein; mais les secours que lui offrit Othon de Lünebourg, le seul allié qui resta fidèle, il assiégea en vain Zehoe et Segeberg. Henri et ses fédérés vinrent le combattre à denhøved, près de Segeberg. Au milieu de l'action, les Dithmarsches qui composaient une partie de l'armée de Valdemar, tournèrent leurs armes contre les Danois, qu'une longue résistance furent de lâcher pied. Le roi perdit son cheval, et fut renversé de cheval, et n'eut

ne à ses ennemis. Cette heureuse fit naître dans le désir d'un rapprochement une paix en 1229; elle lui donna le Mecklenbourg, où il ne conserva que la principauté de Rugen. En 1241 et une partie de la Livonie furent sous l'obéissance du roi. Quatre ans auparavant, une expédition infructueuse contre le Danemark avait été suivie de grands succès de la flotte danoise. Valdemar, à la guerre, refusa d'écouter l'oreille aux propositions que lui fit Grégoire IX, son second fils, sur le point de mourir. Il s'occupa de la réorganisation, et publia le *Code de Valdemar* en 1241, il avait perdu son fils nommé Valdemar comte de Holslein, qui avait partagé ses adve- nements avec son jeune prince, couronné roi de Danemark portait communément le nom de Valdemar III. Il fut tué par un accident de chasse, peu de temps après avoir épousé Éléonore, fille de l'empereur I. roi de Portugal. Comte sans enfants, Valdemar légua les états à nommer roi son fils Éric, déjà duc de Slesvig, pour prévenir les mésintelligences de caractère de ses fils ne trop vraisemblables, il légua le troisième, duc de Slesvig, le quatrième, duc de Lolland et de Falster son fils naturel, eut la quatrième, Nicolas, autre fils naturel du nord septentrional. Après ces arrangements, qui ne pouvaient affaiblir le royaume, mourut le 28 mars 1241. Il fut remplacé, en 1205, Marguerite, fille de Przemisl-Otto de Bohême; et, après la

mort de cette princesse, en 1212, Bérengère, fille de Sanche I^{er}, roi de Portugal. E—s.

VALDEMAR III était le troisième fils de Christophe II. Ce dernier, qui avait perdu Éric, son fils aîné, qu'il avait fait proclamer roi, mourut en 1333, laissant le Danemark dans une triste position qui dura sept ans. La Scanie, le Halland, la Blekingie étaient entre les mains des Suédois. Le comte de Holstein était maître du Jutland et de la Fionie; un autre possédait les îles de Seeland et de Lolland; il ne restait au roi que quelques terres dans les îles; des seigneurs danois occupaient les autres. L'autorité royale était anéantie; l'agriculture déperissait; le commerce avait passé entièrement dans les villes anseatiques. Othon et Valdemar, fils de Christophe, voulant faire cesser les maux de leur patrie, s'unirent avec le margrave de Brandebourg, qui promit de les aider contre les comtes de Holstein. En 1337, dès qu'Othon eut quelques troupes à sa disposition, il marcha en Jutland; Gerhard, comte de Holstein, le rencontra près de Tappenhede, à peu de distance de Viborg, mit son armée en déroute, le fit prisonnier, et l'envoya dans le château de Segeberg, d'où les bons offices de l'empereur et du margrave de Brandebourg ne le tirèrent que long-temps après. Valdemar, duc de Slesvig, et neveu de Gerhard, lui céda la plus grande partie de ses domaines. Les Danois rebutés d'un joug tyrannique, avaient déjà rappelé Valdemar; les Jutlandais, sans attendre son arrivée, se soulevèrent contre Gerhard. Il arriva d'Allemagne à la tête d'une armée, et envahit la moitié de la péninsule; mais le poignard d'un assassin arrêta ses progrès.

Après sa mort ses troupes se découragèrent, et les Danois élurent Valdemar, en 1340. Ce prince reçut cette nouvelle à la cour de l'empereur Louis de Bavière, qui, dès sa jeunesse, le faisait élever près de lui, et qui dans cette occasion lui donna de nouvelles preuves d'attachement. Dans une conférence tenue à Spandau, chez le margrave de Brandebourg, fils de Louis, les différends du nouveau roi avec Valdemar, duc de Sleswig, et avec les comtes de Holstein furent terminés. On arrêta qu'Othon serait mis en liberté après avoir renoncé à toutes ses prétentions à la couronne de Danemark; que le duc de Sleswig donnerait sa sœur en mariage au roi, avec une grosse somme d'argent, et que Valdemar la paierait aux comtes. Le traité fut confirmé la même année à Lubeck, et Valdemar fit publier, à son arrivée en Danemark, une amnistie pour tous ceux qui s'étaient révoltés contre son père. Il était proclamé roi; mais il n'avait ni puissance réelle, ni argent. Avec de l'adresse, de la patience et de l'économie, il se procura tout ce qui lui manquait. Dans une entrevue qu'il eut à Varberg, en 1343, avec Magnus, roi de Suède, il lui céda, pour une somme considérable, toutes les possessions danoises à l'est du Sund; on lui rendit le château de Copenhague. L'Estonie avait été plus ouëreuse que profitable au Danemark: en 1347, Valdemar en fit la cession au grand-maître des chevaliers porte-glaive. Avec l'argent qu'il se procura par ces moyens, il racheta successivement ses domaines engagés. Ensuite, les dissensions qui divisèrent la Suède donnèrent à Valdemar, en 1360, la facilité de recouvrer la Scanie et la Blekingie. D'un autre côté, il ne

perdait pas de vue les affaires de l'extérieur. En 1349, il avait volé au secours de son beau-frère, Louis de Brandebourg, assiégé dans sa capitale par les troupes de l'empereur Charles IV. Il allait marcher sur Berlin, quand un armistice fut conclu et bientôt suivi de la paix. Valdemar fut dédommagé, par une forte somme, des frais que cet armement lui avait occasionnés. La sévérité avec laquelle il travaillait à rétablir le bon ordre causa des soulèvements dans le Jutland et ailleurs. Sa prudence vint à bout de les réprimer; mais l'on avait été si accoutumé à l'anarchie que son gouvernement parut tyrannique, et que souvent on poussa la haine jusqu'à lui donner le nom de *Mauvais*. La conquête de la Scanie l'avait encouragé à entreprendre des expéditions de ce genre. Les îles d'Oeland et de Gothland s'étaient montrées rebelles au roi de Suède, allié de Valdemar. Celui-ci, appelé pour les réduire, se présenta devant Visby, capitale de Gothland, et malgré la prompte soumission de cette ville, la livre au pillage, et n'épargne pas les magasins appartenant aux négociants des villes anséatiques; il traite de même Oeland, et retourne en Danemark chargé de butin. Cette conquête produisit une ligue de la Suède, de la Norwège, des comtes de Holstein, du duc de Mecklenbourg et des villes anséatiques, contre Valdemar. Elle ne fut pas heureuse, et un traité y mit fin en 1364; mais le calme fut de peu de durée. Toutes les villes anséatiques se confédérèrent: Valdemar, obligé à son tour de recourir aux négociations, réussit à diviser ses ennemis. Enfin, un traité conclu avec ces villes, leur assura des avantages pour leur commerce. Sur ces entre-

mar arrêta le mariage Marguerite avec Haquin, fils (V. MARGUERITE). Bien qu'enveloppé en guerre acharnée avec il avait quitté le Danemark, était allé en Allemagne en Pologne, où il avait alliance avec Casimir ; et, pour réclamer le paiement que les Lubecoïses lui firent à Avignon, pour le pape de la conduite plusieurs villes de son des états voisins. De dix mois d'absence, trouva la tranquillité rétablie et trêve de trois ans. En 1340, il part à la guerre que déclara Haquin, son gendre, duc Albert de Mecklenbourg roi par les Suédois. Il obtint des concessions considérables à lui faire retirer, mais ayant conjuré l'omnipotence plus en peine de tenaces. Il accéda même à une ligue formée par les ducs de Danemark et les comtes de Holstein et de la noblesse rebelle du Danemark à laquelle s'unirent les évêques et les seigneurs scandinaves de Vandalie. Ses ennemis, Valdemar et son fils, une fois de son royaume, ne se croyait pas en sûreté. Il réussit à lever des troupes de Danemark et en Misnie, il se rendit à la cour de l'empereur, qui se contenta de lui donner des lettres contenant des ordres contre les confédérés. Valdemar ne fit point usage, et régnait en 1372, dans ses états : ils furent dévastés par les ennemis, mais il obtint une paix très-avantageuse par le traité de Stralsund, en 1370. A l'extinction de la

XLVII.

race des ducs de Sleswig, Valdemar était déjà en possession d'une grande partie de leurs états. Il ne put poursuivre le projet de les réunir au Danemark, parce que les comtes de Holstein ne voulurent pas se dessaisir des places fortes qui leur étaient hypothéquées. Durant les trois dernières années de sa vie, il s'occupa de réformes qui lui attirèrent encore des tracasseries de la part de la noblesse. Il envoya au pape un ambassadeur, pour le prier d'excommunier les factieux : mais avant d'avoir reçu la réponse de Grégoire XI, il mourut le 25 octobre 1375, au château de Gurve, en Seeland, près d'Elseleur ; il fut victime des remèdes qu'un charlatan lui donna pour le guérir de la goutte. Il eut de sa femme Hedwige, décédée un an avant lui : Christophe, mort en 1363 ; Ingeburge, épouse d'Henri, duc de Mecklenbourg ; enfin, Marguerite, surnommée la Sémiramis du Nord. En lui s'éteignit la ligne masculine qui régnait en Danemark depuis un temps immémorial. Brave, actif, juste, mais fier, opiniâtre et emporté, Valdemar ne fut pas apprécié dans les temps malheureux où il régna. Il fut le restaurateur de son pays, et ne s'attira que sa haine. Ce fut sous son règne que la peste noire, qui désolait l'Europe, étendit ses ravages jusque dans l'Islande et le Groenland. Le premier il prit le titre de roi des Goths. En 1345, il avait fait le pèlerinage de Revel à Jérusalem. E—s.

VALDÈS (JEAN), souvent appelé VALDESIUS ou VALDESSO et quelquefois VAL D'Esso, gentilhomme, né en Catalogne, dont l'histoire est restée obscure, malgré l'influence qu'il exerça sur plusieurs hérétiques célèbres en Italie, au seizième siècle, et la réputation

que les Églises sociniennes lui ont faite. Il s'était d'abord livré à l'étude du droit, et avait rempli à l'étranger plusieurs missions de la part de Charles-Quint, dont il reçut un ordre de chevalerie. Ses voyages en Allemagne pendant les dix premières années de la réformation lui permirent de s'attacher secrètement aux nouvelles doctrines. Protégé par son titre de secrétaire du roi d'Espagne, il ne fut point inquiété pendant un assez long séjour qu'il fit à Naples, jusqu'à sa mort, arrivée en 1540, quoiqu'il y fût le chef d'une réunion de théologiens et de gens du monde, curieux des mêmes nouveautés. Il avait apporté avec lui les livres de Luther, de Mélancthon, de Bucer, et de quelques anabaptistes. Les conférences dans lesquelles il les exposait ou les discutait, étaient fréquentées par des personnages de distinction, entre autres par une dame espagnole, Isabelle Maurique, qui émigra ensuite en pays protestant, et l'unique héritier du marquis de Vico, Galéas Carraccioli, jeune alors, qui abandonna une carrière brillante pour se retirer à Genève, où il mourut long-temps après. Cette société assez nombreuse, mais trop faible pour attaquer la religion du pays, continuait de fréquenter les églises, et de faire profession extérieure de catholicisme. Les dogmes protestants y étaient admis sur quelques points, sur quelques autres on s'en éloignait : il est remarquable qu'à la même époque, le même levain fermentait en divers endroits de l'Italie, en Toscane, en Piémont, à Bologne, à Padoue, à Vicence ; et que les idées des novateurs manifestèrent bientôt une même direction, lorsque, dans cette dernière ville, le siennois Le-

lius Socini fit éclater le nouvel arianisme auquel son nom est resté attaché. Jean Valdès paraît avoir été un des premiers auteurs de cette secte, rejetée depuis également par les communions catholique et protestantes, et reléguée vers les confins de l'Europe civilisée, en Pologne et en Transylvanie. Pierre Martyr, et plus encore Bernardin Ochini, se préparèrent, dans les entretiens de Valdès, à abandonner l'Église catholique, et il est probable que l'évêque Vergerio le connut aussi. Vers 1542, les gouvernements d'Italie, et particulièrement celui de Naples, s'occupèrent sérieusement d'étouffer les germes de l'hérésie naissante ; Valdès était mort depuis deux ans ; autrement il eût difficilement échappé aux poursuites dirigées contre ses disciples, qui furent dispersés ou contraints à faire amende honorable ; quelques-uns même furent livrés au supplice. C'est donc par erreur que Sandius, en le citant un des premiers dans sa *Bibliotheca antitrinitariorum*, a dit de lui : *Floruit anno 1542*. La date de sa mort est donnée d'une manière positive dans une préface de Celius Secundus Curion, éditeur italien de son principal ouvrage. Cet ouvrage était écrit peut-être en espagnol, mais il ne paraît pas avoir été publié en cette langue ; Curion le donna en 1550, à Bâle, sous ce titre : *Le cento e dieci considerazioni del S. Giovanni Valdesso, nelle quali si ragiona delle cose piu utili, piu necessarie, e piu perfette della cristiana professione*, in-12. Cet éditeur ne nomme pas la personne qui a fait la traduction qu'il publie ; il convient seulement qu'il a dû rester quelques formes espagnoles dans le style. Il vante beaucoup les mœurs irréprochables, ainsi que le talent de persuasion,

vangelique, dont son fert l'exemple durant du célèbre Vergerio floges, et qu'il a reçu pour le publier. *Les considérations divines* français, en 1563, tragentilhomme nommé linen, Lyon, in-8°. ; Oxford, 1668, in-4°. ascétique que dogmae moins directement les auteur que ses ouvrages aujourd'hui peu reifficiles à trouver. *Ils Commentaires* sur les saint Matthieu et de sur l'Épître aux Rompremière aux Corinot Paul. Enfin nous embavle le titre entier d'un es publié à Venise, in-2 : *Due dialoghi, l'uno e Caronte, nel quale, cose belle, graziose e ottrina, si racconta ade nella guerra dopo ; l'altro di Lattantio hidiacono, nel quale e si trattano le cose av'oma nell' anno 1527, o in italiano con molta e tradotti e revisti.* Ferdinand VALDÈS furent à Alcalá, l'un de langue autre de médecine. Le onné une *Introductio in um græcam*. Alcalá, e un *Traité de l'utilité e dans la petite vérole naladies des enfants*. eux éditions, la première ille 1583, in-4°, et la spagnol. — Alph. Inigo eat à Madrid, a publié: *leemosynæ, ex visceri-llis utriusque juris ex-*

cerptus, Madrid, 1588. — François VALDÈS, mestre-de-camp sous le règne de Philippe II, est auteur de : *Espejo y diciplina militar en el qual se trata del oficio del sargente mayor*, Bruxelles, 1586 et 1590, in-4°, Madrid, 1591, in-8°, Anvers, 1601. — Diego VALDÈS, né dans les Asturies, étudia à Valladolid, où il devint avocat et professeur de droit canonique; ensuite il fut magistrat à Grenade. On a de lui : *De dignitate regum Hispaniæ*, Grenade, 1602, in-fol.; et des *Additions* à une édition des *Lecturæ variorum jurum* de Rodrigue Suarez, Valladolid, 1590, — Un autre écrivain du même nom, omis par Nic. Antonio, est le licencié Jean de VALDÈS y Melendez, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre poète Melendez Valdez, mort en France en 1817 (V. XXVIII, 199). Celui dont nous parlons, qui vivait à la fin du seizième siècle, n'est plus connu que par un certain nombre de poésies comprises dans l'intéressant recueil de son contemporain P. de Espinosa : *Flores de poetas illustres de España*, Valladolid, 1605, in-4°. Ces poésies, dont plusieurs sont d'assez heureuses imitations d'Horace, offrent de l'agrément, de l'esprit et une gaîté satirique assez piquante, mais beaucoup de mauvais goût. Sedano, dans son *Par-naso*, en cite un exemple qui réunit tous ces caractères. V—G—R.

VALDÈS (DON ANTONIO), ministre espagnol, né dans les Asturies, vers 1735, d'une famille noble, entra dans l'ordre de Malte, où il fit ses caravanes, et dont plus tard il devint bailli grand'croix. Il servit aussi dans les armées navales espagnoles, et s'y distingua comme capitaine de vaisseau, brigadier de ma-

rine et chef d'escadre. Charles III, lui confia le porte-feuille de la marine, en 1781; et le nouveau ministre justifia le choix de son souverain par des talents supérieurs et une application surnaturelle. C'était par ses soins que les forces navales de la monarchie espagnole, dans l'espace de six ans, avaient presque doublé, et se trouvaient portées à cent quinze vaisseaux de ligne, sans compter les frégates. Ce fut aussi sous son ministère que furent construits, à Algeziras, les fameuses batteries flottantes, dont les fâcheux résultats contre Gibraltar (V. D'ARCON) ne doivent pas plus être attribués à Valdès que l'issue inutile de deux expéditions contre Alger, en 1783 et 1784. Son administration est mémorable par l'adoption d'un nouveau pavillon de la marine espagnole, lequel est encore le seul en usage; par la fondation de quatre bassins de construction dans le port de Cadix, où il n'en existait pas un seul; par l'établissement de pompes à feu à Carthagène, pour remplacer les pompes à chaînes qui servaient à caréner les vaisseaux dans les bassins de construction, et dont la manœuvre pénible abrégait la vie des forçats; par quatre voyages de découvertes, deux pour relever d'une manière certaine les côtes du détroit de Magellan, un pour reconnaître les établissements des Russes et des autres nations européennes à l'ouest de l'Amérique Septentrionale, et le quatrième uniquement pour contribuer aux progrès des sciences naturelles et de la navigation; enfin par la belle défense d'Oran et de Ceuta contre les Musulmans d'Alger et de Maroc, faits militaires non moins honorables pour les marins espagnols qui secoururent ces places, que pour les trou-

pes de terre qui en formèrent les bases. Ce fut encore sous Valdès que les escadres réunies à celles d'Angleterre prirent Toulon (1793), et que les Français quelques îles de la Méditerranée. Charles III, qui possédait le zèle et les talents d'un grand capitaine, étendit ses attributions, augmentant son travail et sa responsabilité. Ayant supprimé le ministère des Indes, après la mort de Charles IV, il réunit à celui de la guerre ce qui concernait les finances, la guerre et la conservation des possessions espagnoles dans les deux mondes. Valdès fut nommé par ce monarque général des armées navales et grand-croix de l'ordre de Charles III, au commencement du règne de Charles IV, le porte-feuille de la marine. En avril 1790, on lui retira le portefeuille des attributions du ministère de la marine, et il ne fut plus chargé que des détails maritimes de ce département. Il fut fait gentilhomme ordinaire du roi, en 1791; élu capitaine-général des armées navales (amiral), dont il fut le seul don Louis Philippe. Après la paix de Bâle, Valdès fut décoré de la Toison-d'Or; mais le terme de ses récompenses fut interrompu par les services qu'il avait rendus pendant un ministère de quatorze ans, que l'âge eût diminué s'il n'eût pu se consacrer aux bonnes grâces d'Émmanuel et qu'il eût été compromis dans une intrigue contre ce prince, qui le fit voir forcé de donner sa démission, lui laissa néanmoins les honneurs de son ministère, avec les titres de conseiller-d'état et de grand-croix de l'ordre de Charles III.

pitaine-général. Il vécut depuis dans une retraite absolue, jusqu'à l'époque des révolutions de 1808. Après le départ de Charles IV et de Ferdinand VII pour Baïonne, on ne voit figurer le nom de Valdès dans aucun des actes de soumission des différents corps de l'état et des administrations provinciales envers Buonaparte et le nouveau roi qu'il avait donné à l'Espagne ; mais il fut nommé, par le royaume de Léon, l'un des trente-cinq membres de la junta centrale de Séville, qui, depuis septembre 1808, fut chargée de maintenir l'indépendance de la monarchie espagnole, et de la gouverner en l'absence de son souverain légitime. Les progrès des Français ayant obligé cette junta à quitter Séville, en janvier 1810, pour se retirer à Cadix, Valdès et deux autres membres, à leur passage à Xerez, furent sur le point d'être massacrés par la populace, qui, furieuse des revers des armes espagnoles, les attribuait injustement au gouvernement provisoire. On ne les sauva qu'en les renfermant, comme prisonniers d'état, dans un couvent, d'où le général Castaños parvint à les faire sortir, peu de jours après. Valdès se rendit dans l'île de Léon, et prit part à la nomination d'une régence de cinq membres. Comme il était très-avancé en âge, il ne survécut pas long-temps à la secousse qu'il venait d'éprouver : mais nous ignorons le lieu et la date de sa mort. — Valdès laissa plusieurs neveux : l'un, don Raphaël VALDÈS, servit, comme maréchal-de-camp, dans le corps de troupes espagnoles qui occupa Toulon en 1793, et se distingua ensuite, comme lieutenant-général, à l'armée de Catalogne, en 1794 et 1795. — L'autre, don Caictano VALDÈS, brigadier de marine, signala sa valeur,

en 1805, à la bataille de Trafalgar, où il commandait le *Neptune*, qu'il fut forcé de faire échouer. Parvenu au grade de chef d'escadre et de lieutenant-général, et employé comme commandant de ports, il prit parti, en 1809, pour les cortès contre les Français, et ensuite contre Ferdinand VII ; fut condamné, en décembre 1815, à dix ans de détention, dans le château d'Alicante ; recouvra la liberté en 1820, fut membre des derniers cortès, obligé de fuir en 1823, et compris dans la sentence de 1826, qui a condamné à la peine de mort et à la confiscation des biens soixante-cinq membres des cortès qui, dans une des dernières séances, avaient voté la déchéance du roi. A—T.

VALDIVIA (don PEDRO DE), capitaine espagnol, conquérant du Chili, étudia l'art de la guerre en Italie, où il s'acquit la réputation d'un bon officier, accompagna Pizarre au Pérou, en 1532, devint son mestre-de-camp, et contribua, par ses dispositions et sa bravoure, à la défaite du parti d'Almagro, le 6 avril 1538. Nommé gouverneur du Chili, dont ce dernier n'avait soumis que les provinces sujettes aux incas du Pérou, il pénétra plus avant, et remporta plusieurs victoires contre des tribus belliqueuses et confédérées, fonda la ville de Saint-Iago, prévint une conspiration formée contre lui par ses propres troupes, ouvrit les mines de Quilotta, et poursuivait ses conquêtes, lorsque les troubles du Pérou forcèrent Pizarre à le rappeler avec une partie de ses soldats. Valdivia revint au Pérou, en 1547, avec le dessein de servir Gonzale Pizarre dans sa rébellion ; mais ayant appris l'arrivée du président La Gasca, envoyé par Charles-Quint pour rétablir l'autorité royale, il pas-

sa sous ses drapeaux, contribua, en 1568, au triomphe du parti royaliste, et fut nommé capitaine-général de tout le Chili, pour en poursuivre la conquête. Les Indiens avaient profité de son absence pour détruire la plupart de ses établissements. Valdivia les attaqua, en 1550, avec son courage ordinaire, rebâtit les villes qu'ils avaient détruites, et força les tribus guerrières à recevoir le joug. Formant ensuite un projet très-vaste, mais très-dangereux, il traversa un pays immense, et fonda la ville de la Conception, sur la côte de la mer du Sud, la ville *Impériale* et Villarricca, ainsi nommée à cause des riches mines qui l'avoisinent. Mais en étendant ainsi ses conquêtes, Valdivia affaiblit ses forces. Attaqué, en 1559, avec le plus grand acharnement par les Arauques, le peuple le plus intrépide du Chili, il fut défait, enveloppé, pris et attaché à un arbre; il vit les Indiens massacrer tous ses soldats, et cut lui-même la tête cassée avec une massue. D'autres assurent qu'on coula dans la gorge de l'or fondu, en lui disant de se raser d'un métal pour lequel il avait montré une soif si insatiable. Suivant les historiens espagnols, les Indiens firent des flûtes et autres instruments avec ses os; et ils conservèrent son crâne comme un monument de leur victoire, qu'ils s'engagèrent à célébrer par une fête annuelle.

B—P.

VALDO (PIERRE) (1), le chef des hérétiques connus sous le nom de Vaudois, était né dans le douzième siècle à Vaux, sur les bords du Rhô-

ne. Il s'établit à Lyon, et acquit par le commerce une fortune considérable. Frappé de la mort subite d'un de ses amis, il résolut dès-lors de mener une vie pénitente, et ayant vendu ses biens, il en distribua le prix aux pauvres. L'abondance de ses aumônes ne pouvait manquer d'attirer à sa suite un grand nombre de malheureux. Valdo, touché de leur ignorance autant que de leur misère, lit traduire en langue vulgaire quelques livres de la *Bible*, qu'il se chargea de leur expliquer. En cherchant à inspirer à ses auditeurs le détachement du monde et le mépris des richesses, recommandé par l'évangile, il finit par se persuader que, pour être chrétien, il fallait imiter dans tous ses points la vie des apôtres. Il s'attribua, dans ce but, et reconnut à ses disciples, hommes et femmes, le droit d'annoncer la parole de Dieu. L'archevêque de Lyon sentit le danger de leur laisser faire des instructions publiques; mais ils continuèrent de prêcher en secret, soutenant que tout laïque, homme de bien, a le même droit que les prêtres d'enseigner et d'administrer les sacrements. Cette doctrine, condamnée par le concile général de Latran, en 1179, l'a été, depuis, un grand nombre de fois. Valdo, chassé de Lyon, se retira dans les montagnes du Dauphiné et du Piémont, d'où ses disciples se répandirent dans toute l'Europe. Nommés tantôt Lionistes ou Leonistes, du nom latin que portait alors la ville de Lyon, tantôt Sabbatès ou Insabbatès, de la forme de leur chaussure, et enfin Vaudois, du nom de leur fondateur, on les vit se multiplier en Provence, en Languedoc, dans les Pays-Bas et en Allemagne, adoptant les mœurs de diverses sectes: mais il est certain

(1) Suivant Theod. de Bèze et Jean Leger, Pierre de Lyon, loin d'être le fondateur et le dénominateur de cette secte, ne fut appelé *Valdo* que parce qu'il suivit la doctrine des *Vaudois*, c'est à dire des habitants des vallées.

que, dans l'origine, les Vaudois n'étaient séparés de l'église catholique que par leur empiètement sur les droits des pasteurs légitimes, et que d'ailleurs ils admectaient presque tous les autres points de sa croyance (Voy. l'*Histoire des variations*, liv. xi). Cependant les Protestants regardent Valdo comme un de leurs précurseurs, et ils ont admis ses disciples dans leur communion. Suivant Flaccus Illyricus, Valdo était un homme instruit (2); et c'est à lui qu'il faudrait attribuer la première traduction de la Bible en langue vaudoise; mais cette version, dont on ne connaît plus aucune copie, était d'Étienne d'Acusa (3). Les Vaudois, exterminés dans le reste de l'Europe, ne se sont maintenus qu'avec beaucoup de peine dans les trois vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis. Ils y possèdent treize églises, et y forment une population d'environ vingt mille âmes. Par une ordonnance du 10 janvier 1824, le roi de Sardaigne, leur souverain, leur a accordé l'autorisation de construire un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et des chirurgiens de leur croyance. Outre l'*Histoire des variations*, on peut consulter sur les dogmes des Vaudois, le *Dictionnaire des hérésies*, de l'abbé Pluquet. Leur principal historien est Jean Léger (V. ce nom); mais on ne doit pas lui accorder une entière confiance. W-s.

VALDORY (GUILLAUME), mort en 1620, est auteur d'un *Discours*

du siège et désassiègement de la ville de Rouen, en 1591, avec le pourtrait du V. et du N. Fort, par le capitaine G. Valdory, Rouen, Ric. Lallemand, 1592, in-8°. C'est un monument historique fort curieux et bon à consulter sur le siège de cette place par Henri IV.— Un autre VALDORY, de la même famille, a publié les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu et du règne de Louis XIII*, tirées du *Mercurio di Siri*, Amsterd. (Rouen), 1717, 2 v. in-12.— VALDORY (CLAUDE), de la même famille, né à Rouen en 1601, entra dans la congrégation des Jésuites, et s'y livra à la prédication, comme missionnaire, pendant près de quarante ans. Il a laissé, entre autres écrits ascétiques : I. *Réponse au ministre Trintet*, in-4°, 1657, dans laquelle il défend le culte de la croix. II. *Traité de la servitude à la croix*, in-8°, 1660. III. *Traité de la sainte mort du chrétien*, Paris, in-12, 1672. M—G—R.

VALDRADE. Voyez LOTHAIRE, XXV, 80.

VALENÇAY. Voyez ESTAMPES, XIII, 360.

VALENCE (CYRUS-MARIE-ALEXANDRE DE TIMBRUNE-TIMBRONE, comte DE), général français, né à Agen en 1757, était neveu de Timbrune, gouverneur de l'école militaire. Il entra au service, dans l'artillerie, en 1774; passa, en 1778, comme capitaine, dans un régiment de cavalerie, devint aide-de-camp du maréchal de Vaux, et fut nommé colonel en second en 1784. Vers ce même temps il fut premier écuyer du duc d'Orléans; celui qui est mort en 1785, colonel du régiment de Chartres-Dragon. Doué de tous les avantages extérieurs, qui étaient relevés chez lui par un esprit plein de grâce,

(2) *Fuit homo doctus inter vetustis membranis cognoscit. Catal. testium veritatis*, lib. xv.

(3) Voy. le *Catalogue des manuscrits de Genève*, par Senebier, p. 403; on y trouve une notice sur trois ouvrages en langue vaudoise, le plus ancien du douzième, et les deux autres du quatorzième et du quinzième siècle.

une politesse noble et aisée, beaucoup d'usage du monde et du grand monde, il obtint, au commencement du règne de Louis XVI, du succès à Paris et à la cour, mais surtout auprès d'une grande dame, à laquelle il n'a manqué que le titre de princesse. Toutes les feuilles à-la-main, et les recueils d'anecdotes de cette époque ont rapporté une circonstance piquante qui aurait contribué à décider le mariage de Valence avec la fille cadette de M^{me}. de Genlis. Cette dame a très-souvent parlé de lui dans ses Mémoires récemment publiés; et a nié complètement la scène de son gendre surpris par le duc d'Orléans aux genoux de M^{me}. de Montesson, où il n'était tombé, dit alors celle-ci, à ce que l'on prétend, que pour demander la main de sa jolie nièce, presque identifiée déjà avec la maison de ce prince. Valence, de son côté, a toujours démenti le fait allégué, ne convenant que du vif désir qu'avait eu M^{me}. de Genlis de le voir entrer dans sa famille. Il demeura attaché, sinon à la maison, du moins à la société intime du nouveau maître du Palais-Royal, devenu trop fameux à dater de 1789, et se montra comme lui partisan de la révolution. Ayant été nommé député suppléant aux états-généraux, il n'y siégea point. Dès le commencement des hostilités, en 1792, il passa à l'armée de Luckner, comme maréchal-de-camp, puis à celle de Dumouriez, fut nommé lieutenant-général, et commandant de la réserve à l'affaire de Valmy en Champagne (Voy. DUMOURIEZ et KELLERMANN, au Supplément). Il y fit preuve de beaucoup de courage, et fut ensuite chargé de suivre les Prussiens dans leur retraite, signa la capitulation de Longwy, et s'empara

de Charleroi et de Namur. Dumouriez lui ayant confié, au commencement de 1793, le commandement de l'armée qui devait faire face au prince de Cobourg, il laissa sous les ordres de Dampierre (V. ce nom) ses avant-postes disséminés sur la Roër; et ils furent tous enlevés et rejetés sur Liège, où Valence ne put les attendre. Le siège de Maëstricht fut abandonné à la hâte; et ce ne fut que dans les plaines de Tirlemont que l'armée française, dont Dumouriez était revenu prendre le commandement, put se rallier et marcher contre les Autrichiens, qui remportèrent sur elle la victoire de Nerwinde (18 mars 1793). Valence montra encore la plus grande valeur dans cette journée, et il y fut blessé grièvement au front en chargeant à la tête de la cavalerie. Obligé, le mois suivant, de quitter la France avec Dumouriez, il fut mis hors la loi par un décret de la Convention, et se retira successivement en Angleterre, en Hollande, puis à 5 lieues d'Ham-bourg, où il prit pour secrétaire, à ce que nous apprend M^{me} de Genlis, M^{lle} Fernig, une de ces deux sœurs amazones qui avaient servi dans l'armée de Dumouriez, enfin dans le Holstein, où il vécut sans faire parler de lui, jusqu'à ce que le gouvernement consulaire lui permit de revenir dans sa patrie, en 1801. Dès-lors, attaché à la fortune de Buonaparte, il fut nommé sénateur en 1805, et commanda en 1807 une division de l'armée d'Espagne, puis en Allemagne et en Russie, une division de cavalerie, sous les ordres de Murat. Au moment de l'invasion de 1813, Napoléon l'envoya à Besançon, en qualité de commissaire extraordinaire; et Valence fit, dans cette contrée, des efforts inutiles pour résister aux

alliés. Revenu dans la capitale, au moment du rétablissement des Bourbons, il signa, le 1^{er}. avril, comme secrétaire du sénat, la déchéance de Buonaparte, et fut nommé pair de France par le roi, le 4 juin 1814; mais après le second départ de ce prince, en mars 1815, il entra dans la chambre des pairs que Buonaparte avait créée à son retour, en fut nommé secrétaire, et prit beaucoup de part à ses discussions. Après la défaite de Waterloo, il parla avec force contre la décision de la chambre des représentants, qui s'était déclarée en permanence, et fut ensuite un des commissaires du gouvernement provisoire pour traiter d'un armistice avec les généraux Blücher et Wellington, dont les troupes environnaient Paris. Compris, après le retour du roi, dans les mesures prises contre les partisans de Buonaparte, il fut mis à la retraite comme général, et il cessa de faire partie de la chambre des pairs : mais il y reentra en novembre 1819, et fit systématiquement partie de l'opposition, sans se montrer jamais d'une manière hostile, et n'y tenant essentiellement que par ses affections personnelles. Il mourut, le 5 février 1820, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle il était revenu à la religion. M^{me}. de Montesson lui avait transmis, en 1806, par testament, toute sa fortune. Il n'a laissé que deux filles, dont une a épousé le comte Wischer de Celles, préfet sous Buonaparte, et aujourd'hui membre de la chambre haute du royaume des Pays-Bas. Outre ses Discours à la chambre des pairs, où Lacépède lui paya un tribut d'éloge funèbre, il a publié, en 1796, à Hambourg, un vol. in-8°, intitulé : *Essai sur les*

finances de la république française et sur les moyens d'anéantir les assignats.

L—P—E.

VALENCIENNES (PIERRE-HENRI), paysagiste, né à Toulouse en 1750, avait été d'abord destiné par ses parents à l'étude de la musique. Son inclination pour la peinture l'emporta; et il fut envoyé à Paris, où il entra dans l'école de Doyen. Il puisa chez cet habile maître ce style historique qui est une des qualités les plus remarquables de ses productions; mais, entraîné par son goût particulier, c'est au paysage qu'il consacra plus spécialement son pinceau. Il se rendit en Italie, pour perfectionner son talent. L'étude de la nature, celle des chefs - d'œuvre du Poussin et de Claude Lorrain, qu'il eut occasion de voir et de copier à Rome, achevèrent de mûrir son goût et de former son style. Sa réputation l'avait précédé lorsqu'il revint en France; et il ne tarda pas à être admis parmi les membres de l'académie de peinture. Son exemple apporta un changement notable et avantageux dans le genre du paysage; et il eut, dans cette partie de l'art, l'influence qu'à la même époque Vien avait dans le genre historique. Il forma une école, d'où sont sortis la plupart des paysagistes dont s'honore en ce moment la France; et pour ne citer que les morts, c'est à ses leçons que nous devons Prevost, le célèbre peintre des panoramas. Non content de montrer, par ses ouvrages, la marche qu'il fallait suivre, il voulut y joindre la théorie, et composa son *Traité de perspective et de l'art du paysage*, 1800, in-4°. seconde édition, 1820, in-4°. ouvrage remarquable par la solidité des principes, la clarté des préceptes et la profonde connaissance qu'il y montre de tous les secrets

de son art. C'est, dans son genre, un livre entièrement classique (1). Quoique Valenciennes n'ait point fait partie de l'Institut, il n'en était pas moins regardé, et à juste titre, comme le plus habile paysagiste de son époque : mais c'est qu'au moment où l'Institut fut fondé, on n'admit dans la classe des beaux-arts que des peintres d'histoire. Si par la suite il n'y fut point reçu, c'est une injustice à ajouter à toutes celles dont aucun corps savant n'est exempt. Valenciennes était chevalier de la Légion-d'Honneur. Il sera toujours regardé comme un artiste d'un talent supérieur. Il n'a pas la vérité de Claude Lorrain, de Ruysdaël, de Berghem; mais lui seul, depuis le Poussin, a su donner au paysage cette noblesse, cette grandeur de style qui l'élèvent au niveau de l'histoire. Parmi ses productions les plus estimées, on cite *Philoctète dans l'île de Lemnos*; *Œdipe trouvé sur le Cythéron*; *Œdipe devant le temple des Euménides*. Le Musée du Louvre possède le chef-d'œuvre de Valenciennes : c'est un grand paysage historique, représentant *Cicéron, lorsqu'il était questeur en Sicile, découvrant le tombeau d'Archimède*. Cet artiste, qui était associé de l'académie de peinture de Toulouse, est mort à Paris le 16 février 1819.

P—s.

VALENS (PUBLIUS VALERIUS), l'un des trente tyrans, était neveu de *Julius Valens*, qui prit la pourpre sous le règne de Dèce (an 251), et fut tué, après un règne de quelques jours, à Rome, suivant Aurelius Victor, ou dans l'Illyrie, suivant Trebellius Pollion. Le jeune Valens

joignait aux vertus civiles des militaires. Nommé par Gallien consul de l'Achaïe, il gouverna cette province avec sagesse, et en mena les habitants dans le devoir. Lors de l'usurpation de Macrien (V. son nom), il ne pensa d'abord qu'à servir l'Achaïe d'une guerre prévisible; mais averti que l'usurpateur avait chargé Pison, l'un de ses lieutenants, de le surprendre et d'ôter la vie, il crut que le seul moyen d'échapper au danger était de se proclamer empereur. Ayant rassemblés ses soldats le titre d'Auguste, il marcha contre Pison, qui venait de prendre le même titre dans la Galatie, et l'ayant vaincu, le fit sacrer (V. XXXIV, 523). Quelques jours après, Valens fut tué par ses propres soldats, au commencement de juin, l'an 261; son règne n'eut duré que six semaines. Les mémoires qu'on a publiés de ce prince sont fausses ou suspects.

W.

VALENS (FLAVIUS), empereur, vers 328, à Cibales dans l'Asie mineure, était le second fils de Gallien, comte d'Afrique. Dans sa jeunesse, il remplit les fonctions d'officier au palais de Julien; mais le d'empereur ne put le décider à les accepter. Valentinien, son frère, l'ayant associé à l'empire, en 364, il fut chargé du gouvernement des provinces de l'Orient, et fixa son séjour à Constantinople, au milieu de laquelle dont il n'entendait pas la langue. La révolte de Procope troubla les commencements du règne de Valens. Procope s'était élevé soit par ses talents, soit par la protection de son parent, aux premiers emplois de l'armée; et le peuple se habituait à le regarder comme le successeur d'un prince qui n'avait

(1) Voyez la *Bibliothèque française* rédigée par Ch. Pougens, II, p. 167, où cet ouvrage est appelé comme il le mérite de l'être par M. de Fortis d'Urbain.

tier. Après la mort de Julien , remis de Procope répandirent it qu'il avait été revêtu de la re en secret ; mais il parvint urner les soupçons de Jovien , retira dans la Cappadoce , où édait des terres considérables. avait oublié ; mais à son arrivée ne , Valens ayant donné l'ordre rrêter , il passa dans la pro- du Bosphore , et s'y tint ca- fatigué de la vie errante qu'il t depuis plusieurs mois , il la de se rendre à Constantino- où il trouva des amis prêts à le ler s'il voulait se mettre à la une conspiration pour reuver- lens , également odieux et mé- Les succès qu'il obtint d'abord èrent Valens au point qu'il of- abdiquer l'empire : mais la té de ses ministres lui sauva honneur. Procope , abandonné fortune et trahi par ses géné- fut livré à Valens , qui lui fit er la tête (366). Valens , ayant de faire la guerre aux Goths , t auparavant recevoir le bap- D'après les insinuations de l'im- ice Albia Dominica , il se fit er par Eudoxe , chef des Ariens , tigea de lui le serment de res- taché à sa doctrine. L'empe- , fidèle à sa promesse , em- depuis son autorité au triom- le l'hérésie ; mais ses ordres : souvent outre-passés par ses ers ; et la conduite qu'il tint gard de saint Basile (Voy. m , III , 477) prouve qu'on it pas le compter parmi les uteurs de l'Église. Valens passa ube , en 369 , vainquit les Goths traignit Athanaric , leur roi , à ir la paix sous des conditions uses. Il fit ensuite la guerre aux s , sur lesquels il remporta di-

vers avantages par lui-même ou par ses lieutenants. Malgré leur abaissement , les Goths étaient encore redoutables par leur nombre et par leur courage. Valens , pour n'avoir plus à les craindre , résolut de les admettre dans l'empire , et de leur assigner des terres à cultiver (V. ULPILAS). Un million de Goths obtinrent la permission de passer le Danube , et couvrirent de leurs tentes les plaines et les hauteurs de la Basse-Mœsie. En attendant qu'ils pussent subvenir eux-mêmes à leurs besoins , il fallait y pourvoir. Les officiers chargés de ce soin n'y virent qu'un moyen d'accroître leurs richesses. Ils vendirent aux Goths les vivres les plus grossiers à un prix exorbitant. Les marchés furent remplis de chair de chiens et d'autres animaux morts de maladie ; et une petite quantité de cette viande se vendait jusqu'à dix livres d'argent. Les Goths , réduits à la plus affreuse misère , se vengèrent sur les sujets de Valens des crimes de ses ministres. Une conduite plus équitable à leur égard les eût peut-être rappelés à l'obéissance : mais Valens jugea plus glorieux de les réduire par la force , et demanda des secours à Gratien (Voy. ce nom) , son neveu , pour l'aider dans son projet d'exterminer cette nation coupable. Il revint d'Antioche à Constantinople , et , sur son passage , il put entendre les clameurs de la multitude qui lui reprochait les maux de l'empire. Bientôt il marcha sur Adrianople avec la rapidité que donne l'assurance de la victoire. Ayant appris que Gratien avançait , après avoir battu les Allemands , et craignant de partager avec lui la gloire de vaincre les Goths , il se hâta de leur livrer une bataille générale. La cavalerie romaine ayant été chargée par celle des Goths , prit

la fuite ; et l'infanterie, environnée de toutes parts , fut taillée en pièces. Valens, blessé lui-même, fut transporté par ses serviteurs dans une maison, non loin du champ de bataille. Les Barbares, ayant essayé vainement d'en forcer la porte, y mirent le feu ; et Valens périt au milieu des flammes avec tous les officiers de sa suite, le 9 août 378, à l'âge de cinquante ans. C'en était fait de l'empire d'Orient, si Gratien n'eut choisi pour succéder à Valens Théodose-le-Grand (*Voy.* ce nom), dont le génie et les talents militaires pouvaient seuls en retarder la chute. Ainsi se trouva vérifiée la prédiction faite à Valens, que l'empire passerait à un homme dont le nom commençait par les deux syllabes *theod*, prédiction qui coûta la vie à une foule d'innocents, et entre autres au célèbre comte Théodose, père du successeur de Valens. Moins habile et moins éclairé que Valentinien, Valens apporta plus d'ordre et plus d'économie dans les dépenses de l'état. Dès les premières années de son règne, il sut diminuer les impôts d'un quart, sans faire souffrir aucun service. Sa timidité le rendait cruel aussitôt qu'il se croyait menacé. Il renouvela les édits sanglants rendus contre les magiciens, tout en ajoutant foi à leur pouvoir, et sacrifia à sa sûreté, sans discernement, tous ceux qui lui portaient quelque ombrage. On a des médailles de ce prince, dans tous les métaux. On peut consulter Gibbon et les auteurs qu'il a cités dans son *Histoire de la décadence de l'empire*, chap. 26. W—s.

VALENTI GONZAGA (SILVIO), cardinal et secrétaire-d'état à Rome, né à Mantoue, le 1^{er} mars 1690, d'une ancienne et illustre famille, commença ses études au collège des Jé-

suites de Parme, et les acheva. Successivement archimétre de Messine, camérier d'honneur de Clément XII, nonce dans le Bas et en Espagne, il fit preuve de tant de sagesse dans ces différentes places, que Clément XII le fit cardinal, le 19 décembre 1700. Plus tard il eut le titre d'archevêque de Sabina. Nommé ensuite légat à la cour de Bologne, le cardinal ne revint en Italie, le 10 août 1703, à la mort de Clément XII survenue à son arrivée à Rome, il fut élu conclave qui élut Lambertini, Benoît XIV se l'attacha comme secrétaire-d'état, et dans la même année, à la place de cardinal de Albani, démissionnaire. Le pontificat ne reçut pas moins du pontife que de son ministre, n'est pas aisé de faire un juste partage du bien qu'ils ont fait. On peut voir, à l'article de Benoît XIV, quelle fut la sage conduite de la cour de Rome pour calmer les divisions entre les puissances étrangères, et pour épargner aux peuples les funestes résultats de la guerre des troupes autrichiennes, napolitaines, qui eurent alors sur les états de l'Église le goût de son maître. Valenti, qui avait pris sous sa protection spéciale l'université de Rome sous le nom de la *Sapienza*, ajouta les chaires de chimie, physique expérimentale, pourvu les cabinets de mathématiques et de physique. Il fit aussi cette université des professeurs, tels que Stay, dresser une belle carte topographique des états du pape (FACCHINI et MAIRE). Il fit l'académie de dessin, répar

ciens édifices, et en fit ériger de nouveaux. Si l'on veut attribuer l'honneur de tout cela à Benoît XIV, convenons du moins que le mérite d'avoir mis sur un meilleur pied les finances sans augmenter les impôts, malgré tant de dépenses, appartient au secrétaire-d'état, qui favorisa le commerce, et ne négligea rien de ce qui pouvait enrichir un pays aussi pauvre que les états romains. Valenti Gonzaga réforma plusieurs abus intérieurs, et mit l'ordre dans l'administration. Comme Benoît XIV avait une aversion décidée pour les affaires de détail, tout retombait sur le cardinal Valenti, que les écrivains contemporains s'accordent à représenter comme un homme du plus haut mérite, et dont la perte causa à Benoît XIV les plus vifs regrets. Lorsque ce cardinal voulait se délasser des travaux dont il était surchargé, il se réfugiait dans un des quartiers solitaires de la ville. Là un choix d'amis des lettres, des collections de plantes exotiques, des instruments de physique et d'astronomie, une bibliothèque choisie et des chefs-d'œuvre des arts, faisaient de sa maison un véritable lycée, qui a été chanté par les poètes. Les hommes de lettres y entouraient le cardinal, qui les accueillait à son tour avec une hospitalité splendide. Il y avait tant d'affabilité dans sa société, que ses convives oubliaient aisément le secrétaire d'état pour ne voir que l'homme aimable, plein de goût et de lumières. Frappé d'apoplexie, il se rendit en vain à Viterbe, pour y chercher la santé. Il y mourut le 28 août 1756. L'année suivante, son corps fut transporté à Rome, où il avait construit lui-même son tombeau. Son *Éloge* a été publié par *Monsignor Todeschi*, en 1766.

— VALENTI GONZAGA (Louis),

neveu du précédent et comme lui cardinal, se distingua aussi par son amour pour les beaux arts et pour les sciences. Il fit restaurer à Ravenne le monument en l'honneur du Dante. Plusieurs autres personages de cette famille occupèrent des places à la cour de Rome, de Vienne et à celle des archiducs de Milan.

UG—1.

VALENTIA (GRÉGARIO), théologien espagnol, naquit en 1551 à Médina del Campo, dans la Vieille-Castille. Sa mère, étant enceinte, imagina qu'elle était grosse d'un petit chien, et disait qu'elle l'entendait aboyer continuellement. On a cru voir depuis, dans ce rêve d'une femme malade, l'annonce du zèle que Valentia montra contre les hérétiques. Il fut envoyé par ses parents à l'académie de Salamanque, pour y faire ses cours de philosophie et de jurisprudence; mais touché des avis du P. Ramirez, son directeur, il résolut de renoncer au monde, et prit, en 1565, l'habit de saint Ignace. Dès qu'il eût terminé son noviciat, il se rendit à Rome; mais ses supérieurs le renvoyèrent, peu de temps après, en Allemagne, où il professa la théologie, d'abord à Dillingen, et ensuite à Ingolstadt, pendant vingt-quatre ans, de la manière la plus brillante. Ses talents et le zèle infatigable qu'il déployait contre les novateurs étendirent au loin sa réputation. Le roi de Pologne et l'université de Paris se disputèrent l'honneur de le posséder; mais le pape Clément VIII le fit revenir, en 1598, pour occuper la chaire de théologie au collège Romain. L'excès du travail ayant épuisé ses forces, il fut obligé de suspendre ses leçons, et se rendit à Naples; dans l'espoir d'y rétablir sa santé; mais il y mourut, le 25 avril 1603,

à l'âge de cinquante-deux ans. L'abbé Racine, dont l'autorité est fort suspecte quand il s'agit des jésuites, assigne une autre cause à la mort de celui-ci : il prétend que, lors des fameuses congrégations *De auxiliis*, Valentia, pour soutenir le système de Molina (*Voy. ce nom*), avait falsifié un passage de saint Augustin, et que les vifs reproches qu'il reçut du pape le firent mourir de chagrin. Au reste, l'université d'Ingolstadt a consacré le souvenir de cet illustre professeur par une inscription, rapportée dans la *Biblioth. soc. Jesu*, 310. *Voy. aussi* GONZALEZ (Thyrse), XVIII, 112. Outre une foule de Traités de *controverse*, dont les principaux ont été recueillis en un vol. in-fol., Lyon, 1591, on lui doit des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, ibid., 1591, 4 tomes in-fol. L'édition d'Ingolstadt, 1593, a été revue et corrigée par l'auteur. W—s.

VALENTIA (PIERRE DE), juriconsulte espagnol, né à Cordoue, en 1554, d'une famille originaire de Zafra dans l'Estramadure, d'où il prenait le surnom de *Zafrensis*, mourut en 1620 à Madrid, où Philippe III l'avait appelé en qualité de son historiographe. Il se rendit habile dans le grec et dans l'hébreu ; on l'estimait pour sa vertu et son érudition ; et tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'état et dans l'église le consultait comme un oracle. Nous avons de lui un excellent *Commentaire* sur les Académiques de Cicéron, où il entre parfaitement dans le sens de son auteur, et fait paraître une grande connaissance des diverses sectes des philosophes anciens, Anvers, 1596 ; in-8°. On le trouve dans l'édition latine et française des Académiques

de l'orateur romain, donnée, en 1740, par Durand, et dans celle de l'abbé d'Olivet, Paris, in-4°. Valentia avait composé un grand nombre d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits dans les bibliothèques d'Espagne. T—D.

VALENTIN, élu pape, le 1^{er} sept. 827, successeur d'Eugène II, était Romain. Élevé dans le palais de Latran, ordonné sous-diacre par le pape Pascal, qui le prit à son service, attaché à Eugène, qui l'aimait comme son fils, il était archidiacre lorsqu'il parvint à la tiare ; mais son pontificat ne dura que quarante jours. Il mourut le 10 octobre, et eut pour successeur Grégoire IV. D—A.

VALENTIN, célèbre hérésiarque, était né, suivant l'opinion commune, dans les premières années du deuxième siècle, à Phrebon ou Pharbé, ville située sur les côtes de l'Égypte. Il fréquenta les cours de l'école d'Alexandrie, et se rendit fort habile dans la littérature et les sciences des Grecs. Joignant à beaucoup d'érudition une éloquence vive et brillante, il se fit bientôt connaître d'une manière avantageuse. Ayant brigué l'épiscopat, il eut le chagrin de se voir préférer un confesseur ; et son orgueil humilié lui fit, dit-on, former le projet de se rendre le chef d'une nouvelle secte. Imbu des principes de Platon et de Pythagore, il mêla la doctrine des idées, et les mystères des nombres, avec la théogonie d'Hésiode et l'Évangile de saint Jean, le seul qu'il regardait comme authentique, et bâtit un système approchant de celui de Basilides (*V. ce nom*, III, 485) et de *Gnostiques* (1). Malgré l'absurdité

(1) Les disciples de Valentin prenaient aussi le

doctrine. Valentin compta, en Égypte, un grand nombre de disciples. Il vint à Rome, en 140, sous le pontificat du pape Sixte, dans le dessein de s'y faire des disciples; mais, après avoir été plusieurs fois exclu de l'assemblée des chrétiens, il fut excommunié définitivement, vers l'an 143, suivant la tradition de saint Jérôme. Valentin ne reconnut ses erreurs, que trop tard, et ne se repentit que trop peu; et sa secte s'étendait déjà dans la plupart des provinces de l'Orient, quand il mourut vers 161. On lui attribue des *Lettres* et des *Homélie*s, citées par saint Clément d'Alexandrie, et qui décelaient beaucoup d'orgueil. On lui attribuait aussi des *hymnes*; mais Tertullien raille de lui, et il n'en croyait l'auteur. Après la mort de Valentin, ses disciples se divisèrent en plusieurs sectes, parmi lesquelles on cite les Sethiens, les Gaiques, les Ophites, etc., et ils s'étendirent jusque dans les Gaules, où ils furent combattus dans saint Irénée (*V. Irénée*) un redoutable adversaire. On trouve dans l'*Histoire de l'Église*, II, que ce serait un travail inutile et bien ingrat de rapporter en détail les erreurs de Valentin et de ses sectateurs. Suivant l'abbé de Mably (*Hist. du Manichéisme*, II, 10), la théologie valentinienne est trop obscure pour qu'on ose essayer de la développer. C'est un entassement d'énigmes mystérieuses qui n'ont été bien connues que par les maîtres de la secte, supposé qu'ils entendissent bien ce qu'ils disaient. Un précis de la doctrine de Valentin, tel qu'on peut le trouver dans la Biographie, serait

insuffisant pour les hommes instruits, et n'offrirait aucun intérêt aux lecteurs qui veulent s'amuser et s'instruire: on préfère donc renvoyer les curieux aux auteurs qui ont traité spécialement de cette matière. Outre ceux qu'on vient de citer, on doit consulter: l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, liv. III, 26; Brucker, *Hist. critica philosophiæ*, tome III, 291; Pluquet, *Dict. des Hérésies*, etc.

W—s.

VALENTIN (Moïse), peintre français, né à Coulommiers en 1600, se livra de bonne heure à l'étude de son art, et y fit de rapides progrès. Quelques biographes le font élève de Simon Vouet; mais nous avons sujet de croire qu'ils sont dans l'erreur, puisqu'à l'époque où Vouet quitta la France pour se rendre à Constantinople, et ensuite à Venise, le Valentin n'était âgé que de deux ou trois ans. D'autres prétendent, au contraire, et avec aussi peu de vraisemblance, que Vouet, s'étant fixé à Rome, y fit une étude particulière du Valentin; d'où il résulterait que le maître aurait à son tour pris des leçons de son jeune élève. Il est plus naturel de penser que ces deux artistes, dont, en effet, les premiers tableaux ont entre eux quelque analogie, s'étaient formés à la même école, c'est-à-dire, à celle de Michel-Ange de Caravage, qui était alors un des peintres le plus en vogue. Quoi qu'il en soit, le Valentin demeura plus fidèle que Vouet à la manière forte et ressentie qu'ils avaient adoptée dans le principe: aussi le caractère distinctif de ses ouvrages est-il très-facile à reconnaître. S'étant rendu en Italie, il s'y lia d'amitié avec le Poussin, et trouva un protecteur zélé dans la personne du cardinal Barberin, qui lui

Gnostiques. C'était le titre général de tous ceux qui se prétendaient plus éclairés que le vul-

procura de nombreux travaux. Ce fut à la recommandation de ce prince de l'Église, que le Valentin fut chargé de peindre pour la basilique de Saint-Pierre à Rome, le *Martyre des saints Proesse et Martinien*, tableau que les papes conservèrent en original dans leur palais de Monte-Cavallo, et dont la copie exécutée en mosaïque par Cristo-Fori, est encore aujourd'hui un des plus beaux ornements de Saint-Pierre de Rome. Le chef-d'œuvre du Valentin fut apporté à Paris, à la suite des conquêtes de Buonaparte; mais il fut enlevé du Musée en 1815, après la seconde invasion des armées étrangères. La vie du Valentin fut trop courte pour offrir un grand intérêt aux amateurs de particularités historiques : on sait seulement que sa mort prématurée fut l'effet de son imprudence. S'étant baigné dans une fontaine des environs de Rome, au sortir d'un repas où il s'était peu ménagé, il se sentit saisi du frisson mortel. Il n'avait alors que trente-deux ans. Quelques critiques pensent, mais sans en donner une raison bien solide, que si ce peintre avait vécu plus long-temps, il aurait acquis plus de droits à notre admiration par des modifications importantes dans son style et dans sa pratique. L'élevation des idées ne s'acquiert pas, et il est évident que cette qualité manquait totalement au Valentin, qui, à l'exemple du Caravage, semblait s'être borné à l'imitation matérielle de la nature. Il préférerait la vigueur à l'élégance, et semblait plus occupé du grand-relief des objets que du charme de la couleur. Ses chairs ont moins de fraîcheur et de souplesse que celles du Caravage; il abuse encore plus que ce maître de la ressource des ombres noires et des lu-

mières resserrées; ce qui do souvent lieu de croire qu'il p à la lueur d'une lampe. Mi dessin, généralement correct, coup de précision, ses expr sont franches et naïves, sa réunit la finesse à la ferme quoiqu'on ait à lui reprocher de couleur un peu sombre, il dait au plus haut degré l'int ce du clair-obscur. Quel do qu'un peintre dont la main habile n'ait presque jamais senté que des personnages d commune, des bohémiens, veurs, des joueurs, etc., et soit le plus souvent borné à des demi-figures! Tels qu'i néanmoins, ses ouvrages ont coup de prix aux yeux de teurs, et coûtent aujourd'hu tant plus cher, que le nombre peu considérable. On ne lui qu'un seul élève nommé Tour à Toulouse, et dont il res cette ville quelques morceaux sont pas sans mérite. Le Musée de Louvre possède onze tableaux de Valentin, savoir : I. à IV, le *tre évangélistes*; V. *L'In de Susanne reconnue*; VI. *gement de Salomon*. VII. *I but de César*. VIII et IX. *concerts*, le premier comportant huit personnages, le second seulement. X. *Deux militaires accompagnés de deux femme* verse du vin dans un verre, joue de la flûte. XI. *La Dis bonne aventure*. Sur le de droite, un vieillard joue de l près de lui, une jeune fille s'accompagnant sur la guit cite encore comme un de ses ouvrages le *Reniement a Pierre*, qui se voyait dans du collège de Cluny, à Pa

gelistes du Musée du
 ité gravés par Gilles
 Susanne par Boulan-
 but de César par Bau-
 ns, Boël, Souttel et
 res maîtres ont gra-
 s productions; enlin,
 conservent dans leur
 me autre gravure d'a-
 e (*Des soldats jouant
 lans un corps-de-gar-
 rest l'ouvrage de Jardi-
 Donat*), qui avait plus
 de réputation, et dont
 lans cette biographie,
 age 407. F. P—r.
 [N (MICHEL-BERNARD),
 naturaliste, naquit à
 26 novembre 1657.
 terminé ses études, il
 versités, les cabinets,
 , les établissements de
 llande, en Angleterre,
 t ayant exercé la méde-
 sbourg, il fut nommé
 l'université de Giessen,
 en 1726. Les ouvrages
 ons de lui attestent la
 s connaissances. Voici
 x : I. *Historia Moscæ,
 editationibus de po-
 de*, 1682, in-12. II.
 vo-antiqua, seu *Cur-
 edicæ è fontibus Hip-
 xta principia naturæ
 mentemque moderno-
 t perpetuis commenta-
 us*, Francfort, 1698,
 Pandectæ medico-lega-
 ponsa medico-forensia,
 academiæ celebri-
 isque probatissimorum
 deprompta, cum intro-
 generalibus cuilibet
 issis; quibus accedunt
 nes panegyricæ, Poly-
 tica et *Dissertationes*

LVII.

*epistolice varii argumenti, cum
 supplemento Pandectarum*, Franc-
 fort, 1701, 3 vol. in-4°. IV. *Poly-
 chresta exotica in curandis affec-
 tibus probatissima, ut nova hernia-
 rum cura*, Francfort, 1701, in-4°. V.
*Novellæ medico-legales, sive
 earum introductio generalis*, Gies-
 sen, 1704, in-8°. VI. *Musæum
 Musæorum, sive descriptio rerum
 naturalium, præcipuè in Indiis nas-
 centium* (all.), Francfort, 1704,
 in-fol. avec fig. : il a été réimprimé,
 en 1730, en 3 vol. in-fol. VII. *Pro-
 dromus historiæ naturalis Hassiæ*,
 Giessen, 1707, in-4°. VIII. *Arma-
 mentarium naturæ systematicum
 seu Introductio ad Philosophiam
 modernorum naturalem per for-
 mam Institutionum*, Giessen, 1709,
 in-4°. IX. *Praxis medicinæ infal-
 libilis*, Francfort, 1711, in-4°. X.
Physiologiæ biblicæ capita selecta,
 Giessen, 1711, in-4°. XI. *Medi-
 cina novo-antiqua, cui accedunt
 miscellanea curiosa et fructifera
 de novellarum publicarum usu et
 abusu in rebus physico-medicis*,
 Francfort, 1713, in-4°. XII. *His-
 toria simplicium; accedit Indii
 litterata, edit. secunda auctior,
 per Christoph. Bern. auctoris filium*,
 Francfort, 1716, in-fol., avec fig.
 XIII. *Viridarium reformatum, seu
 regnum vegetabile, ou Cours de Bo-
 tanique nouveau et complet* (all.),
 Francfort, 1719, in-fol., avec fi-
 gures. XIV. *Amphitheatrum zoo-
 tomicum, tabulis æneis exhibens
 historiam animalium anatomicam;
 accedunt Methodus secandi cadu-
 vera humana et Ars dealbandi ossu
 pro sceletopæiâ*, Francfort, 1720,
 in-fol. Cet ouvrage avait déjà paru
 en allemand, à Francfort, 1704 à
 1714, 3 vol. in-fol. XV. *Corpus
 juris medico-legalis*, Francfort,

20

1722, 2 vol. in-fol. XVI. *Aurifodina medica, ex triplici naturæ regno cum litteris ex India*, Giessen, 1723, in-fol. avec fig. Quoique le titre soit en latin, l'ouvrage est écrit en allemand. On y trouve un Recueil de cinquante Lettres que l'auteur avait reçues des Indes orientales, et qui ont rapport aux productions naturelles de cette contrée. XVII. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4°. G-Y.

VALENTIN (LOUIS-ANTOINE), né à Saint-Jean d'Angély en 1736, était membre de l'ancien collège royal de chirurgie, membre honoraire de l'académie royale de médecine et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il émigra en 1791, et publia un écrit qui fut très-recherché, et qui a pour titre *Question médico-légale. Examen du procès-verbal de l'ouverture du corps de Louis XVII et des causes de sa mort*, imprimé à Paris (à l'étranger, 1795), in-8°. de 16 pages, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Il y soutient que, d'après l'autopsie même, le jeune prince a été empoisonné : mais l'opinion contraire, appuyée sur les témoignages de Desault et de M. Pelletan, a généralement prévalu (*Voy. Louis XVII*). En nous donnant le seul exemplaire qui lui fût resté de sa Dissertation, ce docteur nous a dit que tous ceux qu'il avait essayé de faire pénétrer en France avaient été saisis et mis au pilon. Il est mort à Paris, le 29 août 1823, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On connaît encore de lui, d'après la *France littéraire* de M. Ersch : I. *Question chirurgico-légale, relative à l'affaire de la demoiselle Famin, femme du sieur Laneret, accusée de suppression de part*, Berlin, 1768. II. *Éloge de M. Leccat*, Paris, 1769, in-

8°. III. *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à M. Louis*. Il ne faut pas confondre avec le docteur Lentin, de Nanci, qui a composé plusieurs écrits en faveur de la chirurgie. E—

VALENTIN (BASILE) : BASILE.

VALENTINE DE MILAN, fille de Galéas Viscontiet d'Is France, dont le roi Jean avait sa détresse, accordé la main de Milan, moyennant un subside considérable, auxquelles le prince dut une si grande alliance lui eurent une seconde ; et la jeune Valentine, dotée du comté d'Asti, et de richesses considérables, épousa, en 1382, Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, roi de France. Les gens de bien, cette princesse, l'élevation et la simplicité de ses sentiments ne servèrent ni des peines de l'ambition, ni des blessures de la calomnie flégeante maladie du roi, les intrigues, les troubles de la cour, elle devint l'occasion, succéda peu après le mariage du duc d'Orléans, aux fêtes somptueuses et aux plaisirs toujours renaissant de la cour jeune et brillante. Mais que la reine Isabelle de Bavière pour se livrer plus librement à ses intelligences qu'elle entretenait son beau-frère, se faisait remarquer auprès de son époux par une simplicité qui avait quelque ressemblance avec elle, Valentine, par sa prévenance et de soins, et par sa présence les ennuis d'un fortuné monarque. Mieux qu'on ne suppose, elle savait calmer les passions ; et c'était surtout par ses doux entretiens que Charles trouvait quelque paix : il la regardait sa sœur chérie, et la rappela

les plus vives instances toutes les fois que , cédant à la malignité de ses ennemis , elle voulait , en s'éloignant de la cour , faire cesser des accusations de sortilèges auxquelles l'ignorance des temps ne donnait que trop de crédit. On disait qu'instruite en Italie dans l'art de la magie , elle en exerçait sur le roi les secrètes influences , pour assurer l'autorité au duc d'Orléans , son époux. Sans doute, Valentine , tout entière au prince qu'elle aimait , souhaitait avec ardeur le triomphe de son parti sur celui du duc de Bourgogne ; mais toute sa magie consistait dans le charme d'un caractère inaccessible à l'aigreur et aux ressentiments. Quelque chagrin que dussent lui causer les infidélités de son époux , les récits contemporains ne la présentent jamais comme livrée à la jalousie : ils la montrent , au contraire , unie à sa rivale pour travailler de concert à l'élévation de l'homme qu'elles aimaient toutes deux. L'histoire sévère attribue cette conduite à l'ambition ; mais l'amour de Valentine pour un époux auquel elle ne put survivre semble permettre d'en chercher la cause dans un sentiment plus désintéressé. La mort d'un fils chéri devint une nouvelle occasion de calomnier celle dont le tendre cœur devait être blessé dans toutes ses affections. Les partisans du duc de Bourgogne répandirent que ce jeune prince avait , par erreur , pris un poison préparé par sa mère pour le dauphin ; et le duc d'Orléans ne craignit pas de donner quelque crédit à une si horrible accusation en reléguant la princesse à Neuchatel. Était-ce un conseil d'Isabelle ? ou ce prince , léger et dissolu , voulait-il seulement donner , par l'éloignement de son épouse , un plus libre cours à sa conduite licencieuse ? Non content

d'en tirer gloire , sa vanité suppléait par des calomnies aux succès qu'il ne pouvait obtenir , et ses prétentions aux faveurs de la jeune duchesse de Bourgogne devinrent l'arrêt de sa mort. Cependant Valentine reparut à la cour : elle fut même admise dans les conseils que dirigeaient une femme galante et un jeune ambitieux. Mais elle se trouvait à Château-Thierry vers la fin de l'année 1407 , lorsqu'elle apprit la mort tragique de son époux. La crainte que devait inspirer une faction capable de frapper un coup si hardi l'obligeant à mettre en sureté ce qu'elle avait de plus cher , elle envoya ses enfants à Blois , tandis qu'elle se rendait à Paris. Elle traversa la ville accompagnée d'une longue suite de femmes vêtues de deuil , et vint se jeter aux pieds du roi en demandant vengeance. Le faible prince la promit avec une sincère émotion ; mais la reine , qui désormais n'avait plus d'intérêts communs avec cette veuve affligée , l'éloigna de la cour. Valentine , retirée à Blois auprès de ses enfants , ne cessait de demander justice ; elle fit même éclater une seconde fois aux yeux des Parisiens son deuil et ses douloureuses réclamations ; mais l'impunité du crime , le triomphe du coupable , les regrets de la mort d'un époux que tous ses torts n'avaient pu l'empêcher d'aimer , la réduisirent à un désespoir auquel elle ne put survivre. Elle rassembla ses enfants autour de son lit de mort , et parmi eux se trouvait Dunois , que , suivant l'usage du temps , on appelait le bâtard d'Orléans. Valentine les exhorta à soutenir la gloire de leur maison , et surtout à poursuivre la vengeance du meurtre de leur père. Dunois répondit mieux que les autres. « On me l'a » volé , s'écria-t-elle , je devais être

» sa mère. » Cette princesse mourut en 1408, à l'âge de trente-huit ans, après avoir déployé les plus douces vertus, le plus noble caractère, et conservé des mœurs pures au milieu d'une cour corrompue, sur une scène souillée de tous les excès où peut jeter le débordement des passions. Depuis son veuvage, elle avait adopté une devise que sa touchante naïveté a fait conserver :

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.

Les droits héréditaires de Valentine sur le Milanais devinrent le motif des guerres qu'entreprirent en Italie deux de nos meilleurs rois, tous deux ses petits-fils, Louis XII et François I^{er}.

M—s—n.

VALENTINIEN I^{er}. (*FLAVIUS VALENTINIANUS*), empereur romain, naquit vers l'an 321 à Cibales dans la Pannonie. Il était fils de Gratien, que sa force extraordinaire et ses talents avaient élevé, d'un état obscur, à la dignité de comte d'Afrique, dont il fut dépouillé sur le soupçon de quelques malversations. Sa première éducation fut très-négligée, et quoique plusieurs auteurs aient loué son érudition, il est certain qu'il ne savait pas le grec; mais il avait reçu de la nature des dons auxquels l'étude ne supplée qu'imparfaitement: il joignait à un esprit actif et pénétrant une mémoire heureuse; il parlait avec facilité, même avec élégance, et au milieu des camps, il se délassait de ses fatigues par la culture de la poésie. La valeur brillante qu'il montra dans sa jeunesse et le souvenir des exploits de son père l'élevèrent promptement à la charge de tribun. Il commandait, en 357, un corps de cavalerie dans les Gaules; mais Constance le cassa sur un faux rapport, et l'envoya servir

contre les Perses. L'empereur Julien le fit tribun des lanciers de sa garde. Suivant quelques historiens, Valentinien, élevé dans la foi chrétienne, fut encore privé de cette charge, et exilé pour avoir refusé de rendre hommage à la religion du prince et maltraité un prêtre qui lui présentait l'eau lustrale; mais il paraît au contraire que Julien n'employa que la douceur pour ramener à l'ancien culte un officier dont il appréciait les talents. A son arrivée à l'empire, Jovien le renvoya dans les Gaules pour y faire reconnaître son autorité. Lucillianus, beau-père de l'empereur, ayant été tué dans une sédition, Valentinien revint en Orient prendre sa place dans les gardes de Jovien, qui le récompensa de sa fidélité. Ce prince étant mort peu de temps après, l'armée choisit Valentinien pour son successeur. Il reçut à Ancyre la nouvelle de son élection, et se rendit aussitôt à Nicée, où il fut proclamé Auguste, le 26 février 364. Ayant voulu, suivant l'usage, haranguer l'armée, il fut interrompu par les cris des soldats qui le pressèrent de se désigner un collègue, pour que l'empire ne courût pas les risques de rester encore sans chef, comme cela venait d'arriver deux fois. Valentinien, étendant les mains, réclama le silence, et s'adressant aux séditieux: « Il a dépendu de vous, leur dit-il, de me donner l'empire; mais l'ayant une fois reçu, c'est à moi et non à vous de juger ce qui est utile pour le bien public. Je ne refuse pas de choisir un collègue; mais ce choix devant être fait avec maturité, je prendrai le temps d'y réfléchir. » Il partit, dès le lendemain, pour Constantinople: à son arrivée dans cette ville, il s'associa Valens (*V. ce nom*), son frère, auquel il céda les

de l'Orient, et fit aussitôt s'arrêta quelque temps à comme le prouvent diffé- s datées de cette ville. Par terdit aux païens les sacrifi- rnes. L'unique but qu'il se : était de mettre un terme rders inséparables de ces : réunions ; mais quoique zélé , il ne montra jamais de gêner ses sujets dans de leur culte. Il refusa , par : esprit de tolérance , de aucun parti dans les que- rs si fréquentes sur les ma- foi , disant que c'était l'af- s évêques (*Voyez DA- Saint*). Informé que les ls (*Alemanni*) venaient de dans les Gaules , il envoya légions sur le Rhin pour les : , et s'avança lui-même jus- is (365) , où il reçut l'avisèvement en Illyrie. Il vou- dre pour étouffer promp- a sédition ; mais les prières ipaux habitants des Gaules nt dans ce pays , menacé de s invasions. Les Allemands vent en effet dès l'année sui- (366) en grand nombre , et èrent d'abord différents avan- les généraux romains : mais t enfin repoussés au-delà du t Valentinien , pour les con- onna l'ordre d'élever sur les : ce fleuve une ligne de forte- il plaça des garnisons. Étant malade dangereusement à oque , dès qu'il fut rétabli , il ssa de déclarer Auguste son tien (*V. ce nom*). Peu de près , il répudia la mère du nce (1) , et épousa Justine ,

ces auteurs nomment cette princesse *Justina*.

filles d'un seigneur sicilien , dont il eut plusieurs enfants (2). De nouvelles tentatives des barbares pour pénétrer dans les Gaules avaient été promptement réprimées ; mais l'invasion des Pictes dans la Grande-Bretagne présentait un caractère plus alarmant. Valentinien confia le soin de cette guerre au comte Théodose , devenu si célèbre par ses exploits ; et il se rendit sur le Rhin pour être plus à portée de surveiller les mouvements des différents peuples qui menaçaient sans cesse la tranquillité de l'empire. Il passa le Rhin , en 368 , battit les Allemands et les obligea de lui donner des otages. Au milieu de tant de soins , il s'occupait de réformer les abus par des lois sages , et d'adoucir le sort de ses sujets. C'est à cette même année qu'on rapporte deux lois qui font honneur à Valentinien : l'une règle les devoirs et les honoraires des avocats ; par l'autre , il établit à Rome un médecin par quartier , pour soigner les pauvres dans leurs maladies. Elles sont datées de Trèves , où ce prince prolongea son séjour jusqu'en 373. Il revint alors en Italie ; mais la révolte des barbares l'obligea bientôt à se rendre dans la Pannonie. Les Quades indignés du lâche assassinat de Gabinius , leur roi , étaient entrés dans cette province , et l'avaient dévastée. Valentinien les poursuivit à son tour jusque dans l'Illyrie , qu'ils habitaient , et , malgré les réclamations et les plaintes de leurs députés , il brûla leurs villes , et repassa le Danube sans avoir perdu un seul homme. Les Quades lui envoyèrent

(2) L'historien Sozocrate accuse Valentinien de bigamie , et lui attribue une loi qui permettait d'avoir deux femmes à la fois ; mais c'est une fausseté qui a été réfutée par Bonamy. Voy. les *Mémoires de l'acad. des inscrip.*, t. III , 394-98.

de nouveaux députés, pour le prier de borner là sa vengeance. Valentinien les reçut dans son camp de Brecentie; mais tandis qu'en leur répondant il s'abandonnait à toute sa colère, un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et il expira, noyé dans son sang, le 17 novembre 375, à l'âge de cinquante-cinq ans. Ce prince joignait à une taille avantageuse une figure noble et agréable. Il soulagea le peuple par la diminution des impôts et encouragea la culture des sciences, en établissant à Rome une école publique, qu'il dota libéralement. Il aimait la justice et les gens de bien; en un mot, il eut presque toutes les qualités qui font les grands princes: mais elles sont effacées par sa sévérité, si excessive qu'il a égalé les tyrans les plus féroces. Suivant Ammien Marcellin, il avait sans cesse à la bouche ces mots: Qu'on lui tranche la tête, qu'on le brûle vif, qu'il expire sous le bâton; et de pareils ordres étaient donnés contre des malheureux, coupables souvent de quelque imprudence ou de fautes légères. Deux ours féroces et énormes, l'un connu sous le nom de l'Innocence, et l'autre de Miette d'Or, étaient placés dans des cages près de sa chambre à coucher; et l'on assure qu'il se plaisait à leur voir dévorer les membres palpitants des malheureux qu'on leur abandonnait. La maxime favorite de Valentinien était que la sévérité est l'âme de la justice, et que la justice doit être l'âme de la puissance humaine. On a des médailles de ce prince dans tous les métaux. Parmi les historiens modernes, on doit lire surtout, pour connaître son règne, *Le Nain de Tillemont* et *Gibbon*, Hist. de la décadence de l'empire romain, ch. xxv.

VALENTINIEN II (*FLAV. VALENTINIANUS JUNIOR*), empereur, fils du précédent et de Justine, était né vers la fin de l'année 371. Il fut salué du titre d'auguste par les légions de l'Illyrie, le 22 novembre 375, six jours après la mort de son père (*Voy. MEROBAUDÈS*). Gracien, pour éviter les horreurs d'une guerre civile, s'empressa de ratifier le choix de l'armée, et, détachant de ses états l'Italie, en forma l'apanage de son frère. Le jeune empereur, amené à Milan, y fut élevé par sa mère dans les erreurs de l'arianisme. La faveur que Justine accordait aux Ariens (*Voy. XXII, 177*) excita la pieuse indignation de saint Ambroise, et fit perdre à Valentinien l'affection de ses sujets. Maxime, vainqueur de Gracien (*V. ce nom, XVIII, 333*), profita de la disposition des esprits pour se rendre maître de l'Italie. Justine, n'ayant pas voulu s'exposer aux hasards d'un siège, s'était retirée, avec sa famille, dans Aquilée. Elle ne tarda pas à s'embarquer pour aller à Constantinople réclamer la protection du grand Théodose (*V. ce nom*). Ce prince lui désigna Thessalonique pour sa résidence; mais son mariage avec Galla, sœur de Valentinien, ne lui permit pas de différer d'aider son beau-frère à reconquérir ses états. La défaite et la mort de Maxime (*V. ce nom, XXVII, 586*) rétablirent Valentinien, en 388, dans la possession de l'Italie; et Théodose y ajouta les provinces au-delà des Alpes, enlevées à l'usurpateur. Une instruction plus pure effaça bientôt du cœur du jeune prince jusqu'à la trace des erreurs que sa mère lui avait inculquées dans son enfance; et il ne négligea rien pour reconquérir l'amour de ses sujets. Il diminua les impôts,

jeux du cirque, onéreux et parut disposé à prendre les plus propres à rétablir l'empire la paix et l'ordre. En quittant Valentinien, il lui avait laissé, pour l'aider, Arbogaste, l'un de ses favoris, dont il pensait que ses conseils militaires et l'expérience de ses troupes seraient très-utiles. Arbogaste, par la faiblesse de Valentinien, se permit d'empêcher l'empereur de s'emparer de l'autorité, laissant que le vain titre de Valentinien sentit ce que cela avait d'humiliant, et se permit d'instruire Théodose, en le faisant appeler Arbogaste; mais sur sa réponse, il osa dédaigneux général de tous les soldats. (Voy. ARBOGASTE, II, 392. Ce malheureux prince mourut à l'âge de vingt ans. On prétend que des eunuques l'avaient enlevé de son corps, rapporté à Milan et placé dans le tombeau de son père, quoiqu'il n'eût pas reçu le saint Ambroise prononça l'arrêt de mort, dans lequel il rappela les espérances qu'avaient fait naître sa clémence, la douceur et la bonté de ce prince, digne de la couronne. On a des médailles de Valentinien dans tous les pays.

W—s.

VALENTINIEN III (*FLAVIUS VALENTINIANUS*), empereur, naquit à Ravenne le 27 août 425; il était fils de Placidie et de Constantin II, l'un des généraux de l'empereur Théodose le Grand. Il resta sous la tutelle de son père jusqu'à ce qu'il fut élevé sous les yeux de son père. Après la chute

de l'usurpateur Jean (ann. 405), Valentinien, déclaré nobilissime par Théodose, reçut le titre de César à Thessalonique, et se rendit ensuite à Rome, où le patricien Hélius le revêtit de la pourpre en présence du sénat. Avant son départ, il avait été fiancé avec Eudoxie, fille de Théodose, et cette alliance s'accomplit dès que les deux époux eurent atteint l'âge de puberté. Malgré les divisions de l'empire, les mêmes lois avaient régi jusqu'alors les peuples de l'Orient comme ceux de l'Occident; mais un édit de Théodose, ratifié par son collègue, déclara qu'à l'avenir les lois n'obligeraient plus que les sujets du prince qui les aurait rendus. Placidie gouverna l'empire, au nom de son fils, pendant sa longue minorité. Jalouse de conserver seule le pouvoir, elle éloigna de lui tout moyen de s'instruire et de s'exercer; on l'accusa même d'avoir enlevé la jeunesse de ce prince en le livrant à une vie dissolue (Voy. PLACIDIE, XXXV, 11). Après la mort de sa mère, Valentinien resta sous la dépendance d'Aëtius, dont le courage avait sauvé l'empire de l'invasion des barbares (V. AËTIUS, I, 267). Abandonnant à ses eunuques le soin des affaires, il passait sa vie dans de honteux plaisirs: mais l'amour criminel qu'il conçut pour la femme du patricien Maxime devint la cause de sa perte. N'ayant pu la séduire par ses promesses, il résolut d'employer la ruse ou la violence pour se satisfaire. Un jour qu'il avait gagné au jeu une somme considérable à Maxime, il lui demanda sa bague pour gage, et l'envoya sur-le-champ à sa femme, en lui faisant ordonner, de la part de son mari, de se rendre près de l'impératrice. Des emissaires l'introduisirent dans une

chambre retirée ou Valentinien lui fit violence. Maxime, instruit de ce qui s'était passé par les larmes et les reproches de sa femme, qui le croyait complice de son déshonneur, attendit avec impatience l'instant de se venger. Valentinien haïssait Aëtius, dont il croyait avoir payé trop chèrement les services. Ce général étant venu à Rome presser le mariage de son fils avec Eudoxie, fille de l'empereur, Valentinien, excité par l'eunuque Heraclius, son nouveau favori, tira, pour la première fois, son épée et la plongea dans le sein d'Aëtius. En vain voulut-il déguiser l'atrocité de cette action, en présentant ce lâche assassinat comme une chose juste et nécessaire; le mépris dont il était couvert se convertit en une horreur universelle. Maxime gagna facilement deux soldats d'Aëtius, que l'empereur avait conservés parmi ses gardes; et tandis que Valentinien regardait ses troupes s'exercer au Champ de Mars, les deux soldats, après avoir immolé Heraclius, s'élançèrent sur l'empereur et le massacrèrent, le 16 mars 455, sans que personne se mit en devoir de prendre sa défense. En lui finit la race de Théodose. Maxime lui succéda sur le trône de l'occident (*Voy. MAXIME XXVII, 584*). On a des médailles de Valentinien dans tous les métaux.

W—s.

VALENTYN (FRANÇOIS), ministre du saint évangile, et voyageur, était né à Dordrecht vers l'année 1660. Il s'attacha, comme ecclésiastique, au service de la compagnie des Indes, et partit le 13 mai 1685 pour Batavia, où il arriva le 30 décembre suivant. Il fut quelque temps prédicateur à Japara; ensuite il alla exercer ses fonctions dans l'île d'Amboine, où il débarqua le 1^{er} mai

1686. Aussitôt il étudia le malais, dont les insulaires parlent un dialecte. Il fit des progrès si rapides qu'en quelques mois il fut en état de prêcher dans cette langue. Un nouveau gouverneur, qui voulait avoir un de ses parents près de lui, fit partir Valentyn, malgré sa réputation, pour Neyra, petite île dépendante de Banda. Cependant l'église des Malais à Amboine était restée sans ministre; Valentyn fut rappelé en 1688. Les bons témoignages qu'on avait rendus de lui (car personne ne prêchait mieux les Malais) avaient engagé le conseil des Indes à augmenter ses appointements. Dès 1689, il s'occupa de traduire l'Écriture sainte en malais vulgaire, qu'il regardait comme le plus utile pour répandre la connaissance de la foi. Il ne négligea pas non plus de recueillir des renseignements sur l'île qu'il habitait. En 1694, l'affaiblissement de sa santé le força de revenir en Europe, et il se retira dans sa ville natale. Plusieurs des intéressés de la compagnie des Indes l'ayant invité, en 1705, à retourner dans ces contrées, il s'embarqua le 10 mai; et le 18 janvier 1706, le navire surgit à Batavia. Fatigué de son long voyage, Valentyn obtint la permission de se reposer à Java; mais au bout de quelques mois on le fit partir pour un camp établi vers la côte orientale de l'île; puis, en 1707, il revint à Amboine. Malgré son absence, il n'avait rien perdu de sa facilité à prêcher en malais. Au bout de cinq ans il demanda la permission de se retirer: le gouverneur lui proposa d'aller à Ternate. Valentyn, dont la santé était chancelante, insista sur ce motif pour qu'on le renvoyât en Europe. Le conseil ecclésiastique lui délivra une attestation contenant le

nage de son zèle infatigable sa connaissance profonde du . Malgré ce certificat honorifique, Valentyn ne fut pas bien accueilli par le gouverneur de Batavia, me le desservit en Europe. Il fut nommé dans sa patrie qu'en 1714. il s'occupa de réunir tous les renseignements qu'il avait rassemblés dans ces pays, et il les publia en hollandais sous ce titre : *Les Indes orientales, anciennes et modernes, comprises dans un Traité exact et détaillé de la puissance de la Hollande dans ces contrées*, etc., Dordrecht et Amsterdam, 1724-1726, 5 parties, in-fol., cartes, figures, et le dessin de l'auteur fort bien gravé. On appelle cet ouvrage l'Encyclopédie de l'Inde hollandaise. Indépendamment du résultat de ses recherches, Valentyn se servit de plusieurs personnes qui avaient occupé divers emplois dans les Indes. Ce fut sur l'histoire de la navigation des Européens dans les mers orientales, et notamment celle des Indes de la puissance hollandaise ; la description des Moluques, de Java, Amboine, Macassar, Bornéo, Sumatra, celle de plusieurs autres îles, du Tonkin, du Siam, de Surate, des côtes du Malabar et de Coromandel, de l'Inde, de Ceylan, du Japon, du cap de Bonne-Espérance ; du commerce des Hollandais en Perse et en Chine. L'auteur traite aussi de l'histoire de ces pays, et décrit leurs productions naturelles. C'est sur Amoy qu'il donne le plus de détails. Dans son quatrième volume, on trouve un cabinet des raretés de Rumphé (V. RUMPF, XXXIX, 317). Valentyn a publié un extrait du journal de Tasman (V. ce nom). Il

est assez singulier que ce morceau, si intéressant pour l'histoire de la géographie, soit contenu dans la description de Banda, et que Valentyn ne cite pas ce grand navigateur, quand il raconte les expéditions maritimes de ses compatriotes. On pourrait désirer plus d'ordre dans cette immense collection, et l'on a quelque peine à trouver les Voyages de l'auteur, qui terminent le 11^e volume. Mais ce recueil est une mine abondante dans laquelle puiseront toujours avec fruit ceux qui voudront écrire sur les Indes orientales. Les cartes sont bonnes pour le temps où elles parurent ; les figures, excepté celles des productions naturelles, sont en général peu exactes, quoique bien gravées.

E—s.

VALERA (DIEGO), historien espagnol, né vers 1412 à Cuencá, ville épiscopale de Castille, dans une condition médiocre ; fréquenta de bonne heure les écoles les plus fameuses, perfectionna ses connaissances par les voyages, et devint ainsi capable de rendre à son pays d'importants services. Ses talents l'ayant fait accueillir à la cour du roi Jean II, ce prince l'envoya deux fois en Allemagne, avec le titre de son ambassadeur ; et Valera s'acquitta, dans cette double mission, la réputation d'un habile négociateur. La Castille était depuis long-temps troublée par l'orgueil et les prétentions des grands. Valera, persuadé que le seul moyen de rétablir la paix était d'accorder aux rebelles un pardon généreux, écrivit au roi pour l'engager à la clémence : « Plus le crime est énorme, lui disait-il, et plus vous avez de gloire à le pardonner. Nous appelons votre majesté le père de la patrie ; un nom si aimable doit réveiller dans votre cœur la tendresse

d'un père, toujours prêt à pardonner et lent à punir...., et quand vous seriez assuré de triompher de vos ennemis, la perte des vaincus ne retomberait-elle pas sur le vainqueur ? Les malheurs de vos sujets ne sont-ils pas les vôtres ? » Cette lettre fut communiquée au conseil de Castille. L'orgueilleux archevêque de Tolède osa l'improver : « Que Valera, dit-il, nous fournisse les moyens d'éteindre la révolte, nous n'avons que faire de ses avis, et les lumières ne nous manquent pas » (*Hist. de Mariana*, liv. XXI). Cependant la guerre civile continuait de désoler le royaume. Jean II convoqua les Cortès à Tordesillas (1448) pour délibérer sur les moyens d'y mettre un terme. Valera reçut, dans cette circonstance, un témoignage éclatant de l'estime de ses compatriotes, et fut élu député de la ville de Cuenca. Seul, dans cette assemblée, il osa se prononcer contre les mesures de rigueur que le roi proposait d'adopter : « Quelque juste, dit-il, que pût être le châtement dont on punirait les rebelles, il n'en serait pas moins odieux à la nation qui voit en eux les défenseurs de ses droits. » Ribadeneira, l'un des cortès, l'interrompant, lui dit : « Ces paroles te coûteront quelque jour bien cher. » Mais Jean II jeta sur Ribadeneira un regard courroucé, et sortit de l'assemblée. Valera, persistant dans son système de douceur, écrivit au roi, quelques jours après, pour lui rappeler qu'une trop grande sévérité n'a jamais eu que de tristes résultats (*ibid.*, liv. XXI). Il eut enfin le plaisir de voir son souverain adopter des moyens pacifiques ; et s'ils n'eurent pas l'effet qu'il en attendait (V. JEAN II, XXI, 453), on ne doit pas moins lui savoir gré d'avoir fait entendre la voix

de l'humanité et de la pitié dans ces temps de désordre et d'anarchie. On ignore ce que Valera fit sous le règne du faible Henri IV. On peut conjecturer qu'éloigné des affaires, il s'appliqua, dans sa retraite, à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Mais Ferdinand et Isabelle, à l'avant au trône de Castille, s'empresèrent de le rappeler à la cour. Il fut nommé conseiller, puis majordome ou grand maître-d'hôtel du palais ; et Ferdinand le revêtit enfin de la charge de son historiographe. On sait qu'il était, en 1481, à Port-Sainte-Marie, près de Cadix, et que ce fut dans cette ville qu'il acheva son Abrégé de l'histoire d'Espagne, ouvrage entrepris par ordre de la reine Isabelle. Valera nous apprend lui-même qu'il était alors âgé de soixante-neuf ans ; mais on ignore l'époque de sa mort. Sa *Cronica de España abreviada*, qui finit avec le règne de Jean II, en 1454, fut imprimée, pour la première fois, à Séville, 1482, in-fol. Cette histoire eut un très-grand succès, et il s'en fit plusieurs éditions, Burgos, 1487 ; Tolède, 1489 ; Saragosse, 1492 ; Séville, 1527 et 1553, in-fol. Elles sont toutes rares et recherchées ; mais les curieux donnent la préférence aux plus anciennes. Outre un *Traité de la Providence*, Séville, 1494, in-fol., on a de Valera plusieurs ouvrages, restés la plupart en manuscrit. Ferreras cite les suivants : *Chronique de l'ancienneté de la France* ; *Histoire de Henri IV, roi de Castille* ; les *Hommes illustres de l'Espagne* ; un *Livre d'armoiries et de devises* ; un *Livre de la noblesse et probité* ; un *Livre de généalogies* ; le *Cérémonial des princes* ; et une traduction de l'*Arbre des batailles*, par Bounor (V. ce nom). W—4

ÈRE-MAXIME (*VALERIUS*), historien latin, florissant sous le règne de Tibère. L'auteur d'une Notice qu'on trouve dans son ouvrage dit qu'il est né, par son père, de la famille *Valerius*, et par sa mère, de la famille *Maximus*, et que c'est de là que le nom s'est formé; mais ce n'est ainsi que se composaient les noms romains. Il eût été plus naturel de dire que son nom est romme René Binet l'a remarque de faire descendre de *Valeximus*, censeur vers l'an de 46; mais notre auteur le cite (9) sans faire aucune mention de sa parenté; et d'ailleurs le nom qu'il occupait dans l'état n'a pas une origine aussi relevée. On croit qu'il fut en Asie sous Sextus Pompilius, était consul l'année de la mort d'Auguste. De retour à Rome, il ne prit aucune part aux affaires publiques; on conjecture que la confiance de son général lui procura une vie dans une douce aisance, consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire, qu'il envisagea partiellement sous le rapport des maximes. Le seul ouvrage que nous possédons de Valère-Maxime est intitulé *Factis et memora-*
bri IX. C'est une espèce de recueil d'anecdotes, de traits de sagesse et de maximes, tels qu'on les trouve dans un grand nombre des littératures modernes. On a fait la dédicace à Tibère, par un tissu de flatteries et de atteries. Quelques critiques ont qu'on n'a que l'abrégé de l'ouvrage de Valère-Maxime. Ils se servent d'une lettre de Januarius Victor, son disciple, dans laquelle il lui dit que, trouvant dans l'ouvrage de Valère-Maxime trop

diffus, il se propose d'en retrancher les longueurs; mais rien ne prouve qu'il ait exécuté ce projet. Le style de Valère-Maxime est si défectueux, que plusieurs savants ont douté qu'il ait vécu dans un temps si rapproché d'Auguste; mais on sait que les plus beaux siècles de la littérature ne sont pas ceux qui fournissent le moins d'auteurs médiocres. Cet écrivain, non-seulement ne brille point par l'élégance, il manque de critique et de goût. Cependant son ouvrage ne laisse pas d'être fort utile, à raison d'un grand nombre de détails et de faits oubliés par les autres historiens; aussi l'a-t-on réimprimé plus de cent fois. La première édition est sans date: on la croit imprimée vers 1469, avec les caractères de J. Mentel. Il en parut deux en 1471, à *Maince*, Schoyffer, et à *Venise*, Vindelin. Toutes les deux sont très-recherchées. Parmi les autres  ditions du quinzième siècle, on distingue les suivantes: *Venise*, 1474; *Paris*, 1475; *Milan*, même ann., ornée d'une  p tre dédicatoire de B. Accurse; et *Bologne*, 1476. Les principales  ditions du seizième siècle sont: *Venise*, Alde, 1502, 1514, 1534, in-8 ; *Florence*, Giunta, 1517, in-8 ; et *Anvers*, Plantin, 1567, in-8 . Cette édition, que l'on doit à  t. Pighius (*V.* ce nom), est remarquable en ce qu'elle est la première qui contienne les fragments d'un petit traité des *Noms propres*, indiqué, dans divers manuscrits, comme un dixième livre de Valère-Maxime, et que l'on attribue à Julius Paris (1) ou à C. Titus Probus, deux abr geurs presque inconnus. Parmi les  ditions postérieures, les plus esti-

(1) Suivant M. Sch ell, c'est un fragment de l'abrégé des *Annales de Valerius Antius*, par Julius Paris, (*Elig. de la littér. romaine*, II, 364).

mées sont celles de *Leyde*, 1640, in-12, avec les notes de Just. Lipse; d'Ant. Thysius, *Leyde*, 1660 ou 1670, in-8°. qui fait partie de l'ancienne collection *Variorum*; de P. Cantel, *Ad usum Delphini*, Paris, 1679, in-4°; d'Abrah. Torrenius, *Leyde*, 1726, in-4°; de Miller, *Berlin*, 1753, in-8°; de Kapp, *Leipzig*, 1782, in-8°: c'est la plus complète pour la critique (2); de J.-Th.-B. Helfrecht, *Hoff*, 1799, in-8°; et enfin de M. Hase, *Paris*, 1822, in-8°, qui fait partie de la *Collect.* publiée par M. Le Maire. On a des traductions de Valère-Maximé dans les principales langues de l'Europe. Il a été traduit en français, dès le milieu du quatorzième siècle, par Simon de Hesdin. Cette version, revue et terminée par Nicolas de Gonesse, fut imprimée, vers 1476, en 2 vol. in-fol., sans nom de ville; et elle a été reproduite, *Lyon*, 1485, in-fol.; *ibid.*, 1489, même format; et enfin *Paris*, Vcrard, vers 1500. Il existe, de cette dernière édition, des exemplaires sur vélin. Une nouvelle traduction fut publiée par J. Le Bloud, *Paris*, 1547, in-fol.; *ibid.*, 1557, in-16. Claveret en donna une troisième, *Paris*, 1647, in-8°, et 1659, 2 vol. in-12; Tarboicher ou Tarboichier, une quatrième, *Paris*, 1713, 2 vol. in-12. René Binet en a donné une, *Paris*, 1796, 2 volum. in-8°. La dernière et la plus estimée est celle de MM. Peuchot et Allais, *Paris*, 1822, 2 vol. in-12. Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, a fait, en 1458, un *Abrégé* de l'ouvrage

(2) On trouve des *Notes* sur Valère-Maxime, par Math. Klokius, dans le tome 1^{er}, du *Sylloge epistolar.* de Burmann; par P. Burmann et J. Alberti dans les *Miscellan. observationes*, tom. V et VI; et par Frédéric-Meeneke, dans les *Miscellan. Lipsiens.* Nova, IV, 2^e part.

de Valère-Maximé, imprimé à Paris, 1497, in-fol., avec le *Général des princes et le Traité de la noblesse*. On en a des extraits sur vélin. La Place (*Voyage* article, XXXV, 9) est auteur d'un *Valère-Maxime français*.

VALÈRE-ANDRÉ DESSES
Voy. ANDRÉ, II, 125.

VALERIA (*GALERIA*), impératrice romaine, fille de Dioclète et de Prisca, fut mariée, en 292, à Valère-Maximé, que Dioclète fit créer César. Les vertus qu'elle montra sur le trône ont fait donner son nom à la blanche, qu'elle avait embrasée pendant sa liaison chrétienne; mais la cruauté qu'elle se permit de faire à son père et à son fils ne lui permit pas d'en faire une action publique. N'ayant point d'enfants, elle adopta Candidien, fils de son mari, qui l'avait épousé de leur union. Ce prince, en mourant, recommanda sa femme et son fils à Licinius, qui lui devait son trône, et qu'il avait, dit-on, le droit de désigner son successeur (LIVRE XXIV, 457). La conduite de Licinius à l'égard de Valeria et de sa mère obligea ces deux princesses à chercher un asile dans le camp de Maximin - Daxa, qui reçut avec empressement ces deux épris des charmes de Valeria, et proposa de répudier sa femme pour l'épouser; et sur son refus, il se retira dans les déserts de la Syrie, sa mère. Maximin étant mort, les deux malheureuses princesses furent obligées de se cacher, pour se soustraire à la fureur de Licinius, qui, par la perfidie et l'ingratitude, le commença par le crime de leur séjour près de Maximin. Découvertes à Thessalonique, après avoir eu la douleur de voir massacrer le jeune Candide

décapitées, et leurs corps
 la mer, au commencement
 e 315. Les médailles de Va-
 très-rares en or et en ar-
 is ou en trouve assez fré-
 de moyen bronze. W-s.
 RIANOS. *Voy. FUGA.*
 RIANUS (JOANNES PIE-
 u Valeriano Bolzani, lit-
 , naquit en 1477, de
 Bolzani, à Bellune dans
 e Trévisane, et non à Bol-
 tyrol, comme l'ont dit des
 es qui ont pris son nom de
 our celui de sa patrie. Ce
 maître Sabellicus qui chan-
 nom de Pierre en celui de
 par allusion à *Pierides*,
 oms des Muses. La pau-
 : sa famille le réduisit à
 abord comme domestique;
 , Urbano Bolzani, pourvut
 ses besoins, et lui donna
 is de littérature. Ce ne fut
 e de quinze ans qu'il com-
 'apprendre à lire; mais il
 ses études des progrès ra-
 lui acquirent l'amitié
 mes les plus éclairés de l'I-
 lla et Lascaris lui enseignè-
 angues grecque et latine. Le
 Bembo, Léon X et Clément
 nt ses mécènes; déjà cham-
 t chanoine, il fut obligé
 e lui-même des bornes à
 nfaits. Voulant consacrer
 temps aux lettres, il re-
 évêchés de Capo - d'Istria
 gnon. et n'accepta que la
 protonotaire apostolique.
 it cependant pas pu re-
 Clément VII de se char-
 duction d'Hippolyte et d'A-
 de Médicis ses neveux, qu'il
 heureux de pouvoir sous-
 x poursuites lors de la prise
 , en 1527, en les conduisant

à Plaisance. Mais l'année suivante,
 fatigué du séjour de la cour, il se
 retira à Bellune; et ce fut alors qu'il
 composa ses quatre livres sur les an-
 tiquités de cette ville, dans lesquels
 il inséra quarante-deux inscriptions,
 la plupart inédites. Cet ouvrage, com-
 me tous ceux de Valerianus, est écrit
 avec une rare élégance. Hippolyte de
 Médicis, son élève, ayant été élu
 cardinal, en 1529, le choisit pour
 secrétaire. A la mort du cardinal,
 Valerianus resta attaché au duc
 Alexandre, qui fut tué en 1537. Alors
 il renonça pour toujours à la cour, et
 se retira à Padoue, résolu de ne
 plus s'occuper que de littérature. Il
 y mourut en 1558, âgé de 81 ans. Ses
 ouvrages sont : I. *De fulminum si-
 gnificationibus*, Rome, 1517, in-8°,
 imprimé aussi dans le cinquième vol.
 des *Antiq. Rom.* de Grævius. II.
Pro sacerdotum barbibus defensio,
 Rome, 1531, au sujet de l'intention
 de renouveler un décret attribué à
 un ancien concile, et confirmé par
 le pape Alexandre III, décret qui
 défendait aux prêtres de porter de
 longues barbes. III *Castigationes et
 varietates Virgilianæ lectionis per
 Joan. Pierium Valerianum*. Elles
 se trouvent dans une édition de Vir-
 gile, donnée par Rob. Estienne, à
 Paris, en 1532, in-fol., et dans
 d'autres éditions postérieures du poë-
 te latin. IV. *Poëmata*, Bâle
 1538, in-8°. V. *Amorum libri
 quinque et alia poëmata*, Venise,
 1549, in-8°. On trouve dans le re-
 cueil des *Deliciæ poët. ital.* un choix
 des Poésies de Pierius Valerianus,
 parmi lesquelles on distingue un
 poëme en trois chants, sur le marty-
 re de *Johatas*, un livre d'Odes, une
 Epître critique sur les qualités néces-
 saires pour écrire, et sur le style
 propre à chaque sujet; cette dernière

pièce, surtout, est très-remarquable par la justesse des pensées, par la sagesse des préceptes, par l'élégance et le choix des expressions. Elle a pour titre: *Studiorum conditio*. VI. *Sphærarum compendium*. VII. *Dialogo della volgar lingua, non prima uscito in luce*, Venise, 1620, in-4°. VIII. *Antiquitatum Bellunensium sermones quattuor* (sic), Venise, 1620, in-8°. IX. *Contarenus, sive de litteratorum infelicitate, libri duo*, Venise, 1620, in-8°. Cet ouvrage contient un grand nombre d'anecdotes curieuses. Le premier livre est un dialogue entre Gaspard Contarino, ambassadeur Vénitien, et quelques savants de Rome. L'édition que nous venons de citer est très-rare. On en a donné une à Amsterdam, 1647, in-12, avec un appendice de Cornelius Tollius (Voyez ce nom); une autre à Helmstadt, 1695, in-12, et une autre à Leipzig, 1707, petit in-8°, avec deux autres écrits sur des sujets analogues: *Alcyonius, de exilio*, et *Barberius, de miseriâ poetarum græcorum*, et une préface par Jean-Burckhard Mencke. La dernière édition du Traité *De litteratorum infelicitate* est celle que sir Egerton Brydges a donnée à Genève, en 1821, grand in-8°; elle n'a été tirée qu'à quatre-vingt-sept exemplaires; on y trouve des morceaux de critique anciens et modernes. M. Coupé a inséré dans ses *Soirées Littéraires* la traduction d'une partie de cet ouvrage de Valerianus. Un élégant écrivain anglais, qu'on a plus d'une fois eu occasion de citer avec éloge dans cette biographie, M. d'Israeli, auteur des *Misères des gens de lettres* (the Calamities of authors), 2 vol. in-8°, ouvrage bien supérieur à celui-ci, apprécie en ces termes le livre sur

lequel repose particulièrement la réputation de Valerianus: « C'est il, une maigre production, où l'auteur montre parfois de la prudence pour ce merveilleux qui est rare dans les choses humaines; peu de philosophie qu'il place dans les infortunes des littérateurs et des talités accidentelles auxquelles les hommes sont également exposés. » Le dernier éditeur du Livre de Valerianus, sir Egerton Brydges, en rapportant le jugement d'Ally, le réfute en grande partie. *J. P. Val. Bel. Hieroglyphica de sacris Egyptiorum, aliarum gentium litteris commentari libri VIII, duobus aliis ab eodem viro annexis. Accesserunt auctarii Hieroglyphicorum ceteranea ex veteribus et recensitis auctoribus descripta, et in sex brobus ordine alphabetico dig Horapollinis item Hieroglyphorum libri duo ex postrema D. Hæschelii correctione. Præejusdem Pierii Declamatio pro barbibus sacerdotum: de Infelicitate litteratorum libri duo; que Antiquitatum Bellunensium mones quattuor. Editio ad normas Germaniæ composita, quæ et annotationes ad marginem a necessariis indices debet*, Franc sur-le-Mein, 1678, in-4°. La première partie de ce volume (*Hieroglyphica*) parut d'abord à Bâle en 1511. L'auteur s'efforce d'expliquer par les symboles égyptiens, grecs et romains, presque toutes les branches de la science et de l'art; mais il a trouvé qu'il a déployé en cela d'érudition et d'imagination de jugement. UG—

VALÉRIEN (*PUBLIUS - IULIUS - VALERIANUS*), avant d'être revêtu de la pourpre impériale, a

armes avec honneur. Dans les qui avaient été la récompense services, il s'était envi- l'estime générale, et s'était ennemi des tyrans, princi- dans la lutte que le sénat ntre Maximin. L'empereur it voulu rétablir, en 251, censeur, pour ramener les tiques et le respect des lois, es unanimes du sénat, char- gner ce magistrat suprême, mbés sur Valérien. Les évé- le la guerre avaient rendu ces projets de réforme; éputation de Valérien s'en idérablement accrue. Aussi empire eut passé des mains dans celles d'Émilien, l'as- es vertus de Valérien, alors des légions de la Gaule et nanie, lui fit supplanter fa- ce rival. Il touchait à sa ne année; et son âge lui t de partager le trône avec é plus capable de diriger les le la guerre, et d'opposer nécessaire pour résister au ent des barbares. Valérien, les yeux sur son fils Gallien, les malheurs que sa sagesse it d'éviter. Après un règne 25, le vieux empereur vou- er lui-même à la défense de e, contre Sapor, roi de oy. CHAPOUR, VIII, 63), it de se rendre maître énie, alliée des Romains. nce en Macrien, préfet du perdit son armée. Vaincu murs d'Édesse et resserré etranchements, il fut obli- livrer à la discrétion du . Sapor ou Chapour, sans e représentations de ses al- l'exhortaient à faire de sou r l'instrument de la paix,

l'abreuva d'outrages, jusqu'à ce qu'il eût succombé à sa douleur, et son corps, empaillé, fut conservé pendant plusieurs siècles, comme un trophée, dans un des temples de la Perse. Cette tradition a paru douteuse; et les lettres des princes de l'Orient à Sapor, alléguées par les historiens, sont évidemment supposées, puisque l'une d'elles est d'Artavasdes, roi d'Arménie: or, l'Arménie faisant alors partie de la Perse, le royaume et la lettre sont de pure imagination. Le malheureux Valérien avait distingué le mérite d'Aurélien, de Tacite et de Probus. Tous les trois figurèrent parmi ses successeurs. F—T.

VALERIUS. Voyez MESSALA, XXVIII, et PUBLICOLA.

VALERIUS FLACCUS (CAIUS (1)), poète latin. Quelques auteurs conjecturent qu'il descendait de l'illustre Valerius Publicola (Voy. PUBLICOLA), mais d'une branche pauvre et tombée dans l'obscurité. On ignore le nom de son père; la date de sa naissance est incertaine. Deux villes, Sessa, dans l'état de l'Église, et Padoue, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour: Padoue appuie ses prétentions d'une épigramme de Martial; et le témoignage du plus intime ami de Valerius est ici d'un grand poids. Valerius cultiva de bonne heure son goût pour la poésie. Quoiqu'il fût assez mal partagé de la fortune, il rejeta le conseil de Martial, qui l'engageait à quitter la carrière des lettres pour celle du barreau (*Epig.* 1, 27). Admis au nombre des prêtres d'Apollon, il fut agrégé dans la suite au collège des

(1) Le manuscrit du Vatican nomme ce poète *Caius Valerius Flaccus Setinus Balbus*. Hemsius rejette ces deux derniers noms, et les motifs qu'il en donne ont paru concluants à Burmann, ainsi qu'à M. Dureau de La Malle.

Quindécemvirs, chargés de la garde des livres sybillins. Ses talents lui méritèrent la protection de Vespasien et de Titus; mais on ne voit pas qu'il ait tenté de profiter de la faveur de ces deux princes pour revendiquer les biens et les honneurs de sa famille. On conjecture que notre poète est le même Valerius qui fut décoré de la préture vers l'an de J.-C. 88 (de Rome 838). Il paraît qu'il obtint, l'année suivante, le gouvernement de l'île de Chypre; du moins il est certain qu'il s'y trouvait alors. La requête que Martial lui adressa pour en obtenir quelques présents (*Epig.* VIII, 56) peut faire présumer qu'il s'était enrichi dans l'exercice de ses fonctions. Il revint à Rome dans les premières années du règne de Trajan. En l'an 100 de l'ère chrétienne (de Rome, 851) il fit un voyage en Espagne, dont il était de retour l'année suivante. On ne s'accorde pas sur l'année de sa mort. M. Dureau de La Malle prouve, d'après un passage de Quintilien, qu'elle doit être fixée à la cent onzième année de notre ère. Outre Martial, Valerius comptait au nombre de ses amis Pline, Juvénal, Quintilien lui-même, etc. L'ouvrage auquel il doit toute sa célébrité est le poème des *Argonautiques*, qu'il commença sous Vespasien, et auquel il travailla le reste de sa vie, sans pouvoir le terminer, du moins il ne nous est pas parvenu tout entier; la fin du huitième livre manque dans tous les manuscrits. Le sujet de ce poème, traité déjà par plusieurs auteurs, entre autres, en grec, par Apollonius de Rhodes (*Voy.* ce nom), est l'expédition des Argonautes, l'un des événements les plus intéressants que les temps héroïques offrent à l'épopée. Suivant M. François de Neuf-

château, le poème de Valerius a des parties dramatiques, souvent de l'intérêt, et partout des beautés sans nombre (2). Tiraboschi n'en porte pas un jugement aussi favorable; il décide que Valerius n'était pas né poète, et que Martial, en l'engageant à préférer le barreau, voulut le détourner de cultiver un art pour lequel la nature ne l'avait point fait (*Voy. Storia della letterat. ital.*, II, 75). Laharpe ne trouve dans l'*Argonautique* de poésie d'aucune espèce (*Cours de littérat.*, II, 229). Ce jugement, dit M. Dureau de La Malle, si bref, si absolu, si méprisant, prouve que Laharpe ne s'était pas donné la peine de lire Valerius, et qu'il en a parlé sans le connaître. Mais c'est déjà un préjugé contre l'ouvrage que de manquer de lecteurs. On compte environ quarante éditions de l'*Argonautique*; cinq dans le quinzième siècle, dix-huit dans le seizième, six dans le dix-septième, neuf dans le dix-huitième, et deux ou trois depuis le commencement du dix-neuvième. On se contentera d'indiquer les meilleures et les plus recherchées: Bologne, 1473, in-fol., première édition avec date; Florence, Jacques de Ripoli, sans date, in-4°, plus rare que la précédente; *ibid.*, Giunta, 1503, in-8°; Paris, Jac. Badius, 1517 ou 1519 in-fol., deux éditions dont il existe des exemplaires sur vélin; Bologne, 1519 in-fol., avec les commentaires et la conclusion de l'ouvrage par J.-B. Pio, qui termina le huitième livre et y en ajouta deux nouveaux; Venise, Alde, 1523, in-8°; Paris, Colines, 1532, in-8°; Anvers, Plantin, 1566, petit in-12;

(2) Discours en Réponse à M. Dureau de La Malle père, lors de sa réception à l'acad. française.

ous les postes, et commu-
noindres fantassins, *sol-*
isus-Christ comme lui,
éroïsme dont il était ani-
dit expressément de faire
ucun prisonnier, autant
dre aux Turcs que leurs
resteraient pas sans ven-
pour ôter à ses propres
espoir de salut, si non
oirc. Un parlementaire
Mustapha, pour offrir
ation, ne reçut d'autre
la menace d'ensevelir le
janissaires dans les fossés
Les infidèles investirent
eau Saint-Ange, le bourg
r'île de la Sangle, ainsi
de Saint-Michel. Le vi-
s'île s'était enfin décidé à
chevaliers un secours
hommes, que La Valette
ar des routes détournées,
de Saint-Michel, et qui,
oignage de tous les histo-
ribuèrent puissamment à
tion de l'île. Ce serait tom-
s détails fastidieux que de
érations de ce mémora-
us les forts de l'île étaient
essés par les ennemis;
et l'amiral Piali, tous
et habiles capitaines, ri-
efforts; mais La Valette
multiplier pour faire
eux adversaires: son es-
il en ressources créait
le nouveaux moyens de
tre de nouveaux moyens
Le 18 août, Mustapha,
prendre les Chrétiens pen-
aleur du jour, tenta de
èche faite aux murailles
e Saint-Michel; et Piali,
, donna l'assaut au bas-
stille. Le premier, après
d'un combat opiniâtre,

fut enfin repoussé. Le second avait
fait sauter par la mine un pan de mu-
raille; déjà il commençait à se ren-
dre maître du fort de Castille; déjà
les Turcs avaient arboré leurs ensei-
gnes sur la muraille. Un chapelain
de l'ordre court au grand-maître
pour l'engager à se retirer dans le
château Saint-Ange: mais l'intrépide
vieillard, sans se donner le temps de
mettre sa cuirasse, s'avance fière-
ment la pique à la main au-devant
des infidèles: suivi des chevaliers,
il les charge avec fureur; ceux-ci,
voyant une foule d'habitants venir
au secours du grand-maître, com-
mencent à se retirer, sans ralentir
leur feu. Tous les chevaliers trem-
blent des périls auxquels s'expose La
Valette: plusieurs se jettent à ses
genoux, et le conjurent de ne pas
compromettre davantage une vie si
précieuse. Le héros, montrant les en-
seignes des Turcs, répond qu'il ne
se retirera qu'après les avoir abat-
tues. Le combat s'engage avec une
nouvelle fureur, les étendards sont
renversés, et les Turcs s'éloignent
en désordre. Le grand-maître, con-
vaincu que leurs chefs les ramèneront
bientôt au combat, témoigne la ré-
solution de passer la nuit au poste
où il avait si vaillamment combattu.
Les chevaliers lui représentent com-
bien cet endroit est exposé à l'artille-
rie des ennemis: « Puis-je, leur ré-
» pondit La Valette, à l'âge de soixan-
» te-onze ans, finir ma vie plus glo-
» rieusement qu'avec mes frères,
» pour le service de Dieu et la dé-
» fense de notre sainte religion? »
Le lendemain, dans un nouvel as-
saut, le grand-maître reçut une bles-
sure à la jambe; mais, dissimulant
ses souffrances, il ne cessa de donner
l'exemple aux plus braves. Le 23,
les Turcs renouvelèrent leurs atta-

VALESIUS (*ADRIANUS*). *Voy.*
VALOIS.

VALETTE (JEAN PARISOT DE LA), quarante-huitième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit en 1494. Issu d'une très-ancienne famille, qui avait donné des capitouls à Toulouse, il était grand-prieur de Saint-Gilles de la langue de Provence, et lieutenant-général du grand-maître Claude de La Sangle, lorsqu'à la mort de ce prince il fut unanimement élu pour lui succéder, le 21 août 1557. « Ce seigneur, dit Vertot, n'était point sorti de Malte depuis qu'il avait pris l'habit et la croix de l'ordre; il avait rempli successivement toutes les charges: soldat, capitaine, général, sage politique, plein de fermeté, et autant estimé parmi ses confrères que redoutable aux infidèles. » Dans ses premières caravanes, il avait répandu la terreur de son nom sur les mers d'Afrique et de Sicile: souvent vainqueur et quelquefois vaincu, il tomba même dans les fers des infidèles (*V. DRAGUT*, XII, 3); mais à peine eut-il recouvré sa liberté qu'il arma pour de nouvelles courses. Parvenu à la dignité de commandeur, il avait, sous la grande-maîtrise de Jean d'Omèdes, été chargé du commandement de Tripoli, au moment où cette place était menacée par toutes les forces des Barbaresques. De deux gouverneurs qui s'étaient succédé dans ce poste, Fernand de Braquemont et Christophe de Solertarfan, l'un avait sollicité et l'autre avait mérité son rappel. Arrivé à Tripoli, en 1537, La Valette prit les mesures les plus énergiques et les mieux entendues pour se défendre dans un poste à-la-fois si important comme position militaire, et si faible comme place fermée. Il rétablit

la discipline dans la garnison posée de Chrétiens et de Maures mêlant à l'activité du caprice zèle du religieux, il punit sévèrement les blasphémateurs. Lorsque ans après, il fut élevé à la maîtrise, son premier soin releva l'autorité et la religion par le chant les prieurs et les commandeurs d'Allemagne et de Venise à sous l'obéissance qu'ils devaient à l'Ordre, et à se soumettre aux lois imposées par les chapitres généraux. Il ne se fit pas moins d'honneur en réparant avec éclat les injustices du grand-maître d'Omèdes, au lieu de subir au brave maréchal Gaspar Vallier, ancien gouverneur de Malte, qui n'avait pu défendre la place à cause de la trahison des soldats maures et des habitants. Le grand-maître La Sangle avait voulu la liberté à ce preux chevalier Valette, non content de l'absence des accusations iniques dont il avait été l'objet, le nomma grand-maître de Lango. Il fit plus encore, et par sa vengeance des indignes traîtres que Vallier avait reçus des Turcs à la prise de Tripoli, il entreprit le dessein que lui proposait La Cerda, duc de Médina-Celi, roi de Sicile, de tenter la conquête de cette place. Une telle entreprise, si elle eût réussi, aurait inauguré glorieusement le règne d'un grand-maître; mais elle manqua par la présomptueuse impéritie de La Cerda, qui, au lieu de conquérir Tripoli, perdit un temple précieux à la conquête insignifiante de l'île des Gerbes ou de Gelves (*V. l'art. DRAGUT*, déjà cité), et fut surpris et accablé par les Ottomans près de quatorze mille chrétiens qui périrent dans cette funeste expédition soit par les maladies, soit par

La Valette, qui prévoyait des de La Cerda, lui avait donné les sages avis ; mais ce lâche prudent capitaine s'était montré dans toutes les représentations. Le désastre de Gerbes, le grand-envoya, dans toutes les mers, eut, des galères de l'Ordre, qui eurent plusieurs navires chrétiens pris par les infidèles, et capturé un grand nombre de corsaires. Il fit alors construire à ses ordres deux nouvelles galères ; et les chefs commandeurs, imitant l'exemple, équipèrent divers vaisseaux, selon leurs facultés. Grâce à l'influence de ce grand maître, l'Ordre ne s'était montré si faible sur mer ; jamais ses escadres n'avaient été commandées par des chevaliers plus expérimentés. Un jour était marqué par quelque nouveau succès sur les infidèles. À tous les devoirs de la souveraineté, La Valette obtenait, au même temps, pour les amours de son Ordre, l'honneur de siéger au concile de Trente parmi les grandes puissances de la chrétienté. Après la clôture du concile, par le pape II, ou plutôt son lieutenant Garcia de Tolède, put effrayer de la journée de Gerbes la prise de Gomère de Venise, située sur la côte d'Afrique, sur les côtes d'Espagne, dans une grande partie de ce triomphe des îles de Malte, que La Valette avait fournies. Cette commanderie Soliman, qui, irrité de ce qu'y avait prise l'Ordre, forma le projet de renverser ce boulevard de la chrétienté. Dans ce dessein, il travailla secrètement à un succès considérable. Ce fut alors que les chevaliers s'emparèrent, à Zante, de Zante, d'un puissant

galion chargé de marchandises précieuses pour le compte du chef des eunuques du sérail, et de plusieurs de ses odalisques. Deux cents janissaires, qui montaient ce riche bâtiment, furent tués en pièces. Ce nouvel affront engagea le sulthan à précipiter son attaque contre l'Ordre, qu'il jura *par sa tête* d'exterminer tout entier. Tous ses officiers, et jusqu'aux moindres de ses sujets, partageaient son ressentiment. Des cris de vengeance contre les Chrétiens retentissaient dans les mosquées. Depuis cinq ans, les chevaliers s'étaient rendus maîtres de plus de cinquante gros vaisseaux turcs, sans compter une infinité de bâtiments inférieurs. A la nouvelle des préparatifs de Soliman, qui menaçait Malte du sort qu'il avait fait éprouver, quarante-quatre années auparavant à l'île de Rhodes, le grand-maître (1565), loin de s'épouvanter, fit les préparatifs les plus énergiques. « Les périls inévitables qu'il prévoit » ne firent qu'exciter son courage, » dit Vertot. C'était un homme d'une » fermeté supérieure aux événements : une valeur naturelle lui » avait inspiré sans effort une noble » indifférence pour la vie. » A sa voix, plus de six cents chevaliers arrivèrent à Malte, la plupart suivis de domestiques courageux, qui devinrent de bons soldats. Les commandeurs, que leur âge ou leurs infirmités retenaient dans leurs provinces, firent passer à Malte la meilleure partie de leurs biens. Pie IV, qui occupait la chaire de saint Pierre, fournit au grand-maître une somme de dix mille écus. Philippe II promit des troupes, et donna à Don Garcia de Tolède, vice-roi de Sicile, ordre de pourvoir à la sûreté de Malte, mais ce secours se fit bien atten-

dre. Abandonné à ses propres forces, La Valette, dans la multitude et l'importance des soins dont il était accablé, conserva toute la liberté de son esprit : il voulait être instruit de tout, il entrait dans les plus petits détails ; et, se montrant tour-à-tour soldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingénieur, de la même main dont il avait tracé une nouvelle fortification, il remuait lui-même la terre, et pourvoyait au soulagement des malades. A l'approche des Turcs, il rassembla les chevaliers, et, dans une courte allocution, il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude des secours que l'Espagne lui promettait. Il engagea ses frères d'armes à renouveler avec lui leurs vœux au pied des autels, et à puiser à la sainte table un généreux mépris pour la mort. Après avoir pris le pain des forts, les chevaliers abjurèrent toute faiblesse, toute division, toute haine particulière ; « et ce qui était en- » core plus difficile, dit l'abbé Ver- » tot, on rompit les tendres engage- » ments si chers au cœur humain. » Le grand-maitre, les voyant dans ces heureuses dispositions, s'empressa d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devait défendre. Il y avait alors dans l'île sept cents chevaliers, sans compter les frères servants et huit mille cinq cents hommes, tant soldats de profession qu'habitants enrégimentés. L'historien déjà cité, après avoir détaillé toutes les dispositions de défense prises contre l'agression imminente des Turcs, ajoute que la principale ressource consistait dans la présence du grand-maitre, dont la contenance ferme inspirait une confiance sans bornes aux chevaliers et aux soldats. Il parcourait continuellement les postes ; fai-

sait fortifier les endroits qui marquaient à chaque commandement les mouvements qu'il devait faire. La flotte des Turcs parut enfin à leur de Malte, le 18 mai 1564. Elle était composée de cent-cinquante vaisseaux de guerre chargés de mille janissaires et spahis, et d'un grand nombre de bâtiments qui portaient la grosse artillerie et les munitions. Le débarquement de ne se fit point sans obstacles. Le commandant Copier, de la langue de Malte, chargé de tenir la canotière, tua plus de quinze cents hommes dans la première journée. Le grand-maitre, leur général, sans vouloir attendre Dragut, comme le proposait l'amiral Piali, son collègue, prit les opérations par le siège de Saint-Elme. Après avoir tenu deux jours à établir leurs batteries, malgré le feu continu de la part des Turcs, le 24 mai ils furent en état de la foudroyer avec l'artillerie. Les chevaliers, et dans le fort, désespérant de tenir long-temps, envoyèrent le grand-maitre pour lui demander des secours. « Quelle perte avez-vous donc ? » dit La Valette, avec indignation. « pour crier au secours ? — » répondit La Cerda, le château ne peut être regardé comme un magasin tenu, qui ne peut se soutenir par des remèdes extraordinaires. — J'en serai moi-même le premier. » répliqua le grand-maitre, et je n'aurai d'autres chevaliers à attendre que s'ils ne peuvent pas vous donner la peur, ils empêcheront de moins par leur valeur que de déles ne s'emparent du château. Ce n'est pas qu'il se flattât de pouvoir conserver long-temps un fort si faible, contre les attaques

des Turcs : il déplorait en lui le sort des chevaliers placés à un poste si dangereux ; mais le fort de l'île entière dépendait de la défense de ce siège ; et comme il fallait une vigoureuse résistance au vice-roi de Sicile pour l'arriver , il résolut de se jeter sur la place ; mais le conseil et le couvent s'y opposèrent , et présentèrent un si grand nombre de chevaliers qui demandaient cette mission , que le grand-duc n'eut plus que l'embarras du choix. Cependant le vice-roi , d'un avis politique trop circonspect pour un maître , ne se pressait pas de remplir ses promesses. Chaque chevalier malgré les efforts surhumains des chevaliers , les Turcs faisaient de nouveaux progrès. L'artilleur renégat Ulucchialy , avec ses armes et neuf cents hommes , et , quelques jours après , celle du fameux Dragut , suivi de seize cents guerriers sur treize galères , ajouta aux forces des Turcs , et surtout à leur succès. Dragut s'aperçut d'abord que le fort qu'avait commise Mustafa s'attachant au fort Saint-Georges au lieu de commencer par la Goze et la *Cité notable* , prise eût affamé le reste de l'île et empêché les Chrétiens de recevoir aucun secours par mer. Ses dispositions hâtèrent les projets des Turcs ; et son nom est mêlé au promontoire sur lequel se trouvait une foudroyante batterie (*pointe de Dragut*). Déjà la défense du fort n'était plus qu'un amas de débris : ses intrépides défenseurs n'ont eu ni courage , et se plaignirent le conseil de l'ordre les abandonner , sans aucune apparence d'une mort inévitable , cinquante chevaliers écrivirent au grand-

maître , que s'il ne leur envoyait pas des barques pour sortir du fort ils allaient se précipiter à travers les lignes des infidèles , et mourir tous avec l'épée à la main. La Valette , sans s'émouvoir , leur répondit qu'avant le devoir de mourir avec honneur , il était , pour les chevaliers de l'ordre , une obligation non moins sacrée , l'obéissance. Il envoya cependant trois chevaliers pour lui faire un rapport exact de l'état de la place. Castriot , l'un d'eux , issu de la même maison que le fameux Scanderbeg , soutint , contre l'avis de ses deux collègues , que le fort était encore tenable , et s'offrit au grand-maître pour le défendre. La Valette agréa cette proposition courageuse : de concert avec l'évêque de Malte , il avança de son argent les sommes nécessaires pour faire de nouvelles levées dans l'île. Une foule de Maltais s'enrolèrent à l'envi ; le grand-maître écrivit alors aux réfractaires que , pour un chevalier qui paraissait rebuté de soutenir plus long-temps le siège , dix braves demandaient à s'enfermer dans le fort. « Revenez au couvent , mes frères , » ajoutait-il avec une méprisante ironie , vous y serez plus en sûreté , et de notre côté , nous serons plus tranquilles sur la conservation d'une place d'où dépend le salut de l'île et de tout notre ordre. » Les chevaliers confus s'écrièrent tous d'une voix : « Comment soutiendrons-nous la vue du grand-maître et les reproches de nos frères ! » Tous jurèrent de se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de céder leur poste à une milice nouvelle ; et dans une lettre respectueuse ils témoignent à leur héroïque et vénérable chef tout leur respect. C'était là qu'il les attendait :

il se laissa fléchir, et leur accorda, comme une grâce, la permission de continuer à défendre le fort, que la veille encore ils voulaient abandonner. Cependant les Turcs gardaient leur supériorité. Chaque jour de nouveaux assauts faisaient briller le courage des chevaliers, mais diminuaient leur nombre. Le grand-maître, qui dirigeait tous leurs mouvements, qui leur faisait sans cesse passer des recrues, des vivres et des munitions de guerre, inventa, pour la défense du fort, une pièce d'artifice d'une nouvelle espèce. C'était des cercles de bois très-légers, recouverts de laine et de coton; on les imbibaient d'eau-de-vie et d'huile bouillante, mêlées avec du salpêtre et de la poudre à canon. Cette préparation refroidie, on mettait le feu à ces cercles, puis on les jetait au milieu des bataillons ennemis. Souvent deux ou trois soldats turcs se trouvaient embarrassés dans ces cercles enflammés, et périssaient au milieu d'affreux tourments. Le 16 juin, les infidèles donnèrent un assaut général. Depuis le commencement du siège il ne s'était point fait d'attaque si vive : les chevaliers se servirent avec succès de l'instrument meurtrier inventé par leur souverain. Cependant après quatre heures d'une sanglante mêlée, les Turcs ne reculaient point, et les Chrétiens n'avaient pas perdu un pouce de terrain. Du fort Saint-Ange et de l'île de la Sangle, le grand-maître, auquel la grandeur de son courage et son habileté ne permettaient pas d'être spectateur inutile de tant d'efforts, faisait tirer continuellement sur les assiégeants : Malte tout entière paraissait en feu; enfin l'artillerie et le généreux désespoir des défenseurs de Saint-Elme, forcèrent les Turcs à se retirer après une perte

de deux mille hommes. A la suite du combat, Dragut fut mortellement blessé d'un éclat de pierre, comme il tenait conseil dans la tranchée avec Mustapha et les principaux officiers. Le siège du fort Saint-Elme dura encore sept jours, dont quatre furent marqués par autant d'assauts. Enfin, le 23 juin, après un dernier combat qui dura six heures, et dans lequel la plupart des chevaliers et de leurs soldats se firent tuer sur la brèche, les Turcs entrèrent victorieux dans la place. En ce moment, Dragut touchait à sa dernière heure : il leva les yeux au ciel comme pour le remercier de cette victoire, et cessa de vivre. En entrant dans le fort, Mustapha, étonné de sa petitesse en comparaison de la grandeur du bourg qui lui restait à conquérir, s'écria : « Que ne fera pas le père, puisque le » fils, qui est si petit, nous coûte nos » plus braves soldats ! » En effet, les Turcs avaient perdu huit mille hommes selon Vertot, quatre mille selon de Thou. Mustapha, pour intimider les Chrétiens, fit arracher le cœur aux chevaliers qui respiraient encore. Par une dérision sacrilège, les infidèles fendirent en croix le corps de ces héroïques martyrs; puis, après les avoir liés sur des planches, on les jeta à la mer, dont les flots les transportèrent au pied du château Saint-Ange. Le grand-maître, profondément indigné, fit, par représailles, égorger tous les prisonniers turcs; et par le moyen du canon il renvoya leurs têtes jusque dans le camp de Mustapha. Cette action apprit au général othoman, avec quelle énergie le grand-maître, loin de se laisser accabler par la perte du château Saint-Elme, songeait à défendre le reste de l'île. Après avoir, par ses discours, relevé le courage de ses chevaliers, il

parcourut tous les postes, et communiqua aux moindres fantassins, *soldats de Jésus-Christ comme lui*, disait-il, l'héroïsme dont il était animé. Il défendit expressément de faire à l'avenir aucun prisonnier, autant pour apprendre aux Turcs que leurs cruautés ne resteraient pas sans vengeance, que pour ôter à ses propres soldats tout espoir de salut, si non par la victoire. Un parlementaire envoyé par Mustapha, pour offrir une capitulation, ne reçut d'autre réponse que la menace d'ensevelir le Pacha et ses janissaires dans les fossés de la place. Les infidèles investirent alors le château Saint-Ange, le bourg et la presqu'île de la Sangle, ainsi que la ville de Saint-Michel. Le vice-roi de Sicile s'était enfin décidé à envoyer aux chevaliers un secours de six cents hommes, que La Valette fit entrer, par des routes détournées, dans le bourg de Saint-Michel, et qui, selon le témoignage de tous les historiens, contribuèrent puissamment à la conservation de l'île. Ce serait tomber dans des détails fastidieux que de suivre les opérations de ce mémorable siège. Tous les forts de l'île étaient à-la-fois pressés par les ennemis; Mustapha et l'amiral Piali, tous deux braves et habiles capitaines, rivalisaient d'efforts; mais La Valette semblait se multiplier pour faire tête à ces deux adversaires: son esprit fécond en ressources créait sans cesse de nouveaux moyens de défense contre de nouveaux moyens d'attaque. Le 18 août, Mustapha, croyant surprendre les Chrétiens pendant la chaleur du jour, tenta de forcer la brèche faite aux murailles du bourg de Saint-Michel; et Piali, de son côté, donna l'assaut au bastion de Castille. Le premier, après six heures d'un combat opiniâtre,

fut enfin repoussé. Le second avait fait sauter par la mine un pan de muraille; déjà il commençait à se rendre maître du fort de Castille; déjà les Turcs avaient arboré leurs enseignes sur la muraille. Un chapelain de l'ordre court au grand-maître pour l'engager à se retirer dans le château Saint-Ange: mais l'intrépide vieillard, sans se donner le temps de mettre sa cuirasse, s'avance fièrement la pique à la main au-devant des infidèles: suivi des chevaliers, il les charge avec fureur; ceux-ci, voyant une foule d'habitants venir au secours du grand-maître, commencent à se retirer, sans ralentir leur feu. Tous les chevaliers tremblent des périls auxquels s'expose La Valette: plusieurs se jettent à ses genoux, et le conjurent de ne pas compromettre davantage une vie si précieuse. Le héros, montrant les enseignes des Turcs, répond qu'il ne se retirera qu'après les avoir abattues. Le combat s'engage avec une nouvelle fureur, les étendards sont renversés, et les Turcs s'éloignent en désordre. Le grand-maître, convaincu que leurs chefs les ramèneront bientôt au combat, témoigne la résolution de passer la nuit au poste où il avait si vaillamment combattu. Les chevaliers lui représentent combien cet endroit est exposé à l'artillerie des ennemis: « Puis-je, leur répondit La Valette, à l'âge de soixante-onze ans, finir ma vie plus glorieusement qu'avec mes frères, pour le service de Dieu et la défense de notre sainte religion? » Le lendemain, dans un nouvel assaut, le grand-maître reçut une blessure à la jambe; mais, dissimulant ses souffrances, il ne cessa de donner l'exemple aux plus braves. Le 23, les Turcs renouvelèrent leurs atta-

ques sur tous les points : on combattit jusqu'à la nuit, et le grand-maître, malgré toutes ses batteries, ne put les empêcher de se loger sur la brèche. Le conseil de l'ordre était d'avis d'abandonner ce poste (le bastion de Castille), après en avoir fait sauter les fortifications; mais La Valette rejeta cet avis avec indignation. « C'est ici, mes chers frères, dit-il, qu'il faut que nous mourions tous ensemble, ou que nous chassions nos ennemis; » et, pour prouver aux chevaliers combien il était éloigné de se retirer au château Saint-Ange, il passa toute la nuit avec la garnison à construire de nouveaux retranchements. Lui-même conduisit ces ouvrages avec tant d'art et de capacité, qu'on fut en état de tenir encore sur ce point. Enfin, le 7 septembre, le secours si long-temps attendu parut devant Malte, sous la conduite de Don Garcia de Tolède. Après avoir présidé au débarquement, qui se fit dans un endroit opposé à celui que les infidèles gardaient avec vigilance, le vice-roi se remit aussitôt en mer pour aller chercher encore quatre mille soldats; mais ce nouveau renfort ne fut pas nécessaire. Mustapha et Piali, craignant de voir fondre sur eux les principales forces de la chrétienté, levèrent le siège, et se rembarquèrent avec précipitation. La Valette ne vit pas plutôt les Turcs s'éloigner, qu'il fit combler leurs tranchées et ruiner leurs ouvrages; et sa prévoyance préserva l'île d'un nouveau siège. En effet, informé par un esclave que le secours qui avait fait fuir seize mille Othomans n'était composé que de six mille hommes accablés de fatigues, Mustapha revint de sa terreur panique : il remit son armée à terre, et alla au-devant des troupes auxi-

liaires de Sicile; mais les Turcs, qu'il avait fallu forcer à coups de bâton de quitter leurs vaisseaux, combattirent sans courage, et livrèrent aux Chrétiens une facile victoire. Mustapha, abandonné de ses soldats, fut réduit à la triste nécessité de fuir comme eux. Les Chrétiens poursuivirent les infidèles jusqu'à leurs vaisseaux, qui bordaient le rivage. Ainsi se termina le siège de Malte, qui avait duré quatre mois. Les Turcs y avaient perdu plus de trente mille hommes, suivant Vertot, ou vingt mille seulement d'après de Thou. Les Chrétiens eurent à regretter la perte de neuf mille personnes de tout âge et de tout sexe, y compris trois mille soldats et deux cent cinquante chevaliers. La Valette n'avait plus sous ses ordres que six cents guerriers. Il avait eu le malheur de perdre Henri de La Valette son neveu, dans un des assauts. « Jamais, dit l'historien de Thou, le puissant empire des Turcs n'avait rassemblé plus de troupes, plus de vaisseaux, plus de munitions de toutes sortes, pour un siège. Jamais il n'y eut d'attaques faites avec plus de vigueur, et soutenues avec autant de courage et de persévérance. » On n'avait pas encore employé de plus grosses pièces d'artillerie que celles dont se servirent les Turcs, et qu'ils laissèrent en se retirant. Quelques-uns portaient des boulets de trois cents livres. Ils avaient tiré, pendant le siège, plus de soixante mille coups de canon. Le grand bourg de Malte ressemblait moins à une place sauvée par ses défenseurs qu'à une ville emportée d'assaut et abandonnée par l'ennemi, après le pillage. Les murailles étaient renversées; et il n'y avait pas une maison qui ne fût détruite ou ébranlée. La nouvelle de la délivrance de Malte répandit

us toute la chrétienté. Le grand-maître de La Valette fut célébré dans toute l'Europe. Le pape Pie IV lui donna le titre de cardinal. La Valette conserva cette dignité, comme incompatible avec les fonctions militaires du grand-maître. Selon Verri, il méritait bien autant de politesse et de modestie dans ce refus, que le grand-maître, en sa qualité de prince, regardait comme au-dessus de lui la pourpre romaine. Le grand-maître de La Valette, pour avoir sauvé Malte : il méritait, pour l'avenir, en sa qualité de prince, sans négliger de recevoir les places de l'île. Le grand-maître de La Valette eut le dessein de bâtir une ville nouvelle, sur l'emplacement du Fort de l'Écluse. Le pape, les rois de France, d'Espagne, de Portugal, et les autres princes, des sommes considérables pour la construction de ce grand ouvrage. La pierre de la ville nouvelle, appelée *Valette*, fut posée le 18 août 1565; et pour qu'elle fût plus sûre, le pape Pie V permit qu'on travaillât même les jours de dimanche. Les ouvriers, huit mille étaient employés. Pendant dix-huit ans, le grand-maître dirigea la direction des travaux, travaillant des jours entiers au service de Dieu, et des maçons, charpentiers et des maçons, mangeant là ses repas comme un soldat, et donnant ses ordres avec la même exactitude. Manquant d'argent, le grand-maître ordonna de faire frapper une monnaie de cuivre, à laquelle il attachait la valeur nominale très-élevée, et voyait deux mains se lever, signe de la bonne-foi, et les armes de La Valette, avec celles de l'ordre, et les mots : *Non æs sed* argentum, et les marchands eurent aucune difficulté de prendre la monnaie : *Faites moins atten-*

tion au métal, leur disait-on, qu'à la parole inviolable qu'on vous donne de le reprendre pour sa valeur représentative. En effet, dès que le trésor de l'ordre avait reçu de l'or ou de l'argent, on ne manquait pas de retirer cette monnaie de cuivre et d'en rendre la valeur. Les derniers jours du grand-maître furent empoisonnés par le chagrin. Quelques jeunes chevaliers espagnols le forcèrent, par leur libertinage et leur insubordination, de les priver de l'habit de l'ordre. Pie V, au mépris des droits du grand-maître et de ses promesses, avait conféré le prieuré de Rome au cardinal Alexandrin, son neveu. La Valette en écrivit au pontife avec beaucoup de vivacité. Le Saint-Père parut touché de ses raisons; mais Canibiaso, ambassadeur de l'ordre, ayant eu l'imprudence de répandre dans Rome des copies de la lettre de son souverain, Pie V, justement blessé, fit défendre à l'indiscret négociateur de se présenter devant lui. Ce nouveau sujet de chagrin jeta le grand-maître dans une profonde mélancolie. Pour se dissiper, il voulut prendre le plaisir de la chasse; mais, frappé d'un coup de soleil, il tomba malade, et mourut trois semaines après, le 21 août, jour anniversaire de celui où il avait été élu grand-maître, onze ans auparavant. Son éloge est renfermé dans ce peu de mots : L'ordre de Malte, et peut-être même l'Europe chrétienne, lui doit sa conservation (*Art de vérifier les dates*). Par ses travaux de fortifications, il avait rendu Malte imprenable, au dire de tous les ingénieurs. C'est ce que reconnurent les Français, lorsque la trahison leur livra cette île au mois de juin 1798. Cafarelli du Falga, l'un des lieutenants du général Buona-

parte, disait à la vue d'innombrables fossés et contrescarpes : « Il est bien heureux que nous ayions trouvé quelqu'un pour nous en ouvrir les portes, car jamais nous n'aurions pu y entrer. (1) » D—R—R.

VALETTE (BERNARD DE LA), frère du duc d'Espèrnon, naquit, en 1553, de Jean de La Valette, mestre-de-camp de cavalerie légère. Busbec le fait petit-fils d'un notaire. L'abbé Le Gendre le dit issu d'un capitoul de Toulouse; et dans l'un ou l'autre cas, l'origine de la maison de La Valette ne serait pas fort ancienne. La vie de Bernard, ayant été plus guerrière que politique, ne présente que des faits militaires. Il se distingua surtout dans les guerres du Piémont, fut nommé gouverneur du Dauphiné en 1583, gouverneur de Provence en 1587, et devint aussi amiral de France. Cette charge, qui fut long-temps donnée à des généraux de terre, passa successivement au duc d'Espèrnon et au duc de La Valette. Bernard avait été blessé au siège de Valensole; il fut tué à celui de Roquebrune près de Fréjus, le 11 février 1592. Il n'avait que trente-neuf ans, et mourut sans laisser de postérité de sa femme, Anne de Batarnay. De Thou fait ce bel éloge de Bernard de La Valette : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus*. On ne remarquait en lui ni la fierté insultante, ni l'ambition sans frein, ni les vices brillants de son frère. Il fut plus estimable : il est moins connu. Un Bourguignon, Jean Robelin, fit imprimer, en 1587, un *Discours* à sa louange; et Honoré Mauroy a publié, en 1624, à Metz, un *Discours*

de la vie et des faits hérités de Bernard de La Valette, réimprimé à la suite des *Mémoires de Secousse sur le maréchal de Legarde*, Paris, 1767, in-8.

VALETTE (BERNARD DE LA), second fils du duc d'Espèrnon, naquit à Angoulême en 1567, sur la terre de Villebon en Angoumois, érigée en duché-pairie en 1631 par Bernard de La Valette, à l'époque (1631) que le futur cardinal de Richelieu, pour le cardinal de Richelieu et le duc et le cardinal furent au parlement le même jour. Le cardinal de Richelieu avait épousé une nièce de Richelieu (la fille du baron de Richelieu chateau), pour arrêter les desseins de ce ministre contre le duc d'Espèrnon, dans la fâcheuse affaire de la succession de ce seigneur s'était faite avec le cardinal de Bordeaux (V. S. S. S.). Les Espagnols étant entrés dans le pays de Labour (1636), Le Duc marcha contre eux avec l'aide de son père et quelques militaires semblées à la hâte. Il défait les Espagnols : c'est le nom qu'on donne à ces combats en Guienne, à des paysans dont le nombre et l'audace surpassaient le gouvernement. Il est nommé lieutenant-général de l'infanterie de France où il était employé par les ordres du prince de Condé (1638). Le siège de Bidassoa fut entrepris. Une flotte fut mandée par l'archevêque de Bordeaux (V. Sourdys), était destinée à empêcher l'introduction de poudre et des munitions. L'assaut fut résolu, et La Valette devint le premier à donner le signal. Les soldats, pleins d'ardeur, attendaient le signal. Le duc de Richelieu, prétendant que la brèche n'était pas assez de largeur. Le cardinal de Richelieu, se défiant du courage et de la fidélité du duc, lui ordonna

(1) *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle* par M. Lacretelle, tom. XII, p. 524.

dans un quartier éloigné, et son poste à l'archevêque de **ix**, qui venait de brûler ou **r** à fond une flotte espagnole quatre à cinq mille hommes cents pièces de canon. La Va-**ît** : mais l'assaut n'était pas lonné, lorsqu'une armée es-**attaquée** et force les lignes es. Bientôt la confusion est . L'archevêque regagne pré-**ment** ses vaisseaux ; le prince **té** le suit, et marche dans our atteindre une chaloupe. de La Valette est resté dans s. Bientôt le duc de Saint-**le** Comte de Grammont, le de Gesvres, et de Beauvau, de Nantes, se rendent auprès La Valette rallie les débris de , et les conduit à Baïonne. **o** avait été pris sans combat, rtillerie et les bagages. Le de Condé et l'archevêque de **ix** se hâtent d'imputer ce re-**La** Valette. Le duc publie un our se justifier ; le prince de ait paraître une ample réfut-**et** le cardinal de Richelieu, ca plusieurs fois offensé par s satiriques et mordants, an-**publiquement** que si La Va-**jugé**, il fera contre lui l'offi-**ocuteur-général**. Le roi or-**u** duc de venir à la cour ren-**te** de sa conduite. Le duc, **int** la colère du cardinal, e en Angleterre. Richelieu amer en vain, par l'ambas-**de** France, son extradition. **lt** et de La Poterie, conseillers-**sont** chargés de continuer **tion** du procès : « J'oserai répondre, disait Richelieu, **l.** de La Valette ne peut être **incu** de trahison : mais je **;** qu'il n'ait beaucoup de pei-

» ne à se justifier d'une jalousie fu-
 » rieuse qui l'a empêché de faire son
 » devoir, et a produit un aussi mau-
 » vais effet que s'il avait été d'intel-
 » ligence avec les ennemis. Il paraît
 » coupable d'une jalousie criminelle,
 » ou fort malhabile dans le métier
 » de la guerre, ou avoir manqué du
 » courage nécessaire dans une pa-
 » reille occasion. » Le cardinal de
 La Valette, qui commandait alors
 l'armée française en Italie, consulta
 le cardinal-ministre sur la conduite
 qu'il devait tenir dans cette affaire ;
 et il finit par lui écrire : « Puisque
 » mon frère continue de vivre d'une
 » façon qui ne peut vous être agréa-
 » ble,.... je suis le premier contre
 » lui. » Cependant, le prince de Con-
 dé ne cessait de déclamer, en Guieu-
 ne, contre le duc d'Espernon et contre
 tous ses enfants. Le duc de La
 Valette fit paraître une réponse vio-
 lente, qu'on trouve, mais non à sa
 place, dans les *Mémoires* du duc de
 Rohan. Il traite le prince de *mauvais*
orateur, qui ne sait pas *mieux se*
servir de la langue et de la plume
que de l'épée. Il justifie, avec force,
 sa conduite devant Fontarabie, et
 dit : « Puisque vous m'avez tiré de
 » mon poste, qui vous empêchait de
 » mieux faire par un autre ? Une
 » heure de vigueur suffisait, dites-
 » vous, pour vous rendre maître de
 » la place. En cela vous vous con-
 » damnez vous-même. Je ne vous ai
 » lié ni la langue ni les mains pour
 » vous empêcher de commander et
 » d'agir.... Si vous m'imputez votre
 » déroute, je puis répondre que s'il
 » y avait encore quelque reste de for-
 » tune et d'honneur à sauver, je le
 » garantis du naufrage ; j'empêchai
 » que tout le sang de l'armée ne fût
 » répandu avec honte, et que la
 » perte ne fût plus grande que le

» déshonneur. » Enfin, faisant allusion aux liaisons particulières du cardinal de La Valette avec la princesse de Condé, le duc ajoute ce trait outrageant : « Mes frères ne sont pas plus coupables que mon père. Je ne sais pourquoi vous voulez les envelopper dans ma disgrâce : peut-être vous les laissez pour quelque raison que vous ne voulez pas dire. » Un tribunal extraordinaire fut établi pour juger le duc de La Valette. Ce tribunal, présidé par le roi, était composé de ducs et pairs, de conseillers-d'état, de tous les présidents à mortier, et du doyen du parlement. Ils furent mandés à Saint-Germain, sans que les lettres indiquassent le sujet de leur convocation. Un dîner splendide leur fut servi ; ensuite le secrétaire-d'état La Villeaux-Clercs vint leur annoncer que le roi ne les avait appelés qu'en qualité de conseillers-d'état, suivant l'ordre et la date de leurs brevets : mais les membres du parlement répondirent qu'étant venus en corps, ils ne pouvaient se séparer. Une négociation s'ensuivit : les membres du parlement persistèrent, le roi céda : ils entrèrent, et se placèrent en corps dans la salle du conseil. A la droite du roi étaient assis le cardinal de Richelieu, les ducs d'Uzès et de La Rochefoucauld, Bouthillier, surintendant des finances ; Jacques Talon, Brulart de Léon, Aubri et Le Bret, conseillers-d'état ; à sa gauche, le chancelier de l'Aubespine de Chasteauneuf, le duc de Montbazou, le maréchal de Saint-Luc, les présidents du parlement et le doyen Pinon. Les deux rapporteurs, Machault et de La Poterie, s'assirent au bas de la table. Le capitaine des gardes et le premier gentilhomme de la chambre étaient debout derrière le

fautour du roi. Les quatre secrétaires restèrent aussi debout pendant la séance, suivant l'usage de ce temps-là : « Je vous ai mandés, dit le duc de La Valette. Vous allez entendre le rapport. Le premier président Le Jay prit la parole : « Sire, nous plions très-humblement Votre Majesté de nous dispenser d'être ici ; nous ne pouvons le faire dans le parlement. S'il plaît à Votre Majesté d'y renvoyer l'arrêt suivant les ordonnances, on y cédera dans les formes contraires. — Je ne le veux pas, répondit le roi. Vous faites les difficultés ; il semble que vous vouliez m'en en tutelle ; mais je suis libre, et je saurai me faire justice. » C'est une erreur grossière de s'imaginer que je n'ai pas le pouvoir de faire juger les pairs du royaume où il me plaît ; que m'en parle plus ; contentez-vous d'opiner au procès. » Al chancelier cherche à prouver que le parlement de Paris n'avait ni ordonnances, ni possession de la terre qui lui assurait le droit exclusif de juger les pairs. Personne n'osa répliquer. Le rapport est fait en moins de deux heures. On lit l'arrêt en présence du procureur-général ; il requiert que le duc de La Valette soit décrété de prise de corps et conduit à la Bastille. On passe ensuite aux opinions. Le roi prit la parole : il commence par le doyen Pinon : « Quel est votre avis ? — Puisque M. de La Valette est un pair de France, je supplie Votre Majesté de le renvoyer au parlement. — Opinez. — Je suis d'avis que M. de La Valette soit renvoyé au parlement pour y être jugé. — Je ne le veux pas. C

opiner. — Sire, un renvoi
avis légitime. — Opinez sur
, autrement je sais bien ce
urai à faire. — Sire, puis-
tre Majesté me l'ordonne,
de l'avis des conclusions. »
dent de Nesmond et le pré-
quier déclarent que, puisque,
surs remontrances et leurs
ions, le roi veut traiter cette
us son conseil, ils sont
du décret suivant les cou-
Le président de Mesmes
bonnet. Le président de
ayant remarqué qu'avant
re sa place Richelieu avait
roi ferait appeler une se-
sis le duc de La Valette
il fût jugé, dit qu'il approu-
verture proposée par M. le
Le chancelier fait observer
dinal n'a pas encore opiné :
ais bien, reprend Baillet;
ne dis pas que je suis de
le son éminence; mais que
uve son ouverture. — Ne
ouvrez pas de mon man-
lit le cardinal : je n'ai pas
e vous le prêter; » et le pré-
confondu, ne trouve alors
oyen de se tirer d'embar-
e déclarer qu'il est de l'avis
usions. Le président de No-
remarque au roi que la
e est defectueuse, parce que
témoins n'y est pas expri-
la est vrai, dit le monar-
- Ma conscience, ajoute le
nt, ne me permet pas d'o-
ici; mais puisque j'y suis
ar le commandement expri-
tre Majesté, je suis d'avis
de La Valette soit ajourné
uellement. » Le président
vre parle à son tour, et
ces nobles paroles au roi :
Majesté, Sire, pourrait-elle

» soutenir ici la vue d'un gentilhom-
» me sur la sellette, et qui ne sortirait
» de votre présence que pour aller
» mourir sur un échafaud? Cela
» est incompatible avec la majesté
» royale. Le prince porte partout
» les grâces avec soi; s'il entre dans
» une église interdite, la censure est
» aussitôt levée selon les règles du
» droit. Tous ceux qui paraissent
» devant lui doivent se retirer con-
» tents et joyeux. — Opinez sur le
» fond. — Sire, je ne puis être d'un
» autre avis. » Le chancelier veut
faire quelques instances : « Monsieur,
» reprend Bellièvre, si vous préten-
» dez me donner ici des instructions,
» vous y perdrez votre temps, je
» persiste dans mon sentiment. » Le
premier président Le Jay, après
avoir insisté sur le renvoi au parle-
ment, fut de l'avis des conclusions.
Les conseillers-d'état, les ducs et
pairs, le chancelier, le cardinal et le
roi lui-même opinèrent aussi pour le
décret de prise de corps. Quand la
séance fut terminée, le roi appela les
présidents et le doyen du parlement :
« Je suis, leur dit-il, fort mécontent
» de vous. Vous me désobéissez tou-
» jours. Ceux qui disent que je ne
» puis pas donner les juges qu'il me
» plaît à mes sujets, quand ils m'ont
» offensé, sont des ignorants qui
» sont indignes de posséder leurs
» charges. » On eût dit qu'en servant
ainsi la passion de son ministre,
Louis XIII voulait faire croire à
une grande fermeté de caractère;
mais, malheureusement, il la dé-
ployait alors contre les principes, et
il parlait en maître absolu. On accu-
sa le secrétaire-d'état Le Bret d'a-
voir proposé à un roi de France
l'exemple des sophis de Perse et des
sultans de Constantinople, pour lui
montrer toute l'étendue de son auto-

rité; et on reprocha au secrétaire-d'état Brulart d'avoir cité, pour appuyer son avis, les procédures violentes des anciens tribunaux de l'Allemagne. Le lendemain, un arrêt du conseil ordonna que le duc de La Valette « serait pris au corps et amené à la Bastille, sinon ajourné à son de trompe; que cependant ses biens seraient saisis, etc. » Le 14 mai, les juges par commission se réunirent dans le cabinet du roi. Le cardinal de Richelieu se retira, comme parent de l'accusé. La Poterie fit le rapport. On lut ensuite les conclusions du procureur-général Molé : il requérait que le duc de La Valette fût déclaré criminel de lèse-majesté, coupable de trahison, de lâcheté, de désobéissance, condamné à être décapité; et ses biens confisqués. Tous les juges-commissaires furent de l'avis des conclusions, excepté le président Bellièvre, qui déclara ne voir aucune trace de trahison, et ne pas trouver une preuve suffisante dans ce propos d'une femme de Fontarabie, qui, mettant en vente le manteau du prince de Condé, avait dit : « On ne vendra jamais ainsi les hardes du duc de La Valette; il est trop de nos amis. » Le roi, mettant son chapeau sur la table, opina en ces termes : « Messieurs, comme je n'ai pas été nourri dans le parlement, je n'opinerai pas aussi bien que vous. Je dirai seulement à ma manière, qu'il ne s'agit ici ni de la lâcheté du duc de La Valette, ni de son ignorance dans les fonctions de sa charge. Il l'entend fort bien, et a du cœur. Je l'ai vu moi-même se comporter avec courage en plusieurs rencontres; mais il n'a pas voulu prendre Fontarabie... Il n'a pu se conduire comme il l'a fait que par un

» mouvement de jalousie qui
 » être justifié par aucun pré
 » J'avais dessein de vous pr
 » ce qui arriva à Corbie; ma
 » circonstance n'est pas dans
 » cès. Il est vrai que M. de
 » lette voulut débaucher M.
 » d'Orléans et M. le comte c
 » sons, pour tourner leurs
 » contre moi, et m'enlever a
 » le cardinal de Richelieu.
 » lui et M. de La Valette
 » vaient enlever M. le card
 » cette entreprise ne leur ay
 » réussi, lui-même l'a déclaré
 » fait connaître le caractère
 » esprit. » Il paraît que le c
 » connaissait et redoutait ce ca
 On l'avait plusieurs fois ente
 re : *L'affaire d'Amiens n*
oubliée. Cette circonstance n
dans le procès, disait Louis
 elle n'y était pas en effet; ma
 bien elle dut y peser! et qui
 affirmer qu'elle seule ne fit pa
 ter ce procès où elle ne devai
 tant point figurer? L'arrêt d
 fut exécuté en effigie. Un tab
 présentant le duc de La Val
 l'échafaud fut porté par le bo
 de la Bastille à la Grève, le
 1639; et ce simulacre d'ex
 fut fait aussi à Bordeaux et à
 ne. En vain Richelieu a voul
 fier, dans son Testament po
 la rigueur de cette sentence :
 fut approuvée par les contem
 ni pour le fond ni pour la for
 parut menacer d'un renverser
 antiques lois de la monarchie.
 affaire est singulière, disent
 dacteurs de la *Bibliothèque*
que de la France, en ce qu'
 un roi, assis au rang des jug
 imposer presque la nécessité
 damner à mort. » Louis XII
 rut: Richelieu venait de le p

tombe. Le duc de La Valette en France, et l'unique arrêt contre lui fut cassé par le parlement le 16 juillet 1643. Il avait titre de duc d'Espernon, à la mort de son père (1642). Il lui succéda sans le gouvernement de la province, et fut aussi gouverneur de Bourgogne. Il fit, en 1655, à Dijon, une fête triomphale, dont on a une relation française, sous ce titre : *Les triomphantes du duc d'Espernon*, imprimée à Dijon, in-fol., une relation latine, intitulée : *Simi ducis Espernonii triumphantis honoraria ac superba procerum in urbem Divionensium*, in-4°. Le P. Motet, jésuite d'Espernon, avait déjà publié l'*Enlèvement de la duchesse de La Valette*, en 1650, Paris, 1654, in-fol. Les malheurs du duc de La Valette ne parurent pas avoir un caractère. Il s'embarassa de faire estimer sa vie et sa administration. Il mourut le 25 juillet 1661, et ne laissa une fille, qui se fit religieuse (1). Le duc d'Espernon passa au duc de La Valette, par sa mère, élène de Nogaret, sœur de Louis duc d'Espernon. On a du duc de La Valette, une *Relation du voyage de Fontarabie, et de la levée de la duchesse de La Valette, avec la Réponse de M. le duc de Condé*. On trouve à la bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits de Fontanieu, le *Procès critique au duc de La Valette*, Paris, 1638 et 1639, in-fol. Une

Christine de Foix de La Valette d'Espervilliers sous le nom de sœur Anne-Marie, morte le 25 août 1701, âgée de 77 ans, a gravé son portrait, et Jacques-Louis de Sorbonne, frère de Despréaux, en a gravé une, qui n'a point été imprimée, mais qui est manuscrite dans plusieurs cabinets. C'est une singularité, des détails de la cour de Louis XIV.

relation de ce procès est imprimée dans le second volume des *Mémoires de Montrésor*. V—VE.

VALETTE (LOUIS DE NOGARET, cardinal DE LA), second fils du duc d'Espernon, né le 8 février 1593, fut d'abord abbé de Saint-Victor de Marseille, puis archevêque de Toulouse. Il prit le parti de Marie de Médicis, et concourut à son enlèvement du château de Blois; mais il ne tarda pas à abandonner la reine-mère pour s'attacher au cardinal-ministre, dont il devint l'ami et le serviteur le plus dévoué. Richelieu vit chanceler sa fortune, en 1630, dans une révolution de cour, qui fut appelée la *journee des dupes*. Louis XIII, obsédé par sa mère, paraissait près de céder à ses cris et à ses importunités. Le garde-des-sceaux Marillac était le plus dangereux adversaire du cardinal, à qui il devait sa fortune. Les courtisans voyaient déjà la chute du ministre. Sa disgrâce était commencée : il se tenait renfermé dans son cabinet avec le cardinal de La Valette; il brûlait ses papiers, et allait se retirer à Pontoise : « Suivez le roi » à Versailles, lui dit son ami, tentez un dernier effort pour reprendre votre ascendant. Si vous quittez la cour, vous serez bientôt oublié; et le champ libre restera à vos ennemis. » Richelieu goûta ce conseil : il se rendit à Versailles; La Valette l'y suivit; et le pouvoir du ministre grandit au sein de cet orage. Marillac perdit les sceaux. Il mourut, deux ans après, prisonnier du cardinal; et le maréchal, son frère, porta sa tête sur l'échafaud. Le duc d'Espernon, long-temps si fier et si puissant, ne put lutter contre Richelieu. Il s'indignait de voir son fils attaché à ce ministre; et il appelait plaisamment le cardinal de La

Valette le *cardinal-valet*. Ce n'était pas sans raison ; car ce prince de l'Église était aussi le très-humble serviteur du fameux capucin Joseph. Chavigny disait, dans une de ses lettres au prélat : « Prenez-garde, Monseigneur, à ce que vous écrivez au » *patelin* (il l'appelle aussi quelquefois *Nero*) ;..... écrivez pourtant » toujours audit *patelin* avec grand » de amitié (1637). » Le cardinal de La Valette avait ambitionné la gloire des armes. Richelieu lui fit donner (1635) le commandement d'une armée composée de dix-huit mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux, qui fut envoyée en Allemagne, et se joignit à celle du duc de Weymar. Le cardinal avait pour maréchaux-de-camp le comte de Guiche et le vicomte de Turenne. Une des graves difficultés de cette époque était d'accorder Weymar et La Valette, un cardinal et un prince protestant, sur le cérémonial. Weymar, qui conserva la principale autorité dans le commandement, laissa volontiers au cardinal tous les honneurs qu'il demandait. Les deux armées réunies attaquèrent avec succès le camp de Galas, devant la ville de Deux-Ponts, et forcèrent Mansfeld à lever le siège de Maïence. Mais le cardinal s'était peu occupé des moyens de faire vivre les soldats au-delà du Rhin. Il avait reçu d'excellentes instructions, qu'il ne put ou ne voulut pas suivre. La famine menaçait l'armée ; le pain coûtait un écu la livre ; les troupes murmuraient : la sédition était à craindre. Enfin le cardinal prit le parti de ramener en France une armée qui allait périr ou se dissoudre. Son carrosse fut livré aux flammes. Il fit brûler tout ce qui ne pouvait être transporté sur le dos de quelques mulets et du petit nombre

de chevaux que la faim n'avait encore moissonnés. L'artillerie fut enterrée. Treize jours d'une marche rapide, à travers des montagnes défilées, où l'armée ne vit que d'herbes et de racines, sans avoir épuisé toute sa force, les régiments, détachés de l'armée de Galas, vinrent fondre sur l'ennemi. Le combat fut terrible. Les impériaux, mis en déroute, perdirent sept étendards, une bannière française victorieuse, qu'ils perdirent dans sa marche ; six mille hommes, et se trouvait restés quatorze mille, se retira en Lorraine où Weymar, plus heureux et plus habile que le cardinal, ramena ses troupes sans que les impériaux eussent entamées. Les deux généraux se rendirent à Paris, où le prince ne nouvelle campagne fut réglée par Richelieu, assisté du maréchal de Force, du marquis de Feuquieres et du P. Joseph. Dans la discussion le capucin indiquait du doigt sur la carte, les villes qu'il fallait prendre. « Monsieur Joseph, dit le cardinal, » Weymar, tout cela serait possible si l'on prenait les villes de » bout du doigt. » Cependant Richelieu et Urbain VIII trouvaient mauvais que le cardinal fût réuni à un prince protestant dans le commandement d'une armée. La Valette reçut de Richelieu un bref qui défendait une telle union ; mais Richelieu et Louis XIII ne valurent auprès du Saint-Siège que la capacité militaire du cardinal. Les protestants payèrent de l'exemple du cardinal l'infant, qui commandait les troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le pape souffrit que son bref restât sans exécution. La Valette rentra en France avec une armée de dix mille hommes (1637). L

lui Turenne, Gassion, hal de France, et alors onel. De Thou, qui plus : l'échafaud, faisait les attendant. La campagne a prise de Gateau-Camudrecies, de Maubeuge. ors un singulier spectacle française, que comardinal de La Valette, ec une armée espagnole, par le cardinal-infanti; l'Église en armes contre tion catholique, pour her le luthéranisme en a campagne de Flandre par la prise de la Calivrance de Maubeuge. (1638), La Valette lans le commandement 'Italie, le maréchal de venait d'être emporté et de canon. Au titre il réunit celui de plé, et commença par raité d'alliance offensive avec la duchesse de ndant Verceil ne put être tre les Espagnols, que le marquis de Léganez; 'une place si importante s malheurs de cette camfut la dévotion de La helieu, qu'il écrivait à ce (1639) : « Vos intérêts et sont inséparables; et je mais pour moi ce que je rdrai pas pour vous, iantes fois que votre serterra. » Il poussa la serabandonner son frère à du ministre. « Je suis contre lui, écrivait-il (1639); car il est certain, ur, que je serais le plus me du moude si je ne vtre service, non-seule-

» ment à ses intérêts, mais aussi aux
» miens propres. » Le cardinal de
La Valette laissa condamner son frère
à être décapité! Il venait de prendre
Chivas et de battre les Espagnols,
lorsqu'il mourut de la fièvre, à Rivoli,
le 28 septembre 1639. Le duc de Candale,
son frère aîné, était mort à Casal,
au mois de février (V. CANDALE);
et le duc de La Valette avait été exécuté
en effigie le 8 juin. Lorsque le duc d'Espernon
apprit qu'il venait de perdre, dans son
fils, le seul appui qui lui restât à la
cour, il soupira, et dit : « Seigneur,
puisque vous avez réservé ma
vieillesse pour survivre à la perte de
mes trois enfants, donnez-moi, s'il
vous plaît, la force de supporter la
rigueur de vos jugements. » Richelieu
dit, dans son Testament politique, que le
chagrin causé au cardinal de La Valette
par l'infidélité de son frère, et le dépit
de voir périr le Piémont à sa vue,
lui donnèrent le coup de la mort.
Le P. Vincent, de Rouen, religieux du
tiers - ordre de Saint - François,
fit imprimer à Toulouse, en 1643, in-4°,
un *Discours sur la mort du cardinal de
La Valette*. On y a joint : *Cardinalis
Valeætæ tumulus, epitaphium*, etc.
Les historiens contemporains n'ont
point ménagé les vices de ce prince de
l'Église. Il était hautain et avide comme
son père. Il joignait la prodigalité à des
mœurs désordonnées; et ses liaisons
avec la princesse de Condé furent un
sujet de scandale plus éclatant. Il
commanda les armées de France pendant
cinq années. Jacques Talon, qui avait
été son secrétaire, et qui se fit prêtre de
l'Oratoire, rédigea les *Mémoires de sa
vie*. Le manuscrit original de cet
ouvrage, trouvé au château de
Beaupuy en Guienne, a été imprimé à P^a

ris, sous le titre suivant : *Mémoires de Louis de Nogaret, cardinal de La Valette, général des armées du roi en Allemagne, Lorraine, Flandre et Italie, années 1635-1639, 1772, 2 vol. in-12. V—VE.*

VALETTE (LOUIS DE THOMAS DE LA), septième supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, naquit à Toulon, en 1678, d'une famille noble et ancienne, alliée aux plus illustres maisons de la Provence. Son père avait porté les armes avec distinction, sous les rois Louis XIII et Louis XIV. Il était âgé de quatre-vingts ans, lorsque le duc de Savoie vint former le siège de Toulon. Les hussards sardes, après avoir incendié les maisons du village de la Valette, à peu de distance de cette ville, voulurent le forcer, le pistolet sur la gorge, de leur ouvrir les portes de son château. Le généreux vieillard, sans s'épouvanter, dit à l'officier qui les commandait : « Tu » ferais bien, non de me menacer, » mais de me faire tuer, sans quoi, » dès que ton prince paraîtra, je te » ferai pendre. » Le duc de Savoie étant arrivé lui sut bon gré de n'avoir pas douté de sa justice, et eut pour lui toute sorte d'égards. Le fils fut envoyé à Paris, à l'âge de sept ans, avec ses deux frères aînés, dont l'un devint chef d'escadre, et l'autre évêque d'Autun. Ses parents le destinaient à entrer dans l'ordre de Malte, et à servir dans la marine royale; mais sa piété le conduisit, en 1695, dans la congrégation de l'Oratoire. Entraîné par le désir d'une vie plus parfaite, il se retira à la Trappe, d'où il ne serait jamais sorti, si le P. de la Tour, qui sentait tout le prix d'un tel sujet, ne se fût empressé de le réclamer. Pendant qu'il professait la philoso-

phie à Soissons, où sa bibliothèque était un sujet de vénération dans toute la ville, il mourut, en 1710, directeur de la congrégation de Paris; il méritait la confiance des élevés par sa bonté, et l'estime des persécutés par le succès des conversions de piété qu'il allait faire dans les différents établissements de la capitale. Le P. de La Valette avait des vues sur lui pour son successeur, le nomma supérieur de la maison d'Honoré, et le choisit pour son successeur. Après la mort de ce général, les voix furent partagées sur celui qui devait le remplacer. Le P. de La Valette, sur lequel se réunissait un grand nombre de suffrages, avait toutefois la majorité; mais il protesta hautement que le ministère de confiance ne s'en chargerait jamais, n'ayant pas l'unanimité des confrères. Aussi dès qu'il fut réuni en sa faveur, il dispensa la maison, et ne céda enfin qu'à des sollicitations pressantes de M. de La Motte, archevêque de Paris, qui lui dit obligeamment : « Je » prie comme votre ami » parent, et je vous l'ordonne » votre évêque. » Le cardinal Fleury joignit son invitation du prélat, et le roi lui fit par M. Hérault, lieutenant de police, de se rendre aux sollicitations de ses confrères. Sa promotion fut marquée par la levée des cachets qui avaient exclu la congrégation de plusieurs de ses membres pour raison de jansénisme. Le P. de La Valette fut élu cardinal de Fleury. Le zèle de M. Boyer, évêque de Mire-

orageux. Voyant que l'acceptation de la bulle *Unigenitus* était arrêtée dans l'épiscopat désirée par le gouvernement, le la Valette sentit que la concession devait s'y soumettre ou nber. Après avoir résisté longtemps aux instances du ministre de la Cour des bénéfices, il la fit enfin voter dans l'assemblée de 1746, et une loi d'économie qui détermine l'usage du livre des *Reflexions* sur les. Les deux partis qui divisèrent la France à ce sujet ne furent pas satisfaits de ce genre d'action; mais la cour, voyant que le parti de l'assemblée assurait la prévalence du seul corps qui eût jusqu'alors résisté à l'acceptation, s'en empara. Le cardinal de La Rochefoucauld, qui remplaça l'évêque de Meaux dans le ministère de la Cour des bénéfices, jaloux de terminer les contestations qui agitaient le clergé de France, et d'entrer dans une voie pacifique de gouvernement, sur ce sujet, de fréquentes conférences avec le P. de La Valette. Ce prélat rédigea un Mémoire, dont l'objet était de faire imposer un silence sur toutes les disputes : mais il fut trop prompt de cette émission que le plan du P. de La Valette n'eut pas toute son exécution. La division du gouvernement, et celle du régime ecclésiastique, laissant un libre cours à l'esprit conciliant de La Valette, lui donnèrent l'occasion de réparer les maux que le clergé des temps précédents avait causés à sa congrégation. Il occupa sérieusement jusqu'à sa mort, arrivée le 22 décembre 1772; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Doué d'un caractère affermi, d'une vertu qui ne se démentait jamais, il réunissait l'esprit de

société et l'amour de la retraite. Ses discours, remplis d'une onction douce et pénétrante, qu'on admirait surtout dans ses conférences, saisissaient tous les cœurs. Tant de belles qualités étaient relevées par son port majestueux, sa figure patriarcale, et par le talent qu'il avait d'insinuer aux autres les sentiments dont il était animé. Il aimait la pauvreté par-dessus tout : elle respirait dans ses habits et dans ses ameublements. Il refusa d'être héritier de son frère, évêque d'Autun, dans la crainte que la succession d'un évêque ne compromît sa délicatesse par les biens d'Église qui pouvaient y être mêlés. L'ancien maréchal de Biron, retiré à l'Institut, ayant légué par son testament, à cette maison, une somme considérable, il la fit remettre aux curés de Paris, afin qu'elle fût distribuée aux pauvres de leurs paroisses. Louis XV le regardait comme le premier ecclésiastique de son royaume. Benoît XIV le consulta quelquefois, par la voie de ses nonces, sur les affaires de l'Église de France. Ce fut à sa prudence que l'Oratoire dut sa conservation dans les temps difficiles où ce corps se trouva sous son administration. Le cardinal de Belloy lui appliquait ce vers d'Ennius que Virgile s'est approprié :

Unus qui nobis cunctando restituit rem.

Lors de la destruction des Jésuites, il écarta la proposition de se charger de plusieurs de leurs établissements, en disant que l'esprit de l'Oratoire n'était pas un esprit d'ambition et d'agrandissement. Ses liaisons intimes avec M. de Montazet n'auraient pas suffi pour lui faire accepter le collége de Lyon, si le prélat ne lui en eût fait donner l'ordre par le roi. Il n'y a d'imprimé de lui que

ses Lettres circulaires pour la convocation des assemblées générales de sa congrégation. Ce sont autant de petits traités sur certaines vérités importantes, relatives aux devoirs de l'état sacerdotal, et spécialement à ceux de sa congrégation, écrits avec beaucoup de dignité et une grande pureté de style. On aurait désiré rendre publiques ses Conférences de piété pour lesquelles il avait un rare talent; mais on n'en trouva que les canevas, qu'il remplissait d'abondance en les débitant. T—D.

VALETTE (SIMÉON FAGON, dit), né à Montauban en 1719, était dans la première enfance lorsque son père fut proscrit judiciairement. C'était à l'époque du système de Law (*V.* ce nom). Les enfants du proscrit furent élevés avec soin par leur mère, qui avait sauvé son patrimoine, et de laquelle celui-ci prit le nom de Valette. Siméon, jeune encore, s'expatria, et trouva quelques ressources dans la vente et l'exposition des tableaux d'un de ses frères, qui était peintre à Montauban. La poésie était une de ses occupations, mais ne l'empêcha pas d'étudier les mathématiques et le pilotage, dont il fit usage dans ses voyages d'outre-mer. De retour en France, il fut recommandé à d'Alembert, par une nièce de M^{lle}. Quinault (*Voyez* ce nom, XXXVI, 428). D'Alembert, à qui il dédia un ouvrage, chercha vainement les moyens de le placer. Errant de ville en ville, Valette, en se réclamant de d'Alembert, s'adressa, en 1759, à Voltaire, qui lui donna asile pendant quelque temps. Il lui raconta ses malheurs, les embarras de sa vie; et ce récit inspira au philosophe de Ferney, l'idée de sa pièce du *Pauvre diable*. Vers 1760, Valette revint à Montauban, y fonda

une école de mathématiques modique de six francs par donnait aussi des leçons en faible revenu suffisait à ses besoins mais c'est sans doute par l'absence de successions, que le *Pauvre diable* devint propriétaire de la campagne de l'Honorable près de Montauban, dans laquelle il est mort le 29 déc. 1801, à 82 ans et 7 mois. On a de lui *Trigonométrie sphérique par le moyen de la règle et du compas*, 1757, in-8°. II. *L'Astrolabe*, poème, dans le *Mercur* de 1769. Il a inséré plusieurs pièces de poésies dans le *Journal de Trévoux*, de mai 1744 à 1773, et plus tard; c'est dans le *Journal* de novembre 1754, que se trouve le *Petit Chaperon rouge, c'est-à-dire des contes de fées*, par lui-même. III. *Contes nouveaux et par une société*, Amsterdam (Montauban), 1770, deux parties. Le *Petit Chaperon rouge* produit. Quelques contes de Vergier, Grecour, Ferraitaire, La Monnoye, etc., de plus, laissé manuscrits les chants de l'Arioste en vers. On a dit (*Magasin pédagogique*, viii^e année, tom. 243) que Valette avait eu l'idée de faciliter à Voltaire les moyens de publier son *Œdipe* lorsque Voltaire accueillit l'ouvrage, y avait plus de vingt ans. *Éléments de la philosophie naturelle* étaient publiés. M. Tournefort, dans le *Magasin encyclopédique*, 1811, tom. 11, et d'après le *Journal* du 15 mai 1811, a écrit quelques curieuses sur Valette. A

VALGUARNERA (M.), né le 7 octobre 1564, d'une noble famille de Palerme, avait p

ques années à la cour d'Espagne, lorsque, sa femme étant morte, il se fit prêtre, et parvint à jouir de beaucoup de considération auprès d'Urbain VIII. Mongitore, qui en fait un portrait flatteur, le peint comme un homme très-instruit dans la philosophie, la théologie et les mathématiques, comme un polyglotte, qui excellait surtout dans la langue grecque, enfin comme un poète qui faisait des vers italiens, latins et grecs. Cependant l'essai le plus important qu'il nous ait laissé de son savoir appartient à l'érudition historique. Il ne se défendit pas assez d'un écart dans lequel tombèrent alors tous les écrivains qui dirigeaient leurs recherches vers les origines des nations. Ils ne voyaient partout que des Hercules et des Thésées, ou tout au moins des Énéas et des Anténors. Ce fut des géants de la Thrace que Valguarnera fit descendre ses concitoyens; et ce fut ainsi qu'il leur témoigna sa reconnaissance pour l'estime qu'ils avaient pour lui. A un nombre de ses amis étaient J.-B. Marino, Ant. Bruno et Gabriel Chiabrera, qui l'a chanté dans ses vers (Lib. II, pag. 48). Vincent Gramigna a intitulé un de ses dialogues imprimés à Naples, en 1615 : *Il Valguarnera, ovvero della Bellezza*. Ce poète mourut à Palerme, le 28 août 1634, et fut inhumé dans l'église de Saint-Dominique. Ses ouvrages sont : I. *Discorso dell' origine e dell' antichità di Palermo e de' primi abitatori della Sicilia e dell' Italia*, Palerme, 1614, in-4°. Dans cet ouvrage, peut-être trop surchargé d'érudition hébraïque et grecque, Valguarnera, après avoir réfuté l'opinion de Fazello, qui faisait venir les premiers habitants d'Italie de la Syrie, les Araméens, opi-

nion qui est pourtant la plus probable, cherche à établir que ces premiers habitants étaient les géants de la Thrace, dont la langue fut, selon lui, l'éolique. Il raconte merveilles de ces ossements humains d'une grandeur prodigieuse que l'on trouvait, dit-on, si souvent dans les grottes de la Sicile. Un observateur plus éclairé n'y aurait vu que des restes d'animaux. II. *Epigrammata et Anagrammata græca in Urbani VIII P. M. laudem*, Palerme, 1623, in-fol. III. *Memoriale della deputazione del regno di Sicilia e della città di Palerme*, 1630. IV. *Canzoni d'Anacreonte, tradotte in verso scioltto*, Palerme, 1795, in-12. Cette traduction n'a été publiée que deux siècles après avoir été faite. D'autres ouvrages de Valguarnera, restés inédits, sont tout-à-fait perdus. On en trouve les titres dans Mongitore, tom. II, pag. 45. — VALGUARNERA (Annibal Godorani), frère du précédent, fut aussi très-versé dans les recherches des antiquités de sa patrie. UG—1.

VALIERO (Augustin), cardinal et littérateur, naquit à Venise le 7 avril 1531. Après avoir fait ses cours, il s'appliqua avec un soin particulier à la langue latine et aux études ecclésiastiques. En 1561, son oncle Bernard Navagero l'appela à Rome; puis il lui céda l'évêché de Vérone, où Valiero se rendit, et ses exemples furent aussi édifiants que sa prédication était instructive. Il s'était tellement exercé dans la langue latine, qu'il la parlait beaucoup plus facilement que la sienne. Il avait connu à Rome le cardinal Borromée, dont il était estimé. En 1583, Grégoire XIII le fit membre du sacré collège, et l'appela à Rome pour le charger de présider différentes congrégations.

Clément VIII lui conféra l'évêché de Palestrine. L'interdit lancé par Paul V contre les Vénitiens l'affecta au point qu'il mourut de chagrin, le 24 mai 1606. Ses ouvrages sont : I. *De cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4°. Ce livre qui fut publié plus d'un siècle après la mort de l'auteur, contient un catalogue de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. II. *Rhetorica ecclesiastica* : cet ouvrage latin, comme la plus grande partie de ceux de Valiero, fut traduit en français par l'abbé Dinouart, Paris, 1750, in-12. Il eut sept éditions du vivant de l'auteur. III. *Gli antichi monumenti de' vescovi di Verona*. IV. *La Vita di san Carlo Borromeo*. V. *Trattato de' doveri de' vescovi*. VI. *Trattato de' doveri de' cardinali*. VII. *Memoriale di Agostino Valiero sopra gli studi a un senatore convenienti*, etc., Venise, 1803, in-4°, publié par Morelli. Voy. ce nom ; et Tiraboschi, VII, 392-93. — VALIERO (André), sénateur, de la même famille que le précédent, naquit à Venise. Il rendit des services importants à sa patrie et à la littérature. Nous avons de lui *l'Historia della guerra di Candia*, en huit livres, Venise, 1679, in-4°. UG—1.

VALIERO (BERTUCCIO), fut élu doge de Venise, en 1656, pour remplacer François Cornaro. Son règne fut illustré, dès son ouverture, par la grande victoire que remportèrent les Vénitiens sur Sinan Pacha, le 26 juin 1656, à l'entrée des Dardanelles. Treize galères, six vaisseaux et cinq galéasses tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui perdirent, il est vrai, leur amiral Laurent Marcello. La conquête de Tenedos et de Lemnos fut la consé-

quence de cette victoire ; mais ces deux îles furent reprises par les Turcs l'année suivante. Pour obtenir du pape Alexandre VII qu'il assistât la république dans sa guerre contre les infidèles, Valiero et le sénat de Venise consentirent, en 1657, à rappeler les jésuites après cinquante ans d'exil. Bertuccio Valiero mourut en 1658. Jean Pesaro lui fut donné pour successeur. S. S—1.

VALIERO (SYLVESTRE), fils du précédent, fut doge de Venise, en 1694, après François Morosini, et pendant la guerre glorieuse des Vénitiens contre les Turcs. La prise de Citelut en Dalmatie, et celle de Scio dans l'archipel illustrèrent la première année de son règne ; mais Scio fut reprise l'année suivante par les Turcs, après la défaite du capitaine général Antonio Zeno. Pendant trois ans, les Vénitiens ne purent engager la flotte turque à combattre. Toutes les forces des Ottomans étaient alors dirigées vers la Hongrie pour repousser l'attaque du prince Eugène. Les victoires de ce héros procurèrent aux chrétiens le traité glorieux de Carlowitz, ratifié à Venise, le 7 février 1699, par lequel la république acquit la souveraineté de la Morée avec les îles d'Égine et de Sainte-Maure. Sylvestre Valiero survécut encore une année à ces conquêtes. Il mourut le 5 juillet 1700. Louis Mocenigo lui succéda. S. S—1.

VALIGNANI (ALEXANDRE), missionnaire, né en 1537, à Chieti, d'une famille noble, se fit jésuite en 1566, et fut envoyé, en 1573, par François Borgia aux Indes orientales, où il s'acquitta, avec beaucoup de zèle, des fonctions de visiteur et de provincial. Ce missionnaire était un homme très-robuste, et d'une taille athlétique ; les voyages les plus pénis-

et les plus rudes travaux ne purent le rebuter. Après avoir parcouru plusieurs fois le Japon et la Chine, plein d'ardeur pour amener la foi chrétienne les habitants de ces contrées, il mourut à Macao, le 27 avril 1606, à l'âge de soixante-trois ans. Brigantini, dans la préface de *lettres écrites du Japon* par les Portugais, imprimées en portugais, le qualifie Valignani l'apôtre de l'Orient. Ce dernier a laissé les ouvrages suivants : I. *Commentarii ad Japonem et ad cæteras Indiæ nationes fidei mysteriis imbuentibus libri duo*, dans la *Bibliotheca Sæviniana*, dont ils forment les livres 10 et 11. II. *Apologia pro societate Jesu*. III. *Martyrium R. Aquavivæ et quatuor sociorum ex societate Jesu*, Prague, 1617 ; il y en a une édition imprimée en italien. IV. *Litteræ de Japoniæ et Chinæ ab anno 1599*, Anvers, 1603, in-8°, attribué encore à Valignani sous le titre : *De Chinensium moribus*, cité par le P. Jarric, *or de l'Inde*, tome II, liv. 2.

UG—1.

VALIN (RENÉ-JOSUÉ), né à La Rochelle en 1695, y fut avocat, procureur du roi, du corps de ville, procureur de l'amirauté, et membre de l'Académie ; il se distingua par ses ouvrages savants, utiles et dans un style assez correct. Ce magistrat mourut en 1765. On lui a écrit : I. Un Commentaire sur la *Loi de la Rochelle et du paysanais*, la Rochelle, 1750, 3 in-4°. On y trouve un bon Traité de droit commun coutumier. II. *Commentaire sur l'ordonnance marine du mois d'août 1681*, La Rochelle, 1760, 2 vol. in-4°. III. *Traité des prises*, la Rochelle,

1762, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages et principalement le second jouissent d'une estime méritée. T-D.

VALINCOUR (JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE) naquit à Paris en 1653, et son enfance s'écoula sous la direction de sa mère demeurée veuve, circonstance qui fit négliger son instruction. Il se ressentit toujours, dans la suite, de la nullité de ses premières études. En 1681, il entra, sous les auspices de Bossuet, en qualité de gentilhomme, dans la maison du comte de Toulouse, prince du sang et grand-amiral, devint secrétaire de la marine, puis secrétaire des commandements de son patron, et combattit à ses côtés à la bataille navale de Malaga, en 1704. Il y fut blessé à la jambe d'un coup de mitraille. Il remplaça Racine à l'Académie française en 1699 ; et l'Académie des sciences l'admit, en 1721, comme amateur de physique et de mathématiques. Valincour était un de ces demi-seigneurs, demi-gens de lettres, qui n'étant pas assez titrés pour frayer avec les Montmorency, les Mortemart, les La Rochefoucauld, et n'ayant pas assez de talent pour rivaliser avec les Corneille, les Boileau, les Racine, les Molière, voulaient jouer le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs. Il prospéra cependant dans le commerce de Racine et de Boileau, gagna leur amitié, devint leur collègue dans les académies, dans la place d'historiographe, et acquit par de petits vers et des morceaux de prose de courte haleine la réputation d'homme de goût. C'est à lui que Boileau adressa sa onzième satire sur le vrai et le faux honneur. Un événement qui le servit au mieux dans l'esprit du public fut l'incendie qui

consumma, en 1725, sa maison de Saint-Cloud, sa bibliothèque et ses manuscrits; on eut la bonté de croire que des ouvrages importants que l'académicien tenait en réserve, et notamment son Histoire de Louis XIV, avaient péri dans cet accident. Ce fut une excellente excuse pour l'humour paresseuse de Valincour. Il mourut, en 1730, sans avoir été marié. On a de lui : I. *Lettres de la marquise de. . . .*, sur la Princesse de Clèves, Paris, 1678, in-12, réimprimées avec la Princesse de Clèves et la Comtesse de Tende, de M^{me}. de Lafayette, en 1807, in-8°. Cette critique fut attribuée à Bouhours : elle est judicieuse et pleine d'aménité, mais prolixie, et elle manque de franchise. Dans l'incertitude si le roman était de Segrais ou de M^{me}. de Lafayette, Valincour ne s'exprime qu'à demi, pour éviter de trop louer un homme ou de démentir sa galanterie en appréciant l'ouvrage d'une femme avec trop de sévérité. On lui répondit par une brochure intitulée *Conversation sur la critique de la Princesse de Clèves*, (par de Charne), 1679, in-12. II. *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1668, in-12, traduit en anglais, 1681. III. *Discours de réception à l'Académie française*, 1699, in-4°. IV. *Lettre sur Racine*, dans l'Histoire de l'Académie de d'Olivet. V. *Observations critiques sur l'Œdipe de Sophocle*; quelques *Odes* d'Horace, traduites en vers; des *Stances*, des *Contes*, etc. Valincour est auteur de la *Préface* de l'édition de 1718, du Dictionnaire de l'Académie. Il avait fait aussi, selon le P. Lelong, l'*Histoire du connétable de Bourbon*. Fontenelle a donné l'Éloge de Valincourt, en 1730. F—r.

VALKENBURG (DIRCK ou THIERRY), peintre, né à Amsterdam en 1675, annonça, presque au sortir de l'enfance, des dispositions si rares pour le dessin, que son père, qui aimait les arts, le mit sous la direction d'un nommé Knilenberg, que l'élève quitta au bout de dix-huit mois, pour suivre les leçons de Melchior Musscher, du bourgmestre Volenhoven, et enfin de Jean Weenix. C'est sous ce dernier maître qu'il acheva de former son goût et sa manière. Il parcourut alors la Gueldre et l'Over-Yssel, et vit partout ses portraits et ses tableaux de nature morte extrêmement recherchés. Il résolut alors de passer en Italie; traversa, pour se rendre dans cette contrée, une partie de l'Allemagne, et dans toutes les villes où il s'arrêta obtint les succès les plus flatteurs. L'évêque d'Eystadt, le prince Louis de Bade, voulurent en vain se l'attacher par les offres les plus brillantes : rien ne put le détourner de son voyage. Arrivé à Vienne, il trouva que sa réputation l'avait devancé; le prince Adam de Lichtenstein desira voir ses ouvrages; l'artiste n'avait alors que le seul tableau auquel il travaillait; il l'envoya encore tout frais au prince qui voulut, à tout prix, le garder, et qui en commanda trois autres, exigeant que le peintre logeât dans son palais et mangeât à sa table. Un accueil aussi flatteur changea les idées de Valkenburg : il renonça à son voyage de Rome, et, comblé de présents, il revint dans sa ville natale, où le roi d'Angleterre, Guillaume III, donna l'ordre à Desmarets, contrôleur de ses bâtiments, de le charger de peindre, dans le palais du Loo, quelques tableaux d'oiseaux rares et étrangers; mais avant que Valkenburg eût com-

mencé ces ouvrages, la mort enleva le prince auquel ils étaient destinés. Le roi de Prusse lui fit offrir de venir dans ses états, avec une pension et le titre de peintre de la cour ; mais encore dans toute la chaleur d'un nouveau mariage, Valkenburg refusa, et il ne tarda pas à s'en repentir. La femme qu'il avait épousée fut pour lui, par son caractère, une source de chagrins. Voulant retrouver la paix qu'il avait perdue, il s'embarqua pour Surinam ; mais le climat de ce pays était contraire à sa santé : au bout d'un séjour de deux ans, il se vit obligé de revenir en Europe, où il reprit le pinceau ; les chagrins et la maladie avaient affaibli son talent, et ses derniers ouvrages furent jugés inférieurs à ceux qui avaient établi sa réputation. Il peignait le portrait avec goût ; son coloris était juste et vrai ; sa touche franche et vigoureuse, et il avait le mérite de saisir la ressemblance. Mais c'est surtout par ses tableaux de nature morte qu'il obtint la réputation qu'il a conservée. Parmi les plus remarquables, on cite un *Lièvre mort* ; des *Oiseaux morts*, avec quelques attributs de chasse ; un *Chat qui tient un coq sous ses pattes*, etc. Ses ouvrages sont recherchés. Cet artiste mourut, le 22 janvier 1721, d'une attaque d'apoplexie attribuée à ses chagrins domestiques. P—s.

VALLA (LAURENT), l'un des premiers philologues du quinzième siècle, et peut-être celui qui, avec le Pogge, contribua le plus au renouvellement des lettres antiques, naquit à Rome en 1406. Ses parents appartenaient à de bonnes familles de Plaisance, et son père, savant docteur en droit, était avocat consistorial auprès du Saint-Siège. Il le perdit à l'âge de treize ans ; mais il lui restait,

pour surveiller son éducation, un oncle, secrétaire apostolique, auquel il ne put succéder, et sa mère qui jouissait d'une fortune honorable. De très-bonne heure, il dut profiter des leçons de Léonard Bruni (d'Arezzo), sur la langue latine, puisqu'il se vanta de l'avoir eu pour maître ; mais ce savant ne resta à Rome que jusqu'en 1415. Il étudia aussi la langue grecque ; à l'âge de trente-six ans il prenait encore des leçons particulières de Jean Aurispa ; mais bien qu'il ait rendu d'éminents services à son siècle par de nombreuses versions d'auteurs grecs, c'est surtout comme latiniste qu'il acquit une immense célébrité. Il faut observer quels étaient les besoins et les caractères de cette époque pour concevoir toute l'importance des travaux philologiques de Valla, ainsi que l'extravagance grossière des guerres de plume qui l'occupèrent toute sa vie, et qui ont produit cette multitude de diatribes dont ses œuvres sont remplies. En 1431, après avoir vainement sollicité, auprès du pape Martin V, l'emploi de secrétaire apostolique qui lui fut refusé à cause de sa jeunesse, peut-être aussi par un premier effet de cette inimitié qui devint ensuite si violente entre le Pogge et lui (c'est du moins ainsi que Valla le rapporte lui-même), il se rendit à Plaisance pour y recueillir quelques biens de famille. Les débats orageux qui bientôt après s'élevèrent à Rome entre le nouveau pape Eugène IV et les Colonne, l'engagèrent à se transporter à Pavie : il y devint professeur d'éloquence, et compta parmi ses auditeurs Antoine Astesano, ou d'Asti, qui se distingua par ses poésies latines, où il a consigné un souvenir de reconnaissance

pour son maître. A cette époque, Bartole enseignait le droit romain dans la même ville : le latin barbare des jurisconsultes offensait l'oreille de Valla, et il se permit de fréquentes plaisanteries contre le célèbre légiste : s'il faut en croire les *Invectives* que le Pogge lança plus tard contre lui, les écoliers de Bartole, irrités par un pamphlet de Valla contre leur maître, voulurent se jeter sur lui, et l'auraient mis en pièces sans l'intervention d'Antoine de Palerme (*Panormitano*). Valla démentit ce fait, en disant que l'affaire s'était réduite à une dispute entre Bartole et lui, ajoutant qu'au lieu de lui être utile, Antoine de Palerme s'était dès lors déclaré son ennemi. Quant au pamphlet, il nous a été conservé : c'est un des morceaux les plus piquants de l'auteur, à part les injures et la polémique sur le foud. Il y qualifie Bartole, Balde, Accurse, d'*oies*, qui ont succédé aux *cygnes* de la jurisprudence, tels que les Sulpitius, les Scævola, les Paul, les Ulpieu; ensuite il raconte avec beaucoup d'agrément une conversation qu'il eut avec un admirateur passionné de Bartole, qui exalte au-dessus des meilleurs ouvrages de Cicéron un traité du fameux jurisconsulte sur le blason : *De insigniis et armis*. Il passe ensuite à la réfutation des principes de l'ouvrage sur les figures, les couleurs, la position, etc., des armoiries. Cette critique, en forme de lettre au savant Candido Decembrio, est l'ouvrage d'une seule nuit. On la trouve dans les OEuvres de Valla, in-fol., et imprimée à part, Bâle, 1518, in-4°. Mais ce premier combat n'était qu'un prélude à de plus animés. Au milieu d'une société encore à demi-barbare, l'orgueil du savoir concentré entre

quelques hommes ne connaissait aucune limite ; et les fureurs de l'amour-propre irrité, aucun ménagement. Le bon goût et le sentiment des convenances sociales, qui ont depuis imposé plus de décence aux querelles littéraires, étaient à peu-près inconnus. C'était beaucoup alors, et ce fut la gloire de Valla, d'y préparer les esprits par une intelligence plus délicate des nuances d'une langue savante. Il fallait d'abord polir la latinité de son temps : la politesse des formes ne devait venir qu'ensuite. D'ailleurs la manie déclamatoire convenait assez aux subtilités de l'enseignement des écoles ; elle se prêtait aux premiers développements du style comme des pensées ; et l'antiquité, vers laquelle on se portait avec tant d'ardeur, n'offrait que trop de modèles de déclamations et d'invectives oratoires. Les injures les plus brutales, les récriminations personnelles et les calomnies les plus atroces, dont les lecteurs modernes se scandalisent, n'étaient guère considérées que comme des mouvements d'éloquence et de véritables fleurs de rhétorique. Ces réflexions nous ont paru nécessaires pour rendre compte de la vie littéraire de Valla, et elles s'appliquent également à ses plus célèbres adversaires. Elles nous font concevoir comment il se peut qu'en tête de ses *Antidotes* contre les *Invectives* du Pogge, on lise *Ad Nicolaum quintum, Pont. Max.*, et que le pape, protecteur des lettres, auquel s'adressait cet étrange hommage, ne cherchât point à rapprocher deux ennemis qui le prenaient pour témoin de leurs odieux combats. Les mêmes motifs nous dispensent d'ajouter la moindre foi à des faits scandaleux imputés de la sorte à Valla, et que plusieurs biographes

paraissent avoir pris beaucoup trop au sérieux. Telle est l'imputation d'un faux en écriture, fabriqué par lui, suivant le Pogge, pour se libérer des dettes dont il était accablé, et pour lequel il aurait été promené dans Pavie avec une mitre de papier blanc sur la tête, « et ainsi, » fait évêque avant l'âge, sans aucune dispense. » Cette mitre, est-il dit ensuite, déposée par Valla au palais épiscopal de Pavie, dans la crainte, sans doute, d'encourir les censures de Rome, y est restée suspendue en mémoire de ce grand événement. C'est l'évêque de Pavie, mort à l'époque où le Pogge écrivait, qui lui a fait part en riant de ces détails. A une telle inculpation, Valla répond en invoquant le témoignage d'autres prélats et personnages distingués qui l'ont connu; il somme son ennemi de fournir d'autres preuves, et à son tour il l'accuse d'avoir vendu de faux brefs au nom d'Eugène IV, en sa qualité de secrétaire apostolique, dans l'affaire du schisme grec. Valla ne resta pas longtemps à Pavie. Une peste qui s'y répandit dispersa l'université. Il alla enseigner à Milan, à Gènes, à Florence. Bientôt il fut connu du roi d'Aragon, Alphonse, occupé alors de la conquête du royaume de Naples et grand admirateur des talents littéraires. Valla le suivit dans ses guerres et ses voyages, depuis 1435 jusqu'en 1442, époque où ce prince se rendit maître de Naples, le servant sans doute plus de ses leçons que de son bras. Cependant, pour repousser le reproche de lâcheté que Pogge lui adresse, il se vante des campagnes maritimes qu'il a faites, des dangers auxquels il s'est exposé, soit dans un combat naval près d'Ischia, soit ailleurs. Dans une de ces

occasions, étant allé voir son frère, prieur d'un couvent à Salerne, la maison fut attaquée; il combattit, dit-il, avec vaillance, et parvint à sauver le monastère. C'est ici que, pour ne pas laisser sans récrimination le reproche de son adversaire, il décrit la scène de soufflets et de coups de poing entre Georges de Trébisonde et le Pogge, en pleine chancellerie, sur le lieu même de l'ancien théâtre de Pompée (Voy. POGGIO, XXXV, 133). Peu de temps après le triomphe d'Alphonse, Valla partit de Naples et revint à Rome (1443). Il sortait d'une cour ennemie des prétentions temporelles du Saint-Siège: les conciles de Bâle et de Florence, qui venaient de finir, avaient ramené l'attention sur l'origine de ces prétentions: voulant en interroger les titres, il avait entrepris, dès 1440, un ouvrage très-remarquable, qu'il intitula: *Declamatio de falsò credità et ementitâ Constantini donatione*. La prétendue donation de Rome, faite aux papes par Constantin, était alors hautement affirmée par les souverains pontifes, et le document apocryphe sur lequel on l'appuyait paraissait même étendre cette donation à toutes les provinces occidentales de l'empire: l'Italie, la Gaule, l'Espagne, la Germanie, la Grande-Bretagne. Valla s'élève contre l'auteur obscur de cette absurde invention avec toute la véhémence qu'annonce son titre *Declamatio*, et toute l'âpreté de ses formes polémiques, le traitant d'imposeur, de scélérat, d'ignorant stupide, comme si c'eût été l'un de ses contemporains; mais aussi avec beaucoup de sens et une variété singulière dans les preuves qu'il accumule, sans oublier de relever, en passant, les locutions barbares que ce faussaire

prête au grand Constantin. Ce qui est plus singulier encore pour l'époque, ce sont les maximes simples et fortes que l'auteur tire de l'Évangile sur l'empire spirituel et sur l'ambition sacerdotale, contre laquelle il semble vouloir exciter les empereurs d'Allemagne (1). C'en était plus qu'il ne fallait pour attirer sur lui la vengeance de la cour romaine. On sut qu'il venait de terminer cet ouvrage, dont il ne se cachait point, et pour lequel il ne déguisait pas sa prédilection : *Quo nihil magis oratorium scripsi*, dit-il lui-même dans une de ses lettres. Le pape et les cardinaux se réunirent pour procéder contre lui; mais il en fut averti à temps, et s'enfuit déguisé vers Ostie, passa à Naples, puis à Barcelone, et revint à Naples pour la seconde fois. Là, malgré le bon accueil qu'il reçut d'Alphonse, sa hardiesse provoquante devait lui attirer de nouvelles tracasseries. Il y avait alors un prédicateur très-suivi à Naples, nommé Antoine de Bitonto, lequel prenait pour de l'éloquence l'habitude où il était de crier jusqu'à s'enrouer, suivant ce qu'en dit Valla, et ce qu'on observe encore aujourd'hui dans les mêmes contrées; ce dernier l'entendit, un jour de semaine sainte, en-

seigner à des enfants, dans une église, que le symbole des apôtres avait été composé par eux séparément, article par article; que Pierre ayant dit le premier : *Credo in Deum patrem omnipotentem*, André ajouta : *Creatorem cæli et terræ*, et ainsi de suite pour les dix autres apôtres. Valla fut choqué de cette doctrine, qui, au reste, n'était pas tout-à-fait nouvelle. Il convint avec un de ses amis, alors présent à cette instruction, d'aller le lendemain au couvent du prédicateur lui soumettre leurs doutes. Ils furent d'abord bien reçus; pour écarter tout soupçon d'agression, ce fut l'ami qui proposa le premier ses difficultés. Le moine, pressé de citer des autorités canoniques, fit preuve d'ignorance dans ses réponses; et dans ce mauvais pas, il prit un ton d'aigreur et d'arrogance. Valla, ne se contenant plus, prit en main la discussion; et l'on en vint bientôt aux injures. Des témoins accoururent au bruit, et les séparèrent. La nuit même, Antoine alla trouver d'autres ennemis que Valla s'était faits par de semblables querelles, et se concerta avec eux. Le lendemain, jour de Pâques, il fit un sermon où il signala avec emportement l'homme qui niait la composition, article par article, du Symbole, faite par les apôtres, celui-là même qui réduisait à trois les quatre éléments et les dix *prédicaments* (catégories logiques d'Aristote). Ces dernières inculpations et d'autres parcelles se rapportaient à un Traité en trois livres, publié par Valla sur la Dialectique, et n'intéressaient guère moins que l'autre la foi du siècle. Vainement le roi envoya-t-il quelqu'un pour rappeler, de sa part, l'orateur à plus de modération. Celui-ci ne laissa pas, les jours suivants, de lancer des défis

(1) *Quare sciat quisquis est imperator romanus, me iudice, se non esse nec Augustum, nec Cæsarem, nec imperatorem, nisi Roma imperium teneat: et nisi operam det ut urbem Romanam recuperet, plane esse perjurum. Nam Cæsares illi priores, quorum fuit primus Constantinus, non adigebantur iurjurandum interponere, quo nunc Cæsares obstringuntur: sed quantum humani ope prestari potest nihil immunitatis esse de amplitudine imperii romani, eamque sedulo adhaerentes. Il convint ensuite que le titre d'Auguste ne vient point ab augendo imperio, comme le veulent quelques ignorants latinistes, mais plutôt des augures, ab avium gustu; cependant, ajoute-t-il, *Melius summus pontifex ab augendo Augustus dicebatur: nisi quod dum temporalia auget, spiritualia minuit. Itaque videas, ut quisque pessimus est summorum pontifex, ita maxime defendenda huic donatio incumbere. Qualis Bonifacius octavus, etc.* Op. p. 790.*

publics contre Valla, qui s'empres-
 sa de les accepter sur tous les points
 attaqués, invitant à son prochain
 triomphe toute la cour, et le jeune
 prince Ferdinand, à défaut du roi
 lui-même, qui était malade. Une es-
 pèce de théâtre était déjà élevé sur
 une place publique, pour cette épreu-
 ve solennelle; et toute la ville était
 dans l'attente de l'événement, lors-
 que, soit par crainte des désordres
 publics qui pourraient s'ensuivre,
 soit à l'instigation du parti d'Antoi-
 ne, inquiet sur l'issue du combat, le
 roi ordonna qu'il fût différé jusqu'à
 ce que sa santé lui permit d'y as-
 siser. Valla chanta victoire dans un
 assez mauvais distique, qu'il affi-
 cha à la porte de l'église près de la-
 quelle il avait dû soutenir thèse. Ses
 adversaires, piqués au vif, finirent
 par l'attirer, de dispute en dispute,
 entre les mains d'un dominicain in-
 quisiteur, qui lui aurait fait un mau-
 vais parti s'il ne se fût attaché à ré-
 pondre qu'il croyait tout ce que croit
 l'Église, même sur les choses dont
 l'Église ne se mêle point, et surtout
 si Alphonse ne l'eût pris hautement
 sous sa protection. C'est lui-même
 qui raconte, d'une manière très-spi-
 rituelle, toute cette affaire, dans le
 quatrième livre de son *Antidote* con-
 tre le Pogge, d'où cet épisode a même
 été extrait et publié à part, sous
 ce titre : *Calumnia theologica Lau-
 rentio Vallæ olim intentata quod
 negasset Symbolum membratim
 articulatimque per apostolos esse
 compositum*, Strasbourg, 1522, in-
 4°. Un autre ouvrage de cet écrivain,
 composé dans sa jeunesse, et qui
 avait aussi attiré les censures de ses
 adversaires, est un traité en trois
 livres : *De la Volupté et du vrai
 Bien*, sous la forme d'un dialogue en-
 tre une société d'amis. Le Pogge as-

siste à l'entretien, mais sans y pren-
 dre part. Antoine de Palerme, avec
 lequel Valla n'était pas encore brouil-
 lé non plus, y joue un rôle brillant.
 Léonard d'Arezzo ouvre la discus-
 sion par un triste tableau de la con-
 dition humaine, qu'il envisage dans
 l'esprit de la philosophie stoïcienne.
 Antoine de Palerme lui répond par
 un long plaidoyer, qui dure jusqu'à
 la fin du second livre, en faveur de
 l'épicurisme le plus immoral, ad-
 mettant tous les désordres, niant
 toutes les vertus, ou les rapportant
 toutes au plaisir. Il invite enfin à di-
 ner ses auditeurs, que la chaleur de
 ses développements paraît avoir beau-
 coup divertis. Mais après le repas,
 Nicolo Niccoli est chargé de traiter
 la question du vrai Bien dans son rap-
 port avec les choses divines. Consi-
 dérant le discours d'Antoine comme
 une simple débauche d'esprit, il rap-
 pelle d'un ton plus grave aux assis-
 tants qu'ils sont chrétiens; et sans
 donner raison au stoïcisme, il relève
 l'épicurisme vers les biens du ciel,
 dont il fait une description brillante
 et pleine d'enthousiasme. Les atta-
 ques que cet ouvrage attira contre
 l'auteur ne furent point aussi vives
 qu'elles l'auraient été un ou deux siè-
 cles plus tard. Le mérite oratoire
 couvrait tout; et il faut convenir que,
 sans être très-pur, le style a de l'a-
 bondance et de l'harmonie. Mais ce-
 lui des écrits de Valla qui avait le
 plus contribué à sa réputation, c'é-
 tait son *Traité Des Élégances de la
 langue latine*, en six livres; ouvrage
 qui se répandit rapidement dans
 toutes les écoles, et qui continua de
 faire texte d'enseignement pendant
 la plus grande partie du seizième siè-
 cle. Érasme, qui professe, en beau-
 coup d'endroits de ses Lettres, une
 vive admiration pour l'auteur et pour

cet ouvrage en particulier, en avait fait, dans sa jeunesse, un extrait pour son usage, qui fut imprimé deux fois sans son consentement; ce qui l'obligea d'en donner une troisième édition : *Paraphrasis, seu potiùs Epitome, etc., in Elegantiarum libros Laur. Vallæ, etc.*, Paris, Rob. Estienne, 1548. in-8°. Un autre savant, J.-Roboam Raverin, a eu l'idée malheureuse de mettre en vers latins chaque remarque des *Élégances*, qu'il accompagne d'une explication très-nécessaire pour comprendre ses vers, tant ils sont obscurs, Paris, Charles Estienne, 1557. Les observations de Valla portent sur la valeur de certaines formes de mots, sur celle de plusieurs termes difficiles, et plus encore sur les synonymies de la langue latine. Ce travail, qui a été bien surpassé depuis, n'en atteste pas moins une grande sagacité de recherches et un rare discernement. Le roi Alphonse, auquel ce genre d'études plaisait singulièrement, ne se lassait pas d'entendre Valla, et le mettait quelquefois aux prises avec Antoine de Palerme : *inde iræ*. Il lui donna un diplôme enrichi d'une bulle d'or, dans laquelle il le déclarait illustre en presque toutes les sciences, ainsi qu'en la poétique. Il le nomma de plus son secrétaire, et lui donna souvent des récompenses pour des traductions d'auteurs grecs, entreprises par ses ordres. Passionné pour la gloire et jaloux de faire respecter sa dynastie dans ses nouveaux états, ce prince avait choisi pour ses historiographes plusieurs des savants qui l'entouraient. Il fit faire à Valla une *Histoire du roi Ferdinand*, son père, ouvrage très-médiocre, où les faits importants tiennent moins de place que les anecdotes, dont quelques-unes sont pourtant assez intéressantes. On

y retrouve à peine le talent d'auteur, comme prosateur latin. L'homme le plus célèbre de son temps, le lemi Fazio, son rival auprès d'Antoine de Palerme, et avec ce dernier, et composa des *Invectives*, où il maltraitait bellement l'Histoire de Ferdinand. On ne trouve dans ce tome VII des *Miscellanea* de Valla que des fragments de ce *factum* de roni. La réponse de Valla est glorieuse; et elle occupe une grande place dans ses OEuvres. Trois pages de livres sont employées à la justification des fautes de style ou autres qu'on reproche; le quatrième à des déclarations et apologies de sa conduite et de ses autres écrits. Nous avons dans ce tome les outrageantes perses qui servent d'assaisonnement à la discussion, pour remarquer en droit une assez longue série de corrections sur une partie de Tit-Live, corrections que Valla s'était permis de proposer sur un ouvrage écrit par un critique de cet historien, enrichi de corrections de Pétrarque, qui avait appartenu, et qui avait été donné au roi de Naples par C. Médicis. Fazio, qu'il appelle familièrement *Fatuus*, s'était récrié sur la vanterrogance de Valla; et cette finie par des faits qu'il lui répondit par des querelles lui rendirent désagréable le séjour de Naples, d'où il se retira. Il fit plusieurs fois des démarches pour venir à Paris d'Eugène IV la permission de tourner à Rome, mais sans succès. Il avait, dès le commencement de son exil, envoyé à ce prince une apologie : *Pro se et contrariatores*, où l'on observe qu'il évite de parler du livre sur la décadence de Constantin, qui fut le principal grief contre l'auteur de cet ouvrage n'était pas encore venu public à cette époque. On y voit beaucoup d'artifice et d'esp

nière dont il justifie son livre *de la Volupté*, etc., ainsi que *ialectique*, et son opinion sur l'Inquisition; mais l'exorde de cette apologie, sur la manière de procéder aux inquisiteurs, mérite particulièrement d'être lu. Dans un Recueil intitulé : *Epistolæ principum, et publicarum, ac sapientium*, etc., *nunquam antea editæ*, Venise, 1574, in-8°, on trouve deux Lettres curieuses de Valla, lesquelles il sollicite, auprès du pape et de plusieurs cardinaux, la permission de revenir à Rome. Il y expose de son dévouement pour le Siège, et cherche à excuser l'impopulaire ouvrage sur de fausses suggestions qui l'avaient abusé d'un vain desir de gloire et d'ignorance de la dispute. Ailleurs, il parle par orgueil, s'appliquant les paroles de Gamaliel que l'apôtre prit ensuite pour devise : *Si omnibus concilium hoc (autem) dissolvetur : sin autem ex non poteritis dissolvere*. C'est dans ce Recueil que Rinaldi (Biblioth. eccles., ann. 1446, n°. 9) cite le Discours de Valla au pape Sixte IV. Tiraboschi déclare ne point douter. A la suite d'une nouvelle édition, où on l'accusa d'avoir volé des lettres religieuses un manuscrit prétendu d'Hippocrate, qu'il soutint acheté à meilleur marché que les autres, même envenimés n'en auraient pas, Valla se rendit au camp d'Alatrin, alors à Tivoli; de là il se dirigea dans son expédition contre les Turcs. Mais bientôt le roi l'envoya à retourner à Naples. La troupe dont il faisait partie fut attaquée pendant le voyage par cent-soixante brigands, auxquels il eut le bonheur d'échapper avec la plupart de ses compagnons. Arrivé à Naples, il y re-

çut de Nicolas V, élu depuis peu (1447), une lettre honorable qui l'invitait à revenir se fixer à Rome, en lui offrant des conditions avantageuses. Il s'empressa de s'y rendre par mer, apportant au savant pontife une partie des poèmes d'Homère qu'il avait traduits en prose, et huit livres de notes philologiques sur le Nouveau-Testament. Le pape voulut qu'il se bornât à traduire des textes grecs; mais desirant entrer en concurrence avec George de Trébisonde, secrétaire apostolique et professeur public, grand partisan de Cicéron, Valla, qui s'était déclaré en faveur de Quintilien, obtint secrètement des cardinaux un traitement égal à celui de George, pour enseigner la rhétorique à l'insu du pape. Il est inutile de relever ici l'infâme accusation dont le Pogge voulut flétrir les mœurs de Valla, à l'occasion de ces leçons clandestines. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les scandaleux débats dont nous avons déjà parlé, entre ces deux savants hommes. Le Pogge venait de publier ses *Lettres*, lorsqu'il lui tomba entre les mains une sévère critique de cet écrit; il n'hésita pas à l'attribuer à Valla, quoique celui-ci proteste en plusieurs endroits qu'elle était l'ouvrage d'un de ses écoliers. Quelque virulent que fût quelquefois son style, le caractère du Pogge était encore plus agressif, et paraît avoir eu plus de malignité. Ce dernier lança successivement contre lui cinq *Invectives*, dont la quatrième est restée manuscrite. La réponse ne se fit point attendre, et parut sous le titre d'*Antidote*. La marche de ces libelles est à-peu-près la même que dans ceux contre Barthélemi Fazio; mais l'emportement y est poussé plus loin encore; c'est surtout dans

le quatrième livre qu'on trouve les calomnies et les détails biographiques que les deux ennemis s'opposent l'un à l'autre : car la méthode de Valla consiste à reproduire le texte de son adversaire avant de le réfuter, sans se lasser de transcrire tant d'injures vomies contre lui-même, pourvu qu'il les surpasse par celles qu'il renvoie à son tour. Des amis communs, à défaut du pape, auquel, comme nous l'avons dit, ces libelles étaient dédiés, s'efforcèrent d'apaiser la querelle. Le célèbre Philelphe, si âpre lui-même dans ses satires, adressa, à l'un et à l'autre, une Lettre conciliatoire, qui nous a été conservée (*lib. x, ep. 52*). Mais ces démarches paraissent n'avoir produit aucun résultat. Pour achever la liste des disputes de Valla, nous indiquerons deux autres de ses ouvrages : l'un contre Antonio da Ro (*Raudensis*), sur la valeur d'un grand nombre de mots latins, l'autre avec Benoît Morandus, débat dont on est étonné, surtout quand on considère l'espace qu'il remplit dans les Oeuvres de l'auteur. Il s'agit uniquement de prouver que Lucius et Aruns étaient petits-fils et non fils de Tarquin l'Ancien. Ayant terminé une traduction latine de Thucydide, par les ordres du pape, Valla lui en fit hommage; il reçut en récompense, des propres mains de Nicolas V, une somme de cinq cents écus, fut nommé secrétaire apostolique et chanoine de Saint-Jean de Latran. Antoine Cortese (père de Paul, évêque d'Urbino) a laissé un manuscrit intitulé : *Anti-Valla*, conservé à Lucques, et cité par Tiraboschi. Dans cette diatribe, Valla est accusé d'avoir, par une ingratitude insigne, profité de son emploi, comme secrétaire du pape, pour mettre la dernière main

à son livre sur la donation de tantin, à l'aide des archives qui étaient confiées. Nous ne voyons pourtant qu'il ait mentionné cette *Déclamation* aucun acte eût dû rester inconnu, si ce celui de la Donation elle-même n'était oublié ou probablement fabriqué par un certain Palea. Dans ses dernières années, Valla retourna à Naples. Jovien Pontanus, alors très-connu, nous apprend qu'il eut occasion de le connaître. Alphonse de Aragon, da à son ancien hôte une traduction d'Hérodote, qu'il entreprit mais on doute qu'il ait eu le temps de l'achever, quoique dans la première édition, Venise, 1474, et la seconde, Rome, 1475, on donne la traduction pour être tout entière de lui. Valla mourut à Naples, le 2 d'août 1457, âgé de cinquante ans, très-peu de temps avant son ennemi Barth. Fazio. Voyez l'article de ce dernier l'épigramme relative à cette circonstance. On a trouvé une épitaphe de Valla sur un tombeau, ou plus probablement sur un cénotaphe que le pape consacra à sa mémoire dans l'église de Saint-Jean de l'Apostolo Zeno (*Diss. Foss.*, t. 1, p. 72), et Tiraboschi (*Storia d'It.*, tom. vi), ont démontré qu'à l'évidence qu'il y a erreur dans cette inscription, où on le fait mourir huit ans plus tard, âgé de cinquante ans. Tous les témoignages sur le compte de Valla lui-même sont différents époques de sa vie, et nous ont fait connaître cette inexactitude. Valla laissa trois fils, quoiqu'il n'eût jamais été marié. La candeur à laquelle il prétend se justifier à l'égard (*Op.*, p. 362), et la naïveté dont il récrimine contre le pape nous offrent des traits de caractère

s. Il y a beaucoup à rejeter article de Bayle sur L. Valla, de détails de la seconde après Paul Jove, Vossius, Juis, Sponde, etc.; et ces vaient été empruntés avec aux libelles calomnieux dont on parlé. Tiraboschi, plus et plus attentif, a donné, crivain, une très-bonne note Ginguéné s'est contenté e (*Hist. litt. d'Ital.*, t. III). Trages de Valla se trouvent ans l'édition de ses *OEu-*nnée à Bâle, en 1543, tion de ses traductions d'au-ces, et de son *Histoire de nd d'Aragon*; celle-ci fut e en 1521, Paris, in-4°. ;ouve plus facilement dans *um Hispanic. script.* de l, Francfort, 1579, in-fol., *Hispania illustrata*, tome cfort, 1603, in-fol. Les édi-; ouvrages séparés de Valla ; nombreuses pour que nous ; les énumérer ici. Les deux iennes des *Elegantia lingue* sont celles de Rome et de 1471, in-fol. Ce Traité est toujours accompagné d'une ion grammaticale, *De reci-*ne sui et suus. On trouve ; à la suite du *De Voluptate* entretien *Du libre arbitre*. ses traductions, nous avons latin: *Thucydide*, Lyon, 1-8°, revu par Conr. He-*Fay.* sur cette version est et si long-temps utile, l'ar-*CYDIDE*, XLV, 364 et 365); e. 1510, Paris, in-4°.; , Francf., in-8°.; revu par me; XXXIII *Fables d'E-*519, Venise, in-4°.; enfin d'Homère, trad. en prose, 502, in-fol.; Cologne, 1522,

in-8°. ; Lyon, 1541. A la suite d'une ancienne édition, Paris, sans date, des *Facéties* du Pogge, on a joint des *Facetiæ morales* sous le nom de Valla, qui ont été traduites sous ce titre : *Les menus propos fabuleux de Laur. Valla*, Paris, in-16, gothique; compilation informe de fables anciennes, et de quelques contes modernes très-grossiers. Pour de plus amples détails bibliographiques, voyez Fabricius, *Bibl. med. et inf. latin.* lib. 20, tom. VI, p. 281. Il ne nous reste rien d'un certain nombre de distiques très-mordants, composés, dit-on, par Valla, à la suite d'un refus qu'il éprouva de la part du sacré collège, contre chacun de ses membres. V—G—R.

VALLA (GEORGE), autre érudit du quinzième siècle, et probablement de la famille du précédent, étant né dans la ville de Plaisance, dont celui-ci était originaire. Il étudia à Pavie, sous J. Marliani, et il eut Andronic pour maître de langue grecque. Plusieurs critiques l'ont confondu avec un certain George Val-lagussa, en supposant qu'il devint précepteur des fils du duc de Milan Fr. Sforce. Il fit des cours publics d'éloquence à Milan, à Venise, à Pavie, où il vivait en 1471. Il n'est pas certain qu'il ait été professeur à Ferrare; mais il l'était, en 1481, à Venise, où il eut pour élève J.-Ant. Flaminio, lequel a fait son éloge, dans ses *Lettres*, lib. 1, ep. 7. En 1499, il éprouva, déjà vieux, une fâcheuse disgrâce. Le nord de l'Italie était alors occupé de la guerre entre le duc de Milan et Trivulce, qui soutenait les prétentions de la France. George Valla eut l'imprudence de se déclarer publiquement partisan de l'un des deux, probablement du dernier; et l'autre eut le crédit de le fai-

re mettre en prison à Venise. A cette occasion, une anecdote assez singulière est racontée dans un poème latin : *De miseria litteratorum*, en deux livres, par Ponticus Viranius. Ce savant, élève et ami de Valla, vit en songe son maître mort, se croyant lui-même occupé à en faire l'Oraison funèbre, en quarante vers. Il s'éveille en sursaut, se hâte d'écrire à Valla de se tenir sur ses gardes, et que quelque danger le menace. La lettre trouva le vieillard vivant, mais en prison; et il s'écria en la lisant : « Bien, mon cher Ponticus ! toi qui n'oublies ton maître ni mort ni en vie ! » George Valla fut reconnu innocent et réintégré dans ses fonctions ; mais, peu de temps après, il arriva qu'un matin, ses élèves ne le virent point paraître à sa chaire, où il expliquait alors les Tusculanes et la doctrine de l'immortalité de l'âme. L'heure de la leçon étant passée, ils s'informèrent de lui, et apprirent qu'il venait de mourir subitement. Tel est le récit attribué à Contarini dans le *Traité De litteratorum infelicitate*, de Pierius Valerianus. George Valla n'était pas seulement savant humaniste : il était aussi très-versé dans toutes les sciences naturelles et dans la médecine en particulier, quoiqu'il n'en fit point sa profession, et il y consacra la plus grande partie de ses nombreux ouvrages. Le principal est une sorte d'encyclopédie des connaissances du quinzième siècle, qui atteste une instruction immense, quoique informe et accompagnée de bien des préjugés ; il est intitulé : *Georgii Vallæ Placentini viri clariss. de expetendis et fugiendis rebus opus*, 2 vol. in-fol., belle et unique édition donnée, en 1501, à Venise, chez les Aldes, par son fils Jean-Pierre Valla, qui le

dédia au même J. J. Trivulce, il a été question. Les quarant livres dont se compose ce travail sont ainsi partagés : trois sur l'arithmétique, cinq sur la musique sur la géométrie, où il traite de mens d'Euclide, de la mécanique de l'optique, etc. ; quatre sur l'logie et l'observation des signales dans l'emploi des instruments ; quatre sur la physique, la métaphysique ; sept sur la médecine, avec une liste alphabétique simple ; un livre de problèmes ; quatre sur la grammaire ; trois sur la dialectique ; un sur la logique ; deux sur la rhétorique ; et la philosophie morale ; trois sur l'économie domestique et rurale sur la politique, comprenant le pontifical et civil, la théorie de en général, enfin l'art militaire ; trois sur les biens et les maux du corps, « dont le premier (c'est » de l'âme, le second du corps » troisième des urines, d'après » postrate et Paul d'Égine, enfin » questions de Galien sur H » crate » ; enfin un livre sur les ses extérieures : la gloire, la leur, etc. On a du même auteur Traductions latines du *De Cæli* grandes Éthiques et de la Po d'Aristote, Venise, 1498, in- et à la même date, d'autres Traductions, savoir : d'Alexandre d'Al discée, sur la cause des fièvres ; d'arque de Samos, sur les grande et les distances du soleil et de ne, etc. ; de plus un petit traité *Orthographiæ*, Venise, 1492 fol., et Milan, 1508, in-4^o, etc. Voyez, sur sa vie, Tirab Stor. lett. d'It., tome vi, lequ voie à Poggiali, *Memorie p storia letteraria di Piacenza*.

abricius, comme à l'article
ent. V—G—R.
LA (NICOLAS). Voy. VALLE
LAS DELLA).
LA (NICOLAS), jurisconsulte
s, dont le véritable nom est
L ou DUVAL, mais qui n'est
que par un ouvrage où son
t ainsi latinisé, vécut au sei-
siècle, et fut conseiller au par-
de Paris, puis à celui de Ren-
l'a quelquefois confondu avec
n Nicolas della Valle ou Val-
ducteur en vers d'Homère et
ode, au quinzième siècle. Il
issé qu'un ouvrage, qui est
, sur des matières de jurise-
ce : *De rebus dubiis et ques-*
tis in jure controversis, trac-
viginti, publié par son gen-
son collègue à Rennes, Jac-
capel. La 4^e. édition est de
1583, in-8^o. ; et la 5^e.
ncim, 1638, in-4^o. Cette der-
ne contient point la dédicace
e au chancelier de L'hôpital où
ouve quelques détails person-
l'auteur : dès 1523, il s'est
é à l'étude du droit ; il a été
avocat, secrétaire du roi et
ller dans deux parlements, jus-
1564 ; plusieurs des questions
es, qu'il a consignées dans son
ont été débattues sous la prési-
de L'hôpital. La partie la plus
le cet ouvrage présente un ex-
en français, d'*Aucuns arrêts*
notables donnés et trai-
puis l'an 1542. De Thon dési-
ous le nom de *Nicolaus Vall*
seiller du parlement de Paris.
loute celui dont nous parlons,
1559, lors de la fameuse mer-
e si funeste au malheureux An-
Bourg, fut également suspect
héranisme, et se préserva, par
e, du danger qui le menaçait.

Cette affaire devint peut-être la cause
de sa translation au parlement de
Bretagne. V—G—R.

VALLA (JOSEPH), natif de Lhô-
pital dans le Forez, fit ses études
à Montbrison, entra dans la congré-
gation de l'Oratoire, y professa les
humanités et la philosophie dans le
collège de Soissons, et la théologie
dans le séminaire de la même ville.
Le collège de Lyon ayant été confié
à l'Oratoire, M. de Montazet récla-
ma le P. Valla comme son diocé-
sain, pour y remplir le même emploi
qu'il avait occupé dans le séminaire
de Soissons. Cet archevêque voulant
établir l'uniformité d'enseignement
dans son diocèse, proposa aux diffé-
rents professeurs de s'en partager les
traitements, afin que de leur travail,
reçu en commun, pût résulter un corps
complet de théologie, pour être en-
seigné dans l'espace de trois ans,
auquel il avait fixé le cours des élè-
ves. Le P. Valla fut le seul qui entra
dans les vues de M. de Montazet. Il
se retira alors dans la maison de
l'institution, pour y continuer son tra-
vail sans distraction. L'ouvrage fut
imprimé en 1782, sous ce titre :
Institutiones theologicæ, 6 vol. in-
12. L'auteur en publia, la même an-
née, en un seul volume, un *Compen-*
dium à l'usage des jeunes gens qui se
préparaient aux examens de l'ordi-
nation. Le P. Valla, éclairé par l'é-
preuve de l'enseignement, donna,
en 1784, une seconde édition de l'ou-
vrage entier, avec des corrections,
et précédé d'un Mandement de M. de
Montazet, où étaient tracées les rè-
gles à suivre dans l'étude et dans l'en-
seignement de la théologie. Cet ouvra-
ge, annoncé comme recommandable
par une excellente méthode dans la
distribution des matières, par le soin
qu'on avait eu d'en bannir, autant

que possible, les questions purement scolastiques, et par l'élégance du style, fut adopté dans plusieurs écoles. L'abbé Pey l'attaqua vivement dans des *Observations* destinées à provoquer une censure de la part de l'assemblée du clergé. Feller consacra aussi quelques articles de son journal à le combattre, et les réunit ensuite sous le titre de *Lettres d'un curé*. L'abbé Bigy, prêtre déporté, en prit la défense, profitant de l'apologie que le P. Valla en avait publiée. Ces critiques n'empêchèrent pas la théologie de Lyon d'avoir plusieurs éditions, dont la plus complète est celle de Gênes, par le P. Minorelli des écoles pies, avec des Notes où l'éditeur réfute les objections des critiques. L'usage de la théologie de Lyon s'introduisit en Italie; mais après la mort de M. de Montazet elle fut inscrite sur le catalogue de l'*Index*, par décret du 17 déc. 1792. L'archevêque de Lyon avait engagé le P. Valla à faire pour la philosophie ce qu'il avait exécuté pour la théologie. Les *Institutions philosophiques* parurent en 1783, 5 vol. in-12: elles ont été réimprimées plusieurs fois. M. de Montazet, contre l'opinion de l'auteur, avait exigé qu'on adoptât le système des idées innées, comme plus analogue aux principes de la religion. Dans les éditions données après la mort du prélat, on y a substitué celui de Locke. Valla était sujet à des palpitations de cœur, que l'excès du travail rendit plus violentes sur la fin de ses jours. Il se retira à Dijon pour se distraire de toute occupation sérieuse; mais son infirmité ne faisant qu'augmenter, il y succomba le 26 février 1790. C'était un homme doux, aimable en société, alliant le goût des belles-

lettres au travail sérieux de la théologie, qui formait sa principale occupation, écrivant aussi bien en français qu'en latin. Il est, avec le P. Guibaud, son ami, le principal auteur du *Dictionnaire historique et critique*, imprimé à Troyes, par les soins de l'abbé Barral. Pendant sa retraite à Dijon, il s'était occupé d'une réfutation de la théologie de L. Bailly, sur le modèle de celle de Poitiers, par le P. Maille, et de l'Anti-Tournely de dom Mangenot. L'ouvrage était terminé lorsqu'il mourut: il aurait composé deux volumes. Le manuscrit en a passé dans sa famille (1).

T—D.

VALLANCEY (CHARLES), ingénieur et littérateur anglais, descendait d'une ancienne famille française qui était venue se fixer en Angleterre sous le règne de Charles II. Mis à l'école d'Éton, il s'y lia avec le marquis Townshend, d'une amitié qui devint le principe de son avancement. Lorsque ce seigneur fut nommé viceroi d'Irlande, il donna à Vallancey, dont il connaissait les talents, la place d'ingénieur en chef de ce royaume. Celui-ci en remplit avec habileté les fonctions, et trouva encore le temps de cultiver la littérature et les arts. Ce qui est assez rare chez ses compatriotes, il parut bientôt enflammé d'une sorte d'enthousiasme pour l'Irlande, et, ce qui n'est pas plus commun, il fut aimé des Irlandais. Peu de temps après son arrivée, il publia un ouvrage intitulé : *l'Ingénieur militaire* (The field Ingincer), et ensuite un *Traité sur la taille des*

(1) On trouve, dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 7 août 1790, une Notice sur le P. Valla. L'auteur assure que Valla fut souvent gêné par M. de Montazet, qui l'empêcha de développer ses idées, cent fois, dit-on, il fut sur le point de renoncer à son entreprise.

(stone cutting), qui fut suivi d'un autre ouvrage sur l'art du tanlacquit, en même temps, une science approfondie de la languandaïse, dont il publia, en in-4°, une Grammaire sous le titre : *Grammaire de la languaïse-celtique*. Ayant formé le projet d'épurer l'Histoire d'Irlande en la séparant des fables dont elle est gâtée et ses premiers temps développés, il n'épargna ni sa bourse ni ses dépenses pour parvenir à ce but : malheureusement avec beaucoup d'érudition, de sagacité et d'amour le bien, il n'avait pas un jugement assez sûr, un goût assez sûr pour remplir une pareille tâche. Cependant ses efforts eurent l'effet de provoquer ceux de ses savants qui ont porté la critique sur cette matière obscure. En 1774, il commença un recueil de pièces intitulé : *Collectanea de rebus hibernicis*, pour la rédaction duquel il s'associa, en 1781, le docteur Dodson, M. Ledwich, et d'autres hommes de lettres. Ce recueil eut un succès étonnant pour un ouvrage de ce genre, mais ce succès ne fut pas durable. Vallancey, homme d'un caractère généreux, mais très-attaché à ses opinions qu'il avait adoptées, ne put se brouiller avec la plupart de ses collaborateurs. Ce succès ne le laissait pas entraîner par une confiance dans un système d'économie, qui a fait dire de lui qu'il était en matière d'étymologie ce que l'âne fut en physiognomonie. Il n'avait pas trouvé dans la langue irlandaise beaucoup trop de mots hébreux et carthaginois pour que ce ne fût du hasard ; il en conclut qu'il y avait eu des relations commerciales entre l'Orient et les premiers siècles du royaume, et il expli-

que cela du mieux qu'il peut. Suivant lui, la langue irlandaise est la plus abondante, la plus ancienne langue qui existe ; elle est liée à toutes les langues du monde ; il s'était donné la peine de la rapprocher du carthaginois, de l'hébreu, de l'arabe, du chinois, du japonais, du grec, du latin, du calmonk, du tartare, etc. Il publia, en 1781, une seconde édition de sa Grammaire irlandaise avec des additions, et, en 1785, un Traité sur les Irlandais aborigènes, à l'occasion duquel Burke lui écrivit une lettre très-flatteuse, où il lui dit qu'en lisant il croyait lire Warburton. En 1786, il parut de lui un *Essai ayant pour objet d'éclaircir l'histoire ancienne des Îles britanniques*, in-8°. Le dernier écrit qu'il publia (1802) est le Prospectus d'un Dictionnaire de la langue des Ceuti ou anciens Persans. Il est mort à un âge très-avancé dans les premières années de notre siècle.

Z.

VALLARSI (DOMINIQUE), savant ecclésiastique, naquit à Vérone, le 13 novembre 1702, au temps où Maffei et Bianchini y faisaient de profondes recherches sur l'antiquité. Il étudia chez les Jésuites, et à l'âge de douze ans, il soutint une thèse de philosophie. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se livra aux études sacrées et aux langues grecque et hébraïque. Benoît XIV lui donna un bénéfice dans le diocèse de Vicence ; la ville de Vérone et son évêque suivirent l'exemple du pontife, en récompensant les travaux de Vallarsi. Celui-ci voulut aussi aller puiser de nouvelles lumières à Rome : il fouilla dans les bibliothèques du Vatican et de la Minerve, où il trouva un manuscrit de Gaspard Véronais, du quizième siècle,

contenant une explication des Satires de Juvénal. Il revint à Vérone, et enrichit le musée de cette ville de diverses inscriptions sur marbre. Il écrivit, sur l'Anneau dit *pescatorio*, dont on se servait au temps de l'Église primitive pour le sacre des papes, un Mémoire qui est resté inédit. Mais le principal titre de Vallarsi à l'estime des savants est son édition de saint Jérôme. Maffei, se trouvant à Paris lorsque les premiers volumes y parurent, fut chargé, par les savants français, d'en féliciter l'auteur, circonstance mentionnée dans un ouvrage où Maffei rend un compte détaillé et très-favorable de chaque volume de l'édition de saint Jérôme (*Osservazioni letterarie*, vol. 1, pag. 1, 11, 21, 111, 93, v, 110). Le mérite de Vallarsi était tel, que Muratori, Zeno, Mazzucchelli et autres s'empressaient de le consulter dans leurs recherches sur l'antiquité. Il fut nommé réviseur au saint-office pour les langues orientales, et agrégé à différentes sociétés savantes. Très-attaché à ses opinions, et d'un caractère fort aigre, Vallarsi eut plusieurs querelles littéraires. Fontana l'appelle *parcus alienæ industriæ laudator* (*Vita Hieron. Pompei*), et peut-être l'expression *et docet et nescit*, qu'on trouve attachée à son nom dans une médaille frappée en son honneur, était-elle un conseil qu'on lui donnait. Repoussant obstinément tous les secours de l'art, il mourut le 14 août 1771, à Vérone. Les autorités de la ville firent graver une inscription sur son tombeau. Ses principaux ouvrages sont : I. *S. Hieronymi opera omnia post monachorum à congregatione S. Mauri recensioem quibusdam ineditis monumentis aliisque bicubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata, studio ac labore*

Dominici Vallarsii, Vérone 12 vol. in-fol. Cette édition dédiée à Clément XII. Il en parut autre à Venise, 1766, 24 v. II. *Tyrannii Rufini Aquilejensis cum notis et observationibus Dom. Vallarsii*, Vérone : tome premier ; le second 1 pas. III. *La realtà e lettura sacre antiche iscrizioni sul dipiombo contenente le reliquie SS. Fermo e Rustico*, 1763, in-4°. Il eut aussi part à la édition de saint Hilaire (*S. Hilarii* etc., Vérone, 1730, 2 vol. publiée par les bénédictins). Il avait entrepris l'histoire et la géographie de Vérone, et préparé un des Oeuvres de Panvinio. Il a fait des observations inédites sur la *illustrata*, le *Musæum Veronense* et les *Osservazioni letterarie* de Maffei. Les notes de Vallarsi concernent particulièrement la langue étrusque. Voy. son *Iscrizione di Zaccaria Betti*, et un autre ouvrage *Elogi storici de' più illustri ecclesiastici Veronesi*. U

VALLART. Voy. VALART.

VALLE (JÉRÔME), poète, né à Padoue, n'a été désigné par plusieurs écrivains que sous le nom de *Gerolamo Padovano* : son caractère le plus remarquable est sur la statue de Jésus-Christ, intitulée *Il Cristo*, dédié à Pierre Donato, évêque de Padoue. Ce poème, qui est de quatre cents vers, fut publié sous le nom d'auteur, par Wolfgang Bâle, 1551, in-fol. Il avait été publié avec le nom de Valle, et à Vienne, en 1510, in-4°. Il fut plus tard à Anvers. Voy. *Journal de philologie critique*, par C. Nannio, Chemnitz, 1709, *Giorn. de' letterati d'Italia* 487. Valle est encore l'a

suivants : 1. *De Amoris sicut puellam*, dont la poésie a une facilité digne d'Ovide. Discours latins, l'un à Fantiole, évêque de Padoue, et l'autre à Pasquale Malipiero. Ce dernier a été nommé en 1457, par Jean Vossius, qui font mourir en 1443, se sont trompés. On a précisément l'époque de sa mort, mais il est sûr qu'il fut élu au sénat de Venise, à Rave, où il mourut, non sans soupçon d'être empoisonné. — André della Valle, architecte, du seizième siècle, qui a construit, sur ses dessins, la ville de Venise, que l'on voit à deux milles de Venise. Les proportions de ce plan sont si bien prises, et l'ensemble est si parfait, que l'édifice est posthume de Palladio attribué, et en a inséré des copies dans ces mêmes œuvres.

UG—1.

DELLE (NICOLAS DELLA), qui s'appelle *Valle*, nom qui lui est également comme érudit, à Rome, en 1473, avant la vingt-deuxième année. Il est Jean Vossius, docteur en droit à Saint-Pierre à Rome. Traductions du grec en vers qui promettaient déjà de grands succès. L'une est celle de *l'Iliade*, qui ne put terminer, et qui fut imparfaite par fragments, telle qu'il l'a laissée, en 1474 et en 1510, elle comprend presque la moitié ; elle fut imprimée en 1518, avec trois chants de plus, par Vinc. Opsopoeus (*V. Opsopoeus*). L'autre traduction est *Opera et dies d'Hésiode*, 1518, in-4°, dont il a plusieurs éditions. Voyez aussi : *De litterat. infelicit.*,

1. 2; et dans Paolo Cortese : *Dial. de doctis homin.* V—G—R.

VALLÉ (PIERRE DELLA), voyageur, né à Rome le 2 avril 1586, cultiva les lettres et la poésie avec assez de succès et fut admis dans l'académie des Humoristes. Mais le desir de se signaler dans la carrière militaire le fit entrer au service, lorsque les différends survenus entre le pape et les Vénitiens, et ensuite les troubles qui s'élevèrent après la mort d'Henri IV, roi de France, donnèrent lieu de supposer que la guerre éclaterait bientôt. Plus tard il s'embarqua sur une flotte espagnole qui, en 1611, combattit les Barbaresques sur les côtes d'Afrique. « Mais, dit-il, ce furent plutôt des escarmouches que de véritables combats. » De retour à Rome, une contrariété qu'il éprouva, de se voir supplanté dans ses amours par un rival heureux, lui inspira le dessein d'aller à Naples consulter le docteur Mario Schipono, son ami, sur le projet de visiter les Lieux Saints, et d'autres pays de l'Orient. Après avoir entendu la messe dans une église de Naples, il reçut du célébrant l'habit de pèlerin, dont il jura de toujours porter le titre ; en effet, il ajouta constamment à son nom celui d'*il Pellegrino*. S'étant embarqué à Venise, le 8 juin 1614, il gagna par mer Constantinople, puis l'Égypte ; ensuite il alla par terre du Caire à Jérusalem, et de là à Damas, Alep, Anah sur le bord de l'Euphrate, et enfin à Bagdad. La curiosité le conduisit à Hillah, où sont les ruines de Babylone, et dans d'autres lieux du voisinage. Revenu à Bagdad, il y devint amoureux de Sitti Maani Gioerida, jeune Assyrienne chrétienne, âgée de dix-huit ans, née à Mardin, et qui, à l'âge de quatre ans,

avait été emmenée de cette ville par ses parents, dépouillés de leurs biens par les Curdes. Della Valle épousa Sitti Maani, en 1616, et partit avec elle pour la Perse, passant par Hamadan. Le roi n'était pas à Ispahan, de sorte que della Valle courut chercher ce monarque à Ferhabad, sur les bords de la mer Caspienne; mais il ne le trouva qu'à Escreff, ville située un peu plus à l'est. Deux raisons l'engageaient, dit-il, à demeurer quelque temps à la cour: la première, c'est qu'il avait un desir extrême de servir dans la guerre contre les Turcs, que tout annonçait comme prochaine; la seconde était d'obtenir des avantages en Perse pour les Chrétiens persécutés dans les états Othomans. Della Valle fut très-bien accueilli par Chah Abbas, et il suivit ce monarque jusqu'à Ardebil, où l'armée s'était rassemblée. Les Persans furent vainqueurs dans une bataille sanglante et bientôt dictèrent la paix aux Turcs. La femme de della Valle l'avait suivi dans toutes ses courses: il la dépeint comme une véritable amazone à cheval, et que ni le sang, ni le bruit du canon n'épouvantaient. Le 1^{er}. d'octobre 1621, il partit d'Ispahan, visita les ruines de Tschelminar ou Persépolis, et alla par Ghyraz à Lar, d'où il gagna les bords du golfe Persique. Les contrariétés qu'il éprouva dans ce voyage, et l'influence d'un climat insalubre, affectèrent sa santé et celle de plusieurs personnes de sa suite. Sa femme y succomba, le 30 décembre, à Mina, près du golfe d'Ormus. Della Valle fit embaumer son corps afin de le transporter à Rome. Il aurait voulu s'embarquer à Bender-Ser; mais les Persans, aidés des Hollandais, faisaient le siège d'Ormus; la mer était couverte de vaisseaux de

guerre. Il fut obligé de retourner à Lar. Enfin après la prise d'Ormus, il monta sur un navire anglais qui, le 10 fév. 1623, surgit à Surate. Della Valle visita successivement Ahmed-Abad, Cambaye, Goa, Canara et autres lieux de la côte, et il alla dans l'intérieur jusqu'à Ikheri. En novembre 1624, il partit de Goa; le navire toucha d'abord à Mascat, puis entra dans le golfe Persique. Della Valle, débarqué à Bassora, traversa le désert, et entra dans Alep, au mois d'août 1625. Ce fut par Cypre, Malte et la Sicile, qu'il revint à Naples; enfin, il revint Rome le 28 mars 1626. Le pape Urbain VIII, qui avait entendu parler de lui, l'admit bientôt à son audience; Della Valle lui présenta ensuite une notice en italien sur la Géorgie, afin d'engager sa sainteté à envoyer des religieux en mission dans ce pays. Le pape le nomma son camérier d'honneur; et la congrégation des missions décréta qu'on le consulterait pour la mission de Géorgie, et en général pour toutes les affaires du Levant. Le 23 mai 1627, della Valle fit célébrer, dans l'église d'Ara-Celi, avec une grande magnificence, les funérailles de sa femme. Il prononça son oraison funèbre. Son émotion fut si vive, en parlant de la beauté de Maani, que ses larmes l'empêchèrent d'achever. Quelques auteurs disent que ses auditeurs partagèrent son affliction, et qu'ils pleurèrent aussi; d'autres prétendent qu'ils se mirent à rire. Cependant ses regrets se calmèrent; et quelque temps après, il épousa une parente de sa femme qu'il avait amenée en Italie. Quoiqu'il eût dépensé une grande partie de son bien dans ses voyages, il tint toujours un grand état de maison; il vivait très-consideré; mais un jour

nsion, il tua, sur la place
re, dans un accès de colère,
r pendant que le pape don-
énédiction. Il chercha un
aples : la nature de l'af-
: l'estime que sa sainteté
ir lui, contribuèrent à le
peler à Rome. Il y mourut
l 1652. Sa veuve se retira
Urbain. Ses enfants étaient
ctère si emporté et si tur-
qu'ils reçurent ordre de
Rome. On a de della Valle:
descritti in lettere fami-
to amico Mario Schipano,
re parti, cioè la Turchia,
e l'India, Rome, 1650-
ol. in-4°. Ils ont été traduits
is sous ce titre : *Voyages*
o della Valle, gentil-
ommain, dans la Turquie,
, la Palestine, la Perse,
orientales et autres lieux,
31-1663, 4 vol. in-4°. Il y
usieurs éditions, entre au-
de Paris et Rouen, 1745,
2. Il y en a eu une traduc-
lemand, Genève, 1674, 4
l. et fig., et une en hollan-
erdam, 1664-1665, 6 vol.
la Valle a écrit avec beau-
gance ; son style est poli
e. Il s'attache principale-
re les mœurs et les usages
qu'il a parcourus ; et sous
t, il laisse bien peu à desi-
onné une très-bonne Notice
ités de Persépolis. La poli-
: beaucoup de place dans
ons, qui sont généralement
manifeste une grande haïne
ures, fondée sur leur con-
le envers les Chrétiens. Il
ment le mauvais gouver-
es Portugais dans l'Inde.
ularité très-remarquable,
trouva la méthode de

l'enseignement mutuel établie dans
l'Inde (*Voyez LANCASTER* dans la
Biographie des hommes vivants).
« Ce voyageur, dit l'historien Gib-
» bon, me paraît être l'homme
» qui a le mieux observé la Per-
» se : il est instruit et sensé, mais
» d'une vanité et d'une prolixité
» insupportables. » Son traducteur
français, le P. Carneau, a mis, en
tête de chaque lettre et le long des
marges, des sommaires dont le style
est emphatique jusqu'au ridicule,
et qui ne se trouvent pas dans l'ori-
ginal italien. Della Valle avait laissé
quantité de plans et de dessins, que
sa veuve ne voulut pas donner pour
les faire imprimer. Della Valle n'a-
vait publié lui-même que le premier
volume de sa relation ; les autres fu-
rent rédigés d'après ses manuscrits.
II. *Relazione delle condizioni di*
Abbas rè di Persia, Venise, 1628 ;
in-4°, traduit en français par Bau-
douxin ; Paris, 1631, in-4°. III. *Di*
tre nuove maniere di verso sdrucchio,
discorso di Pietro della Valle,
nell' accademia degli Umoristi il
Fantastico, detto nella stessa, a'
20 di novembre 1633, Rome, 1641,
in-4°. IV. Thévenot a inséré dans
son Recueil, t. 1, en italien : 1°. *Des-*
cription de la Géorgie, présentée
au pape Urbain VIII, en 1627 ; il
y est plus question d'histoire et de
politique que de géographie ; 2°. *Eloge*
funèbre de Sitti Maani Gioe-
rida. Il est précédé du portrait de
cette femme, et d'une Notice en fran-
çais sur sa vie. Cet éloge se trouve
aussi à la fin de la traduction fran-
çaise. Tous les académiciens de
Rome firent des vers sur la mort de
Maani. On en forma un Recueil im-
primé en un volume, avec l'éloge
prononcé par della Valle. Ce voya-
geur fut enterré dans l'église d'Ara-

Cæli, près de sa femme, et l'on y voit encore leur tombeau. E—s.

VALLE (GUILLAUME DELLA), cordelier très-versé dans l'histoire des beaux-arts, naquit à Sienne, et vécut dans la seconde moitié du dernier siècle. Il publia les *Lettere Sanesi sopra le belle arti*, tome 1. Venise, 1782; tome II, Rome, 1785; tome III, Rome, 1786, in-4^o.; et une édition des *Vite de' pittori*, etc., par Vasari, Sienne, 1791. Dans les *Lettere Sanesi*, comme dans la préface et dans les notes qu'il a jointes à Vasari, il n'a eu qu'un seul but, celui de prouver que la renaissance des arts en Italie n'y est due ni aux Grecs ni à ceux des artistes toscans qui peuvent avoir été leurs disciples; mais que les arts n'ont jamais péri tout-à-fait en Italie; que Sienne les vit fleurir, indépendamment de Florence, de Cimabue et de Giotto; qu'à Sienne et à Pise, on trouve une succession non interrompue d'artistes. A l'appui de cette opinion, il cite des monuments peu connus auparavant; et il tire des archives de sa patrie des documents curieux. Les discussions du P. della Valle, ne se ressentant que trop de cette rivalité qui subsiste depuis si long-temps entre Sienne et Florence, auraient peu d'intérêt pour le public, si elles ne se rattachaient pas à l'histoire des arts, et surtout à celle de leur renaissance. C'est en l'envisageant sous ce rapport que le chevalier Cicognara a donné à cette question un grand développement, dans son *Histoire de la sculpture*. Il s'étaie des arguments du P. della Valle, les agrandit et les multiplie. A la chaleur avec laquelle cet écrivain a soutenu l'opinion du P. della Valle, M. Éméric-David a opposé quelques faits et des raisonnements qui ne sont

pas faciles à résoudre, et qu'en effet le chevalier Cicognara n'a point encore résolu. UG—1.

VALLÉE (GEOFFROY), fameux par son irréligion, était né, dans le seizième siècle, à Orléans, d'une famille considérable. Son père était contrôleur des domaines du roi, et son frère aîné remplissait la charge d'intendant des finances. Desbarreaux, dont les opinions furent long-temps suspectes (V. III, 415), était son petit-neveu. Vallée passait pour un des plus beaux hommes de son temps. Il était fort recherché dans sa toilette, et se piquait d'une propreté si grande, qu'il envoyait blanchir son linge dans une ville de Flandre, réputée alors pour la pureté de ses eaux. Il avait d'ailleurs peu d'esprit; et son éducation avait été si négligée, qu'il ne savait pas même les premiers principes de l'orthographe. Étant venu demeurer à Paris, il y fit sa société la plus habituelle de quelques jeunes épicuriens, uniquement occupés de plaisirs, et passant leur vie à imaginer de nouveaux divertissements. Leurs entretiens firent sur Vallée une grande impression, et le conduisirent enfin à l'indifférence la plus complète en matière de religion. Il s'avisait, par malheur pour lui, de publier ses opinions, dans un écrit intitulé : la *Béatitude des Chrétiens*, ou le *Fleu de la foy*. C'est un opuscule de seize pages, où la langue n'est pas moins outragée que le bon sens. « Le fond de sa doctrine, » dit La Monnoie, n'est pas l'athéisme proprement dit, mais un déisme commode, qui consiste à reconnaître un Dieu sans le craindre. » et sans appréhender aucune peine après la mort (*Menagiana*, » IV, 311). » Bayle dit (*Dict.*, art. Vallée) que ce livre est plein de blas-

phèmes et d'impiétés contre Jésus-Christ; mais c'est une grave erreur, puisqu'il n'y est pas fait mention de Jésus-Christ, même indirectement. Les amis de Vallée, effrayés des conséquences que la publication de cet ouvrage pouvait avoir pour eux-mêmes, si l'on venait à les soupçonner de complicité, se hâtèrent d'en dénoncer l'auteur. Il fut arrêté et mis dans les prisons du Châtelet. L'instruction de son procès convainquit les juges que Vallée ne jouissait pas de son bon sens. Sur la déclaration des médecins chargés de l'examiner, on pourvut à l'administration de ses biens en lui nommant un curateur. Cependant, par une conséquence inexplicable, il fut condamné, le 8 mai 1572, à être pendu, après avoir fait amende honorable devant la porte de la principale église de Paris. Le curateur qu'on lui avait donné appela de cette sentence au parlement, qui crut devoir en retarder l'exécution. Vallée était prisonnier depuis plus de deux ans, quand Arnaud Sorbin (V. XLIII, 125), un des confesseurs de Charles IX, représenta à son royal pénitent qu'il était impossible de souffrir plus long-temps l'impunité d'un athée qui bravait la justice divine et humaine. Sur-le-champ le roi fit donner l'ordre à son procureur-général de reprendre l'instruction du procès. Le parlement ayant confirmé la sentence des premiers juges, le 8 février 1574 (1), elle reçut, dès le lendemain, son exécution. Quelques-uns disent que Vallée témoigna beaucoup de repentir en mourant; et les autres, qu'il persista jusqu'au bout dans ses er-

(1) Les auteurs ont beaucoup varié sur la date du supplice de Vallée; mais il n'est plus possible de se tromper à cet égard, depuis la publication de l'arrêt du parlement, par d'Artigny.

reurs (Voy. Garasse, *Doctrine curieuse*). L'Opuscule auquel il doit sa triste célébrité a pour titre : la *Béatitude des Chrestiens ou le stéo de la foy*, par *Geoffroy Vallée*, natif d'Orléans, fils de feu *Geoffroy Vallée* et de *Girarde Le Berruyer*, ausquels noms des père et mère assemblez il s'y trouve *LERRE, GERU VREY FLEO D. LA FOY BIGARRÉE; et au nom du fils, VA FLEO REGLE FOY; aultrement, GUERRE LA FOLE FOY* :

Heureux qui seait;
Au sçavoir repot.

C'est un in-8^o. de 16 pag., sans date ni nom de ville ou d'imprimeur. L'édition fut supprimée avec tant de soin qu'on n'en connaît d'autre exemplaire que celui qui paraît avoir servi pour l'instruction du procès de l'auteur. La Monnoie l'ayant acquis par hasard, en fit présent à l'abbé d'Estrées; et il a passé successivement dans les bibliothèques de Boze, Gaignat et La Vallière. D'après une copie faite par La Monnoie lui-même, sur cet exemplaire unique, un curieux fit réimprimer cet opuscule vers 1770, et y ajouta quelques notes tirées du *Menagiana*, des *Mémoires* de Sallengre, de la *Bibliothèque* de La Croix du Maine, du *Dict.* de Bayle, et enfin l'arrêt du parlement, publié par d'Artigny, dans les *Nouveaux Mémoires de littérature*, II, 278. On trouve encore des détails sur Vallée dans le *Diction.* de Chauffepié, dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, vol. 1, 171, et dans le *Dict. des livres condamnés au feu*, par M. Peignot, II, 169. W—s.

VALLÉE (JOSEPH LA), littérateur, né, près de Dieppe, en 1747, de parents nobles, embrassa jeune la profession des armes, et obtint une

compagnie dans le régiment de Bretagne, infanterie. Dans ses loisirs, il cultiva la poésie légère avec quelque succès, et ne tarda pas à se distinguer parmi les jeunes poètes, soutiens ordinaires de l'Almanach des Muses et des autres recueils périodiques. Il voulut ensuite s'essayer dans le genre du roman; et l'accueil que reçurent les premiers qu'il publia décida sans retour sa vocation pour les lettres. Ayant donné sa démission, il s'établit à Paris, et devint bientôt l'un des membres les plus laborieux du Musée, et ensuite de la société philotechnique, dont il fut long-temps le secrétaire. La Vallée joignait à beaucoup d'esprit naturel une instruction solide et variée; il parlait la plupart des langues de l'Europe, et avait fait une étude approfondie de la théorie des arts. Ayant le travail facile, il concourut à la rédaction d'un grand nombre d'ouvrages, tels que le *Voyage dans les départements de la France*, par Brion, 1792-94, 13 ou 14 vol. in-8°. (1); les *Annales de statistique*; le *Cours historique et élémentaire de peinture*, par Filhol, 1804 et ann. suiv., etc. Lors de la création de la Légion-d'Honneur, il en fut nommé membre; et peu de temps après, il obtint la place de chef de division à la grande chancellerie de cet ordre. Ayant perdu sa place à la chute de Buonaparte, il se retira à Londres, où il mourut, au mois de février 1816, à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui : I. *Les Bas-reliefs du dix-huitième siècle*, avec des notes, Londres (Paris), 1786, in-12. II. *Cécile*,

fille d'Achmet III, empereur des Turcs, ibid., 1788, 2 vol. in-12. Ce roman a eu plusieurs éditions. III. *Le nègre comme il y a peu de blancs*, ibid., 3 vol. in-12. On y trouve du talent et des intentions philanthropiques. IV. *Les dangers de l'intrigue*, ibid., 1790, in-12. V. *Tableau philosophique du règne de Louis XIV*, ou Louis XIV jugé par un français libre, Strasbourg, 1791, in-8°. VI. *La vérité rendue aux lettres par la liberté*; ou de l'importance de l'amour de la vérité dans l'homme de lettres, ibid., 1791, in-8°. VII. *Manlius Torquatus*, tragédie jouée sur le théâtre des arts, en 1795. VIII. *Les Semaines critiques* ou les gestes de l'an v, 4 vol. in-8°, comprenant trente-trois numéros. Ce journal, rare et curieux, fut supprimé à l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797). La Vallée avait aussi concouru, à cette époque, à la rédaction de la *Quotidienne*; mais il s'en cachait avec beaucoup de soin, et ses opinions étaient en général fort différentes de celles de ce journal. IX. *Voyage historique et pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, rédigé d'après l'itinéraire de Cassas (Voy. ce nom dans la *Biographie des hommes vivants*, II, 68), Paris, 1802, grand in-fol. Cet ouvrage est d'une belle exécution; il en a été tiré des exemplaires pap. vel. X. *Lettres d'un Mameluck*, ib., 1803, in-8°: « elles encourent, dit Chénier, le reproche d'oser rappeler les formes d'un chef-d'œuvre imitable de Montesquieu; mais le Mameluck Giesid n'en montre pas moins beaucoup de gaieté, de sens et d'esprit » (*Tabl. de la littérat. franc.*) XI. La traduction, avec Petit-Radel, des *Voyages au Cap Nord*, par Jos. Acerbi, ibid., 1804, 3 vol. in-

(1) Cet ouvrage, dont la plupart des éditions parurent en 1794 et 1795, contient plusieurs erreurs matérielles, et se fait remarquer par l'exagération la plus outrée des principes républicains.

XII. *Annales nécrologiques de l'Épiscopat d'Honneur*, ibid., 1807.
 XIII. *Histoire des inquisitions criminelles d'Italie, d'Espagne et de Portugal*, depuis leur origine, ibid., 2 vol. in-8°, fig. Ce n'est qu'une compilation tirée des registres de Marsollier, de Dellon, etc. (V. ces noms).
 XIV. *Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des diverses factions révolutionnaires qui ont agité la France de 1789 jusqu'à la seconde abdication de Buonaparte*, Londres, 1803, 3 vol. in-8°. C'est La Vallée qui a rédigé le *Discours préliminaire de l'Histoire du couronnement de Napoléon*, par Dusaulchoy (V. ce nom, *Biographie des hommes célèbres*, II, 503). Outre les *Éloges de la pierre*, de Wailly l'architecte, de Desaix et Jouet et une foule d'*Odes*, d'*Épigrammes* et de fragments en prose et en vers lus à la société philotechnique, La Vallée a laissé deux poèmes inédits : *l'Art théâtral* et les *Saisons*. On a le chant de l'été, de ce deroisième, Jos. Rosny (V. ce nom) qui n'est pas à placer l'auteur à côté de Thomson. « Ce second n'est-il, au public à juger, il ne leur est pas supérieur. » (V. le *Tribunal d'Apollon*, II, 100). Le public est trop éclairé pour être de pareils éloges. W-s.

V. VALLEMONT (PIERRE LE LORRAIN), plus connu sous le nom de VALLENTIN, physicien, numismate et érudit fort médiocre, qui a joué d'une espèce de réputation, né, le 10 septembre 1649,

à Pont-Audemer, d'une famille honorable. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se fit recevoir docteur en théologie, et vint habiter Rouen, où il paraît que son caractère vif et inquiet le brouilla bientôt avec tous ses confrères (2). Il se rendit alors à Paris, et se chargea de l'éducation du fils de M. Pollart, conseiller au parlement, et ensuite de celui du marquis de Dangeau. Il suivit son nouvel élève à Versailles, et il nous apprend lui-même qu'il y demeura dix ans (3). Dans les loisirs que lui laissait sa place, il lisait tous les ouvrages qui paraissaient sur les sciences, ou se promenait dans les jardins du château, examinant avec beaucoup de curiosité les pratiques des jardiniers. Ayant pris l'habitude de faire des extraits de ses lectures, et de tenir note de toutes ses observations, il se crut un habile physicien et un grand cultivateur, parce qu'il trouvait, dans ses cahiers, des réponses à toutes les questions qui se présentaient. Il devint antiquaire en fréquentant le cabinet du roi, à-peu-près comme il était devenu cultivateur en se promenant dans ses jardins. L'explication qu'il publia d'une médaille de Gallien, dont l'inscription embarrassait les plus savants numismates (Voy. GALLIEN, XVI, 366), l'engagea dans une querelle assez vive avec Baudelot d'Airval et Galland. Quelque temps après, ayant acquis une médaille ou plutôt un médaillon en argent d'Alexandre-le-Grand, il s'empressa de faire parade de sa découverte : mais Baudelot lui soutint que le coin

« Le nomme inexactement Louis de Vallemont (V. *Biographie numismatique*, VI, 605) ; cette erreur vient de Vallemont qui a précédé son nom, sur une pièce de ses ouvrages de deux L., *Le Lorrain* et *Sax* a cru pouvoir traduire par l'abbé

(2) L'abbé Baudouin, chan. de Laval, attaque vivement la conduite et les mœurs de Vallemont, dans la *Défense* de l'ouvrage de D. de Vert.

(3) Dans la préface des *Curiosités de la nature et de l'art*.

de cette pièce était moderne ; et la plupart des antiquaires se rangèrent à son avis. L'abbé de Vallemont, en quittant Versailles, fut attaché, comme professeur, au collège du cardinal Le Moine. Il y rassembla, dans sa chambre, des machines, des objets d'histoire naturelle, des médailles ; et il eut le plaisir de voir son cabinet visité par les curieux et par les étrangers de distinction. Il se retira, sur la fin de sa vie, à Pont-Audemer, où il mourut, le 30 décembre 1721, à l'âge de soixante-douze ans. Outre quelques ouvrages de controverse, dont on trouvera les titres dans le *Dict. de Moréri*, édition de 1759, on a de lui : I. *Description de l'aimant qui s'est formé à la pointe du clocher neuf de Chartres*, avec plusieurs expériences curieuses sur l'aimant et sur d'autres matières de physique, Paris, 1692, in-12. La Hire (V. ce nom) s'était occupé déjà d'expliquer ce phénomène ; mais Franklin a découvert le premier que le fluide électrique donne au fer les propriétés de l'aimant. II. *La Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachés, des voleurs et des meurtriers fugitifs*, etc., ibid., 1693, in-12, fig. ; Amsterdam, 1696 ; Paris, 1709 ; la Haye, 1722, 1747, 2 vol. in-12. L'auteur n'était pas le seul qui crût alors aux vertus merveilleuses de la baguette : beaucoup de personnes éclairées partageaient son opinion à cet égard (*Voyez AIMAR*, I, 350). Le P. Le Brun, de l'Oratoire, a montré le néant de leur système, dans l'ouvrage intitulé : *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette*, etc., réimprimé, avec des additions, dans le tome III de l'*His-*

toire critique des pratiques superstitieuses (*Voy. XXIII*, 488). III. *Éléments de l'histoire*, ou ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason, etc., avant que de lire l'histoire particulière. Paris, 1696, 2 tomes in-12 ; ouvrage utile et souvent réimprimé, avec des additions. L'édition de 1729, 4 vol. in-12, a été revue par l'abbé Le Clerc. La plus complète est celle de Paris, 1758, 5 vol. in-12. IV. *Nouvelle explication d'une médaille d'or du cabinet du roi, sur laquelle on voit la tête de l'empereur Gallien, avec cette légende : GALLIANÆ AVGVSTÆ*, ib., 1698, in-12. Cette première Lettre fut suivie d'une deuxième (Paris, 1699), dans laquelle l'abbé de Vallemont répond aux objections de Baudelot et de Galland. Elles ont été traduites en italien, dans la *Galleria di Minerva*, IV, 2^e part., 1729, et en latin, par Chr. Wolterreck, dans les *Electæ rei numariae*, 168-79. L'explication donnée par Vallemont est la plus plausible ; et la plupart des numismates modernes l'ont adoptée. V. *La Sphère du monde*, selon l'hypothèse de Copernic, démontrée et comparée au système de Copernic et de Tycho-Brahé, ibid., 1701 ou 1707, in-12, fig. VI. *Dissertation sur une médaille singulière d'Alexandre-le-Grand*, par laquelle on justifie l'histoire de Quinte-Curce, ib., 1703, in-12. Baudelot réfuta le système de Vallemont, dans *trois Lettres* à M. le marquis de Dangeau sur une prétendue médaille d'Alexandre. Vallemont lui répliqua par : *Réponse à M. Baudelot, où se trouve détruit tout ce qu'il a avancé contre l'antiquité de la médaille d'Alexandre-le-Grand*, Trévoux, 1706, in-12. VII. *Curiosités de la nature et de l'art par la végéta-*

ou l'agriculture et le jardinage dans leur perfection, *ibid.*, in-12, figures; nouvelle édition corrigée et augmentée, 1711, in-12; réimprimés en 1733. beaucoup d'erreurs, on y trouve quelques observations utiles. La partie contient le Catalogue des légumes et des fruits cultivés à Versailles, dans les jardins, un Calendrier du jardinier, III. *Suite des médailles impériales*, où l'on voit les empereurs, impératrices et leurs proches parents, *ibid.*, 1706, in-12. IX. *Du des mystères*, ou l'apologie rubrique des missels, *ibid.*, in-12, 2 part. C'est une réfutation de l'ouvrage de D. Claud. de V. ce nom). Bandouin, chancelier de Laval, en prit la défense, en écrit intitulé: *Apologie des opinions de l'Eglise, dans laquelle on fait voir, par la tradition antique et uniforme de toute l'Eglise, l'usage de célébrer les saints sans d'une voix intelligible*, (bruxelles Paris), 1712, in-12. *Age de Sébast. Le Clerc, dessinateur et graveur du cabinet du roi*, 1715, in-12. Vallemont, auteur du *Voyage du tour de la France*, fait, en 1703 et 1704, par Rouvière, apothicaire du roi, 1713, in-12. On a son portrait in-80. W—s.

VALLERIOLE (FRANÇOIS), médecin naquit à Montpellier, dans les premières années du seizième siècle. Une famille riche et distinguée, négligea rien pour son éducation. Après avoir terminé son cours de philosophie à Paris, il revint à Montpellier, en 1522, et y commença ses cours de médecine. Il étoit d'une très-petite stature, mais d'un génie vaste et d'un amour

extraordinaire pour le travail, qui se développèrent de bonne heure. En 1531, il exerçait la médecine à Valence en Dauphiné, quoiqu'il n'eût pris encore que le grade de licencié. Une épidémie ayant ravagé la ville d'Arles, en 1544, Vallierole y fut appelé par le vœu des magistrats et des citoyens, et s'y vit bientôt élevé au rang de patricien, en récompense de son dévouement et des services qu'il avait rendus pendant la contagion. Il s'établit à Arles, s'y maria et y passa vingt-huit années de sa vie, comme le prouve la publication de plusieurs de ses ouvrages qui décèlent un homme pieux, savant, nourri de la lecture des anciens, et plein d'amour pour sa patrie adoptive. Le 16 novembre 1564, Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, entrèrent dans Arles; Vallierole fut chargé par les consuls de diriger la construction des arcs de triomphe, sur lesquels il fit peindre d'ingénieux emblèmes et des devises de sa composition. Jean Argentier, premier professeur en médecine de l'université de Turin, étant mort en 1572, Charles-Émanuel, duc de Savoie, appela Vallierole pour le remplacer; et celui-ci, quoique septuagénaire, alla prendre possession de la chaire vacante. Les services qu'il rendit dans ce pays affligé de la peste furent récompensés par des lettres de noblesse, que lui accorda le duc de Savoie. Il mourut en 1580, regretté de ce prince et des savants, qui firent graver sur le marbre, à Turin, une inscription en son honneur. On a de lui: I. *Galenus, de morbis et symptomatis*, Lyon, 1540, in-80. Cet ouvrage fut, sans doute, composé à Valence. II. *Enarrationes et responsiones medicinales*, Lyon, 1554, in-fol. L'auteur a dédié ce livre aux consuls et citoyens

d'Arles; il y donne la topographie de cette ville, en décrit le climat, la température et les productions; trace le tableau de l'épidémie de 1544, et rappelle les avis qu'il n'a cessé de donner aux magistrats, pour la destruction des marais et des autres causes des maladies qui infestaient cette riche contrée. III. *Loci communes medici*, Lyon, 1562, in-fol., dédié à Anne de Montmorency, connétable de France, et gouverneur de Provence, qui honorait l'auteur de sa protection. Cette édition est décorée d'un portrait de Valleriole, représenté à l'âge de cinquante-sept ans, ce qui donne lieu de croire qu'il était né vers l'année 1504. IV. *Tractatus de peste*, Lyon, 1566, in-16. V. *Observationes medicæ*, ibid., 1573, in-fol., dédiées aux étudiants en médecine, sans doute de Turin, puisqu'il n'y avait point d'université à Arles. Sur le frontispice, au nom de Valleriole est joint le titre de docteur, qu'on ne voit pas dans ses autres ouvrages: ce qui fait présumer qu'il reçut de Montpellier ce titre qui lui était indispensable pour occuper la chaire de professeur à Turin. On trouve dans ces observations l'histoire d'un paralytique guéri subitement par la peur d'être brûlé dans un incendie; l'étymologie du mot *coqueluche*; l'histoire de l'apparition à Arles, en 1553, d'une multitude de sauterelles, et des moyens qu'on employa pour les détruire; la guérison d'une folie d'amour; les noms des principaux malades d'Arles, guéris par l'auteur, etc. VI. *Commentarii in Galenum, de constitutione artis*, Turin, 1577, in-8°, dédié à Charles-Émanuel, duc de Savoie. VII. *Animadversiones in Jouberti paradoxæ*, 1582, dans les ouvrages de Joubert. François Valleriole eut plu-

sieurs enfants, dont un seul, Nicolas Valleriole, suivit la même carrière, publia deux *Traitéés sur la peste*, et mourut en 1631. Papon a confondu le père avec le fils. — Pierre VALLERIOLE, petit-fils de celui-ci, était avocat et second consul d'Arles, en 1726. La plupart des biographes ont parlé de Valleriole d'une manière inexacte; aucun n'indique le lieu de sa naissance, et ne fait mention de sa longue résidence à Arles. M. Pontier, membre de l'académie d'Aix, a publié, dans le tome 1 des Mémoires de cette société, une bonne Notice sur Valleriole.

A—T.

VALLERIIUS. Voy. WALLERIUS.

VALLÈS ou VALESIO (FRANÇOIS), surnommé *Covarruvias*, lieu de sa naissance, dans la Vieille-Castille, fut professeur de médecine à Alcalá de Henarès, et devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne. On rapporte que ce prince, tourmenté d'une goutte opiniâtre, contre laquelle les secours de l'art avaient jusqu'alors été inutiles, consulta Vallès, qui lui conseilla de se mettre les pieds dans du lait tiède, et que, ce remède ayant réussi, le roi appela Vallès à la cour, et le combla de faveurs. Quoiqu'il en soit, ce dernier s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, qui eurent un grand nombre d'éditions, et qui l'ont fait regarder comme un des premiers médecins qu'ait eus l'Espagne au seizième siècle. Outre des commentaires sur Hippocrate et sur Galien, et une traduction latine de la Physique d'Aristote, nous citerons de lui: I. *De sacra philosophiâ, sive de his quæ scripta sunt physicè in libris sacris*, Turin, 1587, in-8°.; Lyon, 1588, 1592, 1595, 1622, in-8°.; Francfort, 1590, 1608, in-8°.

e *Methodo medendi*, Venise, ; Francfort, 1608; Madrid, ; Louvain, 1647, in-8°. III. *des eaux distillées* (en espagnol, Madrid, 1592, in-8°. P—RT. LLET (PIERRE), jardinier ri IV, est auteur d'un ouvrage t beaucoup de succès, et qui jourd'hui tout-à-fait oublié : *din du Roi très-chrétien Henri Paris*, 1608, in-fol.; secon- lition, 1650, sous le titre *tus regius*, avec 75 planches. LLET (Paul-Joseph), lieute- énéral de police à Grenoble, dans cette ville, en 1790, fut, et la *Bibliothèque du Dau-*, édition de 1797, un homme ux et recommandable par ses domestiques. On a de lui : I. urs articles de l'*Encyclopédie rdun*. II. *Méthode pour faire rogrès rapides dans les scien- les arts*, 1767, in-12. III. *de limiter les terres à perpé-* 1769, in-12, et quelques ou- ; polémiques devenus sans in- Z.

LLETTA (JOSEPH), littéra- bibliographe, né, le 6 octobre , à Naples, se distingua d'a- dans la profession d'avocat, et ne réputation telle que le grand- e Toscane, voulant l'attirer à ice, lui offrit le titre de sénat- qu'il refusa, ne voulant pas r sa patrie. Il lisait avidement es livres qui lui tombaient sous ia, et l'on eût pu l'appeler, et l'expression de Caton, un dé- de livres, *helluo librorum*. Il , en peu de temps, une biblio- e de dix-huit mille volumes, hoisis; et ce fut surtout à cette tion, unique, à cette époque, m particulier, qu'il dut sa réon. Mabillon, Montfaucon, Bur-

net, Rogissart, de La Seine font de grands éloges de la complaisance et de la politesse du propriétaire, qui prêtait ses livres à tous ceux qui en avaient besoin, et qui, lorsque quelque illustre étranger se rendait à Naples, allait ordinairement à sa rencontre à plusieurs milles de la ville. On a écrit qu'il était alors le seul Napolitain qui parlât anglais (Voy. le *Giornale de' letterati d'Italia*, qui contient un long article sur Valletta et un Catalogue des livres les plus rares de sa bibliothèque, tome xxiv, p. 49-105). Après une longue et douloureuse maladie, il mourut le 7 mai 1714. Le *Giornale de' letterati d'Italia*, que nous venons de citer, dit qu'il avait composé un ouvrage très-savant sur la procédure dans les causes qui ont rapport à la religion, et que cet ouvrage fut traduit en français et en latin. Le même journal fait mention d'un autre ouvrage de Valletta sur une nouvelle monnaie frappée à Naples. Il fit, en outre, plusieurs Traductions de l'anglais. UC—1.

VALLETTA (NICOLAS), né, en 1750, à Arienzo, terre de la Campanie heureuse, se rendit de bonne heure à Naples, où il rechercha la société des savants et suivit les cours de Genovesi et de Cirillo. S'étant livré à l'étude du droit, il parvint bientôt à être nommé substitut d'un professeur. Il obtint, en 1785, la chaire d'institutions civiles, occupa successivement les différentes chaires de droit de l'université, et fut nommé, en 1812, professeur du droit romain et doyen de la faculté. Chargé, en 1814, de faire le discours inaugural de l'université, il choisit pour sujet l'étroite liaison qui existe entre les sciences et les lettres, et il donna lui-même ensuite l'exemple de cette association, en cul-

tivant avec beaucoup de succès la poésie, et en faisant quelquefois diversion à la gravité des études de droit, par d'heureuses improvisations poétiques, et par l'atticisme de ses bons mots. D'une santé faible, il mourut le 21 novembre 1814. Ses ouvrages sont : I. *De animi virtute ethices syntagma*, Naples, 1772, in-8°. II. *Elementi del dritto del regno Napolitano*, Naples, 1776, in-8°. Il fonda ensuite cet ouvrage dans le suivant : III. *Delle leggi del regno Napolitano*, Naples, III tomes, 1786, in-8°. IV. *Institutiones juris feudalis, brevi planaque methodo concinnatæ*, Naples, 1780, in-8°. L'auteur publia ce même ouvrage traduit en italien, Naples, 1796, in-8°. V. *Juris Romani institutiones, brevi planaque methodo concinnatæ*, Naples, 1782, 2 tomes, in-8°. VI. *Partitiones juris canonici*, Naples, 1785, in-8°. Il en est question dans le *Giornale enciclop.* de Naples, 1785, septembre, pag. 110. VII. *Oratio in solemnibus studiorum instauratione habita in Neap. Archigym.*, an. 1782, *cujus argumentum : Sapientes fortunæ vicibus præstare*, Naples, in-4°. VIII. *Cicalata sul fascino, volgarmente detto jettatura*, Naples, 1787, in-8°, 2^e édit., 1814. C'est une espèce de petite histoire du mesmerisme avant Mesmer. L'auteur étale assez d'érudition en rapportant une foule de faits anciens et modernes touchant cette influence presque toujours malfaisante qu'un homme peut exercer sur les autres, soit qu'il opère sur leurs nerfs par un fluide électrique très-subtil, soit par la sympathie ou l'antipathie que les anciens voyaient entre certains corps. L'auteur ne se propose nullement d'expliquer ces moyens. Il s'efforce,

au contraire, d'en outrer le mystérieux; et son opuscule n'est qu'un badinage d'érudition. IX. *Canzonette*, Naples, 1787, in-8°. X. *Elogio funebre del march. Baldassare Cito*, Naples, in-4°. XI. *Piano di riforma dell' università di Napoli*, Naples, in-12. XII. *Apologia del suddetto Piano*, Naples, in-12. XIII. *Del governo e della necessità, origine, dritti, limiti e differenti forme della sovranità* : ouvrage traduit du français de Fénelon, Naples, 1794, in-8°. XIV. *Giosuè al Giordano : cantata ed iscrizioni*, etc., Naples, 1795, in-4°. XV. *In scientiam de officiis : extemporalis prælectio*, Naples, in-8°. XVI. *Canzonette spirituali*, Naples, in-12. XVII. *Dissertazione del Feudo Longobardico opposto alla qualità ereditaria*, Naples, 1810, in-4°. Valletta a laissé plusieurs ouvrages inédits. *V. son Éloge* par Charles-Antoine de Rosa, Naples, 1815, in-8°, et les *Notices sur sa vie par Urb. Lamprédi*. Elles précèdent la dernière édition de sa *Cicalata sul fascino*. UG—1.

VALLETRYE (le sieur DE LA), est un poète français, sur lequel on n'a que des renseignements fort incomplets. On conjecture qu'il était d'Angoulême. Il vint jeune à Paris, et il fut employé dans les fêtes et les spectacles de la cour. Il avait embrassé le parti de la ligue, comme le prouve sa pièce intitulée : *Episemasie*, dédiée à Monseigneur le duc de Guise, Paris, 1588. C'est un in-4°. de dix feuillets, dont il existe un exemplaire sur velin (*V. le Catalogue* de M. Van Praët, 2^e part., II, 136). Il ne tenait pas à ses opinions au point de leur sacrifier la fortune. Ce fut à Sully qu'il offrit la dédicace de ses *OEuvres poé-*

Paris, 1602, in-12. Ce volume, rare, contient les *Amours*, le *Honneur des dames*, l'*Amour aigre et fripponier*, des poésies, des cartels, de vives, balzers chantés en musique, des es, des poésies chrétiennes, *steté repentie*, pastorale en tes, l'*Amour logé trop haut*, etc. La plupart des pièces Vallettrye sont pleines d'obscéd-d'équivoques grossières. Dans torale, il se propose de com- es scrupules des femmes, en ontrant qu'elles peuvent con- leur réputation, tout en se li- eux plaisirs. On trouve l'ex- cette pièce dans l'*Histoire du re français* des frères Parfait, et dans la *Bibliothèque*, ée au duc de La Vallière, 1, l'abbé Goujet a donné l'ana- Recueil de La Vallettrye dans *othèque française*, XIV, 20. 'a confondu, par inattention, A VALTERIE (1), qui lui est eur d'un siècle (Voy. VAL-

W—s.

LI (EUSÈBE) naquit, près de dans les états de Lucques, 2. Après avoir fait ses études ège de Prato, il fut envoyé à our y apprendre la médecine, it remarquer par un désir in- de s'instruire et de faire des nces sur la physiologie, la et l'action des remèdes sur le umain, expériences qu'il ten- rent sur lui-même. Il décou- e le deutocide de mercure (pré- ouge), mis à une très-petite ns une cuvée de vin, en arrête ent la fermentation. Cette t de deux grains de cet oxide

par livre de liquide, et il en fit l'é- preuve en 1781. Un vigneron lui ayant cherché querelle, parce qu'il avait chassé sur ses terres, il le mena- ça de jeter un sort sur son vin, et de l'empêcher de cuver. En effet, dès que la vendange fut faite, Valli s'in- troduisit furtivement dans le cellier, et jeta deux livres de précipité dans une cuve de vingt années, en remuant le tout avec un bâton. La fermenta- tion n'eut point lieu, et le vin resta doux et tout-à-fait semblable au moût. Le vigneron épouvanté conta le fait à tout le village; et Valli, regardé comme un sorcier, fut obligé de par- tir promptement, étant menacé d'être assassiné. Il se rendit à Smyrne, et de là à Constantinople, pour y ob- server la marche et les effets de la peste, et étudier plus particulière- ment cette maladie. Il revint au bout de quelques années en Toscane. Là, il fut un des premiers à expérimenter la vaccine, et s'étant assuré de sa propriété préservatrice de la variole, il repartit pour Constantinople, où il introduisit cette belle découverte. La peste régnait alors dans cette ca- pitale; Valli, remarquant qu'elle n'at- teignait point les individus attaqués de la petite vérole, voulut essayer si la vaccine, par analogie, ne serait point aussi un préservatif de ce fléau. Il s'inocula d'abord du virus vaccin, puis le lendemain ayant plongé une lancette dans l'ichor d'un charbon pestilentiel, il se l'inséra aux deux bras et aux cuisses; mais le troisième jour il fut atteint d'une fièvre ardente, de délire, et la peste s'annonça bien- tôt par une éruption de charbons et de bubons; il eut néanmoins le bon- heur de guérir, plus heureux que le docteur Rosenfeld, qui, l'ayant imité, succomba victime de son imprudent essai. Il revint en Italie vers l'an

. Les *Tables du Catal.* de la bibl. du Roi, de La Vallière, etc.

1804. Nommé médecin militaire de l'armée gallo-italienne, il se rendit, en 1805, en Dalmatie ; là, étant à dîner chez le payeur-général de l'armée, la femme de celui-ci fut mordue à la jambe par un chien enragé. Valli suça la plaie pendant plus d'un quart-d'heure, la pansa avec de l'eau et du sel, et la maladie ne se déclara point chez cette dame, tandis que deux autres personnes mordues par le même chien devinrent enragées. Valli ayant appris que la fièvre jaune s'était déclarée, en 1809, en Espagne, et desirant connaître cette maladie, sollicita du ministre de la guerre de France une commission de médecin pour l'armée d'Espagne, où il se rendit effectivement, et il eut occasion d'y observer cette affreuse maladie ; de là il revint exercer la médecine en Toscane. Il était à Milan en 1815. Nous eûmes occasion de l'y voir. Il nous dit qu'il se proposait de publier un Mémoire sur la fièvre jaune ; mais que, pour cela, il voulait aller l'étudier dans son pays natal, c'est-à-dire, dans l'Amérique, où elle est endémique. Il partit en effet quelque temps après, et s'embarqua au Havre pour la Havane, où il arriva le 7 septembre 1816. Il commençait à s'y acclimater, vivant d'une manière très-sobre, comme à son ordinaire : le 21 du même mois, ayant appris qu'un matelot, transporté à l'hôpital, venait de mourir de la fièvre jaune, il s'y rendit aussitôt, dépouilla de sa chemise le cadavre, encore chaud, s'en revêtit, puis la roula et s'en frotta les bras, les mains, le visage, les cuisses, le ventre et la poitrine, et en aspira l'odeur ; enfin, il se mit, tout-à-fait nu, en contact avec le corps mort. Au bout de quelques instants il se leva, s'habilla et rentra chez

lui satisfait. Il se mit à tal se montra fort gai ; seulement fatigué d'avoir poursuivi ces gens qui le fuyaient, parce qu'il leur frotter les mains avec de l'eau, et un peu de quinquina. Le lendemain il but un verre de vin, et se reposa. Vers le soir se trouva avec de l'eau, et un peu de quinquina. Le lendemain il se sentait plus mal et avec de la fièvre, il prit un petit verre de quinquina. La visite d'un médecin qui crut quelques remèdes insipides regardant la maladie simple indisposition : mais la fièvre jaune se déclara avec des symptômes les plus alarmants, Valli cessa de vivre. Ce digne homme fut une victime de son zèle pour la science. Il a publié les Ouvrages suivants : I. *Memoria sulla peste di Napoli, nel 1784*, 1 vol. in-12. II. *Memoria sulla peste di Napoli, nel 1792*, 1 vol. in-12. III. *Sulla tisi ereditaria* (sur la tuberculose), Florence, 1796, 1 v. IV. *Memoria sulla peste di Napoli del 1803*, 1 vol. in-12. V. *Memoria su i mezzi d'impedire la fermentazione dei varj liquori*, etc., ibid., 1814, 12.

VALIA ou WALLIA, roi des Visigoths, le premier se soit établi dans les Gaules, avait résidé à Toulouse, et son frère ou du moins parent, dont il vengea la mort, se fit périr Sigeric, à la place duquel il fut élevé, l'an 415 de J.-C. Il fut le premier à monter sur le trône que cet usurpateur occupé que peu de jours. Il fit faire l'humeur belliqueuse et se prépara une expédition contre les Vandales établis

néridionale : mais une tem-
 ant dispersé ses vaisseaux,
 déclara que Dieu désapprou-
 te entreprise, et il détermina
 ne ses troupes à former un
 ement solide dans les Gaules.
 : qu'il venait d'éprouver pa-
 mpereur Honorius, et surtout
 ance, son général, une occa-
 zorable de recouvrer les pro-
 cédées aux Goths. Constance
 t contre eux ; mais à peine les
 mées étaient-elles en présence,
 général romain offrit la paix à
 Elle fut conclue au commen-
 de l'an 416. Le roi visigoth
 la princesse Placidie, qu'il
 toujours traitée avec beaucoup
 ls, et qui épousa Constance
 temps après. En exécution du
 Vallia alla faire la guerre en
 ie, aux Vandales, aux Alains
 Suèves, remporta plusieurs
 ges sur les premiers, détruisit
 e entièrement les seconds dans
 taille, où ils perdirent leur
 les força, par la terreur de ses
 à se rendre tributaires de l'em-
 uquel il remit fidèlement tou-
 rovinces qu'il avait conquises
 : barbares. Il repassa les Py-
 , au commencement de l'an
 pour se mettre en possession
 partie de l'Aquitaine, que l'em-
 Honorius lui avait cédée en
 pense de ses services et de sa
 foi. Ce territoire comprenait
 lousain, la Guienne, l'Aunis,
 ou, la Saintonge et l'Angou-
 Toulouse devint alors la capi-
 t royaume des Visigoths, et le
 s interruption pendant quatre-
 ienf ans. Vallia mourut com-
 gloire et pleuré de ses sujets,
 an 420, peu de temps après
 blissement dans les Gaules. Il
 a qu'une fille, qui fut l'épouse

ou plutôt la mère du Suève Ricimer,
 ce faiseur d'empereurs, qui devint la
 principale cause de la destruction de
 l'empire d'Occident (*V. RICIMER*).
 Vallia eut pour successeur Théodore
 ou Théodoric I^{er}. A—T.

VALLIER (SAINT), ou VA-
 LÈRE, *Valerius*, né, au troisième
 siècle, à Langres, fut instruit dans
 la théologie morale et scolastique,
 par le célèbre Didier, évêque de cette
 ville, qui, témoin de ses vertus,
 l'éleva au diaconat, et l'institua le
 dispensateur des biens de son église
 pour le soulagement des indigents.
 Vallier s'acquittait de cette char-
 ge avec beaucoup de zèle, lorsque
 Chrocus (*Voy. ce nom, VIII,*
492), à la tête des Vandales, fit
 une irruption dans le pays des Lin-
 gons, et vint mettre le siège de-
 vant leur capitale. Le vénérable pas-
 teur, se dévouant pour sauver son
 troupeau, se présenta devant ce bar-
 bare ; mais, loin de se laisser fléchir,
 Chrocus fit trancher la tête au prélat.
 Tout le pays fut ravagé, et les mal-
 heureux habitants se virent réduits
 à chercher leur salut dans la fuite.
 Vallier rallia leurs restes dispersés,
 et il se proposait de les conduire sur
 les montagnes du Jura, pour les sous-
 traire à la rage de Vandales. Déjà
 ils étaient arrivés à Port-sur-Saône,
 et s'apprétaient à traverser le fleuve,
 lorsqu'ils furent atteints par les Bar-
 bares, qui les firent presque tous pé-
 rir par le glaive. Le supplice de
 Vallier fut précédé des plus affreux
 tourments. Les habitants de Port-
 sur-Saône lui érigèrent, en ce lieu,
 une chapelle. Plus tard, ses restes
 furent transportés à Molême, pour
 qu'ils ne tombassent pas entre les
 mains des infidèles. Le trésor de la
 cathédrale de Langres possède en-
 core quelques-uns des ossements de

ce saint martyr, dont la fête se célèbre le 22 octobre. M—G—A.

VALLIER (FRANÇOIS-CHARLES, comte du SAUSSAY), né à Paris en 1703, président au parlement, puis colonel d'infanterie, se distingua par sa prodigalité et quelques folies. Il venait de se marier à l'âge de soixante-quinze ans, lorsqu'il mourut subitement en janvier 1778, au moment où son tailleur lui essayait un habit pour le deuil de l'électeur de Bavière. Vallier cultivait les lettres, il a écrit :

I. *L'amour de la patrie*, poème, 1754, in-8°. Voici quelques vers de cette pièce remarquable par le fond plus que par la forme :

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié;
Contre un père infidèle un fils est sans pitié.
Faut-il donc n'aimer rien pour servir sa patrie?
Si l'on ne trahit tout se croit-elle trahie?
Sans doute, et rien ne doit balancer dans nos cœurs
L'intérêt du pays. Il doit sécher nos pleurs,
La voix du sang alors n'est plus qu'une faiblesse,
L'ennour un attentat, et la pitié bassesse.

II. *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont, commandé par M. Chevert*, Metz, 1755, in-4°. III. *Le Citoyen*, poème en trois chants, 1759, in-8°. IV. *Odes sur les eaux de Barèges et de Bagnères, avec un essai sur la guerre, en vers, et une Lettre en prose*, 1762, in-8°. V. *Pièces en vers et en prose*, 1762, in-8°. VI. *Aux grands et aux riches*, Épître qui a concouru pour le prix de l'académie française, et qui a été lue le jour de la Saint-Louis à l'académie d'Amiens, 1764, in-8°.; composée dans les mêmes principes que l'*Épître au peuple*, publiée par Thoruaz, quatre ans auparavant. On en trouve de longs fragments dans le *Journal encyclopédique* du 15 septembre 1764. VII. *Le Triomphe de Flore*, ballet en un acte, musique de Dauvergne, joué à Fontainebleau, avec succès, le 29 octobre 1765, imprimé

la même année, in-8°. VIII. *Eglé*, ou *le Sentiment*, comédie allégorique en un acte, jouée sans succès le même jour que le *Triomphe de Flore*. IX. *Épître à la nation française sur l'établissement des Invalides, de l'École militaire, etc.*, 1768, in-4°. X. *Eloge de Chevert*, en vers libres, lu, le 25 août 1769, à l'académie d'Amiens, 1769, in-8°. A. B—T.

VALLIÈRE (JEAN-FLORENTIN), général d'artillerie, né à Paris le 7 septembre 1667, fut nommé cadet à la suite d'un régiment d'artillerie, en 1685, et fit toutes les campagnes de la dernière partie du règne de Louis XIV. On rapporte qu'il avait eu part à soixante sièges et à dix grandes batailles. Il commandait en chef l'artillerie au siège du Quesnoy, en 1713, et avec trente-quatre pièces d'artillerie il en démonta quatre-vingts en vingt-quatre heures. Cet exploit lui valut le grade de brigadier des armées du roi. Chargé de réorganiser l'artillerie française, il lui donna une grande impulsion, déterminant l'uniformité des calibres, et en réduisit le nombre à cinq. Son système des pièces longues fut vivement attaqué après sa mort, et défendu par son fils (V. l'article suivant). Vallière calcula le premier les effets de la poudre dans les mines. Il fut fait maréchal-de-camp en 1719, directeur-général d'artillerie l'année suivante, et plus tard lieutenant-général. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1733, et qu'il se distingua à la bataille de Dettingen par les meilleures dispositions. Cet excellent officier mourut en 1759. C'est à lui que l'on doit toutes les écoles et les beaux établissements qui ont donné à l'artillerie de France une si grande supériorité. Le maré-

de Belle-Isle ayant voulu, dès ce-
là, séparer l'arme du génie
de l'artillerie, Vallière,
croyait pas que cette sépa-
fût utile, s'y opposa avec
té, et elle n'eut lieu que beau-
plus tard. Ce guerrier, si ferme
ébranlable lorsqu'il s'agissait
en du service, était dans le
le plus simple et le plus doux
les hommes, et dans la con-
des affaires le plus sage et le
rudent. Voici le portrait qu'en
né Fontenelle :

*Les rares talents pour la guerre
lui furent unis au cœur le plus humain,
et le chargea du soin de son tonnerre,
l'inerte conduisit sa main.*

Il était de l'académie des scien-
où Granjean de Fouchy pro-
son éloge. M—D J.

VALLIÈRE (JOSEPH-FLORENT,
dit DE), fils du précédent,
né à Paris le 22 juin 1717.
L'arrière commença dans la
de 1734, où il servit en
de commissaire extraordi-
au siège de Philipsbourg. Il fit,
qualité de commissaire pro-
1, la campagne de Prague, et
na des preuves de prudence et
vité. A la bataille de Dettin-
où il se trouva sous les ordres
de son père, avec le grade de lieu-
tenant du grand-maître, il comman-
da des batteries qui incommodè-
rent plus les ennemis. Au siège de
Munich il suppléa son père, que
son grand âge avait mis hors d'état
de servir. En 1745, il commanda
l'artillerie en Flandre; et
l'année suivante il fit tous les sièges
de cette campagne. M. de Lowendal
dit qu'il devait la rapidité de ses
opérations aux soins et à l'activité de
son père. Cet officier rendit encore
de grands services à la bataille de
Mollath. En 1747, il succéda à son

père dans la direction générale des
écoles et des bataillons d'artillerie;
il contribua singulièrement à la prise
de Bergopzoom, en faisant donner
beaucoup plus d'étendue au front
de l'attaque, et en soutenant avec
fermeté qu'on devait attaquer le
corps de la place en même temps
que le ravelin, ce qui trompa le
commandant hollandais. En 1748,
la disposition de ses batteries assura
la prise de Maëstricht, assiégée par
le maréchal de Saxe, si la suspen-
sion d'armes n'eût interrompu le
siège. Il fut élevé, la même année,
au grade de lieutenant-général. En
1755, il fut fait directeur-général des
deux corps réunis de l'artillerie et du
génie. En 1758, il refusa son appro-
bation à la nouvelle ordonnance sur
la séparation des deux corps, parce
qu'il la croyait contraire au bien du
service; et on ne put le tenter ni
par l'offre du cordon rouge, ni par
l'assurance d'être fait grand-croix.
Dans la guerre de 1755, il comman-
da en chef l'artillerie sous d'Es-
trées, Richelieu, Clermont et Con-
tades. Il rendit les plus grands ser-
vices à la journée d'Hastembeck,
par le choix des divers postes où
il établit ses batteries, et par l'acti-
vité avec laquelle elles furent ser-
vies. Dans la dernière campagne,
promptitude qu'il mit à disposer
de ses batteries obligea le prince
Ferdinand, qui était sur le point
d'attaquer le maréchal de Conta-
des, à se retirer. En 1761, le roi
d'Espagne l'ayant demandé, le duc
de Choiseul, lui offrit de la part du
roi l'argent nécessaire pour ce voya-
ge; il répondit que les bienfaits de
son souverain, et son économie, l'a-
vaient mis en état de ne pas être
à charge à sa majesté. En moins
de deux ans, arsenaux, manufactu-

res d'armes , poudre , artillerie , fortifications , tout fut examiné avec le plus grand soin. Après avoir rendu les services les plus considérables , il rejeta toutes les offres qu'on lui fit pour le fixer en Espagne , refusa les sommes qu'on lui proposa , et n'accepta que le portrait de Charles III , et le titre de marquis. Il partit avec l'estime de ce prince , et celle de toutes les personnes avec lesquelles il avait eu des rapports. Quelques années après , le roi d'Espagne ayant demandé qu'il se transportât à Naples , pour le même objet , il fit ce voyage avec autant de succès que celui d'Espagne. MM. de Vallière , père et fils , avaient employé tous leurs soins à mettre le corps royal d'artillerie dans le meilleur ordre ; et c'est presque entièrement à leur zèle que nous sommes redevables de la supériorité de cette arme. La fermeté avec laquelle ce dernier refusa toujours de donner la moindre atteinte aux sages réglemens qu'il regardait comme l'âme du corps fut traitée d'opiniâtreté , et son exactitude de rigorisme. Comme il n'était pas courtisan , les mécontentemens réussirent aisément à le perdre dans l'esprit des ministres. Long-temps il ne put exercer ses fonctions de directeur-général de l'artillerie. Ceux qu'il avait placés participèrent à sa disgrâce. Ses travaux excessifs lui causèrent de fréquents maux de tête , et dérangèrent sensiblement sa santé. A l'avènement de M. de Monteynard au ministère , il reprit les fonctions de sa charge ; son travail pour éclairer le ministre sur cette partie rendit ses maux de tête presque continus ; il s'y joignit un crachement de sang ; et il mourut le 10 janvier 1776. Dans la dispute qui

s'éleva vers la fin de sa vie entre les officiers d'artillerie sur les pièces courtes et les pièces longues , il se déclara fortement pour les dernières , que son père avait fait prescrire par l'ordonnance de 1732. Il composa à ce sujet un Mémoire inséré dans le recueil de l'académie des sciences , où il fait voir , par les calculs les plus exacts et les raisonnemens les plus forts , que les pièces courtes , quoique plus légères , exigent un plus grand nombre de chevaux à cause des accessoires , et beaucoup plus de munitions ; qu'elles ne peuvent , comme les pièces ordinaires , être employées aux sièges , ce qui mettrait dans la nécessité d'avoir deux trains d'artillerie , un pour les sièges , et l'autre pour la campagne ; que leur peu de longueur , et leur légèreté nuisent à la justesse du tir , à la force du coup , qui devient incapable de ricochet , et à l'étendue de la portée ; que leur recul est infiniment plus grand , et cause souvent des accidents fâcheux , etc. Vallière possédait éminemment ce qu'on nomme à la guerre le coup-d'œil : toutes les circonstances accessoires se combinaient avec rapidité dans sa tête. Il ne connaissait pas l'oisiveté des camps ; jamais occupé de plaisirs , ni d'intrigues , son amusement était de se promener avec quelques officiers d'artillerie , et de rendre ses promenades utiles , en examinant , dans les environs , par où l'artillerie pourrait aller , de quel côté qu'on voulût diriger la marche ; par où l'ennemi pouvait venir ; où l'on pourrait placer plus avantageusement les batteries : aussi était-il prêt à tout événement. Dans l'action la plus vive , il conservait un sang-froid inaltérable. Ses connaissances en mathématiques et en phy-

lui avaient ouvert les portes de l'Académie des sciences, où il fut associé libre en 1761. M—D J. VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE BAUME-LE-BLANC DE LA), née en 1644, d'une famille distinguée, qui était originaire du Bourguignon, et établie en Touraine. Sa mère s'étant remariée à M. de Saint-André, premier maître d'hôtel de Gaston d'Orléans, elle fut élevée à la cour de ce prince, et résida successivement à Orléans et à Blois. Tous les souvenirs du temps s'accordent à lui donner un caractère de sagesse et de bonté qui la faisait remarquer dès ses premières années. Quand le frère unique de Louis XIV épousa Henriette d'Angleterre, M^{lle}. de La Vallière fut placée auprès d'elle, en qualité de gouvernante et d'honneur. Prenant part aux conversations d'une cour jeune et galante, elle obtint l'estime par sa droiture, sa pureté, son amour inné de la vertu, sa douceur, la sincérité, la naïveté même qui n'étaient point propres. On rendait justice à ses avantages extérieurs, qui étaient bien au-dessus de son esprit. « Ses regards avaient une force et une douceur, dit la duchesse d'Orléans (Élisabeth-Charlotte), Elle avait une taille fine; ses yeux ne paraissaient bien plus beaux que ceux de M^{me}. de Montespan. Son maintien était modeste. Elle était légèrement; mais cela ne lui faisait pas mal. » Le cœur tendre et sensible, dont elle-même parlait dans ses Lettres, devait bien lui servir à trouver un maître, et quel maître! Accoutumée à voir sans cesse Louis XIV, elle conçut d'abord la vive admiration, puis une affection moins vive pour ce monarque que la gloire et l'amour semblaient élever au-dessus du reste des hommes. Elle aurait voulu pouvoir

se cacher à elle-même des sentiments qui n'étaient pas légitimes : la force lui manquait pour les combattre avec constance et succès. Il est permis de dire que la lutte entre sa faiblesse et la conviction qui la pénétrait de ses devoirs fut courageuse; mais le triomphe d'un jeune roi tel que Louis XIV pouvait-il être long-temps difficile! Il goûta avec cette jeune beauté, si attachante à tous égards, le bonheur, bien rare pour les princes, d'être aimé uniquement pour lui. À travers les bouillantes passions qui l'entraînaient et le dégoût qui en était fréquemment la suite, il revenait toujours à celle qui par sa tendresse si vraie, plus encore que par les grâces de sa personne, l'avait subjugué sans art et sans étude. C'était à Fontainebleau que l'intimité de leur liaison avait commencé, en 1661. On peut voir, à l'article FOUQUET (XV, 354), que la beauté de M^{lle}. de La Vallière avait déjà attiré les regards du surintendant, qui en pareil cas ne ménageait rien pour satisfaire ses goûts passagers. Il offrit à la fille d'honneur de MADAME deux cent mille livres; et l'offre fut reçue par elle avec indignation, avant même qu'elle aspirât au cœur du roi. (1) Plus tard, Fouquet, ayant découvert à quel rival il avait affaire, voulut être le confident de la belle maîtresse de Louis, pour se dédommager de n'avoir pu en être le possesseur. Le monarque, dans un premier moment de colère, avait été tenté de faire arrêter le surintendant, au milieu même d'une fête qu'il en recevait à Vaux; mais il différa sa vengeance. M^{lle}. de La Vallière fut, pendant deux ans, l'objet caché de tous les amusements et de toutes les fêtes qui se

(1) Cependant il est sûr que dès ce temps-là le roi pensait à M^{lle}. de La Vallière.

donnaient à la cour. Voltaire nomme un jeune valet de chambre du roi qui composa plusieurs récits que l'on mêlait à des danses, tantôt chez la reine, et tantôt chez MADAME, récits où l'on exprimait mystérieusement la flamme de deux cœurs, qui ne pouvait être long-temps un secret. Parmi les divertissements publics qui furent autant d'hommages de Louis XIV à sa jeune maîtresse, il faut citer le carrousel de 1662, qui eut lieu devant le château des Tuileries, dans une vaste enceinte appelée depuis la *place du Carrousel*. En 1664, à Versailles, dans une fête encore plus belle, où le roi était le principal acteur, il ne distingua, parmi tant de regards fixés sur lui, que ceux de M^{lle}. de La Vallière. Toute cette pompe, cette représentation si brillante, étaient pour elle seule, qui en jouissait confondue dans la foule. Louis l'idolâtrait; mais on doit observer, avec Saint-Simon, que ce prince, si faible alors, eut cependant assez de force pour se défendre de l'entraînement d'un amour qui eût pu l'empêcher d'aimer autant la gloire. Ce n'était ni par vanité ni par ambition que M^{lle}. de La Vallière préférait à tout le maître de la France : elle avait pour lui une véritable passion, et ne conçut pas dans toute sa vie d'autre attachement. Du reste sa première grossesse fut cachée avec tant de soin, que la cour ne s'en aperçut pas, et que la reine n'en eut aucun soupçon. Deux seulement des quatre enfants qu'elle eut de Louis XIV vécutrent : Marie-Anne de Bourbon, nommée M^{lle}. de Blois, et depuis princesse de Conti, qui était née en 1666, et le comte de Vermandois, né en 1667. Dans la même année, le roi érigea en duché la terre de Vaujour et deux baronnies, situées, l'une

en Touraine et l'autre en faveur de M^{lle}. de La Vallière princesse sa fille (2). Lors de cet honneur, et lorsque furent légitimés, elle fut d'ailleurs car elle avait cru que pe devait connaître sa mater à remarquer qu'elle appel *Mademoiselle*, et que la l'appelait *belle maman*. L'rente des favorites ordin n'abusa, en aucune occasi autorité, de son crédit. El comme le dit M^{me}. de Cay et non la royauté. Ses u bornaient à solliciter viver veur des personnes qui av à Louis, et précisément à c et de la faveur dont elle jo le n'était jalouse que de fa à tous ceux qui avaient be aidés ou secourus par el sans distinguer ses pare de Sévigné disait de M^{me} Vallière, en 1680 : « l'imaginer (M^{me}. de M précisément le contraire petite violette qui se ca l'herbe, et qui était hon tre maîtresse, d'être m tre duchesse. Jamais, elle, il n'y en aura sur le. » Vertueuse, s'il est s'exprimer ainsi, au mili égarements, chaque nouv lui coûtait presque auta première. Les préférences lui donnait sur la reine sa raison. Sous ce raj était tentée de se plaind trop aimée, tandis qu'ell si habituellement ne pas sez. On lui confiait sans

(2) Par les mêmes lettres patentes, s'exprimait à-la-fois en amant et en M^{lle} fut légitimée. Le préambule élégance, et au tout la redaction est

crets les plus importants ; elle eût promis à son roi de ne lui rien cacher, et sa, dans une occasion de perdre ses bonnes grâces, de manquer à la fidélité à un ami. Louis pénétré, et fit à M^{me}. de La Vallière reproches si vifs de son état, dans son trouble, dans la consternation, elle sortit du palais des Tuileries et demeura encore auprès de son roi, et s'alla réfugier dans le couvent de Sainte-Marie, à Chailly. L'époque du véritable mariage n'était pas encore arrivée pour elle, et bientôt découverte, elle fut ramenée sans résistance, dans ses chaînes, qui se resserrèrent d'avantage. Cependant, momentanée, comme elle l'avait cru, elle continuait à ne voir dans les hommages publics que des biens dont elle était l'objet. Louis, son roi, son Dieu, son Dieu adoré, et ses plus fermes liens étaient ébranlés. Au moment de sa faiblesse, elle ne put résister aux temps de jeûne et de prières, et les pieuses solennités pen- sées de l'usage du monde ou de la cour exigeaient l'indulgence des plaisirs. C'était com- me des moments de relâche, où elle faisait un retour sur elle-même : des temps où elle était encore déclarée du roi, ce qui ne lui fit pas qu'il ne lui fût sou- lagement, il céda au goût que lui avait M^{me}. de Montespan. Elle, en femme, en amante et en amie, consentit à vivre avec M^{me}. de La Vallière, ayant la même et presque la même que le roi aimait mieux d'abord,

dit M^{me}. de Caylus, que le roi en usât ainsi, soit qu'elle espérât par là abuser le public et son mari, soit que son orgueil lui fit mettre plus de plaisir à l'humiliation de sa rivale qu'elle n'avait de crainte de voir les charmes de celle-ci triompher des siens. Si, à la première preuve certaine de ce nouvel attachement du roi au monarque, M^{me}. de La Vallière se fût jetée dans un couvent de Carmélites, ce mouvement aurait paru naturel et conforme à son caractère. Elle prit un autre parti, et demeura, non-seulement à la cour, mais même à la suite de M^{me}. de Montespan, qui abusa outrageusement de ses avantages. Combien d'affronts, de dégoûts, n'eut-elle pas à essuyer pendant tout le temps qu'elle habita encore Versailles ! Son cœur était ulcéré ; mais à peine se plaignait-elle, se trouvant encore heureuse de voir celui qu'elle ne pouvait cesser d'aimer, comme s'il n'avait pas changé pour elle. Un jour, cependant, où elle osait lui parler avec douleur d'une communauté qu'elle trouvait si pénible, il lui répondit froidement, qu'il était trop sincère pour lui cacher la vérité, et qu'elle n'ignorait pas qu'un roi de son caractère n'aimait pas à être contraint. Saint-Simon rapporte un sonnet qu'elle envoya au monarque à cette occasion (3), et il ajoute que cette pièce de vers fut louée de Louis XIV, qui se contenta de faire assurer sa première maîtresse qu'il aurait toujours de l'estime pour elle. Mais la seconde *Madame* (Élisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans) dit que « le roi la traitait fort mal, à l'instigation de M^{me}. de Montespan ; qu'il était dur

(3) Il est probable que ce sonnet était de quelque bel esprit du temps, ami de la duchesse.

avec elle et ironique jusqu'à l'insulte; que la pauvre créature s'imaginait qu'elle ne pouvait faire un plus grand sacrifice à Dieu qu'en lui sacrifiant la cause même de ses torts, et croyait faire d'autant mieux, que la pénitence viendrait de l'endroit où elle avait péché : aussi restait-elle par pénitence chez la Montespan. » Ce fut en 1674 qu'elle exécuta une résolution formée depuis long-temps. Dès le mois de février 1671, elle s'était retirée, pour la seconde fois, au couvent de Sainte-Marie de Chaillot, voulant y pleurer en liberté. Elle écrivit au roi, qu'elle aurait quitté plus tôt Versailles, si elle avait pu obtenir d'elle-même de ne plus le voir ; que cette faiblesse avait été si grande, qu'à peine se sentait-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu. « Le roi pleura fort, dit M^{me}. de Sévigné, et envoya Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. » Elle s'y laissa conduire. Louis XIV causa une heure avec elle; et M^{me}. de Montespan l'accueillit aussi les larmes aux yeux. Celles du monarque, du moins, étaient de joie. Au bout de quelques jours, et au grand dépit de la nouvelle favorite, M^{me}. de la Vallière paraissait mieux auprès de lui qu'elle n'y avait été depuis long-temps. Deux années s'écoulèrent sans qu'elle fit connaître qu'elle était revenue à ses idées de retraite ; mais une maladie, qui la conduisit aux portes du tombeau, la ramena entièrement au dessein de réparer sa vie passée. Les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, qu'elle écrivit, dit-on, quand elle fut rétablie, sont un monument des sentiments qui l'animaient alors (4). Elle

(4) On n'a point de preuve certaine qu'elle en soit l'auteur.

prit pour confident le maréchal de Bellefonds ; c'est à lui que sont adressées des Lettres qui ont été imprimées, et dont la première est du 9 juin 1673. M^{me}. de La Vallière trouva aussi dans Bossuet, alors évêque de Condom, un guide des plus éclairés et plein de zèle. Elle écrivait, le 21 novembre, au maréchal de Bellefonds, son ami : « Je sens que, malgré la grandeur de mes fautes, que j'ai présentes à tout moment, l'amour a plus de part à mon sacrifice que l'obligation de faire pénitence. » Ce fut au mois d'avril 1674, qu'elle embrassa, suivant les expressions de Voltaire, la ressource des âmes tendres, auxquelles il faut des sentiments vifs et profonds. Elle crut que Dieu seul pouvait succéder à son amant. Elle se décida pour les Carmélites, et vint prendre publiquement congé du roi, qui la vit partir d'un œil sec. Avant de s'éloigner tout-à-fait de la cour, elle disait à M^{me}. Scarron, depuis M^{me}. de Maintenon, qui avait cherché à la détourner de s'ensevelir dans un cloître : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir » (en parlant de M^{me}. de Montespan et du roi). Elle était alors âgée de trente ans au plus. Bossuet ne put prononcer le sermon d'usage pour sa prise d'habit : ce fut l'abbé de Fromentières, depuis évêque d'Aire, qui s'en chargea, et il prit pour sujet la parabole de la brebis égarée qui est ramenée dans la bergerie par le bon pasteur. Sa profession eut lieu le 3 juin 1675. La reine donna le voile noir à M^{me}. de La Vallière ; et cette fois, ce fut l'évêque de Condom qui déploya, pour elle, les trésors de l'éloquence chrétienne. « Elle fit cette action, dit encore M^{me}. de Sévi-

mme toutes les autres de d'une manière noble et armante. Elle était d'une qui surprenait tout le monde. M^{me}. de Caylus écrivait plus tard, qu'elle l'avait ses dernières années de sa elle l'avait entendue avec voix qui allait jusqu'au tant des choses admirables et du bonheur dont elle déjà, malgré la rigueur de ce. La reine et la duchesse allèrent aussi visiter, dans nt, la sœur *Louise de la de*; et c'est à la première à l'épouse de Louis XIV, femme, si intéressante repentir, répondit, en Non, je ne suis pas aije suis contente. » Elle u surplus, nullement satisfaction de recevoir souine et plusieurs autres peres la cour, qui venaient, elles, s'édifier près de la gieuse. Son frère étant mort e 1676, elle fit supplier le rserver le gouvernement du ais pour acquitter les dettes is de La Vallière, sans parler du monde de ses neveux. La u monarque fut favorable; ème aimable dans les ter-employa en écrivant très-ment à son ancienne amie. i, M^{me}. de La Vallière cut r en face les compliments ur et de la ville sur le de sa fille, ceux entre e M. le Prince et de M. « Elle assaisonnait par, dit M^{me}. de Sévigné, sa de mère avec celle d'épouse -Christ.... Elle était encore 1680, ayant bonne grâce, et la plus noble, la plus

touchante modestie. En vérité, ajoute l'illustre épistolaire, cet habit et cette retraite sont pour elle une grande dignité. » Au mois de novembre 1683, Bossuet s'étant chargé de lui annoncer la mort du comte de Vermandois, elle commença par répandre beaucoup de larmes; mais revenue tout-à-coup à elle-même: « C'est trop, dit-elle, à l'illustre prélat, pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance. » De 1675 à 1710, elle vécut dans les plus grandes austérités. Elle avait donné à Dieu tout ce qu'elle avait éprouvé pour Louis XIV, et dès-lors elle n'aima plus que Dieu seul. M^{me}. de Montespan étant venue la voir avec la reine, au mois d'avril 1676, lui demanda si elle avait quelque chose à faire dire au roi. Elle repoussa cette question avec grâce, et d'un air aimable, quoiqu'elle fût un peu piquée. Bien des années après, M^{me}. de Montespan, n'étant plus elle-même à la cour, retourna aux Carmélites, où M^{me}. de La Vallière était devenue pour elle une espèce de directeur. Celle-ci mourut le 6 juin 1710, après avoir souffert de longues et douloureuses infirmités. Voici le portrait qu'en donne l'abbé de Choisy, dans ses Mémoires: « M^{lle}. » de La Vallière n'était pas de ces » beautés toutes parfaites, qu'on admire souvent sans les aimer. Elle » était fort aimable; et ce vers de » La Fontaine:

Et la grace plus belle encor que la beauté

» semble avoir été fait pour elle. Elle » avait le teint beau, les cheveux » blonds, le sourire agréable, les » yeux bleus, et le regard si tendre, » et en même temps si modeste, qu'il » gagnait le cœur et l'estime au mé-

» memoment; au reste assez peu d'esprit, qu'elle ne laissait pas d'orner tous les jours par une lecture continue. Point d'ambition, point de vices; plus attentive à songer à ce qu'elle aimait qu'à lui plaire; toute renfermée en elle-même et dans sa passion, qui a été la seule de sa vie; préférant l'honneur à toutes choses, et s'exposant plus d'une fois à mourir plutôt qu'à laisser soupçonner sa fragilité; l'humeur douce, libérale, timide, n'ayant jamais oublié qu'elle faisait mal, espérant toujours rentrer dans le bon chemin: sentiment chrétien qui a attiré sur elle tous les trésors de la miséricorde, en lui faisant passer une longue vie dans une joie solide, et même sensible, d'une pénitence austère..... Depuis qu'elle eut tâté des amours du roi, elle ne voulut plus voir ses anciens amis, ni même en entendre parler, uniquement occupée de sa passion qui lui tenait lieu de tout. Le roi n'exigeait point d'elle cette grande retraite: il n'était pas fait à être jaloux, et encore moins à être trompé. Enfin, elle voulait toujours voir son amant, ou songer à lui, sans être distraite par des compagnies indifférentes. » Il existe une *Vie de M^{me}. de La Vallière*, sans date, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Cet ouvrage, assez insignifiant, et d'ailleurs mal écrit, est très-incomplet. On en a une autre par l'abbé Claude Le Queulx, qui est précédée des *Lettres* de cette dame au maréchal de Bellefonds, Paris, 1767, in-12, et suivie du Sermon prononcé par l'abbé de Fromentières pour la vêtue de la duchesse de La Vallière. M. Quatremère de Roissy a donné, en 1823, *Histoire de M^{me}. de La Vallière, Duchesse et Car-*

mélite, 1 vol. in-12. M^{me}. de Genlis a eu surement une intention très-louable en publiant (1804) un roman historique sur la plus attachante des maîtresses de Louis XIV, sur sa vie amoureuse et le commencement de sa pénitence; mais le talent qu'elle a déployé dans cet ouvrage, l'intérêt qu'inspire le sujet, l'utilité politique qu'a eue (nous le croyons) ce roman, à une époque où il n'était guère permis, en France, de parler ainsi du grand roi et du grand siècle, ne compensent pas les défauts du genre. M^{me}. de Genlis a, du reste, donné une édition des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par une dame pénitente* (M^{me}. de La Vallière), qui avaient été imprimées, pour la première fois à Paris, sans la participation de cette dame, en 1680. La peinture a souvent reproduit les traits de la duchesse de La Vallière. Une personne distinguée de sa famille, M^{me}. la duchesse d'Uzès, née Châtillon, en possède un beau portrait peint par Mignard, qui n'a rien de commun avec la Madeleine de Lebrun (*Voy.* ce nom, XXIII, 497), que l'on admire dans l'église du Val-de-Grace, à Paris, et dans laquelle plusieurs personnes ont prétendu reconnaître les traits de la duchesse de La Vallière. L-P-E.

VALLIÈRE (LOUIS-CÉSAR LA RAUME LE BLANC, duc de LA), l'un des bibliophiles français les plus distingués, était petit-neveu de la duchesse de La Vallière (*Voy.* ci-dessus). Il naquit à Paris le 9 octobre 1708, annonça, dès son enfance, le goût des lettres, et perfectionna ses dispositions naturelles par la lecture des meilleurs écrivains. Son titre, purement honorifique, de grand-fauconnier de la couronne, le laissant maître de sea

Il partagea son temps entre
rs de la campagne et la so-
ittérateurs les plus aimables
s spirituels. Il avait à Mont-
château avec des jardins dé-
et c'est dans cette retraite
plaisait à réunir souvent
l'abbé de Voisenon et les
la cour les plus connues
esprit et par leurs grâces.
jeunesse, il avait eu l'occa-
lier avec Voltaire; et l'exil
nd poète n'altéra point les
s qu'il lui portait (1). Sa
our les livres se manifesta
heure; et il ne négligea ni
épenses pour en former une
non moins remarquable
oix que par le nombre des
Sa bibliothèque, la plus
plus riche qu'aucun parti-
jamais eue en France, devint
des réunions des savants
phes français et étrangers.
ait lui-même les honneurs
exquise politesse, prenant
discussions qui s'élevaient
gré de mérite ou de rareté
ns qu'il était parvenu à se
Il attacha successivement
e de cette précieuse collec-
ommes d'un mérite réel,
abbé Boudot, Marin et en-
Rive (Foy. XXXVIII,
Vallièr mourut le 16 no-
1780, ne laissant qu'une
duchesse de Châtillon.
s'éteignit la branche mas-
sa famille. Quoiqu'il eût
usieurs fois ses livres dou-
il avait une bibliothè-

rouve des preuves multiples dans la
ce de Voltaire. Dans ses *Mélanges lit-*
rouve une lettre au duc de La Val-
Sermones festivi d'Urcuus Codrus
(.)

Catalogues de ces différentes ventes,
in-8°. : 1772, in-8°. : 1777, in-8°. ,
par M.M. Deburé (Foy. ce nom).

que très-considérable. Le *Cata-*
logue en fut publié en deux par-
ties. La première, Paris, 1783, 3
vol. in-8°. , fig., contenant les ma-
nuscrits, les éditions *Princeps* et les
livres imprimés sur vélin et sur grand
papier, fut rédigée par Guill. Debu-
re (et M. Van Praet). C'est un des
meilleurs ouvrages de bibliographie
universelle (3). La seconde partie,
Paris, 1788, 6 vol. in-8°. , mise en
ordre par Nyon, fut acquise par le
marquis de Paulmy, et forme le fond
de la bibliothèque de l' Arsenal (F.
PAULMY, XXXIII, 215). On trou-
vera des détails sur ces deux Cata-
gues dans le *Répertoire bibliogra-*
phique de M. Peignot, p. 129. Le duc
de La Vallière est auteur de quelques
pièces de vers et de deux Romances :
les *Infortunés amours de Gabrielle*
de Vergy et de Raoul de Coucy, et
les *Infortunés amours de Commin-*
ges. Elles ont été publiées séparé-
ment avec la musique; et Moncrif
les a recueillies dans son *Choir de*
chansons, 1757, in-12. La pre-
mière est intéressante, quoique un
peu longue. Elle eut un grand succès
dans la haute société. Voltaire, s'é-
tant présenté à l'hôtel du duc de La
Vallièr pour lui demander cette piè-
ce, et ne l'ayant pas rencontré, laissa
dans la loge du portier l'impromptu
suivant :

Envoyez-moi, par charité,
Ces romances qui m'ont plu,
Et que je donnerais par pure vanité
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

On attribue au duc de La Vallière :
I. *Ballets, Opéras et autres ouvra-*
ges lyriques, par ordre chronolo-
gique, Paris, 1760, in-8°. II. *Bi-*
bliothèque du Théâtre Français,
depuis son origine, Dresde (Paris),

(3) La première partie des livres de La Vallière,
vendus en détail, produisit 464,677 liv. 8 sols.

1768, 3 vol. petit in-8°. Il est certain que ce dernier ouvrage est de plusieurs auteurs (Voyez la *Chasse aux bibliographes*, par Rive, 193). On a des raisons de croire que l'abbé Boudot et Marin y ont coopéré (V. V, 586). Cette Bibliothèque est assez recherchée des curieux, parce qu'elle contient des extraits piquants des mystères, des farces et autres pièces représentées en France jusqu'à Corneille. W—s.

VALLISNERI (ANTOINE), naturaliste, né, le 3 mai 1661, au château de Tresilico dans l'état de Modène, fit ses premières études dans cette ville, chez les Jésuites. Lorsqu'il les eut terminées, son père, médecin de la famille d'Este, l'ayant laissé libre d'embrasser le droit ou la médecine, il préféra cette dernière profession, et se rendit à Bologne, accompagné de son père, qui le recommanda à son ami, l'illustre Malpighi. Il alla prendre ses grades à Reggio, en 1684, et revint à Bologne, pour mieux apprendre la pratique de l'art médical. Vallisneri n'oublia pas, en rentrant au sein de sa famille, que ses maîtres lui avaient recommandé de bien observer et de s'en tenir plus aux faits qu'aux théories. Ses ouvrages prouvent combien il sentit l'importance et la vérité de ce conseil. Animé du désir ardent de s'instruire, et de connaître les hommes distingués dans les sciences et la littérature, qui florissaient alors à Venise, il s'y rendit en 1687. Après deux ans de séjour dans cette ville, il revint chez lui. Il épousa, en 1692, la fille du docteur Mattardi, de laquelle il eut dix-huit enfants. Pour acquérir une instruction solide, et pour observer avec calme, il commença par former chez lui une très-grande collection d'objets d'histoire

naturelle. Il s'occupa, comme Malpighi, de l'anatomie du ver, et répéta les expériences sur la génération des insectes, et fit même des découvertes. Lorsque ses propres expériences ne furent pas d'accord avec celles de Redi, il les faisait répéter à son père, qui trouvait assez de son gendre, s'aidant des expériences de son prédécesseur, avait plus avant dans les mystères de la science dont il s'occupait. Agé par ces succès, Vallisneri se fit inscrire dans la *Galleria veneta*, journal imprimé à Venise par Albrizzi, un Mémoire en dialogue, intitulé : *Curiosità di alcuni insetti*. Personne n'existe pas de génération en génération, il crut démontrer que les insectes commencent à se développer dans un œuf, et qu'ils se développent de philosophie dans l'univers de Padoue, à laquelle était attaché l'enseignement de l'histoire naturelle, lui fut bientôt proposé qu'il se fût décidé, ou le contraire de médecine pratique, le 15 août 1700 : il l'accepta et enseigna à Padoue. A cette époque d'usage que tout le corps de la science assistât au discours qu'il faisait le nouveau professeur de son cours. Dans ce discours, Vallisneri prit pour titre : *De rebus recentiorum non everrum medicinam, sed de rebus antiquioribus*. On voit par ce discours, qu'il ne se contentait pas précisément de donner des leçons, mais qu'il avait besoin de ménager les préjugés de ses collègues, afin de pouvoir les convaincre. Dans cette vue, il eut le plus grand respect pour les opinions des anciens, poussant la con-

trouver dans quelques obscures de leurs livres, les découvertes des innocent artifice lui valut suffrages des vieux prodone, qui auraient bien ar défendre toujours les nes; mais lorsque, par es leçons, ils s'aperçurait favorablement des odernes; quoiqu'il s'efficilier les différents systi firent une guerre territrer dans les détails de il suffira de dire que lisneri se vit encouragé : Marcello, procureur de : et réformateur des étue, il ne garda plus de , et enseigna hautement découvertes en anatomie. ents pendant les vacances un changement d'études. que, quittant la médecine riences sur les vers et il se livrait à d'autres : l'histoire naturelle et que, telles que la bo- l'origine des sources. journaux d'Italie con- premiers résultats des entifiques qui lui four- atériaux de deux ouvra- ous parlerons plus bas. orts importants de ses voyages en 1704 et 1705. Vallis- cette occasion pour voir des différentes parties 'il parcourut, et pour n musée, dont on trouve e dans la vie de l'auteur, artico di Porzia, écrite documents rédigés par ui-même. (*Opere fisico- Vallisneri*, tom. 1, pag. dition in-fol. de Veni- par Coleti). L'empereur

CLVII.

Charles VI, à qui Vallisneri avait dédié son *Histoire de la génération*, le nomma son médecin honoraire; et cette nomination fut accompagnée de marques de la munificence impériale, et d'une lettre flatteuse. Le duc de Modène le fit chevalier, ainsi que les aînés de ses descendants. Il fut fait conseiller de la ville de Reggio. La comtesse Clelia Grillo Borromeo, connue par son amour pour les sciences et par la faveur qu'elle accordait aux savants, appela Vallisneri à Milan, où elle le combla de présents et d'honneurs. Il passa tout un été avec elle, et répéta les expériences qui intéressaient le plus à cette époque. Vallisneri refusa la proposition de Clément XI, qui voulait le nommer son médecin, et celle de Victor-Amédée, qui lui offrait une chaire à l'université de Turin. Il mourut à Padoue, le 28 janvier 1730. Avant de citer les principaux ouvrages de Vallisneri, jetons un coup-d'œil sur la part active qu'il prit aux progrès des sciences. Au milieu des opinions qui divisaient alors les savants sur les divers systèmes de la génération, il adopta celui des œufs, et combattit par des arguments nouveaux celui de la génération spontanée. Ses efforts obtinrent le suffrage de Buffon. Dans ses écrits sur les sources des fontaines, il prouva, contre une opinion vulgaire ressuscitée de nos jours par Breyslack, qu'elles ne viennent pas de la mer. Il fit une foule d'expériences sur les insectes, particulièrement sur leur génération et leur manière de vivre, et il en découvrit quelques-uns. Sous ce rapport, il doit être considéré comme le plus digne successeur de Redi, dont il multiplia, approfondit et rectifia les observations, et dont il s'efforça aussi d'imiter le style élégant, quoique, à

cet égard il lui soit resté inférieur. S'étant surtout attaché à observer la nature par lui-même, il ne négligea cependant pas les écrits des naturalistes anciens, ni ceux de ses contemporains. Il les cite fréquemment, soit pour s'étayer de leur suffrage, soit pour les réfuter. Il approuve, par exemple, presque aussi souvent les observations d'Aristote, qu'il combat les assertions de Plin. Il eut le mérite de renverser des erreurs consacrées par l'autorité des anciens, et encore accréditées de son temps. Quant à la botanique, il nous suffira de citer le phénomène qu'il découvrit dans la génération d'une plante aquatique, qui croît dans le Rhône, ainsi que dans les fossés marécageux de Florence et de Pise, et que les botanistes désignent par le nom de *Vallisneria* (V. le phénomène de la génération de cette plante dioïque, exactement décrit par M. Brisseau-Mirbel, (*Hist. natur. gén. et partic. des plantes*, II, 56). Comme médecin, Vallisneri a aussi des titres à la reconnaissance publique. On trouve dans ses écrits le germe de plusieurs principes sur lesquels l'école actuelle d'Italie s'appuie. Les expériences multipliées qu'il avait faites sur les insectes, et ses dissections anatomiques, l'avaient amené à croire que la peste, la gale et d'autres maladies contagieuses n'ont pour cause que des insectes qui s'introduisent dans l'économie animale. Les savants contemporains reconnoissent tout le mérite de Vallisneri; quelques-uns seulement, le considérant comme novateur, se firent un devoir de le combattre, et ne se rendirent qu'à l'évidence des faits. Tels furent Lancisi et Tamburini. Ce dernier regardait comme tout-à-fait erronée l'opinion de

Vallisneri sur l'origine des sources; mais dans le moment même où il s'occupait de le réfuter, convaincu par les raisonnements de l'auteur, il en fit un aveu éclatant dans les journaux. Vallisneri croyant avoir à se plaindre de plusieurs académiciens de Paris, récrimina alors contre eux, et plus particulièrement contre Andry. (V. ce nom au supplément). Celui-ci ayant dédaigné de lui répondre, le savant italien attaqua de nouveau Andry avec beaucoup de chaleur. C'est probablement à cause de ces querelles que Vallisneri ne fut pas admis à l'académie des sciences de Paris, comme il le fut dans toutes celles de l'Italie, ainsi que dans l'académie des *Curieux de la Nature*, fondée à Vienne par Montecuccoli (1), et dans la société royale de Londres (2). Cependant en France, comme dans toutes les autres contrées, on rendit généralement justice à l'importance de ses découvertes. Il fut d'abord signalé par Buffon comme le naturaliste qui avait pénétré plus avant dans les mystères de la génération, et qui avait donné les meilleures descriptions de plusieurs animaux. Ses expériences et son autorité furent encore invoquées par d'autres naturalistes, et par les auteurs de l'*Encyclopédie* (V. dans cet ouvrage l'article *Génération*). Ses écrits sont : I. *Dialoghi sopra la curiosa origine di molti insetti*, Venise, 1700,

(1) Dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*, on trouve des relations de maladies et de solutions de problèmes d'histoire naturelle faites par Vallisneri. Ses articles contiennent des faits avérés par l'observation, et se distinguent par un de beaucoup d'autres ouvrages dans le même recueil, qui sont remplis de merveilleux et de phénomènes très-peu naturels.

(2) Une longue lettre latine du secrétaire de la Société royale de Londres, Waller, adressée à Vallisneri, atteste combien la société faisait cas de ce savant étranger. Voyez sa Vie par Poursin.

édit. Ces dialogues entre Alpighi avaient déjà paru *Illeria di Minerva*, journal publié à Venise. Ils ont été combattre les préjugés et des modernes sur l'origine des insectes, et d'y substituer des notions faites par l'auteur. *raccolta d'osservazioni fatte in Venezia, cavata dalla Gallinella di Minerva*, Venise, 1710, in-4°. *Considerazioni ed esperienze intorno al creduto cervello di serpente, vivente ancora l'avesentato dal sig. Verney*, Académie royale de Paris, Paris, in-4°. L'auteur appelle ces vers osseuse cérébriforme ce qu'on appelle un cerveau. *V. Considerazioni ed esperienze intorno alla generazione ordinaria del corpo umano*, 1710, in-4°. *Conto di osservazioni e di esperimenti intorno all'istoria naturale*, Padoue, 1726, in-4°. L'auteur, considérant que la mère va directement au fœtus par la communication des vaisseaux de l'utérus avec ceux du fœtus, croit que la transmission du virus vermineux se fait de cette manière : la mère aux enfants, et non l'enfant à la mère ; et soutient que tous les vers viennent du premier homme ; opinion combattue par Van Phelsum et par Linné. *Varie lettere spettanti alla medicina medica e naturale*, 1713, in-4°. Cet ouvrage est rempli de recherches curieuses. On y trouve plusieurs livres savants. *VI. Esperienze e osservazioni intorno all'istoria naturale, e costumi di serpenti*, etc., Padoue, 1713, in-4°. *Nuova idea del male della peste, de' buoi*, etc., Mi-

lan, 1714, in-12. Vallisneri reproduit ici une lettre que le docteur Cogrossi lui avait écrite pour lui demander son avis sur cette épizootie. Dans sa réponse il se déclare en faveur du système de P. Kircher, qui admet, comme cause première de cette maladie, une grande quantité de petits vers. *VIII. Istoria del camaleonte africano, e di varii altri animali d'Italia*, Venise, 1715, in-4°. morceau curieux, et qui pourrait servir de modèle à ceux qui traitent de pareils sujets. L'auteur avait nourri, pendant quelques années, des caméléons mâles et femelles, qu'on lui envoyait de Tunis. Il essaya d'en faire éclore des œufs ; mais il n'y put réussir. Avant de connaître les mœurs des caméléons, il les forçait à manger pendant l'hiver ; mais voyant qu'ils en mouraient, il pensa qu'il fallait les laisser tranquilles pendant cette saison, les mettre à l'abri du froid, les exposer au soleil pendant quelques heures, et ne pas les approcher du feu (3). *IX. Lezione accademica intorno all'origine delle fontane*, Venise, 1715, in-4°. Vallisneri prononça ce discours dans une académie de Padoue. Il y combat l'opinion de ceux qui pensaient que la mer était l'origine des sources, et soutint avec Pierre Perrault (*Voy. XXXIII*, 416) que les sources et les

(3) Variété et changement des couleurs les plus brillantes dans le caméléon ; manière dont il dardé au loin sa langue pour prendre sa nourriture, roulement bizarre des yeux ; tous ces phénomènes et d'autres encore sont de nature à exciter vivement la curiosité. Aussi, depuis les anciens jusqu'à nos jours, les naturalistes s'en sont occupés avec une sorte de prédilection. Démocrite avait, d'ailleurs, composé un ouvrage tout entier sur le caméléon. Un siècle avant Vallisneri, Peiresc fit aussi ses délicates de ce petit animal de mercur et d'or. Il n'est presque pas question d'autre chose dans ses lettres si curieuses à Thomas d'Arcus (*Lettres inédites de Peiresc, Magaz. encycl.*, année 1615, tome IV, p. 53).

fleuves n'ont pas d'autre origine que la pluie et les neiges fondues. Il y a une autre édition de cet ouvrage avec des notes et additions, dans laquelle il répond aux objections qui lui furent faites, Venise, 1726, in-4°. X. *Raccolta di varii trattati del sig. Antonio Vallisneri, accresciuti con annotazioni e giunte*, Venise, 1716, in-4°. C'est un premier recueil des ouvrages de l'auteur, qui avaient été imprimés séparément jusqu'alors. XI. *Istoria della generazione dell' uomo e degli animali, se sia da' vermicelli spermatici o dalle uova; con un trattato nel fine della sterilità e de' suoi rimedi; con la critica de' superflui e de' nocivi; con un discorso accademico intorno la connessione di tutte le cose create, e con alcune lettere, istorie rare, osservazioni d'uomini illustri*, Venise, 1721, in-4°. C'est le plus important ainsi que le plus volumineux des ouvrages de Vallisneri. Il lui coûta trente ans d'observations. Buffon dit qu'il est de tous les naturalistes celui qui a parlé le plus à fond sur la génération. « Il a rassemblé, ajoute notre illustre naturaliste, tout ce qu'on avait découvert avant lui sur cette matière; et ayant lui-même, à l'exemple de Malpighi, fait un nombre infini d'observations, il me paraît avoir prouvé bien clairement que les vésicules qu'on trouve dans les testicules de toutes les femelles, ne sont pas des œufs; que jamais ces vésicules ne se détachent du testicule, et qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer à la génération et à la fécondation d'un autre œuf ou de quelque chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé » (*Hist. des animaux*, chap. v). En pour-

sivant l'exposition des systèmes de la génération, Buffon rapporte une quantité d'observations faites par Vallisneri, et il le montre tout en cherchant l'œuf, après lequel il paraît ardemment, suivant la propre expression de Vallisneri jamais pouvoir le trouver. Buffon remarque avec raison, que toutes ses recherches infructueuses, qu'il a découvertes de ce qu'il cherche, n'ont pas de préférence, aurait dû porter Vallisneri à douter de l'existence de l'œuf prétendu, et que cependant il préjugé où il était en faveur de son système lui a fait admettre la ténacité de cet œuf qu'il n'a jamais vu et que jamais personne ne (Buffon, *ibid.*). Plus loin, Buffon ajoute : « Graaf a reconnu que qu'il y avait des altérations aux testicules des femelles, et il a eu soin d'assurer que ces testicules des parties essentielles et nécessaires à la génération. Malpighi a démontré ce que c'était que les testicules, et il a fait voir que ce sont des corps glanduleux qui croissent jusqu'à une entière maturité, après quoi ils s'affaiblissent et s'oblitérent et ne laissent qu'une légère cicatrice. Vallisneri a fait cette découverte dans un grand jour; il a fait voir que ces corps glanduleux se trouvent dans les testicules de toutes les femelles qu'ils prennent un accroissement considérable dans la saison des amours, qu'ils s'accroissent et se vident aux dépens des vésicules lymphatiques du testicule, et qu'ils contiennent toujours, dans le moment de leur maturité, une cavité remplie de liqueur. » (*Hist. des animaux*, chap. VIII). Vallisneri ne se borne pas à exposer ses observations sur la femme, il

coup d'autres qu'il avait des femelles de divers âges, dans le grand nombre qui ont donné la description de l'anguille, il est à peine laissé une figure tracée, et avec la description des deux sexes, qui sortent hors du péritoine, et se dissimulent, comme dans les (4). Au moyen de ces observations multipliées, Vallisneri a remarqué que dans la nature il y a un genre d'animaux à l'aide duquel ressortent les analogies.

u. XII. *De' corpi marini monti si trovano; del rigine, e dello stato del vanti il diluvio, nel di dopo il diluvio: Lettre d'Antonio Vallisneri annotazioni, alle quali sono tre altre lettere critice le opere del sig. Andry rnalni*, Venise, in-4^o, 2^o.

8. Les voyages faits par les coquilles fossiles qu'il a recueillies en grand nombre en Italie, et les sollicitations qu'il lui furent l'occasion de cet ouvrage, il y examine la question : *la mer avait pu porter les fossiles dans les endroits trouvez?* Après avoir rapporté les opinions des naturalistes de son temps, qui attribuaient ce phénomène au déluge, il se demande point combien la chose est difficile, et il reste dans l'incertitude. Néanmoins il tâche de mettre à l'épreuve ceux qui voudraient nier la vérité d'un fait, que

des observations plus étendues et plus suivies que les siennes pouvaient seules mettre en évidence : c'est que s'il est vrai qu'à côté de ces coquilles on ne trouve point d'ossements humains, il faut en attribuer le déplacement à des submersions partielles et successives et non pas au déluge. Il lui parut aussi que ces coquilles se trouvaient en plus grand nombre sur les monts situés près de la mer, et qui ne sont pas très-élevés. Leibnitz, qui consultait Vallisneri en fait d'histoire naturelle, approuva les vues qu'il avait émises dans cet écrit. A la fin de cet ouvrage on trouve trois Lettres, dans lesquelles il réfute Andry et l'accuse de mauvaise foi dans les extraits de ses écrits qu'il a donnés aux journaux de Paris. Ces Lettres, réunies en une seule, furent traduites en français, par Vergis, sous ce titre : *Lettre critique de M. Vallisneri à l'auteur du livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme*, traduite de l'italien, Paris, 1727, in-12. Nicéron se trompe en remarquant qu'il est à présumer que le traducteur a beaucoup ajouté au texte de son auteur.

XIII. *Dell' uso e dell' abuso delle bevande e bagnature calde o fredde*, Modène, 1725, in-4^o.

Du temps de l'auteur, les médecins d'Italie prescrivaient, comme une maxime d'hygiène, de boire chaud à tout propos. Témoin d'une révolution complète à cet égard, et voyant succéder subitement à l'usage établi celui des boissons froides, ainsi que des bains froids, quoiqu'il se fût déclaré assez souvent le partisan des justes réformes, Vallisneri craignit cette fois l'engouement de la mode. Afin qu'on ne s'y livrât pas sans mesure, il rassembla, dans cet ouvrage, une foule d'expériences, dont

voit aussi un Mémoire sur les coquilles par Vallisneri, dans les *Ephémérides de la nature*, Centuries, T. II; Appendice, avec figures.

une grande partie avaient été faites par lui-même et sur lui-même. Il ne trouve pas de meilleur conseil à donner sinon que chacun se règle par sa propre expérience. Quant à lui, il se déclare en faveur de l'eau chaude, qui ne peut jamais faire de mal; mais il mourut en suivant ce conseil, et fit mourir ses caméléons en les abreuvant d'eau chaude. XIV. *Orazione problematica, se si deve concedere lo studio delle scienze e delle arti belle alle donne*, Venise, 1729, in-4°. XV. *Stato presente della salsa di Sassuolo, degli effetti*, etc., XVI. *Nuove osservazioni medicofisiche*, etc. XVII. *Catalogo di alcune rarità venute dall' India*, etc. Tous ces opuscules se trouvent insérés dans un journal de Venise. XVIII. *Notomia dello struzzo*. Cette anatomie de l'autruche est un des morceaux les plus intéressants de Vallisneri; il est rédigé avec un soin particulier. « Beaucoup de gens écrivent; mais il en est peu qui mesurent, qui pèsent, qui comparent. De quinze ou seize autruches dont on a fait la dissection en différents pays, il n'y en a qu'une seule qui ait été pesée; et c'est celle dont nous devons la description à Vallisneri (Buffon, *Histoire naturelle de l'autruche*). » On n'aurait pas imaginé que cette description pût répandre quelque jour sur une question de philologie. Cependant les érudits s'évertuaient depuis long-temps pour trouver le véritable sens de ces vers de l'Élégie de Catulle intitulée *De Coma Berenices* :

*Abijuncta paulo anti coma mea fata sorores
Lugebant, cum se Memnonis Ethiopos
Engena, imp. Rens autantibus nera p. l. c. l.
Gibuit Araneae Chlorides ales opus.*

Aucun d'eux n'avait pu expliquer

d'une manière satisfaisante ces mots *ales equus*: Vallisneri, ayant observé que les ailes de l'autruche n'étaient pas propres au vol, et ayant vu d'ailleurs un de ces animaux, monté par un enfant, faire le tour de la place de Saint-Marc à Venise, avec autant de vélocité qu'un cheval, il l'appela *destriero alato*. Ces deux mots, échappés à Vallisneri, devinrent, un siècle plus tard, le trait de lumière qui éclaira le poète Monti, et lui fit voir dans l'*ales equus* de Catulle l'autruche de Vallisneri (*Lettere filologiche sul cavallo alato di Arsinoc*, par Vincenzo Monti, Milan). XIX. *Saggio d'istoria medica e naturale colla spiegazione de' nomi allu medesima spettanti, posti per alfabeto*. C'est une encyclopédie médicale et d'histoire naturelle, que l'auteur se proposait d'augmenter, si la mort ne l'en eût empêché. XX. *Consulti medici, lettere scientifiche*, et des *Miscellanee* parmi lesquelles on trouve des observations que ses amis lui communiquaient, et qu'il publia sous leur nom, telles qu'une Histoire de la graine *kermès* et des observations sur plusieurs insectes, faites par Hyacinthe Cestoni. Tous ces écrits ont été recueillis dans l'édition complète des Oeuvres de Vallisneri, donnée, après sa mort, par son fils, sous ce titre: *Opere fisico-mediche stampate e manoscritte del cavalier Antonio Vallisneri, raccolte da Antonio suo figliuolo*, 3 vol. in-fol., Venise, 1733. Cette édition, très-remarquable par le nombre et l'exécution des planches, contient différents opuscules que nous n'avons pu citer, entre autres des descriptions de monstres. UG—1.
VALLONGUE. Voyez PASCAL, XXXIII, 79.

VALLOT (ANTOINE), médecin, à Reims, selon les uns, et selon d'autres à Montpellier, en 1594. Il a eu pour avoir été premier médecin de la régente Anne d'Autriche, et sa vie dans la pratique de l'art de guérir, il parut tout-à-coup sur la scène du monde savant, en succédant, en 1652, à Vautier, dans la charge de premier médecin du roi, qu'il occupa jusqu'à la mort du cardinal Mazarin, suivant lequel port souvent infidèle de Gui Patin et dans l'administration du Jardin des Plantes de Paris. Comme prédécesseur, Vallot gouverna le Jardin d'un fort mal cet établissement, et le Jardin se déperit totalement le Jardin, et présentait depuis près de dix ans un triste aspect : mais étant parvenu en 1658, à enlever à Bouvard un riche et orgueilleux fils la charge de surintendant du Jardin des Plantes, que son père avait obtenue par lettres-patentes à la mort de Gui de la Roche, son parent, il en devint le légal protecteur, et mit tout en œuvre pour l'élever à la hauteur qu'il méritait d'occuper plus tard, comme premier de la science. En 1665, il fit bâtir à Jonquet la place de débiteur de botanique; il engagea le jeune Fagon à parcourir les provinces de la France, les Alpes et les Pyrénées, pour y recueillir des plantes et repeupler le Jardin que la météorologie, la mauvaise foi et la jalousie avaient encore que l'absence des botanistes, avaient laissé manquer de solliciter des semences et des plantes vivants des pays les plus chauds, et, aidé par Fagon, Lonsdale et Louis Morin, il put en 1667, dans la même année, sous le titre d'*Hortus regius*, au Catalogue des plantes du Jardin, dont le nombre s'élevait à plus de quatre mille espèces et variétés. Ce Ca-

talogue est précédé d'une Épître didactique de Vallot au roi, et suivi d'un poème de Fagon, où son protecteur est flatté avec autant d'art que d'indiscrétion. Vallot avait adopté, dans sa pratique médicale, l'emploi des remèdes préconisés par Vautier, son prédécesseur, c'est-à-dire, les émétiques antimoniaux, le laudanum et le quinquina, dont l'usage était réprouvé par certaines facultés : ce qui lui attira la censure de quelques médecins. Cependant leurs sarcasmes cessèrent quand, au rapport d'Astruc, il eut guéri Louis XIV avec du vin émétique, dans la grande maladie que ce monarque essuya, en 1658, à Calais. Il ne fut pas aussi heureux dans le traitement de M^{me} Henriette, et devint alors l'objet d'une foule d'épigrammes. Le plus acharné de ses ennemis fut Gui Patin : aussi n'ajoutons-nous aucune croyance à l'accusation de vénalité qu'il porte sans cesse contre Vallot. Ce dernier mourut au Jardin des Plantes, le 9 août 1671. Sa mort fut l'époque d'un changement notable dans l'administration de ce grand établissement. T. D. B.

VALLOTTI (FRANÇOIS-ANTOINE) naquit à Verceil en Piémont le 11 juin 1697. Ses parents ne pouvant faire les frais de son éducation, il dut à la bienfaisance de plusieurs personnes l'avantage d'être placé au séminaire de Verceil, et s'y distingua particulièrement dans la musique, ayant eu pour maître Brissone. Il passa ensuite à Chambéry, où il se fit cordelier. Revenu en Piémont, il entra dans le couvent de Cuneo, et y continua ses études. Il se rendit ensuite à Milan pour y achever sa théologie. Le P. Donati, ayant connu sa véritable vocation, le conduisit à Padoue. Ce fut là qu'il se trouva à la chapel-

le de Saint-Antoine, il sentit les premiers élans de son génie pour la musique. Il fit un voyage à Rome, et à son retour à Padoue, il fut successivement organiste et maître de chapelle de Saint-Antoine. Composée pour les églises, la musique de Vallotti était grave et majestueuse : elle excitait tour-à-tour le respect, la piété et l'allégresse. Sa réputation s'étendit bientôt en Europe. Il obtint une médaille d'or pour la composition d'une messe et d'un *Te Deum* chantés à la consécration d'une église catholique à Berlin. Les étrangers, et surtout les Anglais qui passaient à Padoue, faisaient leurs efforts pour obtenir de lui quelque morceau de musique. Il était d'un caractère très-doux, et sa bonté lui procura beaucoup d'amis, au nombre desquels nous citerons les professeurs Stellini et Barca. Vallotti mourut à Padoue, le 16 janvier 1780. Peu de temps avant sa mort, il publia le premier volume : *Della scienza teorica e pratica della moderna musica*, Padoue, 1779 in-4°. Deux autres volumes inédits sont dans les archives de l'arche de Saint-Antoine. Parmi ses compositions musicales, on distingue plusieurs psaumes à huit voix en plain-chant, réputés des chefs-d'œuvre. Le P. Martini les lui avait demandés dans l'intention de les publier dans son *Histoire de la musique*, qui ne fut pas achevée. Giordano Riccati a rendu compte du volume publié par Vallotti, dans le *Journal de Modène*, 1781. Stellini (*Oeuvres diverses*, t. VI, p. 41) parle de la manière dont Vallotti composait sa musique. Voy. aussi *Elogi di Tartini, Vallotti e Gozzi*, par Fanzago, Padoue, 1792. UG-1.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de

l'Inde, et qui, de même qu'Homère, n'est guère connu que par ses œuvres, ou plutôt par son œuvre ; car le *Ramayana* seul lui est expressément attribué, dans la tradition nationale. Cette tradition, toute fabuleuse, le représente comme un des antiques mounis, ou des solitaires inspirés, qui vivaient en commerce avec les dieux, et le reporte à des myriades d'années, à l'âge même où parut son héros, Rama ou Sri-Rama, personnage entièrement mythique et divin. Sans doute aussi il chanta dans la contrée même qui vit naître ce dieu incarné, dans le royaume d'Ayodhya ou d'Aoude sur le Gange, la première ou l'une des premières monarchies indiennes. Le *Ramayana*, son ouvrage réel ou supposé, s'ouvre, dans la rédaction actuelle, par une introduction, probablement d'une main récente, sur l'origine de cette épopée et sur son auteur. C'est un dialogue entre Valmiki lui-même et Narada, richi ou saint des premiers âges, génie de la musique et de la poésie, qui engage le pieux brahmane à traiter le grand sujet des actions de Rama, en lui offrant un tableau de sa glorieuse carrière, véritable sommaire de tout le poème. L'action principale, à laquelle viennent se rattacher une foule d'épisodes, les uns touchants, les autres merveilleux, la plupart d'un haut intérêt, est la victoire du héros divin d'Ayodhya sur le géant Ravana, roide Lanka ou Ceylan, et des rakchasas ou mauvais génies. L'exécution et les détails, dans le développement de l'action, sont d'une variété, d'une richesse et d'un éclat qui peuvent soutenir la comparaison avec toute autre épopée. Rama y est peint, selon les propres termes de l'introduction dont nous avons parlé, comme le modèle de ton-

vertus, le législateur, le triomphateur par excellence, le bienfaiteur du monde. Rama est l'homme à perfection, le type sacré du héros et du kchatryia, du prêtre guerrier, tout-à-la-fois. On en a vu ici le caractère profondément et religieusement de la poésie épique des Hindous. Une fiction aussi ingénieuse, par laquelle on a vu l'introduction du Ramayana nous montre dans son auteur évidemment l'inventeur de ce genre et l'auteur même de l'art des *Valmiki*, dans sa retraite des montagnes se préparait à son grand ouvrage par les méditations et par les prières de la piété. Un jour il aperçut deux amoureux. L'un d'eux est tué par l'éruption soudaine d'un volcan. Les cris de douleur de la femme en deuil excitent la compassion solitaire : il tombe dans une crise de mélancolie, qui tout d'un coup éclate en une plainte mesurée, et qui est un *sloka* ou distique indien. C'est de sa découverte, et encouragé par l'apparition de Brahmâ, il exhorte à la féconder, Valmiki se met plus qu'à se mettre à l'œuvre, ainsi, pour nous servir des paroles d'un savant critique, M. Fr. Schlegel, le doux sentiment de la piété, selon cette fable naïvement racontée, la source d'où découla la poésie métrique chez les Hindous. Le *sloka*, dont il est question, qui est la forme générale de la composition dans la plupart des productions de la muse indienne, est composé de deux vers de seize syllabes, ayant chacun une césure au milieu, en sorte que le distique en forme quatre membres égaux de deux syllabes, appelés *padus* ou *padas* en sanscrit. Chaque vers du

sloka se termine ordinairement par un dīambe. On dit que le Ramayana tout entier ne contient pas moins de vingt-quatre mille *slokas*, distribués en sept livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Quelle que soit l'époque réelle de la composition de cet immense ouvrage, qu'on peut à juste titre nommer l'Iliade de l'Inde, et qui, pareil au chef-d'œuvre d'Homère, en est l'émule, pour ainsi dire, toute la poésie nationale, il est certain que cette époque doit remonter beaucoup au-delà de notre ère, puisque, dans le siècle qui précéda celle-ci, Calidasa (V. ce nom) fut chargé par le rajah Vikramaditya de restaurer le Ramayana, et d'en faire une révision. Nul doute qu'il n'y ait glissé un grand nombre d'interpolations, soit avant, soit depuis cette édition nouvelle ; mais l'on ne saurait y méconnaître, non plus que dans l'Iliade, une certaine unité vraiment épique, quoique la forme de l'épopée indienne soit encore plus favorable que celle de l'épopée grecque à ce genre d'altérations. Les deux premiers livres du texte sanscrit du Ramayana ont été publiés avec une traduction anglaise littéraire, par MM. W. Carey et J. Marshman, en 3 vol. in-4°, à Serampore, de 1806 à 1810 ; et M. A. W. de Schlegel a récemment promis au monde savant une édition complète du poème de Valmiki, en sanscrit et en latin, avec un commentaire. Le premier volume de ce grand travail, dont le nom de l'auteur fait si bien augurer, est, dit-on, sur le point de paraître. Dès 1808, son frère, M. Fr. de Schlegel avait donné en vers allemands les deux premières sections du premier livre, d'où nous avons emprunté une partie de cette notice. (*Weisheit der Indier*, p.

231-271). Notre célèbre professeur, M. Chézy, qui depuis long-temps tient en réserve une analyse du Ramayana, avec la traduction en français des morceaux les plus intéressants, en a publié, il y a plus de dix ans, deux épisodes, la *Mort de Yadjnadatta*, et le *Combat de Lakhmana avec le géant Atikaya*, qui font vivement regretter que ce savant n'ait pas cru devoir donner suite à cette publication. Enfin, un jeune professeur de Berlin, M. Fr. Bopp, digne de marcher sur de pareilles traces, traduisit en 1816, à la suite de son *Conjugations-system der sanscrit-sprache*, le magnifique épisode des *Pénitences de Viswamitra*, appartenant au premier livre. Le premier cahier de l'*Indische Bibliothek* de A. W. de Schlegel (Bonn, 1820) renferme en outre une imitation en fort beaux vers de la *Descente de la déesse Ganga*, le Gange personnifié, sur la terre, racontée dans le même livre. On peut voir de nouveaux développements avec des extraits en français de plusieurs de ces traductions, dans les *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, tom. 1^{er}., Paris, 1825, p. 199, 231, surtout Notes et Éclaircissements, 572, 611, 638. G-N-T.

VALMONT DE BOMARE (JACQUES-CHRISTOPHE), naturaliste français, naquit à Rouen le 17 septembre 1731. Ses études furent aussi brillantes que rapides. Il excella surtout dans la langue grecque. Appelé par son père à la carrière du barreau, où celui-ci s'était acquis une bonne réputation, il lui témoigna le désir de suivre de préférence celle des sciences, montrant pour elles un goût décidé. A dix-neuf ans, il vint en conséquence à Paris, pour prendre place parmi les élèves du célèbre Lecat, et

étudier les éléments de l'art pharmaceutique. Ses maîtres ne tardèrent pas à le distinguer; et bientôt il fut en état de voyager, pour augmenter la somme de ses connaissances, déjà fort étendues. Recommandé au ministre d'Argenson, il obtint l'honneur d'être breveté naturaliste voyageur du gouvernement, et de se voir adressé aux agents diplomatiques français résidant à l'étranger. Il visita successivement les Alpes et les Pyrénées, la Suisse et l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, la Suède et la Laponie, ainsi que l'Islande, dont les volcans et la constitution géologique l'occupèrent plus particulièrement. Partout il vit les établissements d'histoire naturelle, les mines et les ateliers de métallurgie; partout il se lia avec les savants les plus distingués, et revint dans sa patrie, chargé d'une abondante récolte, surtout en minéraux. De retour en 1756, il forma un cabinet très-curieux, dans les trois grandes divisions de la nature; et il le mit à la disposition de tous ceux qui se livraient à cette étude. Le 16 juillet de la même année, il ouvrit un cours public d'histoire naturelle, où se rendit un grand nombre d'auditeurs de l'un et de l'autre sexe, de tout rang, et de presque toutes les contrées de l'Europe. Ce cours, qu'il continua jusqu'en 1788, lui mérita les suffrages du grand Linné et de tous les savants français. Il excita l'émulation chez l'étranger, d'où Valmont de Bomare reçut les propositions les plus flatteuses. Il ne voulut point céder aux instances, quelque pressantes qu'elles fussent, et demeura fidèle à son pays et à ses élèves, dont le nombre augmentait chaque année. Il opéra ainsi en France un grand mouvement; et s'il n'eut pas, comme le législateur moderne des sciences natu-

la puissance d'ouvrir à cette
 e des connaissances humaines
 tes nouvelles, et de lui impo-
 lois qui l'ont amenée aux prom-
 nenses qu'elle fait de nos
 il a du moins la gloire d'avoir
 risé le goût de l'histoire natu-
 et donné l'idée de ces leçons
 ont, depuis 1791, au Jardin
 , sur toutes les parties de
 épuisable science. Les portes
 idémies les plus célèbres lui
 ouvertes : chacune d'elles s'ho-
 de le compter au nombre de
 mbres. Il reprit ses cours en
 usqu'en 1806, époque à la-
 l sentit ses forces s'affaiblir et
 mander le repos. Il obéit à
 tissement, et le 24 août 1807,
 d'exister, emportant les re-
 tous ceux qui l'avaient con-
 avait été environ deux ans
 aire à Paris. Son premier ou-
 remonte à l'année 1758 : ce
 atalogue d'un cabinet d'his-
 turelle, in-8°, dans lequel
 connaître tous les objets qu'il
 réunis pour sa propre collec-
 1759, il publia un *Extrait*
lateur du système complet
tralogie, in-12, ébauche d'un
 plus considérable, qu'il fit
 sous ce titre : *Traité de*
logie ou Nouvelle exposition
ie minéral, avec un Dic-
ie nomenclateur et des ta-
optiques, Paris, 1762, 2
 8°.; traduits en allemand,
 1769. Cet ouvrage renferme
 e de la minéralogie, avec le
 de Wallerius et la nouvelle
 ition de Linné. Une seconde
 ut donnée à Paris, en 1774.
 174. L'ouvrage le plus important de
 de Bomare, celui qui cons-
 plus beau titre à la gloire,
Dictionnaire raisonné, uni-

versel d'histoire naturelle, le pre-
 miér qui ait été conçu et convenable-
 ment exécuté à la satisfaction des dif-
 férentes classes de la société. Il fut
 accueilli de toute l'Europe savante
 et traduit dans toutes les langues. Il
 en a paru plusieurs éditions en Fran-
 ce : la première en 5 vol. in-8°, Pa-
 ris, 1765. On y ajouta un Supplé-
 ment en 1768. La seconde, augmen-
 tée de notes fournies par Haller, De-
 lenze et Bourgeois, parut à Yverdon,
 de 1768 à 1770, 6 v. La troisième fut
 publiée à Paris, en 1775, 9 v. in-8°.
 La quatrième est de 1791 ; elle a 15
 volumes. Enfin la cinquième et der-
 nière parut à Lyon, en 1800, éga-
 lement en 15 vol. in-8°. On doit à la
 publication de ce Dictionnaire la
 marche rapide de l'histoire naturel-
 le. Il a singulièrement contribué à en
 propager le goût, et l'étude. Il a
 servi de type à tous les ouvrages
 de ce genre qui ont paru depuis,
 sans que leurs auteurs aient payé
 à Valmont de Bomare le tribut de
 reconnaissance qu'ils lui devaient.
 Son livre a sur les leurs le mérite
 de l'unité ; il est dicté par le mê-
 me esprit ; sa pensée, toujours noble,
 toujours hardie, porte le cachet de
 la loyauté, d'une sage philosophie.
 S'il lui échappa quelques erreurs, el-
 les sont moins de son fait que de ce-
 lui de son temps. Il a débrouillé le
 chaos ; il a ouvert la marche, il
 a imprimé le mouvement ; et sans
 lui, nous attendrions peut-être en-
 core les découvertes importantes qui
 ont signalé l'aurore du dix-neuvième
 siècle. Ceux qui sont venus après lui
 sont bien loin d'avoir rendu les mê-
 mes services. Leurs dictionnaires sont
 verbeux ; les articles n'y sont point
 en harmonie les uns avec les autres ;
 et en général, les objets microscopi-
 ques y occupent une place dispropor-

tionnée avec les êtres les plus grands de la création. C'est au défaut d'ensemble, c'est à l'espèce de prépotence qu'exercent les auteurs de chaque article, que l'on doit attribuer cet écueil que Valmont de Bomare sut éviter, en donnant à son Dictionnaire tous ses soins et une étendue limitée. Ce naturaliste joignait à de grandes connaissances un cœur excellent, un esprit droit et une probité rare. Nous l'avons vu s'imposer des privations pour obliger, et entendu dire de son Dictionnaire : « S'il favorise la paresse des hommes superficiels, il a du moins le mérite de rendre l'étude facile, et de mettre sous les yeux, d'une manière commode, un grand nombre de faits épars dans des livres qu'il n'est pas permis à tout le monde de consulter et de posséder. » Il passait une partie de la belle saison à Chantilly, où il avait une petite maison, que les habitants montrent avec une sorte de plaisir, tant il a fait de bien dans le pays, tant il était chéri et respecté, pour ses mœurs douces et vraiment patriarcales. T. D. B.

VALOIS (CHARLES, comte de), prince de la maison royale de France, était le troisième fils de Philippe-le-Hardi, et naquit le 12 mars 1270. Son père ayant réuni les quatre châtellenies de Crépy, la Ferté-Milon, Pierre-Fonds et Betisi-Verberie, en forma le comté de Valois, qu'il lui donna pour apanage. Charles reçut, en 1284, l'investiture des royaumes d'Aragon et de Valence, et du comté de Barcelone, que le pape Martin IV avait ôtés à Pierre d'Aragon, pour le punir de sa désobéissance au Saint-Siège (V. PIERRE, XXXIV, 371). Dès l'année suivante, Philippe entra dans la Catalogne, à la tête de cent mille hommes, pour faire reconnaître

les droits de son fils : mais cette expédition échoua par le manque de vivres ; et Philippe, obligé de ramener son armée en France, y mourut d'une maladie contagieuse qui décimait ses soldats (Voy. PHILIPPE, XXXIV, 127). En 1290, le comte de Valois épousa Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile, dit le Boiteux, et ayant renoncé, sur la demande de son beau-père, à toutes ses prétentions sur le royaume d'Aragon, il en reçut, par forme de dédommagement les comtés d'Anjou et du Maine. La guerre éclata peu de temps après entre la France et l'Angleterre (V. PHILIPPE-LE-BEL, XXXIV, 110). Charles, chargé de conduire des secours au comté de Neule, enfermé dans Bordeaux, reprit aux Anglais la Réole, place alors très-importante, que les Gascons leur avaient livrée, et s'empara de Saint-Sever, après un siège de trois mois ; mais à peine se fut-il retiré, que les habitants y rappelèrent les Anglais. Il passa en Flandre, pour châtier Gui de Dampierre, qui s'était déclaré pour les Anglais, lui enleva successivement toutes ses places, et l'obligea de se rendre à Paris, avec ses deux fils, pour faire ses excuses au roi et lui prêter hommage, s'engageant à le rétablir ensuite dans ses états. Mais le roi refusa de ratifier la promesse de son frère, et tint le comte de Flandre et ses deux fils prisonniers (Voy. G. DE DAMPIERRE, X, 479). Charles, indigné que le roi l'exposât à passer pour déloyal, se retire dans ses terres. Devenu veuf, il épouse Catherine de Courtenay, petite fille de Baudouin II, dernier empereur de Constantinople, et passe en Italie (1) avec

(1) Le président Hénauld dit que ce fut en Italie que Charles épousa Catherine de Courtenay.

e, et suivi de cinq cents che-
 Il est reçu dans Anagni par
 Boniface VIII, qui le déclare
 d'Orient, lui accorde des
 sur les revenus du clergé,
 ider à se mettre en possession
 tats, et l'établit son vicaire
 , avec le titre de *Défenseur*
lise. Sur l'invitation du pon-
 te rend à Florence, toujours
 par les factieux, et pour y ré-
 paix, il en expulse les Guel-
 qui comptaient parmi leurs
 célèbre Dante (V. ce nom).
 at ensuite, à Rome, Charles
 de Sicile, et marche avec ce
 contre Frédéric d'Aragon,
 pèteur. A leur approche,
 c abandonne les conquêtes
 faites dans la Calabre et
 Pouille. Charles le poursuit
 , et lui enlève plusieurs villes :
 maladie détruit la plus grande
 e son armée ; et il est obligé
 l'ure avec Frédéric une paix
 e (2). Il fut rappelé par Phi-
 -Bel, mécontent alors de la
 Rome, et rejoignit l'armée
 dre. Charles se trouvait à la
 fameuse de Mons-en-Puelle
 . La retraite avait été sonnée
 camp français, lorsqu'il fut
 par les Flamands, sortis de
 tranchements pour se procu-
 vivres. Au bruit des assail-
 Charles, effrayé pour la pre-
 ois, saute sur son cheval, et
 , entraînant avec lui l'élite
 valiers ; mais revenu de ce
 t de terreur, il rallie un gros
 alerie, rejoint le roi, dont
 ge les dangers, et assure la

victoire (V. PHILIPPE, XXXIV,
 123). Le comte de Valois se rendit,
 l'année suivante, à Lyon, pour assis-
 ter au couronnement du pape Clé-
 ment V ; il y fut blessé grièvement
 par la chute d'une muraille sur-
 chargée de spectateurs (V. CLÉMENT
 V). Le nouveau pape s'était engagé
 à favoriser de tout son pouvoir l'é-
 lection de Charles à l'empire d'Alle-
 magne ; mais, au mépris d'une pro-
 messe solennelle, après la mort d'Al-
 bert I^{er}, il pressa les électeurs de
 porter leurs suffrages sur un prince
 allemand. Henri de Luxembourg fut
 élu (1308). Il ne paraît pas que le
 comte de Valois ait eu part à l'abo-
 lition des Templiers ; mais il n'en
 profita pas moins de leurs dépouilles,
 en se faisant adjuger les terres qui
 leur avaient appartenu dans ses do-
 maines. Après la mort de Philippe-
 le-Bel, il s'empara de toute l'autorité,
 quoique Louis X dit *le Hutin*, son
 neveu, fût majeur. Pour apaiser la
 noblesse qui menaçait de se soulever,
 il la rétablit dans tous les privilèges
 dont elle avait joui. Irrité contre Es-
 guerrand de Marigny, surintendant
 des finances, qui lui avait donné un
 démenti public, il l'accusa d'être le
 seul auteur des maux de la France,
 et le fit condamner au dernier sup-
 plice, sans respecter aucune des for-
 mes établies alors en faveur des ac-
 cusés (V. MARIGNY, XXVII, 135).
 La guerre ayant recommencé en
 1324, entre Charles-le-Bel et le roi
 d'Angleterre, le comte de Valois ren-
 tra dans la Guienne, dont il enleva la
 plus grande partie aux Anglais, qui
 furent forcés de demander une trêve.
 Il la leur accorda d'autant plus faci-
 lement qu'il se sentait atteint de la
 maladie de langueur qui le conduisit
 au tombeau. Les derniers jours de sa
 vie furent troublés par les remords

auteurs de l'Art de vérifier les dates
 que Charles fit deux expéditions en Si-
 cile en 1297, et la seconde en 1302, qui
 furent et se terminèrent de la même ma-
 nière. tome II, 707, éd. in-fol. Mais on ne
 distingue qu'une, celle de 1302.

que lui causait le souvenir de l'injuste supplice de Marigny. Pour les calmer, il chargea l'un de ses officiers de distribuer des aumônes abondantes aux pauvres, en leur recommandant de prier pour *M. Enguerrand, et pour Charles de Valois*. Ce prince mourut le 16 décembre 1325, à Nogent-le-Roi, ou, suivant d'autres auteurs, à Pathay, avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle. Son corps fut inhumé dans l'église des Jacobins de Paris, entre ses deux premières femmes; et son cœur aux Cordeliers, dans l'endroit que Mahaut, comtesse de Saint-Paul, sa troisième femme, avait choisi pour sa sépulture. Charles avait eu plusieurs enfants de ses trois mariages. Philippe de Valois, l'aîné, monta sur le trône de France que ses descendants ont occupé jusqu'à la mort de Henri III, en 1589 (3). On a dit de Charles, qu'il avait été fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, et père de roi, sans être roi. W—s.

VALOIS (HENRI DE), seigneur d'Orcé, historiographe du roi et critique distingué, naquit, à Paris, le 10 septembre 1603, au sein d'une famille noble, originaire de Normandie. Il fut envoyé au collège de Verdun, dirigé par les Jésuites, auxquels alors l'enseignement était interdit à Paris, mais dont les leçons n'en étaient pas moins recherchées avec empressement. Il annonça les plus heureuses dispositions, une ardeur infatigable pour le travail, une mémoire extraordinaire, une intelligence au-dessus de son âge; et il

(3) Voy. pour les autres enfants de Charles de Valois, la *Généalogie de la maison de France*, par le P. Anselme; l'*Art de vérifier les dates*; *V. lly.*, IV, 258, ed. in-4^o; le *Dictionn.* de Moreri; l'*Histoire du comté de Valois*, par l'abbé Caillier; celle du comté d'Alençon, etc., etc.

obtint, dans ses études, les succès les plus brillants. Ses maîtres ayant recouvré, en 1618, la liberté d'enseigner à Paris, il vint achever ses cours au collège de Clermont, où il eut le bonheur de rencontrer pour professeur de rhétorique le célèbre Denis Pétau. Il mérita son affection, ainsi que celle de P. Sirmond, et conserva avec eux, jusqu'à leur mort, une honorable liaison. Il alla ensuite prendre ses degrés en droit à Bourges; et à son retour, il fut reçu avocat au parlement. Pour se conformer aux volontés de son père, il suivit le barreau pendant quelque temps; mais il abandonna ensuite une profession dont il n'avait jamais exercé les fonctions, pour se livrer en entier à la culture des lettres. Les auteurs grecs et latins devinrent l'objet particulier de ses méditations, dans la retraite à laquelle il se voua, et qu'il ne quittait que très-rarement pour visiter les hommes distingués dont sa science lui avait gagné l'amitié. Leur nombre ne cessa de s'accroître avec sa réputation. L'énumération qu'en fait Adrien de Valois, dans la Vie de son frère, remplit deux longs paragraphes; et l'on y remarque les noms des hommes les plus illustres, soit par leur érudition, soit par leurs dignités. Nous ne rappellerons que celui du grand Condé. Déjà Valois avait livré au public ses premiers essais, lorsqu'une infirmité cruelle, un affaiblissement toujours croissant de sa vue, vint le contraindre de suspendre ses travaux. De Mesmes, président à mortier, lui fit offrir une pension considérable, à condition qu'il lui communiquerait ses collections. A l'aide de ce secours, Valois se procura un secrétaire, dont l'état de sa fortune l'avait privé jusqu'alors; et il put re-

ses occupations. Il jouit de ce
 t jusqu'à la mort de M. de
 s, arrivée en 1650. Cette
 née, il adressa à Christine,
 ait d'être couronnée reine de
 un Discours de félicitation,
 i valut la promesse d'une
 d'or et une invitation de ve-
 cour de Stockholm ; mais Va-
 ant annoncé hautement qu'il
 it d'empêcher la reine des en-
 de faux savants et de char-
 ceux qui se croyaient me-
 parvinrent à mettre obstacle
 oyage et à l'envoi du don qui
 promis. Le médecin Bourde-
 e poète Saint-Amand sont ac-
 ces manœuvres. Valois fut dé-
 gé de ce revers par une com-
 qu'il reçut du clergé de Fran-
 ntchal, archevêque de Tou-
 avait été chargé de publier
 tion des auteurs grecs qui ont
 istoire de l'Église. Ses occu-
 l'empêchant de se livrer à ce
 , il présenta à sa place Va-
 u fut agréé par l'assemblée du
 et une pension lui fut attri-
 Les années suivantes, la mort
 it successivement trois de ses
 Sirmond, Dupuy et Pétau. Il
 n juste tribut à leur mémoire,
 liant leur éloge. Le prince gé-
 sous lequel il avait le bonheur
 re ne laissa pas ses talents
 compense. Valois reçut, avec
 d'historiographe du roi, un
 ent de douze cents livres ; et
 rd, il fut compris, pour une
 pareille, parmi les gens de
 français et étrangers auxquels
 jugea devoir en accorder. Il
 it reçu une autre du cardin-
 zarin, qui lui en assura la con-
 on par son testament. Il té-
 sa reconnaissance à son bien-
 , en lui adressant un Discours

sur la paix que ce ministre venait
 de conclure. Jusqu'à l'âge de soixan-
 te ans, Valois, quoique d'une hu-
 meur bizarre et d'un commerce très-
 désagréable, avait vécu avec sa
 mère et ses frères. Il forma alors le
 projet de se marier ; et à la fin de
 1664, il épousa une jeune et belle
 personne. Cette union lui attira quel-
 que blâme ; mais elle n'en fut pas
 moins heureuse, et elle donna nais-
 sance à sept enfants. Valois avait
 joui d'une santé robuste jusqu'à un
 âge avancé, dont il écartait la pen-
 sée. Il s'offensa, comme d'une injure,
 d'une lettre de Jacques Gronovius,
 qui lui souhaitait une longue et heu-
 reuse vieillesse. Cependant, deux ans
 avant sa mort, il ressentit les attein-
 tes d'une maladie qui le tourmenta
 à divers intervalles, et qui devint
 à la fin dangereuse. Toujours reli-
 gieux, il se résigna ; et dans ses lon-
 gues souffrances il se plaisait à en-
 tendre la lecture des Sermons de
 saint Bernard, qu'il préférait à ceux
 de tous les autres Pères. Enfin, après
 avoir vu avec calme et fermeté la
 mort s'approcher de lui, et après
 avoir reçu les secours de la religion,
 il succomba le 7 mai 1676, et fut
 inhumé dans l'église de Saint-Nico-
 las-des-Champs, où était le tombeau
 de sa famille. Les lettres lui doi-
 vent : I. *Excerpta Polybii, Dio-
 dori Siculi, etc., ex Collectan.
 Constantini Porphyrogen.*, Paris,
 1634, in-8°. C'est le texte et la
 traduction des extraits faits par or-
 dre de cet empereur, ayant pour ob-
 jet les *Vertus et les Vices*. Le ma-
 nuscrit, venu de Chypre, fut acquis
 par l'illustre Peiresc, qui l'envoya
 à Paris. Valois se chargea de le pu-
 blier. Il renferme plusieurs fragments
 d'auteurs dont les écrits sont perdus.
 Il a été réimprimé dans le premier

volume de l'Histoire Byzantine. II. *Ammiani Marcellini rerum gestarum libri XVIII*, Paris, 1636, in-4°; excellente édition de cet historien, améliorée encore depuis par le frère de l'éditeur (V. l'art. suiv.). III. Les Histoires ecclésiastiques d'*Eusèbe*, de *Socrate* et de *Sozomène*, de *Théodoret* et d'*Évagre*, avec les fragments de celle de *Philostorge*, 3 vol. in-fol., Paris, 1659, 1668, 1673. Ces Histoires sont accompagnées d'une traduction latine, de notes et de dissertations savantes sur divers points de l'histoire de l'Église. Il se proposait de publier, dans la même forme, les historiens ecclésiastiques latins; mais ce projet n'a point été exécuté. On lui doit encore des Notes sur le Lexique d'Harpocraton et sur les Remarques dont Maussac l'avait accompagné: on les trouve dans les éditions de ce lexicographe, données par Gronovius et Blancard (Voy. HARPOCRATION). Les divers opuscules que Valois avait mis au jour séparément ont été recueillis par Pierre Burmann, *junior*, qui y a joint deux autres de ses écrits jusqu'alors inédits. Ce Recueil est intitulé: *H. Valesii emendationum libri quinque, et de criticâ libri duo*, etc., Amsterdam, in-4°, 1740. Après les ouvrages qu'annonce le titre, on y trouve le Discours à la reine de Suède, les Éloges de Sirmond, de Dupuy et de Pétau, le Discours sur la paix, les deux Dissertations opposées de N. Rigault et de Boulliau: *De populis fundis*, et l'opinion de Valois sur le même sujet. A la tête, est la Vie de l'auteur, écrite par son frère Adrien; biographie intéressante, où sont retracés avec franchise les talents et les défauts de celui qui en est l'objet. Il nous

apprend que Valois avait entrepris un travail considérable sur les lois des Athéniens, mais qu'il l'abandonna lorsque Samuel Petit eut publié le sien. Les savants déplorent une semblable résolution, qui les a privés d'un traité important, que celui de Petit est loin de remplacer. Burmann a encore inséré plusieurs Lettres de Henri de Valois à Nicolas Heinsius, dans le cinquième volume du *Sylogæ epistolarum*. Après la mort de Valois, ses livres, chargés de notes de sa main, furent mis en vente par sa veuve. Prousteau, savant professeur en droit à Orléans, les acheta à un prix élevé; et à sa mort, il les légua à la bibliothèque de cette même ville. M. de Villoison, qui s'y réfugia à une des époques les plus orageuses de la révolution, s'occupa à faire le dépouillement de ces notes. Il en résulta un recueil considérable, qu'il a laissé à un littérateur distingué de la capitale.

SI—D.

VALOIS (ADRIEN DE), seigneur de La Mare, frère du précédent, naquit à Paris le 14 janvier 1607. Il suivit son frère au collège de Clermont, et y fit ses études avec succès, sous les maîtres habiles qui y enseignaient. Quand elles furent terminées, il s'appliqua avec ardeur à une lecture réfléchie des écrivains grecs et latins. Il trouvait le motif d'une noble émulation dans l'exemple de ce frère qui déjà s'était acquis un nom par ses connaissances, et d'utiles conseils chez les savants dont elles lui avaient gagné l'amitié. Pour son premier essai, il prit part aux attaques que dirigeaient alors presque tous les hommes de lettres, contre le fameux parasite Montmaur. « Je ne veux pas, dit-il lui-même, être des derniers à prendre parti

une guerre si plaisante. » Il donc un écrit, sous le titre de *P. Montmauri opera in tres tomos, illustrata à Q. Januarius Frontone*, Paris, 1643, in-8°. Ses OEuvres se réduisent à deux volumes de pièces que l'éditeur a accompagnées de notes satiriques, et de quelques épigrammes latines : il y a encore tous les vers français qu'on a lancés contre Montmaur, qui ont été rassemblés. Ce recueil est très rare ; mais Sallengre l'a publié depuis (V. MONTMAUR). On apprend qu'il se déguisa sous le nom de *Quintus Januarius Fronton*, parce qu'il était le cinquième de sa famille, qu'il était né au mois de mai, et qu'il avait le front large et élevé. Mais l'histoire de France ne présente l'objet particulier de ses recherches. Il employa plusieurs années à étudier les monuments soit antiques soit manuscrits. Critique et exact, il a suivi les règles les plus sages pour résoudre les difficultés qui résultent de faits si éloignés et de conjectures de tant d'obscurités. Bientôt un ouvrage considéré sur les premiers temps de la monarchie française le fit connaître et le fit éclater ; il est intitulé : *Gesta Francorum, seu rerum francicarum*, 1-11-111, Paris, 1646-47, 3 vol. in-fol. L'auteur y recueille, d'un style pur et élégant, l'histoire des Gaulois et des Francs, depuis le règne de l'empereur Valentinien jusqu'à la déposition du roi mérovingien, dans un intervalle de six siècles, de l'an 254 à l'an 752. On trouve un savant commentaire des faits que nous ont transmis Grégoire de Tours, Frédégaire et d'autres. Les faits y sont discutés avec une exacte érudition. Il est à regretter que cet ouvrage ne soit pas plus con-

nu. L'auteur y répand le plus grand jour sur les origines de notre nation. Dans cet ouvrage, il avait donné le titre de monastère à l'église ou basilique de Saint-Vincent de Paris. Cette opinion avait surpris quelques savants. L'auteur la défendit dans deux écrits qui ont pour titre : *Disceptatio de basilicis quas primi Franci reges condiderunt*, etc., Paris, 1658, in-8°. — *Disceptationis de basilicis defensio adversus F. Laudunoi de eâ judicium*, Paris, 1660, in-8°. La réputation que lui acquièrent ces productions lui méritèrent la faveur de Louis XIV. Il reçut le titre d'historiographe du roi, avec un honoraire de douze cents francs, et il partagea ces avantages avec son frère. Ces récompenses ne pouvaient que l'exciter à de nouveaux travaux. Ayant recouvré deux anciens poèmes, qui n'avaient pas encore vu le jour, il les publia sous ce titre : *Carmen panegyricum de laudibus Berengarii Aug. ; et Adelberonis episc. Laudunensis, a. Robertum regem Francor. carmen ; ab Had. Valesio à veter. codicibus eruta et notis illustrata*, Paris 1663, in-8°. Le premier poème est un éloge de l'empereur Bérenger ; l'autre est une satire contre les vices des courtisans et des religieux. Plus tard notre histoire lui fut encore redevable d'un autre ouvrage important : *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*, Paris, 1676, in-fol. Le livre que d'Anville a publié sous le même titre n'a pas fait oublier celui de Valois. Quelques-unes de ses assertions ayant été attaquées par dom Germain, religieux bénédictin, il les défendit dans un écrit qui a pour titre : *Notitiæ Galliarum defensio*, Paris, 1684, in-8°. , publié avec un autre écrit, où il combat le

P. Chiffet sur la durée du règne de Dagobert I^{er}. Ce sont là les principaux ouvrages de ce savant. Ayant été mis au nombre des gens de lettres auxquels Louis XIV assigna une pension, il acquitta la dette commune, en publiant un éloge de ce grand prince, où il loue surtout la munificence qu'il avait déployée pour leur rétablissement. Ce discours parut en 1664, Paris, in-4°. On le retrouve dans le Recueil de Burmann, cité dans l'article précédent. En 1666, ayant été consulté sur l'authenticité du fragment de Pétrone découvert à Trau en Dalmatie, il la combattit dans une dissertation adressée à M. Wagenseil, et imprimée avec une autre de ce savant, Paris, 1666, in-8°. Dix ans après, ayant perdu son frère, il en publia la vie (Paris, 1676, in-12); et cette pièce se voit à la tête de l'édition d'Eusèbe et dans le Recueil de Burmann, qui, dans celui qu'il a donné aussi des lettres de plusieurs hommes célèbres, en a inséré quelques-unes d'Adrien de Valois à Nicolas Heinsius. Il rendit un autre service à la mémoire de son frère, en publiant une seconde édition d'Ammien Marcellin, corrigée et augmentée de beaucoup de remarques nouvelles, et d'une dissertation sur l'hebdome. Cette édition est de 1681, Paris, in-fol. Depuis cette époque, il se vena au repos, goûtant le calme d'une vieillesse honorée, ne sortant que rarement, et n'admettant auprès de lui que quelques amis empressés à venir s'éclairer de ses lumières. Il avait refusé les faveurs de la fortune. Il nous apprend que M. de Montausier lui fit proposer la place de sous-précepteur de M. le Dauphin; mais on exigeait qu'il restât célibataire et qu'il portât l'habit ecclésiastique: il ne jugea

pas à propos d'accepter à cette condition, et il se félicite d'avoir pris ce parti. Il mourut le 2 juillet 1692. A l'exemple de son frère, il s'était uni, dans un âge avancé, à une compagne qui fit le bonheur du reste de sa vie. De ce mariage, il eut un fils dont l'article suit. Si—D.

VALOIS (CHARLES DE) DE LA MARE, fils du précédent, naquit à Paris le 20 déc. 1671, et reçut sa première éducation de son père, qui lui inspira le goût des lettres. Admis de bonne heure dans la société des savants, il eut part à la première édition du *Menagiana* en 1692 (V. LA MONNOIE); et après la mort de son père il publia, sous le titre de *Valesiana*, des remarques historiques et critiques qu'il avait recueillies, soit dans ses manuscrits, soit dans sa conversation. Ce livre parut, en 1694, à Paris, in-12. Il plaça à la fin les poésies latines de son père; depuis il en communiqua quelques autres à Burmann, qui les a insérées à la fin du recueil déjà mentionné. On peut s'étonner à bon droit de la liberté qui règne dans quelques-unes de ces pièces, *tetricis Catonibus non legenda*, dit Burmann. Valois ayant pris ses degrés en droit, se fit recevoir avocat en 1696; mais il ne fréquenta point le barreau, et il refusa d'acheter une charge de magistrature, pour pouvoir se livrer sans partage à la culture des lettres et de la numismatique. Il parvint à former un cabinet, dans lequel il avait rassemblé plus de six mille médailles rares et singulières, entre autres, une suite de deux mille médailles impériales, grand-bronze. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1705; et il en fréquenta les séances avec une exactitude dont il ne se relâcha jamais. Il annonçait, cu

la publication prochaine d'une édition de *Florus*, avec les notes de son père (1). Il se chargea de recueillir l'*Histoire des Arsacides*, que Foy Vaillant avait laissée manuscrite, et l'enrichit d'une Préface. VAILLANT, ci-dessus, page 101. Il fut honoré du titre d'auteur du roi. Il vivait dans la gloire, heureux auprès d'une comtesse à laquelle il s'unit de bonne heure, et qu'il perdit après quarante ans d'une tendre union, ainsi que plusieurs enfants qu'il en avait eus. Mais son isolement lui devint à charge, et l'état chancelant de sa fortune le porta à s'assurer des secours indispensables. Il épousa, à l'âge de soixante-quinze ans, une jeune veuve sa première femme, et surpeupla à cet événement. Il mourut à Paris le 27 août 1747, sans laisser de postérité. Son caractère, n'offrait rien qu'une franchise et une confiance de lui-même portées jusqu'à l'excès, et qui le fut peut-être empêché plus d'une fois de rendre assez de justice à sa vanité et à l'étendue de ses connoissances. On a de lui, dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, dans lequel on prétend voir que les médailles qui portent pour légende : *Fl. Cl. Constantinus. N. C.*, n'appartiennent à Constantin-le-Jeune, fils de Constantin-le-Grand, II, 543-66. *Dissertation sur les Amphycarques*, III, 191-227, et V, 405-15. *Histoire de la première guerre punique*, VII, 201. *IV. Histoire de l'onde guerre sacrée*, IX, 57; 77. On trouve encore dans le *Recueil* l'analyse de sa Dis-

1. La lettre qu'il écrivait à un libraire de Paris, dans le supplément aux *Émendations* de Valois, p. 88.

sertation sur les *Néocores*; de son *Histoire des censeurs romains*; de ses *Mémoires* sur les différents usages du verre chez les anciens, et sur les richesses du temple de Delphes; et enfin de ses Observations sur les médailles de Mezzabarba (V. ce nom), et sur différentes médailles inédites. Voyez son Éloge, par Fréret, tome XXI, 234-45.

SI—D et W—s.

VALOIS (LOUIS LE), jésuite, né à Melun le 16 décembre 1639, entra de bonne heure au noviciat de la société. De violents maux de tête le forcèrent d'en sortir; mais sa santé s'étant rétablie peu-à-peu, il reprit sa première vocation, et fit ses vœux chez les Jésuites, qui l'employèrent d'abord à l'instruction dans les collèges. Il professa la philosophie à Caen, pendant dix ans, et se fit aimer de la jeunesse par ses talents et son heureux caractère, en même temps qu'il rendait des services au dehors dans l'exercice de son ministère. Il dirigeait plusieurs communautés, et donnait des retraites dans le clergé. Le maréchal de Bellefords, alors retiré en Normandie, se lia étroitement avec lui. Le Valois allait tous les ans passer quelque temps chez le maréchal, à l'Isle-Marie, et il y établit des retraites pour les laïques. Zélé pour toutes les bonnes œuvres, il eut beaucoup de part à la fondation de l'hôpital général de Caen. Rappelé à Paris par ses supérieurs, il s'y livra aux mêmes soins, et commença, en 1682, à donner des retraites pour les gens du monde et pour les personnes de différentes conditions. Le roi favorisa ces exercices; plusieurs grands seigneurs se mirent sous la direction du P. Le Valois. Le duc de Beauvilliers professait pour lui une estime toute par-

ticulière, et l'on croit que ce fut ce duc qui le fit choisir pour confesseur des princes, petits-fils de Louis XIV. Ainsi Le Valois fut associé aux soins de Beauvilliers et de Fénelon auprès du duc de Bourgogne, et il exerça ce ministère. Les jeunes princes lui témoignèrent une entière confiance, et le duc de Bourgogne, le sachant malade, lui écrivit une lettre remplie de marques de bienveillance et d'attachement. Le Valois fut nommé supérieur de la maison professe, rue St-Antoine, à Paris, et y mourut le 12 septembre 1700. On voit par une lettre du duc de Beauvilliers combien il fut sensible à cette perte. On publia, en 1758, des *OEuvres spirituelles* du P. Le Valois, 3 vol. in-12; le P. Bretonneau en fut l'éditeur. Ces *OEuvres* contiennent des Lettres, des Exhortations et entretiens sur des sujets de piété, et ont été plusieurs fois réimprimées; en tête du premier volume est une *Préface historique sur la vie et les ouvrages de Le Valois*. Cette *Préface* est intéressante et donne une heureuse idée des vertus du pieux jésuite. Feller lui attribue encore un petit écrit contre les sentiments de Descartes; mais il n'en donne point le titre. P—c—r.

VALOIS (YVES), physicien et littérateur estimable, était né à Bordeaux le 2 novembre 1674. Ayant embrassé la règle de saint Ignace, il fut pourvu de la chaire d'hydrographie à l'école de la Rochelle, et il la remplit pendant plus de trente ans, avec autant de zèle que de succès. La culture des lettres le délassait de ses travaux, et il communiquait les fruits de ses loisirs à l'académie dont il était l'un des membres résidents depuis sa création (1732). Touché de l'ignorance où sont la plupart des marins, des principes de la religion,

il composa deux ouvrages destinés à leur faire connaître les vérités du christianisme, et à les mettre en garde contre les sophismes de ses détracteurs. Lors de la suppression de l'institut, le P. Valois quitta la Rochelle; mais on ignore le lieu de sa retraite. Son nom ne se trouve plus en 1769 dans la liste des académiciens de cette ville (*Voy. la France littéraire*); et l'on peut conjecturer qu'il était mort quelques années auparavant. C'est à tort que quelques dictionnaires l'appellent *de Valois*; ses écrits ne portent point le *de*. On connaît de lui : I. *La science et la pratique du pilotage*, la Rochelle, 1735, in-4°. L'auteur annonçait un *Traité sur la manœuvre des vaisseaux*; mais il ne l'a pas publié. II. *Conjectures physiques sur la cause, la nature et les propriétés du sel marin*, d'après quelques observations sur un marais salant (de l'Aunis); avec un plan de ce marais. L'auteur adressa ses observations au P. Castel, qui les inséra dans les *Mémoires de Trévoux*, 1744, mars, 430-61. Elles ont été publiées de nouveau dans le *Recueil de l'académie de la Rochelle*, 1752, p. 141. Guettard, et depuis Grandjean de Fouchy (*Hist. de l'académ. des sciences*, ann. 1758), les ont attribuées, par erreur, au P. Laval, professeur d'hydrographie à Marseille. III. *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, la Rochelle, 1749, in-4°. IV. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer*, dédiés au duc de Penthièvre, ibid., 1747, 2 vol. in-12; seconde édit., Lyon, 2 vol. in-12. Il y a des observations critiques sur cet ouvrage dans les

elles ecclésiastiques, du 26 1748; et dans la feuille du ptembre suivant, il est ques- l'une brochure relative aux *tens*. V. *Entretiens sur les s pratiques de la religion*, 1751, 2 volumes. in-12. Cet ge est la suite nécessaire du lent. VI. *Observations curieu- r ce que la religion a à crain- à espérer des académies litté- ; et observations sur la criti- ui s'exerce dans les académies a perfection du style*, Amster- 1755, in-12. VII. *Lettres père à son fils, sur l'incréd-*, Paris, 1756, in-12. VIII. *res de piété*, à l'usage des ns religieuses, *ibid.*, 1764, IX. *Recueil de dissertations ures*, *ibid.*, 1765; ou Nantes, in-8°. On y retrouve les opus- ndiqués sous les nos. III et VI. *is sur l'incrédulité moderne*, 1766, in-8°. XI. *Avis chari- à ceux qui ont le malheur vre dans l'incrédulité*, *ibid.*, in-8°.

W—s.

LOIS (CHARLES DE). *Voy.* ULÈME.

LORI (BACCIO OU BARTOLOM- 'ancien), né à Florence, en , d'une famille patricienne (1), our la première fois, des dix de , en 1390, lorsque les Floren- aient en guerre avec Galeazzo ati, et il harangua ses conci- en les excitant à se battre vail- ent. Il fut réélu six fois pour magistature, et tour-à-tour onier de justice, ambassadeur,

ou chargé d'autres fonctions publi- ques. Il maria aux premières familles de Florence les quatre filles qu'il eut de ses deux femmes, et mourut le 2 septembre 1427, ainsi que nous l'apprend l'inscription latine assez grossièrement sculptée dans l'église de Santa-Croce à Florence, où il fut inhumé. *Voy.* sa Vie par Luca della Robbia, et les *Famiglie nobili Fiorentine*, par Sc. Ammirato. UG-1.

VALORI (FRANÇOIS), neveu du précédent, et l'un des premiers hom- mes d'état de la république floren- tine, était né, en 1439, à Florence, de Philippe Valori et de Picchina de Pierre Capponi. Après d'excellentes études, il s'adonna à la philosophie platonicienne, qui était alors en vogue. Bientôt, ayant pris une part active à la direction des affaires pu- bliques de sa patrie, il y porta cette élévation, principal caractère de l'é- cole philosophique qu'il avait adop- tée. Il fut employé à des ambassa- des, et nommé quatre fois gonfa- lonnier de justice; Ammirato lui donne le titre de grand citoyen. Aux qualités de l'âme, il réu- nissait les dons extérieurs, ce qui avait contribué à lui acquérir de l'as- cendant sur le peuple, dont plus tard il fut la victime. Ami de tous les grands hommes florentins de son époque, Ficino, Machiavel et Sa- vonarola, Valori désirait une ré- forme des abus, que ce dernier avait prêchée avec un zèle si cou- rageux. Lorsque la sévérité des mœurs de ce moine éloquent, et ses invectives contre les désordres de la cour de Rome, eurent excité contre lui les nombreux ennemis qui le traî- nèrent à la mort, Valori fit tous ses efforts pour conjurer l'orage et pour le soustraire à la fureur populaire; mais il périt lui-même dans cette

¹ Valori s'appelaient anciennement Rusti- nais l'un d'eux, dont le nom de baptême ore, donna occasion de changer le nom e famille, ainsi qu'on le voit dans l'arbre ique de cette ancienne maison, que Sci- mirato a conservé.

chella domus, nunc est Valoria proles.

émente, le 8 avril 1498. Sa femme, frappée d'un javelot, tomba morte au moment où elle s'était mise à la fenêtre de sa maison afin de tâcher d'en faire descendre sa fille, et de la mettre en sûreté. Cette maison fut pillée et brûlée. Il méritait un meilleur sort, observe Machiavel, cet homme vertueux et si dévoué à sa patrie, ce citoyen, qui, après avoir rempli les premiers emplois de la république, mourut si pauvre que ses neveux renoncèrent à sa succession. Marsilio Ficino, dans une lettre latine adressée à Nicolas, neveu de François Valori, parle de celui-ci en termes aussi honorables que l'a fait Machiavel. UC—1.

VAJORI (NICOLAS), né, à Florence, d'une famille patricienne, eut pour maître Marsilio Ficino, traducteur de Platon et fondateur, en Italie, de l'école des néo-platoniciens. Valori s'y distinguait, lorsqu'il fut détourné de la philosophie par des emplois publics et par des ambassades. La plus importante de toutes fut auprès de Louis XII, roi de France. Il devint ensuite prieur de la république florentine; plus tard, s'étant trouvé inculpé dans la conspiration de Bescoli et de Capponi, il avait été condamné à une réclusion perpétuelle; mais l'intervention de Léon X, lors de son avènement au pontificat, lui fit rendre la liberté. Ce fut alors qu'il envoya à ce pape la Vie de Laurent de Médicis, qu'il avait composée en latin, l'année même de la mort de ce prince (1492). Une traduction, ou plutôt une paraphrase de cette Vie, faite par Philippe Valori, frère de l'auteur, avait déjà paru dans le *Diario de' successi più importanti seguiti in Italia dal 1498 al 1512*, à Florence, Giunti, 1568; mais le texte latin, ti-

ré des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne à Florence, fut publié, pour la première fois, par l'abbé Laurent Mehus, Florence, 1749; in-8°, de 67 pages, précédé d'une dédicace au cardinal Jean de Médicis, devenu pape sous le nom de Léon X. Cette Vie a été traduite en français par Goujet, Paris, 1761. Voy. Zaccaria : *Storia letteraria d'Italia*, tome 1, p. 154-156. UC-1.

VALORI (Le comte FRANÇOIS-FLORENT DE), né à Toul en 1763 cadet d'une ancienne et nombreuse famille originaire de Florence, entra fort jeune dans les gardes-du-corps, et faisait partie de cette troupe, lorsqu'elle essaya de défendre le palais de Versailles contre la populace, dans les journées des 5 et 6 octobre 1789. Licencié peu de temps après cet événement, M. de Valori continua d'habiter Paris, jusqu'au voyage de Varennes. La reine ayant alors demandé à un officier trois gardes-du-corps robustes et capables de soutenir une longue fatigue, cet officier lui donna MM. de Valori, de Malden et de Moustier, tous trois remplissant bien les conditions indiquées, mais d'ailleurs peu propres à tout ce qui pouvait exiger de la présence d'esprit et de la capacité. Ce mal-entendu fut une des premières causes des malheurs du fatal voyage (Voy. MARIE-ANTOINETTE). Valori y fut chargé de précéder la voiture du roi, et il s'acquitta assez bien de cette mission jusqu'à l'entrée de Varennes, où, ne trouvant pas le relai qu'avait dû y envoyer M. de Bouillé, il ne sut recourir à aucun autre moyen de faire passer la famille royale. Arrêté et ramené à Paris, avec le monarque, dont il ne voulut point se séparer, il eut beaucoup à souffrir des injures et des mauvais traite-

de la populace, surtout à l'occasion de la capitale. Conduit prié à l'Abbaye avec ses camarades, il ne recouvra la liberté qu'au mois de septembre suivant, lorsque il en fit une des conditions de la constitution. Valori eut alors l'honneur de paraître devant la famille royale, qui le combla de marques d'affection et du plus vif intérêt. On le chargea d'une mission auprès de la princesse de Lamballe, à Paris. Ne pouvant plus rentrer en France, il se rendit à Berlin, où le général Kalkreuth le nomma son chef de camp. Il fit plusieurs campagnes de cette qualité; et ne revint en sa patrie qu'en 1814. Louis XVIII le nomma alors officier dans une compagnie de ses gardes. Il suivit le roi à Gand, en 1815, et fut, à son second retour, décoré du ruban rouge, et nommé maréchal de camp et grand prévôt du département du Doubs. Il mourut à Toul le 17 juillet 1822. Dans son *Précis de voyage à Varennes*, Paris, 1816, M. Valori, a avancé quelques faits qui plus tard ont démentis d'autres auteurs de ce malheureux événement, intéressés comme lui à se justifier dans une affaire où il est assez évident que tous eurent des torts. Pendant son séjour à Besançon, où il se fit aimer et estimer par sa douceur et la sagesse de son caractère, le comte de Valori a publié une brochure sur les *Moyens d'éteindre la mendicité*. M—D j.

ALPERGA DI CALUSO (THEODORE COMTES MASINO), mathématicien et littérateur piémontais, né à Turin le 20 déc. 1737, fut envoyé à Rome, dès l'âge de douze ans, comme élève du grand-maître, et passa ensuite au collège Nazaréen de Rome.

L'histoire du maréchal de Saxe étant tombée entre ses mains, sa jeune imagination parut s'enflammer au récit des exploits militaires. Vouant à suivre cette inspiration, il monta, en 1764, à bord d'une galère de l'ordre, et il en devint bientôt le commandant. Nommé ensuite sous-lieutenant de galère au service de son souverain, et s'étant trouvé à Nice, il y rencontra des jésuites, qui, frappés d'admiration pour ses talents et ses connaissances, firent tous leurs efforts pour le déterminer à entrer dans leur ordre. Il hésita quelque temps; mais étant allé à Turin, il vit qu'on voulait donner l'air d'une résolution arrêtée à ce qui n'était chez lui qu'un projet naissant: il y renonça entièrement et fit une caravane de Malte à Palerme, où il connut un père de l'Oratoire, qui lui inspira une sympathie plus douce que les jésuites n'avaient pu faire. Il se rendit alors à Naples, où il prit l'habit de saint Philippe Neri à l'âge de vingt-quatre ans. Élu bibliothécaire, et ensuite professeur de théologie, il aurait passé sa vie dans cette retraite paisible et studieuse, dont il ne parlait jamais que comme de l'époque la plus heureuse de sa vie, si, en 1768, le gouvernement napolitain n'eût exclu des ordres religieux tous les étrangers. Retourné dans sa patrie, Caluso n'en suivit pas moins la vie simple et retirée dont il avait pris l'habitude. S'étant établi à Turin, il y fonda une société littéraire, et fut associé à l'académie de peinture et à celle des sciences, dans laquelle il exerça, pendant dix-huit ans, les fonctions de secrétaire. Quelques années plus tard commença le cours de ses nombreuses publications sur des sujets si variés. Il n'interrompit ses études

vaient pour des voyages, qui lui servaient en même temps de délasserment et de moyens d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce fut pendant l'un de ces voyages, en 1772, qu'Alfieri eut le bonheur de le connaître à Lisbonne. « Époque mémorable et chère, dit ce poète dans ses Mémoires, où j'ai connu l'abbé Caluso, qui excusa mon ignorance avec une indulgence d'autant plus généreuse que son savoir était immense. L'amitié et la société si douce de cet homme extraordinaire m'inspirèrent les meilleures pensées. » Depuis cette époque, le nom de Caluso revient souvent dans les Mémoires d'Alfieri, et il l'accompagne toujours d'épithètes honorables, dont on sait qu'il n'était pas prodigue. Ce fut à cet ami qu'il dédia sa tragédie de Saül. Caluso, de son côté, n'affectionnait pas moins tendrement Alfieri. Il le suivit dans différentes contrées où son humeur inconstante le conduisit sans cesse. Il savait, par sa douceur et sa prudence, calmer ce caractère altier et sauvage. Les dernières pages de la Vie d'Alfieri, contenant les détails de sa mort, furent écrites par Caluso, qui fut aussi l'éditeur de ses œuvres posthumes, ainsi que son ami l'avait souhaité. Comme il arrive souvent, le caractère de ces deux hommes, qui s'étaient liés d'une amitié si intime, avait peu de ressemblance. Alfieri ne fut pas seulement un grand écrivain, mais un grand homme et un grand citoyen par les sentiments énergiques et élevés qu'il tâcha d'inspirer à sa nation, que l'on accusait, avec trop de justice, de mollesse et de dégradation : mais il n'était pas, à beaucoup près, un homme irréprochable ; et Caluso le fut réellement. Alfieri pous-

sait tout à l'extrême, et Caluso était l'homme du monde le plus modéré. Alfieri avait peu d'instruction, et Caluso était un des hommes les plus savants de son siècle. Alfieri, qui changea si fréquemment de lieu, qui essaya de tant de genres de vie, ne parut jamais content de personne : il ne le fut pas de lui-même. Caluso, au contraire, était très-satisfait de la portion de bonheur qui lui était échue ; et dans ses derniers moments, il déclara à ses amis qu'il mourait content de ses souvenirs et de l'espoir d'un avenir encore plus heureux. Depuis 1800 jusqu'en 1814, il consacra une grande partie de ses soirées à enseigner à quelques jeunes gens les littératures grecque et orientale, dont il avait rétabli l'étude en Piémont, puisque avant même d'en ouvrir une école chez lui il les avait professées à l'université de Turin, où il remplit successivement les fonctions de membre du grand conseil et de directeur de l'observatoire pour la partie astronomique. En 1814, il fut nommé président et directeur d'une des classes de l'académie des sciences et des lettres, qu'il a tant illustrée par ses nombreux travaux, et qu'il a soutenue avec un grand zèle jusqu'à ses derniers jours et dans les temps les plus difficiles. La bibliothèque publique de Turin reçut un don magnifique de l'abbé Caluso, consistant en une ample collection de manuscrits hébraïques et arabes, d'éditions précieuses du quinzième siècle et de livres les plus recherchés dans les langues orientales. Depuis le 8 février 1814, on voyait déjà à la bibliothèque le buste en marbre de l'abbé Valperga. Lorsque son présent y fut déposé, une inscription fut gravée audessous de ce buste. Elle était desti-

erpétuer le souvenir et la res-
sance de ce bienfait. Ce nouvel
ge, quoique si juste, excita
, et la seconde partie du monu-
isparut. Caluso était membre
égion d'honneur, correspon-
: l'Institut de France, de la so-
sillienne de Vérone et d'un grand
: d'autres sociétés savantes de
e. Il mourut à Turin, le
ril 1815, âgé de soixante-dix-
is. Si l'ordre chronologique
s'était pas prescrit dans la
: ses écrits, nous pourrions
ger dans trois classes distin-
voir : mathématiques, langues
les et poésie. Il publiait sous
pre nom les ouvrages de ma-
iques, et sous celui de *Didy-*
aurinensis ceux qui regar-
es langues orientales, et qu'il
rimer chez Bodoni. Enfin il
le nom pastoral d'*Euforbo*
genio, que les arcadiens de
ui avaient donné, lorsqu'il pu-
les vers italiens, latins ou
Ces divers ouvrages sont : I.
: dell' *A. T. V. di M. al*
F. R. C. R., in cui si propo-
netodo per la soluzione delle
oni numeriche d'ogni ordine,
s d'abord dans un Recueil d'o-
s, publié à Turin par Briolo,
primées séparément à Turin.
scrizione di un celebre Codi-
zo della biblioteca de' monaci
ettini della badia Fiorentina
ins les Novelle letterarie di
e, 1779. III. *Notizie intorno*
anni Andrea de' Bussi ves-
i Aleria, dans les *Piemonte-*
stri, 1781, 2 vol. in-8°.
dyimi Taurinensis litteraturæ
rudimentum, Parme, 1783,
V. *Sur la mesure de la hau-*
s montagnes par le baromè-
émoires de l'académie royale

des sciences de Turin, tome 1, 1784.
Ce volume contient aussi une ins-
cription latine au roi de Suède et un
Mémoire historique de l'auteur. VI.
De l'utilité des projections ortho-
graphiques en général, et plus par-
ticulièrement pour entamer la re-
cherche de l'orbite des comètes, et
pour découvrir celles dont on attend
le retour, 1785. VII. *Addition à*
un Mémoire de M. Bernoulli, ayant
pour titre : Essai d'une nouvelle
manière d'envisager les différences
ou les fluxions des quantités varia-
bles. VIII. *Lettre au chev. J. N.*
Azara, et préface de l'édition grec-
que des *Pastoralia* de Longus, Parme,
Bodoni, 1786. IX. *De l'orbite*
d'Herschel, ou Uranus, avec de
nouvelles tables pour cette planète,
acad. de Turin, 1786-1787. X. *Des*
différentes manières de traiter cet-
te partie des mathématiques que
les uns appellent Calcul différentiel,
et les autres méthode des Fluxions,
1787. XI. *De la navigation sur la*
sphéroïde elliptique, ses loxodro-
mies et son plus court chemin, 1788-
1789. XII. *Rapport sur une carte*
des États du roi. Le comte Prosper
Balbo, un des biographes de Caluso,
traduisit de l'italien en français ce
Rapport, 1790-91. XIII. *Applica-*
tion des formules du plus court che-
min sur la sphéroïde elliptique, 1790-
91. XIV. *Masino, scherzo epico di*
Euforbo Melesigenio P. A., Turin,
1791, in-12; Brescia, 1808, in-8°.
Ce poème épique, que l'auteur donna
comme un badinage, eut pourtant
deux éditions. Le goût classique, qui
caractérise l'auteur, perce ici jus-
que dans les plaisanteries. XV.
Notice de l'ouvrage d'Adler : Col-
lectio nova numerum cuficorum, Co-
penhague, 1792. XVI. *Didymi Tau-*
rinensis, de pronunciatione divini

nominis quatuor litterarum, cum auctario observationum ad hebraicam et cognatas linguas pertinentium, Parme, 1799, Bodoni, in-8°. La véritable prononciation du nom de Dieu chez les Hébreux est une ancienne question. Philon, Théodore, saint Jérôme, Frobenius, Diodore de Sicile y avaient apporté plus ou moins de lumière. Caluso y traite la question à fond. Voyez une Lettre d'Alfieri, adressée à l'auteur. L'opinion qui y est émise est fondée, non sur l'érudition, mais sur l'euphonie même que ce nom doit avoir. Voyez aussi Volney : *Hist. de Samuel, inventeur du sacre des rois*, note 1^{re}. XVII. *De la résolution des équations numériques de tous les degrés*, acad. de Turin, 1792-1800. XVIII. *Exemple d'un problème dont la résolution analytique ne serait pas facile*, ibid. XIX. *La Cantica ed il Salmo xviii secondo il testo ebreo, tradotti in versi da Euforbo Melesigenio*, P. A., Parme, 1800, Bodoni. XX. *Di Livia Colonna*, acad. de Turin, an. x et xi. XXI. *Della impossibilità della quadratura del cerchio*, Memorie della società italiana delle scienze, 1x. XXII. *Teoria e calcolo di $\int \frac{dx}{\log x}$* , ibid., xxii. XXIII. *Prime lezioni di grammatica ebraica*, Turin, 1805, in-4°. XXIV. *Della poesia libri tre*, Turin, 1806, in-4°. XXV. *Latina carmina cum specimine graecorum*, Turin, 1807, in-8°. XXVI. *Versi italiani*, Turin, 1807, in-8°. XXVII. *Projet de tables du soleil et de la lune pour d'anciens temps*, académie de Turin, 1805 - 1808. XXVIII. *De la courbe élastique*, ibid. XXIX. *Sul paragone del calcolo delle Funzioni derivate coi metodi anteriori*, Società italiana

delle scienze, xiv. XXX. *De la Trigonométrie rationnelle*, acad. de Turin, 1809-10. XXXI. *Principes de philosophie pour des initiés aux mathématiques*, Turin, 1811, in-8°. XXXII. *Epistola Horatii ad Augustum in morte Mæcenatis, muneris cum aliis litteris missa ad amplissimum virum Ludovicum de Brème*, Turin, 1812, in-4°. XXXIII. *Ad eundem Epistola altera ad criticam pertinens litterariam*, Turin, 1813, in-4°. XXXIV. *Elegia in luctu egregii adolescentis Ferdinandi Balbi, lecta ad classem litterarum et artium*, acad. Taur., 1813, in-4°. XXXV. *Galleria di poeti italiani a Masino*, Turin, 1814, in-4°. XXXVI. *Horatii Oda ad genuinum metrum restituta: dans l'opuscule intitulé Prospero Balbi de metris Horatianis*, Turin, 1815, in-8°. V. *Notice sur T. Valperga*, etc., par César Saluzzo; *Mag. encycl.*, 1815, iv, 390; *Degli studi e delle virtù di T. Valperga*, etc.; *Cenni storici di Lud. de Brème*, Milan, 1815, et la *Vie de l'abbé Valperga*, par Prosper Balbo. UG—1. VALSALVA (ANTOINE-MARIE), anatomiste, né le 17 janvier 1666 à Imola, fut disciple de Malpighi et maître de Morgagni, qui fut ensuite l'éditeur de ses ouvrages et son biographe. Il pratiquait la médecine en même temps qu'il était professeur d'anatomie à l'université de Bologne, et chirurgien de l'hôpital des incurables dans cette ville. Il est, en cette qualité, l'honneur d'abolir entièrement l'usage de l'ustion pour arrêter l'hémorragie dans les amputations. Il simplifia aussi les instruments de chirurgie, et en diminua le nombre. Les administrateurs de l'hôpital, voulant conserver le souvenir des services qu'il avait rendus à l'hu-

manité pendant vingt-cinq ans, firent graver une belle inscription sur son tombeau. Comme anatomiste, Valsalva s'acquit une grande réputation par ses découvertes sur l'oreille. L'auteur français du *Traité de l'organe de l'ouïe* avait déjà fait d'importantes recherches sur la structure de cet organe (*Voy. DUVERNEY*). Valsalva les poussa plus loin encore. Persuadé qu'il restait beaucoup à découvrir dans cette partie curieuse et difficile de l'anatomie, il employa seize ans à y faire des observations, et il disséqua plus de mille têtes humaines. A vingt-un ans, il avait trouvé, par lui-même, la manière de disséquer les reins d'un chien, sans que cet animal en mourût. Morgagni rapporte des faits qui prouvent quelle était son ardeur pour la science. Obligé d'interrompre une opération anatomique pour un voyage, il ne trouva plus, lorsqu'il revint, de fossoyeur qui voulût tirer de la tombe un cadavre enseveli depuis treize jours; et voyant que le seul de ces malheureux, qu'il avait décidé à force d'argent, abandonnait l'opération à moitié faite; il la termina lui-même, et ne lâcha sa proie que lorsqu'il eut tout examiné. Telle était sa passion pour la science, qu'il la communiquait à tous ceux qui l'entouraient. Plus d'une fois, tel qui s'était engagé auprès de lui comme domestique, le quitta étant devenu chirurgien. Il mourut d'apoplexie, à Bologne, le 2 février 1723; et plusieurs monuments en marbre lui furent élevés dans cette ville. Il a donné un ouvrage, devenu classique en Italie, sous ce titre: *De aure humanâ tractatus, in quo integra ejusdem auris fabrica, multis novis inventis et ico-*

nibus suis illustrata, describitur omniumque ejus partium usus indagatur, etc., Bologne, 1704, in-4°. ; seconde édition, Utrecht, 1707; troisième édition, Genève, 1716; la quatrième parut à Venise, en 1740, in-4°, par les soins de Morgagni, qui la corrigea d'après les manuscrits laissés par son maître. Elle contient trois dissertations que ce grand anatomiste avait lues à l'académie de Bologne, ainsi que la Vie de Valsalva, écrite en latin par Morgagni. Celui-ci y ajouta dix-huit lettres latines très-savantes, dans lesquelles il a relevé le mérite des trois dissertations avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. UG—1.

VALSECCHI (Dom *VIRGINIUS*), savant bénédictin, né en 1681 à Brescia, entra, jeune encore, dans la congrégation du Mont-Cassin, à Florence, où il professa la philosophie, les sciences sacrées et le droit-canon. Il se livra aussi, avec succès, aux antiquités. Ses amis de Venise, entre autres Apostolo Zeno, ayant échoué dans leurs démarches pour lui procurer, dans l'université de Padoue, une chaire qui fut donnée à l'Augustinien Tonti, le duc de Toscane Côme III lui conféra, en 1711, une chaire d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Il fut ensuite élu abbé de son monastère, à Florence; et il y mourut le 5 août 1739. Ses ouvrages sont: I. *De M. Aurelii Antonini Elagabali tribunitiâ potestate V. Dissertatio historico-chronologica*, Florence, 1711. Les opinions des écrivains sur la durée du règne de l'empereur Éliogabale ne s'accordent guère. De là les ténèbres qui enveloppent des points importants de l'histoire chrétienne

au troisième siècle. Valsecchi, s'essayant à les dissiper, suivit Dion Cassius, guide à la vérité trop peu sûr, au milieu de cette obscurité. Vignoli et Della Torre publièrent des écrits dans lesquels ils combattirent quelques-unes de ses assertions. Encouragé par Bianchini, Valsecchi répondit à ces objections, par la Dissertation suivante : II. *De initio imperii Severi Alexandri Augusti Dissertatio*, Florence, 1715. Dans cette Dissertation, l'auteur, après avoir répondu aux objections qu'on lui avait faites, tâche d'établir, par de nouveaux arguments, sa première thèse. Voy. Gibbon, livre 1. III. *Giovanni Gersen, abate dell' ordine di S. Benedetto, sostenuto autore de' libri dell' Imitazione di G.-C., contra il sentimento dell' autore della Dissertazione premessa alla nuova italiana traduzione de' medesimi libri pubblicata in Lucca l'anno 1723, Dissertazione*, Florence, 1724. Dans la question de savoir quel est l'auteur de l'*Imitation*, Valsecchi se rangea du côté de ceux qui soutiennent que c'est Gersen; et il eut le mérite de faire connaître un manuscrit de cet ouvrage que l'on conservait dans la bibliot. des Bénédictins de Florence, si toutefois ce n'est pas le même qui avait déjà été publié par Montfaucon. M. Gence, fondé sur l'identité du titre et d'une clause, paraît en douter, quoique la date des deux manuscrits soit différente. Valsecchi fit une autre remarque, échappée à ses devanciers : elle consiste à avoir entrevu le nom de Gersen effacé dans un autre manuscrit (Voy. *De Imit. Christi*, par M. Gence, Paris, 1826, p. LXXVII et LXXXI). IV. *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis, etc. ad D. Guidonem Grandi*, etc., Florence,

1727. Godefroi Hoffmann inséra cette Épître dans le 3^e. vol. de l'*Historia juris romano-Justinianæ*. Leipzig, 1726. Valsecchi y soutient que le Code célèbre des Pandectes avait été porté directement de Constantinople à Pise. C'était aussi l'opinion du P. Grandi, à qui Valsecchi adressa son Épître. L'opinion plus généralement reçue était que les Pisans l'avaient trouvé lors du sac d'Amalfi, en 1135, et que l'empereur Clotaire le leur avait donné. Tanucci défendit cette opinion; et il s'ensuivit une querelle opiniâtre entre celui-ci et Grandi. V. *Compendio della Vita della beata Caterina de' Ricci*, Florence, 1733, in-4^o.; Rome, 1746, in-8^o.; Florence, 1746. VI. *Delle indulgenze, etc.*, Florence, 1734. Valsecchi laissa quelques autres ouvrages inédits. Voyez Fabroni, *Vita Italorum*, tome IV, édit. de Rome; et les *Note del Zeno al Fontanini*, tome II. UC—1.

VALSECCHI (ANTONIN), dominicain, né en 1708 à Vérone, entra dans une congrégation religieuse de l'état de Venise, y fut chargé de l'enseignement de la philosophie. Suivant l'institut de l'ordre qu'il avait embrassé, il employa la première partie de sa carrière à la prédication, et il parcourut les principales chaires d'Italie. En 1758, il fut élu professeur de théologie à l'université de Padoue, et il en remplit les fonctions pendant trente-trois ans et jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. Ses ouvrages sont : I. *Riflessioni sopra la lettera responsiva intorno la quaresima appellante*, Venise, 1740. II. *Orazione in morte di Apostolo Zeno*, Venise, 1750. Ce discours peut donner une idée du faux genre d'éloquence sacrée qui ne régna que trop long-temps en

Italie : éloquence verbeuse, déclamatoire, visant à l'effet par des lieux communs et par les moyens les plus vulgairement faciles. Quant à la doctrine de Valsecchi, son rigorisme était tel qu'il emploie dans cette Oraison de longs détours pour excuser son ami Zeno d'avoir écrit des drames qui sont pourtant d'un genre bien moins érotique que ceux de Métastase. III. *Oratio ad Theologiam*, Padoue, 1758. IV. *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' empietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est dédié à Clément XIII. V. *La Religione vincitrice relativa ai libri de' Fondamenti*, etc., Padoue, 1776, 2 vol. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur réfute l'*Examen des Apologistes* par Fréret, est une continuation du précédent. VI. *La Verità della Chiesa cattolica romana*, Padoue, 1787. VII. *Prediche Quarresimali*, œuvre posthume, Venise, 1792. VIII. *Panegirici e Discorsi*, œuvre posthume, Bassano, 1792. Quelques-uns des ouvrages du P. Valsecchi ont été réimprimés, et traduits en latin, en français, et même en polonais. Dans ses sermons, comme dans ses autres écrits, il se montra toujours fort ardent à poursuivre l'impiété, et donnait facilement à beaucoup d'écrivains la qualification d'athée. Comme avant de publier ses ouvrages il en lisait des fragments à l'académie de Padoue, l'abbé Cesarotti, qui en était le secrétaire perpétuel, en rendait compte dans ses *Relazioni accademiche*, de la manière la plus impartiale, plaçant les assertions des philosophes du dix-huitième siècle à côté de celles du P. Valsecchi, et laissant à ses lecteurs le soin de prononcer.

UG—1.

VALTERIE (l'abbé DE LA), né à Verneuil dans le Perche, avait été jésuite. Il est auteur de plusieurs *Lettres* anonymes sur les énigmes en paroles et en peinture qui furent insérées dans le *Mercur*, janvier et juillet, 1678. On lui doit aussi des traductions, oubliées depuis longtemps, d'*Homère*, de *Perse* et de *Juvénal*; il dédia sa Traduction de *Perse* à Boileau. Quelques curieux recherchent encore celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, de l'édition de Hollande, suivant la copie, 1682, 4 vol. in-12, à cause des gravures de Schoonebeck, dont elle est ornée. Voy. *Bibl. franc.* de l'abbé Goujet, tom. IV; et VALLETRYE. W—s.

VALTRINI (JEAN-ANTOINE), littérateur, né à Rome l'an 1556, entra chez les Jésuites en 1574, et enseigna les belles-lettres, la théologie morale et la Sainte Écriture au collège romain. La Bibliothèque des écrivains de la société l'appelle *Vir candidi ingenii multæque eruditio-nis*. Il mourut à Lorete le 31 août 1601. Dans sa jeunesse, lorsqu'il professait les belles-lettres, il avait écrit : I. *De re militari veterum Romanorum*, lib. VII, Cologne, 1597, in-8°. En louant cet ouvrage, Tiraboschi dit que l'auteur y expose tout ce qui appartient à son sujet avec ordre, concision et élégance. II. *Annæ litteræ Societatis Jesu*, ann. 1581 et 1582. III. *Vita de' BB. Luigi Gonzaga e Stanislao Kostka*. On trouve à Rome d'autres opuscules inédits, et des Commentaires sur le livre de Job par Valtrini. Voyez *Biblioth. Societ. Jes.*; Renazzi, *Studi di Roma*, tom. III, pag. 59, et Tiraboschi, VII, 869. seconde édition de Modène.

UG—1.

VALTURIO (ROBERT), né à Rimini, vivait encore vers la fin du

quinzième siècle. Tiraboschi, réduit à fonder ses conjectures sur une inscription qu'on voit au tombeau de Valturio dans l'église de Saint-François à Rimini, n'a pas pu mieux préciser les dates de sa naissance et de sa mort. L'abbé Battarra, qui le premier publia cette inscription (*Raccolta Milanese*, tome II, à la fin), dit que Valturio fut conseiller de Sigismond Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini. L'ouvrage qui lui donna de la célébrité est intitulé : *De re militari*, divisé en douze livres, imprimé la première fois à Vérone, 1472, in-fol., figures; ensuite à Bologne, 1483; et réimprimé à Paris, 1532, et 1534, avec des corrections. Il fut aussi traduit en italien par Paul Ramusio, 1483; et en français par Louis Meigret, Paris, 1555. On en trouve un manuscrit bien conservé dans la bibliothèque de Modène. On voit, dit Tiraboschi, que Valturio était très-versé dans les auteurs grecs et latins; et les dessins des machines militaires qu'il donne méritent l'attention des connaisseurs. Le passage suivant nous apprend que Sigismond Pandolphe Malatesta fut l'inventeur des bombes : *Inventum est quoque*, dit Valturio, *machinæ hujusce tum, Sigismunde Pandulphæ, quæ pilæ æneæ tormentarii pulveris plenæ cum fungi aridi somite urentis emittuntur*. La figure qui est jointe à ce texte représente une bombe, et à côté un canon au lieu du mortier. On y voit aussi un autre canon en forme d'équerre, et dont la bouche est tournée verticalement. Tiraboschi en a conclu qu'il faut reculer l'époque de l'invention de la bombe, qu'on rapportait communément à la guerre de Naples, lorsque Charles VIII descendit en Italie, ou à celles

de Flandre, vers le seizième siècle. On a encore de Valturio une Lettre à Mahomet II, écrite au nom de Sigismond Pandolphe Malatesta, en lui envoyant le livre *De re militari*. Valturio avait entrepris d'écrire l'histoire de Sigismond Pandolphe Malatesta; mais on ignore s'il l'acheva. Voy. *Aneddoti*, publiés par Baluze, vol. 3, p. 113, édition de Lucques; et *Raccolta Milanese*, par Battarra, tome 1.

UG—1.

VALVASONE (ÉRASME DE), poète italien, estimé parmi ceux du second ordre, était seigneur de Valvasone, château du Frioul, où il naquit en 1523. Il vécut très-retiré dans son domaine, partageant ses moments entre les études littéraires et la chasse, pour laquelle il avait un goût passionné, qu'il a su mettre à profit dans l'intérêt de sa gloire poétique. En effet, son principal ouvrage, la *Caccia*, est, après les *Abilles* de Ruccellai et la *Coltivazione* d'Alamanni, le meilleur poème didactique de l'Italie. Cet ouvrage, en cinq chants et en octaves, ne fut publié par l'auteur qu'en 1591, quoiqu'il l'eût composé dans sa jeunesse, et lui valut de nombreux éloges, entre autres ceux du Tasse, dont il imite çà et là quelques traits. En général, sa poésie est d'un goût pur; mais le mérite didactique s'y trouve à un plus haut degré que celui de l'imagination. L'harmonie et le coloris manquent souvent de vigueur. Les pensées ont du sens et de l'imagination; mais elles deviennent quelquefois prolixes. La diction est châtiée; mais elle sent l'étude. Les deux premiers chants sont une imitation, trop étendue peut-être, de Grattius et de Némésien, sur l'entretien et l'éducation des chiens de chasse; mais le poète corrige ses emprunts

souvenirs plus originaux fournit sa propre expérience le contrée éminemment favorable à la chasse. Une dévotion plus éclairée se fait remarquer dans plusieurs endroits, entre autres il recommande comme une chose utile pour la guérison des maux de brûler des cierges devant des saints, ou d'appliquer sur les maux malades le chiffre ou le nom de quelque bienheureux, à l'aide d'un fer rouge. Ses ouvrages sont agréablement traités : remarquable particulièrement celui de la fable de Morgane, visitée par le héros ; et à la fin du cinquième livre la fable de Nisus et de Scylla, le la *Ciris*, attribuée à Virgile. Ce poème fut réimprimé en 1602, in-12, édition plus complète que la précédente, et enrichie de notes de l'Olimpio Marcucci. L'inaction dans laquelle vécut l'auteur de Valvasone était peut-être commandée par sa situation entre deux puissances jalouses, la Hongrie et la république de Venise, qui se disputaient le pays où il habitait. Il leur adressa plusieurs fois ses hommages poétiques. En 1572, tandis que toute la ville retentissait de la victoire remportée, il publia (Venise, in-8°, quelques Sonnets et *Canzoni*, adressés au jeune vainqueur, D. Juan d'Autriche. Il a laissé plusieurs ouvrages assez estimés, savoir : une *Tragedie*, en octaves, de la *Tragedie* de Stace, et une autre, en octaves, de l'*Électre* de Sophocle, quatre premiers chants d'un poème intitulé : *Il Lancellotti*; une *Tragedie* en octaves et en trois chants, intitulée *l'Ida*, sur le combat des bons anges avec les mauvais anges, Venise, 1590, au sujet de cet ouvrage, Ti-

raboschi observe que Milton a pu emprunter à Valvasone quelques circonstances de l'action, quelques formes de discours, et en particulier la malheureuse invention de l'artillerie introduite dans la bataille céleste. Enfin un petit poème, en octaves, de Valvasone, plusieurs fois imprimé avec d'autres ouvrages de même genre, et l'une de ses meilleures productions, a pour titre : *Lagrime di S. Maria Maddalena*, et se trouve particulièrement à la suite des *Lagrime di S. Pietro*, de L. Tansillo, Venise, 1592, in-8°, et 1613, in-12. L'image de la dévotion passionnée et de la beauté solitaire de la Madeleine forme un tableau plus voluptueux qu'édifiant, suivant le caractère de la poésie spirituelle des Italiens, et rappelle, quoique d'assez loin, certains tableaux du Corrége et de quelques autres peintres célèbres. Érasme de Valvasone mourut dans le château de ses ancêtres, en 1593, à l'âge de soixante-dix ans.

V—q—n.

VAMBA ou WAMBA, trentième roi des Visigoths, et l'un des principaux seigneurs de la nation, fut élu, en 672, pour succéder au vertueux Recesvind. Aussi modeste que vaillant, il refusa avec tant d'opiniâtreté le dangereux honneur qui lui était offert, qu'un des électeurs, lui mettant l'épée sur la gorge, jura de l'en percer s'il ne se rendait pas aux vœux de la nation. Vamba accepta la couronne, mais à condition que l'assemblée générale des Goths confirmerait son élection. *J'aime mieux, disait-il, vivre obscur, et mourir s'il le faut, que de régner malgré mes concitoyens et au prix de leur sang.* Il voulut aussi être sacré et couronné par le clergé, à Tolède; et cette cérémonie, jusqu'alors inu-

sité chez les Goths, n'a eu lieu depuis que pour les deux premiers successeurs de Vamba. Les soucis auxquels ce prince avait cherché à se soustraire ne tardèrent pas à l'accabler. Des révoltes éclatent dans la Cantabrie et la Vasconie (la Biscaye et la Navarre). Un édit impolitique est un nouveau sujet de troubles. Vamba, suivant l'esprit de son siècle, avait banni tous les Juifs. Ils furent accueillis par Hilderic, comte de Nîmes, par l'évêque de Maguelonne et par d'autres seigneurs de la Septimanie, qui se liguèrent contre Vamba. A cette nouvelle, ce prince, qui marchait contre les rebelles d'Espagne, détache une partie de son armée, sous les ordres du duc Paul, grec d'origine; mais le traître fait soulever la Catalogne, et ayant franchi les Pyrénées, il surprend Narbonne, harangue le peuple, se fait proclamer roi, et met dans son parti tous les seigneurs mécontents de la Gaule gothique. Vamba déploie une activité, une présence d'esprit, un courage qu'on n'attendait pas de son âge avancé. Dans ce danger pressant, sept jours lui suffisent pour réduire les Vascons et les Cantabres. Il publie un ban qui oblige tous les Goths, sans en excepter les prêtres et les évêques, à prendre les armes. Il entre dans la Catalogne, et la soumet sans éprouver de résistance, tandis qu'une partie de ses troupes, embarquée sur la flotte, en parcourt les côtes. Le reste de son armée, divisée en deux corps, pénètre par deux défilés dans la Septimanie. Vamba arrive devant Narbonne, que Paul avait abandonné pour se retirer à Nîmes. La place est emportée d'assaut en trois heures. Le gouverneur et les principaux officiers sont dépouillés et battus de verges. Beziers, Agde et Maguelon-

ne se soumettent au vainqueur, après un siège sanglant et terrible dans ses détails, implorent la clémence du roi. Paul, les évêques, les grands de son parti, les Franks et les Saxons à sa solde, les chefs qu'ils avaient enlevés aux rebelles, tout tombe au pouvoir de Vamba. Cédant aux instances d'Arnaud, évêque de Nîmes, il accorde la grâce à tous les rebelles, et renvoie tous les étrangers. Après avoir donné des ordres pour réparer les églises et les fortifications de Narbonne, il se rend à la capitale de la Septimanie, et fait une entrée triomphale dans Tolède, précédé de Paul et de ses principaux complices qui ont les pieds rasés, les pieds nus, et le corps couvert de vêtements sales, étaient traînés dans des cages de fer; et furent enfin renfermés dans les prisons qui leur étaient destinées. Vamba fit fortifier Tolède d'une nouvelle enceinte de murailles avec des tours où l'on plaça des statues des Saints protecteurs de la ville. La paix et la prospérité de l'Espagne furent le fruit de ce que les rois de France ont depuis que par une invasion des Arabes, maîtres depuis peu de l'Afrique, tentèrent avec des succès de soixante barques sur les côtes de la Septimanie. Ils furent battus et chassés par la flotte de Vamba, et ils n'auraient pas mieux réussi dans leur entreprise, trente ans plus tard, si ce prince eût encore occupé l'Espagne ou s'il avait eu des successeurs dignes de lui. Secondé par les décrets de plusieurs conciles, il réprima les débauches et les excès des évêques, et fixa invariablement les limites de leurs diocèses. Ce prince avait comblé de bienfaits le duc Ervige, grec d'origine, et

g royal des Goths, soit parce n pere avait épousé une soeur cousine du roi Chindasvind, lus vraisemblablement, parce tait lui-même par les femmes - petit-fils d'Hermenegild, roi Leuwigild. Cet ingrat, nt d'une défaillance de Vam : secondé par le clergé, orque ce grand prince fût revêtu d'un habit monastique la discipline de ce temps nettaït plus de quitter. Vamba, repris ses sens, fut forcé de son abdication en faveur d'Er'an 680, après un règne glole huit ans. Il se retira dans le t de Pampliega, près de Burù il passa ses dernières années. ncore le chagrin d'y apprenre deux conciles avaient cassé es les plus remarquables de ministration, outragé sa mé, et sanctionné la perdidie de ateur. Il mourut avant le 4 bre 683, suivant les uns, mais t les autres, il vécut jusqu'en t vit sur le trône son neveu gendre d'Ervice. Le corps de a fut transféré à Tolède, sous e d'Alfouse le Sage. La tragé- Vamba est une des pièces les travagantes de Lope de Vega.

A—T.

VAMALE (ANTOINE BRÈS DE), propos nommé *Vérumale*, a nouvelle édition du Dictiones Anonymes, tome 2, page article 13407, né à Alais éc. 1725, fut vicaire-général ocèse, chanoine - archidiau chapitre de Toulouse, et - commandataire de Come- Avant d'être élevé à ces honil avait été professeur de rhé:, directeur des études, et ur du séminaire de sa ville

natale. Ayant quitté l'enseignement pour la prédication, il se fit une grande réputation d'éloquence. Le succès d'un sermon sur la cène, qu'il prêcha en présence des états-généraux du Languedoc, à l'ouverture d'une de leurs assemblées, le fit choisir, en 1766, par l'académie française pour prononcer le panegyrique de saint Louis, et lui valut aussi l'honneur de prêcher devant le roi à Versailles. En 1774, il prononça Moraison funèbre de Louis XV, dans la métropole à laquelle il appartenait. Ce dernier ouvrage et le panegyrique de saint Louis sont les seuls de ses discours qui aient été imprimés. Distingués par la rapidité, la chaleur, l'élégance du style, et par cette philosophie religieuse qui satisfait également la raison et la foi, ils obtinrent les suffrages universels, et plus particulièrement ceux des gens de lettres. L'archevêque de Toulouse (Brienne) avait pria l'auteur en affection; il l'avait attiré dans son diocèse par des dignités ecclésiastiques, et lui en avait confié en grande partie l'administration : placé lui-même à la tête de la commission créée, en 1766, pour préparer la réforme des ordres religieux, il l'en avait fait nommer secrétaire. Presque tous les écrits publiés en faveur de cette mesure furent rédigés par l'abbé de Vammale. Il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, dans le salon même du château de Brienne, le 14 août 1781.

V. S. L.

VAN AELST. *V. AELST.*VAN BEECK. *V. TORRENTINUS.*

VANBRUGH (SIR JOHN), auteur comique et architecte anglais, naquit sous le règne de Charles II, vers l'année 1672, d'une famille originaire de Gand, que les cruautés des doc d'Albe avaient forcée à s'expatrier.

Son père occupait une place honorable. Le jeune Vanbrugh ressentit de bonne heure un goût très-vif pour la composition dramatique. Etant enseigne dans un régiment, il lia connaissance, pendant un de ses quartiers d'hiver, avec sir Th. Skipwith, qui avait un intérêt dans le privilège d'un théâtre: il lui communiqua l'ébauche qu'il avait faite de deux comédies, et fut encouragé à finir celle qui a pour titre: la *Rechute* (the *Relapse*). Cette pièce, jouée en 1697, eut un succès qui surpassa de beaucoup l'espérance de l'auteur. Elle fut suivie, en 1698, de la *Femme poussée à bout* (the *provoked Wife*), qui, donnée sur le théâtre de Lincoln's Inn Fields, ne fut pas moins applaudie. Malheureusement la plus grande licence régnait alors sur la scène anglaise, et l'on ne devait pas attendre qu'un jeune militaire cherchât à en épurer la morale. La *Femme poussée à bout* est une école d'immoralité; on n'y trouve pas un personnage honnête. Le mari, homme de qualité, décoré de la chevalerie, est livré à une débauche crapuleuse, et tient le langage le plus obscène et le plus grossier. Le mariage est surtout l'objet de son mépris, et sa femme ne lui inspire que du dégoût. « Jamais, dit-il, je n'ai pu boire à sa santé, sans vomir dans le verre. » Tout le rôle est à-peu-près du même ton. L'auteur, enrôlé sous la bannière politique des Whigs, avait un protecteur puissant dans lord Halifax. Desirant ouvrir une nouvelle salle de spectacle, il obtint de quelques personnes de distinction des souscriptions pour cet objet. La salle fut construite d'après ses propres plans, et terminée en 1706. La direction de ce théâtre lui fut

confiée conjointement avec le célèbre Congrève; mais elle s'ouvrit sous de fâcheux auspices: les temps n'étaient pas favorables à ce genre d'établissements. Une nouvelle production du directeur, la *Ligue des femmes mariées* (the *city wives Confederacy*), fut reçue froidement; elle n'est pas plus morale que la précédente, mais le vice s'y exprime avec moins de grossièreté. Congrève céda bientôt son associé sa part dans l'administration, et celui-ci ne tarda guère à se dégager lui-même de soins trop stériles; mais il ne cessa point de consacrer sa plume à enrichir le théâtre, ainsi qu'à tenter de le justifier contre les reproches des esprits rigides (Voy. COLLIER). Ce fut alors que, honteux d'avoir contribué, par la licence de ses écrits, à la corruption des mœurs, il tâcha, dans ses derniers ouvrages, de réparer le mal qu'avaient pu produire ses précédentes compositions. Sa dernière pièce, le *Voyage à Londres* (A *Journey to London*), écrite dans cette intention, mais restée imparfaite, a été terminée par Cibber. C'est dans le même esprit que, retouchant, en 1725, une scène de la *Femme poussée à bout*, il mit dans la bouche d'une femme du monde ce qu'il avait d'abord prêté à un ecclésiastique. Cette comédie et la *Ligue des femmes mariées*, toutes deux en cinq actes, en prose, ont été insérées dans le choix dramatique intitulé: *The new english Theatre*, Londres, 1776, 12 vol. in-12, avec figures. On cite quelques autres pièces de Vanbrugh: *Esopé*, 1698; le *Faux ami*, 1701, et trois imitations de comédies françaises, entre autres le *Cocu imaginaire*. On reconnaît dans ses comédies des traits empruntés à Molière,

ncourt et à d'autres de nos au-
 . Ainsi l'on trouve dans la *Ligue
 emmes*, comme dans une pièce
 théâtre français, cette préten-
 de la femme d'un notaire d'a-
 un portier : « Un portier, dit le
 ! un notaire avoir un portier!
 consens à cela, je vais être hué;
 etis garçons jeteront des pier-
 mon portier. » Les choses ont
 changé depuis ce temps-là.
 jugement de ses compatrio-
 Vanbrugh ne le cède, pour la
 : comique, à aucun de ses con-
 orains, à partage avec Congrè-
 gloire d'avoir ranimé la scène
 ise. Heureux s'il eût moins sa-
 au goût dépravé de son siècle,
 n'eût pas ainsi prêté des armes
 dversaires du genre de littératu-
 il cultivait! — Le mérite de Van-
 a, comme architecte, n'est pas
 généralement reconnu. Son ta-
 levait néanmoins s'être annon-
 vantageusement pour qu'on lui
 ût la construction du palais de
 eim, voté par la nation pour
 rer les succès du fameux duc de
 borough. Ce palais et le château
 ward (Castle Howard) sont ses
 plus grands travaux. Le comte
 arlisle, pour lequel il bâtit ce
 au lui procura, en 1704, la
 de roi d'armes, bien qu'il fût
 ument étranger à la science que
 re suppose. Cet architecte fut dé-
 de la chevalerie, en 1714; nom-
 n 1715, intendant des bâtiments
 couronne, et en 1716, inspec-
 les bâtiments de l'hôpital naval
 reenwich. On raconte que, dans
 ryage qu'il fit en France, un in-
 ur l'ayant surpris au moment
 dessinait nos fortifications, l'au-
 avertie le fit saisir et enfermer
 Bastille, mais que le prisonnier,
 oyant traité avec beaucoup

d'humanité, loin de se désespérer, se
 mit à esquisser des scènes de comédie.
 Cette tranquillité d'esprit, ajou-
 te-t-on, parut être un indice de son
 innocence, et bientôt la liberté lui fut
 rendue. Pope et Swift, au'més sans
 doute par l'esprit de parti, se sont
 attachés à déprécier le mérite de cet
 artiste. Horace Walpole ne l'a guère
 mieux traité. Suivant lui, Vanbrugh
 n'avait aucune idée de proportion et
 de convenance; il violait toutes les
 règles, sans racheter ce tort par le
 moindre éclair d'imagination. Ce
 n'est pas ainsi que s'exprime à son
 égard sir Jos. Reynolds. « Les
 constructions de Vanbrugh, qui fut
 en même temps poète et architec-
 te, offrent beaucoup d'imagination,
 dit ce critique; de là vient l'effet que
 produisent plusieurs de ses édifices,
 malgré les imperfections qui les dé-
 parent. Il avait le don de l'invention;
 il savait distribuer la lumière et l'om-
 bre, et composait avec un grand
 art..... C'est là le tribut qu'un pein-
 tre doit à un architecte qui compo-
 sait comme un peintre, et qui se vit
 frustré de la récompense due à son
 mérite, par les beaux-esprits de son
 temps, par des hommes qui n'enten-
 daient pas mieux que lui les princi-
 pes de la composition en poésie, et
 qui n'avaient presque aucune notion
 de ce qu'il concevait parfaitement,
 les principes généraux de l'architec-
 ture et de la peinture. Le sort de Van-
 brugh fut celui du grand Perrault.
 Tous deux furent les objets des sar-
 casmes d'écrivains passionnés, et
 tous deux ont laissé des monuments
 qui décorent leurs pays, la façade
 du Louvre, Blenheim et Castle-Ho-
 ward. » (1) Sir John Vanbrugh mou-
 rut, le 26 mars 1726, au palais de

(1) On lit quelques détails descriptifs sur le
 palais de Blenheim et le château d'Howard dans

Whitehall. Son caractère et ses qualités sociales obtinrent l'estime, même de ceux que ses opinions politiques éloignaient de lui. Pope et Swift, qui l'avaient accablé d'épigrammes, ont exprimé, dans la préface de leurs *Mélanges*, le regret « d'avoir exhalé leur ressentiment et versé la raillerie sur un homme qui avait tant d'esprit et d'honneur. » Vanbrugh laissa un fils, qui fut enseigne d'un régiment des gardes à pied, et qui fut tué en combattant, en 1745. L.

VAN CEULEN. Voy. KEULEN.

VANCOULI. V. WAN-KCULY.

VANCOUVER (GEORGE), navigateur anglais, né vers 1750, entra de bonne heure dans la marine, et se forma sous les yeux du célèbre Cook, avec lequel il fit le second et le troisième voyage autour du monde. Au retour de cette dernière expédition, il était lieutenant de vaisseau; il alla, en décembre 1780, servir sur l'escadre des Antilles, sous Rodney. Après la paix de 1783, il fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. Il avait montré dans les occasions les plus difficiles tant de talent et d'habileté, qu'en 1790, le gouvernement jeta les yeux sur lui pour un projet important. Il s'agissait de décider la question, si longtemps débattue entre les géographes, s'il existe dans l'Amérique septentrionale entre le 30^e. et le 60^e. degré de latitude une mer intérieure ou des canaux de communication entre les golfes connus de l'Océan atlantique et le grand Océan. Les découvertes de Cook et de quelques autres navigateurs (celles de La Pérouse n'avaient pas encore été publiées) ne

donnaient pas des notions suffisantes pour résoudre la difficulté. Le soin de cette reconnaissance si intéressante fut confié à Vancouver; on le chargea aussi de recevoir des officiers du roi d'Espagne les bâtiments, terrains et navires dont des Anglais avaient été dépossédés par des Espagnols à Noutka, sur la côte nord-ouest d'Amérique. Il fut nommé capitaine de vaisseau; et on lui donna le commandement de la *Découverte*, corvette de cent hommes d'équipages; il avait sous ses ordres le brig le *Chatam*, monté par quarante-cinq hommes, et dont W. Broughton était capitaine. Le 1^{er}. avril 1791, on partit de Falmouth; le 9 juillet, Vancouver laissa tomber l'ancre dans la rade du cap de Bonne-Espérance, où, quelques jours après, il fut rejoint par le *Chatam*. Le 17 août, il quitta cette colonie; le 26 septembre il atterrit à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, par 35^o. 3'. sud et 116^o. 35' à l'est de Greenwich, découvrit le port du roi George, et longea la terre jusqu'à 122^o. 8' de longitude. D'Entrecasteaux l'avait reconnue à-peu-près sur la même étendue; mais les deux navigateurs s'arrêtèrent dans des endroits différents. Vancouver, forcé de s'éloigner par des indices de mauvais temps qui lui aurait fait courir des dangers de plus d'une espèce le long d'une côte inconnue, alla mouiller dans la baie Dusky de la Nouvelle-Zélande, où il avait déjà séjourné avec Cook. A peine en était-il sorti, qu'un ouragan le sépara de sa conserve; le 24 novembre il aperçut les *Suares*, écueils dangereux (48^o. 3' sud 166^o. 4' est). S'avançant ensuite au nord, il découvrit, par 2^o. 36' sud, et 215^o. 48' est, Oparo, dont les habitants ressemblent à ceux

le Voyage d'un Français en Angleterre, en 1810 et 1811, Paris, 1816, 2 vol. in-8^o. L'auteur de cet ouvrage (M. Simond de Lyon) ne donne pas une idée avantageuse de ces monuments.

ipel des Amis. Le 30 déc., va le *Chatam* à Taïti, où s changements étaient sur- puis 1777 qu'il n'avait vu Le 24 janvier 1792, Van- t voile; le 1^{er} mars, il eut ance d'Ovaïhy; le 14 il s'é- l'archipel des Sandwich; le , la Nouvelle Albion, par 39° 235° 41' E., s'offrit à ses re- cingla vers le nord, et com- reconnaissance de la côte, tinua, cette année, jusqu'à le latitude, s'engageant dans de mer nombreux qui la dé- , et déterminant la forme des es séparent. Dans cette pre- mpagne, Vancouver recon- rée de Jean de Fuca (*Voy.*), et constata qu'elle ne qu'à un détroit qui aboutit d l'océan, en passant le île de Quadra et Vancouver. itaines de deux bâtiments e espagnols (1), qu'il ren- : 22 juin, et qui, ainsi que oraient ces parages, lui ap- que, dès l'année précédente, apatriote Malespina les y icédés, et qu'ils continuaient ux. Le 19 août, Vancouver de la région septentrionale, te au sud, vers Noutka. Le mbre, don Juan de la Bo- quadra, officier de la marine e, lui fit la remise formelle issement. Le *Dédale* était 'Angleterre, et s'était rangé : ordres. Vancouver passa jours dans le port de Mon- xpédia le *Dédale* à Botany- ec du bétail, et y fit embar- oughton, qu'il chargea de Europe, avec ses Journaux,

les cartes et les plans dressés jusqu'à cette époque. Le 12 février 1793, il mit à la voile avec la *Découverte* et le *Chatam*, pour l'archipel des Sand- wich. Il réussit à rétablir la paix entre les chefs des différentes îles, et fit punir de mort, par un chef su- balterne, deux insulaires qui avaient pris part au meurtre du capitaine et de plusieurs hommes de l'équipage du *Dédale*. Le 26 avril, il était de nouveau à la côte de l'Amérique; et cette fois il la reconnut jusqu'au cap Décision, par 56° 2' N., et consta- tata que jusque-là elle est bordée d'un archipel, à l'ouest duquel est le grou- pe des îles de la Reine Charlotte. Le 17 septembre, il retourna au sud, revit Noutka, puis les établissements es- pagnols de la Nouvelle-Californie, et s'assura qu'au sud de Monterey le pays offre une double chaîne de mon- tagnes, dont la plus voisine de la mer est la plus basse. Le *Dédale* l'avait rejoint, lui apportant des vi- vres et des munitions. Le 8 janvier 1794, il atteignit Ovaïhy. Ce fut à cette époque que Tammécama (*V.* ce nom) fit la cession de l'île au roi de la Grande-Bretagne. Le 3 mars, Vancouver partit d'Ovaïhy, et réso- lut de commencer sa troisième cam- pagne par le nord, puis de suivre la côte à l'ouest et au sud, jusqu'au point où il l'avait laissée l'année pré- cédente. Le 3 avril, il aperçut, par 55° 49' N. et 205° 4' E., une île haute, nue et couverte de neige, qu'il nomma île Tchirikov, en l'honneur du compagnon de Bering. Ensuite il entra dans la rivière de Cook, s'a- yança jusqu'à 61° 29' N. et 211° 17' E.; examina les comptoirs russes, par- courut soigneusement toutes les baies, les anses et les détroits, les canaux qui séparaient les îles ou s'enfonçaient dans le continent, et parvint, le 30

Relation du voyage de ces deux goélettes et la *Mexicaine* a été publiée à Mu- ni., et atlas, par M. de Navarrette.

juillet, au cap Décision, où il s'était arrêté l'année précédente. Dans cette dernière campagne, Vancouver explora l'archipel du Roi George et du Prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, etc. Partout, entre les îles, la navigation était facile; mais dès cette époque, des glaces obstruaient quelques passages. Le 22 août, il termina ses opérations dans le port Conclusion, par 56° 14' N. et 225° 37' E. « Maintenant, dit-il, » que nous avons atteint le but principal que le roi s'était proposé en » ordonnant ce voyage, je me flatte » que notre reconnaissance exacte de » la côte nord-ouest de l'Amérique » dissipera tous les doutes, et écartera toutes les fausses opinions » concernant le passage par le nord-ouest, et que par conséquent on ne croira plus qu'il existe une communication possible pour des navires entre le grand Océan septentrional et l'intérieur du continent de l'Amérique, dans l'étendue que nous avons parcourue. » Le 12 septembre, Vancouver était à Noutka. N'ayant pas trouvé à Monterey, comme il s'y attendait, des dépêches d'Angleterre, relatives à la cession de cette colonie, il reprit la route d'Europe; il reconnut le cap San-Lucar en Californie, puis les îles Gallapagos, et le 20 mars 1795, mouilla dans le port de Valparaiso sur la côte du Chili: il fit une excursion à San-Iago, capitale du pays, et le 7 mai, continua son voyage. Le 29, il doubla le cap Horn. Le 6 juillet, étant arrivé à Sainte-Hélène, il s'aperçut qu'ayant fait le tour du monde par l'est, il avait gagné vingt-quatre heures; car dans l'île on ne comptait que le 5. Vancouver y apprit que la Convention nationale de France avait décrété que, malgré la

guerre qui existait entre les nations, la *Découverte* et le *Chatam* seraient respectés par les Français; en conséquence il n'eut pas l'arrivée d'un convoi venant de l'Inde, et appareilla le 15 août, ayant joint ensuite un convoi qui entra le 13 septembre dans la bouchure du Shannon sur la côte occidentale d'Irlande. Il partit sitôt pour Londres, afin de rendre compte à l'amirauté du succès de son voyage. Le soin assidu qu'il prit le long duquel il s'était livré aux observations astronomiques et navales avait altéré sa santé; toutes les reconnaissances dans l'intérieur de l'archipel avaient été faites et il y avait pris constamment part très-active; d'ailleurs la fatigue que lui causait la surveillance des travaux, le maintien de la discipline et la conservation de la bonne harmonie avec les indigènes, qui ne put pas toujours préserver de l'ajouté à ses fatigues. Heureusement il vécut assez long-temps pour publier la plus grande partie de son voyage; mais avant que la fin de son ouvrage imprimée, il mourut, le 10 mai 1798, à Petersham dans le comté de Norfolk. Son frère, Jean Vancouver, mit la dernière main à son ouvrage qui fut imprimé aux frais de la marine, et publié sous ce titre: *Voyage de découvertes à l'ouest de l'Amérique*, etc. *par le roi d'Angleterre*, etc. *exécuté, de 1790 à 1795, sur la corvette la Découverte et le Chatam, Londres, 1798, in-4°, avec un atlas in-fol.; en français, Paris, an VIII (1799), 3 vol. in-4°, et atlas in-fol.*

ction abrégée a été donnée
 ry, ibid., 1800, 5 vol.
 tlas in-4°. Il y en a aussi
 ion en allemand, et un ex-
 dois, par Sparmann. C'est
 er que l'on doit la connais-
 ise de la côte nord-ouest
 que; il conduisit ses vais-
 des passes qui ne parais-
 sibles qu'à de petits na-
 s détachements parcouru-
 :9000 milles en canot dans
 he d'îles qui bordent cette
 avait avant lui qu'elle se
 r des terres très-hautes :
 mier, pénétré dans les ca-
 nables, libres ou semés
 qui aboutissent à cette fa-
 ine de montagnes dont le
 igné par l'Océan. Ses car-
 le détail de l'espace im-
 il a déterminé avec tant
 le, dans un temps si court.
 un des monuments les plus
 les qui existent d'habileté,
 et de persévérance de Van-
 ienveillant et modeste, il
 eut justice au zèle des ma-
 secondaient, et les nomme
 vec éloge. Sa relation offre
 s curieuses sur les diverses
 indigènes de la côte nord-
 les comptoirs russes, les
 spagnoles, et les îles du
 an qui, par la fréquenta-
 Européens, avaient bien
 ns un intervalle de moins
 ns. Si les détails nautiques
 e lecteur, il en est dédom-
 des récits instructifs et des
 ns intéressantes E—s.
 A ou VENDA, princesse
 fut élevée sur le trône,
 150, après la mort de Cra-
 ère et celle de ses deux
 r les Polonais eux-mêmes,
 qu'elle épouserait un prin-

ce étranger qui, par sa puissance,
 l'affermirait sur le trône. Ritiger, un
 des princes voisins, envoya deman-
 der la main de la princesse, qui ré-
 pondit : *J'aime mieux exercer l'au-
 torité du prince, que d'être son
 épouse.* Ritiger fit de nouvelles ins-
 tances, il en vint même aux mena-
 ces; mais voyant que tout était inu-
 tile, il s'avança vers les frontières
 de la Pologne à la tête de son armée,
 Vanda alla au-devant de lui. Riti-
 ger, avant de tenter le sort des ar-
 mes, envoya vers elle. Ses députés,
 de retour dans son camp, parlèrent
 avec admiration de la princesse, de
 sa beauté et de sa prudence; ils dé-
 clarèrent qu'elle était préparée à la
 guerre, et qu'elle ne donnerait point
 sa main. D'après cela, ils engageaient
 leur roi à ne point livrer un combat
 dont l'issue serait sans gloire, quand
 même il aurait l'avantage, ajoutant
 que s'il persistait à se battre ils quit-
 teraient ses drapeaux pour retourner
 dans leur patrie. Ritiger chercha à
 les gagner; mais voyant qu'ils allaient
 l'abandonner, il ne put supporter la
 honte d'être vaincu par une femme,
 et se donna la mort. Les Germains
 ou Moraviens, dont il était le chef,
 firent la paix avec Vanda, se reti-
 rèrent, et la princesse entra en triom-
 phe dans la ville de Cracovie, que
 son père avait fondée; elle immola
 des victimes à ses dieux; prit la ré-
 solution de se dévouer à eux; et crai-
 gnant d'ailleurs que quelque désastre
 ne vint troubler son bonheur, elle
 se précipita du haut du pont dans la
 Vistule. On retrouva son corps, qui
 fut enseveli à un mille de la ville,
 sur un lieu élevé où on lui érigea un
 monument. C'est-là que l'on voit le
 bourg et le couvent de Mogila, qui
 en polonais signifie, *tumulus, ter-
 tre, lieu élevé en monument.* *FAn-*

da, tragédie en cinq actes, a paru dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, tome 23, *Chefs-d'œuvre du Théâtre polonais*, Paris, 1825. Dans l'introduction, le traducteur, M. Gust. de Baer, d'après les recherches qu'il dit avoir faites, a cru pouvoir renverser toutes les traditions historiques établies sur Vanda. Cette princesse, selon lui, a vécu dans le douzième siècle, sous le roi Boleslas : elle était chrétienne ; Ritiger, son père, était staroste de Sendomir ; plus haut il avait dit qu'elle s'était précipitée dans le Veser, qu'il prend pour la Vistule. « Vanda, » tragédie en cinq actes et en vers, » dit M. Gustave de Baer, composée en 1764, par Julien Niemconitz » (lisez Niemcewicz), passe dans » le pays pour un morceau classique, à l'égal de nos chefs-d'œuvre » de Corneille et de Racine. Elle fut » représentée pour la première fois à » Varsovie, le 6 septembre 1764, » lorsque le comte Poniatowsky fut » élu roi de Pologne. » On assure, à Varsovie, que dans cette Notice tout est inventé. Jul. Niemcewicz, qui a donné plusieurs pièces au théâtre polonais, n'a point composé la tragédie de Vanda, et elle n'a été représentée à Varsovie en aucun temps, encore moins en 1764 (1), dans la circonstance solennelle que l'on indique. Il en est de même de deux autres pièces qui, dans le Recueil cité, suivent la tragédie de Vanda ; la première est attribuée à M. Oginski, et la seconde à A. Mowinski, que M. G. de Baer appelle bonnement le Molière de la Pologne. Les deux pièces et les auteurs ne sont point connus à Varsovie. Les

(1) *Vanda, reine de Pologne*, tragédie de Linardt (F. ce nom), fut jouée en 1747, sur le Théâtre-Français.

Polonais ne peuvent concevoir comment on ose ainsi associer à leur théâtre et à leur littérature les productions les plus pitoyables que la fureur des spéculations mercantiles aient enfantées. Voy. le *Journal de Varsovie*, *Dziennik Warszawski*, n^o. 11, 1825, pag. 244-274. G—Y.

VAN-DALE (ANTOINE), antiquaire, naquit, le 8 nov. 1638, à Harlem, de parents anabaptistes. Obligé d'interrompre ses études pour se livrer au commerce, il employa ses loisirs à se perfectionner dans les langues anciennes, et s'y rendit fort habile. Libre enfin de suivre son inclination, il se fit recevoir docteur en médecine, et sut allier la culture des lettres à l'exercice de sa profession. Il fut quelque temps prédicateur des Mennonites ou Anabaptistes pacifiques (V. XXVIII, 311) ; mais il quitta cet emploi auquel il n'était pas propre. Ayant obtenu la charge de médecin de l'hospice de Harlem, il la remplit avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 28 novembre 1708. Il avait une érudition immense ; mais il multiplie trop les citations ; manque d'ordre et de méthode, et néglige son style. C'était, dit Le Clerc, un homme de bon commerce, qui savait mille histoires plaisantes, et qui parlait de tout avec assez de liberté. Ennemi juré de toute superstition, il s'en moquait ouvertement, aussi bien que de l'hypocrisie. Il eut quelquefois à s'en repentir. On a de lui : I. *De oraculis veterum ethnicorum dissertationes duæ*, Amsterd., 1683, in-8^o. ; *ibid.*, 1700, in-4^o. Cette édition est augmentée et corrigée. Le but de Van-Dale, dans cet ouvrage, est de prouver que le démon n'a point eu de part aux oracles du paganisme, et qu'on ne doit y voir qu'une ruse

êtres pour entretenir la superstition. Fontenelle en a tiré son *Histoire des oracles* (V. FONTENELLE, 222, et BALTUS, III, 294). Dale a publié, sur le même sujet un ouvrage en flamand. II. *Disquisitiones de origine et progressu aëria et superstitionum; de velsis prophetia, uti et de divinitibus idololatricis Judæorum*, 1696, in-4°. On trouve, à la fin du volume, quelques Lettres sur l'athéisme samaritan, avec les lettres d'Ét. Morin (Voy. XXX,

III. *Dissertationes IX anti-aëria quin et marmoribus, cum vasis tum Græcis illustrandis vientes*, Amsterdam, 1702 ou 1704, in-4°. Cuper a critiqué quelques-unes des explications de Vandale dans une suite de douze Lettres publiées à la fin de son *Recueil d'Épigrammes*, X, 366). IV. *Dissertationes super Aristea de LXX interpretibus, cui ipsius Aristea textus additur, cum versione latina*, 1704, in-4°. (V. ARISTÉE, 7) On trouve, à la suite, une description des cérémonies du baptême des Juifs et dans les différentes religions chrétiennes, et une Dissertation sur Sanchoniaton. Voyez, pour plus de détails, l'Éloge de Vandale par Le Clerc, dans la *Bibliothèque de Niceron*, tome XXXVI, et le *Manoir de Chaupepié*. W—s.

V. DALEN. V. DALEN.

VI. DEN BOSCH. V. BOSCH.

VII. DEN ECKHOUT. Voy. ECKHOUT.

VIII. VANDENESSE (JEAN DE), né vers la fin du quinzième siècle, appartenait à une famille noble, mérita, par son zèle et par ses talents, la confiance de l'empereur Charles-Quint. Nommé, en 1514, contrô-

leur ou surintendant de la maison de ce prince, il remplit cette charge pendant trente-sept ans, à la satisfaction de son maître. Charles-Quint, ayant résolu d'abdiquer, recommanda Vandenesse à Philippe II, qui le maintint dans ses fonctions. Il se démit de cet emploi en 1560, et se retira dans le comté de Bourgogne, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé en manuscrit, le *Journal des voyages de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II son fils*, de 1514 à 1560, in-fol. La bibliothèque de Tournay possède le manuscrit original de cet ouvrage, précédé d'une dédicace de l'auteur au cardinal de Granvelle; mais il en existe différentes copies à Paris, à Brabant et en Flandre (1). Il est intéressant par une foule de détails curieux qu'on ne trouve pas dans les meilleurs historiens. L'abbé de Nelis annonçait, en 1782, une édition du *Journal de Vandenesse*, avec les notes de dom Berthod; Méermann reprit ensuite ce projet (V. XXVIII, 108); mais il est resté jusqu'à ce jour sans exécution. Toutefois, le goût du public pour les ouvrages historiques doit faire espérer qu'on ne tardera pas à jouir de celui de Vandenesse. Jean avait été chargé de dresser l'*inventaire des titres concernant le domaine du roi en Bourgogne*; la minute de ce travail était à la chambre des comptes de Dijon; et il en existait une copie in-fol. dans le cabinet du président Bouhier. (V. la *Bibliothèque de la France*, par Lelong et Fontette, IV, p. 449). — Guillaume de VANDENESSE, frère de Jean, partageait avec lui la confiance de l'empereur Charles-Quint. Il fut at-

(1) Une copie de ce journal a été vendue 34 fr. à la vente de la bibliothèque de La Sorbonne. Voy. le Catalogue n°. 457.

taché, comme aumônier, à ce prince, et récompensé de ses services par l'évêché de Coria dans l'Estramadoure.

W—s.

VAN DEN HONAERT (ROCH).

Voy. HONERT.

VAN DEN VELDE (ISAÏE). V.

VELDE.

VAN DER AA. Voy. AA.

VANDER - BEKEN. (LIÉVIN)

Voy. TORRENTIUS.

VANDEBURCH (FRANÇOIS DE), archevêque de Cambrai, naquit à Gand, le 26 juillet 1567, d'une des plus illustres familles de Flandre (1). Une suite d'événements, désastreux pour sa maison, marqua sa naissance. La guerre civile étendait ses ravages sur les Pays-Bas. Le despotisme de Philippe II, la cruauté du duc d'Albe, et la fermentation qu'excitaient dans les esprits les discussions religieuses, avaient poussé une partie de la population à la révolte. Les partisans de la réforme étaient en butte à la sévérité du gouvernement, et les catholiques romains tombaient victimes des protestants et des rebelles. L'attachement que le père de Vandeburch montrait pour le catholicisme, et sa fermeté inébranlable avaient excité contre lui la haine des mécontents. Sa femme venait de lui donner un fils, le sujet de cet article, lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté et traîné en prison : sa maison est pillée, ses domestiques massacrés, sa femme, presque nue, échappe avec peine au danger, et le jeune François Vandeburch arraché des bras de sa mère, et suspendu par les pieds, allait périr victime innocente de la guerre civile, lorsqu'on l'arracha des

maines des assassins. Rendu à la vie, le père de Vandeburch vit veau sa maison livrée aux flammes, ses terres ravagées, et fut obligé de fuir avec sa famille, pour échapper de plus grands malheurs. Vandeburch fut envoyé, par son père, à la cour de la mère, auprès d'un oncle, son grand-père, doyen de la cathédrale d'Utrecht. Après avoir tenu sa place avec une grande humanité sous la direction de son grand-oncle, qui était un théologien, aussi recommandé par sa piété que par la douceur de ses mœurs, il continua ses études à l'université de Douai, et termina à Louvain. Une imagination vive, fortement ébranlée par le spectacle des malheurs qui affligèrent sa famille, et sans doute aussi par les aspirations du doyen, lui donna un dégoût pour le monde, et le déterminèrent à entrer dans les ordres, renonçant ainsi à la carrière des armes, que ses aïeux avaient suivie avec distinction. Retiré à Louvain, il s'y livrait aux travaux de l'état, lorsque l'évêque d'Arras le nomma doyen du chapitre de la métropole. Ce fut avec un vif regret qu'il quitta sa retraite pour aller remplir ses nouvelles fonctions. Ses vertus y brillèrent avec éclat, que l'archevêque de Malines nomma doyen du chapitre de la métropole. On eut beaucoup de peine à faire accepter, ce qu'il n'aurait point fait, sans les sollicitations de son père, pour lequel il eut une respectueuse déférence. A son décès, il se démit de ses emplois et tenta d'un simple canonicat, où il vécut trois ans dans l'obscurité. L'évêché de Gand étant devenu vacant, l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, crut ne pou-

(1) Son père était comte d'Aubersand, seigneur d'Ecaussines et d'Hairefontaines, gentilhomme attaché à la maison des gouverneurs-généraux des Pays-Bas, président du conseil-privé de Flandre.

que d'y nommer Vander-
 . Cette nomination fut un coup
 dre pour l'humble chanoine :
 ta aux instances de l'archiduc,
 illicitations de l'archevêque de
 s, et ne crut devoir céder que
 e le saint-père lui en eut donné
 e positif. La guerre civile et les
 sions religieuses avaient laissé
 ces profondes dans le diocèse
 allait administrer. Les esprits
 nt agités de mille manières; et
 augmentait encore les difficul-
 'était le relâchement total de
 cipline ecclésiastique. Vander-
 sonda, avec circonspection et
 e, les plaies qu'il devait guérir:
 cupa d'abord de la réforme du
 , et parvint, par son zèle, sa
 é et sa douceur, à faire renaître
 : dans toutes les parties. Les
 qu'il obtint attirèrent sur lui
 ards du chapitre de Cambrai,
 le diocèse était en proie aux
 : désordres qui avaient affligé
 le Gand. Vanderburch fit tous
 orts pour s'opposer à sa pro-
 : tion; mais sa résistance fut
 t vaincue, lorsqu'il connut l'é-
 plorable du Cambresis, où la
 : et la peste étendaient leurs
 s : il ne résista plus, dès qu'il
 it de bien à faire et tant de
 s à courir. Par ses exhorta-
 t son ton de bonté, de fran-
 il eut bientôt ramené l'union
 paix parmi ses diocésains. Il
 tous les périls pour assister
 stifiés et encourager par son
 le tous les citoyens à leur por-
 ours. D'abondantes pluies, en
 hissant la terre, lui rendent sa
 r; l'air devient plus salubre,
 te et la famine s'éloignent du
 esis. Par d'abondantes aumô-
 des distributions journalières
 in, Vanderburch soulagea la

mistère qui régnait dans les villes et
 dans les campagnes; il augmenta le
 nombre des maisons de charité et des
 hôpitaux, dont il régla l'administra-
 tion intérieure d'après les principes
 les plus humains et les plus sages.
 Les troubles et la licence des temps
 avaient affaibli l'empire de la mo-
 rale: l'archevêque, persuadé qu'une
 éducation religieuse était le plus sûr
 moyen de faire germer dans les jeu-
 nes cœurs l'amour du bien, fonda, à
 ses frais, une *école dominicale*, qui
 subsiste encore, et dans laquelle les
 enfants indigents de la ville re-
 coivent une éducation chrétienne;
 et pour que les parents envoyas-
 sent leurs enfants à cette école,
 il faisait distribuer chaque semai-
 ne du pain et de l'argent à ceux
 dont les enfants suivaient les le-
 çons de l'école dominicale. Van-
 derburch fonda, peu après, sous le
 nom de maison de Sainte-Agnès, une
 institution où cent jeunes filles de
 familles honnêtes et peu aisées étaient
 élevées pendant six ans gratuitement.
 Elles ne quittaient cette demeure
 qu'avec des moyens de se pour-
 voir dans le monde; et si, dans le
 cours de leur carrière, un malheur
 venait les atteindre, elles y trou-
 vaient toujours un asile, des secours
 et des consolations. Cet intéressant éta-
 blissement, qui a donné l'idée de la
 maison de Saint-Cyr, portait cette
 inscription modeste : *Maison de
 bienfaisance et d'éducation, fon-
 dée par Vanderburch, en 1631.*
 Après une vie toute employée en
 bonnes œuvres, Vanderburch fit
 un testament, modèle de piété et de
 bienfaisance, que les habitants de
 Cambrai conservent avec un reli-
 gieux respect, et il mourut à Mons,
 dans une visite pastorale, le 23 mars
 1644. Son corps fut d'abord inhumé

dans l'église des Jésuites ; mais la suppression de leur ordre ayant entraîné la démolition de l'église, M. de Fleury, archevêque de Cambrai, le fit transporter dans cette ville, en 1779 ; et ses cendres, déposées à côté de celles de Fénelon, furent dispersées sur la voie publique par les révolutionnaires de 1794. En 1823, la *Société d'émulation de Cambrai* ayant mis au concours l'éloge de Vanderburch, l'un des prix fut remporté par M. H. R. Duthilloeu, dont la Notice nous a servi de guide.

D—z—s.

VAN DER DOES. V. DOUSA.

VANDER-GOES (HUGUES), peintre, né à Bruges vers l'an 1366, fut élève de Jean Van Eyck, et se distingua par l'élevation de son génie. Il fut un des premiers à employer le procédé de la peinture à l'huile. Parmi les ouvrages de ce peintre que le temps et les révolutions ont épargnés, on cite particulièrement celui qui est placé dans l'église de Saint-Jacques de Gand, et qui orne l'épitaque de Wouter-Gaultier. Il représente la *Vierge*. La tête en est gracieuse et d'un beau caractère ; l'exécution est d'une grande propreté et d'un extrême fini, le fond, les terrains, les herbes, les cailloux, tout est imité avec la plus grande précision, mais avec cette sécheresse qui est un des caractères distinctifs des productions de cette époque. On vante encore son tableau, dont le sujet est *Abigaïl qui vient au-devant de David*. Le roi est représenté à cheval, à la tête de ses gens ; Abigaïl, entourée de ses femmes, s'approche de lui. L'air de modestie répandu sur toute sa personne, est admirable ; et toute la composition est disposée de la manière la plus ingénieusement. On conservait dans l'église

de Saint-Jacques de la ville de Bruges un tableau d'autel, qui fut détruit lors des révolutions dont cette ville fut le théâtre ; mais un peintre ignorant le choisit pour y écrire des lettres d'or les tables de la Loi de Moïse. Dans la suite, ce tableau fut nettoiyé avec précaution : on parvint à faire disparaître le mordant couleur d'or, et c'est ainsi qu'on le sauva. Le Musée du Louvre possède quatre tableaux précieux de ce maître, restitués à l'Autriche en 1815, et qui représentent une *Jeune Femme* ; un *Saint Jean Baptiste*, un *Saint Jean l'Évangéliste*, un *Saint Jean et un Saint Jérôme* formant les volets du tableau précédent, et une *Pastorale*.

VAN DER GOES (GUILLAUME). Voy. GOES.

VANDER-HAER (FLORENTIN), écrivain et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, est un homme fort estimé, qui a pour titre : *Les coutumes de Lille, leur ancienne origine, leur office et famille*, etc., Lille, 1740, in-4°. Il est divisé en deux livres. Dans le premier, l'auteur expose ce qu'étaient les comtes chez les Gaulois et les Français ; dans le second, il passe ensuite à l'état des villes de France, et prouve que presque toutes de leur origine à des châteaux, à desquels les habitants du pays venaient bâtir leurs demeures, s'y voyant moins exposés aux attaques des brigands. Ces châteaux (Castels) étaient une sorte de redoutes ou de forts que les Romains construisaient pour la défense de leurs cantons. Ils nommaient l'ensemble de ces maisons d'alentour *Burgum*, du *Bourg* de la langue des Bourguignons et des Français, dont on a fait le mot *forbourg* (1), *Bourg en de*

(1) Le petit peuple à Lille, et les pays

r corruption, s'est chan-
 ourg. La ville de Lille a
 gine tardive (vers le com-
 t du onzième siècle) à l'un
 âteaux, et le plus ancien
 ntique qui en fasse men-
 lui de la dotation du cha-
 int-Pierre, dont Vander-
 membre. Il est daté de
 (2). Notre auteur, après
 des révolutions que cette
 rva dans les siècles sui-
 mine quels étaient l'état et
 s anciens châtelains de
 devinrent ensuite comtes
 . Il y a dans tout ce pre-
 une grande érudition et
 de sagacité. Rien n'y est
 : d'après des titres anciens,
 xte est souvent rapporté
 Le second livre contient
 articulière des châtelains
 ans les trois maisons où
 té a passé successivement
 iances: celles de *Lille*, de
 rg et de *Bourbon*. Le pre-
 lain connu est Saswales
 o, qui fonda, en 1039,
 : Phalempin, à trois lieues
 sur la terre de ce nom
 dait. Dans les titres latins
 baye, il est nommé *Sas-*
 ce deuxième livre sont
 sieurs cartes généalogi-
 es avec soin. On voit dans
 , qui contient la généalo-
 aison de Bourbon depuis
 le Lille passa dans cette
 : le mariage de Marie de

encore aujourd'hui *forbau* ou *four-*
 ourg. Il en est de même en Picardie.
 le château était dans une petite île
 Deulle. Quelques habitations cons-
 le cette île devinrent, en se mul-
 ourg que Baudouin IV entoura de ma-
 et auquel s'étendit la dénomination
 use. Baudouin V y fonda le chapitre
 , en 1055; mais la dotation et la
 disse sont de 1066.

Luxembourg, comtesse de Saint-Pol,
 avec François de Bourbon, mort en
 1495, aïeul d'Antoine de Bourbon,
 père d'Henri IV. Ainsi le titre de
Comte de Lille, adopté par Louis
 XVIII pendant son exil (V. ce nom
 au Supplément), n'était point fictif;
 et si les états de la province subsi-
 taient encore, il y serait représenté
 particulièrement, comme premier
 haut-justicier, par son bailli du fief
 et baronnie de Phalempin, qui, vers
 l'an 1030, faisait partie du domaine
 propre de Saswalo, et fit partie de
 celui de ses successeurs châtelains
 comtes de Flandre, et souverains de la
 ville de Lille et de son territoire jus-
 qu'à la fin du dix-huitième siècle.
 Nous ne connaissons de l'ouvrage in-
 téressant de Vander-Haer que la seu-
 le édition de 1611, in-4°, et nous
 présumons qu'il n'y en a pas eu d'au-
 tre. Il est aussi auteur d'un *Essai*
historique sur les troubles des Pays-
Bas. D—x.

VANDER-HELST (BARTHELE-
 MI), peintre, né à Harlem en
 1613, est un des artistes les plus
 distingués de l'école hollandaise, et
 se fit une grande réputation par la
 manière dont il peignait le portrait.
 Il ne connut de rival en ce genre que
 Van Dyck, auquel même il est égal
 dans les principales parties de l'art.
 Ses portraits sont composés d'une
 grande manière. Le dessin, la pose,
 la couleur, tout en est excellent; et
 à ce mérite il joignait celui de la
 ressemblance. Parmi ses produc-
 tions les plus célèbres, on cite la ta-
 bleau qui se voit dans la salle du
 tribunal à la maison de ville d'Am-
 sterdam; il représente les *Chefs de*
la milice bourgeois se disposant à
distribuer le prix de l'arc. Les figu-
 res en sont de grandeur naturelle;
 les chairs, les étoffes, les vases d'or

et d'argent y sont peints avec une perfection admirable. Le même tableau, en petit, fait partie du Musée du Louvre, et c'est un des plus précieux de cette magnifique collection. On vante encore le portrait qu'il fit de *Constance Reins* et qui a été célébré par le poète hollandais Jean Vos, et le *Portrait d'un officier*, qui faisait partie du cabinet de l'électeur palatin. Outre le tableau cité ci-dessus, le Musée du Louvre en possède deux du même maître, peints pour servir de pendants; ce sont : I. *Un Portrait d'homme vêtu de noir*. Il a la main gauche sur la poitrine, la droite appuyée sur le côté. II. *Un Portrait de femme*. Elle tient son éventail des deux mains. Sur la fin de sa vie, cet artiste épousa une jeune femme dont il eut un fils qui cultiva la peinture avec succès. Vander-Helst est mort à Amsterdam, dans un âge très-avancé. P—s.

VANDER - HEYDEN (JEAN), peintre, né à Gorcum en 1637, n'eut pour maître qu'un peintre sur verre; et c'est en étudiant la seule nature qu'il parvint à s'élever au degré de perfection qui a fait sa réputation. Il commençait par dessiner très-exactement les monuments qui le frappaient; portait ensuite ses dessins sur la toile, et ne les terminait jamais sans consulter de nouveau la nature. Il mettait dans ce travail tant d'exactitude et de précision, que l'on pouvait compter presque jusqu'au nombre des briques, et que l'on distinguait les plus petits détails. Ses tableaux furent regardés comme des prodiges de patience; et les amateurs s'empressaient de les acheter à haut prix. Il peignit alors des sujets plus importants, tels que *l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam*, la *Bourse*, le *Bureau du poids public*,

l'Église Neuve, de la même ville; la *Bourse de Londres*, le *Calvaire*, qui représente une vue de Cologne. Ce qui ajoute un grand prix à la plupart des ouvrages de ce peintre, déjà si habile par lui-même, c'est que Van den Velde en peignait ordinairement les figures. Il se plaisait quelquefois à peindre des sujets de nature morte. On cite particulièrement, dans ce genre, un tableau où il a représenté une Bible ouverte, qui n'a pas plus de cinq pouces de hauteur, et sur laquelle on lit le texte aussi facilement que s'il était imprimé. Il ne se bornait pas à la peinture: la mécanique avait fait l'objet de ses études; et c'est à lui qu'est due, non l'invention des pompes à incendies, comme les Hollandais l'ont avancé, mais leur perfectionnement. Pour le récompenser d'un aussi grand service rendu à l'humanité, les magistrats d'Amsterdam lui accordèrent une pension avec le titre et les fonctions de directeur des pompes à incendies. Il écrivit un *Traité sur ces pompes*, et le fit imprimer à Amsterdam, en 1690, gr. in-fol. Cet ouvrage est orné de belles planches de son invention, et la plupart gravées par lui. Outre ces planches, on a de lui plusieurs eaux-fortes de sa composition, d'une exécution spirituelle. Ces occupations, en le détournant de ses travaux ordinaires, n'ont fait que donner une plus grande valeur à ses productions, trop peu nombreuses. Ce qu'il y a de vraiment admirable dans les ouvrages de ce peintre, c'est que l'exactitude des détails, qu'il pousse jusqu'à la minutie, ne nuit jamais à l'ensemble du tableau. La touche, quoique précise, est large et pâteuse; l'accord est plein d'harmonie; et son travail, en apparence servile, ne laisse aper-

définitive, qu'un pinceau précieux. Peu de peintres un degré aussi éminent que ce du clair-obscur et de la couleur aérienne. Le Musée du Louvre possède trois tableaux de ce genre : les figures sont d'André Velde; ce sont : I. *La maison de ville d'Amsterdam une partie de la plaidiffices qui l'entourent.* II. *Vue de la cathédrale de Bruges, est regardé comme un des chefs-d'œuvre de Vander-Heyden.* III. *Vue d'une église et d'une place de Hollande.* III. *Vue de la cathédrale de Bruges, est regardé comme un des chefs-d'œuvre de Vander-Heyden.* IV. *Vue d'un village aux châteaux.* Un pauvre homme est assis sur le pont. Ces quatre tableaux ont été rendus en 1815. Cet ouvrage fut publié le 28 sept. 1712, l'estime de tous ses contemporains qu'il avait obtenue par son caractère. P—s.

VAN LINDEN. V. **LINDEN.**

VAN MAESEN (EDME) général français, né, à Amsterdam, en 1767, s'engagea, en 1787, comme simple soldat, dans le régiment de la Touraine. Devenu officier au commencement de la révolution, chargé de l'instruction des bataillons de volontaires du département (il venait d'être créé, et le onzième) le nomma son lieutenant. Il fit, en cette qualité,

à l'armée du Rhin, la campagne de 1793, se signala dans plusieurs occasions, et fut nommé chef de brigade en 1794. Il eut part ensuite aux brillantes campagnes de Moreau dans la Souabe et la Bavière, et se distingua particulièrement, en 1796, dans la retraite de l'armée du Danube, après la bataille de Stokach, ce qui lui valut un brevet de général de brigade. Attaqué près de Mannheim, quelques mois plus tard, par des forces très-supérieures, que commandait le prince Charles, il tomba dans les mains des Autrichiens, et fut conduit prisonnier en Bohême. Échangé en 1801, il partit pour les Indes, en qualité de commandant en second du général Decaen; fut nommé général de division; et après avoir défendu long-temps l'Ile-de-France contre les Anglais, se vit obligé de leur abandonner cette colonie (1810). Revenu en Europe, il fut envoyé à l'armée d'Espagne, et contribua, par son activité et son courage, à maintenir la Biscaye dans l'obéissance. Il commanda ensuite une division sous le maréchal Soult, et mourut glorieusement, percé d'une balle, au passage de la Bidassoa, le 1^{er} septembre 1813. Un décret impérial l'avait créé comte, quelques jours auparavant. M—D j.

VAN DER-MERSCH (JEAN-ANDRÉ) naquit à Menin, le 10 février 1734, d'une famille anoblie. Après avoir fait des études particulièrement dirigées vers les mathématiques et la géographie, il entra dans le régiment de La Marck, au service de France, en qualité de volontaire. Les campagnes de la guerre de Sept-ans lui fournirent de nombreuses occasions de signaler son courage; et bientôt on ne le nomma plus que le *Brave Flamand*. Toujours au fort

de la mêlée, il reçut quatorze blessures, dont cinq à la tête. Sachant unir la prudence à l'intrépidité, il commanda des corps assez considérables de partisans. Ses principaux faits d'armes furent la prise de la ville et du château d'Arensburg, en 1759; celle de Hesse-Cassel où l'artillerie, des munitions, des vivres et un grand nombre de prisonniers tombèrent dans ses mains, en 1761; l'attaque inopinée du village de Bozenzeel, dans lequel il s'empara de plusieurs pièces de canon, et fit mettre bas les armes à douze cents hommes; enfin, les combats de Werle et d'Hexter. Il parvint, en moins de cinq années, au grade de lieutenant-colonel de cavalerie, et reçut la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille. Néanmoins diverses injustices le décidèrent à passer, en 1778, au service d'Autriche, où, malgré la protection du général Wurmser, il ne put obtenir d'abord le rang de colonel. Pendant la courte guerre que termina le traité de Teschen, Vander-Mersch se rendit maître d'Habelschwert et de Grassenort, en Silésie. La paix le ramena dans ses foyers avec le titre et la pension de colonel. Il trouva le bonheur dans le mariage, et vécut à la campagne, partageant ses loisirs entre l'éducation de son fils et les soins de l'agriculture. Les innovations introduites par l'empereur Joseph II, dans le gouvernement des Pays-Bas, ne tardèrent pas à mécontenter les divers ordres de l'état. Le feu de la discorde fut encore attisé par la Prusse, l'Angleterre et la Hollande; une armée s'organisa dans les environs de Breda; Vander-Mersch fut choisi par les chefs de l'insurrection (Vonck, Vander-Noot et Van-Eupen) pour la commander; il vint se mettre à la

tête de trois mille hommes tit complètement les Autri Turnhout, le 27 octobre 1779, ensuite des progrès dans la (dirigea tous ses mouveme une habileté soutenue, et, l les diversions, favorisa l de la Flandre et du Braban assuré des villes de Diest, mont et de Léau; il entam gociations avec le ministè chien; mais elles ne pro d'autre résultat qu'une su d'armes de dix jours. Bru évacué par suite d'un sou général; Vander-Mersch fi trée à Namur, le 17 décen poussa ses avant-postes jusq Hubert, dans la province de bourg. Cependant la mésin éclata tout-à-coup entre l en chef et le congrès sou états: on accusait le genci pas pousser avec assez de vi succès, et lui, de son côté gnait de la négligence qu'o à pourvoir aux besoins de D'une autre part, le cabinet qui voulait diriger la révolu bançonne selon ses propres eut l'adresse de faire agréer vices du général prussien feld; et la perte de Vand fut dès-lors résolue: on l' haute trahison. Le fait est neral avait adopté le plan de Vonck, du duc d'Ursel et de La Marck, pour substi puissance des moines et d blesse, dans le gouverneme les principes adoptés en F l'assemblée constituante. Se qui, sous le prétexte d'ac reddition de la citadelle d avait rassemblé sept mille eut l'ordre de marcher ave ces sur Namur, afin d'

-Mersch. Les deux armées furent en présence, le 6 avril Vander-Mersch manque de munitions; il se laisse prendre aux coups d'artillerie de ses ennemis. Le 8, il se retire à Bruxelles pour y rendre compte de sa conduite: « Je viens, dit-il, avec une noble franchise devant vous, membres du congrès souverain, je viens, d'après la résolution que vous avez prise, de vous rendre compte de mon plein gré, de mes justes accusations atroces lancées contre moi, et de présenter ma démission à la nation pour garant de ma conduite: elle doit tomber si je suis innocent; mais aussi j'attends une sentence éclatante, si l'on ne me convainc de crime. »

Il fut d'abord mis aux arrêts dans une prison particulière, puis transféré du 13 au 14 avril, dans une prison de la ville d'Anvers. Sa femme obtint sans difficulté, l'honneur de le venir visiter. Il quitta cette prison le 10 novembre, pour être transféré dans le couvent des Alexiens de Louvain, et ne recouvra sa liberté qu'à l'approche des autrichiennes, au mois de décembre suivant. Après quelque séjour à Louvain, il rentra dans ses foyers, à Meunin, en 1792. Il avait eu une grande part à la rédaction d'un ouvrage mal écrit, mais semé de faits intéressants, publié sous ce titre: *Mémoire historique, et Piétistiques pour M. Vandermonde*, 3 vol. in-8°, Lille, 1791, par ses officiers nommé Dinne, lieutenant-général dans la Vendée, 1795.

ST—T.

VANDERMONDE (CHARLES-FRANÇOIS) naquit, à Macao en Chine, le 18 juin 1727, de Jacques-François Vandermonde et d'Espérance. Son père était natif de

la Flandre française; et après avoir été reçu docteur en médecine à l'école de Reims, il partit, en 1720, pour Macao, où il exerça sa profession, et obtint du roi de Portugal des lettres de naturalisation. Devenu veuf en 1731, il repassa en Europe avec son fils, qui n'avait alors que quatre ans, et se fixa à Paris, où il fut reçu membre de la faculté de médecine. Ce tendre père ne négligea rien pour l'éducation de son fils; mais il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses soins, car il mourut peu de temps après. Le jeune Vandermonde chercha à réparer, par une étude assidue, la perte qu'il avait faite. Il reçut le bonnet doctoral en 1748. Le premier ouvrage qu'il publia fut *l'Histoire d'une maladie singulière de la peau*, traduite de Curzio, célèbre médecin de Naples. Cette traduction parut, en 1755, accompagnée d'excellentes notes. L'année suivante, il fit imprimer son *Essai sur les moyens de perfectionner l'espèce humaine*, Paris, 2 vol. in-12, ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur. Peu de temps après, il fut chargé de la direction du *Journal général de médecine*, qui est encore continué en ce moment (Voy. Roux, XXXIX, 174-75); ce qui ne l'empêcha pas de rédiger un *Dictionnaire de santé*, Paris, 1760, 2 vol. in-12. L'institut de Bologne le mit au nombre des ses associés; et, peu de temps après, il fut nommé censeur royal. La veille du jour où il devait contracter un mariage honorable, il fut attaqué d'une fièvre, dont il se croyait guéri au bout de quelques jours, lorsqu'il mourut subitement le 28 mai 1762. On trouva, dans ses papiers, quelques manuscrits, dont un, composé d'après les notes et les observations de son père, traitait de

la médecine et des médecins de la Chine. Vandermonde avait traduit un manuscrit chinois, contenant un précis de la médecine chinoise, par lequel il paraît que les Chinois connaissent nos principaux médicaments, et les emploient dans les mêmes cas que nous. Oz—M.

VANDERMONDE, mathématicien né à Paris en 1735, était fils d'un médecin de Landrecies; il fit ses études dans la capitale, et fut l'élève du géomètre Fontaine, puis de Dionis du Séjour, qui le mit en rapport avec les membres les plus distingués de l'académie des sciences. Vandermonde entra lui-même dans cette compagnie en 1771, prit beaucoup de part à ses travaux, et publia successivement plusieurs Mémoires, savoir: I. Sur la *Résolution des équations*, où, s'attachant à simplifier les méthodes de calcul, et à diminuer la longueur des formules, qu'il regardait comme l'une des plus grandes difficultés de son sujet, il créa une théorie nouvelle. II. *Problème de situation*. III. *Irrationnelles* d'une nouvelle espèce, où il montra les suites dont ces irrationnelles sont les termes ou la somme, en indiquant une méthode directe et générale d'y faire toutes les réductions possibles. Il publia, dans la même année (1772), un travail sur l'*Élimination des inconnues* dans les quantités algébriques. Vandermonde aimait et cultivait la musique avec passion; et il la connaissait à fond. Il entreprit de décomposer cet art; et dans une séance publique de l'académie des sciences, en 1780, il établit sur deux règles générales la succession des accords et l'arrangement des parties, démontrant que ces deux règles, reconnues par les musiciens, dépendent

elles-mêmes d'une loi élevée, qui doit régir toute l'harmonie. Ce système fut approuvé par les plus célèbres compositeurs, tel Philidor, Gluck, Piccini, etc. Vandermonde embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et socia malheureusement aux horreurs atroces qui l'ont souillée. Après l'expulsion de l'académie des sciences, il fut pendant quelque temps administrateur de l'habillement des troupes. Il fut ensuite nommé professeur d'économie politique à l'école normale lors de sa création en 1795; et la même année, il reprit, à la première classe de l'Institut, la chaire qu'il avait eue à l'académie des sciences. Vandermonde avait couru, en 1793, avec Berthollet et Monge, à un *Avis aux ouvriers*, sur la composition de l'air, par ordre du comité de Salut public, et dont on trouve l'analyse dans les *Annales de chimie*, tome xix, page 1. Cet avis était le résultat d'une longue suite d'expériences faites pendant plusieurs années auparavant, par ces savants, rue de Charonne, dans une maison où Vaucanson avait établi un *Conservatoire pour les arts et métiers*. Vandermonde lui avait succédé dans la direction de cet établissement. Depuis 1790, une extinction d'air annonçait que sa poitrine était affectée. Il mourut d'un vomissement de sang en revenant de l'Institut le 1^{er} janvier 1796. C'est le premier membre que ce corps ait perdu; il fut remplacé par Carnot. L'académie alors secrétaire de la classe des sciences physiques et mathématiques prononça l'éloge de Vandermonde; mais il n'y parle que du génie et ne dit pas un mot de sa conduite révolutionnaire, parce que, selon son opinion, le sanctuaire des

doit point admettre des dis-
sus sur des matières politi-
Z.

VANDER-NEER (EGLON ou
) , peintre , naquit à Amster-
en 1643 , d'Arnoult Vander-
bon paysagiste , estimé surtout
ses clairs de lune , et qui lui
les premières leçons de son
) . Mais le jeune Eglon préfé-
ndre la figure . Il entra chez
es Vanloo , peintre estimé ,
sterdam , surtout pour les figu-
femmes nues ; il ne tarda pas
istinguer sous cet habile maî-
vingt ans , il se rendit à Pa-
i l'attirait la réputation de l'é-
ançaise . Le comte de Dona ,
rueur d'Orange , l'employa pen-
 quatre ans , au bout desquels il
na en Hollande . Arrivé à Ams-
a , il épousa la fille du secré-
lu tribunal de Schietand , qui
porta une dot considérable :
mourut après l'avoir rendu père
se enfants , et tout son bien se
na en procès . Il alla s'établir
à Bruxelles , où ses ouvrages
t recherchés . Il y contracta un
l mariage avec la fille du pein-
a Chalet : sa nouvelle épouse
ait très-bien le portrait en mi-
e ; mais elle mourut en lui lais-
euf enfants . Le besoin accabla
r-Neer , et pour faire subsis-
nombreuse famille , il dut s'a-
r au paysage qui lui coûtait
de temps et de travail que ses

tableaux d'histoire . Cependant il se
distingua dans ce genre , et ses pay-
sages eurent le plus grand succès .
Il se fit également remarquer par
ses tableaux de fleurs . Pour avoir des
modèles toujours frais , il établit un
parterre dans son atelier même , et
se construisit un cabinet portatif ,
dans lequel il prenait pour ainsi dire
la nature sur le fait , et conservait à
ses ouvrages cette vie et cet éclat qui
font le charme de la nature . Appelé
à Dusseldorf , par l'électeur , il se
rendit à cette invitation , et après
cinq ans de veuvage , il épousa en
troisièmes noces la veuve du peintre
Breekvelt , qui était elle-même très-
instruite dans cet art . Vander-Neer
traitait tous les genres avec une égale
perfection . Ses tableaux d'histoire
sont bien composés ; ses portraits en
grand et en petit bien coloriés et
touchés avec grace et finesse . On
voit que ses paysages ont été peints
d'après nature ; les plans en sont
vrais , le feuillé d'une touche légère
et d'une couleur naturelle . Lorsqu'il
enrichit un tableau d'une plante ou
d'une fleur , il la finit avec tant de
soin , que le travail en paraît froid ,
et manque d'accord avec le reste du
tableau ; mais pris séparément , ce
travail est admirable . Il a peint des
Assemblées , qui ne le cèdent en
rien à celles de Terburg . Vander-
Neer fut le maître de Vander-Werff .
Le Musée du Louvre possède deux
tableaux de ce maître . I. *Paysage ,
sur le devant duquel on voit des
voyageurs et une femme qui con-
duit une charrette attelée d'un che-
val blanc* . II. *Une cuisinière tenant
sur le bord d'une fenêtre un baquet
où sont des harengs* . Le Musée pos-
sédait du même deux tableaux beau-
coup plus précieux , représentant ,
l'un , l'Entrée d'un parc où deux

* Musée du Louvre possède d'Arnoult Van-
der-Neer un beau tableau représentant *Un villageur
sur une rivière où l'on voit quelques bateaux* .
Sur le devant , sont trois vaches , que
l'on attribue à Albert Cuyper . Cet établissement pos-
sède un autre tableau du même maître , dont le
titre est *Une rivière glacée chargée de putineux
animaux* : sur le devant du tableau sont plu-
sieurs figures , et le chiffre dont le peintre
a signé ses ouvrages . Il a été rendu en 1815 aux
Pays-Bas . Ce peintre , né à Am-
sterdam en 1619 , y mourut en 1693 .

jeunes garçons jouent avec un chien et un chat ; et l'autre, des Enfants s'amusant avec un oiseau guetté par un chat. Ils ont été rendus en 1815 au roi des Pays-Bas. Vander-Neer mourut à Dusseldorf en 1703.

P—s.

VANDER-STRAETEN (FERDINAND), né le 9 mars 1771, à Gand, fit de bonnes études au collège de cette ville. Son père, négociant fort instruit, le destinait au commerce, et les affaires de sa maison le conduisirent plusieurs fois en Angleterre; il s'y appliqua particulièrement à découvrir les causes de la prodigieuse prospérité de ce pays. D'autres voyages en France, en Allemagne, en Hollande, le mirent à même de multiplier ses observations sur les diverses branches de l'économie politique. Fixé dans sa patrie, et débarrassé de ses affaires commerciales, il se livra à l'étude de l'agriculture flamande, et publia le fruit de son expérience, en 1819, sous ce titre : *De l'état actuel du royaume des Pays-Bas*. Cet ouvrage l'exposa à des poursuites fondées sur ce qu'en prédisant la ruine de l'industrie belge, il jetait l'alarme dans l'esprit des citoyens. La cour d'assises de Bruxelles le condamna à trois mille florins d'amende; et il essuya encore plusieurs condamnations du même genre pour des articles de son journal intitulé : *l'Ami du roi et de la patrie*. Il venait de comparaître devant la cour d'assises, après une détention de deux mois et demi, lorsqu'il mourut subitement, frappé d'un coup d'apoplexie, à Bruxelles, le 2 février 1823. Le second volume de *De l'état actuel du royaume des Pays-Bas*, qui parut en trois parties, de 1820 à 1823, est infiniment supérieur au premier, sous

le rapport de la méthode style. L'un et l'autre annonce connaissances en économie que.

ST—

VANDER-ULFT (JACQUES), naquit à Gorcum vers 1650. Doué des plus rares dispositions son art, il s'y fit un nom personnel, et sans qu'on lui eût donné de maître. Il s'appliqua à la peinture sur verre. Les connaissances qu'il acquies dans lesquelles il était venu à peindre les couleurs qu'il inventa ne daient en rien à celles qu'employaient les deux frères Crabeth; et l'on a vu de ses tableaux dans quelques églises du pays où il se font remarquer par la vivacité des couleurs. Au commandable par son caractère, il fut par son talent, il fut un bourgeois maître, par ses compatriotes d'une voix unanime; et quoiqu'il eût une charge, ses soins de sa charge furent toujours pour lui le premier devoir, il avait encore le loisir de cultiver son art favori: mais il ne put, comme l'avait désiré, aller se perfectionner en Italie; il ne quitta jamais sa patrie; ce qui paraît d'autant plus surprenant, qu'un grand nombre de ses tableaux représentent des jets des environs de Rome et de la ville même. Mais c'est ce qui le rend si intéressant, c'est qu'il a peint, dans cette ville et l'antique avaient été si beaux, qu'il forma son talent, et se rendit digne d'obtenir un nom parmi les plus habiles peintres de son pays; et l'on a été jusqu'à dire qu'il eût mieux fait s'il eût sous les yeux les objets même qu'il représentait. Il savait saisir les plus belles formes de l'architecture, et les embellir par des accessoires pleins de goût et d'élégance. Ses tons de couleur, ménagés

donnent à ses tableaux des effresque magiques ; surtout lorsqu'il représente des ruines, des monts antiques. Les figures dont il orne sont d'un bon goût de dessin, d'un excellent ton de couleur ; le style est clair-obscur, que l'on voit dans son écriture. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite : I. Une *vue triomphale dans Rome*, tableau remarquable par le fini. II. *Construction de l'hôtel-de-ville de Amsterdam*. III. Une *Vue des murs de Rome*. IV. Un *Port de Venise*, dans lequel on voit une multitude de figures et de vaisseaux d'où l'on décharge et où l'on amène des marchandises. Le Musée de Paris possède deux tableaux de son pinceau : I. Une *Porte de ville, les murs sont baignés par une mer*. II. Une *place publique sur laquelle se font les préparatifs d'une bataille*.

P—s.

VANDER VELDE (CHARLES-JOHN VAN DER VELDE).
VANDER-VYNCKT (LUC-JOHN VAN DER VYNCKT), né à Gand en mars 1691, fut député aux états généraux de Brabant, et fut membre du conseil de Flandre en 1729. Il consacra à l'étude de l'histoire de sa patrie le peu de loisir que lui laissaient ses fonctions, et commença, en 1740, un ouvrage intitulé : *Recherches historiques et géographiques sur les gouverneurs et les magistrats de Flandre*, dans lequel on remarqua un esprit juste et profond, uni à de vastes connais-

sances. En 1760, le gouvernement autrichien, desirant approfondir les causes de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II, le comte ministre de Cobentzel chargea Vaudei-Vynckt de ce travail. Celui-ci fit donc l'histoire des troubles de cette époque, commençant au mariage de Philippe-le-Bel, en 1495, et finissant à la paix de Westphalie. Il l'écrivit en français ; mais comme il n'était pas très-familiarisé avec cette langue, M. de Méan, conseiller à Bruxelles, fut invité par le ministre à en reviser la rédaction. L'ouvrage fut imprimé à Bruxelles ; mais ne fut tiré qu'à cinq exemplaires, le gouvernement ayant ordonné ce travail pour la seule instruction de ses hommes d'état. M. Tarte Cadet à qui la douairière de Méan fit présent, au commencement de ce siècle, de l'exemplaire-épreuve abandonné au conseiller de Méan, l'a réimprimé en 1821, avec de nouvelles corrections de style, et un grand nombre de pièces justificatives, 3 vol. in-8°. Déjà, en 1774, Schloezer, professeur à l'université de Göttingue, avait publié une traduction allemande de cette histoire, faite sur l'un des cinq exemplaires, qui avait été donné à Schoepflin (V. ce nom) ; et d'après cette version, M. Schetteema en avait publié quelques fragments en hollandais. Vander-Vynckt écrivait avec pureté et élégance en latin et en flamand. Il a laissé manuscrits divers autres ouvrages dont le détail se trouve dans une Notice de M. Gérard, insérée dans les Mémoires de l'académie de Bruxelles, tome III, p. 39. Voici les principaux : I. *Recherches historiques et chronologiques* : 1°. du *Conseil provincial de Flandre*, 2 vol. in-fol. ; 2°. du *Grand conseil de S. M. à Malines*, 2 vol. in-fol. ; 3°. des *Magistrats des deux bancs*

de la ville de Gand, 2 vol. in-4°, qui peuvent servir de supplément aux *Recherches sur la noblesse de Flandre*, par Espinoi. II. *Dissertation sur le grand-duché de Toscane*, in-fol. III. Plusieurs *Dissertations* sur le mont Vésuve, sur la tour de Pise, sur les abbayes et bénéfices en commande des Pays-Bas, etc. Lorsque M. de Cobentzel eut formé le projet d'ériger une société littéraire à Bruxelles, Vander-Vynckt, dont les talents et le zèle lui étaient connus, fut un des premiers membres élus; et ce vieillard, qui était alors dans sa soixante-dix-huitième année, assista régulièrement à toutes les séances, malgré son grand âge et son éloignement de la capitale. Il se trouva également à la première séance de l'académie; mais une chute ayant dérangé sa constitution, ses forces diminuèrent insensiblement, et il se vit forcé à une retraite absolue. Il mourut le 28 janvier 1779, dans sa quatre-vingt-huitième année. Ses mœurs étaient douces, son caractère gai, sans aucune vue d'intérêt, ni d'ambition; et il jouit, pendant tout le cours de sa vie, d'une tranquillité parfaite. Il s'était marié en 1733, et il fut père de six enfants, dont l'aîné, à l'époque de sa mort, était haut-échevin du pays de Vaes.

M—G—R.

VANDER-WERF (ADRIEN), peintre, né, à Kralingerambacht près Rotterdam, en 1659, annonça de bonne heure son goût pour la peinture. A l'âge de neuf ans, au lieu d'écrire comme ses condisciples, il dessinait ses lettres avec exactitude et régularité. On le mit d'abord chez Corneille Piccolett, peintre de portraits, de Rotterdam; puis il entra chez Vander-Neer. Il n'y avait que peu de temps encore

qu'il était dans cette école, lorsqu'on y apporta un tableau de François Micris, pour le faire copier. Vander-Werf s'offrit: son maître, ne le croyant pas capable de réussir, chargea un autre élève de cette copie; celui-ci ayant trouvé l'ouvrage au-dessus de ses forces, le tableau revint forcément à Vander-Werf, qui s'en tira d'une manière si supérieure, que par la suite la copie a trompé d'habiles connaisseurs, et a souvent passé pour l'original. Dès-lors, Corneille Piccolett se fit aider par lui dans la plupart de ses ouvrages, et le mena à Leyde et à Amsterdam, où il était appelé pour exécuter plusieurs travaux importants. Il n'avait que dix-sept ans quand il quitta son maître. Il fit alors connaissance avec Corneille Brawer, amateur distingué, élève de Rembrandt, qui l'engagea à se rendre à Rotterdam, où il peignit plusieurs portraits en petit, qui eurent un succès prodigieux. Il fit pour M. Steen, riche négociant d'Amsterdam, un tableau qui fut la source de sa fortune. L'électeur palatin l'ayant vu, lors d'un voyage qu'il fit incognito dans cette ville, l'acheta, et promit de ne jamais perdre de vue le peintre ni ses ouvrages. En 1687, Vander-Werf épousa Marguerite Rees, parente de Gowert Flinck, avec le fils duquel il contracta une étroite amitié. Il puisa dans la riche collection de tableaux, d'estampes et de dessins des plus grands maîtres que possédait son ami, un nouveau goût et de nouvelles connaissances, que perfectionna encore l'étude profonde qu'il fit des beaux plâtres moulés sur l'antique renfermés dans la collection du bourgmestre Six. Il s'essaya alors à peindre en grand. Il entreprit, pour son ami Flinck,

d'un plafond dont le sujet *Renommée entourée de* arts étaient représentés médaillons en grisaille, et d'ore, entourées de guirlandes et de fleurs. Ce coup marquant par sa beauté par la supériorité avec l'artiste avait su rendre les genres; ajouta infiniment ion. L'électeur palatin ne t oublié : dans un voyage prince fit en 1696, avec t une partie de sa cour, e, il alla à Rotterdam, Vander-Werf, auquel il le Jugement de Salomon trait, qu'il destinait au de Toscane, et lui fit de lui apporter ces deux Dusseldorf, aussitôt qu'ils minés. L'artiste n'y man- t l'électeur après l'avoir ent récompensé, voulut r entièrement : mais il ne s'engager que pour six née, moyennant une for- En 1703, il alla présen- ce à l'électeur, son *Christ ombeau*, qui est regardé t chef-d'œuvre. Le prince armé, qu'il lui comman- sujets de la vie de Jésus- r des toiles de deux pieds : haut et de vingt-un pou- ge; il anoblit en outre la Vander-Werf, celle de et leurs descendants, le alier et augmenta ses ar- quartier des armes électo- titres lui en furent expé- ne boîte d'argent, accom- un portrait du prince, en- iamants d'un grand prix. /erf, en retour, accorda de plus par année à l'é- ui augmenta sa pension,

en se réservant seulement le droit de prendre les ouvrages que le peintre ferait dans les trois mois pendant lesquels il était libre, en les payant le même prix que les personnes qui les lui auraient commandés. C'est pendant ces intervalles de liberté qu'il peignit son tableau de *Diane et Calisto*, dont il fit présent à sa femme, qui refusa de le céder à aucun prix. Ce morceau fit tant de bruit, que l'électeur écrivit à la femme de l'artiste, pour la prier de le lui céder, si son intention était de s'en défaire. A la réception de cette lettre, Vander-Werf et son épouse se hâtèrent de se rendre tous deux à Dusseldorf, et prièrent l'électeur de vouloir bien accepter le don de ce tableau. Le prince força le peintre à recevoir six mille florins; et le lendemain, M^{me}. Vander-Werf trouva chez elle une magnifique toilette tout en argent et deux belles aiguilles du même métal. Le duc de Wolfenbützel, qui visita cet célèbre artiste en 1769, ne récompensa pas avec moins de magnificence l'hommage d'une *Madeleine pénitente*. Peu de peintres ont vu leurs tableaux payés, de leur vivant, un aussi grand prix; et le mérite de la plupart justifie la vogue qu'ils avaient obtenue. Ils sont si nombreux qu'il serait fastidieux de les rappeler tous. Nous avons cité les principaux. Le Musée du Louvre en possède sept : I. *Adam et Eve près de l'arbre de la science du bien et du mal*. II. *La Fille de Pharaon qui fait retirer du Nil le jeune Moïse*. III. *La Chasteté de Joseph*. IV. *Un Ange qui annonce aux bergers la venue du Messie*. V. *La Madeleine dans le désert*. Elle tient un livre; et elle a près d'elle une tête de mort. VI. *Séleucus cédant la couronne à son fils Antiochus*. VII. *Deux Nymphes dansant devant un*

jeune faune qui joue de la flûte. Le même établissement en a possédé onze autres, *Samson et Dalila* ; *des Bergers et des Satyres* ; une *Vénus* ; *Vénus et l'Amour jouant avec des colombes* ; la *Charité romaine* ; une *Femme et deux enfants jouant avec des oiseaux* ; un *Jeune homme qui chante* ; *Repos de la sainte famille* ; *Diane assise à l'entrée d'un bois*, son carquois à ses pieds ; les *Amours de Paris et d'OEnone* ; *Abel tué par son frère et pleuré par Adam et Eve.* Ce dernier tableau a été gravé d'une manière supérieure par Porporate. Tous ont été rendus en 1815. Toutes les productions de ce peintre se font remarquer par un travail extrêmement précieux, mais qui finit par dégénérer en froideur. Son dessin ne manque ni de goût ni d'élégance ; mais il est dépourvu de chaleur et de finesse. La teinte de ses chairs est terne, et ressemble à de l'ivoire ; mais sa composition est bien entendue : ses accessoires sont traités avec soin ; et l'ensemble de ses tableaux est agréable. Au reste, quelle que soit la vogue qu'il ait obtenue de son temps, il ne peut être mis au rang des Mieris, des Gérard Dow, des Vander-Helst, ni même des Teniers et des Van Ostade. Si ces deux derniers ont moins de noblesse, l'imitation de la nature, la vérité, la chaleur, la verve sont poussées si loin chez eux, qu'ils l'emportent, avec tous leurs défauts, sur le style froid et compassé de ce peintre, qui, comme Gérard Dow, n'a pas su racheter l'excès du fini par ces tons chauds, ce coloris tout à-la-fois fin et vigoureux, qui caractérisent les chefs-d'œuvre de ce dernier. Vander-Werf est cependant un des peintres qui font le plus d'honneur à l'école hollandaise. Son

assiduité au travail ruina sa santé ; et il mourut à Rotterdam, le 12 nov. 1722, laissant à sa veuve une fortune très-considérable.—Pierre VANDER-WERF, frère du précédent et son élève, naquit, en 1665, à Kralinggerambacht, près de Rotterdam. Il copia d'abord les tableaux de son frère, qui ensuite lui fit esquisser ses ouvrages. Enfin il se hasarda à travailler d'après lui-même ; et le succès justifia sa tentative. Cependant on doit convenir que ses meilleures productions sont celles que son frère a retouchées. Parmi ses tableaux les plus remarquables, on cite *Trois Petites Filles jouant avec des fleurs* ; une *Sainte Famille*, copiée d'après son frère ; une *Madeleine en prière* ; un *Petit garçon et une jeune fille dessinant d'après la Vénus antique*, etc. Il ressemblait à son frère par la couleur et le fini précieux de ses tableaux ; mais il en différait entièrement par le caractère. Il ne se plaisait que dans les cabarets et les tavernes. Ce genre de vie crapuleux influença sur ses organes : il devint hypocondriaque, et s'imagina que tout le monde cherchait à l'empoisonner. Cette folie le détourna souvent de la pratique de son art ; c'est ce qui a rendu ses ouvrages peu communs. Le Musée a possédé de ce peintre un tableau représentant *Samson et Dalila* qui a été repris par les Prussiens en 1815, et qui différait de celui que son frère avait composé sur le même sujet. Il mourut à Rotterdam en 1718. Il avait épousé, en 1695, Marie Bosman, élève du chevalier Vander-Werf, et qui cultiva la peinture avec quelque succès. P—s.

VANDI (ANDRÉ-JEAN-DOMINIQUE), chimiste, frère de Sante VANDI le peintre, naquit vers l'an 1670 à Bologne, où il mourut le 10 jan-

1763. Il acquit des droits au sur de la postérité par son zèle à rendre l'étude de la chimie, à l'époque où cette science était peu connue, et où l'on ne s'occupait que des arts de l'alchimie. Ses ouvrages
 I. *De Remediis*, etc., *Dissertatio medica-chymica*, Bologne, 1728.
 II. *De auri tincturâ philosophica, ejusque maximâ in morbidis utilitate et præstantiâ*, Bologne, 1728.
 III. *Utilitate et præstantiâ philosophicâ-chymicâ et de necessitate præparandi exercitiâ in laboratorio medico*, *Dissertatio*, etc., Bologne, 1752.
 IV. *De Remediis officinalibus*, Bologne, 1752. UG—1.

VAN DIEVE. Voy. DIVÆUS.
 VANDOEUVREN (GAUTIER), médecin, naquit en 1730, à Philippine, dans la Flandre hollandaise. Après avoir fait son cours d'études à Leyde, il fut reçu docteur en médecine, sous les plus habiles maîtres. Il fut reçu docteur en médecine à Leyde, en 1653, et publia, à cette occasion, un ouvrage sur les intestins de l'homme, où il soutient que le tænia et le strongle sont des vers étrangers au corps humain. Cet ouvrage, qui fixa sa réputation, a été traduit en français. Ayant été élu à une chaire d'anatomie et de chirurgie à Groningue, Vandoeuvren y resta, pour l'inauguration, un grand bruit et beaucoup de rumeurs de nombreux ennemis parmi les médecins. Appelé à Leyde pour y professer la médecine, il y prononça un discours où la science et l'humanité sont animées par l'imagination. Il publia ensuite un Traité des maladies des femmes, qui lui valut beaucoup à sa réputation. Une goutte de goutte, qui se porta à la tête, termina sa carrière le 31 décembre 1783. Z.

VAN DYCK. Voy. DYCK.

VANE (le chevalier HENRI), homme d'état, Anglais, né, au commencement de 1589, d'une famille distinguée, établie dans le comté de Kent, voyagea dans sa jeunesse, et apprit plusieurs langues étrangères. A son retour, le roi Jacques I^{er}. le créa chevalier, et il fut élu membre du parlement par la ville de Carlisle. Son attachement pour la famille royale était si connu, que le roi le nomma trésorier du prince de Galles, son fils (depuis l'infortuné Charles I^{er}.), et Vane continua d'en exercer les fonctions, lorsque ce dernier fut monté sur le trône. Le nouveau roi lui témoigna son estime et sa confiance, en l'envoyant notifier aux États-généraux la mort de son père, et en le faisant entrer dans le conseil privé. Au mois de septembre 1631, il se rendit dans le Nord, comme ambassadeur extraordinaire, pour renouveler le traité d'alliance avec Christian IV, roi de Danemark, et pour conclure un traité de paix et de confédération avec Gustave Adolphe, roi de Suède. Il retourna en Angleterre au mois de novembre 1632; et au mois de mai de l'année suivante, Charles I^{er}., se rendant en Écosse pour être couronné, lui fit l'honneur de s'arrêter à sa terre de Raby-Castle, où il fut reçu avec une grande magnificence. En 1640, Vane fut nommé principal secrétaire d'état. Charles I^{er}. lui accordait une confiance illimitée et le chargeait des affaires les plus importantes. Strafford ayant été nommé baron de Raby, et ayant même dédaigné de porter ce titre pour montrer le mépris qu'il avait conçu pour Vane, auquel il avait été promis, celui-ci lui voua une haine implacable, et se joignit à ses nombreux ennemis, ce qui déterminait le

roi à lui retirer la place de trésorier de sa maison, et même à l'éloigner du poste de premier secrétaire d'état, quoique la patente de cet office fût pour la vie. Le parlement en fit l'un des griefs qu'il invoqua lorsqu'il prit les armes contre Charles I^{er}. Il ne paraît cependant pas que Vane ait eu aucune part à la rébellion, ni qu'il ait accepté aucun emploi sous le parlement, quoique cette assemblée eût exigé que le roi le créât baron du royaume. Avant le meurtre de Charles I^{er}, Vane s'était retiré dans sa terre de Raby-Castle, et ni lui, ni ses fils ne contribuèrent en rien à ce déplorable événement. Clarendon traite Vane très-sévèrement, et il est en effet incontestable que la part active qu'il prit à l'affaire de Strafford fit un tort incalculable à la cause royale. Néanmoins le même écrivain reconnaît que Vane aimait le gouvernement dans l'Église et dans l'état, et qu'il méprisait les rebelles et les moyens dont ils faisaient usage. Il mourut dans sa terre, vers la fin de 1654. D—z—s.

VANE (le chevalier HENRI), fils aîné du précédent, et l'un des enthousiastes les plus turbulents produits par la révolution qui renversa Charles I^{er}, naquit, en 1612. Il fut élevé d'abord à l'école de Westminster, ensuite à l'université d'Oxford; et même, à cette période peu avancée de sa vie, il semble avoir adopté quelques-unes de ces opinions républicaines qui devaient plonger sa patrie dans tous les malheurs de l'anarchie. On assure qu'il voyagea en France, et se rendit à Genève, et qu'à son retour il manifesta une telle aversion pour la discipline et la liturgie de l'Église anglicane, que son père en témoigna un profond mécontentement. Voyant tout ce que

ses principes lui attiraient de lui, le jeune Vane résolut de se rendre en la Nouvelle-Angleterre, qui lui offrit alors de refuge à tous les ennemis de l'Église. Son père s'opposa d'abord à ce projet insensé; mais il sentit ensuite, d'après les conseils du roi, à lui permettre d'y rester quelques ans. Vane avait le dessein de fonder un établissement sur les bords du Connecticut; mais suivant Néal, *histoire de la nouvelle Angleterre*, son arrivée, en 1635, les habitants l'ayant nommé, pour l'année suivante, au gouvernement de l'état, il se décida à rester au lieu d'eux. Néal ajoute qu'il ne fut pas plutôt à la tête des affaires, que sa conduite ne répondit pas à ce qu'on s'était formé de lui, et qu'il parut au-dessous du poste qui lui avait été confié. Comme il était naturellement enthousiaste, il embrasa beaucoup de chaleur les doctrines *antinomiennes* (*Antinomianismes*), et donna de tels encouragements à ceux qui les prêchaient, qu'il exalta leur vanité et leur rancune. L'accroissement de la secte dit parmi le peuple pouvait devenir l'année suivante le renversement de l'Église et du gouvernement; mais le parti sage et modéré n'en prit que des mesures pour que Vane ne fût pas réélu. Mather, auteur de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, parle de lui avec encore plus de mépris, lorsqu'il dit que toutes les habitants de ce pays méprisèrent un corps de nation, l'œuvre de Vane sera une tache qui ne pourront se laver. Enfin, Néal prétend que Vane s'était rendu odieux, qu'il fut obligé de se retirer pendant la nuit de son gouvernement avant la fin de l'année; et il ajoute que lorsqu'il arriva en Angle

t l'instrument des calamités que avait réservées à un peuple en plus corrompu. D'après ces uns, il paraîtrait que Vane fut de r en Angleterre vers 1636. A époque, il semblait un peu u de ses erreurs, et il se à la fille du chevalier Wray. é crédit de son père, il fut nom- l joint du chevalier Guillaume l, dans l'office de trésorier, lucrative et de confiance. Il re- na Kingston-upon-Hull dans le ment de 1640, et parut, pen- quelquel temps, vivre en bonne gence avec le gouvernement; lors des discussions de son père Strafford (Voy. l'art. précé-), ils formèrent tous les deux solution de se venger de l'ou- qu'ils croyaient avoir reçu : en quence, Vane fils, qui avait été chevalier en 1640, se joignit à et à d'autres ennemis de la cour, tribua de tout son pouvoir à malheureuse du comte de Straf- L'acharnement qu'il montrait e ce dernier, et contre le roi, lui tenir la confiance entière des re- , qui ne lui cachèrent aucun de projets. Lorsque la révolte eut é, il adopta les intérêts du par- it avec un zèle fanatique. Il à la chambre des pairs l'accu- a formée contre l'archevêque , et fut nommé ensuite l'un des bres de l'assemblée du clergé. 1642, il figura parmi les com- ires que le parlement envoya inviter les Écossais à venir à ecours, et il fut un des plus zé- romoteurs de la ligue du Cove- , quoiqu'on le considérât, à cet- oque, comme ayant une égale ion pour les principes qu'on y ssait et pour ceux du clergé. Il tribua puissamment, en 1644, à

l'ordonnance du renoncement à soi-même (V. CROMWELL), véritable momerie, qui donna, pendant quel- que temps, de la vie et du relief à la cause des indépendants. Dans le dis- cours qu'il prononça à cette occa- sion, il déclara que, quoiqu'il eût ob- tenu la place de trésorier de la ma- rine avant le commencement des troubles, sans la devoir à la faveur du parlement, il était prêt à la lui résigner, et qu'il désirait que les pro- fits qu'elle produisait fussent em- ployés au soutien de la guerre. L'in- fluence qu'il exerçait le fit choisir, en 1645, pour l'un des commissaires du traité d'Uxbridge et de celui de l'île de Wight, en 1648. Comme il désirait un changement dans le gou- vernement, il fit tous ses efforts pour retarder la conclusion de ce dernier traité et de toute convention avec le roi, jusqu'à ce que l'armée eût pu atteindre Londres. Afin de parvenir à ce but, il amusa le parti du roi par l'offre de tolérance pour la prière commune et pour l'épiscopat. Comme beaucoup d'autres, il ne sut pas prévoir les conséquences des mesu- res qu'il faisait adopter; car il désapprouva fortement les violences que l'armée exerçait contre le par- lement, de même que l'exécution de Charles I^{er}; et il s'éloigna des af- faires pendant ces déplorables évé- nements. Lors de l'établissement de la république, en 1649, il entra au conseil-d'état, et il y resta jusqu'à la mémorable dissolution du parlement par Cromwell, en 1653. On sait avec quel mépris le protecteur traita, dans cette circonstance, les membres du parlement. Il saisit Vane par son manteau, en lui disant qu'il n'é- tait qu'un jongleur (*a juggling fel- low*). Celui-ci avait des principes trop républicains pour se soumettre

à aucune espèce d'autorité ; aussi Cromwell le fit-il sommer, en 1656, de comparaître devant lui en conseil. Lorsqu'il fut arrivé, le protecteur lui reprocha la haine qu'il témoignait pour son gouvernement, ce qui était démontré par la publication d'un pamphlet intitulé : *Question salutaire proposée et résolue*. Vane avoua qu'il en était l'auteur, et ne dissimula pas le déplaisir que lui causait l'état présent des affaires. D'après cette réponse, Cromwell lui enjoignit de donner des garanties pour sa conduite à venir : mais Vane entreprit de se justifier ; et comme il ne réussit pas à convaincre le protecteur, celui-ci le fit enfermer à Carisbrooke, où il fut détenu pendant quatre mois. Cromwell essaya alors d'intimider cet esprit indomptable, en le menaçant de lui faire perdre quelques-uns de ses biens par une procédure légale, ce qui voulait dire en violant toutes les lois ; lui insinuant en même temps que s'il voulait s'unir franchement à son gouvernement, il oublierait ce qui s'était passé, et lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer. Vane fut inflexible, non-seulement pendant la vie d'Olivier Cromwell, mais encore pendant le court règne de Richard, contre lequel plusieurs réunions de républicains furent tenues dans sa maison, près de Charing Cross. Ce fut en vain que les partisans de Richard tentèrent de l'empêcher d'être nommé au parlement de 1659, où il fut élu par le bourg de Whitchurch. Dans cette assemblée, Vane et d'autres républicains firent tous leurs efforts pour renverser le protectorat et les deux chambres, et pour établir une république. Après l'abdication de Richard, le long parlement ayant été rétabli, Vane fut

nommé membre de la commission de sureté et du conseil - d'état, et enfin président du conseil, auquel il proposa une nouvelle forme de gouvernement républicain ; mais il eut le malheur de déplaire à ses amis, qui le confinèrent dans sa maison de Ra-by, au comté de Durham. A la restauration, les mêmes hommes, imaginant qu'il n'avait rien à craindre, d'après la déclaration de Breda, qui n'exceptait du pardon que les régicides, appuyèrent sa réclamation avec tant de force, que les deux chambres firent, à son sujet, une adresse au roi, ce qui équivalait à un acte du parlement. Vane ne crut donc pas devoir s'éloigner ; mais la part qu'il avait prise à l'acte d'accusation du comte de Strafford, et à toutes les mesures violentes qui avaient renversé le gouvernement, et plus que tout cela l'opinion qu'on s'était formée de sa capacité et de son esprit brouillon, décidèrent la cour à le faire comprendre parmi les ennemis les plus dangereux de la restauration. Il fut en conséquence arrêté et traduit en justice, le 4 juin 1661, pour avoir usurpé le gouvernement, et coopéré à la mort de Charles 1^{er}. Il répondit que les membres eux-mêmes du long parlement n'avaient pu le dissoudre, et que, comme il en faisait partie, aucun inférieur ne pouvait le traduire en justice ; ces raisons ne furent pas écoutées : on le déclara coupable, et il fut décapité à Tower-Hill, le 14 juin 1662. Il avait résolu d'adresser un discours aux spectateurs ; mais les tambours, placés sous l'échafaud, se mirent à battre au moment où il allait parler. Il ne s'en émut pas et demanda un peu de silence pour faire ses prières, ce qui lui fut accordé. Lorsqu'il les eut faites et qu'il eut pris congé de ceux qui l'entou-

il voulut dire quelques mots ; le bruit des tambours l'ayant interrompu, il livra sa tête à l'ennemi, et mourut avec tant de gloire, qu'il excita l'intérêt même de ses ennemis, ni son caractère, ni sa conduite. Clarendon le représente comme rempli de dissimulation, mais il vante son esprit, sa sagesse, et surtout son étonnante capacité à découvrir les projets des hommes, tandis qu'il restait pour eux impénétrable et savait se dérober lorsqu'il n'était pas convenable de dévoiler ce qu'il pensait. On le représente comme un homme craintif, qui avait des idées fausses sur la religion. En effet il avait créé une espèce particulière toute négative, et qui tendait à s'éloigner de toutes les opinions admises ; on nomme ces sectaires chercheurs (*seekers*), qu'ils semblaient attendre de nouvelles manifestations plus claires que celles qui avaient inspiré les autres. Baxter appelle *Fanistes* (*Fanists*) leurs réunions, Vane préférait à priait souvent lui-même, avec cette obscurité qu'on retrouve dans tous ses écrits, et qui rend à-peu-près inintelligibles. Il était pour la doctrine de la Providence et pour les idées d'Origen, qui admettait que tous diables et pécheurs seront généralement sauvés. Milton, qui était attaché à la secte des indépendants, opposé à Vane, qui en faisait également partie, un très-beau sonnet auquel il lui dit que la religion en paix soutenue par son bras, elle le reconnaît pour son fils digne éloges de Warton, comment cet illustre poète, ne peut être représenté comme fait sérieusement ;

« car, dit-il, personne ne réunissait à un plus haut degré le fanatisme à la dissimulation, de grands talents à un esprit visionnaire, et le bon sens à la folie. » Vane a publié : I. *Question salutaire proposée et résolue*, etc., 1656, in-4°. Ce pamphlet fut écrit à l'occasion d'un jeûne public, et contenait, dit Ludlow, l'état de la controverse entre les républicains et le roi, la déviation qui avait fait abandonner la cause dans laquelle les premiers s'étaient engagés, et les moyens de réunir tous les partis. II. *Les méditations de l'homme retiré*, ou *le mystère et la puissance de la piété brillant dans le monde vivant*, etc., 1656, in-4°. C'est un Traité plein d'enthousiasme sur la venue du Sauveur pour fonder sur la terre une nouvelle monarchie qui devait durer mille ans. III. *De l'amour de Dieu et de l'union avec Dieu*, 1657, in-4°. Clarendon dit qu'il a essayé de lire ce livre, mais qu'il n'a jamais pu parvenir à le comprendre, et qu'il n'y a pas reconnu la clarté qui se faisait remarquer dans les discours de Vane. IV. *Épître générale au corps mystique de Jésus-Christ sur terre, l'Église universelle de Babylone, qui sont pèlerins et étrangers sur la terre, désirant et cherchant la contrée céleste*, 1662, in-4°. V. *La face des temps, où l'on découvre brièvement par différentes écritures prophétiques, depuis le commencement de la Genèse jusqu'à la fin de la révolution, le commencement, les progrès et la fin de l'inimitié et du combat entre la race de la femme et la race du serpent, jusqu'à ce que la tête du serpent soit écrasée, et que toutes les monarchies du monde éprouvent une ruine totale et irréparable*, etc., 1662, in-4°.

VI. *La cause du peuple établie ; la vallée de Josaphat considérée et ouverte en comparant 2 chron. xx*, avec *Joel III. Méditations sur la vie de l'homme, le gouvernement, l'amitié, les ennemis, la mort*. Vane avait composé dans sa prison cet écrit, qui fut imprimé à la fin de son jugement, en 1662, in-4°.

D—z—s.

VAN EFFEN. *Voy.* EFFEN.

VAN-EUPEN (PIERRE-JEAN-SIMON), né, à Anvers, d'une famille bourgeoise, le 12 novembre 1744, fit ses humanités avec distinction, dans cette ville, et suivit ensuite les cours de philosophie et de théologie à l'université de Louvain. Doué d'un caractère doux et social, d'une élocution facile et de quelque éloquence, il eut de nombreux amis, et s'acquitta une grande réputation comme orateur de la chaire ; mais quoiqu'il parlât correctement le français, il ne prêchait jamais qu'en langue flamande. Successivement professeur au séminaire épiscopal, curé du bourg de Cuntich, chanoine et grand-pénitencier d'Anvers, il se prononça fortement contre les innovations projetées par l'empereur Joseph II. Depuis long-temps en relation avec Vander-Noot, il ne prit néanmoins une part ostensible à la révolution qu'après la victoire remportée par les patriotes sur les Autrichiens, à Turnhout (*Voy.* SCHROEDER, XLI, 246, et VANDER-MERSCH, ci-dessus, p. 432). Il y fut poussé par l'évêque d'Anvers, Nélis, et par l'abbé de Tongerlo. D'abord chargé spécialement de négociations avec la Hollande, puis avec les états de Flandre, il ne tarda pas à devenir secrétaire des états de Brabant et du congrès souverain. Il fut, pour ainsi dire, l'âme de la faction aristocratique ; et

son habileté triompha des entreprises du duc d'Ursel, du comte de La Mark, de Vonck et de Vander-Mersch, pour faire prévaloir les principes de la démocratie. Il eut une grande part au rejet des propositions pacifiques de l'empereur Léopold. Cependant il dut bientôt s'apercevoir qu'il était dupe du cabinet prussien, et que les Pays-Bas repasseraient sous la domination autrichienne. Il s'enfuit précipitamment de Bruxelles, à l'approche du vainqueur, vers la fin de novembre 1790, et se retira dans la Hollande. Cédant au vif désir de revoir sa patrie, il y revint aussitôt que les Français en eurent fait la conquête, en 1794 ; mais sa présence alarma l'ombrageuse police des représentants du peuple en mission à Bruxelles. Il fut arrêté comme otage, avec plusieurs notables citoyens, et conduit à la citadelle de Lille, pour répondre de la contribution de guerre de huit millions de francs à laquelle on avait assujéti la ville d'Anvers. Il fut ensuite transféré, sous divers prétextes, à Paris, puis à Bicêtre, d'où il ne sortit que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Las enfin d'une dangereuse célébrité, Van-Eupen se retira dans le village de Zutphaas, près d'Utrecht. Il y remplit, pendant l'espace de dix années, les fonctions sacerdotales, et mourut le 14 mai 1804. Il n'a fait imprimer d'autres ouvrages que les actes émanés du congrès souverain de la Belgique, en 1790. On a débité, sur les prétendues galanteries de Van-Eupen et sur son goût pour l'*illumination*, beaucoup de fables puisées dans un libelle calomnieux : les *Masques arrachés*, publié par Beaunoir, sous le nom de *Jacques Lesueur*, Amsterdam (Bruxelles), 1791, 2 vol. in-18. Dans quelques

phies, on imagine de le faire
ir et mourir à la Guyane, en
ST—T.

✓ EYCK ou JEAN DE BRU-
✓oy. EYCK.

✓ GALEN. ✓oy. GALEN.

✓ GEUNS. ✓oy. GEUNS.

✓N-GOYEN (JEAN), paysagiste
leur à l'eau-forte, naquit à Ley-
596. Son père, amateur très-
ué de cette ville, fut le premier
urager ses dispositions, et lui
successivement pour maîtres
me Geeritz et Isaïe Van den

Le jeune Van-Goyen se fit
connaître par des productions
mirent au rang des meilleurs
gistes de son temps et de son
des compositions ont un cachet
ulier : elles représentent ordi-
nent des rivières avec de petits
x de pêcheurs ou des barques
es de paysans revenant du
é. Ses fonds laissent toujours
voir un village ou un petit
. Sa touche est facile et expédi-
son travail est peu chargé,
qu'il ne faisait rien que d'après
. Le seul défaut qu'on repro-
ses tableaux, c'est d'être un
is, ce que l'on attribue à l'u-
lu bleu de Harlem, employé
mment à cette époque. Vau-
a gravé à l'eau-forte, d'a-
ies compositions : I. Un *Joli*
age avec fabriques et un bac
rivière, près d'aborder. II.
utre *Paysage orné de petites*
nières et traversé par un ruis-

On reconnaît dans ces deux
pes, qui sont de la plus grande
; une touche facile et moelleuse.
usée du Louvre possède deux ta-
x de ce maître : I. La *Vue d'un*
ge sur le bord d'un canal. On
ur la rivière un bateau à voiles
s bestiaux que l'on passe dans

un bac. II. Une *Marine*. Van-Goyen
mourut à la Haye, en 1656. Son
portrait a été gravé dans la manière
noire par C. de Moor. P—s.

VAN-HELMONT (SEGRES JAC-
QUES), peintre, né à Leyde en
1683, fut élève de son père Mathieu
Van-Helmont, connu par de char-
mants tableaux représentant des bou-
tiques, des laboratoires de chimistes,
des marchés à l'italienne, et dont
Louis XIV appréciait infiniment les
ouvrages. Jacques était si délicat
quand il vint au monde, que l'on
craignit long-temps pour ses jours.
Malgré la faiblesse de sa santé,
il se livra avec tant d'assiduité à l'é-
tude de son art, qu'ayant eu le
malheur de perdre son père, dans
un âge encore tendre, il se trouva
en état de suivre, sans aide, la car-
rière qu'il avait dessein de parcourir.
Ses ouvrages obtinrent une grande
vogue; et, surmontant les maux dont
il était accablé, il travailla avec
une ardeur qui finit par abrégér
ses jours. Doué d'un véritable gé-
nie, sa composition est pleine d'es-
prit et de noblesse, la marche
de ses idées grande et lumineuse, et
son dessin correct. Le rang qu'il
tient dans son école est justifié par
les ouvrages qui ornent plusieurs
des églises de la Flandre. Tels sont,
dans l'église de Sainte - Gudule de
Bruxelles, la *Profanation du Saint*
Sacrement, tableau capital; dans
l'église des Carmes non réformés,
le *Sacrifice d'Élie*; à l'Hôtel-de-
ville, le *Peuple d'Israël portant ses*
bijoux au grand-prêtre Aaron pour
faire le Veau-d'Or; grande compo-
sition faite à l'occasion du jubilé de
1720; le *Baptême de Clovis*, vaste
tableau placé au maître-autel de la
paroisse de Wambéké, située en-
tre Bruxelles et Alost; etc. Van-

Helmont, épuisé par ses travaux, mourut à Bruxelles le 21 août 1726, âgé de quarante-trois ans P—s.

VAN HELMONT. Voy. HELMONT.

VAN-HELT STOCCADE (NICOLAS), peintre, naquit à Nimègue, en 1614. Comme il avait épousé la fille de David Ryckaert le vieux, son beau-père le décida à selivrer à la peinture, et l'instruisit avec un soin extraordinaire. Aussitôt que Stoccade se crut capable de tirer un parti avantageux de ses talents, il se rendit à Rome, où il se perfectionna dans le dessin ; il alla ensuite à Venise étudier la couleur des habiles maîtres de cette école. A son retour d'Italie il s'arrêta quelques années en France, où ses ouvrages furent recherchés, et où il obtint le titre de peintre du roi. Ses tableaux sont rares dans son pays ; la plupart sont à Rome et à Venise, où il a long-temps résidé. Leur mérite et leur rareté les font particulièrement rechercher en Angleterre. Ses compositions historiques sont ordinairement de vaste dimension. Son pinceau est libre et fier ; sa couleur d'une grande douceur : il montre un caractère original dans l'expression des divers sentiments de l'ame, et il sait s'écarter avec esprit de la route battue. Ainsi, dans son tableau d'*Andromède*, au lieu de la représenter saisie de terreur à l'aspect du monstre, il la montre rougissant de se voir exposée toute nue aux regards de Persée. Ce tableau, ainsi que ceux de *Clélie* et de *Joseph* distribuant le blé aux peuples de l'Égypte, sont deux ouvrages capitaux, que vantent tous les écrivains de son pays. Il peignait le portrait avec une même supériorité. La reine Christine de Suède, le roi d'Angleterre Charles

Ier., le duc de Brandebourg et le prince d'Orange achetèrent à l'envi les ouvrages de ce peintre. P—s.

VAN HEURN (JEAN). Voy. HEURNIUS.

VAN-HOECK (JEAN), peintre d'histoire, né à Advers en 1600, fut élève de Rubens, qu'il égala presque en renommée et en honneurs. Il avait reçu une excellente éducation ; et les mêmes goûts lièrent d'une étroite amitié le maître et le disciple. Déjà connu comme un artiste habile, Van-Hoeck voulut voir l'Italie. Arrivé à Rome, il avait résolu de ne point se faire connaître : mais ses ouvrages le décelèrent malgré lui ; et les prélats les plus distingués recherchèrent avec empressement la société d'un homme dont le savoir n'était pas moins remarquable que son talent comme peintre. Il fut également admis dans la plupart des académies de belles-lettres de Rome. Le pape chercha à le fixer près de lui ; mais Van-Hoeck ne put résister aux instances de l'empereur Ferdinand II, qui l'appelait à sa cour. Il se rendit près de ce prince, et bientôt il ne put suffire aux ouvrages qui lui furent demandés. Les princes et les principaux personnages lui confièrent leurs portraits. La plupart des électeurs l'appellèrent auprès d'eux : Ferdinand II lui permit de se rendre à leurs demandes, et il exécuta pour eux plusieurs ouvrages du premier mérite. Il est peu d'artistes qui, de leur vivant, aient obtenu plus de gloire et de considération. Mais tous ces succès ne purent le détourner du désir de revoir sa patrie. Il y revint à la suite de l'archiduc Léopold, qui le décora du titre de premier peintre des princes. Parmi ses tableaux les plus renommés, on cite celui qui représente

foulant les vices à ses embrassant la Prudence ; ist mort , entre la Vierge , an et la Madeleine , qu'il our l'église de Notre-Dame ies. Quant à ses portraits , dait comme des morceaux et dignes de Van Dyck Duc Albert , et de la Prin-ibelle , son épouse. Les ta-l'histoire de cet artiste of-: belle ordonnance et un des-li de finesse : la couleur en reuse et naturelle , et la dé- du pinceau n'y affaiblit ja- vigueur de ses grandes com- s. Enfin le plus bel éloge nisse faire de lui , c'est qu'il int indigne , dans plusieurs d'être comparé à Rubens. e du Louvre a possédé de ce le portrait équestre de l'ar- Léopold Guillaume , qui a du à l'Autriche en 1815. eck mourut à Anvers , en - Robert VAN-HOECK , que oit parent du précédent , à Anvers en 1609. Il pei- ec un talent incontestable mpements d'armées , des s , des Attaques , etc. Ce : le mérite de ses ouvra- st une grande finesse de tou- re couleur excellente , une correction de dessin , et une variété de sujets et de com- is. On admirait , dans l'église baye de Saint-Vinox , à l'en- en dehors du chœur , douze x représentant les Apôtres , le fond de chaque tableau le e du saint personnage. Le Mu- Louvre a possédé deux ta- de ce maître , représentant une Flandre et un Hiver. Ils ont us à l'Autriche , en 1815. Van- quoique peintre , obtint par

d'autres connaissances la confiance de ses concitoyens. Il fut choisi par eux pour exercer la charge de contrôleur des fortifications dans toute la Flandre. P—s.

VAN-HOOREBEKE (CHARLES- JOSEPH) , né à Gand le 24 septem- bre 1790 , fut doué , malgré la fai- blesse de sa constitution , d'une gran- de ardeur pour la botanique et la science du pharmacien , dans lesquel- les il se distingua de bonne heure. Il obtint de grands succès , et fut admis à l'institut des Pays - Bas. Il est au- teur de l'Herbier de la Flandre occi- dentale , que possède aujourd'hui la société d'agriculture et de botanique de Gand , lequel renferme plus de trois mille plantes spontanées , et de- vait servir à la rédaction de la Flore belge , pour laquelle Van-Hoore- beke prépara d'immenses maté- riaux demeurés inédits. En recon- naissance de ce travail et des soins qu'il donna à l'établissement du jardin botanique de Gand , ses concitoyens lui ont dédié , sous le nom de *Hoorebekia chilensis* , une plante originaire des Cordillères du Chili , qui a fleuri pour la première fois en Europe , au mois d'août 1816. Van- Hoorebeke était aussi modeste qu'ins- truit. Il se fit distinguer par une rare sagacité et une infatigable persévé- rance. Il est mort dans sa ville nata- le , le 25 juillet 1821. T. D. B.

VAN HORN. Voy. HORN.

VAN-HUGTENBURG (JEAN) , célèbre peintre de batailles , naquit à Harlem , en 1646. L'amitié d'en- fance qui le liait avec Jean Wyck , son compatriote , décida de sa voca- tion pour la peinture. Son frère Jac- ques , élève de Berghem , qui résidait à Rome , l'appela près de lui , et di- rigea ses études. Une mort prématu- rée lui ayant enlevé cet appui , il so

détermina à venir à Paris, où il entra chez Vander Meulen, qui se plut à l'initier dans tous les secrets de son art. En 1670, il retourna en Hollande, où sa réputation l'avait devancé; et tous les amateurs voulurent enrichir leurs cabinets de ses ouvrages. En 1710, le prince Eugène le prit à son service, et lui envoyait exactement les plans des sièges et des batailles qu'il dirigeait, et les accompagnait d'observations écrites de sa propre main. L'artiste exécutait d'abord les tableaux d'après ces plans et ces dessins, et les rectifiait ensuite d'après les entretiens et les observations du prince, qui se plaisait à l'honorer de ses fréquentes visites. Les tableaux qu'il a peints de cette manière ont quatre pieds de haut sur cinq de large, et ont été gravés en partie dans la description des batailles du prince Eugène et du duc de Marlborough. On lui demandait de toutes parts des copies de ces tableaux, qu'on lui payait fort cher; et celles qu'il a retouchées de sa main ont un grand mérite. Cet artiste, doué d'un génie réel et d'une instruction agréable et variée, sait rendre avec vérité les différentes affections de l'ame, qui expriment le désespoir, la douleur, l'épouvante et la rage des combattants. Il sait donner aux divers peuples qu'il introduit dans ses tableaux leur physionomie propre. Il avait étudié les accidents de la guerre, et il les rend avec exactitude. Sa couleur est belle et vigoureuse; son dessin toujours conforme à la nature, dont il ne s'écartait jamais. Quelques-uns de ses tableaux ne le cèdent en rien pour le flou et la vapeur à ceux de Wouwermans. Cet artiste mérite aussi un rang distingué parmi les graveurs tant à l'eau-forte et au bu-

rin qu'en manière noire. Il a surtout gravé un grand nombre de pièces dans le premier genre, d'après ses propres compositions, et d'après Vander Meulen. C'est en 1725 que parut, à la Haye, la description des différentes actions militaires du prince Eugène, avec des explications historiques par J. Dumont, et *dépeintes et gravées en taille-douce, par le sieur Jean Van-Hugtenburg*. Cependant cet ouvrage, tout curieux qu'il est, n'est pas en ce genre la meilleure production de l'artiste: on estime davantage ses eaux-fortes; elles sont rendues dans un style spirituel et avec une grande liberté de main. Ses gravures en manière noire sont moins recherchées à cause de la difficulté de trouver de bonnes épreuves. Ses estampes sont marquées de différentes manières: tantôt il les signait de son nom, tantôt des initiales J. V. H., tantôt du chiffre H. B. entrelacé. Parmi ses eaux-fortes, les plus remarquables sont: I. *Quatre beaux paysages montagneux, ornés de figures*. II. *Un combat de cavalerie, et dans le lointain une grande bataille, d'après Vander Meulen*. III. *Vue de Lille environnée de l'armée française, en 1667, d'après le même*. IV. *Une grande bataille entre les Allemands et les Français, en Italie*. V. *Le Grand marché aux chevaux dans une ville de Hollande*. Ces deux dernières pièces, d'après Hoogstraten, gravées à l'eau-forte et terminées au burin, sont capitales. Cet artiste résidait ordinairement à la Haye, où il faisait un commerce très-lucratif de tableaux; mais peu de temps avant sa mort, arrivée en 1733, il revint à Amsterdam, où il mourut chez sa fille à l'âge de quatre-vingt-sept ans. P-s.

N HUYSUM. Voy. HUYSUM. NIÈRE (JACQUES), poète latinquit le 9 mars 1664, à Causliocèse de Béziers, d'une faiole. Ses parents, préférant à autre avantage une vie douce quille, habitaient une campai ils n'étaient connus que par ienfaisance. La vue continuelle autés de la nature dut éveiller ne heure son imagination, et bua sans doute à tourner ses vers la poésie pastorale. Cepenl avait si peu d'aptitude pour sification, qu'il pria son réle le dispenser d'une tâche inut dont la difficulté le rebutait. t le P. Joubert (V. ce nom), on a des *Dictionnaires* clasestimés. Ce professeur l'oblie vaincre sa répugnance, et par ses conseils à triompher tacles qui lui paraissaient insuribles. Après avoir terminé ses ; Vanrière embrassa la règle de Ignace, et professa successiveles humanités et la rhétorique divers collèges de l'institut. Il ita de ses supérieurs la permisaller prêcher l'évangile dans des ; mais il ne put l'obtenir. Il déjà connu par un petit poème s étangs (*Stagna*) : ceux qu'il a sur le colombier (*Columba*), la vigne (*Vitis*), et le pota*Ollus*), ajoutèrent à sa répu1. Encouragé par le succès de puscules, il conçut le projet de fondre et de les réunir dans un ouvrage, qui contiendrait la iption de la vie et des travaux hamps. C'est ce qu'il exécuta le *Prædium rusticum*, poème lequel, de l'aveu des meilcritiques, le P. Vanrière s'est oché de Virgile autant qu'il est is à un moderne d'en appro-

cher en latin. La publication de ce poème excita le plus vif enthousiasme pour l'auteur ; mais il n'aurait peut-être jamais joui de toute sa gloire sans une circonstance fâcheuse qui le força d'aller à Paris. M. de La Berchère, archevêque de Narbonne, cédant aux instances de Vanrière, avait légué sa riche bibliothèque aux Jésuites de Toulouse. Ses héritiers attaquèrent le legs ; et l'affaire ayant été renvoyée au conseil-d'état, Vanrière fut chargé du rôle de solliciteur. Dans son voyage, il reçut des honneurs réservés d'ordinaire aux princes. L'académie de Lyon vint le recevoir en corps à l'entrée de la ville. Pendant son séjour à Paris, il fut constamment l'objet des attentions les plus délicates ; mais elles durent quelquefois faire souffrir sa modestie. Lorsqu'il se rendit au collège de Louis-le-Grand, les leçons furent suspendues ; et le P. Porrée (V. ce nom), sortant de sa classe avec ses élèves, leur dit : « Venez voir le plus grand poète de nos jours. » Titon du Tillet (V. ce nom) lui dit : « Mon père, j'avais besoin de donner sur notre Parnasse un compagnon au P. Rapin ; que je vais lui faire de plaisir de lui en donner un tel que vous ! » La visite qu'il fit à la bibliothèque royale fut consignée sur les registres de l'établissement. Les ministres, les princes, le roi lui-même, s'empressèrent de rendre hommage à son talent ; enfin on fit frapper en son honneur une médaille portant au revers ces mots : *Ruris opes et deliciae* (1). Malgré la protection du cardinal de Fleury, qu'il avait sollicitée par une Épître ingénieuse, le P. Vanrière perdit son

(1) Elle est figurée dans le *Museum Massuchelianum*, II, pl. 169.

proès ; mais il obtint une pension pour l'aider à continuer son Dictionnaire français-latin, auquel il travaillait depuis vingt ans, et qui devait former 6 vol. in-fol. L'âge n'avait point ralenti son ardeur pour l'étude ; il dormait peu, et malgré ses occupations multiples, il trouvait le moyen de consacrer douze à quatorze heures par jour à son grand ouvrage. A la suite d'une courte maladie, la mort l'enleva le 22 août 1739, à soixante-seize ans. Il y en avait plus de quarante qu'il habitait Toulouse, ou la campagne que les Jésuites possédaient près de cette ville. « Le P. Vanière, dit son biographe (2), avait une taille haute et » sans grâce, un extérieur négligé, » des manières embarrassées. Une » physionomie qui laissait entrevoir » moins de finesse que de candeur, » une conversation plus sensée qu'agréable, presque timide et sans » saillies, cachaient l'auteur élégant et » châtié. Sa modestie ne contribuait » pas à le faire découvrir : il semblait » ignorer ses talents. » Le principal titre littéraire de Vanière est le *Prædium rusticum*. Les dix premiers livres furent imprimés à Paris, en 1710, in-12 ; mais il ne parut complet qu'en 1730, Toulouse, in-12, fig. Parmi les éditions de ce poème, on distingue celles de Paris, 1756, in-12 ; ibid., Barbou, 1774, petit in-8° ; et ibid., 1786, in-12, précédée d'une *Vie* de l'auteur, en latin. Le *Prædium rusticum* a été traduit en français, sous le titre d'*OEconomie rurale*, par L. Et. Berland d'Halouvry, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Il en existe une autre traduction par Ant. Le Camus, in-

sérée dans le *Journal économique*, ann. 1755 et 1756. Ce poème est divisé en seize livres. Dans le premier, l'auteur traite du choix et de l'achat de la ferme ; dans le second, des qualités qu'il faut chercher dans ses serviteurs. Les deux suivants sont consacrés aux soins des troupeaux ; le cinquième et le sixième aux arbres ; le septième et le huitième aux travaux annuels de la campagne ; le neuvième contient le potager ; le dixième et le onzième la vigne et l'art de faire le vin ; le douzième, la basse-cour ; le treizième, le colombier ; le quatorzième, les abeilles (Arthur Murphy (*Voy.* ce nom) en a donné une imitation en vers anglais), le quinzième, les étangs ; et le seizième, la garenne et le parc. C'est moins un poème, dit un critique, qu'une suite de petits poèmes charmants. On peut reprocher à l'auteur quelques fautes de goût, des épisodes déplacés, surtout dans un ouvrage destiné à faire aimer la campagne ; mais la douceur et la grâce du style, le charme des descriptions en feront toujours les délices des amateurs de la poésie latine. On a quelquefois appelé Vanière le *Virgile de la France*, et il mérite à quelques égards ce titre glorieux ; mais il n'approcha jamais de la précision et surtout de l'exquise sensibilité du chantre de Mantoue. « Vanière est plus abondant que » Virgile ; Virgile est plus rapide » que lui. Le poète romain est » plus agréable dans les détails » arides, que le poète toujours sain » dans les objets les plus riants. » Celui-ci exprime quelquefois plus saignement les objets les plus poétiques ; l'autre revêt de la plus » belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une » profusion souvent mal-entendue ;

(2) Le P. Théod. Lombard, son élève, et qu'il était associé pour la rédaction de son *Grand Dictionnaire*, resté inédit.

aire dans l'autre une écono-
tousjours pleine de goût. Enfin
ouve plus de variété dans le
terrain qu'a défriché Virgile,
ans l'espace immense que Va-
a cultivé. » Tel est le juge-
e l'abbé Delille porte de Va-
lans la Préface de sa traduc-
s Géorgiques. Outre un *Dic-
ium poeticum*, Lyon, 1710,
1740, in-4°, dont on a fait
égé pour le mettre à la portée
amençants, on doit encore au
ière plusieurs poésies fugiti-
ueillies à Toulouse, en 1730,
sous le titre d'*Opuscula*. Ce
contient neuf Églogues sur
et les obligations qu'elle im-
des Lettres, des Odes, une
utres sur la mort d'Henri IV,
e de Goudelin (*V.* ce nom,
, 168-69) poète languedo-
les Épigrammes, des Hym-
des Épitaphes. Le P. Lom-
publié la *Vie* de Vanière,
in-8°; on en trouve l'ana-
ns les différents journaux de
e année. Son portrait a été
plusieurs fois format in-12.
NIÈRE, neveu du précédent,
à Paris, en 1768, a pu-
I. *Nouveaux amusements*
ies, 1755, in-12. II. *Tra-*
des Odes d'Horace, 1761,
III. *Cours de latinité*, 2 vol.
IV. Deux *Discours*, l'un sur
tion, et l'autre sur *l'art et*
essité d'apprendre aisément
que latine. W—s.

NINA D'ORNANO. *Voyez*
ETRO.

VINI (LUCILIO) naquit à
ano, dans la terre d'Otrante,
sime de Naples, sur la fin de
Son père était fermier ou int-
de don François de Castro,
à Taurozano. Après ses pre-

mières études, Vanini fut envoyé à
Rome, pour y étudier la philosophie
et la théologie. Il nous apprend lui-
même qu'un de ses maîtres, le carme
Jean Bacon, *lui enseigna à ne ju-
rer que par Averroès*. De Rome, il
se rendit à Naples, et y continua sa
philosophie, s'occupant en même
temps de médecine et d'astronomie.
Il ne tarda pas à se livrer à l'étude
de la théologie scolastique, dont il
ne fait pas grand cas dans ses ou-
vrages. Dès qu'il eut été promu au
sacerdoce, il s'adonna à la prédi-
cation, dans laquelle il se vante d'a-
voir réussi, mais qu'il ne pouvait
cultiver à cause de ses travaux et de
ses courses. Il paraît que, dans ce
temps-là, il étudiait le droit civil et
le droit canon, puisqu'il prit dans
la suite le titre de docteur *in utroque*
jure. Son ardeur pour les sciences le
fit aller à Padoue, où il séjourna
quelques années, repassant tout ce
qu'il avait appris, *se perfectionnant*
dans tous les genres d'érudition, et
menant une vie qui approchait de
la misère. Ses auteurs favoris étaient
Averroès, Cardan, Pomponace, et
surtout Aristote, qu'il appelle *le dieu*
des philosophes, le dictateur de la
sagesse humaine, et le souverain
pontife des sages. Lorsque Vanini
eut achevé ses études, il retourna
à Taurozano, pour mettre ordre à
ses affaires et se disposer à répand-
re sa doctrine. Il fit le voyage de
Naples, et y forma, dit-on, l'é-
trange dessein d'aller prêcher son
athéisme dans le monde, avec onze
ou treize de ses camarades. C'est le
P. Mersenne et le P. Garasse qui nous
l'apprennent. Ces deux religieux pré-
tendent même que Vanini en fit l'a-
veu devant le parlement de Toulouse.
Mais cet aveu ne paraît pas vraisem-
blable, parce que le président Gra-

mond, qui était présent, n'en parle pas, et parce que le jésuite donne onze associés à Vanini, et que le minime lui en accorde treize. Quoi qu'il en soit, à son départ pour la France, Vanini quitta son nom de Lucilio, et se fit appeler Jules-César. Nous remarquerons ici avec Garasse, que ce misérable changea de nom trois ou quatre fois, à mesure qu'il gagnait du pays : « Car étant » en Gascogne, ajoute le jésuite, il » se faisait nommer le sieur Pom- » peio, et par les noblesses, on ne » le connaissait point sous autre ti- » tre. En Hollande, il s'appelait Ju- » lio-Césaire; à Paris, lorsqu'il vou- » lut imprimer, il se qualifia du » nom de Julio-Césaire Vanino; à » Lyon, imprimant son Amphithéa- » tre, il ajouta *Taurizano*. En som- » me, étant à Toulouse, devant sa » prise, durant qu'on lui fit son » procès, il s'appela le sieur Lu- » cilio (1). » Jean-Maurice Schramm a tracé son itinéraire avec la plus grande exactitude; nous ne pouvons mieux faire que de le suivre. Après avoir traversé une partie de l'Allemagne, Vanini s'avança jusqu'en Bohême, où il entra en discussion avec un anabaptiste dans la bouche duquel il met cette incartade que, *les chrétiens disputaient entre eux sur des articles de néant (de land caprina)*. Il parcourut ensuite le reste de l'Allemagne, les Pays-Bas, et s'arrêta à Amsterdam, où il eut plusieurs disputes avec un athée. Il partit pour Genève, contestant partout sur sa route, et plus encore à son arrivée dans cette ville. Ne se croyant pas en sûreté à Genève, il alla dogmatiser à Lyon; mais la peur du fagot le força de se rendre à

Londres, en 1514; il s'y attira, à ce qu'il dit, la persécution des protestants. On le tint en prison, où il demeura quarante-neuf jours, bien préparé à recevoir la couronne de martyr, pour laquelle il soupirait avec toute l'ardeur imaginable (2). On le tira de prison; il repassa la mer, et reprit le chemin d'Italie. Gènes lui parut propre à recevoir ses leçons; il s'y fixa et y prit des écoliers de toute condition, et pour plusieurs sciences; mais il ne tarda guère à y soulever tout le monde contre lui par ses impiétés. Il revint à Lyon; et pour se mettre à couvert de la persécution, il publia son *Amphithéâtre*, sous prétexte de réfuter les erreurs de Gardan. Cette précaution ne le rassura pas: il retourna en Italie, d'où il revint presque aussitôt en France. Il se retira dans la Gascogne et s'y fit religieux; mais on ne sait dans quel couvent. Il est curieux d'entendre le P. Garasse raconter les manœuvres hypocrites de Vanini pour empêcher qu'on ne pénétrât ses véritables sentiments. « Quelles » protestations est-ce qu'il ne fait de » bon et religieux catholique? quelles » injures ne dit-il contre les libertins? » quelles louanges ne donne-t-il aux » pères de notre compagnie, comme » aux plus vaillants champions de » l'univers, à son dire, pour ter- » rasser cet horrible monstre de » l'athéisme? Étant à Toulouse, » et rodant en Gascogne, devant » qu'on eût découvert sa malice, » quelles paroles saintes et sacrées, » quels propos douilletts et sucrés ne » tenait-il? Combien de confessions » a-t-il faites dans nos églises mê- » mes? Quelles prédications a-t-il » perdues dans Toulouse? Combien

(1) *Doctrine curieuse*, pag. 1024.(2) *Amphitheatrum*, pag. 118.

» de fois est-il venu voir et visiter nos pères pour leur demander des cas de conscience ? Le tout couvert d'une lâche hypocrisie... Mais aussitôt que ce méchant homme fut découvert, il se porta à une rage désespérée. » Ces paroles du jésuite Garasse, et quelques autres données, nous font un peu deviner à quel ordre religieux appartient Vanini. Mersenne et Patin disent qu'il fut chassé du couvent à cause de ses mauvaises mœurs et parce qu'il se livrait à un vice *trop commun dans son pays*. Après son expulsion, il se réfugia à Paris, et s'introduisit chez le nonce du pape, Roberto Ubaldini, évêque de Poltino, qui lui ouvrit sa riche bibliothèque et lui fournit les moyens de lire les ouvrages des athées et des incrédules, dont il fit un si triste usage. Cependant il continuait son apostolat avec un zèle digne d'une meilleure cause. Il séduisit beaucoup de jeunes gens, des médecins et des poètes. Il faut qu'il ait fait bien des progrès, puisque le P. Mersenne porte le nombre des athées qui se trouvaient dans la capitale, à plus de cinquante mille. Vers le même temps, il devint aumônier du maréchal de Bassompierre, dont il recevait deux cents écus de pension, et à qui il dédia ses *Dialogues de la nature*. Un de ses historiens remarque qu'il ne fut point content de ce poste, qui l'obligeait à être réglé, et qu'il aimait mieux courir et dogmatiser (3). Il quitta Paris, en 1617, dans le temps même que la Sorbonne censurait son dernier ouvrage, et se retira à Toulouse. Il fit dans cette ville ce qu'il avait fait ailleurs, dogmatisa et pervertit tous ceux qui entretenaient des relations avec lui. Il

professa la médecine, la philosophie et la théologie avec ses principes et sa méthode ordinaires. On prétend qu'ayant été chargé de l'éducation des enfants du premier président du parlement de Toulouse, il donna de l'ombrage au procureur-général, qui le déféra à la cour, et poursuivit sa condamnation avec beaucoup d'acharnement. Il fut arrêté en nov. 1618. Bien que les ouvrages de Vanini aient été produits au procès, on sait, par l'aveu presque unanime des contemporains les plus dignes de foi, que ces pièces ont moins contribué à le perdre que les discours impies dont il fut accusé par un gentilhomme qui faisait profession de piété, et auquel on accorda une entière croyance. Le parlement était sur le point de l'élargir à cause de l'ambiguïté des preuves, dit le président Gramond (4), lorsque le sieur de Francon déposa que Vanini avait souvent révoqué en doute l'existence de Dieu et tourné en dérision les mystères les plus augustes de la religion. On confronta l'accusé et le témoin, qui soutint ce qu'il avait avancé. Garasse ajoute qu'il y eut d'autres dépositions secrètes, conformes à celles de Francon. Interrogé, à l'audience, sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, Vanini répondit qu'il adorait avec l'Église un Dieu en trois personnes, et que la nature démontrait évidemment l'existence de la divinité. Ayant, par hasard, aperçu une paille à terre, il la ramassa, et, étendant la main, il dit à ses juges : *Cette paille me force à croire qu'il y a un Dieu*; et il ajouta : *Le grain jeté en terre semble d'abord détruit et commence à blanchir; il devient vert et*

(3) Durand, *Vie de Vanini*, pag. 54.

(4) *Historia Gallia ab excessu Henrici IV*, lib. 3.

sort de la terre ; il croît insensiblement ; les rosées l'aident à s'élever, la pluie lui donne encore plus de force ; il se garnit d'épis dont les pointes éloignent les oiseaux ; le tuyau s'élève et se couvre de feuilles ; il jaunit et s'élève plus haut ; peu après il commence à baisser jusqu'à ce qu'il meure ; on le bat dans l'aire, et la paille ayant été séparée du grain, celui-ci sert à la nourriture des hommes ; celle-là est donnée aux animaux, créés pour l'usage de l'homme. D'où il conclut que Dieu est auteur de toutes choses. Pour répondre à l'objection qu'on aurait pu faire, que la nature est la cause de ces productions, il reprit ainsi : Si la nature a produit ce grain, qui est-ce qui a produit l'autre grain qui l'a précédé immédiatement ? Sice grain est aussi produit par la nature, qu'on remonte à un autre, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au premier, qui nécessairement aura été créé, puisqu'on ne saurait trouver d'autre cause de sa production ; et par là il renforça sa première conséquence, que puisque la nature ne peut être la cause de rien, c'est Dieu qui est la cause de tout. Le président Gramond n'hésite point à déclarer que Vanini n'était point persuadé de ce qu'il disait, et qu'il ne disconrait ainsi que par vanité ou pour échapper au supplice. La procédure dura six mois ; et Vanini fut condamné, à la pluralité des voix, à avoir la langue coupée et à être pendu et brûlé. Aussitôt que la sentence fut prononcée, il leva entièrement le masque, et abjura tout sentiment de religion. Pendant que son procès s'instruisait, il se confessait et communiait souvent ; mais dès que le procès fut terminé, il ne voulut point entendre

parler de confession, et rejeta obstination le ministère d'un confesseur, qui était venu pour l'exherciser. Gramond assure qu'il repoussa le confesseur, en disant : *Jésus su cruce, et moi je meurs intré*, ce qui est dénué de vérité, suivit le docte magistrat, Vanini étant *comme une bête et comme un homme*. D'un autre côté, le jésuite Gramond raconte que lorsqu'on exigea de Vanini qu'il demandât pardon à Dieu, au roi et à la justice, conformément à l'usage, ce misérable répondit : *Pour Dieu, je n'en crois rien ; pour le roi, je ne l'ai point offensé ; pour la justice, que les diables portent, si toutefois il y a des diables au monde ;* qu'étant sur le gibet, il proféra encore trois ou quatre autres notables impiétés, et mourut en 1619. Le *Mercurius Gallicus* rapporte en substance ces dernières paroles ; mais il ne dit pas sur toutes les circonstances du procès et de la mort de Vanini avec Gramond et Garasse, ni avec Mersenne. Il est presque impossible de savoir au juste ce qui passa dans ce tragique événement ; cause de l'éloignement ou de la réconciliation de ceux qui en ont parlé. Vanini fut supplicié sur la place Saint - Étienne, à Toulouse, le 27 février 1619. Ses écrits sont : *I. phitheatrum aeternæ Providentiæ divino-magicum, christiano-juridicum, necnon astrologo-catholicum adversus philosophos, atheos, magicos, peripateticos et stoicos*, Lyon, 1615, in-8°, avec app

(5) Quelques écrivains rapportent, que Vanini fut détaché de son supplice, et que le religieux qui l'exhercisa lui ayant dit alors : Vous reconnaissez-vous Dieu, puisque vous l'invoquez, il répondit : *c'est une façon de parler*. Balzac dit qu'il coupa la langue dans la prison. Voy. le p. 123, éd. de Courbe.

à privilège. Ce livre est extrê-
rare. Le corps de l'ouvrage est
osé de trois cent trente-six pa-
I. *De admirandis naturæ re-
deæque mortalium arcanis*,
quatuor, Paris, 1616, in-8°,
approbation et privilège; plus
encore que le précédent. Il est
au maréchal de Bassompierre:
quatre-cent quatre-vingt-quinze
et soixante dialogues en tout.
inutile de nous appesantir sur
ces écrits, dont on a dit tant de
mal ce qu'il y avait à dire. III.
sententiarum physici, inédits. Voy.
Dialogues, pag. 88. IV. *Com-
parium medici*, inédits. Voy. les
Dialogues, pag. 88 et 166. V. *De
sapientia*, inédit. Voy. les *Dia-
logues*, pag. 275. Le P. Garasse le
dissertait, puisqu'il en parle dans
Doctrina curieuse, page 1015.
Tractatus physico-magicus,
t. Voyez les *Dialogues*, page
VII. *De contemnenda gloria*,
t. Voy. les *Dialogues*, p. 359.
*Apologia pro lege mosaica
christiana*, inédit. Voy. l'*Amphi-
tre*, pag. 38, 64; et les *Dialo-
gues*, pag. 123 et 329. IX. *Apolo-
gum concilio Tridentino*, inédit.
Voy. l'*Amphithéâtre*, pag. 70
et 71. X. *Libri astronomici*, Stras-
bourg, en très-beaux caractères,
ont les *Dialogues*, page 31.
un bibliographe ne l'a vu; et
Leroze assure avoir fait de vains
efforts pour se le procurer. On a beau-
coup varié sur le caractère et les
mœurs de Vanini. Garasse le traite
Fronte, de *pédant*, de *parasite*,
éliste, de *libertin*, etc. Le pré-
sident Gramond, le P. Mersenne (6),
Schramm, Patin, Parker et Durand
ne le traitent pas mieux. Ils parlent

tous de ses mœurs d'une manière
très-défavorable. Bayle et Arpe ont
cherché un peu à pallier ses défauts;
mais il semble bien difficile qu'un
homme qui avait des principes aussi
corrompus que ceux qu'il a professés
dans ses *Dialogues*, et qui répétait
sans cesse :

*Perdulo è tutto il tempo
Che in amar non si spende,*

ait été vertueux dans sa conduite. Au
surplus, tout le monde s'accorde à
dire qu'il avait un esprit très-délié,
de l'érudition et de l'éloquence; et
qu'il aurait pu devenir très-dange-
reux si l'inexorable sévérité du par-
lement de Toulouse n'eût arrêté le
cours de son entreprise, en le faisant
mourir à l'âge de trente-quatre ans.
Voy. Jean-Maurice Schramm, *De
vita et scriptis famosi athei Julii
Cæsaris Vanini tractatus singula-
ris*, 1709; Durand, la *Vie et les
sentiments de Lucilio Vanini*, Rot-
terdam, 1717, in-8°; Pierre-Frédé-
ric Arpe, *Apologia pro Julio Cæ-
sare Vanino*, Cosmopoli, 1712, in-
8°; Nicéron, *Mémoires*, t. xxvi;
Chaufepié, *Supplément au Diction-
naire de Bayle*; M. Peignot, *Dic-
tionnaire des livres condamnés au
feu*, tome II; Garasse, *Doctrina cu-
rieuse*. Ce jésuite avait connu particu-
lièrement Vanini, et il en rapporte
des choses très-remarquables (7).

L—B—E. 67

VANLOO (JACQUES), tige de cet-
te famille de peintres qui ont rendu
le nom de Vanloo si célèbre, naquit
à l'Écluse, ville de Hollande, en
1614. Après avoir étudié les élé-
ments de son art dans sa ville nata-
le, il alla se perfectionner à Amster-
dam; et lorsque son talent fut entiè-

(7) Voltaire a consacré à Vanini la troisième de
ses *Lettres à son altesse monseigneur le prince de...*
A. D—T.

rement formé, il vint se fixer en France. Pendant son séjour à Amsterdam, il avait cultivé avec succès le genre historique, et s'était fait une grande réputation par sa belle manière de rendre le nu : mais lorsqu'il fut à Paris, il abandonna l'histoire pour se consacrer au portrait, genre dans lequel il montra un véritable talent. Il se fit naturaliser ; et en 1663, l'académie de peinture l'admit au nombre de ses membres, sur le *Portrait de Michel Corneille* le père, peintre et graveur célèbre. Ce Portrait, qui fait aujourd'hui partie du Musée du Louvre, rend témoignage du talent du peintre, et surtout de la beauté de son coloris. Cet artiste mourut à Paris, en 1670. — Louis VAN LOO, fils du précédent, naquit à Amsterdam, et vint fort jeune étudier à Paris, où il précéda son père. Plein d'ardeur pour l'étude, et doué de grandes dispositions, il remporta le premier prix à l'académie, et il aurait été admis dans cette compagnie, si ce qu'on appelle une affaire d'honneur ne l'eût obligé d'aller chercher un asile en Savoie. Il se fixa d'abord à Nice ; et lorsqu'il put sans danger revenir en France, il s'arrêta dans la ville d'Aix, où il se maria, en 1683. Il passait pour un dessinateur habile ; et ses ouvrages à fresque lui ont acquis une réputation. Il avait peint, pour la chapelle des Pénitents gris de Toulon, un *Saint François*, qui lui fit beaucoup d'honneur. — Jean-Baptiste VAN LOO, fils du précédent, naquit à Aix, en 1684. Dès l'âge de huit ans, il manifesta les dispositions qu'il avait pour l'art du dessin ; et son père se plut à les cultiver, en lui faisant copier les ouvrages des plus célèbres maîtres. Il parcourut ainsi toutes les villes de la Provence ; revint à Ni-

ce rejoindre son père ; puis, s'étant rendu à Toulon, y épousa, en 1701, la fille d'un avocat. Il s'y trouva encore lorsque Victor-Amédée, roi de Savoie, vint en faire le siège. Il se fit peindre par un *Sainte Famille*, peinte par un religieux des Dominicains ; et, pour passer son temps, il s'amusa à peindre des cartes, des portraits à l'huile. Il commençait et terminait dans un jour. La crainte de la guerre le fit décider à se réfugier à Aix. N'ayant pu trouver de voiture, il se vit obligé de mettre sa femme et son fils sur un cheval, et n'avait qu'un mois, sur un âne, conduisit lui-même, à pied, jusqu'à Aix. Durant cinq années qu'il demeura dans cette ville, il s'occupa d'un grand nombre d'ouvrages qui consolidèrent sa réputation. Ses peintures, on distingue une belle *Annonciation*, aux Carmes ; l'*Agonie de saint Joseph*, dans l'église de la Madeleine ; dans la chapelle des Carmes, dans la chapelle des tentes blanches, une *Résurrection de Lazare* ; un plafond représentant l'*Assemblée des dieux*, dans la son de campagne de M. Le comte de Saxe, commissaire des guerres ; et parmi un grand nombre de portraits, celui de M. de Maillet, évêque d'Arles. En 1712, il rejoignit son père à Nice. Ayant eu le malheur de le perdre quelques temps après, il termina plusieurs de ses ouvrages restés imparfaits : sa réputation, le prince de M. de Savoie l'engagea à venir peindre les princesses ses filles. De là il se rendit à Gènes, puis à Turin. Le duc de Savoie le chargea de faire le portrait du prince de Carignan, son fils ; et prit l'artiste sous sa protection, tandis qu'un autre peintre exécutait celui du prince de Piémont ; que le duc eut vu les deux

vrages, il fut si charmé de celui de Vanloo, qu'il lui ordonna de peindre à son tour le prince de Piémont. Cependant le prince de Carignan, premier protecteur de Vanloo, jaloux, en quelque sorte, de l'accueil que celui-ci recevait à la cour de Turin, lui proposa de l'envoyer à Rome, à ses frais, et de se charger de sa famille pendant son absence. Il accepta avec empressement. Arrivé à Rome, il entra chez Benedetto Luti, qui ne tarda pas à sentir tout le mérite d'un semblable élève; lorsqu'il était embarrassé pour une composition, il lui présentait le crayon, que Vanloo refusait modestement; mais forcé par les instances de son maître, il se mettait enfin à l'ouvrage, et savait si bien rendre la pensée de Luti, que ce dernier l'embrassait en lui disant: *Tu en sais plus que moi.* Bientôt il se fit connaître par une foule de beaux ouvrages, et notamment par deux morceaux sur cuivre, représentant une *Sainte Famille* et *J.-C. qui donne les clés à saint Pierre*: dans une exposition publique faite à Rome, ces morceaux passèrent pour être de Carle Maratte. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il commença l'éducation pittoresque de son frère et de ses trois fils aînés. Appelé à Paris par le prince de Carignan, son protecteur, il peignit, en passant à Turin, deux plafonds pour le château de Rivoli. Sa femme, qui le suivait dans tous ses voyages, étant accouchée d'un fils, le prince de Piémont et la princesse de Carignan le tinrent sur les fonts de baptême, et lui donnèrent les noms de Charles-Amédée-Philippe. Arrivé à Paris, le prince de Carignan le logea dans son hôtel, et ne passait pas un seul jour sans aller le voir travailler. Il fit, pour ce prince, de grands sujets tirés

des *Métamorphoses*, et le *Triomphe de Galathée*. Il aurait été reçu à l'académie, le jour même où il présenta ce tableau, si le prince de Carignan avait voulu le céder. Il fut seulement agréé en 1722. Malgré ses succès dans le genre de l'histoire, il s'adonna plus particulièrement au portrait. Ayant hasardé le fruit de son travail dans les actions de la banque de Law, il perdit tout ce qu'il possédait; et se vit obligé de recommencer sa fortune. La mort du duc d'Orléans, régent, l'ayant empêché de faire le portrait du roi, ce que ce prince lui avait permis, il vint à Versailles à plusieurs reprises, et se rendit si familiers les traits du monarque, qu'il retourna en poste à Paris, et fit un portrait extrêmement ressemblant. Louis XV, ayant vu ce portrait, lui en commanda un autre en pied, qui servit de modèle pour un grand nombre de copies que Vanloo fit pour ce prince. Il peignit encore la tête de ce monarque, dans un grand tableau où Parrocel l'a représenté à cheval. En 1731, il fut reçu membre de l'académie, sur son tableau de *Diane et Endymion*. Il fut chargé de peindre le tableau commandé par le prévôt des marchands et les échevins de Paris, pour la naissance du dauphin. Le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, dans lequel *Henri III reçoit le comte de Gonzalès*, mit le sceau à sa réputation. L'académie le nomma professeur adjoint, en 1733, et professeur en 1735. Ce fut alors qu'il se rendit à Aix; mais, en 1736, son fils Louis-Michel ayant été appelé en Espagne, il revint à Paris, et de là passa en Angleterre; il y reçut de Robert Walpole l'accueil le plus distingué, et fit le portrait de ce mi-

nistre. Toute la cour suivit bientôt cet exemple; mais le climat, joint au chagrin que lui causa la mort d'un de ses fils, nommé Claude, qui annonçait les plus rares dispositions, altéra sa santé; et sa femme fut obligée de le ramener en France, après un séjour de quatre ans en Angleterre. Il se hâta de retourner à Aix: mais le coup était porté; et il mourut, le 19 septembre 1745, âgé de soixante-un ans. Il fut enterré dans la même paroisse qu'il avait été baptisé. C'est surtout par le coloris que ses ouvrages se font remarquer. Le ton en est excellent; sa touche est légère et spirituelle, et ses carnations ont tant de fraîcheur qu'on n'a pas craint de le comparer, sur ce point, à Rubens. Larmessin a gravé, d'après lui, le *Portrait de Louis XV à cheval*, ainsi que le *Portrait en pied* du même prince. Celui de la *reine Marie Lecksinska* a été gravé deux fois par Chereau, qui a aussi gravé les *Portraits de Mesdames de Prie* et de *Sabran*. — Carle ou Charles-André VANLOO, frère du précédent, naquit à Nice en 1705. Il n'était âgé que d'un an, lorsque le maréchal de Berwick vint assiéger cette ville; le premier soin de ses parents fut de descendre l'enfant dans une cave. On le croyait en sûreté dans cet asile, lorsqu'une bombe tomba sur la maison, traversa les plafonds, et en éclatant emporta jusqu'aux moindres vestiges du berceau. Heureusement qu'en ce moment son frère le tenait dans ses bras et l'avait emporté par hasard dans un autre endroit. Quand son frère Jean-Baptiste fut envoyé à Rome par le prince de Carignan, il le suivit et entra en même temps que lui dans l'école de Benedetto Luti, qui se plut à cultiver les dispositions qu'il

découvrit dans ses deux élèves fit alors connaissance avec l'artiste Legros qui lui donna du pour la sculpture, au point qu'au moment d'abandonner la peinture pour se livrer à ce dernier art Legros mourut en 1719; et Carle se sentant plus soutenu par les conseils de cet habile artiste, reprit ses premières études et reprit la peinture. A cette époque où l'expérience ne l'avait point encore éclairé, il se ressentait de la fougue caractéristique. En vain son frère Baptiste, doué d'un esprit plus sage et plus rassis, lui recommanda la sagesse et la sévérité; ses conseils ne devaient porter leurs fruits que plus tard: en vain pour apaiser sa fougue, il l'associait aux tuteurs qui lui étaient confiés; Carle le pour se faire décorateur d'opéra ne tarda guère à se dégoûter de ce genre secondaire; mais s'il l'on donna, ce fut pour se livrer à de petits portraits dessinés, genre misérable encore. Cette incorrection et cette instabilité dans ses études taient toutefois que les écarts d'un jeune homme qui aimait éminemment le plaisir, et pour qui les moyens les plus prompts d'avoir l'argent étaient les meilleurs. Son frère ayant été appelé, à cette époque à Paris, par le prince de Carignan, Carle revint en France avec son frère et l'aida dans la restauration des monuments que le Primatice avait exécutés pour François I^{er}, dans le château de Fontainebleau. En 1727, il retourna à Rome, accompagné de ses neveux, Louis et François Vanloo. C'est alors qu'il remporta le prix du dessin que l'académie de Saint-Luc distribue tous les ans; il se peignit ensuite, pour l'église de Saint-Isidore, un magnifique

représentant l'*Apothéose de ce Le Saint François*, la *Sainte* te, destinés pour les cordeliers rascon, lui attirèrent l'estime onnaisseurs et surtout du carde Polignac, qui écrivit en sa au duc d'Antin et qui lui fit r la pension. Le pape le décora e de chevalier, qu'il accompa-un brevet encore plus flatteur. s ce moment sa réputation ne : s'accroître; et ses ouvrages recherchés jusque dans les trangers. Il peignit, pour l'An-e, une *Femme orientale à sa e*, avec un bracelet à la cuisse, arité qui a donné de la célébri-e tableau. En quittant Rol se rendit à Turin, accom-de son neveu François, jeune e de la plus grande espérance, eut le malheur de perdre par reuse catastrophe. Ayant vou-uide lui-même les chevaux voiture dans laquelle ils voya-t, il fut renversé, et son pied t embarrassé dans l'étrier, traîné long-temps parmi les ns et les cailloux, et mourut à , des suites de ses blessures. Le Sardaigne chargea Vanloo de rs travaux pour l'embellisse-les ses palais et des principales de la capitale; et toutes ses ositions soutiennent le parallèle es ouvrages des peintres italiens is célèbres de cette époque. On que surtout les onze composi-lont il orna le cabinet du roi, et les sujets étaient tirés de la *alem délivrée*. Ce fut pendant jour en Italie qu'il épousa la t musicien Sommis, qui n'était oins remarquable par les char-sa figure et de son esprit, que n talent comme cantatrice. Ar-Paris, sa maison devint le

rendez-vous des artistes et des ama-teurs les plus distingués. Sa femme fut une des premières qui fit connaî-tre et goûter en France les charmes de la musique italienne. En 1735, il se présenta pour être admis à l'a-cadémie de peinture, et son tableau de réception fut *Apollon qui écor-che le satyre Marsyas* (il a été gravé par S.-C. Miger). Parmi ses ouvrages de cabinet les plus remarqua-bles, on vante une *Résurrection*; son *Allégorie des Parques*; un *Concert d'instruments*, et une *Conversation espagnole*. Ces deux derniers ta-bleaux, que Vanloo avait peints pour M^{me}. Geoffrin, ont passé, après la mort de cette femme célèbre, dans le cabinet de l'impératrice Catherine II. Parmi ses tableaux publics, les plus distingués sont *Saint Charles Bor-romée communiant les pestiférés*, et la *Prédication de saint Augus-tin*. La *Résurrection* qu'on voit dans le chœur de la cathédrale de Besan-con passe aussi pour un de ses meil-leurs ouvrages. Il peignait le por-trait avec un grand succès, et celui de *Louis XV*, qui fut exposé au salon de 1763, et qui se trouve actuellement dans un des appartements du château du Grand-Trianon, suffirait pour prouver qu'il aurait pu se faire une réputation dans ce genre. Il se-rait trop long de rappeler tous les autres travaux de ce peintre, qui, doué d'une facilité merveilleuse, les a peut-être multipliés aux dépens de sa gloire. On a dit qu'il avait pris de Legros l'usage de modeler ses figures avant de les dessiner et de les peindre; c'est une erreur: jamais ce peintre n'a fait un de ses modèles en terre; il avait tout simplement un mannequin à ressort qu'il posait d'a-bord, qu'il drapait ensuite avec des étoffes diverses et de couleurs dif-

férentes, et d'après lequel il peignait : mais le plus souvent il ne se servait pas même de mannequin, et il exécutait en grand d'après une esquisse plus ou moins terminée, et faite de verve. Il sentait lui-même tous les abus de cette facilité; car il n'était jamais content de ses ouvrages: mais malheureusement les morceaux qu'il détruisait étaient souvent bien supérieurs à ceux qu'il refaisait. C'est ainsi qu'il mit en pièces le tableau des *Grâces enchainées par l'Amour*, qui avait obtenu beaucoup de succès au salon de 1763. Dénué de toute instruction, sachant à peine lire et écrire, il n'était que peintre: il ne dédaignait pas les conseils de ses élèves, « dont il payait quelquefois, » dit Diderot, la sincérité d'un coup de pied ou d'un soufflet; mais le moment d'après, et l'incartade de l'artiste et le défaut de l'ouvrage étaient réparés. » Après avoir été admis à l'académie, il devint successivement professeur-adjoint, et professeur, chevalier de Saint-Michel, premier peintre du roi (Voy. RESTOUT), et directeur de l'école. Tous ces honneurs, dont on semble aujourd'hui lui faire un reproche, lui étaient réellement dus à l'époque où il vécut. Il avait un goût sain et un style naturel, trop naturel peut-être, mais qui fut utile à l'école française, livrée depuis trop long-temps, par Coppel et de Troy, à un goût maniéré, théâtral et affecté. A ces qualités il joignait un dessin qui n'était pas sans agrément, quoique lâche et sans précision; un pinceau moelleux et facile, et une couleur qui n'était pas sans éclat: mais il avait peu de variété dans les airs de tête, manquait généralement d'expression, et ne savait pas donner à ses figures l'esprit qui y supplée. On

trouve en lui plutôt un air blesse qu'un grand caractère un aspect gracieux que de la belle beauté. De son vivant, craignit pas de le comparer à Raphaël pour le dessin, au Titien pour le pinceau, au Titien pour la couleur. L'exagération de ce genre prouve à quel point on était étranger au sentiment du vrai. Mais, par un excès contraire, des éloges outrés a succédé un dédain qui n'est pas moins injuste, quel est le peintre de son époque que l'on pourrait lui comparer? Sans doute il n'a qu'un mérite inférieur si on le compare aux grands maîtres de l'art; mais un peintre très-distingué qui ne le met en parallèle qu'avec ses contemporains. Le Musée national renferme deux tableaux de ce peintre. I. *Le Saint-Esprit descendu à l'union de la Vierge et de saint Joseph*. II. *Enée porté par son père Anchise au milieu de la mer*. Le premier de ces tableaux est extrêmement fini, et de couleur; et tous deux offrent des qualités et des défauts qui caractérisent son talent. Il mourut à Paris, d'un coup de sang, le 17 1765. — Louis-Michel VANLON, fils de Jean-Baptiste, et neveu de Louis-Michel Vanloo, naquit à Toulon en 1750. Plus jeune que son oncle de dix ans seulement, il reçut, comme son oncle, des leçons de son père, qui l'envoya à Rome, où il ne tarda pas à porter le prix de dessin à l'académie de Saint-Luc, et à obtenir la médaille d'or du roi. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie avant son père, et obtint le tableau de réception repré-*sentant Apollon et Dauphiné*. Envoyé à son père à Turin, pour accompagner son oncle Carle à revenir à Paris,



Le roi de Sardaigne la commanda plusieurs grands travaux. En 1761, le roi d'Espagne ayant chargé de lui procurer un peintre, Louis-Michel Vanloo fut désigné par ce prince, qui l'accueillit avec distinction et lui accorda le titre de son premier peintre. Après la mort de Philippe V, il revint en France, et mérita les applaudissements du public par les portraits qu'il exposa aux différents salons. Il fut, pour lequel il avait abandonné l'histoire, fut traité par lui comme un véritable talent. Il se fit représenter au salon de 1761, par un *Portrait en pied de Louis XV, en robe de chambre, et en robe de chambre royaux*, beau, bien peint et très ressemblant. Lorsque son oncle mourut, il exposa au salon de 1767, le portrait qu'il en avait fait. Il se fit représenter en robe de chambre et bonnet d'atelier, le corps de face, et la tête de face : il était très ressemblance frappante, d'une physionomie vigoureuse, et peint de grand caractère, quoique cependant un peu dur. On remarqua, en 1767, ses portraits du *cardinal de Choiseul*, de *l'abbé de Breteuil*, et de *l'abbé de Bernis*, et un *petit jeune homme en robe de chambre*, habillé à l'ancienne mode anglaise, où le peintre rappelle le style de Van Dyck. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite le *Concert espagnol*, très beau tableau d'une composition sage et d'un ton froid, où l'on distingue une grande variété de figures chargées de tous les caractères, toutes aussi vraies, aussi intéressantes que des portraits. Mais son œuvre est peut-être le tableau de *l'abbé de Bernis*, lequel il s'est représenté avec sa famille : c'est, par la manière dont il l'a traité, un tableau d'histoire plutôt qu'un portrait. Diderot a conservé le trait suivant, qui

fait autant d'honneur à l'artiste que le meilleur tableau. « Il avait un ami en Espagne; il prit envie à cet ami d'équiper un vaisseau. Michel lui confia toute sa fortune. Le vaisseau fit naufrage, la fortune confiée fut perdue et l'ami noyé. Michel apprend ce désastre, et le premier mot qui lui vient à la bouche, c'est : *J'ai perdu un bon ami*. » Cet artiste mourut à Paris en 1771. S.-C. Miger a gravé le portrait de Louis-Michel, peint par lui-même, et tenant en main le portrait de son père. — Charles-Amédée-Philippe VANLOO, frère du précédent, et comme lui élève de son père, naquit à Turin en 1718, et fut tenu sur les fonts de baptême par le prince de Piémont et la princesse de Carignan. Il accompagna à Rome son oncle Carle et son frère Louis-Michel, et y obtint les mêmes succès. De retour en France, il fut appelé à Berlin, où il résida long-temps, soutenant l'honneur de sa famille, comme peintre d'histoire et de portraits. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite ses *deux Familles de Satyres*, qu'il peignit en 1761.

P—s.
VAN-LOON (GÉRARD), historien et numismatographe hollandais, né à Leyde en 1683, a bien mérité de l'histoire de son pays par les ouvrages suivants, tous publiés en langue hollandaise. I. *Histoire métallique des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade*, en 1716, la Haye, 1723, 4 vol. in-fol. Elle est infiniment supérieure à celle de Bizot (*Voyez ce nom*), et a été traduite en français (par Van Effen), *ibidem*, 5 volumes in-fol., 1732-1737. II. *Histoire ancienne de Hollande*, *ibid.*, 1732, 2 vol. in-fol. III. *Nu-*

mismatique moderne, *ibid.*, 1734, 1 vol. in-fol. IV. *Description de l'ancien Gouvernement hollandais*, en 6 parties, Leyde, 1744, in-8°. V. *Essai sur les marches hebdomadaires et annuels, ainsi que sur les foires ou carresses de Hollande*, *ibid.*, 1743, in-8°. VI. *Démonstration historique que le comté de Hollande a toujours été un fief de l'empire germanique*, *ibid.*, 1744, in-8°. VII. *De l'allodialité du comté de Hollande*, faisant suite au précédent, *ibid.*, 1748, in-8°. VIII. Une édition de la *Pseudo-Chronique rimée de Klaas-Kolyn*, avec des *Observations littéraires et historiques*, la Haye, 1745, in-fol. — Guillaume VAN-LOON a publié, avec Henri Caunegietier, le *Recueil d'édits et d'arrêts* (Groot Placaat-Boek) de la province de Gueldre, Nimègue, 1701, et Arnhem, 1740, 3 vol. in-fol. M—ON.

VANNETTI (JOSEPH-VALÉRIEN), né à Roveredo en 1719, y exerça avec honneur divers emplois publics. Avant lui, sa patrie était presque étrangère aux lettres; il les y introduisit, en fondant l'académie des *Agiati*; et il épousa une femme qui cultivait la poésie. Ces deux époux ne négligèrent rien pour inspirer l'amour de l'étude à leur fils. Les ouvrages imprimés de Joseph Valérien sont : *Poésies burlesques*, suivies d'un poème traduit de l'allemand, sur l'*Origine de la foudre et des éclairs*, 1750. II. *Barbologie*, ou Dissertation sur la barbe, avec quelques poésies nouvelles, 1759. III. *Leçons sur le Dialecte Rovéretin*, 1762. IV. *Lettres*, etc. Un plus grand nombre sont restés inédits (V. sa Vie, par J.-B. Chiaramonti, Brescia, 1766.) — VANNETTI (Clémentin), fils du précé-

dent, né à Roveredo le 14 nov. 1754, se fit connaître, dès l'âge de treize ans, par divers opuscules italiens et latins, qui lui méritèrent l'amitié des hommes les plus illustres de son temps. Il se livra ensuite à l'étude des anciens auteurs classiques, et fit des *Commentaires* sur Plaute et sur Térence, dont il affectionnait particulièrement les ouvrages. Député au gymnase, et secrétaire de l'académie fondée par son père, il devint bientôt membre de celle de Florence, et de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie. Les uns l'ont regardé comme un des meilleurs écrivains et littérateurs latins du dix-huitième siècle; et d'autres, comme un pédant. En général, ses vers sont plus estimés que sa prose, et il a réussi particulièrement dans la poésie badine, où il ne manque ni d'élégance, ni de naturel. Il était très-versé dans la philosophie, les mathématiques et l'histoire Sainte. On compte de lui plus de quarante ouvrages dans tous les genres; nous ne citerons que les principaux : I. *Épître sur les Poésies de Martial*. Tiraboschi avait porté un jugement juste, mais sévère, de ce poète; deux Jésuites espagnols, qui se trouvaient alors en Italie, crurent devoir prendre la défense de leur compatriote : Vannetti, dans cette *Épître* latine, se range du côté de l'historien de la littérature italienne. II. Diverses *Épîtres* en vers italiens, adressées aux poètes Monti, Pindemonte et Bettinelli; les deux premières furent insérées dans les journaux littéraires, et la troisième fut imprimée à Roveredo en 1790. III. Plusieurs *Vies* d'hommes de lettres, écrites en latin, entre autres celles d'Eustache Zanotti, et de J.-B. Graser. IV. *Lettre*

e le jeune, et traduction de douze Lettres de celui-ci; e Jean Volano, en trois écrits furent insérés journal de Modène, tomes 37. V. *Mémoire sur le sé-Cagliostro à Roveredo*, l'y tourne en ridicule les miracles de cet imposteur VI. *Observations sur Horace*. in-8°, Roveredo, 1792. Ce taire n'est pas sans mérite; y remarque plus d'érudition goût; le style en est sec et ux, et la langue morte y langue vivante. Vannetti pu- ore une foule de *Poésies*,

Dialogues, divers *Dis-* la question de savoir si les s peuvent bien écrire en : il laissa plusieurs ouvrages its, entre autres une *Vie de* Vannetti cultiva aussi la avec succès, et fut un ex- paysagiste. Il mourut d'une : le 13 mars 1795. V. sa te par Antoine Cesari, Vé- 818; et les Mémoires de in Lorenzi, Roveredo, 1795.

M—G—R et UG—1.

NEVE (FRANÇOIS), pein- raverit à l'eau-forte, né à en 1627, se forma sur les s de Rubens et de Van Dyck. être ainsi préparé, il se ren- me, où l'étude de Raphaël antique, en agrandissant sa , lui acquit bientôt une répu- t'il justifia par ses ouvrages. r séjour de plusieurs années , l'amour de la patrie le ra- Auvers, où il ne tarda pas tre en vogue par un grand de beaux ouvrages dans le istorique. Bientôt il put à ffirer à tous les tableaux qui nt demandés; et la ville d'Au-

vers en conserve plusieurs avec soin. On en voit une collection précieuse au jardin de Leyen, maison de plai- sance dans les environs de cette ville. En général, sa composition est chau- de, son coloris vigoureux et brillant, et son dessin d'une élégance peu or- dinaire chez les peintres de son pays. Van-Neve s'occupa aussi avec beau- coup de succès de la gravure à l'eau-forte. Les pièces nombreuses qu'il a gravées en ce genre offrent une exécution brillante et facile; on ad- mire surtout le feuillage de ses arbres, et l'effet général de chaque morceau; ce qui ajoute à leur mérite, c'est qu'ils sont tous de sa composition. Ils représentent ordinairement de beaux paysages enrichis de figures héroïques. Voici les plus marquants.

I. *Deux paysages montagneux, or- nés de fabriques et de petites figures dans le costume antique*. II. *Deux scènes pastorales, ornées de beaux arbres et de figures ajustées dans le goût des bergers d'Arcadie*. III. *Deux paysages héroïques, dont l'un a pour sujet Diane et Endymion; et l'autre Vénus couchée au bord d'un canal, et Cupidon les mains sur les yeux, dans l'eau jusqu'aux épaules*. IV. *Deux grands paysages héroïques, ornés de beaux arbres et de figures de grande proportion*. Dans l'un sont représentés *Écho et Narcisse*, et dans l'autre *une ber- gère assise auprès de ses moutons, jouant du tympanon*. P—s.

VANNI ou VANNIUS (FRAN- çois), peintre, né à Sienne en 1563, est regardé comme le plus habile pincean de cette école, et l'I- talie le compte parmi les restaura- teurs de la peinture au seizième siè- cle. Archangiolo Venturi fut son par- rain et son premier maître. Il n'a- vait que seize ans lorsqu'il se rendit

à Rome, où il s'occupa à dessiner d'après Raphaël et les meilleurs maîtres. Jean de Vecchj le dirigea dans ces études, et il rapporta à Sienne la manière de ce peintre. On en trouve encore plusieurs essais dans différentes églises de Sienne, et l'on sait que cette manière ne plut point à ses concitoyens. Cet échec, au commencement de sa carrière, lui fut d'abord extrêmement sensible; mais comme tous les hommes qui ont une véritable vocation, il y puisa un nouveau courage. Il résolut alors de parcourir la Lombardie pour étudier les chefs-d'œuvre que renferme cette province: il s'arrêta à Parme pour y faire de nombreuses copies; il alla plus tard à Bologne; et c'est là qu'il commença d'exercer son talent: il y suivit les leçons de dessin dans l'académie du Facini et du Mirandola. Il a laissé dans cette ville quelques productions, telles que la *Madone* qui existe dans la galerie Zambeccari, si toutefois ce tableau est en effet de lui, et la *Fuite en Égypte*, qu'il fit pour l'église de San-Quirico de Sienne, où l'on aperçoit des traces indubitables de l'école bolonaise. Du reste, quoiqu'il ait essayé de plusieurs styles, il ne fit pas comme le Casolani, qui n'en adopta jamais un seul. Vanni, attiré par la noblesse et le fleuri du Baroque, chercha à s'approprier la manière de ce peintre, et y réussit parfaitement. On peut en voir la preuve à Rome dans le tableau de la *Chute de Simon le magicien*, qu'il a peint sur ardoise dans l'église de Saint-Pierre. Quand ce tableau fut terminé, il plut tant aux cardinaux inspecteurs de cette église, et notamment au cardinal Baronius, qui lui en avait fait obtenir l'exécution, que, sur leur recommandation il fut magnifiquement payé par le pape Clé-

ment VIII, qui, en outre accorda à Vanni le titre de chevalier. Ce tableau, quoiqu'il ait été nettoyé dans ces derniers temps avec peu de ménagement et d'adresse, excite encore l'admiration. Il est dessiné et colorié comme un Baroque. Il a été préparé avec tant de soin, qu'il a résisté à l'humidité de ce temple, et qu'on n'a pas été obligé de le changer de place comme beaucoup d'autres. Il existe des productions de son pinceau à Sienne, et dans plusieurs villes d'Italie. Aucun peintre, parmi ceux qui ont reçu les plus longues leçons du Baroque lui-même, et sans en excepter le Viviani, ne s'est approché autant que lui du maître qu'il avait choisi pour modèle. Dans sa patrie, on fait le plus grand cas du *Mariage de sainte Catherine*, qui est dans l'église du Refuge, et dans lequel on admire une troupe innombrable d'anges qui environnent la sainte; de la *Vierge au milieu de plusieurs saints*, qu'il fit pour l'église de Monna Agnese; du *Saint Raymond qui marche sur la mer*, chez les dominicains, tableau que quelques personnes regardent comme le meilleur morceau de ce peintre que possède la ville de Sienne, où cependant ses productions sont très-communes. On compte parmi les plus beaux tableaux de Pise celui qui représente la *Dispute sur les Sacrements*, qu'il peignit dans l'église primatiale, en concurrence avec le chevalier Ventura le frère, qui s'était surpassé lui-même dans le tableau qu'il avait fait pour l'autel des Anges. On voit encore plusieurs de ses productions du goût le plus exquis à l'Humilité de Pistoja; aux Carmalites de Fabriano; et particulièrement son *Ecce homo*, aux Capucins de San-Quirico. Ses tableaux, du reste,

si grand nombre, qu'il n'en point de catalogue complet. a plupart, il marche de bien ur les traces du Baroque; et beaucoup de galeries les am-confondent souvent ses ta- avec ceux de ce dernier pei-trompés surtout par le co-et par les têtes d'enfants qui sent sortir d'un même moule. tant lorsqu'on a particulière-étudié le Baroque, on trouve son dessin plus de grandeur, is sa touche plus de franchise ceau. Quant aux peintures de : prix ou sans étude, dont on uelques-unes à Siemie, et qui tribuées à Vanni, il est diffi-: croire qu'elles soient de lui. emple et ses leçons maintinrent ienne, tant qu'il vécut, l'hon-le la peinture. Il mit sur la route plusieurs jeunes gens, qui donnèrent par la suite pour le maître le plus en renom époque, ce qui est dire pour la mode. Indépendamment de iture, Vanni possédait de gran-mnaissances en architecture et canique. Il a laissé aussi quel- aux-fortes, qui font vivement ter qu'il ne se soit pas occupé tage de ce genre de gravure. it : I. *Une petite Vierge con-ant l'Enfant-Jésus endormi. uinte Catherine de Siemie ret les stigmates.* III. *Saint ois recevant les Stigmates. aint François en extase*, de-ure tenant un crucifix, avec un ange nu qui joue du violon. me sujet a été gravé par Au-Carrache avec cette différence l'ange y est d'une forme plus e et vêtu. Le Musée du Louvre le trois tableaux de ce maître. : Ange qui présente à la Vier-

ge des aliments pour l'Enfant-Jé-sus. II. *L'Enfant-Jésus debout sur les genoux de sa mère, essayant d'atteindre aux fruits que saint Joseph lui présente.* III. *Le Martyre de sainte Irène.* Le même établis-sement reuferme en outre cinq des-sins de Vanni. I. *La Vierge qui s'évanouit entre les bras des saintes femmes à la vue de J.-C. attaché à la colonne.* Dessin à la sanguine, qui a été gravé par Pierre de Jode. II. *Saint Hyacinthe ressuscitant le fils d'une veuve.* Grisaille à l'huile. III. *Jésus assis sur les genoux de la Vierge recevant les hommages de saint Bernardin de Siemie.* Des-sin lavé au bistre, gravé par Cor-neille Galle. IV. *Sainte Catherine de Siemie guérissant une femme pos-sédée.* Première pensée du tableau placé dans l'église des Dominicains de Siemie. V. *La Vierge implorée par sainte Catherine de Siemie, saint François et saint Hubert leur apparaît et offre l'Enfant Jésus à leur adoration.* Dessin aux crayons noir et blanc, sur papier bleu. Vanni mourut à Siemie, vers 1610.—Michel-Ange VANNI, fils du précédent et son élève, n'atteignit pas comme peintre à la célébrité de son père. Il ne paraît pas qu'il ait jamais quitté Siemie. Ses ouvrages sont peu nombreux; le plus remarquable est la *Sainte Ca-therine occupée à réciter l'office avec le Sauveur*, qu'il peignit pour les Olivétains. Mais ce qui a contri-bué à sa réputation, c'est l'inven-tion d'un procédé pour colorer les marbres. Voulant laisser un exemple de son talent à la postérité, il érigea à son père, en 1656, un tombeau orné de colonnes, de frises, de tes-tons d'enfants, avec la généalogie de sa famille. Tout fut dessiné sur de grandes plaques de marbre blanc,

mais coloré avec art, suivant l'objet qu'il voulait représenter, de sorte qu'on dirait qu'il est composé de différentes espèces de marbre. On croit qu'il parvint à donner la couleur au marbre avec l'extrait de quelque substance minérale; car elle a pénétré fort avant. Dans l'inscription, il prend le titre d'inventeur de cet art. — Raphaël VANNI, frère du précédent, naquit à Sienne en 1596. Resté orphelin à l'âge de treize ans, il fut confié aux soins d'Antoine Carrache, et il fit sous ce maître de si grands progrès qu'on prédit qu'il surpasserait son père. La postérité en a jugé autrement. Toutefois on lui accorde généralement un dessin grandiose, un bon goût dans ses ombres et son coloris, non sans quelque imitation de Pietre de Cortone, qui à cette époque entraînait sur ses pas presque tous ses contemporains. Cependant la *Naissance de la Vierge*, qu'il fit pour la Paix à Rome, et quelques autres tableaux également de lui, laissent voir peu de traces des idées et des oppositions familières au Cortone. Il vécut long-temps à Rome, et il fut souvent employé dans les travaux qui, à cette époque, eurent lieu dans cette ville. On trouve un assez grand nombre de ses productions en Toscane. Telles sont à Pise, dans l'église de *Sainte-Catherine*, le tableau représentant cette sainte; à Florence, les peintures de la salle Riccardi, et à Saint-Georges de Sienne, *Jésus-Christ portant sa croix au Calvaire*. On les regarde comme ses meilleurs ouvrages, et le dernier tableau passe pour son chef-d'œuvre. Il fut, ainsi que son frère, décoré du titre de chevalier; mais c'était au premier surtout que ce titre était dû. Il vivait encore en 1655.

P—s.

VANNI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Pise en 1599, fut un des élèves les plus distingués de Christophe Allori, dont il suivit les leçons pendant six ans, après avoir étudié quelque temps sous l'Empoli et d'autres peintres. Il imita d'une manière merveilleuse le coloris de son maître ainsi que son dessin, partie dans laquelle il fut presque son rival, et il se plut, pendant assez long-temps, à l'aider dans ses cours. S'il avait eu une meilleure conduite et des principes plus solidement établis, il aurait pu, avec le génie qu'il avait reçu de la nature, s'élever à une grande hauteur dans son art. Il visita les plus célèbres écoles d'Italie, et partout où il s'arrêta, il copia ou du moins dessina les productions les plus remarquables de chacune de ces écoles. On estime particulièrement quelques copies qu'il a faites d'après le Titien, le Corrège et Paul Véronèse. Malgré de pareilles études, loin d'étendre ses progrès dans le coloris, il ne fit que rétrograder dans cette partie de l'art qu'il avait d'abord si bien possédée; il devint en outre de plus en plus maniéré, et ce défaut l'a empêché de laisser après lui aucun ouvrage véritablement classique. Le *Saint-Laurent* que l'on voit dans l'église de Saint-Simon à Sienne est regardé comme une de ses meilleures productions: le choix des figures n'offre rien de rare, mais la lueur du feu qui éclaire les personnages et tout le lieu de la scène est d'un effet entièrement neuf, et qui donne à tout le tableau un accord admirable. Pendant son séjour à Rome, il apprit de Jules Parigi la gravure à l'eau-forte. Il mit à profit ce talent pour graver, en 1613, la *Coupole du dôme de Parme*, par le Corrège. C'est un service qu'il a rendu à l'art; car ce

chef-d'œuvre de peinture est aujourd'hui tellement dégradé, qu'on ne peut plus s'en faire une idée que par les estampes. Il grava aussi à l'eau-forte le tableau du Corrège représentant le *Martyre de saint Placide et de sainte Flavie sa sœur*, que ce grand maître a peint dans l'église de Saint-Jean de Parme. Enfin on lui doit encore la gravure du célèbre tableau des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, qui se voit aujourd'hui au Musée du Louvre. Cette Estampe, d'une très-grande dimension, et divisée en deux feuilles, est une pièce capitale et le chef-d'œuvre de Vanni en ce genre. Il mourut, en 1660, à Florence, où il était venu se fixer, et où il exécuta un grand nombre d'ouvrages. — Torino VANNI, peintre, né à Pise, florissait en 1340. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau qui représente la *Vierge et l'enfant Jésus recevant les adorations des esprits célestes*. Ce tableau est peint sur bois et sur un fond doré. Sur le premier plan, le peintre a écrit ces mots en caractères usités de son temps : *Turinus Vannius à Pisis pinxit.* P—s.

VANNUCCHI, dit ANDRÉ DEL SARTE, parce que son père était tailleur, naquit à Florence en 1488, et manifesta, dès l'âge le plus tendre, de grandes dispositions pour le dessin. Placé d'abord chez un orfèvre, il ne tarda pas à quitter la ciselure pour la peinture, dont il apprit les éléments de Jean Barile, peintre très-médiocre, mais excellent sculpteur d'ornements, qui, sous la conduite de Raphaël, exécuta les plafonds, les portes et tous les ouvrages de menuiserie du Vatican. André, avide d'instruction, en chercha chez un artiste plus habile, Pierre de Co-

simo, assez bon coloriste, mais faible de dessin et d'invention. L'élève, reconnaissant bientôt les défauts de son maître, et devinant ses propres forces, secoua les entraves de l'école, s'élança sur les traces de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël, étudia leurs ouvrages; enfin, la vue de Rome et des chefs-d'œuvre de l'antiquité acheva de développer le beau talent dont il devait le germe à la nature. C'est dans les peintures en grisaille du cloître de la compagnie *dello Scalzo*, et surtout dans celles dont il décora le petit cloître des Servites de la *Nunziata*, que l'on peut observer la marche progressive de son talent. Dans ces peintures commencées, interrompues, reprises à différentes époques, on voit comment, guidé par son esprit naturel, il s'éleva par degrés à ce haut point de perfection qui l'a fait ranger parmi les grands maîtres de l'art. Les connoisseurs se disputèrent bientôt ses productions pour en orner les églises et les palais; les marchands portèrent ses tableaux de chevalet, et répandirent sa réputation dans les pays étrangers, et surtout en France. François 1^{er}, ce protecteur éclairé des sciences et des arts, apprécia le mérite d'André, l'appela à sa cour, où il espérait le retenir par ses bienfaits; il le chargea de l'exécution d'ouvrages importants, au nombre desquels on compte cette belle *Charité*, qui orne aujourd'hui le musée royal. André avait entrepris d'autres travaux, lorsque, troublé par les sollicitations de sa femme qu'il avait laissée à Florence, il quitta brusquement la France, promettant au roi, sous la foi du serment, de revenir peu de temps après. François 1^{er}. l'avait comblé de ses dons, et même, à ce qu'on prétend, il lui

avait confié une somme considérable destinée à l'acquisition de statues antiques, et de tableaux des meilleurs maîtres ; on ajoute qu'André fit un mauvais usage de cet argent : maîtrisé par sa femme, dont il était devenu l'esclave, il lui permit d'abuser de ce dépôt, et s'exposa au ressentiment de son bienfaiteur. André sentit sa faute, voulut la réparer, mais trop tard ; et malgré ses efforts, ne pouvant rentrer en grâce, il en conçut un tel chagrin qu'il ne fit plus que traîner une pénible existence, jusqu'au moment où, atteint de la peste qui désolait sa patrie, il mourut en 1530, à l'âge de quarante-deux ans, abandonné même de cette femme à laquelle il avait sacrifié son honneur et sa gloire, et qui avait empoisonné ses dernières années par la mauvaise conduite qu'elle menait. Il fut persécuté, même après sa mort : on donna l'ordre de détruire un petit monument que lui avait fait élever Dom. Conti, son élève, sous prétexte qu'il avait été placé sans permission ; ce ne fut qu'en 1606 qu'on érigea enfin un monument durable à la mémoire d'André *del Sarto*, dans ce même péristyle de la *Nunziata* qu'il avait immortalisé par ses ouvrages. Ses fresques, et surtout la madone *del Sacco*, chef-d'œuvre de vérité, de grâce et de coloris, qu'on voit encore dans le grand cloître du même couvent, suffiraient à sa réputation ; néanmoins, on connaît de lui d'autres ouvrages très-remarquables, tels que *Jules César* recevant le tribut des provinces romaines, distinguées par leurs habits et par les animaux qu'elles présentent, composition à fresque dans la grande salle de Poggio à Caiano ; la *Cène de N.-S.*, autre peinture à fresque dans le réfectoire du monastère de San-

Salvi, près Florence, morceau d'une si grande beauté, que lors du siège de cette ville, en 1529, il fut respecté par les assiégeants, qui déjà avaient détruit le reste du monastère ; le *Sacrifice d'Abraham*, aujourd'hui dans la galerie de Dresde ; le *Christ mort*, déposé de la croix, et pleuré par les saintes femmes, composition capitale, exécutée pour l'église des religieuses de Lugo, transportée depuis dans la tribune de la galerie de Florence, et à présent au Musée royal. On doit regretter les peintures en grisaille qu'André exécuta en 1515, lors de l'entrée du pape Léon X à Florence, et qui ornent la façade provisoire de l'église de Sainte-Marie *del Fiore*. Il peignit aussi plusieurs bannières que les députations des villes de la Toscane portaient processionnellement le jour de la Saint-Jean. Cette cérémonie se faisait encore il y a quelques années ; mais les bannières d'André *del Sarto* n'existaient plus. André, modeste et naturellement sensible, a déployé tout son caractère dans ses ouvrages. Quoiqu'il eût étudié les peintures de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, il ne ressemble en rien à ces maîtres : sa manière est plus timide, mais plus gracieuse ; son dessin est correct, sans être grand ; son coloris est frais, harmonieux et aérien ; son pinceau est d'une admirable légèreté ; ses airs de tête, quelquefois d'un grand caractère, sont toujours d'un beau choix ; enfin, ses draperies sont bien jetées, mais elles manquent de style. Les principaux ouvrages de ce maître sont gravés. Son école a été nombreuse ; parmi les peintres habiles quelle a fournis, on distingue Jacques de Pontorino ; François Salviati ; Georges Vasari, auteur de la *Vie des peintres* ; Jacques del Conte ;

Jacone, qui l'aïda beaucoup dans ses ouvrages ; Nannocio et André Sguazzella, qui l'accompagnaèrent en France, où ce dernier a beaucoup travaillé dans la manière de son maître, et notamment au château de Semblançai près de Troyes, dont il exécuta toute la décoration. C—N.

VAN-OBSTAL (GÉRARD), sculpteur, naquit à Anvers en 1597, et mourut à Paris en 1663, étant recteur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses bas-reliefs et ses travaux sur l'évoire lui acquirent beaucoup de réputation. On cite comme l'ouvrage le plus remarquable de cet artiste, la statue de Louis XIV, qui était placée sur la porte Saint-Antoine (*Voy. LAMOIGNON DE BAVILLE, XXIII, 301*). Z.

VAN-OS, peintre hollandais, naquit en 1744, à Middelharnas, dans la Zélande, et perdit ses parents étant encore en bas âge. Abandonné aux soins d'un oncle maternel, il fut placé par lui chez un vitrier-barbouilleur, pour apprendre son état ; mais le jeune Van-Os, à l'insu du vitrier, se levait tous les matins dès le point du jour, pour copier des dessins et des estampes qu'il achetait avec l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. A l'âge de dix-sept ans, il quitta son patron, et ne trouvant aucun maître capable de l'instruire à son gré, il s'appliqua sans relâche à l'étude de la nature, et plus particulièrement à celle de la marine, s'occupant sans cesse à dessiner et à peindre des vaisseaux. Ayant atteint, en 1769, l'âge de majorité, et devenu maître de l'héritage de ses parents, il vint s'établir à la Haye, où les sciences et les arts, surtout à cette époque de prospérité pour la Hollande, florissaient à l'envi. Ce fut là que

ce jeune artiste eut un libre accès dans les riches cabinets de Verschuuring, de Van Dusselen, etc., et devint l'ami du poète Speks, qui lui inspira l'amour des belles-lettres et de la poésie, et fixa son talent, en lui recommandant de peindre des fleurs, art que Van-os a cultivé avec tant de succès. Il se rendit à Amsterdam, pour la première fois, en 1770, et y fut très-bien accueilli par M. Braamcamp, possesseur d'un des plus précieux cabinets de tableaux qui existât en Europe (1), ainsi que par Ploos, Van Amstel, et plusieurs autres amateurs des arts. Ce fut alors qu'il admira les magnifiques tableaux des Van Huysum, Van den Velde, etc. La vue de tant de chefs-d'œuvre excita de plus en plus son émulation, et lui fit donner, à son retour à la Haye, un libre essor à son génie. Peu de temps après on lui commanda deux tableaux de fleurs pour l'impératrice de Russie ; et ces deux morceaux, envoyés à Pétersbourg, y furent très-bien appréciés. Van-Os épousa, en 1775, Susanne de La Croix, fille d'un peintre en miniature, et il eut de cette union, qui fut très-heureuse, plusieurs enfants ; mais il perdit sa femme chérie, et il en conçut un tel chagrin, que son pinceau en parut altéré. Il se livra alors davantage à la poésie, et composa plusieurs morceaux inspirés par une vive douleur, et qui ont été insérés dans divers recueils. Ses tableaux, très-estimés en Hollande, sont répandus dans les cabinets des amateurs ; et ses deux fils, artistes distingués, en possèdent un grand nombre. Jean Van-Os termina sa carrière en nov. 1818. Z.

(1) Ce cabinet fut vendu en 1773, à l'impératrice de Russie, et le bâtiment qui le transportait périt dans la traversée.

VAN OOST. *V.* OOST.

VAN OOSTERWICK (MARIE).
Voy. OOSTERWICK.

VAN OSTADE. *V.* OSTADE.

VAN SANTEN. *V.* SANTEN.

VAN SPAENDONCK. *V.* SPAENDONCK.

VANSTABEL (PIERRE-JEAN), contre-amiral, né à Dunkerque en 1742, se voua de bonne heure à la marine du commerce. Il était capitaine, lorsque, en 1778, il fut appelé au service en qualité d'officier auxiliaire. Sa bravoure et son extrême activité le firent bientôt remarquer et sur le compte qui fut rendu au roi de la conduite qu'il avait tenue dans divers combats. Sa Majesté lui fit, présent d'une épée en 1780. Nommé lieutenant de frégate, en 1782, il commanda, divers bâtiments de guerre, et devint bientôt enseigne de vaisseau. En 1788, le ministre de la marine le chargea de la reconnaissance des côtes de la Manche. On lui donna, à cet effet, le longre le *Fanfaron*; et il s'acquitta de cette mission avec zèle et intelligence. Après avoir commandé successivement les frégates la *Proserpine* et la *Thétis*, il fut promu au grade de capitaine de vaisseau, en 1792. Au mois d'octobre de l'année suivante, Vanstabel, qui commandait le vaisseau le *Tigre*, fut chargé de se rendre aux États-Unis d'Amérique, et d'y réunir tous les bâtiments français qui se trouvaient dans ces parages. Il en rassembla cent soixante-dix, tous chargés de grains ou de denrées coloniales. C'était une entreprise hardie que de traverser, avec un convoi aussi considérable, escorté seulement par un vaisseau et deux frégates, des mers couvertes de vaisseaux ennemis. Vanstabel, après des dangers infinis, parvint à faire entrer son convoi dans le

port de Brest sans avoir perdu un seul bâtiment, et ayant au contraire fait dans sa route onze prises sur les Anglais. L'arrivée de ce convoi, dans un moment où la France éprouvait une grande disette, couvrit Vanstabel de gloire; et le gouvernement l'éleva au grade de contre-amiral. En 1794, il commandait l'escadre légère dans l'armée navale, aux ordres de Villaret-Joyeuse, destinée à opérer une descente en Angleterre. L'armée perdit plusieurs vaisseaux; mais Vanstabel ramena à Brest tous ceux qui étaient sous son pavillon. Depuis long-temps, l'Escaut et ses ports étaient fermés aux puissances neutres et amies. Le gouvernement français, ayant résolu de les leur ouvrir, chargea Vanstabel de cette mission. On lui donna quelques bricks et canonnières, et ce fut avec des forces aussi faibles que cet amiral se présenta, au mois d'avril 1796, pour franchir les passes de l'Escaut, ayant sous son convoi plusieurs bâtiments de commerce français et suédois, qu'il devait conduire à Anvers. Les commandants des forts placés sur ce fleuve voulurent s'opposer à cette entreprise; mais Vanstabel leur exhiba ses ordres, et leur fit connaître qu'il était décidé à les exécuter. Les Hollandais, intimidés par son audace, se contentèrent de montrer quelques dispositions hostiles; et Vanstabel entra dans le port d'Anvers le troisième jour de son départ de Flessingue, aux acclamations des habitants, qui voyaient se rouvrir pour eux les sources d'une prospérité tarie depuis plus de cent cinquante ans. Nommé commandant en chef des forces navales dans les mers du Nord, le contre-amiral Vanstabel se disposait à prendre le commandement de l'escadre

té mise sous ses ordres, maladie, causée par l'ex-travaux, vint l'enlever à ses amis, au mois de jan-

H—Q—N.

VAN STORK (ABRAHAM), peintre à Amsterdam vers l'an 1708. On lui connaît d'autre main nature, qu'il étudia avec ce chef-d'œuvre. Van-Stork mourut en 1708. Son frère cadet peignit avec succès le paysage, particulièrement quelques vues du Rhin. P—s.

VAN-SWANEVELT (HERMAN), paysagiste, naquit à Voerden en Hollande, en 1626. On présume qu'il reçut les premières leçons de Gérard Dow. Il sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il se rendit à Paris, et quelque temps après, à Rome. Arrivé dans cette ville, il fut frappé de la beauté des ouvrages de Claude le Lorrain; devint son élève, et le prit pour modèle. Il voulut joindre aussi à ses études celle de la nature, le premier de tous les maîtres; et il excella bientôt dans son genre. Tout entier à son art, il évitait la société des artistes ses compatriotes. On le voyait sans cesse le crayon à la main, dans les campagnes de Rome, copiant tout ce qu'il croyait digne d'attention, vues, restes d'antiquité, fragments d'architecture; et cette vie sauvage et retirée lui valut le surnom d'*Ermitte*. Le séjour qu'il fit à Rome lui fit aussi donner le nom d'*Herman d'Italie*, sous lequel il est également connu. Il tâcha de s'approprier cette franchise de ton et cette touche précieuse qui caractérisent les ouvrages de Claude le Lorrain; mais s'il ne put atteindre le haut degré auquel ce dernier a porté cette partie de l'art, il le surpassa dans la manière de peindre la figure et les animaux. Ses ouvrages, recherchés de tous les amateurs, répandirent sa réputation dans toute l'Europe, au point d'inspirer

bits de fête, faisant retentir l'air de leurs acclamations. Rien n'est confus dans cette vaste composition, tout y est disposé avec art; la facilité, la finesse et la netteté de l'exécution ajoutent encore au mérite de ce chef-d'œuvre. Van-Stork mourut en 1708. Son frère cadet peignit avec succès le paysage, particulièrement quelques vues du Rhin. P—s.

VAN-SWANEVELT (HERMAN), paysagiste, naquit à Voerden en Hollande, en 1626. On présume qu'il reçut les premières leçons de Gérard Dow. Il sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il se rendit à Paris, et quelque temps après, à Rome. Arrivé dans cette ville, il fut frappé de la beauté des ouvrages de Claude le Lorrain; devint son élève, et le prit pour modèle. Il voulut joindre aussi à ses études celle de la nature, le premier de tous les maîtres; et il excella bientôt dans son genre. Tout entier à son art, il évitait la société des artistes ses compatriotes. On le voyait sans cesse le crayon à la main, dans les campagnes de Rome, copiant tout ce qu'il croyait digne d'attention, vues, restes d'antiquité, fragments d'architecture; et cette vie sauvage et retirée lui valut le surnom d'*Ermitte*. Le séjour qu'il fit à Rome lui fit aussi donner le nom d'*Herman d'Italie*, sous lequel il est également connu. Il tâcha de s'approprier cette franchise de ton et cette touche précieuse qui caractérisent les ouvrages de Claude le Lorrain; mais s'il ne put atteindre le haut degré auquel ce dernier a porté cette partie de l'art, il le surpassa dans la manière de peindre la figure et les animaux. Ses ouvrages, recherchés de tous les amateurs, répandirent sa réputation dans toute l'Europe, au point d'inspirer

quelque jalousie à son maître. Cependant ce sentiment n'eut pas assez de force pour rompre l'union qui existait entre eux. Le Musée du Louvre a possédé un de ses dessins, représentant des *Charlatans sur une place, qui amusent le peuple*. Ce dessin, qui provenait de la conquête de la Prusse, en 1806, était à la plume et lavé; il portait le monogramme du peintre et la date de 1643, et faisait connaître la manière de dessiner de cet artiste, lorsqu'il séjournait à Paris, avant d'aller à Rome. Swanvelt a beaucoup gravé à l'eau-forte; et toutes ses gravures sont exécutées dans un style libre et savant. Ses compositions sont ordinairement enrichies de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup d'esprit et de goût. Ses estampes, au nombre de plus de cent, sont fort recherchées, et il est rare d'en trouver de bonnes épreuves. Huber et Rost, dans leur Manuel de l'amateur, citent treize suites de différentes pièces gravées par lui, comme les plus remarquables de son œuvre. Van-Swanevelt mourut à Rome en 1670. P—s.

VAN-SWIÉTEN (GÉRARD), médecin, naquit à Leyde, le 7 mai 1700, de parents aisés et catholiques. Après avoir fait ses études dans cette ville et à Louvain, il suivit, dans sa patrie, ses cours de médecine : il eut pour maître le célèbre Boerhaave, devint un de ses élèves les plus zélés, et fut assez heureux pour obtenir son amitié; mais peu s'en fallut que son ardeur au travail n'eût des suites funestes pour sa santé. Il en conserva une affection spasmodique du cerveau, désignée sous le nom de mélancolie; ce qui fit que Boerhaave le pressa de suspendre pendant quelque temps ses occupations. A l'âge de 25 ans, Van-

Swiéten obtint le grade de docteur, et publia, pour thèse inaugurale, une Dissertation latine *Sur la structure et l'usage des artères*, Leyde, 1725. C'était l'époque où, après avoir combattu les systèmes des chimistes et des animistes, Boerhaave présentait une doctrine plus spécieuse que la leur sur la médecine, et rattachait tous les phénomènes de l'économie aux lois de la physique et de la mécanique. Cette théorie séduisante, quoique erronée, fut adoptée presque généralement par les médecins de tous les pays, dans un temps où l'on était las des subtilités métaphysiques qui faisaient la base de l'enseignement médical. Cependant la doctrine de Boerhaave était à peine écrite : il n'en avait donné que la substance, dans ses Aphorismes et dans quelques autres ouvrages. Pour être comprise et bien démontrée, il fallait des développements; c'est ce dont Van-Swiéten voulut se charger : il publia à Leyde, en 1741, le premier volume de ses Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave : *Commentaria in H. Boerhaavii Aphorismis de cognoscendis et curandis morbis*, Leyde, 1741. Cet ouvrage, où l'on trouve une forte dialectique et une vaste érudition, peut être regardé, malgré le peu de fondement de ses principes, comme un des monuments les plus précieux de la médecine pratique. Il eut, dès son apparition, un très-grand succès, et fut, pendant un demi-siècle, le principal guide des médecins. Peu de temps après, l'auteur fut nommé professeur à l'université de Leyde; mais alors il se trouva en butte à l'envie. On prétendit qu'étant catholique il ne pouvait pas enseigner la médecine dans une université protestante; et il fut obligé de se démettre. Cette injustice ne fit

croître l'intérêt qu'il méritait à l'égard. L'impératrice Marie-therèse le nomma, en 1745, à une chaire de l'université de Vienne: et peu après, elle le prit pour son premier médecin, et le créa baron de Vienne. Van-Swiéten justifia pleinement le choix de cette souveraine, et cessa, pendant huit ans, de publier les Aphorismes de Boerhaave, en présence d'un grand nombre d'auditeurs. Il ne s'était rendu à Vienne qu'à condition de ne pas changer à sa manière de vivre: il parut long-temps à la cour avec les cheveux plats; et, pour lui porter des manchettes, il fallut que l'impératrice lui en brodât elle-même une paire de sa main. On avait été à son emploi de premier médecin de la cour celui de bibliothécaire et cette dernière place lui donna l'occasion de montrer l'inutilité de son caractère: du reste, à son zèle et à son activité, on doit, en Autriche, les améliorations que l'art de guérir y a reçues. Il y établit un amphithéâtre anatomique, un laboratoire public de chimie, un jardin des plantes où l'on fit des démonstrations, des préparations anatomiques et des instruments pour la chirurgie, tous ceux qui manquaient à Vienne. Les écoles qui gênaient les dissections furent levées par de bonnes ordonnances. Les pharmaciens furent soumis à des visites imprévues, pour connaître l'état de leurs médicaments. On réduisit considérablement l'il en coûtait auparavant pour obtenir le doctorat. On pourvut au soulagement des veuves et des enfants des médecins morts sans fortune. On doit encore à Van-Swiéten divers établissements pour les progrès

des sciences. En sa qualité de censeur, il fit prohiber beaucoup de livres irréligieux; ce qui excita de vives réclamations de la part du parti philosophique, et fit nommer Van-Swiéten *le tyran des esprits et l'assassin des corps*. Il continua successivement la publication de son travail sur les Aphorismes. Le second volume fut publié à Leyde, en 1745, le troisième en 1753, le quatrième en 1764, et le cinquième en 1772, in-4°. Cet ouvrage, où Van-Swiéten développe et éclaircit, par des exemples, toutes les théories dont son auteur n'avait présenté que les éléments, fut accueilli avec tant d'empressement à mesure qu'il parut, qu'on le réimprimait en même temps, volume par volume, à Paris, à Turin, à Vienne, etc. Il a été traduit en français, par parties. Paul a traduit les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des enfants*, 1769, in-12, et le *Traité de la pleurésie*, in-12. Louis a traduit les *Aphorismes de chirurgie*, 1768, 7 vol. in-12. Sa traduction des *Aphorismes de médecine*, dont il a paru 2 vol. in-12, 1766, n'a pas été continuée. Van-Swiéten donna, en français, une Description abrégée des maladies qui règnent le plus communément dans les armées, avec la méthode de les traiter, Vienne, 1759, in-8°. Il obtint de l'impératrice la formation d'une école de clinique, qui est devenue le modèle de celles qui ont été créées depuis, tant à Paris qu'en Europe, et qui ont été la source de l'instruction la plus solide en médecine. Il fit rebâter l'université, et rendit sa bibliothèque publique. Pendant quelques années, Van-Swiéten se montra contraire à l'inoculation; mais il finit par en reconnaître les avantages. L'impératrice ayant été

atteinte, en 1770, d'une petite - vérole conflucnte, qui la mit aux portes du tombeau, son médecin parvint à la tirer de cette maladie. Il fut atteint lui-même, peu de temps après, d'une gangrène à la jambe, dont il mourut à Schœnbrun, le 18 juin 1772. Il montra jusqu'à ses derniers moments une grande piété; et l'on fit graver ces mots sur son tombeau : *Heroicè et christianè*. L'impératrice était allée visiter plusieurs fois Van-Swiéten dans sa maladie; et il fut administré en présence de l'archiduc et de l'archiduchesse. Marie-Thérèse lui fit élever, après sa mort, une statue dans l'université. On a encore de lui un *Traité de la médecine des armées*, in-12 et in-8°, qui a été traduit en français. Stoll a publié de Van-Swiéten un ouvrage posthume, en latin, sur les épidémies, Vienne et Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°. N—u.

VAN-SWINDEN. *Voy.* SWINDEN.

VAN-UDEN (LUCAS), peintre, né à Anvers, en 1595, fut élève de son père, peintre peu connu, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il ne prit plus alors que la nature pour modèle : on le voyait sans cesse parcourant la campagne, le crayon à la main, dans toutes les saisons, dans tous les temps, et s'efforçant de retracer sur la toile les différents phénomènes qu'il avait observés. Le succès couronna ses efforts : ses tableaux furent admirés, et Rubens fut un des premiers à apprécier son mérite ; il l'aïda de ses conseils, et se plut à orner plusieurs de ses paysages de figures charmantes. Cette association mit Van-Uden tout-à-fait en vogue ; et c'est alors que la ville de Gand le chargea d'exécuter quelques paysages tirés de la Vie des pères du

désert, pour orner des ch de l'église de Saint-Bruno. Ses positions sont intéressantes, et ses lointains sont peints avec pureté et transparence, son paysage étendu, ses arbres variés, et sa perspective avec laquelle ils sont traités semble donner du mouvement au feuillage. Sa couleur est naturelle et piquante. Fin et piquant dans les petits tableaux, large et délicat dans les grands, on peut lui assigner un rang distingué parmi les artistes. Il a peint la figure ; mais comme paysagiste, il peut être placé au nombre des plus grands maîtres. Rubens l'employait souvent à peindre les paysages de ses tableaux, et le plus grand éloge qu'on peut donner à Van-Uden, c'est qu'il n'a jamais tenu un pinceau qui aurait été dangereuse pour un autre. Le Musée du Louvre possède un paysage de ce maître qui provenait de la galerie impériale de Vienne, et qui a été rendu à la France en 1815. Van-Uden est aussi la gravure à l'eau-forte ; nous avons de lui, en ce genre, plusieurs pièces qui ne méritent pas d'être estimées que ses tableaux. La critique d'aucun peintre n'a rien dit de plus délicat que ces paysages, rien de plus spirituel et plus piquant que la touche des arbres et des lointains. Ce sont ses paysages au nombre de seize que dix d'après ses propres compositions et quatre d'après Rubens, et de près le Titien. Lucas Van-Uden mourut à Anvers en 1662. — VAN-UDEN, frère du précédent, son élève, peignit tout-à-fait à la manière ; mais il fut loin d'avoir le talent : toutefois quelques-uns de ses paysages ont passé, auprès d'ai

maisseurs, pour des productions de son frère. P—s.

✓ VEEN. V. VEEN.

✓ VIAN (FRANÇOIS). V. VIAN. ✓ VITELLI ou VAN-VITELARD), peintre, né à Utrecht

7, étudia la peinture à Hoorn, sous la direction de Mathieu Verelst. Il n'avait que dix-neuf ans quand il vint à Rome, et il s'annonça comme un habile peintre de figures et de paysage. Il visita successivement Venise, Bologne, Florence; et partout il peignit pour les principaux seigneurs, de même que les vues de ces différentes villes. Il avait épousé une Romaine, le nom de Anna Laurenzini, qui l'accompagna à Naples lorsqu'il y fut appelé par le vice-roi don Louis de Medina-Celi. Sa femme étant accouchée dans cette ville, le vice-roi tint son enfant sur les fonts de baptême, et lui donna le nom de Louis. Les troubles qui agitaient à cette époque à Naples empêchèrent Vanvitelli de quitter cette ville; mais il revint à Rome, où il se fixa. Il appartenait à l'une des principales familles d'Italie, nommée les Sacchetti, les Colonna, et il fut entouré de nombreux travaux. Le pape Grégoire XIII l'italie l'admit au rang des citoyens romains, et l'académie de Saint-Luc le plaça au nombre de ses membres. Il ne put empêcher son nom de servir à la terminaison de la lanterne de Saint-Pierre, et le pape luy fit donner le nom de *Gaspare degli oc-*

Sur ses derniers ans, il fut atteint de la cataracte: il voulut se faire l'opération d'un œil; mais il perdit l'œil.

Cela ne l'empêcha pas de continuer à peindre, mais de son invention et en grand. Ses tableaux, répandus dans toute l'Europe, retracent tout ce que Rome renferme de plus beaux monuments et les édifices les plus célèbres de l'Europe. Lorsque le sujet le comporte, il y ajoute même la vue du pays. Il est de la plus grande exactitude dans ses élévations et dans ses mesures; son coloris est aimable et brillant, et il ne laisserait rien à désirer s'il avait un peu plus de variété dans le paysage et si ses ciels étaient moins négligés. Il mourut en 1736, regretté à-la-fois comme artiste, comme érudit, et comme homme de bien.

P—s.

VANVITELLI (LOUIS), fils du précédent, l'un des plus célèbres architectes modernes, et l'auteur du plus grand monument de son siècle, naquit à Naples en 1700. Dès l'âge de six ans il maniait le crayon et dessinait d'après nature. Peintre habile et maître, à l'âge où l'on n'est ordinairement qu'élève, il n'avait que vingt ans, lorsque le cardinal Acquaviva lui fit peindre à fresque, dans l'église de Sainte-Cécile, la chapelle des reliques, et à l'huile, le tableau de la sainte. Plus d'un ouvrage de ce genre le classait déjà parmi les meilleurs peintres de son temps; mais dès-lors un autre art partageait ses hommages et devait s'emparer de tout son génie. Étudiant l'architecture sous l'ava, il promettait de surpasser bientôt son maître: aussi le cardinal de Saint-Clément n'hésita point à le conduire, très-jeune encore, à Urbino, pour restaurer le palais Albani. Là, Vanvitelli fut chargé de construire les églises de Saint-François et de Saint-Dominique. On peut dire que son talent et sa réputation

n'eurent point de jeunesse ; car à vingt-six ans , il fut fait architecte de Saint-Pierre. Cette grande basilique était à la vérité terminée dans ses parties les plus considérables ; mais sa décoration intérieure demandait encore d'importants travaux. De ce nombre étaient ceux des grandes mosaïques qui ornent ses chapelles et y remplacent les tableaux, dans des dimensions appropriées au local, et que la plupart des originaux n'avaient point. Vanvitelli en copia lui-même plusieurs, pour être traduits en mosaïque. Il participait dès-lors à tous les grands ouvrages de son époque, soit en réalité, soit en projet. Associé à Nicolas Salvi, dans la conduite des eaux qui devaient arriver à la fontaine de Trevi, il partagea toutes ses fatigues. Lui-même, dans des Mémoires écrits de sa main, et que conserve l'académie de Saint-Luc à Rome, nous apprend qu'il concourut volontairement avec beaucoup d'autres au projet du grand portail de Saint-Jean de Latran. Vingt-deux dessins furent exposés, dans une salle du palais Quirinal, au jugement des académiciens : les projets de Vanvitelli et de Nicolas Salvi furent préférés ; mais le pape adjugea l'ouvrage à Galilei. Il confia à Salvi la fontaine de Trevi, et à Vanvitelli les travaux d'Ancône. Ce dernier avait présenté deux dessins de portail pour Saint-Jean de Latran. L'un avec un ordre unique de colonnes, l'autre composé de deux. Celui-ci avait son ordre inférieur en colonnes corinthiennes isolées ; celles de dessus étaient composites, avec frontispice, balustres et de grandes statues. Vanvitelli alla donc à Ancône, où il construisit un lazaret pentagone, ayant un bastion, un môle de trois cents palmes (romains) de lon-

gueur, sur cinquante de profondeur, avec une belle entrée ou porte, ornée de colonnes doriques. Il eut, sans sortir de cette ville, à faire exécuter un grand nombre de projets, soit de sa composition, soit de restauration : par exemple, pour la chapelle des reliques de San-Ciriaco, pour l'église de Jésus, pour celle de Saint-Augustin, pour la maison des Exercices spirituels ; à Macerata pour la chapelle de la Miséricorde ; à Pérouse, pour l'église et le monastère des Olivétains ; à Pesaro, pour celle de la Madeleine ; à Foligno, pour la cathédrale ; à Sienne, pour l'église de Saint-Augustin. En 1745, il entreprit, dans un séjour qu'il fit à Milan, un projet de frontispice pour la cathédrale de cette ville, qui avait l'avantage d'offrir un parti d'architecture mitoyen entre le style antique et le style gothique. Rien ne pouvait mieux s'assortir au caractère mixte du monument. Mais les circonstances politiques ne permirent pas de donner suite à cet ouvrage (1). A Rome, Vanvitelli fit quelques augmentations à la bibliothèque des Jésuites, et des restaurations à leur maison de Frascati, appelée la Rufinella. Il composa une chapelle de la plus grande richesse, qui fut transportée et placée dans l'église des Jésuites de Lisbonne. Mais sa plus grande entreprise à Rome fut le couvent de Saint-Augustin, édifice des plus considérables entre tous ceux de cette ville. Ce fut lui qui exécuta la célèbre opération des cercles de fer, qui furent placés autour de la coupole de Saint-Pierre dans l'intention d'arrêter le progrès des désunions ou lézardes, qui s'y étaient manifestées, ver-

(1) La façade de la cathédrale de Milan a été achevée par ordre de Napoléon, mais non d'après les dessins de Vanvitelli.

le commencement du dernier siècle. Lui-même a laissé une description des moyens qui furent employés (2). Vanvitelli, dans ses Mémoires déjà cités, se donne pour l'auteur du grand pont de charpente dont on se servit dans l'intérieur de la coupole de Saint-Pierre pour remplir les intervalles opérés par les lézardes. Mais Bottari et Rome entière en attribuent l'invention à Zabaglia. Il y a encore, entre ce dernier et Fontana, un pareil conflit sur une construction du même genre. Ce qu'on doit dire à ce sujet, c'est que fort naturellement il peut y avoir débat entre celui qui invente ce qu'il n'aurait peut-être pas pu exécuter, et celui qui exécute ce qu'il n'avait pas imaginé. D'autres ouvrages, plus ou moins importants, occupèrent encore Vanvitelli à Rome. De ce nombre furent les grandes décorations qu'exigea, dans l'église de Saint-Pierre, la célébration de l'année sainte, en 1750; l'illumination de la coupole, pour laquelle il imagina un dessin nouveau; des projets pour une canonisation; le catafalque de la reine d'Angleterre; des dispositions ou exécutées ou projetées pour la grande église de la Chartreuse, pratiquée dans les restes de construction des Thermes de Dioclétien. Sa réputation était parvenue à un tel point, que lorsque le roi de Naples Charles III (depuis roi d'Espagne) voulut

élever à Caserte un palais (3) qui ne le cédât à aucun de ceux que les souverains de l'Europe ont construits avec le plus de grandeur et de magnificence, il ne balança point à en charger Vanvitelli. Un tel choix méritait, de la part de l'architecte, des efforts proportionnés à l'honneur qu'il recevait et à l'importance de l'entreprise. On peut dire qu'il ne manqua point à ce double engagement. Rien de plus grand, comme ensemble un et complet, n'existe en Europe. Sans doute le seizième siècle a produit, quoique dans des masses moins considérables, des palais d'un caractère d'architecture plus sévère, plus grandiose, plus empreint du style de l'antiquité, plus riches en détails classiques, et d'une plus haute harmonie. Toutefois il fut heureux pour le palais de Caserte d'avoir été construit à cette époque du dix-huitième siècle où, de toutes parts, le goût désabusé des caprices et des innovations stériles du siècle précédent était rentré dans les voies de l'ordre, de la rai-

(2) L'expérience semble avoir prouvé depuis, que cette desunion dont on s'alarmait alors avait pu n'être qu'un effet assez naturel, ou de quelque négligence dans l'opération de la bâtisse, ou du retrait de la maçonnerie, et qu'elle ne provenait d'aucun vice dépendant de la courbe de la voûte, attendu que les coupoles sphériques ne produisent aucune poussée; et l'on a conclu que les cercles de fer étaient inutiles. Bottari a beaucoup combattu cette opération. Croyant que cette sorte de desunion devait être le propre de toutes les coupoles, il en a infecté qu'il ne falloit point faire de coupoles.

(3) Comme Versailles, Caserte commença par un palais et finit par devenir une ville dont le plan est subordonné au palais. Ce dernier, situé sur un hauteur, domine de tous les côtés; c'est ce qui l'a fait appeler Caserta (*Casa certa*), maison élevée. La pose de la première pierre du palais de Caserte fut une solennité dans laquelle Vanvitelli déploya autant de goût que dans les dessins mêmes du palais. Il fut ce jour-là (20 janv. 1752) non-seulement le premier architecte du roi, mais le général en chef de l'armée royale qui fut mise à sa disposition. Il rangea d'abord l'infanterie sur les deux lignes de la double façade: les grenadiers représentaient les corps du milieu, les régiments d'élite les autres avant-corps. La cavalerie était sur les deux petits côtés du rectangle, et les pièces d'artillerie sur les coins. Les décharges précédèrent et suivirent la pose de la première pierre. Dans l'endroit qui répondait perpendiculairement au clocher de la chapelle, une estrade rectangulaire s'élevait, environnée d'un grand escalier qui y conduisait de tous côtés. Sur cette estrade dix colonnes corinthiennes soutenaient le pavillon orné de fleurs de lys. La pierre qu'on fit descendre de cette hauteur portait cette inscription:

*Stet domus et solium et soboles Borbonica donec
Ad superos propriis vi lapsis hic redent.*

son et de la simplicité, cause première de toute beauté dans l'art de bâtir. On doit déjà rendre justice à l'unité comme à la régularité du vaste plan de ce palais, dont la masse s'élève sur une superficie de neuf-cent cinquante palmes (napolitains) en longueur, et de sept cents palmes en largeur. Il ne faut pas oublier non plus de comprendre dans l'étendue de son ensemble la grande place elliptique, à laquelle il se rattache par deux petits corps avancés. Cette place, où aboutissent cinq avenues, est environnée de bâtiments destinés aux logements, tant de service, que des gardes à pied et à cheval, avec toutes leurs dépendances. Le plan général du palais proprement dit est, comme ses mesures l'ont déjà fait voir, un carré long, divisé en quatre grandes cours égales entre elles, par quatre corps de bâtiments qui font la croix. Ainsi chaque cour est comme un palais tout entier. On aperçoit dès-lors quelle prodigieuse étendue aurait cet ensemble si, au lieu d'être ainsi ramassé et multiplié dans un quadruple carré, il se développait, comme on l'a pratiqué ailleurs, sur une seule ligne. Mais il est tout aussi facile de comprendre l'avantage que le service intérieur de ce grand palais doit retirer d'une composition qui, rapprochant ainsi entre elles et subordonnant à un plan uniforme les diverses parties du tout, réunit, par une circulation facile et régulière, les services multipliés d'une habitation royale. Le palais de Caserte a sur tous les grands édifices du même genre une supériorité incontestable, c'est la parfaite unité que son plan a inspirée. Cette qualité, il faut l'entendre sous ses deux principaux rapports, savoir l'unité de conception

et l'unité d'exécution; et pour parler d'abord de cette dernière, on sait assez combien il est rare qu'une vaste entreprise n'éprouve point de ces interruptions qui amènent ou une succession d'architectes jaloux de mettre du leur dans l'ouvrage d'autrui, ou des maîtres accessibles à de nouvelles idées, ou des révolutions du goût, dont l'effet a toujours été de porter les hommes à se plaindre du passé et à vanter le présent. L'ouvrage de Vanvitelli a échappé à ces divers contre-temps. L'architecte eut le bonheur d'exécuter, lui seul, toute sa construction dans le cours d'un petit nombre d'années. Aussi le tout semble-t-il avoir été comme coulé d'un seul jet. Nulle addition, nulle correction, nulle modification n'en a altéré, ni dans l'ensemble, ni dans les détails, le projet originaire. L'unité de conception n'y est pas moins remarquable, soit dans le plan, soit dans l'élévation. Il faudrait pouvoir rendre compte ici de ce qui ne peut être saisi que par la vue, sur les plans des trois étages de ce palais, pour faire voir comment, tout ayant été conçu et coordonné dans toutes les parties de ses nombreuses dépendances, il ne fut jamais nécessaire d'y opérer le moindre changement. On ne saurait imaginer plus d'accord entre la distribution du plan et la disposition des élévations. Sur un soubassement qui comprend l'étage à rez-de-chaussée, et au-dessus un petit étage de service (que nous appelons entresol), s'élève une ordonnance ionique en colonnes, dans les deux espèces d'avant-corps de chaque extrémité, et dans celui du milieu, mais en pilastres dans tout le reste (on parle de la façade sur le jardin). Deux rangs de fenêtres avec leurs chambranles

la hauteur des entre-colonnes. Le tout se termine par un entablement continu, dans la frise duquel sont pratiquées de petites ouvertures ou *Mezzanino*. Une balustrade de statues règne dans le pourtour. Les deux espèces de corps, dont on a parlé, aux extrémités de chaque façade, supportent chacun un pavillon carré à colonnes, avec colonnes et pilastres corinthiens. L'espèce d'arcades du milieu est couronnée de chaque côté par une coupole circulaire. Pareille ordonnance pour la façade d'entrée, moins les pilastres et les fenêtres, et pareille ordonnance aux deux façades latérales. Les portes, dans les deux grandes entrées, forment le passage du milieu conduit à un escalier circulaire, suivi d'un autre en longueur, qui aboutit au milieu où se trouve un vaste et magnifique escalier, construit tout en marbre. Les deux autres portes, des deux côtés, donnent entrée, de chaque côté, dans l'intérieur d'une première cour, d'où une porte et un escalier orné de niches, et passant par un grand corps de bâtiment conduit au vestibule, conduisent, de l'un et de l'autre côté, à une autre cour toute semblable. Ces quatre cours ont leur hauteur égale en arcades, et la communication entre elles est établie par des portes de la traverse, qui forme dans le plan général. On fera mention de l'ouvrage de la description des principaux détails du palais de Caserte. Nous nous contenterons de faire mention des objets les plus remarquables de son intérieur. L'appareil surtout les yeux, c'est l'escalier vestibule, orné de colonnes de marbre de Sicile, et for-

mant le centre des quatre branches de la croix intérieure, qui constitue les quatre cours; c'est l'escalier tout en incrustations et en colonnes de marbre, qui, du centre dont on vient de parler, produit l'aspect le plus riche et le plus pittoresque; c'est la chapelle, avec ses colonnes corinthiennes de marbre sur leurs piédestaux, et où la richesse de l'art le dispute au luxe des matières; c'est la grandeur et la noble distribution des appartements, des galeries et des salles de tout genre. Quant au goût d'architecture, on a déjà fait entendre que, s'il ne s'y trouve rien que l'artiste puisse reconnaître comme modèle classique, on n'y rencontre rien non plus qui soit capable de déparer un aussi grand monument. Rien dans le fait à reprendre aux profils des entablements; aucun ressaut n'interrompt la grandeur de leurs lignes. Nulle part, de ces ornements capricieux que le goût et la raison s'accordent à condamner. Les proportions des ordres y sont régulières. Les fenêtres ont généralement leurs chambranles d'une bonne forme. Tous les rapports y sont judicieusement combinés. Partout règne une véritable eurythmie, qui satisfait l'esprit et les yeux. On aime encore à y trouver ce caractère de sobriété dans la décoration, qui laisse bien triompher les masses, une pureté d'exécution remarquable, un choix et un emploi soigné des moyens de construction. On ne saurait quitter le palais de Caserte sans faire mention d'un autre grand ouvrage qui en est, si l'on peut dire, une dépendance, l'aqueduc construit par Vanvitelli, pour conduire des eaux abondantes à ce palais. Ici notre architecte eut encore le privilège d'élever la construction la plus importante

de toutes les entreprises modernes en ce genre, et de la conduire à sa fin. Les travaux souterrains de cet aqueduc sont aussi considérables que les constructions extérieures; mais les difficultés en furent beaucoup plus grandes. Les eaux parcoururent, avant d'arriver à leur terme, un espace qu'on évalue à neuf lieues. Les sources (4) où l'on est allé les chercher sont à douze milles au levant de Caserte. Il a fallu percer cinq fois des montagnes; la première fois, sur une espace de onze cents toises dans le tuf; la seconde sur un espace de neuf cents cinquante toises: la troisième dans de la terre grasse; et ensuite dans un roc vif sur une longueur de trois cent cinquante toises; enfin, dans la montagne de Caserte, sur deux-cent-cinquante toises. Trois fois il fallut faire traverser au conduit des vallées sur des ponts: le premier, de trois arches, au pied du Taberno; le second dans la vallée de Durazzano, formé par trois arcades fort exhaussées; enfin, vers le mont

appelé di Garzano, l'aqueduc traverse une vallée où a été exécuté le plus grand travail, c'est-à-dire, un pont à trois étages, de seize cents pieds de longueur et de cent soixante-dix-huit de hauteur. Ce dernier ouvrage peut le disputer à ceux des Romains. Le premier rang (celui d'en bas) a dix-neuf arcades, le second vingt-huit; le plus haut quarante-trois. Les piles des arches inférieures ont trente-deux pieds d'épaisseur en bas, et dix-huit en haut. Elles sont hautes de quarante-quatre pieds, celles de l'étage au-dessus ont de hauteur cinquante-trois pieds. La hauteur totale est de cent soixante-dix-huit pieds. Toute cette construction est de tuf ou de pierre tendre entremêlée de rangées de briques. Les piliers sont renforcés par des contre-forts, qui donnent une grande consistance à l'ouvrage, mais qui ne laissent pas d'en déparer l'aspect. On serait tenté d'en blâmer l'emploi, si l'on ne pensait, qu'en de tels travaux, la considération de la solidité doit passer avant toute autre. L'aqueduc, dans sa longueur totale, a vingt-un mille cent trente-trois toises. La pente du conduit est d'un pied sur quatre mille huit cents pieds. La quantité d'eau est de trois pieds huit pouces de largeur sur deux pieds cinq pouces de hauteur. Le réservoir ou château d'eau auquel cet aqueduc aboutit, sur la montagne au nord de Caserte, est à seize cents toises du palais, et à quatre cents pieds au-dessus du niveau de sa cour. La direction d'aussi grandes entreprises n'empêcha point Vanvitelli de donner encore de son temps et de ses soins à d'autres ouvrages, qui auraient pu occuper toute la vie et exiger tous les soins d'un artiste. On cite un assez grand nombre de compositions

(4) Il y a dix sources, toutes près les unes des autres, que l'on présumait avoir formé l'ancienne *Aqua Julia*, ainsi appelée, parce que César l'avait conduite jusqu'à Capoue; on en eut bientôt la certitude lorsque, dans l'excavation du nouvel aqueduc, on rencontra les débris de l'ancien près de la source de Molinise. Le vieux aqueduc était de la même dimension que le nouveau, de sorte que s'il n'eût pas été presque entièrement détruit, il aurait épargné une nouvelle construction dans l'espace de plusieurs lieues. L'aqueduc *Carolinus* fut achevé au commencement de l'année 1754, et l'on n'y employa que six ans. L'introduction des eaux dans l'aqueduc eut lieu le 12 mai 1762. Au moment où on leur ouvrit le passage du côté de la source, des coups de canon en donnèrent l'avis à ceux qui se tenaient du côté opposé, où les eaux devaient déboucher. Vanvitelli, d'après ses ordres, avait annoncé au roi que l'eau mettrait quatre heures à faire le chemin. Aussitôt que ce temps fut écoulé, le roi, se rendant à la main, en eut dit Vanvitelli. Quelque minute s'était passée, et l'eau n'arrivant pas, le roi ne remarqua de nouveau ce retard, mais à peine cette seconde remarque eut-elle eu lieu, qu'il tomba le pontre archibevue, que des torrents d'eau débouchèrent avec un bruit épouvantable sous les yeux de la foule remplie de joie. Alors le cour d'applaudir Vanvitelli, et le roi de l'embrasser avec le plus touchant enthousiasme. UG—1.

dont il fit les dessins ou suivit l'exécution. Il construisit à Naples, au pont de la Madelaine, la caserne de la cavalerie, édifice d'un goût sévère, et conforme à sa destination, soit par son caractère extérieur, soit par la commodité de ses distributions. On lui attribue la salle de la sacristie, et la chapelle de la conception à *San-Luigi di Palazzo*. De lui est la colonnade dorique de la place qu'on appelle *Largo di Spirito Santo*, pour la statue équestre de Charles III, roi d'Espagne. De lui sont encore les églises de San-Marcellino, de la Rotonde, de l'Annonciade; la façade du palais de Genzano, à Fontana Medina; la grande porte, l'escalier et l'achèvement du palais Calabritto à Chiaia; enfin des ouvrages à Resina, à Matalone, à Bénévent. On met encore sous son nom, à Brescia, la grande salle publique; à Milan, le palais archiducal. Chargé, à Naples, de la décoration de toutes les fêtes publiques, il soutint dignement sa réputation par des compositions analogues à chaque sujet. Heureux dans toutes ses entreprises, il n'essuya qu'une seule disgrâce; et ce fut à Rome. Nous lisons dans *Milizia*, que pour restaurer l'aqueduc de l'*Aqua felice*, près de Pantano, il avait évalué à deux mille écus romains la dépense de l'ouvrage; mais elle passa vingt-deux mille écus. Il fut condamné à en payer cinq mille de ses deniers. Il mourut à Caserte, en 1773, laissant six enfants, dont deux suivirent Charles III en Espagne. Vanvitelli était d'un caractère honnête et doux, d'une humeur facile dans les rapports qu'il avait avec tous ceux qu'il devait conduire. Dessinateur infatigable, il ne pouvait vivre que dans l'étude et le tra-

vail. Savant en tout ce qui tient à la pratique et au mécanisme de l'art, il n'eut pas moins d'habileté en toutes les parties de la distribution, de l'ordonnance, et de la décoration. Doué d'un bon jugement et d'un goût sûr, il eut le mérite de se préserver des écarts de l'école vicicuse qui l'avait précédé. Porté aux grandes entreprises, on peut dire qu'il voyait grandement, et l'on doit le regarder comme ayant contribué, en Italie, à désabuser les yeux et les esprits des fausses manières qui régnaient encore de son temps. La postérité l'a placé, sans aucune contestation, au premier rang des architectes de son époque. Peut-être par son palais de Caserte a-t-il aussi marqué dans son pays le dernier terme où de grandes entreprises puissent arriver. Cet architecte a publié les *Plans et Dessins du palais de Caserte*, Naples, à l'imprimerie royale, 1756. On a une Vie de Vanvitelli, dans les *Memorie degli Architetti* de *Milizia*. Un de ses neveux en a publié une autre à Naples en 1823, d'après ses manuscrits.

Q. Q.

VANZELIE. Voy. HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

VARANDA (JEAN), né à Nîmes vers le milieu du seizième siècle, alla au sortir du collège, étudier la médecine à Montpellier, et y fut reçu docteur en 1587. Dix ans après, il obtint une chaire au concours. Les *Annales de la faculté*, dont il était le doyen, en 1609, renferment les témoignages les plus honorables pour sa mémoire. Gui Patin le plaçait dans son estime au même rang que Laurent Joubert. Cependant l'opinion qu'il avait du mérite de Varanda parut subir quelques restrictions, quand les OEu-

vres du professeur de Montpellier eurent été mises au jour. Astruc l'a loué long-temps après, sans rétractation. Varanda a écrit en latin sur la physiologie et la pathologie, sur les affections des reins et de la vessie, sur les maladies des femmes, sur l'éléphantiasis, sur la syphilis et sur la thérapeutique. Tous ses ouvrages, recueillis par un médecin nommé Henri Gras, furent publiés sous ce titre : *J. Varandæi, etc., opera omnia theorica et practica*, Montpellier et Genève, 1620, in-8°. ; Lyon, 1658, in-fol. Il manque à cette collection deux traités du même, qui ont été imprimés séparément, savoir : *Elephantiasis seu Lepra*, et *De Lue venerea et hepaticæ*, Genève, 1620, in-8°. Varanda mourut à Montpellier en 1617. V. S. L.

VARANO (RIDOLFE I^{er}. DE), seigneur de Camerino, était un des chefs du parti Guelfe, dans la marche d'Ancône. Après s'être signalé par son zèle pour ce parti, et par sa bravoure dans plusieurs rencontres, il profita de l'anarchie que le séjour des papes à Avignon entretenait dans l'état de l'Église, pour se faire déférer par ses concitoyens la souveraineté de Camerino ; il l'obtint entre les années 1320 et 1330. Elle s'est conservée plus de deux siècles dans sa famille. Il exerçait, en même temps, une grande influence dans d'autres villes et se fit nommer podestat d'Agobbio, en 1350 ; il était sur le point de se rendre dans cette ville, mais quelques discussions qui éclatèrent dans sa famille le retinrent à Camerino. Il croyait les avoir calmées lorsqu'il fut assassiné, au mois de juillet 1350, par son neveu nommé, comme lui, Ridolfe. S. S.—1.

VARANO (RIDOLFE II), neveu du précédent, s'empara de la sou-

veraineté de Camerino, après avoir assassiné son oncle. Pour s'y affermir par l'autorité de l'Église, il rechercha l'alliance du pape Innocent VI et celle du cardinal Albornoz. Ce dernier, qui se préparait à reconquérir l'état de l'Église, le nomma son général ; et, au mois d'août 1355, Ridolfe de Varano battit, avec l'armée pontificale, et fit prisonnier Galeotto Malatesti ; ce qui déterminait la puissante maison des seigneurs de Rimini à se soumettre au pape. Après que la Romagne fut rentrée dans l'obéissance de l'Église, Ridolfe, qui voulait entretenir auprès de lui des soldats exercés et qui lui fussent dévoués, chercha du service chez d'autres puissances. Il commanda, en 1362, l'armée florentine dans la guerre de Pise ; mais il y acquit peu de réputation. Quelques années plus tard, un légat du pape chassa Ridolfe de Camerino, et rémit ce petit état à la chambre apostolique. Ridolfe de Varano profita, en 1376, de la guerre de la liberté suscitée par les Florentins au pape Grégoire XI, pour recouvrer son patrimoine, et y joindre encore Macerata. Il fut nommé ensuite général de l'armée florentine, et opposé au cardinal de Genève, qui, avec une armée française, menaçait Bologne. Il l'arrêta et défendit avec succès la ville qui lui avait été confiée. Cependant les Florentins ayant, l'année suivante, pris à leur service Jean Hawkwood et la compagnie anglaise, Ridolfe, jaloux du crédit et de la puissance de cet étranger, abandonna le camp florentin, et passa au service du pape. On lui donna le commandement des Bretons, qu'il avait arrêtés dans leurs conquêtes l'année précédente ; mais il se laissa battre avec eux, presque aux portes de Camerino,

par Lucius Lando. La paix de 1378 confirma Ridolfe de Varano dans la possession de sa petite souveraineté. Il mourut à une époque inconnue ; mais Gentile de Varano, qu'on croit être son fils, lui avait déjà succédé dans la principauté de Camerino, en 1393. — VARANO (Gentile de) succéda à Ridolfe II, qu'on croit être son père, dans la petite principauté de Camerino, pendant que l'Eglise était divisée par le grand schisme d'Occident, et que son patrimoine était dévasté par les compagnies d'aventuriers. Le pape Boniface IX avait donné à son frère André Tomacelli le titre de marquis d'Ancône, et voulait que tous les petits princes de cette marche se soumissent à lui. Gentile de Varano, loin de reconnaître l'autorité de ce marquis, l'assiégea dans Macerata, avec l'aide de Biordo de Michelotti ; le fit prisonnier, et ne lui rendit sa liberté qu'après avoir fait confirmer par le Saint-Siège l'indépendance de la principauté de Camerino. — VARANO (Ridolfe III) avait succédé à Gentile dans la principauté de Camerino, avant l'année 1415, dans laquelle il prit à sa solde Bernardino des Ubaldini, avec deux cents lances, pour faire la guerre aux Malatesti. Il eut aussi à défendre son indépendance contre Braccio de Montone, seigneur de Pérouse, qui étendait chaque jour ses conquêtes dans la marche d'Ancône, et qui, s'il eût vécu, l'aurait soumise en entier.

S. S—1.

VARANO (BÉRARD DE). Ridolfe III avait laissé trois fils : Bérard, né de sa première femme, était l'aîné ; Jean I^{er}. et Pierre-Gentile étaient fils de la seconde. Tous trois gouvernaient en commun leur petite principauté. Jean avait, en 1427, servi les Florentins contre le duc de Milan. Pierre-

Gentile avait servi l'Eglise. Bérard, qui était marié et qui avait plusieurs enfants, voyait avec inquiétude leur petite principauté prête à se subdiviser. Il demanda conseil, en 1434, à Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, et premier ministre du pape Eugène IV. Celui-ci, espérant, s'il causait la ruine de la maison de Varano, réunir Camerino à la chambre apostolique, lui conseilla de se défaire de ses frères, et lui offrit son assistance. Il fit arrêter et décapiter Pierre-Gentile à Recanati ; Bérard fit massacrer sous ses yeux son frère Jean à Camerino. Mais le peuple de cette dernière ville, excité en secret par Vitelleschi, prit aussitôt les armes pour venger les deux princes qui venaient de périr : le massacre Bérard et tous ses enfants, et résolut de faire de Camerino une république ; bientôt après il fut forcé de se soumettre à François Sforce, qui, vers le même temps, conquit la marche d'Ancône. S. S—1.

VARANO (JULES DE) recouvra, après le milieu du quinzième siècle, la petite principauté de Camerino, qui, vers l'an 1447, avait été évacuée par François Sforce, et qui était ensuite demeurée plusieurs années sous le gouvernement des papes. Jules de Varano régna obscurément jusqu'en 1502, que César Borgia l'attaqua par surprise, l'arrêta dans sa capitale, dont il s'empara, et après l'avoir retenu quelque temps en prison avec deux de ses fils, les fit étrangler tous les trois. S. S—1.

VARANO (JEAN II DE), duc de Camerino, troisième fils de Jules, ayant échappé au massacre de sa famille, recourut aux généraux de César Borgia, qui s'étaient ligüés contre lui, à la Magione dans l'état de Pérouse. Les Orsini et

Vitelli, chefs de cette ligue, le rétablirent dans la principauté de Camerino, comme la Rovère dans le duché d'Urbain : mais bientôt après ils se laissèrent séduire par les négociations de César Borgia ; et les deux princes qu'ils avaient rétablis, se sentant privés de leur appui, s'enfuirent à Venise, pour éviter les poignards de Borgia. La mort d'Alexandre VI rappela, pour la seconde fois, Jean de Varano à Camerino. Le pape Jules II érigea en sa faveur son petit état en duché. Pendant le pontificat de Léon X, ce duché fut disputé entre Jean-Matthieu et Sigismond de Varano ; le premier, protégé par le pape, le second, allié du duc d'Urbain. A la mort de Léon X, en 1522, Sigismond s'empara de Camerino à main armée. Il eut pour successeur Jean-Marie son fils, dernier duc de Camerino, qui n'ayant eu qu'une fille, nommée Julie, la maria, en 1534, avec Guid'Ubaldo de la Rovère, fils du duc d'Urbain. Julie devait porter en dot à la maison de la Rovère le duché de Camerino ; mais Guid'Ubaldo, ayant éprouvé quelque difficulté à obtenir l'investiture du duché d'Urbain, céda, en 1538, celui de Camerino à Paul III. pour se le rendre favorable ; et Paul en investit son petit-fils Octave Faruèse. Cependant la maison de Varano n'était point éteinte, et ses descendants ont continué long-temps encore à réclamer leur héritage auprès de la chambre apostolique.

S. S—1.

VARANO (CONSTANCE DE), femme savante, de la famille des précédents, née en 1428, était, par sa mère, la petite-fille de Battista de Montefeltre, femme non moins savante et non moins célèbre. Constance échappée au massacre de ses

parents, dut à son aïeule une éducation littéraire très-soignée, et par conséquent le bonheur de sa famille, puisque, dès l'âge de quatorze ans, elle put demander, dans un très-beau discours en vers, à l'épouse du comte François Sforce, qui traversait le marquisat d'Ancône, la restitution de la seigneurie de Camerino. Ce Discours fut célèbre dans toute l'Italie ; cependant il n'eut alors aucun résultat : mais l'auteur ne se découragea point, elle envoya quelque temps après une Épître du même genre à Alphonse, roi de Naples, si connu par son amour pour les lettres, et enfin, nouveau Virgile, elle obtint, en 1444, par la protection de ce prince, la réintégration de sa famille dans la seigneurie de Camerino. Constance épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et elle mourut en 1460. Ses discours latins ont été imprimés dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, tom. VII, 300. — Sa fille (BATTISTA), épousa Frédéric, duc d'Urbain, en 1459, et mourut en 1472, âgée de vingt-sept ans, après s'être fait aussi une grande réputation littéraire. Ayant adressé au pape Pie II une harangue en latin, ce pontife déclara qu'il n'était point capable de lui répondre dans un aussi beau style. Son Oraison funèbre fut prononcée par l'évêque Capano. — Une autre BATTISTA, fille de Jules de Varano, fut religieuse de S. Chiara. Crescimbeni a publié son Éloge sous le titre de *Beata Battista*. Z.

VARANO (D. ALPHONSE DE), *des ducs de Camerino*, de la même famille que les précédents, naquit à Ferrare le 13 déc. 1705. Quoiqu'il mit beaucoup de prix au nom historique qu'il portait, il ne s'en tint pas à ce genre d'illustration, et vou-

lut y réunir le mérite littéraire, en cultivant la poésie avec beaucoup d'ardeur. Après avoir passé plusieurs années au collège des nobles de Modène, où il eut pour maître l'abbé Tagliazucchi qui, de son école, répandit le bon goût en Italie, il revint dans sa patrie, à l'âge de dix-neuf ans. C'était l'époque où les jeunes gens des premières familles, se livraient à une oisiveté complète, et à tous les désordres qui en sont la suite. Varano se voua, au contraire, entièrement aux lettres, et surtout à la poésie. Le seul tribut qu'il paya aux travers de son temps fut de choisir pour sujet de ses premières poésies une Philis vraie ou supposée. Cependant ses vers érotiques mêmes se distinguaient de ceux qu'on faisait alors, par la nouveauté des idées et des images et par une diction sobre et choisie. Bientôt, quittant tout-à-fait les traces de ses contemporains, il rendit le premier à la poésie italienne cette gravité, cet accent mâle et cette élévation que Dante lui avait donnés, et dont on s'était tant écarté depuis (1). Plus tard, Varano s'essaya avec peu de succès dans l'art dramatique. Après une vie longue et paisible, remplie de sentiments religieux, et passée dans la culture des Muses, il mourut le 23 juin 1788. Ses ouvrages sont : *Opere poetiche*, Parme, 1789 ; 3 vol. (2) ; le premier contient *Rime giovanili*, *pasto-*

rali, *sacre*, *profane*, *amacreontiche e scherzevoli*; le second contient *Visioni sacre e morali*. Cet ouvrage poétique donna une nouvelle direction à la poésie italienne. Les Muses de ces contrées ne chantaient plus que les amours. Dans les autres sujets même, on ne pouvait saisir la pensée noyée dans un déluge de mots. Au milieu de cette aberration universelle, les Visions de Varano frappèrent vivement les esprits. Elles prouvèrent à quel degré de force et de majesté la langue italienne peut s'élever dans les mains de ceux qui en connaissent toutes les ressources. On y vit l'enthousiasme soumis à beaucoup d'art. On sentit tout ce qu'il y avait de profond dans la pensée, de fini dans les vers. Varano, imitant le Paradis du Dante, où la théologie se revêt de toutes les couleurs poétiques que sa gravité permet, n'en fut que plus sublime ; mais il cessa quelquefois d'être clair. Le spiritualisme des sujets, et la manière originale de les traiter, forcent parfois Varano à s'envelopper de nuages ; mais il en sort comme la foudre, en frappant par des traits de lumière. Ces Visions eurent un autre avantage. Elles éveillèrent un génie encore plus poétique, qui, au lieu du Paradis, prit pour modèle l'Enfer et le Purgatoire du Dante, où les passions humaines sont mises en jeu avec une grande énergie. Monti, en prêtant les charmes de l'imagination à des objets et à des intérêts plus sensibles, a complété la réforme poétique, et a répandu le goût épuré et sévère, dont Varano avait donné le signal. Le troisième volume des *Œuvres poétiques* de celui-ci renferme le *Demetrio*, tragédie qui eut six éditions, dont la dernière est de Parme, 1789 ; *Giovanni di*

(1) Cependant la poésie de Varano manque souvent d'harmonie ; parmi ses vers, il n'est pas rare d'en trouver d'aussi durs que celui-ci :

Frische opre tue mai rea Fama confuse.
(tom 1, p. 101).

(2) L'auteur, dans un avis qui précède cette belle, mais très-incorrecte édition de ses Œuvres donnée par Bodoni à Parme, rejette tout ce qu'il avait publié auparavant tant en vers qu'en prose. Il s'avoue excusé comme des fruits trop précoces de sa jeunesse.

Giscala, tiranno del tempio di Gerusalemme; et Agnese, martire del Giappone, tragédies. Voy. *Storia critica de' teatri di Pietro Napoli Signorelli*, Naples. UG—1.

VARARANES. Voy. ВЕРРАМ.

VARCHI (BENOÎT), poète et historien, né à Florence en 1502, quitta de bonne heure le commerce et le barreau, professions auxquelles son père l'avait successivement destiné, pour s'adonner à la littérature. Il étudia à Padoue et à Pise, où Pierre Vettori lui enseigna le grec. Attaché d'abord à la famille Strozzi, il prit part à l'expulsion des Médicis, en 1527, et à différents faits d'armes qui eurent lieu dans les environs de Florence, lorsque cette ville fut assiégée par les partisans des Médicis. Il se trouva à la bataille de Sestino, où il fut entraîné par ses liaisons avec Baccio del Segajuolo, qui y fut fait prisonnier et plus tard décapité à Florence. Il s'en fallut peu que Varchi ne se trouvât aussi à Monte-Murlo, où les destinées de la république florentine s'accomplirent. Comme la mort du duc Alexandre, et les tentatives que les patriotes firent ensuite, ne purent empêcher qu'on ne tirât d'une branche collatérale des Médicis le nouveau duc Côme, presque tous les amis de la liberté quittèrent Florence. Varchi suivit les Strozzi dans leur émigration; et il fut chargé de l'éducation des enfants de cette riche famille. Il passa avec elle la plus grande partie de son exil, soit à Venise, soit à Padoue ou à Bologne, recherchant partout la société des savants. Le temps qu'il n'employait pas à l'instruction de ses élèves, il le consacrait aux lettres. Lorsque ses ouvrages lui eurent acquis la réputation d'écrivain pur et élé-

gant, Côme I^{er}, qui voulait encourager les études littéraires, le rappela de l'exil, lui donna d'abord une pension, et facilita l'établissement de l'académie florentine, auquel Varchi eut la plus grande part; ensuite il le chargea d'écrire l'histoire des derniers temps de la république et de l'origine de la puissance des Médicis; doubla sa pension; et, si l'on en croit son biographe Razzi, l'encouragea à écrire avec indépendance; aussi Varchi ne se montra pas reconnaissant aux dépens de son caractère d'historien; et quoique Tiraboschi dise positivement qu'il fut un des adulateurs des Médicis, il les ménage peu dans divers passages de son Histoire, et il s'y montre toujours l'ami du parti républicain (1). Côme, impatient de connaître cet ouvrage, s'en faisait lire des fragments à mesure que l'auteur les composait; et Razzi raconte qu'il en était si satisfait, qu'il interrompait souvent l'historien pour s'écrier : *A merveille, à merveille, messire Varchi!* Dans le temps où Varchi faisait ces lectures, il fut assailli un soir dans les rues, et frappé de plusieurs coups de poignard. Quelques contemporains et Razzi lui-même, ont dit que cet assassinat fut une suite du ressentiment que certains passages de son Histoire avaient causé; mais Ginguené ob-

(1) Tiraboschi avait d'abord accusé Varchi d'adulation envers les Médicis, et il regardait comme une fable le crime de Pierre-Louis Farnèse, rapporté par cet historien. Quoique Tiraboschi affirme ravement ce dont il n'est pas très-assuré, il est aujourd'hui prouvé que ces deux assertions étaient également fausses, et Tiraboschi a rétracté lui-même, dans la seconde édition de son histoire, ce qui regarde Farnèse. Quant aux hostilités envers les Médicis, on peut voir dans son histoire de quelle manière Varchi parle de ce Lorenzo qui tua Alexandre. Ginguené, M. Sismondi et M. Majer ont réfuté cette accusation. Tout en jugeant Varchi trop verbeux, ces écrivains applaudissent unanimement aux sentiments élevés et à la philosophie répandus dans son ouvrage.

serve avec raison qu'il n'en avait encore composé qu'un seul livre, et que ce livre n'était connu que du grand-duc et de Paul Jove. Quoi qu'il en soit, Varchi guérit de ses blessures assez promptement, et il ne voulut jamais révéler les auteurs de ce crime, si ce n'est à Côme, qui en exigea la confidence. Varchi, très-attaché à ce prince, l'allait voir chaque année, lorsqu'il résidait à Pise. Dans la crainte de lui déplaire, il refusa les offres du pape Paul III, qui l'appela à Rome. Ce fut par ordre du grand-duc, que non-seulement il écrivit l'histoire de Florence, mais qu'il fit encore deux traductions du latin : celle du Traité *De Consolatione*, de Boëce, qui avait été demandé au duc par l'empereur Charles-Quint, et celle du Traité *De Beneficiis*, de Sénèque, que désirait Éléonore de Tolède, femme du duc. Dans les derniers temps de sa vie, Benoit Varchi s'était retiré à Monte Varchi, village situé dans la vallée de l'Arno, d'où sa famille tirait son origine et son nom. A la mort du curé de la paroisse, dont le revenu était considérable, il embrassa le sacerdoce, et se disposait à l'aller remplacer, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut le 18 déc. 1565. Léonard Salviati, si connu par son zèle pour la pureté de la langue toscane, prononça son Oraison funèbre. L'abbé Silvano Razzi, l'un de ses amis les plus intimes et son biographe, le peint comme un homme excellent, qui avait toujours sa maison et sa table ouvertes aux nombreux amis avec lesquels il vivait. Il fut aussi lié avec Annibal Caro, d'une amitié qui dura toute leur vie, et qu'atteste leur correspondance (Voy. le recueil des *Lettres* de ce dernier, Padoue, 1735). D'une extrême générosité

envers eux, lorsque la fortune lui souriait, il en supportait les revers, dont sa prodigalité était souvent la cause, avec calme et même avec gaieté. Varchi fut consul ou président de l'académie Florentine, pendant une année, durant laquelle il fit la plupart de ses *lezioni* (lectures) sur une grande variété de sujets. Cette étendue de connaissances, et la facilité avec laquelle il a réussi dans un grand nombre de genres différents est très-remarquable. Ses ouvrages sont : I. *Lettura sopra un sonetto della gelosia*, etc., Mantoue, 1545, in-8°. II. *Orazione funerale sopra la morte di Stefano Columna*, Florence, 1548, in-8°. III. *Due lezioni, nella prima delle quali si dichiara un sonetto del Buonarroti*, etc., ibid., 1549, in-4°. La première de ces deux leçons fut réimprimée par Manni dans l'édition des *Rime del Buonarroti*, Florence, 1726, in-8°. IV. *Orazione funerale*, etc., *sopra la morte di Maria Salviata de' Medici, madre del Ser. Gran Duca Cosimo primo*, etc., *con un Sermone*, etc., ibid., 1549, in-8°. Parmi les orateurs funèbres de Varchi, on distingue celle qu'il prononça lorsque les restes de Michel-Ange, transportés à Florence, y reçurent de nouveaux honneurs (V. MICHEL-ANGE, XXVIII, 587). V. *Boezio Severino, della Consolazione della filosofia, tradotto dal latino*, Florence, 1551; Parme, 1798, in-4°. Plusieurs écrivains ont donné en même temps une traduction de ce Traité; mais celle de Varchi est la meilleure. On en fit un grand nombre d'éditions. VI. *Seneca de' Benefizi*, Florence, 1554, in-4°; Venise, 1738, in-8°. Cette traduction a le même mérite, et eut le

même succès que la précédente. VII. *Due lezioni, l'una d'amore, l'altra della gelosia*, etc., Lyon, Rovillio, 1560, in-8°. VIII. *Prima parte delle lezioni*, Florence, Giunti, 1560, in-8°. *Seconda parte*, etc., ibid., 1561, in-8°. IX. *Sonetti*, parte prima, Florence, 1555, in-8°; Venise, 1555, in-8°, avec trois Églogues. Ces mêmes Sonnets, dont le style est très-élegant, furent imprimés avec les *Proposte e risposte* de plusieurs, Florence, 1557, in-8°. X. *Componimenti pastorali*, etc., Bologne, 1576, in-4°. XI. *Amor fuggitivo, idillio di Mosco tradotto*. Cette traduction fut publiée par Morelli, à Venise; l'épisode de *Nisus et Euryale*, aussi traduit par Varchi, fut publié par Zannoni, à Florence. Varchi traduisit encore en vers blancs le XIII^e. livre des *Métamorphoses* d'Ovide. XII. *Sonetti spirituali con alcune risposte*, etc., Florence, Giunti, 1572, ou 1573, in-4°. XIII. *L'Ercolano, dialogo nel quale si ragiona delle lingue, ed in particolare della toscana e della fiorentina* (2), Florence, Giunti, 1570, in-4°; Venise, 1570, et avec le frontispice réimprimé en 1580, in-4°; Florence, 1730, in-4°, édition publiée par Bottari; Padoue, Comino, 1744, 2 vol. in-8°, avec les *corrections* de Castelvetro, et la *Archina* du Muzio, Milan, dans l'édition des classiques italiens, 1804, in-8°, 2 vol. Après l'*Histoire de Florence*, l'*Ercolano* est le plus estimé des ouvrages de Varchi, qui lui donna ce titre, pour honorer le comte César

Ercolani de Bologne, l'un des interlocuteurs du dialogue. Il l'avait entrepris pour la défense de son ami Caro, critiqué à outrance par Castelvetro, au sujet d'une *canzone* devenue célèbre à cause de cette querelle littéraire, où s'engagèrent presque tous les hommes de lettres contemporains. Dans la suite de son ouvrage il perd de vue son premier objet, et se jette sur la grammaire, sur l'origine et les différences des langues, etc. Il examine différentes questions qui ont rapport à la langue italienne ou toscane, ou florentine, comme il prétend qu'elle doit être appelée. XIV. *La Suocera, commedia*, Florence, 1569, in-8°. XV. *Storia fiorentina, nella quale si contengono le ultime rivoluzioni della repubblica*, etc., Cologne (Florence), 1721, in-fol (3). Le chevalier Settimani donna cette première édition plus d'un siècle et demi après la mort de Varchi. (V. DOMENICHI). Cette histoire n'embrasse qu'un court espace de temps, de 1527 à 1538; elle est néanmoins d'un grand intérêt par l'exactitude avec laquelle l'auteur décrit la chute de la république de Florence et l'avènement des Médicis. Ses longues digressions sur la situation, les revenus, les monnaies et les mœurs des Florentins, prouvent son affection pour sa patrie; mais elles fatiguent quelquefois. Ce ne fut pas sans courage qu'il osa faire le récit de l'horrible crime de Pierre-Louis Farnèse, commis sur le jeune évêque de Fano (Voy. FARNÈSE, XIV, 169). Les circonstances effroyables de cet attentat remplissent les dernières pages de l'*Histoire flo-*

(2) Il en existe, dans la bibliothèque Capponi, un exemplaire avec des notes marginales, par Alexandre Tassoni. Un autre exemplaire (édition de 1730) enrichi de notes manuscrites d'Allievi se trouve à la bibliothèque de l'Institut de France.

(3) Requier a donné une traduction française de cette histoire, 1754, 3 vol. in-8°; 1765, 3 vol. in-12.

aucun historien n'avait en- n parler. S'appuyant de ce s'écrivains postérieurs révo- fait en doute (Voyez Pog- *ria di Piacenza*, ix, 228). e *Pierre-Louis Farnèse*, , publiée, depuis quelques Milan, a confirmé le fait rap- Varchi. On trouve, dans de celui-ci un jugement un e sur le caractère des deux qui l'avaient précédé, Ma- Guichardin. XVI. *Rime*. et imprimées plusieurs fois, choix de *capitoli*, du genre ou plaisant, qui se retrou- le Recueil donné par Atana- dans les *Rime* du Dolce, 1, 167; dans celles de Berni, . de 1542. Dans les *Canti leschi*, Florence, 1559, inf sont de Varchi. Dans l d'Oraisons donné par , six sont de Varchi,), 128, 145; part. II, 36, Varchi donna une édition ni de Bembo; et il la dé- e Côme, Florence, 1549, ant à Padoue, il traduisit e et la Philosophie d'A- uis l'Art poétique, dont on e manuscrit à la Maglia- . Enfin, suivant Negri, cet écrivain traduisit et com- *Épigrammes* de Catulle et ts d'Euclide, selon l'ordre l Théon les a rangés. Il médaille offrant les traits Ses avantages extérieurs ent avec ses talents oratoi- re réussir dans les nom- occasions solennelles où il role. Il écrivait fort bien t l'on a de lui plusieurs vers en cette langue. es discours où il a trai- jets de physiologie et

d'histoire naturelle, méritent moins d'être lus aujourd'hui que ses dissertations intéressantes sur la littérature et les arts du dessin. *Voy.* pour plus de détails, sur la vie et les ouvrages de Varchi, la *Préface* de Bottari, en tête de l'édition qu'il a publiée de l'*Ercolano*, indiquée ci-dessus, n^o. XIII, préface reproduite dans l'édition de 1744 du même ouvrage. UG—1.

VARDANE ou BARDANE, vingtième roi des Parthes, monta sur le trône, l'an 43 de J.-C., après son père Artaban III, qui l'avait déclaré son successeur. Mais, son neveu, Gotarzes ou Gouderz, réclamant les droits de son père Arsace, l'aîné des fils d'Artaban, se forma un puissant parti dans l'état, et disputa la couronne à Vardane qui le vainquit et le força de se réfugier dans l'Hyrcanie. Ce monarque ayant mécontenté les Parthes, en déclarant la guerre aux Romains, Gotarzes, soutenu par les Hyrcaniens et les Dahes, revint dans la Parthyène, et fut reconnu souverain. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de mettre à mort Artaban, l'un de ses frères. Indignés de cette cruauté, les Parthes rappellent Vardane. La guerre recommence entre ces deux princes. Mais au moment d'en venir à une action décisive, dans la Bactriane, Gotarzes, informé d'une conspiration tramée contre lui, fait sonner la retraite et propose la paix à son rival. Il lui abandonne l'empire, et se contente de régner sur l'Hyrcanie. Vardane chercha à regagner l'affection de ses sujets, que son caractère violent lui avait fait perdre. Il entreprit le siège de Séleucie, et réduisit sous sa domination cette ville, qui combattait depuis sept ans pour le maintien de sa liberté. Ce fut dans le but de di-

minuer la population et la splendeur de cette capitale, que Vardane se plut à embellir Ctésiphon, qui devint dans la suite la résidence des monarques arsacides, ce qui a fait croire, par erreur, au judicieux Ammien Marcellin, que ce prince en avait été le premier fondateur. Pendant son séjour dans la Mésopotamie, Vardane y vit Apollonius de Tyanes (V. ce nom). Ce philosophe eut avec le roi de fréquents entretiens, lui donna de sages maximes politiques, et continua son voyage pour les Indes, comblé d'honneurs et de bienfaits par ce prince. Cependant Gotarzès excité par le roi de Médie, et jaloux des succès de son oncle, reprend les armes contre lui. Il est battu avec son allié, qui perd lui-même ses états. Vardane en disposa en faveur de Vonones, qui régna depuis sur les Parthes. Le vainqueur, en poursuivant son rival, s'avança jusque dans des pays barbares où ses prédécesseurs n'avaient jamais pénétré. Il aurait subjugué les nations qui les habitaient, si ses soldats fatigués n'eussent pas témoigné de la répugnance à seconder ses projets. Enivré de ses exploits, il devint superbe, injuste et cruel. Il fit proposer à Isatès, roi de l'Adiabène, de s'unir à lui contre les Romains; et sur son refus, il se préparait à l'attaquer, lorsqu'il fut lui-même assassiné, l'an 47, par les grands de sa cour, dans une partie de chasse. Sa mort plongea l'empire dans de nouveaux troubles. Gotarzès, reconnu roi par une faction, se rend odieux par ses vices. Meherdate, fils de Vonones I^{er}., est appelé par les mécontents. Il revient de Rome où il était en otage. Vaincu sur l'Enphrate, il est livré à son rival, qui lui fait couper les oreilles, et qui survit

peu à son triomphe, étant mort l'an 50 ou 51. Son fils Vonones II ne put se maintenir sur le trône, où il fut remplacé par Vologèse I^{er}. A—Y.

VARDÈS (FRANÇOIS-RENÉ CÉSARIN DU BEC, MARQUIS DE), courtisan fameux par ses intrigues sous le règne de Louis XIV, était le fils du marquis de Vardès, gouverneur de la Capelle, et de la comtesse de Moret, une des maîtresses de Henri IV. Le maréchal du Bec, un de ses aïeux, avait suivi saint Louis en Afrique. Vardès fut nommé, en 1646, mestre-de-camp d'un régiment de son nom, et prit part à la guerre de Flandre. Ayant été fait maréchal-de-camp, en 1649, il fut employé à l'armée royale, dans les guerres de la Fronde, se trouva à l'attaque de Charenton et à la prise de Brie-Comte-Robert, puis sous Torrenne, au combat d'Étampes et à celui du faubourg Saint-Antoine. Il se signala ensuite à la défaite des Espagnols, près de la Roquette en Piémont. Devenu lieutenant-général, en 1654, il alla rejoindre l'armée de Catalogne, obtint, en 1665, la charge de capitaine-colonel des cent-suisse, et continua de servir dans la guerre d'Espagne. En 1660, il succéda au duc d'Orléans, dans le gouvernement d'Aigues-Mortes; enfin il fut nommé chevalier des ordres du roi. A la gloire, aux plaisirs et à la galanterie qui avaient rempli les premières années du règne de Louis XIV, ce monarque voulut joindre les douceurs de l'amitié; et son choix tomba sur Vardès et sur Lauzun. Le premier devint confident de la passion du roi pour M^{lle}. de La Vallière, fille d'honneur de Madame, qui fut mécontente de ce choix, ainsi qu'Olympe Mancini, comtesse de Soissons. Celle-ci, dans

dépit, se rendit à l'amour que exprimait Vardes, qui (dit le *quis de La Fare*) « n'était plus ins sa première jeunesse, mais us aimable encore par son es- it, par ses manières insinuantes par sa figure, que tous les jens gens de la cour. » On crut que de par ordre du roi qu'il avait ses ses vœux à la comtesse, et ce prince ne dédaignait pas de r, à son tour, le rôle de confi- . Ce qu'on peut assurer, c'est dans cette occasion, l'habile tisan fut plutôt dirigé par des d'ambition que par des senti- ts de tendresse. Tout ce qui est if à l'odieuse lettre supposée du 'Espagne à sa fille, pour éveiller lousie de cette princesse sur les aeries du roi son époux, est bien développé dans l'article Henriette d'Angleterre (XX , et suiv.), pour que nous y re- ons ici, et pour que nous par- de la nouvelle intrigue qui, à de 1664, fit connaître à Louis les véritables auteurs de cette e. Vardes était près de devenir et pair, lorsque cette faute fut reue. On vit alors toute la lâcheté avait montrée dès l'origine de intrigue, en accusant la duchesse availles et son mari (V. NAVAIL- XXX, 605). Enfermé d'abord Bastille, il fut envoyé plus à la citadelle de Montpellier, n y mit avec lui Corbinelli, confiance duquel il avait abu- t). Ils restèrent dix-huit mois onniers ensemble, et ce ne fut a bout de ce temps, que Var- ut la ville de Montpellier pour d'exil, avec la permission

d'aller dans son gouvernement d'Ai- gues-Mortes. On dit qu'il profita de sa disgrâce pour se livrer à l'é- tude, et qu'il se fit généralement estimer dans toute la province du bas Languedoc. M^{me}. de Grignan le voyait beaucoup en Provence, où M^{me}. de Sévigné se trouva avec lui dans un de ses séjours chez sa fille. Elle le vit aussi à Vichy, en 1677. Il est souvent question de Vardes, et avec des témoignages d'intérêt, non équivoques, dans la correspon- dance de la mère de M^{me}. de Gri- gnan, quoiqu'elle déclare être loin de l'approuver en tout. Dans la premiè- re moitié de la vie de Louis XIV, l'indulgence que montrait la classe de la société la plus haute, la plus éclairée, nous ajouterions presque la plus religieuse, pour tout ce qui te- nait aux intrigues d'amour, et surtout lorsqu'elles se rattachaient au roi, nous paraît avoir quelque chose de bien remarquable, de bien caracté- ristique. Ces intrigues tinrent une grande place dans la vie de Vardes, même jusqu'à ses derniers jours. Bussy-Rabutin parle de lui dans une lettre du mois d'août 1654, comme étant épris d'une grande dame, et ayant dessein d'être épris d'une au- tre, l'hiver suivant. Il ne craignait pas de s'élever jusqu'aux princesses. Conrart le présente aussi, dans ses Mémoires récemment publiés par M. de Monmerqué, comme avantageux et peu délicat sur ce point. En 1678, la fille unique de Vardes, qui était une très-riche héritière, épousa, de l'aveu du roi, le duc de Rohan, que l'on dépeint comme un homme hau- tain, difficile à vivre, et rempli de morgue. Dans cette année, il vendit sa charge. Louvois s'entretint avec lui, dans le mois de mai 1680, lors- que ce ministre passait par Aix, pour

Corbiucelli étant l'amant de M^{lle}. de Mont- était trouvé dépositaire des lettres du comte che, adressées à Madame.

aller négocier avec le duc de Mantoue la cession de Casal. Vardes était désespéré de la longueur de son exil, qui dura dix-huit ans. Le roi voulut surprendre tout le monde, en le rappelant, par une lettre de sa main, dans le mois de mai 1683. Cet événement produisit le plus grand effet à la cour et à la ville. Le vieux courtisan arriva à Versailles, avec son ancien costume, qu'un aussi long intervalle avait rendu très-remarquable. Il se mit à genoux devant Louis XIV, qui lui dit avec beaucoup de grâce : « Je ne vous ai point rappelé tant » que mon cœur était blessé : mais » présentement c'est de bon cœur ; et » je suis aise de vous voir ». « Vardes, dit M^{me}. de Sévigné, répondit parfaitement bien et d'un air » pénétré. Ce don des larmes, que » Dieu lui a accordé, ne fit pas mal » son effet dans cette occasion. Après » cette première vue, le roi fit appeler M. le dauphin, et le présenta » comme un jeune courtisan. M. de » Vardes le reconnut et le salua. Le » roi lui dit en riant : *Vardes, voilà une sottise ; vous savez bien » qu'on ne salue personne devant » moi. Vardes, du même ton : Sire, » je ne sais plus rien ; j'ai tout oublié. Il faut que Votre Majesté » me pardonne jusqu'à trente sottises. — Eh bien, je le veux*, dit » le roi ; *reste à vingt-neuf*. Ensuite » il se moqua de son juste-au-corps. » Sire, ajouta Vardes, *quand on est » assez misérable pour être éloigné » de vous, non - seulement on est » malheureux, mais on est ridicule.* » En 1685, ses entrées, en qualité de capitaine des cent-suisse, lui furent rendues. En 1687, Corbinelli parlait de lui comme étant toujours bien traité par le roi. Vardes fut atteint, en 1688, d'une fièvre lente, qui

le conduisit au tombeau, dans le mois de septembre de cette même année. Prêt à mourir avec les secours de l'Église, il demanda encore une fois pardon à Louis XIV. M^{me} de Sévigné le regretta, « parce qu'il n'y a » plus, dit-elle, d'homme à la cour » bâti sur ce modèle-là. » Il avait épousé une Nicolaï, morte en 1661. Le gouvernement d'Aigues - Mortes, qui valait vingt-un mille livres, fut donné, non pas à son gendre, qu'il détestait, et auquel il aurait peut-être cependant désiré, par tendresse pour sa fille, pouvoir le transmettre, mais à d'Aubigné, frère de M^{me}. de Maintenon. Vardes ne laissa rien, dans son testament, à Corbinelli, auquel il avait assuré seulement, en 1680, une pension de douze cents francs, et fait quelques présents : mais il n'avait cessé de lui avoir des obligations ; et c'était, comme dit encore M^{me}. de Sévigné, qu'on ne peut trop citer, son *fidèle Achate*. L-P-E.

VARELA Y ULLOA (Don JOSEPH), savant marin espagnol, naquit en Galice, d'une famille noble, le 14 août 1748, et entra au service dès l'âge de onze ans, en qualité de garde-marine. Son zèle, son activité, et surtout ses progrès dans l'étude des sciences mathématiques, lui procurèrent un avancement rapide et le firent connaître avantageusement dans l'Europe savante. En 1776, il aida le célèbre Borda à mesurer géométriquement le Pic de Teneriffe, et à lever le plan des îles Canaries et de la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Verd. Il détermina aussi la véritable position des îles du golfe de Guinée, de l'île Sainte-Catherine, au Brésil, et des ports de la rivière de la Plata. Chargé de divers commandements et de commissions im-

ntes, il s'en acquitta avec au-
de zèle et d'intelligence que de
s ; il était déjà parvenu au
de brigadier de marine, lors-
le ministère le choisit pour
les limites des possessions es-
des et portugaises dans l'A-
que Méridionale. Dans cette
tion vaste et difficile, il dé-
l'étendue et la supériorité de
onnaissances, en recherchant
le naturaliste, géographe et po-
e, les productions de ces con-
leur situation, leurs rapports
les pays voisins, et les avanta-
ue le gouvernement espagnol
ait en retirer. Ce travail lui va-
grade de chef-d'escadre, en
. Il était, depuis plusieurs an-
professeur de mathématiques
adémie des gardes-marine du
tement de Cadix, où il avait
soit comme élève, soit comme
nt du savant Tosiño (*V.* ce nom)
suite d'observations astron-
es qui obtinrent l'approbation
rants nationaux et étrangers.
é étonnante perspicacité, à une
tion peu commune, Varela joi-
la connaissance de plusieurs
es, et surtout une candeur et
noderstie qui relevaient encore
deuts. Parti de Cadix, le 16
1794, avec une division d'un
au et de trois frégates, et
relâché à la Havane, il y mou-
e 23 juillet suivant. Il était
spondant de l'académie des
es de Paris, et de la société
e de Biscaye. — Don PÉDRO
LA Y ULLOA, parent du pré-
t, était grand-bailli honoraire
ordre de Malte, lorsqu'il fut
n audience par Charles IV, roi
agne, comme ambassadeur du
-maitre, le 6 octobre 1795.
ois après, ce monarque le nom-

ma ministre de la marine, à la place
de Valdés; mais en janvier 1797,
Varela remit ce porte-feuille à l'ami-
ral Langara, et fut chargé de celui
des finances, qu'il dirigeait avec au-
tant de désintéressement que de ca-
pacité, lorsqu'il mourut à Aranjuez,
le 11 juin de la même année. Sa veu-
ve a épousé le duc de Crillon-Ma-
hon, troisième fils du vainqueur de
Minorque.

A—T.

VARENIUS (AUGUSTE), théo-
logien luthérien, né dans le duché
de Lunebourg le 20 septembre 1620,
a été mis par Scultet, continuateur
de Baillet, au nombre des *Enfants
célestes*. Ce fut surtout par ses pro-
grès très-précoces dans l'étude de
l'hébreu qu'il mérita un tel hon-
neur. Il parlait cette langue aussi
bien que la sienne; et c'est à lui
qu'est due la parfaite connaissance
des accents hébraïques. Il savait
par cœur tous les textes; et l'on ra-
conte qu'un juif lui ayant recité en
hébreu le premier psaume, il ré-
pondit en récitant le second, et que
celui-ci ayant dit le troisième, il ré-
cita le quatrième, puis le cinquième,
jusqu'à ce que l'israélite s'avouât vain-
cu. Ce savant mourut en 1684. On a
de lui un Commentaire sur Isaïe, im-
primé à Rostock et à Leipzig, 1708,
in-4°. La Vie de Varenius se trouve
en tête de cette dernière édition, avec
un Catalogue de ses ouvrages, tant
imprimés que manuscrits. — VARE-
NIUS (Jean), né à Malines en 1462,
et mort en 1536, a laissé une *Syn-
taxe de la langue grecque*, Anvers,
1578.

Z.

VARENIUS (BERNHARD VAREN,
connu sous le nom latinisé DE), ce-
lui de tous les géographes modernes,
après Danville, qui a le mieux mé-
rité de la science, naquit à Amster-
dam, vers le commencement du dix-

septième siècle, et y passa une grande partie de sa vie. Lorsqu'il eut achevé ses cours de médecine, et comme on peut le croire, commencé à exercer cette profession, il paraît que le peu de ressources pécuniaires qu'il avait par lui-même, et la difficulté de se créer une clientèle, le déterminèrent à renoncer à cette carrière; il y revint peu après, et fut un des plus estimables praticiens d'Amsterdam. Mais ce n'est pas comme médecin que Varénus est arrivé à une grande célébrité. Passionné pour l'étude des sciences exactes, particulièrement des mathématiques et de la physique, c'est à celles-ci qu'il se livra avec le plus de persévérance; et quoiqu'il dise dans une des Préfaces qu'il aime à adresser à ses lecteurs, que ces sciences lui semblaient tenir de trop près à la médecine, pour qu'un médecin n'en fit pas l'étude de toute sa vie, il est présumable qu'elles furent pour lui un but plutôt qu'un moyen. Varénus ne fit dans ces sciences aucune découverte proprement dite; mais il en eut une autre sur celles-ci, et ouvrit en quelque sorte une voie nouvelle en cherchant à les appliquer à de nouveaux objets. Des circonstances particulières l'ayant mis en relation avec un grand nombre de navigateurs, ses compatriotes, c'est vers la géographie que se dirigèrent ces applications principalement. Il devint ainsi le créateur de la Géographie scientifique. Avant l'époque où il se livra totalement à cette étude, il avait composé un *Traité des sections coniques*; et il se plaint, dans la préface qui est à la tête de la *Description du Japon*, du refus des libraires, qui ne voulurent point imprimer son *Traité*, sous prétexte qu'un ouvrage transcen-

dental ne trouverait point d'acheteurs. C'est peu de temps après ce refus, qu'il publia sa description de l'empire du Japon et du royaume de Siam (*Descript. regni Japoniæ et Siam; item de Japoniorum et Siamensium religionibus et diversis omnium gentium relig. Præmitt. Dissert. de variis rerum-publ. generib., et quædam de priscorum Afrorum fide, excerpta ex Leone Africano. Cantabrig. Jo. Hayes, 1673, in-8°.*). Cette Relation se compose de trois parties, ou trois livres, que l'on peut considérer comme détachés, et qui certainement ne forment pas, par leur réunion, un ensemble véritable. La seconde partie est une traduction du hollandais de Schouten, directeur du commerce et agent de la compagnie hollandaise des Indes orientales, vers 1636. (*Voy. SCHOUTEN (Josse). xli, 235*). La troisième est un exposé de la religion ou pour mieux dire des religions japonaises et de l'histoire du christianisme au Japon. Ces sujets peuvent fournir matière à un ouvrage du plus haut intérêt; mais celui de Varénus laisse beaucoup à désirer. Dans les deux premiers chapitres, où il traite des dieux du Japon et de leurs prêtres, il y a peu d'ordre; la distribution de tous les dogmes et de tous les actes religieux du pays sous le Buddoïsme d'une part, et le Sintoïsme de l'autre, n'est pas même indiquée. Il raconte tout simplement que Xaca exista il y a des milliers de siècles, et s'incarna 8000 fois, sans ajouter une seule réflexion à ce récit, de telle sorte que la distinction précieuse que l'antiquité de l'une et la naissance en quelque sorte moderne de l'autre mettent entre les divinités Camis et Xaca, reste complètement inaperçue. D'autre part,

il narre avec quelque partialité l'introduction et les progrès du christianisme au Japon; et dans les éloges qu'il prodigue à la bonté naturelle des Japonais, il nous semble imiter un peu trop la bonhomie des pères missionnaires, qui, dans leur zèle pour la religion, voyaient toujours d'un œil d'indulgence le caractère du peuple qu'ils avaient converti ou se flattaient de convertir. Mais la première partie de l'ouvrage, celle qui contient la description de l'empire du Japon, est extrêmement curieuse, et peut encore être lue aujourd'hui avec autant de fruit que d'agrément. L'auteur, avec une précision, une brièveté et un ordre admirables, y passe en revue la situation du pays, la température, les produits, les richesses minérales et végétales, le commerce, la guerre, les monnaies, les finances, les mœurs, les usages, la condition des femmes, etc. La religion seule n'y est qu'indiquée; mais on sait que cette lacune se trouve plus que réparée dans le livre III. Plusieurs chapitres sont particulièrement curieux: ce sont ceux où il traite du Dairi et de sa cour, de la révolution qui mit la puissance souveraine aux mains d'un prince séculier, des revenus annuels de chaque gouverneur de province. Ici, ce n'est point par des généralités qu'il procède: les noms de toutes les divisions et subdivisions du royaume sont placés les uns à la suite des autres; et au bout de chacun se trouve le chiffre du revenu. A la fin du livre, il y a quelques dissertations très-savantes et très-bien raisonnées. Cet ouvrage, dédié à la reine Christine, fut composé en 1649, et il en existe une édition elzévirienne in-24, qui porte ce millésime. Ce n'est que quinze ans après que Varenius don-

na sa grande Géographie scientifique, sous le titre de *Geographia generalis, in qua affectiones generales telluris explicantur, etc.*, Amsterdam, Elzévier, 1664, in-12. La totalité de l'ouvrage est divisée en trois livres, qu'il nomme *partie absolue, partie respective et partie comparative*. Dans la première se trouve tout ce qui a rapport à la terre en elle-même, abstraction faite de l'influence que les cieux peuvent avoir sur elle, et de la comparaison des lieux terrestres les uns avec les autres. Les modifications apportées par les astres, ou la contemplation des astres, tantôt à la terre, tantôt à l'étude de la terre, forment le sujet du deuxième livre. Dans le troisième sont traitées toutes les questions relatives à la comparaison des lieux les uns avec les autres, tels que les antipodes, les antécédents, etc. On voit par là que la Géographie de Varenius ne ressemble nullement aux traités ordinaires de géographie, dans lesquels, partant d'un point quelconque du globe, on examine successivement toutes les contrées, nommant les royaumes, les provinces, les villes, les fleuves. L'auteur, prenant le mot de Géographie dans son acception la plus vaste, décrit la terre en général et ne nomme les lieux, les fleuves, les montagnes, que comme spécialités, prouvant, expliquant ou fondant par leur réunion ses idées générales. C'est principalement la physique et l'astronomie qui sont les objets de son attention; mais il sort souvent de ce cercle et entame la géologie, qui alors n'était pas fondée, et dont le nom n'était pas même encore porté sur le catalogue des sciences. Il n'est aucune question de géographie mathématique, physique, astronomique, géologique, qu'il n'ait,

sinon résolue, du moins posée et examinée. De plus, au lieu de prendre les divisions géographiques telles que les a formées la politique, ou que les présente le hasard, il les a fondées sur des bases plus réelles et plus durables, sur la configuration générale du globe, l'extension naturelle des plateaux, l'inclinaison des sols etc.; et il ne s'est pas contenté d'indiquer vaguement que tels devaient être les fondements de toute étude scientifique de la géographie, il est descendu dans les spécialités et a énuméré tous les accidents de tous les endroits de la terre, décidé le nombre et le mode de chaque division, soit principale, soit secondaire, etc. Il a profité de toutes les recherches faites antérieurement à lui, ainsi que des découvertes contemporaines. On sent pourtant qu'un travail aussi étendu et aussi difficile n'a pu être exécuté, surtout il y a cent soixante ans, sans que des lacunes ou des fautes se mêlassent aux solutions les plus hautes ou aux théories les plus ingénieuses. Ainsi, par exemple, plusieurs tables de longitudes présentent des résultats inexacts; la description des sinuosités des rivages et du cours des fleuves, quoique faite avec le plus grand soin, a dû être réformée; enfin certaines suppositions qui n'ont d'autre autorité que le nom de Descartes, dont l'auteur était un disciple fort zélé, sont insoutenables. Malgré ces imperfections, il est juste de dire que le travail de Varénus est le plus beau, le plus savant traité de géographie qu'on ait fait paraître. Il opéra une révolution complète, et donna une nouvelle face à la science; enfin il fut tellement estimé que, neuf ans après sa publication, Newton s'en fit éditeur et commenta-

teur. Son édition parut à Cambridge, sous le titre de *Bernh. Varénii Med. D., Geographia generalis, etc., etc., summa curâ quam plurimis locis, etc., etc., illustrata ab Isaaco Newton*, Cantab., 1681, in-8°. Elle a été réimprimée, Londres, 1736, 2 vol. in-8°; mais Jurin en avait donné, dans l'intervalle, une autre encore plus complète et beaucoup meilleure, Naples, 1715, 2 vol. in-8°. La Géographie de Varénus a été traduite en anglais, par Dugdall, Londres, 1736, in-8°, 2 vol.; et en français, par De Puisieux, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

P—OT.

VARENNE (JACQUES DE), né dans les premières années du dix-huitième siècle, était greffier des états de Bourgogne, lorsqu'il fut chargé, par le ministère de Louis XV, de composer un Mémoire qu'il publia en 1762 sous ce titre : *Mémoire pour les élus généraux des états du duché de Bourgogne*. Dans cet ouvrage, qui était alors d'une assez grande importance politique, Varenne fit preuve de talent et de zèle; mais il mécontenta les parlements au plus haut degré, et le volume fut condamné par arrêt du parlement de Dijon, du 7 juin 1763, à être brûlé par la main du bourreau. La Cour des aides de Paris, se montrant encore plus sévère, décréta l'auteur d'ajournement personnel, et le poursuivit jusqu'à Versailles, ne respectant pas même un ordre du roi, qui enjoignait à Varenne de rester dans cette ville, et qu'il opposa vainement aux huissiers. Ce fut alors que Louis XV, voulant montrer plus spécialement encore la protection qu'il lui accordait, le décora du cordon de St.-Michel; mais par une faiblesse qui n'a eu que trop d'exemples, le monarque n'osa pas

soutenir plus ouvertement un homme qui n'était cependant ainsi persécuté que pour avoir défendu son gouvernement et rempli ses intentions. Déjà ce malheureux avait été condamné par contumace, lorsque le ministère, ne trouvant pas d'autre moyen de le soustraire à un jugement définitif, imagina de lui donner des lettres d'abolition. C'était reconnaître des torts que Varenne n'avait pas. Cependant il fut contraint de recevoir cette espèce de grâce à genoux, dans l'attitude d'un criminel, à l'audience de la cour des aides; et Malesherbes, qui en était le premier président (*Voy. MALESHERBES*), lui fit alors entendre ces paroles plus dures peut-être que n'eût été la peine la plus rigoureuse : *Le roi vous accorde des lettres de grace, la cour les entérine. Retirez-vous; la peine vous est remise; mais le crime vous reste.* Et quel était ce crime? Varenne avait dit dans son livre, que les parlements n'étaient pas inaccessibles aux faiblesses de l'humanité, ni aux séductions de l'amour-propre; que les passions y jouaient un grand rôle, et que la jeunesse, éblouie par une opinion innée de prééminence et de supériorité, y entraînait souvent ceux à qui l'âge et les réflexions ouvrent les yeux sur le danger. Tel est littéralement le seul passage que les défenseurs les plus ardens des prérogatives parlementaires purent incriminer dans un gros volume destiné à repousser les attaques des cours souveraines contre l'administration. Toute la procédure fut établie sur ce peu de mots si simples et si vrais. Pour un tel délit, le malheureux Varenne, après avoir essayé des poursuites que l'on eût à peine dirigées con-

tre un malfaiteur, perdit sa charge de greffier des états de Bourgogne; et son fils aîné, qui fut impliqué dans cette affaire, sans que l'on sache pourquoi, en perdit la survivance. Cependant le prince de Condé dédommagea un peu plus tard le premier, par la charge de receveur-général des finances des États de Bretagne. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, en 1763, Jacques de Varenne fit imprimer des pièces qu'il avait recueillies dans les archives du parlement de Bourgogne, et il les publia sous ce titre : *Registre du parlement de Dijon de tout ce qui s'est passé pendant la ligue.* Ce volume, qui est un monument historique très-précieux, ne pouvait plaire au parlement. L'auteur n'osa y mettre ni son nom, ni la date, ni le lieu de l'impression; il n'en fit même paraître que quelques exemplaires qu'il confia à des amis; mais, en 1770, lorsque le ministère de Maupeou commença ses attaques contre les cours souveraines, Varenne publia son édition toute entière, et elle fit une grande sensation. Dénoncé le 12 juillet au parlement de Dijon, par le conseiller Guénichot de Nogent, ce volume fut supprimé comme tendant à donner une idée fautive de la conduite et des sentiments des magistrats. Le même arrêt porte que l'avertissement sera lacéré et brûlé par la main du bourreau. L'exil du parlement empêcha bientôt qu'on poussât plus loin ces poursuites; et Varenne put terminer en paix son honorable carrière, sans être dédommagé toutefois, par le gouvernement, des sacrifices qu'il avait faits pour le servir. C'était un homme probe et de beaucoup de capacité dans l'administration. Il mourut à Paris, vers 1780, dans un

âge avancé. On a encore de lui : *Considération sur l'inaliénabilité du domaine de la couronne*, Paris, 1775, in-8°. M—D j.

VARENNE DE FENILLE (PHILIBERT-CHARLES-MARIE), second fils de Jacques de Varenne (F. ci-dessus), receveur des impositions de Bresse et de Dombes, membre des sociétés d'agriculture de Paris, Lyon, Dijon et Bourg, naquit à Dijon vers le milieu du dernier siècle, et vint s'établir, après les malheurs de son père, en Bresse, où sa famille possédait une terre dont elle lui avait laissé l'administration. Ce fut là qu'il se livra, jeune encore, aux plantations, à l'étude des dessèchements, et à toutes sortes d'expériences agricoles. Il établit ensuite des pépinières sur un terrain qu'il avait acheté dans les fossés de l'ancienne place de Bourg : c'étaient les premières que l'on vit dans la contrée. Sa vie, tout-à-fait isolée, s'écoulait paisible au milieu des utiles travaux des champs et des recherches les plus minutieuses en physiologie végétale, lorsque la révolution vint les troubler. Quoiqu'il ne prît aucune part aux affaires politiques, il fut arrêté comme fédéraliste, en 1794, par ordre du représentant Albitte, et conduit à Lyon, sur une charette, par un temps de pluie glaciale, avec plusieurs des principaux habitants de Bourg. La voiture ne s'arrêta que devant l'échafaud, et tous furent exécutés à l'instant même de leur arrivée (26 pluviôse au 11, fév. 1794). On a de Varenne de Fenille : I. *Observations, Expériences et Mémoires sur l'agriculture et sur les causes de la mortalité du poisson dans les étangs pendant l'hiver de 1789*, broch. in-8°, Lyon, 1789, avec fig. II. *Réflexions sur une question*

importante d'économie politique, Paris, 1790, br. in-8°. de 56 pag. : cet ouvrage traite du mode à établir pour l'égalité de répartition de l'impôt, et de la nécessité de n'en voter l'assiette que tous les vingt ans, afin de laisser au propriétaire le temps d'améliorer son sol, et de retirer une partie de ses frais. III. *Observations sur les étangs*, Bourg, 1791, in-8°, qui furent suivies dans la même année d'un supplément de 75 pages. IV. *Mémoires sur l'aménagement des forêts nationales, sur l'administration forestière, sur les qualités individuelles des bois indigènes, ou qui sont acclimatés en France, et description des bois exotiques que nous fournit le commerce*, Bourg, 1792, 2 vol. in-8°. V. *Observations sur le voyage agricole d'Arthur Young en France*. VI. *Procédé simple pour acquérir la connaissance exacte des accroissements successifs d'un taillis*. VII. *Expériences relatives à la culture du maïs et du froment*. Ces trois derniers écrits, publiés séparément, en 1793 et 1794, se trouvent dans la *Feuille du Cultivateur*. Tous les ouvrages de Varenne de Fenille ont été réunis, en 1807, sous le titre général d'*Oeuvres d'agriculture*, 3 vol. in-8°. Les deux premiers renferment ce qui est relatif à l'administration forestière ; le troisième présente ce qui traite de la culture des terres, du dessèchement des étangs et marais, du maïs, de la plantation des vergers, des jachères, des moyens de prévenir la mortalité des poissons, etc. Varenne de Fenille possédait éminemment le talent d'écrire pour les cultivateurs. Il est serré, sans cesser d'être clair, et n'oublie rien de ce qui pourrait confirmer ou affaiblir ses idées ; enfin ses écrits font

l'a vérifié ; corroboré et ses travaux de Duhamel et de Buffon sur les bois ; leurs découvertes ; recueils de Malpighi, Hales, et l'administration forestière ; un recueil d'expériences pour maintenir la balance entre la production et la consommation. Baffiné un grand problème : celui de déterminer, par une méthode précise, l'instant du point d'accroissement d'un arbre : Varenne de Fenille l'a fait de la manière la plus satisfaisante ; il a conduit de la même manière les éclaircies à celle de conifères en belle futaie, sans nuire aux intérêts du propriétaire. Ses travaux dans la Bresse lui ont valu de nombreuses améliorations apportées dans la culture de leurs terres, et l'existence physique et morale de la population n'en a que mieux profité. Il a été nommé membre de l'Académie des sciences de la Bresse, et de la Société de physique et de médecine de la même ville. — Son fils est auteur d'un ouvrage sur le dessèchement des terres, et du gouvernement des forêts, qui n'a pas été cultivé avec la culture naturelle que sous le règne de Louis XV. — L'utilité : comme Réaumur, il voulait que la science eût un intérêt public. Il aida M. de Maupertuis dans ses essais d'accroissement et d'appréciation des bois. Trois jours avant son ar- rêt, il avait adressé à Dubois, son Mémoire (Voy. le n^o. 17) publié dans la Feuille de la Bresse. — Son fils est au- teur d'un ouvrage sur le dessèchement de la chambre des

T. D. B.

S (LOUIS DE), peintre, né en 1502, commença, à Paris, à peindre sur la serise adoptée à cette époque de la légèreté à la main. Il abandonna la manière sèche qui régna encore alors

en Andalousie, il partit pour Rome, où il entra dans l'école de Pierino del Vaga, qui l'initia dans les belles traditions qu'il tenait lui-même de Raphaël. Après un séjour de sept ans en Italie, il revint en Espagne, se croyant assez habile pour y porter le grand goût qu'il avait puisé dans l'étude des peintres italiens. Mais son attente fut trompée : ses ouvrages parurent inférieurs à ceux de ces peintres flamands alors en vogue, Antoine Flores et Pierre Campana, dont le dernier était lui-même élève de Raphaël. Sans se laisser décourager, Vargas retourna en Italie, se livra à des études encore plus profondes et plus assidues, et après un nouveau séjour de sept autres années, il revint à Séville dans tout l'éclat de son talent. Le premier tableau qu'il exécuta alors fut une *Nativité* qui emporta tous les suffrages. Il en exécuta, bientôt après, un autre qui est un des plus beaux ornements de la cathédrale de Séville, et qui représente la *Génération temporelle de J.-C.* Ce tableau est célèbre sous le nom de la *Gamba*, qui lui a été donné à cause de la jambe d'Adam, qui semble tellement sortir du tableau, que le spectateur ne peut le regarder sans étonnement. Supérieur à tous les peintres de son temps et de son pays, il fut chargé d'embellir les principaux édifices religieux et particuliers d'un grand nombre de beaux ouvrages ; où il se signala comme peintre à l'huile et à fresque. Ces travaux le placent sur la ligne des plus grands professeurs d'Italie : il s'y montre admirable par la science des raccourcis, le grandiose des formes, l'exactitude des contours, la noblesse des caractères, la grâce des têtes, l'expression des figures. Il n'a été surpassé ni peut-être même égalé

dans ces parties essentielles de l'art par les peintres d'aucune école; et l'on n'a pas craint de dire qu'il aurait balancé la réputation de Raphaël s'il avait su mettre plus d'air dans ses tableaux, et dégrader avec plus d'art le brillant de ses teintes. Parmi les fresques qui le placèrent au-dessus de tous les peintres de son pays, on cite celles qu'il fit en 1555 pour le vieux sanctuaire de la cathédrale et pour l'église de Saint-Paul; cette dernière représente la *Vierge du Rosaire*. Ces fresques, que les Italiens eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer, ont malheureusement été détruites par le temps. C'est en 1568 qu'il commença la fautive *Voie de douïeu*, dont on aperçoit encore quelques traces sur les degrés de la cathédrale. On a laissé dépérir ce chef-d'œuvre, que le peintre avait mis cinq ans à exécuter, et qui était un des ornements les plus admirables de Séville. Il n'en existe plus que des vestiges, qui font vivement déplorer la perte du reste. La même incurie a laissé disparaître aussi, en grande partie, le *Jugement dernier*, dont il avait décoré la maison de la Miséricorde. Les figures du Rédempteur, de la Vierge et des Apôtres, encore bien conservées, offrent à l'admiration des artistes des raccourcis, des nus, qui font voir jusqu'à quel point Vargas avait poussé ses études. Ses plus belles productions ornent la cathédrale et la plupart des églises de Séville; son chef-d'œuvre est le *Calvaire*, qu'il a peint dans l'hôpital de *las Bubas*. Cette composition est peut-être une des plus belles choses que la peinture ait produites. Il peignait aussi le portrait avec supériorité. Parmi le grand nombre de ceux qu'il a faits, celui de la duchesse d'Al-

cana est si parfait qu'on peut le comparer aux plus beaux de Raphaël. Ses dessins sont extrêmement recherchés; ils sont ordinairement sur papier bleu, à la plume et rehaussés de blanc. Doué du caractère le plus gai, il ne s'en livrait pas moins à toutes les austérités de la pénitence: il ne se couchait que dans une bière et couvert d'un cilice. Il mourut à Séville, en 1568. — André de VARGAS, peintre, né à Cuenca en 1613, était déjà assez âgé, lorsqu'il se rendit à Madrid pour y étudier la peinture sous la direction de François Camilo, qui, quoique fort jeune alors, jouissait déjà d'une grande réputation. Son assiduité et son application à suivre les enseignements de son maître le rendirent bientôt dessinateur habile et coloriste brillant. Son maître se servit de lui dans presque tous ses travaux; il lui procura même de fréquentes occasions de travailler seul, pour des particuliers et pour quelques monastères de Madrid. Ces travaux lui acquirent une certaine vogue. De retour dans sa patrie, il fut chargé de peindre à fresque la chapelle du Sanctuaire dans l'église cathédrale, qu'il orna aussi de plusieurs grands tableaux à l'huile. Ce peintre avait reçu de la nature des dispositions rares; et les tableaux que l'on voit de lui à Madrid, à Cuenca, à Hiniesta et dans les cabinets de quelques amateurs, prouvent qu'il se serait placé au premier rang des artistes de son pays si son insouciance ne lui eût fait trop souvent négliger son art. Il avait coutume de ne soigner ses tableaux qu'en proportion du prix qu'on lui en donnait. Il mourut dans sa patrie, en 1674.

P—s.

VARGAS (FRANÇOIS), juriconsulte espagnol, dans le seizième siè-

avoir rempli plusieurs
 judicature sous les rois
 int et Philippe II, il fit
 conseil souverain de Cas-
 il avait été long-temps
 cal. Charles-Quint l'en-
 dogne, en 1548, pour
 contre la translation du
 Trente dans cette ville. En
 t envoyé à Trente pour y
 pères du concile sur leur
 cette ville. Après la dis-
 concile, il alla à Venise
 sept à huit ans. Philippe
 à Rome, auprès du pape
 ni avait refusé de recevoir
 éca en qualité d'ambassa-
 ès l'exaltation de Pie IV,
 continua de résider dans
 quoiqu'il y eût un autre
 Espagne. Il jouissait d'une
 nommée, que les cardi-
 pape le consultèrent sur
 u volontaire de Char-
 sur l'avènement de Fer-
 à l'empire, et sur les af-
 oncile de Trente. Pie IV
 rsuadé du savoir et de la
 esprit de Vargas, qu'il lui
 on avis sur l'origine de la
 des évêques, dont les
 Trente disputaient avec
 de chaleur. Le cardinal
 en fait mention dans son
 ivre XXI, chap. XL. De
 Espagne, Vargas fut nom-
 ler-d'état. Sur la fin de sa
 tira près de Tolède, dans
 re de Cislos, de l'ordre
 frôme. Alvarez-Gomez dit,
 ie du cardinal Ximenès,
 s'était un homme d'une
 égrité, d'une érudition ex-
 re, et d'une expérience
 e. Il mourut vers l'an
 is avons de lui : I. un trai-
 n, de la Juridiction du

pape et des évêques, Venise, 1563,
 in-4°. Cet ouvrage fut imprimé par
 ordre et aux frais de Pie IV. II.
*Lettres et Mémoires touchant le
 Concile de Trente*, traduites de
 l'espagnol, avec des remarques,
 par Michel Levassor, Amsterdam,
 1700 et 1720, in-8°. On lit dans ces
 Lettres un grand nombre de traits
 satiriques contre les Pères du Concile.
 Vargas avait composé sur d'autres
 matières des ouvrages qui n'ont pas
 été imprimés. On trouve un assez
 grand nombre de lettres de lui dans
 les mémoires de Granvelle. Elles
 sont, dit l'abbé Boisot, d'une beau-
 té, d'une netteté, d'une force et
 d'une vivacité admirables ; mais si
 difficiles à lire qu'il vaudrait mieux
 qu'elles fussent écrites en chiffres
 (Voy. la *Continuation des Mé-
 moires de littérat.* par Desmolets,
 IV, 85). — Jean de VARGAS, au-
 tre jurisconsulte espagnol, fut le
 principal membre du tribunal de
 sang que le duc d'Albe créa dans les
 Pays-Bas, en 1566, sous le nom de
Conseil des Troubles (V. ALBE, I,
 389). Selon l'abbé Pluquet, ce juge
 cruel avait pris pour base de sa juris-
 prudence ce prétendu axiôme : « Tous
 » les habitants de ces contrées méri-
 » tent d'être pendus ; les hérétiques
 » pour avoir pillé les églises, les
 » catholiques pour ne les avoir pas
 » défendues. » D—c.

VARGAS-MACCIUCCA (FRAN-
 çois, marquis DE VATOLLA), né, le
 26 septembre 1699, à Teramo, dans
 les Abruzzes, où son père était pré-
 sident du tribunal, reçut sa premiè-
 re éducation chez les jésuites à Na-
 ples, et ayant montré du goût pour
 le dessin et pour la sculpture, fut en-
 voyé à Rome. Les cardinaux Orsini
 et Lambertini, qui, plus tard, devin-
 rent tous deux papes, sous les noms

de Benoît XIII et de Benoît XIV, l'admirent dans leur société, où il brilla par sa prodigieuse mémoire, qui lui fournissait les plus heureuses citations des classiques grecs, latins et italiens, genre de conversation alors en vogue à Rome. Il parlait avec facilité les langues espagnole, française, allemande, anglaise, et connaissait aussi l'hébreu. Il n'avait encore que vingt ans lorsqu'il fit une traduction de l'anglais du *Système intellectuel de la nature*, par Cudwort; il l'enrichit de notes, et le dédia à la société royale de Londres, qui l'admit alors dans son sein. Mais ayant appris que Moshcim s'occupait de traduire le même ouvrage en latin, il renonça à publier le reste de son travail. On trouve, dans les fragments qui virent le jour, un détail historique de ses études. Rebuté de la philosophie scolastique, par laquelle il avait commencé, il s'adonna à la philosophie expérimentale. S'apercevant combien il avait perdu de temps, il s'écria : « Heureux les jeunes gens qui nous succéderont ! ils commenceront leurs études par où nous finissons les nôtres. » Le père du studieux Macciucca, informé que l'excès du travail nuisait à la santé de son fils, lui ordonna de se rendre chez sa sœur, mariée à Vatolla, terre de la province de Salerne, où l'on crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner la chambre qu'avait occupée l'illustre Vico; mais cette circonstance ne fit qu'augmenter son ardeur pour l'étude. Il se mit à fabriquer des microscopes, des télescopes et des miroirs ardents, ne prenant d'autre distraction que de composer des vers latins et italiens. Quelque temps après, il se rendit à Naples, où il apprit à jouer de plusieurs instruments de musique. Il écrivit même

un *Traité sur le contre-point*, qui surprit son maître de musique, Scarlatti. Les ancêtres de Vargas-Macciucca s'étant distingués dans le barreau, son père désirait beaucoup qu'il embrassât cette carrière. Il se soumit à ce vœu de sa famille, et parvint aux premières magistratures du royaume. Ce fut alors qu'il devint l'ami et le Mécène des littérateurs de son pays. Tous les jours Martorelli, Mazzocchi, Ignarra, Serao, Dominique et Joseph Cirillo, Daniele, Caulino, Galanti, Morisani, Filangieri et Cotugno se rassemblaient chez lui. Dans un âge très-avancé, il avait conservé toutes ses facultés mentales. On rapporte qu'à soixante-dix-huit ans, il dicta un poème d'environ cent soixante hexamètres, avec une telle facilité que l'on eût dit qu'il improvisait. Un jour qu'on lui lisait la nouvelle de la découverte de Montgolfier, il interrompit brusquement la lecture, et désigna l'endroit de sa bibliothèque où se trouvait le *Prodromo di alcune invenzioni*, imprimé à Brescia, en 1670, par le P. Lanaterzi (V. ce nom); et à la page qu'il indiqua, on trouva, au grand étonnement de l'assemblée, la description d'un *navire volant* soutenu par quatre globes acrostatiques, ainsi que le dessin gravé de cette machine. Vargas-Macciucca mourut le 17 juillet 1785. Ses ouvrages sont : I. *La dignità della ragion di stato e guerra*, 1732. II. *Sulla ricompra di taluni tributi dal fisco alienati*, 1743. III. *Sull' abuso delle doti delle monache*, 1745. Ce sont les sujets et les titres de quelques Discours et Mémoires composés par l'auteur, lorsqu'il était avocat. UG—1.

VARGAS-MACCIUCCA (MICHEL, duc DE), antiquaire, de la même famille que le précédent, naquit,

avril 1742, à Salerne, où son père était président du tribunal. Il le fut étant encore jeune, et fut élevé sous les soins d'un oncle paternel. Par ses ancêtres, il entra dans la magistrature. Se livrant en même temps à l'étude des langues savantes, il apprit l'hébreu, l'étrusque et le grec. Ce fut par le moyen de cette étude qu'il parvint à jeter du jour sur l'origine des premiers habitants de sa patrie. Il consacra la plus grande partie de sa vie à ces recherches laborieuses, et mourut le 20 août 1791. Ses principaux écrits sont : I. *antica colonia venuta a Nazareth*, 2 vol. in-4°, 1764. C'est une dissertation sur les premières colonies phénicienne et eubéenne. On voudrait y en ajouter une sur la colonie des Athéniens ; mais sa mort ne lui permit pas de le faire. On annonce que son cousin, le duc actuel, s'est occupé de compléter cette lacune ; mais rien n'a encore été publié. II. *Spiegazione di un marmo greco, nel quale si rappresenta l'antico modo di celebrare i sacrifici lampadici*, 1791, in-4°.

UG—1.

VARGAS Y PONCE (Don José), géographe et marin espagnol, né à Cadix ou à Séville vers l'an 1750, s'était déjà fait connaître par un *Éloge de l'infant don Joseph-le-Sage*, que l'académie royale espagnole avait couronné et publié en 1782, lorsque son mérite et ses talents le firent choisir pour être un des officiers chargés de seconder don Juan de Tolino (V. ce nom). Vargass se consacra particulièrement à ses soins à la publication de l'*Atlas des côtes de l'Espagne*, dont il dirigea le dessin et la gravure avec autant d'activité que de succès. Il donna les mêmes soins à un travail relatif au *Routier de*

la partie méridionale, et la savante introduction de cet ouvrage est entièrement de lui. Pendant son séjour à Iviça, où, suivant les instructions du ministre de la marine, il était occupé à relever les points principaux et les montagnes, il crut devoir étendre ses observations aux pays adjacents à la côte ; et son projet ayant obtenu l'agrément de la cour, il le mit à exécution, et publia depuis : *Description des îles Pityuses et Baléares*, par ordre supérieur, Madrid, 1787, grand in-4°. Cet ouvrage, auquel Vargas eut le plus de part, ne ressemble pas à ces histoires particulières des villes et des provinces que l'Espagne possède en plus grand nombre qu'aucune autre nation, mais qui, écrites ordinairement par des habitants enthousiastes de leur pays natal, ne contiennent que des faits d'un intérêt purement local, des détails souvent puérils, et rien qui touche à l'utilité générale. Vargas et ses collaborateurs évitèrent ces inconvénients. Ils joignirent à leurs propres observations les renseignements qu'ils avaient obtenus de la société royale économique de Majorque, les meilleurs mémoires imprimés et inédits sur cette île et celles qui l'avoisinent, et les notes que leur avaient fournies les hommes les plus accrédités par leurs talents et leurs lumières. En tête de l'ouvrage est une introduction qui traite des commencements et des progrès de la géographie en Espagne. Vargas a publié encore, par ordre du roi, la *Relation du dernier voyage dans le détroit de Magellan, fait par la frégate la Santa Maria de la Cabeza*, Madrid, 1788, in-4°. Il en a soigné l'édition, l'a enrichie de ses observations, et en a rédigé l'in-

troduction, ainsi que la seconde partie, qui contient l'histoire des voyages précédemment entrepris dans le détroit de Magellan, des notions sur le pays, sur ses habitants, et des conjectures très-probables sur l'origine de sa population. Tous les ouvrages de Vargas attestent son érudition autant que son expérience dans l'art de la navigation. Il en avait composé d'autres qui vraisemblablement n'ont jamais vu le jour; mais l'on ne connaît le titre que d'un seul; c'était une *Description statistique de la province de Guispuscoa*. Vargas était depuis long temps de l'académie d'histoire, et capitaine de frégate, lorsqu'il quitta le service. Il fut membre des cortès, après la révolution de 1820, et mourut à Madrid, en 1821. A—T.

VARIGNANA (BARTHÉLEMI DE), médecin, né, dans le treizième siècle (1), à Bologne, d'une famille noble, fut le disciple de Taddeo d'Alderotto, l'un des plus grands maîtres que l'Italie ait produits à cette époque de la renaissance des arts. Quelques-uns des élèves de Taddeo ayant quitté son école pour suivre les leçons de Varignana, d'amis qu'ils étaient ils devinrent ennemis irréconciliables. Varignana fut exilé de Bologne pour avoir embrassé le parti de l'empereur Henri VII; mais ce prince le récompensa de son dévouement en le nommant son premier médecin. L'empereur, alors à Pise, se disposait à la conquête du royaume de Naples. Barthélemi le prévint que s'il se mettait en marche pendant les chaleurs de l'été, il s'exposait à une mort presque certaine.

(1) Éloy n'a pas en l'époque où vivait Barthélemi, puisqu'il dit qu'il publia, en 1501, une *Pratique de médecine*. Voy. le *Dict. de médecine*.

L'événement ne tarda pas à justifier ce pronostic. Cependant le bruit s'étant répandu que l'empereur avait été empoisonné, dans une hostie, par un dominicain, Barthélemi fit constater, par une note authentique, sa prédiction, afin de détruire cette calomnie (*V. HENRI VII*, xx, 82). Varignana mourut vers 1318. Il a laissé des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Hippocrate et de Galien, conservés dans quelques bibliothèques d'Italie. On trouve une bonne Notice sur ce médecin dans l'ouvrage de P. Sarti: *De professoribus Bononiens.*, 1, 484. — VARIGNANA (Guillaume de) était fils du précédent. C'est donc à tort que Couring et après lui M. Portal le font d'origine juive. Il pratiqua la médecine, et professa cette science avec succès à Bologne, dans les premières années du quatorzième siècle. Suivant l'Alidosi (*Dottor. Bolognes.*, 79), il était membre du consulat de cette ville, en 1304. On ignore d'après quelle autorité M. Portal a dit que Guillaume exerça son art à Gênes; Tiraboschi ne trouve pas cette assertion fondée. Il n'égalait son père ni comme praticien, ni comme professeur; mais ses ouvrages ont eu un meilleur sort. Le *Recueil en a été publié* sous ce titre: *Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata*, Lyon, 1526, in-4°; et avec quelques changements dans l'intitulé, Bâle, 1536, in-8°; *ibid.*, 1545, in-4°, et 1597, in-8°. Cette dernière édition est accompagnée des Remarques de Gasp. Bauhin. La différence dans les titres a trompé les biographes, qui font Guillaume auteur de deux ouvrages différents. M. Portal a donné l'analyse du *Recueil de Guillaume (Histoire de l'anatomie)*, 1,

et cet habile juge, les e Varignana sur la nature curieuses ; et ses prétraitement des fractures éloges. — Pierre et Mat-IGNANA professèrent la ologie avec distinction, grand nombre de méde-sortis de cette famille a i poète :

ius medicorum semper alunna.

W—s.

ON (PIERRE), célèbre : en 1654 à Caen, était itecte entrepreneur, qui u'à peine soutenir sa fa-a travail. Ses parents le état ecclésiastique, il fut nne heure au collège, où ngua en aucune manière fants. Ayant vu son pè-tracer un cadran solai-onna l'existence d'une rale ; mais personne ne er l'explication qu'il de- il la chercha sans la s tard, la lecture des 'Euclide lui révéla son s hautes sciences. L'étu-nétrie le conduisit aux Descartes ; et dès-lors il privations pour se pro-res de mathématiques, it qu'à l'insu de ses pa-evait son cours de théo-l connu l'abbé de Saint- e nom). La conformité us que celle de caractè-ntre eux une amitié que : resserrait davantage. sait de dix-huit cents li-te : il en détacha trois força Varignon d'accep-t. C'était beaucoup par s besoins et à ses desirs. us vinrent, en 1686, à y perfectionner leurs con-

naissances, et s'établirent dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. Ils travaillaient chacun de son côté, et se réunissaient le soir, pour se faire part de leurs réflexions. Fontenelle, leur compatriote, venait fréquemment les visiter et passait quelquefois trois jours avec eux. Varignon, doué d'une constitution robuste, passait les jours, et souvent même une partie des nuits, à s'avancer dans les mathématiques. Cette étude si sérieuse ne diminua rien de sa gaieté naturelle. Il riait volontiers, en parlant de géométrie, dit Fontenelle, et à le voir, on eût cru qu'il fallait étudier cette science pour se divertir. Quoiqu'il ne fût nullement répandu, il se trouva bientôt lié avec des savants du premier ordre, tels que Duhamel, Duverney, Lahire ; il reçut du second des connaissances anatomiques, et lui témoigna sa reconnaissance en appliquant au mécanisme des muscles le raisonnement mathématique. Le *Projet d'une nouvelle mécanique*, qu'il mit au jour en 1687, acheva de le faire connaître. Cet ouvrage lui valut, en 1688, son admission à l'académie des sciences et à la chaire de mathématiques du collège Mazarin, qui n'avait été donnée encore à personne. Les devoirs de cette place, qu'il remplissait avec beaucoup de zèle ne l'empêchèrent pas d'assister aux séances de l'académie, où il faisait de fréquentes lectures. Il avait connu, l'un des premiers en France, les avantages qu'on devait retirer du calcul différentiel et intégral, et il se montra l'un des plus ardens défenseurs de la géométrie des infiniment petits, attaquée en pleine académie (*Voyez* L'HÔPITAL, XXIV, 426). Il remplaça Duhamel, en 1704, dans la chaire de philosophie du collège de

France. Les soins qu'il donnait à ses nombreux élèves, dont il devinait et annonçait les dispositions, ses travaux académiques et la rédaction de ses ouvrages partageaient tous ses instants. Un rhumatisme fixé sur sa poitrine ne lui fit rien relâcher de ses occupations ordinaires. Il mourut subitement, dans la nuit du 22 décembre 1722, à l'âge de soixante-huit ans. Le jour même, il avait fait sa leçon au collège Mazarin; et ses élèves ne s'étaient aperçus d'aucun affaiblissement dans ses facultés. Par son testament, il légua ses manuscrits à Fontenelle. Varignon était membre de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. Outre une foule d'articles dans le *Recueil* de l'académie des sciences (1), on a de lui : I. *Projet d'une nouvelle mécanique*, Paris, 1687, in-4°. Ce livre, dit Montucla, lui fit beaucoup d'honneur, à cause de l'universalité qui y règne. On y trouve toute la statique déduite d'un principe unique, et que l'auteur emploie avec succès pour résoudre un grand nombre de questions mécaniques d'une manière nouvelle. Ce principe, que Stevin et d'autres avaient entrevu, n'est proprement que celui de la composition du mouvement étendu à l'équilibre (Voy. *Hist. des mathématiq.*, II, 488). II. *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, *ibid.*, 1690, in-12. Ce système de Varignon n'eut, même dans le temps, presque aucun partisan. III. *Nouvelle mécanique ou statique*, *ibid.*, 1725, 2 vol. in-4°. C'est l'ouvrage dont il avait publié le *Projet*, près de quarante ans auparavant : mais la

(1) On en trouve la liste détaillée dans les *Mémoires* de Niceron, ainsi que celle des articles qu'il avait publiés dans les *Journaux scientifiques*.

science, depuis cette époque, avait fait de grands progrès, et il ne produisit aucune sensation. Beaufort et l'abbé Camus en furent les éditeurs. IV. *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel de Bernoulli*, *ibid.*, 1725, in-4°. V. *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes*, avec un *Traité préliminaire du mouvement en général*, *ibid.*, 1725, in-4°. VI. *Éléments de mathématiques*, *ibid.*, 1732, in-4°. C'est une traduction, par Cochet, des leçons de Varignon au collège Mazarin. VII. *Démonstration de la possibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*; elle fait partie d'un *Recueil de pièces fugitives sur l'Eucharistie*, publié par Vernet, avec une préface, Genève, 1730 et 1747, in-8°. Niceron en a donné l'analyse, dans le tome xx de ses *Mémoires*, 26-29. Fontenelle promettait de publier la *Correspondance* de Varignon avec les savants; mais il n'a pas tenu sa parole. V. *l'Éloge de Varignon*, par Fontenelle; les *Mémoires* de Niceron, tomes xi et xx; *l'Histoire des philosophes modernes*, par Saverien, v, 245. On a son portrait in-4°, gravé à Londres, en 1725. Il fait partie du *Recueil* de Desrochers; et on le retrouve dans Saverien, à la manière du crayon, in-8°. W—s.

VARILLAS (ANTOINE), historien, naquit en 1624 à Guéret, capitale de la Marche. Son père était procureur au présidial de cette ville. Dès qu'il eut terminé ses études, on lui confia l'éducation de quelques jeunes gens, avec lesquels il vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire des protecteurs. Sur leur recommandation, il obtint, en 1648, la charge d'historiographe de Gaston, duc

d'Orléans; mais il ne la conserva que peu de temps. Admis à l'intimité du savant Pierre Dupuy (V. ce nom), garde de la bibliothèque royale, il profita de sa complaisance pour examiner une foule de manuscrits dont il fit des extraits. Dupuy, charmé de son application, le demanda pour son adjoint; et Varillas continua d'exercer cet emploi sous les successeurs de ce bibliothécaire. Ayant été chargé par le ministre Colbert de collationner la copie qu'il venait d'acquérir des manuscrits de Brienne (Voy. ce nom), avec les originaux conservés à la bibliothèque, il s'acquitta de ce travail avec tant de négligence qu'il fut remercié et remplacé par Carcavi (V. ce nom, VII, 120). On lui accorda cependant une pension de douze cents livres, pour le récompenser de ses services. Varillas se retira dans la communauté de Saint-Côme, pour y travailler plus tranquillement à son Histoire de France. « Il habitait, dit un contemporain, un vérita-
 » ritable galetas. Un lit, une table,
 » quatre sièges, une lampe, une écritoire et quelques livres composaient
 » tout son ameublement; il passait
 » l'hiver sans feu, et il était vêtu si
 » pauvrement, que Richelet n'a pu
 » s'empêcher de se moquer de son
 » manteau, dont on voyait les cor-
 » des. » (*Mélanges de Vigneul-Marville*). Varillas ne sortait que pour se promener dans l'enclos des Chartreux, où il passait, tous les jours, quelques heures à causer avec de vieux prêtres qui le suivaient partout. Si le cercle s'augmentait de curieux, il élevait la voix, qu'il avait très-forte, et développait ses opinions avec beaucoup d'ordre et de netteté. Ses premiers ouvrages, qui circulèrent en manuscrit, eurent l'ap-

probation générale, et furent très-recherchés. On savait que pendant qu'il était attaché à la bibliothèque, il avait puisé dans des sources inconnues à tous les autres historiens; et son style, quoique incorrect, parut vif, piquant et très-agréable. La réputation de Varillas s'étendit bientôt dans les pays étrangers. Les états de Hollande lui offrirent, en 1669, une pension pour qu'il écrivit l'histoire des Provinces-Unies. Quoique assez pauvre, il n'hésita pas à la refuser, ne voulant pas prêter le secours de sa plume aux ennemis de la France. Ce fut ce moment-là même que Colbert, prévenu contre Varillas, choisit pour supprimer la pension dont il jouissait comme ancien employé de la bibliothèque royale. L'archevêque de Paris (de Harlay), informé qu'il préparait une *Histoire des hérésies*, voulut réparer l'injustice du ministre, en lui faisant accorder, en 1670, une pension par l'assemblée du clergé. Varillas déclara qu'il avait remercié l'archevêque de sa bienveillance, et n'avait accepté qu'un léger secours, parce qu'il se trouvait dans le besoin: mais les protestants n'en soutinrent pas moins qu'il était pensionné du clergé de France, et se servirent avec succès de ce moyen pour faire suspecter sa véracité. Dès que l'*Histoire des hérésies* parut, elle fut attaquée très-vivement par Burnet et Larroque (V. ces noms). Leurs critiques étaient fondées; et malgré toutes ses apologies, Varillas resta convaincu de plagiat et d'inexactitude. Averti qu'on ne devait pas le croire sur parole, on examina plus attentivement ses premiers ouvrages; on y trouva de nombreuses infidélités, des faits altérés (Voy. DE LA MARCHÉ, XXVI,

607), d'autres entièrement controuvés, puisque les manuscrits dont l'auteur prétendait les avoir tirés n'avaient jamais existé que dans sa tête. Dès-lors Varillas fut regardé comme un romancier, et sa réputation s'éclipsa sans retour. Il ne trouvait plus de libraire qui voulût se charger de l'impression de ses ouvrages, naguère si courus (1); mais il n'en continua pas moins de travailler avec une inconcevable rapidité. Dans les dernières années de sa vie, la fatigue affaiblit sa vue, au point qu'il fut obligé de se servir d'un secrétaire, auquel il dictait, tous les jours, pendant plusieurs heures de suite, sans vérifier aucune citation. Varillas mourut le 9 juin 1696, à soixante-douze ans, et fut inhumé dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques « sans que pas un de nos faiseurs d'éloges ait jeté une seule goutte d'eau bénite sur sa fosse, ni honoré sa mémoire de deux ou trois vers : malheureux ou heureux de n'avoir pas eu cent écus à laisser à nos poètes pour lui faire une méchante épitaphe. » (*Mélanges de Vigneul-Marville*). Si la réputation de Varillas, dit l'auteur qu'on vient de citer, a bronché du côté des lettres, elle est demeurée ferme du côté de la piété et de la vertu. C'était un philosophe chrétien, mé-

(1) C'est Varillas qui nous l'apprend lui-même dans la dédicace de son Histoire de Henri III, datée de 1693. Henri III, dit-il au roi, dans les temps les plus difficiles fit exactement payer les pensions de la *Pleiade* et des autres gens de lettres, et même il y ajouta de très-considerables gratifications : au lieu qu'on a retranché durant vingt-deux ans la pension que V. M. m'avait accordée pour les *longs services* que j'ai rendus dans votre bibliothèque; et si on l'a rétablie l'année précédente, on discontinua celle-ci de la payer, nonobstant l'aveuglement presque entier qui m'est survenu, le prodigieux nombre de volumes que j'ai composés, et les 45 ou 50 volumes que j'ai prêts de donner au public, et qui courent risque de pourrir dans la poussière, si l'on m'abandonne pour le peu de temps qui me reste à vivre.

prisant les biens de la terre, et ne demandant que ce qu'il lui fallait pour n'être à charge à personne. On dit que Varillas déshérita son neveu, parce qu'il ne savait pas l'orthographe, et qu'il disposa de ce qu'il laissait en faveur de différents établissements, entre autres du collège de Guéret, dont il passe pour un des fondateurs. Vigneul-Marville regardait la vanité de Varillas comme la véritable cause du mépris où ses ouvrages sont tombés. « Il avait, dit-il, des jaloux de sa gloire, qu'il aurait gagnés avec un peu de déférence et de soumission; mais il ne prenait conseil de personne. » Le savant Huet ne partageait point l'indifférence du public pour les travaux de Varillas : « De tous ceux, dit-il, qui se sont mêlés d'écrire notre histoire, aucun ne l'a tant creusée que lui; la diligence et la constance qu'il a apportée à cette étude n'est pas croyable. Quoique son langage ne soit pas dans une exacte pureté, son style est noble, élevé et vraiment historique. Il a embrassé tant de matières, que faute de mémoire, ou peut-être d'exactitude, il est tombé dans quelques contradictions; mais on est amplement dédommagé par l'abondance des nouveautés. » (*Huetiana*, p. 49). Suivant Palissot, les narrations de Varillas sont très-agréables, et il a l'art de distribuer ses matières avec beaucoup d'intelligence; enfin c'est à lui qu'on doit l'abbé de Saint-Réal (*Mémoires sur la littérature*). Mais l'arrêt rendu contre Varillas paraît définitif, et il n'est pas à présumer qu'il reprenne jamais un rang parmi nos historiens. Ses ouvrages sur l'*Histoire de France*, Paris, 1683 et ann. suiv., 14 vol. in-4°.

n-12, comprennent les rois XI à Henri IV, et le saint Louis. En outre borieux écrivain : I. La maison d'Autriche, in-12. Suivant Lenglet c'est le moins mauvais. Il le publia sous le nom de maison de Pomponne, mais allait alors fréquemment à la Pratique de l'éducation, ou l'Histoire de la seigneurie de Chièvres, in-12 (V. CHIÈVRES, t. III). Les Anecdotes de l'Histoire secrète de de Médicis, la Haye, 1701. C'est le livre le plus arillas, pour les inexactes faussetés dont il est rempli et dans ses Lettres Oeuvres diverses). IV. Les révolutions arrivées en France, en matière de religion, 1686-89, 6 vol. in-4°. in-12. Elle s'étend de 1686 à 1715; mais l'auteur se proposait de produire cet ouvrage jusqu'à la mort de Montrose. Cette continuation, qui est formée de 12 vol. restée manuscrite (2). V. Histoire de Ferdinand le Comte de Nassau, Amsterdam, 1688, 3 vol. Cet ouvrage a une suite en l'Histoire de la Noble a publié l'Essai sur l'histoire de Chartres (V. YVES), par M. de Varillas; et

Boscheron : *Varillasiana*, ou ce que l'on a entendu dire à M. Ant. Varillas, historiographe de France, Amsterdam (Paris), 1734, in-12. Ce volume est précédé d'une Vie détaillée de cet écrivain. On peut encore consulter un Mémoire du P. Lelong sur la vie de Varillas, dans le tom. III de la *Bibl. historiq. de la France*, éd. de Fontette; les *Mémoires de Nicéron*, tom. V et X, part. II; et enfin les *Mélanges de Vignac-Merville* (Bonav. d'Argonne), II, 442-53. Le portrait de Varillas est gravé.

W—s.

VARIN (1) (JEAN), graveur en médailles, né en 1604, à Liège, était fils d'un gentilhomme du comté de Rochefort, et fut admis fort jeune au nombre des pages de ce prince. Dans les loisirs que lui laissaient ses exercices, il cultiva les arts du dessin, et y fit des progrès étonnants. Il perfectionna le premier la gravure des médailles, et imagina, pour les frapper, des procédés supérieurs à ceux qu'on avait employés jusqu'alors. Ses talents l'ayant fait appeler à Paris, il fut chargé de graver le sceau de l'académie française, nouvellement fondée (1635), et la perfection avec laquelle il l'exécuta lui mérita la bienveillance du cardinal de Richelieu (2). Nommé, peu de temps après, garde-général des monnaies, ce fut sous sa direction que s'effectua la refonte des monnaies légères d'or et d'argent, ordonnée par un édit, et il grava tous les nouveaux poinçons. Sa reconnaissance pour le

lire avait couru manuscrite : on en fit à Lyon, en 1682, sous ce titre : *Les vies des papes et des cardinaux de Jean Hus et de Jérôme*. Histoire du *V. Nicéphore*, 1 vol. réclama contre cet abus de confiance arrêté du conseil, portant suppression. Cependant il n'est ni rare ni re-

(1) Quelques biographes le nomment *V. Ant.*; mais on a dû suivre l'orthographe adoptée le plus généralement.

(2) Le premier sceau de l'académie portait l'effigie de son instituteur, avec ces mots : *Armand, cardinal de Richelieu, protecteur de l'académie française, établie en l'an 1636.* Hist. de l'acad., I, 70, éd. in-12.

cardinal lui fit exécuter le buste de cette éminence, en or, dans de petites dimensions. Ce chef-d'œuvre avait passé dans le cabinet du président de Menars; mais on ignore ce qu'il est devenu. On dut à Varin la suite des médailles frappées pour perpétuer le souvenir des principaux événements du règne de Louis XIII. Après la mort de ce prince, il conserva la direction des monnaies, et joignit à cette charge celle d'intendant des bâtiments de la couronne. Il fut l'un des premiers membres de l'académie de peinture et de sculpture (1664). Il exécuta la statue en marbre de Louis XIV, qu'on voyait dans les grands appartements à Versailles, et deux bustes de ce prince, en marbre et en bronze, dans des proportions colossales. Il avait entrepris l'histoire métallique de son règne, quand il mourut, le 26 août 1692, à l'âge de soixante-huit ans. Comme il avait reçu de la nature un tempérament robuste et qui lui permettait une longue vie, on soupçonna, dit Perrault, qu'il avait été empoisonné par des scélérats auxquels il avait refusé les poinçons des monnaies. Quoiqu'il eût acquis une fortune considérable, Varin était fort avare. En 1651, il maria sa fille unique, belle et jeune, à un correcteur des comptes, très-riche, mais boiteux, bossu et écrouelleux; elle s'empoisonna, dix jours après, avec du sublimé qu'elle avala dans un œuf, en disant: « Il faut mourir, puisque l'avarice de mon père l'a voulu » (*V. les Lettres choisies de Guy Patin* à Spon, 1, 190, et la *Gazette de Loret*). On trouve l'éloge de Varin, par Perrault, dans les *Hommes illustres de France*, 11, 85, et dans l'*Histoire littéraire de Louis XIV*, par l'abbé Lambert, 111, 240. Son

portrait a été gravé par Edelinck, in-fol., pour l'ouvrage de Perrault, et il fait aussi partie du *Recueil d'Odieuvre*, in-4^o. W—s.

VARIN (THOMAS), historien, seigneur d'Audeux, naquit le 8 février 1610, à Besançon, d'une famille patricienne, qui subsiste encore honorablement. Le suffrage de ses compatriotes le porta de bonne heure aux premiers emplois de l'administration publique. Il fut ensuite pourvu de la charge de juge en la *Regalie*, qu'il remplit avec zèle et désintéressement. C'est au milieu de ses occupations qu'il trouva le loisir de se livrer aux recherches d'histoire. Il était en correspondance avec le P. Menestrier et avec Guichenon, qui le nomme *son singulier et grand ami*. Varin mourut le 27 oct. 1668. On voyait encore, il y a quelques années, son épitaphe dans une chapelle de l'église des Carmes de l'ancienne Observance. On a de lui : I. *Besançon tout en joie*, dans l'heureuse possession de son auguste souverain; ou relation curieuse des grandes et publiques réjouissances de cette libre et impériale cité, par la glorieuse élection de son invincible empereur Léopold premier, etc., Besançon, 1659, in-4^o. de 96 pag. Ce petit volume rare, et qui contient des détails intéressants sur les mœurs et les usages des Bisontins à cette époque, est orné d'un portrait de l'empereur, gravé par P. de Loisy. II. *L'État de l'illustre confrérie de Saint-Georges*, autrement dit de Rougemont, en Franche-Comté de Bourgogne; avec les noms, surnoms, réceptions, armes et blasons de chacun des confrères, vivants en la présente année, 1663, petit in-fol. Le texte et les armoiries sont gravés par de Loisy (*V. ce nom*,

V, 630). On a déjà donné des
 les sur la confrérie de Saint-
 ges à l'art. Philib. de Molans
 XIX, 279). III. *Narré fidèle*
rieux de tout ce qui s'est passé
l'heureuse prise de possession
a cité de Besançon, par le
 puis de Castel-Rodrigo, *ibid.*,
 ., in-4°. de 41 pag. C'est à cette
 ue que Besançon, cessant d'être
 impériale, passa sous la domi-
 n de l'Espagne; mais elle garda
 ranchises et ses privilèges avec
 rme de son gouvernement, jus-
 la réunion définitive de la Fran-
 Comté à la France. Parmi
 ouvrages que Varin a laissés
 uscrits, on cite un opuscule latin,
pace civitatis Bisuntinae, anno
 5; la *Généalogie de l'illustre*
on d'Oiselay (*J.* ce nom), et
 le *Nobiliaire du comté de*
rgogne. Ce dernier ouvrage, dont
 iste plusieurs copies in-fol., n'a
 été inutile à Dumod. *Voy.* la
ioth. historique de la France,
 40671.

W—s.

ARIN (JOSEPH), célèbre gra-
 , né à Châlons-sur-Marne le
 nai 1740, s'honorait de compter
 nises ancêtres Jean Varin (*F.* ci-
 as). Il eut pour premier maître
 père, graveur sur métaux, qui
 t fondé, en 1755, une école gra-
 de dessin à Châlons, où il ensei-
 t en même temps les éléments de
 ométrie, de l'architecture, de la
 pective et de la fortification. Jo-
 ifit des progrès rapides sous un
 maître, et fut bientôt en état de
 rfectionner à Paris, où il se ren-
 avec son frère, en 1760, et où
 ouva dans les Crozat, les Caylus,
 argenville, les Watelet, des pro-
 urs et des amis qui lui donnè-
 les plus grands encouragements.
 t à la vue des productions les

plus célèbres, que les frères Varin
 sentirent naître en eux une noble
 émulation. Joseph avait déjà débuté
 par un *Saint François anachorète*,
 du chevalier de La Touche, gravé
 dans le genre du dessin; mais il ne
 continua pas long-temps ses essais en
 ce genre, et se livra à différents tra-
 vaux d'architecture, de géographie et
 de topographie, bien plus analogues
 à ses premières études. Il fut chargé,
 par les états de Bourgogne, en 1755,
 de la gravure d'une partie de la
 grande carte de la province, dont il
 fit aussi les ornements: ce travail
 lui valut une médaille et l'honneur
 d'être présenté au roi avec les dépu-
 tés des états. D'autres ouvrages lui
 firent obtenir le diplôme de membre
 associé de l'académie de Dijon. Parmi
 les nombreuses productions dues au
 talent de Joseph Varin, nous cite-
 rons le *Traité d'architecture*, in-4°.
 de Blondel, qu'il grava de concert
 avec Saint-Aubin; celui de fortifi-
 cation du marquis de Montalembert,
 gravé en société avec Perrier,
 et ensuite les cartes et ornements
 d'inscription qui devaient servir de
 clef à l'ouvrage de Belin et Berthier,
 intitulé: *Instruction pour la marine*
royale. En 1766, M. Rouillé-d'Or-
 feuil, intendant de la province de
 Champagne, et le conseil municipal
 de Reims, voulant perpétuer, par
 la gravure, les fêtes données dans
 cette ville au sujet de l'inauguration
 de la statue pédestre de Louis XV,
 invitèrent les frères Varin à exécuter
 ce travail sur les dessins de Moreau
 et Blarembert, et sous la direction
 de Cochin. Lorsque les estampes en
 furent présentées au roi par les mi-
 nistres, les auteurs-graveurs furent
 admis à l'audience donnée aux dé-
 putés de la ville, dont le conseil les
 gratifia d'une médaille en témoignage

de sa satisfaction. En 1774, l'abbé de Saint-Non ayant publié son *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, les frères Varin réunirent de nouveau leurs talents pour l'exécution des gravures de cette superbe édition. Joseph travailla ensuite aux belles planches qui ornent l'édition du *Voyage en Grèce* de M. de Choiseul-Gouffier. On doit encore au burin de ce laborieux artiste, d'abord pour l'œuvre de l'architecte Le Doux, la *Vue générale de la ville de Caux*, et des édifices qui la décorent; celles des villes d'*Aix*, *Besançon* et *Neuschâtel*; ensuite pour l'œuvre de M. Louis, la *Vue et perspective de la superbe place de Bordeaux*, celle du théâtre de cette ville, prise intérieurement: les *Vues de la salle de comédie à Nantes*; celle du *Palais-Royal*, jardin et galerie, ainsi que du *Palais de Justice à Paris*; celle du *Palais, place et prisons de Caen*, du *Palais des états à Dijon*, etc., etc. Mais ce qui acheva de fonder sa réputation, ce sont les planches dont le *Tableau de l'empire Othoman*, par le chevalier d'Ohsson Mouradja, est enrichi, ainsi que celles du *Voyage pittoresque de Syrie, de Phénicie et de Palestine*, de l'infatigable Cassas. Après avoir perdu par la révolution le fruit de ses économies, il termina sa laborieuse carrière le 6 novembre 1800, dans la soixante-unième année de son âge.

J—B.

VARIN (JACQUES), né, en 1740, à Saint-Thomas-la-Chaussée, près de Rouen, annonça de bonne heure un goût particulier pour la botanique. Encore enfant, il avait déjà classé dans sa mémoire les noms de toutes les plantes que cultivait le curé de son village, dont

ses dispositions lui avaient gagné l'affection, et qui se plut à en favoriser le développement. Étant allé à Rouen, dans le dessein de s'instruire, il s'y plaça chez un jardinier; et quelques savants, qu'il eut l'avantage de trouver dans cette ville, le dirigèrent dans l'étude des végétaux. Il ne tarda pas à sentir l'utilité de connaissances positives dans la culture des plantes exotiques, et pour les acquérir il résolut de se rendre à Paris, où l'art typographique, dans lequel il devint habile en peu de temps, lui offrit une ressource suffisante. On le vit alors consacrer à la botanique tous les instants dont sa profession lui permit de disposer. Thouin et Richard père, dont il suivait les cours au Jardin du Roi, se firent un plaisir de seconder son zèle. Déjà ses connaissances en agriculture l'avaient mis en état de faire quelques économies, lorsqu'il fut placé à la tête du Jardin des plantes de Rouen. Pendant trente-deux ans qu'il en eut la direction, il n'épargna ni observations, ni voyages, ni fatigues, pour en accroître les richesses. On le vit, dans le rigoureux hiver de 1789, se priver, durant six semaines, de coucher dans son lit, pour veiller à la conservation des plantes exotiques, objet de son adoption et de sa paternelle sollicitude. Le nombre de végétaux que possédait le Jardin de botanique s'accrut considérablement par ses soins, et, à l'époque de sa mort (24 mai 1808), il s'élevait à plus de trois mille. Varin n'a point laissé d'ouvrage imprimé; mais il a transmis à ses élèves d'excellents préceptes pour la pratique. Il a perfectionné l'art de la greffe; et plusieurs plantes, telles que le lilas et l'iris, lui doivent des variétés remar-

quables. Enfin, ce fut lui qui importa en France le mastic inventé par Forsyth, pour fermer les plaies des arbres, et opérer la régénérescence des troncs de ceux qui sont pourris.

M—G—R.

VARIUS (*Lucius*), poète latin, vivait au premier siècle avant l'ère vulgaire. On n'a point de renseignements précis sur la date ni sur le lieu de sa naissance : mais on suppose qu'il était de Rome, et l'on sait qu'il avait pour contemporains Messala - Corvinus, Asinius-Pollio, Munatius-Plancus, Plotius-Tucca, Virgile et Horace. Il a été quelquefois confondu avec Q. Varus, général de l'armée d'Auguste, vaincue en Allemagne par Arminius, et même avec Alfenus Varus, celui dont parle Virgile, dans sa neuvième Églogue. Les noms de Varus et de Varius ont été souvent pris l'un pour l'autre : c'est ce qui a rendu le poète latin dont il s'agit difficile à distinguer de trois ou quatre autres personnages. On peut le reconnaître par le surnom de Lucius, que Donat lui donne, et par les traditions qui se sont conservées sur ses relations avec Virgile et avec Horace. Virgile n'a réellement fait aucune mention de lui ; mais Servius raconte que l'auteur des églogues ayant achevé une tragédie, en fit présent à la femme de Varius, qui était très-lettrée, et avec laquelle il avait une liaison très-intime (1) ; qu'elle fit accroire à son mari qu'elle-même l'avait composée ; que Varius s'en empara, et la récita comme son propre ouvrage. Servius ajoute que Virgile fait allusion à ce plagiat dans les vers de la troisième Églogue où Damon se plaint de Damon, qui lui a

enlevé un chevreau, prix des combats poétiques (et particulièrement des tragédies) (2). Mais ce commentaire et le récit qui le précède méritent assez peu de confiance : il ne s'agit pas plus de Varius dans la troisième Églogue que dans les vers de la neuvième (3) que nous avons déjà indiqués. On élève moins de doutes sur la part qu'eut Varius à la révision et à la publication de l'Énéide. Virgile mourant ordonnait de brûler ce poème : Varius et Tucca lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait jamais. Le poète les chargea de le corriger, mais sans y faire aucune addition. Par son testament, Virgile léguaît la moitié de ses biens à Valerius-Proculus, un quart à Auguste, un douzième à Mécène, et le surplus, c'est-à-dire, deux douzièmes, à Varius et à Tucca, qui, selon ses intentions, et conformément aux ordres d'Auguste, corrigèrent en effet l'Énéide, en s'abstenant d'y rien ajouter et même d'achever les vers imparfaits. Toutefois Donat, de qui l'on tient ces détails, parle d'un grammairien nommé Nisus, qui racontait, comme l'ayant oui dire à des vieillards, que Varius avait retranché les quatre premiers vers : *Ille ego qui quondam*, etc., et transposé deux livres, de telle sorte que celui qui était le second est devenu le troisième. On a peine à concevoir ce déplacement ; car il eût obligé à changer plusieurs vers au commencement et à la fin de ces deux chants. Quant à Horace, il a plu-

(2) *Quam rem Virgilius dicit per allegoriam (Si unctis, meus ille caper fait) ; nam tragœdiam præmium caper fuerat.*

(3) *Num neque adhuc Varo videor nec dicere Cinnâ*

Digna....

Vossius et d'autres lisent mal-à-propos *Varo*.

(1) *Varius... habuit uxorem literatissimam cum qua Virgilius adulterium solebat committere ; cui etiam dedit scriptam tragœdiam, etc.*

sieur fois nommé Varius, et d'abord dans la satire où le voyage de Brindes est décrit, et que Dacier suppose avoir été composée vers l'an 40 avant notre ère. Une honorable amitié régnait dès - lors entre Virgile, Tucca, Varius et Horace (4). L'Ode : *Scriberis Vario* nous apprend que Varius avait entrepris, en l'an 29, un poème épique, où les exploits d'Agrippa et d'Octave étaient célébrés. (Voy. CIAMPITTI, dans la *Biographie des hommes vivants*). Deux ans après parut la dixième satire, où légende de l'épopée lui est attribué (5). Il passe pour l'auteur de deux vers (6) cités dans l'Épître seizième, écrite vers l'an 19. Varius, en ces temps-là, était accueilli à la cour : il s'était joint à Virgile pour recommander Horace à Mécène ; la Satire vi en fait foi (7). Les noms de Virgile et de Varius sont rapprochés encore dans les vers de l'Art poétique où l'on réclame, pour ces deux poètes, la liberté dont Cæcilius et Plaute ont joui. Enfin ces deux noms reparais- sent ensemble vers la fin de l'Épître à Auguste : on y lit que les deux hommes célèbres qui les avaient portés étaient chéris de cet empe- reur (8). Cette Épître paraît être de l'an 11 ou 10 avant J.-C. ; et il y a lieu de croire que Varius avait alors cessé de vivre. Nous ne savons de sa vie que ce qu'en disent les textes qui viennent d'être indiqués. De toutes ses poésies épiques ou dramatiques, il ne

reste que quinze vers, y compris les deux que nous avons désignés comme insérés dans une Épître d'Horace. Maittaire a recueilli les treize autres (*Op. et Fragm. poet. lat.*, tom. II, pag. 1527). Il y en a qui, à quelques mots près, se retrouvent dans Virgile (9). Un seul est extrait de la tragédie de Thyeste : *Jam fero* (ou *ferre*) *insandissima, jam facere cogor* ; cette tragédie a été fort louée par Quintilien (*Instit. orat.*, XI), qui la jugeait comparable aux chefs - d'œuvre des Grecs ; et par l'auteur du Dialogue sur la corruption de l'éloquence (Voy. TACITE, XLIV, 369, 370). Quoiqu'on puisse s'appuyer de ces deux témoignages pour attribuer à Varius cette pièce de théâtre, il faut pourtant dire qu'elle lui a été contestée. Elle est attribuée à Virgile, non-seulement par Servius, comme on l'a vu plus haut, mais aussi par Donat, qui assure que plusieurs ouvrages de Virgile ont été publiés sous des noms étrangers, et qui cite en exemple le *Thyeste* usurpé par Varius. On a prétendu aussi que ce poème était d'un Cassius, particulièrement celui de Parme, qui fut l'un des meurtriers de Jules César. On a supposé que Varus, après la mort de Cassius, avait saisi ses manuscrits, qu'il s'était approprié le *Thyeste*, et qu'ensuite la ressemblance des noms de Varus et de Varius avait induit à considérer celui-ci comme l'auteur de cette tragédie (V. CASSIUS, VII, 307, et les articles Cassius, dans le Dict. de Bayle). Quelques lignes d'un scoliaste d'Horace (V. CATURIUS, X. 319) ont semblé autoriser ces vaines hypothèses ; mais Wieland a montré

(4) Plotus et Varius Sinuesæ, Virgiliusque Occurrunt, animæ quales neque candidiores Terratulit, neque quis me sit levation alter. Flentibus hic Varius discendit mortuus amicis.

(5) V. 13. Ferte epus ucer, Ut nemo, Varius duct.

(6) T. ne mihi saluum, etc.

(7) Virgilius, posthumi Varius, dixere quid essent, V. 55.

(8) Dilecti tibi Virgilius Variusque poeta.

(9) Fecidit hic Latinum populiægroaque Quidam Eripuit ; si ut leges prætio atque refat. V. Æneid., VI, v. 621, 622.

que ce scolastique, G. - J. Vossius et d'autres savants ont confondu ici les personnes et les époques. Il convient donc de s'en tenir à ce que dit expressément Quintilien, et de laisser le *Thyeste* à Varius. Heerkens (*V. XIX*, 567, 568) a voulu lui faire honneur d'une seconde tragédie, intitulée *Tereus*, dont il se disait possesseur. Il en publia des vers, dans lesquels Dav. Christ. Grimm crut reconnaître au contraire un poète chrétien. L'académie des inscriptions et belles-lettres fut consultée : Villoison en écrivit à Morelli de Venise ; et il se trouva que le prétendu *Térée* de Varius n'était que la *Progné* de Grég. Corraro (*V. IX*, 651), imprimée en 1558 et en 1638, in-4°. Nous n'avons donc plus aucun moyen d'apprécier les talents poétiques de Varius : nous n'en pouvons juger que par les hommages que lui ont rendus Horace, Quintilien et l'auteur du Dialogue sur les causes de la décadence du bon goût. D—N—U.

VARLET DE LAGRANGE (CHARLES), comédien français au dix-septième siècle, était natif d'Amiens et fils d'un riche procureur. Son père, en mourant, laissa deux fils orphelins, sous la tutelle d'un ami dont l'infidélité ne leur laissa d'autre ressource que celle du théâtre. Ils parcoururent d'abord la province ; mais Charles, qui était l'aîné, vint à Paris, en 1658, et débuta dans la troupe du Palais-Royal, où Molière prit plaisir à le former et en fit un bon acteur. Aussi, dans l'*Impromptu de Versailles*, après avoir donné des avis à plusieurs de ses camarades, Molière s'adresse à Lagrange que cette phrase : « Pour vous, je n'ai rien à vous dire. » En 1673, Lagrange passa au théâtre de la rue Guénégaud, et fut conservé

lors de la réunion avec la troupe de l'hôtel de Bourgogne, en 1680. Il avait d'abord joué dans les deux genres ; mais à cette époque il quitta la tragédie, et s'en tint aux rôles du *haut comique*, qu'il remplit avec aisance et noblesse, toujours applaudi jusque dans un âge assez avancé. Six ans avant de mourir, Molière lui avait cédé l'emploi de haranguer le public, et Lagrange continua d'être l'orateur des troupes dont il était membre. Il parlait avec grâce, facilité, et ne fit regretter, sous ce rapport, ni Hauteroche, ni Molière lui-même. Il joignait à ses talents un grand fonds de zèle, d'intelligence et de probité, qualités qui lui méritèrent de remplacer ce grand homme dans la direction de la troupe et des intérêts de ses camarades. L'édition des OEuvres de Molière de 1682, et la préface qui la précède, avaient été données par Vinot, son ami, et par Lagrange. Ce dernier avait épousé Marie Ragueneau, actrice médiocre, laide et dissolue, qui l'avait suivi sur les divers théâtres où il se distinguait, et qui n'était supportable que dans les rôles de *caractères*. Il n'en eut qu'une fille, et l'ayant mariée à un homme qui la rendit malheureuse, il en mourut de chagrin, le premier mars 1692. Sa veuve obtint sa retraite la même année, et mourut fort âgée, en 1727.

— Achille VARLET dit Verneuil, reçu d'abord dans la troupe du Marais, n'avait dû qu'à la protection de son frère d'être admis dans celles de la rue Guénégaud et de l'hôtel de Bourgogne, pour y jouer les *confidants tragiques* et les *utilités* dans la comédie. Il se retira en 1684, et mourut à Amiens en 1707. A—T.

VARLET (DOMINIQUE-MARIE), évêque de Babylone, né à Paris le

15 mars 1678, fut élevé dans la piété et l'amour de la retraite. Il fit son séminaire à Saint-Magloire, et sa licence dans la maison de Navarre. En 1706, il fut à-la-fois élevé au sacerdoce et reçu docteur en théologie. Il exerça quelque temps le ministère dans différentes paroisses du diocèse ; puis s'étant lié avec les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, on l'engagea à passer, comme missionnaire, dans la Louisiane, où il travailla six ans. Ses supérieurs le rappelèrent, en 1718, et le pape, sur leur témoignage, le nomma évêque d'Ascalon, et coadjuteur de M. Pidou de Saint-Olën, évêque de Babylone. Il fut sacré à Paris, le 19 février 1719, par M. de Matignon, ancien évêque de Condom, assisté du coadjuteur de Québec, et de Massillon, et il apprit le jour même la mort de l'évêque de Babylone. Il se hâta de partir, et prit sa route par la Hollande, où il contracta des liaisons avec les opposants de ce pays. De là il se rendit en Russie, d'où il arriva le 1^{er} novembre 1717 à Schamaké, en Perse, sur les bords de la mer Caspienne. Mais la cour de Rome avait appris de lui des choses qui firent concevoir des soupçons sur ses sentiments touchant les affaires de l'Église. L'évêque d'Isbahan, vicaire apostolique dans ces contrées, eut ordre de le déclarer suspect. Varlet revint en Hollande, où il se livra entièrement aux appelants, et justifia ainsi la mesure prise contre lui. Il appela lui-même, et prêta son ministère aux prêtres d'Utrecht, qui aspiraient à donner à leur parti un simulacre d'épiscopat. Quatre archevêques d'Utrecht furent successivement sacrés par lui, sans qu'il eût observé aucune des formes canoniques usitées

en pareil cas, et même malgré les censures de Rome. Ce prélat publia une première apologie en 1724, et une seconde en 1727 (toutes deux ont été réunies en 1 vol. in-4°.) ; une lettre à l'évêque de Senz contre le concile d'Embrun ; une lettre à un missionnaire de Tong-King sur la constitution, les miracles et autres objets ; une autre, du 23 octobre 1736, à Soaou, contre les erreurs avancées dans quelques nouveaux écrits ; une lettre au même sur les miracles du diacre Paris, et une plus étendue à M. Colbert, sur le même sujet. Tous ces écrits furent successivement imprimés ; nous n'avons pas besoin de dire dans quel esprit ils étaient rédigés. Varlet habita Amsterdam jusqu'en 1727 ; il résida ensuite à Schoonaw avec les chartreux fugitifs, puis à Rhynewick avec les religieux d'Orval, qui s'y étaient retirés. Il était en relation étroite avec les appelants français, qui lui envoyaient des fonds. Il vint même une fois très-secrètement en France, et logea chez l'évêque d'Auxerre, M. de Caylus, dans son château de Régennes. Le marquis de Fénelon, ambassadeur de France en Hollande, et M. d'Acunha, ambassadeur de Portugal dans le même pays, essayèrent de le ramener, dans une conférence qu'ils eurent avec lui au château de Zeyst ; mais Varlet était trop attaché à son parti pour reculer. Il mourut, le 14 mai 1742, à Rhynewick près Utrecht, et fut enterré à Utrecht, dans une portion du cloître de l'église Sainte-Marie. On le regarde comme le fondateur du schisme d'Utrecht ; et c'est principalement à ce titre qu'il est loué dans les *Nouvelles ecclésiastiques*. Voy. entre autres une Notice, sur lui, feuille du 8 juillet 1742, et son tes.

rituel, feuille du 25 no-
tant.

P—c—r.

VAR, médecin, naquit à Vi-
ne, le 14 août 1709, d'une
: qui l'art de la médecine
ne héréditaire. Son tri-
apothicaire; son bisaïeul
et son grand-père méde-
e, sourd dès sa jeunesse,
embrasser de profession.
é de celui-ci, médecin de
, mourut à Berlin, vers
parents du jeune Varnier
de soin de son éducation.
is une petite pension, et
n menait ses camarades,
jeunes que lui, chez le
atin, il y alla avec eux
parents. Ayant entendu
rler avec éloge de son
le médecin, il conçut le
suivre la même profes-
endit, en 1730, à Paris,
la médecine sous les
îtres. En 1734, il se fit
ître ès-arts à Avignon,
onnet de docteur à Mont-
1735. Pendant le cours
ens, il donna à la société
tte ville un Mémoire sur
el du sang humain, par
le savoir, il décidait une
i avait partagé l'école
s de quarante ans. Quel-
près, il donna un second
: une nouvelle méthode
ermès minéral, qu'il rem-
me une rouille ou une
l'antimoine par les sels
rte qu'au moyen d'ébul-
e, et avec le même al-
par la filtration et la ré-
arties corrodées de l'an-
e réduisit tout en ker-
est moins coûteux et
ige. Ces deux Mémoires
les lettres de correspon-

dant pour la chimie et la physique;
lettres qui, à l'âge où il était, lui
firent beaucoup d'honneur. Il revint
à Paris, suivre quelque temps les hô-
pitaux, puis à Vitry, sa ville natale,
qu'il a servie depuis cette époque avec
le dévouement le plus inaltérable. In-
vité souvent à aller jouir ailleurs d'un
meilleur sort, il refusa constamment.
Mécontent de toutes les découver-
tes qu'il voyait dans les journaux;
pour éviter la carie des froments,
il rédigea un Mémoire sur cette
matière, inséré au Journal de Ver-
dun, juillet 1741. Il fit imprimer;
en 1742, un autre Mémoire fort
étendu sur l'usage de la saignée
au bras des femmes en couches. Les
trois derniers volumes des Consulta-
tions de M. Thieulier contiennent
plusieurs exposés de maladies qu'il
a rédigés, entre autres une discus-
sion fort instructive sur l'hydropisie
de poitrine (Voir le 2^e vol., pag.
356 et suivantes), parce qu'il y
avait entre Thieulier et lui différence
d'opinion sur la diagnostique. On re-
connaîtra l'ouvrage du docteur Var-
nier dans ces volumes, par la date de
Vitry, et les initiales V. D. M. M. Il
visita toutes les eaux minérales de la
Champagne, et en fit même venir chez
lui pour les analyser : les résultats de
ses analyses sont consignés dans son
premier Mémoire pour servir à l'his-
toire naturelle de la province. En
1744 ou 1745, les journaux parlè-
rent beaucoup des moyens de dessa-
ler l'eau de la mer : on admettait la
distillation, et par cette voie, on
n'obtenait qu'une liqueur amère im-
potable. Les registres de Varnier té-
moignent qu'il avait imaginé d'ajou-
ter des sels alcalis dans l'eau avant
de la distiller. Habitant loin de la
mer, il ne put vérifier son opération;
et ce secret a été donné depuis par

un Anglais, sous le nom de *Pierre infernale*, ou plutôt *Pierre à caustère*; car la pierre infernale, dont l'argent fin est la base, serait trop coûteuse. Au milieu de ses occupations médicales, Varnier avait amassé une suite de trois mille médailles en argent et en bronze, et beaucoup d'antiquités, dont il fit les catalogues. Lors de la création de l'Académie de Châlons, il fut un de ses membres les plus distingués, et l'enrichit de plusieurs Mémoires sur l'histoire naturelle de la Champagne. Il en a aussi fourni lui-même au Journal de médecine, qui, pour la plupart, sont imprimés : 1°. *Sur les pierres de la vésicule du fiel*; 2°. *sur les moyens de soulagement dans les petites véroles les plus fâcheuses*; 3°. *sur la maladie noire*, en plusieurs articles; 4°. *sur l'usage des sudorifiques dans les fluxions de poitrine*; 5°. *sur une fièvre gangreneuse guérie par le quinquina*. Il a laissé plusieurs autres Mémoires qui n'ont pas été imprimés. Cet homme laborieux mourut vers la fin du dix-huitième siècle J—B.

VAROLI (CONSTANT), chirurgien, né à Bologne en 1543, fit ses études dans cette ville, et y enseigna ensuite l'anatomie avec beaucoup de distinction. Le pape Grégoire XIII l'ayant nommé son premier médecin, il se rendit à Rome; mais une mort prématurée (1575) l'empêcha de jouir long-temps de cet emploi honorable. Il avait acquis une grande réputation comme lithotomiste. Ce fut lui qui introduisit la méthode de disséquer le cerveau par la base. On a de lui : I. *Lettre sur les nerfs optiques et sur quelques autres nerfs observés dans la tête de l'homme, hors de l'opinion vulgaire*, Padoue, 1573, in-8°, et Francfort,

1591. Cet ouvrage, écrit en latin, est fort estimé. L'auteur avait fait une étude spéciale de l'origine des nerfs. L'éditeur, J.-B. Cartesio, y a joint des Lettres de Varoli et de J. Mercurialis sur le même sujet. II. *Sur la dissolution du corps humain*, en quatre livres. Francfort 1591, in-8°. La protubérance annulaire du cerveau a été consacrée à cet anatomiste, sous le nom de *Pont de Varole*. C'est à tort qu'il s'est attribué deux découvertes, dont l'une, celle de la valvule-ilio-colique, appartient à Achillini; et l'autre, celle des couches optiques, est due à Custachi. Z.

VARON (CASIMIR et non CHRISTOPHE), né en 1761, s'adonna tout entier aux lettres et à l'étude des beaux-arts. Il fit un voyage en Italie, et se trouvait à Rome lors de l'assassinat de Bassville (*Voyez* BASSVILLE, III, 509), le 13 février 1793. Beaucoup de Français, alors dans cette ville, furent obligés de se cacher ou de fuir, pour se dérober aux fureurs de la populace. Varon eut le bonheur d'échapper au massacre; mais dans une fuite précipitée, il lui fallut abandonner ses effets et le fruit de tous ses travaux. Revenu en France, il fut nommé membre de la Commission temporaire des arts. Il occupait la place d'administrateur du département de Jemmapes, lorsqu'il mourut à Mons, le 8 déc. 1796, âgé de trente-cinq ans. On a de lui : I. *Étrennes du Parnasse*, années 1788 et 1789, formant chacune un volume petit in-12. Cette collection avait été commencée par Milliet, en 1770, puis continuée par Le Prevost d'Ésmes (*Voy. ce nom*, XXXVI, 73) et autres. II. *Essai sur le paysage historique de la campagne de Rome*. Ces fragments sont imprimés dans la *Décade philosophique*, 1,

528; II, 24, 79; IV, 465, 534. Il a donné, dans le même journal, quelques Pièces de vers, entre autres une imitation de Tibulle. Varon a été le rédacteur des voyages de Le Vaillant (V. ce nom, ci-dessus, pag. 263). Toutefois c'est Legrand d'Aussy qui a mis la dernière main au *Second voyage*. Il est reconnu que Le Vaillant avait perdu l'usage de la langue française; des corrections sur épreuves auraient été insuffisantes ou trop dispendieuses. Le travail préliminaire de Varon était donc nécessaire, et je connais des personnes qui l'ont vu s'y livrer. Il n'y a au reste, dans cela, rien d'injurieux à la mémoire de Le Vaillant. Varon avait commencé une traduction des *Monuments inédits de Winckelmann*; mais ce qu'il en avait rédigé était parmi les papiers et portefeuilles qu'il laissa en fuyant de Rome, en 1793. A. B.—T.

VAROTARI (DARIO), peintre, né à Vérone en 1539, vint, jeune encore, s'établir à Padoue, où il fut le fondateur d'une école florissante. Avant de quitter Vérone, il avait pratiqué, pendant quelque temps, Paul Véronèse, dont il retint certains airs de ressemblance, quoique son goût général se soit certainement formé sur d'autres modèles. Son dessin est châtié, comme l'est ordinairement celui de l'école de Vérone; mais il a souvent la timidité des artistes de cette époque, qui, tout en donnant plus de *pastosité* à leurs contours que leurs maîtres, semblent craindre néanmoins, dans chaque ligne, de s'éloigner trop de leur exemple. Tel est le goût dans lequel sont exécutées ses peintures à Saint-Égide de Padoue. Dans quelques peintures qu'il a faites; dans un âge plus mûr, il semble avoir voulu imiter des artistes plus modernes, tels que

Paul Véronèse, et le Titien même, dans le dessin et spécialement dans les airs de tête; car, pour son coloris, il n'a ni la beauté ni la vigueur des peintres vénitiens, quoiqu'il soit vrai et harmonieux. Venise, Padoue, la Polésine possèdent de ses tableaux, qui sont peu nombreux. Parmi les élèves étrangers à sa famille qui sont sortis de son école, le Ridolfi cite Jean-Baptiste Bossoli, excellent peintre de portraits, dont il a écrit la vie. Dario mourut en 1596. — Claire VAROTARI, fille et élève du précédent, est célébrée par les historiens comme très-habile peintre de portraits. Celui qu'elle a fait d'elle-même plut tant aux grands-ducs de Toscane, qu'ils l'admirent au nombre des portraits qui composent le cabinet des peintres célèbres, dans la galerie de Florence. Le Boschini, dans son poème intitulé : *La Carta del navegar pittoresco*, donne à entendre qu'elle tint, à l'exemple d'Élisabeth Sirani, une école, d'où sont sorties une Catherine Tarabotti et une Lucia Scaligeri, qui se montrèrent, comme elles, habiles à peindre le portrait. Claire Varotari vivait en 1660. — Alexandre VAROTARI, frère de la précédente, et comme elle élève de son père, naquit à Padoue en 1590, et fut l'honneur de cette école. Resté orphelin, jeune encore, il se rendit à Venise. Ce fut là qu'il reçut, du lieu de sa naissance, le nom de *Padovanino*, qu'il conserva jusque dans sa vieillesse, et sous lequel on le désigne encore aujourd'hui. Les fresques que le Titien avait laissées à Padoue furent l'objet des premières études d'Alexandre Varotari; et les copies qu'il en tira dans un âge aussi tendre firent et font encore l'étonnement et l'admiration des plus habiles professeurs.

A Venise, il continua à faire de ce grand peintre le but de ses études; et peu-à-peu il parvint à en saisir si bien le caractère, que beaucoup de personnes le préférèrent à tous les autres imitateurs du Titien. Il sut parfaitement traiter tous les mêmes thèmes que ce maître : les nobles avec grâce, les forts avec vigueur, les héroïques avec grandiose; et c'est surtout dans ces derniers sujets qu'il l'emporte sur tous les imitateurs du Titien. Les *dames*, les *chevaliers*, les *armes*, les *amours*, et généralement les enfants, étaient les sujets que le Padovanino traitait de préférence, qu'il rendait le mieux, et qu'il introduisait le plus souvent dans ses compositions. On peut même y ajouter le paysage, qu'il a touché d'une manière admirable dans ses petits tableaux. Il a possédé à un haut degré la science du raccourci, et a peut-être donné le meilleur exemple de ce genre de peinture, dans les trois belles histoires tirées de la *Vie de saint André*, qu'il a peintes à Bergame, dans l'église sous l'invocation de ce saint; ouvrage d'un effet admirable, et dans chaque partie duquel il a su répandre une foule de beautés. Il a su également se rapprocher de son modèle dans la sobriété de la composition, le talent si difficile de ménager les demi-teintes, les oppositions, la couleur des chairs, la morbidesse et la facilité du pinceau. Mais le Titien n'en reste pas moins unique; et Varotari est à une grande distance de lui pour la vivacité et l'expression. On peut douter d'ailleurs que sa méthode de préparer les toiles et de les colorer fût la même que celles des autres élèves du Titien, puisqu'un grand nombre de ses tableaux ont poussé au noir, et que les ombres se sont

renforcées ou altérées, ainsi qu'on le voit dans son *Christ mort*, de la galerie de Florence. Du reste il semble qu'il s'est conduit envers le maître qu'il avait choisi pour modèle comme le Poussin envers Raphaël, dont il n'atteignit point toute la perfection, et parce qu'il le ne put pas, et parce qu'il craignit de tomber dans la servilité. Les *Noces de Cana* passent pour son chef-d'œuvre. Ce tableau, que le Patina a fait graver dans ses *Peintures choisies*, fut placé d'abord à Padoue : maintenant il se trouve à Venise, dans le chapitre de la Charité. Les personnages en sont peu nombreux en proportion de la scène. La pompe des vêtements et de l'appareil du festin, les chiens, qui semblent vivants, à l'exemple de Paul Véronèse; la beauté des serviteurs, des femmes, dont les formes ont plus d'agrément et d'idéal que le Titien lui-même n'en a donné à ses figures, la grace de leurs mouvements, tout fait de cette composition un ouvrage du premier mérite. Néanmoins l'éclat et la fraîcheur des teintes n'y sont pas portés au même degré que dans les quatre tableaux de la *Vie de saint Dominique*, que l'on voit dans le réfectoire du couvent de Saint-Jean et Saint-Paul, et qui renferment en quelque sorte toute la fleur du style du Padovanino. Cet artiste, d'un talent si noble et si aimable, partagea son temps entre Venise et sa patrie. C'est dans ces deux villes seulement qu'il existe un grand nombre de ses tableaux publics. Lorsqu'on veut juger de ses ouvrages, il faut prendre garde que ce ne soient pas des copies; car ses élèves ont su l'imiter d'une manière si heureuse, que les professeurs vénitiens eux-mêmes ne discernent qu'avec peine leur pinceau

un maître. Le premier de est Barthélemi Scaligero. ensuite Jean-Baptiste Rossi, onni, le Maestri et le Leoni, enudignement l'école qu'il Musée du Louvre possède e Varotari, fait à la plu-, représentant une *Réu-* *ise de six personnes des* *s dans un jardin.* — Da-ARI le jeune, fils et élève nt, est vanté par le Bos-me médecin, poète, pei-ueur. Dans la table placée son poème de la *Carta del* il lui donne rang dans le des amateurs, parce qu'il ait point uniquement de t qu'il peignait plutôt pour deaux à ses amis que pour in des productions. On y liste d'ouvrages dont tout e pourrait se contenter; et te un certain nombre de 'un empatement excellent, vec esprit, d'un goût ex- is la manière du Giorgion. florissait en 1660. P—s. (M. TERENTIUS VARRO), nain, fameux par sa témé- le désastre de Cannes, lu sang le plus obscur et de Rome. Fils d'un riche il avait exercé, sous son nétier auquel semblait l'a- ré la fortune, lorsque l'am- npara de son ame turbu- somptueuse. Il crut qu'avec pouvait aspirer aux plus ctions; et quittant la tue- les assemblées populaires au, il se fit connaître en mps par ses déclamations ; contre les principaux de que, par sa promptitude à s querelles et à plaider les s derniers citoyens, enfin

par l'ardeur extravagante avec laquelle il appuyait toutes les innovations. La populace, qu'il cajolait, se montra reconnaissante, et il parcourut rapidement la carrière des honneurs. Questeur, édile plébéien, édile curule, enfin préteur, il lui restait encore un pas à franchir. Une circonstance inattendue aplanit toutes les difficultés. Minutius, maître de la cavalerie sous le dictateur Fabius Maximus, intriguait sourdement pour se faire revêtir d'une autorité égale à celle de son général; et déjà un tribun en avait développé la proposition en pleine assemblée: mais il fallait, avant d'aller aux voix, que quelqu'un appuyât le projet. Varron seul eut le courage honteux de soutenir le tribun et d'exciter la multitude à voter contre le dictateur. La lutte ne fut pas longue, et la populace, qui haïssait Fabius, devint enthousiaste de celui qui se déclarait son antagoniste; elle attribua à l'orateur démagogue tout le mérite du plébiscite qui restreignait l'autorité d'un patricien odieux; et lorsque, peu après, les comices s'ouvrirent, il fut proclamé consul à l'unanimité. Non-seulement on le préféra à cinq candidats des premières familles de Rome, mais encore on le créa seul consul, afin qu'il présidât aux assemblées dans lesquelles on lui donnerait un collègue. Ce collègue fut Émile (L. Æmilius Paulus), qui avait déjà exercé le consulat l'an de Rome 535 (avant J.-C. 216). Tous deux entrèrent en charge au commencement de l'année 538 (avant J. C. 216), et quelques jours après partirent pour le midi de l'Italie, à la tête d'une armée de quatre-vingt-sept mille hommes, afin de s'opposer aux succès sans cesse croissants d'Annibal. Ce chef des forces carthaginoises,

après avoir emporté Sagonte en Espagne, avait franchi les Pyrénées, le Rhône, les Alpes; écrasé trois armées, battu trois consuls, et traversé la Péninsule Italique dans toute sa longueur. Orgueilleux de sa popularité ainsi que de la haine des nobles, et plus avide de gloire que capable de la mériter, Varron ne cessait d'invectiver contre l'impéritie et la lâcheté de ses prédécesseurs, principalement de Fabius; contre l'égoïsme des patriciens qui cherchaient à traîner la guerre en longueur; contre les aruspices et les augures, complices, disait-il, du sénat et d'Annibal. Il gourmandait son collègue, qui, fidèle disciple du temporisateur, évitait la bataille sans cesse offerte par le général carthaginois. Il jurait qu'en quelques jours il aurait anéanti toute l'armée ennemie, et balayé l'Italie infestée depuis trois ans de la présence des Barbares. Cependant Annibal, réduit à l'immobilité ou à des marches insignifiantes par la tactique prudente d'Émile, et ne pouvant en venir au combat qu'il appelait de tous ses vœux, manquant de vivres, manquant d'argent, et voyant ses alliés les Espagnols sur le point de passer au camp ennemi, commençait à craindre pour sa sûreté et même songeait, dit-on, à s'enfuir dans les Gaules avec sa cavalerie. L'inexpérience et la légèreté de Varron le tirèrent de cette position critique. On était alors à Cannes, petite bourgade de la Daunie sur l'Aufide (aujourd'hui *Ufanto*). Impatient de terminer la guerre par un coup d'éclat, et irrité des insultes journalières de l'ennemi, qui osait poursuivre les Romains jusqu'aux portes du camp, il jura de combattre le lendemain (21 mai), et dès le matin, en effet, il fit avancer les troupes qui étaient sous ses or-

dres (1). Émile, obligé de le suivre quoiqu'il n'approuvât nullement sa tentative, suivit à regret avec ses troupes. Tout le monde sait qu'il succéda de cette bataille ou pour dire de cette boucherie: soixante mille Romains furent passés à l'épée par cinquante mille Carthaginois; deux questeurs, vingt-huit légionnaires, un grand nombre de préteurs et de consulaires lui-même, restèrent percés d'écoutes sur le champ de bataille; quatre-vingt mille hommes environ échappèrent à la mort et se réfugièrent dans les montagnes voisines (*V. ANNIBAL*). Varron sauva, lui soixante-onzième, sa vie. Les résultats de la victoire furent immenses pour les Carthaginois: ils leur furent, outre de riches dépouilles, des trésors, des habits, des meubles, des quartiers d'hiver, et des alliés. L'Italie méridionale se souleva de la cause des Romains; mais même même pouvait avoir un succès. Cependant Varron, après avoir rallié ou plutôt laissé rallier par ses officiers, le jeune Scipion Claudius, les faibles débris de l'armée, osa reparaitre dans Rome. On lui reprocha de ne pas avoir été vaincu, nul visage ne s'arma de pitié; le sénat vint en pompe féliciter de lui et le félicita de ne pas désespérer du salut de la République. On le prorogea même, le lendemain (215 avant J.-C.; d

(1) Le chevalier Folard regarde comme probable l'ordre dans lequel il disposa son armée: il fit d'abord marcher en avant, pour combattre en rase campagne, la cavalerie supérieure en cavalerie, malgré l'avis de Paul Émile. D'ailleurs, en hasardant son armée, il avait rempli les vœux du peuple et du sénat, qui, à son départ, lui avaient mandé de ne pas suivre l'exemple de Fabius de le délivrer au plus tôt d'Annibal. Il eut pendant une grande suite de succès, et permit à sa cavalerie victorieuse d'aller trop loin à la poursuite de l'ennemi qui se retirait.

537), dans le commandement; mais on eut soin de ne lui confier que des entreprises de médiocre importance; encore y fit-il de nouveau preuve de maladresse et d'incapacité. Chargé d'aller demander des secours aux Campaniens, il leur peignit avec tant d'exagération le désastre des Romains, et sollicita leur coopération avec tant de bassesse, que ceux-ci, croyant la puissance romaine à jamais anéantie, se rangèrent, peu de temps après, sous les bannières d'Annibal. Depuis cette époque le nom de Varron ne se retrouve plus dans l'histoire. P—OT.

VARRON (*MARCUS-TERENTIUS VARRO*), savant auteur latin, naquit à Rome l'an 116 avant l'ère vulgaire: cette date nous paraît plus probable que celle de 114 indiquée par Eusèbe, et que celle de 118 préférée par quelques modernes. La famille Terentia était plébéienne, mais ancienne: l'une de ses branches avait pris le surnom de Varron, depuis la guerre d'Illyrie où un ennemi ainsi appelé avait été pris par un Terentius. On croit qu'en langue sabine Terentius équivalait à *Mollis*; et l'on se fonde sur un texte cité par Macrobe, et dans lequel Varron lui-même rapproche le nom de Terentius de celui des Tarentins, fameux par la mollesse de leurs mœurs. Pour lui, il se distingua de bonne heure par une laborieuse activité: il suivit les leçons de Stilon à Rome, d'Antiochus d'Ascalon à Athènes, fit une étude particulière des poésies d'Ennius, et en même temps des doctrines philosophiques de l'Académie et du Portique: son maître, Antiochus (V. ce nom, II, 261), qui appartenait à la première de ces écoles, avait entrepris de la concilier avec la seconde. Cicéron, né dix ans après

lui, eut à son tour les mêmes maîtres; devint, malgré cette différence d'âge, l'un de ses plus intimes amis; et le prenait volontiers pour son Aristarque: il lui a écrit plusieurs lettres, dont huit subsistent, et dédié ses Questions académiques, peut-être aussi son Traité de la République. De son côté, Varron a fait hommage à Cicéron de quelques-uns de ses livres sur la langue latine. Ils avaient des amis communs: Atticus, par exemple, et Pompée, pour lequel fut composé, à ce qu'assure Aulu-Gelle, l'un des livres de Varron. Celui-ci, à son retour d'Athènes, parut au barreau de Rome, fit les premiers pas dans la carrière politique, et prit pour épouse la fille de Fundanius. Il n'a point été un orateur fort célèbre; mais il a rempli honorablement et non sans péril des fonctions civiles et militaires. Après avoir été quelque temps associé aux fermiers des revenus de l'état, il fut élu triumvir, puis tribun du peuple: c'est lui qui nous apprend que, dans l'exercice de ces deux charges, il a scrupuleusement observé les lois et respecté la liberté des personnes. Il avait quarante-neuf ans, lorsque Pompée, chargé de faire la guerre aux pirates, lui confia le commandement d'une flotte grecque. On dit que, pour aller s'acquitter de cette mission, Varron tenta de traverser sur des ponts le détroit qui sépare l'Italie de la Grèce, entre Hydrunte et Apollonie. Parvenu, avec ses vaisseaux, sur les côtes de la Cilicie, il eut à soutenir un combat naval, où, remplissant à la-fois les devoirs d'un soldat et ceux d'un capitaine, il sauta le premier dans un navire ennemi. Cette action courageuse lui mérita une couronne rostrale, que lui décerna Pompée; honneur jusqu'alors

sans exemple, et que depuis ce temps jusqu'à Vespasien, Agrippa seul a obtenu. Varron s'était aussi rendu fort recommandable par les soins qu'il avait pris des hommes qui montaient ses vaisseaux. Propréteur et gouverneur de la Cilicie, il avait pour secrétaire un affranchi de Seius, et pour questeur Septimius, auquel sont adressés les trois premiers livres de son traité de la langue latine. Quoiqu'il fût âgé de soixante-sept ans lorsque la guerre civile éclata entre Pompée et César, ses anciennes relations avec le premier l'entraînèrent dans son parti. Pompée eut trois lieutenants en Espagne : Afranius et Petreius dans la citérieure, Varron dans l'ulérieure. Toutefois, se défiant un peu de la fortune du chef qu'il servait, Varron s'était d'abord tenu en repos : on ne le voyait se mouvoir en aucun sens, et on l'entendait parler avantageusement de César, dont il avait aussi cultivé jadis l'amitié. Mais sur les nouvelles qu'il reçut de ce qui se passait dans les autres provinces espagnoles et à Marseille, il crut que le destin se déclarait pour Pompée, et commença de suivre le mouvement que les affaires lui semblaient prendre : *se quoque ad motum fortunæ movere cœpit*. Ce sont les expressions de Jules-César, qui raconte ensuite (*De Bello civ.*, II, 17-21) comment Varron leva des troupes, arma trente cohortes, en forma deux légions, rassembla de toute parts de l'argent, des bleds, des navires, et ne négligea aucun moyen de persuasion ni de contrainte pour entraîner toute sa province dans le parti de Pompée. De son côté, César accourut en Espagne, se rendit maître de la partie citérieure, et frappa l'autre d'un tel effroi, que les habitants et toute une

légion romaine se donnèrent à lui. Ces défections déterminèrent Varron à regagner l'Italie; et lorsqu'il vit qu'on lui avait fermé les passages, il offrit de livrer au vainqueur la légion qui lui restait. Il suivit lui-même de fort près le messager qui faisait en son nom cette promesse, vint trouver César à Cordoue, et mit à sa disposition tout ce qu'il avait de vaisseaux, d'argent et de subsistances. A ces conditions, il lui fut permis de retourner à Rome, où il attendit la fin de la guerre d'Afrique. Après les derniers triomphes de Jules-César, il crut à propos de quitter la ville et de se cacher : ses maisons de campagne lui servirent d'asile. Il y reprit ses études, et n'osa reparaitre à Rome que lorsqu'il eut appris avec quelle modération le dictateur usait de la victoire et de la puissance. Il devint l'ami d'Oppius, d'Hirtius, des autres confidents de César, et bientôt l'ami de César lui-même, qui lui confia le soin d'établir et d'arranger une bibliothèque publique : c'est du moins ce qu'on lit dans Suétone. Quelques auteurs supposent que Varron a été questeur en Gaule, l'an 47 ou 46 avant notre ère : ils se fondent sur une lettre où Cicéron recommande à Brutus, proconsul en cette contrée, le questeur Varron; mais, comme l'a observé Popma, l'usage n'était pas de charger un septuagénaire des soins d'une questure; et l'on a lieu de présumer qu'il s'agit d'un autre Varron, de celui qui, adopté par le personnage qui nous occupe, est appelé tantôt M. Terentius Varro Lucullus, tantôt M. Licinius Lucullus, jurisconsulte habile, qui, s'étant attaché à Brutus, fut une des victimes immolées par Marc-Antoine. Nous n'avons rien dit non plus d'un préten-

du consulat de notre Varron, ni de son proconsulat en Cilicie : le Varron qui a été consul en l'an 74 porte le surnom de Lucullus dans les fastes, et il est le seul du nom de Varron qui ait été, en ce siècle, investi de cette dignité ; d'un autre côté, les fonctions exercées dans la Cilicie, en 67, par le personnage auquel cet article est consacré, n'étaient pas celles de proconsul ; elles lui avaient été confiées par Pompée, comme on l'a vu plus haut. Selon toute apparence, il n'en a jamais exercé d'autres que les fonctions que nous lui avons attribuées ; et l'on peut assurer surtout, que depuis l'an 49, il ne s'est plus mêlé d'affaires publiques. Il n'en fut pas moins, en 42, à l'âge de soixante-quatorze ans, inscrit, par les triumvirs, sur la liste des proscrits. Ses anciennes relations avec Pompée, avec Cicéron ; son mérite personnel et ses richesses avaient attiré sur lui les regards et l'animosité d'Antoine. Il possédait des bergeries, des haras, des parcs et de spacieux pâturages : ses troupeaux hivernaient en Apulie, et passaient l'été sur les mouts voisins de Reate ou Rieti. On lui connaissait des habitations rurales très-belles et très-productives, une à Cume, près de celle de Cicéron, une autre à Tusculum, une troisième à Pomptinum, une plus magnifique située aux bords du Casin, et dans laquelle on admirait particulièrement une volière. Antoine s'empara de cette quatrième maison de campagne : il la pillà, et ce fut là probablement que Varron perdit ses livres et une partie de ses propres écrits. On avait une très-haute idée de ses richesses littéraires : « Il ne manquera rien à votre bibliothèque, lui avait écrit Cicéron, s'il y a dans la même enceinte un

jardin. » Nous citons ce texte, parce que l'étendue et la valeur de cette bibliothèque y sont mieux attestées que par des paroles de Pline l'Ancien, où il s'agit plutôt des ouvrages que Varron avait composés. Mais dans une autre épître, Cicéron parle d'une dépense à laquelle il ne pourrait suffire quand il posséderait les trésors de Varron. Ces mots qui exprimeraient une extrême opulence, s'appliquent-ils au Varron qui est resté le plus célèbre ? Cela est fort douteux ; car, outre celui que nous avons distingué par le surnom de Lucullus, et qui périt atteint par les proscriptions triumvirales, il existait plusieurs Romains du même nom, un entre autres qui était tribun du peuple, et qui conçut une frayeur mortelle des effets que pouvait amener cette homonymie : Helvius Cinna venait d'être victime d'une pareille méprise. L'auteur du traité de la langue latine était réellement poursuivi : il dut son salut à l'amitié de Calenus (*V.* ce nom, VI, 618), qui le recueillit et lui procura un asile secret et sûr dans une maison où Antoine venait souvent loger, sans être tenté d'y faire aucune recherche. Le nom de Varron fut enfin rayé, on ne sait trop par quels moyens, de la liste fatale ; et il passa dans une retraite paisible les quinze dernières années de sa vie, occupé de travaux littéraires, environné d'hommes instruits, auxquels il offrait l'usage de sa bibliothèque, et qui profitaient encore plus de sa riche érudition. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il avait, selon Aulu-Gelle, écrit quatre cent quatre-vingt-dix volumes ou livres ; et Pline dit qu'il continuait d'en composer quatre ans plus tard. Le nombre et la variété des sujets qu'il a traités lui ont fait donner le nom

de Πολυγραφώτατος (Polygraphissime). Il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année. Il ne faut pas prendre à la lettre les mots de Valère-Maxime : *Sæculi tempus æquavit* (sa vie a rempli un siècle). On fixe le plus ordinairement sa mort à l'an 27 avant J. - C. ; et cette date nous paraît préférable à celles de 30, 29, 28 et 26, qui ont été aussi indiquées. Il ne reste aucun document précis sur cet article. Ce qui subsiste des Œuvres d'un si laborieux et si fécond écrivain tiendrait en un seul volume. Peut-être quelques-uns de ses écrits avaient-ils disparu de son vivant : il en a péri bien davantage dans le cours des siècles et par les causes assez mal connues qui nous ont ravi tant d'autres monuments de l'antiquité littéraire. C'est sans assigner de preuves positives que Machiavel, Cardan, et après eux Naudé, ont accusé particulièrement le pape Grégoire VII d'avoir fait brûler les livres de Varron ; mais il en est dont en effet nous ne connaissons plus que les titres : *Musique*, *Polyandrie*, *Tricipitina*, *De Estuariis*, etc. A quelques mots ou quelques lignes près, on a aussi tout-à-fait perdu ceux qui concernaient l'astrologie, les augures, les théâtres, les bibliothèques, les familles troyennes, les commencements de Rome, la vie de l'auteur ; et beaucoup d'autres Traités, auxquels il faut joindre un corps d'Annales. Il nous reste un peu plus de débris, quoiqu'ils soient bien exigus encore, des Lettres de Varron, de ses Questions épistolaires, de ses vingt-cinq livres d'Antiquités des choses humaines, des seize d'Antiquités des choses divines, et de ce qu'il avait écrit sur le culte des dieux, sur la philosophie, sur les comédies de Plaute, sur d'autres poé-

sies, etc. Un ouvrage assez étendu, qui était intitulé *Semaines* ou *Images*, et qui contenait, à ce qu'il semble, des Éloges d'hommes illustres, n'est tant soit peu connu que par la mention que Symmaque en a faite, et par deux ou trois pages sur le nombre Sept, qu'Aulu-Gelle a pris soin d'en extraire. Varron avait laissé de plus des livres logistoriques : c'étaient apparemment des mélanges de philologie et d'histoire ; du moins on en jugerait ainsi par les fragments que nous en ont conservés Aulu-Gelle, Censorin, Macrobe, Servius et d'anciens grammairiens. On a pu recueillir une plus longue suite d'extraits de sa Satire Ménippée, pas assez néanmoins pour faire connaître le plan, les détails et les caractères de cette composition. En parlant des satires, Quintilien dit que Lucilius avait précédé Varron, mais que celui-ci a travaillé dans le genre plus ancien, dont Ménippe (V. ce nom, XXVIII, 310) était l'inventeur. Ce genre exigeait ou admettait le mélange du sérieux au plaisant, des vers à la prose, du grec au latin, des traits originaux à des citations ou à des parodies. Cicéron estimait cette production de son ami Varron, et la considérait comme un poème. Pétrone, Sénèque, Lucien, Julien, parmi les anciens, et les auteurs du *Catholicon d'Espagne*, chez les modernes, se sont exercés dans ce même genre, sur lequel on peut consulter les Dissertations d'Isaac Casaubon, de Dacier et de Hauptmann. Il existait aussi des Épigrammes versifiées par Varron ; mais nous ne donnons point ici une liste complète de ses écrits : la seule transcription des titres allongerait beaucoup trop cet article ; et nous ne nous arrêterons qu'aux deux ouvrages dont il reste des parties

. L'un est le *Traité de linc*, qui se composait tre livres, où il s'agit de l'origine des mots, inaisons et des conjunsième et dernier lieu, Sept de ces livres nous s, sauf des lacunes, satrième et les six qui le des fragments des aubien que d'un second même matière, qui était cellus, et qui se divivres au moins. Quelque e soient les restes de ces surtout du premier, on vent se mêler des étvVarron. Quintilien dit d, il s'était donné tant que toutes celles qu'on idre après lui devraient onnables. En effet, plu; origines, comme celle partu, sont pleinement ainsi que l'ont remarauteurs modernes, parBanier. C'était une soration qui suggérait à hypothèses étymologioulait laisser venir du noins possible de mots vres ont été imprimés à 1474, in-fol.; et cette sé pour la première. Celé annoncées sous les daet 1472, ne sont point ous sembleraient moins en a paru, avant 1557, t-cinq autres, entre lesstingue celles de Parme, escia, 1483; de Venise, ez Alde, 1492, 1513, s in-fol., et avec lesquelques autres anciens s. Les éditeurs étaient Lætus, Nic. Perotto, ni, J.-B. Pio. Le texte a

LVII.

été revu depuis par Antoine Augustin, Vertraminus Maurus, Jos. Scaliger, les Estiennes, Turnèbe, Aulse Popma, Denis Godefroy, Gasp. Scioppius, aux soins desquels on doit les éditions de Rome, 1557; de Lyon, 1563; Paris, 1565, 1566, 1569, 1581, in-8°.; Saint-Gervais, 1602, in-4°.; Dordrecht, 1619, in-8°. L'une des plus nouvelles et des meilleures est celle qui fait partie de la Collection de Deux-Ponts, 2 vol. in-8°, publiés en 1788. Il vient d'en paraître une à Berlin, in-8°, par les soins de M. L. Spengel : on annonce qu'elle contient des variantes recueillies dans plusieurs anciens manuscrits, spécialement dans ceux que possède la Bibliothèque royale de Paris. L'autre ouvrage qui nous reste de Varron est son *Traité d'Agriculture*, composé par lui à l'âge de plus de quatre-vingts ans, adressé à sa femme Fundania, et partagé en trois livres, qui traitent de l'art du cultivateur, des troupeaux et de l'économie rurale. Il a été compris dans le *Recueil : Rei rusticæ scriptores*, imprimé, pour la première fois, à Venise, chez Janson, en 1470, in-fol., et dont les éditions se sont fort multipliées jusqu'à nos jours : Reggio, in-fol., 1482; Bologne, 1494, même format, avec de nouvelles Leçons recueillies par Phil. Beroalde; Venise, chez les Aldes, 1514, in-4°.; Florence, chez Phil. Junte, in-4°.; 1515; Lyon, Seb. Gryphe, 1541, in-8°.; avec des corrections et des explications par Pierre Vettori; Paris, Rob. Estienne, 1543, in-8°.; Heidelberg, chez Commelin, in-8°.; 1595;... Leipzig, 1735, in-4°.; par les soins de J. - Matth. Gesner; et dans la même ville, 1773, in-4°.; avec des additions dues à Ernesti; Manheim, 1781, in-12; Deux-Ponts,

1787, in-8°.; Leipzig, 1794 - 97, in-8°, avec les notes de J. - Gottl. Schneider, jointes aux Commentaires précédents. Les deux ouvrages de Varron et les fragments de ses autres livres ont été plus ou moins complètement rassemblés, dans les éditions de Henri Estienne, 1569, 1573, 1581, et de Leyde, 1601, in-8°, sans les Traités d'agriculture de Caton, de Columelle, de Palladius, etc. Ses trois livres sur ce sujet ont été traduits en allemand, par J.-Fréd. Meyer, Nuremberg, in-8°, 1774, 1781; en italien, par Fr. Soave; en français, par Saboureur de La Bonnétérie (*Voyez* ce nom, XXXIX, 444). On aurait pu former un recueil utile des opinions les plus remarquables de Varron, en histoire, en littérature, en philosophie et en matières religieuses. Il divisait les temps passés en trois séries : l'une tout-à-fait inconnue, jusqu'au premier déluge; la seconde fabuleuse, jusqu'à la première olympiade; et la troisième historique. C'est lui qui a fixé la fondation de Rome à l'an 753 avant notre ère, hypothèse adoptée par la plupart des chronologistes modernes (1). Il croyait que l'usage du papier ne s'était introduit chez les Grecs qu'après la conquête de l'Égypte par Alexandre. Il a confondu la poétesse Myro avec le sculpteur Myron; et ce n'est pas le seul détail erroné qui se rencontre dans le peu qui nous reste de ses savants écrits. L'étude des sciences mathématiques l'avait long-temps occupé; et l'on assure que le cardinal Strozzi possédait un

manuscrit de son Arithmétique, qui n'a pourtant jamais été publiée; mais on sait qu'il avait laissé aussi des Traités de géométrie, d'architecture et d'astronomie. Il a fait mention d'un prétendu changement considérable dans la grosseur, la couleur, la figure et les révolutions de la planète Vénus. Ses travaux philosophiques n'étaient que de simples essais aux yeux de Cicéron, qui lui écrivait à ce propos : « C'est assez pour inspirer le goût de cette science; c'est trop peu pour l'enseigner. » Quoique Varron ait parlé de toutes les sectes, on ne sait pas très-bien à laquelle il appartenait. Fort souvent on le rattache à l'ancienne académie; d'autres le font purement stoïcien; Huet le revendique pour l'académie moyenne; Brucker assure au contraire qu'on a tort de l'accuser de scepticisme, et ne voit dans les paroles qu'on a prises pour un aveu de l'incertitude des connaissances humaines qu'une censure de la folie des hommes et de leur négligence à rechercher la vérité. L'attention de Varron s'était principalement portée sur les doctrines et les institutions religieuses; il en avait profondément étudié l'histoire. Il élevait à six mille le nombre des dieux que les divers peuples avaient adorés, et il y comprenait trois cents Jupiters. Il distinguait trois théologies, la mythique, la physique et la politique; c'est-à-dire celles des poètes, des philosophes et des hommes d'état. La sienne propre était fort vicieuse, selon saint Augustin, qui en avait fait un sérieux examen. Tout en proclamant l'unité de Dieu, il ne concevait ce Dieu suprême que comme l'ame du monde, et divisait cette ame en plusieurs parties qui étaient autant de divinités. Il trouvait bon que les hommes éminents se

(1) On trouve, dans la quatrième édition du Tacite de Dureau de Lamalle, un nouveau développement des preuves de l'exactitude de cette date donnée par Cosmorth, d'après l'ouvrage de Varron.

ssus des dieux, que le peut certaines vérités, et qu'on nait des erreurs. Mais les ions des ouvrages de Var- ont point empêché de rece- ommages de ses contempo- e la postérité. Cicéron loue savoir, l'exactitude et l'u- s recherches : « Nous étions, étrangers et presque éga- de notre propre ville : vos is ont appris à nous recon- is-mêmes, et nous ont intro- quelque sorte dans notre pa- ous ont dévoilé son origine, es, sa topographie, ses lois : civiles, sa discipline mili- it le système de ses institu- ines et humaines. » Atticus iposé et fait lire à Cicéron yrique de Varron. Quand 'blio construisit et embellit othèque, il y plaça l'image homme vivant ; ce n'était d'Auguste : c'était celle du e écrivain de Rome, ancien t de Pompée. Toutefois on it pas le style de Varron aus- son savoir ; il avait laissé à Cicéron toute la gloire de ce. Aussi voyous-nous qu'au- rant, Quintilien, après avoir n érudition, son habileté, e ses livres enseignent mieux de l'antiquité que l'art d'é- a été bien plus durement ar Rhemmius Paléon, si croyons Suétone. Un autre rien, Terentianus Maurus, e sans restriction *vir doc- undequaque*. Aulu-Gelle le à Nigidius Figulus (*V.* 284) ; et Servius dit que était plus fort en littérature, n théologie. Les ouvrages i ont été lus avec fruit par us ecclésiastiques des pre-

miers siècles : Lactance le déclare le plus savant des Latins, et même des Grecs ; Arnobe tient à-peu-près le même langage, et saint Augustin s'étonne qu'il ait pu à-la-fois tout lire et tant écrire : « Non, dit-il, personne n'a porté dans les recherches savantes plus d'ardeur, plus d'attention, ni plus de sagacité. » Quant aux auteurs modernes, ils n'ont guère pu l'apprécier que par les témoignages des anciens : nous remarquons cepen- dant que Scioppius lui reprochait des archaïsmes et des néologismes ; que Bayle ne le jugeait pas aussi crédule qu'on le croirait en lisant certains contes puérils extraits de ses écrits ; que Gédéon ne reconnaissait parmi les Romains que trois hommes dignes du titre d'érudits : Varron, Cicéron et Pline le naturaliste ; qu'en- fin Laharpe trouve qu'il avait fait à-peu-près pour Rome ce que Pausanias a fait pour la Grèce ; rappro- chement qui peut sembler étrange ; car l'unique ouvrage de Pausanias se réduit à des descriptions de lieux et d'objets d'art ; accompagnées de traditions historiques, ou de notions archéologiques, tandis que les innombrables volumes de Varron embrassaient presque toutes les connaissances acquises de son temps, grammaire, poésie, histoire, philo- sophie, politique, navigation, agri- culture, arts du dessin et doctrines religieuses. Les notices rédigées par M. Hanckius, Vertramius, Aus- Popma, G. S. Vossius, Alb. Fabri- cius, sur la vie et les écrits de Var- ron, se trouvent en très-grande par- tie dans les éditions de ses ouvres.

D—N—U.

VARRON (*P. TERENTIUS VAR- RO ATACINUS*), poète latin, con- temporain des premiers triumvirs, naquit vers l'an de Rome 678 (av.

J. - G. , 82) , à Narbo Martins (Narbonne) selon les uns , ou dans la petite ville d'Atax suivant les autres (1). Il serait aujourd'hui impossible de dire avec certitude s'il était d'origine romaine ou du moins italienne (2) ; s'il appartenait à la même famille que le précédent ; ou si , esclave et ensuite affranchi de quelque membre de la maison Térentia , il avait pris les noms de son ancien maître ; enfin s'il vint de bonne heure en Italie. Cependant comme la Narbonaise était , longtemps avant l'époque de sa naissance , province romaine , et que , conformément au système de colonisation suivi avec persévérance par le sénat , nombre de citoyens romains s'étaient établis dans cette contrée opulente et avantageusement située

(1) On peut même , en adoptant la première opinion , expliquer l'agnomen Atacinus , Narbonne étant située à l'embouchure d'une petite rivière nommée Atax (aujourd'hui l'Aude) , dans la Méditerranée. Cependant il est rare que les agnomina dérivent ainsi du nom d'un fleuve et non de celui d'un pays , d'une ville ; et nous avouons que la seconde hypothèse , nous semble de beaucoup préférable , quoique opposée au système de Wehrsdorf (*Poeta Latini minores*) et à celui de Rhunken , qui regarde l'existence de la ville d'Atax comme fort douteuse. Il ne faut point parler de la misérable conjecture de Ferd. Lampinet , qui veut qu'Horace ait écrit *Atacinus* pour *Datacinus* ou *Ditacinus* , et qui en conclut que Varron était de Ditacium , dans la grande Séquanaise. A ceci nous répondrons , 1^o. qu' ces aphérèses dans les noms propres sont sans exemple ; 2^o. que dans cette hypothèse , Varron serait incontestablement Gaulois d'origine ; car les Romains , à l'époque de sa naissance , n'avaient point de colonies dans la Séquanaise , et alors comment aurait-il chanté l'asservissement de sa patrie au joug des Romains ? C'est cependant là dessus que Lampinet fonde son opinion , partagée par dom Payen (*Voy. leurs articles* , et la *Biblioth. séquanoise* de l'un et de l'autre).

(2) On peut remarquer cependant que , selon toutes les apparences , s'il eût été d'origine gauloise , on aurait joint à son nom celui de Gallus. Quel pays avait donné naissance à un barbare , pouvait sembler important à savoir ; mais quelle ville dans ce pays avait été son berceau , c'est ce que l'on affectait d'ignorer. Ainsi les noms de *Publius Syrus* , *Terentius Afer* , *Terentianus Maurus* , et mille autres sont des noms d'esclaves nés en Afrique , en Syrie , en Mauritanie ; *Tyrius* , *Licinius* sont des noms d'hommes libres , et par conséquent de Romains.

pour le commerce , nous sommes portés à croire que , né d'un père romain , le jeune Térentius fut , dès son adolescence , envoyé à Rome pour s'y livrer à l'étude des lettres et de l'éloquence. Mais l'art d'Hortensius et de Cicéron eut moins d'attrait pour lui que la poésie. Il y consacra entièrement ses veilles , et contribua puissamment , avec Lucrece et Catulle , à la faire sortir de l'enfance. Il débuta par la traduction en vers du poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes , et le publia sous le titre de Jason , donnant ainsi à l'ouvrage le nom du héros principal , et peut-être indiquant par ce changement qu'infidèle quelquefois à l'humble rôle de traducteur , il modifiait l'auteur original. Prenant ensuite un essor plus élevé , il osa entreprendre un poème épique , et pour comble d'audace il s'empara d'un sujet contemporain , la victoire de César sur les Séquaniens , et la soumission de ce peuple au peuple-roi. Il est vrai que ce sujet , éminemment national , et palpitant encore de l'intérêt du moment , offrait des chances presque infaillibles de succès. Aussi le poème *De Bello Sequanico* fut-il reçu avec enthousiasme ; un poète contemporain ; Hostius , donna , à l'exemple de Varron , un poème épique sur la *Guerre d'Istrie* ; et plus tard Virgile imita beaucoup de passages de ces deux poètes dans son *Énéide*. Cependant , autant qu'il est permis de juger sur des renseignements incomplets et vagues une œuvre qu'on n'a pas sous les yeux , on sent que la guerre qui fait le sujet de l'ouvrage est peu importante par elle-même et par ses résultats. Lucain , *Silius* furent mieux inspirés lorsqu'ils choisirent parmi les sujets d'épopée qu'offraient les annales romaines ,

l'un, la guerre civile de César et de Pompée, l'autre l'invasion d'Annibal, et cette fatale série de batailles qui mit Rome à deux doigts de sa perte. Ensuite comment introduire le merveilleux dans la relation d'un fait entrepris et accompli sous les yeux de la génération contemporaine? Outre cette grande composition, qui place Varron parmi les poètes les plus remarquables du grand siècle de Rome, il publia encore trois ouvrages didactiques en vers, savoir : 1^o. une Chorographie ou Description des lieux, dans laquelle il paraît qu'il parlait de la terre et du ciel; 2^o. les *Libri Navales*, ou Chants sur la navigation et les dangers qui menacent les marins (3); 3^o. enfin l'*Europe* ou *Europe*, car nous ignorons complètement s'il y chante la fille d'Agénor ou la partie du monde à laquelle la princesse fugitive donna son nom. Il nous semble probable que ce dernier morceau était un épisode du poème de la Navigation, épisode publié séparément pour sonder le goût du public, et ensuite réuni à tout l'ouvrage. Varron avait aussi composé des *Élégies*, dans lesquelles il chantait sa maîtresse sous le nom supposé de Leucadie; des *Épigrammes* et diverses poésies fugitives. Enfin il s'était essayé dans le genre satirique. Mais il paraît qu'il n'avait que médiocrement réussi. Horace lui fait son procès en deux mots (4). Mais Ovide et

(3) Wernsdorf argumente de la composition des *Libri Navales*, pour prouver que notre auteur était natif de Narbonne, quoique né à Atax; comme si les connaissances géographiques et nautiques qu'il déploya dans ses ouvrages, n'avaient pu être acquises que dans une ville maritime!

(4) *Hoc erat, experto frustra Furronem Atacino, Atque quibusdam aliis, melius quod scribere possent, Inventore minor.*

Hor., lib. I, sat. X, v. 45, seqq.

Propertius parlent de ses autres ouvrages avec éloge. Il est fâcheux que le temps nous ait privés de ses œuvres. Il n'en reste aujourd'hui que quelques fragments insérés par Wernsdorf dans sa collection des *Poetæ latini minores*, tom. v, pag. 1335, etc. La Chorographie se trouve dans l'Anthologie de P. Burmann, tom. II, pag. 335 et suiv. Nous transcrivons ici, à cause de sa singularité, le double distique suivant. Il est dirigé contre un certain Licinus, esclave barbier d'Auguste, et ensuite affranchi, qui avait possédé d'immenses richesses, et auquel on avait élevé un mausolée magnifique sur la voie *Salaria*.

*Marmorco Licinus tumulo jacet; at Cato parvo,
Pompeius nullo. Credimus esse Deos?
Saxapremunt Licinum; levat altum fama Catonem,
Pompeium tituli. Credimus esse Deos!* (5).

Anthol. lat., tom. 1, pag. 205.

On a aussi regardé Varron comme l'auteur d'un morceau de soixante-un vers sur les éclipses de soleil et de lune, morceau que nous possédons encore; mais les taches qui déparent ce fragment, auquel, du reste, on ne peut contester quelque mérite, ne permettent pas de l'attribuer à un écrivain du siècle d'or de la littérature latine; et nous

(5) « Licinus repose dans une tombe de marbre, Caton dans une urne mesquine; Pompée n'a pas de cercueil: y a-t-il des dieux? — « Ces marbres écrasent Licinus; Caton et Pompeie, l'un à force de gloire, l'autre à force de grandeurs, sont dans les cieux. Il est des dieux. » J'ai donné à cette épigramme le nom de double distique, au lieu de celui de quatrain, parce que je la regarde comme composée de deux épigrammes, chacune de deux vers. Il me semble que l'indignation dicta la première sans que l'auteur songeât à rien ajouter au distique. Plus tard l'idée contraire se présenta à lui; et plus juste que précédemment, il se refusa lui-même et réhabilita les dieux, comme Claudien dans cette tirade célèbre qui commence son poème contre Rufin. Je crois même que la ponctuation du second vers est vicieuse, et qu'au lieu de *Credimus esse deos?* il faut lire *Credimus esse deos!* avec la marque de l'exclamation; ce français: « et nous croyons qu'il est des dieux! »

croyons devoir, avec Gésard Meer-
man et M. Schoell (*Hist. de la litt.
rom.*, tom. 1, pag. 273, éd., Paris,
1815), en rapporter la composition
à Sisebut, roi des Visigoths en Es-
pagne, de l'an 612 à l'an 620 de
l'ère chrétienne. — On ignore les
autres particularités de la vie de
Varron, ainsi que l'époque de sa
mort : mais les auteurs de l'*Histoire
du Languedoc* l'ont confondu (*V.*
tome 1^{er}, 31) avec le fameux
grammairien M. Terent. Varron,
quand ils disent qu'Atacinus fut em-
ployé par Pompée dans la guerre
contre les pirates. On trouvera quel-
ques renseignements sur Varron d'A-
tax, dans Ovide, *Amours*, liv. 1,
éleg. xv, v. 21 ; Properce, liv. 11,
éleg. xxv, v. 85 ; Quintil., liv. x,
ch. 1. D. Rivet a inséré une Notice
sur Varron Atacinus dans l'*Histoire
littéraire de la France*, 1, 108-14.

P—OT.

VARTAN le Grand, prince de
Daron en Arménie, de la race des
Mamigonéans, né vers la fin du qua-
trième siècle de l'ère chrétienne, gou-
verna l'Arménie avec le patriarche
Sahag, son oncle, pendant l'interre-
gne qui commença l'an 415 de J.-C.,
après le départ du roi Schahpour,
fils de Iezdedjerd 1^{er}, souverain
de la Perse. Trois ans après, ils al-
lèrent à la cour de Bahram V, fils
et successeur de Iezdedjerd, et en
obtinrent pour roi Ardaschès ou Ar-
daschir, fils de l'un de leurs derniers
princes. Mais Ardaschès opprima
tellement ses sujets, qu'au bout de
six ans, accusé devant Bahram de
trahison et de tyrannie, il fut rappelé
et renfermé, vers l'an 428. Bahram
ne donna point de successeur à ce
prince, qui fut le dernier des Arsacides
en Arménie, où sa race avait régné
cinq cent quatre-vingts ans. Il y en-

voya un *Marzban* (*gardien de la
frontière*), pour gouverner la par-
tie la plus considérable et la plus
belle du royaume, dont le reste
était sous la dépendance des empe-
reurs de Constantinople. Vartan con-
tinua néanmoins, sous ce gouverne-
ment, de tenir le premier rang parmi
les princes arméniens, et de com-
mander les troupes, avec le titre de
sbarabied. L'Arménie jouit de quel-
ques années de tranquillité ; mais
Iezdedjerd II, roi de Perse, ayant vou-
lu contraindre les Arméniens et les
peuples du Caucase à renoncer à la
religion chrétienne pour embrasser
celle de Zoroastre, leur envoya, en
442, un de ses généraux avec beau-
coup de prêtres et de soldats pour
les convertir par la persuasion ou
par la force. Plusieurs princes armé-
niens furent arrêtés et conduits en
Perse, où on les fit périr. Cependant
la nation entière, animée par les
exhortations du patriarche Joseph,
refusa de renoncer à la foi chrétienne.
Irrité de cette résistance, Iezdedjerd
fit amener à sa cour, chargés de fers,
en 450, le marzban Vasag, le sba-
rabied Vartan et plusieurs autres
princes arméniens qui avaient rendu
de grands services à la Perse, et
combattu pendant plus de deux ans,
contre les Huns, au-delà des portes
caucasiennes. Ses menaces les déter-
minèrent à abjurer le christianisme en
présence du roi, et à pratiquer le culte
des mages. Content de leur soumission,
Iezdedjerd les renvoya en Arménie ;
mais les persécutions et les ravages
dont Vartan fut témoin le firent rou-
gir de sa faiblesse. Il s'enfuit du camp
des Persans, alla se jeter aux pieds
du patriarche pour obtenir le par-
don de son apostasie, et jura de-
vant lui, ainsi que tous ceux qui
avaient partagé sa faute, de vain-

mourir pour la foi de son zèle se communiqua à plusieurs de la nation arménienne. à la tête de cent mille guerriers en pièces les Persans, temples qu'ils avaient été périr dans les supplices les. Cette insurrection aurait pu l'Arménie son indépendance, mort de l'empereur Théodoret Vartan et ses alliés réclamé l'appui. Réduits à pres forces, ils ne laissèrent ecourir les Albaniens victimes des vexations du roi de mais tandis que Vartan ait des Persans, sur les bords s, délivrait l'Albanie, ou-léfilé de Derbend, et appel-lons comme auxiliaires ; le Vasag, jetant le masque, t au christianisme, se joit ennemis de sa patrie, et t, par son exemple, plu-inces arméniens. A la nou-cette défection et des mal-elle provoque, Vartan de l'Albanie, et dévas-tour les possessions de Vas autres apostats ; mais at- des forces supérieures, il u sur les bords du Deghmod province d'Ardaz, près des s de l'Adzerbaïdjan, l'an périt glorieusement avec rt des princes. Son frère eut le même sort ; peu de rès, l'Arménie entière subit les vainqueurs, et les per-les plus illustres, emmenés, y furent martyrisés. Le asag reçut, l'année suivante, e sa trahison. Devenu sus-nonarque qu'il avait si bien t condamné à mort.—VAR-²etit, arrière-petit-fils de, frère de Vartan, se révol-

ta contre les Persans, s'empara de la ville de Tovin, l'an 571, tua le marzban Souren, et se rendit indépendant avec l'appui de l'empereur de Constantinople. Il vainquit, sur les bords du lac d'Ourmiah, une armée persanne envoyée contre lui par le roi Khosrou - Nouschirwan ; mais, malgré les secours qu'il reçut, pendant plusieurs années, des empereurs grecs, il ne put résister aux forces et aux talents du général Bahram Tchoubin (depuis roi de Perse). Les chefs arméniens se divisèrent, et leur pays se soumit de nouveau à la Perse. A—r.

VARTAN(1), *Vertabied* ou docteur arménien, qui tient le premier rang parmi les savants que l'Arménie a produits, florissait dans le treizième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui : I. Une *Histoire d'Arménie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267 de J.-C. On y trouve de nombreux et curieux renseignements sur les contrées voisines. Comme il possédait plusieurs langues orientales, il avait été à même de consulter plusieurs archives et monuments de l'antiquité. Ses récits sont appuyés sur le témoignage des mages, des prêtres païens, des auteurs juifs, persans et arabes. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé, et les manuscrits en sont fort rares. La bibliothèque du couvent arménien à Venise en possède un exemplaire ; mais celle du roi, à Paris, n'en a que des extraits et des fragments cités dans les livres de cette communauté, et dans divers auteurs. II. Des *Fables* dont une partie est de

(1) M. Chaban de Cirbied, dans ses *Recherches curieuses sur l'hist. ancienne de l'Asie*, ajoute à ce nom celui de *Panagan*, et M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires histor. et géograph. sur l'Arménie*, donne à Vartan le surnom de *Pardeberpetzi*.

son invention, et les autres sont imitées d'Ésope. Elles ont été publiées sous ce titre : *Choix de Fables arméniennes du docteur Vartan*, accompagné d'une traduction littérale en français, par J.-M. Saint-Martin, Paris, 1825, gr. in-8°. III. Des *Poèmes*, l'un écrit à la demande du patriarche Narsès, contre le démon auteur de la chute du premier homme; les autres sur la faiblesse de la nature humaine; sur la venue du Christ, et sur le jugement dernier. IV. Des *Commentaires sur l'Ancien Testament*, sur le Cantique des Cantiques, sur Daniel. V. *Remarques écrites par ordre de Hayton, roi d'Arménie, sur quelques passages des Livres sacrés*. VI. *Explication de divers passages de l'Écriture*. VII. Des *Homélie*s. VIII. *De l'eau qui ne doit point être mêlée dans le calice*. IX. *Profession de foi*, où l'auteur déclame avec véhémence contre les vices. X. *Lettre et réponse*, par ordre du roi Hayton, à quelques objections proposées par le légat du pape Innocent IV. XI. *Lettre en réponse*, par ordre du patriarche Narsès, à la lettre écrite par Innocent IV, à Hayton, roi d'Arménie. On attribue aussi à Vartan un petit *Traité géographique* sous ce titre : *Géographie courte et abrégée, faite par le vertabied Vartan, le nouvel interprète de l'Écriture, et le second illuminateur*; mais c'est plutôt l'ouvrage d'un de ses disciples; car il y est parlé du monastère de Kaloudsor, où Vartan passa les dernières années de sa vie jusqu'à sa mort, l'an 1271, et de son tombeau dans l'église de Khorvirah, près d'Erivan. Quoique cet ouvrage manque d'ordre et de méthode, il est fort intéressant et fort utile pour la géographie de

l'Arménie. L'édition qui en a été publiée à Constantinople, en 1728, par Diratsou-Mourad, est mal exécutée et pleine de fautes en tous genres. Il en existe à la Bibliothèque royale à Paris un manuscrit d'après lequel M. Saint-Martin a donné la traduction de la géographie de Vartan, accompagnée de notes, dans le tome II de ses *Mémoires sur l'Arménie*. Tous les autres ouvrages de Vartan que nous avons cités, à l'exception de son *Histoire d'Arménie*, se trouvent aussi parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi. A. r.

VARTAN HOUNANIAN, archevêque arménien de Leopold en Pologne, naquit en 1644 à Tokat dans l'Arménie turque, et partit de son pays natal, en 1665, à la suite d'un légat envoyé par le patriarche d'Edchmiadzin ou des Trois Églises, à Leopold, où la congrégation de la propagande de Rome avait, depuis quelques années, fondé un collège dirigé par les Théatins, pour l'éducation des jeunes Arméniens catholiques. Quoique Vartan fût déjà diacre, l'amour de l'étude le détermina à se séparer du légat, et à devenir élève pontifical du collège des Théatins. Les élèves de cette maison représentaient alors des tragédies arméniennes, telles que la *Mort de César*, la *Mort d'Hérode*, *Pulchérie*, les *Proverbes de Salomon*, etc. Vartan Hounanian y joua lui-même, en 1668, le rôle du roi Tiridate, dans une tragédie de *Sainte Ripsime*, composée probablement par le P. Pidou, qui était alors supérieur de ce collège (*Voy. PIDOU DE SAINT-OLON, XXXIV, 293*). L'esprit et le zèle que Vartan manifesta dans ses études fixèrent sur lui l'attention de la cour de Rome; il parcourut rapidement tous les de-

Æthiopia, Ægypti, utriusque Arabia, Persia, Syria et India citrà ultràque Gangem. On cite d'après la *Biblioth. croftsiana* une édition de Rome de 1510, qui est, dit-on, la première, et est intitulée : *Itinerario di Ludovico de Varthema nell' Egitto, nella Surria, nella Arabia, nella Persia, nella India e nella Etiopia, stampato Guillereti e Ercole di Nani.* La traduction d'Archange Madrignan est intitulée : *Ludovici, patritii romani, Itinerarium novum Æthiopiae, Ægypti, utriusque Arabiae, Persidis, Syriae ac Indiae ultrà citràque Gangem, latinè redditum ab Archangelo Madrignano monacho caravallensi, 1511*, in-folio. On cite ensuite une édition faite à Venise en 1518, et une autre imprimée à Rome, en 1519, par Guillereti Loreno. La traduction de Madrignan fut insérée dans Grynæus, *Novus Orbis*, 1532, page 64, et 1555, page 162 (1). On remarquera que, dans ces deux traductions, le nom de famille de l'auteur n'était pas révélé. Il se trouve dans la traduction italienne faite par Ramusio sur la traduction espagnole, édition de 1550, p. 168, et édit. de 1613, p. 147; ce titre est ainsi conçu : *Itinerario di Lodovico Barthema Bolognese.* Nous ignorons si Ramusio a fait sa traduction italienne d'après la version espagnole manuscrite ou imprimée; mais l'édition de cette traduction que nous trouvons mentionnée dans un recueil bibliographique, si la date indiquée est exacte, est très-postérieure à la première édition de Ramusio. Nous la transcrivons ici telle que nous la trouvons : *Barthema (Ludovico)*

(1) On lit *sfa*, parce que la page 100 est numérotée 200, et ainsi des suivantes par erreur.

Itinerario, en la qual se halla mucha parte de la Ethiopia, Egipto y las tres Arabias, Syria, y la India, traducido por Cristoval de Arcos, Séville, 1576, in-fol. On indique aussi une édition italienne de Venise, 1589, in-12, et une autre édition faite à Nuremberg, 1610, in-12. Ce Voyage a, dit-on, été traduit aussi en allemand; mais nous ne pouvons indiquer les titres de ces traductions que nous n'avons pas vues. La traduction française de Jean Temporal, faite sur le texte italien de Ramusio, est, comme toutes celles de cet ignorant traducteur, pleine de fautes grossières. Barthema ne donne point la date de son départ de Venise, ni de son retour à Rome; mais on peut conjecturer, d'après les dates qu'il indique, dans son avant-dernier livre, qu'il était dans l'Inde en l'an 1507, et se trouvait de retour en Europe au commencement de l'année 1508. Nous nous proposons de faire connaître en détail, dans notre Histoire générale des voyages, la relation de Barthema, curieuse et instructive, à cause de l'époque de sa publication et de la multitude de pays parcourus par ce voyageur. W—n.

VARUS (*QUINTILIUS*), général romain, était d'une famille plus illustre par ses emplois que par l'antiquité de sa noblesse. Son père avait combattu sous les drapeaux de Brutus, à Philippes, et, ne voulant pas survivre à la perte de la liberté de Rome, s'était fait tuer par un affranchi. Varus n'en parvint pas moins à la faveur d'Auguste, qui le déclara consul avec Tibère, pour l'an 739 (13 ans av. J.-C.). Il fut fait ensuite proconsul de Syrie, et après la mort d'Hérode, il appuya les droits d'Archelaüs, son fils, au trône de

Judée, et châtia sévèrement ceux qui s'étaient soulevés contre ce prince (V. Josèphe, *Histoire des juifs*). L'histoire nous vante cependant la douceur de ses mœurs; mais, comme M. Stapfer l'a remarqué, sa douceur, selon toute probabilité, n'était autre chose qu'une fineste indulgence pour les complices de ses rapines, et pour tous les citoyens de Rome qu'il avait intérêt à obliger. Varus, dit un écrivain contemporain (*Velleius-Paterculus*), était entre-pauvre dans la Syrie riche, et il sortit riche de la Syrie pauvre. Nommé gouverneur de la Germanie, il s'occupa moins du soin de surveiller des peuplades guerrières et jalouses de leur liberté, que du projet insensé de les plier à de nouvelles institutions, calquées sur celles des Romains. De la multitude de légistes dont il était entouré constamment, aucun n'aperçut ou n'osa lui représenter le danger d'une pareille entreprise. Le mécontentement des Germains favorisa le dessein qu'avait Arminius d'affranchir son pays du joug de Rome. Varus fut averti par Segeste, roi des Cattes, de toute la conspiration : « Faites-moi arrêter, lui dit ce fidèle allié des Romains, avec Arminius et les autres principaux chefs; le peuple n'osera rien entreprendre, et vous aurez le temps ensuite de distinguer les innocents des coupables » (Tacite, *Annal.*, 1, 55). La présomption ou la loyauté de Varus lui fit mépriser cet avis important. Plein d'une confiance aveugle dans Arminius, il se laissa conduire avec l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie, où elle fut attaquée à l'improviste. Les Romains, entourés d'ennemis, se défendirent pendant trois jours; mais leur valeur dut céder au nombre.

Varus, déjà blessé, ne voulut point survivre à la honte de sa défaite, et se tua, l'an 9 de l'ère chrétienne (V. ARMINIUS, II, 480, et GERMANICUS). Les Romains n'avaient point éprouvé un pareil revers depuis la défaite de Crassus par les Parthes. Auguste en l'apprenant tomba dans le désespoir, et pendant plusieurs mois il ne cessa de s'écrier avec l'accent de la plus vive douleur : *Q. Varus, rends-moi mes légions* (V. AUGUSTE, III, 42). W—s.

VARUS (ALFENUS), V. ALFENUS.

VASARI (GEORGES), peintre et écrivain pittoresque, naquit à Arezzo, en 1512, dans une famille qui depuis long-temps n'avait cessé de cultiver les arts. Il était arrière-petit-fils de Lazare Vasari, qui fut élève et imitateur en peinture de Pierre de la Francesca; et petit-fils d'un autre Georges Vasari qui, dans la fabrication des vases de terre cuite, rappela l'exemple des anciens par les formes, les bas-reliefs et le brillant du vernis. On conserve encore plusieurs de ces essais dans la galerie de Florence. Quant au jeune Vasari, Michel-Ange, André del Sarto, et autres artistes célèbres l'instruisirent dans le dessin; ce furent le Priore et le Rosso qui le dirigèrent dans la peinture. Mais sa véritable école fut Rome, où le conduisit le cardinal Hippolyte de Médicis, auteur de toute sa fortune, puisque c'est par lui qu'il obtint la protection de cette famille, qui le combla de richesses et d'honneurs. Après avoir dessiné tous les ouvrages de son premier maître, de Raphaël et des meilleurs peintres de cette école, qui se trouvaient à Rome, ainsi que les plus beaux marbres antiques, il se forma un style dans lequel on reconnaît la trace de ces diverses études, mais où l'on ne

peut méconnaître sa prédilection pour Michel-Ange. Devenu habile peintre de figures, il fut en outre un très-habile architecte, le premier peut-être de son temps, et il réunit en lui ces connaissances diverses, qu'à l'exemple de Raphaël possédèrent Perino del Vaga, Jules Romain et les élèves de ces grands maîtres. Il put aussi lui seul présider aux travaux d'une grande fabrique quelconque, et y disposer dans les intérieurs les figures, les grotesques, les paysages, les stucs, les dorures et tout ce que demandait l'ornement d'un palais. C'est ainsi qu'il commença à se faire connaître dans toute l'Italie, et qu'il fut employé à peindre en divers endroits et dans Rome même. Il exécuta de nombreux travaux dans la chartreuse des Camaldules, et dans divers monastères des Olivétains; dans celui de Rimini, un tableau de l'*Adoration des Mages*, et diverses fresques dans l'église; dans celui de Bologne, trois sujets tirés de l'histoire sainte, qui ornent le réfectoire, avec d'autres décorations; mais spécialement dans celui de Naples, dont non-seulement il distribua le réfectoire d'après les bonnes règles de l'architecture, mais qu'il décora magnifiquement de peintures de tous genres et de stucs. Il employa une année entière à ces derniers travaux, pour lesquels il se fit aider par un grand nombre de jeunes gens; et ces travaux furent les premiers, comme il le dit lui-même, qui, dans cette cité, donnèrent l'idée du goût moderne. On voit d'autres peintures de lui à Ravenne, à Saint-Pierre-de-Pérouse, au Bois près d'Alexandrie, à Venise, à Pise, à Florence, à Rome: les plus importantes qu'il ait faites dans cette dernière ville sont celles qui se trouvent dans

divers endroits du Vatican et dans la salle de la Chancellerie. Ce sont des fresques dont les sujets sont tirés de la vie de Paul III, et que lui avait ordonnées le cardinal Farnèse, qui lui inspira aussi l'idée d'écrire la vie des peintres, qu'il publia par la suite à Florence. Mis en crédit par ces travaux, appuyé de l'estime et de l'amitié de Michel-Ange, et recommandé surtout par la multiplicité de ses connaissances, Vasari fut invité par le grand-duc de Florence Côme I^{er}. à se rendre à sa cour. Il s'y transporta, en 1553, avec toute sa famille, quand les peintres et artistes dont la concurrence aurait pu être dangereuse pour lui avaient cessé de vivre ou n'étaient plus en état de travailler. Il présida aux vastes travaux que le prince ordonna, et parmi lesquels on ne saurait oublier le *Palais des Offices*, qui est mis au nombre des plus beaux que possède l'Italie, et le *Palais vieux* divisé en appartements nombreux, tous peints et ornés, comme une habitation royale, par Vasari et ses élèves. Il y a un de ces appartements dont chaque pièce porte le nom d'un des personnages de la famille de Médicis, et où sont peintes les principales actions de sa vie. C'est un de ses ouvrages les plus louables; on distingue surtout la chambre de Clément VII, dans laquelle il a représenté ce *Pape couronnant l'empereur Charles - Quint*; d'autres tableaux rappellent ses vertus, ses victoires et ses actions les plus mémorables. Dans ce travail, le génie et le goût de l'artiste le disputent à la magnificence et au luxe du souverain. On peut voir dans ce qu'il a écrit de sa propre vie jusqu'en 1567, et que son continuateur a poussée jusqu'à l'époque de sa mort, tous ses

autres ouvrages, les uns durables pour églises et appartements, les autres temporaires pour funérailles, pour fêtes, et qu'il serait trop long de rappeler en détail. Comme peintre, s'il n'existait de lui que quelques-unes de ses peintures du Palais vieux, *La Conception* dans l'église de Saint-Apostolo de Florence, que le Borghini loue comme son meilleur ouvrage, la *Décollation de saint Jean* dans l'église de ce saint à Rome, le *Festin d'Assuérus* aux bénédictins d'Arezzo, quelques portraits que Bottari ne craint pas de comparer aux plus beaux du Giorgion, et autres peintures dans lesquelles il voulut faire preuve de tout son talent, sa réputation eût été bien plus grande : mais il voulut trop faire, et le plus souvent il sacrifia le fini à la célérité. Voilà pourquoi, bien que bon dessinateur, toutes ses figures ne sont pas correctes, et souvent toute la peinture languit par la grossièreté des couleurs et leur peu d'empatement. Le vice dans lequel il tombe presque continuellement, c'est de peindre de pratique : cette méthode, qui peut être lucrative pour l'artiste, en ce qu'elle lui permet de s'abstenir de faire des études, est tout-à-fait nuisible à l'art, qui tombe nécessairement dans la manière, c'est-à-dire dans l'altération de la vérité. C'est surtout dans les ouvrages qu'il a voulu exécuter avec vitesse, ou qu'il a confiés à d'autres, que ces défauts ne peuvent échapper à l'œil le moins exercé. Il s'en excuse en plusieurs endroits de ses écrits ; et ce qui a pu donner lieu à ces apologies, ce sont les reproches que lui attirèrent les peintures de la salle de la Chancellerie, qu'il ne mit que cent jours à exécuter, afin de remplir les intentions du cardinal ainsi qu'il le dit lui-

même ; comme s'il n'eût pas mieux valu s'excuser alors auprès du cardinal, et le prier de se servir d'un autre peintre, que d'être réduit à demander pardon à la postérité et à la prier de ne pas le condamner pour ses erreurs. On peut attribuer encore ces apologies aux représentations de ses amis, parmi lesquels Annibal Caro ne se lassa jamais de lui remontrer tout le tort qu'il faisait à sa réputation par cet excès de vitesse. Comme il présida long-temps aux nombreux travaux que le grand-duc Côme I^{er}. et le prince don François exécutèrent à Florence, et qu'il s'y fit aider par un grand nombre de jeunes gens, ses élèves, c'est à lui qu'on attribue généralement cette dureté de style qui forme un des principaux caractères de l'école florentine à cette époque et depuis lui. Toutefois ce style ne fut maintenu et entièrement adopté que par quelques-uns de ses élèves, et particulièrement par François Morandini, surnommé le Poppi, du lieu de sa naissance ; par Jean Stradan, né en Flandre, et par Jacques et François Zucchi. Mais si l'on considère Vasari comme écrivain pittoresque, sa renommée s'agrandit beaucoup. Il écrivit sur les préceptes de l'art, sur la vie des artistes, et il y ajouta quelques opuscules moins connus sur ses *apparats* et sur ses peintures. Il se décida à cette entreprise d'après les encouragements du cardinal Farnèse et de Paul Jove, auxquels se joignirent Annibal Caro, Molza, Toloméi et d'autres gens de lettres de la cour. Le premier projet était qu'il rassemblât des notices sur les artistes ; Paul Jove devait ensuite les rédiger ; mais lorsque l'on vit que Vasari était un excellent écrivain, capable de rédiger

très-bien ces Notices, et de se servir des termes techniques mieux que Paul Jove lui-même, il resta chargé de tout le fardeau de l'entreprise. Ayant terminé son livre, en 1547, il se rendit à Rome; et tandis qu'il était à peindre chez les Olivétains, le P. D. Gio. Matteo Faetani, abbé du monastère, s'occupa à revoir son ouvrage et à le faire entièrement transcrire; et vers la fin de l'année, il fut envoyé à Annibal Caro pour qu'il le lût. Cet illustre savant l'approuva comme écrit correctement et dans un bon esprit, et se borna à y désirer en quelques endroits un style moins travaillé et plus naturel. Après avoir fait disparaître ces défauts, Vasari fit, en 1550, imprimer son ouvrage à Florence, par le Torrentino, en deux volumes. Il fut beaucoup aidé dans cette édition par le P. Miniato Pitti, aussi religieux olivétain. Vasari, après la publication de son livre, se plaignit *de ce que beaucoup de choses, sans qu'il sût comment, y avaient été introduites ou retranchées à son insu et pendant son absence*. Il y a lieu de croire que s'étant attiré la colère d'un grand nombre d'artistes par la révélation de beaucoup d'anecdotes odieuses, il chercha à s'en excuser ainsi du mieux qu'il put. Mais qui pourrait s'imaginer que les nombreux passages qu'il a retranchés de sa seconde édition, qui est un ouvrage presque entièrement nouveau, fussent tout simplement des jugements portés, *sans savoir comment*, par d'autres, et non pas plutôt, pour la plupart, des erreurs commises par lui-même? De quelque manière que la chose se soit passée, Vasari eut le temps de corriger son ouvrage, de l'augmenter et de le réimprimer, après y avoir

ajouté les portraits des artistes. Depuis la publication de la première édition, il avait puisé de nouvelles lumières dans les manuscrits du Ghirberti, de Dominique Ghirlandajo, et de Raphaël; lui-même, en parcourant l'Italie, s'était procuré un grand nombre de notices. Lorsqu'il se décida à réimprimer son livre, il fit, en 1566, un nouveau voyage, ainsi qu'il le raconte dans la Vie de Bevenuto Garofalo. Il revit tous les ouvrages qu'il avait déjà vus, et recueillit de nouvelles lumières de plusieurs amis dont il a cité les noms, relativement aux artistes de Furli et de Vérone. A la manière dont il a inséré ces notices dans ses Vies, il y en aurait intercalé beaucoup d'autres, si l'effet avait répondu à ses soins. C'est pourquoi il se plaint, au début et à la fin de la vie du Carraccio, de n'avoir pu être instruit de toutes les particularités concernant un grand nombre d'artistes, ni obtenir leur portrait. Il prie qu'on veuille bien accueillir ainsi son ouvrage; car, dit-il, *J'ai fait ce que j'ai pu, ne pouvant faire ce que j'aurais voulu*. Cette seconde édition, sortie des presses des Juntas, parut en 1568. Le Borghini, et surtout le P. D. Silvano Razzi, camaldule, eurent une grande part aux nombreuses additions qui renferment de si beaux passages de philosophie et de morale chrétienne, qu'on ne peut attribuer à Vasari. Toutefois il ne paraît pas qu'ils se soient occupés de la révision du livre sous le rapport de la correction du texte et de la critique. Il est rempli d'erreurs non seulement de construction, mais de noms et de dates; et quoiqu'il ait été réimprimé à Bologne, en 1648; à Rome, en 1759, avec les notes et les corrections de Bottari; à Livourne et à

nce, en 1767, avec de nouvelles notes du même; à Sienne, avec les corrections du P. Della; et à Milan enfin, dans la Colonne des classiques italiens, il reste une foule de nouvelles corrections à faire dans la nomenclature chronologie des artistes. Tel reproche réel et mérité que l'on adresse à Vasari. Tous ceux qui ont écrit dans un si grand nombre d'ouvrages sont, pour la plupart, décriés par des écrivains pénétrés du silence de Vasari, ou du moins de ce qu'il porte de tel ou tel de leur pays. On lui a opposé des passages de la première édition qu'il avait retranchés de la seconde; on lui a fait un crime de quelques laids portraits, comme on eût dû mettre sur lui ce n'était la faute de la nature; on l'a interprété dans un mauvais sens, et les expressions les plus innocentes; voulu donner à entendre que, pour relever ses Florentins, il avait décrié tous les autres Italiens, comme, pour célébrer la gloire de ces derniers, il n'eût pas voyagé et recherché ce qui les concernait, quoiqu'il ne réussit sans y réussir, comme dit lui-même. Cependant les écrivains de toutes les écoles en ont dit sur lui comme ont fait en France Servius les commentateurs de Virgile. Tous en disent du mal, et tous s'en profitent. Si l'on suppose que ce qu'il a recueilli sur les artistes anciens des écoles vénitienne, bolonaise et lombarde, n'aurait-on aujourd'hui de l'histoire? Il faut donc lui savoir gré de ce qu'il a dit, et ne pas trop lui en vouloir de ce qu'il a dit. Ses jugements paraissent quelquefois injustes envers les peintres de toutes les écoles, il ne faut pas l'ac-

cuser pour cela de méchanceté ni d'envie, comme l'observe fort bien Lomazzo. Il a protesté qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour dire la vérité, ou du moins ce qu'il regarde comme la vérité; et il suffit de le lire sans prévention: on est obligé de le croire. On voit un homme qui écrit comme il sent. Il dit également du bien de ses amis, et de Baldinelli et de Zuccaro, qui étaient ses ennemis. Il dispense d'une main égale et le blâme et la louange aux Toscans et aux autres. Ses jugements tiennent en général à ses principes. Il regardait Michel-Ange comme le plus grand peintre qui eût jamais existé, et le dessin comme la partie la plus essentielle de l'art, ne faisant nul cas de la beauté du coloris ou de l'idéal des formes. Voilà d'où procèdent quelques-unes des opinions qu'on lui reproche sur le Bassan, sur le Titien et sur Raphaël lui-même. Mais n'est-ce pas là plutôt le résultat de son éducation qu'un effet de sa méchanceté? Il n'en est pas moins le père de l'histoire pittoresque, dont il nous a conservé les monuments les plus précieux. Élevé dans les meilleurs temps de la peinture, il a perpétué jusqu'à nous les enseignements de ce beau siècle. En lisant ses Vies, il semble qu'on assiste aux conversations des artistes dont il nous rappelle la mémoire. Il plaît, non seulement par les choses, mais par la manière dont il les dit. Son style est clair, simple, naturel et tissu de ces mots techniques nés dans Florence, et que ne mépriseraient pas la plume la plus habile. En un mot, si l'on découvre en lui quelque affection tenant à son éducation, ou quelque mouvement d'amour-propre, ce ne sont pas là des défauts capables de diminuer en rien

le mérite d'un ouvrage qui restera toujours comme modèle, lorsque l'on voudra écrire sur les arts. Il ne faut point oublier non plus une autre obligation importante que les arts ont à Vasari : c'est l'académie de dessin fondée par ses soins à Florence, vers l'an 1561, et d'où sont sortis un grand nombre d'artistes du premier ordre. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : l'*Annonciation* et la *Passion de Notre-Seigneur J.-C.* ; et cinq dessins : I. Les *Corybantes qui sont retentir l'air du son de leurs instruments, en accompagnant la déesse Ops, assise sur un char traîné par des lions*, dessin de forme ovale, à la plume et lavé. Il a été exécuté dans une des salles du palais ducal à Florence, gravé dans l'*Etruria pittrice*, et amplement décrit dans les *Ragionamenti* de Vasari. II. *Léon X donnant l'investiture du duché d'Urbain à son neveu Lorenzino de Médicis*. III. *Léon X conférant à son frère Julien de Médicis les droits de citoyen romain et le titre de gonfalonier de l'Église*. Ces deux dessins, de forme octogone, à la plume, lavés et rehaussés de blanc, ont été exécutés dans le palais ducal, et décrits dans les *Ragionamenti*. IV. Dessin à la plume et lavé, du *Plafond de la salle dite de Côme de Médicis, père de la patrie*, qui est exécuté dans le palais ducal à Florence. Il est divisé en treize cadres, dont les intervalles sont ornés d'arabesques. Dans celui du milieu, le peintre a représenté *Côme revenant d'exil, et messer Rinaldo degli Albizzi, quoique son ennemi déclaré, allant à sa rencontre*. V. Dessin à la plume et lavé, du *plafond de la salle dite de Côme 1^{er}*, peint dans le même palais et divisé en autant de comparti-

ments que le précédent. Dans le milieu, Vasari a représenté les *Bannis florentins amenés devant le grand-duc Côme 1^{er}*, après la déroute de Montemurlo. On trouve dans les *Ragionamenti* la description détaillée des sujets de ces deux plafonds. Le Musée du Louvre a eu en sa possession une *Sainte Famille*, qui a été reprise par l'Autriche, en 1815, et une autre *Sainte Famille*, qui fait actuellement partie du musée de Grenoble. Vasari mourut en 1574. Tous ses écrits ont été recueillis dans l'édition des classiques italiens, publiée à Milan. Ils forment 16 volumes in-8^o, enrichis des portraits des artistes gravés à l'eau-forte. On avait commencé à Paris, en 1803, la publication d'une traduction française des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes les plus célèbres*, par G. Vasari. Il n'en a paru que deux volumes, in-8^o. P—s.

VASBOURG ou VASSEBOURG (RICHARD), archidiacre de l'église de Verdun, né à Saint-Mihiel, fit ses études au collège de la Marche à Paris, et y fut successivement, dans l'espace de trente ans, boursier, régent, procureur et principal. Il fit imprimer à Verdun, en 1549, les *Antiquités de la Gaule Belgique, depuis Jules César jusqu'à son temps*. Cet ouvrage est écrit de bonne foi, mais avec trop de crédulité. Il devrait porter le titre d'*Histoire générale de l'Europe*, puisqu'on y trouve les Vies des papes, des empereurs et des rois, avec beaucoup de faits qui ne regardent pas la Belgique. Cependant on doit à l'auteur la conservation de quelques pièces et monuments précieux. Son système sur l'origine de la maison de Lorraine a été réfuté par Leibnitz, Lemire, Vignier, et même par le P. Benoist de Toul,

dans son *Origine de la très-illustre maison de Lorraine.* Z.

VASCO DE QUIROGA, premier évêque de Michoacan, dans l'intendance de Valladolid, nouvelle Espagne. Ce vertueux prélat, qui vivait au commencement du seizième siècle, et que les indigènes appellent encore leur père (*Tata don Vasco*), eut plus de succès en protégeant les malheureux habitants du Mexique que le vertueux évêque de Chiapa, Bartholomée de Las Casas. Quiroga devint surtout le bienfaiteur des Indiens tocarques, dont il encouragea l'industrie. Il prescrivit à chaque village indien une branche de commerce particulière. Ces institutions utiles se sont conservées jusqu'à nos jours. La mémoire de ce vertueux prélat est vénérée depuis deux siècles et demi par les Indiens. Il mourut en 1536 au village d'Umapa. Ses cendres reposent à Pasmara, sur les bords du lac de ce nom, dans la province de Valladolid. Voy. *Essai politique sur la nouvelle Espagne*, Paris, 1811, in-8°. B—P.

VASCO. Voy. BALBOA et GAMA.

VASCOSAN (MICHEL DE), né à Amiens, où son père était fourbisseur, quitta de bonne heure la maison paternelle, et vint à Paris pour s'y livrer à l'imprimerie. Il épousa Catherine Badius, fille de Josse Badius (V. ce nom, III, 201, 202), et se trouva ainsi le beau-frère de Robert Estienne et de Jean de Roigny. Il imprimait dès 1530, et eut le titre d'imprimeur de l'université, puis celui d'imprimeur du roi. Ses impressions se recommandaient sous tous les rapports : le choix des ouvrages, la beauté du papier, l'élégance et la correction. S'il faut en croire le *Scaligeriana*, le *Traité de Cardan De Subtilitate*, imprimé

XLVII.

par Vascosan, 1557, in-4°, n'a point de fautes. Le P. Daire dit que les critiques les plus sévères n'en ont trouvé que trois dans l'ouvrage de Budé *De Asse*. L'*Errata* de ce volume in-fol. n'indique en effet que trois fautes. Vascosan est un des premiers imprimeurs de Paris qui aient rejeté le caractère gothique. Mais en faisant, comme tout le monde, l'éloge de ses lettres latines, La Monnoie dit qu'en grec ce n'est pas la même chose, parce qu'il n'avait point d'autres caractères en cette langue que ceux que sa femme lui avait apportés en dot. Devenu veuf, il épousa Robine Coing, et après avoir fleuri sous les règnes de François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, il mourut sous celui de Henri III, en 1576, laissant trois enfants, dont deux garçons et une fille mariée à Frédéric Morel (V. ce nom, XXX, 109), qui avait publié plusieurs ouvrages avec lui. Michel de Vascosan fut enterré dans l'église de Saint-Benoît, près de son beau-père, avec une épitaphe composée par son gendre. On recherche encore ses éditions des *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, trad. par Amyot, 1567, 7 vol. in-8°, y compris le vol. d'Allègre (V. ALLÈGRE, I, 588); les *OEuvres morales* du même, 1574, 6 vol. in-8°, etc. Toutefois les impressions de Vascosan n'ont conservé de prix qu'autant que les ouvrages n'ont point perdu de leur mérite littéraire. Ainsi l'on trouve à bon marché le volume intitulé : *Sept Livres des Histoires de Diodore, Sicilien, nouvellement traduits du grec en françois* (par Amyot), Paris, Michel de Vascosan, 1554, in-fol.; et autres ouvrages sortis de ses presses.

A. B—T.

VASCONCELLIOS (MICHEL DE), fils de Pierre Barbosa, homme d'état portugais, fut, dans le commencement du seizième siècle, lorsque le Portugal gémissait sous la domination de l'Espagne, l'un des principaux instruments de l'oppression de sa patrie. Il était, avec Diègue Soares, dont il avait épousé la fille, le seul de la noblesse portugaise qui eût ployé sous le joug du duc d'Olivarez, ministre espagnol, et qui montrât un dévouement sans bornes aux ordres de Philippe IV. Tous deux avaient le titre de secrétaires-d'état; mais Soares résidait à Madrid, avec une autorité supérieure, et Vasconcellos exerçait sa charge à Lisbonne, où Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, n'avait que le titre de vice-reine. Le pouvoir tout entier était dans les mains de Vasconcellos. « Né, dit Vertot, avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué, laborieux, fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, inflexible et dur jusqu'à la cruauté, sans parents, sans amis, sans entrailles, il ne s'occupait, tout en cherchant à justifier la confiance d'Olivarez, qu'à amasser de nouvelles richesses. » « Superbe et timide tout à-la-fois, dit un autre écrivain qui connaissait encore mieux le Portugal que Vertot; haï de la noblesse, qu'il haïssait à son tour; détesté de tout le monde, il affectait une puissance souveraine, parlait avec audace et commandait d'une manière plus absolue que n'eût commandé le roi lui-même. Il était vain, léger, cruel et livré à la plus sordide avarice. » Les Portugais, réduits au désespoir, aspiraient depuis long-temps à secouer le joug de l'Espagne. On peut voir à l'article Pinto-Ribeiro com-

ment cet homme courageux sut profiter de la disposition des esprits pour préparer l'élévation de la maison de Bragance sur le trône de Portugal. La conjuration fut menée avec tant de secret, que la veille du jour fixé pour proclamer D. Juan, Vasconcellos se rendit sans nulle défiance à une fête préparée pour lui, dans un jardin sur les bords du Tage. Sa sortie de Lisbonne avait alarmé les conjurés; et ils ne furent pleinement rassurés qu'en apprenant qu'il était rentré dans la nuit, au son des hautbois. Le lendemain (1^{er}. décembre 1640), Pinto, suivi de quelques hommes déterminés, se rendit à l'appartement de Vasconcellos, dont la mort avait été résolue. Les conjurés étaient sur le point d'y entrer sans qu'il eût cherché à se mettre à l'abri de leur fureur, lorsque Fonseca vint l'avertir du péril qui le menaçait. « César lui répondit-il, informé qu'on devait l'assassiner dans le sénat, ne laissa pas d'y entrer; je l'imiterai en me livrant à la fortune. » Cependant une vieille femme qui le servait depuis long-temps fondait en larmes auprès de lui. Ses larmes commencèrent à l'émouvoir; le bruit que faisaient les conjurés, et qui redoublait à mesure qu'ils approchaient, acheva de l'intimider, et il se détermina à se cacher dans une armoire pratiquée dans le mur de son appartement. A peine y fut-il enfermé, que les conjurés arrivèrent. Ils le cherchèrent partout, renversant tous les meubles, et ils commençèrent à désespérer de le trouver, lorsque la vieille, effrayée par leurs menaces, indiqua de la main l'endroit où il était. On le découvrit caché sous un amas de papier, et tellement accablé de frayeur, qu'il ne put prononcer une

Un des chefs, nommé
a un coup de pistolet ;
de Vasconcellos, percé
s d'épée, fut jeté par
ix cris de *vive la liberté*
, *roi de Portugal ! le*
ort ! Le peuple accabla
l'outrages ; l'un le frap-
, l'autre lui arrachait la
là lui crevait les yeux,
éponillait et l'exposait
tout nu ; quelques-uns
s chiens à le dévorer ;
traina dans les rues pen-
ours, et ce ne fut que
Gaston de Contigno in-
autorité, que le corps
ellos, enveloppé d'un
acheté avec l'argent que
; donnèrent par charité,
seveli dans l'église des
miséricorde. Ses appar-
fermaient des richesses
qui furent pillées par la
D—s—z et W—s.

CELLOS (AUGUSTIN-
, gentilhomme portu-
583, fut destiné à l'état
e, et fit ses études à l'u-
Coimbre ; mais son aîné
il devint l'héritier de sa
se maria successivement
sans avoir d'enfants.
pé dans une conspiration
si Jean IV, il eut la tête
e à Lisbonne, le 29
avec deux de ses com-
ic de Caminha et le com-
nar. C'était un homme
r le temps où il vivait ;
les ouvrages historiques
La *Vie de don Duarte*
s, troisième comte de
tenant aussi une partie
e de Portugal, Lisbon-
in-4°. (en castillan). II.
es actions du roi Jean II

de Portugal, Madrid, 1639, in-4°. (en castillan). Cet ouvrage fut tra-
duit par l'auteur, en français, et im-
primé à Paris, en 1641. Voy. *Mé-
moire du comte d'Ericeyra*, dans
le tome XLII des Mémoires de Nice-
ron. — VASCONCELLOS (Antoine),
jésuite portugais, a publié : I. *Ana-
cephaleosis ; id est summa capita*
*actorum regum Lusitaniæ, et re-
gni lusitani descriptio : accesserunt*
epigrammata in singulos reges ; et
illorum effigies ; item Philippi II
Lusitanica expeditio, Anvers, 1641,
in-4°. II. *Relatio persecutionis Ja-
ponicæ, annorum 1588 et 1589.* —
VASCONCELLOS (Simon), jésuite por-
tugais, né en 1599, se rendit dès sa
jeunesse dans le Brésil, où il passa
le reste de sa vie, et mourut en 1670.
On a de lui : I. *Chronique de la com-
pagnie de Jésus dans le Brésil*,
Lisbonne, 1663, in-fol., en portu-
gais. II. *Vie de Jean Almeyda.*
III. *Vie de Joseph Anchieta. Z.*

VASEL BEN ATHA. V. WASEL.

VASI (le chevalier JOSEPH), gra-
veur et dessinateur, né en Sicile le
28 août 1710, vint se fixer à Rome,
où il passa presque toute sa vie,
occupé de la composition de plusieurs
ouvrages qui lui méritèrent le titre
de chevalier de l'Éperon d'or. Le
pape Benoît XIV, qui avait su ap-
précier son talent, le chargea de
graver plusieurs vues du port d'An-
cône, ce qu'il fit avec beaucoup de
succès en deux grandes feuilles. Ayant
été ensuite chargé par le roi de Na-
ples, Charles III, de graver les dé-
corations qui avaient servi à solen-
niser la naissance de son fils aîné,
ce prince en fut si satisfait, qu'il lui
donna un logement dans son palais
Farnèse à Rome. Excité par ces en-
couragements, Vasi s'occupa avec
beaucoup d'ardeur de graver les |

beaux monuments de Rome ; et ce fut lui qui, le premier, les fit en perspective. Le P. Bianchini de l'Oratoire ayant rédigé son texte, il publia, en 1761, une grande collection en 10 vol. in-fol., sous ce titre : *Delle magnificenze di Roma, tanto dentro che fuori della medesima, sì dell' antica che della moderna, incise in 200 tavole in rame, le quali espongono le più rimarcabili fabbriche, giardini, fontane, etc.* La réussite de cette vaste entreprise décida Vasi à en faire d'autres ; ce fut d'abord la *Ville de Rome en perspective, prise du mont Janicule*, en six feuilles. Cette publication, dédiée à Charles III, eut le plus grand succès, et on la trouve aujourd'hui dans tous les cabinets de l'Europe. Vasi publia ensuite (1778), *Tesoro sacro, cioè : le Basiliche, le chiese, i Cimiterj e i Santuarj di Roma con le opere di pietà e di religione che vi si esercitano*, 2 vol. Il avait fait paraître dans l'intervalle un second ouvrage destiné à l'instruction des voyageurs, intitulé : *Itinerario istruttivo di Roma nella pittura, scultura, e architettura*, etc, *con una breve digressione sopra alcune città e castelli suburbani*, Rome, 1777. On trouve à la fin un catalogue des livres et des estampes relatifs aux monuments de Rome, gravés et publiés par Vasi, jusqu'à cette époque. Un abrégé de ce dernier ouvrage, formant un gros volume in-16, orné de vues des principaux monuments de Rome, assez médiocrement exécutées, sert encore d'itinéraire aux étrangers dans cette capitale. Vasi mourut à Rome, le 16 avril 1782, et non en 1785, comme le dit le Dictionnaire de Bassano. J.-B. Piranesi fut un de ses élèves. P—s et UG—1.

VASQUEZ DE CORONADO (FRANÇOIS), voyageur espagnol, était gouverneur de la Nouvelle-Galice, en 1540, lorsqu'Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, enflammé par les récits pompeux de Marco de Niza (Voy. NIZA, XXXI, 498), le chargea d'aller reconnaître les riches pays découverts par ce religieux. La chose paraissait si importante, que Vasquez prit avec lui cent cinquante cavaliers dont plusieurs menaient deux chevaux ; deux cents fantassins bien armés, et quelques pièces de campagne ; une bonne provision de munitions de guerre et de bouche ; enfin des troupeaux de moutons et de porcs. Il partit de Culiacan au mois d'avril 1540, avec le dessein d'établir des colonies partout où il le jugerait convenable. En sept jours, il parvint à Cinaloa près du grand Océan. Arrivé à trente lieues du pays que Niza avait tant vanté, il envoya de ce côté des détachements qui, au lieu d'une terre unie et fertile, ne rencontrèrent que des montagnes raboteuses et quelques pauvres villages. Le 27 mai, on entra dans une vallée moins stérile et plus peuplée ; mais le maïs y était rare. Vasquez de Coronado marcha ensuite au nord-est et trouva que les lieux où il passait étaient bien plus éloignés du grand Océan que Niza ne les avait indiqués. Il fut mal reçu à Cibola ; les habitants refusèrent de donner des vivres, d'embrasser la religion chrétienne et de se reconnaître vassaux du roi d'Espagne. Coronado fut jeté à terre et blessé d'un coup de pierre : les ennemis furent dispersés, on eut du maïs en abondance. On alla ensuite dans la province de Tucayan, à cinq journées au nord-est ; on y trouva sept bourgades assez peuplées, qu'on

supposa être les sept cités de Niza ; mais on n'y découvrit nulle apparence de richesses. Plus loin , on vit des campagnes où paissaient des bœufs à bosse. Les Espagnols furent ensuite égarés par la perfidie d'un guide au milieu de marais inaccessibles ; ils y étaient depuis huit jours quand un autre sauvage les avertit , et en vingt jours ils arrivèrent à une bourgade , dont le chef aveugle et très-vieux se souvenait d'avoir vu quelques années auparavant quatre Chrétiens. C'étaient sans doute des compagnons de Pamphile Narvaez. Vasquez , ayant renvoyé une partie de ses gens au premier lieu où ils avaient séjourné , s'avança avec vingt-neuf cavaliers , pendant trente jours , droit vers le nord , mais à petites journées , par des cantons remplis d'eau et abondants en bœufs. Arrivé le 30 juin à une rivière qu'il nomma de Saint-Pierre et Saint-Paul , il la passa , et descendit le long de ses bords vers le nord-est. Des sauvages qui chassaient lui donnèrent des renseignements sur cette province et celle d'Harac , plus éloignée. Enfin , il entra dans Quivira , qui n'était qu'une bourgade à-peu-près semblable à celles qu'il avait déjà vues. Comme le pays n'offrait rien qui méritât tant de peine , et que la fin du mois d'août approchait , Vasquez craignit d'être surpris par le mauvais temps et le débordement des rivières ; il retourna sur ses pas , rejoignit le reste de sa troupe , et revint dans la Nouvelle-Galice. Il avait parcouru trois cents lieues en allant ; il prit , en revenant , un chemin plus direct , et n'en fit que deux cents. Le vice-roi fut très-mécontent de ce qu'il n'avait établi des colonies nulle part. La relation du *Voyage de Vasquez de Coronado* se trouve

dans le tome III de Ramusio. Elle contient des détails curieux sur les pays que cet aventurier a vus. Il dit que jusqu'à Cibola , toutes les rivières et torrents coulent vers l'ouest , et sans doute dans la mer du Sud , et qu'au delà , elles se rendent dans la mer du Nord ; celles qu'il traversa allaient du nord-ouest au sud-est ; il a donc franchi la chaîne de la Sierra Verde dans le Nouveau Mexique , et sera descendu dans les savanes qui sont à l'est de ces montagnes. Les bœufs à bosse sont les bisons ; les cabanes des sauvages sont décrites telles qu'elles sont encore aujourd'hui. Toutes les indications de Vasquez sont exactes. Il place Quivira par 40 deg. de lat. Il est très-probable qu'il est parvenu jusque sur les bords de l'Arkansá , puis de la Platte , grandes rivières qui portent leurs eaux au Mississipi. La rivière Saint-Pierre et Saint-Paul , et celle de Quivira courant au N. E. , sont sans doute celles qui par leur jonction forment le Padouca , branche méridionale de la Platte. Niza avait parlé d'un royaume de Tontéac ; Coronado montre que ce n'est qu'un lac chaud près duquel il y avait eu des cabanes ; il existe des eaux chaudes dans la partie supérieure du cours de l'Arkansá. Herrera ; dans sa sixième décade , raconte le voyage de Vasquez de Coronado. E—s.

VASQUEZ (GABRIEL) , célèbre casuiste espagnol , naquit , en 1551 , à Belmonte del Tajo , bourg de la Nouvelle-Castille. A dix-huit ans , il embrassa la règle de saint Ignace , et il s'appliqua dès-lors avec beaucoup de zèle à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastique. Après avoir professé quelque temps à Occaña et à Madrid , il fut appelé par ses supérieurs à Alcalá , et en-

suite à Rome, où il enseigna plus de vingt ans la théologie, avec une réputation toujours croissante. L'affaiblissement de sa santé détermina ses chefs à le renvoyer à Alcalá, dans l'espoir que l'air natal et le repos contribueraient à le rétablir promptement; mais il y mourut le 23 septembre 1604, à l'âge de cinquante-cinq ans. Le P. Vasquez joignait à beaucoup d'érudition un esprit vif et pénétrant et une grande facilité d'élocution. Les bibliothécaires de son ordre ont recueilli, dans la notice qu'ils lui ont consacrée, une foule de témoignages honorables à ce théologien (*Voy. Bibl. soc. Jesu.*, 271 et suiv.); mais ses principes de morale, calqués sur ceux du trop fameux Escobar (*V. ce nom*, XIII, 302), l'ont fait accuser de relâchement. On lui reproche aussi, comme à la plupart de ses confrères, d'avoir travaillé de tout son pouvoir à établir la suprématie de la cour de Rome sur les rois. Ses ouvrages, dont il serait trop long de donner ici la liste, ont été recueillis en dix tomes in-fol. L'édition la plus estimée est celle de Lyon, Pillehotte, 1620. W—s.

VASQUEZ (ALPHONSE), peintre, né à Rome, vers 1575, de parents espagnols, vint à Séville, âgé seulement de sept ans, et fut élève d'Antoine Arlian, qui, suivant la méthode adoptée en Espagne à cette époque, lui fit faire ses études sur de la serge, pour lui donner de la légèreté dans la main. Vasquez s'appliqua particulièrement au dessin, et il acquit cette correction, ces formes sveltes et grandioses qui caractérisent son talent, à la perfection duquel les fresques que César Arbasia et Paul Cespèdes ont laissées à Cordoue ne paraissent pas avoir été étrangères.

La réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages était déjà si bien établie en 1598, qu'il fut chargé de l'exécution du superbe catafalque qui fut élevé dans la cathédrale pour les funérailles de Philippe II, et auquel concoururent les plus habiles artistes de Séville. Le temps a détruit les peintures que Vasquez avait faites pour le maître-autel de Saint-Isidore, dans la même cathédrale, ainsi que les fresques qu'il exécuta, conjointement avec Antoine Mohedano, pour la galerie du couvent de Saint-François. Il n'est resté d'autre fresque de lui dans Séville qu'une *médaillon de Saint-Louis Beltrand*, et quelques ornements d'un goût très-épuré, qu'on voit sur la porte du cloître de Saint-Paul. Parmi les tableaux qui ont fait sa réputation, on cite la *Madeleine*, si expressive; le *Christ mort*, avec la *Vierge*, *Saint Jean* et *Saint François d'Assise*, que l'on voit dans la sacristie du couvent de la Merci, et principalement les tableaux de la *Vie de Saint Raymond*, qu'il fit en concurrence avec Pacheco, dans le cloître principal du même couvent. Vasquez était grand anatomiste, et il peignait avec le talent le plus rare les fruits, les fleurs, et tous les autres objets de nature morte. Voulant donner une preuve de tout ce qu'il savait faire, il peignit son beau tableau du *Mauvais Riche*, que possède la famille d'Alcalá, et y représenta, sur un buffet, des vases d'or et d'argent, des cristaux, des fruits et des fleurs, avec un naturel et une perfection admirables. Cet artiste mourut vers 1645. — Jean-Baptiste VASQUEZ, peintre et sculpteur, né à Séville dans le seizième siècle, et, selon toute apparence, de la famille du précédent, se fit une réputation méritée dans les deux arts

qu'il cultiva. Parmi ses tableaux, le plus célèbre est celui de la *Vierge présentant une grenade à l'Enfant Jésus qui s'amuse avec un chardonneret*, qu'il fit pour l'autel de Notre-Dame de la Grenade, dans la cour des Orangers.

P—s.

VASSAL (FORTANIER DE), cardinal et négociateur, issu d'une ancienne famille du Quercy (1), naquit à Vailbac, vers la fin du treizième siècle, il prit l'habit de saint François, à Gourdon, et fut envoyé à Paris pour y faire ses études. Recommandé au chancelier de l'université, par le pape Jean XXII, son compatriote, il fut reçu docteur en 1333. Après avoir rempli les premières charges de l'ordre des Franciscains ou Frères-Mineurs, dans sa province, il en fut nommé vicaire-général, en 1342, par Clément VI, jusqu'à l'élection d'un nouveau général : il présida le chapitre qui se tint à Marseille (ce qui a fait croire qu'il était évêque de cette ville), y fut élu général, en 1343, et gouverna avec autant de zèle que de sagesse. Voulant travailler à rétablir la pureté de la règle de saint François, il demanda un protecteur de son ordre, et obtint du pape le cardinal Élie de Talleyrand, à la place de Jacques Gaëtan, cardinal d'Anagni (*Voy. TALLEYRAND, XLIV, 431*). Après avoir vu et remercié le pape à Avignon, il partit pour l'Italie, y visita les provinces et les maisons de l'ordre, et favorisa la réforme de l'Observance d'où sont sortis les Cordeliers et les Récollets. Envoyé à Naples, par le pape, il

(1) C'est par erreur que quelques auteurs ont dit qu'il était Anglais; que d'autres lui ont donné le prénom de *Sertorius*, au lieu de *Fortanierius*; et que Mathieu Villani, confondant *Caorsa* (Cahors) avec *Casa-Ursino*, a supposé Vassal issu de la maison des Ursins.

réussit dans la commission épineuse de suspendre les intrigues de cette cour, et d'assurer le trône à Jeanne Ire. (*V. ce nom*). Il confirma la reine de Sicile, Sanche de Maïorque, veuve du roi Robert, dans sa résolution de renoncer au monde, et lui donna le voile dans l'ordre des Clarisses, au couvent de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé, et dont elle prit le nom. En 1346, Vassal tint à Venise un chapitre général de son ordre, où l'on fit de sages réglemens. En 1347, il fut nommé archevêque de Ravenne; mais il continua de gouverner les Franciscains, comme vicaire-général, jusqu'au chapitre tenu à Vérone, qu'il présida en 1348. Nommé, en 1351, au patriarcat de Grado (transféré plus tard à Venise), Vassal conserva l'administration de l'archevêché de Ravenne, qui l'aïda à soutenir la dignité patriarcale. Il fut chargé de pacifier les Génois et les Vénitiens, qui se faisaient une cruelle guerre, et il y réussit non sans peine. Sa mission en qualité de légat, pour négocier la paix entre les Anglais et les Espagnols, ne paraît fondée que sur des faits un peu hasardés. Envoyé avec le patriarche d'Aquilée et l'archevêque de Saltzbourg, il réconcilia la république de Venise avec Charobert, roi de Hongrie. En 1354, Innocent VI chargea Fortanier de Vassal et les patriarches de Constantinople et d'Aquilée de placer la couronne de fer sur la tête de l'empereur Charles IV, si l'archevêque de Milan se refusait de présider à cette cérémonie; mais celui-ci usa de son droit. Vassal fut adjoïnt au cardinal Gilles de Albornoï, et accompagna ce légat au-delà des Alpes, pour faire rentrer dans le devoir une foule de petits tyrans qui, profitant du séjour des papes à Avi-

gnon, remplissaient l'Italie de troubles, de carnage et de désolation, par les guerres qu'ils se faisaient entre eux. Il l'aïda de ses conseils, lui avança des sommes considérables pour lever et soudoyer les troupes qui furent employées à la réduction des factieux; et ces deux prélats préparèrent ainsi le retour des papes à Rome. En 1356, Fortanier fut chargé, par Innocent VI, de publier une bulle d'excommunication contre François Ordelesso de Foligni, Jean et Guillaume Manfredi de Faenza : il monta en chaire à Rimini, donna le signe de la croisade à Malatesti, à son fils, surnommé *le Hongrois* (Voy. ce nom, XXVI, 326), et à six cents hommes qui devaient agir contre les ennemis du Saint-Siège. Il reçut aussi le serment des habitants de Ravenne. Le pape, l'ayant nommé cardinal (17 sept. 1361), l'invita à venir recevoir le chapeau à Avignon. Le légat se mit aussitôt en route; mais il fut atteint de la peste à Padoue, et y mourut vers la fin d'octobre, au couvent des Frères-Mineurs. Il fut enterré avec grande pompe dans leur église, où on lisait encore son épitaphe en 1789. A la même époque on voyait son portrait au château de La Coste, près Belvès dans le Quercy. Revêtu des premières dignités de l'Église, employé dans les affaires les plus importantes, Vassal vécut toujours comme le plus humble des fils de saint François, et trouva le temps de cultiver les lettres. Il est auteur de *Commentaires* sur la *Sainte-Écriture*, sur les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, et sur le *Maître des sentences*. Il avait composé des Sermons, des Discours, des Commentaires et des Questions quolibétiques. Il paraît qu'on doit

aussi lui attribuer l'*Office des stigmates de saint François*, qu'il composa, étant simple religieux, par l'ordre de son général Geraud Odon, sous le nom duquel cet ouvrage parut. — Guillaume de VASSAL, chevalier et docteur es-lois, co-seigneur de Fraissinet, seigneur de Loupiac, etc., proche parent du cardinal, réunit les talents et les qualités d'un homme de guerre à l'éloquence et au savoir d'un juriscopsulte. Sa probité ne le rendit pas moins recommandable que ses lumières, et il reçut de plusieurs de nos rois et des papes qui siégeaient alors à Avignon des témoignages d'estime et de confiance. En 1352, il était lieutenant du gouverneur des pays entre la Loire et la Dordogne; et en 1354, il l'était du sénéchal de Quercy. Il mourut vers la fin de 1367. — Jacques de VASSAL, marquis de Montviel, de la même famille que les précédents, né en 1659, lieutenant au régiment du Roi, en 1680, fit ses premières armes en 1683, au siège de Charleroi, et à la prise de Dixmude, puis au siège de Luxembourg, en 1684, et fut fait capitaine la même année. Il servit en 1688 à la prise de Philisbourg et de Manheim, à la bataille de Fleurus, à la prise de Mons, à celle de Namur, au combat de Steinkerke, au bombardement de Charleroi, à la bataille de Nerwinde, et au bombardement de Bruxelles, en 1693. Nommé commandant de bataillon dans son régiment, en 1696, il fut appelé aussi aux fonctions de maréchal-général-des-logis de l'armée d'Italie, et servit au siège de Valence; puis en Flandre, sous Catinat, en 1697. Le 5 juin 1698, il fut nommé gentilhomme de la manche du duc de Bourgogne (depuis Dauphin), ce qui

nel'empêcha pas de suivre en Espagne Philippe V, qui le choisit pour un de ses aides-de-camp, et le nomma brigadier de ses armées, en 1702. Il accompagna ce prince en Italie, combattit à Luzara, revint en France à la fin de la campagne, et y fut fait brigadier des armées. Il obtint la croix de Saint-Louis, en 1703, à la suite du combat d'Eckeren. Maréchal-général-des-logis de l'armée de Flandre, de 1704 à 1712, il se trouva aux batailles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Denain, aux sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, et eut le même titre à l'armée du Rhin, en 1713, à la prise de Landau et de Fribourg; et à la paix de l'empire. Colonel à la suite, après la réforme du régiment de Montviel, dont il était colonel-propriétaire depuis 1709, il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, en 1716, maréchal-de-camp en 1718, lieutenant-général en 1734, et mourut à Paris le 19 sept. 1744. — Jean-Baptiste de VASSAL, chevalier, puis comte de Montviel, frère du précédent, né en 1673, entra comme enseigne au régiment de la vieille marine, en 1686, et y commandait une compagnie en 1690, à l'armée d'Allemagne, puis à la conquête de Nice, Villefranche et Montmélian, en 1691, et à la bataille de la Marsaille en 1693. Major de son régiment, l'année suivante, il fit les campagnes d'Italie, jusqu'à la paix, en 1696; passa alors à l'armée de Catalogne, se distingua comme chef de brigade au siège de Barcelone, combattit à Carpi et à Chiari, en 1701, à la bataille de Luzara, à la prise de cette place et de Borgol'orte, et fut nommé aide-major-général de l'infanterie de l'armée d'Italie. Il servit en cette qualité à tous les

sièges et combats jusqu'à la bataille de Turin, en 1706. Colonel du régiment de Dauphine, la même année, il le commandait à la bataille d'Almanza et au siège de Lérida en 1707, à l'armée de Piémont en 1708, à celle de Flandre en 1710 et 1711, et aux sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712. Il fut nommé inspecteur-général de l'infanterie en 1716, brigadier en 1719, et servit aux sièges de Saint-Sébastien, de Fontarabie et d'Urgel; maréchal-de-camp en 1730, il se démit de son régiment, et mourut à Caussade le 20 août 1735. — Deux frères du marquis et du comte Vassal de Montviel furent tués au siège de Barcelone, en 1714: on doit remarquer aussi que la maison de Vassal comptait, en 1735, quatre-vingts officiers de tous grades à l'armée d'Italie, et en 1791, plus de vingt qui combattaient pour la cause royale. A—T.

VASSALLI-EANDI (ANTOINE-MARIE), savant Piémontais, né à Turin le 30 janvier 1761, était le neveu du professeur à l'université de cette ville, nommé Éandi. Après avoir reçu de son oncle sa première éducation, il obtint au concours, en 1779, une place au collège royal des provinces, où il étudia la philosophie sous le célèbre Beccaria. En 1785, étant déjà prêtre, il fut envoyé comme professeur de philosophie à Tortone, et il publia, en 1786, sur les *Bolides*, une dissertation qui le mit en correspondance avec Senebier, Saussure, Toaldo et Volta. En 1792, il fut appelé à l'université de Turin, en qualité de professeur de physique suppléant, et en même temps il fut chargé de la rédaction des *Traité*s à l'usage des écoles royales. Lorsque les armées françaises eurent envahi le Piémont,

en 1796, et que l'ancienne monarchie de Sardaigne fut renversée, Vassalli continua sa carrière dans l'enseignement, et il fut envoyé à Paris, en 1799, pour faire partie de la commission des poids et mesures. Admis aux séances de la société de médecine de Paris, il y lut un Mémoire sur les affinités des gaz, qui fut imprimé; et c'est à cette occasion que pour la première fois il joignit à son nom celui de *Éandi*, par reconnaissance pour son oncle, qu'il venait de perdre. Après la bataille de Marengo, en juin 1800, il retourna à Turin, où il fut nommé professeur de physique. Devenu membre de la consulta législative, il y parla contre une nouvelle émission de papier-monnaie, qui avait déjà fait le malheur du Piémont; et sa franchise lui attira des persécutions; mais il fut bien accueilli par Napoléon, en 1805, et décoré de la croix de la Légion-d'Honneur au camp de Marengo. Après le retour du roi de Sardaigne dans ses états, en 1814, Vassalli fut remplacé dans sa chaire de physique, et mis à la retraite, avec le titre de professeur honoraire, et celui de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Cependant il obtint, en 1819, un traitement comme directeur du Muséum d'Histoire naturelle, et de l'Observatoire de Turin. Quoiqu'il fût accablé d'infirmités, il s'occupa de l'impression des Mémoires de l'Académie et de ceux de la société d'agriculture. Ce savant mourut le 5 juillet 1825, dans les bras de son neveu, le médecin Beruti, qui a publié sur lui, quelques mois après, une Notice biographique. Il était correspondant de l'Institut de France. Ses principaux écrits sont : I. *Conjectures sur l'Art d'établir des Paraton-*

nerres chez les anciens Romains, Turin, 1791. II. *Physicæ elementa et Geometriæ*, 3 vol. in-8°, Turin, 1793. III. *Lettres sur le Galvanisme*, Paris, 1799. IV. *Mémoires et Notices historiques de l'Académie des sciences de Turin*, depuis 1792 jusqu'à 1809. V. *Annales de l'Observatoire de Turin*, depuis 1809 jusqu'à 1818. VI. *Rapport sur le tremblement de terre de Pignerol*, 1808. VII. *La Meteorologia Torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del 1757 al 1817*, Turin, 1819, in-4°. G-G-Y.

VASSELLIER (JOSEPH), né à Rocroy en 1735, était employé dans l'administration des postes et premier commis de la direction de Lyon en 1769. Il eut, dans cette place, occasion de rendre service à Voltaire pour la circulation de ses écrits; et une correspondance s'ouvrit entre le patriarche de Ferney et le commis de Lyon. Plusieurs de leurs lettres sont imprimées dans les œuvres de l'un et de l'autre. Tous les ans, Vasselier allait passer à Ferney une partie de l'automne. Cultivant les lettres pour son plaisir, il lisait ses pièces à quelques amis ou en faisait circuler des copies manuscrites, sans songer à en retirer ni gloire ni profit. Vasselier était membre des académies de Dijon et de Lyon; il mourut dans cette dernière ville en novembre 1798. Son esprit était vif et original. On a de lui : I. *Épître sur la paix*, 1783, in-8°. C'est peut-être la seule pièce de l'auteur imprimée séparément de son vivant. II. *Poésies*, précédées de la vie de l'auteur, avec son portrait, Paris, 1799, trois parties, grand in-18, ou Londres, 1800, in-16, contenant : — 1°. les *Contes*; — 2°. les *Chansons*; — 3°. *Mélanges*. Le conte del' *Origine des truffes* est

la plus célèbre des productions de Vasselier, et a été imprimé dans plusieurs collections, quelquefois sans le nom de l'auteur. Il n'attachait aucune importance à ce qui sortait de sa plume; et c'est dans les journaux ou recueils du temps qu'il a fallu aller chercher la plupart de ces pièces peu poétiques et souvent obscènes. Il n'est donc pas étonnant qu'il en ait échappé quelques-unes à son éditeur, par exemple ce quatrain sur les deux amants de Lyon dont l'histoire a fourni à Léonard le sujet d'un roman (*V. LÉONARD, XXIV, 155*), quatrain cité sans nom d'auteur, par Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Caton*.

A votre sang mêlons nos pleurs;
Attendrissons-nous d'âge en âge
Sur vos amours et vos malheurs;
Mais admirons votre courage.

A. B.—r.

VASSELIN (GEORGE-VICTOR), né à Paris en 1767, était docteur en droit et avocat. Partisan des principes de la révolution, il n'en approuva pas les excès. Le 10 juin 1792, à la tête d'une députation de cinq ou six personnes, il vint à la barre de l'Assemblée législative dénoncer le ministre Servan, sur la formation d'un camp de vingt mille hommes au nord de Paris, qu'il regardait comme injurieuse à la garde nationale; quelques passages de la pétition qu'il lut occasionnèrent des murmures et de vives apostrophes, à la suite desquels fut rendu un décret, qui enjoignait aux pétitionnaires de se retirer à l'instant. Lorsque les affaires furent devenues plus calmes, Vasselien ouvrit chez lui un cours de droit, qui, à défaut d'écoles publiques, fut alors d'un grand secours pour plusieurs personnes. Le succès de ses leçons le détermina à

es rédiger par écrit, et à les faire imprimer; mais il mourut avant d'avoir achevé son travail, le 31 juillet 1801, à l'âge de trente-quatre ans. On a de lui : I. *Théorie des peines capitales, ou abus et dangers de la peine de mort et des tourments*, ouvrage présenté à l'Assemblée nationale, 1790, in-8°. II. *Adresse d'un citoyen français à ses représentants, sur la constitution de 1793*. III. *Respect à la propriété, ou le seul point de ralliement des représentants aux représentés, et des gouvernés aux gouvernants*, 1796, in-8°, écrit en faveur des personnes que le régime sanguinaire si long-temps suivi avait contraintes à fuir ou à se cacher, et qui cependant étaient inscrites sur la listes des émigrés. IV. *Mémorial révolutionnaire de la Convention, ou histoire des révolutions de France, depuis le 20 septembre 1792 jusqu'au 26 octobre 1795*, Paris, 1797, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, qui a eu du succès, est devenu rare : c'est des lambeaux de ce livre qu'est composée une partie du tome sixième de l'édition du président Hénault, par M. Walckenaer, avec une continuation anonyme désavouée par M. Walckenaer (1). Le continuateur anonyme s'est bien gardé de citer Vasselien. V. *Cours de droit civil*, formant un vol. in-8°. Les six premiers cahiers seulement furent publiés par Vasselien, le septième et dernier, complétant l'ouvrage, l'a été par M. C. Guynemer. Vasselien a composé un journal intitulé : *Le cri public ou le journal des frères et amis*, qui fut supprimé le 18 fructidor an v. A. B.—r.

(1) Les trois volumes du président Hénault, avec le travail de M. Walckenaer, sont de 1821. La continuation, aussi en 3 volumes in-8°, est de 1822.

VASSIF EFFENDI (ELHADJ-AUMED), diplomate turc, dont on ne connaît que les particularités qu'il rapporte sur lui-même dans la préface de ses *Annales de l'empire othoman*, imprimées à Constantinople, l'an 1219 de l'hég. (1804). Ces Annales, qui commencent à l'année 1166 de l'hég. (1752), embrassent les règnes de Mahmoud I^{er}, d'Osman II, de Mustapha III, d'Abdul Hamid, et la presque totalité de celui de Sélim III, jusqu'à l'année de l'hégire 1217 (1802). Les Annales de Vassif se divisent en deux parties, dont la première a été écrite d'après les Mémoires des historiographes ses prédécesseurs, Hakim Tchechani Zade, Moussa-Zade, et Rehttcheti-Hassan Effendi. Cette première partie rappelle entre autres événements remarquables la prise par les glaces du port de Constantinople, en 1168; la mort d'Osman II, l'avènement de Mustapha III, et la naissance de Sélim III; elle contient des relations de plusieurs ambassades othomanes à Vienne, à Berlin, à Varsovie, à Saint-Petersbourg, et se termine par la déclaration de guerre à la Russie, motivée sur les troubles de la Pologne. La seconde partie se compose d'une histoire d'Aly-Beig, patron du fameux Djezzar Pacha, de la mort de Mustapha III, du récit des événements de la guerre de 1768, jusqu'à la paix de Hutchuse Caïnardjè, en 1774 (1), et se termine à la première année du règne d'Abdul Hamid. Ce qui ajoute au mérite de cette dernière partie des Annales de Vassif, c'est que l'auteur l'a

écrite d'après ses propres observations. Témoin oculaire des événements de la guerre, et employé à la suite de l'armée, il fut, comme il le dit lui-même, initié dans les actes les plus secrets du gouvernement, aux négociations des plénipotentiaires nommés pour la paix, et assista au second congrès en qualité d'Amédji ou de secrétaire-rapporteur des conférences, fonctions dont les attributions le mettaient en outre dans le cas d'écrire tous les rapports secrets du grand vezir au sulthan. Malheureusement, la partie imprimée des Annales de Vassif ne va pas au-delà de 1775. Vassif Effendi, qui avait heureusement débuté dans la carrière des emplois publics sous le règne de Mustapha III, éprouva, par une de ces transitions si communes en Turquie, un sort tout contraire sous le règne suivant. Il ne cessa, comme il le dit dans son ouvrage, d'être plongé dans l'abîme de l'oubli et du malheur, tout le temps qu'Abdul Hamid resta sur le trône. Les premières années de Sélim III ne lui furent pas plus favorables: il fut exilé dans une des îles de l'Archipel, sous prétexte qu'il aimait le vin; mais le vrai motif de cette disgrâce était la force de son caractère et sa franchise naturelle. Plus tard, Sélim III, convaincu de son mérite, l'éleva au grade de nichandji, secrétaire-d'état, et d'historiographe de l'empire (Vakanuvis). En cette qualité, il fut chargé de continuer les Annales dont Izzi Effendi avait poussé la rédaction jusqu'en 1160 (1751). Enfin, en 1805, Vassif Effendi fut nommé Reis Effendi, ministre des affaires étrangères. Jusque-là, il avait été peu favorisé des dons de la fortune; mais il était généralement estimé et considéré pour

(1) Une partie de ces annales a été traduite, sous le titre d'« extrait », par M. Caussin fils, professeur d'arabe vulgaire, sous ce titre : *Extrait historique de la guerre des Turcs contre les Russes*, Paris, 1822, in-8°.

la pureté de ses mœurs et son amour des sciences. Il passait pour une des meilleures têtes de l'empire, et possédait parfaitement l'arabe, le turc et le persan. Ayant été en ambassade à Madrid, il parlait volontiers de l'Espagne et des Espagnols : il a même écrit une relation de cette ambassade, dont il avait promis une copie à M. Ruffin. Il est à regretter que la partie non-imprimée des Annales de Vassif, depuis 1775 jusqu'en 1802, ne se trouve pas : ce document serait d'autant plus intéressant, qu'il comprend presque tout le règne de Sélim III, et le récit des faits historiques remarquables qui ont précédé la fin de ce prince infortuné. Nous éprouvons également le regret de ne pouvoir indiquer les circonstances et l'époque de la mort de Vassif Effendi : on doit présumer qu'il fut une des nombreuses victimes de la révolution qui précipita du trône Sélim III en 1807. B—HI.

VASSILI ou BASILE I^{er}. (JAROSLAWITCH), grand-duc de Russie, s'était rendu sous le règne de Jaroslaf, son frère aîné, à la grande horde, pour apaiser le khan des Tartares, qui se disposait à marcher contre la Russie. Son frère étant mort en 1272, il se hâta de retourner à la horde, afin de prévenir Dmitri, son cousin, qui aspirait à la dignité de grand-duc, et qui y avait des droits comme l'aîné de la famille. Vassili l'emporta sur lui ; il fut nommé grand-duc par le khan, quoiqu'il ne fût que prince de Kostroma (1). Son cousin, le prince

Dmitri, voulait s'emparer de Novogorod ; mais le khan rejeta ses prétentions, et les habitants eux-mêmes reconnurent Vassili pour leur duc. En 1275, les Tartares se préparant à marcher contre la Lithuanie, Vassili, qui redoutait leur passage à travers la Russie, fit un troisième voyage à la grande horde. A son retour à Kostroma, il mourut âgé de quarante ans, regretté des princes et du peuple, qui respectaient sa sagesse et sa bonté. Sous son règne, ou plutôt sous son administration, le khan des Tartares fit faire un nouveau dénombrement des habitants dans toutes les provinces de la Russie, afin de pouvoir fixer sur des bases plus exactes le tribut que la Russie devait lui payer. Vassili et les autres princes russes, courbés sous le poids de la servitude, souffrirent, sans murmurer, cette mesure humiliante. Depuis trente ans, le grand-duc n'était ainsi qu'une espèce de percepteur pour les Tartares. En 1274, le métropolitain de Kiow se rendit à Vladimir, où résidait Vassili, pour y tenir, sous la protection du prince, un concile dont on a les actes. Il y est dit, entre autres choses : « Dieu nous a dispersés sur la surface de la terre ; nos villes sont tombées au pouvoir de l'ennemi ; nos princes ont péri dans les combats ; nos familles ont été traînées en esclavage ; nos temples ont été profanés, brûlés, renversés ; et le joug qui nous accable s'appesantit tous les jours davantage sur nous. » Les canons de ce concile font une triste peinture des mœurs du clergé et des fidèles. On y voit jusqu'à quel

(1) Jusqu'à l'invasion des Tartares, à la mort d'un grand-duc le plus âgé de la famille régnante lui succédait, et le duché de Kiow était attaché à la souveraineté ; les autres princes avaient des appanages. Les Tartares ayant détruit Kiow, et les Lithuaniens s'en étant depuis emparés, les grands-ducs habitèrent Moscou, et y fixèrent leur résidence. Lorsqu'un d'eux mourait, les princes se rendaient en toute hâte à la grande horde, et celui

qui l'emportait en bassesses et en présents était reconnu par le khan. Un nouvel ordre de choses s'introduisit sous Dmitri Donskoi (Voy. l'article suivant et VLADIMIR-le-Beuve). L'action des Tartares sur la Russie s'affaiblit peu-à-peu ; elle ne cessa entièrement qu'à la fin du quatorzième siècle.

degré d'aviissement la nation russe était alors tombée. Vassili eut pour successeur Dmitri I^{er}. G—Y.

VASSILI II (ДМИТРИÉВИЧ), grand-duc de Russie, fils aîné de Dmitri Donskoï, n'avait qu'onze ans lorsqu'en 1383 il fut envoyé, comme otage, à la grande horde des Tartares. Son père, sentant ses forces s'affaiblir et desirant le voir avant de mourir, lui fit insinuer probablement de s'enfuir. Le jeune prince quitta la horde secrètement, et se rendit, en 1388, près du hospodar de Moldavie. Dmitri envoya des boyards à Jagellon pour le prier de vouloir bien favoriser la fuite de son fils. Le jeune Vassili arriva heureusement à Moscou, avec une suite nombreuse de seigneurs polonais, que Jagellon lui avait donnés pour sa sureté. On pouvait craindre qu'après la mort de Dmitri, Vladimir-le-Brave (Voy. ce nom) n'usât de son influence et de sa popularité pour s'emparer du grand-duché, au préjudice du jeune Vassili et de ses frères : mais ce prince aimait trop sincèrement sa patrie pour vouloir élever des discussions qui lui auraient été funestes. Le jour de l'Annonciation, en 1389, il vint trouver Dmitri, avec lequel il conclut un nouveau traité qui affermissait l'ordre de succession déjà établi par le traité de 1364. Il y était dit : « Moi, Vladimir, je vous respecterai, Dmitri, comme mon père, et vous, Vassili Dmitriévitch, comme mon frère aîné. » Dmitri ne survécut que quelques mois à ce traité, aussi avantageux pour sa famille que pour la Russie. Étant mort le 19 mai 1389, son fils aîné, Vassili II, lui succéda sans difficulté. Comme la Russie n'était pas encore en mesure de braver les Tar-

tares, il envoya à la grande horde, et le khan députa un ambassadeur qui, le 15 août 1389, mit la couronne ducale sur la tête du jeune prince. La cérémonie se fit à Vladimir, où l'on conservait la couronne. Depuis elle se fit à Moscou. Quelque temps après, Vassili épousa la princesse Sophie, fille de Vitold, grand-duc de Lithuanie. Selon une ancienne chronique russe, Vassili, après s'être enfui de la horde, serait tombé entre les mains de Vitold, qui ne l'aurait relâché qu'à condition que le jeune prince épouserait une de ses filles. Cette chronique donne des louanges à la franchise de Vassili, qui, étant devenu grand-duc, n'avait point oublié une promesse qu'alors il lui était si facile de violer. L'histoire a fait justice de ce conte, qui, bien que répété par Lévesque, est en contradiction avec les faits les plus authentiques. Ce fut Jagellon, et non Vitold, qui favorisa la fuite de Vassili. En 1388, lorsque celui-ci échappa aux Tartares, Vitold était en exil. Mais lorsqu'il accorda sa fille au prince russe, il était devenu assez puissant pour que la Russie désirât son alliance : cette alliance devenait d'autant plus importante, que Vassili entreprit, en 1392, un voyage à la grande horde. Il y fut reçu, non plus comme un tributaire, mais comme un allié dont l'amitié pouvait être utile. Toktamisch, alors en guerre avec Tamerlan, se disposant à marcher contre son fier ennemi, accorda à Vassili deux principautés qui avaient été détachées du grand-duché pour en former des apanages. Vassili, de retour à Moscou, après une absence de trois mois, réunit au grand-duché les principautés de Nyni-Novogorod et de Souzdal. Boris, qui avait inutilement sollicité le

de pouvoir conserver ce bel , mourut deux ans après en privé. Rien ne prouve que it abrégé les jours de son endant que ce prince était réunir à la couronne les qu'elle avait perdus , il ap-Tamerlan, après avoir vain-misch , s'avavançait sur Mos-ur tirer vengeance des se-e les grands-ducs avaient son ennemi. La terreur fut en Russie : enfin on apprit prise que le fier Tamerlan , nze jours d'hésitation , s'é-à - coup (26 août 1395) rs le sud , pour marcher sur ous les ans, la Russie célèbre, ète solennelle, sa délivrance ise. A peine se vit-elle en u'un autre danger vint la Vitold s'étant emparé de , la Lithuanie ayant agran-ites d'une manière si inquié-assili se rendit , en 1396 , e ville pour y visiter son . Dans cette entrevue , on frontières des deux états. told possédait le gouverne-rel , ceux de Kalouga et de artie ; maître de Rjew et ouki , il s'étendait depuis jusqu'à la Gallicie et la Mol-n côté; de l'autre jusqu'aux l'Oka , de la Soula et du tandis que Vassili , relégué froides contrées du nord , s limites de la Lithuanie isqu'à trente lieues de Mos-; cette même entrevue, Vi-uit à Vassili , qui s'était fait ner par son métropolitain , gion grecque serait protégée contrées soumises à la Li-En 1398 , Vassili s'empara orod , sans doute après certé avec Vitold , qui, peu

après, demanda à son gendre des troupes pour l'expédition qu'il méditait contre les Tartares. Au lieu de secours , Vassili lui envoya son épouse, qui n'eut point de peine à lui faire comprendre que la Russie n'était pas en mesure de prendre une part ostensible à ses hostilités contre les Tartares. La campagne de 1399 fut désastreuse pour Vitold ; et il fut entièrement défait (Voy. VITOLD). En 1406 , des différends s'élevèrent entre le gendre et le beau-père , qui , d'un ton menaçant , demanda des explications. Vassili , contre l'avis de ses boyards , députa à la grande horde , pour solliciter des secours contre Vitold , qu'il appelait l'ennemi commun des Russes et des Tartares. Le khan envoya des troupes , qui ne firent que commettre des excès dans leur marche , sans rendre aucun service à la Russie. Vitold et Vassili se rencontrèrent aux environs de Tula , n'étant séparés que par la Krapivna. Vassili redoutait les événements ; il fit des ouvertures amicales qui furent suivies d'un armistice. En 1409 , la Russie se vit menacée par un danger bien plus grand. Édigée , le compagnon d'armes et le lieutenant de Tamerlan , s'avavançait sur Moscou avec une armée formidable. Vassili avait des agents à la grande horde ; mais ils le servaient si mal que l'ennemi arriva presque aux portes de la capitale avant que l'on sût qu'il était en marche. Vassili , effrayé , s'enfuit à Kostroma avec sa femme et ses enfants , laissant à Vladimir-le-Brave le soin de défendre la capitale. Le 1^{er} déc. , Édigée se présenta devant Moscou , et ses Tartares se répandirent dans les provinces voisines pour les ravager. « Les Russes , disent les annalistes du temps , ressemblaient à

un troupeau de brebis abandonnées à la fureur du loup. Les habitants des villes et des campagnes tombaient à genoux aux pieds des Tartares, qui se faisaient un horrible plaisir de les percer de leurs flèches ou de les mutiler. Les plus vigoureux étaient réservés pour l'esclavage, tandis que les autres, dépoillés de leurs vêtements, périssaient dans leur sang au milieu des neiges. On liait les prisonniers et on les menait à la chaîne comme des chiens. Un seul Tartare suffisait pour conduire quarante de ces infortunés. Le duc de Twer avait promis aux Tartares des machines et de l'artillerie pour faire le siège de Moscou; il vit ensuite avec douleur qu'il allait servir d'instrument pour la ruine de sa patrie, et retourna à Twer, sous prétexte de maladie. Cependant Édigée espérait pouvoir soumettre Moscou par la famine; mais ayant reçu des nouvelles inquiétantes de la horde, il fit connaître à Vladimir qu'il se retirerait, si on voulait lui donner une somme d'argent. Le prince russe, qui ne savait pas ce qui se passait au dehors, offrit trois mille roubles, qui, à son grand étonnement, furent acceptés; et le 21 décembre les Tartares commencèrent leur retraite. Vassili rentra dans Moscou, et bientôt il perdit le brave lieutenant qui avait plus d'une fois sauvé la capitale et l'empire. Après la retraite des Tartares, la peste et la famine ravagèrent la Russie avec une extrême fureur. Vassili mourut au milieu de la désolation générale, le 27 février 1425, à l'âge de cinquante-trois ans; il en avait régné trente-six. Deux ans avant sa mort, il avait envoyé à Smolensk la grande-duchesse Sophie, avec son testament, dans lequel il mettait sous la protec-

tion de Vitold son épouse et son fils unique, Vassili III, qui n'était alors âgé que de huit ans. Sophie conjura instamment son père de vouloir bien reconnaître le jeune prince pour grand-duc, après la mort de Vassili, et de le protéger en cette qualité contre ses oncles; ce que Vitold promit avec les serments les plus solennels. Ces assurances donnèrent quelques consolations à Vassili dans ses derniers moments. La faiblesse de son caractère avait entraîné l'empire dans des guerres qu'il avait mal soutenues. Ses ministres, ses favoris et surtout son trésorier abusèrent de sa bonté naturelle. Il avait entretenu des relations amicales avec les empereurs de Constantinople. En 1398, il envoya à l'empereur Manuel, alors résident dans sa capitale, de puissants secours en argent; et, en 1414, il donna sa fille Anne à Jean Paléologue, fils de l'empereur Manuel; cette princesse mourut quelques années après de la peste. Vassili fit faire, par un religieux du mont Athos, la première horloge à sonnerie qui eût paru en Russie; elle coûta cent cinquante roubles, et fut placée dans le Kremlin, où le peuple la vénait comme une production miraculeuse. Vassili étant le protecteur des provinces situées le long de la Dwina leur avait donné un code qui adoucit un peu la férocité des anciennes lois.

G—r.

VASSILI III (ВАСИЛИЙ ТРЕТИЙ). fils du précédent, n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père le 27 février 1425. Pendant son règne, la Russie fut le théâtre de guerres désastreuses, et elle tomba dans un grand avilissement. La peste et la famine exercèrent des

ffreux, que l'on re-
 ponne comme la plus
 l'histoire de Russie.
 e de Vassili, ayant
 reconnaître, les deux
 dirent à la grande hor-
 irent leurs prétentions
 le khan des Tartares.
 onnu pour *grand prin-*
 'établir sa suprématie,
 n ancien usage asiatique,
 à mener le cheval de
 la bride; ce que Vassili
 spect pour son oncle.
 a cette décision, et en
 oits du plus fort. Vas-
 défait, Youri s'empara
 prit le titre de grand-
 mort mit fin à ses pro-
 ; et son fils aîné tomba
 is de Vassili, qui lui
 s yeux, cruauté dont
 is d'exemple en Russie
 le deux siècles. Vassili
 Moscou, reprit le titre
 et acquitta exactement
 etares le tribut que son
 ssé de payer. En 1440,
 tropolitain de Kiow,
 à Moscou, et ayant
 e de l'union qui avait
 au concile de Florence,
 grecque et l'Église la-
 fermé, par ordre de
 s un monastère, d'où il
 retourner à Rome. Le
 à Constantinople pour
 ntre ce qui s'était fait à
 ais son envoyé n'arriva
 la capitale de l'empire
 i tomba bientôt après
 des Musulmans. Depuis
 l y eut scission déclarée
 russe. Jonas, reconnu
 che de Moscou, se mit à
 glise grecque schismati-
 métropolitain de Kiow,

disciple d'Isidore, reconnu comme
 métropolitain de la Russie méridio-
 nale, admit le concile de Florence,
 et resta uni à l'Église latine. La mé-
 tropole de Kiow comprenait alors
 les diocèses de Briansk, de Smo-
 lensk, de Przymysle, de Tourow, de
 Luck, de Polotsk, de Kulm et de
 Halitz. En 1446, les Tartares de
 Kazan ayant fait une irruption en
 Russie, Vassili, qui était allé au-de-
 vant d'eux pour les repousser, fut
 défait et tomba dans leurs mains.
 Les barbares lui ôtèrent les croix
 d'or qu'il portait au cou, et les en-
 voyèrent à la mère et à l'épouse de
 ce malheureux prince, pour attester
 la victoire qu'ils venaient de rempor-
 ter. La terreur se répandit dans tou-
 te la Russie : cet empire avait sou-
 vent vu ses souverains obligés de
 fuir ; mais il n'avait pas encore eu
 à déplorer leur captivité. Cependant
 la division régnant parmi les Tar-
 tares, Vassili, mis en liberté, rentra
 bientôt dans sa capitale. Mais un
 malheur plus terrible l'attendait. Les
 fils d'Youri, ses cousins, ayant pris
 Moscou par trahison, l'arrêtèrent
 et lui crevèrent les yeux. Cette action
 atroce souleva tellement les habi-
 tants de Moscou, que ces indignes
 parents furent obligés de s'enfuir ;
 Vassili fut rappelé par le vœu una-
 nime de ses sujets. Après avoir as-
 socié au gouvernement son fils aîné
 Iwan, il mourut le 17 mars 1461,
 et il eut pour successeur Iwan III.

G—Y.

VASSILI IV (IWANOWITCH),
 fils d'Iwan III, et de la grande-du-
 chesse Sophie, nièce de Constantin
 Paléologue (*V. SOPHIE*, au Supplé-
 ment), naquit en 1478, et tomba
 jeune encore dans la disgrâce de son
 père, qui le déshérita. Quelques
 courtisans, lui ayant persuadé que

le grand-duc avait dessein de choisir pour son successeur Dmitri (1), son petit-fils, proposèrent à Vassili de faire périr ce jeune prince ; mais Iwan informé de cette conjuration en fit arrêter les auteurs, qui furent punis de mort. Vassili et sa mère furent gardés à vue, et Iwan mit la couronne sur la tête de son petit-fils. Cependant le père malheureux paraissait troublé, inquiet : ses préventions se dissipèrent, il rendit toute sa tendresse à Vassili, et le nomma grand-prince de Novogorod et de Pleskow. En 1502, Dmitri étant lui-même tombé en disgrâce, le titre de grand-prince lui fut ôté : Iwan proclama son fils Vassili grand-duc, et héritier du trône. Voulant lui donner une épouse, il renouvela l'ancien usage des rois de Perse. On fit venir des jeunes personnes des différentes provinces. Parmi quinze cents prétendantes que l'on réunit à la cour, Iwan choisit pour sa bru Solomonie, fille d'un officier obscur, Tartare d'origine. Après la mort de ce prince, arrivée le 17 octobre 1505, Vassili fit enfermer Dmitri, son neveu, qui mourut en 1509, succombant au chagrin et aux rigueurs de la prison. Vassili IV montra pour l'autocratie autant de zèle qu'Iwan son père : moins dur, moins sévère, mais également ferme, inflexible, il suivit les mêmes principes dans ses relations politiques et dans l'administration intérieure. Il ne fut point heureux dans la première guerre qu'il entreprit. Voulant punir le khan de Kazan, il envoya contre lui le prince Dmitri, son frère, qui, après avoir

obtenu de grands avantages et avoir poursuivi l'ennemi jusque sous les murs de Kazan, se laissa surprendre et fut battu complètement. Alexandre, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, étant mort en 1506, Vassili conçut le projet assez bizarre de se faire nommer son successeur ; et, dans ce dessein, il envoya un ambassadeur à sa sœur Hélène, veuve du prince défunt, pour lui représenter qu'elle immortaliserait son nom si, en persuadant aux grands des deux états de l'élire roi et grand-duc, elle parvenait à réunir sur la même tête les couronnes de Lithuanie, de Pologne et de Russie. « La différence de religion, disait-il, ne doit faire aucun obstacle ; je m'engagerai par serment à protéger la foi catholique. » Il écrivit dans ce sens aux membres les plus influents de la Lithuanie. Mais Hélène se hâta de lui répondre que Sigismond ayant été, du vivant même d'Alexandre, élu son successeur, il était impossible de lui ravir ses droits. Vassili persista néanmoins dans son projet ; et il se mit en guerre contre la Pologne. On ruina, on saccagea les provinces limitrophes, sans aucun résultat important ; et la paix ne se rétablit qu'en 1509. Pendant plus de six siècles, la ville de Pleskow avait joui de sa propre constitution, laquelle, quoique démocratique, admettait des patriciens qui, appelés *enfants-poussadnicks*, occupaient les premières places dans l'administration. Par l'activité de son commerce, Pleskow avait acquis de grandes richesses ; ses habitants, beaucoup plus civilisés que les Russes, connaissaient les arts et les lettres ; placés sous la protection des grands-ducs, ils avaient lutté, souvent avec gloire, contre la puissance des cheva-

(1) Iwan III avait eu de sa première épouse un fils qui mourut laissant pour héritier de ses droits son fils Dmitri ; celui-ci était âgé de 17 ans, lorsqu'il fut couronné par son grand-père.

teutoniques. Vassili, ayant fait la paix avec Sigismond, marcha contre Iwan, et s'occupa pendant quatre ans à détruire toutes les institutions de cette ville, pour mettre à leur tête sa puissance autocratique. Trois familles patriciennes furent données aux boyards russes, et autant de familles russes furent envoyées à Iwan pour y jouir des biens des Russes. La guerre ayant de nouveau éclaté entre Vassili et Sigismond, les Russes s'emparèrent de Smolensk (1514), qui depuis cent dix ans était la domination de la Lithuanie. Le 2 août 1514, Vassili y fit son entrée solennelle; le 28 octobre suivant, les Polonais, commandés par le prince Constantin Ostrowski, s'en venant dans les plaines d'Orscha, les Russes furent complètement vaincus : huit boyards, trente-sept gentilshommes tombèrent entre les mains du vainqueur, avec les bagages, les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, fut presque entièrement détruite. Malgré cette victoire, qui devait être décisive pour la campagne, Ostrowski ne put reprendre Smolensk; il fut obligé de lever le siège d'Orscha (18 oct. 1517). L'empereur Maximilien (2) envoya le baron Herberstein à Moscou pour négocier la paix entre Vassili et Sigismond. On se sépara sans rien conclure. Comme Vassili entretenait des relations amicales avec la Porte Ottomane, le pape Léon X lui fit représenter qu'étant fils d'une princesse turque, Constantinople était son royaume légitime; que les lois d'une monarchie politique lui ordonnaient de

faire la paix avec les princes chrétiens, et qu'en s'unissant avec eux contre les Turcs, il pourrait élever la Russie au plus haut degré de puissance; que par la prise de Constantinople, l'Église grecque se trouvant sans chef, le métropolitain russe pourrait, s'il se rapprochait de l'Église romaine, être élevé à la dignité de patriarche. Vassili donna une réponse évasive; et ces ouvertures n'eurent alors point de suite. Cependant un ennemi terrible menaçait la Russie. Les Tartares de la Tauride et de Kazan s'étaient jetés sur les provinces orientales de l'empire, et le 29 juillet 1521, après avoir tout dévasté sur leur passage, ils étaient arrivés sous les murs de Moscou. Vassili, craignant pour sa capitale, signa un traité ignominieux. Cette invasion fut l'événement le plus malheureux de son règne. Les Barbares entraînent avec eux une multitude innombrable d'habitants, qui furent vendus aux marchés de Caffa et d'Astrakhan. Dès que ce désastre eut cessé, Vassili, convoitant les principautés de Rézan et de Séwerski, qui depuis plusieurs siècles appartenaient comme apanages à des princes de la maison régnante, fit arrêter et mourir en prison ceux qui les possédaient (1523). Il avait aussi formé le projet de s'emparer de Kazan, dont le khan, prince tartare, était son tributaire. Mais s'étant laissé surprendre, son armée fut battue et forcée de se retirer. Depuis vingt ans, ce prince vivait heureux avec Solomonie, que son père lui avait donnée pour épouse; mais elle était stérile. Les flatteurs lui conseillèrent de la faire entrer dans un couvent, et de contracter une autre union. La grande-duchesse se refusant à toute pro-

On conserve, dit-on, dans les archives de Vienne, une lettre de Maximilien adressée à Vassili, dans laquelle il lui donne le titre d'Empereur. (Iwan IV.)

position, on employa la violence, et Vassili épousa la princesse Hélène Gliniski (1526). Ce choix déplut à la nation russe, qui méprisait les Gliniski, transfuges venus de la Lithuanie, après avoir trahi leur prince. Ces sentiments s'adoucirent, quand Hélène eut donné au grand-duc deux princes, dont l'aîné fut Iwan IV, surnommé *le Cruel*. Vassili eut avec les puissances étrangères des relations beaucoup plus fréquentes que ses prédécesseurs. Un voyageur génois, le capitaine Paolo, vivement recommandé par le pape Léon X, vint lui proposer d'établir une route marchande pour communiquer avec l'Indostan, par le Volga, la mer Caspienne et l'Indus. Il représenta que les Portugais s'étant exclusivement emparés du commerce avec l'Inde, ils fixaient arbitrairement le prix des épiceries et des aromates; que les Russes pourraient facilement leur enlever ce commerce; qu'il ne demandait que la permission de reconnaître les rivières qui se jettent dans le Volga, et de descendre le fleuve jusqu'à Astrakhan; ce qui fut refusé. Clément VII envoya dans ce temps-là à Moscou un légat pour proposer la guerre contre les Turcs et la réunion des deux églises. Sans s'expliquer, Vassili le fit accompagner à Rome par Dmitri Gerasim, célèbre diplomate, qui y fut reçu avec la plus haute distinction (3). Sous la médiation du pape et de Charles-Quint, Vassili et Sigismond conclurent une trêve, n'ayant pu s'entendre sur les conditions d'une

(3) On trouve un document très-remarquable dans les archives de l'église patriarcale de Venise, relativement à ces négociations; c'est une lettre que l'empereur Charles-Quint écrivit en latin, le 13 sept. 1551, au pape Jules III, afin que le pontife fit tous ses efforts pour rapprocher les églises grecque et latine.

paix stable. Vassili étant tombé dangereusement malade, demanda l'habit religieux. Le métropolitain y consentit; mais les princes et les courtisans s'y opposèrent, et une vive contestation s'éleva dans la chambre même du malade. Le métropolitain l'emporta sur les princes, qui voulurent lui arracher la robe; Vassili reçut la tonsure, le nom religieux de Warlaam; et lorsqu'on l'eut revêtu de l'habit de religion, il expira le 21 novembre 1533. Ce prince a beaucoup agrandi l'empire russe; mais on ne peut justifier les moyens qu'il employa. Il fut sévère jusqu'à l'excès. Le secrétaire Dolmalow ayant, sous prétexte de pauvreté, refusé l'ambassade près de l'empereur Maximilien, on fit fouiller dans sa maison, et comme on y trouva trois mille roubles, il fut mis à mort. Beaucoup d'autres victimes furent immolées d'une manière aussi barbare par les ordres de Vassili IV. Dès les premiers jours de son règne, ce prince, visitant le trésor que son père lui avait laissé, aperçut des livres grecs entassés négligemment; il voulut aussitôt les mettre en ordre et les faire traduire, mais ne trouvant à Moscou personne qui fût en état de faire ce travail, il écrivit au patriarche de Constantinople, qui lui envoya Maxime, religieux du Mont-Athos. Né en Grèce, Maxime avait fait ses études à Paris et à Florence; il connaissait les langues anciennes et vivantes. Arrivé à Moscou, il visita la bibliothèque de Vassili, et dit au prince, dans les transports de sa joie: « Que vous êtes heureux, seigneur? A présent vous cherchez en vain dans la Grèce une bibliothèque qui renfermât un pareil trésor! » Après avoir dressé son catalogue, Maxime traduisit l'expli-

cation du Psautier en ancienne langue slavone, qui est encore aujourd'hui la langue liturgique. Alors il demanda avec instance la permission de retourner dans son monastère; Vassili la lui refusa, et tous les jours il voulait s'entretenir quelques moments avec Maxime, qu'il retint ainsi à Moscou pendant neuf ans, l'occupant à traduire et à composer. On conservait ses ouvrages, au nombre de cent trente-quatre, dans la bibliothèque de la Trinité. Il profitait de l'accès qu'il avait près du prince pour intercéder en faveur des malheureux, et plusieurs grâces lui furent accordées. Cette faveur déplut au clergé russe, qui chercha à le noircir dans l'esprit de Vassili, en représentant qu'il désapprouvait hautement le divorce du prince et son second mariage. On trouva facilement des juges tels qu'on les voulait, et Maxime fut relégué dans une maison religieuse de Twer, pour y être gardé comme criminel d'état. Un étranger, devant qui l'on vantait les richesses de Vassili, dit : « Est-il étonnant qu'il soit riche ? Il ne donne rien ni à ses troupes ni à ses ambassadeurs, et même il enlève à ceux-ci ce qu'ils reçoivent des souverains auxquels ils sont envoyés. » Ainsi, le prince Yaroslawsky, à son retour d'Espagne, fut obligé de déposer au trésor les chaînes d'or, les étoffes précieuses et les vases d'argent que l'empereur et l'archiduc lui avaient donnés. Cependant personne ne se plaignait; on disait : « *Le grand prince prend, le grand prince rendra.* » G—Y.

VASSILI V (IWANOWITCH SCHOUISKI), descendait de Vladimir-le-Grand. Ses ancêtres, princes de Sourdal, ayant été dépossédés par Vassili II, se tinrent pendant quel-

que temps éloignés de la cour; y étant revenus, ils eurent, comme princes de la maison régnante, une grande influence dans l'administration pendant la minorité d'Iwan IV : Vassili et Jean Schouiski s'emparèrent de la régence, et plus tard Pierre Schouiski fut un des premiers généraux du czar. Par sa sagesse et sa valeur, il contribua efficacement à la soumission de Pleskow, de Novogorod et de la Lixonie. Au commencement du dix-septième siècle, la Russie tomba dans l'opprobre et l'abjection, la grande dynastie étant éteinte. Féodor II avait été renversé par un aventurier, appelé *le faux Dmitri*. (Voyez DÉMÉTRIUS, XI, 46). Vassili Schouiski, ne pouvant supporter que le trône des czars fût occupé par un étranger de basse extraction, résolut de l'en précipiter. Dans la nuit du 17 mai 1606, ayant rassemblé ses parents, ses amis, il leur parla avec tant de force, qu'ils coururent aux armes, sonnèrent le tocsin, et réunirent les habitants en criant : *Mort à l'imposteur Dmitri*. Vassili marcha à leur tête vers le palais, tenant l'épée d'une main et la croix de l'autre. Les portes sont enfoncées, Dmitri se cache dans les appartements les plus reculés; mais on le découvre, on se saisit de lui; la populace le perce de coups et brûle son corps, après l'avoir exposé pendant trois jours. L'imposteur avait épousé une Polonaise de haute naissance, qu'un corps de troupes de sa nation avait accompagnée à Moscou : Vassili réussit à se soumettre ces soldats étrangers. Son parti le conduisit sur la place publique, et le nomma czar par acclamation. Il ne fallait plus que la cérémonie du couronnement; afin de la rendre plus facile, Vassili déposa

le patriarche de Moscou, et en nomma un autre, qui s'empressa de mettre la couronne sur la tête du prince : par là Vassili prévint les grands de l'empire, qui avaient formé le projet d'indiquer une élection, afin de conserver à la noblesse le droit qu'elle avait de donner la couronne, à l'extinction de la famille régnante ; mais il ne put empêcher les suites du mécontentement, qui devint général. La révolte commença en Ukraine. Un esclave fugitif, appelé Bolotnikow, s'étant mis à la tête d'un rassemblement, s'empara de Rézan, de Tula, de Kolomna, et s'avança jusque près de Moscou. Vassili avait heureusement reçu un corps de troupes venu de Smolensk, et Bolotnikow fut battu avec grande perte. Pendant que Vassili se réjouissait d'avoir terminé cette première révolte, il s'en élevait une nouvelle parmi les Cosaques, qui mirent à leur tête un autre esclave appelé Pierre, lequel prétendait être fils du czar Féodor. Un esprit d'aveuglement et de vertige semblait s'être emparé de la nation russe. On ajouta foi à une fable mal-adroitement inventée par des barbares. Les habitants, attirés par l'espoir du pillage, venaient en foule trouver Pierre, dont les droits furent reconnus par les deux princes Schakowski et Téliatewski, qui l'aiderent à prendre Tula et Kaluga. Vassili attaqua les rebelles. Après une première bataille dans laquelle Téliatewski resta sur la place, il s'avança contre Tula. Ayant pris de force cette ville où les chefs des révoltés s'étaient enfermés, il les fit périr dans les supplices (1). Bientôt se montra

(1) Les soldats entrèrent au service de Vassili. Les Mahométans, qui étaient en grand nombre,

un troisième aventurier, sorti de Starodoub, sur les frontières de la Pologne, qui prétendait aussi être ce prince Dmitri, fils d'Iwan II, et mort en 1591, sous le nom duquel avait déjà paru un premier imposteur renversé depuis un an. Le second Dmitri, fortifié par les partisans qui lui arrivaient de toutes parts, surtout de la Lithuanie, s'avança jusqu'à Orel, où il passa l'hiver de 1607 à 1608. Ayant battu le prince Kourakin, il s'avança jusqu'à Touchino, à deux lieues de Moscou. Des généraux polonais, entre autres l'Hetman des cosaques Broginski, et le célèbre Sapieha vinrent donner de l'éclat à son parti, auquel ils rendirent des services importants. Les villes effrayées se hâtaient, par leur soumission, de prévenir de plus grands malheurs. Vassili avait heureusement étouffé une conspiration formée dans Moscou même. Mais la capitale, désolée par une famine affreuse, devenait son plus terrible ennemi, lorsqu'il apprit qu'un corps de troupes suédoises s'avançait à son secours. Aussitôt que les premiers mécontentements s'étaient manifestés, il avait envoyé son neveu, le prince Michel Schouiski, en Suède, près de Charles IX, qui, moyennant un subside convenu, lui accorda un corps de cinq mille hommes sous les ordres du comte Jacques de La Gardie. Ce général, qui devait exécuter les opérations indiquées par

prêtèrent serment de la manière suivante : On suspendait sur leurs têtes des sabres nus, et après leur avoir lu le serment, on leur donnait à la pointe d'un couteau un morceau de pain avec du sel ; ils juraient, et ajoutaient : « Si je ne suis fidèle-
 » ment le grand prince Vassili Schouiski ainsi
 » que je l'ai promis, que le pain et le sel du cœur
 » me servent de poison et que ma tête soit détachée
 » de mon corps par le glaive de feu du Très-Haut
 » qui est suspendu sur ma tête. » On trouve encore dans les archives de la couronne ce serment, dont Pierre-le-Grand a abrégé le formulaire.

le prince Michel, se dirigea sur Pleskow. Twer et un grand nombre de villes envoyèrent au prince leur soumission. D'un autre côté, le colonel Bobowski ayant amené de la Pologne de nouveaux secours à Dmitri, l'imposteur reprit courage, et on en vint aux mains. Deux batailles sanglantes, gagnées par Vassili, ne relevèrent que faiblement ses espérances. Sigismond, roi de Pologne, crut devoir, en 1609, profiter des circonstances pour déclarer la guerre à la Russie; les généraux qui servaient dans les troupes de Dmitri tâchèrent de les gagner à la Pologne, en leur représentant que le seul parti raisonnable qui leur restât était de s'emparer de l'imposteur, de le livrer à Sigismond et de demander à ce prince son fils Vladislas pour grand-duc. Dmitri, qui fut instruit de ce qui se passait, quitta secrètement son camp et se retira à Kaluga. La dissension se mit parmi ses troupes; une partie vint à Moscou demander grace. Les Suédois étaient entrés dans la capitale, et elle était sauvée; mais il fallait aller au secours de Smolensk, que les Polonais assiégeaient. Vassili y envoya un corps de troupes sous les ordres du prince Dmitri son frère. La Gardie, qui devait se concerter avec celui-ci pour délivrer la place, se jeta sur Novogorod et Ladoga, d'où il retourna en Suède. Jelkowski s'était avancé jusqu'aux environs de Moscou, à la tête d'un corps de troupes polonaises, et fomentait le mécontentement dans la capitale. Au mois de juin 1610, les habitants se soulevèrent: Vassili, son épouse, les princes Dmitri et Iwan ses frères, arrêtés et enfermés d'abord dans des monastères, furent peu après livrés entre les mains de Jelkowski, qui les

fit conduire au camp du roi Sigismond. De là ils furent transportés à Varsovie, où ils moururent en captivité. G—Y.

VASSOR (MICHEL LE). Voy. LEVASSOR.

VASSOULT (JEAN-BAPTISTE), naquit à Bagnolet près Paris, vers l'an 1667. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt chargé d'enseigner la grammaire et les lettres aux pages du roi, emploi qu'il exerça pendant près de cinquante ans. Estimé de Louis XIV, il devint aumônier et confesseur de Madame la dauphine, et fut nommé prédicateur de la maison de ce monarque. Il avait fait une étude particulière des auteurs sacrés, et surtout de Tertullien, dont il affectionnait beaucoup les ouvrages. Il fit paraître, en 1714, la Traduction suivante: *Apologétique de Tertullien, ou Défense des premiers Chrétiens contre les calomnies des Gentils, avec des notes pour l'éclaircissement des faits et des matières*, Paris, magnifique édition in-4°, ornée d'un beau portrait de Louis XIV. Ce prince avait accepté la dédicace de cet ouvrage, dont il fut fait, en 1715, une seconde édition in-12. Les notes sont savantes et nombreuses. A la fin du volume se trouve la Lettre de Pline le Jeune, gouverneur des provinces de Pont et de Bithynie, à Trajan, pour le consulter sur la conduite à tenir envers les Chrétiens de son gouvernement, et la Réponse de l'empereur à cette Lettre. Cette même Traduction est précédée d'une préface, dans laquelle Vassoult donne une liste de tous les apologistes du christianisme, dans ces temps de persécution; et ils sont en grand nombre. Tous défendent cette cause sacrée avec le mé-

son zèle, le même courage et avec plus ou moins de succès; mais Vassoult, après un soigneux examen de ces écrits, met l'Apologétique bien au-dessus de tout ce qui a été fait sur le même sujet. Vassoult laissa entrevoir que son projet était de traduire tous les ouvrages de Tertullien. Il avait même déjà traduit de ce Père (1) une autre *Apologétique* ou *Remontrance*, adressée à Scapula, proconsul d'Afrique, pour l'engager à faire cesser la persécution contre les Chrétiens, et de plus l'*Exhortation au martyr*, les *Traité de la Patience*, de la *Pénitence*, de la *Prière*, des *Spectacles*, de l'*Ajustement des femmes*, etc. Pour achever le tout, et corriger, autant que cela était nécessaire, ce qui était déjà fait, il attendait la publication d'une édition des Œuvres de Tertullien, à laquelle on travaillait, et qui devait être plus exacte que celles qu'on avait eues jusqu'alors. On ne sait s'il a continué son travail, ni même ce que sont devenues les traductions des divers Traités dont il vient d'être fait mention, quoiqu'on soit bien assuré qu'il y avait mis la dernière main; c'est une perte qu'on doit regretter. Vassoult a encore donné les *Psaumes de David*, en forme de prières, un vol. in-12, imprimé chez Columbat, et dont il y a eu, chez le même,

(1) Malgré les erreurs dans lesquelles peut être tombé Tertullien, on ne saurait guère refuser ce titre à l'auteur de tant d'écrits sublimes en faveur de la religion, et à l'un de ses plus doctes et plus zélés défenseurs. Vassoult semble ne pas croire aux torts qu'on lui impute, et il oppose à ces imputations « les témoignages qu'ont rendus à cet homme célèbre, les pères de l'Église et les auteurs ecclésiastiques qui en font mention; ceux qui ont le plus approché de son temps, comme ceux qui en sont le plus éloignés. Il n'y a guère que cent ans, ajouta-t-il, que l'hérésie a commencé d'en parler autrement, et c'est elle en quelque façon qui a donné le ton à ceux des catholiques qui n'en ont point parlé avec plus de respect et peut-être avec encore moins d'équité. » (*Préface de l'Apologétique*).

une seconde édition qui porte la date de 1733. Il préparait un *Dictionnaire* pour l'intelligence des ouvrages de Tertullien, lequel devait contenir les mots inusités employés par cet auteur, et que souvent il a forgés. Ce laborieux écrivain mourut chez le curé de Viroflay, dans le parc de Versailles, le 6 janv. 1745.

L—r.

VASTHI (*qui boit*), reine de Perse, femme d'Assuérus, qui régna depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces. La troisième année de son règne, ce prince donna un grand festin à tous les officiers de son empire, et à tous les Satrapes, dans les appartements et dans les jardins de son palais, où il déploya toute la magnificence d'un puissant souverain, et tout le faste de l'Orient. La reine Vasthi, de son côté, traitait avec la même somptuosité, dans l'intérieur de son harem, les principales femmes du royaume et de la ville de Suse. Le septième jour, le roi étant plus gai qu'à l'ordinaire, et dans la chaleur du vin, ordonna à ses eunuques d'amener la reine Vasthi, avec le diadème sur la tête, et toute nue, suivant le chaldéen, pour faire admirer sa rare beauté à tous ses peuples, et aux premiers personnages de sa cour (1). Vasthi refusa d'obéir, et ne voulut point se donner en spectacle, au mépris des coutumes orientales qui ne permettent pas que les femmes se montrent en public. Assuérus en fut extrêmement irrité, et consulta son conseil sur ce qu'il avait à faire. Un de ses conseillers lui fit entendre que Vasthi, n'ayant pas seulement offensé le roi, mais encore tous les

(1) *Ut ostenderet pulchritudinem ejus; erat pulchra valde.*

es et tous les grands, et que aple de la reine pouvant inspi- toutes les femmes la désobéis- leurs maris, il conve- u'il fût rendu un édit, selon la s Mèdes et des Perses, portant reine Vasthi ne se présenterait devant le roi, et que sa cou- serait donnée à une autre qui t plus digne. Le conseil fut , et Vasthi répudiée. Le grec que le lendemain le roi ne se nt plus de la manière dont vait agi, et dont il l'avait con- ée. L'hébreu, au contraire, dit se souvint de Vasthi, et de ce e avait souffert. Quoi qu'il en Esther ne tarda pas à occuper ace de cette princesse, et à décorée du diadème. (*Voy. za*). Quelques écrivains ont ndu que Vasthi était la sœur uérés, mais ce n'est pas emblable; d'autres ont pré- qu'elle était *Athossa*, fille yrus, qui avait épousé d'a- Cambyse, son frère, puis le : qui voulut se faire passer pour dis, et qui épousa enfin Da- fils d'Hystaspe. Cette opinion core moins vraisemblable que emière. Nous ne nous arrêterons résoudre les difficultés que pré- le livre d'Esther dans quelques es ses détails; elles se trouvent es, en grande partie, dans les es *Aman*, *Assuérus*, *Ar- cès*, etc.

L—B—E.

ATABLE ou VATEBLÉ (François), né à Gamache, village ecèse d'Amiens, fut d'abord curé amet dans le Valois, puis profes- l'hébreu à Paris, lorsque François onda le collège royal, et il mou- obé de Bellozane. Le grand nom a conservé jusqu'à nos jours ndé sur son érudition immense,

bien digérée, et d'une communica- tion facile; sur le talent qu'il eut pour enseigner, et sur le concours d'au- diteurs que sa réputation attirait à ses leçons. Il professait d'abondance; beaucoup de juifs même venaient l'entendre et admiraient son sa- voir: du reste, il a peu écrit. On a dit que ses écoliers ayant re- cueilli ses *notes* sur l'Ancien-Testa- ment, Robert Estienne les imprima en 1545, dans son édition de la Nou- velle Bible latine de Léon de Juda: mais comme ces *notes* sont pleines de lambeaux pris de Galéon, de Munster, de Fagius et d'autres protestants français et allemands, copiés quelquefois mot pour mot, il est probable que Robert Estienne, qui avait de grandes liaisons avec les réformés de Zurich, emprunta d'eux ces *notes*, aussi bien que la version: il ne se servit du nom de Vatable que pour ne pas se rendre odieux aux docteurs de Paris qui ne l'aimaient pas. Quoi qu'il en soit, elles furent condamnées par la faculté de théolo- gie de Paris. Estienne, retiré à Genève, les défendit avec emportement, et les rendit encore plus calvinistes en les réimprimant. Les docteurs de Salamanque, moins scrupuleux que ceux de Paris, les firent réparaître avec approbation, toutefois après les avoir retouchées et corrigées en plusieurs endroits. Nicolas Henri, professeur d'hébreu au collège royal, en a donné la dernière édition, 1729-45, 2 vol. in-fol. Elles sont littérales, critiques, claires et d'u- ne grande utilité pour l'intelligence de l'écriture. Vatable fut le restaura- teur de l'étude de la langue hébraïque en France. La Bible qu'on appelle de Vatable contient la version Vul- gate et celle de Léon de Juda. Vata- ble n'était pas moins savant dans le

grec que dans l'hébreu. Il avait traduit les traités d'Aristote intitulés : *Parva naturalia*, qu'on trouve dans l'édition de Duval. Il fut persécuté par les docteurs de Sorbonne de la faction de Béda. Les Protestants voulurent l'attirer à leur parti ; mais il vécut en bon ecclésiastique, et mourut, le 16 mars 1547, plein d'attachement pour la religion catholique qu'il n'avait jamais cessé de pratiquer (*Voy.* Clément MAROT).

T—D.

VATACE (JEAN DUCAS, dit BATAZÉTÈS ou), empereur de Nicée, était natif de Didymotiche en Thrace, et descendait de cette illustre famille des Ducas, qui, dans le onzième siècle, avait occupé le trône de Constantinople. Non moins digne du trône que ses aïeux, le jeune Vatace fit, dès son adolescence, briller le germe des grandes qualités qu'il devait posséder un jour : intrépidité à toute épreuve, activité dévorante, sagesse, bonté, prudence, haine irréconciliable pour les ennemis de la Grèce. Cette réunion de traits héroïques fixa sur lui de bonne heure les yeux de tous les Grecs ; et Théodore Lascaris, à qui, pendant les guerres qu'il avait eues à soutenir, soit contre les Turcs ou les Bulgares, soit contre les Français, maîtres de Constantinople, il avait rendu les services les plus éminents, paya la dette de la reconnaissance en le nommant son gendre, et quelque temps après, son successeur. Ainsi Vatace prit les rênes du gouvernement à la mort de son beau-père, en 1222. Lui-même avait alors vingt-neuf ans. Cependant Lascaris n'était point mort sans postérité. De trois fils qu'il avait eus, restait encore un jeune prince à peine âgé de huit ans. Théodore, moins sensible à la voix de la nature qu'à

celle de la patrie, avait écarté ce faible enfant d'un trône encore mal affermi. De plus, il avait laissé deux frères, Alexis et Isaac, qui revendiquèrent la couronne impériale, et prétendirent qu'au défaut de leur neveu, c'était à eux qu'elle devait retourner. Incapables de soutenir cette chimère contre un prince protégé à-la-fois par ses qualités personnelles et par l'estime universelle, ils se retirèrent de la cour de Bithynie, et allèrent à celle de Constantinople, agir contre lui l'imprudent Robert de Courtenay. Celui-ci ne songea plus qu'à la guerre, et, pour la commencer, envoya demander au pape des hommes, du blé et de l'argent. La guerre n'effrayait nullement Vatace. Élevé dans les camps, ennemi de tout ennemi des Grecs, il gémissait de voir l'empire d'Orient démoli pièce à pièce par des barbares. Quatre monarchies impériales, Constantinople, Thessalonique, Nicée, Trébizonde, se disputaient le territoire étroit laissé par les Seljoucides et les Huns aux descendants des Romains. Dans son indignation, il n'aspirait qu'à rayer de la liste des empires ces principautés éphémères, et attendait avec impatience l'instant de courir aux armes, lorsque la flotte latine, grossie des troupes levées dans l'Occident, cingla vers Lampsaque. Une grande bataille s'engagea près de Pémanin. Vatace triompha, et ses troupes font un horrible carnage, un immense butin. Alexis et Isaac se laissent prendre, et ont les yeux crevés. Eschise, Lantienne, Cariozos, la Troade, l'île de Mitylène sont soumises successivement ; la Thrace même est envahie. Andrinople appelle les Grecs, et reçoit avec ivresse Isès Protostrator et Camitzès, lieutenants de Vatace. En

fin on marche sur Constantinople, ou l'assiége, on la prenait peut-être, si l'arrivée inattendue de Théodore Comnène, empereur de Thessalonique, n'eût opéré une diversion (1225). Les phalanges peu nombreuses que Vatace a transportées sur les rives de la Chersonèse, alors sans vivres et sans argent, ne peuvent point garder leurs conquêtes. Il faut abandonner Andrinople même, reprendre la mer, et attendre des circonstances plus favorables. Cependant Robert, qui a deux ennemis sur les bras, et qui n'a pas même assez de forces pour résister à un seul, implore la paix de Vatace, et signe un traité ignominieux, par lequel il confère à l'empereur de Nicée la possession de tout ce qu'il a conquis avant la bataille de Pémanin, et de toutes les villes au midi de Lampsaque. Tandis que la guerre continue en Europe, que Robert expire à la fleur de l'âge, et que Jean de Brienne le remplace, que le jeune Comnène va perdre la liberté, la couronne et la vie en Bulgarie, Vatace s'applique à rendre heureux ses sujets d'Asie, favorise les développements de l'agriculture, fait fleurir le commerce, forme des alliances avec les princes orientaux, afin de fondre sans rien craindre sur des voisins en qui il ne voit que des usurpateurs. De petites expéditions entretiennent le courage et l'ardeur de ses soldats. Tantôt ils se jettent sur le territoire de Trébizonde, tantôt ils pillent les villages, et dévastent les plaines du sulthar de Roum; tantôt enfin ils attaquent Rhodes, dont vient de s'emparer Léon Gabales. Tout-à-coup (1233), pendant qu'il est au siège de cette île, les Latins, infidèles au traité de paix, apparaissent sur les côtes de la Troade et de la Bithynie, et vien-

nent attaquer Lampsaque. En vain Vatace se hâte d'arriver; il ne peut empêcher que la ville ne soit prise en sa présence. En vain il détache du parti de son adversaire le roi de Bulgarie, Asan, et fait alliance avec lui; après quelques avantages remportés sur les rives de la Propontide, il voit sa flotte et celle des Bulgares anéanties deux fois de suite (en 1236 et 1237), devant Constantinople, qu'il ose assiéger. Bientôt, cédant aux instances perpétuelles d'Anne de Hongrie, sa femme, nièce de Baudouin, Asan abandonne l'empereur de Nicée, et vient, avec les ennemis, l'assiéger dans Tzurulum; puis il change encore de parti, et revient se joindre aux soldats de Vatace. Frédéric, empereur d'Allemagne, ennemi secret des Français, ébloui d'ailleurs par les promesses magnifiques des deux princes confédérés, forma une alliance avec eux, et les servit utilement, en s'opposant à l'arrivée des secours que Jean de Béthune amenait à l'empereur de Constantinople. Pressé de toutes parts et réduit, en quelque sorte, à la possession de sa capitale, ce prince fut forcé par le besoin d'engager aux Vénitiens la couronne d'épines pour treize mille cent trente-quatre pépres (4 septembre 1238). Il se rendit même à Rome, et de là à la cour de France, afin d'y solliciter des secours. Il rassembla environ six mille hommes, parvint à détacher l'empereur de l'alliance de son ennemi, et ayant obtenu la permission de traverser l'Allemagne avec ses troupes, arriva dans ses états vers la fin de l'an 1239. Le roi de Hongrie, Béla, lui fournit aussi quelques secours. Asan, toujours inconstant, sépara de nouveau sa cause de celle de Vatace. Enfin les Scythes Comanes, qui, de-

puis trois ans, remplissaient de ravages et de meurtres la Macédoine et la Thrace, se joignirent aux Français. Vatace avait levé le siège de Constantinople. Il eut bientôt la douleur de se voir enlever Tzurullum défendu par Jean Pétraliphe Charthophilax, général dont l'héroïsme ne put préserver la ville (1240). Hors d'état de tenir dans l'Europe, Vatace se jeta sur l'Asie, et y enleva Nicomédie, Charax, Dacébize, Nicotiate, qui appartenaient encore aux Français. Ils ne possédaient plus, sur cette côte, que le fort d'Asquilli; et Vatace se préparait à le réduire, quand la flotte ennemie arriva, et le vainquit complètement. Il consentit alors une trêve de deux ans (1241); mais la mort d'Ionas, chef des Scythes Comanes et allié aussi fidèle qu'intrepide des Français de Constantinople, lui inspira subitement de nouveaux projets de conquête. Jean Comnène venait, grâce aux intrigues de Théodore, son père, d'être couronné empereur de Thessalonique. Vatace l'attira auprès de lui, dans une ville maritime d'Asie, sous un prétexte frivole; et s'étant emparé de sa personne, il envahit la Macédoine, où il fit la guerre avec des succès variés, mais cependant avec avantage. Un traité, par lequel il fut convenu que Jean quitterait les insignes de l'empire et le titre d'empereur pour celui de despote, et ne posséderait ses états qu'en faisant hommage au prince de Nicée, fut le résultat de cette guerre, qui dura deux ans (1241-42). Vatace se hâta de repasser dans ses états, pour empêcher que le sulthan d'Iconium, Gaiath-Eddyn II, fit alliance avec Baudouin; n'étant pas arrivé à temps pour prévenir cette union, il parvint

du moins à la faire rompre, et eut, à Tripoli, sur le Méandre, avec ce prince voluptueux, une entrevue dans laquelle ils jurèrent une paix éternelle. Ces nouvelles irritèrent au plus haut degré les partisans de la dynastie française; mais tandis qu'ils tenaient des conciles, et s'appelaient mutuellement aux armes, Vatace, croyant que l'occasion était venue de reconquérir l'Europe, enleva le despote de Thessalonique, Démétrius (1246), se jeta sur la Hongrie, dont le roi était mineur, et prit la plus grande partie des villes de cette contrée. De là il marcha sur les possessions françaises, et s'empara de nouveau de la ville de Tzurullum (1247). Les années suivantes se passèrent en conférences avec les envoyés du pape, pour la réunion des deux Églises, sans que cependant l'empereur négligeât les soins extérieurs. Il déclara la guerre à Michel Comnène, prince de Bérée et allié de Baudouin; et il venaît de conquérir les villes de Déavoli et Castori, quand il fut attaqué, à son retour en Asie, d'une épilepsie, qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Il se fit conduire à Smyrne, et de là à Nymphée, où il mourut le 30 octobre 1255, âgé de soixante-deux ans, et dans la trente-troisième année de son règne. Ce prince avait de grandes qualités. Il était intrépide, affable, juste, libéral avec discernement, et, ce qui est encore plus rare, économe malgré ses libéralités. Théodore Lascaris, son fils, s'étant un jour présenté à ses yeux avec des vêtements magnifiques: « Quels services, lui dit l'empereur, avez-vous rendus aux Grecs pour dissiper leurs biens par un vain étalage de luxe? Ignorez-vous que ces vêtements d'or et de soie sont leur sang et leur

substance ? Si vous voulez savoir quand il est permis d'en faire usage, apprenez que ce n'est qu'en présence des ambassadeurs étrangers, devant qui il est nécessaire de faire éclater la majesté de l'empire et la force de la nation à laquelle vous commandez. »

P—OT.

VATER (CHRÉTIEN), né, à Jüterbock, en 1651, fut nommé, en 1690, professeur de médecine à Wittenberg, où il mourut le 6 octobre 1732. On a de lui : I. *De morbis classiarorum et navigantium*, Wittenberg, 1715, in-4°. II. *Semiotica medica*, Francfort, 1721, in-4°. III. *Institutiones medicæ*, Wittenberg, 1722, in-4°. IV. *Physica experimentalis systematica*, Wittenberg, 1734, in-4°. — VATER (ABRAHAM), fils du précédent, né à Wittenberg le 9 décembre 1684, fut, en 1710, nommé à la première chaire de médecine à l'université de Wittenberg. Afin de joindre l'expérience à ses connaissances théoriques, il visita l'Allemagne, la Hollande, les Pays-Bas et l'Angleterre, d'où il revint en Hollande, pour entendre de nouveau les leçons d'anatomie du célèbre Ruysch. A son retour à Wittenberg, il quitta la chaire de médecine pour prendre celle de botanique et d'anatomie, que, sur ses prières instantes, le roi Frédéric-Auguste II dota avec une magnificence royale. Il se forma lui-même un cabinet d'anatomie, qu'il enrichissait tous les jours par de nouvelles découvertes. On prétend que l'artifice admirable de ses injections et ses préparations anatomiques l'ont placé sur la même ligne que Ruysch, son maître, dont il a su transcrire les méthodes en Allemagne. Il est le premier qui ait intro-

duction de la petite-vérole, pratique contre laquelle on avait alors les plus forts préjugés. Il mourut le 18 novembre 1751. Ses ouvrages les plus remarquables sont : I. *De viis absconditis pulmonum, quibus aer respirando receptus in sanguinem penetrat, necnon de vasorum secretiorum structura mechanica et de fibrillarum nervearum in cerebro principis*, Wittenberg, 1708, in-4°. II. *De succi nervi secretionem mechanica*, Marbourg, 1711, in-4°. III. *De methodo nova transplantandi variolas per insitionem*, Wittenberg, 1720, in-4°. IV. *De utero gravido physiologicè et pathologicè considerato*, Wittenberg, 1725, in-4°. V. *De observationibus rarissimis calculorum in corpore humano generationem illustrantibus*, Wittenberg, 1726, in-4°. VI. *De efficaciam admirandam chin-chinæ ad gangrænam sistendam in Angliâ*. VII. *De olei olivarum efficaciam contra morsum canis rabiosi, experimento Dresdæ factò adstructâ*, Wittenberg, 1736, in-4°. VIII. *Musæum anatomicum proprium*, Helmstadt, 1750, in-4°, avec figures. C'est une description du cabinet anatomique de l'auteur. On y voit qu'il avait découvert un nouveau conduit pour la salive et un nouveau siège de la bile. IX. *Physiologia medica, seu de actionibus corporis humani sani doctrina mathematica*, Wittenberg, 1751, in-4°.

VATER

des savants
siècle,
bourg
profes
17
tal

occuper la chaire de théologie à Kœnigsberg. En 1820, ses travaux littéraires le rappelèrent à Halle, où il occupa de nouveau la chaire des langues orientales. Il est mort dans ces dernières fonctions, le 18 mars 1826. Les ouvrages nombreux qu'il a publiés attestent les connaissances profondes qu'il avait acquises sur l'histoire des peuples anciens et modernes. Nous citerons les principaux : I. *Animadversiones et lectiones ad Aristotelis libros tres rhetoricorum*, Leipzig, 1794, in-8°. Dans la préface, l'auteur indique les différentes éditions qui ont été publiées de la Rhétorique d'Aristote, les interprètes qui l'ont commentée, les variantes, qu'il compare entre elles; d'où il passe à l'explication du texte. II. *Livre de lecture, en langues arabe, syriaque et chaldéenne, avec des morceaux arabes, jusqu'à présent inédits, un Vocabulaire et des indications grammaticales*, Leipzig, 1802, in-8°. Les pièces arabes inédites, publiées dans la seconde partie, sont relatives à la géographie, à l'histoire, à l'art oratoire et à la poésie, et suivies d'un Catalogue où l'on trouve les principaux ouvrages publiés sur cette langue. III. *Manuel de grammaires hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe, à l'usage de ceux qui commencent à apprendre ces langues*, Leipzig, 1802, in-8°. IV. *Tableaux synchronistiques de l'histoire ecclésiastique, depuis l'origine du christianisme jusqu'aux temps modernes* (en allemand), Halle, 1803, in-fol. Cet ouvrage se répandit rapidement dans les universités protestantes d'Allemagne. L'auteur en a publié, en 1825, une quatrième édition. V. *Grammaire générale, avec comparaison des langues anciennes et*

modernes, ouvrage spécialement destiné aux élèves des classes supérieures (en allemand), Halle, 1805, in-8°. VI. *Grammaire de la langue hébraïque, premier cours, pour les commençants*, Leipzig, 1807, in-8°. L'auteur avait déjà fait paraître deux grammaires hébraïques, l'une en 1799, et l'autre en 1801. VII. *Archives générales d'ethnographie et de la science linguistique, avec gravures* (all.), 1808, in-8°. Les objets traités dans cet ouvrage sont : langue des peuples, formes extérieures, caractères, mœurs, habitudes, nourriture, habillement, demeure, forme de gouvernement, degré de civilisation. M. de Humboldt et d'autres savants ont concouru à la publication de cet ouvrage. VIII. *Grammaire pratique de la langue russe, avec une introduction à l'histoire de cette langue et à celle de ses grammaires* (all.), Leipzig, 1808, in-8°. L'auteur a mis à la fin de l'ouvrage des tableaux qui présentent les différentes formes de la langue russe. IX. *Population de l'Amérique, mise en rapport avec les peuples de l'ancien continent qui ont passé dans le Nouveau-Monde pour l'habiter* (all.), Leipzig, 1810, in-8°. L'ouvrage est dédié à M. Al. de Humboldt, à qui l'auteur reconnaît devoir des matériaux précieux. Il y expose les différentes opinions que les savants ont émises sur la population de l'Amérique; les caractères physiques qui distinguent les Américains; leurs anciens monuments et leurs dialectes qu'il compare avec ceux qui sont en usage dans l'Asie, dans les îles du Sud, en Afrique et en Europe. D'après ces données, Vater indique les peuples de l'ancien continent qui ont pu passer dans le Nouveau-Monde pour l'ha-

et en augmenter la population. *inguarum totius orbis index beticus, quarum grammaticæ, 1, collectiones vocabulorum rentur, patria significatur, his-adumbratur; ou Littérature ammaires, lexicques et recueils pris dans toutes les langues terre, selon leur ordre alphabe, avec un court aperçu de patrie, des changements qu'elnt éprouvés, et des rapports les ont entre elles*, Berlin, 1777, in-8°. Le titre et l'exposé his-rie de chaque langue sont donnés in et en allemand. A l'exposé nte l'indication des grammaires tionnaires à consulter pour cha-angue. XI. *Mithridates, ou uissance générale des langues le Pater dans près de cinq cents tes, idiomes ou dialectes*, 1^{er}. par J. Chr. Adelung; les trois ers par Vater, Berlin, 1806 7, in-8°. Adelung étant mort avoir terminé le premier vo-, qui comprend les langues de -, on jeta les yeux sur Vater, compléter ce grand ouvrage. le second volume, ce savant a é les langues anciennes de l'Eu-: le cantabre ou basque; le cel-celto-germanique ou cimbre, main, le gréco-latin, le slave, rmano-slave, le romano-slave alaque, le tchoude ou finnois, ngues mixtes, comme le hon-et l'albanais. Le troisième vo-comprend les langues de l'Afri-et de l'Amérique. Pour cette ère-partie, Vater a fait usage Grammaires, Dictionnaires et res matériaux que M. Alex. de oldt lui avait communiqués. uatrième volume du Mithrida-ontient des additions et des ctions. XII. *Analectes de la*

connaissance des langues, avec un tableau représentant les langues des Indes orientales (all.), Leip-zig, 1820, in-8°. Dans cet ouvrage, on remarquera, entre autres choses, ce que l'auteur rapporte sur la lan-gue chinoise et sur le dialecte sa-moïède. Il y examine un manuscrit qui se trouve à Königsberg, et qui contient l'oraison dominicale en vingt-cinq dialectes. XIII. *Langue des anciens habitants de la Prusse, ce qu'il nous en reste, grammaire et dictionnaire* (all.), Brunswick, 1821, in-8°. Cet ouvrage est d'au-tant plus important, que tout y était à faire, et pour ainsi dire à créer. Il fallait étudier la langue des peuples qui, établis sur les côtes de la mer Baltique, sur les deux rives du Nié-men, s'étaient répandus dans le duché de Prusse, dans la Courlande et la Lithuanie; il fallait recueillir les ves-tiges de leurs idiomes, en étudier les formes, et avec ces matériaux composer une Grammaire et un Dic-tionnaire de l'ancienne langue, appe-lée *prusso-lithuanienne*. Les princi-pales sources où Vater a puisé sont les catéchismes et les livres liturgi-ques publiés en cet idiome dans les commencements de la réformation. Les premiers Catéchismes prusso-lithuaniens parurent en 1545, 1547 et 1561. En 1579, on publia, dans la même langue, les Évangiles et les Épîtres pour les dimanches et fêtes de l'année, avec la Passion tirée des quatre évangélistes. En 1660, le prince de Radziwil fit publier à Londres la première Bible qui ait pa-ru en prusso-lithuanien. Ces livres liturgiques ont servi de base au tra-vail de Vater. Le prusso-lithuanien diffère essentiellement du polonais, du russe et des autres langues slaves; cependant il ne s'est point conservé

pur, les révolutions politiques, les guerres et les changements de domination y ayant introduit un mélange plus ou moins sensible de russe, de polonais et d'allemand. Il faut lire, sur l'ouvrage de Vater, le rapport que le savant Linde en a présenté à l'académie des sciences de Varsovie, séance du 26 octobre 1821. XIV. *Tableaux où l'on compare les langues primitives de l'Europe avec celles du sud-ouest de l'Asie; sur la langue des Thraces; Grammaire albanaise; Grammaire géorgienne ou grecsiniche, et Grammaire galloise (allemand)*, Halle, 1822, in-8°. XV. *Lettre au conseiller Planck, sur les preuves que l'histoire fournit pour établir la divinité du christianisme (allemand)*, Halle, 1822, in-8°. Dans cet écrit théologique, l'auteur se montre ce qu'il paraît avoir été, c'est-à-dire protestant-déiste. Cette lettre lui attira, de la part de ses coreligionnaires, des critiques auxquelles il n'a pas répondu. XVI. *Histoire universelle et chronologique de l'Église chrétienne, depuis le commencement de la réformation jusqu'à nos jours (allemand)*, Brunswick, 1823, in-8°. D'après ses divisions, l'auteur traite les objets suivants : Réformation jusqu'en 1555; Église catholique et grecque; les Jésuites; Église protestante jusqu'à la paix de Westphalie; Église catholique jusqu'en 1713; Église protestante jusqu'à la même époque; Église catholique et grecque jusqu'à nos jours; Église protestante, depuis l'influence que la philosophie de Wolf a exercée sur elle jusqu'à nos jours. Il termine en parlant de la réunion de l'Église protestante avec la communion réformée. XVII. *Novum-Testamentum, textum græcum Gries-*

*bacchii, Knappii, denuò recognovit, delectu varietatis lectionum testimonis confirmatarum, annotatione cum critica tum exegetica et indicibus, historico et geographico, vocum græcarum infrequentiorum et subsidiorum criticorum exegeticorumque instruxit J. S. Vater, Halle, 1824, in-8°. Ce Nouveau-Testament grec plaît par l'élégance de ses formes et la commodité du format. L'éditeur a choisi des caractères grecs et latins de manière à renfermer dans un seul volume le texte sacré, avec des notes grammaticales et exégétiques ou explicatives du texte. Ces dernières notes ont été vivement censurées par les hommes religieux. On a reproché à Vater d'avoir gardé le silence sur les miracles de Jésus-Christ; de ne s'être point expliqué sur la divinité et la toute-puissance de notre Sauveur, et d'avoir cherché à tenir un certain milieu entre le déisme et la foi chrétienne. Un journal littéraire de sa communion, ayant relevé l'insuffisance de ses notes, impute à Vater d'avoir fait, en publiant ce Nouveau-Testament grec, une spéculation mercantile indigne de son nom et de sa gloire littéraire. L'auteur a repoussé ces accusations dans les journaux; et, par ses dernières dispositions, il a affecté les revenus provenant de cette publication, ainsi que d'autres fonds, à l'entretien de jeunes étudiants peu favorisés de la fortune. XVIII. *Grammaire de la langue serbienne, par Wuk Stephanowitsch (1), traduite en allemand**

(1) La langue serbienne, qui est parlée par quatre millions d'individus, méritait bien que Vater s'occupât d'elle. Wuk, auteur de la Grammaire que notre savant a traduite, était, sous le nom de Casimir George, secrétaire du sénat serbien; il connaît

Observations sur les chants des Serviens, Berlin, 1819. XIX. *Archives pour le l'Église*, Halle, 1824, 26. Ce journal paraissait. Vater a conservé jus- derniers moments toute é. Quelques mois avant il publia : XX. *Jour- les ministres de la pa- zélique*, dernier numéro vol., Halle, 1826, in-8°. s savants l'aidaient dans de ce journal. Pen- ée littéraire de 1825 à 'était engagé à expliquer, ité de Halle, les Actes et l'Apocalypse; il don- me temps trois cours l'un- ode à suivre dans l'étude ogie, le second sur la bi- de cette science, et le ur les études grammaticae- res pour expliquer le Nou- ment. G—Y.

VATER (P.), fougueux dé- : l'un des plus vils parti- ar, naquit, selon l'hypo- is probable, à Rome mé- 654 à l'an 660 de la fon- à 96 av. J.-C.). Sa nais- des plus obscures, ainsi vent et les reproches fré- licéron à ce sujet, et l'ab- et *agnomen* (1), appen- éristique du nom d'un no-

un idiome national. Il a publié à 7 et 1818, un Dictionnaire servien, la même langue, une traduction du nent, qui a paru depuis peu à Pé-

pu à Rome tous ceux qui apparte- illes patriciennes ou du moins aux iques portaient trois noms. Ainsi ait *M. Furius Camillus*; Cicéron, ero, etc. Le second de ces mots est u de famille, et portait seul chez les e de *nomen*. Celui qui précède était e celui qui suit *agnomen*. C'était maisons illustres de se diviser en remarquables pour que chacune

ble romain. Spectateur des guerres civiles de Sylla et de Marius, et des spoliations, des meurtres, des troubles de toute espèce qui les signa- rent, Vatinius s'habitua de bonne heure à mépriser les lois, les dieux et la morale, et se promit de parvenir aux honneurs, n'importe par quelle voie. On ne pouvait prétendre aux charges publiques avant l'âge de trente ans accomplis. L'ambitieux plébéien passa presque tout le temps qui devait s'écouler jusqu'à cette époque au milieu d'orgies hon- teuses, de débauches infâmes, et s'acquitta une sorte d'illustration parmi les jeunes fanfarons de libertinage dont Rome était remplie. Il paraît qu'il s'amusait souvent à faire la cuisine (2): goût ignoble, qui dans la suite ne trouva que trop d'imitateurs parmi les Romains les plus illustres! singularité inexplicable chez ces maîtres du monde, qui auraient rougi d'être proclamés les émules des Phidias ou des Apelle, et qui disputaient des couronnes à un baladin et à un cuisinier! Ces bizarres plaisanteries allèrent plus loin encore; et, s'il faut en croire Cicéron, quelquefois il volait les passants dans la rue. Quoi qu'il en soit, tout en s'a-

portait un nom particulier. De là les *agnomina*. De sorte que le nom distinguait les familles, le *surnom* la branche de cette famille, et les *prénoms* tous les individus de cette branche. Quel- quefois le même homme portait deux et jus- qu'à trois *agnomina*, ce qui indiquait des sub- divisions dans la branche. Ainsi l'on disait *P. Cornelius Scipio Africanus*, *P. Cornelius Scipio Emilianus Africulus Numantinus*.

(2) C'est du moins ce que semblent indiquer ces mots de Cicéron (*in P. n. 32*): *« Hunc in morem ignorabas? Nunquam opulenti videris? Nunquam puer aut adolescent inter coquos fueris? »* Quelques-uns cependant pensent que Vatinius avait exercé le métier de cuisinier pour vivre; mais alors le mot *coquus* serait peut-être plus dans notre goût que dans celui de Cicéron. De plus il est à croire qu'ayant à lui reprocher non-seulement la bassesse de sa naissance, mais la domesticité, il y revien- drait plus souvent; et cependant voilà le seul en- droit dans lequel il fasse allusion aux talents cul-inaires de Vatinius.

bandonnant aux plus grands désordres, il eut l'art ou le bonheur de se distinguer à la guerre par quelques traits de bravoure, et de se rendre agréable dans Rome à quelques personnages capables de jouer un rôle, mais vicieux, turbulents et appelant de tous leurs vœux une révolution. Tels étaient entre autres, Clodius, Gabinus, Pison, et, à la tête de tous, César. Par leur influence, il fut nommé questeur l'année même du consulat de Cicéron (691 de Rome, avant J.-C. 63). Envoyé à Puteoli (Pouzzoles), pour s'opposer à la sortie de l'or et de l'argent, il fit main-basse sur tout le numéraire qu'il put atteindre, multiplia les visites domiciliaires, confisqua illégalement les marchandises, vendit pour des sommes énormes, et à son profit, le droit d'exporter. Sa tyrannie alla au point qu'on leva la main sur lui en plein *Forum*, et que des plaintes au nom de la ville furent adressées au consul. Mais la conspiration de Catilina occupait trop sérieusement le sénat et le peuple pour que l'on songeât à sévir contre un obscur concussionnaire. Loin d'être puni, il fut envoyé en Espagne, où il lui fut encore plus loisible de piller et d'amonceler des trésors. Revenu à Rome, Vatinius fut nommé tribun du peuple, l'an 695 (avant J.-C. 59). Dévoué à tous les caprices de César, à qui il était redevable de sa nomination, et qui avait été élu consul la même année, il le servit de tout son pouvoir. C'est lui qui, lorsque le collègue de César, l'inflexible et probe Bibulus, s'opposait à la réception de la loi agraire, le fit saisir, malgré l'opposition des neuf autres tribuns du peuple, et conduire en prison; violence qui intimida ce magistrat au point que, rendu à la liberté,

il se renferma chez lui abandonnant à César l'administration de la république (3). Un homme se laisse prendre dans le sénat, et prétend qu'il est là avec un poignard pour tuer Pompée: « Par qui a-t-il été aposté? » s'écrie Vatinius; et il l'interroge, il lui fait dénoncer comme instigateurs du crime les hommes les plus illustres: le peuple applaudit à cette comédie, et, dans sa crédulité, il vomit des injures contre les optimates qui veulent assassiner leur chef, et exalte l'impartialité du tribun. Vingt lois nouvelles passent, mais au mépris de toutes celles qui règlent les formes de la législation: tantôt il brave le *veto* de ses collègues, tantôt il rit des auspices défavorables qui doivent faire remettre l'assemblée; et, chose étonnante, si les contradictions pouvaient étonner de la part d'un pareil ambitieux, il brigue le titre d'augure. Mais, sur ce point, César l'abandonne à ses ressources; et d'ailleurs les patriciens seuls nomment à l'augurat. L'année suivante, il se fait adjuer par le peuple le titre de lieutenant de César dans les Gaules, et part aussitôt sans attendre que le sénat ratifie par un *sénatus-consulte* le plebiscite qui vient d'être rendu. Mais à peine César l'a-t-il rejoint dans la province, qu'on l'accuse au tribunal du préteur Mummius. Aussi adroit et aussi hypocrite qu'il a été audacieux et turbulent, il rentre à Rome et comparait, quoiqu'une loi défende d'agir contre le magistrat en fonctions, et permette de reculer le procès jusqu'à sa sortie de charge; mais en vain il a cru que

(3) C'est à cette occasion que les mauvais plaisants de Rome, au lieu de la formule: « Sous le consulat de César et de Bibulus » (*Cæsare, Bibulo cons.*), disaient: « Sous le consulat de Jules et de César (*Julio, Cæsare cons.*) ».

te déférence en imposerait ; ne n'est dupe, et on est sur le le le condamner. Il implore urs des tribuns, mesure en ans exemple, et aussi inusitée gale, car l'énorme puissance tribuns n'avait jamais été à interrompre le cours de la . L'infatigable agitateur du , Clodius, alors tribun, ré- à cet appel. Une troupe de naires armés le suit ; et tous hassent le préteur de son tri-, renversent les bancs des juges, t les urnes destinées à rece- s suffrages : à peine les accusa- peuvent-ils sauver leur vie. L'an tinus brigue la préture concurrent avec Caton ; et tel est l'a- ment de la multitude, que d'ail- Pompée dirige en secret, qu'il éfère à son concurrent. Accusé, ie temps après l'expiration de rge, il trouve encore un appui Pompée, toujours ami et tou- dupe de César ; et Cicéron, son ni juré, le défend et le fait absou- En 48, il se rend dans l'Italie lionale, afin de lever des trou- pour César, qui a franchi le on, pris Rome, usurpé la dic- e, et qui marche à Pharsale ; mais nbe malade à Brindes. Pendant nps, les petites armées de son cteur sont battues dans l'Illyrie, tavius, lieutenant de Pompée, aître de toute la province. A nouvelle, Vatinius rassemble nes forces, passe l'Adriatique, ever le siège d'Épidaure, rem- : la victoire navale de Tau- malgré l'infériorité du nom- t de ses bâtiments ; et entrant inqueur dans le port d'où Oc- s est sorti (47 avant J.-C.) nd la province entière à Cor- us, lieutenant de César. Ce

succès décisif lui valut le consulat pendant les derniers jours de l'année. César, qui avait pour système de reconnaître tous les services, ne fût-ce que par des récompenses honorifiques, le nomma consul, conjointement avec Fulvius Calenus, vers la fin de décembre. La courte durée de ce consulat devint pour Cicéron la matière d'interminables plaisanteries : « Je voulais aller vous rendre visite, dit-il, dans votre consulat ; mais la nuit m'a pris en chemin (4). » Il fut ensuite envoyé dans l'Illyrie, avec trois légions, pour la contenir, ce qui ne fut pas difficile tant que le dictateur exista ; mais après sa mort, et dès qu'il s'agit sérieusement d'une guerre entre les triumvirs et les républicains, les habitants commencèrent à remuer ; les soldats hésitèrent eux-mêmes sur le parti qu'ils devaient prendre, et sur ces entrefaites (44 avant J.-C.), Brutus ayant paru sous les murs de Dyrrachium, tous passèrent de son côté. Deux ans après, Vatinius obtint le triomphe. Ainsi cet homme universellement méprisé parcourut la carrière des honneurs avec plus d'éclat et de succès que n'en eurent ni Caton, ni Brutus, triste preuve que la liberté n'était plus qu'un rêve. Vatinius était sans foi et sans respect pour la religion. Brutal et grossier, il s'emportait jusqu'à frapper sa mère ; et César lui-même, au rapport de Cicéron, ne voyait en lui qu'un instrument vil, mais utile, de

(4) Cicéron avait ainsi raillé jusqu'à satiété Caninius Rebilus, nommé consul par César, le 31 décembre (45 avant J.-C.), à une heure, et dont le pouvoir devait expirer à minuit. « Hâtons-nous, dit-il, de lui rendre visite de peur qu'avant notre arrivée il ne soit sorti de charge. » — « Quelque jour on demandera sous quels consuls Caninius a été consul. » — « Jamais magistrat ne fut plus vigilant que Rebilus ; il n'a pas fermé l'œil de tout son consulat. »

ses entreprises criminelles pour arriver à la toute-puissance. Au reste on ne peut nier qu'il eût quelques talents militaires. Tribun du peuple, il prétendit aussi à quelques succès dans l'art oratoire : s'il réussit, c'est ce qu'il est impossible de dire ; nous savons seulement que Cicéron, grand amateur de jeux de mots, faisant allusion à son style et à un goître qu'il avait au cou, le qualifie d'orateur boursofflé.

P—OT.

VATRY (RENÉ), littérateur, fils d'un marchand de Reims, naquit en cette ville le 21 oct. 1697. Après avoir commencé ses études sous la direction d'un oncle, prêtre, il les termina au collège de sa ville natale, et, se destinant à l'état ecclésiastique, entra au séminaire des *Trente-Trois* à Paris. Suivant l'exemple de quelques-uns de ses condisciples, il employa les loisirs que lui laissait la théologie à la lecture des meilleurs auteurs grecs et latins. Jaloux de se faire un nom dans les lettres, il se contenta d'un canonicat de Saint-Étienne-des-Grès, qui lui donnait à peine le nécessaire, afin de pouvoir disposer d'une plus grande partie de son temps. Son assiduité à l'étude l'ayant fait connaître, l'Académie des inscriptions se l'associa en 1727 ; et il fut nommé, l'année suivante, procureur, puis principal du collège de Reims à Paris. Il devint, en 1739, l'un des rédacteurs du *Journal des savants*. La chaire de littérature grecque au collège de France était restée vacante depuis la mort de Jean Boivin, par des motifs d'économie (*V. les Mémoires de Goujet*, 1, 616). L'abbé Vatry se chargea de la remplir gratuitement, et en prit possession au mois de novembre 1742. Peu de temps après, il fut pourvu de la pla-

ce d'inspecteur du même collège ; et il exerça ce double emploi avec beaucoup de distinction et d'exactitude. Encouragé par le suffrage de ses amis, il préparait divers ouvrages importants, quand il fut frappé, en 1754, d'une violente attaque d'apoplexie. Les secours de l'art prolongèrent son existence et ses douleurs pendant seize ans ; mais il ne recouvra jamais ses facultés intellectuelles, et mourut le 16 décembre 1769, à l'âge de soixante-treize ans. Outre l'analyse de quelques-uns de ses Mémoires, le *Recueil* de l'Académie des inscriptions contient, de l'abbé Vatry, les Dissertations suivantes : *Dissertation* où l'on examine s'il est nécessaire qu'une tragédie soit en cinq actes, VIII, 188 ; il conclut qu'une tragédie peut avoir quelque acte de plus ou de moins si le sujet le demande ; — *Dissertation* où l'on traite des avantages que la tragédie ancienne retirait de ses chœurs, *ibid.*, 199 ; — sur la récitation des tragédies anciennes, *ibid.*, 211 ; — *Discours* sur la fable épique, IX, 228 ; — *Réponse* à un Mémoire (*V. de LA BARRE*) où l'on examine s'il est nécessaire que la fable du poème épique ait rapport à une vérité morale, *ibid.*, 291 ; — *Recherches* sur les ouvrages d'Isocrate que nous n'avons plus, XIII, 162 ; — sur la vie et les ouvrages d'Eschine l'orateur, XIV, 94 ; — sur l'origine et les progrès de la tragédie, XV, 255 ; XIX, 219 ; — sur l'origine et les progrès de la comédie grecque, XVI, 389 ; — sur l'origine de la famille Julia, *ibid.*, 412 ; — *Discours* sur la fable de l'Énéide, XIX, 345 ; — *Observations* sur la vieille comédie, XXI, 145. *Voy. l'Éloge* de Vatry, par Le Beau, dans le tome XXXVIII du même *Recueil*.

VATTEL (EMMERICH DE), célèbre publiciste, naquit à Couret dans la principauté de Neuchâtel, en 1714. Fils d'un ministre protestant, après avoir fait à Bâle et à Genève ses humanités et sa philosophie, il s'adonna plus particulièrement à cette dernière science. Ayant médité les ouvrages de Leibnitz et de Wolf, il donna au public sa Défense du système du premier : ce travail annonce une certaine connaissance des parties les plus abstraites de la métaphysique, et l'on y trouve, outre le développement des principes du philosophe allemand, la discussion des objections de ceux qui ne les admettaient pas, et un Traité de la liberté de l'homme. C'est ainsi qu'en cultivant la science la plus propre à exercer les facultés de l'entendement, Vattel cherchait à se mettre en état de remplir des fonctions du premier ordre dans la société. Né sujet du roi de Prusse, il se rendit à Berlin, en 1741, pour offrir ses services à Frédéric II, qui venait de monter sur le trône ; et s'y lia avec Jordan, membre de l'académie. Il desirait un emploi qui l'appelât à la conduite des affaires politiques ; mais il n'y en avait point de vacant, et sa fortune ne lui permettait pas d'attendre. On lui fit espérer plus de succès à la cour de Dresde ; il y passa, en 1743, et l'accueil qu'il y reçut du comte de Bruhl acheva de fixer son choix. Des affaires particulières le rappellèrent dans sa patrie : mais il retourna à Dresde, en 1746. Auguste III lui accorda le titre de conseiller d'ambassade, avec une pension, et l'envoya ensuite à Berne, en qualité de son ministre auprès de cette république. Cet emploi ne l'obligeant pas à

une résidence continue, il passait une partie de l'année au sein de sa famille ; et ce fut là que, consacrant aux lettres le loisir que lui laissaient les affaires, il publia aussi des *Mélanges de littérature, de morale et de politique ; des Loisirs philosophiques et la Poliergie* ; mais il s'occupa surtout du grand ouvrage dont il avait formé le plan depuis long-temps, de son fameux Traité du *Droit des gens*. Vattel fut rappelé de sa mission en 1758, pour travailler à Dresde dans le cabinet ; et bientôt après ses services furent récompensés par le titre de conseiller privé de S. A. Electorale : mais le zèle dont il était animé pour les intérêts de son souverain, et son application continue à un travail que les circonstances politiques rendaient plus pénible encore, affaiblirent par degrés le tempérament robuste qu'il avait reçu de la nature. Sa santé se déranger à tel point qu'il fut obligé de suspendre ses occupations, et d'aller respirer l'air natal. Le repos et l'usage de quelques remèdes paraissant lui avoir rendu ses forces, il se hâta de retourner à Dresde pendant l'automne de 1766, et d'y reprendre ses fonctions avec une ardeur et une assiduité que sa convalescence, encore imparfaite, ne put soutenir. Une rechute le força, dès l'année suivante, de faire de nouveau le voyage de Neuchâtel, et il y mourut le 20 déc. 1767, ne laissant qu'un fils, qui est aujourd'hui membre du conseil d'état de cette principauté. Le dernier fruit des études politiques et philosophiques de Vattel parut sous le titre de *Questions de droit naturel, ou observations sur le traité du droit de la nature, par Wolf*, dans lesquelles il critique la méthode et les démonstrations de

ce philosophe; mais l'ouvrage qui l'a le plus fait connaître est son *Droit des gens*, ou *principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains* (1). On en peut pressentir les doctrines par ce titre seul, où les nations sont placées avant les souverains. Déjà, dans la préface, il annonce avec assez d'assurance qu'il s'écarte en plusieurs points de la marche de son maître, le célèbre Wolf, et c'est précisément pour s'en écarter dans ce que ce philosophe avait dit de plus judicieux. Ainsi Vattel rejette avec dédain l'idée des *royaumes patrimoniaux*, dont il trouve la dénomination même choquante et injurieuse à l'humanité. Pour nous, nous n'y voyons rien qui offense notre jugement; car si un particulier peut posséder des terres patrimoniales, même fort étendues, et avoir, en vertu d'engagements libres, des rapports de divers genres avec les habitants de ces domaines, sans être pour cela le maître absolu de leurs personnes et de leurs biens, pourquoi un souverain, c'est-à-dire un homme indépendant, ne pourrait-il pas avoir le même droit? Du reste, l'ouvrage de Vattel se compose, comme tous les livres semblables, de quelques lieux communs sur le droit public, ou le rapport entre le prince et le peuple, et ensuite du développement plus ample du droit des gens, c'est-à-dire des rapports d'état à état, ou de souverain à souverain. On retrouve dans la première partie

tous les principes erronés de l'école philosophique, qui tire son origine d'une fausse application du droit ou plutôt du langage romain, et dont les conséquences rigoureuses ont amené les révolutions modernes. C'est toujours et partout l'absurde hypothèse d'un prétendu abandon de l'état de nature et des sociétés naturelles, de la réunion volontaire en une société factice ou civile, du sacrifice des droits individuels au corps entier de la société, de l'établissement d'une autorité publique, que Vattel appelle improprement la souveraineté. Selon lui, la nation est une personne morale délibérante et prenant des résolutions en commun, bien qu'il n'ait jamais existé sur la terre une nation entière qui ait délibéré et pris des résolutions en commun. « Cette nation, dit encore » le même auteur, demeure toujours » libre et indépendante, malgré l'établissement d'une autorité publique; elle doit choisir la meilleure constitution; elle peut la former et la réformer elle-même, et » changer le gouvernement à la simple pluralité des voix » (pag. 31 à 35). Notre publiciste veut aussi des assemblées constituantes, et que la nation soit le juge de toutes les contestations en matière de gouvernement: si elle établit l'hérédité du trône, elle peut changer l'ordre de succession, et décider toutes les questions litigieuses qui s'y rapportent (pages 59-63). Enfin, le but de la société civile est de procurer à tous ses membres les nécessités, les agréments et les commodités de la vie, en sorte que chacun pourrait réclamer son droit à être logé, nourri et vêtu, selon sa fantaisie, aux frais des souverains ou du corps de la société. De pareilles erreurs, qui dé-

(1) La première édition est de 1758, Neuchâtel, 2 vol. in-8°. ou 3 vol. in-12.; l'ouvrage a été traduit en plusieurs langues, et souvent réimprimé: Paris, 1760, 3 vol. in-12.; Neuchâtel, 1773, 2 vol. in-4°. , édition que Camus signale comme très-incorrecte; Amsterdam, 1775, 2 vol. in-4°. , édition augmentée et contenant une notice sur la vie de l'auteur.

it des mêmes faux principes, produisent dans le développement des divers droits, ou, dans le sens de Vattel, des fonctions de droit public ; par exemple, il doit accorder une entière liberté de conscience. Puis il ajoute que la guerre n'est une affaire purement politique et que le souverain doit avoir une autorité directe sur ceux qui enseignent la religion, ce qui pourtant ne s'accorde guère avec la liberté générale de conscience. Imbu de tous les préjugés du protestantisme, Vattel se livre contre l'Église catholique à une discipline, contre la hiérarchie ecclésiastique, contre la consécration des évêques par le pape, contre le célibat des prêtres, contre les vœux, etc., enfin, il appelle le pape un *étranger*. Quant aux domaines du prince, il les regarde comme des biens nationaux. La nation peut les vendre, les engager et les céder au souverain, quoiqu'il n'y ait aucune histoire entière prouve que les princes n'ont acquis ces domaines à titre particulier. Par une conséquence toute simple, les dettes des particuliers sont aussi les dettes de l'état de là vient, selon Vattel, le droit d'imposer la nation pour payer les dettes ou pour servir les intérêts. Il en est résulté de nos jours que les princes ont presque partout vendu leurs domaines, mais qu'ils ont laissé leurs dettes à la charge des particuliers. Cela devait arriver. Enfin, on croit cet auteur philosophe, mais la vérité elle-même n'a été introduite qu'avec certaines restrictions, en sorte que l'état peut en disposer comme il lui plaît, et que le particulier ne peut se plaindre de la part des particuliers est perdue de nécessité. Quand Vattel lie les faux principes qu'il a établis, et que le bon sens naturel

l'emporte sur les sophismes de l'école, son ouvrage devient plus judicieux. Il n'y a donc pas autant d'erreurs à relever dans le second volume, qui traite fort amplement de la guerre et de la paix, des traités, des alliances, des ambassades, d'après l'équité naturelle et l'usage général. Cependant le paradoxe de la souveraineté du peuple corrompt le droit des gens comme le droit public, et toujours bien plus au détriment des peuples qu'à celui des princes. Il suit de là, ainsi que Vattel l'enseigne, que les guerres se font de nation à nation, et non plus de souverain à souverain ; que par conséquent la nation est rigoureusement obligée de fournir les hommes, l'argent et toutes les autres ressources pour la guerre ; que la conscription et les réquisitions forcées sont légitimes ; que le clergé même, selon Vattel, ne doit pas être exempt du service militaire, bien moins encore les religieux, qu'il regarde comme des faibles (pag. 9). « *Tous les sujets de deux états qui se font la guerre, même les femmes et les enfants, sont ennemis, et demeurent tels en tout lieu, tant pour leurs personnes que pour leurs biens* » (pag. 58), maxime atroce qui justifie toutes les cruautés et nécessite des guerres d'extermination, mais qui dérive aussi du principe que les guerres se font aujourd'hui de nation à nation, tandis qu'autrefois, où elles ne se faisaient qu'au souverain et à ses auxiliaires combattants, on ménageait les femmes, les enfants et les habitants paisibles, non par simple générosité, mais de droit parce qu'ils ne sont pas des ennemis, et qu'ils n'épousent qu'indirectement la querelle de leur maître. Enfin, par une nouvelle contradiction, Vattel

va jusqu'à soutenir (page 259) « que le souverain peut disposer, » dans le traité de paix, des choses mêmes qui appartiennent aux particuliers, aussi bien que de leurs personnes ; » mais s'il en peut disposer, pourquoi donc le conquérant ne pourrait-il pas les acquérir ? et si le souverain légitime, qu'on dit cependant lié par son mandat, par des lois et des constitutions, est néanmoins le maître des personnes et des propriétés de ses sujets, pourquoi le vainqueur ne le serait-il pas aussi, lui qui n'est lié par rien, et qui a même un titre de plus, puisque, pour sa propre sûreté, il peut prendre, à l'égard de ses ennemis vaincus, telles précautions qu'il lui plaît ? D'après les anciens principes, au contraire, nul souverain n'avait le droit de disposer, dans un traité de paix, de ce qui ne lui appartenait pas. Sa propre cause était engagée dans la guerre, et devenait l'objet de la paix. Dans le cas même où il cédait, soit un pays, soit une province, il ne cédait au fond que ses droits ou ses possessions dans cette province ; et les traités s'exprimaient, à cet égard, avec beaucoup de précision. En résumé, le Traité du *Droit des gens* est faible, vague, plein de contradictions. On n'y trouve pas une idée neuve, ou même seulement ingénieuse. Ce qu'il y a de mieux est puisé dans Grotius, dans Wolf et dans Pufendorf. Il est toutefois juste de reconnaître que les erreurs de Vattel appartiennent aux écoles antérieures ; et peut-être le droit des gens, aussi bien que le droit public, aurait-il besoin d'une réforme totale, plus encore dans l'intérêt des peuples que dans celui des princes ; car ce qu'on appelle *Droit public* est que le droit public particulier

appliqué à des seigneuries et à des communautés indépendantes. G-ns.

VATTEVILLE (DON JEAN DE) ou *Watteville*, abbé de Baume, célèbre par sa vie aventureuse, était issu d'une ancienne famille de Berne, dont une branche s'établit dans le comté de Bourgogne lors de l'introduction de la réforme en Suisse. Nicolas de Watteville, aïeul de celui qui fait l'objet de cet article, épousa l'héritière de la maison de Joux, et devint ainsi propriétaire de domaines considérables en Bourgogne (1). Jean, né vers 1613, à Besançon, embrassa jeune la profession des armes, et servit, avec distinction, dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre la France, pour le maintien de ses possessions en Italie. Ayant eu une querelle avec un gentilhomme de la reine d'Espagne, qui passait à Milan, il eut le malheur de le tuer, et craignant d'être poursuivi, il revint en Franche-Comté, où il entra dans un couvent de Chartreux (2). Il y passa trois ou quatre ans, dans les exercices de la pénitence la plus austère. Mais le temps calma sa ferveur ; et ennuyé de la vie cénobitique, il résolut d'aller en Espagne, solliciter sa grâce pour le meurtre qu'il avait commis, et sa réintégration dans son grade. Surpris par le prieur, au moment qu'il escaladait le mur du couvent, il ne put s'en débarrasser qu'en le poi-

(1) Voy. la généalogie de cette branche de la maison de Watteville dans l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Dusod, II, 543.

(2) Suivant l'abbé de Saint-Pierre, Watteville, après avoir entendu prêcher sur les peines de l'enfer, fut tellement effrayé de la difficulté de son salut dans l'état militaire, qu'il entra dans l'ordre des Capucins ; et ne trouvant pas la règle assez sévère, il demanda la permission de passer chez les Chartreux. Mais l'épître de Watteville prouve qu'il avait porté les armes en Italie, avant de se renfermer dans un cloître ; et il est certain qu'il n'y entra qu'après avoir tué un gentilhomme espagnol.

gnardant. Un ami qu'il avait instruit de ses projets l'attendait dans un bois voisin, avec un cheval, des habits pour se déguiser, et de l'argent. Après avoir marché toute la journée, il s'arrête dans une mauvaise auberge, pour rafraîchir son cheval et prendre quelque nourriture. Une dispute s'élève entre lui et un officier qui voulait partager son souper et son lit; Vatteville le tue, dort tranquillement le reste de la nuit, et le matin, reprend sa route. Arrivé à Madrid, il se fait présenter à la cour sous un nom supposé, trouve des amis qui s'empres- sent de lui rendre toutes sortes de bons offices, et obtient du ministre la promesse d'être bientôt employé. Une nuit qu'il se promenait seul dans les rues de Madrid, il prend quer- rille avec un cavalier inconnu, le renverse mort d'un coup d'épée, et se voit encore obligé de fuir. Il re- çoit un asile dans une abbaye de da- mes nobles, dont la supérieure était sa parente, séduit une des religieu- ses, l'enlève et la conduit à Lisbon- ne, où ils s'embarquent sur un vaisseau qui partait pour Smyrne. Au bout de quelques mois, sa maî- tresse meurt; et ne voulant plus ha- biter des lieux qui lui rappelleraient sans cesse une femme adorée, il se rend à Constantinople, prend le tur- ban, et parvient rapidement aux premiers emplois de l'armée, par la protection d'un vézir dont il avait su captiver la confiance. La mort de son protecteur le laissant exposé aux tracasseries des autres vézirs jaloux de son élévation subite, il songea aux moyens de revenir dans sa patrie, et de s'y ménager une existence ho- norable et tranquille. Se trouvant alors sur les frontières de l'Autriche avec un corps de dix mille hommes,

il offre au général autrichien de lui livrer son armée (3) s'il lui fait ob- tenir le pardon de ses fautes. Le ba- ron de Vatteville, son frère (V. ci- dessous, page 586), qui jouissait d'un crédit sans bornes à la cour d'Espa- gne, aplanit toutes les difficultés. Don Jean se rend à Rome, et ayant reçu du pape l'absolution de son apostasie, est pourvu (1659) de l'abbaye de Baume, l'un des plus ri- ches bénéfices de la Franche-Comté. Deux ans après, il est nommé haut- doyen du chapitre de Besançon, et il aurait été fait archevêque, si les chanoines ne se fussent ligués pour empêcher un tel scandale. Il obtint, en 1665, une charge de maître-des- requêtes au parlement de Dole; et les états, avertis des vues de Louis XIV sur la province, le chargèrent de négocier avec les Suisses, pour obtenir des secours, en cas d'inva- sion (4). Il échoua complètement dans cette mission; et regardant dès- lors la perte de la Franche-Comté comme inévitable, il écouta les propositions que lui fit faire le mi- nistère de France, pour vendre la province. « La Franche-Comté, dit Pellisson (5), n'avait guère de per- sonnes plus intelligentes et plus ca- pables d'affaires ou d'intrigues que

(3) Il devint bacha, dit Duclos, et obtint le gouvernement de quelques places de la Morée, dans le temps que les Vénitiens et les Turcs étaient en guerre. Cette circonstance lui parut favorable pour rentrer dans sa patrie. Les Vénitiens obtin- rent pour lui l'absolution de son apostasie, sa sé- cularisation et la promesse d'un bénéfice considé- rable en Franche-Comté: moyennant cela Vatte- ville leur livra les places dont il était le maître. Rien ne manque à ce récit que la vérité. Les Vé- nitiens ne songaient point encore à s'emparer de la Morée.

(4) On possède en manuscrit le Rapport que Vatteville fit aux états sur sa mission en Suisse. Cette pièce est citée dans la *Biblioth. historique de la France*, n.º. 3846.

(5) Voy. l'*Histoire de la conquête de la Franche- Comté*, par Pellisson, dans la *Continuation des Mémoires de Littérature*, par Desmolets, VII, 179.

don Jean de Vatteville. La nature et la fortune avaient contribué presque également à son habileté. Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet; beaucoup d'esprit, de vivacité et d'impétuosité au-dedans; beaucoup de dissimulation, de modération et de retenue au-dehors; des flammes couvertes de neige et de glace; un grand silence ou un torrent de paroles, propres à persuader; enfermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin avec plus de force: tout cela exercé par une vie pleine d'agitations et de tempêtes, propre à donner plus de fermeté et de souplesse à l'esprit. » Tel était l'homme dont on s'assura pour faciliter à Louis XIV la conquête d'une province pauvre, mal peuplée et abandonnée à ses seules ressources. L'abbé de Baume fut autorisé à promettre de l'argent, des places et des honneurs à tous ceux qu'il entraînerait dans sa défection. Presque tous les grands seigneurs de la province cédèrent à ses insinuations: « Si, leur disait-il, nous avons fait les bêtes avec les Suisses, il ne faut pas faire mal-à-propos les braves avec les Français. » La reddition de Gray lui fut payée deux mille pistoles (6); et ayant fait recevoir des garnisons françaises dans plusieurs autres villes et châteaux, il en fut récompensé par la charge de grand-bailli d'Amont et la coadjutorerie de l'abbaye de Luxeuil. La Franche Comté fut rendue à l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668). Vatteville, déçu de ses espérances, se retira à Paris, d'où il adressa son *Apologie* à la cour d'Espagne. Il revint dans sa province, en 1674, à la suite des armées fran-

(6) *Histoire de Gray*, par M. Crestin, p. 268.

çaises; fit sa paix avec le chapitre de Besançon, en se démettant du haut-doyenné, et abandonna sa charge de grand-bailli d'Amont, ainsi que ses prétentions sur l'abbaye de Luxeuil. Retiré dans son abbaye de Baume, il y vécut en grand seigneur, ayant un équipage de chasse, une table somptueuse, de nombreux valets et une espèce de sérail; car il ne put jamais quitter les habitudes qu'il avait contractées en Turquie. Il était d'ailleurs très-charitable, et il savait se faire craindre et aimer de ses vassaux. Il jugeait lui-même leurs différends d'une manière impartiale, et faisait corriger à coups de bâton celui qui avait tort. Il mourut, le 4 janv. 1702, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, « tant, ajoute Duclos, la tranquillité d'âme et la bonne conscience contribuent à la santé. » Ses restes furent inhumés dans l'église de son abbaye, qu'il avait décorée et embellie, sous un riche tombeau de marbre, orné de l'épithaphe suivante:

*Italus et Burgundus in armis; Gallus in albis.
In curia rectus presbyter; abbas adest.*

Les aventures de l'abbé de Vatteville ont été racontées avec plus ou moins d'exactitude, par l'abbé de Saint-Pierre. Voy. ses *Oeuvres*, t. III, 150-67; dans le *Radoteur*, ann. 1777, tome II; et par Duclos, dans ses *Oeuvres*, tome IX, 117, éd. de M. Auger. — VATTEVILLE (7) (Charles, baron de), frère aîné du précédent, suivit avec succès la carrière de la diplomatie. Il représenta l'Espagne aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées, en 1657 (Voy. Louis de Haro), et il y montra autant de capacité que de zèle pour les intérêts de son maître. Nommé

(7) Plusieurs historiens français le nomment Betteville. C'est un gasconisme qu'il était bon de signaler.

depuis à l'ambassade de Londres, il y prit le pas, dans une cérémonie publique, sur l'ambassadeur de France (*V. d'ESTRADES*, XIII, 404). Louis XIV exigea des réparations de l'insulte faite à son ambassadeur. Vatteville fut rappelé; mais la cour de Madrid ne lui sut pas mauvais gré de la conduite qu'il avait tenue dans cette circonstance. Il était déjà chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. Il fut nommé vice-roi de Biscaye, et ensuite ambassadeur du Portugal. Il mourut à Lisbonne, du chagrin, dit-on, que lui causa la trahison dont son frère s'était rendu coupable, en livrant à la France le comté de Bourgogne. Il n'était point marié. W—s.

VATTEVILLE. *Voyez* MONT-CRESTIEN, XXIX, 472.

VATTIER (PIERRE), orientaliste, né à Montreuil-l'Argile près de Lisieux, en 1623, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des lettres, de l'histoire naturelle et de la médecine. L'estime qu'il conçut pour les ouvrages d'Avicenne lui fit apprendre l'arabe, afin de pouvoir les lire en original; et il acquit bientôt une connaissance assez profonde de cette langue. S'étant fait recevoir docteur en médecine, il s'établit à Paris, où il fut nommé médecin de Gaston, duc d'Orléans, et pourvu, en 1658, de la chaire d'arabe au collège de France. Il remplit cette place avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1667, et non pas en 1670, comme le disent tous les dictionnaires historiques. Le savant Bochart a dit de Vattier : *Viribus ingenii potest super astra volare*. C'était un homme instruit et très-laborieux. On a de lui : I. *L'Histoire mahométane ou les XLIX chalifes du Macine, contenant un abrégé chronologique de l'histoire musulmane en général, depuis Ma-*

homet jusqu'au règne des François dans la Terre-Sainte, avec un sommaire de l'histoire des Musulmans ou Sarrasins en Espagne, extrait de Rodrigue Ximènes, Paris, 1657, in-4°. On dit que Vattier s'est beaucoup aidé de la version latine d'Erpenius (*Voy. EL MACIN*, XIII, 93). Il promet, dans la préface, la *Géographie* des provinces et des villes citées par l'auteur arabe; mais elle n'a point paru. II. *L'Histoire du grand Tamerlan*, contenant l'origine, la vie et la mort de ce fameux conquérant, traduit de l'arabe d'Achamed, fils de Gueraspe, *ibid.*, 1658, in-4°. III. *Portrait du grand Tamerlan*, avec la suite de son Histoire jusques à l'établissement de l'empire du Mogol, *ibid.*, 1658, in-4°. (*Voy. ARAB-CHAN et TAMERLAN*). Il promettait une version latine du même ouvrage. IV. *La Logique du fils de Sina, communément appelé Avicenne*, nouvellement traduite d'arabe en français, *ib.*, 1658 (1), in-8°, très-rare. L'abbé Goujet l'avait inutilement cherchée dans les bibliothèques de Paris. V. *Avicennæ de morbis mentis tractatus*, trad. de l'arabe avec des notes; *ib.* 1659, in-8°. VI. *Nouvelles pensées sur la nature des passions*, où leurs vraies différences et les dépendances qu'elles ont les unes des autres sont méthodiquement découvertes, et leur nombre infini mis en ordre, *ibid.*, 1659, in-4°. Cet ouvrage est très-inférieur à celui de La Chambre (*V. ce nom*), que Vattier paraît s'être proposé pour modèle (2). VII. *Le*

(1) Et non pas 1678 comme on lit, par une faute typographique, à l'art. *Avicenne*.

(2) Dans le privilège pour l'impression de cet ouvrage, Vattier est autorisé à publier ses traductions d'*Aristote*, de *Xénophon* et de *Platon*; mais il n'a pas profité de la permission, et on ignore ce que les manuscrits sont devenus.

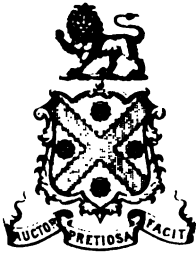
cœur détroné. discours de l'usage du foie, où il est montré que le cœur ne fait pas le sang, prononcé par l'auteur, ib. 1660, in 8°. VIII. *L'Élégie de Togrâi, avec quelques sentences tirées des poètes arabes, l'Hymne d'Avicenne et les Proverbes du chalife Gali (Ali)*, Paris, 1660, petit in-8°. C'est la traduction d'un recueil arabe publié par Golius, en 1629, chez les Elsevirs. L'original et la version sont également très-rares (Voy. le *Catal.* de Langlès, 1331). Vattier l'a fait précéder d'un Avis au lecteur, où il est traité de la prosodie arabe, et remarqué, en passant, quelque chose de nouveau sur la française. IX. *L'Onésicrite musulman*, ou Doctrine et interprétation des songes, selon les Arabes, par Gaddorhachaman, fils de Nasar, traduit sur le manusc., ib., 1664, petit in-12, rare. X. *L'Égypte de Murtadi, fils de Gaghiphe, où il est traité des pyramides, du débordement du Nil et des autres merveilles de cette province*, selon les opinions et les traditions des Arabes; traduit sur un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Mazarin, ibid., 1666, in-12. Outre des Notes sur quelques Livres d'Hippocrate, et des abrégés, en grec, de plusieurs Livres de Galien (Voyez Colomès, *Gallia orientalis*, p. 229), on cite encore de Vattier une *Traduction latine complète* des ouvrages d'Avicenne, dont il est fait mention dans la préface de son Histoire mahométane où, dès 1657, il annonçait qu'elle était quasi toute prête à voir le jour. Bochart dit

que le latin en est fort élégant. Suivant Chapelain, cette traduction de Vattier était fort désirée des médecins, parce qu'ils espéraient y trouver le vrai sens de l'auteur, souvent corrompu dans l'ancienne (*Mélanges de littérat.*, publiés par Camusat, 205). Il n'en donna cependant qu'un seul livre, cité n°. v. (*Voy. AVICENNE*), et remit son manuscrit à Louis Boivin, son neveu (3); mais il ne paraît pas qu'elle ait été publiée. Vattier avait aussi traduit une *Histoire de Perse*, dont il confia le manuscrit à Melchisedech Thévenot, qui dit à Boivin l'avoir remis à l'orientaliste Claude Bérault, pour l'examiner. On ignore ce que sont devenus ces deux manuscrits, dont la perte est peu regrettable (4). Toutes les traductions de Vattier sont remplies de fautes et de contre-sens. Les noms propres y sont défigurés; et quoique l'auteur ait eu la réputation d'un habile orientaliste, ses ouvrages ne jouissent plus d'aucune estime. Il fut un des principaux collaborateurs de la célèbre édition des *Œuvres de Galien*, par René Chartier (*V. ce nom*). L'abbé Goujet a donné une courte Notice sur Vattier, dans son *Histoire du collège royal*, III, 291-94. A—T et W—s.

(3) Vattier était le frère de la mère de Boivin; c'est donc par inadvertance, qu'à l'art. *Avicenne* on a dit qu'ils étaient beaux-frères.

(4) Vattier désirait que son manuscrit d'Avicenne fût déposé dans la bibliothèque de Colbert. Boivin, deux mois après, fit le voyage de Paris pour remplir les intentions de son oncle, et remit le manuscrit à Chapelain, qui le garda ou le remit à Thévenot. Celui-ci, dit de Boze, savait bien où il était, mais il en faisait mystère. Enfin on en perdit la trace. *V. l'Éloge de Boivin* par de Boze, tom. V du *Rec. de l'Acad. des Inscriptions*.

LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection.
Purchased in 1893.

